

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/oeuvrescompl184004scri

PQ
2425
.A1
E4
v.4
SMRS

OEUVRES COMPLÈTES

DE M.

EUGÈNE SCRIBE.

PARIS. — IMPRIMERIE DE FAIN ET THUNOT,
RUE RACINE, 28, PRÈS DE L'ODÉON



AGATHE.

[illegible] QUELLE EST CETTE TRAHISON?

[illegible] XIX

ŒUVRES COMPLÈTES

DE M.

EUGÈNE SCRIBE

MEMBRE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

NOUVELLE ÉDITION

ENTIÈREMENT REVUE PAR L'AUTEUR

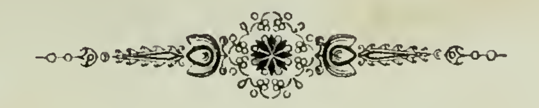
ORNÉE

DE CENT QUATRE-VINGTS JOLIES VIGNETTES EN TAILLE-DOUCE

D'APRÈS LES DESSINS

De MM. Alfred et Tony Johannot, Gavarni, Marckl et autres artistes distingués.

TOME QUATRIÈME.



PARIS

FURNE ET Cie,
LIBRAIRES-ÉDITEURS,
rue St-André-des-Arts, n° 55.



AIMÉ ANDRÉ,
LIBRAIRE-ÉDITEUR,
rue Christine, n° 1.

1841

SUITE DES

COMÉDIES-VAUDEVILLES.



L'HÉRITIÈRE,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase dramatique, le 20 décembre 1823.

En société avec M. Delavigne.

—❧—

Personnages.

M. de GOURVILLE.	Madame de MELVAL (Agathe),
GUSTAVE, son neveu.	jeune veuve.

Le théâtre représente un salon. Dans le fond, une croisée. A la droite du spectateur, une grande porte qui conduit dans l'intérieur de la maison; plus loin, la porte d'une chambre qui est censée celle de Gustave. A gauche, une grande porte donnant sur les jardins, et conduisant a l'extérieur; sur le premier plan, du même côté, un petit cabinet. Un piano est au fond du théâtre, auprès de la croisée.

SCÈNE PREMIÈRE.

GOURVILLE, seul.

Neuf heures, et tout le monde dort encore, à ce qu'il paraît. C'est étonnant, comme on se lève de bonne heure à la campagne! il n'y a pas de mal, cela donne aux personnes diligentes le temps de réfléchir. Certainement c'est un grand malheur d'être riche; mais un plus grand encore, c'est d'être riche et garçon. On se persuade au premier coup d'œil que le célibat et la fortune vont nous procurer l'indépendance et la liberté, je le croyais aussi; eh bien! pas du tout: on est astreint à une foule d'obligations, de devoirs, de convenances, qui nous arrivent toujours par privilége. Une dame a-t-elle à faire des courses, des emplettes: ah! je m'adresserai à M. de Gourville.

Air: *A soixante ans.*

Bien obligé... grâces à leur méthode,
Mon revenu devient insuffisant;
Car pour mieux se mettre à la mode,
Ces dames n'ont jamais d'argent.
Jeune, on peut bien se ruiner pour elles,
On a pour soi les dédommagements;
Or, un garçon qui passe cinquante ans
Est bien encor le trésorier des belles,
Mais il n'a plus, hélas! d'appointements.

Ce ne serait rien encore; mais un homme riche et célibataire est exposé à des tribulations d'un ordre bien plus élevé. Par exemple, j'ai une belle fortune et un neveu qui n'a pas un sou de patrimoine; eh bien! tout le monde s'attend à me voir lui donner un établissement, tout le monde y compte, et lui-même le premier. J'ai quarante mille livres de rente, c'est vrai, mais c'est pour moi. Cependant, on est esclave de l'opinion, on est victime de la réputation de bonté et d'amabilité qu'on s'est acquise et qu'on veut conserver. Comment faire? Se marier serait peut-être le plus convenable. Si je me mariais, si j'épousais ici madame de Melval, la nièce de mon ami le commandeur, qui me la destinait... Bah! une jeune veuve qui n'aura peut-être que dix mille livres de rente dans la succession, ce n'est pas assez pour moi, qui en ai quarante! Je puis trouver mieux. Mais quand j'y pense, mon neveu! mon neveu qui n'a rien, cela lui conviendrait à merveille.

Air de *Préville et Taconet.*

Si je lui laisse une riche héritière,
Qui m'appartient et dont je ne veux point,
C'est, lui donnant une fortune entière,
Pour mon repos l'enchaîner en tout point:
Je puis alors songer au mariage,
Je puis avoir plus d'un enfant,
Sans craindre qu'un neveu galant
Après ma mort prenne mon héritage
Et ma femme de mon vivant.

C'est décidé, je ferai ce mariage. La seule difficulté, c'est d'y faire consentir mon neveu et madame de Melval, qui ne sont pas prévenus, et qui ne se doutent de rien; mais mon neveu aime toutes les femmes; ainsi il y aurait bien du malheur s'il allait une fois par hasard... Et, quant à Agathe de Melval, elle a confiance en moi, et fera tout ce que je voudrai. Justement la voici.

SCÈNE II.

GOURVILLE, AGATHE.

GOURVILLE.

Bonjour, mon aimable pupille; car maintenant je vous regarde comme telle.

AGATHE.

Je connais vos bontés pour moi, Monsieur, et je sais tout ce que je vous dois.

GOURVILLE.

Jusqu'à présent cependant il me semble que c'est nous qui sommes vos débiteurs; j'étais parti avec mon neveu pour ma terre de Gourville, où tous les ans, aux vacances, il me fait l'honneur de venir chasser.

Air : *L'amour qu'Edmond a su me taire.*

Aux vacances peut-on mieux faire?
Se divertir est alors un devoir,
Mais en passant auprès de votre terre,
J'ai désiré m'arrêter pour vous voir.

AGATHE.

Quand loin d'ici le plaisir le réclame,
Pour moi monsieur s'en est privé.

GOURVILLE.

Vers le plaisir, oui, nous courions, Madame,
Et nous restons où nous l'avons trouvé.

AGATHE.

Dites plutôt que vous restez par égard. Ne vous suis-je pas recommandée par votre vieil ami?

GOURVILLE.

Oui, car quoique je n'aie pas encore reçu les papiers de la succession, on assure que c'est moi qui suis nommé son exécuteur testamentaire.

AGATHE.

Rien n'est plus vrai; il me l'a écrit il y a quinze jours; et si je ne vous ai pas montré cette lettre, ce n'était pas manque de confiance en vous, mais c'était pour des raisons que je n'ose vous dire.

GOURVILLE.

Et que je devine. Il vous annonçait qu'il comptait vous laisser huit ou dix mille livres de rente, et en même temps il vous engageait à me prendre pour conseil, pour tuteur et pour mari.

AGATHE.

C'est vrai.

GOURVILLE.

Eh bien! que dites-vous de cette idée?

AGATHE.

Mais, Monsieur, je ne sais comment vous répondre.

GOURVILLE, à part.

Ah! mon Dieu! est-ce que, sans le vouloir, j'aurais eu l'imprudence de lui plaire? (Haut.) Il me semble cependant qu'il n'y a rien là-dedans qui doive vous troubler, à moins que vous n'ayez au fond du cœur quelque inclination.

AGATHE.

Oh! si ce n'est que cela, je puis vous répondre hardiment, car je suis bien sûre de n'aimer personne.

GOURVILLE.

Pas même moi?

AGATHE.

Non, Monsieur.

GOURVILLE, riant.

L'aveu est naïf.

AGATHE.

Du moins il est sincère. Je n'ai jamais trompé personne; et je vous dirai avec la même franchise...

GOURVILLE.

Que vous me refusez?

AGATHE.

Non, Monsieur. Je suis prête à me conformer en tout aux intentions de M. le commandeur, si toutefois ce sont aussi les vôtres.

GOURVILLE.

Quoi! Madame...

AGATHE.

Je suis seule au monde, sans parents, sans amis; si j'en crois l'épreuve que j'ai déjà faite, j'ai peu de moyens de plaire et de fixer un mari. S'il est jeune, il me trompera, et me rendra d'autant plus malheureuse que j'aurai peut-être la faiblesse de l'aimer. S'il est de votre âge, Monsieur, ce sera un ami plus sûr et moins exigeant. Il me faut un guide, un appui; il sera le mien : et de mon côté, mes soins, ma tendresse, me tiendront peut-être lieu à ses yeux des qualités qui me manquent. Voilà mon plan; qu'en dites-vous?

GOURVILLE.

Je dis, Madame, que vous êtes une femme charmante, et que vous méritiez d'être millionnaire. (A part.) Dieu! quel dommage! raisonner ainsi, et n'avoir que dix mille livres de rente! Allons, allons, il faut que mon neveu l'épouse, ou j'y perdrai mon nom. (Haut.) Vous n'aimez donc pas les jeunes gens?

AGATHE.

Non, Monsieur.

GOURVILLE.

Il en est cependant de fort aimables, ou du moins que l'on s'accorde à trouver tels. Que pensez-vous, par exemple, de mon compagnon de voyage, de Gustave, mon neveu?

AGATHE.

Mais, Monsieur...

GOURVILLE.

Vous ne pouvez pas nier que ce ne soit un joli cavalier, un brave militaire, un caractère charmant.

AGATHE.

Sans doute; mais je vous ai prévenu que je disais toujours la vérité, et je trouve...

GOURVILLE.

Vous trouvez?...

AGATHE.

Je ne puis trop m'expliquer.

Air : *Ainsi que vous, Mademoiselle.*

Son esprit plaît; mais il sait trop d'avance
Qu'avec plaisir chacun va l'écouter;
Pour sa gaieté, pour son aisance,
C'est un homme qu'on peut citer :
Indiscret, frivole, agréable,
Sans rien sentir, toujours sûr de charmer;
Enfin, Monsieur, un homme aimable :
Voilà pourquoi je ne saurais l'aimer.

GOURVILLE, à part.

Ah! diable, mauvais début.

AGATHE.

Après cela, c'est peut-être ma faute.

GOURVILLE.

Non, non, c'est la sienne; et je ne sais comment vous faire un aveu. (A part.) Ma foi, rendons-le intéressant à ses yeux, ou jamais je n'en viendrai à bout. (Haut.) Apprenez donc, Madame (mais surtout le plus grand mystère, car je trahis là un secret qui n'est pas le mien, apprenez que Gustave, mon neveu, vous adore.

AGATHE.

Moi! que m'apprenez-vous là?

GOURVILLE.

L'exacte vérité. Jugez, après cela, si je peux penser à vous épouser; si je peux, de gaieté de cœur, faire le malheur d'un jeune homme estimable qui n'a d'autre tort que de vous aimer comme un fou.

AGATHE.

Je n'en reviens pas! lui! M. Gustave. Depuis trois jours qu'il est ici, à peine si je l'ai vu. Il passe toute la journée à la chasse.

GOURVILLE.

C'est que vous ne connaissez pas sa timidité, son caractère. Tenez, avant-hier, dans le salon...

AGATHE.

Il n'y est apparu qu'un instant et a été se coucher.

GOURVILLE.

Oui, parce qu'il y avait du monde, et qu'il ne pouvait vous parler. Mais hier...

AGATHE.

Nous étions seuls.

GOURVILLE.

Eh bien?

AGATHE.

Air de *la Robe et les Bottes.*

Eh bien! il semblait à la gêne.

GOURVILLE.

Quand on aime on devient tremblant.

AGATHE.

Il me dit quelques mots à peine.

GOURVILLE.

Votre aspect est très-imposant.

AGATHE.

Enfin, Monsieur, dans la bergère
Il s'endormit.

GOURVILLE.

En vérité?...
Ah! c'est qu'il vous croit moins sévère
En songe qu'en réalité.

Et puis d'ailleurs, vous vous êtes trompée, ce n'est pas possible.

AGATHE.

J'en suis certaine.

GOURVILLE.

Il faisait semblant; mais enfin la vérité est que depuis trois jours je ne le reconnais plus. Il est triste, mélancolique.

AGATHE.

Je l'aurais cru au contraire d'un caractère fort gai.

GOURVILLE.

Oui, par moments, par intervalles; mais dès qu'il est seul, il retombe. Moi, je puis vous assurer qu'il a maigri, qu'il est changé.

AGATHE.

Il serait vrai?

GOURVILLE.

Et ce n'est pas étonnant : il n'a plus le cœur à rien, il ne boit ni ne mange.

GUSTAVE, en dehors.

Eh bien! le maître d'hôtel, le sommelier; personne n'est à son poste?

AGATHE.

Eh! mon Dieu! c'est lui que j'entends.

SCÈNE III.

Les Précédents, GUSTAVE.

GUSTAVE.

Bonjour, Madame, bonjour, mon cher oncle. Il paraît qu'on ne songe pas à déjeuner, car la salle à manger, que je viens de traverser, offre l'image d'une vaste solitude.

AGATHE.

Nous avions fait hier, avec monsieur votre oncle, la partie d'aller déjeuner à une demi-lieue d'ici, près de la fontaine.

GOURVILLE.

Oui, un déjeuner dînatoire, sur les deux heures.

GUSTAVE.

A deux heures! je n'irai jamais jusque-là. (A Gourville qui lui fait des signes.) Vous avez beau hausser les épaules; vous, mon cher oncle, cela vous est

égal ; vous avez un sommeil parisien : vous vous levez à midi, et qui dort déjeune ; mais moi qui ai devancé l'aurore...

AGATHE.

Quoi ! Monsieur...

GUSTAVE.

Oui, Madame, à quatre heures du matin, je courais les champs.

GOURVILLE.

Je vous le disais bien, il ne dort plus.

GUSTAVE.

Il est vrai que c'est la faute de votre jardinier. Je lui avais dit de me réveiller entre six et sept, ce qui était raisonnable, et le matin, se rendant à l'ouvrage, il me crie, en cognant à mes carreaux : « Monsieur, dépêchez-vous, vous n'avez plus que deux heures à dormir. » Le moyen de résister à une pareille attention ? j'étais furieux, car jamais, je crois, je n'ai eu un si bon sommeil et un plus joli rêve.

AGATHE.

Vous rêviez ?

GUSTAVE.

Oui, Madame.

GOURVILLE, à part.

A la bonne heure au moins.

GUSTAVE.

AIR *des Filles à marier.*

Je me voyais sur le champ de bataille,
Autour de moi le combat s'engageait ;
Un grand hussard, et d'estoc et de taille,
Avec audace me chargeait.
Mon sang coulait : la fureur me dévore,
Le bras tendu, droit sur mon étrier,
J'attaque, en flanc, le farouche guerrier ;
J'allais frapper... et s'il existe encore,
Il doit la vie à votre jardinier.

Oui : il est venu m'enlever une victoire certaine. De rage, je suis sauté sur mon fusil de chasse qui était sous ma main.

AGATHE.

Ah ! mon Dieu !

GUSTAVE.

Et à défaut de grenadiers ennemis, j'ai couché sur la poussière quatre perdreaux, un lièvre et un lapin ci-inclus, que j'ai l'honneur de vous offrir comme trophées de ma victoire. (Il met sa carnassière sur la table et en tire le gibier.)

AGATHE, bas à Gourville.

Rassurez-vous, j'avais raison, il est fort gai et fort aimable ; mais pour amoureux, non.

GOURVILLE.

Vous avez tort, c'est une gaieté factice. Il est piqué contre vous, et il veut à son tour jouer l'indifférence.

GUSTAVE, montrant sa chasse.

Hola ! eh ! quelqu'un. (Un domestique paraît.) Par exemple, on ne dira pas que j'ai eu affaire à des conscrits ; regardez-moi celui-ci, c'est le doyen.

AIR : *Un homme pour faire un tableau.*

Voyez ses favoris épais
Sous lesquels se cachent ses lèvres ;
C'est le Nestor de ces forêts,
C'est le patriarche des lièvres !
D'avoir pu le tuer vivant
Je me glorifierai sans cesse ;
Car si je tardais d'un instant,
Il allait mourir de vieillesse.

Mais fût-il encore plus dur, si votre maître d'hôtel veut me le mettre en civet, dans une demi-heure il n'y paraîtra plus. (Remettant le gibier au domestique qui l'emporte.) Car, vrai, je succombe ; et vous, Madame, qui êtes si bonne, si aimable, vous ne voudriez pas avoir ma mort à vous reprocher.

AGATHE.

Non, sans doute, et je vais donner des ordres...

GUSTAVE.

Ah ! vous me rendez la vie. (Il baise la main d'Agathe au moment où elle sort.)

SCÈNE IV.

GOURVILLE, GUSTAVE.

GOURVILLE, à part.

L'imbécile, il semble prendre plaisir à détruire tout ce que j'ai fait pour lui.

GUSTAVE.

C'est une si bonne chose qu'un civet, quand il est bien fait ! avec une sauce comme celle-là, on mangerait son oncle. J'espère que vous me tiendrez compagnie ?

GOURVILLE.

Ah çà ! morbleu ! je ne te conçois pas ce matin, tu fais exprès de ne penser qu'à manger.

GUSTAVE.

Eh ! parbleu ! à quoi voulez-vous que pense un appétit de chasseur.

GOURVILLE.

Mais au moins tu aurais pu n'en pas parler à chaque instant. Et puis quelle conduite tiens-tu avec madame de Melval ? une femme charmante, une maîtresse de maison qui nous reçoit à merveille : tu ne lui adresses jamais une parole aimable, pas un mot de galanterie.

GUSTAVE.

Tout à l'heure encore je lui ai baisé la main, et je lui ai adressé quelques phrases que je ne me rappelle plus, mais qui étaient bien persuasives.

GOURVILLE.

Parbleu ! c'était pour lui demander à déjeuner.

GUSTAVE.

Eh! si l'on n'était pas éloquent dans ces moments-là, quand le serait-on? (Portant la main à son estomac.) Vous ne sentez pas comme moi, mon cher oncle...

GOURVILLE.

Encore? ah çà! voyons, est-ce que tu ne seras jamais raisonnable? parlons un peu sérieusement; ne serait-il pas temps de t'occuper de ton établissement?

GUSTAVE.

A quoi bon? n'êtes-vous pas là? Je suis votre seul parent; vous avez quarante mille livres de rente, (voyant Gourville qui fait un geste) je ne vous les demande pas, je n'en veux pas, gardez-les le plus longtemps que vous pourrez. Seulement, s'il se présente quelque bonne affaire, quelque entreprise, vous m'avancerez une centaine de mille francs, ce sera ma dot, et avec cela...

GOURVILLE.

Un instant! comme tu y vas, cent mille francs.

GUSTAVE.

Ça vous gêne-t-il? ne me les donnez pas, je n'y tiens point; je ne suis qu'un soldat, et quand j'aurais cent mille francs dans ma poche, ça n'empêcherait pas un boulet de canon de m'emporter. Ils en ont enlevé qui pesaient plus que moi.

GOURVILLE.

Ce n'est pas cela que je veux dire. Mais si, par exemple, il se présentait pour toi un mariage avantageux, parle-moi franchement, serais-tu disposé à te marier?

GUSTAVE.

Du tout. Je veux rester libre et indépendant. Je ferai comme vous, je mourrai garçon.

GOURVILLE, à part.

Allons, c'est comme un fait exprès. (Haut.) Cependant, toi qui aimes tant les dames, s'il s'en présentait une jolie, d'une taille charmante...

GUSTAVE.

Parbleu, si vous allez m'offrir la *Vénus de Médicis*, il est bien sûr...

GOURVILLE.

Non, ce ne serait là qu'une statue, et celle dont je veux te parler est animée par tout ce qu'il y a de bon et d'aimable. Je ne sais à qui te la comparer. Mais tiens, si, par exemple, elle ressemblait à madame de Melval, qu'en dirais-tu?

GUSTAVE.

Je dirais que je n'en veux pas.

GOURVILLE.

Parbleu! tu es bien difficile; et pourquoi?

GUSTAVE.

Elle fait déjeuner trop tard.

GOURVILLE.

Encore.

GUSTAVE.

AIR : *Ainsi que vous, Mademoiselle.*

J'en conviens, elle est fort jolie,
Et d'un caractère très-bon,
Très-forte sur la broderie,
Sur la morale et le boston;
Dans son ménage, active, vigilante,
Et des vertus... mais à n'en pas finir:
Enfin, mon oncle, une femme excellente,
Voilà pourquoi je ne puis la souffrir.

GOURVILLE, à part.

A merveille! ils se sont donné le mot, et il y a entre eux de la sympathie. (Haut.) Ah! tu ne l'aimes pas?

GUSTAVE.

Non, mon oncle.

GOURVILLE.

Eh bien! tu as grand tort, parce que si je te disais, si tu savais...

GUSTAVE.

Je vous devine : elle a du penchant pour moi, n'est-il pas vrai? eh bien! tant pis: je ne peux jamais aimer les femmes qui m'aiment. C'est toujours la même chose.

AIR de *Ma tante Aurore.*

On n'a plus ni plaisir, ni peine,
Quand les dénouements sont prévus;
Les amours n'ont qu'une semaine
Dont tous les jours sont convenus.
Le *lundi*, l'on voit une femme,
On fait l'aimable le *mardi*,
Le *mercredi*, l'on peint sa flamme,
Elle vous répond le *jeudi;*
On est heureux le *vendredi;*
On se quitte le *samedi;*
Et *dimanche* tout est fini,
Pour recommencer le *lundi.*

Je n'en ai aimé qu'une dans ma vie, et pourquoi? c'est qu'elle est partie le jeudi pour la Guadeloupe.

GOURVILLE, à part.

Dieu! j'allais tout gâter, changeons de batteries. (Haut.) Eh bien! mon ami, tu vas te trouver ici à merveille; et tu ne pouvais pas mieux tomber, car madame de Melval ne peut pas te souffrir.

GUSTAVE.

Qu'est-ce que vous me dites donc là?

GOURVILLE.

Elle m'en faisait l'aveu tout à l'heure. Elle te trouve brusque, peu galant, peu aimable, ne songeant qu'à la chasse ou à la table.

GUSTAVE.

Vraiment!

GOURVILLE.

Ce qui a bien une apparence de raison. Moi, tu entends bien que je te défendais. Je soutenais que je t'avais vu à Paris, dans les meilleures sociétés, briller par ton esprit, ton bon ton. Et comme elle

avait l'air d'en douter, je me suis permis de lui raconter quelques-unes des glorieuses aventures qu'on t'attribue dans le monde. Je sens que c'était indiscret; mais je tenais à la convaincre.

GUSTAVE.

Il n'y a pas de mal, mon oncle, il n'y a pas de mal. Eh bien! qu'est-ce qu'elle a répondu?

GOURVILLE.

Qu'elle ne pouvait pas concevoir le goût de ces dames; et que si elle avait été à leur place, elle répondait bien que pour elle...

GUSTAVE.

Ah! elle a dit cela?

GOURVILLE.

Et mille autres railleries plus piquantes encore; au point que je me suis mis en colère, et que je lui ai soutenu que, malgré sa fierté, si tu voulais t'en donner la peine, je la verrais elle-même...

GUSTAVE.

Oui, morbleu!

GOURVILLE.

Elle s'est contentée de sourire d'un air dédaigneux, en levant les épaules; et c'est dans ce moment-là que tu es arrivé. J'aurais voulu pour tout au monde que tu parusses à ses yeux avec tous tes avantages. Eh bien! pas du tout! Tu vas justement par ta conduite et tes discours lui donner encore gain de cause. Aussi tu as pu voir le petit air triomphant avec lequel elle nous a quittés. Voilà d'où venait ma colère; parce qu'enfin, je tiens à l'honneur de ma famille.

GUSTAVE.

Soyez tranquille, mon cher oncle, je vous réponds que nous serons bientôt vengés. Voulez-vous parier que dès demain elle m'aime.

GOURVILLE, d'un air de doute.

Oh! demain, tu me permettras de te dire...

GUSTAVE.

Eh bien! vous verrez.

GOURVILLE.

Je ne demande pas mieux, mon garçon. Je t'avertis seulement que tu auras de la peine. Ah çà! tu me tiendras au fait de tout ce qui arrivera.

GUSTAVE.

Parbleu! sans cela notre vengeance ne serait pas complète. Il faut que nous puissions rire à ses dépens.

GOURVILLE.

Surtout, prends l'air bien amoureux, bien sentimental; on ne triomphe des grandes vertus que par les grandes passions.

GUSTAVE.

Parbleu! n'allez-vous pas m'apprendre ce qu'il faut faire?

GOURVILLE.

Non, mon ami, non, je n'ai pas tant d'esprit, tant d'adresse que toi; et je te laisse combiner ton plan d'attaque. (A part.) A merveille, les voilà aux prises, et ils ne feront maintenant que ce qui me plaira.

AIR du vaudeville de *la Somnambule*.

Allons, mon cher, il y va de ta gloire,
Point de scrupule, il faut soumettre un cœur;
Je fais ici des vœux pour ta victoire,
Mais je rirai si tu n'es pas vainqueur.

GUSTAVE.

De mon adresse elle sera victime.

GOURVILLE.

Je te croirai quand tu triompheras.

GUSTAVE.

On est touchant quand on exprime
Le tendre amour que l'on n'éprouve pas.

(Gourville sort.)

SCÈNE V.

GUSTAVE, seul.

Ah! elle me défie! elle se moque de moi! Une petite provinciale qui ne doit sa tranquillité qu'à ma bonté d'âme et à ma clémence; car, jusqu'à présent, je n'ai seulement pas fait attention à elle, et franchement j'ignore pourquoi je l'ai épargnée; car, maintenant que j'y pense, elle n'est vraiment pas mal. De la tournure, une physionomie expressive et de la fierté! Ah! nous verrons; oui, morbleu! nous verrons. Seulement, comme le disait mon oncle, j'ai mal commencé. Depuis trois jours, ne m'être pas occupé d'elle, et tout à l'heure encore, ce déjeuner que j'ai demandé avec tant d'instances...

AIR *des Amazones*.

C'est une faute, on doit aux yeux des belles
Paraître toujours assidu:
En amour, il faut auprès d'elles,
Souvent placer à fonds perdu:
Oui, par une prudence extrême,
Et dût-on ne rien éprouver,
Il faut toujours leur dire qu'on les aime:
On ne sait pas ce qui peut arriver.

Maintenant, pour bien faire, il faudrait refuser ce déjeuner. Oui, mais le moyen. Ah! j'ai le repas du chasseur, le morceau de pain solitaire. (Le mangeant avidement.) Allons, allons, résignons-nous; en temps de guerre, il ne faut pas être si difficile, et voilà les hostilités qui commencent. D'ailleurs, j'avais besoin de cela. (Parlant la bouche pleine.) On ne peut pas chasser toute la journée, et ce sera une distraction sédentaire.

AGATHE, en dehors.

C'est bien, c'est bien.

GUSTAVE.

La voici, attention. (Il met dans sa poche le reste du morceau de pain, s'essuie la bouche avec la main, s'assied vivement près de la table, et prend un livre qui lui tombe sous la main.)

SCÈNE VI.

GUSTAVE, AGATHE.

AGATHE.

Enfin, Monsieur, vos vœux sont exaucés, et vous trouverez dans la salle à manger tout ce que j'ai pu réunir de mieux... eh bien! ne m'entendez-vous pas?

GUSTAVE.

Ah! c'est vous, Madame; mille pardons. Vous aviez la bonté de m'annoncer...

AGATHE.

Une chose bien intéressante pour vous, le déjeuner.

GUSTAVE.

Eh! mon Dieu! c'est vrai, je n'y pensais plus. La lecture de ce roman...

AGATHE.

Vous appelez cela un roman! les œuvres de *Racine*.

GUSTAVE, à part, et jetant les yeux sur le livre.

Dieu! je ne l'avais pas regardé! (Haut.) Eh! mais, s'il est vrai que le meilleur roman soit celui qui peint le mieux les faiblesses du cœur, n'ai-je pas raison de regarder Racine comme le plus tendre et le plus touchant des romanciers?

AGATHE, souriant.

J'aime assez cette idée; mais ce qui m'étonne, c'est qu'elle vous soit venue.

GUSTAVE.

A moi, Madame? et pourquoi donc?

AGATHE.

Je ne sais; mais il me semble qu'un grand chasseur tel que vous n'a pas le temps...

GUSTAVE.

N'a pas le temps de penser, n'est-il pas vrai? c'est là ce que vous vouliez dire, et ce mot m'explique pourquoi depuis trois jours vous avez si rarement daigné m'adresser la parole.

AGATHE.

Moi! Monsieur...

GUSTAVE.

Je ne vous en fais pas de reproches, c'était par indulgence, par bonté d'âme : vous ne me supposez pas en état de vous comprendre.

AGATHE.

Me préserve le ciel d'avoir jamais de pareilles idées; pour vous le prouver, Monsieur, revenons à Racine. Que lisiez-vous?

GUSTAVE, ouvrant le livre et le lui montrant.

Vous le voyez, c'était *Phèdre*, et j'admirais le caractère d'Hippolyte. J'avoue que c'est mon héros; ce ne doit pas être le vôtre, Madame, car c'était aussi un chasseur; mais pour moi je trouvais de la vérité dans cet homme qui fuit le monde, qui cherche la solitude des bois, et que l'on croit dur, farouche, indifférent, tandis que sous les dehors les plus insensibles, il cache l'amour le plus tendre. C'était là, Madame, le sujet de mes réflexions, et j'y pensais encore quand vous êtes venue.

AGATHE, à part.

Eh! mais, quel changement dans ses manières! Gourville aurait-il raison? (Haut.) Quoi! Monsieur, vous croyez que dans le monde, que de nos jours, un pareil caractère est possible?

GUSTAVE.

Oui, Madame; il y a beaucoup de jeunes gens que vous croyez fiers et suffisants, et qui ne sont au contraire qu'amoureux et timides. Vous les supposez très-contents d'eux-mêmes : du tout, ils ne le sont pas; mais ils veulent cacher sous un air d'intrépidité la gêne ou l'embarras qu'ils éprouvent.

AIR : *Que d'établissements nouveaux.*

J'en conviens, ils semblent souvent
Tout remplis de leur importance;
Mais un trouble secret dément
Et leur audace et leur aisance :
A des riens prompts à s'attacher,
Ils parlent, dans leur vain délire,
De mille choses, pour cacher
La seule qu'ils n'osent pas dire.

Oui, Madame, j'en suis certain, telle personne qui cherchait à vous plaire s'y est prise beaucoup plus mal, et a moins bien réussi que telle autre dont le cœur était libre et indifférent. (La regardant.) Convenez-en franchement, n'ai-je pas raison?

AGATHE, un peu émue.

Mais vous me faites là une demande à laquelle je pourrais difficilement répondre. Depuis mon veuvage, vivant à peu près seule dans cette campagne, je n'ai jamais trouvé personne qui cherchât à me plaire.

GUSTAVE.

Quoi! Madame, n'ai-je donc pu me faire comprendre? et seriez-vous assez cruelle...

AGATHE, cherchant à sourire.

Cruelle! oui, vous avez raison, je le serais en effet, si je prolongeais cet entretien. Vous oubliez que depuis ce matin vous n'avez rien pris, et que votre déjeuner vous attend.

GUSTAVE.

Eh! Madame, de grâce, brisons là. Que vous refusiez de m'entendre, je devais le prévoir; et je sens maintenant combien était sage le parti que j'avais pris de vous éviter et de garder le silence; mais enfin, puisque, malgré moi, j'ai osé parler, contentez-vous de me punir par votre indifférence, et n'ajoutez pas, par vos railleries, aux tourments que je souffre déjà.

AGATHE, à part.

Que dit-il? (Haut.) Moi! Monsieur? d'où vien-

nent ces reproches? qu'ai-je donc fait? de quel crime suis-je coupable?

GUSTAVE.

Quel crime? ah! c'est vous maintenant qui ne pourriez pas me comprendre, vous qui vous faites un jeu d'inspirer un sentiment que vous ne sauriez éprouver, vous dont la coquetterie...

AGATHE.

Moi, coquette! Qui a pu vous donner une pareille idée? On vous abuse, Monsieur, et je tiens trop à votre estime, pour ne pas vous détromper, (hésitant un peu) sans ajouter beaucoup de foi à la tendresse dont vous me parliez tout à l'heure...

GUSTAVE.

Quoi! vous pouvez penser?...

AGATHE, le regardant.

Non, je ne vous en crois pas capable. Je n'ai rien fait d'ailleurs qui méritât un pareil procédé; mais c'est un léger caprice, une idée du moment. (En riant.) A la campagne, il faut bien s'occuper.

GUSTAVE.

Et si vous-même vous vous abusiez! (Avec expression.) Si cet amour était véritable?

AGATHE, émue et changeant de ton.

S'il l'était, je croirais qu'un tel aveu mérite mon amitié, ma confiance, et je répondrais : Cette femme que vous croyez légère et frivole, est susceptible au contraire des sentiments les plus vrais et les plus tendres; mais ses goûts lui font rechercher le calme et la solitude; les vôtres, Monsieur, vous appellent dans le monde, où vous êtes destiné à briller. Nous sommes donc peu faits l'un pour l'autre; votre malheur et le mien seraient la suite d'un pareil attachement, et s'il est aussi profond que vous le dites, hâtons-nous d'y porter remède en cessant de nous voir. Voilà ce que je vous dirais, Monsieur, si nous en étions là... mais j'ose espérer qu'il n'en est rien, et que vous nous resterez.

(Elle lui fait la révérence, et sort.)

SCÈNE VII.

GUSTAVE, seul, la regardant.

Eh bien! elle me quitte, elle s'éloigne. Allons, je ne m'attendais pas à une pareille défense, et j'ai trouvé un adversaire digne de moi. Il y a eu un moment où j'étais fort embarrassé; et si la conversation avait continué, je crois vraiment que j'allais parler de bonne foi et sérieusement. — Bon! quelle idée! il faut bien m'en garder. Il n'y a que cela qui puisse rendre la partie égale; car si je m'avisais d'aimer cette femme-là, je ne serais plus de force. Elle a un art, une finesse! elle ne se livre jamais, et profite de tous les avantages. Malgré cela, j'ai fait ma déclaration, ce qui était le plus difficile; et elle a eu beau faire, j'ai vu qu'elle en était flattée; car sa gaieté, son enjouement, provenaient moins du désir de me railler que du contentement intérieur qu'elle éprouvait. Allons, le premier pas est fait, continuons.

SCÈNE VIII.

GUSTAVE, GOURVILLE.

GOURVILLE.

Eh bien! mon ami, quelle nouvelle? comment cela va-t-il?

GUSTAVE.

Très-bien, mon oncle, et vous aviez raison; elle est charmante, vive, légère, spirituelle et coquette! coquette d'autant plus redoutable qu'elle affecte de ne pas l'être, et que si je n'avais pas été prévenu par vous, j'y aurais été pris tout le premier.

GOURVILLE.

N'est-ce pas que j'ai bien fait? Tu crois donc que tu finiras par te faire aimer?

GUSTAVE.

Oui, mon oncle, j'ai bonne espérance; mais c'est plus difficile que je ne croyais, parce que vous comprenez bien qu'une femme qui est tout à fait insensible...

GOURVILLE.

Prends garde, prends garde! c'est que je crois qu'elle ne l'est pas. Tout à l'heure au salon, une de ses tantes lui a parlé d'un jeune homme qu'elle protége, et qui la demande en mariage.

GUSTAVE.

Eh bien! qu'a-t-elle répondu?

GOURVILLE.

Eh! mais, elle n'en a pas paru fort éloignée. C'est un homme qu'elle a vu plusieurs fois, et qui a un bel état dans le monde.

GUSTAVE.

Et vous croyez qu'elle accepterait?

GOURVILLE.

Ma foi, si tu ne te dépêches pas de la subjuguer entièrement, elle va profiter du peu de bon sens que tu lui laisses pour faire un mariage raisonnable.

GUSTAVE.

C'est ce qu'il faudra voir! non pas que j'y tienne, car vous sentez bien, mon oncle, que ce n'est que pour notre gageure, mais je veux la gagner.

GOURVILLE.

Eh bien! empêche le courrier de partir, car madame de Melval nous a dit qu'elle allait s'enfermer dans sa chambre pour faire réponse au prétendu.

GUSTAVE.

Elle le refusera, mon oncle, elle le refusera, j'en suis sûr; et je n'ai pas envie de la voir dans ce moment, parce que ce serait montrer trop d'ardeur, trop d'empressement.

GOURVILLE.

Tu as peut-être raison, et, si tu veux, nous irons promener ensemble.

GUSTAVE.

Certainement, je ne demanderais pas mieux. (Lafleur entre tenant un paquet de lettres.) Mais, tenez, voici Lafleur qui vous apporte vos lettres; je ne veux pas vous empêcher de les lire. (Gustave prend les lettres des mains de Lafleur, et les donne à son oncle.)

GOURVILLE.

C'est bien. (A Lafleur.) Sais-tu où est madame de Melval?

LAFLEUR.

Ces dames sont de ce côté, dans la grande allée.

GUSTAVE, le renvoyant.

C'est bien. Adieu, mon oncle; je vous laisse, je vais dormir une heure dans mon appartement.

GOURVILLE.

Je te le conseille, et surtout ne fais pas de mauvais rêves. (Il s'assied devant la table. Gustave fait semblant d'aller à droite, où est son appartement; puis il marche sur la pointe des pieds, et sort par la gauche, du côté du jardin.)

SCÈNE IX.

GOURVILLE, seul, regardant en dessous, et partant d'un éclat de rire.

A merveille! si je voulais m'amuser à le suivre, je le trouverais, j'en suis sûr, dans la grande allée. Ah! l'on se cache déjà de moi; c'est bon signe, et mon cher neveu est déjà pris plus qu'il ne le croit lui-même. D'un autre côté, j'ai vu revenir Agathe; elle était émue, agitée, et deux ou trois fois, je lui ai adressé la parole sans qu'elle m'entendît; mais je n'ai pas voulu en parler à Gustave. Diable! il se négligerait. Pour le tenir en haleine, il lui faut des obstacles. Encore deux ou trois, et je le garantis amoureux fou. Eh bien! était-ce donc si difficile! voilà deux personnes qui se détestaient; et déjà, grâce à moi, sans qu'elles s'en doutent... allons, j'ai eu tort de ne pas me lancer dans la politique; j'aurais fait de grandes choses. Hein... qu'est-ce que c'est? des lettres de Paris; une autre de Bagnères. Brisons cette enveloppe. Je m'en doutais, c'est ce qu'on devait m'envoyer, c'est le testament du commandeur. (Lisant les derniers mots.) Comme on me l'avait annoncé, c'est bien moi qui suis son exécuteur testamentaire. Voyons un peu les principales dispositions. Dieu! quel préambule! cela ne m'étonne pas, il a toujours été si bizarre, si original! (Il lit.) « De toutes » les maladies qui menacent l'existence d'un vieux » garçon, la plus terrible et la plus tenace de » toutes, ce sont les collatéraux; avec eux, on ne » peut vivre ni mourir en paix. Aussi, j'ai été, » nuit et jour, tellement tourmenté par la présence » assidue de mes excellents parents, cousins, » petits-cousins, arrière-cousins, que j'institue » pour légataire universelle la seule personne qui » ne m'ait jamais fait la cour, et qui ne m'ait jamais » rien demandé, la seule enfin qui, dans ce mo» ment, ne soit pas auprès de moi; je veux dire » Agathe de Melval. » (S'interrompant.) Dieu! madame de Melval légataire universelle... elle qui devait à peine espérer une dizaine de mille francs, se trouve maintenant à la tête de plus de cent mille livres de rente! une jeune femme d'une beauté, d'une douceur, d'un caractère angéliques. Dieu! qu'est-ce que j'ai fait? (Reprenant vivement le testament.) Achevons. (Il lit.) « Je désire, mais sans lui » en imposer la condition, qu'Agathe choisisse » pour époux mon ami Gourville, que je nomme » mon exécuteur testamentaire, et que j'exhorte » bien sincèrement à avoir des enfants, si c'est » possible, ne fût-ce que pour déshériter ses col» latéraux. » Ah! maudit testament! si je l'avais connu. Donner une femme comme celle-là à mon neveu, quand je pourrais l'épouser, quand le testament m'y autorise, quand elle-même, ce matin, semblait y consentir! Oui, mais c'est que ce matin son cœur était libre, je n'avais pas de rival, mon neveu n'y pensait seulement pas, et c'est moi qui ai été lui donner des idées. Allons, allons, rassurons-nous: heureusement il n'y a pas encore grand mal, les choses ne sont pas bien avancées; et puisque c'est moi qui suis cause de tout, je pourrai toujours, quand je le voudrai, détruire ce que j'ai fait.

SCÈNE X.

GOURVILLE, GUSTAVE.

GUSTAVE.

Ah! mon oncle, vous voilà! que je suis content de vous retrouver encore ici.

GOURVILLE.

Est-ce qu'il y a des nouvelles?

GUSTAVE.

D'excellentes; et tout va à merveille.

GOURVILLE, à part.

Ah! mon Dieu!

GUSTAVE.

Madame de Melval se promenait dans la grande allée, à côté d'une vieille dame de ses parentes, qui dans ce moment, par bonheur, a une migraine affreuse. Pour faire le moins de bruit possible, je

lui parlais à demi-voix, et de très-près. Vous ne vous imaginez pas le charme d'un pareil entretien; il établit une espèce d'intimité et de mystère; c'est presque un tête-à-tête.

GOURVILLE, à part.

Dieu! est-il mauvais sujet!

GUSTAVE.

En un tour de promenade, on était fatigué; je me propose pour cavalier, et je pressais légèrement le plus joli bras du monde.

GOURVILLE.

Comment, Monsieur, vous avez osé?...

GUSTAVE.

Oh! ce n'est rien encore. J'ai un peu doublé le pas, nous nous sommes presque trouvés seuls. Alors j'ai mis en usage tout ce que l'amour a de plus tendre et de plus touchant. J'ai été pathétique, éloquent, j'ai pleuré; enfin, mon oncle, j'ai été content de moi, et je crois qu'on l'a été aussi, car elle était émue; et un autre avantage de ma position, car vous n'avez pas oublié qu'elle me donnait le bras, le bras gauche:

AIR du *Fleuve de la vie.*

De mes discours avec adresse
Observant l'effet séducteur,
A chaque mot, avec ivresse,
(Montrant son bras.)
Je sentais là battre son cœur.
Ce trouble, cette douce extase
Voulaient, par un silence heureux,
Dire: « *Je vous aime...* » et ses yeux
Ont achevé la phrase.

GOURVILLE.

Comment! ses yeux ont daigné dire...

GUSTAVE.

En propres termes; mais elle a fait mieux, elle m'a accordé un rendez-vous.

GOURVILLE.

Un rendez-vous!

GUSTAVE.

Oui. En quittant ces dames, j'ai dit que j'allais entrer au salon, pour y faire de la musique, et je suis sûr que dans un instant elle y va venir.

GOURVILLE.

Pour cela, tu me permettras d'en douter. (A part, regardant dans le jardin.) Dieu! je l'aperçois.

GUSTAVE, avec joie.

Tenez, tenez, mon oncle, la voyez-vous? Ah! que je suis heureux!

GOURVILLE.

Un instant; elle se promène tranquillement sur cette terrasse.

GUSTAVE.

Mais sans doute, elle ne peut pas venir ici tout de suite. Elle fera négligemment deux tours de promenade, et avant d'entrer dans son appartement, elle passera, *par mégarde*, dans le salon, où elle me trouvera *par hasard*. Voilà toujours comment cela se pratique dans ce que nous appelons un rendez-vous *tacite*.

GOURVILLE, à part.

Je ne l'aurais jamais cru si savant. (Haut.) Mon ami, puisque tu es sûr d'être aimé, voilà le moment de lui déclarer que tout ceci n'est qu'un jeu...

GUSTAVE, un peu embarrassé.

Oui, mon oncle, oui, sans doute; c'est bien là mon intention; d'ailleurs, nous en sommes convenus.

GOURVILLE.

C'est bien. Nous allons nous divertir. (S'asseyant.) Et je vais jouir de ton triomphe.

GUSTAVE.

Comment! vous comptez rester là?

GOURVILLE.

Certainement. Sans cela la gageure est manquée, et notre vengeance est nulle. Songe donc que c'est devant moi qu'elle t'a défié!

GUSTAVE.

C'est pour cela que devant vous elle n'osera s'expliquer, ni me faire un aveu. Votre présence va tout gâter.

GOURVILLE.

Eh bien! à la bonne heure.
(Montrant le cabinet à gauche.)

AIR: *Qu'il est flatteur d'épouser celle.*

D'ici je pourrai vous entendre,
Nous allons rire à ses dépens.

GUSTAVE.

Oui; mais d'abord il faut attendre,
Et feindre les grands sentiments.
(A son oncle qui est déjà dans le cabinet, et qui tient la porte entr'ouverte.)
Soyez patient, je vous prie;
Vous sentez bien qu'il me faudra
Jouer d'abord la comédie.

GOURVILLE, à part, le regardant.

Je crois qu'il commence déjà.

La voici. (Il referme la porte.)

SCÈNE XI.

GUSTAVE, AGATHE.

AGATHE.

Quoi! Monsieur, vous êtes encore au salon? vous nous aviez quittées pour faire de la musique, et, n'entendant point le piano, je vous croyais sorti.

GUSTAVE.

Non, je n'avais pas encore commencé. (A part.) Dieu! que c'est gênant que mon oncle soit là!

AGATHE.

Eh bien! voulez-vous que nous essayions ensemble ce dernier duo d'Auber?

GUSTAVE.

Si vous l'exigez, Madame, je suis à vos ordres; mais j'ai tant de choses à vous dire!

AGATHE.

A moi?

(Gourville sort du cabinet, et se tient dans le fond de l'appartement, où il entend la conversation.)

GUSTAVE.

Oui, je veux vous parler du sujet qui m'intéresse le plus au monde, et duquel dépend mon bonheur. Vous vous doutez bien, Madame, qu'il s'agit de vous.

AGATHE.

Je croyais que vous m'aviez promis tout à l'heure de garder sur ce chapitre-là le silence le plus absolu.

GUSTAVE.

Je vous le demande, est-ce possible? oui, Madame, parlez, exigez des preuves, des sacrifices. Vous prétendez que j'aime le monde; je l'abandonne pour vous, je renonce à Paris, à tous ses plaisirs. Les lieux que vous habitez seront désormais les seuls qui puissent me plaire, vos goûts seront les miens, vos ordres seront ma loi suprême; et, pour prix de ma tendresse, je ne vous demande qu'une chose.

AGATHE.

Et c'est?

GUSTAVE.

De m'assurer que mon amour ne vous est pas indifférent.

AGATHE.

En vérité, je l'ignore; mais quand je le saurai, je vous promets de vous le dire.

GUSTAVE.

En attendant, puis-je espérer que vous ne répondrez pas à la demande de mariage que l'on vous a adressée ce matin?

AGATHE.

J'ai déjà répondu, ma lettre est écrite.

GUSTAVE.

Et vous l'enverrez?

AGATHE, souriant.

Peut-être; tenez, elle est là-haut, dans mon appartement, sur mon bureau; allez la chercher, et nous verrons ce qu'il faut en faire.

GUSTAVE, lui baisant la main.

Ah! que je suis heureux!

(Il entre dans l'appartement à droite.)

SCÈNE XII.

AGATHE, GOURVILLE.

GOURVILLE, à part.

Si je ne préviens pas son retour, c'en est fait de mes espérances.

AGATHE, avec joie.

Ah! vous voilà, Monsieur; si vous saviez... votre neveu...

GOURVILLE.

Ce matin, je vous ai parlé de son amour, parce que j'en étais moi-même persuadé; mais je sais maintenant que sa tendresse n'est qu'un jeu.

AGATHE.

O ciel! qui vous l'a dit?

GOURVILLE.

Lui-même. Il m'a confié, en riant, ses projets.

AGATHE.

Ah! le perfide!

GOURVILLE.

Ce n'est de sa part qu'une légèreté, qu'une inconséquence. J'ai cru de mon devoir de vous prévenir; mais ne me trahissez pas.

AGATHE.

Je vous le jure; mais que ne parliez-vous plus tôt? (A part.) N'importe, du moins il ne jouira pas de son triomphe.

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENTS, GUSTAVE.

GUSTAVE, tenant la lettre dans sa main.

Voici cette lettre; elle est adressée à M. Saint-Elme, avocat.

AGATHE, froidement.

Oui, Monsieur.

GUSTAVE.

Puis-je, sans indiscrétion, vous demander quel en est le contenu?

AGATHE, de même.

J'ai répondu que sa demande m'honorait infiniment, et que je consentais à le prendre pour époux.

GUSTAVE, riant.

Quoi! vraiment, vous lui aviez écrit?

AGATHE.

Oui, Monsieur, et comme vous m'avez annoncé que vous partiez pour Paris, je vous prie d'avoir la bonté de la faire remettre à son adresse.

(Elle lui fait la révérence et sort.)

SCÈNE XIV.

GUSTAVE, GOURVILLE.

GOURVILLE, partant d'un éclat de rire.

Ah! ah! le trait est impayable, et l'on ne ferait pas mieux dans la capitale.

GUSTAVE, qui est resté stupéfait et la lettre à la main.

Comment! il se pourrait? Qu'est-ce que cela signifie?

GOURVILLE.

Que tu as trop tardé à te moquer d'elle, et que c'est elle qui se moque de toi. Mais c'est ta faute; je t'en avais prévenu. Il n'y a rien d'incertain comme les conquêtes de province.

GUSTAVE.

Je n'en puis revenir encore! Qui, moi, je serais sa dupe? Tant de ruse, tant de coquetterie!

GOURVILLE.

Au bout du compte, vous n'avez rien à vous reprocher. Bien attaqué, bien défendu.

AIR *du Pot de fleurs.*

Allons, mon cher, d'où vient cet air sinistre?
Toi qui déjà fus vainqueur tant de fois,
De tes hauts faits le siècle tient registre,
Et le livre de tes exploits,
Livre où l'amour inscrit chaque conquête,
Est déjà tellement complet,
Qu'on n'y pourra trouver un seul feuillet
Pour y consigner ta défaite.

D'ailleurs, je te promets le secret.

GUSTAVE.

Et que m'importent toutes les railleries dont on pourra m'accabler? elles ne sont rien auprès des tourments que je souffre; car il n'est plus temps de dissimuler, et je dois vous dire la vérité: oui, mon oncle, je l'aime comme un fou.

GOURVILLE.

Que m'apprends-tu là? quoi! cet amour que tu avais voulu feindre...

GUSTAVE.

Je l'éprouvais réellement.

GOURVILLE.

Et moi qui t'admirais.

GUSTAVE.

Plaignez-moi plutôt; car, malgré la manière indigne dont elle m'a traité, je ne puis encore m'habituer à l'idée de renoncer à elle. Mon oncle, il faut que je la revoie, que je lui parle.

GOURVILLE.

Puisqu'elle ne t'aime pas.

GUSTAVE.

C'est égal.

GOURVILLE.

Puisqu'elle en aime un autre.

GUSTAVE.

C'est égal, mon oncle, je veux la revoir.

GOURVILLE.

Et moi, je ne le souffrirai pas; et si tu as totalement perdu la raison, j'en aurai pour nous deux. Qu'est-ce que cela signifie? aller encore t'exposer à ses railleries, à ses mépris; te rendre la fable de toute la société! Allons donc, mon cher, de la fierté, du courage.

GUSTAVE.

Oui, mon oncle; oui, mon bon oncle, je sens que vous me parlez en ami, en ami véritable. Tenez, faites de moi ce que vous voudrez; je me laisse conduire par vous; car, dans ce moment, je ne suis pas en état de prendre un parti.

GOURVILLE.

A la bonne heure. Eh bien! il faut retourner à Paris.

GUSTAVE.

Comment! m'éloigner d'elle?

GOURVILLE.

Ne vas-tu pas recommencer?

GUSTAVE.

Non, mon oncle, non, je vous le promets; et demain ou après-demain au plus tard...

GOURVILLE.

Non pas, mais à l'instant même.

GUSTAVE.

Et comment voulez-vous que je parte ainsi à l'improviste, quand rien n'est disposé?

GOURVILLE.

Ce ne sera pas long. Holà! quelqu'un!

(Lafleur entre.)

Lafleur, entre vite dans cet appartement, (il désigne la porte d'une chambre à droite), et fais, en cinq minutes, les malles et les paquets de mon neveu. Je t'aiderai s'il le faut.

(Lafleur entre dans la chambre de Gustave.)

GUSTAVE.

Mais une voiture?

GOURVILLE.

N'ai-je pas ici ma berline? je te la prêterai; n'ai-je pas mes gens? ils sont à ton service; crois, mon ami, que dès qu'il s'agit de ton repos et de ta tranquillité... Je ne te dis que cela, tu dois me connaître.

GUSTAVE.

Oui, mon oncle, mon excellent oncle; c'est dans des moments comme ceux-là qu'on est heureux d'avoir des parents. (S'asseyant près de la table et écrivant.)

GOURVILLE.

Eh bien! que fais-tu donc?

GUSTAVE.

Je lui écris, mon oncle.

GOURVILLE.

Qu'est-ce que tu peux lui dire?

GUSTAVE.

Je n'en sais rien, mais je lui écris.

GOURVILLE.

Et à quoi bon? pour essuyer de nouveaux refus? Car apprends tout ce que j'ai fait auprès d'elle en ta faveur; je voulais vous marier ensemble.

GUSTAVE, se relevant.

Il se pourrait?

GOURVILLE.

C'était ma seule idée, mon seul but; mais tous

mes efforts ont été inutiles. Ainsi, je te le répète, nous n'avons plus rien à faire ici; pour notre honneur, il faut partir. Voici justement Lafleur avec tous tes effets. (Lafleur sort de la chambre de Gustave; il porte quelques paquets.) Eh bien! et le chapeau, et les gants de mon neveu?

LAFLEUR.

C'est que j'allais d'abord porter ces paquets.

GOURVILLE, les prenant.

Donnez, donnez, je m'en charge; je vais les faire placer sur la voiture, en même temps j'envoie chercher les chevaux; la poste est à cent pas d'ici, et dans dix minutes tu seras... nous serons sur la grande route, car je t'accompagnerai jusqu'à l'autre poste, pour plus de sûreté.

(Il sort.)

SCÈNE XV.

GUSTAVE, puis LAFLEUR.

GUSTAVE.

Quel homme! il ne me donne seulement pas le temps de me reconnaître... Ah! quelle idée! si pendant qu'il est descendu je pouvais entrevoir madame de Melval. (A Lafleur qui lui présente ses gants et son chapeau.) Tiens, mon garçon, voilà une pièce d'or, porte vite ce billet à ta maîtresse, et rapporte-moi la réponse.

(Lafleur sort.)

SCÈNE XVI.

GUSTAVE, seul.

Je lui demande cinq minutes d'entretien, pourra-t-elle me refuser? mais si elle tarde, c'est fait de moi. (Regardant par la croisée du fond.) Voilà déjà mon oncle qui a placé tous les paquets sur la voiture... Grands dieux! déjà les chevaux... Mon oncle donne ses ordres au postillon, au palefrenier; il est partout, il se multiplie... le voilà qui m'appelle. (Criant par la fenêtre.) Voilà! voilà! je suis à vous. Et ce Lafleur qui ne revient pas. Ah! quel bonheur! c'est lui.

SCÈNE XVII.

GUSTAVE, LAFLEUR.

GUSTAVE.

Eh bien! la réponse?

LAFLEUR, lui montrant la lettre déchirée.

Voilà, Monsieur; on l'a déchirée sans la décacheter; et madame a dit devant moi à sa femme de chambre : « Fermez la porte de mon appartement; je ne veux voir personne, et je ne descendrai au salon que quand il sera parti. »

GUSTAVE.

C'en est donc fait! aucun moyen de parvenir jusqu'à elle. Elle ne se montrera que quand elle sera bien sûre de mon départ, que quand elle aura entendu rouler cette maudite berline... Dieu! quel projet! s'il pouvait réussir... (Regardant par la fenêtre.) Tout est prêt... Le postillon est à cheval, la grande porte de la cour est ouverte... Dans son impatience mon oncle est déjà monté dans la voiture... (A Lafleur.) Lafleur, dix louis pour toi, et autant pour le postillon, s'il exécute mes ordres. Que sans faire attention aux cris, aux menaces, aux imprécations de mon oncle, il parte sur-le-champ, ventre à terre, pendant l'espace d'une lieue, et qu'il revienne de même.

LAFLEUR.

Comment, Monsieur?

GUSTAVE.

Vingt louis pour vous deux.

LAFLEUR.

Mais encore...

GUSTAVE.

Eh! va donc, c'est une gageure.

LAFLEUR.

Ah! c'est une gageure... Oh! alors...

(Il sort.)

SCÈNE XVIII.

GUSTAVE, seul.

Allons, avant que mon oncle soit de retour de sa promenade obligée, j'ai au moins vingt-cinq minutes devant moi. A merveille! le coup de fouet est donné, les chevaux s'élancent; le pavé de la cour a retenti. Pourvu que ma ruse réussisse, et que le bruit fasse sortir madame de Melval de son appartement. Dieu soit loué! je respire; c'est elle! ne nous montrons pas.

(Il se cache.)

SCÈNE XIX.

GUSTAVE, caché; AGATHE.

AGATHE, entrant, et regardant par la croisée.

Grâce au ciel, il s'éloigne, il n'est plus ici... le perfide! Oser encore m'écrire! et que pouvait-il me dire? Oui, sans doute, furieux de voir ses projets déjoués, il voulait de nouveau chercher à abuser de ma faiblesse, de ma crédulité. (Regardant autour d'elle.) Sa présence en ces lieux me faisait mal, il me tardait de me trouver seule, et maintenant j'éprouve un froid mortel, un vide affreux. (Mettant la main sur son cœur.) Ah! c'est là que sont mes tourments! J'ai dû le congédier, ne pas lire sa lettre, le bannir de mon cœur; j'ai fait

mon devoir ; mais je suis trop malheureuse. Pourquoi maintenant retenir mes larmes ? ah ! pleurons-le du moins, puisqu'il n'en saura rien.

GUSTAVE, qui s'est approché derrière elle pendant ces derniers mots.

Dieu ! qu'ai-je entendu ?

AGATHE, se retournant et l'apercevant.

Encore ici ! Quelle est cette trahison ? Monsieur, voulez-vous me perdre ?

GUSTAVE.

Non, mais je viens à vos pieds implorer ma grâce. Malgré vos mépris, je vous adorais toujours, et maintenant que ma tendresse est partagée, j'en mourrai, je crois, d'amour et de bonheur.

AGATHE.

Laissez-moi ; espérez-vous me tromper encore ?

GUSTAVE.

Moi ! jamais. Je vous dois la vérité.

AIR de *Céline*.

Blessé de votre indifférence,
Irrité de votre rigueur,
J'avais d'abord, dans ma vengeance,
Juré de dompter votre cœur :
Oui, je voulais vous séduire et vous plaire,
Oui, je voulais un triomphe complet,
Et tout ce que je voulais faire,
Sans le vouloir vous l'avez fait.

AGATHE.

Ah ! dois-je vous croire ?

GUSTAVE.

Oui, jamais d'autre pensée n'est entrée dans mon âme ; et pour vous le prouver, soyez ma femme, ma compagne, mon amie : daignez accepter ma main.

AGATHE.

Qui ? vous, mon mari ! Vous ignorez donc, Monsieur, que je n'ai presque rien, que la fortune que j'attends est au moins incertaine : et vous... seul héritier d'un oncle aussi riche, vous qui avez de si belles espérances.

GUSTAVE.

Ah ! que je suis heureux ! il est donc un sacrifice que je puis vous faire, une preuve d'amour que je peux vous donner.

AGATHE.

Mais votre oncle daignera-t-il y consentir ?

GUSTAVE.

Sans hésiter ; il voulait d'abord nous marier, et il n'y a renoncé que parce qu'il a cru que vous ne m'aimiez pas.

AGATHE.

Lui, au contraire : il voulait nous unir, et il n'a changé d'idée que parce qu'il a cru que vous me trompiez.

GUSTAVE.

Il était comme nous, il était dans l'erreur.

AGATHE.

Il s'abusait sur nos véritables sentiments.

GUSTAVE.

Ce cher oncle ! quelle sera sa joie !

AGATHE.

Mais où donc est-il ?

(On entend un grand bruit de voiture.)

GUSTAVE.

Tenez, le voilà qui revient en berline. (Allant à la fenêtre, et criant.) Mon oncle, mon oncle, montez vite ! (A Agathe.) Par amitié, par intérêt pour moi, il voulait m'arracher de ces lieux ; et ne pouvant me soustraire à son active surveillance, pour le faire sortir, lui, de la maison, et vous, de votre appartement, j'ai imaginé à l'improviste de l'envoyer promener pendant quelques instants.

SCÈNE XX.

LES PRÉCÉDENTS, GOURVILLE.

GOURVILLE.

Corbleu ! qu'est-ce que c'est qu'une pareille plaisanterie ? Deux lieues en un quart d'heure ! et j'avais beau crier : Arrête ! arrête ! postillon !...

AIR : *Ces postillons sont d'une maladresse.*

Sans m'écouter il courait ventre à terre,
Comme le vent il devait m'entraîner.

GUSTAVE.

Ce n'était rien, calmez votre colère,
Car c'est moi seul qui venais d'ordonner...

GOURVILLE.

Comment, c'est toi qui m'as fait promener ?

GUSTAVE.

Pour m'obéir il était à son poste.
(Montrant Agathe.)
Mais apprenez qu'enfin j'obtiens sa main :
Pendant que vous couriez la poste,
J'ai fait bien du chemin.

AGATHE.

Oui, Monsieur, apprenez notre bonheur.

GUSTAVE.

Partagez notre ivresse.

AGATHE.

Nous nous sommes expliqués.

GUSTAVE.

Nous nous sommes tout avoué.

AGATHE.

Il ne voulait pas me tromper.

GUSTAVE.

Elle n'aime que moi.

GOURVILLE.

Comment ! il se pourrait ? voyez pourtant ce que c'est que de s'entendre !

AGATHE.

Mais nous n'oublierons jamais votre généreuse amitié.

GUSTAVE.

Ni vos excellentes intentions.

AGATHE.

C'est à vous que nous devons tout.

GUSTAVE.

Notre bonheur est votre ouvrage.

GOURVILLE.

Eh bien! eh bien! mes enfants, qu'est-ce que je voulais? qu'est-ce que je demandais? de vous voir unis; et pour en arriver là, je peux me vanter que vous m'avez donné assez de mal.

GUSTAVE.

Oh! le meilleur des parents!

GOURVILLE.

Oui, tu as raison, le meilleur des parents, car tu ne sais pas encore tout ce que je te donne.

GUSTAVE.

Non, mon oncle, je vous l'ai déjà dit, et je vous le répète encore, je ne veux rien de vous ni de votre fortune.

GOURVILLE, à Agathe.

Concevez-vous qu'il ne veuille même pas me laisser la satisfaction de lui faire un sort? mais, corbleu, si vous refusez mes bienfaits, il faudra bien que vous acceptiez ceux de mon ami le commandeur. (A Agathe, lui donnant le testament.) Tenez: légataire universelle, et cent mille livres de rentes.

AGATHE.

O ciel! que dites-vous?

GOURVILLE, frappant sur l'épaule de son neveu.

Oui, mon garçon, cent mille livres de rentes.

GUSTAVE, froidement.

Ah! tant mieux.

GOURVILLE.

Air de *Turenne*.

De ma surprise, plus j'y pense,
Je ne puis revenir encor,
Avec ce calme et cette indifférence
Tu reçois un pareil trésor.

GUSTAVE, avec tendresse, prenant la main d'Agathe.

C'est que déjà j'étais propriétaire
D'un bien qui rend les autres superflus :
Et qu'importe un trésor de plus,
Lorsque l'on est millionnaire?

AGATHE, qui a lu le testament.

Grand Dieu! d'après ce testament, votre oncle avait des droits sur ma main, et il y a renoncé en votre faveur.

GUSTAVE.

Comment! me céder une pareille femme et une pareille fortune!

GUSTAVE et AGATHE.

Ah! le bon oncle, l'excellent oncle!

GOURVILLE.

Oui, mon ami, voilà comme je suis.

VAUDEVILLE.

Air nouveau de M. Heudier.

AGATHE.

Ce testament, lorsque j'y pense,
Pourra faire plus d'un jaloux;
Je lui devrai notre opulence,
Mais mon bonheur dépend de vous :
Prenez garde, car en ménage,
J'entends dire que bien souvent,
Par un contrat de mariage,
L'amour a fait son testament.

GOURVILLE.

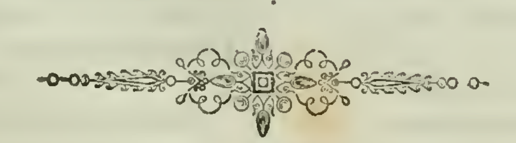
J'ignore si du mariage
Je formerai les nœuds charmants;
(A son neveu.)
Quoi qu'il en soit, mon héritage
Ne peut manquer à vos enfants.
Pour les actes devant notaire,
Je m'en tire assez galamment;
Mais pour ceux qu'on passe à Cythère,
J'ai déjà fait mon testament.

GUSTAVE.

Vaincu par l'esprit et la grâce,
Près de vous le bonheur m'attend;
Adieu l'inconstance et la chasse;
Jadis c'était bien différent;
En campagne ou bien en conquête,
Dès qu'on me voyait... sur-le-champ
Les rivaux faisaient leur retraite,
Et les perdreaux leur testament.

AGATHE, au public.

L'auteur m'a dit avec tristesse
(De frayeur se sentant mourir) :
Je donne et lègue cette pièce
Au public, s'il veut l'applaudir.
Cette clause est très-nécessaire,
L'acte serait nul autrement;
Ah! Messieurs, prouvez qu'au parterre
Vous acceptez le testament.





LE COIFFEUR ET LE PERRUQUIER,

VAUDEVILLE EN UN ACTE,

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase dramatique, le 15 janvier 1824.

En société avec MM. Mazères et Saint-Laurent.

Personnages.

M. DESROCHES, propriétaire.
MADEMOISELLE DESROCHES, sa sœur.
ALCIBIADE, coiffeur.
POUDRET, perruquier.
JUSTINE, nièce de Poudret, et filleule de mademoiselle Desroches.
PETIT-JEAN, domestique de M. Desroches.

La scène se passe à Paris, à la place Royale.

Le théâtre représente un salon. Porte au fond. Deux portes latérales. A droite, un guéridon recouvert d'un tapis de serge verte. A gauche, une table et tout ce qu'il faut pour la toilette.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. DESROCHES, MADEMOISELLE DESROCHES.

DESROCHES.

Ah çà! tâchons de nous entendre, si nous pouvons. Vous voici arrivée à un âge décisif: à celui où il faut rester fille, ou prendre un mari.

MADEMOISELLE DESROCHES.

AIR: *Connaissez mieux le grand Eugène.*

Mais mon âge est encor, mon frère,
Fort raisonnable, Dieu merci.

DESROCHES.

Hélas! que n'êtes-vous, ma chère,
Aussi raisonnable que lui!

MADEMOISELLE DESROCHES.

Je n'ai compté, jusqu'ici, je m'en vante,
Que des printemps.

DESROCHES.

Le fait est clair;
Mais au total, quand on en a cinquante,
Ça peut déjà compter pour un hiver.

Mais les romans que vous lisez tous les jours, sans compter ceux que vous composez...

MADEMOISELLE DESROCHES.

C'est-à-dire, monsieur Desroches, que parce que je suis votre pupille, vous vous croyez le droit...

DESROCHES.

Du tout; je ne suis plus votre tuteur: depuis longtemps vous êtes majeure, et maîtresse de vous-même. Mais j'ai du moins conservé le droit de remontrance! et je puis vous demander pourquoi, chaque jour, vous vous plaignez de rester fille, et pourquoi vous n'acceptez pas le parti que je vous propose, M. Durand, un avoué de province, et pourtant un garçon d'esprit, un parfait honnête homme, à qui j'ai donné parole, et qui doit arriver cette semaine; pourquoi n'en voulez-vous pas?

MADEMOISELLE DESROCHES.

Pourquoi? parce que j'espère trouver mieux?

DESROCHES.

Mais voilà trente ans que vous espérez ainsi; et si je ne craignais de vous fâcher, je vous dirais: « Belle Philis, on désespère, alors... »

MADEMOISELLE DESROCHES.

Aussi, c'est votre faute: pourquoi vous obstiner à rester au Marais? Croyez-vous que les jeunes gens à la mode viendront vous y chercher? et le moyen de trouver un mari quand on demeure à la place Royale?

DESROCHES.

D'abord, ma sœur, Ninon y demeurait.

MADEMOISELLE DESROCHES.

Aussi, est-elle restée fille.

DESROCHES.

Ah! vous appelez cela rester fille! vous êtes bien honnête! Mais je ne vois pas, moi, pourquoi vous en voulez tant à notre Marais. Ce n'est



POUDRET,

OÙ SUIS-JE ? ET QU'EST-CE QUE JE VOIS ?

Le Coiffeur & le Perruquier. Sc. VIII.

pas parce que j'ai l'honneur d'y être propriétaire, mais trouvez-moi donc un plus beau quartier ! Un air pur, des rues superbes ! une population paisible ; tous parapluies à canne !

MADEMOISELLE DESROCHES.

A la bonne heure ; mais c'est province : le Marais n'est pas dans Paris.

DESROCHES.

D'accord ; mais vous conviendrez qu'il en est bien près.

MADEMOISELLE DESROCHES.

Eh bien ! prouvez-le-moi en me menant ce soir au spectacle.

DESROCHES.

Je ne vous empêche pas d'y aller avec Justine, votre filleule ; mais moi je vais passer la soirée chez mon ami Dumont. (Il appelle.) Justine, as-tu averti ton oncle, M. Poudret, mon perruquier?

JUSTINE, en entrant.

Oui, Monsieur; mais il était en bas, dans sa boutique, à parler politique avec le marchand de vins; ça fait qu'il ne m'aura peut-être pas entendue.

DESROCHES.

Retournes-y, et qu'il vienne me raser. Tous ces perruquiers sont si bavards, et celui-là, surtout ! même quand il est seul, il ne peut pas se faire la barbe sans se couper : et pourquoi ? parce qu'il faut qu'il se parle à lui-même... Adieu, ma sœur; sans rancune : bien du plaisir ce soir.

SCÈNE II.

MADEMOISELLE DESROCHES, JUSTINE.

MADEMOISELLE DESROCHES.

Oui, bien du plaisir ; tu l'entends : voilà comme sont les frères.

JUSTINE.

Ah bien ! mon oncle Poudret est encore pire : car enfin M. Desroches, votre frère, veut bien entendre parler de mariage, et tout ce qu'il dit là-dessus me semble assez raisonnable. Pourquoi ne voulez-vous pas de M. Durand, qui me paraît un mari comme un autre, et c'est déjà beaucoup.

MADEMOISELLE DESROCHES.

Ah ! Justine, tu ne peux pas me comprendre ! S'il était le premier en date, je ne dis pas : mais quand le cœur est déjà prévenu par une inclination antérieure !

JUSTINE.

Quoi ! Mademoiselle, vous avez une inclination?

MADEMOISELLE DESROCHES.

D'autant plus violente, qu'elle a été spontanée dans le principe, et qu'elle est sans espoir dans ses conséquences ; car qui sait si jamais nous pourrons nous rencontrer !

JUSTINE.

Est-ce qu'il n'est pas de ce quartier ?

MADEMOISELLE DESROCHES.

C'est ce que je ne puis dire.

JUSTINE.

Est-ce qu'il n'est pas de Paris ?

MADEMOISELLE DESROCHES.

Je n'en sais rien.

JUSTINE.

Mais, au moins, vous le connaissez ?

MADEMOISELLE DESROCHES.

Oui, certes; je connais son cœur ; mais pour son nom et son adresse, je les ignore totalement. Un bel inconnu, un jeune homme que j'ai vu la semaine dernière à Meudon, dans une partie de campagne : la mise la plus élégante, la coiffure la plus soignée ; et une voiture, un jockei, tout ce qu'il y a de mieux ! Juge, après cela, si je peux penser à M. Durand ! Si tu savais, Justine, ce que c'est qu'un amour contrarié, ou une inclination sans résultat !

JUSTINE.

Allez, allez, je le sais aussi bien que vous, et depuis longtemps. Est-ce qu'autrefois mon oncle Poudret n'avait pas dans sa boutique un jeune apprenti qui était de mon âge ; est-ce que nous n'avions pas juré de nous aimer toujours ?

MADEMOISELLE DESROCHES.

Eh bien ! pourquoi n'êtes-vous pas mariés ?

JUSTINE.

C'est l'ambition qui en est cause : mon oncle consentait à nous unir, à condition que son élève lui succéderait et prendrait son fonds de boutique ; mais lui qui était jeune, qui avait de l'ardeur, qui ne demandait qu'à parvenir, n'a pas voulu être perruquier : il aspirait à être coiffeur; et mon oncle, qui tenait à la poudre et aux anciennes idées, s'est brouillé avec lui, et ils ne se voient plus.

MADEMOISELLE DESROCHES.

Et qu'est devenu ton amant ?

JUSTINE.

Il est devenu un monsieur comme il faut, un artiste à la mode ; il demeure rue Vivienne ; il a un salon pour la coupe des cheveux, et une école de perfectionnement; il s'appelle M. Alcibiade.

MADEMOISELLE DESROCHES.

Alcibiade ! c'est un beau nom.

JUSTINE.

Et puis, il est si joli garçon, si aimable, et il a tant de talent ! Aussi je trouve tout naturel qu'il ait de l'ambition, et qu'il cherche à faire fortune. Vous sentez bien qu'il serait plus agréable pour moi d'être dans un beau salon, avec des miroirs

et des meubles en acajou. Mais j'ai peur que toutes ces splendeurs ne l'éblouissent, que l'*huile de Macassar* ne lui porte à la tête, et qu'il ne finisse par m'oublier.

MADEMOISELLE DESROCHES.

Allons, ne vas-tu pas être jalouse?

JUSTINE.

Écoutez donc; il coiffe le faubourg Saint-Germain, la Chaussée-d'Antin, et même la Nouvelle-Athènes!

AIR : *Du partage de la richesse.*

Plus d'une dame, et jolie et coquette,
Dont le peignoir embellit les attraits,
En négligé, l'admet à sa toilette;
Je sais qu'il m'est fidèle... mais
Les occasions rend't tout facile;
On dit qu'aux ch'veux il faut les prend' soudain...
Jugez alors si j' dois être tranquille,
Lui qui les a tous les jours sous la main!

Aussi je prévois qu'un jour j'aurai bien des chagrins! Mais enfin, ça m'est égal, je me risque; et pourvu que je devienne un jour madame Alcibiade... Ah! mon Dieu! c'est mon oncle!

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS; POUDRET, avec une cafetière, une serviette et un plat à barbe.

POUDRET, parlant en dehors.

Eh bien! eh bien! c'est bon; si M. Desroches m'attend, il fallait donc le dire, je ne pouvais pas le deviner; pour être perruquier, on n'est pas sorcier. (A mademoiselle Desroches.) Mademoiselle, j'ai bien l'honneur d'être votre très-humble serviteur, si j'en suis capable.

MADEMOISELLE DESROCHES, d'un air protecteur.

Bonjour, bonjour, Poudret; comment va la santé?

POUDRET.

Ah! Mademoiselle, ça va bien, quant au physique : (montrant la mâchoire et l'estomac) tout ceci fait très-bien ses fonctions; (faisant le geste de la houppe) mais ceci, ah! Mademoiselle, décadence totale!

MADEMOISELLE DESROCHES.

Vous vous plaignez toujours.

POUDRET.

Voilà un mois que j'ai changé de local, et que j'ai loué une boutique dans la maison de M. Desroches, et ça ne va pas mieux. Ah! Mademoiselle, les perruquiers sont bien bas! ils sont bien bas les pauvres perruquiers!

MADEMOISELLE DESROCHES, souriant.

Ce pauvre Poudret!

POUDRET.

Plaignez-moi, Mademoiselle, vous avez bien raison. Le monde est infesté de charlatans qui démoralisent la coiffure publique. Les barbares! tout est tombé sous leurs ciseaux : les queues, les bourses, les crapauds, les boudins, les catacouas, les chignons, les crêpés, les toupets et les poufs! voilà l'effet des nouvelles inventions!

JUSTINE.

Mais enfin, mon oncle, si toutes ces belles choses-là ne sont plus à la mode?

POUDRET.

Je vous vois venir : vous allez me faire l'éloge des coiffures modernes; je sais dans quelles intentions.

JUSTINE.

Moi! du tout; mais enfin...

POUDRET.

Taisez-vous, ma nièce, taisez-vous; vous êtes jeune, très-jeune, mais cela vous passera; cela vous passera avec l'âge. (Montrant mademoiselle Desroches.) Demandez à mademoiselle; votre inexpérience se laisse séduire par de nouvelles inventions : l'*huile de Macassar*, l'*eau de Vénus*, le *baume de la Mecque*, et cent autres balivernes qu'ils appellent, je crois, des *cosmétiques*, et qui ne font pas plus pousser de cheveux que dans le creux de la main. Ah! si vous aviez usé de la moelle de bœuf, de la graisse d'ours et de la peau d'anguille! Voilà les vrais conservateurs du cheveu! Alors c'était le bon temps, c'était le bon temps pour les perruquiers!

AIR de la valse *des Comédiens.*

Jours fortunés, jours d'honneur et de gloire,
Vous n'êtes plus!... mais à mon triste cœur,
Tant qu'il battra, votre douce mémoire
Viendra toujours rappeler le bonheur.

Au temps jadis, la poudre qui m'est chère
Dans tous les rangs brillait avec éclat,
Elle parait l'élégant militaire,
Le jeune abbé, le grave magistrat.

Il m'en souvient! dans ma simple boutique,
Soir et matin se pressaient les chalans;
Et sur leur chef, arrosé d'huile antique,
Je bâtissais d'énormes catogans.

Dans tout Paris, dans toute la banlieue,
Mon coup de peigne alors était cité;
Quand je faisais une barbe, une queue,
J'ai vu souvent le passant arrêté.

Adieu la gloire, adieu les honoraires!
Tout est détruit! nos indignes enfants
Ont méconnu les leçons de leurs pères,
Et de notre art sapé les fondements.

La catacoua s'est, hélas! écroulée.
Ils ont coupé les ailes de pigeons;
Et du boudoir la pommade exilée
Se réfugie au dos des postillons.

Ma vieille enseigne est un vain simulacre!
J'ai vu s'enfuir tous les gens du bon ton;
Heureux encor, lorsqu'un cocher de fiacre
A mon rasoir vient livrer son menton!

Jours fortunés! jours d'honneur et de gloire,
Vous n'êtes plus! mais à mon triste cœur,
Tant qu'il battra, votre douce mémoire
Viendra toujours rappeler le bonheur.

(On entend sonner.)

JUSTINE.

Tenez, tenez, pendant que vous êtes à causer, voilà M. Desroches qui vous attend, et qui s'impatiente.

POUDRET.

J'y vais, j'y vais, monsieur Desroches. (Il reprend sur la table sa cafetière et sa serviette, qu'il y a déposées.) C'est là une ancienne et bonne pratique! il n'a pas donné dans le charlatanisme de la Titus, celui-là : il a été fidèle à la poudre, et a conservé l'aile de pigeon dans son intégrité. (On sonne encore.) J'y vais. (A Justine.) Et vous, Mademoiselle, qu'est-ce que vous faites là? descendez à la boutique, et restez-y en mon absence.

MADEMOISELLE DESROCHES, à Justine.

Oui, petite, descends t'apprêter, et fais-toi bien belle; tu n'as pas oublié que ce soir nous allons ensemble au spectacle.

POUDRET.

Quoi! Mademoiselle, vous lui faites cet honneur? (A Justine.) Sois tranquille, je vais en descendant t'arranger un chignon et un petit crêpé.

JUSTINE, murmurant entre ses dents.

Je serai belle! une coiffure gothique!

POUDRET.

Qu'est-ce que c'est?

JUSTINE.

Je dis que ça vous fera négliger une pratique.

SCÈNE IV.

MADEMOISELLE DESROCHES, seule, s'asseyant près de la table.

Voilà pourtant comme les parents contrecarrent toujours les inclinations des enfants! et après cela, on s'étonne des événements! Me voilà seule et mélancolique. Si je profitais de ce moment d'inspiration pour composer quelques pages de mon roman. Qu'il est doux d'écrire ainsi des lettres d'amour! on fait soi-même la demande et la réponse. Lettre seconde; Clarisse à M. ***. (Écrivant.) « Je crains pour mon cœur » l'explosion d'un sentiment qui, longtemps con- » centré... »

SCÈNE V.

MADEMOISELLE DESROCHES, écrivant; ALCIBIADE, entrant par la porte du fond.

ALCIBIADE, à part.

Personne pour m'annoncer! (Regardant sur une carte.) Madame Murval, place royale, n° 28; ce doit être ici. (Apercevant mademoiselle Desroches.) Ah! voilà sans doute la dame qui m'a fait demander, et que je dois coiffer. (S'avançant et saluant.) Madame, pourriez-vous me faire l'honneur de me dire...

MADEMOISELLE DESROCHES.

Hein! qui vient là! (Le regardant.) Ah! mon Dieu! en croirai-je mes yeux? mon jeune inconnu!

ALCIBIADE, à part.

O ciel! ma passion de l'autre jour! cette dame que j'ai rencontrée à Meudon! (Haut.) Combien je dois me féliciter, Mademoiselle! que je suis heureux de vous retrouver enfin!

MADEMOISELLE DESROCHES.

Arrêtez! Monsieur; je vous l'ai déjà dit : je dépends de M. Desroches, mon frère; je suis maîtresse, il est vrai, de mon cœur, de ma main, et d'une soixantaine de mille francs.

ALCIBIADE.

Soixante mille francs!

MADEMOISELLE DESROCHES.

Mais je ne puis en disposer sans son aveu.

ALCIBIADE.

C'est le vôtre surtout qui me serait précieux! On me nomme Saint-Amand (à part.), c'est mon nom de société. (Haut.) Je vais dans les meilleures maisons; et j'ai reçu souvent dans mon salon les personnages les plus distingués. Ah! si j'étais sûr d'être aimé pour moi-même!

MADEMOISELLE DESROCHES.

Pouvez-vous en douter encore? Tenez, lisez plutôt. (Lui donnant le papier qui était sur la table.) Vous voyez qu'en votre absence je m'occupais de vous.

ALCIBIADE, baisant la feuille de papier.

Grands dieux! il se pourrait?

MADEMOISELLE DESROCHES.

Eh bien! que faites-vous?

ALCIBIADE.

Je presse contre mes lèvres ces caractères chéris, qui ne me quitteront jamais! (Il met la lettre dans sa poche.) Ah! pour mettre le comble à vos bontés, qu'il me soit permis de me présenter chez vous, d'aspirer à l'honneur d'être votre chevalier! J'ai souvent des billets pour les Musées, les Expositions, le Diorama, Panorama, Cosmorama. Quand on est lancé dans le monde...

AIR : *Le fleuve de la vie.*

J'en ai pour l'Opéra-Comique,
Pour les Bouffons, pour l'Opéra,
La Gaieté, le Cirque-Olympique,
Le Vaudeville, *et cætera!*
De tous je ne peux prendre notes!
Billets de spectacle ou d'amour,
J'en reçois tant, que chaque jour
J'en fais des papillotes.

MADEMOISELLE DESROCHES.

Nous allons peu au spectacle; ce soir, cependant, moi et ma filleule, nous avons le projet...

ALCIBIADE.

Vous n'irez pas seule : je vous accompagnerai, je vous donnerai mon bras.

MADEMOISELLE DESROCHES.

Mais, Monsieur...

ALCIBIADE.

Vous acceptez, c'est convenu; ce soir, avant sept heures, je serai à votre porte avec mon tilbury.

MADEMOISELLE DESROCHES.

Vous le voulez ; je vais, dès ce moment, m'occuper de ma toilette, acheter des fleurs, des rubans.

ALCIBIADE.

Daignez accepter ma main.

MADEMOISELLE DESROCHES.

Non pas; il y a des voisins et des médisants, même à la place Royale. (Faisant la révérence.) C'est moi qui vous laisse; je descends par mon autre escalier. A ce soir.

ALCIBIADE.

A ce soir.

(Mademoiselle Desroches rentre dans la chambre.)

SCÈNE VI.

ALCIBIADE, seul.

Elle s'éloigne, respirons un peu. Quand il faut faire du sentiment obligé, et avoir deux ou trois accès de tendresse improvisée... Allons, Alcibiade, mon ami, l'entreprise est hardie, mais le basard l'a commencée, et ton audace peut l'achever; tu sais mieux que personne comment il faut saisir l'occasion. Certainement je suis content de mes affaires : la coupe des cheveux donne assez; la coiffure se soutient; les faux toupets se consolident; et dans mes mains actives, le fer à papillotes n'a pas le temps de se refroidir. Mais enfin, je ne suis qu'un coiffeur du second ordre, et dans mes rêves ambitieux, je voudrais déjà m'élancer au premier rang ! Les perruques de *Letellier* me tourmentent; les cache-folies de *Plaisir* me bouleversent; et les trophées de *Michalon* m'empêchent de dormir. Ah ! si je pouvais faire un bon mariage! si je touchais les soixante mille francs qu'on me propose ici ! quelle extension je donnerais à mon commerce ! dans mon atelier, resplendissant de glaces et de cristaux, j'appellerais à mon aide la sculpture et l'histoire : on y verrait couronnés de lauriers les bustes des empereurs romains qui se sont distingués dans notre art : *Titus*, *Caracalla* et les autres. Et qui m'empêcherait de réaliser ces projets ? Tout me sourit, tout me seconde : je plais, je suis aimé ; avec une tête aussi romanesque que celle de mademoiselle Desroches...

AIR : *Traitant l'amour sans pitié.*

Je puis, grâce au sentiment,
Brusquer tellement l'affaire,
Qu'il faudra bien que le frère
Donne son consentement :
Cédant à ma loi suprême,
Je veux qu'ici chacun m'aime,
Et que l'envie elle-même
Dont mon art a triomphé,
Dise, en voyant mes conquêtes ;
« Il fit tourner plus de têtes
» Que sa main n'en a coiffé. »

Eh bien ! je ne sais pas pourquoi je sens là une espèce de remords. Cette pauvre Justine, qui m'aime tant, et que j'aime malgré moi ! elle que j'avais promis d'épouser ! Après cela, si on était toujours honnête homme, on ne ferait jamais fortune... Que diable ! elle se consolera ; elle en épousera un autre... D'ailleurs, son oncle a des économies; mais il fait le fier, et ne veut pas de moi; ce n'est pas ma faute. Oui, c'est décidé, poursuivons ici mon rôle de séducteur; personne ici ne me connaît, personne ne peut me découvrir. Ah ! mon dieu, qu'est-ce que je vois là ? Justine !

SCÈNE VII.

ALCIBIADE, JUSTINE.

JUSTINE.

Est-ce possible ? c'est lui ! c'est Alcibiade ! Ah ! que je suis contente de vous voir !

ALCIBIADE.

Et moi aussi, chère Justine ! (à part) Dieu ! la fâcheuse rencontre !

JUSTINE.

Comment vous trouvez-vous ici, vous qui ne venez jamais dans le quartier ?

ALCIBIADE, troublé.

Mais... je ne sais pas trop... je venais... j'arrivais... c'est une dame que j'avais à coiffer dans cette maison : madame de Murval.

JUSTINE.

C'est ici dessus, au second : une jeune élégante de la rue du Helder, qui a épousé un riche rentier de la place Royale. C'est le jour et la nuit ; elle met tout sens dessus dessous dans la maison... Mais qu'avez-vous donc, Monsieur ? vous n'avez pas l'air d'avoir du plaisir à me voir.

ALCIBIADE.

Si, vraiment... mais c'est que je crains que votre oncle... Dites-moi, Justine, comment vous trouvez-vous ici ?

JUSTINE.

Je venais le chercher, parce qu'il y a du monde dans la boutique, qui le demande. Il est vrai que vous ne savez pas... Mon oncle a loué une boutique qui dépend de cette maison.

ALCIBIADE, à part.

Ah! mon Dieu! il faut que je tienne le plus strict incognito : dorénavant je m'envelopperai dans mon *quiroga*.

JUSTINE.

Mais, que je vous regarde, monsieur Alcibiade; que vous voilà donc beau et bien mis! quelle différence quand vous étiez apprenti chez mon oncle, et que vous n'aviez qu'un habit gris, qui était toujours blanc!

ALCIBIADE, lui faisant signe de se taire.

Justine, de grâce...

JUSTINE.

Et cette chaîne en or, et ce beau lorgnon... Est-ce que maintenant vous avez la vue basse, vous qui autrefois m'aperceviez toujours du bout de la rue? vous aviez pourtant de bons yeux dans ce temps-là.

ALCIBIADE.

Oui, c'était bon quand j'habitais le Marais, mais maintenant...

JUSTINE.

Et qu'est-ce que je viens donc de voir par la fenêtre?

Air de *la Robe et les Bottes*.

Cette voiture élégante et légère,
Ce beau carrick, ce joli cheval bai.

ALCIBIADE.

Dans notre état, c'est de rigueur, ma chère;
Tout est à moi, jusqu'au petit jockei.
Fut-il jamais condition plus douce?
Sur le pavé, que l'on me voit raser,
Mon char s'élance, et gaiement j'éclabousse
Le plébéien que je viens de friser.

JUSTINE.

Vous êtes donc riche et heureux? Ah! que je suis contente!... Mais vous m'aimez toujours, n'est-il pas vrai, monsieur Alcibiade? vous ne m'avez pas oubliée?

ALCIBIADE, à part.

Cette pauvre fille! elle m'attendrit malgré moi!... (Haut.) Oui, Justine, j'ignore ce qui m'arrivera; (à part) j'en épouserai peut-être une autre; (haut) mais tu peux être sûre que je n'en aimerai jamais d'autre que toi.

JUSTINE.

A la bonne heure : au moins voilà qui est parler! (Voyant qu'il fait un geste pour partir.) Eh bien! est-ce que vous me quittez déjà?

ALCIBIADE.

Mais sans doute, il le faut : je t'ai dit qu'on m'attendait.

JUSTINE.

Dieu! que ces grandes dames-là sont heureuses d'être coiffées par vous! Eh bien! à moi que vous aimez, ce bonheur n'arrivera pas.

ALCIBIADE.

Justine, y penses-tu?

JUSTINE.

J'en ai pourtant bien envie! car je dois aller tantôt dans une belle assemblée, où il y aura bien du monde. Mon oncle a promis de me crêper à l'ancienne manière; mais de votre main, ça serait bien mieux, et je suis sûre que je serais bien plus jolie.

ALCIBIADE.

Un autre jour, je ne demande pas mieux; mais dans ce moment, je suis trop pressé.

JUSTINE.

Eh bien! Monsieur, rien qu'un petit crochet; j'espère que vous ne pouvez pas me refuser cela.

ALCIBIADE, à part.

Au fait, puisque mademoiselle Desroches est sortie... (Haut.) Allons, dépêchons-nous; je vais vous faire une petite coiffure à la neige, dans le genre de *Nardin*.

JUSTINE, allant prendre un fauteuil.

Ah! quel bonheur!

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS; POUDRET, sortant de la chambre de M. Desroches.

POUDRET, les apercevant.

Où suis-je? et qu'est-ce que je vois?

JUSTINE.

Dieu! c'est mon oncle!

POUDRET.

Alcibiade en ces lieux! Alcibiade qui, pour me narguer, vient coiffer ma propre nièce!

JUSTINE.

Je vous jure, mon oncle, qu'il ne me parlait pas d'amour.

POUDRET.

Taisez-vous, Mademoiselle. Je lui aurais peut-être permis de vous en conter; mais oser vous friser! oser porter une main sacrilége sur une tête qui m'appartient par les liens du sang!

ALCIBIADE.

Allons, monsieur Poudret, calmez-vous.

POUDRET.

Ingrat! c'est moi qui t'ai mis le démêloir à la main! quand je t'ai accueilli dans ma boutique, tu ne savais pas seulement faire une barbe!

ALCIBIADE.

Je suis votre élève, il est vrai; depuis longtemps j'ai surpassé mon maître : mais vous, votre génie stationnaire n'a pas avancé d'un pas, et vous ne sortirez jamais de vos perruques.

POUDRET.

Oui, certes, j'y resterai, et je m'en fais gloire. La perruque est la base fondamentale de tout le système capillaire : la perruque exerce sur les arts

une influence qu'on ne peut nier; c'est sous la perruque qu'ont brillé les plus beaux génies dont s'honore la France! Racine, le tendre Racine, que portait-il? perruque! Molière, l'immortel Molière? perruque! Boileau, Buffon? perruque! perruque! Voltaire, M. de Voltaire lui-même? perruque! Il me semble encore le voir, cet excellent M. Arouet de Voltaire, le jour fameux où, tout jeune encore, je fus admis à l'honneur de l'accommoder: il tenait en main *la Henriade*, et moi, je tenais mon fer à papillottes! Nous nous regardions; il souriait: il aimait tant à encourager les arts! C'est lui qui disait à un de nos confrères: « Faites des perruques! faites des perruques! »

ALCIBIADE.

Et vous croyez, Monsieur que de nos jours...

POUDRET.

Je vous devine: vous me direz peut-être qu'aujourd'hui il y a encore des têtes à perruque à l'Académie, c'est possible; mais elles ne sont pas de cette force-là.

ALCIBIADE.

C'est-à-dire que, selon vous, le nouveau système de coiffure nuit au développement du talent.

POUDRET.

Oui, Monsieur.

ALCIBIADE.

Eh bien! c'est ce qui vous trompe; moi qui vous parle, j'ai fait plus d'un succès. Voyez les héroïnes de mélodrame, c'est moi qui leur fournis des cheveux épars; hier encore, *Oreste* a passé par mes mains! c'est moi qui lui ai fait dresser les cheveux sur la tête! c'est moi qui ai coiffé *Andromaque!*

POUDRET.

Et moi aussi, il y a quarante ans que je l'ai coiffée en poudre. M. *Le Kain* a passé sous ma houppe, et il n'en était pas plus mauvais.

ALCIBIADE.

Laissez donc, il faisait comme vous: il jetait de la poudre aux yeux.

POUDRET.

De la poudre aux yeux!

JUSTINE.

Mon oncle, je vous prie, apaisez-vous.

POUDRET.

Non; nous ne serons jamais d'accord: jamais tu ne l'épouseras. J'ai vingt mille francs de côté pour la dot; mais jamais je ne les donnerai à un coiffeur de boudoir.

ALCIBIADE.

Et moi, je ne serai jamais le neveu d'un barbier de faubourg.

POUDRET.

Un ignorant! qui n'a jamais touché la moelle de bœuf.

ALCIBIADE.

Un routinier! qui n'est jamais sorti de la poudre.

POUDRET.

Allez donc, monsieur le muscadin; je vois d'ici vos créanciers qui vont enlever votre comptoir d'acajou!

ALCIBIADE.

Allez donc, monsieur Poudret, j'entends le vent qui agite vos palettes, et qui va renverser votre enseigne.

POUDRET.

Renverser mon enseigne!... je ne sais qui me retient!

ALCIBIADE.

Et moi, croyez-vous que je vous craigne?

JUSTINE.

Ah! mon Dieu, ils vont se prendre aux cheveux!

ALCIBIADE.

Non, non; c'est moi qui vous cède la place: je sais trop la distance qu'il y a entre nous, pour aller me commettre avec un perruquier!

POUDRET, indigné.

Un perruquier!

Air de Rossini.

Ah! quel outrage
Fait à mon âge!
Oui, vraiment, j'en pleure de rage!
Ah! quel outrage
Fait à mon âge!
Ah! Poudret!
Pour toi quel soufflet!
Quoi! ce blanc-bec, cet indigne confrère,
Jusqu'à ma barbe ose m'injurier!

ALCIBIADE.

Jusqu'à ta barbe! ignorant, pour la faire,
Je t'enverrai mon barbier.

POUDRET.

Son barbier!
Ah! quel outrage! etc., etc.

(Alcibiade sort par le fond.)

SCÈNE IX.

POUDRET, JUSTINE.

POUDRET.

Un perruquier! O grand Ignace! mon patron, vous l'entendez! il blasphème! Ma nièce, je vous défends de jamais lui parler; et si vous transgressez mes ordres... il suffit... Taisez-vous, voici mademoiselle!

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS, MADEMOISELLE DESROCHES.

MADEMOISELLE DESROCHES, tenant à la main une guirlande de fleurs.

J'ai fini toutes mes emplettes, et j'espère que

sur ma tête cette guirlande de roses mousseuses sera de fort bon goût.

JUSTINE.

Eh! mon Dieu, Mademoiselle, pourquoi donc tous ces apprêts?

MADEMOISELLE DESROCHES, avec expansion.

Tu ne sais donc pas, ma chère Justine? je l'ai revu, je l'ai rencontré.

JUSTINE.

Qui? le jeune homme dont vous me parliez ce matin?

MADEMOISELLE DESROCHES.

Tantôt, à sept heures, sans que personne le sache, il viendra nous prendre toutes deux, pour nous conduire en voiture au spectacle.

JUSTINE.

Ah! que vous êtes heureuse!

POUDRET, qui pendant ce temps a serré la serviette et les affaires à barbe dans une petite armoire.

C'est ça, pendant que M. Desroches joue chez le voisin la partie de boston.

MADEMOISELLE DESROCHES.

Va vite t'occuper de ma toilette; mais le plus important, ce serait d'abord la coiffure. Il faudrait avoir quelqu'un.

POUDRET, s'avançant.

Voici, Mademoiselle.

MADEMOISELLE DESROCHES.

Comment, mon cher Poudret...

POUDRET, retroussant ses manches.

Je dis que je suis à la disposition de mademoiselle; et si elle veut bien se confier à moi, je vais lui faire un tapé et un pouf dont elle me dira des nouvelles. Vous verrez si tantôt, au spectacle, vous ne fixez pas tous les regards.

MADEMOISELLE DESROCHES.

Je vous remercie, mon cher Poudret; dans la semaine, dans les jours ordinaires, je ne dis pas; mais dans une occasion comme celle-ci...

POUDRET.

Comment! Mademoiselle, moi qui vous coiffe depuis vingt-cinq ans! moi qui vous ai crêpée dès l'âge le plus tendre!

AIR de *Turenne*.

Rappelez-vous combien, par ma science,
Vous étiez jolie autrefois.
(A Justine, montrant mademoiselle Desroches.)
Je crois la voir au temps de son enfance,
Le premier jour où, soumis à mes lois,
Son jeune front se courba sous mes doigts :
Quelle coiffure *à la Fontange!*
Trente épingles dans le chignon!
Elle souffrait comme un démon;
Elle était belle comme un ange.

MADEMOISELLE DESROCHES.

Vous avez raison, Poudret; c'était bon autrefois; mais je vous demande si une dame à la mode peut maintenant se faire coiffer par vous? regardez seulement votre boutique et votre enseigne.

POUDRET.

Qu'est-ce qu'elle a donc, mon enseigne? depuis trente ans elle est toujours la même : *Poudret, perruquier. Ici on fait la queue aux idées des personnes*. Ce qui veut dire *ad libitum*, à volonté! J'irais à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, qu'on ne m'en ferait pas une plus claire, quand même elle serait en latin.

MADEMOISELLE DESROCHES.

Il suffit, Poudret, je refuse vos services : vous pouvez vous retirer.

POUDRET, tremblant de colère.

Me retirer! (A part.) Elle saura de quoi est capable un perruquier irrité!

AIR de *Nicaise*.

Sortons,
Dissimulons,
Mais à son frère,
Avec mystère,
Courons dire à l'instant
Que madame attend
Un amant.
Vous le voulez, Mademoiselle,
Je ne suis plus votre coiffeur;
Mais, au respect toujours fidèle,
Je suis votre humble serviteur.
Sortons, etc., etc.
(Il entre dans l'appartement de M. Desroches.)

SCÈNE XI.

MADEMOISELLE DESROCHES, JUSTINE.

MADEMOISELLE DESROCHES.

Il faudrait cependant bien que j'eusse quelqu'un.

JUSTINE.

C'est justement pour cela. Il y a ici dans la maison un coiffeur excellent, un des meilleurs de Paris; en un mot, mon ami Alcibiade.

MADEMOISELLE DESROCHES, avec joie.

Comment! tu l'aurais vu!

JUSTINE.

Ah! oui; il est maintenant au second, chez madame de Murval, qui l'a fait venir.

MADEMOISELLE DESROCHES.

Voyez-vous comme elle est coquette! envoyer chercher des coiffeurs jusque dans la rue Vivienne! Justine, il faut absolument que tu le fasses descendre, que tu me l'envoies. Je ne m'étonne plus maintenant si tout le monde la trouve jeune et jolie! Eh bien! ma chère enfant, va donc vite, il sera peut-être parti.

JUSTINE.

J'irais bien, mais c'est que mon oncle m'a défendu de lui parler; mais on peut le lui faire dire.

MADEMOISELLE DESROCHES.

A la bonne heure. (Appelant.) Petit-Jean! Petit-Jean!

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENTS, PETIT-JEAN.

PETIT-JEAN.

Voilà, Mademoiselle.

JUSTINE, à Petit-Jean.

Montez au second, chez madame de Murval, et dites à M. Alcibiade, un monsieur qui est chez elle, de passer ici en descendant.

MADEMOISELLE DESROCHES.

A merveille, et dès qu'il sera entré, (montrant la porte du fond) vous fermerez cette porte, et je n'y suis pour personne.

PETIT-JEAN, d'un air étonné.

Tiens !... eh bien ! par exemple...

MADEMOISELLE DESROCHES.

Ne m'as-tu pas entendue?

PETIT-JEAN.

Si, Mademoiselle, j'y vais; et quand il sera arrivé, je fermerai la porte. (En s'en allant.) Eh bien ! en voilà une sévère !

SCÈNE XIII.

MADEMOISELLE DESROCHES, JUSTINE.

MADEMOISELLE DESROCHES.

Mais j'y pense maintenant; s'il allait prendre à mon frère la fantaisie de rentrer de meilleure heure, et qu'il me vît ainsi en grande toilette, cela lui donnerait des idées.

JUSTINE.

Bah ! il est chez M. Dupont, il n'en reviendra qu'à neuf heures, selon son habitude; mais en tout cas, et pour plus de prudence, je vais mettre le verrou de son côté. (Allant à la porte à droite, et mettant le verrou.)

MADEMOISELLE DESROCHES.

C'est bien; et pour ne pas perdre de temps, va vite apprêter mes affaires.

JUSTINE.

Oui, Mademoiselle; depuis le soulier de satin, jusqu'à la collerette. (Elle entre par la porte à gauche.)

SCÈNE XIV.

MADEMOISELLE DESROCHES, seule.

Oui, certes, il est très-important que rien ne manque à ma parure; la toilette est une chose essentielle pour une demoiselle qui veut se marier.

SCÈNE XV.

MADEMOISELLE DESROCHES, ALCIBIADE.

ALCIBIADE, dans le fond, à part.

Qui diable me demande? et pour quel motif si pressant m'a-t-on prié de descendre?

MADEMOISELLE DESROCHES.

Hein! qu'est-ce que c'est? (Se retournant, et apercevant Alcibiade.) Quoi! c'est vous! quoi! monsieur Saint-Amand, vous voilà déjà! je ne suis pas encore prête; j'attendais mon coiffeur, que j'avais fait avertir, et qui devrait être ici; mais ces messieurs se font toujours attendre. (On entend fermer le verrou à la porte du fond.)

ALCIBIADE.

A qui le dites-vous?... Eh mais! qu'est-ce que cela signifie? il me semble qu'on nous enferme.

MADEMOISELLE DESROCHES.

C'est une erreur de mes gens, et je vais le leur dire.

DESROCHES, en dehors, frappant à la porte à droite.

Ma sœur! ma sœur! ouvrez-moi.

MADEMOISELLE DESROCHES.

Ah! mon Dieu, c'est mon frère!

ALCIBIADE.

Le frère! qu'est-ce que c'est que çà?

DESROCHES, en dehors.

Ma sœur! mademoiselle Desroches! pourquoi êtes-vous enfermée?

MADEMOISELLE DESROCHES.

Moi? du tout, mon frère; mais c'est que... (A part.) Dieu! que va-t-il penser! (Haut.) Partez, Monsieur, partez vite.

ALCIBIADE.

Et par où? cette porte est fermée, et vos gens sont dans l'antichambre.

MADEMOISELLE DESROCHES, montrant la porte à gauche.

Eh bien! par là, ma chambre à coucher, un escalier dérobé; Justine est là qui vous conduira.

ALCIBIADE, s'arrêtant.

(A part.) Justine, c'est encore pis!

MADEMOISELLE DESROCHES, allant tirer le verrou.

Impossible de résister! Qu'allons-nous devenir?

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENTS; DESROCHES, sortant de son appartement; JUSTINE, sortant de celui de mademoiselle Desroches, et tenant un peignoir.

DESROCHES.

Que vois-je? me direz-vous, ma sœur, quel est monsieur!

JUSTINE.

Eh! mon Dieu, qu'avez-vous donc à vous

fâcher? c'est tout bonnement le coiffeur de madame.

TOUS.

Que dit-elle?

JUSTINE.

Il venait la coiffer pour ce soir.

MADEMOISELLE DESROCHES.

A merveille, ma chère! (A part.) Dieu! quelle présence d'esprit! (Haut.) Oui, mon frère, oui, monsieur est mon coiffeur; vous voyez encore ma guirlande de fleurs que j'avais apprêtée.

JUSTINE, montrant ce qu'elle tient sur son bras.

Et moi, le peignoir que j'apportais.

ALCIBIADE.

Ces dames vous ont dit la vérité : je suis artiste en cheveux, architecte en coiffure, connu avantageusement pour la légèreté de la main, et la sûreté de la coupe.

MADEMOISELLE DESROCHES, bas à Alcibiade d'un air d'approbation.

A merveille. (A part.) Qu'il a d'esprit!

DESROCHES.

Et l'on croit que je serai dupe d'un pareil stratagème (Haut à Alcibiade.) Eh bien! Monsieur, puisque vous êtes coiffeur, j'en suis charmé; c'est moi qui accompagnerai ce soir ma sœur au spectacle : et comme je veux en lui donnant le bras passer aussi pour un homme à la mode, vous allez avoir la bonté de me coiffer ici, à l'instant même, et dans le dernier genre.

MADEMOISELLE DESROCHES, à part.

Grand Dieu! que va-t-il faire? Pauvre jeune homme!

ALCIBIADE.

Monsieur, si cela peut vous être agréable, vous n'avez qu'à parler.

DESROCHES, prenant une chaise.

Eh bien! Monsieur, commençons.

ALCIBIADE.

Malheureusement, je n'ai ni pommade ni fer à papillotes, et je ne pourrai pas...

DESROCHES.

N'est-ce que cela? on va vous donner ce qu'il faut. Justement, voici Poudret.

SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENTS, POUDRET.

POUDRET.

Eh bien! Monsieur... Dieu! que vois-je? encore une pratique qu'il m'enlève! ma dernière, ma plus fidèle pratique! Et vous aussi, *tu quoque*, monsieur Desroches, vous m'abandonnez!

DESROCHES.

Non, mon cher Poudret; calmez-vous : c'est un essai que je veux faire. Allez vite chercher à monsieur un fer à papillotes et de la pommade.

POUDRET.

O comble d'outrage! moi lui servir de second! moi lui donner des armes pour me couper l'herbe sous le pied! pour saper jusque dans ses fondements cette coiffure qui depuis trente ans... (Voyant Alcibiade qui touche la coiffure.) Dieu! il ose attaquer l'aile gauche! N'y touchez pas! n'y touchez pas! Les Vandales! ils feraient tout tomber sous leurs ciseaux destructeurs! c'est la *bande noire* de la coiffure!

DESROCHES.

Je vous dis, Poudret, de rester tranquille.

POUDRET.

Eh! le puis-je? quand je vois porter une main usurpatrice sur ma propriété; car votre tête m'appartient, elle est à moi : il n'y a pas là un seul cheveu que, depuis trente ans, je n'aie frisé, pommadé et poudré, tant en général qu'en particulier; et je les verrais passer en d'autres mains! dans les mains d'un ignorant : car ce n'est pas là un perruquier.

DESROCHES, se levant.

Précisément, je m'en doutais : et c'est pour cela que je vous prie de vous taire, et d'aller exécuter mes ordres. Vite, le fer à papillotes, et la pommade, ou je vous donne congé.

POUDRET.

O dernier outrage réservé à ma vieillesse! (A Justine.) Et vous, Mademoiselle, marchez devant moi; je ne veux pas que vous restiez ici, pour raison à moi connue. (A Desroches.) Vous le voulez, Monsieur, je reviens dans l'instant. Moi, le doyen de la houppe! le vétéran de la savonnette!... Dieu! quelle humiliation pour le corps des perruquiers! Courbons la tête puisqu'il le faut. (A Justine.) Et vous, Mademoiselle, marchez devant moi.

(Il sort avec Justine.)

SCÈNE XVIII.

MADEMOISELLE DESROCHES, ALCIBIADE, M. DESROCHES.

DESROCHES.

Eh bien! Monsieur, vous allez être satisfait; on va vous apporter ce que vous demandez; et il me semble qu'en attendant, vous pourriez toujours commencer par me mettre des papillotes.

ALCIBIADE.

Très-volontiers; si ce n'est que cela. (Il fouille dans sa poche, en tire une feuille de papier, qu'il coupe en plusieurs morceaux; il les donne à tenir à M. Desroches, et commence à en mettre une.) Je vous demanderai de tenir la tête un peu plus droite.

DESROCHES, *qui pendant ce temps a jeté les yeux sur le papier qu'il tient.*

Que vois-je ? l'écriture de ma sœur !

MADEMOISELLE DESROCHES.

Ah ! mon Dieu, c'est ma lettre de ce matin !

DESROCHES, *lisant.*

« Je crains pour mon cœur l'explosion d'un sentiment qui longtemps concentré... » Une pareille lettre entre vos mains ! Qu'est-ce que cela veut dire ?

MADEMOISELLE DESROCHES.

Qu'il n'y a plus moyen de feindre ; qu'il faut enfin vous avouer la vérité. Oui, mon frère, monsieur n'est pas ce que nous avons dit : c'est un amant déguisé.

DESROCHES, *en riant.*

La belle malice ! comme si je ne le savais pas !

MADEMOISELLE DESROCHES.

Quoi ! mon frère, vous consentiriez ?

DESROCHES.

Eh ! morbleu ! que ne le disiez-vous tout de suite ! Dès que monsieur vous aime, et que vous lui plaisez, vous êtes bien la maîtresse de l'épouser ; soyez unis, et n'en parlons plus.

SCÈNE XIX.

LES PRÉCÉDENTS ; POUDRET, *entrant et laissant tomber son fer à papillotes.*

POUDRET.

Vous les unissez ! l'ai-je bien entendu ?

MADEMOISELLE DESROCHES.

Eh ! oui, sans doute, monsieur m'épouse.

POUDRET.

O désolation de l'abomination ! tout est renversé, tout est confondu ! la rue Vivienne est au Marais ! et la boutique est dans le salon ! Lui, épouser la sœur de mon ancienne pratique ! lui, un indigne confrère !

DESROCHES.

Poudret, vous êtes dans l'erreur, monsieur n'est pas votre confrère.

POUDRET.

Il n'est point mon confrère ? c'est-à-dire que vous l'élevez au-dessus de moi ; que vous proclamez la supériorité de la *Titus* sur la perruque.

MADEMOISELLE DESROCHES.

Ah çà ! à qui en a-t-il donc ?

POUDRET.

A qui j'en ai ? Croyez-vous que la poudre m'aveugle au point de n'y pas voir ? L'ingrat ! c'est au moment où, attendri par les larmes de ma nièce, j'allais consentir à leur union ! lorsque j'allais lui donner pour dot ces vingt mille francs, fruit de mes économies, et que j'ai acquis à la sueur de tant de fronts !

DESROCHES.

Ah çà ! Poudret, tâchons de nous entendre.

POUDRET.

Non, Monsieur, c'est fini ; puisque vous me chassez, puisque vous m'exilez, puisque me voilà devenu le *Paria* de la coiffure, je quitte la maison ; je ne suis plus votre locataire : j'irai me réfugier dans quelque faubourg écarté, où je pourrai, loin des hommes, exercer mon état de perruquier misanthrope.

SCÈNE XX.

LES PRÉCÉDENTS, JUSTINE.

POUDRET, *à Justine qui entre, et la prenant par la main.*

Viens, Justine, viens avec moi ; abandonnons un ingrat qui oublie à la fois son maître et sa maîtresse.

JUSTINE.

Qu'est-ce que cela veut dire ?

POUDRET.

Que ton fidèle amant, que M. Alcibiade épouse mademoiselle Desroches.

JUSTINE, *allant à mademoiselle Desroches.*

Quoi ! Mademoiselle, vous m'enlevez mon amoureux ? (*A Alcibiade.*) Quoi ! Monsieur...

ALCIBIADE.

Justine, ne m'accablez pas !

MADEMOISELLE DESROCHES *et* DESROCHES.

Qu'est-ce que cela signifie ?

ALCIBIADE.

Qu'il faut enfin parler et se faire connaître, aussi bien l'incognito commence à me peser ; et mon nom n'est pas de ceux dont on doive rougir. Oui, Mademoiselle, oui, Monsieur, je suis ce brillant Alcibiade que trop d'ambition, que trop de succès ont égaré peut-être. Je suis coupable, il est vrai, non pas d'avoir voulu m'élever ; c'est une audace qui sied au talent ; et Poudret lui-même ne me désavouera pas ; mais ce que j'ai à me reprocher, c'est d'avoir pu oublier un instant celle dont j'étais aimé ! c'est d'avoir été fier et ingrat envers mon ancien et respectable professeur ! Oui, Messieurs, pour réparer mes fautes, je proclame ici, et je le répéterai dans tous les salons de coiffure de la capitale, ce sont les premiers principes que j'ai reçus de M. Poudret, principes que j'ai perfectionnés peut-être, qui ont été la cause de ma fortune ; et si jamais le caprice ou la mode m'élève des statues, c'est lui qui en aura été le piédestal !

POUDRET.

Le jour de la justice arrive donc enfin !

ALCIBIADE.

Je n'ose espérer qu'un tel aveu suffise pour expier mes torts; mais cependant, si Justine daignait me pardonner, si son oncle était touché du repentir de son élève, je lui dirais : Soyons amis, Poudret! (Ici Poudret commence à pleurer.) La gloire a blanchi tes cheveux, il est temps de songer au repos, abandonne la place Royale, transporte dans la rue Vivienne et ton plat à barbe et tes dieux domestiques; viens, par ta vieille expérience, modérer ma jeune audace. Perruquier émérite, barbier honoraire, sois mon associé; régnons ensemble : toi, par le conseil, moi, par l'exécution, *consilio manuque!* et si je suis l'Achille, sois le Nestor de la coiffure.

JUSTINE.

Mon oncle, je le vois, vous êtes touché !

POUDRET, pleurant.

Son repentir me suffit; il reconnaît son maître il rend hommage à celui qui lui a mis les armes à la main : je pardonne.

MADEMOISELLE DESROCHES.

Ah! mon frère, quel désappointement! et quelle leçon!

DESROCHES.

Vous en profiterez, ma sœur, et vous épouserez M. Durand.

ALCIBIADE.

Et c'est moi qui le coifferai, ou plutôt nous le coifferons; car vous venez rue Vivienne.

POUDRET.

Non, Alcibiade; tu me connais bien peu; je sais résister à tes offres séduisantes : fidèle à mes principes, je reste au Marais ; je veux mourir et coiffer aux lieux où je suis né.

« Et que l'on dise enfin, en me voyant paraître :
» Il a fait des coiffeurs, et n'a pas voulu l'être. »

VAUDEVILLE.

Air nouveau de M. Heudier.

DESROCHES.

Les feux ardents de la jeunesse,
Par l'âge sont tous amortis,
On critique, dans la vieillesse,
Ce que l'on admirait jadis. (*bis.*)
Ceux dont le temps blanchit la nuque,
Blâment les plaisirs qu'ils n'ont plus :
Ils crieraient bien moins aux abus,
Si tous ceux qui portent *perruque*
Étaient encore à la *Titus*.

JUSTINE.

La vieillesse doit être sage,
Et pourtant je vois plus d'un vieux
Qui, sans parler de mariage,
Voudrait être mon amoureux ! (*bis.*)
Au vieux galant qui me reluque,
J' dis : « Vous un amant! quel abus
» Pour un mari... c'est tout au plus...
» L'hymen peut bien porter *perruque*,
» L'amour doit être à la *Titus*. »

ALCIBIADE.

Des Vieillards, moi, je vis *l'École*,
Car je coiffais monsieur Talma ;
Cette pièce, dont on raffole,
Par sa morale me frappa;
Cette morale, la voilà :
Vieux, rajeunissez votre nuque,
Car l'auteur prouve aux plus têtus
Qu'un mari rempli de vertus
Porte une vilaine *perruque*,
Quand il n'est plus à la *Titus*.

POUDRET.

Jadis, dans Rome fortunée,
Un roi, du malheur le soutien,
Disait : « J'ai perdu ma journée, »
Quand il n'avait pas fait de bien ;
C'était Titus, je m'en souvien.
De nos jours, ma gloire caduque
Cherche à rappeler ses vertus,
Je dis, pleurant mes jours perdus :
« Quand je n'ai pas fait de *perruque*,
» Ma journée est à la *Titus*. »

ALCIBIADE.

Ne formons plus qu'une boutique;
Oui, faisons marcher de niveau
Le classique et le romantique,
L'ancien système et le nouveau.

POUDRET.

L'ancien système et le nouveau.

ALCIBIADE.

Fronts élégants,

POUDRET.

Têtes caduques,
Chez nous, unis et confondus,

ALCIBIADE.

Venez, vous serez bien reçus.
(Prenant la main de Poudret.)
Monsieur se charge des *perruques*.

POUDRET, prenant la main d'Alcibiade.)
Monsieur se charge des *Titus*.

CHOEUR GÉNÉRAL.

Poudret se charge des *perruques*,
Alcibiade des *Titus*.



LA MANSARDE DES ARTISTES,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase dramatique, le 2 avril 1824.

En société avec MM. Dupin et Varner.

Personnages.

VICTOR, peintre.	CAMILLE, jeune orpheline.
AUGUSTE, musicien.	DUCROS, propriétaire.
SCIPION, étudiant en médecine.	FRANVAL, professeur de médecine.

La scène se passe à Paris dans un sixième étage.

Le théâtre représente une mansarde. Porte d'entrée dans le fond. Portes latérales. Sur le premier plan à droite du spectateur, une croisée. Sur le second, une cheminée ; à gauche, un grand tableau sur un chevalet. Une petite table auprès de la croisée.

SCÈNE PREMIÈRE.

VICTOR, AUGUSTE.

(Victor, à gauche du spectateur, est assis près de son chevalet, et travaille ; Auguste de l'autre coté, son habit à moitié passé, écrit debout sur une partition.)

AUGUSTE.

Air d'Amédée de Beauplan.

Bravo! m'y voici, je crois,
Sautez, fillettes,
A ma voix :
D'ici, j'entends à la fois
Musettes
Et hautbois.

VICTOR, de l'autre coté.

Ah! c'en est trop! je veux briser mes chaînes;
J'y renonce, maudit métier!
Oui, mon travail redouble encor mes peines.

AUGUSTE.

Le mien me les fait oublier.
Je tiens mon air villageois;
Sautez, fillettes,
A ma voix.
D'ici, j'entends à la fois
Musettes
Et hautbois.

VICTOR.

Quand nous vivons, la gloire fugitive
De nous ne s'approche jamais;
Après la mort seulement elle arrive...
Et nos lauriers sont des cyprès.

AUGUSTE, de l'autre coté.

Je tiens mon air villageois;
Sautez, fillettes,
A ma voix.
D'ici j'entends à la fois
Musettes
Et hautbois.

VICTOR.

Tu es bien heureux d'être aussi gai ; moi je n'y tiens plus, je renonce à la peinture, à toutes mes espérances.

AUGUSTE.

Toi, qui as du talent, toi qui dois être un jour le soutien et la gloire de l'école française !

VICTOR.

Eh ! qui te dit que j'ai du talent? quelle occasion ai-je jamais eue de me faire connaître ? qui sait même si jamais elle se présentera? J'aurais mieux fait de prendre un métier, de manier la lime, ou de pousser le rabot, que d'user ma jeunesse à des travaux sans nombre, à des études assidues; et pourquoi ? pour mourir de misère et de faim à l'entrée de la carrière.

AUGUSTE.

Eh! tu te plains toujours! est-ce que Gérard et Girodet n'ont pas été comme toi? Est-ce que, dans tous les états, les commencements ne sont pas pénibles? la gloire vaut bien la peine qu'on l'achète; et si on la trouvait toute faite, personne



CAMILLE,

COMME C'EST BIEN!

La Mansarde des Artistes. (Sc. II.)

n'en voudrait. Ce tableau que tu fais là, n'est-il pas un chef-d'œuvre?

VICTOR, à part.

Oui; s'il savait que ce matin, sans l'en prévenir, je l'ai vendu d'avance soixante francs à un brocanteur...

AUGUSTE.

Toi, enfin, tu travailles, tandis que nous autres, pauvres musiciens, nous ne pouvons même pas donner l'essor à nos idées musicales. En vain j'ai dans la tête les chants les plus heureux, les motifs les plus sublimes. Qu'est-ce que c'est que des airs sans paroles? et où veux-tu que j'en trouve? Qui est-ce qui me confiera un poëme? maintenant surtout que les auteurs ont tous voiture et logent au premier; crois-tu qu'ils monteront à un sixième étage pour m'apporter leur manuscrit? ils craindraient de tomber, rien que dans le trajet. Trop heureux encore quand je m'en retire sur la romance, le morceau détaché, ou la contredanse.

VICTOR.

En effet, j'ai tort de me plaindre.

AUGUSTE.

Eh! oui, sans doute; et si notre ami Scipion était là, il te le prouverait encore mieux que moi, lui qui est étudiant en médecine et philosophe. Comme il nous aime! comme il t'a soigné pendant ta dernière maladie! avec deux amis tels que nous, qu'est-ce que tu peux désirer?

AIR de *la Somnambule*.

N'aimes-tu pas ce logement modeste?
Quatre cents francs, et comme c'est meublé!
Salon, boudoir, atelier... et le reste;
Et tout ça sous la même clé.
Que la raison te persuade;
Tous trois nous sommes en ces lieux
Plus heureux qu'Oreste et Pilade;
Pour s'aimer ils n'étaient que deux.

Et cette jeune orpheline! notre amie, notre sœur... dont la présence embellit encore notre petit ménage.

VICTOR.

Camille! (A part.) Allons, du courage. (Haut.) C'est justement à ce sujet que je voudrais te parler, ainsi qu'à Scipion; et puisqu'elle est sortie, causons-en sérieusement. Lorsque sa mère, madame Bernard, notre pauvre voisine, est morte, il y a cinq ans, nous avons pris avec nous sa petite fille, qui alors en avait dix.

AUGUSTE.

C'est la plus belle action que nous ayons faite de notre vie; une pauvre enfant, qui, pour toute famille, n'avait que des parents éloignés, des parents qui ne l'avaient jamais vue, et qui avaient repoussé sa mère; et d'ailleurs, où les chercher? où les rencontrer? avant d'en trouver un seul, notre pauvre orpheline serait morte de besoin et de misère.

VICTOR.

Sans doute, nous eûmes raison alors; mais maintenant, songe donc, Auguste, que cette petite fille de dix ans en a quinze, et qu'elle demeure avec nous.

AUGUSTE.

Eh bien! sans doute... (Montrant la porte à gauche.) Là, notre chambre, (montrant la porte à droite) ici la sienne, sur un autre palier. Ne sommes-nous pas ses frères? où est le mal?

VICTOR.

Il n'y en a aucun, je le sais; mais pour elle-même, pour sa réputation, nous ne pouvons pas rester ainsi, et il faut bien prendre un parti.

AUGUSTE.

Eh bien! on le prendra. (A part.) S'il savait combien je l'aime. (Haut.) Écoute, Victor, moi qui te parle, j'ai déjà pensé à un certain projet.

VICTOR.

Et moi aussi; un projet qui nous conviendrait à tous.

AUGUSTE.

Et quel est-il?

VICTOR.

Vois-tu, je voudrais...

AUGUSTE, écoutant près de la croisée, et lui faisant signe de la main.

Tais-toi donc! mais tais-toi donc, que je puisse entendre. Oui, c'est cela même. Ah! quel plaisir! jamais je n'en ai éprouvé un pareil.

VICTOR.

Qu'as-tu donc?

AUGUSTE.

Ma musique court les rues, tu n'entends pas? c'est ma dernière romance qui est jouée par un orgue de Barbarie.

VICTOR.

Il s'agit bien de cela.

AUGUSTE.

Écoute donc, c'est la première fois que je m'entends exécuter à grand orchestre... Ah! le bourreau! (Allant à la fenêtre.) Fa naturel... c'est un fa naturel. (Lui jetant de l'argent.) Tiens, voilà pour toi. J'aurais donné vingt francs pour qu'il y eût un fa naturel.

SCÈNE II.

VICTOR, CAMILLE, avec un panier sous le bras; AUGUSTE.

CAMILLE, en entrant et courant à Auguste.

Eh bien! eh bien! qu'est-ce qu'il fait donc? il va se jeter par la fenêtre.

AUGUSTE.

Ah ! te voilà, Camille !

CAMILLE.

Bonjour. Auguste, bonjour, Victor ; Scipion n'est pas encore rentré ? Ne vous impatientez pas, j'apporte là votre déjeuner ; aïe, le bras.

AUGUSTE.

Aussi, le panier est trop lourd, tu te fatigues.

CAMILLE.

Oh ! non, ce n'est pas cela, mais six étages à monter... là, je parie que le feu est éteint.

VICTOR.

C'est cela, nous ne déjeunerons pas d'aujourd'hui.

CAMILLE, arrangeant le feu et versant le lait dans la casserole qu'elle place sur le réchaud.

Victor, ne vous fâchez pas, je vais me dépêcher ; là, voilà mon lait qui chauffe ; Auguste, ayez l'œil dessus, et prenez garde qu'il ne s'en aille.

AUGUSTE.

Sois tranquille, je m'en charge.

AIR de *Lantara*.

Du coin de l'œil je vais le suivre,
En finissant ce rondeau qu'on attend.
(Bas à Camille.)
Par lui demain nous pourrons vivre,
Je l'ai vendu vingt-cinq francs...

CAMILLE.

Tout autant.

AUGUSTE.

Au jour le jour vivre ainsi, c'est charmant!

CAMILLE.

Est-il un sort plus heureux que le nôtre !

AUGUSTE, montrant la casserole.

Dans ce moment, je tiens là d'une main.
Le déjeuner de ce jour, et de l'autre
(Montrant son papier.)
L'espérance du lendemain.

VICTOR.

Neuf heures viennent de sonner, et Scipion qui est allé faire des visites, et qui va rentrer pour déjeuner, ne trouvera rien de prêt ; pourquoi ? parce que mademoiselle a mis une grande demi-heure pour aller chercher du pain et du lait.

CAMILLE.

Quel joli petit caractère ! toujours à gronder ! Est-ce que vous pouviez, comme nous, prendre du café ? est-ce que Scipion n'a pas dit hier que pour un convalescent du chocolat valait mieux ? alors il a bien fallu en acheter à l'autre bout de la rue.

VICTOR.

Quoi ! c'était pour cela ?

AUGUSTE.

Oui ; plains-toi donc ; je te dis que c'est toi que Camille soigne le plus.

CAMILLE.

Sans doute, parce qu'il est le plus méchant et le plus malheureux, (à part) et puis ils ne savent pas que moi seule j'ai deviné son secret. (Haut, allant à Victor.) Mais à mon tour, que je me fâche. Qu'est-ce que vous avez fait ce matin ? votre tableau n'est pas encore terminé, il y avait si peu de chose à faire

AUGUSTE, le regardant en riant.

Voyez-vous, le paresseux.

CAMILLE, à Auguste.

Et vous, Monsieur, qui parlez, vous n'avez pas écrit une note ; car votre papier de musique est tout blanc.

VICTOR, le contrefaisant.

Voyez-vous, le paresseux.

CAMILLE.

Il faut qu'on travaille, entendez-vous.

AUGUSTE.

Camille, ne gronde pas, nous voilà à l'ouvrage ; et je ne perdrai pas de vue notre déjeuner.

(Victor se remet à son tableau ; Auguste s'assied sur un petit tabouret près du feu, écrit sur ses genoux, et de temps en temps regarde la casserole de lait.)

CAMILLE.

A la bonne heure.

AUGUSTE, tendrement.

Nous n'avons rien fait, parce que, vois-tu, nous parlions de toi.

VICTOR, d'un air triste.

Oui ; nous pensions à l'avenir.

CAMILLE.

L'avenir ! qu'est-ce que c'est que ça ? est-ce que cela arrivera jamais ? pour des artistes, il n'y a que le présent ; et qu'a-t-il donc de si triste ? (A Victor.) Voyons, Monsieur, qu'est-ce qu'il vous manque ? n'êtes-vous pas heureux ? et voudriez-vous changer votre situation ?

VICTOR, vivement.

Oh ! non, jamais !

AUGUSTE.

Et moi donc ! être artiste et mourir de faim ; j'aime à vivre comme cela. (Il manque de renverser la casserole.) Aïe ! le déjeuner !

VICTOR, à Camille lui montrant son tableau.

AIR : *Taisez-vous* (d'AMÉDÉE DE BEAUPLAN).

Toi qui m'as servi de modèle,
Tiens, comment trouves-tu cela ?

CAMILLE.

Comme c'est bien !

VICTOR.

Moins bien que celle
Dont le souvenir m'inspira.
(Lui prenant la main.)
Oui, je l'ai fait à ton image !

CAMILLE.

Victor, vous ne travaillez pas.

VICTOR.
Puis-je penser à mon ouvrage,
Quand je regarde tant d'appas?

CAMILLE, lui fermant la bouche et détournant la tête.
Taisez-vous, ne regardez pas.

DEUXIÈME COUPLET.

AUGUSTE.
Cette cavatine m'enchante.
Tiens, Camille, viens donc la voir.

CAMILLE, parcourant le papier de musique.
Je crois qu'elle sera charmante.

AUGUSTE, de l'autre côté.
Tu nous la chanteras ce soir.

CAMILLE.
Mais la fin est encore à faire;
Quoi! vous vous reposez déjà!

AUGUSTE, la regardant tendrement.
Et comment travailler, ma chère,
Quand je te vois comme cela?

CAMILLE, de même qu'au premier couplet, lui tournant la tête du côté de la cheminée.
Taisez-vous, regardez par là!

AUGUSTE.
Ah! mon Dieu! le déjeuner qui s'en va.
(On entend chanter en dehors.)

CAMILLE.
C'est lui; c'est notre ami Scipion.

SCÈNE III.

VICTOR, SCIPION, CAMILLE, AUGUSTE.

SCIPION, il entre en chantant.
Bonjour, mes amis; bonjour, Camille. Eh bien! le déjeuner? je meurs de faim.

CAMILLE.
Vous voilà, mon ami! comme vous arrivez tard, et comme vous avez chaud! vous verrez que vous vous rendrez malade.

SCIPION.
Ah! bien, oui; comme si la maladie osait se jouer à moi, à un médecin! car je le suis, et d'aujourd'hui. Faites-moi vos compliments, je suis reçu docteur.

TOUS.
Il se pourrait!

SCIPION.
Oui, mes amis, oui, notre jolie petite sœur! aussi, je suis accouru vous l'annoncer, parce qu'un bonheur à soi tout seul, c'est ennuyeux; ça n'en vaut pas la peine; j'ai passé ma thèse à toutes boules blanches; l'assemblée a battu des mains, et M. Franval, mon vieux professeur, est venu m'embrasser en criant : *Dignus est intrare!* Docteur! le docteur Scipion! comme cela sonne! Et puis, maintenant que me voilà un état... (regardant Camille) je pourrai réaliser certain projet dont je vous parlerai dans un autre moment.

VICTOR.
A merveille! nous causerons de cela.
(Ici Camille commence à apprêter le déjeuner.)

SCIPION.
En revenant j'ai passé chez le portier en face, et chez Antoine le commissionnaire du coin que je traite pour rien; ensuite j'ai vu un catarrhe, et une fluxion de poitrine.

AIR de *l'Écu de six francs.*
J'ai fait donner un apozème,
C'était au cinquième, je crois;
J'ai vu deux fièvres au sixième...

VICTOR.
Tu passes les jours, je le vois,
Dans les greniers et sous les toits.

SCIPION.
Des mansardes, chers camarades,
Je suis le docteur obligé.
(Montrant l'appartement où ils sont.)
Et par calcul, je suis logé
Dans le quartier de mes malades.

En tout, six visites payantes; voilà ma matinée, et je rapporte douze francs. Tiens, Camille, toi qui tiens la caisse, serre-nous cela. Savez-vous que si chaque jour il nous en arrivait autant...

VICTOR.
Ce cher Scipion!

SCIPION.
Écoutez donc : on ne peut pas payer davantage un docteur qui commence, et qui va à pied; quand j'aurai ma demi-fortune, ce sera bien autre chose; ensuite, mes amis, tout en faisant mes visites j'ai pensé à vous; c'est une excellente chose que d'avoir un médecin pour ami, ça voit tout le monde, ça va partout; et voilà comme on parvient. Vous, mes chers camarades, vous avez un talent sédentaire, un mérite paisible; moi, je suis déjà médecin, un peu charlatan, un peu intrigant; vous attendez chez vous la fortune, et moi je vais au-devant d'elle.

VICTOR.
Pour la partager avec nous?

SCIPION.
Fi donc! entre amis tout le monde donne, et personne ne reçoit.

CAMILLE, qui pendant ce temps a placé les tasses sur la table et versé le chocolat.
A table, à table, voici le déjeuner.

SCIPION.
Bonne nouvelle; le petit repas de famille, c'est si agréable.
(Sur la ritournelle et le premier motif de l'air, Auguste arrange les chaises autour de la table; Victor va chercher les serviettes dans la commode, et Scipion coupe du pain.)

CHOEUR.
Par l'amitié
Charmons le banquet de la vie;
Par l'amitié
Que notre sort soit égayé.

CAMILLE, debout au milieu de la table.
Victor, mettez-vous là, de grâce.

VICTOR, se plaçant à sa droite.
Près de toi? quel est mon bonheur!

CAMILLE, montrant l'autre place à côté d'elle.
(A Scipion.)
Vous ici. La plus belle place
Appartient au nouveau docteur.
Auguste, je n'ai pas pour l'heure
D'autre place.
(Lui montrant le bout de la table.)

AUGUSTE.
C'est la meilleure,
Je ne voudrais pas la céder.
D'ici, je puis te regarder.
(Ils sont tous assis autour de la table.)

EN CHOEUR.
Par l'amitié
Charmons le banquet de la vie;
Par l'amitié
Que notre sort soit égayé.

CAMILLE, regardant Victor.
Qui bannit la mélancolie?

VICTOR, la regardant.
Qui de nos maux prend la moitié?

TOUS.
C'est l'amitié.

SCIPION.
Dieu! le bon chocolat! (Regardant la tasse d'Auguste.) Auguste en a eu plus que moi!

CAMILLE.
Que ces médecins sont gourmands!

AUGUSTE.
Eh bien! voyons, docteur, qu'est-ce que tu disais?

SCIPION.
M'y voici. La fièvre cérébrale dont je vous ai parlé il y a huit jours était un étudiant en droit qui fait des vaudevilles.

AUGUSTE.
La, ils en font tous, au lieu de faire des opéras comiques; c'est ce qui nous ruine.

SCIPION.
Tais-toi donc, il en avait un en trois actes; et il n'était embarrassé que pour le musicien. Un musicien! me suis-je écrié; j'ai ce qu'il vous faut; un jeune homme qui a du chant, de l'harmonie, et des idées neuves. (A Auguste.) Vois-tu, voilà comme il faut se faire valoir. Toi, de même. Si dans un salon tu entends parler d'une fluxion de poitrine, pense à moi, ça me revient. Enfin, mes amis, j'ai décidé mon client, et il te donne son poëme.

AUGUSTE, lui sautant au cou.
Ah! mon cher Scipion! mon sauveur! notre fortune est faite; succès complet, je t'en réponds; et nous vendrons la partition mille écus à un éditeur homme d'esprit, s'il s'en trouve; j'ai déjà là toute mon ouverture. Que n'ai-je ici un piano pour vous la faire entendre! Mes amis, c'est un article bien essentiel qu'un piano, et ce sera la première chose qu'il faudra acheter.

SCIPION.
Oui, sans doute; ça, et une voiture, c'est de première nécessité; nous les aurons.

AUGUSTE.
Nous aurons tout, maintenant que nous voilà riches.

SCIPION.
Ah! j'ai aussi un papier que le portier m'a remis en bas; je crois que c'est notre terme.

TOUS.
Le terme!

AUGUSTE.
Ah! mon Dieu! déjà!
(Ils se lèvent.)

CAMILLE.
Écoutez donc, c'est aujourd'hui le huit, pour nous comme pour tout le monde.

AUGUSTE.
Non pas, il me semble que pour les artistes cela revient plus souvent.

VICTOR.
Enfin, il n'y a point de mal: on payera celui-là comme on a payé l'autre.

AUGUSTE.
Oui; mais c'est que l'autre, on le doit; j'avais obtenu un délai, et nous devions payer les deux ensemble.

VICTOR.
Raison de plus pour se hâter. Camille, toi qui es notre ministre des finances, donne-nous de l'argent.

CAMILLE.
Il n'y a plus rien, tout est dépensé.

VICTOR.
Comment! ces deux cents francs que nous avions mis de côté pour les grandes occasions....

CAMILLE.
Ces messieurs savent bien que tout y a passé pour les frais de votre maladie.

SCIPION, qui lui faisait signe de se taire.
Voyez-vous la bavarde; qu'est-ce qu'elle avait besoin de parler?

VICTOR.
Comment! c'était pour moi?

AUGUSTE.
Eh! non, ce n'est pas ta faute, mais celle de Scipion; le quinquina est cher en diable, et il en ordonnait tous les jours.

SCIPION.
Trouve-moi donc une autre manière de couper la fièvre.

VICTOR.
Encore un nouveau service que je vous dois!

et c'est moi qui suis cause de l'embarras où vous vous trouvez, moi qui ne fais rien pour vous, qui vous suis à charge.

CAMILLE, qui s'est approchée de lui.

Victor! Victor! que dites-vous? et quelles sont ces idées-là! (Aux deux autres.) Apprenez qu'hier encore je l'écoutais, et qu'il ne parlait que de se tuer.

VICTOR.

Moi!

CAMILLE.

Oui, Monsieur; je vous ai entendu.

SCIPION.

Qu'est-ce que c'est que cela, Monsieur? est-ce que cela vous regarde? Chacun son état! Quand on a un ami qui est reçu docteur, on ne s'occupe plus de ces choses-là? D'ailleurs, je ne vois pas qu'il y ait de quoi se désoler; s'il faut partir d'ici, eh bien! nous partirons; mais tous les trois, et sans nous quitter.

AIR de *Julie*.

Rappelons-nous le serment qui nous lie,
Le même toit toujours nous recevra;
Et de notre joyeuse vie,
Quand le dernier terme échoira,
Il faudra bien déloger, il me semble;
Mais, Dieu clément que nous implorons tous,

ENSEMBLE.

Pour dernier bienfait permets-nous
De déménager tous ensemble. } *bis*.

CAMILLE.

Mais, un instant; ne pourrait-on pas obtenir encore du temps de M. Ducros, notre propriétaire? il a l'air si bon avec moi.

VICTOR.

Du tout, il ne faut pas y songer. (A voix basse aux deux autres.) Apprenez qu'hier j'ai eu une scène avec lui; je l'ai surpris faisant l'aimable avec Camille, et j'ai manqué le jeter du haut en bas de l'escalier.

AUGUSTE, vivement.

Eh bien! par exemple, si je l'avais vu.

SCIPION, de même.

Et moi, donc; il ne serait mort que de ma main.

(On entend sonner.)

CAMILLE, allant à la porte et regardant par le petit guichet.

C'est M. Ducros.

VICTOR.

C'est lui! quand j'y pense, je ne sais ce qui me tient...

SCIPION.

C'est ça, il va tout gâter. Aie la bonté d'entrer ici à côté; et laisse-nous arranger cette affaire-là, parce qu'à nous deux Auguste, nous prendrons des moyens conciliatoires.

AUGUSTE.

Oui, s'il refuse, je le jetterai par la fenêtre.

SCIPION.

Et moi, comme Sganarelle, je lui donnerai la fièvre.

(On sonne encore; Victor entre dans la chambre à droite, et Camille va ouvrir à M. Ducros.)

SCÈNE IV.

SCIPION, AUGUSTE, DUCROS, CAMILLE.

DUCROS, en entrant, à Camille.

Bonjour, ma jolie petite mère; bonjour, mes chers locataires. (A part, regardant Scipion et Auguste.) Ah diable! à cette heure-ci, j'espérais les trouver sortis. Ouf! je n'en puis plus; il y a loin de ma boutique jusqu'ici, six étages à monter. (Regardant Camille.) Aussi le cœur bat toujours quand on arrive.

AUGUSTE, bas à Scipion.

L'entends-tu déjà?

DUCROS.

Mais c'est trop juste, Messieurs, c'est trop juste, les arts, le génie; c'est toujours dans le haut.

(Il passe entre eux deux, Camille s'assied à droite près de la cheminée, et travaille; son panier est par terre à côté d'elle; il est recouvert par une serviette.)

SCIPION.

Ce n'est pas comme le commerce, toujours au rez-de-chaussée.

DUCROS.

Eh! eh! le jeune docteur a le mot pour rire. Vous savez du reste ce qui m'amène. Je suis enchanté que l'occasion du terme me procure l'avantage de vous voir.

SCIPION.

Nous sommes bien sensibles à votre visite.

DUCROS, riant, et tirant sa quittance de sa poche.

Eh! eh! c'est une visite de deux cents francs.

SCIPION.

Diable! je ne fais pas encore payer les miennes aussi cher, et c'est pour cela, mon cher propriétaire, que si vous pouvez nous accorder quelques jours.

AUGUSTE.

Nous attendons des rentrées certaines.

DUCROS.

J'en suis désolé; mais il faudra que je me mette en règle.

SCIPION.

Allons donc, vous, monsieur Ducros, un riche propriétaire, un gros marchand bonnetier, vous ne voudriez pas pour deux cents francs vous fâcher avec nous.

DUCROS, *gaiement.*

Du tout, mes amis, du tout, je ne me fâche pas, moi; d'abord, je suis bon enfant; je suis connu pour cela dans le quartier. Je vous ferai saisir; mais d'amitié.

AUGUSTE.

Comment, morbleu!

SCIPION.

Daignez nous écouter! si, sans vous donner d'argent, on s'entendait avec vous. Par exemple, en cas de maladie, je vous promets de vous faire deux visites par jour, et gratis.

DUCROS.

Je ne donne pas là dedans; moi d'abord, je ne suis jamais malade, par économie.

AUGUSTE.

Notre ami Victor vous fera le portrait de votre femme.

DUCROS.

Madame Ducros! on la voit déjà à son comptoir, c'est bien assez! Ah! bien oui, faire le portrait d'une marchande de bas!

AUGUSTE.

On vous la peindra en pied.

DUCROS.

Je n'en veux pas.

SCIPION.

Ce sera parlant.

DUCROS.

Raison de plus; de l'argent, de l'argent.

AUGUSTE, *le menaçant.*

Eh bien! puisqu'il n'y a pas moyen de lui faire entendre raison...

CAMILLE, *le retenant et passant entre lui et Ducros.*

Auguste, y pensez-vous? (*A Ducros.*) Eh quoi! Monsieur, vous qui aviez l'air si bon et si humain, vous ne voulez point nous accorder le moindre délai, vous voulez nous renvoyer.

DUCROS.

Vous renvoyer! non pas.

CAMILLE.

Vous voulez que nous vous quittions.

DUCROS.

Me quitter! (*A part.*) Au fait ce n'est pas là ce que je veux, et j'allais prendre un mauvais moyen. (*Haut.*) Écoutez-moi, mon enfant; car je ne peux rien refuser à une jolie femme. Ces messieurs parlaient tout à l'heure de tableau; et dans un moment où tous mes confrères les bonnetiers donnent dans le luxe des enseignes, je ne serais pas fâché de m'élever à la hauteur du siècle, et si je trouvais pour mon magasin de bonneterie...

SCIPION.

Quoi, vraiment! vous voudriez une enseigne? parlez, commandez.

DUCROS.

Oui, mais toutes celles que j'ai marchandées sont hors de prix, surtout depuis que les grands maîtres s'en mêlent. Je voudrais, voyez-vous, un petit chef-d'œuvre à bon compte; qu'il y eût de la fraîcheur, de l'éclat, de la grâce, un peu de génie; et quarante-deux pouces de large, sur cinquante de hauteur; c'est l'emplacement.

SCIPION.

Je comprends. Eh bien! tenez, tenez, ce tableau qui est là sur le chevalet.

CAMILLE.

Quoi! vous voudriez?...

SCIPION.

Laisse donc. (*A Ducros.*) Hein! qu'en dites-vous?

DUCROS, *passant à la droite de Scipion.*

Juste ma dimension. (*Le regardant.*) Ça n'est pas mal, pas mal du tout.

CAMILLE.

Je crois bien, un tableau d'histoire, une scène de Walter Scott: Élisabeth offrant à Leicester l'ordre de la jarretière.

AUGUSTE.

De la jarretière! justement c'est de votre état.

SCIPION.

Et voyez-vous l'effet que ça produira rue Saint-Denis, quand on lira en grosses lettres: « Ducros, bonnetier, à la Jarretière. » Et les bas de coton en sautoir.

DUCROS.

C'est vrai, c'est vrai; eh bien! je le prendrai en payement de vos loyers.

SCIPION.

Non pas, non pas; cela vaut un peu plus.

CAMILLE.

Je crois bien, un tableau comme celui-là.

SCIPION.

Tenez, pour ne pas marchander, six cents francs et notre amitié.

DUCROS.

J'aimerais mieux cinq cents francs tout court; c'est plus rond, c'est portatif.

AIR: *A soixante ans.*

Allons, Messieurs,.. (*A part.*) Plus je le considère,
Je m'y connais, c'est bien moins qu'il ne vaut.
(*Haut, et repassant entre Auguste et Scipion.*)
Acceptez-vous, pour terminer l'affaire,
Mes cinq cents francs?

SCIPION.

Va donc, puisqu'il le faut;
Mais en honneur, ce n'est pas trop.
(*Montrant le tableau.*)
La jarretière elle seule, et sans peine,
Vaut cent écus.

AUGUSTE.

Comme c'est détaché!

SCIPION.

Du procédé soyez au moins touché:

ENSEMBLE.

Pour deux cents francs, nous vous laissons la reine,

AUGUSTE.

Et Leicester par-dessus le marché. (*bis.*)

DUCROS.

Allons, puisque c'est conclu, dans une heure je viendrai le chercher en vous apportant l'argent. (Il salue les jeunes gens. A part.) Puisqu'il est impossible (désignant Camille) de lui parler. (Il glisse une petite lettre dans le panier de Camille, qui est assise et occupée à travailler.) Eh bien! ma charmante, êtes-vous contente de moi? C'est pour vous ce que j'en fais.

AUGUSTE.

Eh bien! monsieur Ducros, que faites-vous donc?

DUCROS.

Rien. Enchanté de m'être entendu avec vous, parce que le commerce, les arts, tout cela se doit un mutuel appui. (Regardant le tableau.) Quel coloris! quelle jarretière! Dieu! que la jarretière est bien! Adieu, adieu, ma charmante, vous aurez de mes nouvelles plus tôt que vous ne croyez.

(Il sort.)

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, hors DUCROS.

AUGUSTE.

L'excellente affaire! Que Victor se plaigne encore; c'est lui qui est notre sauveur, c'est lui qui nous tire d'embarras. Victor! Victor!

VICTOR, sortant de la porte de gauche.

Eh bien! qu'y a-t-il donc? j'ai cru que vous n'en finiriez pas.

SCIPION.

Les galions sont arrivés; tout l'or du nouveau monde. Cinq cents francs! jamais nous n'avons été aussi riches, et cela grâces à toi.

VICTOR.

Mais explique-moi donc...

SCIPION.

Auguste te le dira; je cours à mes malades. M. Franval, mon vieux professeur, part demain pour la campagne, et, en son absence de trois jours, il m'a confié sa clientèle. A propos de cela, mes amis, puisque nous voilà en fonds, il me semble qu'il serait convenable d'inviter à dîner aujourd'hui ce cher professeur; c'est un brave homme, un homme des anciennes méthodes.

AUGUSTE.

Tu feras très-bien. Si en même temps tu invitais ce jeune étudiant en droit, l'auteur de mon opéra-comique.

SCIPION.

C'est trop juste; je m'en charge. Camille, tu auras soin de nous donner un peti dîner fin et délicat.

VICTOR.

Mais, mes amis, permettez donc...

SCIPION.

Qu'est-ce que tu as à dire? c'est toi qui nous régales, c'est toi qui payes.

CAMILLE.

Ah! Scipion, si en même temps, puisque nous voilà riches, vous vouliez faire raccommoder ma chaîne qui est cassée. (La détachant de son cou.) Je crains de perdre le portrait, et comme c'est celui de ma mère...

SCIPION.

C'est bien, c'est bien; je m'en charge, et en même temps je le ferai nettoyer à neuf chez le premier bijoutier.

VICTOR.

Ah çà! il vous est donc arrivé des millions?

SCIPION.

Comme tu dis; le terme est payé, et, de plus, nous sommes en argent.

AIR : *Amis, voici la riante semaine.*

Dépêchons-nous, il faut que je rassemble
Ton jeune auteur et mon vieux professeur;
Puis au dessert, nous chanterons ensemble
Ce grand morceau qui me fait tant d'honneur.
Quoique docteur, j'aime le chromatique;
J'aurais été fort sur le violon.

AUGUSTE.

C'est juste.
La médecine est sœur de la musique,
Car Esculape est le fils d'Apollon.

TOUS EN CHOEUR.

Un médecin doit aimer la musique,
Car Esculape est le fils d'Apollon.

(Scipion sort en courant.)

SCÈNE VI.

VICTOR, AUGUSTE, CAMILLE.

VICTOR.

Il a perdu la tête; et je tremble pour les ordonnances qu'il va écrire!

AUGUSTE.

Laisse-le faire, et imite-nous; nous ne sommes pas comme toi, nous ne sommes pas fiers; ton argent, c'est le nôtre; et nous en usons sans t'en demander la permission.

VICTOR.

Mon argent?

CAMILLE.

Eh oui, M. Ducros, notre propriétaire, ce riche bonnetier, avait besoin d'une enseigne, et il nous la paye cinq cents francs.

VICTOR.

Moi, une enseigne! j'irais me déshonorer et avilir mes pinceaux!

AUGUSTE.

A qui en a-t-il donc? tout le monde a commencé par là; moi qui te parle, j'ai bien fait des contredanses, et, s'il le fallait, j'irais les jouer; en avant deux, chassez, croisez, et la queue du chat.

VICTOR.

Tu as raison, c'est peut-être un amour-propre, une fierté déplacée, mais avec cette idée-là, ce serait plus fort que moi, il me serait impossible de rien faire.

AUGUSTE, passant à sa droite.

Eh bien! on ne te demande rien, c'est déjà fait: regarde ton tableau d'Élisabeth; nous l'avons vendu cinq cents francs; dans l'instant on va nous les apporter.

VICTOR.

Quoi! ce tableau? ah! mon ami, il est dit que le malheur me poursuivra toujours; je l'ai vendu ce matin soixante francs à un brocanteur.

AUGUSTE.

Il se pourrait...

CAMILLE.

Ah! mon Dieu, nous voilà ruinés.

AUGUSTE.

Aussi je te demande pourquoi te mêler de commerce, toi qui n'y entends rien; mais on t'a trompé, et nous ne souffrirons pas...

VICTOR.

Non, mon ami, non; ma parole est donnée, et jamais je n'y manquerai.

CAMILLE.

Auguste, il a raison.

AUGUSTE.

Hélas! oui; et il n'y a rien à faire.

CAMILLE.

Qu'à contremander notre dîner... (Retirant la serviette qui est sur le panier.) Et pour moi, me voilà revenue du marché. (Elle secoue la serviette, et le billet que Ducros y a glissé tombe par terre.)

VICTOR.

Quel est ce papier que tu laisses tomber?

CAMILLE.

Je ne sais.

VICTOR, lisant l'adresse.

A mademoiselle Camille. C'est à votre adresse.

CAMILLE, le regardant.

En effet, mais je ne connais pas cette écriture, et je ne sais comment ce billet se trouvait là.

VICTOR, avec émotion.

Vous ne le lisez pas!...

CAMILLE.

A quoi bon, puisque vous le tenez? ai-je des secrets pour vous? voyez vous-même.

VICTOR, après avoir parcouru le billet, fait un geste de colère et se reprend.

Camille, je vous en prie, laissez-nous un instant.

CAMILLE.

Mon ami! qu'avez-vous donc?

VICTOR.

Tout à l'heure, nous irons vous retrouver.

CAMILLE.

C'est bien, c'est bien, je m'en vais. Ah! le vilain billet!

(Elle sort par la porte à droite du spectateur.)

SCÈNE VII.

AUGUSTE, VICTOR.

VICTOR.

Tiens, vois toi-même, et dis-moi s'il est permis de pousser plus loin l'insolence.

AUGUSTE, parcourant le billet.

« Adorable mignonne... » Point de signature, et c'est une déclaration d'amour qu'on ose adresser à Camille! (Avec colère.) Morbleu! (Se reprenant.) C'est ce matin, quand elle est sortie, qu'on lui aura glissé ce billet dans son panier.

VICTOR.

Eh bien! tu vois maintenant ce que je te disais tantôt. C'est nous qui l'exposons à de pareilles insultes; c'est la position où elle se trouve ici.

AUGUSTE.

Tu as raison, mais s'il faut t'avouer la vérité, il me serait impossible de ne plus voir Camille, de me séparer d'elle. Pendant longtemps, comme toi, j'ai cru que ce n'était que de l'amitié, mais je ne peux plus m'abuser, c'est de l'amour.

VICTOR.

Que dis-tu?

AUGUSTE.

Je l'aime; je veux l'épouser; et c'est là le projet dont je voulais te parler ce matin.

VICTOR, à part.

Ah! malheureux que je suis! (Haut.)

AIR : *Restez, restez, troupe jolie.*

Quoi! l'amour régnait dans ton âme,
Et tu ne nous en parlais pas!

AUGUSTE.

C'est qu'en pensant à cette flamme,
Je me la reprochais tout bas.
Oui, de l'aimer à la folie,
Je m'accusais... car, c'est, hélas!
Le premier bonheur de ma vie
Que vous ne partagerez pas.

Ou plutôt je disais: c'est ma femme et moi qui tiendrons le ménage; et par ce moyen nous ne nous quitterons pas; nous resterons ensemble. Je sais que le moment n'est pas favorable, puisque nous n'avons rien que des dettes, et que notre

loyer même n'est pas payé ; mais enfin les circonstances peuvent changer ; et si jamais je fais fortune, ce sera pour la partager avec vous, mes amis, et avec elle ; hein, que dis-tu de mon plan ?

VICTOR.

Qu'il me paraît très-raisonnable, très-convenable.

AUGUSTE.

Tu l'approuves donc ? A merveille. Voici notre ami Scipion, ne lui parle pas encore de mon amour, parce qu'il est goguenard, et qu'il se moquerait de moi.

SCÈNE VIII.

AUGUSTE, SCIPION, VICTOR.

SCIPION.

Toutes mes courses sont finies. J'espère que je n'ai pas perdu de temps. (A Victor.) Eh bien ! Victor, qu'as-tu donc ? tu me parais changé ?

VICTOR.

Non, mon ami, je t'assure.

SCIPION, d'un ton de reproche.

Parbleu ! j'espère que je m'y connais. (Lui prenant le pouls.) Ta main est froide, et ton pouls bat comme si tu avais la fièvre. Voyons, d'où souffres-tu ? qu'est-ce que tu éprouves ?

VICTOR.

Moi, rien, te dis-je.

SCIPION.

Comment rien ? est-ce que tu n'as pas confiance ?

VICTOR.

Si vraiment ; mais hier et aujourd'hui, j'ai beaucoup travaillé, et peut-être la fatigue...

SCIPION.

C'est cela, un mal de tête ; pour te dissiper, je t'apporte encore de bonnes nouvelles ; car remarquez qu'il n'y a que moi qui vous en donne ; chez vous le baromètre est toujours à la tempête, et chez moi au beau fixe. Je sors de chez M. La Bernardière, un malade chez lequel mon professeur m'a présenté ; bel appartement, et puis bon genre ; une porte cochère, c'est la première fois que ça m'arrive : tout en causant avec lui, et en donnant ma consultation, je voulus tirer ma tabatière pour me donner un air capable, parce qu'une prise de tabac, placée à propos, donne bien du poids à une ordonnance ; et dans ce mouvement, je fis rouler sur son lit le médaillon que Camille m'avait donné à raccommoder, et où est le portrait de sa mère, peint par Victor ; à la vue de cette miniature, il fait un geste de surprise ; il paraît que notre malade est connaisseur ! — Monsieur, qui a fait ce portrait ? — Un de mes amis, un peintre distingué. — Et vous avez connu l'original ? — Oui, Monsieur. C'est frappant, ou plutôt c'était frappant de ressemblance, car la pauvre femme... Je lui raconte alors l'histoire de madame Bernard, notre voisine, et de Camille sa fille, que nous avons recueillie. Pendant ce temps, notre amateur ne quittait pas des yeux le portrait. Il est vrai que c'est d'un fini ! — Mon cher docteur, m'a-t-il dit, vous et vos amis vous êtes de braves jeunes gens ; et si je reviens de cette maladie, ma première visite sera pour vous. Vous entendez bien qu'il en reviendra, je vous en réponds, et j'ai idée que nous avons en lui un protecteur.

AUGUSTE.

Tu crois ?

SCIPION.

Parbleu ! un homme très-riche, un vieux garçon ; son valet de chambre qui avait mal aux dents et qui voulait m'attraper une consultation gratuite, m'a raconté toute son histoire : c'est un parvenu qui n'a que des parents fort éloignés, et qu'il connaît à peine ; il est lui seul l'artisan de sa fortune ; et il en a beaucoup, ainsi que du crédit. Avec sa protection, je peux me lancer, me faire connaître, et réaliser le projet que je médite depuis si longtemps et dont jusqu'ici, mes amis, je ne vous ai pas parlé ; mais c'était tout naturel, tant que j'étais étudiant en médecine, je ne pouvais pas songer à m'établir ; mais maintenant que je suis médecin, que j'ai un état, des espérances, rien ne m'empêche d'épouser celle que j'aime, et c'est Camille.

AUGUSTE, à part.

O ciel !

VICTOR.

Quoi ! tu es amoureux ?

SCIPION.

A en perdre la tête. Vous qui ne la regardez que comme une sœur, ça vous étonne ; mais moi, voilà longtemps que ça me tient : il ne faut pas croire que la faculté soit insensible. (A Auguste, qui ne répond pas.) Eh bien ! qu'est-ce qui te prend donc ? te voilà comme Victor était tout à l'heure.

AUGUSTE.

Moi, mon ami, tu te trompes, je te jure.

SCIPION.

Non pas, et voilà que vous m'effrayez, car ça offre tous les caractères d'une épidémie. (A Victor, montrant Auguste.) Sais-tu ce qui lui a pris ?

VICTOR.

Oui, sans doute ; il est comme toi, il aime aussi Camille.

SCIPION.

Comment ! il se pourrait ?

AUGUSTE.

Ah ! mon dieu, oui ; je suis le plus malheureux des hommes.

SCIPION.

C'est moi qui le suis, moi qui lui enlève sa maîtresse; car je ne puis guère en douter, je parierais que c'est moi qu'elle aime.

AUGUSTE.

Oh! si ce n'était que cela; mais c'est que j'ai idée, au contraire, que c'est moi qu'elle préfère, et tu ne vas plus m'aimer, tu vas me haïr.

SCIPION.

Moi! peux-tu le penser? je m'en rapporte à son choix.

Air : *Ce que j'éprouve en vous voyant.*

Qu'elle prononce, mes amis,
Mais quelque sort qu'on nous prépare,
Que jamais rien ne nous sépare,
Jurons d'être toujours unis.

TOUS TROIS.

Jurons d'être toujours unis.

(En ce moment Victor passe entre Auguste et Scipion dont il prend la main.)

SCIPION, bas à Victor, et montrant Auguste.

Il faut, comme je l'appréhende,
S'il n'est pas payé de retour,
L'aimer encor plus dans ce jour,
Pour qu'ici l'amitié lui rende
Tout ce que lui ravit l'amour.

SCIPION.

Eh bien! Victor, qu'en dis-tu?

VICTOR.

Que je suis content; quoi qu'il arrive, il y aura un de mes amis qui sera heureux.

SCIPION.

La seule chose qui m'embarrasse maintenant, c'est d'en parler à Camille; je n'oserai jamais.

AUGUSTE.

Ni moi non plus.

SCIPION.

Une meilleure idée; il faut que ce soit Victor qui parle pour nous.

VICTOR.

Moi?

SCIPION.

Eh! oui, sans doute; lui qui n'est pas amoureux, il n'aura pas peur, et puis il sera impartial.

VICTOR, à part.

Ah! je ne m'attendais pas à ce dernier coup!

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS, CAMILLE.

CAMILLE.

Eh bien! qu'est-ce que vous faites donc, mes amis? voilà une visite qui nous arrive; j'ai aperçu par la fenêtre un vieux monsieur, en noir, et qui ne va pas vite.

SCIPION.

C'est M. Franval, notre cher professeur; quand on l'invite pour cinq heures, il arrive toujours à quatre.

AUGUSTE.

Est-ce qu'il vient dîner?

SCIPION.

Sans doute, n'était-ce pas convenu? Je suis passé chez notre étudiant en droit, et nous aurons un convive de plus.

CAMILLE.

Un de plus?

SCIPION.

Oui, il ne m'avait pas dit qu'ils étaient deux collaborateurs; quelquefois même on est trois pour un vaudeville.

CAMILLE.

Ah! mon dieu! comment allons-nous faire?

SCIPION.

Qu'est-ce qu'ils ont donc?

AUGUSTE.

Le tableau de cinq cents francs, notre unique espoir, a été vendu soixante francs.

SCIPION.

Il serait vrai! eh bien! mes amis, il ne faut pas se désoler; soixante francs, nous sommes six, à dix francs par tête, il y a de quoi faire un joli dîner.

AUGUSTE.

Oui, si nous les avions; mais ils sont encore à venir, le terme n'est pas payé; de sorte que M. Ducros peut tout faire saisir, tout, jusqu'au dîner.

SCIPION.

Dieu! quel affront pour nos convives, mon professeur surtout; je le connais, c'est un entêté, il est venu pour dîner, et il ne s'en ira pas qu'il n'ait eu satisfaction. Va, Camille, fais comme tu voudras, mais tâche de nous avoir un dîner impromptu, et à crédit.

CAMILLE.

Dame, je vais tâcher, j'ai déjà les douze francs de ce matin.

SCIPION.

C'est ma foi vrai! voilà déjà le premier service; dépêche-toi, et puis tantôt, quand tu reviendras, Victor a quelque chose à te dire de ma part.

CAMILLE.

A moi?

AUGUSTE.

Oui, oui, Victor a aussi à te parler de la mienne.

CAMILLE, les regardant d'un air étonné.

Ah çà! à qui en ont-ils tous les trois?

SCIPION.

Va-t'en donc, et par le petit escalier; j'entends notre professeur.

(Camille sort par la porte à gauche.)

SCIPION, parlant à Auguste et à Victor.

Dites donc, je vais le faire parler médecine, parce que cela nous fera gagner du temps.

SCÈNE X.

SCIPION, M. FRANVAL, AUGUSTE, VICTOR.

M. FRANVAL.

Salut à l'aimable jeunesse.

AUGUSTE.

Bonjour, monsieur Franval.

SCIPION.

Bonjour, mon professeur, asseyez-vous donc, je vous prie.

M. FRANVAL.

Ça ne me fera pas de mal, car la montée est rude, et je me disais en route : *Macte animo, generose puer ! sic itur ad astra.*

SCIPION.

Vous avez raison ; nous sommes un peu voisins des astres.

M. FRANVAL.

Laissez donc ; vous avez une habitation de petites maîtresses, vous êtes de vrais sybarites ; de mon temps les élèves en médecine logeaient encore plus haut. Il est vrai qu'alors on avait de meilleures jambes ; mais, vois-tu, mon ami Scipion, c'est un temps à passer ; à mesure que tu t'élèveras en réputation, tu descendras d'un étage.

SCIPION.

C'est pour cela, mon professeur, que vous êtes maintenant au premier.

M. FRANVAL.

Eh ! eh ! c'est un compliment qu'il me fait là. Oui, mes amis, je me soutiens tant que je peux ; mais dans ce moment-ci, l'ancienne médecine a bien du mal, nous défendons le terrain *unguibus et rostro*, car il y a de dangereux novateurs.

SCIPION, à part.

C'est bon, nous y voilà.

AUGUSTE.

Oui, Scipion nous a conté cela.

M. FRANVAL.

Imaginez-vous que, depuis cent ans et plus, on se moquait du docteur Sangrado et de son système; eh bien ! nous y voilà revenus : l'eau chaude et la saignée, ou, ce qui revient au même, les boissons et les sangsues. Les sangsues, ils ne sortent pas de là ; c'est le remède à tous les maux : c'est la panacée universelle.

AIR : *Vos maris, en Palestine.*

Mais c'est en vain qu'on clabaude,
La sangsue un jour passera,
Et tous ces marchands d'eau chaude
Ne font, on le voit déjà,
Que de l'eau claire, et voilà !
Dans la rivière leur doctrine
Conduira le corps tout entier;
Et quittant son ancien quartier,
L'École de Médecine
Va venir aux bains Vigier.

SCIPION.

Il me semble cependant, mon professeur, que, dans votre dernière ordonnance, j'ai vu se glisser quelques sangsues.

M. FRANVAL.

Parbleu ! il le faut bien ; si on ne les employait pas, on aurait l'air, dans le monde, d'un routinier, d'une tête à perruque ; voilà comme ils nous traitent.

AUGUSTE.

Eh bien ! alors, comment faites-vous ?

M. FRANVAL.

A mon cours et à mon hôpital, je fais l'ancienne médecine, parce que c'est la bonne; et dans le monde, quand j'y suis appelé, je fais la nouvelle, parce que les Parisiens ne se croiraient pas guéris s'ils ne l'étaient pas à la mode.

(Victor va s'asseoir auprès de son tableau, et reste absorbé dans ses réflexions.)

SCIPION.

Merci, mon professeur, je profiterai de la leçon.

M. FRANVAL.

Et tu feras bien. Dis-moi, comment va M. de La Bernardière, chez qui je t'ai envoyé ?

SCIPION.

Un peu mieux, depuis ce matin.

M. FRANVAL.

C'est une fièvre ataxique bien dangereuse, une bonne maladie pour toi, mon garçon; il faut suivre cela avec attention.

SCIPION.

Je vous demande bien pardon, mon professeur, mais je crois que vous vous trompez sur ce malade-là.

M. FRANVAL.

Qu'est-ce que ça veut dire, je me trompe ?

SCIPION.

Permettez; non pas sur les effets, mais sur la cause de sa maladie; je l'ai fait parler ce matin, et il me semble que chez lui c'est le moral qui est attaqué; il a quelque chose qui le tourmente, quelque arrière-pensée qui l'agite. Aussi je lui ai dit : Mon client, pour que la médecine puisse agir avec effet sur le corps, il faut d'abord que l'âme soit tranquille, et la vôtre ne l'est pas. Il m'a serré la main en me disant : Docteur, vous avez

raison! Eh bien! lui ai-je répondu, commençons par là? mettez-vous d'abord en paix avec vous-même, cela vous regarde; pour le reste je m'en charge, et vous jouirez bientôt, comme dit notre professeur, des deux trésors les plus précieux sur la terre : *Mens sana in corpore sano.*

M. FRANVAL.

Tu lui as dit cela? embrasse-moi, mon cher Scipion; je te cède ce malade-là; il est à toi,

Et par droit de conquête, et par droit de naissance.

Voilà un élève digne de moi.

SCIPION.

Merci, mon professeur; je tâcherai de faire honneur à vos principes.

M. FRANVAL, passant près de la cheminée, et s'y asseyant pour se chauffer.

Comme moi à ton dîner; car il me semble que l'heure approche.

SCIPION, à part.

Nous y voilà. J'étais bien étonné qu'il l'eût oublié. (A Franval.) Mon professeur, si, en attendant, vous vouliez jeter un coup d'œil sur ma bibliothèque?

AUGUSTE, bas à Scipion.

Ta bibliothèque!

SCIPION, de même.

Ces trois livres de médecine qui sont là, sur la planche. (A part.) Et Camille qui ne revient pas!

SCÈNE XI.

VICTOR, AUGUSTE, CAMILLE, SCIPION, FRANVAL, toujours à la cheminée, et leur tournant le dos.

CAMILLE, un panier sous le bras, entrant par la gauche.

Me voici, me voici; rassurez-vous, j'ai tout ce qu'il me faut.

SCIPION.

Alors, dépêche-toi, (montrant son professeur) car ce pauvre homme; j'en ai mal à son estomac.

CAMILLE.

Oui; mais il y a en bas une voiture qui vient vous chercher : un grand laquais est descendu, et a demandé le docteur Scipion.

SCIPION.

A-t-il une livrée?

CAMILLE.

Oui, sans doute.

SCIPION.

Dieu! quel honneur ça va me faire dans le quartier.

CAMILLE.

C'est de la part de M. de La Bernardière, qui vous demande. Eh vite! eh vite!

(Elle entre, avec son panier, par la porte à droite.)

SCIPION.

M. de La Bernardière, mon meilleur malade! Mon professeur, je vous demande bien pardon.

M. FRANVAL.

Qu'est-ce que c'est?

AIR des *Scythes*.

SCIPION.

Pour un moment, cher docteur, je vous quitte.
(A Auguste.)
Songe au dîner, dans l'instant je revien.

M. FRANVAL.

Quoi! tu t'en vas?

SCIPION.

C'est pour une visite.

M. FRANVAL.

Et le dîner?

SCIPION.

Ah! vous n'y perdrez rien;
Mais vous voyez quel bonheur est le mien :
Une livrée, un superbe équipage,
Un grand laquais qui va me prendre, en bas,
Pour un docteur du premier étage!
Dépêchons-nous pour qu'il ne monte pas...
(Il sort.)

SCÈNE XII.

VICTOR, FRANVAL, AUGUSTE.

M. FRANVAL, se levant et le regardant sortir.

Voyez-vous, le gaillard, je me reconnais là! Voilà comme j'étais pour ma première maladie un peu importante, j'aurais franchi les escaliers; c'est qu'il faut ça, parce qu'un malade, je dis un bon malade, ça ne se retrouve pas tous les jours.

(Il passe près de Victor et regarde son tableau.)

AUGUSTE.

Oui, il faut souvent se dépêcher.

CAMILLE, sortant de la porte à droite, bas à Auguste.

Je suis d'une inquiétude; je viens de parler à Ducros; il ne veut rien entendre; et si on ne lui donne le tableau, il va faire saisir.

AUGUSTE, de même.

Ah! mon Dieu! comme ça va arriver; juste au milieu du dîner. (Haut à Franval en riant.) Eh bien! vous dites donc?

M. FRANVAL, qui, pendant ce temps, a toujours eu l'air de causer avec Victor.

Je disais que j'ai fait mon chemin, et que vous ferez le vôtre, parce que quand on a de l'ordre, de l'économie, et qu'on n'a pas de dettes...

AUGUSTE, à part.

Ça se trouve bien.

M. FRANVAL.

Surtout, quand on a de la conduite et des mœurs. (Apercevant Camille qui a passé entre lui et Victor.) Quelle est cette jeune fille?

AUGUSTE.

C'est elle qui préside à notre petit ménage.

M. FRANVAL.

Quoi! vous avez une gouvernante de cet âge! moi qui en ai renvoyé une de cinquante-cinq ans, parce que cela faisait jaser.

VICTOR.

Non, Camille n'est pas ce que vous croyez; elle est chez elle.

M. FRANVAL, s'inclinant.

Ce serait madame votre épouse! combien je suis désolé! Aussi je me disais : il est impossible que des jeunes gens aussi sages, aussi rangés...

VICTOR.

Vous ne vous trompiez pas, Monsieur; nous sommes dignes de votre estime; et cependant, il faut vous l'avouer, Camille...

M. FRANVAL.

Achevez.

CAMILLE.

Est une jeune orpheline, élevée par eux, et qui ne connaît pas sur la terre d'autres parents, ni d'autres amis.

M. FRANVAL.

Qu'entends-je, mes amis! quoi! vous pouvez rester ainsi?

CAMILLE.

Et qui peut s'en offenser, qui peut blâmer mon amitié, ma reconnaissance? ne sont-ce pas mes frères, mon unique famille?

M. FRANVAL.

D'accord, mon enfant. Mais songez donc que le monde...

CAMILLE.

Ce monde dont vous me parlez s'est-il jamais occupé de moi? m'aurait-il secourue? m'aurait-il protégée?

M. FRANVAL.

AIR : *Le choix que fait tout le village.*

Mes chers enfants, loin d'être rigoriste,
J'ai pour devise, indulgence et bonté;
C'est malgré moi qu'ici je vous attriste;
Mais je vous dois d'abord la vérité :
L'opinion est un juge suprême
Dont les arrêts veulent être écoutés :
Et les premiers, respectez-la vous-même,
Si vous voulez en être respectés.

VICTOR.

Oui, Camille, monsieur a raison, ou du moins il n'est qu'un seul moyen de ne pas nous séparer. (Avec émotion.) Auguste et Scipion vous aiment tous deux, et veulent vous prendre pour femme.

CAMILLE, à part.

Que dit-il? lui, Victor?

(On sonne.)

AUGUSTE.

Ah! mon Dieu! c'est Ducros.

M. FRANVAL.

Encore un convive?

AUGUSTE.

Ah! c'est Scipion.

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENTS, SCIPION.

SCIPION, hors de lui.

La victoire est à nous! mon cher professeur, mes frères, mes amis, embrassons-nous.

TOUS.

Qu'y a-t-il donc?

SCIPION.

Embrassons-nous d'abord, je vous le dirai après. Je viens de chez mon malade.

M. FRANVAL.

Il est sauvé?

SCIPION.

Du tout; mais c'est en bon train, grâce à la confidence qu'il vient de me faire, et qui l'a soulagé plus que toutes les drogues de la Faculté. Ce M. de La Bernardière, cet homme si riche, ce nouveau parvenu, n'est autre que M. Bernard, le beau-frère de notre ancienne voisine, et l'oncle de Camille.

CAMILLE.

Que dites-vous?

SCIPION.

Il ne peut plus vivre sans moi, et m'avait fait appeler. Quand je suis arrivé, il avait la fièvre, il était dans le délire, il demandait pardon à sa sœur qu'il avait repoussée, qu'il avait laissée mourir de misère. Ma vue et mes discours l'ont calmé, lui ont rafraîchi le sang; et il n'a plus maintenant qu'un désir, c'est de revoir sa nièce, de l'adopter, de réparer ses torts. « Docteur, » m'a-t-il dit, allez lui annoncer que, si je meurs, » elle est ma seule héritière; et que, si j'en reviens, elle a cent mille écus à offrir au mari » qu'elle choisira. — C'est dit, lui ai-je répondu; » là-dessus, dormez tranquille, et dans une heure » vous aurez de mes nouvelles. »

CAMILLE, passant à la droite de Scipion.

Je ne puis revenir encore de tout ce que j'apprends. Ah! Scipion! que ne vous dois-je pas!

SCIPION.

Ces titres-là ne sont rien, il en est d'autres que vous ignorez.

AUGUSTE.

Elle sait tout : Victor a parlé pour nous.

SCIPION.

Ce cher ami! Eh bien! Camille, prononcez.

VICTOR.

Oui, je vous l'avais promis, et je tiens ma parole. Camille, il faut rompre le silence, prononce

entre eux. (Camille baisse les yeux et se tait. Victor reprend avec chaleur.) Maintenant la reconnaissance t'en fait une loi; songe que te voilà riche; à qui de mes deux amis veux-tu donner cette fortune?

CAMILLE.

A vous trois.

VICTOR, hésitant et détournant les yeux.

Et ta main?

CAMILLE.

A toi, Victor, si tu la veux.

VICTOR, se jetant à genoux.

Dieu! qu'ai-je entendu!

TOUS.

Que dit-elle?

CAMILLE.

Son secret et le mien; car je connaissais depuis longtemps cet amour qu'il espérait nous cacher.

SCIPION, à Victor.

AIR : *Ainsi que vous, Mademoiselle.*

Quoi! tu l'aimais, sans vouloir nous le dire?

VICTOR.

Je vous dois trop, je voulais m'acquitter.

SCIPION.

Un sacrifice aussi grand doit suffire.

SCIPION et AUGUSTE, à Camille, en montrant Victor.

Oui, c'est lui qui doit l'emporter.

VICTOR, avec joie.

Quoi! vous voulez...
(S'arrêtant.)
Je sais par ma souffrance,
Ce qu'il en coûte, hélas! à votre cœur,
Et n'ose par reconnaissance,
Vous laisser voir tout mon bonheur.

SCÈNE XIV.

CAMILLE, VICTOR, AUGUSTE, DUCROS, SCIPION, FRANVAL.

DUCROS.

Vous voyez, mes amis, que je suis de parole; et, malgré ce que m'a dit mademoiselle Camille, je viens chercher mon enseigne, ou mes deux cents francs de loyer.

M. FRANVAL.

Qu'est-ce que c'est? vous ne payez pas votre terme?

SCIPION.

Oui, quelquefois, par hasard.

M. FRANVAL.

Voyez-vous les gaillards? ils ne me disaient pas cela; Monsieur, je suis leur caution; et j'ai sur moi une quinzaine de louis au service de mes jeunes amis.

SCIPION.

Merci, mon professeur, je vous reconnais bien là. Heureusement pour vous, nous voilà riches, et nous vous le rendrons. (A Ducros, lui donnant la bourse.) Tenez, farouche propriétaire, voilà le dernier argent que vous recevrez de nous, car demain nous déménageons.

DUCROS.

Vous nous quittez?

SCIPION.

Oui, mes amis, l'oncle de Camille, notre nouveau protecteur, nous offre chez lui, pour rien, un superbe appartement; et j'ai, sur-le-champ, passé bail sans vous consulter.

DUCROS.

Pour rien!

AUGUSTE.

Oui, monsieur Ducros; voilà un bel exemple à suivre.

DUCROS, à part.

Diable! je suis fâché qu'ils s'en aillent, surtout à cause de la petite. (Donnant un papier à Auguste et à Victor.) Voici la quittance écrite, et signée de ma main.

VICTOR.

Ah! mon dieu! (Bas à Auguste.) Dis donc, c'est l'écriture de ce matin, la déclaration anonyme.

DUCROS.

J'espère du moins que j'aurai la pratique de ces messieurs, et surtout de madame, pour les bas, les mitaines, et tout ce qui concerne la bonneterie.

VICTOR, qui a tiré la lettre de sa poche.

Non pas, nous nous fournirons ailleurs; j'ai accepté votre quittance (lui rendant la lettre) et vous donne congé.

DUCROS.

Dieu! mon épître de ce matin!

VICTOR.

Que j'aurais dû remettre à madame Ducros.
Mais quand on est heureux, qu'on pardonne aisément!

AUGUSTE.

Allons, mes amis, ne parlons plus d'amour; ne pensons qu'à la gloire, rappelons-nous que nous devons remplacer un jour, (à Victor) toi, Girodet, (à Scipion) toi, Marjolin et Dupuytren, et moi, Boïeldieu. Je reprends ma lyre; toi, reprends tes pinceaux, et toi, retourne à tes malades.

M. FRANVAL.

Et tant que je serai là, il n'en manquera pas; car vous êtes de braves jeunes gens, de véritables artistes.

SCIPION, passant entre Auguste et Victor.

Mes amis, la fortune nous sourit, le premier pas est fait; nous n'avons plus maintenant qu'à

nous élancer dans la carrière ; mais, quand nous serons célèbres, quand notre réputation sera faite, quand tous trois, riches et contents, nous nous verrons dans un bel appartement doré, rappelons-nous toujours ces modestes lambris, et les difficultés qui entourèrent nos premiers pas. (A Victor.) Et quand un jeune peintre t'apportera sa première esquisse ; (à Auguste) quand un jeune musicien te montrera sa première partition ; quand un jeune confrère viendra me consulter, encourageons leurs faibles essais ; secourons-les de notre amitié, de notre bourse, de nos conseils ; et n'oublions jamais que ce qu'il y a pour eux de plus difficile au monde, c'est le premier pas dans la carrière.

VAUDEVILLE.

Air : *A Gennevilliers.*

VICTOR.

Peines, hasards, misères et souffrance,
Dans les beaux-arts, voilà comme on commence ;
L'orage cesse
Et le ciel s'éclaircit ;
Honneur, richesse,
Voilà comme on finit.

SCIPION.

En commençant, Racine eut une chute,
Souvent, hélas ! voilà comme on débute ;
Mais le génie
S'élève et s'agrandit ;
Phèdre, Athalie,
Voilà comme on finit.

DUCROS.

D'un romantique à renommée immense,
On prend un tome : à le lire on commence ;
Sur la montagne
Où l'auteur vous conduit,
Le sommeil gagne,
Voilà comme on finit.

AUGUSTE.

On va grand train chez les gens de finance ;
Chevaux, landau, voilà comme on commence ;
Puis, chose unique,
Le landau vous conduit
Jusqu'en Belgique,
Voilà comme on finit.

M. FRANVAL.

J'étudiai l'homme dès sa naissance,
Amour, hymen, grâce à vous on commence ;
Guerre assassine,
Médecin érudit,
Et médecine,
Voilà comme on finit.

CAMILLE, au public.

Plus d'une pièce avant la fin culbute ;
Le cœur tremblant, voilà comme on débute ;
L'ouvrage avance,
Pas de funeste bruit ;
De l'indulgence,
Voilà comme on finit.



LE BAISER AU PORTEUR,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase dramatique, le 9 juin 1824.

En société avec MM. Justin et de Courcy.

Personnages.

LA BARONNE DE VERVELLES.	THIBAUT, fermier de madame de Vervelles.
JENNY, sa nièce.	JEANNETTE, femme de Thibaut.
DERVILLE, jeune colonel.	VILLAGEOIS ET VILLAGEOISES.
PHILIPPE, son domestique.	

La scène se passe à la campagne.

Le théâtre représente un hameau.

SCÈNE PREMIÈRE.

DERVILLE, PHILIPPE.

(Derville entre le premier, et marche en lisant.)

PHILIPPE, le suivant.

Monsieur, si nous nous reposions un peu.

DERVILLE.

Laisse-moi tranquille.

PHILIPPE.

Depuis deux heures que nous nous promenons dans la campagne... Il faut que ce roman-là vous amuse beaucoup.

DERVILLE.

Un roman... tiens, regarde... Sais-tu lire?

PHILIPPE, lisant.

Œuvres de Charron... *de... de la Sagesse.*

DERVILLE.

Oui, de la Sagesse.

PHILIPPE.

C'est drôle que vous puissiez lire aussi couramment dans ce livre-là; car enfin ça doit être de l'hébreu pour vous.

DERVILLE.

Qu'est-ce que c'est, monsieur Philippe?... je crois que vous faites le plaisant. Sachez que ce livre-là peut tout apprendre.

PHILIPPE.

Apprend-il aussi à payer les dettes?

DERVILLE.

Non pas, mais à les oublier.

PHILIPPE.

En ce cas, Monsieur, vous devriez le faire lire à vos créanciers : ces gens-là ont des mémoires... Vous avez eu beau quitter Paris, venir vous établir à la campagne, je crois qu'ils vous ont suivi : car j'ai aperçu tout à l'heure, à l'auberge du Soleil d'or, des figures de connaissance.

AIR : *Un homme pour faire un tableau.*

Il faudra, faute de payement,
Renouveler chaque créance;
Comme cela revient souvent,
Et que j'ai de la prévoyance,
J'ai sur moi des papiers timbrés.
(Il les lui présente.)

DERVILLE.

Écrire en plein air!

PHILIPPE.

Le temps presse.
(Montrant le livre qu'il tient.)
Et tenez, vous les signerez
Sur le livre de la Sagesse.

DERVILLE, prenant le papier et le mettant dans sa poche.

Va te promener toi et mes créanciers. Cherchez donc le calme et la solitude. C'est en vain qu'on veut fuir le monde et les hommes... Avec ces gaillards-là, il n'y a pas moyen d'être misanthrope.

PHILIPPE.

Mais aussi, Monsieur, pourquoi vous mettez-vous misanthrope?... comme s'il n'y avait pas



THIBAUT,

À MERVEILLE, J'ARRIVE À PROPOS

(Le Baiser au Porteur, Sc. 11)

d'autre état dans le monde... Au moment de toucher une dot superbe, dont nous avions grand besoin; à la veille d'épouser une femme charmante, dont vous êtes amoureux fou, vous abandonnez la noce, le château de la tante, et vous venez vous réfugier dans ce petit village, où, depuis quatre jours, nous sommes tous les deux à l'auberge; et pourquoi? parce qu'il vous a passé par la tête des idées de philosophie.

DERVILLE.

Oui, je t'ai dit cela dans le premier moment; mais, vois-tu, en fait de philosophie, moi, je n'en ai que quand je ne peux pas faire autrement.

AIR de *Lantara*.

Quand l'amour ou Bacchus m'appelle
Dans un boudoir ou dans un gai festin,
Joyeux convive, amant fidèle,
Je vante et l'amour et le vin;
Si j'ai blâmé leur ivresse indiscrète,
C'était, hélas! philosophe obligé,
Quand le docteur me mettait à la diète,
Ou quand l'amour me donnait mon congé.

Et aujourd'hui, je suis précisément dans cette dernière catégorie.

PHILIPPE.

Vraiment?

DERVILLE.

Eh! oui : voilà trois ans que je suis admis dans la société de madame de Vervelles; je n'ai pu voir sa nièce, cette aimable veuve, la charmante Jenny, sans l'adorer, sans en perdre la tête... Tu le sais, tout était conclu, arrangé : le mariage allait se faire, lorsque notre tante, une tête vive, romanesque, mais la meilleure femme du monde...

PHILIPPE.

Vous oppose un rival : M. de Valbrun, ce gros major.

DERVILLE.

Du tout; pour rien au monde elle ne manquerait à ses serments. Ce n'est pas une femme comme une autre; elle a mille qualités, et n'a qu'un seul défaut, qui tient peut-être à l'éducation : c'est qu'elle veut qu'on soit fidèle à sa femme.

PHILIPPE.

Fidèle?

DERVILLE.

Oui, mon ami; elle est là-dessus d'un rigorisme... c'est-à-dire que ce n'est plus un préjugé, ça devient un ridicule : elle regarde la moindre inconstance, la moindre infidélité comme un crime que rien ne peut expier.

PHILIPPE.

Eh bien! puisque vous le saviez...

DERVILLE.

Aussi je m'observais; et je m'étais maintenu avec assez de bonheur, lorsque la veille du mariage j'étais allé à la chasse, et je m'arrêtai pour me rafraîchir dans une ferme où j'aperçus une petite fille charmante! tu sais, la petite Louise.

PHILIPPE.

Oui, Monsieur, une jolie brune.

DERVILLE.

J'entre en conversation; et tout en m'offrant du lait, elle m'apprend qu'elle va être rosière... c'était drôle, n'est-ce pas?... et puis d'ailleurs son lait était excellent; mais je n'avais pas sur moi d'argent, et pour la remercier, je l'embrassais sans intention, lorsque la porte s'ouvre, et je vois paraître... qui? madame de Vervelles en personne! ma future et redoutable tante. Il n'y eut pas moyen de me justifier; elle ne voulut rien entendre; et dans sa colère, elle m'annonça qu'elle allait protéger M. Valbrun, qui était amoureux de Jenny : Jenny elle-même déclara qu'elle y consentait, qu'elle ne voulait plus me voir. Alors tout fut rompu; et dans mon désespoir, je suis venu m'établir à six lieues de leur château, dans ce village, où je veux renoncer au monde, aux plaisirs et aux rosières.

PHILIPPE.

Bien vrai, monsieur?

DERVILLE.

Peux-tu en douter?... Si tu savais combien je suis malheureux d'avoir perdu celle que j'aime, et cela, par ma faute, par mon étourderie!... (On entend des violons.) Mais qu'est-ce que j'entends.

PHILIPPE.

Ce sont les violons de la noce : il y a eu un mariage ce matin; et si vous voulez attendre, vous allez le voir revenir.

DERVILLE.

Moi!... à quoi bon? pour être témoin de leur bonheur... Non, je te l'ai dit : je renonce à l'amour, aux femmes... La mariée est-elle jolie?

PHILIPPE.

C'est la petite Jeannette, la fille de notre aubergiste; elle épouse Thibaut, un fermier de madame de Vervelles : car elle a aussi de ce côté des propriétés magnifiques.

DERVILLE.

Comment! ce gros Thibaut, qui est si jaloux?... Est-il heureux d'épouser une femme comme celle-là! car cette petite Jeannette est fort bien.

PHILIPPE.

Tenez, la voici qui vient de ce côté, avec les jeunes filles de la noce.

DERVILLE, regardant.

AIR *du Pot de fleurs*.

Que ce costume rend jolie!
Quelle taille et quel pied charmant!

PHILIPPE.

Allons, encore une folie

Rappelez-vous votre serment.
Après l'aventure dernière,
Aller attaquer justement
La mariée...

DERVILLE.

Ah! c'est bien différent,
Et ce n'est pas une rosière.

Philippe, laisse-moi.

PHILIPPE.

Et votre lecture?

DERVILLE.

Je l'achèverai dans un autre moment... Je te suis.

PHILIPPE, prenant le livre qu'il emporte.

Allons, à demain la sagesse.

(Il sort.)

SCÈNE II.

DERVILLE, JEANNETTE, CHOEUR DE JEUNES PAYSANNES.

AIR : *Allons danser sous ces ormeaux.*

Ah! quel plaisir! ah! quel beau jour!
Quand l' mariage
Nous engage;
Ah! quel plaisir! ah! quel beau jour!
Ce soir la danse aura son tour.

JEANNETTE.

Chacune de vous est priée...
Sans adieu, mon mari m'attend;
Enfin me voilà mariée.

TOUTES LES JEUNES FILLES.

Ah! qu'il nous en arrive autant.
Ah! quel plaisir! ah! quel beau jour!
Quand l' mariage
Nous engage;
Ah! quel plaisir! ah! quel beau jour!
Ce soir la danse aura son tour.

(Elles sortent toutes.)

DERVILLE, retenant Jeannette, qui veut sortir.

Un moment, charmante Jeannette.

JEANNETTE.

Pardonnez, Monsieur, mais mon époux m'attend; et cette journée doit être toute à lui.

DERVILLE.

L'heureux mortel!... que ne donnerais-je pas pour être à sa place!... (Regardant Jeannette.) Voilà pourtant comme j'aurais été, donnant la main à ma femme, à ma chère Jenny!... cette idée seule...

JEANNETTE, voulant retirer sa main.

Eh bien! Monsieur...

DERVILLE.

Non, ne craignez rien! je voulais vous parler, parce que j'ai à vous gronder. Comment, Jeannette! vous vous mariez, et vous ne m'en dites rien, à moi qui loge chez votre père, qui suis de la maison? c'est fort mal; j'aime beaucoup à doter les filles sages et jolies comme vous; et je me serais chargé bien volontiers...

JEANNETTE.

Ah! la chose est faite.

DERVILLE.

En vérité?

JEANNETTE.

Depuis plus de trois mois. C'est un riche propriétaire des environs, un militaire: c'est M. le major Valbrun qui me marie.

DERVILLE.

Diable de major! qui se trouve toujours sur mon chemin... J'aurais cependant voulu faire quelque chose pour vous, et surtout pour Thibaut, qui est un honnête garçon... Eh bien! écoutez, Jeannette, je m'inscris d'avance: je veux être le parrain de votre premier enfant.

JEANNETTE.

C'est beaucoup trop d'honneur.

DERVILLE.

La place n'est pas retenue?

JEANNETTE.

Non, Monsieur.

DERVILLE.

AIR de *M. Deschalumeaux.*

Il m'en faut un gage.

JEANNETTE.

Comment?

DERVILLE.

Qu'un doux regard me remercie!

JEANNETTE.

Et que dirait Thibaut?

DERVILLE.

Vraiment,
C'est pour lui que je vous en prie,
Je veux le servir, et chez lui
Fixer la fortune jalouse.

JEANNETTE.

Vrai! vous protég'rez mon mari?
(Le regardant tendrement.)
Allons, faut être bonne épouse.

DEUXIÈME COUPLET.

DERVILLE.

Ce n'est rien; et pour son destin,
Cette faveur n'est pas la seule;
Puisque je vais être parrain,
Je prétends doter ma filleule:
Pour cela, loin d'être exigeant,
Je ne veux qu'un baiser, ma chère!

JEANNETTE.

Vrai! vous doterez notre enfant?
Allons, faut être bonne mère.

(Derville l'embrasse.)

THIBAUT, paraissant.

A merveille!... j'arrive à propos.

JEANNETTE.

Aïe!

(Elle se sauve.)

SCÈNE III.

DERVILLE, THIBAUT.

THIBAUT, à Jeannette.

C'est bon, c'est bon; je te rattraperai bien là-bas. Conçoit-on cela? elle vient à peine de dire oui, et v'là qu'elle le dit encore ici à monsieur.

DERVILLE.

Parbleu! une fois qu'on y est...

THIBAUT.

C'est une horreur! et je n'entends pas qu'ici, au village, on donne dans les manières de la ville.

DERVILLE.

Allons, ne vas-tu pas te fâcher pour un oui ou pour un non?

THIBAUT.

Pardine, Monsieur, faut-il que je vous remercie? au moment où j'allais vous faire une politesse; (montrant un papier et une écritoire qu'il tient à la main) lorsque j'allais passer chez vous pour vous prier de me faire l'honneur de signer au contrat.

DERVILLE.

Eh bien! est-ce que cela nous empêche d'être bons amis, parce que j'ai embrassé ta femme?... Voyez le grand malheur!

THIBAUT.

Air : *De sommeiller encor, ma chère.*

Je n' me doutais pas que Jeannette
Oublierait ce qu'ell' m'a juré;
Puisqu'elle est trompeuse et coquette,
D'elle et d' vous je me vengerai.
Oui, dans la colèr' qui m'enflamme,
Ça ne se pass'ra pas comm' ça!
Vous avez embrassé ma femme,
Tout le village le saura.

Car je vais de ce pas l'apprendre à tout le monde.

DERVILLE.

Y penses-tu! un garçon gros et gras comme toi, se mettre en peine pour si peu de chose! tu ne connais donc pas les usages?

THIBAUT.

Vous appelez ça un usage?

DERVILLE.

Sans doute: on embrasse toujours une mariée.

THIBAUT.

C'est-à-dire que si vous étiez l'épouseux, vous souffririez que je venissions à votre barbe...

DERVILLE.

Mais oui.

THIBAUT.

Eh bien! je ne m'y fierais pas.

DERVILLE.

Tu as tort. Écoute: promets-moi de ne pas faire de peine à Jeannette; et si je me marie, tu rendras à ma femme le baiser que j'ai pris à la tienne.

THIBAUT.

Oui, croyez cela.

DERVILLE.

Je t'en donne ma parole.

THIBAUT.

Laissez-moi donc: vous voulez me faire taire; mais si lors de votre mariage je m'avisais d'aller me présenter chez vous, vous me feriez mettre à la porte, et vous auriez bien vite oublié votre promesse.

DERVILLE.

Si tu ne crois pas à ma parole, veux-tu mon billet?

THIBAUT.

Votre billet?... ça serait drôle!

DERVILLE.

Tu n'as qu'à parler... Donne-moi ce papier et cette écritoire... Dieu! quel bonheur!... (Fouillant dans sa poche.) J'ai justement là du papier timbré.

THIBAUT, étonné.

Vraiment?

DERVILLE, écrivant.

J'en ai toujours sur moi... pour ces occasions-là. Si tu savais combien j'en ai déjà mis en circulation! (Thibaut lui présente son chapeau sur lequel il écrit.) « Bon pour un baiser à ma femme, payable à vue, à M. Thibaut, ou à son ordre, valeur reçue comptant. » Et je signe.

THIBAUT.

Comment diable!... on dirait une lettre de change. Je vois, Monsieur, que vous êtes un brave jeune homme, que vous voulez faire honneur à vos affaires, et ça me réconcilie avec vous.

Air : *Que j' sis content* (de Bérat).

Que j' sis content! queu' bonne affaire!
J'ons un billet qu'est excellent!
C' baiser pris à ma ménagère
Va me rapporter cent pour cent.
Que j' sis content!
Ah! ah! que j' sis content!
A quelqu' dam' de haut parage
Il peut s' marier, quel bonheur!
Pour un simpl' baiser d' village,
J' touche un baiser de grand seigneur.

Quel honneur ça m' fera dans le pays! je cours montrer ce billet à mes amis, à mes connaissances... à tout le monde enfin.

(Reprise de l'air.)

Que j' sis content! queu' bonne affaire!
J'ons un billet qu'est excellent!
C' baiser pris à ma ménagère
Va me rapporter cent pour cent.
Que j' sis content!
Ah! ah! que j' sis content!

(Il sort.)

SCÈNE IV.

DERVILLE, *seul, riant.*

L'aventure est impayable!... Dieu!... si je n'avais jamais signé d'autres lettres de change!... Ah! ah!

AIR : *Vos maris en Palestine.*

Je ris, vraiment, quand j'y pense,
Thibaut entend fort bien raison.
Que n'a-t-on ma conscience
Chez tous les gens du grand ton!
Combien de maris bons apôtres,
Passeraient pour amants heureux,
Par leurs exploits seraient fameux,
S'ils pouvaient ravoir chez les autres
Tout ce qu'on a pris chez eux!

SCÈNE V.

DERVILLE, PHILIPPE.

PHILIPPE.

Ah! Monsieur, quelle nouvelle!

DERVILLE.

Eh bien! qu'est-ce que tu as donc?

PHILIPPE.

Si vous saviez qui je viens de rencontrer! vous ne pourriez jamais le deviner.

DERVILLE.

Raison de plus pour que tu me le dises tout de suite.

PHILIPPE.

Je viens de voir un superbe landau, dans lequel étaient madame la baronne de Vervelles et sa nièce.

DERVILLE.

Jenny! Jenny dans ces lieux!... et quel motif peut l'amener?

PHILIPPE.

C'est ce que je me suis demandé... Mais le plus étonnant, c'est que ces dames, en m'apercevant, ont fait un geste de joie et de surprise. « Philippe, m'a dit la tante, est-ce que ton maître, le colonel Derville, serait ici? — Oui, madame la baronne, ai-je répondu en m'inclinant. — Ah! quel bonheur!... Annonce-lui notre arrivée; ou plutôt non, ne lui dis rien : nous allons le surprendre, et c'est nous qui irons lui faire visite. »

DERVILLE.

Qu'est-ce que tu m'apprends là? Jenny qui ne voulait plus me revoir; la baronne qui avait rompu mon mariage... Ah çà! voyons, es-tu bien sûr?

PHILIPPE.

Tenez, Monsieur, voici ces dames, qui vous l'attesteront mieux que moi.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, MADAME DE VERVELLES, JENNY.

DERVILLE, *à part, les regardant.*

Il a raison, ce sont bien elles... J'ai peine à contenir ma joie.

MADAME DE VERVELLES.

Allons, ma nièce, avançons.

DERVILLE.

En croirai-je mes yeux? (*A madame de Vervelles.*) C'est vous que je revois! c'est vous, Madame, dont la présence vient consoler le cœur d'un malheureux exilé!

JENNY.

Certainement, Monsieur, ce n'est pas moi...

MADAME DE VERVELLES.

Taisez-vous, ma nièce, et laissez-moi parler. Colonel, nous étions loin de vous soupçonner en ces lieux, car nous y venions tout uniment pour renouveler le bail de plusieurs de nos fermiers; mais je pense qu'on ne peut jamais trop tôt réparer ses torts, et je viens vous faire mes excuses.

DERVILLE, *à part.*

A moi?

JENNY.

Je ris de son étonnement.

MADAME DE VERVELLES.

Oui, colonel, la sublime action que vous avez faite m'a touchée de tendresse et d'admiration.

DERVILLE, *à part.*

Qu'est-ce qu'elle dit donc?

MADAME DE VERVELLES.

Et je ne me pardonnerai jamais d'avoir pu vous accuser dans le moment même où vous nous donniez un si bel exemple de grandeur d'âme et de chasteté.

DERVILLE, *à part.*

Ah çà! il y a quelque quiproquo! (*Haut.*) Je vous avoue, Madame, que de pareils éloges...

JENNY.

Eh! oui, ma tante, vous voyez bien que vous embarrassez monsieur; vous le faites rougir, et il vaut mieux ne pas lui parler de cette admirable action.

DERVILLE, *d'un air modeste.*

Admirable... admirable... au bout du compte, qu'ai-je fait? (*bas, à Philippe*) car enfin, je ne serais pas fâché de savoir...

PHILIPPE.

Moi de même... Voilà la curiosité qui me prend.

MADAME DE VERVELLES.

Allez, colonel, nous savons tout : cette petite Louise, ma fermière, était venue souvent au château; elle n'avait pu vous voir sans prendre pour vous de tendres sentiments.

DERVILLE.

Vraiment?

Air *du premier Pas.*

(A part.)

Serait-ce moi?
Ah! grands dieux! quand j'y pense,
Si j'avais su...

MADAME DE VERVELLES.

Fidèle à votre foi,
On vous a vu, modèle de constance,
Sans intérêt protéger l'innocence.

DERVILLE, bas à Philippe.

Ce n'est pas moi. (*bis.*)

DEUXIÈME COUPLET.

MADAME DE VERVELLES.

De son hymen voulant hâter l'approche,
De la doter vous vous fîtes la loi,
En lui donnant, bienfaiteur sans reproche,
Trois mille francs tirés de votre poche.

DERVILLE, bas à Philippe, montrant son gousset.

Ce n'est pas moi. (*bis.*)

PHILIPPE.

Qu'est-ce que cela vous fait?... laissez-la croire.

MADAME DE VERVELLES.

Au moment où je vous ai surpris, elle vous témoignait sa reconnaissance, et c'est moi qui ai mal interprété ce baiser paternel.

DERVILLE.

Paternel, c'est le mot... Mais comment avez-vous pu savoir de pareils détails? moi, d'abord, je n'en avais parlé à personne.

JENNY, à part.

Je le crois bien, et pour cause.

MADAME DE VERVELLES.

Mais c'est Louise elle-même.

DERVILLE.

Louise?

MADAME DE VERVELLES.

Oui, Monsieur; c'est Louise qui, en présence de ma nièce, nous a raconté toute cette histoire.

DERVILLE, à Jenny.

Comment! Madame, il serait vrai?

JENNY, froidement.

Oui, Monsieur, il est vrai que Louise nous a dit tout cela.

MADAME DE VERVELLES.

Bien mieux, grâce à vos mille écus, elle a épousé votre protégé: elle est maintenant madame Bastien, et cette action vous a rendu tous vos droits.

DERVILLE.

Il se pourrait! (Embrassant Jenny.) Ah! ma chère Jenny! (puis à madame de Vervelles) ah! ma tante!...

MADAME DE VERVELLES.

Air : *Dans ce castel dame de haut lignage.*

Que faites-vous? quel transport vous anime?

DERVILLE.

Ne puis-je pas, dans ce jour fortuné,
Toutes les deux vous embrasser sans crime?
On m'accusait, et tout est pardonné!
Un doux espoir me ranime et m'égaye,
Sur l'avenir me voilà rassuré.

(Regardant la tante.)

Car, malgré moi, si le passé m'effraye,

(Regardant Jenny.)

Par le présent mon cœur est enivré.

Il est donc vrai, ma chère tante! tous les nuages sont dissipés... vous consentez à mon bonheur.

MADAME DE VERVELLES.

Eh! mais... quant à moi, je n'y vois point d'obstacles... Après une action comme la vôtre, moi, qui vous parle, je vous épouserais les yeux fermés.

DERVILLE, effrayé.

Ah Dieu! (Se reprenant.) C'est bien aussi ce que je ferais, Madame, si j'en étais là.

MADAME DE VERVELLES.

Oui, mais ce n'est pas de moi, c'est de ma nièce qu'il s'agit; elle n'est pas encore décidée, elle voudrait des preuves encore plus grandes, s'il est possible; et puis le major Valbrun qui lui fait la cour, est aussi fort aimable; enfin, tâchez de la persuader; je vous laisse avec elle; je vais au château, où mon homme d'affaires m'attend pour terminer avec mes fermiers.

DERVILLE.

Adieu, ma chère tante... Philippe, suivez madame la baronne.

(Philippe et madame de Vervelles sortent.)

SCÈNE VII.

DERVILLE, JENNY.

DERVILLE.

L'ai-je bien entendu? Eh quoi! Madame, ce n'est plus votre tante, c'est vous seule qui vous opposez à notre mariage! douteriez-vous encore de ma tendresse?

JENNY.

J'aurais grand tort en effet, après les preuves que vous m'en avez données, après le récit héroïque que nous venons d'entendre, et dont je vous prie de me répéter certains détails.

DERVILLE.

Non, n'en parlons plus, je vous en conjure; nous voilà seuls : votre tante n'est plus là... je ne sais comment vous faire un aveu qui va renverser ma réputation, mais je veux vous devoir à vous-même, à mon amour, et non pas à un mensonge.

JENNY.

Que dites-vous?

DERVILLE.

Qu'il faut que j'aie été protégé par le hasard le plus heureux et le plus étonnant, car, dans tout ce qu'on vient de vous raconter, il n'y a pas un mot de vrai.

JENNY, *à part, en riant.*

Allons, du moins il est honnête homme... (*Haut, affectant la surprise.*) Comment, monsieur !...

DERVILLE.

Oui, Madame; il faut que j'aie, de par le monde, quelque cousin qui porte mon nom, et qui soit bon sujet; il aura voulu relever l'honneur de la famille par un trait expiatoire; mais je ne veux pas lui ravir une gloire qui lui appartient, ni prendre sur moi une responsabilité aussi grande; car enfin, une réputation comme celle-là est trop difficile à soutenir.

JENNY.

Quoi, Monsieur !...

DERVILLE.

Pardonnez-moi ma franchise; je ne me suis jamais fait à vos yeux meilleur que je n'étais... Eh bien ! oui, je l'avoue; une femme jolie a toujours le don de me plaire : vous ne pouvez en douter, puisque je vous adore... Mais comment ai-je su que vous étiez la plus aimable des femmes ? par la comparaison... Ce n'est pas, d'après le système de votre tante, une admiration aveugle et exclusive, c'est une tendresse motivée; et franchement, n'est-il pas pour vous plus flatteur d'être aimée par quelqu'un qui s'y connaît ?

JENNY.

C'est-à-dire que je dois vous savoir gré même de vos infidélités ?

DERVILLE.

Non, ce n'est pas tout à fait cela que je prétends; mais, après l'aveu que je vous ai fait, vous devez ajouter foi à mes discours, car il serait aussi trop injuste de ne croire qu'à ce qui m'accuse. Eh bien ! j'ai pu être étourdi, extravagant, jamais je ne fus infidèle; jamais, Jenny, je n'ai cessé de vous aimer; et je vous promets le même amour, la même franchise... je commence dès aujourd'hui; car, vous le voyez, je m'expose à vous perdre plutôt que de vous tromper.

JENNY, *lui tendant la main.*

Derville, vous êtes un aimable homme; et quels que soient vos torts, si vous en avez, je n'ai plus de mémoire pour me les rappeler; mais promettez-moi que, dorénavant, pas la moindre étourderie, pas la moindre aventure... Ce que je crains le plus, c'est d'attirer sur moi les regards; c'est de me trouver mêlée dans les propos, dans les discours du monde, et voilà ce qui m'a tant choquée dans cette aventure de Louise, qui, du reste, n'était qu'une plaisanterie. Mais si pareille chose devait se renouveler...

DERVILLE.

Je consens à perdre tous mes droits; je renonce à votre main si désormais je donne lieu au plus léger propos. Je cours retrouver votre tante et lui faire part de tout mon bonheur.

(*Il sort.*)

SCÈNE VIII.

JENNY, THIBAUT.

JENNY.

Ce pauvre Derville ! je crois qu'il dit vrai et qu'il m'aime réellement... Eh mais ! n'est-ce pas Thibaut, le fermier de ma tante, et le nouveau marié ?... Quel air triste et rêveur !...

THIBAUT.

Morgué ! il faut convenir que j'ons fait là une belle affaire; tout le monde se moque de moi dans le village, avec mon chien de billet; et de plus, v'là le bail qui va m'échapper... (*Se frappant le front avec le poing.*) Morbleu ! tous les malheurs à la fois !

JENNY.

Eh ! mais, Thibaut, qu'y a-t-il donc ?

THIBAUT, *ôtant son chapeau.*

(*A part.*) Dieu ! la nièce de madame la baronne... (*Haut.*) Y a, Madame, sous votre respect, que le jour de mes noces commence avec un fameux guignon; je ne sais pas comment ça finira. D'abord, il sont là cinq ou six fermiers des environs, qui s'avisent de surenchérir sur mon bail; et comme en outre M. l'intendant les protége, il est bien sûr qu'ils l'emporteront; et me voilà ruiné.

JENNY.

Sois tranquille : tu es un honnête garçon que je connais depuis longtemps; et si je dis en ta faveur un mot à ma tante, cette protection-là en vaudra peut-être bien une autre.

THIBAUT, *avec joie.*

Vrai, Madame ! vous auriez cette bonté-là... Dieu ! que ça serait bien fait ! et en conscience ça m'est dû, ça sera un dédommagement à ce qui m'arrive.

JENNY.

Comment ! encore un accident !

THIBAUT.

Oui, Madame; et un accident bien désagréable pour un mari; j'ai été attrapé comme un sot, et pour comble de bonheur, j'ai été le dire à tout le monde.

JENNY.

Conte-moi donc cela.

THIBAUT.

Oh ! volontiers; vous ne pouvez pas manquer

de le savoir. J'ai épousé aujourd'hui la petite Jeannette que vous connaissez sans doute.

JENNY.

Oui, elle est fort jolie.

THIBAUT.

Elle est surtout fort éveillée; je l'ai quittée un instant en sortant de l'église, et, à mon retour, je l'ai trouvée ici auprès d'un beau monsieur qui l'embrassait... Ah dame! moi qui ne plaisante pas là-dessus, vous sentez bien que j'ai fait du bruit; je voulais ameuter tout le village, mais le monsieur, pour m'apaiser, m'a promis que, s'il se mariait, je prendrais ma revanche avec sa future.

JENNY, riant.

En vérité... (A part.) Ce pauvre Thibaut! j'ai peine à m'empêcher de rire... (Haut.) Et tu t'es contenté de cette promesse?

THIBAUT.

Ah bien oui! pas si bête! je voulais des sûretés, et il m'a fait un billet *d'un baiser payable à vue.*

JENNY, riant.

Ah! ah!

THIBAUT.

Tenez, voilà que vous riez aussi: tout le monde rit quand je parle de ce billet.

JENNY.

L'aventure est assez gaie.

THIBAUT.

Je le croyais comme vous; mais, à présent, je ne dis pas cela.

AIR : *Bonjour, mon ami Vincent.*

Je vois l' notaire et son clerc
Qui m' disent que j' suis un' bête.
Je passe chez l' magister
Qu'est encor plus malhonnête.
Pourtant, que j' lui dis, c' papier c'est sacré.
Plus que lui, mon cher, vous êtes timbré.
J'enfonc' mon chapeau sur ma tête,
Et v'là tout' la class' qui cri' sur mes pas :
« Ça vous va-t-il bien? ça n' vous blesse-t-il pas? »

Enfin des lardons de toute espèce; et je crains qu'on ne finisse par en faire une chanson.

JENNY.

Je te plains, mon cher Thibaut; voilà une malheureuse affaire.

THIBAUT.

Très-malheureuse! car ce n'est pas le tout qu'on rie à mes dépens, je prévois qu'on me fera banqueroute; le monsieur au billet est trop mauvais sujet pour trouver à se marier, et je suis volé comme dans un bois.

(Derville entre.)

(A part.) Ah! voici c'te mauvaise paye.

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS, DERVILLE.

DERVILLE, à Jenny.

Je suis au comble de mes vœux!... Dès que j'ai eu appris à votre tante que j'avais obtenu mon pardon, elle a donné son consentement; et dès aujourd'hui je serai votre époux.

THIBAUT.

Qu'est-ce que j'apprends là?

AIR : *Gai Coco.*

(A Derville.)

Vous épousez madame!

(A Jenny.)

C'est vous qui s'rez sa femme!
Que j'en ai d' joie dans l'âme!
De moi l' ciel a pitié.

JENNY.

Eh! mais, que veux-tu dire?

THIBAUT.

C'est tout c' que je désire,
De moi l'on n' peut plus rire,
Car je serai payé.

JENNY.

Comment?

THIBAUT.

Surprise extrême!
C'est mon débiteur lui-même.
C'est lui qu'a pris, Madame,
Ce baiser à ma femme!
Plus de peine,
Quelle aubaine!
Quel bonheur peu commun!
Que j' sis fâché, morguenne!
Qu'il n'en ait pris qu'un.

JENNY.

Eh bien! vous entendez, Monsieur?

DERVILLE, à part.

Je suis perdu... (Affectant un air tranquille.) Qu'est-ce que c'est? qu'est-ce que cela veut dire?

JENNY.

Cela veut dire que je n'ai point oublié nos conventions, et que je retire ma parole.

THIBAUT.

Non pas, Madame, non pas! il ne faut pas vous en aviser, parce que vous sentez bien que ma créance... (Se fouillant.) Eh bien! où est-il donc, ce maudit billet?

DERVILLE, à part.

Dieu! s'il l'avait égaré! (Haut.) Vous voyez bien, Madame, que cet imbécile-là ne sait ce qu'il dit; il est ivre, ou il a perdu la tête, et je le défie de nous montrer ce papier dont il parle. (Le menaçant de loin.) Fais-le donc voir, si tu l'oses.

JENNY.

C'est votre présence qui l'intimide; mais je lui déclare, moi, que ma protection est à ce prix, et qu'il n'aura le bail de la ferme qu'au moment où il me remettra ce billet.

THIBAUT, se fouillant toujours.

Oh! vous l'aurez, Madame, vous l'aurez... Dire que je l'avais encore là tout à l'heure! je l'aurai laissé sur la table... Ah! voilà Jeannette... ma femme; viens ici, madame Thibaut.

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS, JEANNETTE.

JEANNETTE.

Eh! mon Dieu, qu'y a-t-il donc?

THIBAUT.

N'as-tu pas vu à la maison un papier que j'ai laissé traîner?

JEANNETTE.

Oui, Monsieur, c'est moi qui l'a pris.

THIBAUT, à Jenny.

Vous le voyez bien. (A Jeannette.) Donne-le-moi vite; notre fortune en dépend.

JEANNETTE.

Moi! vous le donner! Fi! Monsieur, fi! vous dis-je. Je me le suis fait lire, ce papier; et vous devriez avoir honte... qu'est-ce que cela signifie?... un homme marié avoir des valeurs comme celle-là en portefeuille!... (Pleurant.) Ah bien! si mon père le savait...

THIBAUT.

Taisez-vous, madame Thibaut; c'est un recouvrement! et vous qui parlez, si ce matin vous n'aviez pas fait des dépenses, je n'aurais pas été obligé de prendre des effets comme ceux-là en payement.

JENNY.

Enfin, Jeannette, voyons ce papier; j'espère qu'à moi vous pouvez bien le confier.

JEANNETTE.

Oh! mon Dieu, Madame, je ne demanderais pas mieux; mais je ne l'ai plus.

THIBAUT.

Elle ne l'a plus!... je suis ruiné.

DERVILLE, à part.

Je respire.

JEANNETTE.

C'était une petite feuille en long, mais pire qu'un billet doux ordinaire, parce que c'était sur papier timbré.

THIBAUT.

Et comment savez-vous ça?

JEANNETTE.

Parce que j'ai rencontré le major Valbrun, que j'ai prié de me le lire.

JENNY.

Le major!

DERVILLE.

C'est fait de moi.

JEANNETTE.

Alors il m'a dit en riant: « Mon enfant, si vous voulez me passer ce billet-là à mon ordre, je vais vous l'escompter. » Moi, qui ne savais pas ce que c'était, je lui ai dit: « Je ne demande pas mieux; » alors, c'est drôle, il m'a donné un baiser.

THIBAUT.

Bravo! c'est le second d'aujourd'hui.

JEANNETTE.

Et moi je lui ai laissé le papier.

DERVILLE.

Ah! grands dieux! entre les mains du major! un billet au porteur!

JENNY.

La, Monsieur, vous en convenez donc?

DERVILLE.

Oui, morbleu!... mais je vais retrouver le major.

MORCEAU D'ENSEMBLE.

AIR : *Pour tromper un pauvre vieillard* (DU TABLEAU PARLANT).

JENNY, à Derville.

C'est affreux! c'est indigne à vous!
Abuser du cœur le plus tendre!
Non, je ne veux plus rien entendre,
Je n'écoute que mon courroux.

JEANNETTE, à Thibaut.

C'est affreux! c'est indigne à vous!
Voyez quel mari doux et tendre!
Mais je ne veux plus rien entendre,
Je me moque de son courroux.

DERVILLE, à Jenny.

C'est affreux! c'est indigne à vous!
Mépriser l'amant le plus tendre!
Ce billet! je veux le reprendre,
Ou, s'il refuse de le rendre,
Qu'il redoute tout mon courroux.

THIBAUT, à Jeannette.

C'est affreux! c'est indigne à vous!
Quand ma fortune en peut dépendre!
Ce billet! vous le laissez prendre!
Je n'écoute que mon courroux.

(Derville sort par le fond, Jeannette par la gauche, et Thibaut par la droite.)

SCÈNE XI.

JENNY, seule.

Décidément, ce maudit billet est en circulation, et Dieu sait si M. Valbrun va nous épargner! lui qui était déjà piqué contre moi; de quelles plaisanteries ne va-t-il pas m'accabler! Je me vois la fable de la société, et pour qui? pour un ingrat, pour un étourdi, qui compromet sans cesse son bonheur et le mien... moi qui ai été mille fois trop bonne... moi qui l'ai déjà sauvé à son insu et à celui de ma tante; mais cette fois-ci, je serai inexorable... je ne pardonnerai plus.

SCÈNE XII.

JENNY, MADAME DE VERVELLES.

MADAME DE VERVELLES.

Eh bien! ma chère amie, tout est arrangé; tu t'es rendue, tu as bien fait; il est si doux de rendre heureux ceux qui le méritent!

JENNY, froidement.

Oui, quand ils le méritent.

MADAME DE VERVELLES.

Il me semble que personne ici n'a plus de droits que le colonel. Ce cher Derville, quand il me demandait mon consentement, il était si troublé, que moi-même j'en ai été émue!... Il est des souvenirs qui ne peuvent s'effacer.

JENNY.

J'en suis fâchée pour vous, ma chère tante; mais vous en serez pour vos frais d'émotion, car, à coup sûr, je n'épouserai jamais le colonel.

MADAME DE VERVELLES.

Qu'est-ce que vous m'apprenez là?

JENNY.

L'exacte vérité; ma résolution est prise, et je n'en changerai jamais.

MADAME DE VERVELLES.

AIR du vaudeville de *la Somnambule*.

Qu'entends-je? ô ciel! vous seriez inconstante?
Y pensez-vous? quel exemple immoral!
Vous ma nièce?

JENNY.

Et cependant ma tante,
Si je n'aime plus.

MADAME DE VERVELLES.

C'est égal!
Car une femme qui s'honore,
Pour son amant observant le traité,
Ne l'aimant plus, doit l'épouser encore,
Par respect pour la fidélité.

Ce pauvre jeune homme!

JENNY.

Elle va le plaindre à présent!

MADAME DE VERVELLES.

Oui, certes, je dois le plaindre et le défendre... Quelle conduite que la sienne! son aventure avec Louise est admirable.

JENNY.

Eh bien! ma tante, ça ne suffit pas.

MADAME DE VERVELLES.

Comment! ça ne suffit pas!... Je sais bien qu'il n'est pas encore à la hauteur des Céladons et des Amadis; mais il faut de l'indulgence; il faut considérer dans quel temps nous vivons; et certes, dans ce moment-ci, en fait de fidélité et de constance, vous ne trouverez rien de mieux... Ainsi donc, vous n'avez point d'excuses, et vous l'épouserez.

JENNY.

Non, ma tante.

MADAME DE VERVELLES.

Vous l'épouserez!

JENNY.

Non, non, cent fois non... et j'ai des motifs...

MADAME DE VERVELLES.

Quels motifs, s'il vous plaît?

JENNY.

Des motifs... qui font que... enfin, ma tante, il est inutile de vous les dire.

MADAME DE VERVELLES.

Et moi, je veux les connaître. Parlez: qu'avez-vous à lui reprocher?

JENNY, à part.

Je ne sais plus que lui dire; ma foi, inventons...

MADAME DE VERVELLES.

Eh bien! ma nièce?

JENNY, avec mystère.

J'ai appris qu'il avait des dettes, des créanciers, et vous sentez qu'une pareille conduite...

MADAME DE VERVELLES.

Est très-répréhensible..., j'en conviens; mais cependant, ma nièce...

JENNY.

Taisons-nous, le voici... et surtout ne lui en dites rien... (à part) car s'il savait ce que je viens d'inventer sur son compte.

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENTS, DERVILLE.

DERVILLE, à part.

Allons, allons, je n'en suis pas fâché; cela apprendra à M. de Valbrun à faire le mauvais plaisant. Dieu! ce sont ces dames!

MADAME DE VERVELLES.

AIR : *Ces postillons sont d'une maladresse.*

Approchez-vous, je cherche à vous défendre,
Mais en vain, car dans son courroux
Jenny refuse de m'entendre,
Et veut changer.

DERVILLE.

Que dites-vous?

MADAME DE VERVELLES.

Oui, colonel, le croiriez-vous?
Ma nièce a des goûts infidèles.

DERVILLE.

O ciel! c'est bien mal! c'est affreux
(Se montrant lui et madame de Vervelles.
Et surtout avec les modèles
Qu'elle a devant les yeux.

JENNY, à part.

Je crois vraiment qu'il me raille encore.

MADAME DE VERVELLES.

Oui, mon cher Derville ; ma nièce veut retirer sa parole ; elle refuse de vous épouser, sous prétexte que vous avez des dettes et des créanciers.

JENNY, lui faisant signe de se taire.

Ma tante, je vous en prie...

DERVILLE.

Quoi ! Madame, on vous aurait dit... Vous me permettrez de m'expliquer : vous savez que j'ai un oncle, le vieux commandeur, qui est immensément riche, mais qui n'a jamais eu d'activité, qui est lent dans tout ce qu'il fait. Il m'a promis de me laisser sa succession ; et vous sentez que là-dessus on ne peut pas presser les gens ; aussi, par délicatesse, je me suis permis d'anticiper sans lui en rien dire ; c'est ce qui fait que j'ai peut-être cinq, six, ou sept créanciers, peut-être plus.

JENNY.

Comment ! il serait vrai ! Eh bien ! par exemple, j'étais loin de me douter...

MADAME DE VERVELLES.

Fais donc l'étonnée ; c'est toi qui me l'as dit.

JENNY.

Oui, mais c'est que je croyais... c'est-à-dire, j'imaginais... (A part.) Enfin, avec lui, il n'y a pas moyen de faire une seule supposition ! (Haut.) Fi ! Monsieur, c'est indigne, vous avez tous les défauts.

MADAME DE VERVELLES.

D'accord ; mais il est fidèle.

DERVILLE, baissant les yeux.

Oui, comme dit madame, je suis...

JENNY.

Je crois qu'il ose encore parler de sa fidélité.

MADAME DE VERVELLES.

Et pourquoi pas ? cette qualité-là, selon moi, tient lieu de toutes les autres.

DERVILLE.

Je suis bien de l'avis de madame.

JENNY.

Comme vous voudrez ; mais si monsieur n'a que cela à mettre dans la balance... En vérité, j'ai peine à me contraindre. Eh bien ! oui, Monsieur, ma tante vous a dit la vérité ; je vous refuse, parce que vous n'avez point d'ordre, ni de tenue, ni de conduite ; je déteste les créanciers, et jamais je n'épouserai quelqu'un qui aura des lettres de change... (avec intention) ou des billets en circulation.

MADAME DE VERVELLES.

Et moi, ma nièce, je trouve que vous êtes d'une injustice extrême.

DERVILLE, d'un ton hypocrite.

C'est ce que je n'osais pas vous dire.

MADAME DE VERVELLES.

Et puisque vous m'y forcez, c'est moi qui me charge d'acquitter toutes ses dettes, de satisfaire tous ses créanciers.

DERVILLE, de même à Jenny.

Vous voyez ce dont vous êtes cause.

MADAME DE VERVELLES.

J'espère qu'après cela vous n'aurez plus de prétexte, et que rien ne vous empêchera de tenir une promesse à laquelle l'honneur de la famille est engagé. Venez, mon cher neveu.

DERVILLE.

Je vous rejoins dans l'instant.

MADAME DE VERVELLES.

Mais c'est que vous avez des renseignements à me donner sur ces créanciers.

DERVILLE.

Rien n'est plus facile ; d'ailleurs il y a ici *au Soleil d'or* une députation de ces messieurs ; et en envoyant un de vos gens... (Bas à madame de Vervelles.) Rien qu'un mot pour la fléchir, et je suis à vous.

(Madame de Vervelles sort par la droite.)

SCÈNE XIV.

JENNY, DERVILLE.

JENNY.

Enfin, elle s'éloigne. Je vous trouve bien hardi, Monsieur, lorsque vous êtes coupable, lorsqu'avec raison je suis irritée contre vous, d'oser encore plaisanter avec ma tante, et vous égayer à mes dépens, moi qui d'un mot pouvais vous confondre !

DERVILLE.

Moi, Madame !

JENNY.

Oui, Monsieur, vous me comprenez fort bien. Allez, je vous déteste, je vous hais, et même je vous le déclare, sans prévention, sans colère : et plus j'interroge mon cœur, plus j'y vois que je ne vous ai jamais aimé.

DERVILLE.

Eh bien ! Madame, voilà ce que je ne croirai jamais ; et puisque je n'ai plus aucun ménagement à garder...

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENTS, PHILIPPE.

PHILIPPE, mystérieusement.

Monsieur, Monsieur ! de mauvaises nouvelles !

DERVILLE.

Eh parbleu ! ne te gêne pas, dis-les tout haut ; au point où nous en sommes, ça ne peut pas nous brouiller.

PHILIPPE.

Eh bien! je viens de rencontrer madame Bastien, autrefois mademoiselle Louise, la petite fermière, qui arrivait pour la noce de Thibaut, où elle était invitée; je l'ai fait jaser, et j'ai appris par elle que madame savait à quoi s'en tenir sur votre aventure héroïque, puisque c'était elle qui en était l'auteur.

DERVILLE.

Que dis-tu?

JENNY, voulant faire taire Philippe.

Philippe, je vous défends...

DERVILLE.

Et moi, je t'ordonne de parler.

PHILIPPE.

C'est madame qui a doté Louise, à condition qu'elle raconterait devant madame la baronne l'histoire que celle-ci vous a récitée.

DERVILLE.

Comment! il serait vrai? (A Jenny.) Ah! je suis trop heureux!

AIR de Téniers.

Oui, je le vois ici malgré vous-même,
Je suis aimé.

JENNY.

Non, je vous hais toujours.

DERVILLE.

Et moi je crois, dans mon bonheur extrême,
Vos actions plutôt que vos discours.
Oui, cet amour que je réclame,
Qui me rend heureux à jamais,
Vous avez dû le cacher dans votre âme,
Vous qui cachez tous vos bienfaits!

JENNY.

Eh bien! vous avez tort; et depuis cette dernière aventure, depuis que M. Valbrun...

PHILIPPE.

Oh! rassurez-vous, Madame, il n'y a pas le moindre danger; le médecin l'a dit lui-même, cette blessure ne sera rien.

JENNY.

Quoi! quelle blessure? qu'y a-t-il donc?

DERVILLE.

Et qui est-ce qui t'a prié de parler?

JENNY.

Je le devine. Vous l'avez défié. Vit-on jamais pareille extravagance? pour une plaisanterie, pour un badinage, aller exposer ses jours!

DERVILLE.

AIR de *Céline.*

Pour un baiser de ce qu'on aime,
On peut gaiement risquer le coup fatal;
Vaincu, me disais-je en moi-même,
Je ne vois pas le bonheur d'un rival:
Mais vainqueur, jugez quelle chance!
J'avais l'espoir que, sans bruit, sans éclat,
Vous daigneriez, pour récompense,
Me donner le prix du combat.

(A Philippe.) Mais, du reste, tout est arrangé, n'est-ce pas?

PHILIPPE.

Oui, Monsieur. Le major voulait d'abord envoyer ce billet à madame de Vervelles, votre tante.

JENNY.

Ah! mon Dieu!

PHILIPPE.

Mais après le combat, il m'a dit lui-même de courir après Lapierre, son palefrenier, qu'il en avait chargé.

DERVILLE.

Eh bien! où l'as-tu laissé?

PHILIPPE.

Oh! Monsieur, j'étais certain de rencontrer Lapierre au cabaret du coin, où il s'arrête toujours quand il est en course; et en effet, c'est en entrant la première personne que j'ai aperçue.

DERVILLE.

Quel bonheur!

JENNY.

Oui, donne-nous vite ce maudit billet, que nous le déchirions et qu'il n'en soit plus question.

PHILIPPE.

Impossible. Lapierre ne l'avait plus, et il ne peut pas dire comment il l'a perdu; il paraît seulement, à ce que j'ai pu comprendre, car il est dans un état... que deux ou trois bons vivants lui ont payé un excellent déjeuner, et que l'un d'eux peut-être...

JENNY.

Allons, encore une autre course.

PHILIPPE.

En effet, voilà un papier qui aura fait diablement de chemin sur la place.

JENNY.

Eh! mon Dieu!... pourvu que ma tante n'en ait pas connaissance, c'est tout ce qu'il faut. C'est elle, la voici.

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENTS, MADAME DE VERVELLES, VILLAGEOIS ET VILLAGEOISES.

CHOEUR.

AIR de *la Bergère châtelaine.*

Mes amis, quel plaisir pour nous!
Célébrons ce noble mariage;
Le bonheur de ces deux époux
Est une fêt' pour tout le village.

MADAME DE VERVELLES, montrant Derville et Jenny.

En faveur de cette alliance,
Du château je fais les honneurs;
Pour ce soir, je permets la danse,
Mais, je l'exige au nom des mœurs,
Avant tout la décence.

CHOEUR.

A la danse, à la danse.

MADAME DE VERVELLES, à Derville.

Eh bien! mon cher neveu, j'ai vu vos créanciers; tout est arrangé; tout est acquitté, et je crois maintenant (regardant Jenny) que personne ne fera plus opposition au mariage.

SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENTS; THIBAUT, JEANNETTE, entrant sur le dernier mot.

THIBAUT.

Le mariage!... c'est bon; je crois que voilà le moment.

JEANNETTE, bas à Thibaut.

Et moi, je te dis que je ne veux pas que tu te fasse payer.

THIBAUT.

Mais laisse-moi donc; c'est le seul moyen d'avoir la ferme, puisque la nièce de madame la baronne me l'a dit ce matin; et puis, devant tout le village qui se moque de moi, j'aurai pris ma revanche.

MADAME DE VERVELLES.

Qu'est-ce que c'est, Thibaut?

THIBAUT.

Rien, madame la baronne; je voulais vous demander si le mariage de M. le colonel tenait toujours.

MADAME DE VERVELLES.

Oui, sans doute.

THIBAUT.

C'est qu'alors voilà un effet souscrit par lui à mon profit; il m'a coûté cher à ravoir; mais ce n'est rien qu'un déjeuner, quand il s'agit d'une fortune.

DERVILLE, bas à Philippe.

C'est le billet.

PHILIPPE.

Il paraît qu'il est retrouvé.

THIBAUT, à Jenny.

Ce matin, Madame, vous me l'aviez demandé, et je vous l'apporte.

JENNY veut passer pour le prendre.

C'est bien, donne-le-moi.

MADAME DE VERVELLES, l'arrêtant.

Du tout, ma nièce, ne vous mêlez pas de cela... D'après nos conventions, je me suis chargée de toutes les dettes de mon neveu. (Elle passe au milieu du théâtre, et veut reprendre le billet que tient Thibaut, qui relit le papier.) Donnez, Thibaut.

THIBAUT.

Non, Madame, ce n'est pas vous que cela regarde.

MADAME DE VERVELLES.

C'est ce qui vous trompe... (Montrant les papier qu'elle tient à la main.) En voilà déjà une douzaine que je viens d'acquitter ainsi.

THIBAUT, étonné.

Vraiment!

JEANNETTE.

Eh! oui, Thibaut; c'est la tante qui paye.

THIBAUT.

Ah! (Il reste immobile.)

JEANNETTE.

Mais va donc, ou nous perdons la ferme.

THIBAUT, ôtant son chapeau et présentant le billet.

Alors, Madame, puisque c'est vous...

MADAME DE VERVELLES.

Donne, mon cher. (Lisant.) : « Bon pour un » baiser, payable à Thibaut ou à son ordre. » Qu'est-ce que c'est que cela? et qu'est-ce que signifient de pareilles dettes?

DERVILLE.

Vous voyez, ma tante, des dettes de garçon.

MADAME DE VERVELLES.

Et c'est au moment de conclure un mariage, vous que je regardais comme la sagesse même...

DERVILLE.

Il est vrai, ma tante, c'est un arriéré; mais voyez-vous... (Bas à Jenny.) Dieu! quelle idée! il n'a pas de date. (Haut.) Voyez-vous, c'est une dette si ancienne que quand je l'ai contractée, j'étais mineur, et sous ce rapport on pourrait contester la validité du billet; mais j'ai trop de délicatesse pour faire tort à un pauvre diable de créancier, que je plains de tout mon cœur; et comme vous avez promis, ma chère tante, d'acquitter toutes mes dettes...

JENNY, riant.

Oui, ma tante, vous l'avez juré.

AIR : *Que j' sis content* (de BÉRAT).

CHŒUR.

DERVILLE, JEANNETTE et PHILIPPE, avec le chœur.

Ah! pour lui quel honneur insigne!
Ah! comme il doit être content!
D'un' tell' faveur il est bien digne;
Faisons-lui notre compliment.
(Se moquant de Thibaut.)
Qu'il est content!
Ah! ah! qu'il est content!

MADAME DE VERVELLES.

Allons, Thibaut,
Puisqu'il le faut,
Je veux te faire cet honneur.

THIBAUT, faisant la grimace.

Dieu! quel honneur! Dieu! quel bonheur!
J' suis plus heureux
Que je ne veux.
(Il embrasse madame de Vervelles.)

CHŒUR.

Ah! pour lui quel honneur insigne!
Ah! le voilà payé comptant.
Etc.

THIBAUT, montrant le papier.

Faut-il donner mon acquit?

DERVILLE.

Ce n'est pas la peine.

THIBAUT.

C'est que si on voulait me payer deux fois, je suis honnête homme! et je ne voudrais pas... (A Jenny.) Eh bien! Madame, ce que vous m'aviez promis; voilà le moment... (A Jeannette qui veut l'empêcher de parler.) Laisse donc, c'est que je veux des dédommagements.

JENNY.

C'est juste. Ma tante, j'ai promis à Thibaut le bail de votre ferme; et après l'honneur qu'il vient de recevoir, personne, je l'espère, n'en est plus digne que lui.

MADAME DE VERVELLES.

Oui, Thibaut, je vous l'accorde.

THIBAUT, à part.

Je ne l'ai pas volé.

VAUDEVILLE.

Air nouveau de M. Adolphe Adam.

PHILIPPE.

Huissiers, recors, vous que l'on vexe,
Plus heureux, puissiez-vous bientôt
N'avoir affaire qu'au beau sexe,
Être traités comme Thibaut!
Votre charge alors serait bonne;
Mais ce sont souvent, par malheur,
Des coups de canne que l'on donne,
Au lieu d'un baiser au porteur.

MADAME DE VERVELLES.

Au temps de la chevalerie,
Siècles de constance et d'amour,
Plutôt que de trahir sa mie,
Un amant eût perdu le jour!
Nos galants ont moins de scrupule;
De main en main passe leur cœur;
Et leur fidélité circule
Ainsi qu'un billet au porteur.

JEANNETTE.

Un jour que la pluie était forte,
Pour traverser le grand ruisseau,
Dans ses bras Jean-Claude me porte:
En a-t-on dit dans le hameau!
Et cependant, pour tout salaire,
Ici, j'en jure sur l'honneur,
Il me dit, en m' posant à terre:
Donnez un baiser au porteur.

THIBAUT.

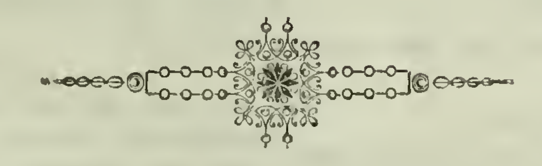
Un solliciteur se marie;
Ce n'est pas un homme d'esprit;
Mais sa femme est jeune et jolie,
Et bientôt elle est en crédit.
A son époux, qu'orgueil inspire,
Madame, pour un grand seigneur,
Donne une lettre qui veut dire:
Donnez une place au porteur.

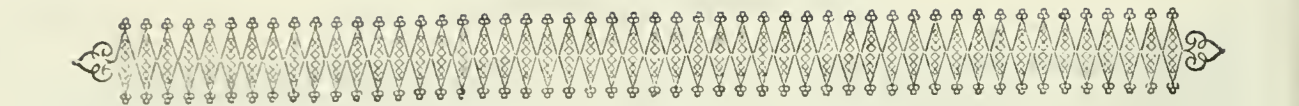
DERVILLE.

Un jeune homme épris d'une belle,
Fût-il Céladon ou Crésus,
Peut trouver près de la cruelle
Et le dédain et le refus.
Mais s'il porte à sa boutonnière
Le noble signe de l'honneur,
On voit la beauté la plus fière
Donner un sourire au porteur.

JENNY, au public.

Certain auteur dit qu'une pièce
Est un effet tiré sur vous:
Heureux si la foule s'empresse
A payer celui-ci chez nous!
Des auteurs l'âme est inquiète,
J'éprouve la même frayeur;
En bravos acquittez leur traite,
Et n'oubliez pas le porteur.





LES ADIEUX AU COMPTOIR,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase dramatique, le 9 août 1824.

En société avec M. Mélesville.



Personnages.

M. DUBREUIL, marchand d'étoffes.
MADAME DUBREUIL, sa femme.
ÉLISA, leur fille.
BERNARD, jeune tapissier.
M. COTING, tailleur.
UN JOCKEY, costumé à l'anglaise.
FRANÇOIS, domestique.

La scène se passe à Paris, dans la maison de M. Dubreuil.

Le théâtre représente un appartement assez élégant. Porte au fond Deux portes latérales. A droite, sur le devant, une petite table couverte d'un tapis; du côté opposé, une table ronde, sur laquelle on sert le déjeuner.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. ET MADAME DUBREUIL.

(Ils sortent ensemble de la chambre à gauche.)

M. DUBREUIL.

Mais au moins, ma femme, écoute un peu la raison.

MADAME DUBREUIL.

Non, monsieur Dubreuil, je ne veux pas que nous restions plus longtemps dans le commerce. Voilà vingt ans que je suis assise dans ce maudit comptoir, il me tarde d'en sortir.

M. DUBREUIL.

Songe donc, ma chère amie, que nous nous y sommes enrichis.

MADAME DUBREUIL.

Raison de plus pour nous retirer, pour faire les bourgeois, pour acheter une maison à Paris, et une à la campagne.

M. DUBREUIL.

Y penses-tu ?

MADAME DUBREUIL.

AIR *du Ménage de garçon.*

Et pourquoi pas? qui vous arrête?...
Surtout, Monsieur, dans un moment
Où dans Paris chacun achète
Des maisons sans avoir d'argent.

M. DUBREUIL.

Par les acheter on commence,
Et bien des gens en font métier;
Mais il s'en vendrait moins, je pense,
Si l'on commençait par payer.

MADAME DUBREUIL.

Eh bien! Monsieur, rien ne vous empêche de commencer par là. Et quand je pense à ce bal, où nous avons été hier avec ma fille. Dieu! que je voudrais me voir dans un salon de la Chaussée-d'Antin, sur un canapé, ou un divan! et recevant le beau monde; n'est-ce pas plus agréable et plus honorifique que d'être demoiselle de comptoir ou dame de boutique, aux ordres de tout le monde, astreinte à la sonnette, et attachée à la demi-aune?

M. DUBREUIL.

Et moi, qui ne suis jamais sorti de la rue Saint-Denis! qu'est-ce que je ferai dans ton beau salon de la Chaussée-d'Antin?

AIR de *la Robe et les Bottes.*

Pour voir des sots gonflés de leur mérite,
De jeunes fats, des docteurs de boudoir,
De gros banquiers fiers d'avoir fait faillite :
J'aime bien mieux rester dans mon comptoir.
Franchise, honneur, vertus héréditaires,
Chez ces messieurs que feriez-vous? hélas!
Vous seriez là des plantes étrangères;
L'air n'y vaut rien... vous n'y prendriez pas.

MADAME DUBREUIL.

Restez donc dans votre quartier, puisque vous



BERNA[illegible]

[illegible] ET LE PLAISIR DE [illegible]

[illegible] au Comptoir [illegible]

le voulez; mais au moins vous ne pouvez point sacrifier vos enfants; et puisque nous avons de la fortune, j'espère que votre intention n'est pas qu'ils soient des marchands comme nous.

M. DUBREUIL.

Si fait, parbleu! Mon fils Didier, qui a bientôt quatorze ans, sortira dans trois ans du collége, pour entrer, non pas, comme vous le disiez, dans une école militaire, mais dans mon magasin; il ne portera ni l'épée ni l'épaulette, il y a assez de braves sans lui; il portera comme moi la demi-aune, et sera aide de camp de monsieur son père, jusqu'à ce qu'il plaise au ciel de le faire monter en grade, et de le nommer général en chef.

MADAME DUBREUIL.

Mais notre fille Élisa, qui est en âge d'être mariée; une fille charmante, qui a été élevée par moi?

M. DUBREUIL.

Notre fille épousera le fils de M. Bernard, mon ancien ami, un des premiers tapissiers de Paris.

MADAME DUBREUIL.

Moi! la belle-mère d'un tapissier!

M. DUBREUIL.

Où serait le mal? Savez-vous qu'un tapissier comme celui-là, qui a vingt mille livres de rentes assurées, vaut mieux qu'un notaire ou un avoué qui doit sa charge?

MADAME DUBREUIL.

A la bonne heure: mais si votre fille éprouve pour ce mariage une répugnance invincible?

M. DUBREUIL.

Une répugnance invincible! elle ne connaît pas son prétendu, puisque voilà dix ans qu'il est à Lyon à la tête de ma fabrique. Élisa ne pense rien de tout cela; et c'est vous qui lui mettez de pareilles idées dans la tête.

MADAME DUBREUIL.

Voulez-vous vous en rapporter à elle? je vous promets de rester neutre.

M. DUBREUIL.

Hé bien! j'y consens.

AIR: *On dit que je suis sans malice.*

Entre nous deux qu'elle prononce:
Mais aussi, d'après sa réponse,
L'hymen se fera sur-le-champ.

MADAME DUBREUIL.

Hé quoi! vous voulez?...

M. DUBREUIL.

Oui, vraiment,
Je veux la forcer d'être heureuse.

MADAME DUBREUIL.

Dieux! quelle tyrannie affreuse!

M. DUBREUIL.

Hé bien! tâchez, dès aujourd'hui,
De me tyranniser ainsi.

Mais taisez-vous; car voici ma fille.

SCÈNE II.

Les Précédents, ÉLISA.

MADAME DUBREUIL, s'asseyant sur un fauteuil.

Approchez, Élisa, approchez, nous avons à vous interroger sur une affaire importante.

M. DUBREUIL.

Oui, ma fille, et surtout réponds-nous avec franchise, car nous ne voulons que ton bonheur.

MADAME DUBREUIL.

Levez la tête, Élisa. Auriez-vous envie d'être mariée?

ÉLISA, vivement.

Oui, maman. (Se retournant vers M. Dubreuil, et lui faisant la révérence.) Oui, mon papa.

M. DUBREUIL.

C'est bien, c'est bien, voilà un empressement qui est de bon augure.

MADAME DUBREUIL.

Et voudriez-vous épouser le fils de M. Bernard le tapissier?

(Lui faisant signe de la tête de dire non.)

ÉLISA, hésitant.

Non... non, maman.

M. DUBREUIL.

Comment, non?

MADAME DUBREUIL.

Ah! monsieur Dubreuil, permettez: vous ne devez pas l'intimider; il faut qu'elle soit libre de répondre. (A sa fille.) Comment? tu ne voudrais pas être la femme d'un tapissier? te voir depuis le matin jusqu'au soir dans une belle boutique, à mesurer des franges et à auner de la moquette?

(Lui faisant toujours signe de dire que non.)

ÉLISA.

Non, maman, non, certainement.

MADAME DUBREUIL, à son mari.

Vous voyez que je ne lui fais pas dire... (A sa fille.) Est-ce que tu aimerais mieux, par hasard, un jeune homme comme il faut, qui n'aurait rien à faire toute la journée qu'à mener promener sa femme au bois de Boulogne, en calèche ou en tilbury, qui lui donnerait des bijoux, des cachemires, (regardant son mari avec attention), et qui ne regarderait jamais le mémoire de la marchande de modes?

ÉLISA, vivement.

Ah! oui, maman; voilà le mari qu'il me faut; et je n'en veux pas d'autre.

M. DUBREUIL.

Et moi, morbleu! j'entends, Mademoiselle...

MADAME DUBREUIL.

Vous le voyez, malgré nos conventions, vous allez vous emporter.

M. DUBREUIL.

Non pas; mais qu'elle voie au moins celui que

je propose. Voici trois jours que Bernard est arrivé de Lyon; ses premiers moments ont été donnés à sa famille et à ses affaires; mais maintenant il nous appartient; et je vous préviens que tantôt nous l'avons à dîner, pour que vous fassiez connaissance.

MADAME DUBREUIL.

Eh! mon Dieu! nous le connaissons de reste, par tout le bien que vous nous en disiez.

AIR *des Amazones.*

C'est un garçon honnête et raisonnable,
Plein de bonté, d'esprit et de vertus.

ÉLISA.

D'un caractère aussi joyeux qu'aimable.

M. DUBREUIL.

Hé bien, morbleu! que vous faut-il de plus?
Esprit, gaieté, prudence, bonté d'âme,
Que de vertus!... En voilà, Dieu merci!
C'est de quoi faire un héros... et madame
N'y trouve pas de quoi faire un mari!

MADAME DUBREUIL.

Oui, Monsieur; parce que je ne veux pas sacrifier ma fille, parce que nous ne sommes point faites pour subir continuellement l'humiliation du comptoir.

M. DUBREUIL.

L'humiliation du comptoir! Ah çà! ma chère Jeannette...

MADAME DUBREUIL.

Ah! Jeannette!...

M. DUBREUIL.

Dame! c'était votre nom, quand je vous ai épousée... (On sonne.) Et, tenez, tenez, vous qui n'êtes point faite... entendez-vous la sonnette? voilà du monde qui arrive. Allons, ma fille, ma femme, à votre poste.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, COTING.

COTING.

Pardon d'entrer jusqu'ici, n'ayant trouvé personne au magasin.

M. DUBREUIL.

C'est nous, Monsieur, qui vous faisons nos excuses... Ma femme, une chaise à monsieur.

MADAME DUBREUIL, à part.

Dieux! être obligée d'être honnête avec tous ces gens-là!

COTING.

Ne vous donnez pas la peine, je viens acheter quelques pièces de velours... Sans me connaître, vous avez peut-être entendu parler de moi: je suis M. Coting, un des premiers tailleurs de Paris.

AIR : *Le briquet frappe la pierre.*

Mais dans le siècle où nous sommes,
Souvent les tailleurs, hélas!
Ne trouvent que des ingrats!
C'est nous qui faisons les hommes.
Un tel... n'est qu'un ignorant...
Grâce au bel habit qu'il prend,
On l'écoute en l'admirant.
A qui doit-il cette gloire?
A qui doit-il son esprit?
Il le doit à son habit.
Et quand je vois son mémoire,
Cet habit... Dieux! quelle horreur!
Il le doit à son tailleur.

Vous savez que j'ai inventé l'étoffe qui porte mon nom, et qui a eu tant de vogue l'hiver dernier; et je viens vous consulter sur une espèce de velours que je voudrais créer, et que vous auriez la bonté de faire fabriquer. J'ai là des échantillons. (Pendant qu'il ôte ses gants.) Vous avez ici un petit local charmant.

M. DUBREUIL.

Oui, c'est notre arrière-boutique, que ma femme a voulu que je fisse arranger en salon, (montrant la porte du fond) et qui a une sortie particulière sur la rue.

COTING.

C'est fort propre; mais si vous venez chez moi, vous verrez, c'est tout en glace. De sorte que quand un client essaye un habit, il le voit double.

M. DUBREUIL, à part.

Et il le paye de même... (Haut.) Eh bien! Monsieur, vos échantillons?...

COTING, prenant plusieurs papiers.

M'y voici; non, c'est un billet de M. le comte de Saint-Edmond!

MADAME DUBREUIL.

Saint-Edmond?

COTING.

Vous connaissez?...

MADAME DUBREUIL.

De réputation; ce jeune homme si aimable, si brillant.

ÉLISA.

L'oracle du goût et de la mode.

MADAME DUBREUIL.

On nous en a beaucoup parlé dans toutes les sociétés où nous allons. (Bas à M. Dubreuil.) Voilà le gendre qu'il vous faudrait.

COTING.

Moi, je ne le connais pas, impossible de le joindre; mais je connais son papier, et j'ai là une lettre de change passée à mon ordre, pour laquelle je me suis mis en règle... (Prenant d'autres papiers.) Ah! tenez, vous voyez ces deux nuances, ce velours noir et ce velours blanc; je voudrais... cela va vous étonner, mais moi, je suis un de ces génies créateurs qui visent à l'originalité... je voudrais combiner ensemble ces deux couleurs hétérogènes, et en faire jaillir une autre.

M. DUBREUIL.

C'est déjà fait.

COTING.

Comment?

M. DUBREUIL.

Nous avons le gris, le gris de souris, le gris perle...

COTING.

C'est dommage; mais c'est égal, gardez-moi le secret; vous pouvez toujours dire que c'est moi qui l'ai inventé.

AIR : *J'ai vu le Parnasse des dames.*

Par l'invention, moi, je brille;
Aussi, je ferai mon chemin.

DUBREUIL, lui montrant la boutique.

Par ici... ma femme et ma fille
Vont vous conduire au magasin.
J'ai plus d'une étoffe nouvelle
Dont on admire la couleur;
Et là, vous pourrez choisir celle
Dont vous voulez être l'auteur.

COTING, sortant avec Élisa.

C'est on ne peut pas plus honnête.

MADAME DUBREUIL, à Coting.

Je vous suis, Monsieur... (à M. Dubreuil) et quant à votre M. Bernard, ne nous en parlez plus; car nous le détestons maintenant plus que jamais. (On sonne.) Allons, encore du monde. Voilà, voilà, on y va. (Elle sort.)

SCÈNE IV.

M. DUBREUIL, seul.

Dieux! qu'un père de famille a de mal! et qu'il y a une chose difficile au monde! c'est de faire entendre raison à sa femme; car ma fille, cette pauvre Élisa, n'a pas de volonté, et serait, j'en suis sûr, toute disposée à m'obéir, si on ne lui montait pas l'imagination... Hein! qui vient là? c'est ce pauvre Bernard, mon gendre en expectative.

SCÈNE V.

M. DUBREUIL, BERNARD.

M. DUBREUIL.

Bonjour, mon garçon; qu'est-ce qui t'amène si matin?

BERNARD.

Je n'ai pas eu la patience d'attendre jusqu'au dîner, parce que j'avais à vous raconter quelque chose de si étonnant... Mon père en a été dans l'enchantement, et vous aussi, j'en suis sûr, parce que vous êtes un si brave homme, un si honnête homme.

M. DUBREUIL.

Ce n'est pas de moi qu'il s'agit, mais de toi. Allons, vite, dis-moi ce qui t'arrive.

BERNARD.

Voyez-vous, quand j'étais à Lyon, mon père m'écrivait toutes les semaines : « Sois bon sujet, » et M. Dubreuil te donnera sa fille. » Vous-même, quand vous veniez, vous m'en disiez autant, et vous conviendrez que cela monte la tête d'un jeune commis-marchand, qui a dix-huit ans et de l'imagination; de sorte que, sans connaître mademoiselle Élisa, et sans l'avoir jamais vue, j'en étais déjà amoureux sur parole.

M. DUBREUIL.

Il n'y a pas de mal jusqu'à présent.

BERNARD.

Ah bien oui! tout cela était bel et bon de loin; mais je n'ai pas été deux jours à Paris que ça n'était plus ça.

M. DUBREUIL.

Qu'est-ce à dire?

BERNARD.

Hier au soir, j'ai été au bal chez un riche banquier, avec qui mon père a des relations d'affaires. Dieux! quel coup d'œil!

AIR de *Marianne.*

Chez nous au bal on aime à rire,
C'est là que règne la gaîté;
Mais à Paris, sans se rien dire,
On s'amuse avec gravité.
Malgré l'orchestre aux sons joyeux,
Chacun dansait, et d'un air sérieux!
Et les messieurs! il faut les voir!
Pour être gai, tout le monde est en noir;
En voyant un pareil négoce,
Surtout leur sombre vêtement,
On dirait d'un enterrement,
Qui se trouve à la noce.

Aussi, moi, qui n'y étais pas, j'allais me retirer, lorsque je vois entrer, avec sa mère, une jeune personne qui avait une physionomie si douce et si jolie, que, crac! au premier coup d'œil, voilà la tête et le cœur qui sont partis.

M. DUBREUIL.

Allons, il ne manquait plus que cela, le voilà amoureux.

BERNARD.

Oh! amoureux en plein! Et vous sentez bien que je pensais déjà à vous et à mon père, et que je me faisais de fameux reproches, sans compter les remords qui allaient leur train, lorsqu'au moment où ces dames venaient de partir, quelqu'un les a nommées devant moi; et jugez de ma surprise! c'étaient madame Dubreuil et mademoiselle Élisa, votre femme et votre fille.

M. DUBREUIL.

Il se pourrait! Hier, en effet, elles ont été au bal.

BERNARD.

Hein! quelle rencontre! et quel bon hasard! Tomber ainsi amoureux de sa femme! car je l'ai-

mais d'avance. Je l'adore maintenant... je l'aimerai toujours. Je n'en ai pas dormi de la nuit; j'en ai la fièvre.

M. DUBREUIL.

Air du vaudeville de *la Somnambule.*

Je ne sais pas s'il faut ou non te plaindre;
Mais ça va mal, mon cher, pour tes amours.

BERNARD.

Que dites-vous! quel malheur faut-il craindre?
Ai-je un rival?... parlez vite, j'y cours.
Si je n'ai pas, pour celle qui m'enchante,
Assez d'esprit pour la bien mériter;
J'aurai, du moins, si quelqu'un se présente,
Assez de cœur pour la lui disputer.

M. DUBREUIL.

Voyez-vous, quelle bonne tête!... Eh! non, ce n'est pas cela, c'est ma femme et ma fille qui détestent les commerçants et le commerce, et qui ne veulent pas entendre parler de ce mariage.

BERNARD.

Qu'est-ce que vous me dites là? moi, qui ne peux plus être heureux qu'avec mademoiselle Élisa. D'ailleurs, est-ce que vous n'êtes pas le maître chez vous? Est-ce que vous ne pouvez pas dire : « Je le veux. »

M. DUBREUIL.

Oui, sans doute; mais qu'en arrivera-t-il? ma femme criera à la tyrannie, au despotisme; et ma fille, qui est déjà mal disposée, t'en aimera encore moins.

BERNARD.

Vous avez raison; mais alors quel parti prendre?

M. DUBREUIL.

Ce n'est pas facile : sans les heurter de front, trouver quelque moyen d'arriver à notre but. Il faudrait tâcher de plaire à ma femme et à ma fille. Hier, comment as-tu été accueilli?

BERNARD.

Fort bien. Mademoiselle Élisa avait un air si aimable! Et pour madame sa mère...

Air : *Du partage de la richesse.*

Elle observait mon genre et ma méthode,
Car pour ce bal mon père avait voulu
Que l'on me fît un costume à la mode :
Ainsi, jugez comme j'étais vêtu.
Dans ce salon ils étaient tous si drôles;
Mais un surtout que de loin j'aperçoi;
Je m'en approche en haussant les épaules,
Et le miroir m'apprend que c'était moi.

Il est vrai qu'il n'y avait pas là un cavalier qui fût plus ridicule. Aussi tout le monde m'admirait.

M. DUBREUIL.

A merveille. Voilà un commencement. Pour continuer, il faut t'en aller sur-le-champ, car ma femme aime les élégants, les gens à la mode; et tout serait perdu si elle te voyait accoutré de la sorte.

BERNARD.

Dame! c'est pour le matin, mon costume de travail.

M. DUBREUIL.

Va mettre ton bel habit, ta chaîne d'or, le lorgnon, et reviens sur-le-champ.

BERNARD.

A quoi bon?

M. DUBREUIL.

A quoi bon? Nous verrons après. Cela ne te regarde pas; et quoi qu'il arrive, aie soin de ne me contrarier en rien, de me laisser faire, et de toujours dire comme moi.

BERNARD.

C'est dit.

(Il sort.)

SCÈNE VI.

M. DUBREUIL, seul.

Diable! moi, qui n'ai jamais été bien fort, me trouver ainsi, à mon âge, et pour la première fois de ma vie, à la tête d'une intrigue! Je ne sais pas trop comment je m'en tirerai, d'autant que, d'ordinaire, ce ne sont pas les pères qui se mêlent de ces choses-là. Mais c'est pour le bonheur de ma fille; et puis, avec ma femme, ça m'épargne une querelle; et, en ménage, c'est une économie qu'on n'est pas fâché de faire. Il y a tant d'autres occasions de dépenses... Hein! qui vient là? un jockey anglais.

SCÈNE VII.

M. DUBREUIL, UN JOCKEY.

LE JOCKEY.

Est-ce ici M. Dubreuil, un marchand d'étoffes?

M. DUBREUIL.

Oui, mon ami.

LE JOCKEY.

Je viens de la part de mon maître, M. le comte de Saint-Edmond.

M. DUBREUIL.

Ah! M. de Saint-Edmond, rue de la Chaussée-d'Antin?

LE JOCKEY.

Oui, Monsieur.

M. DUBREUIL.

C'est celui dont ma femme me parlait tout à l'heure; qu'y a-t-il pour son service?

LE JOCKEY.

Il vous prie de passer demain matin chez lui; c'est pour un nouvel ameublement dans son petit salon.

M. DUBREUIL.

C'est bien ; mais encore faudrait-il savoir... est-il là avec toi, dans sa voiture ?

LE JOCKEY.

Non, Monsieur ; mon maître déjeune en ville ; je viens de le conduire, et je ne dois aller le reprendre que dans trois heures avec la voiture.

M. DUBREUIL.

Dans trois heures... (A part.) Ah ! mon Dieu, quelle idée ! voilà mon plan qui m'arrive... (Haut.) Dis-moi, mon garçon, tu m'as l'air d'un garçon intelligent ?

LE JOCKEY.

Dame, Monsieur, je fais mon état de jockey anglais du mieux que je peux.

M. DUBREUIL.

Et tu es bien attaché à ton maître ?

LE JOCKEY.

Monsieur sait ce que c'est, un jeune homme à la mode, qui a une très-grande fortune ; on a toujours un attachement proportionné.

M. DUBREUIL.

C'est juste ; et si, malgré ta fidélité, on te proposait de le quitter ce matin ?

LE JOCKEY.

Comment, Monsieur ?

M. DUBREUIL.

Pour trois heures seulement, (lui donnant de l'argent) et moyennant vingt francs par heure.

LE JOCKEY.

A ce prix-là, Monsieur, je servirais vingt maîtres à la fois ; voyons, que faut-il faire ?

M. DUBREUIL, le tire à l'écart et lui parle bas.

Tais-toi, c'est ma femme.

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, MADAME DUBREUIL.

MADAME DUBREUIL.

L'ennuyeux personnage ! j'ai cru qu'il ne s'en irait jamais. Et cet autre, un petit bourgeois qui me fait déplier vingt pièces d'étoffe sans rien acheter ! il est bien dur, quand on a vingt-cinq mille livres de rente, d'obéir à des gens qui n'ont peut-être pas un écu dans leur poche, et qui se donnent encore les airs de marchander.

LE JOCKEY, à M. Dubreuil.

Il suffit, Monsieur, je comprends.

(Il sort.)

MADAME DUBREUIL.

Eh bien ! mon mari, en finirez-vous aujourd'hui ? et quand comptez-vous déjeuner ?

M. DUBREUIL.

M'y voici, ma chère amie ; c'est que je terminais ici un article important.

MADAME DUBREUIL.

Vraiment ! quel était ce jockey ?

M. DUBREUIL.

Celui de M. le comte de Saint-Edmond, dont tu me parlais tout à l'heure ; il m'annonçait que son maître allait venir ce matin choisir des étoffes.

MADAME DUBREUIL.

Il se pourrait ! moi qui avais tant d'envie de le connaître !.. Ah ! mon Dieu ! dans quel état est ce salon !... (Appelant.) François ! François ! holà ! quelqu'un. Ma fille, ma chère Élisa !...

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS, FRANÇOIS, puis ÉLISA.

MADAME DUBREUIL.

Accours donc, ma chère amie... Tu ne sais pas une nouvelle... M. de Saint-Edmond qui va venir... Eh ! vite, François, rangez ce salon.

FRANÇOIS.

Et le déjeuner qui était prêt ?

MADAME DUBREUIL.

Vous le servirez tout à l'heure... nous attendons auparavant une visite.

FRANÇOIS.

C'est donc cela qu'il y a là un beau jeune homme qui vous demande.

MADAME DUBREUIL.

Et vous l'avez fait attendre... Qu'il entre vite, François, et n'oubliez pas de l'annoncer, comme cela se fait toujours.

FRANÇOIS.

Comment, Madame ?

MADAME DUBREUIL.

Eh ! oui, vous entrerez le premier en disant : « Monsieur de Saint-Edmond. »

M. DUBREUIL, à part.

Elle fait bien d'y songer... j'avais oublié le plus essentiel.

(François sort.)

MADAME DUBREUIL.

Mais j'y pense maintenant... dans quel négligé me voilà !

ÉLISA.

Que je suis contente !... que j'ai bien fait de mettre ce matin cette robe !...

M. DUBREUIL, à part.

C'est ça... la tête est partie... voilà toutes les girouettes en mouvement.

(Les deux dames arrangent leur toilette devant la glace.)

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS, FRANÇOIS, puis BERNARD.

FRANÇOIS, entrant et annonçant à haute voix.

M. de Saint-Edmond.

BERNARD, regardant M. Dubreuil.

Qu'est-ce qu'il dit donc?

M. DUBREUIL, allant à lui.

Salut à monsieur de Saint-Edmond.

BERNARD, bas.

Il paraît que c'est mon nom.

M. DUBREUIL, de même.

Oui, sans doute. (Haut.) Je suis trop heureux de recevoir l'homme le plus à la mode de Paris... (Bas.) Tu es un élégant, entends-tu! et tiens-toi droit...

BERNARD, de même.

Soyez tranquille... vous allez voir, rien que le salut... (S'avançant près des dames, et les saluant, la tête entre les deux épaules.) Belles dames, j'ai l'honneur d'être le vôtre, autant que possible.

MADAME DUBREUIL et ÉLISA, faisant la révérence.

Monsieur...

ÉLISA, levant les yeux.

Ah! mon Dieu! maman... c'est ce monsieur d'hier avec qui j'ai dansé, et qui ne nous a pas quittées de tout le souper.

MADAME DUBREUIL.

Comment! il se pourrait!... il était donc au bal, incognito.

BERNARD, les lorgnant.

Il me semble, autant que le bon ton me permet d'y voir... que j'ai déjà eu le plaisir de rencontrer ces dames.

MADAME DUBREUIL.

Mais, oui, Monsieur.... nous avons passé hier la soirée ensemble.

BERNARD.

Est-ce hier?... eh! oui, rue Lepelletier... un bal de banquier. Une cohue... moi, je n'y vais jamais... aussi, je n'étais pas invité... je n'y connais personne... c'est un ami qui m'y a amené.

MADAME DUBREUIL.

Il me semble cependant que le bal...

BERNARD.

Ah! laissez donc...

AIR : *Sans mentir.*

Oui, le luxe et l'opulence
Éblouissent tous les yeux;
Mais chez les gens de finance,
Tous les bals sont ennuyeux.
Terpsichore craint l'approche
Des Crésus prompts à glisser,
Et dit, en voyant leur poche,
Où tant d'or vient s'entasser :
« C'est trop lourd (*bis.*) pour bien danser. »

Et puis, quelle société!... je n'y ai rencontré que deux personnes véritablement dignes de mes hommages... aussi, je ne les ai pas quittées... et j'étais loin de m'attendre aujourd'hui au plaisir de les revoir.

ÉLISA, bas à sa mère.

Qu'il est aimable et galant!

MADAME DUBREUIL.

Eh bien! monsieur Dubreuil, vous l'entendez... vous voyez que les gens comme il faut se reconnaissent partout.

BERNARD.

Du premier coup d'œil, je vous défie d'entrer dans un salon, sans être remarquée...

MADAME DUBREUIL.

Comme tout ce qu'il dit est de bon ton.

(François apporte le déjeuner.)

BERNARD.

Comment!... vous n'avez point encore déjeuné? à onze heures!... mais c'est comme moi... c'est tout à fait bon genre.

MADAME DUBREUIL.

Oui, Monsieur, c'est notre habitude.

M. DUBREUIL.

Excepté qu'aujourd'hui nous avons deux heures de retard... mais si vous voulez sans façon être des nôtres?

BERNARD.

Comment donc!... mais très-volontiers.

MADAME DUBREUIL, bas à son mari.

Qu'est-ce que vous faites?... nous n'avons personne... François est si maladroit pour servir!

M. DUBREUIL.

Eh bien! monsieur n'a-t-il pas ses gens?

BERNARD.

Mes gens!... qu'est-ce qu'il dit donc?

M. DUBREUIL.

Tenez, justement, voici votre jockey.

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENTS; LE JOCKEY en grande livrée.

LE JOCKEY, s'adressant à Bernard.

Je viens savoir les ordres de monsieur.

BERNARD, bas à Dubreuil.

Dites donc... il se trompe de maître.

M. DUBREUIL, de même.

Va toujours, c'est convenu.

BERNARD, au jockey.

Mais, mon cher, comme vous voudrez... je crois que vous pouvez attendre.

ÉLISA, à la fenêtre.

Dieux! quel joli tilbury!

LE JOCKEY.

C'est la voiture de mon maître.

BERNARD, bas à Dubreuil.

Ma voiture!... c'est encore convenu?

M. DUBREUIL.

Eh ! oui, oui... Allons, asseyez-vous.

BERNARD, après avoir pris place à la table, et cherchant un nom.

Tom... John... Williams, mon jockey... servez-nous à table.

M. DUBREUIL.

Monsieur, nous sommes flattés de voir que vous ayez bien voulu partager le déjeuner de famille.

BERNARD.

Je suis trop heureux d'y être admis, et tout mon bonheur serait à mon tour de pouvoir vous recevoir chez moi.

MADAME DUBREUIL.

Monsieur, ma fille et moi... sommes infiniment flattées... (Bas à son mari.) Je vous le demande, Monsieur, est-il possible d'être plus honnête?

M. DUBREUIL.

Vous le trouvez donc...

MADAME DUBREUIL.

Charmant!... (Au jockey.) Je vous demanderai une tasse.

M. DUBREUIL, souriant.

Vraiment... (A part.) Allons, allons, je suis enchanté de ma ruse; et pour la première fois que je m'en mêle, ça ne va pas mal.

SCÈNE XII.

M. ET MADAME DUBREUIL, ÉLISA, BERNARD, autour de la table, et déjeunant; LE JOCKEY, debout, occupé à les servir; COTING, entrant par la porte du magasin.

COTING.

Je suis désolé... de vous déranger encore... je ne vous dis qu'un mot, et je m'esquive.

(M. Dubreuil se lève de table, et va causer avec lui à l'autre bout du théâtre.)

MADAME DUBREUIL, à Bernard.

Ne faites pas attention, c'est un chaland... ça n'en vaut pas la peine.

COTING, à M. Dubreuil.

Ce velours gris-perle me paraît bien... j'en prendrai quatre pièces pour commencer... pour le surplus...

MADAME DUBREUIL, à qui Bernard a parlé bas pendant ce temps.

C'est charmant! Dieux ! qu'il a d'esprit!... On avait bien raison de nous vanter M. de Saint-Edmond.

COTING.

Hein !... qu'est-ce que c'est?... quel nom ai-je entendu? Comment!... monsieur serait?...

ÉLISA.

M. de Saint-Edmond lui-même.

COTING.

En effet... je reconnais son jockey... celui qui me renvoyait toujours. (Haut à Bernard.) Plusieurs fois, Monsieur, je me suis présenté à votre hôtel, sans vous rencontrer.

BERNARD.

A mon hôtel!... (A part.) C'est encore quelque incident arrangé par le beau-père.

COTING.

Votre domestique, ici présent, m'a toujours dit que vous n'étiez pas visible.

BERNARD.

Ce gaillard-là joue bien son rôle...

LE JOCKEY, à Coting.

C'est vrai, Monsieur... mais j'avais des ordres...

COTING.

Que j'ai toujours respectés... je suis Coting... Coting, tailleur... Et puisque je vous trouve, voici une petite lettre de change, acceptée par vous, et passée à mon ordre.

M. DUBREUIL, à part.

Eh ! mon Dieu !... je n'avais pas pensé à celui-là... ce que c'est, quand on commence.

BERNARD, à part.

C'est bien cela... Tous les jeunes gens à la mode ont des créanciers... et le beau-père m'en a trouvé un. (Haut à Coting.) Eh bien ! mon cher, qu'est-ce que cela?... Une lettre de change!... est-ce que cela me regarde? est-ce que je peux me mêler de tout?... C'est moi qui les fais, c'est déjà bien assez... mais ce n'est pas moi qui les paye... Voyez mon homme d'affaires... Est-ce que vous me prenez pour un bourgeois?

COTING.

Non, Monsieur; je sais bien la différence... les bourgeois payent eux-mêmes... Mais c'est que je me suis mis en règle... Il y a contrainte par corps; et je serais désolé, pour si peu de chose, de causer du désagrément à monsieur...

M. DUBREUIL, à part.

Ah ! mon Dieu !... tout va se découvrir.

COTING.

Et de le faire mettre en prison.

MADAME DUBREUIL et ÉLISA.

En prison !...

BERNARD, aux dames.

Taisez-vous donc... ça n'est pas possible... je ne découche jamais. (A Coting.) De quoi est-il question?... de mille écus?

COTING.

Du tout, Monsieur... d'une misère de cinq cents francs.

BERNARD, toujours à table.

Et c'est pour cela que vous me rompez la tête?... Tenez, entendez-vous là-dessus avec M. Dubreuil, nous sommes en compte courant...

et il va vous solder. (A madame Dubreuil.) Je vous demanderai un peu de crème.

M. DUBREUIL.

Comment! morbleu!... y pensez-vous?... payer cinq cents francs!

MADAME DUBREUIL, versant de la crème à Bernard.

Sans doute, mon ami, vous ne pouvez refuser à M. de Saint-Edmond.

BERNARD.

Certainement; qu'est-ce que cela vous coûte?

M. DUBREUIL.

Ce que ça me coûte?... c'est que vous croyez plaisanter... Mais je suis dans ce moment-ci dans une position... (A part.) Mais renoncer à une ruse qui va si bien... (On entend sonner.) Allez donc vite... Et puis d'ailleurs le véritable Saint-Edmond payera peut-être. (On sonne encore.) Mais allez donc, Madame.

MADAME DUBREUIL, se levant de table.

Excusez, Monsieur...

BERNARD.

Faites, Madame... Je sais bien ce que c'est que le commerce.

MADAME DUBREUIL.

Ah! si celui-là s'avise de marchander, il sera bien venu.

(Elle sort.)

M. DUBREUIL, à Coling.

Monsieur, passons dans mon cabinet... nous allons régler cela. (A Bernard.) Je te laisse quelques minutes avec ta prétendue... profite des moments, car ils sont chers.

(Il entre avec Coling dans le cabinet à droite.)

SCÈNE XIII.

BERNARD, ÉLISA, LE JOCKEY.

ÉLISA, à part.

Et mon papa qui me laisse avec lui!... Qu'est-ce que je vais lui dire?

BERNARD, à part.

Le beau-père a raison... c'est l'instant ou jamais de me déclarer.

ÉLISA.

Vous disiez, Monsieur, que vous étiez venu pour voir des étoffes?... Je vais, si vous le voulez, vous conduire au magasin.

BERNARD.

Tout à l'heure... (Au jockey.) Williams, allez à votre cheval. (A Élisa.) Dans ce moment, j'ai le temps d'attendre.

ÉLISA.

C'est que j'ai peur que vous ne vous ennuyiez avec moi... Je ne vais pas souvent dans le monde, et je ne suis pas au fait de ses usages.

BERNARD.

Tant mieux!... Vous ignorez combien le grand monde est ennuyeux!... Je ne dirais pas cela devant votre mère, qui s'en est fait des idées magnifiques, mais il n'y a pas encore bien longtemps que j'y suis... et j'en ai déjà assez.

ÉLISA.

Il se pourrait!

BERNARD.

Au premier coup d'œil, ça paraît agréable de briller, de se promener, de n'avoir rien à faire... mais si vous saviez, au bout de quelque temps, comme la journée est longue!

AIR : *Il me faudra quitter l'empire.*

Au boulevard, voyez sur une chaise,
Plus d'un confrère, hélas! tout endormi!
Pour échapper à l'ennui qui lui pèse,
Il monte en vain sur un léger wiski,
L'ennui s'élance et galope avec lui.
Puis à la Bourse en revenant il passe,
Ou bien au jeu se livre avec ardeur.
Implorant comme une faveur
Quelque chagrin qui le délasse
De la fatigue du bonheur.

Ah! si j'avais suivi mes premiers projets, je n'en serais pas là... j'avais de l'argent, des capitaux assez considérables, je me serais mis dans le commerce.

ÉLISA.

Vous?... dans le commerce!

BERNARD.

Et pourquoi pas? moi, je me fais une idée charmante d'une vie utile et occupée; je me vois avec ma femme, au milieu de mes vastes magasins.

ÉLISA.

Votre femme! vous vous seriez donc marié?

BERNARD.

Sans doute; ne fût-ce que pour partager mon bonheur! Dans l'état que j'aurais pris, tous les moments n'auraient pas été donnés au travail. Après une matinée utilement employée, cinq heures arrivent, la caisse et le registre sont fermés; libre de tous soins, content de soi-même et des autres, quelle douce gaieté anime le repas! Le soir, on va chercher avec sa femme un spectacle amusant; ou bien l'on va dans quelques sociétés, chez de bons amis, qui sont enchantés de vous voir; et, dans la belle saison, on a près de Paris, une maison de campagne charmante, où l'on va passer les fêtes et les dimanches. On a même la demi-fortune ou le charaban qui vous transporte gaiement et en famille; ajoutez à cela l'amour qui embellit tout, et vous verrez qu'un brave et honnête marchand qui a de la considération, une bonne femme et de la fortune, est encore, de tous les bourgeois de Paris, celui qui a l'état le plus heureux.

ÉLISA.

C'est pourtant vrai ; je n'avais jamais pensé à tout cela.

BERNARD.

Mais, pour ce beau projet, il faut d'abord une femme qu'on aime, et dont on est aimé.

Air de *la Volière*.

Trouver une femme que j'aime,
N'est pas difficile, je crois.

ÉLISA.

Vous avez fait un choix?

BERNARD.

Je veux vous le dire à vous-même.
(Faisant un geste.)
Mais écoutez... n'entends-je pas
Vers nous revenir votre père?
Je crois, hélas!
Qu'il faut me taire

ÉLISA.

Non, non, Monsieur, l'on ne vient pas.

DEUXIÈME COUPLET.

BERNARD.

C'est pour vous que mon cœur soupire.

ÉLISA, parlant.

O ciel!

BERNARD.

Et je ne dois plus vous revoir.
A moins pourtant qu'un mot d'espoir...

ÉLISA, baissant les yeux.

Quoi!... faut-il donc ici vous dire...
Mais écoutez... n'entends-je pas
De ce côté venir ma mère.
Je crois, hélas!
Qu'il faut me taire.

BERNARD.

Non, non, vraiment, l'on ne vient pas.
(On entend sonner.)

M. DUBREUIL, appelant.

Élisa! Élisa!...

ÉLISA.

Vous voyez bien, Monsieur.

BERNARD.

Encore un instant, je ne vous demande qu'un seul mot...

(On entend sonner.)

ÉLISA.

Impossible, puisque maman m'appelle.

(Elle sort.)

SCÈNE XIV.

BERNARD, seul.

Elle me quitte ; mais c'est égal, je crois maintenant que mes affaires sont bien avancées.

SCÈNE XV.

BERNARD, COTING, puis M. DUBREUIL.

COTING, sortant du cabinet de M. Dubreuil et saluant.

C'est très-bien, voilà qui est arrangé. (A Bernard.) Je suis payé, Monsieur, je vous salue et je m'esquive, car on m'attend.

(Il sort par le fond.)

BERNARD, regardant autour de lui.

Qu'est-ce qu'il dit donc, qu'il est payé? c'est inutile, puisqu'il n'y a là personne.

M. DUBREUIL, sortant du cabinet.

Eh bien! mon garçon, comment cela va-t-il?

BERNARD.

A merveille; mais il faut convenir aussi que vous vous y entendez joliment; tous les incidents ont été disposés avec un art, surtout une progression, ce jockey d'abord, puis le tilbury, et enfin ce créancier que vous avez inventé, c'était le coup de maître.

M. DUBREUIL.

Comment! que j'ai inventé? C'est charmant. Il croit toujours que c'est pour rire. Apprenez, Monsieur, que cette invention-là m'a coûté cinq cents francs, et qu'à la rigueur je devrais rabattre sur la dot. Mais ne parlons pas de cela. Tu es donc content de ton entretien?

BERNARD.

Je suis dans l'enchantement; j'ai fait ma déclaration, et, à moins que l'habit que je porte ne me donne déjà de la fatuité, il me semble que je suis payé de retour.

M. DUBREUIL.

Vraiment? eh bien! il ne faut pas perdre de temps, et porter les derniers coups. Tu aimes ma fille, tu en es aimé, c'est très-bien, je vais déranger tout cela.

BERNARD.

Comment, Monsieur?

M. DUBREUIL.

Eh! oui, je vais tout rompre.

BERNARD.

Mais, monsieur Dubreuil, je ne souffrirai pas...

M. DUBREUIL.

Et si tu me contraries, tu ne l'auras pas... Voici ma femme et ma fille, entre dans ce cabinet, écoute, ne dis mot, et laisse-moi faire.

(Bernard veut insister, Dubreuil le pousse dans le cabinet à droite et revient.)

SCÈNE XVI.

M. DUBREUIL, MADAME DUBREUIL, ÉLISA; BERNARD, dans le cabinet.

MADAME DUBREUIL, à Élisa.

Comment! ma fille, il serait amoureux de toi! que me dis-tu là?

ÉLISA

Oui maman, je vous assure... (A M. Dubreuil.)

Eh bien! mon papa, est-ce que M. le comte de Saint-Edmond est parti?

M. DUBREUIL.

Oui; je suis d'une colère... nous venons d'avoir une scène ensemble.

ÉLISA.

Comment?

M. DUBREUIL, à madame Dubreuil.

Vous ne vous douteriez jamais qu'il est amoureux de ma fille. (A Élisa.) Tu ne le savais pas?

ÉLISA.

Si, mon papa, puisqu'il me l'a dit.

M. DUBREUIL.

Eh bien! vois l'indignité; je lui ai offert ta main, et il l'a refusée.

ÉLISA et MADAME DUBREUIL.

Il l'a refusée!

M. DUBREUIL.

Très-positivement. Qu'est-ce que tu dis de cela?

ÉLISA.

Ah! mon papa, je suis bien malheureuse! mais je vous le demande, qui s'y serait attendu? Un air si bon, si aimable; et si vous saviez ce qu'il me disait ce matin!

M. DUBREUIL.

C'est ma faute, j'aurais dû le prévoir, mais ta mère m'avait tant répété qu'elle voulait pour gendre quelqu'un qui fût hors de notre profession, qui tînt dans le monde un rang plus élevé; c'était là ce qu'il nous fallait. Mais il arrive, par un fâcheux retour, que nous voulons bien de ces personnes-là, mais qu'elles ne veulent pas de nous.

ÉLISA.

Dieux! quelle humiliation!

M. DUBREUIL.

Oh! sans doute, ça n'est pas flatteur; aussi, dans le premier moment, j'en ai été indigné comme vous; mais maintenant que je réfléchis, je n'ai pas trop le courage de lui en vouloir.

AIR : *Le choix que fait tout le village.*

Braves marchands qu'enrichit le commerce,
Pourquoi jeter les yeux plus haut que soi?
Moi qui suis fier de l'état que j'exerce,
Je vois chacun le respecter en moi.
Mais vous, qu'un fol orgueil anime,
De votre état vous cherchez à sortir;
Comment alors voulez-vous qu'on l'estime...
Lorsque vous-même avez l'air d'en rougir?

ÉLISA.

Pourquoi alors vous a-t-il dit qu'il m'aimait? Pourquoi tantôt me l'a-t-il dit à moi-même?

M. DUBREUIL.

Ça n'empêche pas... Mets-toi à sa place. Si tu étais une grande dame et qu'il fût un simple marchand, consentirais-tu à t'abaisser jusqu'à lui?

ÉLISA.

Oui, certainement. (Pleurant.) Et plût au ciel qu'au lieu d'être un jeune homme à la mode, d'être lancé dans le grand monde et dans les hautes sociétés, il fût tout simplement comme nous dans le commerce?

M. DUBREUIL.

S'il en était ainsi, tu ne le dédaignerais pas?

ÉLISA.

Ah! mon Dieu, non; vous verriez plutôt...

M. DUBREUIL.

Et tu l'épouserais?

ÉLISA.

Sur-le-champ.

BERNARD, qui est sorti du cabinet, se jetant à ses pieds.

Dieux! que je suis heureux!

MADAME DUBREUIL.

Que vois-je! M. de Saint-Edmond aux genoux de ma fille! (A M. Dubreuil.) Que nous disiez-vous donc? Et qu'est-ce que cela signifie?

M. DUBREUIL.

Que mes vœux sont exaucés, et que tu vois, non M. de Saint-Edmond, mais le fils de mon ami Bernard, qui est plus amoureux à lui seul que toute la Chaussée-d'Antin.

MADAME DUBREUIL.

M. Bernard! il serait possible! Je serais jouée à ce point, et vous voudriez me faire consentir...

M. DUBREUIL.

Moi! ce n'est pas là mon intention; je ne veux contraindre personne. Comme tu le disais ce matin, ma chère amie, qu'elle parle, je ne prétends l'influencer en rien. Voyons, Élisa, (s'asseyant sur le fauteuil où était madame Dubreuil à la deuxième scène) veux-tu te marier pour avoir le plaisir d'avoir une corbeille de noce, et d'aller en tilbury ou en calèche?

ÉLISA.

Non, mon papa.

MADAME DUBREUIL.

Comment! ma fille, vous pourriez...

M. DUBREUIL.

Permettez, Madame, vous devez rester neutre. (A Élisa.) Est-ce que par hasard tu préférerais à un élégant de la Chaussée-d'Antin, le fils de mon ancien ami Bernard?

ÉLISA.

Oui, mon père.

M. DUBREUIL.

Vous le voyez, je ne lui fais pas dire, et vous êtes trop bonne mère, ma chère amie, pour vouloir contraindre les inclinations de votre fille.

MADAME DUBREUIL.

Alors, tant pis pour elle, faites comme vous voudrez.

M. DUBREUIL.

Voilà ce que je demandais, et grâce à ce mariage, nous restons tous au comptoir.

FINAL.

M. DUBREUIL.

Air *des Rendez-vous bourgeois.*

De crainte de disgrâce,
Sachons borner nos vœux;
Restons à notre place,
Et tout en ira mieux.

TOUS EN CHOEUR.

De crainte de disgrâce, etc.

M. DUBREUIL.

Air du vaudeville de *la Somnambule.*

Le Gymnase doublant de zèle,
En deux moitiés voit partager son camp;
A ses foyers l'une reste fidèle,
L'autre voyage au bord de l'Océan...
Qu'ici, du moins, nous reste l'indulgence;
A nos bureaux, où l'on aime à vous voir,
Venez toujours; et pendant cette absence,
Ne faites pas vos adieux au comptoir.

Ce couplet final fut chanté aux premières représentations, pendant qu'une partie des artistes du Gymnase étaient à Dieppe. A leur retour, on y substitua le couplet suivant, qui a toujours été chanté depuis.

M. DUBREUIL.

Dans cette maison de commerce,
Je suis au nombre des commis;
Mais il me faut, dans l'état que j'exerce,
Et des clients, et des amis.
Pour vous, Messieurs, nous doublerons de zèle,
A nos bureaux, où l'on aime à vous voir,
Venez toujours... et, pratique fidèle,
Ne faites pas vos adieux au comptoir.



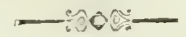


LE CHATEAU DE LA POULARDE,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase dramatique, le 4 octobre 1824.

En société avec MM. Dupin et Varner.



Personnages.

LORD DERBY, riche propriétaire.
FARDOWE, peintre écossais.
ALICE, sa fille.
JULIEN, garde-chasse de lord Derby.
JASPER, oncle de Julien.

La scène se passe en Écosse.

Le théâtre représente un site agreste ; à gauche une cabane.

SCÈNE PREMIÈRE.

ALICE, assise sur un quartier de rocher et occupée à dessiner ; puis LORD DERBY.

ALICE, tout en travaillant.

Si, au lieu d'être la fille d'un artiste, j'étais celle d'un comte, ou d'un lord ; si j'étais propriétaire de ce superbe château dont j'aperçois d'ici les grandes tourelles, alors je pourrais l'épouser !... (Se retournant.) Ah ! mon Dieu ! lord Derby ! (A part.) Ce que c'est que d'y penser.

LORD DERBY.

C'est vous, miss Alice, que j'ai le bonheur de rencontrer dans ces montagnes !

ALICE.

Oui, je dessinais ce point de vue... Je faisais là... un château... en Espagne...

LORD DERBY.

Est-ce que par hasard vous seriez seule ?

ALICE.

Non, vraiment ; depuis le point du jour, je suis venue ici avec mon père. Vous savez qu'il ne peut peindre qu'en plein air.

LORD DERBY.

Ce cher Fardowe ! je le reconnais bien là ; le meilleur et le plus original des hommes. C'est le Lantara de l'Écosse.

AIR : *L'amour qu'Edmond a su me taire.*

L'indifférence l'accompagne
Sur l'avenir, sur le passé ;
Souvent le peu d'argent qu'il gagne
Pour les autres est dépensé.
On le croirait dans l'indigence,
A son train modeste et discret ;
On le croirait dans l'opulence,
En voyant tout le bien qu'il fait.

ALICE.

Oh ! vous, Milord, vous êtes un de ses partisans fanatiques.

LORD DERBY.

Ne fût-ce que par reconnaissance ; il me semble que je dois plus qu'un autre admirer son talent ; c'est à lui que je dois ma fortune ; sans lui je serais déshérité.

ALICE.

Que me dites-vous !

LORD DERBY.

Mon père, quelques jours avant sa mort, entouré de parents avides, et abusé sur mon compte par de faux rapports, avait déjà signé le testament fatal qui m'enlevait tous mes droits, lorsque Fardowe, son commensal et son ami, lui apporte un tableau qu'il venait de terminer ; c'était celui de *l'Enfant prodigue.* Chacun admirait la figure sublime du père, ses traits, animés encore par un reste de colère, et sur lesquels brillent des larmes de joie et de pardon. « Eh bien ! » s'écrie Fardowe en voyant l'émotion générale ; « eh bien !



» Milord, cet homme que vous admirez, ne voulez-» vous pas l'imiter? Son enfant était coupable, et » il lui ouvre les bras! Et votre fils à vous, qu'est-» il devenu? Vous l'avez chassé, vous l'avez banni, » et vous le déshéritez? »

AIR : *Connaissez mieux le grand Eugène.*

« En vain ici chacun admire
» L'œuvre de mon faible pinceau :
» Pour votre honneur j'aime mieux le détruire;
» Ceux qui viendraient dans ce château
» S'écrieraient tous, en voyant ce tableau :
» De la bonté cette fidèle image
» A sa rigueur n'a rien appris :
» Il eut de l'or pour payer cet ouvrage,
» Il n'en eut pas pour secourir son fils. »

Un instant après, mon père était dans ses bras, et le testament était déchiré.

ALICE.

Eh bien! est-ce étonnant! jamais mon père ne m'a parlé de cette aventure-là.

LORD DERBY.

Ce qui va bien plus vous surprendre, c'est qu'il ne m'a pas encore été permis de lui en témoigner ma reconnaissance. Il n'a jamais rien voulu accepter de moi.

ALICE.

Pour cela c'est bien lui! il est fier comme un artiste, et comme un Écossais.

LORD DERBY, regardant Alice avec tendresse.

Je n'avais qu'un moyen de m'acquitter envers lui, et ce projet souriait à mon cœur. Mais d'après ce que m'a dit votre père, je sais qu'il ne faut plus y penser.

ALICE.

Quel projet?... Et que vous a-t-il dit?

LORD DERBY.

N'en parlons plus. C'est peu généreux à moi de rappeler de pareils souvenirs; et d'ailleurs, j'avais juré de garder le silence. Mais je me suis promis que, malgré lui, je forcerais Fardowe à recevoir quelque chose de ma main, et il faudra bien que j'y réussisse. Vous connaissez le château de Dinvarach, que l'on aperçoit d'ici?

ALICE.

C'est la plus belle propriété du comté.

LORD DERBY.

Eh bien! Alice, je viens de l'acheter. Et vous devinez dans quelle intention.

ALICE.

Quoi! Milord, vous auriez la générosité?...

LORD DERBY.

Oh! je n'ai fait rien encore; le plus difficile, c'est de le forcer à accepter un pareil présent; et si nous n'employons pas quelque ruse... Où est-il maintenant?

ALICE.

Tenez, le voyez-vous auprès du torrent, assis sur un rocher, ses pinceaux à la main, et son fusil à côté de lui?

LORD DERBY.

Il a donc toujours la passion de la chasse?

ALICE.

Oui, une passion malheureuse. Il a, entre autres prétentions, celle d'être un des premiers chasseurs de l'Écosse; et je n'ai pas souvenir qu'il ait jamais, dans sa vie, rapporté une perdrix.

AIR : *De sommeiller encor, ma chère.*

Mais rien ne saurait le distraire
De ce goût... c'est une fureur...
A-t-il un paysage à faire,
Il s'y peint toujours en chasseur,
Visant la perdrix, la bécasse...

LORD DERBY.

Est-il ressemblant?

ALICE.

Pas beaucoup :
Car en peinture, quand il chasse,
Il ne manque jamais son coup.

LORD DERBY.

Et cependant, il tient à la réputation d'excellent tireur, bien plus qu'à celle de bon peintre.

ALICE.

C'est que celle-ci est acquise, tandis que l'autre...

LORD DERBY.

Cela peut nous servir. Je cours au château, où j'ai dans ce moment plusieurs seigneurs de mes amis. Nous allons nous concerter... Adieu, adieu; car voici votre père avec arme et bagage.

(Il sort.)

SCÈNE II.

ALICE, puis FARDOWE.

FARDOWE, tenant d'une main sa palette, ses pinceaux, son tableau, son chevalet, et de l'autre son fusil.

Admirable! admirable!

ALICE.

A qui en avez-vous donc, mon père?

FARDOWE.

Je te dis que c'est admirable.

ALICE, prenant le tableau.

Oui, vous avez raison. Vous n'avez rien fait de mieux.

FARDOWE.

Il ne s'agit pas de mon tableau, mais d'un faisan superbe. J'étais trop loin pour l'atteindre; mais qu'il est agréable d'être peintre et chasseur! on aperçoit un pluvier doré dont on veut reproduire les couleurs; pan! voilà un modèle.

AIR de *Partie carrée.*

Tous mes succès, je les dois à la chasse;
Là passe un lièvre, un cerf de ce côté,
Je les abats : mon pinceau les retrace;
Ils revivront dans la postérité.
Oui, nous vivrons à jamais, et j'y compte.

ALICE.

Et le gibier qui court en liberté,
En attendant, déjà prend un à-compte
Sur l'immortalité!

Quel coloris! Quelle vérité! Les beaux arbres! on dirait que le vent les agite encore.

FARDOWE.

Laisse-moi donc tranquille; ça ne vaut pas le diable. Je n'étais pas en train aujourd'hui; et puis, je voulais, pour animer le paysage, placer sur le second plan un petit chamois, lorsque j'en vois un qui file à deux pas; bon! je me dis: voilà mon affaire.

ALICE.

Vous l'avez tué?

FARDOWE.

Eh non! il court encore; je pensais toujours à ma perspective, et j'ai visé sur le second plan.

ALICE.

Tandis que le chamois était sur le premier.

FARDOWE.

Comme tu dis; vois-tu, ma fille, il faudra que je renonce à la peinture; ça me distrait, ça me fait du tort.

ALICE.

Y pensez-vous?

FARDOWE.

Oui, je suis sûr que cette palette, ces pinceaux, tout cela gâte la main.

ALICE.

Allons, il ne manquait plus que cela.

FARDOWE.

Je finirais par ne plus être que de la seconde force.

ALICE, mettant le tableau sur le chevalet.

Oui, mais en attendant, il n'y a presque plus rien à faire à ce tableau, et vous aller l'achever; vous l'avez promis à lord Derby.

FARDOWE.

C'est vrai, et ce n'est pas à lui que je voudrais manquer de parole; un brave seigneur, un joli cavalier, immensément riche; je m'en vante. On disait qu'il était dans ce pays; est-ce que tu ne l'as pas vu?

ALICE.

Non... non... mon père... mais puisque nous en sommes sur ce chapitre, expliquez-moi, je vous prie, d'où vient le changement que j'ai cru remarquer dans ses manières. Autrefois, quand j'étais élevée avec lui, au château de son père, il était joyeux, aimable, rempli de prévenances. Depuis, il m'a toujours traitée comme une amie, comme une sœur. Et voilà près d'un mois que je ne le reconnais plus: il ne vient plus, comme autrefois, à votre atelier; ou bien quand il me rencontre, il a un air sombre et soucieux; il évite de me parler.

FARDOWE.

Vrai! c'est bien à lui; c'est un honnête homme, il me l'avait promis.

(Il quitte son tableau, prend son fusil, et s'approche de la coulisse.)

ALICE.

Eh bien! mon père, que faites-vous donc?

FARDOWE.

Tais-toi donc, tais-toi donc, c'est mon faisan que j'avais cru apercevoir; mais le voilà parti; sont-ils impatients dans ce pays-ci? ils n'attendent jamais qu'on les mette en joue.

ALICE.

Et il n'est pas question de cela, mais de milord. Que vous avait-il promis? et que lui avez-vous dit?

FARDOWE.

Écoute, ma fille; tu es sage, bien élevée, et tu penses comme moi; il faut que l'honneur passe avant tout; eh bien! lord Derby est depuis longtemps amoureux de toi, et il voulait t'épouser.

ALICE.

Que dites-vous? Ce n'est pas possible.

FARDOWE.

Il me l'a avoué, à moi qui te parle; mais j'étais l'ami de son père, je suis le sien, et je ne lui laisserai jamais faire une pareille folie! Pour lui d'abord, parce qu'avec sa fortune et son rang, il peut aspirer aux premiers partis du royaume. Ensuite pour moi, qui ai eu le bonheur de lui être utile, de lui sauver son héritage; et on dirait que je le lui ai conservé pour me l'approprier; on dirait que je me suis fait payer de mes services. Non, non, ce n'est pas là d'un artiste, ni d'un honnête homme.

ALICE.

Ah! mon père!

FARDOWE.

Pour le faire renoncer à ses prétentions, j'ai eu recours à un stratagème dont je te demande pardon; mais c'était le seul qui fût infaillible; je lui ai fait entendre que tu avais une inclination, que tu en aimais un autre.

ALICE.

Comment! vous avez pu lui dire?...

FARDOWE.

J'étais sûr, après cela, qu'il était trop galant homme pour insister; et en effet, tu as dû voir depuis ce moment-là... Eh bien! Alice, eh bien! ma fille, qu'as-tu donc? je crois que tu pleures.

ALICE.

Pardon, mon père, c'est plus fort que moi.

FARDOWE.

Je te comprends, mon enfant. Ce que j'avais cru deviner est donc vrai. Alice, ton cœur doit m'accuser; mais avec le temps, avec la réflexion, tu

me rendras plus de justice. Tu ne seras pas la femme d'un lord, mais tu seras la fille d'un artiste, d'un honnête homme. Nous n'aurons rien, c'est probable; mais nous serons fiers de notre pauvreté : cela vaut mieux que de rougir de sa fortune. Allons, Alice; allons, mon enfant; sois bonne fille, sèche tes pleurs, et embrasse ton père.

ALICE, pleurant.

Oui, vous avez raison... (à part) mais en attendant, ça fait bien mal.

FARDOWE.

Allons, allons, ne pensons plus à tout cela, et occupons-nous de notre déjeuner. C'est là, je crois, la cabane d'un garde-chasse, et ces gaillards-là, d'ordinaire, ne se laissent pas manquer de provisions. Holà, quelqu'un.

SCÈNE III.

ALICE, FARDOWE, JULIEN.

JULIEN.

Qu'y a-t-il ? qu'est-ce qui vous amène?

FARDOWE.

Un excellent appétit ! un appétit d'artiste, et une soif de chasseur; deux choses vivaces et tenaces; car chez moi, ça dure toujours.

JULIEN.

Dame ! vous ne trouverez guère ici à qui parler; je n'ai que du lait et des fruits.

FARDOWE.

C'est égal, faute de mieux, donne-nous-le toujours. Tiens, voilà, pour ta peine.

JULIEN.

Comment! une pièce d'or ! J'ai vu quelquefois des seigneurs, de riches cavaliers, la cravache à la main, qui ne donnaient qu'un schelling, et vous, qui tenez un pinceau ! c'est drôle!

FARDOWE.

Oui, mon garçon : il y a des lords qui payent en artiste, moi je suis un artiste qui paye en milord.

JULIEN.

Voilà qui est différent : et à tout seigneur, tout honneur... (A voix basse.) Vous sentez bien que, quand on est garde-chasse dans une forêt remplie de gibier, il faudrait être bien maladroit pour ne pas avoir au moins quelque bonne pièce de venaison.

AIR : *Tenez, moi je suis un bon homme.*

J' vais servir à vo'l seigneurie
Un superbe lièvre que j'ai;
Jamais en meilleur' compagnie
Il ne pourrait être mangé :
Les maîtres de ce beau domaine
N'en rencontrent pas d' si fameux;
Ils ronf'l'nt encor, que j' somm's en plaine,
Et j' les choisissons avant eux.

Je l'ai tué avant-hier, à cent-vingt pas.

FARDOWE.

Diable! c'est un confrère; c'est dans mon genre... (Fouillant encore dans sa poche.) Tiens, mon garçon.

ALICE.

Mais, mon père.

FARDOWE.

C'est un excellent tireur: il faut encourager les talents.

(Julien, saluant, rentre dans sa cabane.)

ALICE.

Ah ça! mon père, y pensez-vous? c'est bien d'être généreux; mais pour un pareil déjeuner, deux pièces d'or, deux guinées!

FARDOWE.

Que veux-tu? elles étaient là; pourquoi aussi ce matin les as-tu mises dans ma poche?

JULIEN, sortant de sa cabane.

Quand milord voudra se mettre à table.

FARDOWE, s'asseyant, ainsi que sa fille.

Allons, mon garçon, et toi aussi, sans façon, nous ne sommes pas fiers.

JULIEN.

Oh! non, Monsieur, je n'oserais pas; et puis d'ailleurs, dans ce moment, je n'ai pas d'appétit.

ALICE.

Et pourquoi donc?

JULIEN.

D'abord, parce que j'ai déjeuné, et puis, que j'ai du chagrin.

ALICE.

Ce pauvre garçon! contez-nous donc cela.

JULIEN.

Voilà le château de Dinvarach qui vient d'être mis en vente; qui est-ce qui l'achètera? je n'en sais rien. Le nouveau propriétaire va peut-être m'ôter ma place de garde-chasse, et alors, comment que j'épouserai Marie?

FARDOWE.

Tu es donc amoureux?

JULIEN.

Dame! dans mon état, je n'ai que cela à faire, et à tuer du gibier. Voilà deux ans que je suis amoureux de Marie Weller, la fille d'un marchand de bestiaux; mais mon oncle Jasper ne veut pas consentir à ce mariage.

FARDOWE.

Et pourquoi?

JULIEN.

D'abord, parce que je n'ai rien.

FARDOWE.

N'est-ce que cela? (Fouillant dans sa poche.) Tiens, mon garçon... Ah! diable! cette fois-ci il n'y a plus rien.

JULIEN.

C'est égal, Monsieur, ce sera pour une autre fois, vous me devrez ça.

FARDOWE.

Oui, certes, je te promets une dot sur le produit de mon premier tableau, et nous verrons si ton oncle Jasper... Je lui ferai entendre raison...

JULIEN.

Oh! vous aurez de la peine, parce qu'il est si fier et si hautain, surtout depuis sa dernière dignité; il vient d'être nommé, à Édimbourg, capitaine de la garde urbaine.

FARDOWE.

De la garde urbaine? Amène-le-moi, mon garçon; je me charge de ton affaire. Justement j'ai des renseignements à lui demander sur un monsieur qui, si j'en crois son uniforme, doit être de sa compagnie; c'est une aventure étonnante qui m'est arrivée hier au salon des tableaux.

ALICE.

Quoi donc? quelle aventure?

FARDOWE.

Je te raconterai cela plus tard; un brave homme que je n'avais jamais vu, à qui j'ai donné un soufflet sans le vouloir, et par distraction.

ALICE.

Qu'est-ce que vous me dites là?

FARDOWE.

Oui, je discutais avec un confrère sur le mérite d'un tableau, que je lui montrais en élevant la main, lorsque la foule qui était derrière nous me pousse le coude, et mes cinq doigts ont été tomber sur la joue d'un voisin observateur impartial. Il a pris cela pour un soufflet; certainement ce n'en était pas un; je m'en rapporte à ceux qui s'y connaissent. Mais impossible de s'entendre; la foule nous a séparés; et je t'avoue que je serais enchanté de le retrouver pour m'expliquer avec lui, et lui faire mes excuses.

ALICE.

Ah! mon Dieu! et s'il ne veut pas les recevoir?

FARDOWE.

Tant pis pour lui; je ne lui conseille pas de se fâcher; parce qu'au fusil comme au pistolet, je suis sûr de mon coup. Tu peux être tranquille, tu me connais.

ALICE, à part.

C'est pour cela que je tremble.

FARDOWE, à Julien.

Va chercher ton oncle; ne lui dis rien, je me charge de tout.

JULIEN.

AIR : *Je regardais Madelinette.*

Dans cet endroit daignez m'attendre;
Pour aller plus vit' le chercher,
J' connais un ch'min que je vais prendre,
En glissant d' rocher en rocher.
C'est la méthode la plus sûre,
Dans c' pays, pour ne pas broncher;
Et sans mes deux mains, je vous jure
Que je n'y pourrais pas marcher.
Dans cet endroit, etc., etc., etc.

(Il sort par la gauche.)

SCÈNE IV.

ALICE, FARDOWE; LORD DERBY, entrant par la droite.

FARDOWE.

C'est vous, Mylord; je ne m'attendais pas au plaisir de vous voir. Qui diable vous amène sur ces montagnes, au milieu des forêts?

LORD DERBY.

Je venais les visiter en amateur; elles dépendent du château de Dinvarach, dont je voulais faire l'acquisition.

FARDOWE.

Une bonne idée que vous avez là; il n'y a pas de plus belle propriété à cinquante lieues à la ronde.

LORD DERBY.

Oui, mais, par malheur, il n'y a pas moyen de l'acheter.

ALICE, à part.

Que veut-il dire?

FARDOWE.

Vous êtes arrivé trop tard?

LORD DERBY.

Non; le château n'est plus à vendre; il est à gagner; afin d'en avoir un meilleur parti, on l'a mis en loterie.

FARDOWE.

C'est la mode, maintenant; ils n'en font pas d'autres. Ainsi donc, c'est le hasard qui va décider.

LORD DERBY.

Non; c'est l'adresse. Sir Robert, le propriétaire, est un grand chasseur, et qui, tout en vendant son château, espère le regagner; c'est pour cela qu'il a décidé qu'il appartiendrait au tireur le plus habile.

FARDOWE, vivement.

A merveille! sir Robert a eu là une idée sublime.

LORD DERBY.

Aujourd'hui même, et sur cette plate-forme, qui est l'endroit du pays le plus élevé, on doit dresser un mât de cinquante pieds de haut. (Montrant la coulisse à gauche.) Eh! tenez, je crois déjà même qu'on y travaille.

FARDOWE.

C'est ma foi vrai.

LORD DERBY.

A l'extrémité du mât, on doit attacher la plus belle volaille de la basse-cour de milord : le choix

est tombé sur une poularde magnifique, et celui qui sera assez heureux pour l'abattre...

FARDOWE, se frottant les mains.

Gagnera le château. C'est charmant; c'est une espèce de tournoi..

ALICE, riant.

En effet, ça aurait quelque chose de chevaleresque, si ce n'était la poularde.

LORD DERBY.

Oui, riez, je vous le conseille. Moi qui voulais me rendre adjudicataire, et qui suis maladroit, je n'en approcherai jamais; cependant j'ai pris quatre billets.

FARDOWE.

Dites-moi donc, Milord, est-ce que le prix en est bien cher?

ALICE, à part.

Voilà mon père qui tombe dans le piége.

LORD DERBY.

Mais oui; six mille francs le billet, et encore on n'en trouverait plus, tout a été pris en un instant.

ALICE.

Ah! mon Dieu! c'est exorbitant!

FARDOWE.

Qu'est-ce que tu dis donc? six mille francs un château comme celui-là! c'est pour rien! c'est donné! pour quelqu'un, surtout, qui est à peu près sûr. Dieux! si j'avais...

LORD DERBY.

Est-ce que vous n'avez pas d'argent?

FARDOWE, fouillant dans sa poche.

Peut-être bien.

Air de *l'Écu de six francs.*

Aux espèces je ne tiens guères ;
J'ai toujours regardé l'argent
Comme un de ces amis vulgaires
Qui vous font visite en courant,
Et qui ne restent qu'un instant;
Chez moi, l'on dirait qu'il s'ennuie,
Et j'en sais le motif secret :
C'est que jamais dans mon gousset
Il ne se trouve en compagnie.

LORD DERBY.

Moi, je n'ai pas grand espoir; et si vous voulez choisir parmi mes billets, je serai trop heureux de vous faire un cadeau.

FARDOWE.

Et moi, morbleu! je n'en veux pas. Nous ne recevons rien, n'est-ce pas, ma fille? mais nous pouvons faire ensemble un autre marché, une affaire de commerce. Voici un tableau que je vous ai promis; prenez, regardez et estimez-le.

LORD DERBY.

Douze mille francs, s'il ne vaut le double.

FARDOWE.

Ce n'est pas vrai; vous abusez de ma position.

LORD DERBY.

Je vous soutiens qu'il les vaut.

FARDOWE.

Il ne les vaut pas; et je m'y connais mieux que vous, j'espère, un amateur. (A part, à sa fille.) Un ignorant, qui veut se mêler de parler. (A lord Derby.) Écoutez, Milord, je vous en ferai encore un pareil, et vous me céderez deux billets; voyez si cela vous convient.

LORD DERBY.

C'est conclu. Venez avec moi au château, tous les prétendants y sont rassemblés! et je vous donnerai là vos deux numéros.

ALICE, à part, à lord Derby.

Ah! Milord, je vous devine; quelle reconnaissance!

LORD DERBY.

Partons. Venez-vous, Fardowe?

FARDOWE.

Je vous suis, Milord; je prends mon fusil. (A part, en s'en allant.) Dieux! quand j'y pense, d'ici, avec mon fusil, pif, paf, je la vois dégringoler... Milord, je suis à vos ordres.

(Il sort avec Alice et lord Derby.)

SCÈNE V.

JULIEN, puis JASPER.

JULIEN.

Par ici, mon oncle, par ici.

JASPER.

Eh bien! où est donc ce monsieur?

JULIEN.

Il était là; il va revenir, si vous voulez l'attendre.

JASPER.

Me faire attendre! la conduite est un peu leste, surtout lorsque j'ai pris la peine de condescendre à ses désirs.

JULIEN.

C'est égal, mon oncle, ne vous fâchez pas, parce que c'est un brave homme, un homme de talent, qui fait des choses étonnantes. Il m'a promis de me donner une dot, et de vous faire entendre raison.

JASPER.

Me faire entendre raison! voilà un drôle bien hardi! Tu ne lui as donc point appris ce qu'était Jasper de Mac-Kin-Kof, capitaine de la garde d'Édimbourg?

JULIEN.

Si, mon oncle; je l'ai prévenu que vous étiez un enragé, et que vous couriez après les coups de pistolet, comme si vous ne pouviez pas vivre sans cela. Mais il ne s'agit pas ici de se battre, comme

vous le faites toutes les semaines, c'est, au contraire, une conférence pacifique.

JASPER.

Tant pis, morbleu ! Dans ce moment, je serais enchanté d'avoir une affaire; il me la faut, comme indemnité, car hier on m'a fait un affront.

JULIEN.

Qu'est-ce que c'est, mon oncle?

JASPER.

Taisez-vous, ça ne vous regarde pas.

AIR de *Voltaire chez Ninon.*

Je sais bien ce que j'ai reçu :
(A part.)
C'était un soufflet anonyme.
(Haut.)
Je réserve au premier venu
Un courroux aussi légitime...

JULIEN.

Quoi! vraiment! qu'il soit blond ou brun?...

JASPER.

Cela m'est égal... ma vaillance
A besoin de tuer quelqu'un :
Mais je n'ai pas de préférence.

JULIEN.

La! encore des querelles; je ne vous conçois pas; ça vous est donc égal d'exposer comme ça votre existence?

JASPER.

Non pas, mon neveu; j'y tiens autant qu'un autre, et même plus qu'un autre, car je sais ce que valent les jours d'un brave; mais, dans mon état, il faut être chatouilleux sur l'article; alors je me suis fait un courage sans danger, une bravoure à coup sûr.

JULIEN.

Comment, mon oncle, vous vous faites assurer?

JASPER.

Oui, Monsieur, en me façonnant, depuis quinze ans, au maniement et exercice du pistolet, où je suis, j'ose le dire, d'une force imperturbable.

AIR : *Voici la manière.*

Mettre avec justesse
Une balle à vingt pas;
Grâce à son adresse
Narguer le trépas;
Habile guerrier,
Par une valeur méthodique,
Tirer le premier,
Afin d'éviter la réplique;
La visière nette,
Le poignet dispos :
Voilà la recette
Pour faire un héros.

DEUXIÈME COUPLET.

Sitôt qu'on se fâche,
Loin d'être pressé;
Moi toujours je tâche
D'être l'offensé.
Alors, en avant...
Et tous mes coups sont immanquables :
Achille et Roland
N'étaient-ils pas invulnérables?
Casser bras et tête
Sans risquer ses os,
Voilà la recette
Pour faire un héros.

JULIEN.

Tenez, mon oncle, voilà ce monsieur; je suis sûr que du premier mot vous allez vous entendre. Je vais vous présenter...

(Jasper se tient un peu à l'écart.)

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, FARDOWE.

FARDOWE.

J'ai mes deux billets, n°s 3 et 4.

JULIEN, allant à Fardowe.

Monsieur, c'est mon oncle qui est là...

FARDOWE.

Mille pardons, je suis à lui. (A Jasper.) Monsieur, j'ai bien l'honneur... Eh mais! en croirai-je mes yeux!

JASPER.

Par la caserne d'Édimbourg! c'est mon homme d'hier, celui qui avait gardé l'incognito.

JULIEN.

Ils se connaissent; ah bien! ça va aller tout seul.

FARDOWE.

Je suis enchanté de vous rencontrer, la foule qui nous a séparés m'a empêché hier de vous faire mes excuses.

JASPER.

Je n'ai pourtant pas quitté la salle.

FARDOWE.

Et moi, je vous attendais à la porte; il n'est pas étonnant que nous ne nous soyons pas rencontrés. Mais je vous répète, Monsieur, que le hasard seul...

JASPER.

Ce n'est pas là la satisfaction qu'il me faut : l'affaire a eu des témoins; je suis l'offensé, vous en convenez...

JULIEN.

Eh bien! qu'est-ce qu'il dit donc?

FARDOWE.

C'est-à-dire, Monsieur, vous êtes l'offensé parce que vous le voulez bien, c'est une complaisance de votre part, car je vous déclare sur mon honneur...

JASPER.

Il suffit, Monsieur, vous devez me comprendre... (A haute voix) et si vous êtes brave...

FARDOWE, se rapprochant de Jasper, et lui parlant à demi-voix.

Monsieur, les braves ne crient pas; l'heure, le lieu, le choix des armes, c'est comme vous

voudrez; seulement, et dans votre intérêt, je vous engage à ne pas choisir le pistolet; voilà tout ce que j'ai à vous dire.

JASPER.

Au contraire, Monsieur, c'est mon arme.

FARDOWE.

A la bonne heure, ma délicatesse est à couvert; mais laissons là les affaires particulières, parlons de votre neveu et de son mariage.

JASPER.

Non, Monsieur; point de conférence, point de mariage; je ne veux rien entendre; et si mon neveu osait y penser encore, comme tuteur, je le lui défends; comme oncle, je le déshérite; et comme capitaine de la force armée, je le fais arrêter, s'il ose passer outre. A tantôt; à trois heures.

AIR : *L'amour ainsi qu' la nature.*

Ici je viendrai vous prendre.

FARDOWE.

Enchanté de vous attendre.

JASPER.

Et dans ces lieux retirés...

FARDOWE.

Monsieur, comme vous voudrez.

JASPER.

Sans adieu...

FARDOWE.

Prêt à vous suivre.

JASPER.

Il faudra qu'avant ce soir
L'un de nous cesse de vivre...

FARDOWE.

Au plaisir de vous revoir.

JASPER, en s'en allant.

A tantôt... à trois heures...

SCÈNE VII.

FARDOWE, JULIEN.

FARDOWE.

Voilà un farouche guerrier.

JULIEN.

Ah! mon Dieu, qu'ai-je fait là? et qu'est-ce que ça va devenir?

FARDOWE.

Sois tranquille, mon enfant; je n'oublierai point que c'est ton oncle, et je te promets de l'épargner.

JULIEN.

Ce n'est pas pour lui que j'ai peur.

FARDOWE.

Comment! ce serait pour moi! ce pauvre garçon! sois tranquille, je reconnaîtrai cela; je t'avais promis une dot sur mon premier tableau, et tu l'auras, je te le jure, c'est-à-dire... non; ça n'est pas possible, il est vendu d'avance.

JULIEN, à part.

Et c'est peut-être le dernier qu'il pourra faire.

FARDOWE, se fouillant.

Et dire que je n'ai rien sur moi!... Tiens, mon garçon, voilà un billet excellent, c'est de l'or en barre... (A part.) Au fait, je n'ai pas besoin d'en avoir deux, puisque je suis sûr du premier coup...

JULIEN.

Et qu'est-ce que j'en ferai?

FARDOWE.

Tu le vendras; ça vaut six mille francs au porteur. — Et tu trouveras ici, dans l'instant, une foule de lords et de jeunes seigneurs qui seront trop heureux de te l'acheter; on n'en trouve plus.

JULIEN.

Six mille francs!

FARDOWE.

C'est une dot, et avec cela tu pourras te moquer de ton oncle, de ton tuteur et du capitaine de la force armée. Entends-tu le son du cor? c'est le signal, je vais me préparer.

AIR *du Pot de fleurs.*

Favorisé par des chances nouvelles,
Je puis posséder un château
Orné de ses quatre tourelles;
Dieux! pour un peintre quel tableau!
Moi qui, toujours sur le *qui-vive*,
N'eus jusqu'ici pour logement
Qu'un grenier sur le premier plan,
Et l'hôpital en perspective.

(Il sort.)

SCÈNE VIII.

JULIEN, seul.

Je n'en reviens pas encore. Comment! dans ce billet-là, il y a le château de Dinvarach! C'est ma foi vrai! tout ça y est écrit, c'est une loterie. Billet n° 3, prix : *six mille francs.* Comme dit ce brave homme, c'est une dot, aussi je m'en vais le vendre sur-le-champ. C'est dommage, malgré ça, que ça ne rapporte pas davantage; parce qu'enfin... six mille francs, il n'y a pas de quoi rouler carrosse, ça me fera traîner pendant quelques années, et voilà tout. C'est celui qui gagnera le château qui sera bien heureux!... et dire que, d'un coup de fusil, on peut devenir seigneur du canton! quand je pense à cela, la main me démange, et voilà des idées seigneuriales qui me montent à la tête... Je sais tirer aussi bien qu'eux; il n'y a là que des gens riches, ça n'est pas fort. (Faisant signe de tirer.) En fait de ça, un milord ne vaut pas un garde-chasse. Allons, au petit bonheur, je me risque.

AIR *des Amazones.*

Oui, tout ou rien... allons, je me hasarde.
Voilà le but que l'on vient de placer;

Ajustons bien, et surtout prenons garde,
Car je n'ai pas de quoi recommencer...
Nombre de gens aujourd'hui qui parviennent,
Richards, banquiers, comme on en voit beaucoup,
Pour fair' fortune à deux fois s'y reprennent,
Moi j' suis forcé d' la fair' du premier coup.

Je les entends, je cours chercher mon fusil.

(Il rentre dans sa cabane.)

SCÈNE IX.

LORD DERBY, FARDOWE; CHOEUR DE PRÉTENDANTS portant le fusil sur l'épaule; PAYSANS avec des tambours et des musettes, PIQUEURS avec des cors de chasse. — UN PAYSAN marche en tête avec une bannière déployée, PAYSANS ET PAYSANNES, et parmi ces dernières ALICE, qui est spectatrice.

Chœur et marche du cortége, qui défile sur le devant du théâtre, au bruit du tambour, sur l'air de *la Servante justifiée.*

(Pendant cette marche, on a placé près de la coulisse, à droite, une espèce de balustrade à hauteur d'appui, qui est censée en face du grand mât, qu'on ne voit pas. — Les musiciens, la bannière, les prétendants se mettent à gauche du théâtre, et les paysans garnissent le fond; plusieurs gravissent sur les rochers et sur les arbres, afin de mieux voir.)

LORD DERBY, bas à un paysan.

Tout est bien convenu.

LE PAYSAN, de même.

Oui, Milord, je serai au pied du grand mât, où je tiendrai la corde... Dès qu'on élèvera la bannière, ça sera signe que M. Fardowe va tirer, et alors...

LORD DERBY.

C'est cela même, cours à ton poste.

LE PAYSAN.

Ah ça! vous m'assurez au moins que je ne risque rien; c'est que celui qui va gagner le prix est si maladroit... il ne faut qu'une balle égarée...

LORD DERBY.

Sois donc tranquille; je te réponds de tout.

FARDOWE, regardant dans la coulisse.

Dites donc, Milord, c'est joliment loin, il y a plus de deux cents pas, et à peine si l'on aperçoit l'héroïne de la fête... Attendez, elle a remué la tête, c'est bon, je sais à peu près où elle est; voilà tout ce qu'il me faut.

LORD DERBY.

Attention, on va commencer par ordre de numéros... (Fouillant dans sa poche.) (A part.) Je crois que je me suis donné les numéros 1 et 2. (Haut.) Et vous, Fardowe?

FARDOWE, occupé à arranger son fusil, et lui passant sa carte.

Je n'en sais rien; voyez vous-même, je crois que c'est le 4.

LORD DERBY.

Et l'autre?

FARDOWE.

Je ne l'ai plus; je l'ai donné à un pauvre diable, à qui j'avais promis une dot; et tenez, le voici, son fusil sur l'épaule.

(En ce moment, Julien sort de sa cabane.)

LORD DERBY.

Eh mais! c'est un garde-chasse... Ah! mon Dieu! le petit Julien, le plus habile tireur du pays! C'est décidé, (montrant Fardowe) je ne pourrai jamais rien faire pour cet homme-là; il a toujours le talent de tout renverser.

FARDOWE.

Qu'est-ce que vous avez donc?

LORD DERBY.

Rien, morbleu!... (A part.) Mais ce gaillard-là, qui n'est pas prévenu, est capable de ne pas la manquer.

FARDOWE, à Julien.

Tu as toujours ton billet?

JULIEN.

Oui, Monsieur, le numéro 3.

LORD DERBY, à part.

Juste, avant lui.

FARDOWE.

Est-ce que tu n'as trouvé personne qui voulût le prendre?

JULIEN.

Si, Monsieur; mais je me le suis pris moi-même, parce que j'ai bonne idée de mon fusil, qui ne manque jamais son coup sur des perdrix; ainsi, je me suis dit: sur une poularde...

FARDOWE.

Comme tu voudras, mon garçon, tu es le maître; et puis je serai près de toi, et je te donnerai des conseils pour ajuster.

LORD DERBY, à part.

Parbleu! il n'y a que ce moyen-là. Faisons un échange. (Prenant un des billets dans sa poche, et le tendant à Fardowe.) Venez vite; car le maître des cérémonies va appeler les numéros.

(Roulement de tambour.)

LE MAITRE DES CÉRÉMONIES, tenant une feuille de papier.

Le numéro *un.*

LORD DERBY.

C'est moi, Monsieur.

LE MAITRE DES CÉRÉMONIES.

Présentez votre billet.

(Lord Derby donne son billet.)

LE MAITRE DES CÉRÉMONIES, après l'avoir examiné.

C'est bien. (A un garde qui se trouve auprès de lui.) Remettez le fusil à milord. Attention, Messieurs, voilà le premier coup.

(Lord Derby se place près de la balustrade, et ajuste.)

JULIEN, au maître des cérémonies.

Dites donc, Monsieur, il me semble qu'il se met trop près, le fusil ne doit pas dépasser la balustrade.

FARDOWE.

Taisez-vous donc... (Regardant lord Derby.) Plus bas, milord, plus bas, vous visez trop haut; ce n'est pas comme cela.

JULIEN.

On ne doit pas donner de conseils, c'est défendu ; chacun pour soi. (A part.) Dieux ! que j'ai peur qu'il ne la touche ! (Lord Derby tire le coup de fusil.) Vivat! il n'y a rien, je l'ai vue remuer, et elle est encore en place. Quel bonheur! (Regardant son billet.) Il n'y a plus qu'un numéro avant moi.

LE MAITRE DES CÉRÉMONIES.

Le numéro *deux*. (Grand silence.) Eh bien! Messieurs, qui est-ce qui a le numéro *deux?* personne ne répond?...

JULIEN.

Alors, s'il n'y est pas, c'est au numéro *trois*. C'est moi.

LORD DERBY.

Du tout; ça n'est pas juste.

JULIEN.

Si, Milord, voilà comme ça se fait ordinairement.

LORD DERBY.

Ça n'est pas possible. Voyons, Messieurs, qui est-ce qui a le *deux?*

ALICE.

Ce n'est pas vous, mon père?

FARDOWE, tirant son billet.

Eh! non, puisque j'ai le *quatre*. (Le regardant.) Pardon, pardon, Messieurs, le voilà; c'est bien étonnant; j'aurais juré que j'avais le *quatre*... tellement que, tout à l'heure encore, je le disais à milord.

LE MAITRE DES CÉRÉMONIES.

Présentez votre billet. (L'examinant.) C'est bien.

FARDOWE, se plaçant près de la balustrade.

Ah çà! mon cher ami, prenons garde; il ne s'agit pas ici de passer à côté. (Prenant le fusil.) Dieux! quel moment! il y va d'une propriété seigneuriale, et bien plus encore, de ma réputation! l'Angleterre et l'Écosse ont les yeux sur moi.

(Il ajuste.)

JULIEN.

C'est bien, à la manière dont il vise, il en ira à deux cents toises, je ne risque rien de préparer mon fusil.

(Fardowe lâche la détente, le coup part, on élève la bannière, des acclamations se font entendre, les tambours, les cors partent à la fois.)

CHOEUR.

AIR de *la Servante justifiée*.

Bravo! bravo! la poularde est à bas!
Avec fracas
Célébrons sa victoire.
Honneur et gloire
A cet adroit chasseur,
Qui du château devient le possesseur!

(Pendant ce chœur, Fardowe, frappé de joie et de surprise, a laissé tomber son fusil, et a manqué de se trouver mal. Lord Derby, Alice, et tous ses amis le soutiennent, l'entourent et le félicitent.)

FARDOWE.

En êtes-vous bien sûr?

LORD DERBY.

Oui, sans doute, oui, mon ami; voici monsieur le maître des cérémonies qui en dresse un procès-verbal. C'est un coup admirable!

FARDOWE.

Eh bien! je l'avais senti; car en lâchant la détente, je me disais : le coup est bon.

JULIEN.

Mort et damnation! je n'ai seulement pas tiré, et mes six mille francs sont perdus!

FARDOWE.

Mes bons amis, Milord, ma fille, oui, je suis le plus heureux des hommes... (On entend sonner trois heures.) Ah! mon Dieu! qu'est-ce que c'est que cela?

LORD DERBY.

Trois heures qui sonnent à l'horloge de votre château.

FARDOWE.

Trois heures! ce que c'est que la vie; je vous demande si on a le temps d'être heureux; et mon adversaire qui va arriver? (Bas à Derby.) Milord, j'ai un service important à vous demander : c'est d'emmener à l'instant ma fille, et tout ce monde-là.

LORD DERBY.

Vous ne venez pas avec nous au château, où tout est préparé pour votre installation?

FARDOWE.

Oui, certes; dans une demi-heure, j'irai vous rejoindre, je l'espère bien; mais dans ce moment, j'ai besoin d'être seul; je vous en conjure, au nom de notre amitié.

LORD DERBY.

Cela suffit; et dès que vous le désirez... (A part.) Encore quelque bizarrerie! il sera original toute sa vie. (Haut.) Messieurs, nous allons nous rendre au château de Dinvarach, où le seigneur va bientôt nous rejoindre.

CHOEUR.

(Reprise de l'air.)

Bravo! bravo! la poularde est à bas!
Avec fracas
Célébrons sa victoire.

Honneur et gloire
A cet adroit chasseur,
Qui du château devient le possesseur!

SCÈNE X.

FARDOWE, seul.

C'est l'instant du rendez-vous, il ne faut pas que la fortune me fasse perdre la mémoire ou le courage. Eh bien! c'est singulier, ce matin, j'étais mieux disposé; il me semble qu'un artiste doit se battre plus volontiers qu'un propriétaire; et il est de fait que d'aller exposer ses jours, quand on est riche et heureux, quand on ne demande qu'à vivre, et à bien se porter...

Air du vaudeville de *Garrick*.

Voici, je crois, l'instant de commenter
Les lieux communs de la philosophie;
C'est bien ici le cas de répéter:
« Qu'est-ce que l'homme?... et qu'est-ce que la vie? »
Jeunes ou vieux, jamais nous ne pouvons
Voir le bonheur qu'en perspective.
De tous nos vœux nous l'appelons;
A chaque instant nous l'attendons...
Et nous partons quand il arrive.

Allons, allons, chassons ces idées-là, et voyons ce qui me reste à faire. Quoique je sois en veine, on ne sait pas ce qui peut arriver; et en cas de malheur, qu'est-ce que tout cela deviendra après moi? Voyez déjà les inconvénients de la fortune. Ce matin, je n'aurais pas eu besoin de testament; à présent, il m'en faut un; je ne peux pas mourir sans cela.

(Il s'assied à la table où le maître des cérémonies a laissé ce qu'il faut pour écrire.)

« Milord,

» C'est peut-être une lettre d'adieu que je vous » écris. Mais je ne veux pas partir pour l'autre » monde avec un mensonge sur la conscience. Je » vous ai dit que ma fille en aimait un autre: c'est » faux; elle n'a jamais aimé que vous; mais elle » était trop pauvre pour devenir votre femme. » Aujourd'hui, c'est différent. J'ai gagné un châ- » teau; je le lui donne; elle peut vous épouser; » je suis tranquille sur son bonheur: vous vous en » chargerez. Si je ne suis pas tué (et je ferai mon » possible pour cela), je serai prêt à signer de- » main le contrat de mariage. S'il en est autre- » ment, je désire que vous hâtiez la noce, et que » vous pleuriez le moins possible. J'ai vécu gaie- » ment, je veux mourir de même. C'est dans ces » sentiments que je suis votre ami,

» FARDOWE,
» Artiste, et seigneur de Dinvarach. »

Hein! qui vient là? est-ce le capitaine? Non, c'est ma fille.

SCÈNE XI.

FARDOWE, ALICE.

ALICE.

Mon père! mon père!

FARDOWE.

Qu'est-ce que tu viens faire ici? N'ai-je pas dit que je voulais être seul? Il est bien étonnant que nous autres seigneurs nous n'ayons jamais un instant à nous.

ALICE.

Ne vous fâchez pas, je voulais savoir si vous n'étiez pas indisposé.

FARDOWE.

Je me porte à merveille, quant à présent... Il faut espérer que ça continuera; et pour ça, fais-moi le plaisir de t'en aller.

ALICE.

Est-ce que vous ne venez pas au château! On vous attend; la danse est organisée, le vin circule en abondance; et ce sont des cris de joie, des transports...

FARDOWE.

Et une ivresse générale; ils ont raison! la vie est courte, et il faut en profiter. J'irai les rejoindre aussitôt que je pourrai. En attendant, voici une lettre qu'il faut remettre à milord.

ALICE.

On va la lui envoyer sur-le-champ.

FARDOWE.

Non, ce n'est pas la peine; dans une heure, il sera temps. Adieu, ma fille. (A Alice, qui s'en va.) Ah! encore un mot.

ALICE.

Qu'y a-t-il?

FARDOWE.

Je désire que tu la lui portes toi-même, entends-tu? Et si j'ai eu des torts envers toi, tu verras, mon enfant, que j'ai songé à les réparer.

ALICE.

Que dites-vous?

FARDOWE.

Va-t'en... (La rappelant.) Ah! ma fille.

ALICE.

Que voulez-vous, mon père?

FARDOWE.

Rien... tiens, embrasse-moi... encore une fois... (Lui serrant la main.) Alice, tu es une bonne fille, une excellente fille... (Brusquement.) Allons, va-t'en, et laisse-moi tranquille.

ALICE.

Oui, mon père. (A part.) Je n'y connais plus rien.

SCÈNE XII.

FARDOWE, *seul.*

Maintenant, je puis attendre mon adversaire. (Regardant du côté par où sa fille est sortie.) Je laisse à ma fille une belle fortune, un bon mari, et en cas de malheur... eh bien! je n'y pensais pas... en cas de malheur, voilà mes tableaux qui doubleront de prix.

AIR *du Petit Courrier.*

Oui, dans notre état quel plaisir!
On a, par un destin propice,
Deux cents pour cent de bénéfice,
Quand on a l'esprit de mourir.
C'est un parti que devrait suivre
L'artiste qui veut des succès,
Et ceux qui persistent à vivre
N'entendent pas leurs intérêts.

SCÈNE XIII.

JASPER, FARDOWE.

FARDOWE.

Ah! voici notre brave capitaine.

JASPER.

Je suis désolé, Monsieur, que vous soyez arrivé le premier.

FARDOWE.

Il n'y a pas de mal.

JASPER.

Si, Monsieur; il y a dix minutes de retard; c'est la première fois de ma vie; et sans mon service qui m'a retenu... (à part) et puis, je n'étais pas fâché de m'exercer un peu; j'ai baissé de quelques lignes, et j'ai besoin de me remettre. (Lui présentant ses deux pistolets.) Monsieur veut-il choisir?

FARDOWE.

Vous êtes trop bon, je suis à vos ordres.

JASPER.

C'est à moi, Monsieur, de tirer le premier.

FARDOWE.

Si vous voulez bien prendre cette peine.

JASPER.

Nous allons mesurer la distance.

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENTS, JULIEN.

JULIEN.

Eh bien! eh bien! qu'est-ce que vous faites donc?

JASPER.

Tu le vois bien. Retire-toi.

JULIEN.

Mon dieu! mon oncle, comme vous prenez ça! je ne veux pas vous gêner; mais je désirerais vous parler, ainsi qu'à monsieur.

JASPER.

Plus tard, nous verrons ça.

JULIEN.

Plus tard, il ne sera plus temps.

FARDOWE.

Il a raison; et avant d'entamer la petite discussion, si j'osais vous prier de consentir à son mariage; faites-le pour moi, par amitié, ça ne nous empêchera pas de nous brûler la cervelle.

JASPER.

Comment! Monsieur.

FARDOWE.

Quand ça devrait nous retarder un peu; nous rattraperons le temps perdu.

JASPER.

AIR : *Ce que j'éprouve en vous voyant.*

Allons, Monsieur, plus de retard,
Partons... il faut que j'en finisse.

FARDOWE.

Mais au moins qu'un dernier service
Précède l'instant du départ :
Mariez-les, quoi qu'il vous coûte
Un bienfait est si doux au cœur,
Et surtout pour un voyageur...
Lorsque l'on va se mettre en route
Cela, dit-on, porte bonheur.

JASPER.

Il ne s'agit pas de cela; je vous prie, Monsieur, de vous mettre à quinze pas.

FARDOWE.

Un instant. (A Julien.) Tu vois, mon garçon, que j'ai fait mon possible. Que puis-je maintenant pour toi?

JULIEN.

Me donner une place dans le château que vous venez de gagner.

FARDOWE.

N'est-ce que cela? Je te nomme premier garde-chasse.

JASPER, s'approchant.

Comment! monsieur a gagné un château?

JULIEN.

Oui, mon oncle; et si vous saviez comment. A deux cents pas, il a, du premier coup, abattu une poularde.

JASPER.

Hein! qu'est-ce que tu dis là?

JULIEN.

Et sans y regarder, sans prendre la peine de viser. Je n'ai jamais vu un coup comme celui-là. Allez, si j'avais connu sa force, au lieu de m'amuser à concourir, j'aurais joliment vendu mon billet.

JASPER, à part.

Diable! il paraîtrait que j'ai affaire à un gaillard

déterminé. (Haut.) Je vois que monsieur est sûr de son coup.

FARDOWE.

A peu près, Monsieur. Mais, du reste, je vous ai prévenu. Ainsi, quand vous voudrez...

JASPER, à part.

Ah! mon Dieu! je sais bien que c'est à moi de tirer le premier; mais si, par hasard, je le manque, mon affaire est sûre; tout à l'heure, déjà je baissais de quelques lignes, et l'émotion va me faire dévier.

FARDOWE.

Eh bien! Monsieur, je vous attends... Voulez-vous compter les quinze pas?

JASPER.

Du tout, Monsieur, j'ai dit à vingt-cinq.

FARDOWE.

Vous avez dit à quinze.

JASPER.

J'ai dit à vingt-cinq... C'est à moi, qui suis l'offensé, à déterminer la distance.

FARDOWE.

A vingt-cinq, si vous voulez, je n'y tiens pas.

JULIEN.

Parbleu! quand il y en aurait deux cents, ça lui est égal.

JASPER, à part.

Cet homme-là est d'un sang-froid qui lui donne un avantage...

FARDOWE.

Qu'est-ce que vous dites?

JASPER.

Je dis, Monsieur, que quand on a une pareille supériorité, on ne vient pas provoquer les gens.

FARDOWE.

Je ne suis pas l'agresseur.

JASPER.

Si, Monsieur

FARDOWE.

C'est involontairement, je vous en ai fait mes excuses, (montrant Julien) et devant témoin.

JULIEN.

Eh oui! mon oncle; ce matin M. Fardowe vous a répété...

JASPER.

Qu'est-ce que tu dis?... M. Fardowe!...

JULIEN.

C'est son nom, qu'on vient de m'apprendre au château.

JASPER.

Quoi! j'aurais l'honneur de parler à M. Fardowe, à un talent distingué, au premier peintre de l'Écosse! et je me permettrais d'attenter à des jours qui sont chers aux beaux-arts?

FARDOWE.

Les beaux-arts n'y font rien; et si vous vous croyez offensé...

JASPER.

Non, Monsieur; quand je vois cette main qui a fait tant de chefs-d'œuvre, je me dis que trop de gloire l'environne, pour qu'elle puisse jamais porter d'offense, et vous n'aviez qu'à vous nommer pour faire tomber mes armes.

FARDOWE.

Vous acceptez donc mes excuses?

JASPER.

Oui, Monsieur.

FARDOWE.

Et vous consentez au mariage de votre neveu?

JASPER.

Après la place que vous venez de lui accorder, c'est moi qui suis trop heureux...

FARDOWE.

Eh bien! voilà qui est dit, touchez là, et embrassons-nous.

JASPER.

De tout mon cœur.

SCÈNE XV.

LES PRÉDÉDENTS, ALICE, LORD DERBY, CHOEUR.

ALICE, entrant vivement.

Arrêtez! arrêtez!... séparez-les.

JULIEN, la retenant, et lui montrant le groupe.

Et pourquoi donc, ils s'embrassent.

ALICE et LORD DERBY.

Que vois-je!

FARDOWE.

Une réconciliation; et je vous présente mon nouvel ami, le capitaine Jasper, qui va nous faire l'honneur de dîner avec nous dans mon chateau.

ALICE.

Je respire; mais, tout à l'heure, en me disant adieu, vous aviez un air si singulier, que, dans mon inquiétude, j'ai porté sur-le-champ à milord cette lettre...

LORD DERBY.

Qui maintenant me rend le plus heureux des hommes... Je suis sûr de la tendresse d'Alice, de votre amitié, et vous pouvez, de votre vivant, voir exécuter votre testament.

FARDOWE.

Eh bien! à la bonne heure, j'aime autant ça... Ah çà! mes amis, il paraît que tant tués que blessés, il n'y a personne de... excepté la poularde... que je serais bien aise de voir de plus près, ne fût-ce que pour faire connaissance avec cette pauvre bête, qui m'a institué son légataire universel.

JULIEN, la prenant des mains d'un paysan.

Tenez, monsieur Fardowe... la voici.

FARDOWE, la contemplant.

Quel air de générosité !

JULIEN, cherchant.

Mais, c'est drôle... où donc a-t-elle été frappée ?... je ne vois pas la marque de la balle !

LORD DERBY, bas à Alice.

L'imbécile ! il va tout découvrir... (Haut) C'est que tu ne regardes pas bien. (Il fait signe à un paysan de reprendre la poularde et de lui casser la patte.)

JULIEN.

Parbleu ! je vous défie de lui trouver la moindre blessure ; elle est morte en parfaite santé.

JASPER.

Ce sera donc de frayeur.

FARDOWE.

Qu'est-ce que ça signifie ?

LORD DERBY.

Tenez... tenez... vous êtes bien babile... la balle lui a fracturé le tibia.

ALICE.

Et elle se sera achevée en tombant.

LORD DERBY.

Précisément.

FARDOWE.

A la bonne heure ! Mes amis, quoique nouvellement enrichi, je ne serai point ingrat ; et pour lui rendre, après sa mort, les honneurs qu'elle mérite ; pour éterniser ses bienfaits et ma reconnaissance, j'entends que le château de Dinvarach s'appelle désormais LE CHATEAU DE LA POULARDE ; et aujourd'hui, à dîner, pour l'inauguration... elle occupera le poste d'honneur... la place du milieu, en rôti.

VAUDEVILLE.

AIR nouveau de M. Adam.

DERBY.

Honneur à l'artiste, au poëte,
Qui, maitrisant de vains désirs,
Met son bonheur dans la retraite,
Et dans la gloire ses plaisirs ;
Qui, loin de la route commune,
Va droit à la célébrité ;
Qui trouve en chemin la fortune,
Et passe gaiement à côté !

JASPER.

Dans les combats où je m'engage,
Le succès n'est jamais douteux ;
Je triomphe, c'est mon usage.
En amour je suis moins heureux :
Je fais la guerre aux demoiselles
Depuis trente ans en vérité ;
Je vise au cœur toutes les belles,
Et toujours je passe à côté.

FARDOWE.

Le savant cherche le génie,
L'avocat sa péroraison ;
Le médecin la maladie,
Le malade sa guérison ;
L'auteur court après la malice,
Les amants après la beauté,
Les plaideurs après la justice :
Souvent chacun passe à côté.

ALICE, au public.

Vous plaire est notre unique envie ;
Que votre visite ce soir
De plusieurs autres soit suivie :
C'est notre vœu, c'est notre espoir.
Que votre bonté s'en souvienne ;
Et quand un destin souhaité
Vers ce théâtre vous amène,
Ah ! ne passez pas à côté.





LE BAL CHAMPÊTRE,

OU

LES GRISETTES A LA CAMPAGNE,

TABLEAU-VAUDEVILLE,

Représenté, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase dramatique, le 21 octobre 1824.

En société avec M. Dupin.

Personnages.

ANGELINA, lingère.
JOSÉPHINE, } couturières.
TOINETTE, } couturières.
AMANDA, } couturières.
PASTOUREL, chef d'orchestre.



BELJAMBE, danseur de société.
ANNETTE, paysanne.
POUSSIF, conducteur de cabriolets de place.
M. DURFORT, banquier.
MADAME DURFORT, sa femme.

La scène se passe aux environs de Paris.

Le théâtre représente la rotonde d'un bal champêtre. Au milieu du théâtre est l'orchestre. A droite et à gauche, des chaises. Au fond, un jardin.

SCÈNE PREMIÈRE.

BELJAMBE, PASTOUREL.

BELJAMBE.

C'est ce cher Pastourel que je retrouve ici !

PASTOUREL.

Le directeur de l'établissement vient de m'arrêter au passage, et c'est moi qui dirige l'orchestre.

BELJAMBE.

A la bonne heure, car, depuis ton absence, nous autres danseurs à la mode, nous ne savions plus sur quel pied nous tenir; toi qui étais l'âme de tous les bals, le génie de la contredanse, le privilégié du galoubet.

PASTOUREL.

Il est vrai que je suis maintenant le premier flageolet d'Europe ; du moins, c'est l'avis de tous les orchestres, et c'est mon talent qui a motivé mon absence ; je viens d'Angleterre. L'Angleterre, Monsieur ! quel beau pays ! C'est là qu'on sait encourager les arts ; j'ai été engagé pour douze bals, à cinq cents francs par soirée.

AIR : *Tout ça passe en même temps.*

En voyageur troubadour,
A ma gloire rien ne manque ;
Car j'ai fait danser la cour,
Le ministère et la banque :
Oui, chez ces Anglais si tristes,
Homme en plac', belle aux yeux doux,
Banquiers et capitalistes,
Tout ça saut' (*bis.*) comme chez nous.

BELJAMBE.

Tu dois alors revenir bien riche.

PASTOUREL.

Dieu merci, cela sonne assez bien. Mais j'ai besoin de repos, parce que, dans notre état, voyez-vous, la gloire nous exténue, on n'estime pas assez le galoubet ; on ne sait pas ce qu'il en coûte pour l'exercer, J'entends vanter les *Baillot*, les *Lafont*, les *Habeneck*. Qu'est-ce que c'est que ça, Monsieur, que de jouer du violon ? faites-les jouer du flageolet, et vous m'en direz des nouvelles. D'abord, on a remarqué que presque tous les grands flageolets meurent extrêmement jeunes ; je ne sais pas si c'est cela qui a tué *Mozart* ; mais moi, Monsieur, en Angleterre, je ne vivais que de privations ; j'étais à la gloire et au lait d'ânesse



pour toute nourriture, sans compter la composition.

BELJAMBE.

Comment! M. Pastourel, vous êtes compositeur?

PASTOUREL.

Oui, Monsieur; j'ai le génie de l'inspiration; je reçois le feu créateur de la seconde main, il est vrai, d'après *Rossini, Boyeldieu* et *Auber;* je les mets en contredanse, je les arrange; c'est la mode.

AIR de *Turenne.*

Oui, vers le temple de mémoire,
Commodément l'on voyage aujourd'hui :
Vient un grand homme, on s'accroche à sa gloire,
Et l'on fait fortune avec lui.
Jouant ainsi différents rôles,
C'est un chemin qu'on franchit de moitié;
Les gens d'esprit le gravissent à pié,
Et nous autres sur leurs épaules.

Mais vous, monsieur Beljambe, est-ce que vous avez abandonné la danse? vous qui étiez un de nos fameux.

BELJAMBE.

Oui, autrefois, je croyais que ça me pousserait dans le monde; j'y avais une vocation; j'étais taillé pour cela; mais j'ai vu que cela ne menait à rien, j'ai changé de batteries; je me suis mis homme à bonnes fortunes.

PASTOUREL.

Est-ce que c'est un état?

BELJAMBE.

Oui, sans doute; d'abord, c'est agréable, et puis ça peut devenir utile; moi qui n'ai rien, ça peut me mener à quelque bon mariage; car, dans ce moment, j'ai des succès étonnants, cinq ou six passions à la fois; jamais moins, quelquefois plus.

PASTOUREL.

Et dans tout cela, y a-t-il quelque établissement en perspective?

BELJAMBE.

Oui, mon garçon; une petite lingère charmante, qui a un beau magasin bien achalandé, et à peu près quatre ou cinq mille livres de rente; voilà tout ce qu'il me faut. Auprès de ma petite lingère, je n'aurai pas d'ambition.

AIR de *l'Artiste.*

Dentelles, broderie,
C'est là ce qu'il me faut;
Près de femme jolie,
Je puis faire jabot :
Chacune me redoute,
Et, sultan du comptoir,
Je puis, sans qu'il m'en coûte,
Leur jeter le mouchoir.

Ah çà! le jour du mariage, je compte sur toi pour conduire l'orchestre.

PASTOUREL.

Je n'y manquerai pas, et je vous traiterai en ami; j'ai une nouvelle contredanse, tra, la, la, la, chassez huit. En revanche, j'espère que vous me ferez le plaisir d'assister à ma noce; car je viens en France pour me marier. Il y a trois mois, avant mon départ, j'étais amoureux d'une jeune couturière qui m'a promis d'être fidèle; ainsi, je suis tranquille : c'est dans cette classe estimable et vertueuse que s'est réfugié le véritable sentiment; aussi, il ne faut pas les confondre avec les marchandes de modes; c'est bien différent. Je n'ai pu y courir, à cause du devoir (montrant l'orchestre) qui me retient aujourd'hui; mais demain, libre envers la gloire, et quitte avec l'amour, (composant) tra, la, la, le cavalier en avant.

BELJAMBE.

A merveille! et puisque tu conduis l'orchestre, tâche, quand je danserai, que les contredanses soient plus longues.

PASTOUREL.

C'est dit; on vous mettra un pantalon et une poule de plus. Elle vient donc ce soir?

BELJAMBE.

Oui, je dois l'y rencontrer par hasard. On ne m'a pas permis de l'y conduire, à cause des propos; et puis elle ne me l'a pas dit, mais j'ai deviné.

AIR du vaudeville de *la Veuve du Malabar.*

Il est, je le parie,
Quelque rival jaloux,
Que l'on me sacrifie...

PASTOUREL.

Je pense comme vous.
Quelque imbécile,
Comme l'on en voit mille
(Composant.)
En avant deux, et donnez-moi la main.
C'est divin...
Je tiens ma contredanse;
Quel bonheur sans égal!
J'ai bientôt l'espérance
De tenir mon final.

BELJAMBE.

Quoi! le final de votre contredanse?

PASTOUREL.

Sans contredit
Balancez, chassez huit,
Tra, la, la...

ENSEMBLE.

BELJAMBE, PASTOUREL.

BELJAMBE.

Achève ton ouvrage
En attendant le bal;
A ce soir... du courage...
Dieux! quel original!

PASTOUREL.

Que j'aime ce passage!
Quel bonheur sans égal!
Je vais dans ce bocage,
Achever mon final.
(Il sort en chantant et en dansant.)

SCÈNE II.

BELJAMBE, seul, regardant du côté opposé.

Quelle est cette société? Eh mais! je ne me trompe pas, c'est ma charmante lingère, ma tendre Angelina et ses bonnes amies.

SCÈNE III.

BELJAMBE, ANGELINA, AMANDA, JOSÉPHINE, TOINETTE.

CHOEUR.

AIR d'*Armide*.

Quelle route inhumaine!
Quelle chaleur! c'est à périr :
Mon Dieu, qu'on a de peine
Pour avoir du plaisir!

AMANDA.

Il faut, Mesdemoiselles,
Vous résigner ici;
Le plaisir a des ailes,
Pour qu'on coure après lui.

TOUTES, en chœur.

Quelle route inhumaine! etc.

BELJAMBE, s'avançant.

Me sera-t-il permis, Mesdemoiselles, de vous offrir mes hommages?

TOUTES.

Eh! c'est M. Beljambe; (bas à Angelina) est-ce que tu le connais?

ANGELINA, baissant les yeux.

Oui, depuis quelque temps; je l'ai rencontré, il y a quinze jours, au bal de Saint-Mandé.

AMANDA.

Elle ne nous en avait pas parlé.

BELJAMBE.

Je vois que ces dames ont à se plaindre de la chaleur et de la poussière; les roses craignent le soleil.

JOSÉPHINE.

Et surtout les petites voitures, on y est tellement secoué...

BELJAMBE.

Je comprends; ça les effeuille, ça effeuille les roses, continuité de la métaphore.

ANGELINA, à Joséphine.

Tu as sans doute payé le cocher?

JOSÉPHINE.

Non.

TOINETTE.

Ni moi.

AMANDA.

Ni moi.

JOSÉPHINE.

Il va croire qu'il est retenu pour la soirée.

BELJAMBE.

Je cours tout arranger.

ANGELINA.

Ah! mon Dieu, Monsieur, que vous êtes bon! Un cocher en capote.

AMANDA.

Un coucou jaune.

JOSÉPHINE.

Un cheval borgne.

TOINETTE.

Et l'autre boiteux.

BELJAMBE.

Ah! diable! j'aurais voulu quelque chose de plus caractérisé, car voilà un signalement bien vague et bien général; mais enfin, je tâcherai de suppléer; je cours, et je reviens.

(Il sort.)

SCÈNE IV.

JOSÉPHINE, AMANDA, ANGELINA, TOINETTE.

ANGELINA.

Je vous demande s'il est possible d'être plus complaisant! Aussi, Mesdemoiselles, nous sommes bien heureuses de l'avoir rencontré.

JOSÉPHINE.

Tiens, Angelina, j'ai idée que tu dissimules, et que c'est un hasard fait exprès.

TOINETTE.

Et moi, j'en suis sûre.

JOSÉPHINE.

Oui, oui, nous connaissons cela! Qu'est-ce que cela te fait? dis-nous-le.

ANGELINA.

Eh bien! Mesdemoiselles, s'il faut vous l'avouer, c'est un rendez-vous indirect que je lui avais donné.

JOSÉPHINE.

Comment! est-ce que ce serait du sérieux! Ah bien! ma chère, prends-y garde.

AMANDA.

Y penses-tu?

AIR : *Faut l'oublier.*

Malgré son air aimable et tendre,
Il est perfide et séducteur.

JOSÉPHINE.

Et volage comme un danseur.

ANGELINA.

Dieux! que venez-vous de m'apprendre!

AMANDA.

Oui, par des conquêtes nouvelles,
Son cœur est toujours occupé.

JOSÉPHINE.

Et sans façon, il a trompé
Toutes les belles,
Excepté celles
Qui, par vertu,
L'ont prévenu.

TOUTES, en chœur.

Toutes les belles, etc.

JOSÉPHINE.

Moi, d'abord, j'ai connu la petite Polite, une de mes amies, qu'il a rendue très-malheureuse.

AMANDA.

Sans compter qu'il n'a rien. Et toi qui, comme couturière, avais déjà fait des économies, toi qui, depuis, as fait une succession et acheté un magasin de lingère, tu sens bien que tu es un parti qui en vaut bien la peine.

JOSÉPHINE.

Et puis enfin, ce petit Pastourel qui était si bon enfant.

TOINETTE.

Et qui est parti en Angleterre pour faire fortune.

AIR *du Jaloux malade.*

Je prévois sa douleur mortelle.

ANGELINA.

Je l'aime et le plains plus que vous.

JOSÉPHINE.

Tu lui promis d'être fidèle.

ANGELINA.

Est-ce que ça dépend de nous?

JOSÉPHINE.

Ton cœur devait brûler sans cesse.

ANGELINA.

Hélas! j'ai tenu mon serment;
J'ai toujours la même tendresse,
Mais je n'ai plus le même amant.

JOSÉPHINE.

Cependant, Angelina, nous te le disons en amies, et dans ton intérêt, il faudrait tâcher de raisonner un peu tes inclinations.

AMANDA.

Moi, par exemple. Voilà M. Victor Desallures, le fils d'un marchand de chevaux...

JOSÉPHINE.

Voilà M. Auguste Flotté, neveu d'un marchand de bois, qui veulent nous épouser; ce sont des gens comme il faut; des jeunes gens établis.

ANGELINA.

Je sens bien, mes bonnes amies, que tout ça est vrai; je devrais suivre votre exemple et vos conseils; mais que voulez-vous? quand l'inclination y est et que la tête n'y est plus, il n'y a pas moyen de raisonner; c'est plus fort que moi, je suis subjuguée.

JOSÉPHINE.

C'est ça, la tête montée, voilà comme on fait des bêtises qui vous compromettent; si encore on ne le savait pas!

TOINETTE.

Mais c'est que ça se répand toujours.

ANGELINA, pleurant.

Allez, ce n'est pas d'aujourd'hui que je m'en fais des reproches; et si vous saviez ce que j'ai souffert...

TOUTES.

Cette pauvre Angelina!

JOSÉPHINE.

C'est pourtant pour des hommes que nous nous mettons dans des états comme ça. Dieux! faut-il qu'une femme soit bête!

ANGELINA, essuyant ses yeux.

Par exemple, il m'a bien promis qu'il était changé; et si je découvrais maintenant la moindre infidélité, je vous promets bien que sur-le-champ ça serait fini... taisez-vous, car le voici.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, BELJAMBE, se disputant avec POUSSIF.

BELJAMBE.

Je vous prie de me laisser; je vous dis que vous êtes un insolent; entendez-vous, mon cher.

POUSSIF.

Je ne vous quitterai pas que je n'aie mon compte, vrai, comme je m'appelle Nicolas Poussif, conducteur de coucous.

ANGÉLINA.

Eh! mon Dieu, qu'y a-t-il donc?

POUSSIF.

Allons, décochez la pièce de cinq francs; et que ça finisse.

BELJAMBE.

Je vous ai dit que je vous donnerais quatre francs; c'est le prix convenu avec ces dames.

POUSSIF.

C'est vrai, si c'est ces dames qui payent ellesmêmes, parce que je suis galant; mais dès que c'est vous, ça devient plus cher.

BELJAMBE.

C'est ça, il me fait payer à l'heure; et il paraît qu'il en a mis cinq pour venir de Paris ici.

POUSSIF.

Qu'est-ce que vous dites?

BELJAMBE.

Je dis qu'avec vous, mon cher, il n'y a pas besoin de faire assurer la grande route par la compagnie du Phénix, parce que vous ne brûlez pas le pavé.

(Toutes les dames se mettent à rire.)

POUSSIF.

Ah! tu fais le joli-cœur; ce sera vingt sous de plus, où je fais claquer mon fouet.

BELJAMBE, aux dames.

Vous voyez bien que c'est un grossier personnage, qui n'a pas l'habitude de la société; je lui donne les six francs, par égard pour vous. (A Pous-

sif.) Va, si je n'étais pas avec des dames, je te mènerais loin, mon drôle.

POUSSIF.

Et comment ça?

BELJAMBE.

Je te mènerais à la préfecture, à Paris; et même maintenant...

(A Angelina.)

AIR : *Tenez, moi, je suis un bon homme.*

Sans vous, sans votre compagnie,
Déjà je l'aurais éclopé.

AMANDA, le retenant.

Ah! Monsieur, je vous en supplie.

POUSSIF.

Laissez donc... ce ch'val échappé.
En voyant l'air dont il s' démène,
On croit qu'il est dans les méchants;
Mais il ressemble à ceux que j' mène,
Il n'a jamais pris l' mors aux dents.

BELJAMBE, qu'on retient toujours.

C'est trop fort; je ne puis me laisser insulter par un coucou.

ANGELINA.

Monsieur Beljambe, au nom du ciel... Je vous prie, monsieur Beljambe, de me donner le bras pour faire le tour de la rotonde; je ne connais point le jardin.

BELJAMBE.

C'est donc pour vous obéir; mais il ne risque rien, je le retrouverai.

POUSSIF.

Va, va, les coucous sont bons là.

BELJAMBE, en s'en allant.

Oui, pour ceux qui vont à pied.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, hors ANGELINA ET BELJAMBE.

POUSSIF.

Je vous demande pardon, Mesdames, de l'avoir brutalisé un peu; quand je vois de ces faquins-là, ça me met en colère.

TOINETTE.

Et pourquoi donc?

POUSSIF.

Ce sont eux qui viennent en conter à nos jeunes filles. Aussi nos paysannes sont maintenant des élégantes.

AMANDA.

Il est vrai qu'il règne une recherche dans leur toilette...

POUSSIF.

Oui, elles sont pimpantes et légères. Autrefois c'était lourd et honnête. On pouvait épouser ça de confiance. Aujourd'hui ça n'est plus ça.

AMANDA.

Voilà un cocher bien exigeant.

POUSSIF.

Oui, mamselle...

AIR du vaudeville de *Fanchon.*

Nous autr's à la richesse
Préférons la sagesse,
Voilà comm' je somm's faits:
Aussi dans mon allure,
A la fortun' douc'ment je vais.

JOSÉPHINE.

Si c'est dans sa voiture,
Il n'arriv'ra jamais.

POUSSIF.

Dites-moi, Mesdames... Faudra-t-il tantôt venir vous reprendre?

JOSÉPHINE.

C'est que nous nous en irons peut-être bien tard.

POUSSIF.

Ça m'est égal. Je ne bouge pas d'ici. J'ai des motifs sédentaires.

AMANDA.

Ah! vous restez ici?

POUSSIF.

Oui, Mesd'moiselles. Je vais me requinquer; l'œil de poudre, le pantalon de lanquin; et je viens au bal pour observer, parce que, quand on est amoureux et jaloux, faut faire son état.

AMANDA.

Quoi! vraiment! vous êtes amoureux?

POUSSIF.

D'Annette Bertrand, la plus jolie et la plus friponne de toutes les paysannes des environs.

JOSÉPHINE.

Je l'ai vue plusieurs fois au bal. Elle vient toujours nous parler.

POUSSIF.

Oh! je le crois bien. Au lieu d'être une bonne et grosse fermière, elle veut faire la d'moiselle comme il faut, et tout ça pour me faire enrager et me faire des traits. Aussi je suis malheureux que c'est une pitié... Et mon cheval donc! Pauvre bête!

AIR : *A ma Margot du haut en bas.*

Que les chevaux sont malheureux,
Quand les cochers sont amoureux!
Lorsque de Paris je m'élance,
Faut voir, dans mon impatience,
Comment, pour arriver plus tôt,
Je mets Bucéphale au galop;
Et l'amour (*bis.*) à c'te pauvre bête,
Fera tourner la tête.
Que les chevaux sont malheureux,
Quand les cochers sont amoureux!

DEUXIÈME COUPLET.

Et quand je quitte ma maîtresse,
Dans la jalousi' qui me presse,
Croyant frapper sur mon rival,
Je frappe le pauvre animal;
Et quelqu' jour (*bis.*) il crev'ra, j' parie
D'un accès d' jalousie.

TOUTES LES DAMES avec POUSSIF.

Que les chevaux sont malheureux,
Quand les cochers sont amoureux!

Je vais au bal guetter cette perfide, et si elle danse ce soir avec un autre que moi, celui-là n'a qu'à bien se tenir : ça sera sa dernière contre-danse.

(Il sort.)

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS; ANNETTE, entrant par la gauche.

AMANDA.

Le pauvre garçon!... eh! mais voilà justement mademoiselle Annette.

ANNETTE.

Bonjour, Mesdemoiselles.

JOSÉPHINE.

Votre amoureux sort d'ici.

ANNETTE.

Oh! je l'ai bien vu, et j'attendais qu'il fût parti, parce que c'est un vilain jaloux. Dites-moi, d'abord, si je suis bien mise.

AMANDA.

Mais oui, pas mal pour une paysanne.

ANNETTE.

Et le fichu, n'est-il pas trop long?

TOINETTE.

Oui, on pourrait le baisser un peu.

JOSÉPHINE.

Et avec une épingle de chaque côté.

ANNETTE.

Dieux! Mesdemoiselles, que vous êtes bonnes!

JOSÉPHINE.

AIR de *l'Écu de six francs.*

Rien ne manque à votre toilette.

ANNETTE.

Dam'! j'ai mis mes plus beaux habits.

AMANDA.

Dans sa parure, elle est coquette
Plus que les dames de Paris.

ANNETTE.

Pour aujourd'hui, c'est vrai, j' suis franche;
Mais ces dam's, dans leurs riches atours,
Pour êtr' coquett's ont tous les jours;
Et nous n'avons que le dimanche.

Et puis, dites donc, j'ai une fière nouvelle à vous apprendre!

TOUTES.

Qu'est-ce que c'est? Dis-nous bien vite.

ANNETTE, passant au milieu des trois demoiselles.

J'ai aperçu tout à l'heure mademoiselle Angelina, une de vos bonnes amies, qui entrait dans une allée avec un grand jeune homme. Moi qui n'avais rien à faire, je me suis dit : en attendant que le bal commence, je m'en vais les suivre.

TOUTES.

Comment! Mademoiselle.

ANNETTE.

Ce n'est peut-être pas bien, mais ça occupe.

AIR : *Que d'établissements nouveaux.*

Pour un' paysann' tell' que moi,
Ecouter est souvent utile;
Je n' puis que profiter, je croi,
Aux discours des dam's de la ville :
Leur langage me servira;
Aux politess's faut correspondre...
Et si quelqu'un m' parlait comm' ça,
Au moins, j' saurais comment répondre.

Voilà donc que je m'avance en tapinois, et je me blottis derrière un buisson où ils s'étaient arrêtés. Le monsieur lui disait : « *Non, vous êtes* » *une cruelle; vous ne voulez pas m'aimer,* » *vous ne m'aimez pas;* » enfin, ce qu'on dit toujours; aussi je vous passe ça. Il continuait : « *C'est* » *mademoiselle Amanda, c'est mademoiselle* » *Joséphine qui en est la cause... on vous a pré-* » *venue contre moi.* » Et alors, Mesdemoiselles, il s'est mis à dire du mal de vous... oh! mais, un mal affreux : qu'il vous avait fait la cour, et que vous étiez jalouses de lui.

JOSÉPHINE.

Si on peut faire des mensonges pareils! je te le demande, Amanda?

AMANDA.

Et moi donc! mais il n'en faut pas davantage pour occasionner des rapports; ça n'aurait qu'à venir aux oreilles de Victor, il me ferait une scène, ma chère.

JOSÉPHINE.

Mais ça ne se passera pas ainsi; il faut rompre le mariage, il faut qu'Angelina connaisse la vérité.

AMANDA.

Oui, sans doute, ne fût-ce que pour nous venger.

TOINETTE.

Et pour les faire enrager tous deux.

JOSÉPHINE.

Et puis, par amitié pour elle; mais comment nous y prendre?

ANNETTE.

Oui, qu'est-ce que nous allons faire? car j'en suis, n'est-ce pas? c'est moi qui ai apporté la nouvelle.

AMANDA.

Écoutez : vis-à-vis notre magasin est un bel hôtel qui est habité par un banquier, M. Durfort, qui a une femme à la mode, une dame du grand genre. Et du fond du comptoir, j'ai vu souvent M. Beljambe passer sous ses fenêtres, s'y arrêter longtemps, et soupirer; le tout sans succès, car on n'a jamais fait attention à lui. Mais si nous lui envoyions une lettre au nom de cette dame, une demi-déclaration; à coup sûr il y répondrait; et en

portant cette réponse à Angelina, elle saurait à quoi s'en tenir sur la fidélité de son prétendu.

JOSÉPHINE.

A merveille! il ne s'agit plus que de composer la lettre.

ANNETTE.

Pour ça, je n'y entends rien; car je n'en ai jamais écrit; mais c'est bon; ça m'apprendra.

TOINETTE.

Nous n'avons ici ni plume ni encre.

AMANDA.

Tant mieux; au crayon, c'est bien plus mystérieux; (fouillant dans son sac) j'ai là un souvenir que m'a donné Victor.

JOSÉPHINE, s'asseyant sur une chaise.

Très-bien, c'est moi qui vais écrire.

(Joséphine est assise, et les trois autres sont groupées autour d'elle.)

AMANDA.

Oui, oui, Joséphine a une bien plus belle écriture; au magasin, c'est elle qui fait toutes les factures.

JOSÉPHINE.

A la bonne heure; mais je ne sais pas comment composer cette déclaration.

AMANDA.

Une idée! tâchons de nous rappeler, dans celles que nous avons reçues, chacune une phrase.

JOSÉPHINE.

Elle a raison, chacune une phrase; j'en tiens une: « *Ne craignez pas de recevoir ces mots » d'une main qui vous est inconnue.* »

AMANDA.

C'est bien, ça peut commencer par là. Attendez, je me souviens d'une autre: « *Il est impos- » sible de vous voir sans vous aimer, et je vous » ai vue.* »

ANNETTE.

Faut ajouter: *sous ma fenêtre*, puisque c'est là qu'il allait.

JOSÉPHINE.

C'est très-juste; la petite a raison.

AMANDA.

Adopté. (A Toinette.) Eh bien! et toi, est-ce que tu ne te rappelles rien?

TOINETTE.

Écoutez donc, Mademoiselle, je n'ai jamais reçu de lettre que de mon cousin.

JOSÉPHINE, riant.

Une correspondance de famille!

AMANDA.

Eh bien! qu'est-ce qu'il te disait?

TOINETTE.

Je me souviens, dans sa première lettre, d'une phrase qui finirait bien. « *Je vous jure que » tous mes vœux seront remplis, si le plai- » sir fait battre votre sein quand vous lirez la » signature.* »

ANNETTE.

Dieux! que c'est joli!

AMANDA.

Que tu es bête! c'est bon pour une femme; mais on ne peut pas adresser cela à un homme.

JOSÉPHINE.

Eh bien! attendez, un changement: « *Mes » vœux seront remplis, je vous jure, si le plai- » sir brille dans vos yeux.* »

ANNETTE.

C'est juste! des yeux! tout le monde en a!

AMANDA.

Signe, *madame Durfort*, et puis c'est fini.

TOUTES.

Relisons maintenant.

JOSÉPHINE, prenant le papier et lisant.

AIR: *Femmes, voulez-vous éprouver.*

« Ne craignez pas de recevoir
» Ces mots d'une main inconnue:
» Est-il possible de vous voir
» Sans aimer?... et je vous ai vue...
» Sous ma fenêtre... et tous mes vœux
» Seront remplis, je vous le jure,
» Si le plaisir brille en vos yeux,
» Quand vous lirez la signature. »

Il est très-bien.

ANNETTE.

Dame! quand il y a tant de monde qui y travaille.

JOSÉPHINE.

Ah! mon Dieu, Mesdemoiselles, et l'orthographe?

AMANDA.

C'est vrai, nous n'y avons pas pensé; mais M. Beljambe, qui est danseur, n'en sait pas plus que nous.

ANNETTE.

Il ne s'agit plus que de le remettre.

JOSÉPHINE.

Tenez, voyez-vous dans cette allée Angelina et son cavalier?

ANNETTE.

Eh bien! pour la réponse...

JOSÉPHINE.

C'est juste! il faut indiquer un endroit. (Regardant dans une allée, et ensuite écrivant.) Réponse dans le creux du troisième arbre, l'allée à droite.

ANNETTE.

Donnez, donnez, je me charge de lui glisser dans la main, sans qu'il me voie; et puis quand il me verrait, il ne se défierait pas de moi; j'y vais tout de suite.

AMANDA.

A merveille! son bon ami de tout à l'heure avait raison, la petite promet.

SCÈNE VIII.

AMANDA, JOSÉPHINE, TOINETTE.

TOUTES TROIS.

AIR de *la Clochette.*

C'est très-bien. (*bis.*)
Quelle joie est la mienne!
Ce moyen... (*bis.*)
Prendra, j'en suis certaine...
A ce billet il va répondre...
Et quel plaisir de le confondre!
Taisons nous (*bis.*), d'ici je crois l'entendre;
Taisons-nous (*bis.*), afin de le surprendre;
Oui, c'est lui,
Le voici... le voici... le voici.

(Elles sortent toutes par l'allée à gauche, excepté Joséphine, qui, regardant vers l'allée à droite, dit :)

Non, il ne vient pas encore... Quel est donc ce jeune homme qui cause avec lui? il me semble que je le connais.

SCÈNE IX.

JOSÉPHINE, PASTOUREL.

PASTOUREL.

Eh bien! par exemple, a-t-il des aventures! Et de peur de se compromettre, emprunter ma main. En voilà un fameux! Il entend joliment son état d'homme à bonnes fortunes! Je veux lui dédier ma première contredanse, *la Lovelace*, une gigue anglaise.

JOSÉPHINE.

Je ne me trompe point, c'est M. Pastourel.

PASTOUREL.

Mademoiselle Joséphine! L'amie de mon amie.

JOSÉPHINE.

Vous voilà donc de retour de l'Angleterre?

PASTOUREL.

J'en arrive. Et ma chère Angelina! Il y a si longtemp que je ne l'ai vue, que je n'ai reçu de ses nouvelles. La *Manche* nous séparait. Et entre artistes, on ne s'écrit pas; mais on s'aime toujours.

JOSÉPHINE.

Elle est ici avec nous, au bal.

PASTOUREL.

Il se pourrait! Quel bonheur!

JOSÉPHINE, gravement, et d'un air composé.

Oui, mais elle n'y est pas seule.

PASTOUREL.

Vous avez un air, en me disant cela...

JOSÉPHINE, de même.

Voyez-vous, mon cher, on a souvent tort d'aller en Angleterre, parce que, même en restant en France, on n'est pas encore bien sûr...

PASTOUREL.

Que voulez-vous dire?

JOSÉPHINE.

Est-ce que vous connaissez le jeune homme avec qui vous étiez tout à l'heure?

PASTOUREL.

C'est un ami intime que je ne connais pas beaucoup. C'est un gaillard qui fait ses trois ou quatre conquêtes par jour.

JOSÉPHINE.

Eh bien! Il paraît qu'Angelina en est une de la semaine; car c'est elle qu'il épouse.

PASTOUREL.

Qu'est-ce que vous me dites là? Il doit se marier à une petite lingère.

JOSÉPHINE.

Précisément : Angelina a fait un héritage; elle a pris un magasin.

PASTOUREL.

Je ne puis en revenir encore; quel affront pour la musique! Moi, Pastourel! un artiste distingué! qui revenais chargé de gloire, de guinées!

JOSÉPHINE.

Calmez-vous, je vous en conjure.

PASTOUREL.

Si c'était d'une autre, je ne dis pas. (Pleurant.) Mais voyez-vous, mademoiselle Joséphine, je croyais aux couturières.

JOSÉPHINE.

Pauvre garçon! il croyait aux couturières!

PASTOUREL.

J'avais confiance, et c'est...

JOSÉPHINE.

Rassurez-vous : Angelina n'est qu'égarée; et nos avis, nos conseils, surtout notre exemple.., D'ailleurs, nous nous sommes arrangées pour perdre votre rival, et nous n'attendons plus qu'une preuve.

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS; AMANDA, ANNETTE, TOINETTE, accourant.

AMANDA.

La voici, la voici. La victoire est à nous... (Apercevant Pastourel.) C'est vous, M. Pastourel. Vous ne pouviez revenir plus à propos, pour jouir de la défaite d'un rival.

JOSÉPHINE.

Car, pendant votre absence, nous défendions vos intérêts.

PASTOUREL.

O amitié des femmes! ô sentiment pur et désintéressé!

TOINETTE, qui tient le papier.

Voici qui doit confondre le traître.

ANNETTE.

C'est une lettre de sa main.

JOSÉPHINE.

Donnez, donnez; enfin nous triomphons, et voici de quoi le perdre aux yeux d'Angelina. (Elle regarde l'écriture de la lettre..) Ah! mon Dieu! ce n'est pas son écriture. Qu'est-ce que cela veut dire? C'est celle de M. Pastourel.

PASTOUREL.

Quoi! ce serait une réponse à madame Durfort?

JOSÉPHINE.

Précisément.

PASTOUREL.

C'est moi qui viens de l'écrire.

TOUTES.

Il se pourrait! c'est vous!

ANNETTE.

Est-il bon enfant!

PASTOUREL.

Eh! oui, parce qu'il soupçonnait quelque ruse, il se méfiait de vous; car nous avons affaire à un malin; et moi, je lui ai servi de secrétaire; que voulez-vous? j'ignorais ses projets; et puis, l'insouciance d'un artiste...

ANNETTE.

Quel dommage! tout est fini.

JOSÉPHINE.

Eh bien! voyons, Mesdemoiselles, ne perdons pas courage : que contient ce billet? (Elle lit l'adresse.) « A madame Durfort. (Lisant le contenu de » la lettre.) Belle dame, la lettre que j'ai reçue » vient-elle de vous? j'en doute encore, je le » croirai si, ce soir au bal, je vous vois porter » le bouquet de bluets ci-joint. »

AMANDA, montrant le bouquet.

Le voici.

PASTOUREL.

C'est bien ça; c'est moi qui l'ai écrit sous sa dictée; et le plus terrible, c'est que madame Durfort, que je connais très-bien, est réellement au bal avec son mari; je viens de la voir.

TOINETTE.

Alors, voilà la ruse découverte.

AMANDA.

Au contraire; si nous pouvions, par adresse, faire accepter ce bouquet à madame Durfort.

JOSÉPHINE.

Nous serions sauvées, parce qu'alors M. Beljambe se croirait aimé.

PASTOUREL.

Et qu'alors, il s'ensuivrait, au milieu du bal, des déclarations, explications et révolutions à ne plus s'y reconnaître.

AMANDA.

Surtout si nous sommes là pour tout embrouiller.

TOINETTE.

Oui. Mais comment engager une dame à la mode à porter ce bouquet de bluets? des fleurs des champs.

ANNETTE.

Attendez, Mesdemoiselles; si ce n'est que cela, je m'en charge; et j'espère en venir à bout.

PASTOUREL.

Il se pourrait!... Tenez, tenez, regardez M. et madame Durfort qui viennent de ce côté!

ANNETTE.

Éloignons-nous, et ne craignez rien.

PASTOUREL.

A merveille; je vais me concerter avec vous pour tout réparer.

(Ils sortent.)

SCÈNE XI.

M. ET MADAME DURFORT.

MADAME DURFORT.

Quoi! Monsieur, pas un seul petit bal dans votre hôtel, pas même pour votre fête?

DURFORT.

Non, Madame; je n'en donnerai pas un de l'hiver. Je ne puis souffrir les bals de Paris; ceux de la campagne, c'est différent : aussi je vous mène à toutes les réunions champêtres des environs, à toutes les fêtes patronales.

MADAME DURFORT.

Comme c'est amusant! L'autre semaine à *Meudon*, dimanche dernier à *Fontenay :* je prévois que ce soir je vais périr d'ennui.

M. DURFORT.

Parce que vous ne trouverez point ici votre société ordinaire; parce que vous n'aurez point, comme dans la capitale, une foule de jeunes gens qui vous feront la cour.

MADAME DURFORT.

Sans doute; dans les bals de Paris, il n'y a que cela d'amusant.

M. DURFORT.

Est-il possible d'être plus coquette!... Eh bien! Madame, voilà pourquoi je les supprime; de pareilles réunions sont la perte des mœurs. Ici, au contraire, quelle candeur! quelle innocence! de bons villageois, simples et sans prétention, de jeunes paysannes bien franches et bien naïves... (Apercevant Annette qui s'avance.) Tenez, par exemple, regardez cette petite fille qui s'avance vers nous.

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENTS, ANNETTE.

ANNETTE, à part.

J'en ai assez entendu, et j' crois que je pouvons les aborder.

(Elle passe près d'eux et leur fait la révérence.)

M. DURFORT.

Où allez-vous donc, ainsi, ma belle enfant?

ANNETTE.

Pardon, excuse, Monsieur, Madame, je venais savoir si le bal était commencé; et je vais rejoindre mes compagnes.

MADAME DURFORT.

Dites-moi, mon enfant, le bal d'aujourd'hui sera-t-il bien beau?

ANNETTE.

Oui, Madame; il y aura un beau feu d'artifice, et le bal sera plus beau encore que celui de Fontenay-aux-Roses, où vous étiez dimanche dernier.

MADAME DURFORT.

Comment! vous m'y avez vue ?

ANNETTE.

Oh! oui, Madame; et j'ai bien des raisons pour ne pas l'oublier; car vous êtes la cause que j'ai eu bien du chagrin.

MADAME DURFORT.

Eh! mon Dieu! contez-nous ça.

ANNETTE.

Non pas vraiment; je n'oserais jamais.

M. DURFORT.

Allons, allons, parle sans rien craindre.

ANNETTE.

Vous savez bien le moment où tous les jeunes gens de la ville vous entouraient et vous regardaient, il y en avait qui disaient à voix basse : « Quelle différence d'avec les autres, voilà une » jolie tournure, voilà qui est bon genre, ça se » voit tout de suite. »

M. DURFORT.

Comment! ces messieurs disaient...

MADAME DURFORT.

Eh! qu'importe! laissez-la achever; cette petite fille est si amusante.

ANNETTE.

Oui; mais voilà le pire, c'est qu'il y avait parmi eux Nicolas Poussif, un jeune homme d'ici, qui me recherche pour le mariage : il ne vous a pas quittée des yeux de toute la soirée, et depuis ce temps-là, il ne me trouve plus gentille; il ne pense plus qu'aux dames de la ville.

MADAME DURFORT.

Cette pauvre enfant!

M. DURFORT.

Au fait, ce Nicolas Poussif est un impertinent.

ANNETTE.

Alors, pour lui plaire, je m'étais promis ce soir de bien observer, pour après tâcher de vous imiter, et de faire comme vous; mais plus je vous regarde, et plus je vois qu'il n'y a pas moyen. La belle toilette! et surtout le beau bouquet! dieux! qu'il me paraît joli! surtout quand je le compare au mien.

M. DURFORT.

Je le crois bien, ce sont des roses artificielles.

ANNETTE.

Ah! mon Dieu! Madame, si j'osais!

AIR de *la Robe et les Bottes.*

Je vous d'mand'rais une faveur bien grande,
Mais vous n' voudrez pas, je le vois.

MADAME DURFORT.

Et pourquoi donc? ne crains rien et demande.

ANNETTE.

Ce s'rait de changer avec moi!
D'un inconstant, pour ranimer la flamme,
Pauvre d'attraits, à vous j' viens m'adresser;
Pour plaire il m' faut d' la parure, et madame
Est assez rich' pour s'en passer.

MADAME DURFORT, ôtant son bouquet.

Comment donc! et de grand cœur. Cette petite est charmante.

ANNETTE.

Que je suis contente! Faut le placer de côté, n'est-ce pas, Madame? Je le conserverai toujours par reconnaissance.

MADAME DURFORT.

Et moi, je le garderai par souvenir.

M. DURFORT.

Le bal ne va pas tarder à commencer; car voilà les habitués qui arrivent.

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENTS, PASTOUREL, JOSÉPHINE, AMANDA, TOINETTE, plusieurs personnes du bal.

CHOEUR.

AIR : *The Recovery.*

Vive un bal champêtre
Sous l'ombre d'un hêtre,
Le plaisir peut naître,
Sans blesser, comme ailleurs,
Les mœurs.

MADAME DURFORT.

Je vous rends justice;
Agrément complet,
Bal, feu d'artifice.

ANNETTE.

Je m' charg' du bouquet.

CHOEUR.

Vive un bal, etc., etc.

MADAME DURFORT.

Vous souffrez, j'espère,
Que je danse ici.

M. DURFORT.

Je compte, ma chère,
M'en donner aussi.

CHOEUR.

Vive un bal, etc., etc.

(Pendant cette reprise du chœur, M. Durfort invite Annette à danser.)

ANNETTE, *faisant la révérence.*

C'est ben d' l'obligeance :
Va-t-on m'envier!
Quel honneur! je danse
Avec un banquier.

CHOEUR.

Vive un bal champêtre, etc., etc.

JOSÉPHINE.

Est-ce qu'on ne va pas bientôt commencer? l'orchestre n'arrive pas encore.

(*Madame Durfort est assise à gauche, ainsi que plusieurs dames. A droite, Amanda, Joséphine, Toinette.*)

M. DURFORT, *à part, et près d'elles.*

Voilà les bals comme je les aime. C'est honnête, c'est décent.

AMANDA, *bas à Joséphine.*

Je ne vois pas M. Victor.

JOSÉPHINE.

Ni moi, Auguste. Ils ont pourtant promis de nous rejoindre à la salle de bal, parce qu'ici, c'est sans danger; ça n'a pas l'air...

M. DUFORT.

Hein! qu'est-ce que j'entends là?

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENTS; ANGELINA, *donnant le bras à* BELJAMBE.

AMANDA.

Mais viens donc, Angelina, nous te gardions une chaise auprès de nous.

(*Angelina s'assied auprès de ces demoiselles; Beljambe et Durfort sont debout près d'elles.*)

BELJAMBE, *regardant de l'autre côté en face.*

Dieux! qu'ai-je vu? madame Durfort; elle a mon bouquet; il n'y a plus de doute.

(*Il la salue profondément.*)

MADAME DURFORT, *de l'autre côté.*

Je ne connais pas ce jeune homme, et je crois qu'il se trompe; mais c'est égal.

(*Elle lui rend son salut; et Toinette, Amanda et Joséphine le font remarquer à Angelina.*)

M. DURFORT, *à part.*

Quel est donc ce jeune homme qui vient de saluer ma femme? (*Bas à Beljambe.*) Dites-moi, Monsieur, est-ce que vous connaissez cette dame?

BELJAMBE.

Oui, Monsieur; un peu.

M. DURFORT.

Et pourriez-vous me dire qui elle est?

BELJAMBE, *à demi-voix.*

C'est madame Durfort, la femme d'un riche banquier. Une petite femme fort aimable, que j'ai l'avantage de voir à Paris.

(*En ce moment les musiciens montent à l'orchestre.*)

M. DURFORT.

Vous êtes donc reçu chez son mari?

BELJAMBE.

Non, Monsieur, je ne le connais pas; mais c'est égal, vous sentez qu'il y a d'autres moyens de se rencontrer. Par exemple, dans ce moment, je suis un peu embarrassé, (*montrant Angelina du coin de l'œil*) parce qu'on m'observe de ce côté; mais une idée qui me vient. Je vais l'inviter à danser.

M. DURFORT.

Comment! Monsieur?

BELJAMBE, *mettant ses gants.*

C'est le moyen d'avoir un tête-à-tête au milieu de cent personnes. (*Entendant la ritournelle.*) Justement, voici la contredanse qui commence.

ANGELINA, *bas à ses compagnes.*

Comment! ma chère, il va inviter cette dame!

JOSÉPHINE.

Sois tranquille, tu en verras bien d'autres!

M. DURFORT.

Morbleu! je ne bouge pas de là.

ANNETTE, *accourant et le prenant par le bras.*

Eh! vite, Monsieur, venez donc, la contredanse se forme, et nous n'aurons plus de place.

M. DURFORT.

Est-ce que nous ne pouvons pas ici?

ANNETTE.

Mais non, Monsieur, c'est la contredanse des paysans.

TOUT LE MONDE, *le poussant.*

Eh! oui, sans doute, c'est plus loin.

SCÈNE XV.

(*Amanda a été invitée par Auguste; Joséphine par Victor; Toinette par son petit cousin; madame Durfort par Beljambe; ils forment une contredanse. Angelina est seule assise sur une chaise à droite, et ne danse pas. Pendant toute cette scène, l'orchestre, conduit par Pastourel, joue une contredanse; et ceux qui ne parlent pas forment les différentes figures.*)

BELJAMBE, *aux autres danseurs.*

Je vous prierai, Messieurs, de vous repousser un peu, pour faire place à madame.

LES AUTRES DANSEURS.

Du tout, Monsieur, c'est vous qui avez pris notre place; car elle était retenue.

D'AUTRES.

Ah! mon Dieu! oui.

BELJAMBE.

Il suffit, Messieurs, dès que vous ne connaissez pas les égards; il paraît qu'on n'en use pas.

UN MUSICIEN DE L'ORCHESTRE.

La chaîne anglaise.

BELJAMBE, *bas à madame Durfort.*

Ah! Madame, je ne saurais vous exprimer le bonheur que m'a causé votre lettre.

MADAME DURFORT.

Comment! Monsieur, ma lettre!

BELJAMBE.

Silence. (Regardant du côté d'Angelina.) On pourrait nous entendre; mais je n'ai pas besoin de vous dire que mon amour correspond au vôtre.

MADAME DURFORT, à haute voix.

Votre amour! qu'est-ce que cela signifie?

ANGELINA, qui est derrière eux, s'avançant.

Quoi! Madame; qu'y a-t-il?

MADAME DURFORT.

C'est monsieur que je ne connais point, et qui a l'insolence de soutenir que je l'aime et que je lui ai écrit.

ANGELINA, JOSÉPHINE, AMANDA, TOINETTE, s'avançant vers Beljambe.

Comment! monsieur Beljambe, vous auriez l'indignité...

BELJAMBE.

Ah çà! qu'est-ce qu'elle a donc? est-ce que c'est la mode maintenant de traiter ces affaires-là en séance publique? (A madame Durfort.) Eh bien! oui, Madame, puisque vous m'y forcez... (Fouillant dans sa poche.) Ce n'est pas moi qui vous ai prié de m'écrire, de recevoir mes lettres, de porter le bouquet que je vous ai envoyé.

MADAME DURFORT.

Et je souffrirais un pareil affront! mon mari, M. Durfort, où est-il?

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENTS, ANNETTE; M. DURFORT, poursuivi par POUSSIF. Poussif est endimanché.

M. DURFORT.

A l'aide! au secours! arrêtez ce misérable! il y a violation du droit des gens; oser porter la main sur moi!

POUSSIF.

Oui, morbleu! je t'apprendrai à aller sur mes brisées!

M. DURFORT.

J'irai me plaindre au sous-préfet.

MADAME DURFORT.

Eh! Monsieur, il ne s'agit pas de cela, mais de me venger; vous devez demander raison à monsieur qui vient de m'insulter.

M. DURFORT et BELJAMBE, chacun de leur côté.

C'est ça, encore une affaire!

(En ce moment la contredanse est interrompue, et plusieurs personnes du bal s'avancent pour connaître le sujet de la dispute.)

PASTOUREL, du haut de l'orchestre, et à haute voix.

Eh bien! Messieurs, qu'est-ce que cela signifie? interrompre ainsi le bal.

ANGELINA, levant les yeux en l'air et apercevant Pastourel.

Qu'ai-je vu? Pastourel!

ANNETTE, AMANDA, JOSÉPHINE et TOINETTE, se pressant autour d'elle.

Ah! mon Dieu, elle se trouve mal.

(On la soutient; on lui fait respirer des sels.)

BELJAMBE.

Bravo! il ne manquait plus que cela.

PASTOUREL, toujours du haut de l'orchestre.

Arrêtez, arrêtez; c'est à moi, c'est au chef d'orchestre à rétablir l'harmonie; un seul mot va vous mettre d'accord.

BELJAMBE.

Il fait bien de venir à mon secours, car je n'y étais plus.

PASTOUREL, montrant Beljambe.

Je suis l'ami, le confident de monsieur, et je dois le prévenir qu'on s'est moqué de lui. Oui, mon cher, c'est moi qui vous l'apprends, moi, Pastourel, votre rival, le prétendu de mademoiselle Angelina.

BELJAMBE.

Qu'est-ce à dire? cette lettre que j'ai reçue...

ANNETTE et LES AUTRES.

C'est nous qui l'avons écrite.

BELJAMBE.

Le bouquet que j'ai envoyé?

ANNETTE.

C'est moi qui l'ai porté.

BELJAMBE.

Dieux! quelle école! Beljambe, mon ami, voilà un dimanche de perdu; par bonheur, il y en a cinquante-deux dans l'année.

MADAME DURFORT, à son mari.

Eh bien! que dites-vous maintenant des bals champêtres?

M. DURFORT.

J'y renonce; et s'il faut être attrapé, autant ne pas sortir de chez soi, c'est plus commode.

ANNETTE, à Poussif.

Vous voyez bien, Monsieur, que tout ça était pour rire, et que vous êtes un jaloux.

POUSSIF.

Taisez-vous, Mademoiselle, c'est vous qui vous êtes mêlée de toutes ces intrigues subalternes; et moi, j'aime qu'on aille droit son chemin; dans notre état, nous ne connaissons que la grande route; ainsi, vous pouvez dès ce moment chercher un autre mari.

ANNETTE, pleurant.

Ah! mon Dieu, qu'est-ce que je vais devenir?

TOINETTE.

Sois tranquille, nous te raccommoderons.

ANNETTE.

Puisqu'il m'abandonne.

JOSÉPHINE.

On dit ça, et l'on revient toujours.

ANGELINA, à Pastourel.

Ah! monsieur Pastourel, daignez-vous me pardonner un instant d'erreur dont je suis bien revenue?

PASTOUREL.

Les artistes n'ont pas de rancune : tout est oublié, je retrouve mon bien; que chacun reprenne sa place, et achevons la contredanse.

VAUDEVILLE.

Air de M. Adam.

CHOEUR.

Livrons-nous à la danse,
Profitons des instants;
Déjà l'hiver s'avance,
Pour chasser le printemps.

PREMIER COUPLET.

JOSÉPHINE, à Annette.

Il reviendra, ma chère,
Cesse de t'attrister;
Les hommes ont beau faire,
On ne peut éviter...

PASTOUREL, du haut de l'orchestre.

La chaîne des dames.

CHOEUR.

Livrons-nous, etc...

DEUXIÈME COUPLET.

ANGELINA.

On croit en mariage
N'avoir que d'heureux jours;
Par malheur en ménage
Les époux sont toujours...

PASTOUREL, du haut de l'orchestre.

Dos à dos.

CHOEUR.

Livrons-nous, etc.

TROISIÈME COUPLET.

TOINETTE.

L'hymen est une chaîne
Qui pèse bien souvent;
Mais que l'amour survienne
Alors on fait gaiement...

PASTOUREL, du haut de l'orchestre.

La chaîne à trois.

CHOEUR.

Livrons-nous, etc.

QUATRIÈME COUPLET.

BELJAMBE.

Le sexe est peu fidèle;
Excepté les maris,
Personne, d'une belle
Ne se croit à Paris...

PASTOUREL, du haut de l'orchestre.

Le cavalier seul.

CHOEUR.

Livrons-nous, etc.

CINQUIÈME COUPLET.

AMANDA.

Voyez la prude Elmire,
A sa vertu l'on croit;
Offrez un cachemire,
Et soudain on la voit...

PASTOUREL, du haut de l'orchestre.

Balancez.

CHOEUR.

Livrons-nous, etc.

SIXIÈME COUPLET.

POUSSIF.

Sur le champ de bataille,
Vieux soldat et conscrit
Courent à la mitraille
Dès que l'honneur leur dit...

PASTOUREL, du haut de l'orchestre.

En avant.

CHOEUR.

Livrons-nous, etc.

SEPTIÈME COUPLET.

MADAME DURFORT.

Gloire à notre patrie,
Au commerce français;
Les arts et l'industrie
Ont brisé pour jamais...

PASTOUREL, du haut de l'orchestre.

La chaîne anglaise.

CHOEUR.

Livrons-nous, etc.

HUITIÈME COUPLET.

M. DURFORT.

Comblant notre espérance,
CHARLES règne sur nous;
Plus de partis en France,
Ensemble formons tous...

PASTOUREL, du haut de l'orchestre.

Le grand rond.

CHOEUR.

Livrons-nous, etc.

NEUVIÈME COUPLET.

ANNETTE, au public.

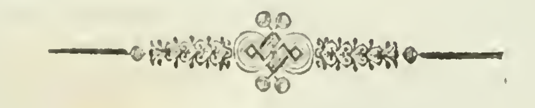
Si dans ce bal champêtre,
Pour détruir' notr' espoir,
La critiqu' veut paraître,
Priez-la d' fair' ce soir...

PASTOUREL, du haut de l'orchestre.

La promenade.

CHOEUR.

Livrons-nous, etc., etc.





Mlle DE SELMAR,

MON MONSIEUR, ME VOILA RÉSIGNÉE, & JE VOUS PROMETS DE NE PLUS VOUS INTERROMPRE

Coraly. Sc. XV



CORALY,

OU

LA SOEUR ET LE FRÈRE,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase dramatique, le 19 novembre 1824.

En société avec M. Mélesville.

Personnages.

MADAME DE SELMAR, jeune veuve.	TONTON, danseur.
ÉDOUARD, son frère.	MILORD GUINSBOURG.
ROLAND, ami d'Édouard.	ANTOINE, concierge.
CORALY.	

La scène se passe dans une maison de campagne auprès de Paris.

Le théâtre représente un salon ; porte au fond ; sur le premier plan, à droite et à gauche, la porte d'un cabinet ; sur le deuxième plan, à droite, une croisée ; au côté opposé, une porte qui conduit dans l'intérieur de la maison ; d'un côté de la porte du fond, un canapé ; de l'autre, une table à toilette.

SCÈNE PREMIÈRE.

ÉDOUARD, MADAME DE SELMAR.

MADAME DE SELMAR, entrant par le fond.

Voilà qui est singulier ! une maison de campagne à louer, et le concierge n'y est pas !

ÉDOUARD.

Qu'importe, ma sœur, puisque sa petite fille nous a montré toute la maison.

MADAME DE SELMAR.

Elle est fort bien située ; au bord de la Seine, à Neuilly, à deux lieues de Paris.

AIR : *Ces postillons.*

Elle est charmante, et vient d'être bâtie ;
Dans ses décors, que de goût, de fraîcheur !
Et la louer déjà... quelle folie !
Quel en est donc le possesseur ?

ÉDOUARD.

Quelque intrigant ou quelque fournisseur ;
Quelque banquier d'une prudence extrême,
Qui part peut-être emportant sans façon
Son portefeuille... et qui n'a pu de même
Emporter sa maison.

MADAME DE SELMAR.

Du reste, on peut y entrer sur-le-champ ; car elle est toute meublée. Qu'en dis-tu ? j'ai bien envie de la louer.

ÉDOUARD.

Mais, ma sœur, comme vous voudrez ; en tout cas, nous en causerons en route : je vais faire avancer votre calèche.

MADAME DE SELMAR.

Eh ! mon Dieu ! rien ne presse. Nous venons de tout visiter ; c'est très-fatigant, et je ne suis pas fâchée de me reposer.

ÉDOUARD, à part.

Allons, elle s'établit ici ; et si on arrivait ?

MADAME DE SELMAR, assise, et le regardant après un moment de silence.

Édouard, parle-moi franchement. Une sœur de vingt-cinq ans n'est pas un Mentor bien sévère ; et puis avant d'arriver en France, lorsque nous étions ensemble aux colonies, tu avais l'habitude de tout me dire. Où allais-tu ce matin, quand je t'ai rencontré ?

ÉDOUARD, embarrassé.

Je suis sorti à cheval de bonne heure pour

faire une promenade à la porte Maillot, et j'ai été tout surpris d'apercevoir votre calèche.

MADAME DE SELMAR.

Pourquoi donc ton premier mouvement a-t-il été de m'éviter? et lorsque je t'ai proposé de m'accompagner jusqu'à Neuilly, tu avais l'air contrarié.

ÉDOUARD.

Moi, ma sœur!

MADAME DE SELMAR.

Oh! je l'ai bien vu! Je cherchais une maison de campagne; quand j'ai voulu entrer dans celle-ci, tu as changé de couleur.

ÉDOUARD.

Par exemple...

MADAME DE SELMAR.

Tu as eu l'air plus rassuré en apprenant que le concierge n'y était pas pour le moment.

ÉDOUARD.

Quoi! vraiment! quelle idée! Je vous jure, Hortense, que tout cela n'existait que dans votre imagination.

MADAME DE SELMAR.

Alors, pardonne-moi... L'amitié d'une sœur a aussi sa jalousie. Songe qu'élevés tous les deux sur une terre étrangère, c'est à moi que tu as été confié.

AIR du vaudeville de *la Robe et les Bottes*.

J'avais le double de ton âge,
Et n'avais guère que seize ans,
Lorsque deux mois après mon mariage,
La mort vint frapper nos parents.
Trop tôt ravie à sa jeune famille,
Ma mère, hélas! te remit à ma foi,
En me disant : Veille sur lui, ma fille,
Et le ciel veillera sur toi.

ÉDOUARD.

Je sais qu'il n'y eut jamais de sœur plus tendre; et dans ce moment même, veuve et maîtresse d'une grande fortune, c'est pour moi que vous refusez de vous marier.

MADAME DE SELMAR.

Sans doute. Nous avions un oncle à la Havane, qui, au lieu de partager sa fortune entre nous deux, l'a léguée tout entière à mes enfants... si j'en avais. Or, en ne me remariant pas, cet héritage reste à nous deux; la moitié t'en appartient, et c'est un dépôt sacré que je te garde jusqu'à ta majorité.

ÉDOUARD.

Ah! c'est trop de générosité, et je ne dois pas souffrir...

MADAME DE SELMAR.

Pourquoi donc? qu'ai-je besoin de prendre un époux? N'es-tu pas mon protecteur? Je suis enchantée d'avoir mon jeune frère pour cavalier. Il y a dans l'amitié de frère et de sœur une douceur qui ne se trouve dans aucun autre attachement. Aussi je suis heureuse d'être riche, pour que tu le sois... Tu as voulu revoir notre patrie, retourner en France...

ÉDOUARD.

Que je vous remercie d'avoir cédé à mes désirs!... Quel beau pays! tous les plaisirs réunis!

MADAME DE SELMAR.

Oui; mais depuis quelques jours je ne te reconnais plus; tu es sombre, rêveur; je ne te vois presque jamais. Quelle est cette marquise Dudley chez laquelle tu vas souvent? L'autre semaine encore, tu m'as quittée pendant deux jours pour une partie de chasse avec le comte de Sannois.

ÉDOUARD.

C'est vrai, ma sœur.

MADAME DE SELMAR, souriant.

Le comte était à Paris, et il est venu dîner chez moi pendant que vous chassiez ensemble dans les bois de Senart.

ÉDOUARD, à part.

Ah! mon Dieu! (Haut.) Mais c'est que, voyez-vous, ma sœur, c'était une partie de garçons où nous étions...

MADAME DE SELMAR.

Assez, assez, je ne t'en demande pas davantage. Mais écoute-moi, Édouard; de tous tes amis, il n'y en a qu'un seul dans lequel j'aurais confiance; c'est M. Roland.

ÉDOUARD.

Oui, Roland, c'est un bon enfant; mais c'est qu'au milieu de ses folies, il fait toujours de la morale; et il donne aux autres d'excellents avis, dont lui-même ne profite pas.

MADAME DE SELMAR.

Eh bien! suis ses conseils et non pas son exemple.

ÉDOUARD.

Vous le connaissez?

MADAME DE SELMAR.

Moi? fort peu. Je me suis trouvée une ou deux fois à côté de lui, et il ne m'a jamais adressé la parole. Mais d'après plusieurs traits qu'on m'a cités, c'est un homme d'honneur, et je crois que tu peux sans danger en faire ton ami.

ÉDOUARD, regardant sa montre.

Aussi j'espère bien... Ah! mon Dieu!... midi dans l'instant! je m'en vais...

MADAME DE SELMAR.

Est-ce que tu ne m'accompagnes pas dans ma promenade?

ÉDOUARD.

Ce serait avec grand plaisir; mais j'ai des affaires à Paris... un rendez-vous que... Roland m'a donné hier.

MADAME DE SELMAR.

Hier! c'est difficile... Tu m'as dit ce matin que tu ne l'avais pas vu depuis huit jours.

ÉDOUARD.

Sans doute... mais il m'a écrit; et c'est pour...

MADAME DE SELMAR.

C'est bien, c'est bien, mon ami; c'est moi qui ai eu tort de t'interroger. Rentreras-tu dîner?

ÉDOUARD.

Non, non, ma sœur; et même ce soir... il sera bien tard... j'ai tant de choses à faire... (*A part.*) Ah! mon Dieu!... et la chaise de poste que j'oubliais! et les préparatifs de mon départ! (*Haut.*) N'importe, ce soir... à dix heures... à onze... j'irai chez toi. (*A part.*) Je ne pourrais pas partir sans l'embrasser.

MADAME DE SELMAR.

Que dis-tu?

ÉDOUARD.

Rien, rien... Adieu, ma sœur.

(*Il sort.*)

SCÈNE II.

MADAME DE SELMAR, *seule.*

Oh! les vilains jeunes gens! que d'inquiétude, que de chagrins ils nous donnent! Un mari, ou un amant, passe encore... ils se cachent, on n'en sait rien; mais un frère! c'est terrible... parce qu'enfin, sans connaître au juste, on se doute toujours...

AIR *du Petit Courrier.*

Que n'ai-je plutôt une sœur!
On a bien, quand elle est sensible,
A craindre l'amour : c'est terrible!
Mais on peut défendre son cœur;
On peut, sans être bien habile,
L'instruire contre les amants;
A son élève on est utile,
Et l'on s'exerce en même temps.

Mais Édouard, je ne peux pas le suivre, ni savoir par moi-même... Dieu! j'y pense maintenant; ces derniers mots qui lui sont échappés : *Je ne pourrais pas partir sans l'embrasser.* Pourquoi partir? aurait-il quelque duel, quelque affaire d'honneur? A qui me confier? Ne connaissant personne, presque étrangère dans mon pays, je crains de hasarder quelque démarche qui ne soit pas convenable. N'importe, mon frère est en danger; et quoi qu'il arrive...

SCÈNE III.

MADAME DE SELMAR, ANTOINE.

ANTOINE.

Mille pardons de ne pas m'être trouvé à l'arrivée de madame. C'est madame qui venait pour voir la maison...

MADAME DE SELMAR.

Oui, mon ami.

ANTOINE.

C'est moi que je suis Antoine, le concierge. J'étais à l'autre bout du village à causer chez le distillateur, parce que vous entendez bien, Madame, que, portier à la campagne, on est isolé; les maisons sont si éloignées!

AIR *du Ménage de garçon.*

C'est le concierge de Courcelles
Qu'est notre voisin le plus près;
C'est bien gênant pour les nouvelles,
Et s'il vient quelques p'tits caquets,
On n' sait... mille exemples l'attestent,
A qui les dire... c'est piquant!
Souvent même on en fait qui restent
Pour le compte du fabricant.

MADAME DE SELMAR, *à part.*

C'est un bavard, tant mieux. (*Haut.*) A qui appartient cette maison?

ANTOINE.

A un ancien fournisseur qui ne l'habite pas, vu qu'il voyage; alors il s'est déterminé à la louer. Je croyais lui avoir trouvé un locataire pour toute la saison, la marquise Dudley.

MADAME DE SELMAR.

Comment! la marquise Dudley habitait cette maison?

ANTOINE.

Oui, Madame; mais il paraît qu'elle veut partir aussi, car elle désire sous-louer le plus promptement possible.

MADAME DE SELMAR.

Et quelle est cette marquise?

ANTOINE.

Pour ce qui est de ça, Madame, ça vous paraîtra incroyable, impossible; mais s'il faut dire la vérité...

MADAME DE SELMAR.

Eh bien?

ANTOINE.

Eh bien! je n'en sais rien.

MADAME DE SELMAR.

Tu n'en sais rien?

ANTOINE.

Non, Madame; et pour un concierge, c'est humiliant à avouer. Mais, autant qu'on peut en juger, elle est riche, et ne tient pas à l'argent, car elle a loué cette maison, et n'y est venue que trois ou quatre fois. Ils étaient toujours sept ou huit personnes à dîner; de la gaîté, des éclats de rire, des bouchons qui sautaient, c'est tout ce qu'on entendait de l'antichambre. J'ai voulu parler aux domestiques : ah bien oui! *yes, yes, ya, ya,* voilà tout ce que j'en obtenais. Je ne sais pas où

ils ont été élevés ; et ici, en leur absence, pas une femme de chambre, pas un petit jockey : enfin, Madame, aucun moyen d'instruction, et l'on en est réduit aux conjectures... Mais je viens de voir sortir un jeune homme qui aurait pu vous donner des renseignements positifs, car c'était un ami de la maison.

MADAME DE SELMAR.

Que dites-vous ? comment ! Édouard, mon frère !

ANTOINE.

C'est le frère de madame ?

MADAME DE SELMAR, à part.

Je ne m'étonne plus maintenant de son trouble, lorsque je lui ai proposé d'entrer dans cette maison. (Haut.) Et vous dites que la marquise doit partir ?

ANTOINE.

Je le présume, Madame. D'abord, elle fait sous-louer ; ensuite il y a à l'auberge du Chariot d'Or une femme de chambre à elle.

MADAME DE SELMAR.

On pourrait la faire causer.

ANTOINE.

Je l'ai déjà fait, Madame ; elle n'est point au service de la marquise, mais elle doit y entrer aujourd'hui.

MADAME DE SELMAR.

La belle avance !

ANTOINE.

Elle a une lettre de recommandation, et doit accompagner madame en voyage : c'est pour cela qu'aujourd'hui elle l'attend à Neuilly ; car il paraît que madame va venir.

MADAME DE SELMAR, à part.

Tout ce que j'entends redouble mon inquiétude et ma curiosité ; mais à quelque prix que ce soit, je veux pénétrer ce mystère. (Haut.) Mon ami, je loue cette maison, puisqu'on peut y entrer de suite ; j'y viendrai demain... après-demain... (à part) peut-être aujourd'hui. (Haut.) En attendant, (lui donnant une bourse) voici des arrhes ; dès ce moment, tu n'es plus au service de la marquise, mais au mien.

ANTOINE, à part, prenant la bourse.

Celle-ci est au moins une duchesse.

AIR : *Un homme pour faire un tableau.*

Ces façons-là sont de mon goût ;
C'est l' double du prix ordinaire.

MADAME DE SELMAR.

Des soins... du silence surtout !

ANTOINE.

Comment ! il faut encor me taire...
Des portiers de bonne maison
Madame connaît les usages...
J'aim' mieux parler à discrétion
Et qu'on l' rabatte sur mes gages.

MADAME DE SELMAR.

Eh ! non, ce n'est que pour aujourd'hui... Mais qui vient là ?

ANTOINE, regardant à gauche.

Encore deux autres messieurs qui viennent souvent : ils sont entrés par la petite porte du parc, ou bien ils auront franchi la haie.

MADAME DE SELMAR.

Je ne veux pas qu'ils me voient... (A part.) Cette femme de chambre qui est à Neuilly... quelque hasardée que soit cette démarche, c'est le seul moyen de m'instruire... (A Antoine, qui regarde toujours par la porte latérale les personnes qui arrivent.) Partons vite... je t'expliquerai mes projets et ce que j'attends de ton zèle.

(Ils sortent par le fond.)

SCÈNE IV.

ROLAND, LORD GUINSBOURG.

ROLAND, entrant le premier.

Eh bien ! Milord, entrez donc. N'ayez pas peur : c'est moi qui vous présente, je suis toujours invité.

GUINSBOURG, baragouinant.

Me voici donc chez elle... je été tout tremblant.

ROLAND.

J'étais venu ce matin à pied, en philosophe, par delà la barrière de l'Étoile ; et me trouvant près de Neuilly, je suis entré ici un instant, en ami de la maison. Mais que diable faisiez-vous donc en dehors, à la porte du parc, à regarder les murs en soupirant ?

GUINSBOURG.

C'est que, voyez-vous, messié Roland, je été amoureux... véritèble ; et miss Coraly, elle rendait moi malheureux beaucoup.

ROLAND.

Vous n'êtes pas le seul : Coraly est charmante, vive, aimable, spirituelle. De toutes les nymphes de l'Opéra, c'est la plus séduisante et la plus sage... et c'est là le mal : parce que, voyez-vous, Milord, je m'y connais ; quand elles sont sages, c'est plus rare, mais c'est plus dangereux.

GUINSBOURG.

Pourquoi donc ?

ROLAND.

Parce qu'au lieu d'être un caprice, cela devient une passion.

GUINSBOURG.

Vous n'êtes pas, vous, dans le sensibilité ?

ROLAND.

Jamais, par goût et par état. Je suis né sur mer à bord d'un vaisseau ; je n'ai jamais quitté mon

père, un brave marin, le capitaine Roland, qui plus d'une fois, Milord, a parlé de près à vos compatriotes. A sa mort, tout a été fini pour moi : j'ai dit adieu à la gloire ; j'ai réalisé sa fortune, et suis venu avec quarante mille livres de rente m'établir à Paris, où je vis en philosophe : et ce n'est pas, comme tant d'autres, une philosophie d'emprunt ; celle-là est à moi : je l'ai bien payée, vingt mille livres de rente, ou à peu près. Mais, c'est égal ; il m'en reste encore autant, et c'est plus qu'il n'en faut pour obliger un ami, ou pour lui donner un bon conseil : car je ne suis pas égoïste ; et quand je vois quelques imprudents qui veulent se lancer sur mes traces...

AIR *du Pot de fleurs.*

A leur jeunesse, à leur audace extrême,
Par mes leçons je montre le danger ;
Sans cesse m'y trouvant moi-même,
Mieux qu'un autre j'en puis juger :
Trop souvent battu par l'orage,
Je suis à leurs yeux attentifs
Ainsi qu'un phare au milieu des récifs ;
J'éclaire et sauve du naufrage.

Aussi, je suis adoré de mes élèves.

GUINSBOURG.

Je croyais bien.

ROLAND.

L'autre jour, j'ai tenu mon cours chez *Véry*, où je leur donnais à dîner. A table on professe bien mieux... En sortant de classe, ils étaient tous gris, parce que, voyez-vous, ma sagesse n'a rien d'austère ; je suis bon enfant, bon convive ; je fais marcher de front la philosophie et le vin de Champagne. Aussi, dans les boudoirs, dans les foyers de l'Opéra, je suis partout bien reçu, mais sans façon, sans conséquence, en amateur. On sait qu'avec moi il n'y a rien à faire... Comme Roland, mon patron, je suis maintenant invulnérable.

GUINSBOURG.

Eh bien ! mon ami, vous étiez plus heureux que moi, qui été blessé beaucoup dans le cœur !

ROLAND.

Ah çà ! où en êtes-vous donc de vos amours ?

GUINSBOURG.

Eh bien ! mon ami, je avais parlé de mon passion et de mon fortune, et elle avait mis moi à la porte.

ROLAND.

Et c'est là, en effet, que je vous ai trouvé.

GUINSBOURG.

AIR *du Piége.*

Pourtant je offrais à genoux
Deux ou trois millions d'opulence
Que je avais gagné chez vous.

ROLAND.

Au fait, c'est juste ; et quand j'y pense,
Franchement ces étrangers-là
Sortiraient trop d'argent de France,
Si nous n'avions pas l'Opéra
Qui vient rétablir la balance.

GUINSBOURG.

Croyez-vous, mon ami, qu'elle voulait être milédy Guinsbourg ?

ROLAND.

Vraiment ?

GUINSBOURG.

Yes, milédy Guinsbourg, vraiment.

ROLAND.

C'est bien ; c'est dans les grands principes. Mais qu'est-ce que cela vous fait, à vous autres Anglais ? vous n'y tenez pas. Les gazettes de Londres nous annoncent tous les jours de pareilles alliances.

GUINSBOURG.

Yes, mais ce était toujours par capitulation, dans le dernière extrémité ; et, en attendant, je venais ici pour le espionnage ; car, voyez-vous, je soupçonne un petit Française, M. Édouard, de me mystifier, moi.

ROLAND.

Qu'est-ce que vous me dites là ? c'est pour Édouard que Coraly vous congédie ?

GUINSBOURG.

Je en ferais le gageure.

ROLAND.

Est-ce qu'elle aurait sur lui des vues sérieuses ? un instant, je ne le souffrirai pas.

GUINSBOURG.

Oh, mon ami ! mon cher ami ! quel service !

ROLAND.

Ne m'en remerciez pas : ce n'est pas par intérêt pour vous, mais pour lui. Édouard est un aimable garçon que j'ai pris en amitié ; et puis il a à mes yeux un talisman qui le protégera toujours, une sœur, madame de Selmar... Si vous la connaissiez ! c'est la beauté, c'est la vertu même. Aussi, moi, mauvais sujet, je n'en parle jamais qu'avec vénération.

GUINSBOURG.

Quoi ! mon ami, vous qui disiez vous invulnérable ?

ROLAND.

Pas de ce côté-là ; c'est bien différent ; c'est le sentiment le plus pur, une adoration mêlée de respect : enfin deux ou trois fois je me suis trouvé près d'elle, et je n'ai pas seulement osé lui adresser la parole.

GUINSBOURG.

Vous ! un petit téméraire ! audacieux auprès des dames !

ROLAND.

C'est selon... Mais dans le monde ce n'est plus

cela : dès que j'entre dans un salon, que j'adresse la parole à une femme, je perds cent pour cent de mon mérite ; je m'intimide, je deviens gauche ; je suis comme vous dans les coulisses de l'Opéra ; j'ai l'air d'un étranger qui ne sait pas la langue du pays.

GUINSBOURG.

Écoutez, vous : je have entendu le voiture dans le roulement.

ROLAND.

C'est vrai, c'est Coraly.

GUINSBOURG.

Quel était le messier qui lui donnait la main?

ROLAND.

Vous ne connaissez pas... c'est un danseur de l'Opéra, M. Tonton ; ce n'est pas dangereux. Eh bien ! qu'avez-vous donc ? vous tremblez !

GUINSBOURG.

C'est qu'elle allait venir elle-même.

ROLAND, à part.

Est-il bête !

GUINSBOURG.

Et qu'elle avait défendu moi de paraître.

ROLAND.

Soyez tranquille, restez. (A part.) A cause d'Édouard, je veux savoir ce qui en est. (Haut.) Ne vous montrez pas d'abord ; je me charge du raccommodement.

GUINSBOURG.

C'était bien, c'était bien ; je sauver moi.

(Il entre dans le cabinet à gauche, Roland remonte la scène.)

SCÈNE V.

ROLAND, CORALY, TONTON.

CORALY.

A merveille, William, je suis contente ; je suis sûre que nous n'avons pas mis dix minutes pour venir de Paris.

TONTON.

Oui, vos chevaux sont en nage ! un attelage de quatre mille francs qui est peut-être perdu !

CORALY.

Qu'importe ? pourvu qu'on aille vite.

TONTON.

Je vous l'ai dit, votre landau est beaucoup trop haut ; en descendant j'ai manqué de me fouler la rotule : et voilà comme on compromet une jambe.

CORALY.

Je suis enchantée de ce que m'a dit Antoine, mon concierge. Ah ! ma maison est louée d'aujourd'hui ! c'est fort agréable.

ROLAND, s'avançant.

Comment ! Madame, votre maison est louée ?

CORALY.

Eh ! mon Dieu ! c'est vous, Roland : je ne m'attendais pas au plaisir de vous voir.

ROLAND.

C'est une surprise... Je suis sans façon, moi ; je n'en fais jamais.

CORALY.

Mais venir ainsi au hasard...

ROLAND.

Oh ! j'avais des données certaines : avant-hier, dans votre loge, vous avez dit : « Lundi, je ne danserai pas, j'aurai ma migraine. » Je me suis douté que vous viendriez à votre maison de campagne.

TONTON.

Oui, la campagne, c'est commode : je ne sais pas pourquoi il n'y en a pas l'hiver.

ROLAND.

Ce diable de Tonton est toujours de la même force ; je ne connais pas de danseur qui fasse plus d'esprit.

TONTON.

C'est vrai, c'est vrai, quand j'ai le temps... les jours où je ne danse pas. Mais patience, vous verrez ce que je médite.

AIR : *J'ai vu le Parnasse des dames.*

Dans ce moment-ci j'accommode
Le romantique en entrechats,
Et tous les auteurs à la mode
Avec moi sauteront le pas.
Leurs ouvrages, quoi qu'il m'en coûte,
Sont mis en ballets par mes soins ;
C'est un avantage...

ROLAND.

Sans doute ;
Nous aurons le style de moins.

TONTON.

Je comptais venir travailler ici cet été ; mais vous dites que la maison est louée.

ROLAND.

Pourquoi vous en défaire ?

CORALY.

J'ai d'autres vues. Les gens qui m'entourent sont curieux et bavards ; moi, j'aime à cacher mon rang.

ROLAND.

L'incognito est le plaisir des grands ; et vous qui, d'ordinaire, êtes reine ou princesse...

CORALY.

Ici j'abdique, et je ne suis que marquise.

TONTON.

C'est bien modeste, mais c'est souvent indispensable. Si vous connaissiez comme moi les désagréments de la célébrité... Je donnerais tout au monde pour n'être qu'un homme ordinaire. Quand je suis dans une promenade publique, tout le monde se dit à l'oreille : « Tenez, le voilà,

» c'est lui, c'est Tonton... c'est Tonton, ce fa-
» meux danseur qui a inventé les pirouettes sur
» le talon. » Alors ils m'entourent, ils me pressent, ils me marchent sur les pieds; et je leur dis: « Messieurs, prenez donc garde; que diable! » j'en ai besoin. » (Il rit.)

ROLAND.

Quand je vous le disais; c'est un feu roulant, c'est le *Voltaire* de la pirouette.

TONTON, d'un air sérieux.

Permettez, Monsieur, permettez; vous me parlez là de Voltaire, c'est que je l'ai lu... nous avons même dansé dans un opéra de lui.

CORALY.

Qu'est-ce qu'il dit donc?

TONTON.

Je me le rappelle très-bien, *la Princesse de Babylone*, musique de Kreutzer. Nous avions là un pas de deux, vous rappelez-vous? tra la la... un coupé à la seconde.

(On entend tomber un meuble dans la chambre à côté.

CORALY.

Eh! qu'est-ce que j'entends? Est-ce qu'il y a quelqu'un ici?

ROLAND.

Ah! mon Dieu! je n'y pensais plus... c'est mon protégé que j'avais oublié. Il aura eu le temps de faire un somme.

CORALY.

Qu'est-ce que cela signifie?

ROLAND.

Que je me suis chargé de vous présenter un de vos esclaves indignes, le désolé milord Guinsbourg.

TONTON.

Un de mes élèves, je lui montre à danser.

CORALY.

Comment, il est ici? Je ne veux pas le voir.

ROLAND.

Permettez; je lui ai promis ma médiation.

CORALY.

N'importe.

ROLAND.

Air : *Ce que j'éprouve en vous voyant.*

Je crains pour vous ce qu'on dira;
Quoi! vous lui déclarez la guerre!
Songez qu'en tout temps l'Angleterre
Fut en paix avec l'Opéra.
Entre eux que de rapports intimes!
Albion règne sur les flots,
Vénus naquit au sein des eaux.
Entre puissances maritimes
On doit toujours vivre en repos.

CORALY.

Eh! que voulez-vous que j'en fasse? je l'ai congédié, et ne le recevrai pas.

ROLAND,

Prenez garde... je vais croire à certains projets dont on parle, et qui pourraient nous brouiller à jamais.

CORALY, inquiète.

Que voulez-vous dire?

ROLAND, bas.

Écoutez, Coraly, restons bons amis : parmi vos adorateurs, il en est un que j'excepte, Édouard, que je retranche de votre domaine... Vous m'entendez... Sans cela...

CORALY, à part.

Ah! mon Dieu! (Haut.) Quoi! vous pourriez supposer... S'il en est ainsi, et pour vous prouver... je suis prête à recevoir milord; mais c'est qu'il est ennuyeux à la mort.

ROLAND.

Eh bien! n'avez-vous pas Tonton qui fera sa partie?

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, LORD GUINSBOURG.

ROLAND.

Entrez, Milord, et ne craignez rien; grâce à moi, la paix est faite.

GUINSBOURG.

Je été bien heureux, Milédy, de obtenir le pardon de moi.

CORALY.

C'est bien, Milord; qu'il n'en soit plus question.

GUINSBOURG.

Ce messier Roland, il était bien dévoué pour moi. C'est pas comme vous, Milédy, qui traite moi comme un nègre; et pourtant (riant) le traite des nègres, il était défendu... ah! ah!... vous permettez le petite plaisanterie.

ROLAND.

Très-joli! Voilà de la galanterie britannique; et je ne sais pas pourquoi vous vous plaisez à désespérer cet honnête insulaire.

GUINSBOURG.

Yes, mon amour...

(Tonton passe auprès de milord.)

CORALY.

Taisez-vous donc, voici quelqu'un.

GUINSBOURG.

Oh bien, tant pis; je allais lancer moi.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, ANTOINE.

ANTOINE, à Coraly.

Madame, c'est une jeune fille qui vient d'apporter cette lettre.

CORALY, qui a ouvert la lettre.

Ah! ah! c'est de Jenny, une de mes camarades.

(Lisant.)

« Ma chère, je t'envoie Henriette, la femme de » chambre dont je t'ai parlé. Selon tes instruc- » tions, je ne lui ai pas dit chez qui elle allait en- » trer; elle a du zèle, de l'adresse, de la présence » d'esprit... » (Refermant la lettre.) Cela suffit, je n'ai pas besoin d'en savoir davantage. (A Antoine.) Faites attendre ici.... (Antoine sort.) Je vais sur-le-champ répondre à Jenny, pour la remercier; et milord, en retournant à Paris, aura la bonté de se charger de ma lettre.

GUINSBOURG.

Comment! milédy...

CORALY.

C'est essentiel; et le plus tôt possible...

GUINSBOURG, à part.

Goddem! que je étais un animal bête de milord, que je osais pas permettre moi dans le colère.

TONTON.

Eh bien! Milord, si, en attendant, nous allions faire une partie de billard? (A part.) J'aime à jouer avec lui, je le gagne toujours.

ENSEMBLE.

AIR de *l'Auberge de Bagnères.*

CORALY.

Oui, c'est un grand danseur,
Un habile joueur;
Partout avec bonheur
Il séjourne :
Maîtrisant les hasards,
Il brille en tous les arts,
Et c'est un vrai César
Au billard.

TONTON.

Je suis un grand danseur,
Un habile joueur;
Partout avec bonheur
Je séjourne :
Maîtrisant les hasards,
J'excelle en tous les arts,
Et je suis un César
Au billard.

ROLAND, regardant Coraly.

Oui, je crains de son cœur
Quelque trait séducteur;
Ici comme amateur
Je séjourne :
De ces lieux puisqu'il part
Observons à l'écart;
Profitons avec art
Du hasard.

GUINSBOURG.

Je crains pour mon bonheur
Ici quelque noirceur;
La frayeur dans mon cœur
Il séjourne :
En jouant au billard,
Observons avec art;
Portons de toute part
Mon regard.

TONTON.

Je parie, et souvent
Pour le parti gagnant;
Le sage avec talent
Se retourne :
De l'audace et du front;
Et les succès viendront :
Pour ça que faut-il donc?
De l'aplomb.

ENSEMBLE.

CORALY.

Oui, c'est un grand danseur, etc.

TONTON.

Je suis un grand danseur, etc.

ROLAND.

Oui, je crains de son cœur, etc.

GUINSBOURG.

Je crains pour mon bonheur, etc.

(Tonton sort par le fond avec milord, et Coraly entre dans la chambre à gauche.)

SCÈNE VIII.

ROLAND, s'asseyant à gauche, et prenant un livre qui se trouve sur le canapé.

C'est clair, elle veut éloigner milord; mais je reste, et nous verrons ce que cela deviendra.

MADAME DE SELMAR et ANTOINE entrent par la porte à gauche, derrière Roland.

ANTOINE, à voix basse.

Entrez, Madame, et du courage! c'est le seul moyen de tout savoir. Madame m'a dit de vous faire attendre ici; je vais l'avertir.

MADAME DE SELMAR.

Chez qui suis-je? je n'en sais rien encore.

ROLAND, à Antoine.

Qu'est-ce que c'est?

ANTOINE.

La nouvelle femme de chambre qu'attend madame.

(Il entre dans la chambre où est Coraly.)

ROLAND.

C'est bien.

MADAME DE SELMAR, jetant sur Roland un coup d'œil rapide.

Eh mais! si je ne me trompe, c'est M. Roland, l'ami de mon frère, ce jeune homme si timide qui n'osait me parler.

ROLAND, remontant le théâtre.

Une soubrette jeune et gentille, c'est à merveille, ça ne me fait pas peur cela. (Il s'approche derrière elle et lui prend la taille.) Une jolie tournure... A nous deux, Lisette, à faire connaissance.

MADAME DE SELMAR, tremblante.

Eh bien! Monsieur, qu'est-ce que c'est?

ROLAND, la regardant et s'éloignant d'elle.

Dieux! que vois-je!... voilà une ressemblance qui m'a fait une peur... (Haut.) Mais, quelle idée! Parbleu, ma belle enfant, je suis enchanté de l'aventure : je n'aurais jamais cru rencontrer cette figure-là sous un bonnet de soubrette.

MADAME DE SELMAR.

Que voulez-vous dire, Monsieur? vous me prenez pour une autre.

ROLAND, prenant son bras.

Du tout, je te prends pour moi; car tu ne sais pas que tu ressembles trait pour trait à la femme de Paris la plus jolie et la plus aimable... à madame de Selmar.

MADAME DE SELMAR.

Que dit-il?

ROLAND.

Et juge donc, pour moi quel bonheur! lui dire que je l'aime... jamais de ma vie je n'aurais eu ce courage, cette hardiesse; tandis que toi... eh bien!... Si vraiment! même avec toi, cela me fait quelque chose... Mais c'est égal, c'est sans conséquence. Je suis encore un peu timide par habitude, mais ça va se passer.

MADAME DE SELMAR, à part.

Ah! mon Dieu! (Haut.) En effet, j'ai entendu parler de ma ressemblance avec cette dame.

ROLAND.

N'est-ce pas? c'est frappant! Mais quelle différence! elle est mieux encore; il ne faut pas que cela te fâche.

MADAME DE SELMAR.

Nullement. Sans doute vous étiez reçu chez elle?

ROLAND.

Non, je n'ose pas; elle ne reçoit personne. Mais elle a un frère, un jeune étourdi, pour qui elle a l'amitié la plus tendre. Eh bien! et moi aussi, je l'aime, je le protége. Quelques dangers l'environnent, surtout dans ce moment.

MADAME DE SELMAR.

Que dites-vous?

ROLAND.

Oui; ta maîtresse trame quelques complots mais malgré elle et malgré toi, je les déjouerai quand je les connaîtrai, parce que d'être mauvais sujet, ça n'empêche pas d'être honnête homme.

MADAME DE SELMAR, à part.

Ah! je n'ai plus peur de lui.

ROLAND.

Songe donc qu'en défendant son frère, c'est elle-même que j'oblige; et de pouvoir lui rendre ainsi service sans qu'elle le sache, sans qu'elle s'en doute jamais, il me semble que c'est bien, que c'est délicat, que c'est digne d'elle.

MADAME DE SELMAR.

Je comprends, et crois deviner quelles sont vos vues.

ROLAND.

Moi! des vues sur elle! y penses-tu? Je me jetterais au feu pour lui épargner un chagrin; mais l'épouser!... ah bien oui! D'abord, à cause de son frère, elle ne veut point se marier; et puis dès que je l'aperçois...

AIR *du Fleuve de la vie.*

Saisi d'une frayeur nouvelle,
Je tremble et ne lui parle point;
Qu'elle est belle... et pourtant sur elle
Tu l'emportes en un seul point.

MADAME DE SELMAR.

Eh quoi! j'aurais cet avantage!
Quel est-il donc?

ROLAND.

C'est qu'en ce jour
Tu m'inspires autant d'amour
Et bien plus de courage.

MADAME DE SELMAR, à part.

Me voilà bien! Il y a maintenant un égal danger à parler ou à me taire. Si je pouvais du moins en obtenir des renseignements! (Haut.) Monsieur, daignez, par grâce, me faire connaître la maison de la marquise chez laquelle je suis.

ROLAND.

La marquise! tu en es encore là? La marquise Dudley n'est autre que Coraly, une des plus jolies danseuses de l'Opéra.

MADAME DE SELMAR, à part.

Grand Dieu! une jolie condition que j'ai choisie là! Il vaut mieux tout lui dire. (Haut.) Protégez-moi, Monsieur; vous êtes le seul à qui je puisse me fier.

ROLAND.

Voilà qui est parler.

AIR du vaudeville de *Oui et Non.*

Allons, plus de timidité;
De tes yeux mon âme est charmée.

MADAME DE SELMAR.

Finissez donc.

ROLAND.

Que ta fierté
Ici ne soit point alarmée;
Oui, d'honneur, j'ai cru voir en toi
Son air, sa tournure et sa grâce.
Ainsi ne me fuis pas, tu voi
Que ce n'est pas toi que j'embrasse.

(On sonne.)

Tiens, entends-tu ta maîtresse?

MADAME DE SELMAR.

Grâce au ciel!

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS, TONTON, entrant par le fond.

TONTON, à Roland.

Je suis vainqueur; cinq parties à vingt francs... c'est comme si j'avais dansé ce soir, ce sont des feux! Milord se promène dans le parc; il attend son épître, et moi le dîner (on sonne); car si la maison est louée, j'espère que le dîner ne l'est pas.

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS; CORALY, tenant à la main une lettre qu'elle jette sur la toilette.

CORALY.

Eh bien! est-ce qu'on ne m'entend pas? (Apercevant madame de Selmar.) Ah! c'est ma nouvelle femme de chambre; approchez, Henriette. (Bas à madame de Selmar.) J'ai lu la lettre de Jenny; vous avez ma confiance. Nous avons à causer, et beaucoup, mais quand nous serons seules. Je vais les éloigner. (Haut.) Approchez ma toilette.

MADAME DE SELMAR, étonnée.

Comment! (A part.) C'est juste... (Elle approche la toilette avec peine.)

TONTON, approchant un fauteuil qu'il offre à Coraly.

Ah çà! vous n'avez pas oublié que nous dansons après-demain ce pas de deux; n'allez pas être indisposée.

CORALY.

Est-ce que vous ne pouvez pas danser sans moi?

TONTON.

Du tout; quand vous n'êtes pas là, je ne suis pas soigné à mon entrée, et ça me casse bras et jambes.

CORALY.

J'espère que ces messieurs vont nous faire le plaisir de nous laisser.

ROLAND.

Vous avez bien raison.

AIR *des Artistes par occasion.*

De cette charmante retraite
(Montrant Tonton.)
Vous faites bien de le bannir;
L'admettant à votre toilette,
Quels périls vous alliez courir!

TONTON, d'un air modeste.

Quoi? moi!... rassurez-vous, mon ange;
Du tout!... rassurez-vous, mon ange.

ROLAND.

Craignez sa présence en ces lieux;
Car Zéphire est fort dangereux,
Et je tremble qu'il ne dérange
Les boucles de vos blonds cheveux. (*bis.*)

GUINSBOURG, en dehors et à la porte du fond.

Milédy! Milédy!

ROLAND.

C'est lord Guinsbourg.

MADAME DE SELMAR, à part.

Un milord! qu'est-ce que c'est que cela?

CORALY, à haute voix.

On n'entre pas, je suis seule.

GUINSBOURG, en dehors.

Je venais demander votre lettre.

CORALY.

Dans l'instant.

GUINSBOURG.

C'était bien, je vais attendre.

ROLAND, chantant.

Quand on attend sa belle
Que l'attente...

CORALY.

Mais taisez-vous donc; ne voulez-vous pas qu'il entende?

ROLAND.

C'est terrible chez vous, il faut toujours se gêner; je m'en vais, je vais faire un tour de parc.

TONTON.

Et moi faire quelques battements.

ROLAND.

Toujours occupé, monsieur Tonton.

TONTON.

Que voulez-vous? il le faut bien. A Paris, je m'enferme quelquefois des heures entières.... dans mon cabinet.

ROLAND.

Vous avez raison, il n'y a que cela, le travail du cabinet.

(Ils sortent ensemble par la porte à gauche.)

SCÈNE XI.

CORALY, MADAME DE SELMAR.

CORALY.

Enfin nous voilà seules! ferme cette porte et viens ici. Jenny m'écrit que tu es discrète, intelligente, dévouée à tes maîtres.

MADAME DE SELMAR.

C'est mon devoir.

CORALY.

Tu ne t'en repentiras pas. Eh bien! Henriette, il faut que d'ici à ce soir... et c'est toi seule que je charge de cette commission, il faut que toutes nos malles soient prêtes; car nous partons toutes deux cette nuit pour l'Angleterre.

MADAME DE SELMAR.

Partir toutes les deux! et pour quel motif?

CORALY.

Apprends, Henriette, que je vais en Angleterre pour me marier.

MADAME DE SELMAR.

Vous marier?

CORALY.

AIR : *De sommeiller encor, ma chère.*

Oui, j'en conviens, je suis jalouse
D'obtenir un état, un rang;
En un mot, je veux qu'on m'épouse.

MADAME DE SELMAR.

Quoi! faire un éternel serment!

CORALY.

Ces vœux d'éternelles tendresses
M'offrent un nouvel avenir :

Quelquefois j'ai fait des promesses,
Pour changer je veux les tenir.

C'est mon seul désir, ma seule ambition, et voilà ce qui me décide.

MADAME DE SELMAR.

J'entends, vous choisissez pour époux ce milord Guinsbourg, dont vous parliez tout à l'heure.

CORALY.

Non pas, il ne m'offre que sa fortune.

MADAME DE SELMAR.

Et vous la refusez?

CORALY.

Oui; pour un autre beaucoup moins riche, mais que j'aime, et qui m'offre sa main ; c'est le jeune Édouard, le frère de madame de Selmar, une riche créole.

MADAME DE SELMAR, à part.

O ciel! (Haut.) Oui, j'ai entendu parler de cette dame; et Édouard y consent?

CORALY.

Il n'ignore point le sacrifice que je lui fais en renonçant à la fortune de milord Guinsbourg.

MADAME DE SELMAR.

Mais prenez garde, Madame; je dois vous éclairer sur la situation de M. Édouard et de sa sœur: j'ai entendu dire que madame de Selmar était riche, il est vrai; mais si elle se remariait, son frère n'aurait rien.

CORALY.

Oui, mais elle ne se remariera pas; j'ai lu une lettre d'elle, où elle le jure à son frère, et sa parole est sacrée. On dit que cette femme-là est la vertu même.

MADAME DE SELMAR, à part.

Tout conspire contre moi, jusqu'à la bonne opinion que j'inspire.

CORALY.

Depuis ce matin, Édouard s'est occupé de tous les préparatifs, des papiers pour son mariage, des passe-ports pour l'étranger, et cette nuit nous partons, avant que personne ait pu soupçonner notre fuite. Eh mais! qui vient là? (Regardant par la fenêtre.) Un cavalier entre dans la cour : c'est lui, c'est Édouard!

MADAME DE SELMAR.

Ah! mon Dieu, que devenir?

GUINSBOURG, en dehors et frappant à la porte à gauche.

Milédy!

CORALY.

Encore lord Guinsbourg!

GUINSBOURG.

Puis-je entrer, maintenant?

CORALY, à madame de Selmar.

Trouve un moyen de l'éloigner.

MADAME DE SELMAR.

Et comment?

CORALY.

Est-ce là ce qui t'embarrasse? et cette adresse, cette présence d'esprit dont on m'a parlé... (Apercevant une lettre qui est sur la table.) Ah! ma lettre; donne-la-lui, et qu'il parte à l'instant, entends-tu?

MADAME DE SELMAR.

Oui, Madame. (A part.) C'est bien, je lui remets cette lettre, et je pars. Je sais maintenant ce qui me reste à faire.

(Elle sort par la porte à gauche.)

SCÈNE XII.

CORALY, puis ÉDOUARD.

CORALY.

Qui peut l'amener sitôt? je ne l'attendais que ce soir. (A Édouard qui entre par la droite.) C'est vous, mon ami; comment! vous arrivez déjà?

ÉDOUARD.

Tout est fini, j'ai terminé mes courses plus tôt que je ne croyais; dans une heure, votre voiture et les chevaux nous attendront près du pont.

CORALY.

Pourquoi vous hâter? pourquoi ne pas attendre la nuit, comme nous en étions convenus?

ÉDOUARD.

Parce que, si nous différons, je ne réponds de rien; tout à l'heure à Paris, je n'y tenais plus; j'ai été chez ma sœur pour tout lui avouer.

CORALY.

O ciel! vous m'abandonnez!

ÉDOUARD.

Moi, Coraly! vous savez bien que je vous aime trop pour concevoir seulement une pareille idée; mais je voulais voir ma sœur, la prier de me pardonner, de me donner son consentement. Par bonheur, elle n'était pas chez elle; mais au trouble que j'éprouvais... Tenez, Coraly, partons sur-le-champ, c'est plus prudent.

CORALY.

Mais, mon ami, réfléchissez donc.

ÉDOUARD.

Non, non, pas de réflexion; car si j'en fais, je n'aurai peut-être plus le courage de partir. Venez.

CORALY.

Attendez au moins que le dîner soit terminé, car j'ai du monde qui ce soir doit retourner à Paris; et alors nous nous trouverons seuls.

ÉDOUARD.

Et quel est ce monde?

ROLAND, en dehors.

C'est bien, je vais la prévenir.

CORALY.

C'est Roland qui se trouve ici par hasard.

ÉDOUARD.

Roland ! je ne veux pas qu'il m'aperçoive.

CORALY.

Et moi donc ! j'en serais désolée. Entrez ici ; je vais faire servir à dîner, et je reviens à l'instant.

ÉDOUARD.

Comment ferez-vous pour les quitter ?

CORALY.

Soyez tranquille, j'aurai ma migraine. Partez vite.

(Édouard entre dans le cabinet à droite.)

SCÈNE XIII.

CORALY, ROLAND.

ROLAND, à Coraly.

Eh bien ! qu'est-ce que vous faites donc ici ? vous ne vous doutez pas de ce qui vous arrive.

CORALY.

Qu'y a-t-il donc ?

ROLAND.

La personne qui ce matin a loué la maison vient s'y installer, à ce que m'a dit Antoine.

CORALY.

S'y installer ! dans ce moment ! j'espère qu'elle nous donnera bien jusqu'à demain.

ROLAND.

Ma foi, je ne sais pas comment vous allez faire. C'est amusant, il faudra qu'elle dîne avec nous ; et si c'est une prude, ça se trouve bien.

CORALY.

Quoi ! c'est une dame ! quelle est-elle ?

ROLAND.

Je n'en sais rien : j'ai vu de loin entrer sa voiture ; mais voilà Tonton qui va vous donner des nouvelles.

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENTS, TONTON.

TONTON.

C'est une belle dame en calèche, à qui j'ai couru donner la main, à la troisième position. — A qui ai-je l'honneur de parler ? — A madame de Selmar.

ROLAND.

Ah ! mon Dieu ! madame de Selmar dans cette maison !

TONTON.

Madame de Selmar ! n'est-ce pas une élève de Coulon, celle qui doit débuter ?

CORALY.

Eh ! non, sans doute ; c'est une passion de M. Roland. Quelle rencontre ! Je ne veux pas la voir.

ROLAND.

Ni moi non plus, je n'oserai jamais.

CORALY.

Tonton va se charger de la recevoir.

TONTON.

Du tout : est-ce que j'ai l'habitude de parler ?

ROLAND.

C'est juste ; il n'est pas payé pour cela.

TONTON.

Mais M. Roland, qui en est amoureux ; c'est lui que ça regarde.

CORALY.

Il a raison. Je vous en prie, Roland, daignez la recevoir ; dites-lui que demain de grand matin la maison sera à sa disposition ; faites-lui les honneurs, enfin tâchez qu'elle s'en aille le plus tôt possible.

TONTON, lui donnant la main.

C'est cela ; nous allons vous attendre dans la salle à manger.

(Ils sortent par la porte à gauche.)

SCÈNE XV.

ROLAND, puis MADAME DE SELMAR.

ROLAND.

Ils me chargent là d'une commission... Moi, tête à tête avec elle ! pour la première fois de ma vie. Eh bien ! qu'est-ce que je fais donc ? est-ce que je tremblerais ? oui, morbleu ! me voilà aussi bête que milord.

MADAME DE SELMAR, au fond, à part.

C'est Roland ! tant mieux, je pourrai du moins me concerter avec lui.

ROLAND, la saluant respectueusement et levant les yeux.

Je suis pour ce que j'en ai dit : voilà une ressemblance. Si ce n'était cet air de noblesse et de dignité, que l'autre ne peut avoir. (Haut.) Madame, vous me voyez bien surpris... c'est-à-dire... non, je suis enchanté que le hasard... (A part.) Allons, je ne sais plus ce que je dis.

MADAME DE SELMAR, à part.

Quelle différence ! ce n'est plus le même homme.

ROLAND, prenant un air plus assuré.

Cette maison, que vous venez de louer, appartient à une personne qui certainement ne peut, sous aucun rapport... et chez laquelle, moi, je me trouvais accidentellement...

MADAME DE SELMAR.

C'est bien, monsieur Roland, je vous comprends ; mais ce n'est pas là ce qui m'amène : c'est surtout à vous que je désirais parler.

ROLAND, avec surprise.

A moi, Madame! (A part.) Ah! mon Dieu! qu'est-ce qu'elle me veut?

MADAME DE SELMAR.

Je connais l'amitié que vous portez à mon frère; je sais que je parle à un homme d'honneur, et je n'ai point hésité à m'adresser à vous.

ROLAND.

Air d'*Aristippe*.

Que dites-vous? Je demeure immobile
Et de surprise et de plaisir;
Qui? moi, je puis vous être utile!
Parlez, et je cours vous servir.
La confiance enfin rentre en mon âme;
A mes vertus quand vous ajoutez foi,
J'y crois aussi, car vous devez, madame,
Vous y connaître mieux que moi.

MADAME DE SELMAR.

Apprenez donc ce qui cause toutes mes craintes: mon frère veut épouser Coraly, il le lui a promis.

ROLAND.

Je m'en doutais; c'est pour cela que depuis huit jours il évitait ma présence; mais soyez tranquille, il ne l'épousera pas, je me battrai plutôt avec lui.

MADAME DE SELMAR.

Eh! non, Monsieur, ce n'est pas là ce que je vous demande.

ROLAND.

Vous avez raison: l'éloquence et la persuasion... Dès demain matin je serai chez Édouard.

MADAME DE SELMAR.

Et cette nuit, il part avec Coraly pour l'Angleterre; tout est disposé pour leur fuite et pour leur mariage.

ROLAND.

Que me dites-vous là!

MADAME DE SELMAR.

Je le sais; j'en ai les preuves: et bien plus, dans ce moment, mon frère est ici.

ROLAND.

Cela n'est pas possible, je l'aurais vu!

MADAME DE SELMAR.

Il y est caché.

ROLAND.

Je n'en reviens pas. Comment se peut-il que vous soyez au fait mieux que moi?

MADAME DE SELMAR.

Vous le saurez. Voyons avant tout ce qu'il faut faire. Donnez-moi vos conseils. Je veux m'établir ici, me présenter devant mon frère, et empêcher son départ. Est-ce un bon moyen?

ROLAND.

Je ne le pense pas. Je crois bien qu'Édouard céderait à vos prières pour aujourd'hui; mais demain, mais après-demain... Il faut détruire le mal dans sa racine.

MADAME DE SELMAR.

Et comment détacher Coraly de mon frère? car il paraît qu'elle l'aime.

ROLAND.

Oh! pour terminer sur-le-champ cet amour-là, il y aurait bien un moyen, un moyen terrible, c'est-à-dire, rien n'est plus facile.

MADAME DE SELMAR.

Eh bien! parlez vite!

ROLAND.

Je veux dire terrible à expliquer: ce n'est qu'une ruse d'un instant, dont l'exécution dépend de vous. Mais je suis sûr que vous refuserez.

MADAME DE SELMAR.

Enfin, Monsieur, voyons ce qui en est, dites-le-moi.

ROLAND.

C'est que je n'ose pas. Vous ne voudrez jamais.

MADAME DE SELMAR.

Eh bien! Monsieur, je vous le promets; je promets d'avance.

ROLAND.

Eh bien! Madame, nous allons voir. Ce serait d'abord de vous mettre à cette table.

MADAME DE SELMAR.

Et pourquoi?

ROLAND.

Coraly connaît votre écriture, j'en suis certain; car elle a entre les mains un billet de vous adressé à votre frère. Il faudrait alors écrire la lettre que je vais vous dicter.

MADAME DE SELMAR.

M'y voici, parlez.

ROLAND.

Avant tout, je dois vous prévenir que cette lettre ne restera que dix minutes entre mes mains; au bout de ce temps, je vous promets de vous la rapporter, si toutefois vous avez cette confiance en moi.

MADAME DE SELMAR.

Oui, Monsieur; commençons.

ROLAND.

C'est à moi que vous écrivez.

MADAME DE SELMAR.

Ah! c'est à... c'est bien.

ROLAND, dictant.

« *Mon ami*...

MADAME DE SELMAR, s'arrêtant.

Comment! Monsieur.

ROLAND.

Je vous ai prévenue que dans cette lettre il n'y aurait rien de vrai; dans dix minutes vous pourrez la déchirer, et elle sera comme nulle et non avenue.

MADAME DE SELMAR.

Continuez.

ROLAND.

« *Mon ami,*
» *Je serais bien ingrate, si je n'étais pas*
» *touchée de votre tendresse.* »

MADAME DE SELMAR, s'arrêtant.

Quoi! Monsieur.

ROLAND.

Vous voyez bien, Madame, que vous vous découragez déjà ; j'en étais sûr.

MADAME DE SELMAR.

Non, Monsieur, me voilà résignée, et je vous promets de ne plus vous interrompre.

ROLAND.

Vous y êtes; une bonne résolution. Je continue : (Dictant.) « *La conduite de mon frère me* » *décide, et je vous donne ma main.* »

MADAME DE SELMAR, se levant.

Vous avez beau dire, Monsieur, je n'écrirai jamais ces choses-là.

ROLAND.

Alors, Madame, c'est que vous n'aimez pas votre frère.

MADAME DE SELMAR.

Mais, c'est que...

ROLAND, d'un air suppliant.

Pour votre frère!

MADAME DE SELMAR, allant se remettre à la table.

Je l'écris, Monsieur, je l'écris.

ROLAND.

« *Ma main et toute ma fortune.* » Soulignez ce dernier mot; signez « *Hortense de Selmar.* »

MADAME DE SELMAR.

Êtes-vous content?

ROLAND.

Et l'adresse; c'est l'essentiel. (Madame de Selmar ploie la lettre, écrit l'adresse et la remet à Roland.) Maintenant laissez-moi faire; je vous réponds du succès.

MADAME DE SELMAR.

N'oubliez pas; dans dix minutes.

ROLAND.

Je vous promets de la rapporter; mais je vous demande une grâce : laissez-moi la lire une seule fois. (La regardant.) « *A Monsieur Roland. Mon* » *ami, je vous donne ma main.* » Oui, c'est bien de vous, c'est vous qui l'avez écrite. Ah! quel dommage! dire que je tiens là dans ma main... Adieu, adieu, Madame, je reviens dans l'instant.

(Il sort par la porte à gauche.)

SCÈNE XVI.

MADAME DE SELMAR, seule.

Pauvre jeune homme! je suis bien sûre du zèle qu'il mettra à nous servir; et mon frère a en lui un bien bon ami; mais il est si étourdi, si inconséquent. N'ai-je pas tort de me fier à sa promesse? de ne m'en rapporter qu'à lui? (Regardant vers le fond.) Qui vient là? Ah! mon Dieu! c'est le milord à qui tout à l'heure j'ai remis cette lettre. Que va-t-il dire en me voyant sous ce costume?

SCÈNE XVII.

MADAME DE SELMAR, LORD GUINSBOURG.

GUINSBOURG, entrant par le fond avec mystère.

Je avais agi prudemment en feignant de partir, moi; je avais vu une voiture de poste dans le dehors. (Apercevant madame de Selmar.) Goddem! le petit soubrette, en milédy, ce était quelque machination diabolique; employons les précautions ordinaires, lé séduction britannique.

(Tirant une bourse de sa poche.)

AIR : *Le luth galant.*

Venez, petite, approchez-vous ici,
Et dites-moi ce que fait milédy.

MADAME DE SELMAR, repoussant la bourse.

Monsieur, vous vous trompez.

GUINSBOURG, étonné.

Eh quoi! Mademoiselle!...
(A part.)
Je croyais à son air
Avoir bon marché d'elle;
Mais par malheur, hélas! je vois qu'elle est fidèle.
(Tirant une seconde bourse.)
Alors, c'était plus cher.

Et si vous voulez dire à moi ce qui se passe ici.

MADAME DE SELMAR.

Dieu! quelle idée! sa présence peut nous seconder. (Repoussant la bourse.) Non, Milord; je vous servirai, je vous le promets, et sans intérêt; mais hâtez-vous, nous avons découvert la vérité : Coraly veut épouser Édouard.

GUINSBOURG.

L'épouser! il se pourrait!

MADAME DE SELMAR.

Allez au secours de votre ami Roland qui plaide en votre faveur.

GUINSBOURG.

En ma faveur; je comprenais rien, tout le monde il était pour moi, et sans intérêt.

MADAME DE SELMAR.

Mais partez donc, les moments sont précieux.

GUINSBOURG.

L'épouser! l'épouser! je étais dans la jalousie, comme un milord italien, et si on trompait moi, je allais tomber dans les Othello. Goddem!

(Il sort.)

SCÈNE XVIII.

MADAME DE SELMAR, puis ÉDOUARD.

MADAME DE SELMAR.

Est-ce heureux qu'il soit revenu sur ses pas; c'est le ciel qui nous l'a envoyé, et peut-être sa présence... C'est Édouard.

ÉDOUARD, sortant de la chambre avec précaution.

Je n'entends plus personne. Eh bien, Coraly! Ciel! ma sœur!

MADAME DE SELMAR.

Qu'as-tu donc, mon ami? d'où vient ta surprise?

ÉDOUARD.

Moi, ma sœur! je n'ai rien, et si vous saviez...

MADAME DE SELMAR.

Je devine ce que tu vas m'apprendre, et je t'en remercie. Je me plaignais déjà d'en avoir reçu la première nouvelle par d'autres que par toi. Est-il vrai, Édouard, que tu vas te marier?

ÉDOUARD.

Qui a pu vous dire?...

MADAME DE SELMAR.

Est-ce vrai?

ÉDOUARD.

Oui, oui, ma sœur.

MADAME DE SELMAR.

Et comment ne m'as-tu pas présentée à ta prétendue?

ÉDOUARD.

C'est que je n'osais pas : il y avait à ce mariage des obstacles.

MADAME DE SELMAR.

AIR : *Fils imprudent.*

Je te comprends; elle est pauvre peut-être :
Mais je suis riche pour nous deux;
Mon frère, fais-la-moi connaître.

ÉDOUARD.

Je suis confus de tes soins généreux.

MADAME DE SELMAR.

Dis-moi son nom. Quoi, tu baisses les yeux!
De ton bonheur ma tendresse est jalouse.

ÉDOUARD.

Je n'ose, hélas! et c'est là mon tourment,
Te la nommer.

MADAME DE SELMAR.

Et dans l'instant
Tu vas la nommer ton épouse!

ÉDOUARD.

Ne crois pas, ma sœur, qu'elle soit indigne de mon amour. Si tu savais ce qu'elle a refusé pour moi, et par quels sacrifices...

MADAME DE SELMAR.

Tu en es bien sûr?

ÉDOUARD.

Sans cela, peux-tu penser... Eh mais! quel est ce bruit? c'est celui d'une voiture.

SCÈNE XIX.

LES PRÉCÉDENTS, ROLAND.

ROLAND, à la cantonade.

Bon voyage. Je me charge de vos commissions et de vos adieux.

ÉDOUARD.

Eh! qui donc vient de partir?

ROLAND.

Tu le sauras; mais auparavant tu m'entendras. Je venais de trouver Coraly : Écoutez-moi, lui dis-je; j'accours vous rendre un service. Ne pensez plus à Édouard, il n'a plus rien; sa sœur se marie.

ÉDOUARD.

Que dis-tu?

ROLAND.

Oh! j'avais en main les preuves et les pièces à l'appui. Je le vois trop, m'a-t-elle dit avec un accent douloureux; sa famille, tout le monde s'oppose à cet hymen; je dois y renoncer pour ne point faire son malheur; qu'il m'oublie, qu'il soit heureux; moi, je ne l'oublierai jamais; je l'aimerai toujours.

ÉDOUARD, faisant un geste pour sortir.

Et je serais insensible à un pareil sacrifice!

ROLAND.

Attends donc. En ce moment arrive un allié sur lequel j'étais loin de compter. Milord arrive, et la scène change. Il avait appris, je ne sais comment, tes projets de mariage, et la fureur, la jalousie, mieux que cela, l'orgueil national s'en est mêlé. Il n'a pas voulu que, même en fait d'extravagance, un Français l'emportât sur lui : il a proposé sa main. Alors si vous aviez vu le trouble, l'embarras de Coraly; d'un côté cette fortune qui fuyait à jamais, de l'autre ces trésors, ces honneurs, ce titre de milady qu'on jetait à ses pieds. Elle a tiré son mouchoir, et, fondant en larmes...

ÉDOUARD.

O ciel! elle a pleuré.

ROLAND.

Oui, mon ami, elle a pleuré, et elle est partie.

ÉDOUARD, désolé.

Partie avec milord!

ROLAND.

Dans la voiture que tu avais préparée pour votre fuite.

ÉDOUARD.

Par exemple, voilà une trahison que je ne pourrai jamais oublier.

ROLAND.

Laisse donc, je connais cela. En fait de trahisons, il n'y a jamais que les trois premières qui fassent de la peine. Songe à ce qui te reste... à ta sœur...

MADAME DE SELMAR.

A notre amitié; car depuis ce matin, je ne t'ai pas quitté un instant, M. Roland te l'attestera.

ROLAND, interdit.

Que voulez-vous dire ?

MADAME DE SELMAR.

Quoi! vous qui êtes si habile, ne devinez-vous pas maintenant par quels moyens j'ai surpris les secrets de l'ennemi ?

ROLAND.

O ciel! vous étiez Henriette!... Et quand je pense à tout ce que j'ai eu l'audace de vous dire, à la manière dont je vous ai traitée... c'est fait de moi, je suis perdu. Mais j'ai encore une restitution à faire : (lui remettant la lettre) voici ce dépôt que vous m'avez confié, je ne mérite pas qu'il reste plus longtemps dans mes mains.

MADAME DE SELMAR.

C'est bien.

ROLAND, avec joie.

Eh quoi! vous ne le déchirez pas ?

MADAME DE SELMAR.

Non, je le garde, et je verrai dans quelque temps si, sans faire tort à mon frère, je dois l'envoyer à son adresse.

ROLAND, hors de lui.

Qu'ai-je entendu! Je suis trop heureux.

SCÈNE XX.

Les Précédents, TONTON.

TONTON, la serviette à la main.

Ah çà! qu'est-ce que tout le monde devient donc? Comment! voilà une heure qu'on me laisse seul dans la salle à manger. Où est donc la maîtresse de la maison ?

ROLAND.

Elle vient de partir pour l'Angleterre.

TONTON.

Comment! elle est partie! Et demain, notre pas de deux.

ROLAND.

Vous le danserez à vous tout seul.

TONTON.

Il y a là-dessous quelque cabale dont je ne suis pas la dupe. On sait d'où ça vient.

ROLAND.

Puisqu'on vous dit qu'elle a été enlevée malgré elle.

TONTON.

Enlevée malgré elle!... Chez nous, monsieur, ça arrive tous les jours; mais, quand on est bonne camarade, on s'arrange pour que ça ne tombe pas un jour d'opéra.

VAUDEVILLE.

Air du vaudeville de *Partie et Revanche* (musique de M. Heudier).

ÉDOUARD, à madame de Selmar.

J'eus en partage imprudence et folie :
Toi, la bonté, la raison, la douceur;
De mes amis la jeunesse étourdie
Aurait besoin d'un pareil précepteur;
Mais grâce à leurs têtes légères,
Dans Paris, séjour des erreurs,
Ainsi que moi l'on voit beaucoup de frères,
Mais comme toi l'on voit bien peu de sœurs.

ROLAND.

Sans caprice, sans jalousie,
Doux liens formés par le ciel,
Et qui durent toute la vie,
Oui, tel est l'amour fraternel.
Combien mes destins sont prospères!
Que je jouis de mon double bonheur!
(A Édouard.)
Car, Dieu merci, nous allons être frères,
(A madame de Selmar.)
Et, grâce au ciel, vous n'êtes pas ma sœur.

TONTON.

Chez les danseurs on devrait voir éclore
Le goût, l'éloquence, l'esprit;
Car Apollon et Terpsychore
Sont frère et sœur, à ce qu'on dit;
Mais Apollon, pour moi sévère,
Est, je le crois, jaloux de mon bonheur;
Et, si je suis fort mal avec le frère,
C'est que je suis trop bien avec la sœur.

MADAME DE SELMAR, au public.

Ainsi que la sœur la plus tendre,
A mon frère servant d'appui,
Je voudrais bien qu'on pût me rendre
Ce qu'aujourd'hui j'ai fait pour lui.
Pour ma conduite un peu légère
J'ai grand besoin de défenseur.
Jusqu'à présent j'ai protégé mon frère,
Vous, Messieurs, protégez la sœur.

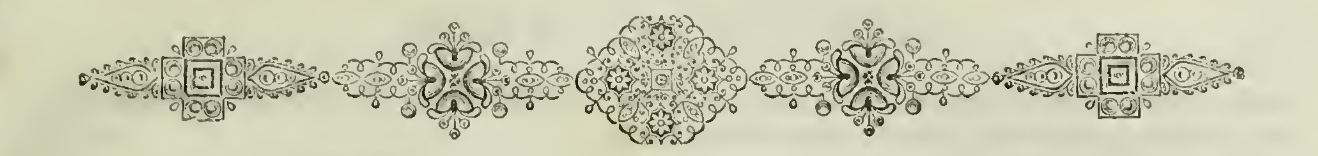




LÉON,

AH! JE SUIS TROP HEUREUX!

(La haine d'une femme. Sc. XVIII.)



LA HAINE D'UNE FEMME,

OU

LE JEUNE HOMME A MARIER,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase dramatique, le 14 décembre 1824.

Personnages.

M. PHILIPPON.	URSULE, jeune veuve.
LÉON, son pupille.	JULIETTE, MALVINA, } demoiselles à marier.

La scène se passe à Villeneuve-Saint-Georges, près Paris.

Le théâtre représente un salon élégant; porte au fond et deux portes latérales; une table à droite du théâtre et un guéridon à gauche.

SCÈNE PREMIÈRE.

URSULE, seule, près d'une table, tenant une lettre à la main.

Conçoit-on une aventure pareille? Ce vieux baron de Saint-Clair, dont je viens d'apprendre la passion! et comment? par son testament.

(Elle lit.)

« Je n'ai d'autre parent qu'un arrière-neveu, » que je n'ai jamais vu, et dont je ne me soucie » guère; c'est donc à vous que je veux laisser » toute ma fortune, à vous, Madame, que j'ai » toujours aimée, quoique je n'aie jamais osé vous » le dire; mais j'espère qu'aujourd'hui vous me » pardonnerez cette petite hardiesse, en pensant » que ce sera la dernière. »

Je ne reviens pas de ma surprise, car je connaissais fort peu le baron; j'ai passé deux étés avec lui chez une de mes tantes; c'était un vieillard fort ennuyeux, un conteur éternel que personne n'écoutait, excepté moi, qui l'avais pris en patience; et c'est l'attention que je lui ai prêtée qui me rapporte quinze ou vingt mille livres de rente.

AIR : *Qu'il est flatteur d'épouser celle.*

Ah! si, dans notre capitale,
Les ennuyeux qu'on peut trouver
Nous payaient, en raison égale
De l'ennui qu'ils font éprouver;
Que d'avocats, que de poëtes,
A payer seraient condamnés!
Et surtout, combien de gazettes
Enrichiraient leurs abonnés!

Mais puis-je accepter un pareil présent? Puis-je enlever cette succession à des malheureux, qui peut-être en ont besoin? moi qui, veuve à vingt ans, jouis déjà d'une fortune considérable... Non, non, il n'y a point à hésiter, je dois y renoncer, et je vais l'écrire sur-le-champ à mon notaire.

(Se mettant à une table, et écrivant.)

« Monsieur, j'ignore quels sont les héritiers du » baron de Saint-Clair; je vous prie de tâcher de » les découvrir, et de leur annoncer qu'étant » nommée légataire universelle, je renonce en » leur faveur... »

Non, ce n'est pas bien; ce serait faire parler de moi, et solliciter des éloges pour une action toute naturelle.

(Elle déchire le papier, et se remet à écrire.)

« Annoncez-leur l'héritage auquel ils ont droit, » mais ne parlez pas de moi, et ne me nommez en » aucune façon. »

Cela vaut mieux, et même, par prudence, je me tairai sur cette aventure, car je suis dans ce châ-

teau avec cinq ou six dames, des amies intimes, qui ne m'épargneraient pas : ces dames ne croient pas aux déclarations d'amour posthumes.

Air *du Ménage de garçon.*

Comme on rirait de par la ville,
D'un amant comme celui-ci,
Qui fait l'amour par codicille!
Et me croyant bien avec lui,
On pourrait ajouter aussi :
Que vraiment digne de louange,
Il a, par un motif fort bon,
Fait ce testament en échange
De quelque autre donation.

(Elle sonne, un domestique paraît.)

James, il faut faire porter cette lettre à Paris; c'est l'affaire d'une demi-heure. C'est pour M. Derfort, mon notaire. (Le domestique sort.) Eh! mon Dieu! qui vient déjà au salon? C'est ce bon M. Philippon? un savant! celui-là n'est pas dangereux.

SCÈNE II.

URSULE, M. PHILIPPON.

PHILIPPON.

Comment! Madame, vous êtes déjà éveillée? Je croyais qu'il n'y avait que nous autres anciens pour nous lever de bonne heure. Depuis cinq heures du matin, je me promène dans le parc de M. de Clairval, avec mon *Homère* et mon *Thucydide;* quand on a soixante-deux ans, il n'y a pas de temps à perdre.

URSULE.

Quoi! à votre âge vous étudiez encore?

PHILIPPON.

Toujours; voici ma fidèle compagnie.

Air : *Il me faudra quitter l'empire.*

Mon *Thucydide*, ainsi que mon *Homère*,
Dès mon printemps, m'ont vu suivre leur loi;
Et dans le monde, où l'on ne pense guère
A s'occuper d'un vieillard tel que moi,
Je resterais souvent seul, je le croi.
Tous deux alors, quand le chagrin m'assiége,
Viennent m'offrir leur appui, leur secours :
Ce sont enfin, chose rare en nos jours,
De vieux amis, des amis de collége :
Ceux-là, Madame, on les trouve toujours.

Il est vrai que je ne savais pas rencontrer ici, ce matin, une société aussi agréable.

URSULE.

J'ai été enchantée quand j'ai su que vous étiez en ce château.

PHILIPPON.

C'est M. de Clairval qui m'a invité à venir passer les vacances dans sa belle terre de Villeneuve-Saint-Georges... Clairval était, ainsi que votre mari, un de mes anciens élèves; car j'en retrouve partout, et ils ont conservé pour moi une telle amitié... Savez-vous, Madame, que tous les ans, ceux qui sont à Paris se réunissent pour me donner un grand dîner, et au dessert nous parlons grec.

URSULE.

Ça doit être bien gai.

PHILIPPON.

Ils l'ont un peu oublié, mais ça les y remet. J'ai donc accepté, parce que je croyais trouver ici la campagne; point du tout; j'y ai trouvé tout Paris; cinq ou six familles réunies, des dames élégantes, de jolies demoiselles; et tous les soirs des bals, des concerts, de la musique de M. *Rossini.* Je ne suis pas là dans mon élément, et il me tarde que les vacances finissent.

URSULE.

Quoi! vous êtes professeur, et vous n'aimez pas les vacances? Vous n'avez donc pas besoin de prendre quelque repos?

PHILIPPON.

Jamais; je me repose dans ma classe; c'est là que j'existe, que je suis heureux! J'ai besoin de faire mon cours de grec, de voir mes élèves, d'être au milieu d'eux. C'est tellement une habitude, qu'à Paris, dans les vacances, je me trouve tous les matins, sans savoir comment, à la porte du Collége de France. Hélas! la grille est fermée, la cour est déserte, et je reviens tristement chez moi attendre la fin de mon exil, le premier novembre.

URSULE.

Je comprends : c'est un *interim* dans votre existence; mais à cela près, rien ne manque à votre bonheur.

PHILIPPON.

Si, vraiment, et à vous, Madame, je peux le confier; car, de toutes les dames que je vois dans le monde, vous êtes la seule avec qui je me trouve à mon aise.

(Il va placer ses deux livres sur la table à gauche.)

URSULE, à part.

Encore une conquête! je suis vouée à la vieillesse : tout ce qui passe soixante ans tombe dans mon domaine.

PHILIPPON.

Il y a bien longtemps, j'avais un ami intime, un ami de collége; c'était bien le plus honnête homme, et le plus brave militaire... Pauvre Georges! il fut blessé à mort dans un combat; et si je vous montrais la lettre qu'il m'écrivit à ses derniers moments... Nous n'avons rien de plus beau dans *Tite-Live,* ni dans *Tacite.* « Mon cher Antoine, » me disait-il, tu as été mon meilleur ami; je te » donne ce que j'ai de plus précieux : je te laisse » mon fils; je te lègue le soin de l'élever, de » l'établir. » Et vous sentez bien qu'on ne refuse pas une pareille succession. J'ai accepté l'héritage de mon pauvre Georges; et son fils Léon ne m'a plus quitté.

URSULE.

Quoi! c'est ainsi que M. Léon est devenu votre pupille.

PHILIPPON.

Oui, Madame, et je l'ai élevé comme un prince. Tous les ans il avait les premiers prix au concours général; maintenant il fait son droit; et je croyais qu'avec son esprit, ses dix-huit ans et sa jolie figure, il me serait facile de l'établir; eh bien! je ne peux en venir à bout, et c'est ce qui me désespère. Tous les pères de famille sont à présent si exigeants.

Air : *Ces postillons.*

Il faut près d'eux, en fait de mariage,
Cent mille écus, pour être de leur choix;
Si maintenant les époux en ménage
Étaient du moins plus heureux qu'autrefois!...
Mais cette hausse et soudaine et bizarre
Ne permet pas qu'on soit jamais au pair,
Car tous les jours le bonheur est plus rare,
Et coûte bien plus cher.

Il est vrai que je ne suis pas répandu dans le grand monde; mais vous, Madame, qui recevez la meilleure société de Paris, tâchez de me trouver cela, et de marier mon pupille. Vrai, ce sera une bonne action.

URSULE.

Je vous remercie de votre confiance; mais vous me chargez là d'une commission...

PHILIPPON.

Je sais que vous ne partagez point mon enthousiasme pour Léon : vous avez contre lui quelques préventions.

URSULE.

Moi! qui peut vous faire croire?...

PHILIPPON.

Je l'ai vu dans vingt occasions. S'il commet quelques étourderies, quelques inconséquences, vous ne lui en passez aucune; vous êtes sans pitié sur ses défauts : souvent même vous le tournez en ridicule, et cela me fait de la peine, parce que je n'ai pas assez d'esprit pour le défendre contre vous. Enfin le pauvre garçon me disait encore, il y a quelque temps, d'un air désolé, qu'il ne savait d'où provenait la haine que vous aviez contre lui.

URSULE.

Moi, de la haine!

PHILIPPON.

Je sais bien que ce n'est pas vrai; mais il a une imagination qui exagère tout. Prouvez-lui qu'il se trompe en lui faisant faire un bon mariage.

URSULE.

C'est assez difficile; d'abord, il n'a rien.

PHILIPPON.

Il a bien un parent éloigné, immensément riche, mais qui se soucie fort peu de lui, et qui n'a jamais voulu le voir; ainsi, de ce côté, il n'a rien à attendre : mais on peut parler des bonnes qualités de mon pupille, de son excellent cœur, de sa sagesse...

URSULE.

Pour cela vous me permettrez de ne pas m'avancer.

PHILIPPON.

Eh quoi! Madame...

URSULE.

J'espère que cette fois vous ne m'accuserez pas de préventions, et que son aventure avec madame de Melval...

PHILIPPON.

Comment! Madame, vous y pensez encore?

URSULE.

Il me semble que c'est assez public, une aventure au bal de l'Opéra.

PHILIPPON.

D'abord, ça n'est peut-être pas vrai; et puis d'ailleurs nous avons Alcibiade, qui certainement était un gaillard, ce que nous appelons un franc étourdi; et ça ne l'a pas empêché d'être un homme de mérite. Et vous, Madame, qui d'ordinaire êtes bonne et indulgente, je me rappellerai toujours la manière dont vous avez traité Léon à ce sujet; il y avait au moins vingt personnes dans votre salon : et tout ce que la raillerie a de plus cruel, vous l'avez employé contre ce pauvre jeune homme, qui, rouge, et les yeux baissés, osait à peine vous répondre, et qu'un instant après j'ai trouvé dans votre jardin, pleurant tout seul à chaudes larmes.

URSULE.

Quoi, vraiment! Ce pauvre Léon! Ah! s'il en est ainsi, j'en suis bien fâchée; car mon intention était de plaisanter.

PHILIPPON.

En attendant, il n'a plus osé se présenter chez vous; mais il vient aujourd'hui.

URSULE.

Que dites-vous? est-ce qu'il vient au château?

PHILIPPON.

Oui; je lui ai envoyé ce matin un exprès : Clairval a des projets sur lui. Un agent de change! cela peut lui être utile; et puis il a une fille à marier.

URSULE.

Eh quoi! vous penseriez...

PHILIPPON.

Moi, je pense à tout. Nous avons ici M. Dermont, le receveur des domaines, qui a deux filles charmantes! mademoiselle Juliette, et mademoiselle Malvina. Il ne faut rien négliger.

Air : *Le choix que fait tout le village.*

Jamais pour moi je n'aimai la richesse;
Mais pour Léon, ah! c'est bien différent;
Pour lui, l'ambition me presse,
Pour lui je crois, je deviens intrigant.
Les démarches, les soins, la gêne,
Tout se compense et tout est ennobli;
Car je me dis : Pour moi sera la peine,
Et le profit sera pour lui.

Mais, tenez, c'est lui-même que j'entends.

SCÈNE III.

Les Précédents, LÉON.

PHILIPPON.

Le voilà donc, ce cher enfant! y a-t-il longtemps que je ne l'ai vu!

LÉON.

Bonjour, mon ami; que c'est aimable à vous de m'avoir fait inviter! car dans ce moment, Paris est ennuyeux à la mort. (Apercevant Ursule.) Mille pardons, Madame, de ne pas vous avoir d'abord présenté mes hommages.

URSULE.

Je suis enchantée, monsieur Léon, de vous rencontrer chez Clairval; il est plus heureux que moi : car je n'ai pas eu l'avantage de vous avoir à ma dernière soirée.

LÉON.

Pardon, Madame, je n'avais pas reçu de billet.

URSULE.

Je ne pensais pas que cela fût nécessaire.

PHILIPPON.

Sans doute; ne sommes-nous pas des amis de la maison? et depuis longtemps!... votre mari avait autrefois tant de bontés pour nous. Quand Léon était au collége, et qu'il sortait, les dimanches et fêtes, c'était ou chez moi, ou chez vous.

Air du vaudeville de *la Somnambule.*

Ne connaissant que mon histoire ancienne,
Je le formais, dans mes doctes discours,
Aux vieilles mœurs et de Rome et d'Athène,
Et vous, Madame, à celles de nos jours.
C'est fort utile : aussi notre jeune homme,
En profitant de nos doubles avis,
Apprend chez moi comme on plaisait à Rome,
Chez vous comme on plaît à Paris.

(A Léon.)

Ah çà! je vais prévenir Clairval de ton arrivée.

LÉON.

J'y vais avec vous.

PHILIPPON.

Eh! non, peut-être a-t-il du monde, reste ici au salon avec madame, tiens-lui compagnie si elle veut bien le permettre, et tâche d'être aimable. Je reviens à l'instant.

(Il sort par le fond.)

SCÈNE IV.

URSULE, LÉON.

LÉON, à part, d'un air troublé.

Ah! mon Dieu! si j'avais su qu'il dût me laisser seul avec elle... (Haut.) Mon tuteur est bien bon, Madame, mais je suis sûr que je vais vous déranger.

URSULE, qui s'est assise auprès de la table à gauche, et qui a pris son ouvrage.

Du tout; je suis à travailler : mais vous pouvez prendre un livre.

LÉON, sans remuer de place.

Oui, Madame.

URSULE.

Car j'aurais peur que ma conversation ne vous amusât pas beaucoup.

LÉON, sans l'écouter.

Oui, Madame.

URSULE.

La réponse est honnête, Léon! eh bien! monsieur Léon, où êtes-vous? ne m'entendez-vous pas?

LÉON.

Non, Madame; je vous regardais : je ne me doutais pas ce matin de tout mon bonheur.

URSULE.

N'avez-vous pas reçu une lettre, une invitation de votre tuteur?

LÉON.

Eh! mon Dieu! non; mais au milieu de la route, j'ai rencontré André, qui m'a dit que M. Clairval m'attendait ici. Jugez de ma joie, moi qui y venais.

URSULE.

Comment! Monsieur, vous auriez osé, sans invitation, vous présenter ici?

LÉON.

Oh! non, Madame, j'y serais peut-être venu, mais je ne serais pas entré : j'aurais fait comme hier.

URSULE.

Il paraît que monsieur nous fait l'honneur de venir souvent dans ce pays? On dit que madame de Melval a une terre dans les environs.

LÉON.

Elle l'a vendue, Madame.

URSULE.

Ah! elle l'a vendue!

LÉON.

Et autant se promener de ce côté, que de celui du bois de Boulogne. Depuis Alfort, où j'ai rencontré André, la route est si belle! une avenue magnifique! Je suis sûr que j'ai fait le trajet en un quart d'heure.

URSULE.

Y pensez-vous? près de deux lieues.

LÉON.

J'ai un si bon cheval : il va comme le vent ; et puis je ne monte pas mal ; il est vrai que je me suis laissé tomber.

URSULE, se levant vivement et avec effroi.

Que dites-vous?

LÉON.

Rien qu'une fois, par distraction ; c'est ma faute, Madame, je pensais à autre chose.

Air : *J'ai vu le Parnasse des dames.*

Quand on voyage de la sorte,
Et l'impatience et l'espoir
Font qu'en idée on se transporte
Auprès des gens que l'on va voir.
Oui, ce bonheur que l'on ignore,
Je l'ai tout à l'heure éprouvé ;
Mon coursier galopait encore
Que déjà j'étais arrivé.

URSULE.

A-t-on idée d'une pareille imprudence? exposer ainsi ses jours ! car songez donc que vous pouviez vous tuer.

LÉON.

Vous avez raison ; j'en aurais été bien fâché, surtout maintenant, car je suis bien heureux.

URSULE.

Et pourquoi?

LÉON.

Parce que vous venez de me gronder comme autrefois. Autrefois, Madame, vous daigniez m'aider de vos conseils, de votre amitié. Ce temps-là est bien loin ! et je ferais maintenant toutes les folies du monde, sans que vous prissiez la peine de m'adresser un reproche.

URSULE, allant se rasseoir.

Mais c'est assez naturel. Quand vous n'étiez encore qu'un écolier, mon mari et moi, qui vous portions beaucoup d'intérêt, pouvions nous permettre de vous donner quelques avis ; mais maintenant, vous n'en avez plus besoin.

LÉON.

Au contraire, Madame, plus que jamais ; et si vous ne venez pas à mon secours, je suis un homme perdu !

URSULE, vivement.

Vous avez besoin de moi? eh bien ! Monsieur, pourquoi ne pas le dire tout de suite? Ai-je donc l'air si effrayant? (Lui faisant signe de s'asseoir à côté d'elle.) Prenez cette chaise ; allons, venez ici, et contez-moi cela.

LÉON.

Eh bien ! Madame, j'étais hier dans une brillante soirée, tous les jeunes gens de ma connaissance entouraient la table d'écarté ; par amour-propre, j'ai voulu faire comme eux ; pour la première fois de ma vie, j'ai joué sur parole, et j'ai perdu une somme énorme !

URSULE.

Malheureux ! et combien?

LÉON.

Trois cents francs.

URSULE, riant.

Tant que cela?

LÉON.

Ce n'est rien pour vous qui avez trente ou quarante mille livres de rente ; mais moi... Et le plus terrible, c'est qu'il faut le dire à M. Philippon, à mon tuteur. Il a si bonne opinion de moi, qu'il va se mettre dans une colère...

URSULE.

Eh bien ! que puis-je faire?

LÉON.

Chargez-vous de le lui apprendre, et de plaider ma cause. Dites-lui que c'est l'usage, que tous les jeunes gens en font autant, je suis certain qu'il vous croira, qu'il me pardonnera.

URSULE.

Si j'étais sûre que désormais...

LÉON.

Oh ! je vous jure... me voilà corrigé.

Air de *Céline.*

Si par une erreur passagère
Un instant je fus emporté,
La raison me fut toujours chère.

URSULE, souriant.

Que dites-vous?

LÉON, se levant.

La vérité.
Sur la raison je me réglai sans cesse ;
Mais j'ai du malheur, car, hélas !
(Regardant Ursule.)
De tout temps j'aimai la sagesse :
C'est elle qui ne m'aime pas.

PHILIPPON, qu'on entend en dehors.

C'est bon ; je vais lui parler.

LÉON.

C'est mon tuteur ; je vous laisse avec lui. Vous me promettez, n'est-il pas vrai?... Ah ! jamais je n'ai été plus heureux !

(Il sort par la porte à droite.)

SCÈNE V.

URSULE, PHILIPPON.

PHILIPPON.

Je suis enchanté, Madame, de vous retrouver encore ici. Où est donc Léon?

URSULE.

Léon? je ne sais, il y a longtemps qu'il est passé dans le jardin.

PHILIPPON.

Tant mieux, car devant lui je n'aurais osé

m'expliquer. Je vous disais bien ce matin que vous aviez contre lui de l'antipathie, et j'en ai maintenant la preuve. Clairval, avec qui je viens de causer, avait pour lui des projets d'établissement : il voulait lui donner une de ses cousines, et c'est vous, Madame, qui l'en avez dissuadé.

URSULE, avec embarras.

Moi, je ne dis pas non. Mais ce mariage était peu convenable; et d'ailleurs, pour l'empêcher, il y avait des motifs inutiles à vous apprendre.

PHILIPPON, avec mystère.

Nous les connaissons comme vous.

URSULE.

Que voulez-vous dire?

PHILIPPON.

Voyez combien vous étiez injuste! vous croyiez que Léon aimait madame de Melval : il n'y pense seulement pas.

URSULE.

Vraiment? Eh! mon Dieu! je l'ai dit, parce qu'on le disait, sans y attacher d'importance.

PHILIPPON.

Il aime ailleurs. Nous avons ici M. Dermont, le receveur, un ami du père de Léon; il a deux filles charmantes, que mon pupille a connues très-jeunes : c'est l'une d'elles qu'il aime.

URSULE.

Vous en êtes bien sûr?

PHILIPPON.

Oui, vraiment. Il s'est trouvé l'autre semaine avec M. Dermont à une partie de chasse, et lui a parlé, avec beaucoup de trouble et de timidité, du bonheur d'être de sa famille. Il connaissait, disait-il, quelqu'un qui serait bien heureux d'être son gendre, enfin, ce qu'on dit en pareil cas; et il allait faire la demande formelle; mais M. Dermont, en homme prudent et en beau-père expérimenté, a rompu la conversation pour se donner le temps de préparer sa réponse et de prendre un parti. Il a consulté Clairval, qui m'a fait appeler. Nous en avons délibéré tous les trois, et si maintenant vous voulez nous seconder...

URSULE.

Moi, Monsieur, je ne vois pas à quoi je peux vous être utile.

PHILIPPON.

D'abord à connaître celle des deux sœurs dont il est amoureux! car nous ne savons pas encore laquelle; ensuite, pour décider la jeune personne, il faudrait... mais taisons-nous, car voici ces demoiselles.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS; MALVINA, tenant un livre, et JULIETTE, un papier de musique.

(A l'entrée de Juliette et de Malvina, Ursule va s'asseoir auprès de la table à gauche, et Philippon va du côté de la table à droite.)

JULIETTE, montrant son papier de musique.

AIR : *Povera signora* (du CONCERT A LA COUR).

Oui, je vois
Qu'à ma voix
Il va sans peine.
Quel morceau!
Rien n'est beau
Comme cela!
Ah! ah! ah! ah! ah!

MALVINA, soupirant.

Ah! quel bonheur! sur la rive lointaine,
De confier son secret au vieux chêne!

JULIETTE, chantant.

Ah! ah! ah! ah! ah!
(Allant à Philippon.)
Oui, ma sœur,
Par malheur,
Est romantique.
(A Malvina.)
Jours et nuits
Tu gémis,
Et moi, je ris.
Ah! ah! ah! ah! ah!

PHILIPPON, à part.

L'une sourit, l'autre est mélancolique;
Faisons ici briller ma rhétorique.

ENSEMBLE.

PHILIPPON.

Notre projet, je crois, réussira.

JULIETTE, chantant.

Ah! ah! ah! ah!

MALVINA, soupirant.

Ah! ah! ah! ah!

PHILIPPON, aux deux demoiselles.

Vous avez ce matin des toilettes charmantes!

JULIETTE.

Ne m'en parlez pas! mon père veut toujours que nous soyons habillées de même, sous prétexte que nous sommes sœurs; c'est tyrannique : parce que je n'aime que le bleu; il me va très-bien.

MALVINA, soupirant.

Et moi, le rose.

AIR : *Vos maris, en Palestine.*

Il faut pour que je me mette
Selon mon goût et mes vœux,
Que ma sœur me le permette;
C'est souvent bien ennuyeux.

JULIETTE.

Entre sœurs on doit être unies,
Alors, quand on nous fait la cour,
Nous convenons de notre jour;
Et nous ne sommes jolies
Que chacune à notre tour.

(Allant à madame de Sainville.)

Ah! vous voilà, Madame; puisque vous travaillez, nous allons en faire autant.

(Elles s'assoient à droite, auprès de la table, et prennent leur ouvrage.)

PHILIPPON, prenant un livre sur la table, à droite.

Je ne dérange pas ces dames?

JULIETTE.

Nullement.

PHILIPPON, à part.

Comment entamer la conversation? (A Ursule.) J'espère que vous allez m'aider un peu. (A Malvina.) Il me semble, mademoiselle Malvina, que vous n'êtes pas aujourd'hui d'une gaieté...

JULIETTE.

Ne faites pas attention, c'est par habitude: ma sœur pense qu'une jeune personne doit être mélancolique, c'est meilleur genre.

Air *du Piége.*

Dans les salons, c'est la mode à présent.
De la gaieté craignant l'empire,
Ma sœur est heureuse en pleurant;
Pour s'amuser elle soupire.
Pour moi j'ai d'autres sentiments,
Je pense qu'une demoiselle
Doit toujours rire, et laisser aux amants
Le soin de soupirer pour elle.

PHILIPPON.

Certainement, vous avez bien raison; mais votre sœur n'a pas tort; et hier encore, Léon, mon pupille, me faisait observer... (Bas à Ursule.) Je crois que nous y voilà. (Haut.) Léon, mon élève, me disait qu'il vous trouvait très-aimables.

JULIETTE.

Ah! vraiment?

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

Monsieur, il y a là un homme en noir, un homme de loi, qui demande à parler sur-le-champ à M. Philippon, pour une affaire importante.

PHILIPPON.

Juste au moment où j'allais me lancer; répondslui que je ne peux pas.

LE DOMESTIQUE.

Ce monsieur dit que ça regarde M. Léon.

PHILIPPON.

Mon pupille! j'y vais, je te suis, mon ami. Mesdemoiselles, vous voulez bien me permettre?... D'ailleurs, madame de Sainville a quelque chose à vous dire au sujet de Léon. (Bas, à madame de Sainville.) Vous le voyez, j'ai préparé cela adroitement, c'est à vous de continuer; je remets nos intérêts entre vos mains.

(Il sort.)

SCÈNE VIII.

URSULE, JULIETTE, MALVINA.

JULIETTE.

Eh! mon Dieu! que veut-il dire?

URSULE.

Rien; vous le connaissez, il est toujours occupé de Léon; et il me demandait tout à l'heure ce que vous en pensiez.

JULIETTE.

Léon? il est gentil, n'est-ce pas, Malvina?

MALVINA.

Oh oui!

JULIETTE.

Nous avons presque été élevés ensemble; et c'est un aimable jeune homme, très-doux et très-complaisant.

MALVINA.

Et qui nous fait toujours danser quand nous n'avons pas de cavalier.

JULIETTE.

Et puis il a de l'esprit, des connaissances, n'est-ce pas, Madame?

URSULE, affectant l'insouciance.

Vous trouvez? c'est singulier! Je ne sais pas, moi, je ne l'aimerais pas beaucoup; mais on ne peut pas disputer des goûts.

JULIETTE.

Permettez, je ne dis pas du tout que ce soit un phénix.

MALVINA.

Ni moi non plus.

URSULE.

A la bonne heure; car vous, Mesdemoiselles, qui d'ordinaire avez tant de jugement...

JULIETTE.

D'abord, son éducation a été très-négligée; il ne sait pas une note de musique.

MALVINA.

Et n'a jamais dansé par principes.

JULIETTE.

Souvent même il vous marche sur les pieds.

URSULE, riant.

Je dois convenir en effet que sa danse n'est pas très-romantique; (sérieusement) et puis, ce n'est pas pour en dire du mal, car ce n'est pas sa faute, mais enfin il n'a aucune fortune.

MALVINA.

C'est vrai; je ne pensais pas à cela; et puisqu'il est question de lui, j'ai envie de vous faire une confidence, et de vous demander un conseil.

URSULE.

Eh! mon Dieu! qu'est-ce donc?

MALVINA.

Apprenez, comme je suis l'aînée, que mon père m'a dit tout à l'heure de bien examiner si

j'aimais M. Léon, parce que si je n'en veux pas pour mari, on le donnera à ma sœur.

JULIETTE.

Eh bien! voilà qui est aimable. Je vous préviens, ma chère, que vous pouvez le garder : je n'en veux pas.

MALVINA.

Eh bien! Mademoiselle, ni moi non plus. D'ailleurs, je crois que M. Auguste, un jeune notaire, me fait la cour, et qu'il a des intentions.

JULIETTE.

Raison de plus; si ma sœur fait un beau mariage, si elle épouse M. Auguste, qui a de la fortune, à coup sûr, je n'épouserai pas M. Léon, qui n'a rien : ça serait déchoir.

AIR de *l'Écu de six francs.*

Ma sœur aurait un équipage
Et brillerait par ses atours;
Loin de souffrir un tel partage,
Au célibat vouant mes jours,
J'aimerais mieux que, pour toujours,
Chacune de nous restât fille.

MALVINA, effrayée.

Quoi! rester filles toutes deux!

JULIETTE.

Oui, vraiment... si c'est ennuyeux,
Du moins on s'ennuie en famille.

Je m'en rapporte à madame.

MALVINA.

Et moi aussi.

URSULE.

Dès qu'il s'agit d'un sujet aussi important, je n'ai point de conseils à vous donner.

JULIETTE.

C'est égal, je suis sûre que vous êtes de mon avis, car je me rappelle la manière dont vous me parliez de M. Léon.

MALVINA.

Eh! mon Dieu! ma sœur, je l'aperçois dans la grande allée; il vient de ce côté : je ne veux pas qu'il me voie.

URSULE.

Ni moi non plus. Faites comme vous l'entendrez; je n'y suis pour rien.

(Malvina sort par le fond, et Ursule par la porte à gauche.)

SCÈNE IX.

JULIETTE, puis LÉON.

JULIETTE, seule.

A merveille! ces dames m'abandonnent, et me voilà seule chargée de la rupture; mais c'est égal, je veux agir franchement, et tout avouer à Léon. Il est trop juste pour ne pas comprendre mes motifs.

LÉON, entrant par la porte à droite.

Ah! vous voilà, mademoiselle Juliette; où sont donc toutes ces dames?

JULIETTE.

Je pense qu'elles sont à leur toilette; mais écoutez-moi, Léon, j'ai à vous parler d'une affaire importante : j'ai appris qu'on voulait nous marier.

LÉON.

Que dites-vous? nous marier!

JULIETTE.

Eh! oui; c'est l'intention de mon père, de toute la famille : on veut que vous épousiez moi ou ma sœur. Est-ce que vous ne saviez pas?

LÉON.

Du tout : en voici la première nouvelle.

JULIETTE.

Est-ce étonnant qu'il ne soit pas prévenu! Eh bien! écoutez-moi. Nous avons été élevés ensemble; nous nous aimons d'amitié : je pense alors qu'il faut nous expliquer sans façons et sans détours.

LÉON.

Vous avez raison.

JULIETTE.

Je vous avouerai avec franchise que ce mariage-là me contrarierait beaucoup.

LÉON.

Eh bien! et moi aussi.

JULIETTE, étonnée.

Comment! Monsieur...

LÉON.

Puisque nous avons promis de tout dire.

JULIETTE.

C'est égal, ce n'est pas bien à vous; moi qui comptais que vous alliez être fâché.

AIR de Turenne.

Ne fût-ce que par politesse.

LÉON.

J'ai dû céder aux lois que vous dictiez;
Mais que vous font mes vœux et ma tendresse,
Vous qui tous les jours ne voyez
Que trop d'hommages à vos pieds.

JULIETTE.

Quoiqu'on en ait d'assez amples récoltes,
Lorsque l'on dit : *Ne m'aimez plus jamais*,
On prétend bien qu'on obéira... mais
On compte un peu sur les révoltes.

LÉON.

Eh bien! j'obéis en murmurant.

JULIETTE.

A la bonne heure, apprenez donc un grand secret : ma sœur aime M. Auguste, un jeune notaire, qui n'est pas très-beau; mais sa charge est payée, aussi je crois que le jeune homme ne voudra pas.

LÉON.

Au contraire, Auguste en est amoureux. Comme il sait que je suis bien avec votre père, il m'avait prié de lui parler de son amour pour mademoi-

selle Malvina ; je lui en ai bien dit quelques mots la semaine dernière, mais nous étions à la chasse : je trouverai une meilleure occasion. Achevez votre confidence. N'auriez-vous pas aussi quelques projets?

JULIETTE, sérieusement.

Du tout, Monsieur ; une jeune personne à marier ne choisit pas : elle attend. J'aimerai celui que mes parents me donneront; bien entendu qu'il aura une belle fortune, ou un état dans le monde: parce qu'enfin vous, Léon, vous êtes bien aimable, mais vous n'avez rien.

LÉON.

C'est ma foi vrai ! voici la première fois que j'y pense. C'est d'abord un obstacle, mais il y en a bien d'autres ; apprenez que je suis amoureux, et depuis bien longtemps.

JULIETTE.

Comment ! il se pourrait?

LÉON, lui faisant signe de se taire.

Chut ! vous êtes la première personne à qui j'en aie parlé.

JULIETTE.

La première, bien vrai ? Allons, c'est une consolation, et il est toujours agréable d'être la première dans un secret. Eh bien! Monsieur ?

LÉON.

Je l'aime depuis que j'existe, depuis que je me connais ; j'étais encore au lycée.

JULIETTE.

Voyez un peu comme on est avancé dans les pensions de jeunes gens.

LÉON.

Air : *Ainsi que vous, je veux, Mademoiselle.*

Une existence inconnue et nouvelle
S'ouvrait alors et brillait à mes yeux;
J'étais tremblant, interdit auprès d'elle,
Et quoique, hélas ! bien malheureux,
Ce malheur-là, c'était le bonheur même :
Mourir pour elle m'eût charmé!
Si l'on est ainsi quand on aime,
Qu'est-ce donc quand on est aimé?

Notez bien qu'étant au collége, je ne pouvais la voir que les dimanches ; aussi pour sortir il fallait de bonnes places, et j'étais toujours le premier.

JULIETTE.

C'est donc cela que vous avez fait de si bonnes études.

LÉON.

Mais sans doute; et mon pauvre professeur qui était enchanté ! il croyait que c'était pour lui ; il est vrai que le mari m'aimait beaucoup.

JULIETTE.

Comment! Monsieur, il y avait un mari ?

LÉON.

Certainement, mais il n'y en a plus : elle est veuve.

JULIETTE.

Ah ! mon Dieu ! est-ce que ce serait...

LÉON.

Eh ! oui, vraiment : madame de Sainville.

JULIETTE.

Quoi ! c'est elle que vous aimez ? Ah ! le pauvre jeune homme !

LÉON.

En quoi donc suis-je à plaindre ?

JULIETTE.

C'est qu'elle ne peut pas vous souffrir.

LÉON.

Que dites-vous ?

JULIETTE.

L'exacte vérité. L'autre jour, dans le salon, elle vous a traité d'une manière dont nous avons été tous indignés ; et tout à l'heure encore, lorsqu'il était question de notre mariage, c'est elle qui nous en a détournées.

LÉON, à part.

Ah ! que je suis malheureux !.

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS, PHILIPPON.

PHILIPPON, hors de lui.

Où est-il ? où est-il ? mon ami ! mon cher Léon ! Je te cherche partout... si tu savais... embrasse-moi d'abord.

LÉON.

Qu'y a-t-il donc ?

PHILIPPON.

D'excellentes nouvelles! d'excellentes, mon ami !

JULIETTE.

Ce pauvre homme ! il me fait de la peine ! (A Philippon.) Vous avez tort de vous réjouir : le mariage n'a pas lieu. Nous ne pouvons pas épouser Léon, il en convient lui-même, ainsi que madame de Sainville.

LÉON.

Oui, mon ami, il n'y faut plus penser.

PHILIPPON.

Il se pourrait ? Madame de Sainville, qui devait parler en notre faveur ! Quand je disais que cette femme-là nous en voulait. (A Juliette.) Vous, votre sœur... Ah ! vous n'aimez pas mon pupille ! il ne vous convient pas... Eh bien ! tant mieux, tant mieux, Mademoiselle.

JULIETTE.

Et lui aussi ! Eh bien ! ils sont honnêtes !

PHILIPPON.

Grâce au ciel, il peut maintenant se passer de tout le monde. (A Léon.) Viens, te dis-je.

LÉON.

Et pourquoi faire? Où me conduisez-vous?

PHILIPPON.

Tu le sauras. Il y a ici, au château, un homme d'affaires, un notaire, qui arrive de Paris... Dieu! quel honnête homme! (A Juliette.) Ah! vous le refusez! ah! vous refusez mon pupille... Je suis bien votre serviteur, et lui aussi.

(Il sort, en emmenant Léon.)

SCÈNE XI.

JULIETTE, seule.

A qui en a-t-il donc, ce M. Philippon? Un homme d'affaires! un honnête homme!... Ah çà! il perd la tête; je ne l'ai jamais vu aussi vif. Mais il est bien étonnant qu'on se permette de demander une jeune personne en mariage, et qu'on n'y tienne pas plus que cela.

SCÈNE XII.

JULIETTE, URSULE.

URSULE.

Eh bien! qu'est-il arrivé?

JULIETTE.

C'est déjà fini : le mariage est rompu; quand je me mêle de quelque chose...

URSULE.

Il a dû être désolé?

JULIETTE.

Pas trop, parce qu'il y a des nouvelles que nous ne savions pas. D'abord, M. Auguste est son ami intime, et l'avait chargé de demander en mariage ma sœur Malvina.

URSULE, vivement.

Il se pourrait?

JULIETTE.

J'étais bien sûre que cela vous étonnerait. Oui, Madame, elle sera mariée la première; son système de mélancolie lui a réussi. C'est fini, dès demain je ne ris plus.

URSULE.

Et Léon?

JULIETTE.

Oh! c'est bien autre chose, et vous ne vous douteriez jamais : il est amoureux.

URSULE, avec émotion, mais froidement.

Ah! il vous a avoué.

JULIETTE.

Oui, Madame, et le plus amusant, c'est qu'il est amoureux de vous.

URSULE.

De moi? quelle folie! Vous voulez rire sans doute. Je ne crois pas aux passions subites, surtout à son âge.

JULIETTE.

Ah bien! oui; ça date de loin : c'est quand il était au collége, avant sa rhétorique.

URSULE.

Quel enfantillage! j'espère que vous vous êtes moquée de lui?

JULIETTE.

Je n'y ai pas manqué; et pour l'achever, je lui ai raconté tout ce que vous aviez dit de lui : qu'il était gauche, sans usage; qu'il n'avait pas d'esprit...

URSULE.

Comment! vous vous seriez permis...

JULIETTE.

Oui, Madame; c'était un service à lui rendre : et je ne lui ai pas laissé ignorer l'antipathie et la haine que vous aviez pour lui.

URSULE.

Je vous demande qui vous avait priée de lui faire un tel aveu?

JULIETTE.

C'est que vingt fois je vous ai entendue parler ainsi; et tout à l'heure encore...

URSULE.

J'ai pu, entre nous, dans votre intérêt, par amitié, dire de lui des choses qu'il était inutile d'aller lui répéter... Que va-t-il penser maintenant?... car, c'est comme un fait exprès, vous, son tuteur, tout le monde semble s'entendre pour lui apprendre que je le déteste.

JULIETTE.

Puisque c'est vrai.

URSULE, avec impatience.

Certainement... c'est vrai, et dans ce moment, plus que je ne puis dire. Mais où est la nécessité de se faire des ennemis, d'exciter des haines? Apprenez, Mademoiselle, que dans le monde, dans la société, on peut souvent être en guerre, mais on ne la déclare jamais.

JULIETTE.

Si vous allez me parler politique...

URSULE.

Non, Mademoiselle, il ne s'agit pas de cela : mais vous êtes cause que ce jeune homme va me prendre en aversion.

JULIETTE.

C'est ce qu'il peut faire de mieux; et si j'étais à sa place... Ah! mon Dieu! il doit être quatre heures.

AIR : *Amis, voici la riante semaine.*

Et ma toilette ici qui me réclame;
Il faut une heure au moins pour l'achever;
Celui de qui je dois être la femme
Est quelque part... il n'est plus qu'à trouver.

J'ignore, hélas! tant je suis peu coquette,
Quand à mes yeux s'offrira ce mari...
Mais chaque jour je soigne ma toilette,
En me disant : « C'est peut-être aujourd'hui. »
(Elle sort par le fond.)

SCÈNE XIII.

URSULE, seule.

C'est une chose inconcevable! et l'on ne s'imagine pas à quel point les jeunes personnes sont inconséquentes! Vous verrez ce dont elle sera cause. Pour dissuader M. Léon, je vais être obligée de lui dire moi-même que je ne le hais pas; et avouer à un jeune homme qu'on ne le hait pas, je vous demande ce que cela signifie? Autant lui dire : Monsieur, je vous..... Et pour me justifier d'une fausseté, je vais peut-être commettre un mensonge; car vraiment je n'en suis pas sûre... Et s'il abusait d'un pareil aveu? s'il en réclamait le prix? L'a-t-il mérité? n'a-t-il pas lui-même bien des torts? M'aimer depuis si longtemps, sans en rien dire, et aller le confier à cette petite fille! Me compromettre ainsi! c'est impardonnable!... Mais lui laisser croire que je le hais! que j'ai voulu lui nuire! ah! je n'en ai pas le courage! et quoi qu'il m'en coûte... Le voici; allons, faisons-lui cet aveu.

SCÈNE XIV.

URSULE; LÉON, entrant par le fond.

LÉON.

Je viens, Madame, vous faire mes adieux.

URSULE.

Quoi! vous partez?

LÉON.

Mon tuteur m'emmène à l'instant même à Paris pour une affaire importante. Je voulais m'éloigner sans vous revoir; mais je vous ai entendu accuser d'une trahison à laquelle je ne puis ajouter foi, surtout après la manière dont vous m'avez accueilli ce matin; et je viens vous demander à vous-même de démentir de pareilles calomnies.

URSULE.

Quelles sont-elles?

LÉON.

Je n'ignore pas combien je vous suis indifférent; depuis longtemps je n'ai plus de droits à votre amitié; mais en quoi aurais-je mérité votre haine?

URSULE, à part.

Nous y voilà.

LÉON.

Est-il vrai que vous avez fait rompre un mariage qu'à mon insu on projetait pour moi?

URSULE.

Oui, Monsieur.

LÉON.

Quoi! vous ne le niez pas?

URSULE.

Léon, je vous ai dit la vérité; mais vous ne pouvez connaître les motifs qui me faisaient agir.

LÉON.

Parlez.

URSULE.

Plus tard je vous les dirai, je vous le promets, ce soir, demain; en attendant, ne partez pas, restez encore, je vous en prie.

LÉON.

Je ne le puis, Madame.

URSULE.

Quelle affaire si importante vous rappelle à Paris?

LÉON.

Deux mots expliqueront le changement survenu dans ma situation : depuis quelques moments je ne suis pas plus heureux, mais je suis plus riche.

URSULE.

Que dites-vous?

LÉON.

Jusqu'ici, grâce aux bontés de mon tuteur, je ne m'étais pas aperçu de mon manque de fortune; d'aujourd'hui seulement j'ai vu à quels dédains, à quelles humiliations il m'exposait! J'ai vu qu'il n'y avait pour moi ni amour, ni amitié à espérer, et je voulais fuir à jamais un monde qui me repoussait, lorsque M. Philippon est venu me retenir, me consoler. « Tu n'as besoin de personne, » m'a-t-il dit : tu as maintenant cent mille écus qui » t'appartiennent : avec cela, maintenant, toutes » les femmes vont t'adorer! »

URSULE, à part.

Grands dieux! qu'allais-je faire?

LÉON.

Il paraît qu'un parent éloigné m'a laissé cette fortune, qui me revient comme à son seul héritier; c'est du moins ce que nous a annoncé un homme d'affaires, qui arrivait de Paris, et nous y retournons à l'instant.

URSULE, très-émue.

C'est bien... il suffit... je ne vous retiens plus.

LÉON.

Et cependant, Madame, vous aviez daigné me promettre...

URSULE.

Non, Monsieur; depuis, j'ai réfléchi... ce serait une explication inutile, à laquelle vous auriez raison de ne pas croire, et je n'aurais que la honte d'avoir voulu vous persuader.

LÉON.

Mais tout à l'heure, Madame, vous vouliez me dire...

URSULE.

Je ne le puis plus... Partez, Monsieur... oubliez-moi; et puissiez-vous trouver dans la richesse qui vous arrive tout le bonheur que vous méritez!

LÉON.

Quoi! Madame, ce sont là vos derniers adieux?

URSULE.

Oui, Monsieur.

LÉON, s'éloignant.

Ah! tout est fini pour moi!

(Il sort par la porte à droite.)

SCÈNE XV.

URSULE, seule.

Que je suis malheureuse! A-t-on jamais vu une fortune arriver plus mal à propos?... Ils ont tellement répété que je le détestais, que c'est maintenant une chose convenue, établie... Et j'irais lui dire que je l'aime, au moment où il devient riche; surtout avec les idées que lui a données ce M. Philippon, qui maintenant ne peut pas me souffrir!... Un honnête homme, je ne dis pas non, mais un vieux professeur qui ne sait que le grec, et qui n'entend rien aux femmes.

Air : *Ce que j'éprouve en vous voyant.*

Oui, pourra-t-il croire jamais
Qu'on aime encor ceux qu'on déteste?
Je le vois trop... ce coup funeste
Va renverser tous mes projets.
Comment croirait-il que je l'aime?
Comment le prouver désormais?
Ah! quel bonheur si je pouvais
Aujourd'hui le perdre moi-même...
Afin de le sauver après!

Oui, cette fortune est un obstacle invincible, et tant qu'elle existera... Quelle idée! si je pouvais le ruiner!... j'espère qu'après cela il ne doutera plus de ma tendresse. Est-ce lui?.... non : c'est Juliette.

SCÈNE XVI.

URSULE, JULIETTE.

JULIETTE.

Madame! Madame! voici bien d'autres nouvelles! Il n'est question que de cela au château : Léon vient de faire un héritage.

URSULE.

Eh! mon Dieu! croyez-vous que je ne le sache pas?

JULIETTE.

C'est qu'il hérite de trois ou quatre cent mille francs!

URSULE, avec impatience.

Eh bien! après?

JULIETTE.

Après, après; c'est que cela change bien les choses! On ne pouvait lui reprocher que son manque de fortune, car, excepté cela, Léon est très-gentil; c'est un charmant cavalier, et vous avez beau dire, je n'ai jamais partagé vos préventions contre lui.

URSULE.

Eh bien! par exemple! ne voulez-vous pas l'épouser?

JULIETTE.

Pourquoi pas, puisqu'il en était question? Mais c'est qu'il y a déjà des obstacles : on dit que M. de Clairval, le maître du château, va lui donner sa fille.

URSULE.

Il se pourrait?

JULIETTE.

Et ce n'est pas bien à lui, ce n'est pas délicat, parce qu'enfin mes parents avaient des vues antérieures; et puis il y a encore ma sœur Malvina qui me donne des inquiétudes... Certainement, elle aurait bien épousé M. Auguste, mais elle ne l'aime pas beaucoup; et maintenant, à cause des nouvelles idées... vous comprenez : elle pourrait revenir.

URSULE.

Allons, elles veulent toutes l'épouser à présent!

JULIETTE.

Mais, si vous êtes assez bonne pour me seconder, je crois qu'on peut faire manquer tous ces mariages-là.

URSULE, vivement.

Vraiment? Eh! mon Dieu! ma chère amie, je serai charmée de vous rendre service; mais par quels moyens? Je suis si peu au fait de tout ce qui arrive!

JULIETTE.

Oh! je vais vous donner des détails; vous sentez bien que je me suis informée. D'abord, c'est un vieux baron, M. de Saint Clair.

URSULE.

Que dites-vous? le baron de Saint-Clair? celui qui vient de mourir?

JULIETTE.

Oui, Madame; c'est lui qui donne toute sa fortune à Léon; c'est-à-dire il la lui donne, c'est malgré lui, et sans le vouloir, parce qu'il en avait disposé par testament en faveur d'une autre personne; mais cette personne, qu'on ne nomme pas, et qui même ne veut pas être nommée, renonce généreusement à la succession : alors elle revient à Léon, qui, quoique arrière-cousin, se trouve, dit-on, le seul héritier, et alors...

URSULE.

Ah ! que je suis heureuse !

JULIETTE.

Eh bien ! qu'avez-vous donc ?

URSULE.

Rassurez-vous, je ferai manquer le mariage.

JULIETTE.

Il se pourrait ? Dieu ! que vous êtes bonne !

URSULE.

Non, pas tant que vous croyez. Mais comment savez-vous tout cela ?

JULIETTE.

Par M. Derfort, un notaire.

URSULE.

Mon homme d'affaires.

JULIETTE.

Il arrive de Paris pour annoncer cette bonne nouvelle ; et Léon va se trouver maître de toute la fortune, dès que la renonciation sera signée.

URSULE.

Grâce au ciel, elle ne l'est pas encore.

(Se mettant à table à droite, et écrivant.)

JULIETTE.

Que faites-vous donc ?

URSULE.

C'est l'affaire d'un instant. (Écrivant.) Tenez, ma chère amie, ayez la bonté de porter ceci à M. Derfort, le notaire ; je pense que cela suffira.

JULIETTE.

Quoi ! Madame, vous croyez que ce papier empêchera le mariage de mademoiselle de Clairval ?

URSULE.

Oui, certes.

JULIETTE.

Oh ! que je suis contente ! Tenez, voici M. Philippon, je vous laisse avec lui, et je reviens à l'instant.

(Elle sort par le fond.)

SCÈNE XVII.

URSULE ; PHILIPPON, entrant par la porte à droite.

URSULE, à part.

Oh ! mon Dieu ! qu'a donc M. Philippon, et d'où vient cet air sombre et rêveur ?

PHILIPPON, voulant se retirer.

Votre serviteur, Madame.

URSULE.

Eh quoi ! vous me fuyez ?

PHILIPPON.

Oui, Madame ; car moi je suis franc et loyal, et quand j'ai à me plaindre des gens, quand je n'ai plus d'amitié pour eux, je le dis à eux-mêmes, et ne cherche point en secret à les desservir ; je ne sais pas si je me fais comprendre.

URSULE.

Parfaitement ; mais je ne pense pas que, quant à présent du moins, vous ayez contre moi de nouveaux sujets de plainte.

PHILIPPON.

Si, Madame, et je ne vous le pardonnerai jamais. Malgré la fortune qui lui sourit, malgré l'héritage qu'il vient de faire, Léon est le plus malheureux des hommes : je voulais le marier à mademoiselle de Clairval, tout le monde y consentait ; lui seul refuse : cela lui est impossible.

URSULE.

Pour quelle raison ?

PHILIPPON.

Vous me le demandez ! pour vous, Madame ! pour vous seule, qui êtes cause de tous ses chagrins.

AIR : *A soixante ans.*

Malgré vos torts dont il convient lui-même,
Son cœur ne rêve et ne pense qu'à vous ;
C'est toujours vous, c'est vous seule qu'il aime.
(Ursule fait un mouvement de joie.)
Et je ne puis maîtriser mon courroux,
Lorsque je vois qu'un fol amour l'enflamme,
Lorsque je vois les maux qu'il doit souffrir ;
Et de fureur ce qui me fait frémir...

URSULE.

Qu'est-ce donc ?

PHILIPPON, indigné.

C'est qu'en m'écoutant, Madame,
Vous avez l'air d'y prendre encor plaisir ;
Oui, je le vois, en m'écoutant, Madame,
Vous avez l'air d'y prendre encor plaisir.

URSULE.

Moi, Monsieur ? en tout cas, vous ne pouvez pas dire qu'il y ait séduction de ma part.

PHILIPPON.

Non, certes ; mais patience, il finira par se guérir de son aveuglement. Moi, d'abord, je ne vous prends pas en traître, je vous préviens que je lui dirai de vous tout le mal possible ; et je ferai si bien qu'avant peu, je l'espère, Léon en aimera une autre ; il est riche, il l'épousera.

URSULE.

Il l'épousera... c'est si je veux !

PHILIPPON.

Comment ! si vous voulez ?

URSULE.

Oui, cela dépend de moi ; et quant à cette fortune dont vous parlez, il ne la possédera peut-être pas longtemps.

PHILIPPON.

Et qui pourrait la lui enlever ?

URSULE.

Moi, Monsieur.

PHILIPPON.

Vous voulez plaisanter ?

URSULE.

Du tout, je parle sérieusement.

PHILIPPON.

S'il était vrai... si vous osiez... je ne sais, dans ma fureur...

URSULE.

Calmez-vous, vous le verrez; et loin d'être furieux, vous serez ravi, enchanté! et lui aussi; c'est moi qui vous en préviens.

PHILIPPON.

Eh bien! par exemple...

URSULE.

Tenez, le voici.

SCÈNE XVIII.

LES PRÉCÉDENTS; LÉON, venant par la droite.

LÉON, à Philippon.

Je vous cherchais, mon ami; partons.

PHILIPPON, le regardant.

Qu'as-tu donc? et d'où vient ce trouble?

LÉON.

Nous nous étions flattés trop tôt... Mais le ciel m'est témoin que la perte de mes espérances n'est pas le coup le plus difficile à supporter!

PHILIPPON.

Que dis-tu? Comment! cet héritage...

LÉON.

Il ne faut plus y penser, je n'y ai pas de droit; lisez plutôt cette lettre que M. Derfort vient de me confier. (Pendant que Philippon lit.) Vous voyez que tout appartient à madame.

PHILIPPON.

Qu'ai-je vu! Ce matin, cependant, elle avait eu la générosité d'y renoncer.

LÉON.

Il est vrai, mais madame a changé d'avis quand elle a su que c'était moi.

PHILIPPON.

Alors, c'est fini. Cela n'est plus de la haine : c'est une guerre à mort! Quoi! Madame, vous n'êtes point satisfaite? Il vous faut encore la ruine totale de ce malheureux jeune homme! (A Léon.) J'espère qu'à présent, du moins, tu ne vas plus l'aimer?

LÉON.

J'y tâcherai, c'est tout ce que je peux vous promettre. Partons, rien ne peut plus me retenir.

(Ils vont pour sortir.)

URSULE, doucement.

Léon!

(Léon revient vivement sur ses pas.)

PHILIPPON.

Eh bien! où vas-tu donc?

LÉON.

Vous voyez bien qu'elle m'appelle.

PHILIPPON, le retenant.

Ce n'est pas vrai.

URSULE, à Léon.

Quoi! malgré tout le mal que je vous ai fait, vous ne pouvez encore me haïr? Je n'eusse osé l'exiger; mais je vous en remercie. Je suis fière d'inspirer un tel amour!

PHILIPPON.

Eh bien! alors, pourquoi lui enlever cet héritage?

URSULE.

Pourquoi? pour le lui donner.

LÉON.

Que dites-vous?

URSULE.

Je ne voulais épouser qu'un homme sans fortune : vous voyez bien, Monsieur, qu'il a fallu d'abord vous ruiner, et ce n'est pas sans peine.

LÉON, à ses genoux.

Ah! je suis trop heureux!

PHILIPPON, s'inclinant.

Madame, ce n'est pas à lui, c'est à moi de tomber à vos genoux!

AIR de *la Robe et les Bottes.*

Avec respect, c'est moi qui me prosterne;
Vous l'épousez, quel bonheur pour nous deux!
Dans l'histoire ancienne ou moderne
Je n'ai pas vu de traits plus généreux.

URSULE.

Vous n'avez plus dessein, j'en suis certaine,
De me haïr...

PHILIPPON.

Qui? moi?... je crois que si,
Et pour un rien j'aurais pour vous la haine
Que vous aviez tout à l'heure pour lui.

SCÈNE XIX.

LES PRÉCÉDENTS, JULIETTE, MALVINA.

JULIETTE.

Qu'est-ce que je vois?

PHILIPPON.

Léon, mon pupille, qui fait un bien plus beau mariage que je n'eusse osé l'espérer : il épouse madame.

JULIETTE.

Eh bien! par exemple! et ce dont nous étions convenues?

URSULE.

J'ai tenu ma parole : je vous ai promis qu'il n'épouserait pas votre sœur.

MALVINA.

Fi! Mademoiselle, c'est très-vilain! je vois maintenant pourquoi vous me disiez tant de bien de M. Auguste.

JULIETTE.

Moi, je vois pourquoi madame nous disait tant de mal de M. Léon.

PHILIPPON.

Et moi, je n'ai rien vu; est-ce étonnant! je ne me suis pas un seul instant douté de tout cela !

URSULE.

Je le crois bien; aussi, écoutez votre horoscope, et tâchez de vous y résigner : vous serez toute votre vie un savant professeur, un parfait honnête homme, mais vous ne comprendrez jamais rien ni à l'amour, ni à *la haine d'une femme.*

VAUDEVILLE.

Air nouveau de M. Adam.

LÉON, à Ursule.

Soyez mon guide et mon amie,
Par vous-même je viens de voir
Que bien souvent dans cette vie
Le silence était un devoir.
Employé qu'on met en vacance,
Pauvre époux dont on prend le bien,
Jeune amant que l'on récompense,
Ne dites rien,
Soyez prudents, ne dites rien.

MALVINA.

Si vous voulez que l'on vous aime,
Mari, soyez docile et doux,
Parlez de votre amour extrême,
Mais sur le reste taisez-vous.
En hymen, souvent le silence
Vaut le plus aimable entretien;
Et quand il s'agit de dépense,
Ne dites rien,
Payez, Messieurs, ne dites rien.

JULIETTE.

Dans le monde, où, par l'apparence,
Souvent, hélas! on est séduit,
J'ai vu des banquiers d'importance
Qu'on prenait pour des gens d'esprit.
Oui, Messieurs, cet heureux mensonge
S'accrédite, grâce au maintien,
Mais pour que l'erreur se prolonge,
Ne dites rien,
Observez-vous, ne dites rien.

PHILIPPON.

Auteurs, qui voulez au Parnasse
Briller au nombre des élus,
Pour avoir la première place,
Pour voir vos rivaux confondus,
Pour que des plumes indiscrètes
Ne puissent trouver le moyen
De critiquer ce que vous faites,
Ne faites rien,
Auteurs prudents, ne faites rien.

URSULE, au public.

Si cette esquisse a su vous plaire,
Parlez-en... soyez indiscrets;
Mais quand ce soir je viens de faire
L'humble aveu de tous mes secrets...
S'ils ont mérité votre blâme,
S'ils vous ont déplu... songez bien
Que c'est le secret d'une femme,
N'en dites rien,
A vos amis n'en dites rien.





VATEL,

OU

LE PETIT-FILS D'UN GRAND HOMME,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase dramatique, le 18 janvier 1825.

En société avec M. Mazères.

—⁂—

Personnages.

VATEL, maître d'hôtel.		MANETTE, cuisinière.
CÉSAR VATEL, son fils.		
CANIVET, intendant.		LARIDON, cuisinier.

Le théâtre représente l'intérieur du laboratoire de Vatel; par la porte du fond, on voit l'escalier qui conduit aux cuisines; à la droite de l'acteur, les fourneaux, garnis de tout ce qui est nécessaire à la cuisine; du même côté, la porte qui conduit au dehors; à la gauche de l'acteur, et sur le premier plan, une porte qui conduit au cabinet de Vatel; et sur l'autre plan, la porte qui conduit dans l'intérieur des appartements.

SCÈNE PREMIÈRE.

CÉSAR, MANETTE.

CÉSAR.

Entrez, Mademoiselle, entrez, n'ayez pas peur, mon père n'y est pas.

MANETTE.

En êtes-vous bien sûr, monsieur César?

CÉSAR.

Certainement; d'ailleurs, je suis ici chez moi, c'est mon cabinet de travail; voilà mes ustensiles, mes livres et mes casseroles.

MANETTE.

Il est si méchant votre père!

CÉSAR.

Méchant! non, il n'est point méchant, papa; mais il est fier.

MANETTE.

Et pourquoi est-il fier?

CÉSAR.

Manette, vous me demandez pourquoi? parce qu'il s'appelle Vatel.

MANETTE.

C'est drôle; car enfin, vous qui m'aimez, et qui n'êtes pas vaniteux, vous vous appelez aussi Vatel.

CÉSAR.

Oui, César Vatel, du nom de notre illustre aïeul.

MANETTE.

Ah çà! mais qu'est-ce que c'était donc que cet aïeul?

CÉSAR.

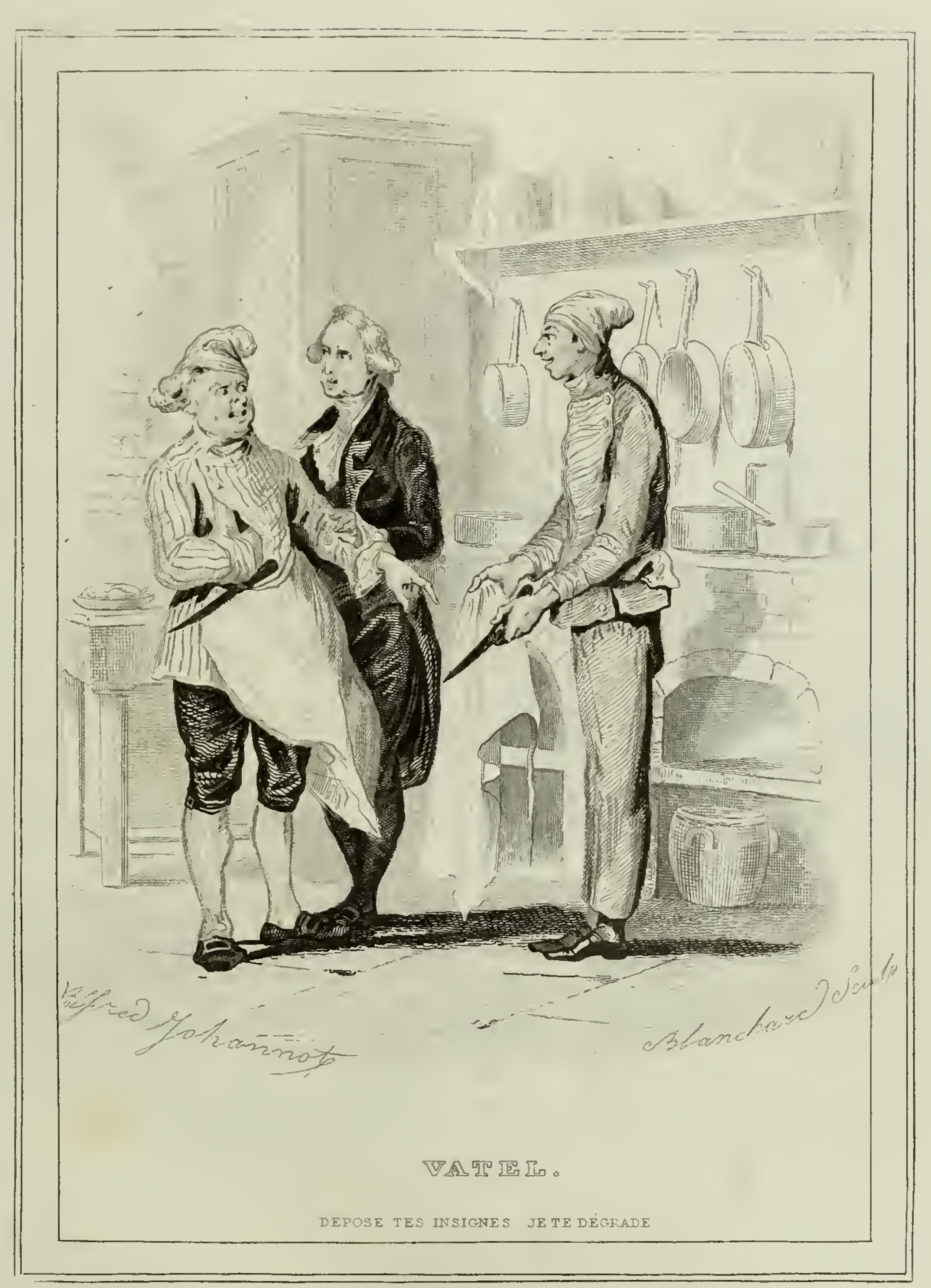
Ah! c'était un malin, celui-là, un cuisinier de grande maison, qui a eu le bonheur de mourir la même année que M. de Turenne! ç'a été une désolation dans toute la France. Mais, comme dit mon père, en ôtant son bonnet de coton : « Il n'y a rien à dire, il est mort au champ d'honneur. »

MANETTE.

Au champ d'honneur!

CÉSAR.

Oui. Son champ d'honneur à lui... la cuisine! Un beau jour, le jour d'un grand dîner, comme aujourd'hui, la marée n'arrivait pas. Grand-papa Vatel s'est mis en colère; il s'est cru déshonoré, comme si l'honneur tenait à quelques saumons de



VATEL.

DEPOSE TES INSIGNES JE TE DÉGRADE

Vatel. Sc. VI.

plus ou de moins ; il a pris son épée, il n'a fait ni une ni deux... et v'lan dans le cœur !

MANETTE.

Eh bien?...

CÉSAR.

Eh bien ! il est mort ! et la marée est arrivée tout de suite après : voilà ce qu'il y a gagné ! C'est une histoire bien connue, madame de Sévigné en parle. Je parie, Manette, que vous allez aussi me demander ce que c'était que madame de Sévigné ?

MANETTE.

Ma foi, je n'en sais rien.

CÉSAR.

Au fait, vous qui n'êtes qu'une petite cuisinière, vous ne pouvez pas connaître... Manette, madame de Sévigné était une maîtresse femme, une gaillarde qui écrivait des lettres toute la journée.

MANETTE.

Voyez-vous ça !

CÉSAR.

Oui, mais des lettres un peu soignées, et puis des tas de lettres... douze volumes.

AIR : *Tenez, moi je suis un bon homme.*

Mon pér' me l'a dit.

MANETTE.

C'est unique.

CÉSAR.

Y en avait pour tous ses amis.

MANETTE.

C'aurait fait un' fameus' pratique
Pour la p'tit' poste de Paris.

CÉSAR.

Sur rien ell' faisait des histoires.

MANETTE.

C'est pas malin ! j' connaissons ça,
C'est comm' nous autr's, dans nos mémoires,
J'en mettons toujours plus qu'y en a.

CÉSAR.

Enfin, Manette, voilà ce que c'était que madame de Sévigné et Vatel. Ce sont ces gens-là qui ont honoré le siècle de Louis XIV, ce siècle dont mon père parle toujours, car il est savant, mon père, il a fait des études.

MANETTE.

Vraiment?

CÉSAR.

Oui, mais je crois qu'il aurait mieux fait d'être ignorant ; il se porterait mieux, et il n'aurait pas la tête détraquée, car, je ne vous le cache pas, Manette, mon père a vraiment la tête détraquée.

MANETTE.

Il y a des moments où je le crois.

CÉSAR.

Quand une fois il s'est lancé dans ses grandes phrases, il n'y a plus moyen de l'arrêter ! Il ne parle que par comparaisons; il cite à chaque instant les Grecs et les Romains; il mêle la littérature à la cuisine ; il fait de tout cela une macédoine à laquelle je ne comprends rien. Encore s'il était père, et s'il se laissait attendrir par mes prières ! Mais non ! Manette, nous ne serons jamais mari et femme.

MANETTE.

Qu'importe, pourvu que vous m'aimiez !

CÉSAR.

Dieu ! si je vous aime ! je ne pense qu'à vous : hier, j'en ai manqué une marengo et roussi une béchamel. Voilà-t-il une preuve !

MANETTE.

Qu'est-ce qu'il peut me reprocher, votre père ?

CÉSAR.

Tu n'es qu'une cuisinière bourgeoise, domestique du caissier de son excellence, qui demeure au quatrième ; et lui, Vatel, maître d'hôtel d'un ambassadeur, ne veut pas déroger... Dieu ! qu'est-ce que j'entends ? C'est mon père qui entre dans son laboratoire. Je me sauve.

MANETTE.

S'il me trouvait ici !

CÉSAR.

Dis que tu viens le consulter, ça flattera son amour-propre. Pour ce qui est de l'amour-propre, il en a à revendre, et il en met à toutes sauces.

(Il se sauve.)

SCÈNE II.

VATEL, MANETTE.

VATEL, entrant d'un air sombre et rêveur.

Mon dîner ne me sort pas de la tête... il est là... il y est. (A Manette.) Qu'est-ce que vous faites ici ?

MANETTE.

Monsieur Vatel, c'est que mon bourgeois a aujourd'hui quelques amis, et je venais vous consulter.

VATEL.

Me consulter ! je n'ai jamais refusé mes conseils. A quoi servirait l'instruction, si nous ne la répandions pas dans les basses classes de la société ? Que voulez-vous ?

MANETTE.

Je voudrais faire des côtelettes à la minute.

VATEL, allant prendre une brochure.

Des côtelettes à la minute ! tenez, Manette, étudiez d'abord mon discours préliminaire sur les filets de mouton, page 32, filets sautés, filets piqués, filets marinés. Lisez tout haut. (Voyant

qu'elle hésite.) Est-ce que vous ne savez pas lire, Manette?

MANETTE.

Non, Monsieur.

VATEL.

Elle ne sait pas lire! Il y a pourtant des gens qui font la cuisine, et qui ne savent pas lire! et pourquoi, c'est qu'il est encore, dans Paris même, des personnes qui regardent la cuisine comme un métier. Je l'ai dit cent fois à monsieur le comte, tant qu'on ne l'apprendra pas par principes, tant qu'il n'y aura point de conservatoire, la France ne pourra pas former de jeunes cuisiniers. Il faut qu'elle y renonce. (Otant le livre des mains de Manette.) Rendez-moi ce livre, vous ne me comprendriez pas.

MANETTE.

Au fait, si c'est écrit comme ce que vous venez de dire, ça se pourrait bien.

(Elle va pour sortir.)

VATEL, la retenant.

Un instant, Manette, passons à un autre article. Parlez-moi franchement : vous veniez ici pour voir mon fils.

MANETTE.

Monsieur Vatel!...

VATEL.

Écoutez-moi, Manette. Je pourrais me laisser aller à quelques accès de colère qui m'échaufferaient le sang et me feraient manquer mon dîner, j'aime mieux vous parler le langage de la raison et du sentiment. Manette, c'est un père qui vous en supplie, ne détournez pas César de ses études, de ses travaux domestiques. Je le regardais hier, s'essayant sur un suprême... il a de la verve, du style, du génie, il peut aller... plus loin que moi. Mais que deviendra-t-il, hélas! si l'amour anéantit toutes ses facultés intellectuelles?

MANETTE.

Intellectuelles! Et pour qui me prenez-vous? Apprenez que, si M. César me recherche, c'est pour le mariage.

VATEL.

C'est justement ce qui me désespère. César est du sang des Vatel; mais il en est le reste; nous sommes fils et petit-fils de cordons bleus. Tu me diras, peut-être, que c'est le hasard qui fixe les rangs; je ne dis pas le contraire; mais enfin pourquoi le hasard m'a-t-il donné une position sociale si élevée?

AIR du vaudeville de *l'Écu de six francs.*

Hélas! les destins t'ont placée
Chez un bourgeois; c'est un malheur.
Moi, j'occupe un rez-de-chaussée
Dans l'hôtel de l'ambassadeur.
Ce mot doit suffire, je pense;
Toi qui demeures presque aux cieux,
Tu dois savoir entre nous deux
Combien ils ont mis de distance.

MANETTE.

Hélas! oui.

VATEL.

Elle est attendrie! oui, tu es attendrie! Eh bien! alors, Manette, fais-moi le plaisir de t'en aller.

MANETTE.

Mais, monsieur Vatel...

VATEL.

Laisse-moi, te dis-je. Je tiens mon second service, il vient de me venir: le soufflé à la diplomate à gauche, et le panequais à l'angle droit. Va-t'en, va-t'en. Quand je suis dans l'inspiration, il faut me laisser à moi-même. Ne vois-tu pas le dieu qui m'agite?

MANETTE.

Ah çà! quand il est dans cet état-là, il doit renverser toutes les casseroles. Voilà-t-il pas bien de l'embarras pour un mauvais dîner! Je vais mettre mon pot-au-feu...

(Elle sort.)

VATEL.

Son pot-au-feu! une expression comme celle-là me fait bouillir... de colère! Ignoble pot-au-feu!

SCÈNE III.

VATEL, seul.

Ma tête est brûlante, brûlante comme mes fourneaux: un dîner de soixante couverts, un dîner diplomatique! Vatel, il y va de ta gloire! des diplomates, ça s'y connaît.

AIR de *Marianne.*

Je sens toute mon importance,
Et je suis fier de mon talent,
Surtout quand je vois l'influence
Que les dîners ont à présent.
À qui la gloire?
J'aime à le croire,
Au cuisinier
Qui sait bien son métier.
Un bon dîner
Peut nous donner
Beaucoup d'esprit,
Ou beaucoup de crédit.
Le dîner gouverne à la ronde;
Partout ses droits sont reconnus;
Et la fourchette de Comus
Est le sceptre du monde.

Au dernier dîner de l'ambassadeur d'Angleterre, on a parlé d'un mets autrefois en vogue, et dont la recette est perdue depuis soixante ans, le *pudding à la chipolata :* ces messieurs ont ouvert un concours et proposé un prix à celui qui serait assez heureux pour retrouver ce secret; mais je ne sais comment vaincre la difficulté; car enfin raisonnons : le pudding est d'origine an-

glaise, et la chipolata d'origine italienne; et pour fondre ces deux caractères, pour que la transition ne soit pas trop brusque, pour que la liaison ne soit pas heurtée, j'en approche; mais je n'y suis pas encore; c'est ça, et ça n'est pas ça. Mais si je ne peux risquer le pudding, tâchons aujourd'hui de nous surpasser nous-mêmes. Mon premier service est bien, je suis content du style, c'est sévère; mais il y a du grandiose, un grandiose qui convient à la circonstance. (Rêvant.) Si je remplaçais ma truite à la génoise par un brochet à l'indienne. Non, ne changeons rien, le premier jet est le meilleur; et si j'ai un défaut, c'est de vouloir toujours corriger. C'est fini, je n'y touche plus. Voyons maintenant mon second service.

(Il s'assied auprès du fourneau, et compose.)

Air : *Je meurs d'amour, belle comtesse* (Fragment de Jeannot et Colin).

(Il écrit.)

Poularde, ortolans, bécassine,
(Cherchant.)
Bécassine,
Rosbiff d'agneau près d'un jambon rôti,
Faisans truffés et galantine,
Timbale de macaroni.
Bien, jusqu'ici.
Puis de Nérac une terrine;
C'est fort bien. Galantine
Et terrine;
Et puis, par un heureux mélange,
Croque-en-bouche au café, crème de chocolat;
Un pouplin en regard d'un baba.
Une charlotte russe, et puis... ce n'est pas ça :
Une charlotte russe, un miroton d'orange.
(Avec joie.)
Le pouplin répond au baba,
Et la charlotte russe au miroton d'orange.
Ah! c'est superbe! c'est charmant!
C'est un chef-d'œuvre, assurément.

Il ne s'agit plus maintenant que de l'exécution. Holà! quelqu'un. Laridon! Laridon!

LARIDON.

Monsieur?

VATEL.

Appelez messieurs les marmitons, et que toute la cuisine monte à l'office.

(Laridon va à l'escalier qui conduit aux cuisines, il appelle les marmitons qui montent aussitôt.)

SCÈNE IV.

VATEL, CÉSAR, LARIDON; Choeur de Marmitons.

(Tous les marmitons en entrant se rangent sur deux lignes à droite et à gauche du théâtre; César est à la tête de la ligne à gauche, Laridon à la tête de la ligne à droite.

VATEL.

Messieurs, chefs, sous-chefs, aides, marmitons, tournebroches, et gâte-sauces, vous avez travaillé hier toute la journée, vous avez passé la nuit sur vos fourneaux. Je veux bien maintenant vous dire pourquoi. Monsieur l'ambassadeur donne aujourd'hui un grand dîner, un repas de soixante couverts. Je n'ai pas besoin de vous en dire davantage, chacun fera son devoir. Monseigneur y compte, et moi aussi.

CÉSAR.

C'est convenu.

VATEL.

Silence, mon fils; le premier sous-chef veillera aux entrées; vous, Laridon, vous ne quitterez point la broche; quant à César, à dater d'aujourd'hui, il passera aux gratins, et je lui confie une inspection générale.

CÉSAR.

Quelle faveur!

VATEL.

Tâche de t'en rendre digne. Quant à moi, Messieurs, je ne me place nulle part; mais je serai partout, et vous me verrez toujours au feu. (Donnant un papier à Laridon.) Voici votre partie. (A César.) Mon fils, voici la vôtre.

LARIDON.

Monsieur Vatel...

VATEL, le regardant.

Qu'est-ce?

LARIDON.

Je vous demande bien pardon, monsieur Vatel, si j'ose vous dire quelque chose.

VATEL.

Parlez, Monsieur; je permets toutes les observations qui sont dans l'intérêt de l'art.

LARIDON.

Dans ma partie, au premier service, j'ai des grives et des foies gras en caisse, ça fait deux caisses à côté l'une de l'autre.

VATEL.

C'est juste, il y a pléonasme. Je vous remercie de la critique. Vous placerez, entre les deux, une escalope de lapereaux.

LARIDON.

Et en regard?...

VATEL, rêvant.

En regard, un vol-au-vent de Macédoine. Voici un exemple, Messieurs. Voilà un jeune homme qui raisonne, et qui se rend compte. Monsieur le chef, vous exécuterez mon plan à la lettre, et en même temps vous le ferez étudier à ces messieurs. J'entends que demain on m'en fasse une analyse.

CÉSAR.

Oui, papa, on s'y conformera.

VATEL.

César, je vous ai demandé du silence. Cette journée, Messieurs, doit mettre le comble à notre gloire. J'en conviens, chaque peuple a son plat national. L'Angleterre est depuis longtemps célèbre

par son *rosbiff*. L'Italie est la terre classique du *macaroni*, de temps immémorial. L'Allemagne s'est illustrée par sa *soupe à la bière*, qui, soit dit entre nous, ne vaut pas le diable. La Russie nous montre avec orgueil sa *charlotte*. L'Espagne elle-même a son *olla podrida*. Mais que sont toutes ces fades productions, comparées aux chefs-d'œuvre de l'école française ?

CÉSAR.

Elles ne sont rien, mon père.

VATEL.

Mon fils, voilà la troisième fois que vous m'interrompez. Maintenant, Messieurs, descendez à l'étude.

(Ils vont pour sortir.)

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, CANIVET.

CANIVET.

Arrêtez, Messieurs.

VATEL.

Eh mais ! que nous veut monsieur Canivet, l'intendant de son excellence ?

CANIVET.

Je viens vous prévenir, Messieurs, que je n'ai parlé ni à M. Vatel ni à monseigneur du désordre d'hier ; mais si aujourd'hui le service ne se faisait pas mieux...

VATEL.

Que dites-vous ?

CANIVET.

Je ne veux dénoncer personne ; mais hier on a roussi une béchamel et manqué une marengo.

VATEL.

Et je n'en ai pas été instruit !... Vous avez eu tort, Monsieur Canivet. Sans la discipline, il n'y a pas moyen d'administrer, et je dois commencer la journée par un acte de sévérité. Vous l'avez entendu. Messieurs, on a manqué un poulet à la marengo.

CÉSAR, à part.

Gare la bombe !

VATEL.

De plus, une béchamel a été roussie. Personne ne répond ; cette béchamel s'est-elle roussie toute seule ? J'atteste que le coupable ne restera pas une heure de plus dans les cuisines de son excellence.

CANIVET.

Que dites-vous ?

VATEL.

Je vous prie de le nommer, et à l'instant même...

CANIVET.

C'est impossible ; et quand vous saurez qu'il est dans votre propre famille...

CÉSAR.

Monsieur Canivet, les affaires de famille ne vous regardent pas.

VATEL.

Mon fils !...

CÉSAR.

De quoi se mêle-t-il ?

VATEL.

Quel soupçon !... serait-ce ?...

CANIVET.

Il n'est que trop vrai.

VATEL.

Mon fils est coupable ! malheureux père ! infortuné Brutus ! N'importe, j'ai dit qu'il fallait un exemple. (Aux marmitons.) Sortez.

LARIDON, s'approchant et d'un ton suppliant.

Monsieur Vatel...

VATEL.

Sortez tous, et qu'on me laisse avec lui. (César veut se sauver.) César, je vous défends de sortir. Monsieur Canivet, restez.

(Tous les cuisiniers et marmitons défilent en silence.)

SCÈNE VI.

VATEL, CANIVET, CÉSAR.

VATEL.

Il est donc vrai, c'est toi, mon fils ?...

CÉSAR.

Eh bien ! oui, je ne dis pas non ; j'étais à l'ouvrage, j'ai entendu la voix de Manette, et j'ai tout oublié.

VATEL.

Quand je disais que cet amour-là lui ferait perdre son état !

CANIVET.

Mon cher Vatel, un peu d'indulgence.

VATEL.

Laissez-moi, monsieur Canivet. Vous ne savez pas ce que j'ai fait pour lui. Dès sa plus tendre enfance, il a sucé les principes et les morceaux les plus substantiels ! Pour les saines doctrines, je l'en ai nourri, je l'en ai farci ; je l'ai élevé à la brochette.

CÉSAR.

Mon père... pour qui me prenez-vous ?

VATEL.

Tais-toi ! oui, je le redis encore, je t'ai élevé à la brochette. Et au lieu de me seconder dans mes importants travaux, au lieu de m'aider dans la recherche de ce *pudding à la chipolata*, de ce mets diplomatique qui m'absorbe depuis huit

jours, tu ne penses qu'à ton amour, tu négliges tes études; tu aurais pu devenir un artiste, tu ne seras qu'un fricoteur.

CÉSAR.

Mon père!...

VATEL.

Eh!...

CÉSAR.

Je vous passe le mot, parce que vous êtes en colère; mais il ne faudrait pas recommencer.

VATEL.

Ah! tu me menaces, tu perds le respect; eh bien! je te chasse.

CANIVET.

Monsieur Vatel, y pensez-vous!...

VATEL.

Oui, Monsieur, il faut un exemple. (A César.) Ote ton couteau, ton tablier, ton bonnet de coton. (César quitte chaque pièce à mesure que son père le lui ordonne.) Dépose tes insignes. Je te dégrade; tu n'es plus officier de la maison de son excellence.

CÉSAR.

C'est dit. Maintenant, je suis mon bourgeois.

VATEL.

Vous le voyez, il ne rougit seulement pas, tandis qu'à sa place, nos aïeux, jadis...

CÉSAR.

Ah ben oui... si vous croyez que je vais faire comme grand-papa Vatel!

VATEL.

Tu n'es qu'un mauvais sujet! un Joconde, un Lovelace. Est-ce bien là mon sang? En vérité, monsieur Canivet, il y a des moments où j'ose soupçonner madame Vatel.

CÉSAR.

Mon père, si je ne vous respectais pas... Mais, puisque me voilà à la réforme et sans appointements, ne pourriez-vous pas me donner le bien de ma mère? je suis majeur.

VATEL.

Je te le donnerai, le bien de ta mère. Mange-le, chenapan, mange, puisque tu aimes mieux manger que de faire manger les autres. Adieu; tu m'as entendu?

CÉSAR.

Oui, mon père, je suis destitué.

VATEL.

Ah! mon cher monsieur Canivet! il me fera mourir de chagrin. Mais, oublions mes douleurs domestiques; avant que d'être père, je suis maître d'hôtel. Venez, je vais vous communiquer mon plan.

(Ils entrent dans la chambre à gauche.)

SCÈNE VII.

CÉSAR, seul.

Il est fou, mon père! et c'est bien heureux pour lui; car s'il n'était pas fou, il serait bête. Oh! oui, il le serait. Mais je l'aime, mon père, je le respecte, mais je ne respecte pas ses préjugés. Pourquoi veut-il qu'un cuisinier soit insensible?

Air de *Céline.*

L'amour au foyer de la broche
Souvent alluma son flambeau;
Jadis, tranquille et sans reproche,
Je ne pensais qu'à mon fourneau :
Mais quand, tout entier à l'ouvrage,
Des réchauds je bravais l'ardeur,
Le feu qui brûlait mon visage
A pénétré jusqu'à mon cœur.

SCÈNE VIII.

CÉSAR, MANETTE.

MANETTE.

Ah! vous voilà, monsieur César? J'ai une bonne nouvelle qui me fait bien de la peine.

CÉSAR.

Qu'est-ce donc?

MANETTE.

Mon bourgeois a changé d'idée; il va dîner en ville.

CÉSAR.

Chez un de ses amis?

MANETTE.

Non; chez un ami de sa femme.

CÉSAR.

C'est la même chose. Eh bien! qu'est-ce que cela vous fait?

MANETTE.

Cela me fait, que je m'en vais être libre toute la soirée, et que si vous n'étiez pas retenu ici par votre père, et par le repas de monsieur l'ambassadeur, j'aurais quelque chose à vous proposer.

CÉSAR.

N'est-ce que cela?... Je suis libre comme l'air.

MANETTE.

Que voulez-vous dire?

CÉSAR.

Que je viens d'être destitué à l'instant même : c'est comme un fait exprès. Moi, j'ai toujours eu du bonheur.

MANETTE.

Ah! que je suis contente! parce que je viens d'inviter deux ou trois de mes bonnes amies, Rose et Eulalie, que vous connaissez.

CÉSAR.

Eulalie en sera?

MANETTE.

Et si vous voulez être des nôtres?...

CÉSAR.

Je le veux bien.

MANETTE.

Ah! mon Dieu! j'y pense maintenant, et je suis bien fâchée de vous avoir invité, parce que c'est moi qui ferai le dîner; et vous qui êtes un élève de votre père, vous qui avez du talent, je n'oserai jamais...

CÉSAR.

Laissez donc. Est-ce que vous croyez que je suis difficile? J'aime bien mieux la cuisine bourgeoise que la cuisine paternelle.

MANETTE.

Dame! je ferai de mon mieux. Mais dites-moi toujours ce que vous voudriez.

CÉSAR.

Ce qu'il vous plaira.

MANETTE.

Non, Monsieur! Je veux savoir ce que vous aimez mieux.

CÉSAR.

Quelle bonté! quelle douceur! quelle femme j'aurais là! Eh bien, Manette... Cette pauvre fille, il ne faut pas lui demander quelque chose de bien difficile. Un miroton, une blanquette : les premiers éléments.

MANETTE.

N'est-ce que cela?

CÉSAR.

Sans doute. Vous sentez bien que je n'irai pas vous demander des coulis, des friteaux, des mets diplomatiques; et, comme dit mon père, des *puddings à la chipolata.*

MANETTE.

Comment dites-vous?

CÉSAR.

Pudding à la chipolata. C'est un gâteau anglais-italien, que papa voudrait servir à son dîner de grands seigneurs. Mais il a beau chercher, absent.

MANETTE.

Eh bien! je serai plus habile que lui; je vous traiterai en grand seigneur, je vous en donnerai un.

CÉSAR.

Comment! Manette, vous savez ce que c'est?

MANETTE.

Je me rappelle très-bien ce nom-là, pour n'avoir jamais pu le prononcer.

CÉSAR.

Pudding à la chipolata.

MANETTE.

Mais j'avais tante qui possédait la recette. C'est ce qui lui a valu d'être enlevée par un cuisinier anglais.

CÉSAR.

Diable! s'il en est ainsi, ne dites ce secret-là à personne! Je n'ai pas envie qu'on vous enlève avec la recette.

MANETTE.

Oh! ne craignez rien, ça n'est pas difficile. Cependant, je ne pourrai guère le faire dans ma petite cuisine.

CÉSAR.

Pourquoi pas ici? sur un fourneau particulier?

MANETTE.

D'autant plus qu'il y a là tout ce qu'il faut.

AIR : *Dormez donc, mes chères amours.*

PREMIER COUPLET.

Mais il me faut encore ici
Du rhum, du Madère.

CÉSAR, lui donnant ce qu'elle demande.

En voici.

MANETTE.

Des raisins, du macaroni.

CÉSAR.

Le ciel ensemble nous destine
A fair' l'amour et la cuisine.
Dans notre hymen que d'heureux jours!

(Il prend un soufflet pendant que Manette travaille.)

En soufflant l' feu j' pourrai toujours
Parler ainsi de nos amours.

MANETTE.

Soufflez, soufflez,
Ne parlez pas, soufflez toujours.

DEUXIÈME COUPLET.

CÉSAR.

Quels beaux yeux et quel bras charmant!

MANETTE.

Cela prend figure, vraiment.

CÉSAR, lui prenant le bras.

Grâce à notre double talent,
Vivre ensembl' nous s'ra bien facile.

MANETTE.

Tenez-vous donc, restez tranquille.

CÉSAR.

Quand l'hymen charmera nos jours,
A quel moyen avoir recours,
Pour que rien n'éteign' nos amours?

MANETTE.

Soufflez, soufflez,
Soufflez, Monsieur, soufflez toujours.

ENSEMBLE.

Soufflez } toujours.
Soufflons }

(On entend appeler du dehors : Manette! Manette!)

MANETTE.

C'est Eulalie qui m'appelle pour mettre le couvert. Tenez, prenez ma place. Tournez de temps en temps, et puis laissez sur le feu... voilà comme faisait ma tante.

(Elle sort en courant.)

SCÈNE IX.

CÉSAR, seul.

C'est drôle... c'est pourtant elle qui m'apprend... C'est comme une histoire que je lisais l'autre soir : *Sargines, ou l'Élève de l'Amour.* L'amour! c'est si bien inventé. D'abord ça embellit tout, même ce ragoût-là, qui sans cela n'aurait pas trop bonne mine. C'est noir en diable, et je ne sais pas où elle a été chercher des combinaisons comme celle-là. Mais enfin, puisqu'elle dit que c'est bon, j'ai confiance; et ça sera toujours comme ça dans notre ménage ; elle me fera avaler tout ce qu'elle voudra.

SCÈNE X.

CÉSAR, à droite, à son fourneau; VATEL et CANIVET, sortant de la chambre à gauche.

VATEL, tenant une casserole à la main.

Vous êtes donc content de mes dispositions?

CANIVET.

C'est à merveille; je ne crains pas de le dire, mon cher Vatel, ce dîner-là est ce que vous avez fait de mieux.

VATEL.

Mon cher monsieur Canivet, que vous me faites de joie en me parlant ainsi ; vrai, ça m'était nécessaire; il faut bien que la gloire me dédommage un peu de mes chagrins domestiques. J'avais tellement besoin de me distraire, que moi-même je me suis mis à l'ouvrage, et voilà un plat que j'ai travaillé : c'est tout bonnement une capilotade de volaille; mais la main du maître y a passé, et je vous prie de la faire placer devant monseigneur.

CANIVET.

Soyez tranquille. Vous croyez donc qu'on peut commencer le service?

VATEL.

Attendez. (Il va à l'escalier des cuisines et crie :) Laridon! où en est la première division?

LARIDON, répondant de l'intérieur.

On est en mesure; on n'attend plus que le signal.

VATEL, tirant sa montre.

Cinq heures et demie. (Revenant à l'escalier, et criant :) Attention, Messieurs, chacun à son poste; aux fourneaux! (On entend répéter dans l'intérieur des cuisines à différents intervalles : Aux fourneaux! aux fourneaux!) et qu'on commence à dresser.

CANIVET.

C'est bien. Je me rends dans la salle à manger, où je vais tout disposer.

(Il sort.)

SCÈNE XI.

VATEL, CÉSAR, toujours à son fourneau.

VATEL, regardant César.

Qui est-ce qui est là? qui est-ce qui fricotte encore quand j'ai ordonné qu'on dressât le dîner? Ah! c'est toi, César?

CÉSAR.

Oui, Monsieur, je travaille.

VATEL.

Tu travailles?

CÉSAR.

Ne faut-il pas que je fasse mon dîner? J'espère que la discipline n'ordonne pas que je meure de faim?

VATEL.

Ça ne va pas jusque-là.

CÉSAR.

Je travaille pour mon compte, puisque vous m'avez renvoyé; car vous m'avez renvoyé, mon père.

VATEL.

Qu'est-ce que c'est que cela?

CÉSAR.

Mon père, vous m'obligez à vous dire que ce n'est plus de votre ressort; mêlez-vous de votre dîner.

VATEL.

Quelque soufflé, des crèmes, des blancs-mangers, du marivaudage.

CÉSAR.

Je me lance dans la composition. Ceci est un plat de notre invention, à mademoiselle Manette et à moi.

VATEL.

Toujours mademoiselle Manette.

CÉSAR.

Mais, mon père...

VATEL.

Tais-toi, César.

LARIDON, entrant.

Monsieur, la première division est prête.

VATEL.

Vous dresserez cette capilotade, et vous la ferez mettre en ligne. Allons, Messieurs de la seconde division. Eh bien! est-ce qu'on ne m'entend pas? J'y vais moi-même. La seconde division en avant.

(Il descend avec Laridon dans les cuisines.)

SCÈNE XII.

CÉSAR, seul.

C'est ça; voilà mon père qui triomphe. Il ne sait plus où donner de la tête; c'est son bonheur. (Regardant du côté des cuisines.) Voilà-t-il des plats!

en voilà-t-il ! et ce n'est qu'une division. Ils ne pourront jamais manger tout cela ; tandis que nous, qui n'avons qu'un seul ragoût, et encore je n'en ai pas grande opinion. Dieu ! quelle idée !... un de plus, un de moins, ils ne s'en apercevront pas sur la quantité, et ça fera une fameuse surprise pour notre dîner. Personne ici, en avant la malice... c'est un tour de page... les pages et les marmitons ont toujours été pour la malice. (Il prend le plat que Vatel avait laissé sur la table.) On vient... je me sauve, et je reviens dans l'instant reprendre notre pudding.

(Il sort en courant par la porte à droite.)

SCÈNE XIII.

VATEL, LARIDON, arrivant des cuisines.

VATEL.

Laridon, vite mon habit.

LARIDON.

Le voici.

VATEL ôte son tablier et sa veste, et passe son habit à la française.

Mon chapeau, mon épée.

LARIDON.

Voilà... (Il la lui donne.)

VATEL.

Mon épée... (La regardant avant de la prendre.) l'épée de Vatel... du grand Vatel... l'héritage de mes pères.

(En ce moment tous les marmitons, portant chacun un plat, passent des cuisines dans l'intérieur des appartements, et défilent en silence.)

VATEL, les regardant.

Quelle activité ! et pourtant quel silence ! Dieu ! que ces préparatifs sont imposants ! le quart d'heure qui précède le combat est plus terrible que le combat lui-même. Allons, l'affaire va commencer ; le sort en est jeté. A la grâce de Dieu. Quel état que le nôtre ! jamais un moment de repos ; car on dîne tous les jours. Et comment la gloire nous récompense-t-elle ? le poëte du moins peut revivre dans ses vers, le peintre dans ses tableaux, le sculpteur dans ses statues ; mais les chefs-d'œuvre du cuisinier, plus ils sont parfaits et moins il en reste, et notre gloire, fugitive comme l'appétit, n'a pour elle que la mémoire de l'estomac, plus ingrate encore que celle du cœur.

SCÈNE XIV.

VATEL, CANIVET, UN DOMESTIQUE.

CANIVET.

Eh bien ! monsieur Vatel, qu'est-ce que vous faites là ? Vous ne savez donc pas ce qui arrive ?

VATEL.

Qu'y a-t-il donc ?

CANIVET.

Apparemment que vous n'avez pas bien examiné votre menu.

VATEL.

Mon menu... si vous vouliez dire mon plan.

CANIVET.

Enfin, ce sera ce que vous voudrez ; mais il manque un plat, et le service est incomplet.

VATEL.

Y pensez-vous ? Moi, un service incomplet ! un service borgne ! c'est comme si vous disiez que M. Racine a fait des vers faux. Voyez plutôt mon brouillon, mon manuscrit.

CANIVET.

Il ne s'agit pas de cela ; il manque un plat au centre, juste devant monseigneur.

VATEL.

Et cette capilotade que j'ai esquissée moi-même ?

CANIVET.

Elle n'y est pas, et à quelque prix que ce soit, il nous faut un trente-deuxième plat.

VATEL.

Un trente-deuxième plat... mais non, c'est impossible. Monsieur Canivet, je vous en supplie, attendez un instant, et prenez pitié de moi, ma tête n'y est plus ; il faut qu'on m'ait trompé, qu'il y ait eu du désordre dans la marche, quelque fausse évolution. Je cours aux cuisines.

(Il sort tout effaré.)

SCÈNE XV.

CANIVET, LE DOMESTIQUE.

CANIVET.

Ce pauvre Vatel ! il en perdra la raison, et il ne sait plus ce qu'il fait. Eh mais !... qu'est-ce que je vois sur ce fourneau ? (Il s'approche du fourneau de César.) Eh ! parbleu, voilà son trente-deuxième plat. (Au domestique.) Allons, Lafleur, un plat, vite. (Le domestique donne un grand plat ; Canivet verse la casserole dans le plat.) Portez tout de suite, et placez-le en face de monseigneur, entendez-vous, et ne perdez pas de temps.

(Le domestique sort emportant le plat.)

SCÈNE XVI.

CANIVET, VATEL.

VATEL, accourant.

C'est fait de moi, je ne le trouve pas.

CANIVET.

Rassurez-vous, monsieur Vatel ! il est retrouvé.

VATEL.

Ah ! je respire !

CANIVET.

Il était là.

(Montrant le fourneau.)

VATEL.

Où là ? sur le fourneau de César ? et vous l'avez...

CANIVET.

Je l'ai envoyé.

VATEL.

O ciel ! (A part.) Un ragoût de mademoiselle Manette.

CANIVET.

Qu'avez-vous donc ?

VATEL.

Rien. Il vaut mieux que vous ignoriez toujours... (A part.) Un mets roturier sur la table de monseigneur ! (Haut.) Allez, monsieur Canivet, je vous en conjure, empêchez...

CANIVET.

Impossible, c'est servi.

VATEL.

C'est servi ! je suis perdu, déshonoré ! Monsieur, je ne survivrai pas à un pareil affront.

CANIVET.

Allons donc, vous êtes fou.

VATEL.

Je connais le sang qui coule dans mes veines, et je sais ce qui me reste à faire ; laissez-moi, monsieur Canivet.

CANIVET.

Mais, mon pauvre Vatel !...

VATEL.

Laissez-moi, vous dis-je ; j'ai besoin d'être seul !...

CANIVET, en sortant.

En voilà un à qui l'amour de son art fera tourner la tête.

SCÈNE XVII.

VATEL, seul.

Oui, le dessein en est pris. Quand je récapitule mon existence depuis le premier chapitre jusqu'à la dernière page, il n'y a plus qu'une manière d'en finir, pour que la fin réponde au commencement. J'étais jeune encore quand la révolution est venue renverser toutes les fortunes et toutes les tables ; les premiers cuisiniers de Paris portèrent à l'étranger les trésors de la science et leurs plus belles inventions ; la béchamel s'était réfugiée en Allemagne, et la fricassée de poulet était passée en Angleterre. Je voulus du moins que la capilotade de volaille restât à la France, et dans un temps subversif de tout principe, la cuisine fut la seule qui, grâce à moi, conservât les saines doctrines. J'illustrai le Directoire, que je fis surnommer le *Lucullus* des gouvernements. — On ne parle plus de ses actions ; on parle encore de ses dîners. Et c'est lorsque j'allais être proclamé *primus inter pares*, c'est dans ce moment qu'un revers imprévu vient détruire ma réputation, et ce n'est pas seulement dans ma patrie, c'est presque aux yeux de l'Europe que je vais recevoir un pareil affront ; c'est en présence des ambassadeurs d'Espagne, de Suède, de Russie ! Que diront les Suédois ? Ah ! cette journée-ci sera ma bataille de Pultawa ! et j'y survivrais ! Non, mon aïeul m'a tracé mon devoir ; et pour moins que cela, jadis ! oui, je le vois, je l'entends ; c'est lui qui me fait signe. (Otant son chapeau.) Vatel, mon aïeul, que veux-tu ? Tu m'appelles ? Ne vous impatientez pas, mânes de mes aïeux, je suis à vous dans la minute.

(Il va pour détacher son épée de sa ceinture ; en ce moment, on entend Laridon qui crie : Monsieur Vatel !)

SCÈNE XVIII.

VATEL, LARIDON.

LARIDON, dans l'intérieur.

Monsieur Vatel, monsieur Vatel ! (Entrant et dans la plus grande joie.) Gloire à vous !

VATEL.

Gloire à moi ?

LARIDON.

Oui, tous les convives sont dans l'enchantement. C'est surtout le dernier plat, celui qu'on avait mis devant monseigneur.

VATEL.

Quoi ! le dernier ?

LARIDON.

Il a ravi tous les suffrages... l'ambassadeur d'Angleterre y est revenu à trois fois.

VATEL.

Trois fois ! ô noble lord !

LARIDON.

Il n'en reste plus ! tout a été enlevé, et tout le monde prétend que c'est le véritable *pudding à la chipolata* que vous seul avez retrouvé.

VATEL, troublé.

Moi ! il se pourrait ! j'ai peine à comprendre mon mérite... oh ! que la gloire est souvent inexplicable !

SCÈNE XIX.

LES PRÉCÉDENTS, CÉSAR, MANETTE.

CÉSAR, entrant avec Manette par la porte à droite.

Venez, venez, je l'ai laissé là sur le fourneau. Eh bien! où est-il donc?

MANETTE.

Il n'y est plus, notre gâteau.

VATEL.

Dieu! c'était son ouvrage! (A César, qui veut lui parler.) Mon fils, taisez-vous.

CÉSAR.

Que je me taise?

VATEL.

Vous saurez pourquoi.

CÉSAR.

Est-ce que vous consentez à notre mariage?

VATEL.

Non, sans doute. Mais taisez-vous, et ne déshonorez pas votre père.

CÉSAR.

Moi, mon père! le ciel me préserve. Qu'est-ce qu'il y a donc?

SCÈNE XX.

LES PRÉCÉDENTS; CANIVET, UN DOMESTIQUE portant sur un grand plat une branche de laurier.

CANIVET.

Mon cher Vatel, j'accours vous rassurer. Votre modestie seule vous faisait douter du succès. Monseigneur est enchanté, et, détachant les lauriers d'un jambon de Mayence, il m'a chargé de vous les apporter.

VATEL, s'inclinant.

Quel honneur!

CANIVET.

Bien plus, l'ambassadeur de Danemark voulait vous prendre à son service. Il offrait même quarante mille francs, que monseigneur a refusés.

VATEL.

Je remercie monseigneur, il sait m'apprécier.

CANIVET.

Mais apprenant que vous aviez un fils, monsieur l'ambassadeur propose de l'emmener en Danemark, moyennant douze mille francs d'appointements.

VATEL.

Il se pourrait! eh bien! César, qu'en dis-tu?

CÉSAR.

Mon père, j'y songerai.

CANIVET.

L'ambassadeur n'y met qu'une seule condition, mon cher Vatel; il exige que, demain chez lui, vous fassiez un pareil *pudding à la chipolata*.

VATEL, à part.

Ah! mon Dieu!

MANETTE.

Quoi! c'était...

CÉSAR.

Vous ne me disiez pas...

VATEL.

Silence, mon fils, point d'explication.

CÉSAR.

Au contraire. C'est qu'il en faut: si Manette n'est pas ma femme, elle gardera sa recette, et adieu les honneurs.

VATEL, à voix basse.

Tais-toi, et laisse agir ton père; le talent ennoblit tout à ses yeux, et où il y a du mérite, il n'y a plus de préjugés. Viens, Manette, viens ma fille.

MANETTE.

Quoi! monsieur Vatel, vous consentez...

VATEL.

Oui, sans doute: mais dis-moi avant tout, qu'as-tu ajouté tantôt à ce pudding?

MANETTE.

Du macaroni, et de la purée de marrons.

VATEL.

C'est juste, voilà la transition, la liaison qui me manquait, et un pareil secret entre mes mains... Mon fils, elle peut maintenant entrer dans la famille, elle apporte une assez belle dot.

SCÈNE XXI.

LES PRÉCÉDENTS, TOUTE LA CUISINE.

(Tous les cuisiniers et marmitons se placent au côté droit du théâtre. Vatel est sur le devant à gauche, et César à son côté.)

VATEL.

Messieurs, je vous présente le maître d'hôtel de l'ambassadeur de Danemark. (Laridon se prosterne devant César, et lui baise la main.) Et toi, mon fils, mon cher César, rends-toi digne des hautes fonctions auxquelles tu es nommé. Tu vas dans un pays neuf, César; le Danemark est bien en arrière dans la science culinaire; c'est à toi d'y semer, d'y faire germer les bonnes doctrines: ne donne dans aucun excès; marche d'un pas ferme entre les doubles écueils de l'incuit et du trop cuit; sois sage dans les assaisonnements! sois modéré dans les épices, et surtout ne porte jamais le poivre jusqu'au fanatisme. Adieu, mon fils, encore une fois adieu. Embrasse-moi, César! n'oublie jamais que tu es du sang des Vatel; et, dans quelque situation que tu te trouves, aie toujours

présentes devant les yeux la mort de ton aïeul et la vie de ton père.

CHOEUR GÉNÉRAL.

Air du Chœur des chasseurs dans *Robin des Bois.*

VATEL, à César.

Mon cœur paternel
Te rend ses bonnes grâces ;
Va suivre les traces
Du grand Vatel.

CHOEUR.

Son cœur paternel
Te rend ses bonnes grâces ;
Va suivre les traces
Du grand Vatel.

MANETTE.

Il faut qu' tout l' mond' vive ;
Et quand ce couvert
A plus d'un convive
Ce soir est offert,
Qu'un bravo propice
Accueill' chaqu' service,
Pour que l'auteur puisse
Avoir son dessert.

CHOEUR.

Qu'un bravo propice
Accueill' chaqu' service,
Pour que l'auteur puisse
Avoir son dessert.
Tra, la, la, la, la, la,
La, la, la, la, la.





LA QUARANTAINE,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase dramatique, le 3 février 1825.

En société avec M. Mazères.

Personnages.

JONATHAS, négociant du Havre.
GABRIEL DE RÉVANNES, son camarade de collége.
MADAME DE CRÉCY, jeune veuve.
LAVENETTE, médecin de la ville.
GIROFLÉE, jardinier de Jonathas.

Le théâtre représente un salon richement meublé, porte au fond; grande croisée de chaque côté sur le premier plan; à droite et à gauche, sur le second plan, deux portes latérales.

SCÈNE PREMIÈRE.

GABRIEL, JONATHAS.

JONATHAS.

Comment! mon ami, tu es au Havre depuis ce matin? comme on se retrouve!... Encore une poignée de main, ça fait plaisir.

GABRIEL.

Ah! mon Dieu, oui, j'arrive à l'instant. Je regardais à la porte d'Ingouville cette jolie maison qui borde la chaussée; je me rappelais les jours heureux que j'y ai passés, l'aimable société qui l'habitait, lorsque tu es venu me heurter, et j'allais peut-être te chercher querelle...

JONATHAS.

Lorsque je t'ai reconnu.

GABRIEL.

Malgré douze ou quinze ans de séparation.

JONATHAS.

Parbleu! Gabriel de Révannes, mon ancien camarade, avec qui j'ai fait toutes mes études au lycée de Rouen.

GABRIEL.

Ce cher lycée de Rouen! le *Louis-le-Grand* de la Normandie... Nous y avons eu de fiers succès.

JONATHAS.

Moi, j'étais le plus fort en thèmes.

GABRIEL.

Et moi, le plus fort à la balle.

JONATHAS.

Eh! oui, tu ne faisais pas grand'chose; mais quand il y avait quelque expédition périlleuse, tu étais là!... Aussi on t'appelait Gabriel le tapageur.

GABRIEL.

Toi, tu ne travaillais pas mal; mais quand il y avait quelques taloches à recevoir, ça te regardait; aussi on t'appelait Jonathas...

JONATHAS.

Jonathas le jobard!...

GABRIEL.

Oui, le jobard!... Quelle différence entre nous!

AIR de *la Robe et les Bottes*.

Quand des pensums j'avais le privilége,
Toi, tu passais pour piocheur assidu;
Dans tous nos jeux, moi, j'étais, au collége,
Toujours battant, et toi, toujours battu.

JONATHAS.

Quel heureux temps! Ma mémoire fidèle,
Malgré quinze ans ne l'a point oublié;
Avec plaisir toujours on se rappelle
Les coups de poing de l'amitié.

Voilà deux ans que je suis venu m'établir au Havre.

GABRIEL.

Moi, j'y suis né; mais voilà dix ans que je l'ai quitté.

JONATHAS.

Et pendant ce temps, qu'es-tu devenu?

GABRIEL.

Je suis officier de marine. J'ai couru toutes les mers.



MADAME DE CRÉCY,

GRÂCE AU CIEL! VOICI DES NOUVELLES!

La quarantaine, Scène X[illegible]

JONATHAS.

Tiens, c'est drôle, tu vas dans les îles, et moi j'y envoie.

GABRIEL.

C'est moins dangereux.

JONATHAS.

Tu crois peut-être que je suis encore jobard? pas du tout; maintenant j'ai de l'esprit, j'ai fait fortune, je suis farceur; on dit même que je suis malin; parmi les négociants du Havre, il y en a peut-être qui font plus d'affaires que moi; mais il n'y en a pas un qui fasse autant de malices.

GABRIEL.

Ça vaut bien mieux. (A part.) Pauvre garçon! Soyez donc fort en thèmes... (Haut.) Et tu es heureux?

JONATHAS.

Je t'en réponds. J'ai pris ici la maison de commerce de mon oncle, une entreprise magnifique; mais j'étais en procès avec la veuve de son associé: notre fortune en dépend, et quand on plaide il y en a toujours un qui perd, et quelquefois tous les deux... Ah! ah! celui-là est méchant, n'est-ce pas? Alors, pour arranger tout cela, on a parlé d'un mariage; et c'est aujourd'hui même que la noce a lieu.

GABRIEL.

Si tu es aimé, je t'en fais compliment.

JONATHAS.

Parbleu! si je suis aimé, tu le verras; car j'espère bien que tu assisteras à mon mariage; toute la ville du Havre y sera. Vrai, ça te fera plaisir, c'est un beau coup d'œil.

Air : *Connaissez mieux le grand Eugène.*

J'aurai le suisse avec sa hallebarde,
Les deux adjoints, tous les marins du port,
On dit même qu'une bombarde
Doit faire feu de bâbord et tribord :
Pour le tapage au Havre l'on est fort.

GABRIEL.

J'approuverais un tel usage,
Si, de l'hymen garantissant la paix,
Le bruit qu'on fait avant le mariage
Dispensait d'en avoir après.

Je te remercie de ton invitation; mais tu as des parents, des amis intimes à recevoir; et je craindrais de te gêner.

JONATHAS.

Laisse donc, ma maison est très-grande; c'est une des plus jolies maisons de campagne de la côte; je paye douze cents francs de contribution; et puis j'en ai encore une autre dans la grande rue; ça t'étonne? Vous autres officiers de marine, vous n'avez pas l'habitude d'être propriétaires; et puis tu verras le crédit, la considération... Tiens, voilà déjà du monde qui m'arrive.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, LAVENETTE.

JONATHAS.

C'est M. Lavenette; j'ai à lui parler.

GABRIEL.

Ne te gêne pas, fais tes affaires.

JONATHAS.

Ce cher docteur! pour la première fois de sa vie, il est en retard.

LAVENETTE.

Que voulez-vous, la ville du Hâvre ne peut se passer de moi... quand on est à la fois employé à la mairie et médecin.

Air *du Jaloux malade.*

Des enfants j'inscris la naissance;
C'est le plus beau droit des adjoints;
De plus, je suis la providence
Du malade implorant mes soins.
Ainsi, qu'on meure ou que l'on vive,
A leur sort prenant toujours part,
Moi, je suis là quand on arrive,
Et j'y suis encor quand on part.

JONATHAS.

C'est juste, sans vous il n'y a pas moyen de vivre ni de mourir. Ah! ah! c'est une plaisanterie, il ne faut pas que cela vous fâche.

LAVENETTE.

Me fâcher! ah bien oui. A propos de ça, ma femme vient d'arriver par la diligence de Paris. Pauvre petite femme! elle a passé la nuit en route, et voilà qu'elle s'habille pour la noce; elle veut assister au bal, parce que j'y serai; elle m'aime tant!... Ah çà! avez-vous été sur le port? savez-vous les nouvelles?

JONATHAS.

Qu'y a-t-il donc?

LAVENETTE.

Il y a en rade un navire grec, *le Philopœmen;* un vaisseau qui arrive de Smyrne, avec un chargement de cotons.

JONATHAS.

Ah! il vient de Smyrne; mais ne dit-on pas que dernièrement quelques symptômes y ont éclaté?

LAVENETTE.

Aussi, comme membre du conseil sanitaire, nous avons pris nos précautions; le vaisseau va subir une quarantaine rigoureuse, et personne ne pourra venir à bord, sous les peines les plus sévères.

JONATHAS.

Diable! vous avez raison, ne badinons pas! prenons bien garde à la santé de la ville du Havre.

LAVENETTE.

Quel est ce monsieur? un commerçant?

JONATHAS.

Non, c'est un officier de marine, un camarade

de collége, à qui je ne suis pas fâché de montrer quelle figure je fais ici.

LAVENETTE.

Je comprends... (S'avançant vers Gabriel.) Monsieur, les amis de nos amis sont nos amis. Monsieur se fixe au Havre?

GABRIEL.

Je ne sais pas encore.

LAVENETTE.

Il le faut; cela me fera une maison de plus. Une ville charmante, une société délicieuse; j'en puis mieux juger que personne, car, par état, je dîne chez l'un, je dîne chez l'autre; ça dépend de l'heure de mes visites.

JONATHAS.

Oui, vous me faites toujours la vôtre à cinq heures.

LAVENETTE, à Jonathas, lui tâtant le pouls.

Comment allons-nous ce matin?

JONATHAS.

Dame! je n'en sais trop rien : je m'en rapporte à vous.

GABRIEL.

Est-ce que tu es malade?

JONATHAS.

Non, mais, par précaution, je me suis abonné. Tous les jours le docteur vient me dire comment je me porte.

GABRIEL.

C'est charmant.

JONATHAS.

Que veux-tu, mon ami, la santé avant tout. Quand on est riche, il est si utile d'être heureux et de bien se porter! on n'a que cela à faire.

LAVENETTE.

Ah çà! nous mettons-nous à table? la future est-elle là? tout le monde est-il arrivé?

JONATHAS.

Oui, sans doute; on n'attendait que vous pour signer le contrat. (A Gabriel.) Viens, mon ami : je vais te présenter à ces dames, car ce matin, avant la cérémonie, je donne à déjeuner chez moi à ma prétendue.

GABRIEL.

Un instant, j'ai aussi des prétentions, et je suis là en costume de voyageur.

JONATHAS.

Oh! mon Dieu, tous mes domestiques sont occupés; et pourtant j'en ai sept, y compris le petit commis; mais tiens, voici Giroflée le jardinier, qui va te montrer ton appartement, et qui de plus sera à tes ordres.

AIR : *Triste spectacle, hélas! aux yeux du sage* (du BUREAU DE LOTERIE).

Adieu, mon cher, sans façon je te laisse;
Tu peux chez moi commander, ordonner.
A t'obéir je veux que l'on s'empresse;
Et nous, docteur, courons au déjeuner.

LAVENETTE.

Oui, je me sens un appétit féroce;
Un jour d'hymen, si parfois les Amours,
Quoique invités, ne sont pas de la noce,
Les déjeuners du moins en sont toujours.

ENSEMBLE.

JONATHAS.

Adieu, mon cher, etc.

LAVENETTE.

Allons, Monsieur, sans façon je vous laisse;
Mais vous pouvez commander, ordonner.
A le servir ici que l'on s'empresse,
Et nous, ami, courons au déjeuner.

(Jonathas et Lavenette entrent dans la chambre à droite.)

SCÈNE III.

GABRIEL, GIROFLÉE, qui se tient à l'écart.

GABRIEL.

Diable! depuis que nous sommes sortis du collége, mon ancien camarade est bien changé; ce n'est plus une bête, c'est un sot... J'ai vu qu'il tranchait avec moi du protecteur, et j'avais bien envie, pour prendre ma revanche, d'ouvrir mon portefeuille et de lui proposer de l'acheter, lui et ses commis... Une mauvaise affaire que j'aurais faite là! et je peux, je crois, mieux placer mon argent.

GIROFLÉE.

Monsieur, si vous voulez, je vais vous montrer votre appartement; je suis à votre service.

GABRIEL.

Ah! ah! c'est vrai; c'est le valet de chambre qu'on m'a donné... Tiens, mon garçon, voilà d'abord pour ta peine.

GIROFLÉE.

Comment donc, Monsieur, il n'y a encore eu que du plaisir.

GABRIEL.

Tu vas aller dans la grande rue, chez Delaunay, à l'Aigle d'or : c'est là que la diligence m'a débarqué.

GIROFLÉE.

Ah! monsieur est venu en diligence?

GABRIEL.

Oui, j'aime mieux ça; c'est plus gai, plus animé, surtout les Jumelles qu'on prend à Rouen.

AIR *du Petit Courrier.*

Un tel voyage me plaît fort.
A la nuit on se met en route,
On se place sans y voir goutte,
On babille ou bien l'on s'endort,
On rit, on s'intrigue, on se presse,
On parle amour... et cætera,
Sans savoir à qui l'on s'adresse :
C'est comme au bal de l'Opéra.

Et puis, on y fait des rencontres... J'avais entre

autres une petite voisine charmante, qui avait en moi une confiance... Elle m'avait donné à serrer ses gants et son éventail; et ma foi, en nous séparant, j'étais occupé à la regarder, et je n'ai plus pensé à lui restituer le précieux dépôt.

GIROFLÉE.

Ça se retrouvera, monsieur; ici, d'ailleurs, tout se retrouve...

GABRIEL, lui donnant une carte.

C'est bon; tu demanderas à la diligence mes effets que j'y ai laissés, et tu me les apporteras ici.

GIROFLÉE.

Oui, Monsieur : les effets de monsieur... (Cherchant à lire.) g... a... ja... bri.

GABRIEL.

Gabriel de Révannes.

GIROFLÉE.

Comment! vous êtes M. Gabriel de Révannes?

GABRIEL.

Est-ce que tu me connais?

GIROFLÉE.

Non, Monsieur; mais il y a dix ans, quand j'étais jeune, j'ai joliment entendu parler de vous... Un bon enfant qu'ils disaient; mais une mauvaise tête... Tout ça, à cause de cette fameuse affaire que vous avez eue...

GABRIEL.

Comment! est-ce qu'on s'en souvient encore?

GIROFLÉE.

Il y a longtemps que c'est oublié; mais moi qui suis un enfant du Havre, et qui ne l'ai jamais quitté... C'était dans un bal, n'est-ce pas, Monsieur? et parce qu'une demoiselle de seize ans avait refusé de danser avec vous, vous avez cherché querelle à celui qu'elle avait accepté pour cavalier.

GABRIEL.

Oui, et ce sera pour moi un sujet éternel de remords. Ce pauvre Crécy, un de mes camarades; je le vois encore frappé d'un coup fatal... Éperdu, hors de moi, marchant au hasard, je rentre dans la ville, j'aperçois un vaisseau qui mettait à la voile; je m'élance sur son bord; et depuis ce temps je n'ai pas revu ma patrie... Il y a un mois seulement, j'ai débarqué à La Rochelle; je me suis rendu à Paris, et c'est là que j'ai appris que M. de Crécy avait été rappelé à la vie; que, guéri de ses blessures, il avait épousé celle...

GIROFLÉE.

Oui, Monsieur; il l'a bien fallu. Après un éclat comme celui-là, elle aurait été compromise. Mais du reste, ils ont fait un excellent ménage; et M. de Crécy vivrait encore, si ce n'était il y a cinq ans, cette fièvre cérébrale, pour laquelle il a eu l'imprudence d'appeler M. Lavenette le médecin... Oh! celui-là ne l'a pas manqué; ça n'a pas été long; en voilà comme ça une vingtaine à ma connaissance... Eh bien! c'est égal, il reste toujours ici, lui; il ne pense pas à s'embarquer.

GABRIEL.

C'est bien, va vite où je t'ai dit.

GIROFLÉE.

Oui, Monsieur; mais quand j'y pense, c'est drôle que mon maître vous invite à la noce. Vous me direz que voilà deux ans seulement qu'il est établi au Havre, et qu'alors il ne connaît pas votre aventure.

GABRIEL.

Eh bien! par exemple, je crois qu'il fait des réflexions. Va et reviens, parce que j'ai d'autres commissions à te donner.

GIROFLÉE.

Oui, Monsieur.

(Il sort par le fond.)

SCÈNE IV.

GABRIEL, seul.

On ne m'avait pas trompé; elle est veuve, elle est libre; dix ans d'exil ont dû expier ma faute; et je pense qu'elle sera assez généreuse pour me recevoir. Je n'ai pas osé demander sa demeure, ni me présenter chez elle. Mais il y a ici une noce, une grande réunion; la meilleure société du Havre y est invitée... Madame de Crécy s'y trouvera sans doute; voilà pourquoi j'ai accepté les offres de mon ancien camarade; et quand je pense qu'aujourd'hui même je vais la revoir, j'éprouve un tremblement dont je ne me croyais pas capable. Moi, un marin, un corsaire!...

Air de Téniers.

Mais d'où vient donc l'émotion profonde
Que, malgré moi, dans ces lieux je ressens?
Moi, voyageur et citoyen du monde,
Tous les pays m'étaient indifférents!
Depuis dix ans, fatigué de moi-même,
C'est le seul jour où mon cœur fut ému.
Ah! la patrie est aux lieux où l'on aime,
Et je sens là que j'y suis revenu.

Ah! mon Dieu! quelle est cette femme qui s'avance dans cette galerie? Comme mon cœur bat! c'est elle, c'est Mathilde! quel bonheur! elle vient, et elle est seule.

SCÈNE V.

GABRIEL, Madame de Crécy.

MADAME DE CRÉCY.

Quel ennui qu'un contrat de mariage! être obligée de recevoir tout ce monde; sans compter qu'ils arrivent tous avec la même phrase de félicitations; et pour peu qu'on tienne à varier ses réponses, c'est un travail... (Apercevant Gabriel qui

s'avance.) Encore un de nos convives !... (Elle lui fait la révérence, et lève les yeux sur lui.) Ah ! mon Dieu ! en croirai-je mes yeux ? voilà des traits...

GABRIEL.

Quoi ! Mathilde, vous ne les avez point oubliés ?

MADAME DE CRÉCY.

Monsieur de Révannes !...

GABRIEL.

Oui, Madame, celui dont vous eûtes les premières amours ; celui qui n'a jamais cessé de vous aimer, qui après dix ans d'exil et de malheur se présente en tremblant devant vous, pour demander sa grâce.

MADAME DE CRÉCY.

O ciel ! que faites-vous ? ignorez-vous donc ce qui s'est passé en votre absence ?

GABRIEL.

J'arrive à l'instant même ; mais j'ai appris à Paris que depuis cinq ans vous étiez veuve, vous étiez libre, et j'accours. Je ne vous parle pas de la fortune que j'ai acquise...

MADAME DE CRÉCY.

Monsieur...

GABRIEL.

Je sais que ce n'est pas cela qui vous déciderait ; aussi je n'implore que votre générosité. Accordez-moi votre main, et je croirai l'avoir achetée trop peu encore par tous les maux que j'ai soufferts.

MADAME DE CRÉCY.

Mon ami, écoutez-moi ; je voudrais en vain vous cacher l'émotion que m'a causée votre vue ; je croyais vous avoir perdu pour jamais ; et l'on ne retrouve pas sans plaisir l'ancien ami de son enfance. Vous fûtes le premier que j'aimai, j'en conviens. (A demi-voix et avec émotion.) Je vous dirai même plus, je n'ai jamais aimé que vous.

GABRIEL.

Il se pourrait !

MADAME DE CRÉCY.

Oui, et cependant je crois encore que si je vous avais épousé, j'aurais eu tort ; j'aurais été fort malheureuse. Oui, mon ami, l'amour ne suffit pas en ménage ; et votre caractère bouillant et emporté, ce premier mouvement auquel vous ne pouviez résister...

GABRIEL.

Vous avez raison, tel j'étais à dix-huit ans, quand je vous ai quittée ; et ce que vous ne croirez jamais, c'est l'état même que j'ai pris, qui, plus encore que les années, a changé mon caractère. Oui, Madame, l'aspect des combats et des naufrages, toutes ces scènes d'horreurs dont se compose la vie d'un marin usent la fougue de ses passions, et ne lui laissent plus d'énergie que contre le danger. L'habitude d'exposer sa vie la lui rend indifférente ; le besoin de s'aider, de se secourir mutuellement, le rend humain et charitable. Aussi, Madame, malgré leurs dehors brusques et farouches, presque tous les marins, au fond du cœur, sont la bonté et la douceur même. En vous parlant ainsi, je vous suis suspect sans doute. Pour me rendre digne de vous, j'ai trop d'intérêt à me faire meilleur que je ne suis ; mais daignez vous en convaincre par vous-même, daignez m'éprouver : quoi qu'il coûte à mon impatience qu'importent quelques jours de plus, quand depuis dix ans on attend le bonheur !

MADAME DE CRÉCY.

Eh bien ! s'il est vrai... si vous avez conservé pour moi quelque amitié, je vais la mettre à une épreuve cruelle ; il faut nous séparer encore.

GABRIEL.

Et pourquoi ?

MADAME DE CRÉCY.

Parce que votre présence en ces lieux blesserait toutes les convenances.

GABRIEL.

Que dites-vous ?

MADAME DE CRÉCY.

Je vous dois ma confiance tout entière... Restée veuve et avec un fils, j'ai dû tout sacrifier à son avenir ; j'ai dû penser non à ma fortune, mais à la sienne ; un procès menaçait de la lui enlever ; en me remariant, je pouvais la lui conserver.

GABRIEL.

Eh bien ! Madame ?

MADAME DE CRÉCY.

AIR : *J'en guette un petit de mon âge.*

Eh bien ! j'ai promis... j'étais mère !
Ce titre, hélas ! m'ordonnait d'écouter
Mes amis, ma famille entière,
L'opinion, que l'on doit respecter.

GABRIEL.

Qu'importe à moi ce qu'on a pu promettre ?
Je brave tout.

MADAME DE CRÉCY.

Vous, vous avez raison.
Un homme peut braver l'opinion,
Une femme doit s'y soumettre.

J'ai donné ma parole ; et c'est aujourd'hui en présence de toute la ville, que devait se signer le contrat.

GABRIEL.

Et vous croyez que je souffrirai...

MADAME DE CRÉCY.

Il n'est plus temps de vous y opposer... Tout est fini, je viens de signer.

GABRIEL.

O ciel ! il se pourrait ! Je devine maintenant, je vais trouver votre époux.

MADAME DE CRÉCY.

Et pourquoi ? pour nous séparer encore pendant dix ans.

GABRIEL.

Dieu ! quel souvenir vous me rappelez !

MADAME DE CRÉCY.

Qu'il vous rende à la raison : vous avez juré de vous éloigner, j'ai votre parole, je la réclame... Si je vous suis chère, n'allez pas me compromettre, me déshonorer par un éclat inutile, que je ne vous pardonnerai jamais.

GABRIEL.

Je vous comprends, vous l'aimez ?

MADAME DE CRÉCY, prenant sur elle-même.

Eh bien ! oui, Monsieur, je l'aime ; je l'aime beaucoup.

GABRIEL.

Ce mot seul suffisait. Adieu, Madame, adieu pour toujours.

SCÈNE VI.

Les Précédents, JONATHAS.

JONATHAS, arrêtant Gabriel qui veut sortir.

Eh bien ! où vas-tu donc? nous allons partir, et nous comptons sur toi. Mon ami, c'est ma femme que je te présente.

MADAME DE CRÉCY, avec embarras.

Je connaissais déjà monsieur.

JONATHAS.

Eh bien ! tant mieux ; ça se trouve à merveille : c'est lui qui, ce matin, va vous donner la main ; c'est une idée que j'ai eue. Ah ! ah !

GABRIEL.

Qui, moi ?

MADAME DE CRÉCY, vivement.

C'est impossible. Monsieur me disait tout à l'heure que ce matin même, et pour rendre service à un ami qui l'en suppliait, il était obligé de partir pour Paris.

JONATHAS.

A la bonne heure ; mais s'il s'en va, je me brouille avec lui ; j'ai parlé à toute la société de mon ami l'officier de marine, et l'on y compte. (A Gabriel.) Enfin, si tu restes, je te placerai à table à côté de la mariée ; voilà des motifs déterminants.

GABRIEL.

Écoute donc, si tu le veux absolument...

JONATHAS.

Oui, mon ami, ça me rendra service ; un jour de noce on ne sait où on en est ; il faut s'occuper de tout le monde : et pendant que je ferai les honneurs, tu feras la cour à ma femme ! ah ! ah ! ah ! c'est drôle, n'est-ce pas ?

MADAME DE CRÉCY, à Gabriel, d'un air de reproche.

Eh quoi ! Monsieur...

JONATHAS.

Et demain, nous partons pour une campagne à dix lieues d'ici, nous t'emmènerons, nous n'aurons personne, nous serons en petit comité ; et puis, il y a là une chasse superbe ; il est vrai que tu n'es peut-être pas amateur... tant mieux, tu tiendras compagnie à madame, parce qu'au fait, j'aime autant que tu ne chasses pas sur mes terres. Ah ! ah ! celui-là est original, n'est-il pas vrai ? Ainsi, c'est convenu, tu vas écrire à Paris qu'on ne t'attende pas, et tu pars avec nous.

MADAME DE CRÉCY, bas à Gabriel.

Refusez, Monsieur, refusez, je vous en supplie.

GABRIEL.

Et pourquoi donc, Madame ? je suis trop heureux d'accepter l'invitation que me fait un ami.

JONATHAS.

A la bonne heure... (A madame de Crécy.) Ça vous convient, n'est-il pas vrai?

MADAME DE CRÉCY.

Non, Monsieur.

JONATHAS.

Et pourquoi cela ?

MADAME DE CRÉCY.

Il me semble que vous pouviez le deviner et m'épargner la peine de le dire.

JONATHAS.

Je comprends. Tu ne sais pas que ma femme est d'une sévérité... et je suis sûr que c'est parce que je lui ai dit tout à l'heure que tu lui ferais la cour : ça l'a fâchée, je l'ai vu. (A madame de Crécy.) Mais vous sentez bien, ma chère amie, que c'était une plaisanterie.

MADAME DE CRÉCY.

Et si ce n'en était pas une ?

JONATHAS et GABRIEL.

Que dites-vous ?

MADAME DE CRÉCY.

C'est malgré moi, c'est à regret que je fais un pareil aveu ; mais on l'a voulu, on m'y a forcée. Apprenez que monsieur m'a aimée autrefois, et que peut-être maintenant encore... (vivement) mais j'en doute : car s'il m'eût aimée, il aurait eu plus de soumission à mes ordres, et ne m'aurait pas placée dans la position cruelle où je suis.

(Elle entre dans l'appartement à gauche.)

JONATHAS.

Écoute donc, mon ami, je ne pouvais pas prévoir... tu ne m'en veux pas, ce n'est pas ma faute. Je vais voir si tout est prêt.

(Il sort par le fond.)

SCÈNE VII.

GABRIEL seul.

Oui, je l'aime encore ; mais après un tel outrage, après une pareille trahison, il faudrait que

je fusse bien lâche pour ne pas l'oublier; aussi bien elle me renvoie de chez elle, elle me bannit; et je lui obéirais! Non, morbleu! Qu'ai-je maintenant à ménager? Puisque ma présence lui est odieuse, je ne quitte pas ces lieux; puisque ma tendresse lui déplaît, je l'aimerai toujours; et pour que ma vengeance soit complète, je saurai bien malgré elle, malgré son mari, la forcer à me voir encore, à m'aimer, à m'épouser... Par quel moyen? je n'en sais rien; mais quand on le veut bien... Me battre avec Jonathas, il ne faut pas y penser, il ne mérite pas ma colère : et d'ailleurs c'est le moyen de tout perdre. Ne vaut-il pas mieux encore avoir recours à quelque ruse de guerre, ou à quelqu'un de ces coups décisifs?... N'ai-je donc plus mon ancienne audace? Ne suis-je pas marin? N'ai-je pas mon étoile?... Allons! qui vient là à mon secours? est-ce un allié?... Non, c'est le docteur.

SCÈNE VIII.

GABRIEL, LAVENETTE.

LAVENETTE, sortant de la porte à droite et parlant à un domestique.

Ah bien! oui, il ne manquerait plus que cela; venir me chercher pour aller en mer en sortant de table. (Au domestique.) Gervais, mon garçon, dis à nos confrères qu'ils peuvent aller à bord du *Philopœmen*, si ça leur fait plaisir; qu'ils fassent leur rapport sans moi; je suis médecin attaché à la ville du Havre, j'ai mille écus pour cela, je veux les gagner en restant à mon poste.

LE DOMESTIQUE.

Oui, Monsieur.

LAVENETTE.

Attends donc encore; tiens, tu remettras à ma femme cet éventail en ivoire que je viens de lui acheter, car elle est d'une inconséquence! aller perdre le sien cette nuit dans la diligence, ou, ce qui est tout comme, le confier à un jeune homme qu'elle ne connaît pas.

(Le domestique sort par le fond.)

GABRIEL.

Ah! mon Dieu! madame Lavenette était ma compagne de voyage.

LAVENETTE, criant encore au domestique.

Dis à ma femme que dans l'instant nous allons la prendre en voiture. (Se retournant et apercevant Gabriel.) Eh bien! jeune et bel étranger, que faites-vous donc là? Nous allons partir pour la mairie; et, d'après ce que j'ai entendu dire, c'est vous qui allez donner la main à la mariée.

GABRIEL.

Oui, Monsieur... (A part.) J'y suis. (Haut.) Je cours chercher madame de Crécy. (Montrant la porte à gauche.) Je tiens à ce qu'on se dépêche, car je suis en retard; il faut ce matin que je retourne à mon bord.

LAVENETTE.

Ah! Monsieur a quitté son équipage pour venir à terre, peut-être même sans permission.

GABRIEL.

Précisément; mais l'amour de la patrie, le désir de revoir ses amis quand il y a longtemps qu'on en est séparé... songez donc que j'arrive de Smyrne.

LAVENETTE, s'éloignant de lui.

Ah! mon Dieu! est-ce que vous seriez du *Philopœmen?*

GABRIEL.

Oui, Monsieur, un navire superbe qui, dans ce moment, est en rade; mais ce matin, dans mon impatience, je me suis jeté dans la chaloupe et j'ai abordé à la côte, sans en rien dire à personne; c'est vous, cher docteur, c'est vous qui êtes le premier... (Il lui tend la main, le docteur recule.)

LAVENETTE, tremblant.

Monsieur... Monsieur... toute la société... toute la noce qui est là.

GABRIEL.

Vous avez raison, on va nous attendre; je cours chercher la mariée, puisque je dois être son chevalier d'honneur.

(Il sort par la porte à droite.)

SCÈNE IX.

LAVENETTE, seul.

Ah grands dieux! que devenir! quel danger!... ce jeune imprudent qui ne s'en doute même pas et qui vient ici compromettre toute une noce, l'élite de la société, les premières têtes du Havre.

SCÈNE X.

LAVENETTE, JONATHAS, TOUS LES GENS DE LA NOCE.

CHOEUR.

AIR : Fragment d'*une Nuit au château.*

Dans l'hymen qui les engage,
Quel bonheur leur est promis!
C'est un jour de mariage
Qu'on connaît tous ses amis.

JONATHAS.

Nous avons tous, à la ronde,
Porté, grâce à mon bordeaux,
La santé de tout le monde.

LAVENETTE.

Cela vient bien à propos.

CHOEUR.

Dans l'hymen, etc.

LAVENETTE, les interrompant.

Taisez-vous, taisez-vous; cessez tous ces chants d'allégresse.

JONATHAS.

Qu'avez-vous donc, docteur? comme vous voilà pâle!

LAVENETTE.

Il n'y a peut-être pas de quoi. Apprenez que nous ne sommes pas en sûreté dans cette maison.

TOUS, l'entourant.

Que dites-vous?

LAVENETTE.

Cet ami que vous avez accueilli, que vous avez reçu, ce jeune officier de marine... il est de l'équipage du *Philopœmen*.

JONATHAS.

Ce navire suspect qu'on a mis en quarantaine?

LAVENETTE.

Précisément.

JONATHAS.

C'est fait de nous.

LAVENETTE.

Ah! mon Dieu! j'y pense maintenant; ce matin ne m'a-t-il pas donné la main?

JONATHAS.

Eh! non, docteur, c'est à moi; heureusement j'avais mes gants de marié... (Il les ôte, les jette sur la table.) Sans mon mariage, j'étais perdu; mais voyons, dépêchons: c'est à vous de prendre des mesures de sûreté.

LAVENETTE.

Il vient d'entrer dans cet appartement.

TOUS.

Dans cet appartement!

FINAL de *la Neige*.

LAVENETTE.

Je tremble, je tremble,
Je tremble d'effroi.
Même sort nous rassemble;
Je prévoi
Que c'est fait de moi.

JONATHAS.

Mais de peur qu'il ne sorte,
Fermons bien cette porte.

LAVENETTE.

Pour enfermer ici
Votre femme avec lui.

JONATHAS, LAVENETTE et LE CHOEUR.

C'est lui, c'est lui.
Fuyons loin d'ici.

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENTS, GABRIEL, MADAME DE CRÉCY.

(Gabriel paraît, donnant la main à madame de Crécy : tous les assistants poussent un cri d'effroi, et s'enfuient en fermant les portes, hors celle du cabinet à gauche, qui reste ouverte.)

SCÈNE XII.

GABRIEL, MADAME DE CRÉCY.

(Tous deux au milieu du théâtre, et se regardant d'un air étonné.)

MADAME DE CRÉCY.

Qu'est-ce que cela signifie?

GABRIEL, d'un air innocent.

Je n'en sais rien, et je ne m'en doute même pas. Comme je venais de vous le dire, d'après les nouvelles instances de votre mari, qui craignait que mon départ ne parût extraordinaire à la société, je voulais, Madame, vous donner la main jusqu'à la mairie, et après cela, obéir à vos ordres, en vous quittant pour jamais.

MADAME DE CRÉCY.

Je ne me trompe point, l'on ferme les portes sur nous!

GABRIEL, froidement.

Je ne sais pas alors comment nous ferons pour aller à la mairie; il faudra attendre qu'on nous ouvre.

MADAME DE CRÉCY.

Comment! Monsieur, nous laisser ainsi! s'enfuir à notre aspect!

GABRIEL.

AIR de *Céline*.

Oui, dans l'exacte bienséance,
Il est mal de nous oublier.
Je conçois votre impatience,
Vous avez à vous marier!
Je sais que l'on tient, d'ordinaire,
A terminer ces choses-là;
Quant à moi, je n'ai rien à faire,
Et j'attendrai tant qu'on voudra.

MADAME DE CRÉCY.

O ciel! ce calme, ce sang-froid... c'est quelque ruse de vous!

GABRIEL.

Je conviens, Madame, qu'au premier coup d'œil cette idée-là a bien quelque apparence de raison.

AIR *du Piége*.

Banni par un injuste arrêt,
Encor tout plein de mon outrage,
J'ai pu former quelque projet
Pour empêcher ce mariage.
Vous enlever à la noce! ah! vraiment
C'eût été d'une audace extrême!
Alors, j'ai trouvé plus décent
D'enlever la noce elle-même.

Elle vient de partir.

MADAME DE CRÉCY.

J'ignore quels moyens vous avez employés; mais celui qui a pu me compromettre ainsi n'obtiendra jamais rien de moi.

GABRIEL.

Permettez-moi au moins de me justifier et de vous expliquer...

MADAME DE CRÉCY.

Éloignez-vous, Monsieur, je ne veux rien entendre.

GABRIEL.

Vous ne devez point douter, Madame, de mon respect ni de ma soumission; à défaut d'autre mérite, j'aurai du moins celui de l'obéissance, et je ne reparaîtrai à vos yeux que quand vous me rappellerez.

(Il sort.)

SCÈNE XIII.

MADAME DE CRÉCY, seule.

Est-il exemple d'une pareille audace! de sang-froid concevoir un tel projet!... et bien plus, l'exécuter! Comment en est-il venu à bout, je ne puis le deviner; mais je le saurai. (Allant à la table et sonnant.) Holà! quelqu'un... (Sonnant plus fort et à l'autre bout du théâtre.) Eh bien! viendra-t-on?... personne, aucun domestique... suis-je donc seule dans cette maison?

AIR *du Muletier.*

(Sur la ritournelle de l'air, on entend crier en dehors:)

A vos postes, garde à vous!

MADAME DE CRÉCY, allant à la porte du fond.

Tout est fermé et barricadé en dehors.

Je commence à trembler, je crois.
Ah! du moins, par cette fenêtre,
Peut-être pourrai-je connaître
Ce que l'on veut faire de moi.
(Regardant par la croisée à droite.)
Eh mais! qu'est-ce que j'aperçoi?
Les murs sont entourés de gardes,
Je vois des paysans armés de hallebardes.
Que de précautions! que de soins! et pourquoi?
Pour laisser un amant tête à tête avec moi.
(Regardant.)
C'est Jonathas! c'est bien lui que je voi.

Dieu me pardonne, c'est mon mari lui-même qui les place en sentinelles autour du parc; il a donc bien peur que je n'en réchappe.

(Suite de l'air.)

Par hasard, serais-je en prison?
L'hymen en est une, dit-on;
Mais en ce cas, ce qui m'étonne,
C'est le geôlier que l'on me donne.
Oui, chacun serait étonné
Du geôlier que l'on m'a donné.
(On entend sur la ritournelle:)

Qui vive? garde à vous!

(On voit paraître à la croisée une lettre au bout d'une perche.)

Grâce au ciel! voici des nouvelles; je vais donc savoir quel est ce mystère. (Elle va à la croisée et prend la lettre.) Une lettre... *A monsieur, monsieur Gabriel de Révannes, officier de marine.* C'est pour lui, et à coup sûr je n'irai pas lire ses lettres. (Allant à la porte par laquelle Gabriel est sorti.) Monsieur, Monsieur, je vous en supplie.

SCÈNE XIV.

MADAME DE CRÉCY, GABRIEL.

GABRIEL.

Quoi! Madame, vous daignez me rappeler?

MADAME DE CRÉCY.

Non, sans doute.

GABRIEL, avec douleur, et faisant quelques pas.

Alors..., il faut donc encore s'éloigner.

MADAME DE CRÉCY, avec impatience.

Mais non, Monsieur, restez... Il le faut bien; que je sache enfin ce que cela signifie et quelle est cette lettre.

GABRIEL, l'ouvrant.

C'est le docteur Lavenette qui me fait l'honneur de m'écrire.

« Monsieur, vous avez commis une grande imprudence.... vous devriez savoir que votre vaisseau *le Philopœmen* était soumis à la quarantaine. »

MADAME DE CRÉCY.

Quoi! Monsieur?

GABRIEL, vivement.

N'en croyez pas un mot, Madame.

AIR de *Préville et Tâconnet.*

Que le calme rentre en votre âme,
Votre docteur y fut le premier pris;
Le Philopœmen, c'est, Madame,
La diligence de Paris;
Lourd bâtiment, qui très-souvent chavire,
Mauvais voilier et vaisseau de haut bord,
Que six chevaux traînaient avec effort;
Et ce matin, notre pesant navire
Au grand galop est entré dans le port.

MADAME DE CRÉCY.

Et le docteur a été dupe d'une pareille ruse?

GABRIEL.

Oui, Madame, et rien ne lui ôterait cette idée-là; aussi je n'y pense seulement pas. (Froidement.) Je vais achever sa lettre.

(Il lit.)

« Je cours faire mon rapport à la société de médecine; et en attendant, vous ne devez point vous étonner des mesures d'urgence que nécessite l'événement. Les portes de cette maison seront exactement gardées, et vous ne pourrez en sortir que dans quarante jours. »

MADAME DE CRÉCY.

Ah! mon Dieu!...

GABRIEL.

Pour vous, Madame, le tête-à-tête est un peu long; mais pour moi le temps va se passer avec une rapidité...

MADAME DE CRÉCY, avec colère.

C'est une indignité; c'est en vain qu'on prétend me retenir dans ces lieux.

GABRIEL, continuant la lettre.

« Quant à la jeune dame qui est restée avec

» vous, et que malheureusement ces mesures » concernent aussi, mon ami Jonathas et moi la » mettons sous la sauvegarde de votre honneur » et de votre délicatesse. Un militaire français... » — C'est juste, les phrases d'usage. (Parcourant la lettre.) Du reste des livres, des provisions, tout ce que nous pouvons désirer nous sera fourni en abondance. On ne nous refuse rien... que la liberté !

MADAME DE CRÉCY, avec colère.

Ainsi, Monsieur, c'est grâce à vous que je suis renfermée dans cette prison, et vous ne voulez pas que je vous déteste ?

GABRIEL.

Si, Madame, permis à vous; c'est un moyen comme un autre de passer le temps; mais si mon imprudence vous a donné des fers, au moins vous rendrez justice au sentiment généreux qui m'a porté à partager votre captivité.

MADAME DE CRÉCY.

Je suis d'une colère...

GABRIEL.

Du reste, c'est presque une revanche; et quand je pense à tous ceux que vous avez privés de leur liberté...

MADAME DE CRÉCY, avec impatience.

Eh! Monsieur, faites-moi grâce de phrases pareilles, et une fois pour toutes, qu'il n'y ait jamais entre nous le moindre mot d'amour ou de galanterie; je ne le souffrirais pas.

GABRIEL.

Soit, Madame, vous n'avez qu'à commander; et puisque vous le voulez, je ne parlerai que raison. Pour commencer, je vous ferai observer qu'il est sans doute cruel d'être ainsi renfermés pendant six semaines; mais aux maux sans remède il n'y a que la patience; il faut tâcher de prendre son parti, et il me semble que de se quereller et de s'aigrir, comme nous le faisons, ne sert à rien et fait paraître le temps encore plus long. Que n'ai-je, pour l'abréger (la regardant), l'esprit et la grâce d'une personne que vous connaissez, et que je ne veux pas nommer! Que n'ai-je, pour vous plaire, sa conversation aimable et piquante!

MADAME DE CRÉCY.

Ce serait inutile, car je ne suis pas en train de causer, et je ne vous répondrais pas.

GABRIEL.

Aussi, Madame, je ne vous demande rien; moi je vous vois, et cela me suffit; c'est pour vous seule que je suis en peine; un marin a peu de ressources dans l'esprit; il a le désir de plaire; mais le secret, où le trouver? Je vous le demanderais, Madame, si vous étiez en humeur de me répondre (elle lui tourne le dos, et va s'asseoir près de la table à droite); mais vous venez de m'annoncer votre intention à cet égard... Que pourrai-je donc faire pour vous distraire?

Air : *Depuis longtemps j'aimais Adèle.*

Je pourrais bien vous parler politique,
Ou vous conter mes campagnes sur mer.
(Allant à la table à gauche.)
Ce n'est pas gai! Vous aimez la musique;
Si d'*Othello* j'essayais un grand air?
Mais, non, je vois et Montaigne et Voltaire;
A la faveur de ces noms révérés
Je puis parler sans vous déplaire.
Ce n'est pas moi que vous entendrez.

Je prends le théâtre de Voltaire; n'est-ce pas, Madame?

MADAME DE CRÉCY, prenant son ouvrage.

Comme vous voudrez, je n'écoute pas.

GABRIEL, s'asseyant près d'elle.

Tant mieux, car j'aurais eu peur de ne pas lire assez bien. (Ouvrant le livre.) Acte quatrième, scène trois, peu importe.

(Madame de Crécy lui tourne le dos.)

(Lisant.)

« Je sais mes torts, je les connais, Madame,
» Et le plus grand qui ne peut s'effacer,
» Le plus affreux fut de vous offenser.
» Je suis changé. — J'en jure par vous-même,
» Par la raison que j'ai fui, mais que j'aime!
» A peine encor échappé du trépas,
» Je suis venu; l'amour guidait mes pas.
» Oui, je vous cherche à mon heure dernière;
» Heureux cent fois, en quittant la lumière,
» Si, destiné pour être votre époux,
» Je meurs, au moins, sans être haï de vous!

MADAME DE CRÉCY, se retournant.

Quel est ce passage?

GABRIEL.

C'est de Voltaire! *l'Enfant prodigue*... lorsque Euphémon revient auprès de Lise...

(Continuant.)

» Ne cachez point à mes yeux pleins de larmes
» Ce front serein, brillant de nouveaux charmes;
» Regardez-moi, tout changé que je suis;
» Voyez l'effet de mes cruels ennuis.
» De longs regrets, une horrible tristesse
» Sur mon visage ont flétri ma jeunesse.
» Je fus peut-être autrefois moins affreux,
» Mais voyez-moi, c'est tout ce que je veux.

MADAME DE CRÉCY, l'interrompant.

Assez, Monsieur, assez.

GABRIEL.

Le reste de la scène est pourtant bien plus intéressant; surtout le moment où elle lui pardonne.

MADAME DE CRÉCY.

Oui, mais parlons d'autre chose.

GABRIEL, vivement.

Mon Dieu, Madame, comme vous voudrez; d'autant que, pendant notre séjour en ces lieux, nous avons beaucoup de choses à régler; d'abord, l'emploi de notre journée; moi, j'aime l'ordre avant tout.

MADAME DE CRÉCY.

Vraiment !

GABRIEL.

Oui, Madame, j'ai comme cela quelques bonnes qualités qu'on ne me connaît pas. Dans le monde, on préfère les avantages extérieurs, on se laisse séduire par des dehors aimables ou brillants; mais comment connaître le caractère de celui avec qui l'on doit habiter? Comment savoir s'il aura les soins, les égards, la complaisance qui font un bon mari?... De là, les illusions détruites, les plaintes, les regrets, les mauvais ménages... Pour obvier à tout cela, il n'y aurait qu'un moyen que j'aurais envie de proposer : ce serait d'établir, avant d'arriver au port de l'hymen, une espèce de quarantaine conjugale. (A madame de Crécy qui sourit.) Je vois que ce projet vous sourit, et pour vous développer mon idée, vous sentez bien qu'un mariage à l'essai, une communauté anticipée...

MADAME DE CRÉCY.

C'est inutile, Monsieur, je comprends parfaitement. Mais revenons à ce que nous disions tout à l'heure; où en étions-nous?

GABRIEL.

Sur un chapitre qui ne vous tiendra pas bien longtemps, sur celui de mes bonnes qualités.

MADAME DE CRÉCY.

Ah ! je me rappelle, vous me disiez que vous avez de l'ordre.

GABRIEL.

Oui, Madame, j'en ai toujours eu, même quand j'étais garçon; et si jamais j'étais assez heureux pour entrer en ménage, j'ai d'avance un plan tout tracé, dont je ne m'écarterais pas d'une ligne. D'abord, Madame, comme je n'aime pas la médisance, je n'habiterais pas une petite ville.

MADAME DE CRÉCY.

Ah ! monsieur préfère la capitale?

GABRIEL.

Oui, Madame; j'aurais dans la Chaussée d'Antin, et non loin du boulevard, un joli hôtel pour moi et ma femme : ça ne serait pas bien grand; mais le bonheur tient si peu de place... Nous aurions ensuite un joli équipage...

MADAME DE CRÉCY.

Comment, Monsieur !

GABRIEL.

Est-ce que vous croyez que je laisserai ma femme aller à pied, en hiver surtout, pour qu'elle se fatigue, qu'elle s'enrhume? Pauvre petite femme ! ah bien ! oui.

AIR de *Voltaire chez Ninon*.

Nous aurons le brillant landau,
Ou le coupé fait à la mode;
Un landau, c'est vraiment fort beau,
Mais un coupé, c'est bien commode!
Lequel choisirai-je des deux?
Mon seul embarras est d'apprendre
Celui qu'elle aimera le mieux.
(Se retournant vers madame de Crécy.)
Que me conseillez-vous de prendre?

MADAME DE CRÉCY, souriant.

Un instant, Monsieur... il me semble que pour quelqu'un qui a de l'ordre et de l'économie, vous voilà déjà avec un hôtel à la Chaussée d'Antin, un landau...

GABRIEL.

Je vois que vous préférez le landau, et vous avez raison, parce que, dans la belle saison, il nous mènera à une jolie maison de campagne, sur le bord de la Marne ou de la Seine; un beau pays, un air pur... Il faut bien penser à la santé de ma femme... Mais nous sommes encore dans Paris; n'en sortons pas... Le matin nous irions faire nos visites, courir les promenades, le bois de Boulogne, ensemble, toujours ensemble; le soir, nous aurions notre loge à tous les spectacles; car je veux que ma femme s'amuse.

MADAME DE CRÉCY.

Une loge à tous les spectacles !... Ah çà ! Monsieur, prenez garde, vous allez vous ruiner.

GABRIEL.

N'ayez pas peur... Mais il ne s'agit pas ici de ma fortune; il s'agit de mon bonheur; revenons à ma femme. Nous voyez-vous tous les deux, assis l'un près de l'autre, écoutant les beaux vers de Racine ou de Voltaire, et nous attendrissant sur des amours qui nous rappellent les nôtres? Me voyez-vous, le soir, ramenant ma femme chez moi, ou plutôt chez elle, dans cette maison que le luxe et les arts ont parée pour la recevoir? Ah ! quel bonheur d'enrichir ce qu'on aime, d'embellir son existence par les trésors qu'on a acquis aux périls de la sienne ! (Madame de Crécy se lève, et Gabriel continue en la suivant.) Oui, Madame, oui, dans les mers du nouveau monde, lorsqu'un bâtiment ennemi se présentait, quand nous sautions à l'abordage, quand une riche part de butin venait augmenter ma fortune, je me disais : « C'est » pour elle, je pourrai le lui offrir; je pourrai » l'entourer de tous les plaisirs de l'opulence; ce » que le commerce, les arts, l'industrie, auront » créé de plus riche et de plus élégant, je pourrai » le lui prodiguer, non qu'elle en ait besoin pour » être plus jolie, ni moi pour l'aimer davantage, » mais en amour, le bonheur qu'on partage est » doublé de moitié. » Telles étaient mes espérances, tels sont les plans que j'ai formés, et qu'un mot de vous, Madame, peut réaliser ou détruire à jamais.

MADAME DE CRÉCY.

Que dites-vous?

GABRIEL.

Que malgré votre ressentiment, que malgré mes nouveaux torts, vous ne pouvez douter de mon amour, et que cette ruse même en est une nouvelle preuve! mon imprudence vous a compromise, mais pour vous faire connaître celui que vous me préfériez.

AIR de *la Sentinelle.*

Oui, maintenant prononcez entre nous :
A son rival le lâche qui vous livre,
Celui qui craint de mourir avec vous,
Pour vous, Madame, est-il digne de vivre?
Qu'un tel destin n'est-il venu s'offrir
A moi, moi, votre amant fidèle!
J'aurais dit, heureux de mourir :
« Seule, elle eut mon premier soupir,
» Et mon dernier sera pour elle. »

Vous m'aimiez autrefois, vous me l'avez dit.

MADAME DE CRÉCY, se retournant.

Ah! mon Dieu! qui vient là?

GABRIEL.

Peut-être vient-on nous rendre la liberté.

MADAME DE CRÉCY, involontairement.

Déjà!

GABRIEL, à ses genoux.

Ah! je n'en demande pas davantage.

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENTS, LAVENETTE, JONATHAS.

(Madame de Crécy est à droite, au coin du théâtre, assise, et Gabriel est près d'elle à genoux, continuant à lui parler bas. Lavenette et Jonathas entrent par la porte à gauche; ils ont à la main des flacons, et portent à leur figure des mouchoirs imprégnés de vinaigre.)

JONATHAS, les apercevant de loin.

Dieu! que vois-je? (Il fait un pas et recule.)

LAVENETTE.

Eh bien! avancez donc.

JONATHAS.

Parbleu! c'est à vous, puisqu'en votre qualité de médecin de la ville, on vous a ordonné de faire le rapport; cette fois-ci, il n'y a pas à aller en mer, et vous ne pouvez pas refuser.

LAVENETTE.

Je le crois bien, sans cela je perdrais ma place; mais ce ne sera pas long. (Il se met à la table qui est à l'extrême gauche, en face de Gabriel et de madame de Crécy, et se met à écrire en tremblant.)

JONATHAS, au milieu du théâtre, et regardant madame de Crécy.

Ah çà! mais... ils n'ont pas l'air de m'apercevoir. (Appelant de loin.) Hem! hem! Madame! mon ami Gabriel!...

MADAME DE CRÉCY.

Ah! vous voilà, Monsieur! approchez-vous donc!

JONATHAS, reculant.

Vous êtes trop bonne; il n'est pas nécessaire. Il me semble que mon ami Gabriel vous parle de bien près.

MADAME DE CRÉCY.

Nous nous occupions de vous, Monsieur, et nous disions qu'il faudra déchirer le contrat, et plaider de nouveau, à moins que vous ne préfériez vous arranger à l'amiable.

JONATHAS.

Qu'est-ce que cela signifie?

GABRIEL, se levant.

Je vais te l'expliquer.

JONATHAS, s'éloignant.

Du tout, ne vous dérangez pas, ce n'est pas la peine.

GABRIEL.

AIR *des Filles à marier.*

Tu nous as mis tous deux en quarantaine,
Et victime d'un sort cruel,
Madame va, malgré sa haine,
S'unir à moi par un nœud éternel,
Il l'a fallu... c'était tout naturel.
Que n'eût pas dit votre ville indiscrète?
Ensemble ici rester quarante jours!
Nous ne pouvions, craignant les sots discours,
Légitimer un si long tête-à-tête
Qu'en le faisant durer toujours.

JONATHAS.

A la bonne heure : mais tu sens bien, mon ami Gabriel, que ça ne peut pas se passer ainsi.

GABRIEL.

Comme tu voudras; je suis à toi.

JONATHAS, se reculant.

Pas maintenant, nous nous battrons dans six semaines, quand il n'y aura plus de danger; voilà comme je suis, la santé avant tout.

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENTS; GIROFLÉE, tenant à la main un porte-manteau, et une malle sur son dos.

GIROFLÉE.

Monsieur, voici vos effets.

JONATHAS.

D'où vient cet imbécile?

GIROFLÉE.

Des messageries, où j'ai attendu pendant deux heures.

LAVENETTE.

Que dites-vous? cette malle est à monsieur? Qui vous l'a donnée?

GIROFLÉE.

Le conducteur.

LAVENETTE.

D'où vient-elle?

GABRIEL.

De Paris, d'où je l'ai apportée.

LAVENETTE.

Par *le Philopœmen?*

GABRIEL.

Non, Monsieur, par la diligence de la rue du Bouloy.

JONATHAS et LAVENETTE.

Il se pourrait! c'était donc une ruse?

GIROFLÉE.

Parbleu! ils sont une douzaine de voyageurs qui ont fait route avec monsieur.

GABRIEL.

Si vous en doutez encore, (fouillant dans sa poche) voici des gants et un éventail qui appartiennent à une jolie voyageuse dont j'ai été cette nuit le cavalier.

LAVENETTE.

L'éventail et les gants de ma femme!

GABRIEL.

Que je comptais avoir l'honneur de rapporter moi-même à madame Lavenette.

LAVENETTE.

Je m'en charge, Monsieur, car je n'aime pas ces histoires de diligence. Dans notre ville du Havre, il n'en faudrait pas davantage pour faire croire que.....

JONATHAS.

C'est juste; mais convenez, docteur, que s'il avait voulu, il aurait pu s'en donner les gants.

LAVENETTE.

Jonathas!...

JONATHAS.

Encore une. C'est la dernière.

VAUDEVILLE.

AIR nouveau de M. Adam.

LAVENETTE.

Tous leurs désirs sont exaucés;
Prions qu'autant nous en advienne.
Ici-bas vous qui dispensez
Les plaisirs ainsi que les peines,
Daignez mettre, ô Dieu de bonté,
Pour le bien de l'espèce humaine,
Tous les plaisirs en liberté,
Et les chagrins en quarantaine.

JONATHAS.

Vins étrangers, ah! s'il est vrai
Qu'à la frontière on vous condamne,
Vins du Rhin, et vins de Tokai,
Tâchez d'échapper à la douane!
Mais vous, qui du Pinde français
Osez envahir le domaine,
Vers allemands, drames anglais,
Restez toujours en quarantaine.

GIROFLÉE.

Qu'est qu' c'est qu' l'Institut? il paraît
Que d'esprit on y fait la banque;
On s' moqu' d'eux s'ils sont au complet,
On les cajol' dès qu'il en manque.
Cet usag'-là me semble neuf;
Ils ont donc, ça me met en peine,
Plus d'esprit quand ils sont trent'-neuf,
Que lorsqu'ils sont la quarantaine.

GABRIEL.

Exilés du palais des grands,
Que le mensonge et son escorte,
Que les flatteurs, les intrigants,
Demeurent toujours à la porte;
Mais jusqu'au trône, en liberté,
Que la voix du malheur parvienne,
Et surtout que la vérité
Ne soit jamais en quarantaine!

MADAME DE CRÉCY, au public.

Quelquefois les pièces, chez nous,
Meurent le jour qui les vit naître;
Mais souvent aussi, grâce à vous,
Cent fois on les voit reparaître.
Les auteurs sont moins exigeants;
Ils accepteraient la centaine:
Mais je crois qu'ils seront contents,
S'ils vont jusqu'à la quarantaine.





ANTONINE,

MAMAN MAMAN ! IL EXIGE !

Acte V. Sc. IX



LE PLUS BEAU JOUR DE LA VIE,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES,

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase dramatique, le 22 février 1825.

En société avec M. Varner.

Personnages.

M. BONNEMAIN, receveur général.
M. DE SAINT-ANDRÉ.
MADAME DE SAINT-ANDRÉ, sa femme.
ANTONINE, } ses filles.
ESTELLE, }

FRÉDÉRIC, amant d'Estelle.
JULES, cousin de M. de Saint-André.
PARENTS et AMIS de M. de Saint-André.

La scène se passe à Paris, dans la maison de M. de Saint-André.

Le théâtre représente un salon. Porte au fond, et sur le premier plan, deux portes latérales. La porte à droite de l'acteur est celle de l'appartement de madame de Saint-André et d'Antonine ; la porte à gauche est celle qui conduit aux autres appartements de la maison. Du côté gauche, une psyché, et sur le devant, une petite table où sont les bijoux de la mariée. De l'autre côté, un petit bureau élégant ; et sur le devant, une table à écrire.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

BONNEMAIN, entrant par la porte du fond, et s'arrêtant pour parler à la cantonade.

Vous êtes trop bons, je vous remercie. Daignez prendre la peine d'attendre au salon. La mariée n'est pas encore prête. Comment donc ! Certainement, j'apprécie les vœux que vous faites pour mon bonheur. (Descendant le théâtre.) Au diable les compliments ! Je ne peux pas ignorer que c'est aujourd'hui le plus beau jour de ma vie ; tout le monde prend plaisir à me le répéter, c'est comme un écho. Les gens de la maison en me faisant leurs révérences, les fournisseurs en présentant leurs mémoires, et les dames de la halle en m'apportant leurs bouquets. Dieu ! que le bonheur coûte cher !

AIR : *De sommeiller encor, ma chère.*

A la fin, mes poches s'épuisent;
Car depuis ce matin, d'honneur,
Je ne vois que gens qui me disent :
« Je prends part à votre bonheur. »
Sur le point d'entrer en ménage,
Mon bonheur est très-grand, je croi,
Mais tant de monde le partage
Qu'il n'en restera plus pour moi.

Nous ne sommes qu'au milieu de la journée, et je n'en puis plus; j'ai déjà fait vingt courses pour le moins, en voiture, il est vrai; mais l'ennui de monter et de descendre, et de crotter ses bas de soie... (Regardant la pendule.) Deux heures ! voyez si ma belle-mère et ma future en finiront. (Apercevant Estelle qui entre par la porte à droite.) Eh bien ! ma belle-sœur, où en sommes-nous ?

SCÈNE II.

BONNEMAIN, ESTELLE.

ESTELLE.

Rassurez-vous, mon cher beau-frère, dans l'instant ma sœur va paraître; la toilette avance, car M. Plaisir, le coiffeur, a presque fini.

BONNEMAIN.

C'est heureux ! Depuis midi qu'il tient ma femme par les cheveux... Quel terrible homme que ce Plaisir ! on ne peut pas dire qu'il ait des ailes ; j'en sais quelque chose.

AIR : *Ces postillons sont d'une maladresse.*

Pour être beau, pour plaire à ma future,
Moi, ce matin, je me suis immolé ;
Car mes cheveux rétifs à la frisure
Sans son secours n'auraient jamais bouclé :

Pendant une heure on souffre le martyre,
Pour qu'à la mode ils soient ébouriffés.
Cent fois heureux, c'est le cas de le dire,
Ceux qui sont nés coiffés!

ESTELLE.

Ne vous impatientez pas, je vais vous tenir compagnie, et m'acquitter de la commission dont vous m'aviez chargée. Je sais enfin pourquoi depuis hier ma sœur vous boudait.

BONNEMAIN.

Vraiment? vous l'avez deviné?

ESTELLE.

Oh! mon Dieu, non, elle me l'a dit; c'est que vous ne lui avez donné que des cachemires longs.

BONNEMAIN.

Et elle exige peut-être...

ESTELLE.

Du tout, elle n'exige pas, mais elle est de mauvaise humeur, parce que ses bonnes amies lui avaient fait espérer qu'elle en aurait aussi un cinq quarts.

Air *des Maris ont tort.*

Qu'un mari donne un cachemire,
On commence à croire à ses feux;
En donne-t-il deux, on l'admire;
On dit qu'il est bien amoureux.

BONNEMAIN.

Il nous faut donc, Mesdemoiselles,
De notre ardeur quand vous doutez,
En chercher des preuves nouvelles
Chez les marchands de nouveautés.

Savez-vous, petite sœur, que ma corbeille me coûtera près de trente mille francs?

ESTELLE.

Qu'importe? quand on est amoureux et receveur général...

BONNEMAIN.

Raison de plus. Par état, je reçois et ne donne pas... D'ailleurs, ce cachemire cinq quarts, je l'ai bien acheté; mais c'était à vous que je comptais l'offrir.

ESTELLE.

Eh bien! donnez-le à ma sœur, et qu'aucun nuage ne vienne obscurcir le plus beau jour de votre vie.

BONNEMAIN.

Quoi! vraiment, vous n'y tenez pas?

ESTELLE.

Moi! nullement.

BONNEMAIN.

Dieu! quelle femme j'aurais eue là! si notre mariage n'avait pas été rompu!

ESTELLE, souriant.

Comment! vous y pensez encore?

BONNEMAIN.

C'est que je ne puis moi-même m'expliquer comment cela s'est fait. C'est vous qui êtes la sœur aînée; c'est vous que j'ai demandée en mariage; je crois même que c'est vous que j'aimais; et puis on m'a persuadé que j'aimais votre sœur, et si bien persuadé que je suis maintenant réellement amoureux.

ESTELLE.

Et vous avez eu raison. Antonine est bien plus gaie et bien plus aimable que moi.

BONNEMAIN.

Mais elle est passablement coquette; elle fait des frais pour tout le monde.

ESTELLE.

Eh bien! vous voilà sûr qu'elle en fera pour vous.

BONNEMAIN.

Oh! certainement; mais elle a une vivacité, une inégalité de caractère, tandis que vous... vous êtes si bonne, si indulgente... et puis d'autres qualités; vous ne tenez pas aux cachemires, vous entendez l'économie d'un ménage.

ESTELLE.

Avec un époux millionnaire, c'est une qualité inutile, et je n'aurais su que faire de votre fortune, tandis que ma sœur vous en fera honneur, et votre maison sera tenue à merveille. Un financier et une jolie femme, c'est la recette et la dépense.

BONNEMAIN.

Eh! sans doute; mais...

ESTELLE.

Allons, mon cher beau-frère, vous êtes un ingrat, vous ne sentez pas tout votre bonheur.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE, à Bonnemain.

Monsieur, voici une lettre qui arrive.

BONNEMAIN.

Encore un autre inconvénient. Depuis hier, la petite poste me ruine; passe encore si ce n'étaient que des compliments, mais des lettres anonymes qu'on me fait payer comme des lettres de félicitations, c'est le même prix.

ESTELLE.

C'est qu'elles ont souvent la même valeur; mais vous êtes bien bon de faire attention à cela.

BONNEMAIN, qui a lu sa lettre.

Qu'est-ce que je disais?.... encore une.... (Lisant.) « Monsieur, j'apprends en province, où je suis en ce moment, que vous allez épouser mademoiselle de Saint-André... J'espère, si vous êtes homme d'honneur, que vous suspendrez ce mariage jusqu'à l'explication que je désire avoir avec vous.... Si j'emprunte une main étrangère, et si je ne signe point ce billet, c'est à cause de

votre beau-père, dont je ne veux pas être connu; mais je pars presqu'en même temps que ma lettre, et je serai à Paris le 8. » Qu'est-ce que cela veut dire?

ESTELLE.

C'est une plaisanterie, une mystification.

BONNEMAIN.

Je l'ai bien vu tout de suite; mais voilà une plaisanterie de bien mauvais genre; ça sent bien la province, et cela me ferait croire...

ESTELLE.

Allons donc! n'allez-vous pas y penser? est-ce que ça en vaut la peine?

BONNEMAIN.

Non, certainement. (Réfléchissant.) Le 8, c'est le 8 qu'il doit arriver; par bonheur, nous sommes aujourd'hui le 7; mais c'est égal, cette lettre-là va me tourmenter toute la journée. Et ma femme qui ne se dépêche pas; on nous attend à la municipalité; le maire va s'impatienter, et nous courons risque de n'être mariés que par l'adjoint.

ESTELLE.

Air : *Tenez, moi, je suis un bon homme.*

Pourvu qu'enfin on vous marie.

BONNEMAIN.

Mais dans le salon d'où j'accours,
On fait mainte plaisanterie,
On fait même des calembours.
(A part.)
« Pour l'époux quel fâcheux présage,
» Disaient tout bas quelques témoins,
» De commencer son mariage
» Avec le secours des adjoints! »

Ah! voici enfin madame de Saint-André, ma belle-mère.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS; MADAME DE SAINT-ANDRÉ, sortant de la chambre à droite.

MADAME DE SAINT-ANDRÉ.

Eh bien! Estelle, que faites-vous là? allez donc retrouver votre sœur: ne la laissez pas seule. Pauvre enfant! dans un jour comme celui-ci, elle a besoin d'être entourée de sa famille.

ESTELLE.

Oui, maman. (Elle rentre dans la chambre à droite.)

MADAME DE SAINT-ANDRÉ, d'un air mélancolique.

Bonjour, mon cher Bonnemain; vous me voyez dans un état... je conçois votre bonheur, votre ivresse; mais moi, je ne peux pas m'habituer à l'idée de cette séparation; je suis sûre que j'ai les yeux rouges.

BONNEMAIN.

Du tout, ils sont vifs et brillants; et vous avez un teint charmant.

MADAME DE SAINT-ANDRÉ.

C'est qu'il faut bien prendre sur soi; mais c'est égal, pour une mère, il est si terrible de quitter son enfant... ah! mon cher ami! c'est le jour le plus malheureux de ma vie!

BONNEMAIN.

C'est agréable pour moi; ça et les lettres anonymes...

MADAME DE SAINT-ANDRÉ.

Je ne dis pas cela pour vous, mon gendre; certainement ma fille aura une existence superbe; une voiture, de la considération, l'amour que vous avez pour elle, un hôtel à la Chaussée d'Antin, et une loge à tous les théâtres; mais c'est moi qui suis à plaindre!

BONNEMAIN.

Du tout, belle-mère, du tout, vu que vous ne quitterez pas votre fille, et que vous partagerez son bonheur.

MADAME DE SAINT-ANDRÉ.

Ah! oui, n'est-ce pas? promettez-moi de la rendre bien heureuse, je vous confie son avenir.

Air : *Il me faudra quitter l'empire.*

Elle est naïve autant qu'elle est jolie :
Ménagez-la ; que sur ses volontés
Jamais chez vous rien ne la contrarie,
Que ses désirs soient toujours écoutés :
Qu'en tous vos soins la complaisance brille,
Que jamais rien ne lui soit reproché,
Soyez sans cesse à lui plaire attaché,
Car avant tout le bonheur de ma fille.

BONNEMAIN.

Et puis le mien par-dessus le marché.

A propos de cela, belle-mère, sauriez-vous ce que veut dire cette lettre que je viens de recevoir à l'instant?

MADAME DE SAINT-ANDRÉ, la parcourant.

Moi? nullement! une lettre anonyme! songe-t-on à cela? si je vous montrais celles qu'on m'a écrites sur vous.

BONNEMAIN.

Sur moi! je voudrais bien savoir...

MADAME DE SAINT-ANDRÉ.

J'ai bien d'autres choses à vous dire. Avez-vous été chez madame de Versec?

BONNEMAIN.

Et pourquoi?

MADAME DE SAINT-ANDRÉ.

Parce qu'elle ne viendra pas, si l'on ne va pas la chercher.

BONNEMAIN.

N'y a-t-il pas les garçons de la noce?

MADAME DE SAINT-ANDRÉ.

Il faut que ce soit vous-même; vous-même, entendez-vous; c'est ma sœur, la tante de votre femme.

BONNEMAIN.

Vous ne vous voyez jamais!

MADAME DE SAINT-ANDRÉ.

Dans le courant de l'année, c'est vrai; mais aux solennités de famille, aux mariages et aux enterrements, c'est de rigueur; mais allez donc, allez donc.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS; M. DE SAINT-ANDRÉ, entrant par le fond.

M. DE SAINT-ANDRÉ.

Eh bien! mon gendre, voici bien une autre affaire! vous avez si mal pris vos mesures que Collinet nous fait dire qu'il ne pourra venir ce soir, et que nous n'aurons pas d'orchestre.

MADAME DE SAINT-ANDRÉ.

Comment! on ne danserait pas?

M. DE SAINT-ANDRÉ.

A moins que nous ne trouvions des amateurs parmi les convives.

BONNEMAIN.

C'est ça, une musique d'amateurs, le jour de ses noces! joli commencement d'harmonie!

M. DE SAINT-ANDRÉ.

Mais allez donc, prenez une voiture, courez au Conservatoire, s'il le faut; on fait ces choses-là soi-même.

BONNEMAIN.

Encore un voyage! Dites-moi, ma belle-mère, ne pourriez-vous pas vous occuper de la partie musicale?

MADAME DE SAINT-ANDRÉ.

Qui? moi! dans l'état où je suis, est-ce que je le peux? est-ce que je songe à rien? est-il convenable que je quitte ma fille?

BONNEMAIN.

Dites donc; si on ne dansait pas du tout! la noce serait plus tôt finie.

M. DE SAINT-ANDRÉ.

Y pensez-vous!

MADAME DE SAINT-ANDRÉ.

Et ma fille qui a une toilette de bal délicieuse! j'aimerais mieux qu'on remît la noce à demain.

BONNEMAIN.

A demain! non pas; c'est demain le 8.

M. DE SAINT-ANDRÉ.

Et puis, la grande raison, c'est que sur les billets d'invitation que j'ai composés moi-même, il est question d'un bal; c'est imprimé.

BONNEMAIN.

Eh bien! est-ce une raison pour que cela soit vrai?

M. DE SAINT-ANDRÉ.

Oui, sans doute; et moi qui tiens scrupuleusement à la règle et à l'étiquette, vous m'avez fait commettre, depuis huit jours, plus de fautes...

BONNEMAIN.

Moi!

M. DE SAINT-ANDRÉ.

Certainement. D'abord il est question de votre mariage avec ma fille aînée, et je m'empresse d'envoyer à tous mes parents, amis et connaissances, la circulaire de rigueur, annonçant que mademoiselle Estelle de Saint-André va épouser M. Bonnemain, receveur général; j'en ai envoyé jusqu'à Lyon et à Bordeaux. Hé bien! pas du tout, monsieur n'était pas sûr.

BONNEMAIN.

Tiens! qui est-ce qui est sûr de rien? Comme si je pouvais prévoir un changement d'inclination!

AIR *des Scythes et des Amazones.*

C'est une chose à présent fort commune:
Ne voit-on pas chez nous, dans tous les rangs,
Pour l'amitié, les plaisirs, la fortune,
Changer d'idée ou bien de sentiments;
L'ambition fait tourner bien des têtes:
Enfin pourquoi voulez-vous, de nos jours,
Lorsque partout on voit des girouettes, } (*bis.*)
N'en pas trouver aussi chez les amours, }
N'en pas voir aussi chez les amours? (*bis.*)

MADAME DE SAINT-ANDRÉ.

Vous perdez là un temps précieux; partez donc.

BONNEMAIN.

Oui, ma belle-mère; oui, mon beau-père. (Allant vers la porte du fond.) Faites avancer ma voiture; il est bien temps que le mariage vienne me fixer; car depuis ce matin... (Il va à la porte de la chambre, à droite.)

MADAME DE SAINT-ANDRÉ, à Bonnemain.

Que faites-vous donc?

BONNEMAIN.

C'est que je voudrais, avant de partir, savoir où en est la toilette de ma femme.

(Il frappe à la porte.)

JULES, en dedans.

Qui est là?

BONNEMAIN, prenant une petite voix.

C'est le marié.

JULES, en dedans.

Tout à l'heure, on n'entre pas.

BONNEMAIN.

Qu'est-ce que cela signifie? ma femme n'est pas seule.

MADAME DE SAINT-ANDRÉ.

Eh! non, elle est avec sa sœur, ses femmes de chambre, et Jules, un de nos parents.

BONNEMAIN.

Qu'est-ce que c'est que M. Jules?

MADAME DE SAINT-ANDRÉ.

C'est son cousin. Quel regard vous venez de me lancer; est-ce que vous seriez jaloux? jaloux d'un enfant qui fait encore sa logique!

BONNEMAIN.

La logique!... la logique!... qu'est-ce que cela prouve? (A part.) Si cette lettre anonyme était de lui! je me défie des cousins; comme l'a dit un savant : l'hymen est un mélodrame à fracas où les petits cousins jouent le rôle de traîtres.

MADAME DE SAINT-ANDRÉ, pleurant.

Et le mari le rôle de tyran.

M. DE SAINT-ANDRÉ, à Bonnemain.

Allons donc, mon gendre, qu'est-ce que vous faites là? Je ne vous quitte pas que vous ne soyez en voiture.

BONNEMAIN.

C'est ça; le beau-père qui s'impatiente, la belle-mère qui pleure; je suis entre le feu et l'eau; allons, belle-maman, essuyez vos beaux yeux; je cours vous obéir; mais que de choses à faire!

AIR du vaudeville *du Petit Courrier*.

Nous avons d'abord Collinet;
Puis la visite à la grand'tante;
Le maire qui s'impatiente,
Et le glacier qu'on oubliait.
Ah! grand Dieu! quel ennui j'éprouve
Dans ce jour qu'on semble envier,
Il n'est pas bien sûr que je trouve
Un instant pour me marier.

(Il sort par le fond, M. de Saint-André sort avec lui.)

SCÈNE VI.

MADAME DE SAINT-ANDRÉ, ANTONINE, ESTELLE.

MADAME DE SAINT-ANDRÉ.

Je suis pour ce que j'ai dit : je crains qu'il ne soit un peu tyran. (Allant vers l'appartement à droite, dont elle ouvre la porte.) Ma fille, ma fille, je suis seule ici; tu peux y venir achever ta toilette.

ANTONINE, allant se placer devant la glace.

Si vous saviez, maman, combien je suis malheureuse? mon voile ne va pas bien du tout; il fait trop de plis...

ESTELLE.

Nous faisons cependant notre possible.

ANTONINE.

J'ai envie de n'en pas mettre.

MADAME DE SAINT-ANDRÉ, arrangeant le voile.

Impossible, le voile est indispensable; c'est l'emblème de l'innocence, de la modestie, qui convient à une jeune personne... A propos, ton mari sort d'ici.

ANTONINE, sans l'écouter.

Ah! je crois qu'il faudrait une épingle.

MADAME DE SAINT-ANDRÉ.

Il était désolé de ne pas te voir, et si tu avais été témoin de sa colère, de son impatience...

ANTONINE, sans l'écouter.

Dis donc, ma sœur, je crois que ma ceinture ne me serre pas assez la taille.

ESTELLE.

Attends, je vais voir; regardez donc, maman, comme ma sœur est bien.

ANTONINE.

Ce n'est pas sans peine.

MADAME DE SAINT-ANDRÉ, tout en arrangeant sa toilette.

Je n'ai pas besoin, ma chère amie, de te tracer la conduite que tu auras à suivre aujourd'hui : un air affable et attendri avec nos amis et nos parents, un maintien modeste et réservé avec ton mari; si cependant tu peux y mettre une nuance d'affection, cela ne sera pas mal; mais c'est comme tu voudras, parce que quelquefois la froideur sied bien à une jeune mariée; c'est meilleur ton.

ANTONINE.

Oui, maman.

MADAME DE SAINT-ANDRÉ.

Si par hasard, et comme cela arrive un jour de noce, quelques personnes t'adressaient des plaisanteries qui ne fussent pas convenables, ne t'avise pas de rougir et de baisser les yeux; c'est une grande imprudence, parce qu'on a l'air de comprendre; regarde-les au contraire d'un air étonné; cela déconcerte sur-le-champ les mauvais plaisants, et leur donne la meilleure opinion d'une jeune personne.

ANTONINE.

Ah! maman, c'est toujours ce que je fais.

MADAME DE SAINT-ANDRÉ.

Cette chère enfant!... du reste j'ai étudié le caractère de ton mari; c'est par la douceur qu'il faudra le prendre; tu en feras ce que tu voudras avec les moindres prévenances, c'est bien facile.

ANTONINE.

Oh! oui; mais vous, maman, quelle manière avez-vous prise avec mon père?

MADAME DE SAINT-ANDRÉ, baissant la voix à cause d'Estelle qui est occupée à regarder la corbeille.

Mauvaise, les attaques de nerfs.

ANTONINE.

Comment?

MADAME DE SAINT-ANDRÉ.

Moyen très-fatigant qu'on ne peut guère employer que tous les deux jours.

AIR : *Femmes, voulez-vous éprouver.*

Les nerfs n'ont jamais profité
Qu'aux gens d'une faiblesse extrême;
J'ai par malheur une santé
Peu favorable à ce système;
Mon époux, d'abord affecté,
Bien qu'en me voyant se rassure.

ANTONINE.

Moi, je n'ai pas votre santé,
Et j'en rends grâce à la nature.

MADAME DE SAINT-ANDRÉ.

Mais viens, passons au salon.

ANTONINE.

Vous ne sauriez croire ce qu'il m'en coûte d'aller recevoir tant de félicitations à la fois, et puis il y a peut-être des personnes qui ne sont pas encore arrivées.

MADAME DE SAINT-ANDRÉ.

C'est juste, je vais voir auparavant si tout le monde y est, afin que ton entrée fasse plus d'effet.

ANTONINE, bas.

Et moi, pendant ce temps, je vais préparer mes cadeaux pour ma sœur et tous nos parents.

MADAME DE SAINT-ANDRÉ.

A merveille. Tenez-vous droite.

AIR de *Voltaire chez Ninon.*

Prends le maintien, la dignité,
Que ton nouvel état réclame;
Plus de vaine timidité,
Car à présent te voilà femme :
J'abjure mes droits aujourd'hui.

ANTONINE.

Quoi! sur moi votre pouvoir cesse?

MADAME DE SAINT-ANDRÉ.

Tu ne dépends que d'un mari.

ANTONINE.

Enfin, me voilà ma maîtresse.

(Madame de Saint-André passe dans l'appartement à gauche.)

SCÈNE VII.

ANTONINE, ESTELLE.

ESTELLE.

Que je suis heureuse, au milieu du fracas de cette journée, de me trouver seule un instant avec toi!

ANTONINE.

Ma bonne sœur, toi à qui je dois tout, car enfin, c'est un sacrifice que de me laisser marier la première; ton mariage était arrêté avec M. Bonnemain, les billets de part envoyés, je crois même qu'un journal l'avait annoncé.

ESTELLE, riant.

C'est pour cela que ça n'a pas eu lieu! mais tu ne me dois pas de reconnaissance, car, s'il faut te dire la vérité, ce mariage-là m'aurait rendue bien malheureuse. Je te remercie de m'avoir enlevé ma conquête; c'est un service d'amie.

ANTONINE.

Qui ne m'a rien coûté. Il est si joli de porter des diamants pour la première fois!

ESTELLE.

AIR : *Voulant par ses œuvres complètes.*

Dans une heure l'hymen t'engage,
Tu m'oublieras près d'un époux.

ANTONINE.

Peux-tu tenir un tel langage?
Quelle différence entre vous!
Songe donc qu'en cette demeure,
Toujours auprès de toi, voici
Dix-huit ans que je t'aime, et lui,
Je vais commencer dans une heure.

ESTELLE.

Pauvre sœur! Fasse le ciel que cela dure longtemps!

ANTONINE.

Et pourquoi pas? avec un mari qui est riche et qui ne me refuse rien. Je ferai des toilettes magnifiques, j'irai dans le monde, je serai admirée, enviée; est-ce qu'il est d'autres plaisirs? Quant à moi, dans mes rêves, je me suis toujours représenté le bonheur entouré de cachemires et étincelant de pierreries.

ESTELLE.

C'est singulier! ce n'est pas l'idée que je m'en faisais.

ANTONINE.

Oh! toi, tu n'as pas d'ambition, c'est une qualité qui te manque, et puis une tête trop romanesque; tu t'imagines qu'il faut être folle de son mari.

ESTELLE, souriant.

Chacun a ses travers.

ANTONINE.

Tu me rendras la justice de dire que j'ai respecté tes erreurs, et si jamais Frédéric reparaît... il faudra bien qu'il t'épouse... Un jeune homme charmant... je ne dis pas non... l'ami de notre enfance, mais qui n'a pas de fortune, et puis qui demeure à Bordeaux. Comment veux-tu qu'on se marie par correspondance? Mais, sois tranquille; je lui ferai avoir une place à Paris, par le crédit de mon mari, et un receveur doit en avoir.

ESTELLE, l'embrassant.

Que tu es bonne!

ANTONINE.

Pauvre sœur! ça ne sera jamais bien considérable, tu ne seras pas heureuse, tandis que moi,

AIR de *la Robe et les Bottes.*

J'aurai toujours un brillant entourage.

ESTELLE.

Moi, le bruit n'est pas de mon goût.

ANTONINE.

J'aurai des gens, un superbe équipage.

ESTELLE.

Moi, l'amour qui tient lieu de tout.

ANTONINE.

Sans mon époux, au bal j'irai sans cesse.

ESTELLE.

Moi je serai près du mien, nous aurons,
Moi, le bonheur;

ANTONINE.

Moi, la richesse.

ESTELLE.

Dans quelque temps nous compterons.

ANTONINE, lui donnant un écrin.

En attendant, reçois ce gage d'amitié et de souvenir ; c'est mon présent de noces.

ESTELLE.

C'est trop beau ! tu t'es ruinée.

ANTONINE.

Oh ! c'est avec l'argent de mon mari. Je suis bien fâchée de ne te donner qu'une parure en turquoises ; mais tu sais que, vous autres demoiselles, ne portez pas de diamants.

ESTELLE, souriant.

C'est juste ; il n'y a que vous autres femmes mariées.

ANTONINE.

Fais-moi le plaisir d'avertir mes petits cousins, mes cousines ; j'ai aussi des cadeaux pour eux.

ESTELLE.

Voici déjà notre cousin Jules, et je vais t'envoyer nos bonnes amies.

(Elle entre dans la chambre à gauche.)

SCÈNE VIII.

JULES, sortant de l'appartement à droite ; ANTONINE.

ANTONINE, toujours devant la glace, et se regardant avec complaisance.

Ah ! vous voilà, Jules, approchez... Je n'ai jamais eu de robe aussi bien faite.

JULES.

C'est donc aujourd'hui, ma cousine, que l'on va vous marier ?

ANTONINE, de même.

Dans une heure je vais jurer à M. Bonnemain de l'aimer toute la vie, et si mes parents l'avaient voulu, je l'aurais juré à un autre. Dites-moi, Jules, comment me trouvez-vous ?

JULES.

Mais très-bien, ma cousine, comme à l'ordinaire.

ANTONINE.

Rien de plus ! Je suis bien bonne de lui demander... comme si un petit garçon s'y connaissait. Je ne sais pas ce que vous avez fait aujourd'hui de votre goût et de votre amabilité, mais vous êtes d'un maussade...

JULES.

C'est que j'ai du chagrin.

ANTONINE.

Aujourd'hui, c'est très-mal ; vous auriez bien pu remettre à un autre jour, par amitié pour moi... (Gaiement et en confidence.) Dites donc, Jules... j'espère que vous avez fait des couplets pour mon mariage.

JULES.

Non, ma cousine.

ANTONINE.

C'est joli ! Comment, vous en avez chanté à la noce de madame Préval ! et pour la mienne... c'est bien la peine d'avoir un poëte dans sa famille. Qu'est-ce que vous faites donc au collége ? Mais si vous voulez, il est encore temps ; mettez-vous à l'ouvrage, vite un impromptu.

AIR : *Comme il m'aimait.*

Dépêchez-vous, (*bis.*)
Car déjà la journée avance.

JULES.

Que dire ?

ANTONINE.

Ce qu'ils disent tous.
Comme eux, célébrez mon époux,
Son bonheur et son opulence,
Ma candeur et mon innocence...
Dépêchez-vous. (*bis.*)

JULES.

Moi, célébrer ce mariage ! ça me serait impossible.

ANTONINE.

Et pour quelle raison ?

JULES.

Je ne sais, je ne puis vous dire... mais je suis au désespoir.

ANTONINE.

Comment ! vous pleurez ?

JULES.

C'est plus fort que moi, ça m'étouffe...

ANTONINE, avec douceur.

Il se pourrait ! Allons, Jules, vous êtes un enfant, et je ne suis pas contente de vous ; aussi je ne devrais pas vous donner ce cadeau que je vous destinais.

JULES.

Un présent de vous, oh Dieu ! Qu'est-ce que c'est ? Une montre !

ANTONINE.

Oui, Monsieur, à répétition, et j'espère que vous la garderez toujours.

JULES.

Ah ! oui, toujours ; elle m'aidera à compter les instants que vous passerez auprès d'un autre.

ANTONINE.

Encore ! Jules, Jules, je vous en prie, quittez cet air triste et sentimental ; voulez-vous donc être remarqué et me causer du chagrin ?

JULES, essuyant ses yeux.

Moi ! plutôt mourir, et je m'efforcerai pour vous faire plaisir. (A part.) Allons, il faut encore que je sois gai ; est-on plus malheureux !

SCÈNE IX.

Les Précédents; Parents et Amis, arrivant par le fond; Monsieur et Madame de SAINT-ANDRÉ, sortant de l'appartement à gauche pour les recevoir.

CHOEUR.

Air de *Léocadie.*

Pour célébrer l'hymen qui vous engage,
Nous venons tous, en bons parents;
Ah! quel beau jour qu'un jour de mariage,
Quand l'amour reçoit nos serments!

SCÈNE X.

Les Précédents; BONNEMAIN, arrivant par le fond.

BONNEMAIN.

Eh bien! eh bien! qu'est-ce que vous faites donc? On nous attend... j'ai cru que je n'en finirais pas! la rue est encombrée de voitures et de curieux. (A part.) A chaque personne qui me saluait, je croyais voir mon jeune homme, d'autant plus qu'en bas on vient de me remettre une seconde lettre de la même écriture... maintenant il arrive le 7... suite de la mystification; qu'est-ce que cela signifie!

M. DE SAINT-ANDRÉ, qui, pendant cet *a parte*, a salué tous les gens de la noce.

Eh bien! mon gendre, on peut donc partir?

BONNEMAIN.

Oui, sans doute, tout est terminé, ce n'est pas sans peine; nous aurons ce soir notre grand'tante; quant à l'orchestre, ce n'est pas sûr; mais on me fait espérer un suppléant de Collinet, un galoubet adjoint.

ANTONINE.

Comment! Monsieur, pas d'orchestre?

BONNEMAIN, avec satisfaction.

Qu'est-ce que je vois?

MADAME DE SAINT-ANDRÉ.

Vous êtes ébloui.

JULES, à part.

C'est un fait exprès; elle n'a jamais été plus jolie.

BONNEMAIN.

Oui, certainement, tant d'attraits, de grâces, de diamants!

ANTONINE.

Pas d'orchestre! et vous n'y avez pas couru sur-le-champ?

BONNEMAIN.

Comme si je pouvais être partout! Tout à l'heure encore, le maire m'a fait dire qu'il allait s'en aller.

MADAME DE SAINT-ANDRÉ.

Eh bien! partons à l'instant même. (Aux personnes de la noce.) Messieurs, la main aux dames.

BONNEMAIN.

Un instant, beau-père, et le déjeuner! moi qui meurs de faim, après l'exercice que j'ai fait.

M. DE SAINT-ANDRÉ.

Y pensez-vous? un jour de noce, le marié ne mange jamais... ce n'est même pas convenable.

BONNEMAIN.

Et on appelle cela le plus beau jour de la vie!

MADAME DE SAINT-ANDRÉ.

Occupons-nous de notre départ... Il faut que rien ne gêne la mariée, pour qu'elle puisse déployer de l'aisance et des grâces. (A Bonnemain.) Prenez son châle, son mouchoir, son éventail...

BONNEMAIN.

Avec tout cela il me sera impossible de donner la main à ma femme.

FINAL.

Quatuor *du Barbier de Séville*, de Rossini.

M. et MADAME DE SAINT-ANDRÉ.

Suivant l'ordre ordinaire,
A ma fille d'abord { je dois / il doit } donner la main;
Vous, mon gendre, à la belle-mère:
Allons, partons soudain.

BONNEMAIN.

Attendez, quelle erreur!
Il manque à la future
La fleur d'oranger de rigueur.

ANTONINE.

Mais à quoi bon? pour gâter ma coiffure!
Cela sied mal, c'est une horreur!

MADAME DE SAINT-ANDRÉ.

C'est un emblème utile et nécessaire.

ANTONINE.

Qui ne dit rien; c'est bon pour le vulgaire.

M. DE SAINT-ANDRÉ.

Vous vous trompez, ça dit beaucoup, ma chère;
Et je le veux.

ANTONINE.

Dieux! que c'est ennuyeux!

MADAME DE SAINT-ANDRÉ.

Allons, ma fille, obéis à ton père.

ENSEMBLE.

ANTONINE, pleurant de dépit.

Il faut donc se taire,
Hélas! hélas! ma mère

MADAME DE SAINT-ANDRÉ, arrangeant sa coiffure.

Mais je vais ici l'arranger de manière
Que, je t'en réponds, on ne le verra pas.

ANTONINE.

Je suis en colère.

BONNEMAIN, s'avançant près d'elle.

Permettez, ma chère...

ANTONINE, à Bonnemain.

Vous voyez, c'est vous qui seul en êtes cause.

MADAME DE SAINT-ANDRÉ, de même.

Vous auriez bien pu vous taire, je suppose.

BONNEMAIN.

C'est aussi trop fort, tout le monde m'accable.

ENSEMBLE.

ANTONINE et MADAME DE SAINT-ANDRÉ.

Non, je n'eus jamais plus d'ennui
Qu'aujourd'hui.
Ce bruit, ce fracas, c'est si désagréable.
Quel ennui
Qu'un jour pareil à celui-ci!

M. DE SAINT-ANDRÉ et ESTELLE.

Dieux! quel doux moment! comme c'est agréable!
Quel beau jour qu'un jour pareil à celui-ci!

BONNEMAIN.

Dieux! quel doux aveu! pour moi c'est agréable.
Non, je n'eus jamais plus d'ennui
Qu'aujourd'hui.

TOUS.

C'est donc aujourd'hui que l'hymen vous engage;
L'amour vous promet les plus heureux instants.
Ah! quel heureux jour qu'un jour de mariage,
Surtout quand l'amour a reçu nos serments!
Partons, on attend, partons à l'instant même,
Partons en chantant et l'hymen et l'amour.

ENSEMBLE.

LE CHOEUR, M. DE SAINT-ANDRÉ, ESTELLE.

Quel bonheur suprême!
Ah! pour vous quel beau jour!

JULES, MADAME DE SAINT-ANDRÉ, ANTONINE, BONNEMAIN.

Quel dépit extrême!
Mais il faut se contraindre, il faut sourire même;
Non, je n'eus jamais plus d'ennui qu'en ce jour!
Pour nous quel beau jour!

(M. de Saint-André donne la main à Antonine, M. Bonnemain la donne à madame de Saint-André; Jules prend celle d'Estelle: ils sortent par la porte du fond; toute la noce les suit et défile après eux.)

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

FRÉDÉRIC, seul, entrant par le fond.

Toutes les portes ouvertes, et voici trois pièces que je traverse sans trouver personne; toute la société est donc établie ailleurs, car il règne ici un air de fête: des arbres verts sur l'escalier, des voitures dans la cour; et le concierge lui-même a un bouquet à la boutonnière.

(On entend chanter en chœur dans l'appartement à gauche.)

Sans l'hymen et les amours,
Franchement, la vie
Ennuie;
Sans l'hymen et les amours,
Peut-on passer d'heureux jours?

Justement, on est dans la salle à manger, et il faut qu'il y ait quelque repas de famille; car, Dieu me pardonne, on chante des couplets.

(On entend encore chanter: Sans l'hymen, etc. A la fin, on crie bravo! à la santé de la mariée! et on applaudit.)

SCÈNE II.

FRÉDÉRIC; M. DE SAINT-ANDRÉ, sortant de l'appartement à gauche.

M. DE SAINT-ANDRÉ.

Je ne sais pas ce que je fais aujourd'hui, oublier mes couplets; je les ai laissés sur la table, et tous les convives qui m'attendent; c'est d'une inconvenance.

(Il va les chercher sur une petite table qui est de l'autre côté du théâtre.)

FRÉDÉRIC.

Que vois-je? monsieur de Saint-André!

M. DE SAINT-ANDRÉ.

Je ne me trompe pas, c'est ce cher Frédéric, mon ancien pupille! tu arrives donc de Bordeaux?

FRÉDÉRIC.

A l'instant même, et je viens de descendre ici en face, à l'hôtel d'Espagne.

M. DE SAINT-ANDRÉ.

Cela se trouve à merveille; je t'invite, tu seras des nôtres.

FRÉDÉRIC.

Que voulez-vous dire?

M. DE SAINT-ANDRÉ.

Nous sortons de l'église et de la municipalité.

FRÉDÉRIC.

O ciel! il se pourrait! la noce a donc été avancée?

M. DE SAINT-ANDRÉ.

Sans doute, j'ai brusqué les choses; nous épousons une recette générale, on n'avait pas envie de manquer cela, nous sommes encore à table. (On entend dans la coulisse appeler: Monsieur de Saint-André, monsieur de Saint-André!) Et l'on m'attend; mais dans l'instant je suis à toi. Voilà, voilà.

(Il rentre dans l'appartement à gauche.)

SCÈNE III.

FRÉDÉRIC, seul.

Il est donc vrai! il n'y a plus de doute; et j'aurai fait deux cents lieues pour arriver au moment où la perfide s'unit à un autre. Monsieur de Saint-André m'avait bien écrit que sa fille aînée allait épouser, à la fin du mois, M. Bonnemain, un receveur général.

AIR: *Depuis longtemps j'aimais Adèle.*

A cette funeste nouvelle
Dont mon cœur, hélas! a frémi,
Pour réclamer la main d'Estelle,
J'ai tout quitté, je suis parti.
Mais, malgré ma course rapide,
Pour arriver j'aurai mis plus de temps
Qu'il n'en fallut à la perfide
Pour oublier tous ses serments.

Et dans quel moment viens-je d'apprendre sa trahison? lorsque la fortune me souriait, lorsqu'un opulent héritage me permettait de rendre heureuse celle que j'aimais. Amour, richesses, j'apportais tout à ses pieds : et je la trouve au pouvoir d'un autre, elle qui avait juré de m'aimer toujours, de résister même aux ordres de sa famille. Mais que dis-je? peut-être a-t-elle été contrainte; peut-être la violence seule a pu la décider! Ah! s'il en est ainsi! Je trouverais bien encore le moyen de la soustraire à mon rival; il a dû recevoir deux lettres de moi; et puisqu'il n'en a tenu compte, aujourd'hui même, sa vie ou la mienne... Qui vient là? modérons-nous, et tâchons de savoir la vérité.

SCÈNE IV.

FRÉDÉRIC, à l'écart; BONNEMAIN, sortant de l'appartement à gauche.

BONNEMAIN.

Ah! j'ai besoin de prendre l'air; la fatigue, le vin de Champagne et le bonheur, tout ça porte à la tête; et puis à table, nous sommes si serrés! il a fallu faire place à douze convives inconnus, tous parents, sur lesquels on ne comptait pas; on est obligé de manger de côté, je ne vois ma femme que de profil, et je tourne le dos aux trois quarts de la famille.

FRÉDÉRIC.

C'est quelqu'un de la noce, prenons des informations.

BONNEMAIN, apercevant Frédéric.

Ah! mon Dieu! encore un convié du côté de ma femme.

FRÉDÉRIC.

Il paraît, Monsieur, qu'on sort de table?

BONNEMAIN.

Ce n'est pas sans peine; il y a quatre heures que nous y sommes. Le père de la mariée, qui, au dessert, a chanté à sa fille une chanson en douze couplets sur l'air : *Femmes, voulez-vous éprouver?* Et quelle chanson! de la poésie de famille. Dieu! quelle journée! Et madame de Saint-André qui, au premier couplet, s'est mise à pleurer, croyant qu'il n'y en aurait que deux ou trois; mais comme ça se prolongeait indéfiniment et que la position n'était pas tenable, elle a jugé à propos de se trouver mal; et dans ce moment on est occupé à la desserrer; ç'a été le bouquet, et j'en ai profité pour sortir un instant.

FRÉDÉRIC.

J'étais absent lorsque ce mariage a été arrangé; et comme vous me semblez être au fait, dites-moi un peu, quelle espèce d'homme est-ce que le marié?

BONNEMAIN, embarrassé.

Monsieur, c'est un homme qui... que... certainement... enfin, un homme de mérite; et, quant à ses qualités, vous les trouverez dans l'Almanach royal, page 390.

FRÉDÉRIC.

Et croyez-vous que la jeune personne ait consenti de son plein gré à cette alliance?

BONNEMAIN.

Oui, Monsieur, oui, sans doute; mais oserais-je vous demander, Monsieur, pourquoi toutes ces questions?

FRÉDÉRIC.

Pourquoi? Je n'y tiens plus! Apprenez, Monsieur, que je l'aimais, que je l'adorais, qu'elle avait juré de me garder sa foi.

BONNEMAIN, stupéfait.

Comment!

FRÉDÉRIC.

AIR du *Ménage de garçon.*

Voulant d'abord chercher querelle
A cet époux qu'on lui donnait,
J'allais lui brûler la cervelle.

BONNEMAIN, à part.

C'est cela seul qui me manquait,
Et c'est mon jeune homme au billet.

FRÉDÉRIC.

Mais je renonce à cette envie.

BONNEMAIN, à part.

Ah! pour moi, quel joli métier,
Si le plus beau jour de ma vie
Allait en être le dernier!

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

Monsieur le marié! monsieur le marié!

BONNEMAIN.

Veux-tu te taire!

LE DOMESTIQUE.

Monsieur le marié, on vous attend.

FRÉDÉRIC.

Qu'entends-je? quoi! Monsieur, vous seriez...

BONNEMAIN, à Frédéric.

Oui, Monsieur, c'est moi qui suis le marié. (A part.) Voilà un monsieur que je ne recevrai jamais chez moi, et je suis bien aise d'être averti; c'est le premier bonheur qui m'arrive aujourd'hui.

LE DOMESTIQUE.

Monsieur, madame vous attend pour commencer le bal.

BONNEMAIN.

J'y vais, j'y vais. (On entend les violons qui jouent la valse de Robin des bois.) Aussi bien, j'entends les vio-

lons ; c'est étonnant comme j'ai envie de danser ! (Il rentre dans l'appartement à gauche, dont il ferme la porte ; et l'air de valse qu'on entend du salon continue pendant toute la scène suivante.)

SCÈNE VI.

FRÉDÉRIC, seul.

Il faut partir, et sans lui avoir dit adieu ; mais je veux qu'elle sache tout ce que j'avais fait pour mériter sa main. (Il se met à une table, qui se trouve à la droite du théâtre, et écrit.) Apprenons-lui que ma fortune, mon rang dans le monde... c'est cela. Mais comment lui faire remettre ce billet ? (Apercevant Antonine qui sort de l'appartement à gauche.) Quel bonheur ! voici sa sœur. (Il ploie vivement son billet.)

SCÈNE VII.

FRÉDÉRIC, à la table, ANTONINE.

ANTONINE, d'un air de mauvaise humeur.

Je suis d'une colère ! j'étais dans le grand salon à attendre, et la contredanse a commencé sans que mon mari vînt m'offrir la main ; de dépit je me suis levée, et je suis sortie, d'autant que toutes ces demoiselles avaient un air enchanté, et jouissaient de mon embarras. (Apercevant Frédéric,) Il se pourrait ! monsieur Frédéric ! que je suis contente de vous voir ! nous parlions de vous ce matin ; et quelle sera la surprise de ma sœur ! sait-elle que vous êtes ici ?

FRÉDÉRIC, vivement.

N'en parlons plus. J'ai à réclamer de votre amitié un dernier service.

ANTONINE.

Quel est-il ?

FRÉDÉRIC.

Dans quelques instants, j'aurai quitté Paris, et pour toujours... Je ne reverrai plus ni vous, ni votre sœur ; mais daignez vous charger pour elle de ce billet.

ANTONINE.

Mais qu'avez-vous donc ? pourquoi ne pas rester ?

FRÉDÉRIC.

Pourquoi ?... (Apercevant Bonnemain qui sort de l'appartement à gauche.) Adieu, adieu, je suis le plus malheureux des hommes.

(Il sort par le fond.)

SCÈNE VIII.

ANTONINE, BONNEMAIN.

BONNEMAIN, à part, en entrant.

Et moi donc !... qu'est-ce que je suis ? je vous le demande.

ANTONINE, l'apercevant.

Ah ! vous voilà, Monsieur ! vous êtes bien aimable. (Elle serre dans son corset le billet qu'elle tenait à la main.) Vous venez enfin me chercher pour danser, il est temps, au moment où la contredanse finit.

BONNEMAIN.

Madame, il ne s'agit pas de cela. Quelle est, s'il vous plaît, cette lettre que vous venez de recevoir ?

ANTONINE, étonnée.

Comment !

BONNEMAIN.

Oui, que je vous ai vue cacher avec tant de soin.

ANTONINE.

Ah !... ce billet que m'a remis Frédéric ?

BONNEMAIN, cachant sa colère.

Précisément... (A part.) Je ne sais comment m'y prendre... Quand on entre en ménage, et qu'on n'est pas encore fait aux explications conjugales... (Haut.) Ma chère amie, ne pourrais-je pas savoir ce qu'il contient ?

ANTONINE, froidement.

Impossible, il n'est pas pour vous.

BONNEMAIN, toujours avec une colère concentrée.

Je m'en doute bien, mais n'importe, je voudrais le voir.

ANTONINE.

Je voudrais le voir !... Qu'est-ce que c'est que ce ton-là ? Un jour comme celui-ci !... Sachez, Monsieur, que je ne vous laisserai point prendre de mauvaises habitudes ; et puisque vous parlez ainsi, vous ne le verrez pas.

BONNEMAIN.

Vous ne pensez pas, ma chère amie, que je pourrais l'exiger.

ANTONINE.

Maman ! maman ! il exige !...

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS, MADAME DE SAINT-ANDRÉ, M. DE SAINT-ANDRÉ, JULES.

MADAME DE SAINT-ANDRÉ, avec indignation.

Déjà !... et tu pleures !

JULES.

Ma cousine qui pleure ! qu'est-ce qu'elle a donc ?

ANTONINE, pleurant.

C'est monsieur.

BONNEMAIN.

C'est madame.

M. DE SAINT-ANDRÉ, à Bonnemain.

Comment ! mes enfants, vous commencez votre bonheur par une querelle.

BONNEMAIN.

Mais, beau-père!

M. DE SAINT-ANDRÉ.

Y pensez-vous, mon gendre? le premier jour? ce n'est pas l'usage.

ANTONINE.

C'est monsieur qui, au lieu de m'offrir sa main pour la première contredanse, m'a laissée toute seule; moi, qui avais refusé trente invitations.

MADAME DE SAINT-ANDRÉ.

C'est affreux!

JULES.

C'est indigne!

MADAME DE SAINT-ANDRÉ.

Ma pauvre fille! devais-tu t'attendre à ce manque d'égards?

BONNEMAIN.

Mais permettez donc; j'ai couru dans tous les salons.

M. DE SAINT-ANDRÉ.

Fi! mon gendre, cela ne se fait pas.

ANTONINE.

Et quand je suis assez bonne pour lui pardonner, monsieur a des procédés affreux; il prétend voir un billet qu'on vient de me remettre.

MADAME DE SAINT-ANDRÉ.

J'espère que tu n'as pas cédé?

ANTONINE.

Oh! non, maman.

MADAME DE SAINT-ANDRÉ.

C'est bien, il ne faut pas compromettre son avenir; mais moi, c'est différent, tu vas me confier cette lettre.

ANTONINE.

Non, maman; je ne puis la donner qu'à ma sœur.

MADAME DE SAINT-ANDRÉ.

C'est la même chose, allons la trouver. Pauvre enfant! c'est un ange de douceur! et quelle tenue! quels principes! (A Bonnemain.) Et vous avez eu le cœur de la chagriner? (Pleurant.) Dieu! quel avenir pour une mère!

ANTONINE, pleurant aussi.

Maman, calmez vous.

BONNEMAIN.

Ma belle-mère, si vous ne pleuriez qu'après...

MADAME DE SAINT-ANDRÉ.

Fi! Monsieur, vous êtes un tyran.

BONNEMAIN.

Allons, la voilà partie.

MADAME DE SAINT-ANDRÉ.

Viens, ma chère Antonine; certainement, si j'avais pu prévoir... mais il te reste l'amitié et les conseils d'une mère. (Elle emmène Antonine, elles entrent ensemble dans l'appartement à droite.)

BONNEMAIN, les regardant sortir.

Ses conseils! c'est fini, elle va tout brouiller. (A M. de Saint-André.) J'espère au moins, beau-père, que vous me rendrez justice.

M. DE SAINT-ANDRÉ.

Écoutez, mon gendre, je suis là dedans tout à fait désintéressé; mais franchement vous avez tort, je dirai même plus, tous les torts sont de votre côté.

(Il rentre dans l'appartement.)

SCÈNE X.

JULES, BONNEMAIN.

BONNEMAIN.

Est-ce que ce sera toujours comme ça? Autant qu'on peut juger d'un livre par la première page, en voici un qui s'annonce d'une manière... J'aimerais mieux que ma femme n'eût pas de dot, et fût orpheline! J'y gagnerais cent pour cent, j'aurais la famille de moins.

JULES, qui a regardé autour de lui si personne ne venait, s'approche de Bonnemain, et lui dit, à voix basse:

Monsieur, ça ne se passera pas ainsi.

BONNEMAIN.

Hein! que me veut encore celui-là?

JULES.

Apprenez, Monsieur, que, parmi ses parents, ma cousine trouvera des défenseurs, et je vous demanderai pourquoi vous vous permettez de la chagriner ainsi.

BONNEMAIN.

Il faut peut-être que je la remercie de ce qu'elle ne m'aime pas.

JULES, avec joie.

Comment! Monsieur, il serait possible! ce serait pour cela!

BONNEMAIN.

Précisément.

JULES, cherchant à cacher sa joie.

Eh mais! il n'y a pas de quoi vous fâcher ni vous mettre en colère. Voyez-vous, mon cher cousin, il ne faut pas vous décourager; cela viendra peut-être, sans compter que les apparences sont trompeuses.

BONNEMAIN.

Ah! vous appelez cela des apparences! Un jeune homme qui l'aimait avant son mariage, et qui ici, devant moi, lui a remis un billet.

JULES.

Que dites-vous?

BONNEMAIN.

J'étais là, je l'ai vu.

JULES, vivement.

Il se pourrait! et vous êtes resté aussi calme! aussi tranquille! A votre place, je l'aurais tué.

BONNEMAIN.

A la bonne heure, au moins, en voilà un qui prend mes intérêts.

Air de *l'Artiste*.

Beau-père, belle-mère,
M'en veulent, je le croi;
Et la famille entière
Se ligue contre moi.
Lorsque chacun me blâme,
Quel serait mon destin,
Si par bonheur ma femme
N'avait pas un cousin.

JULES.

Non, je n'aurais jamais pensé que ma cousine fût capable d'une telle perfidie. Certainement, je croyais, comme vous me le disiez tout à l'heure, qu'elle ne vous aimait pas, qu'elle n'aimait personne; mais supposer qu'elle a une autre inclination, c'est une horreur, c'est une indignité.

BONNEMAIN.

N'est-ce pas? c'est le seul de la famille. Allons, allons, jeune homme, calmez-vous. (A part.) En voilà un du moins que je peux recevoir chez moi sans danger. (Lui prenant la main.) Mon cousin, mon cher cousin, vous êtes le seul qui m'ayez témoigné une amitié véritable, et j'espère bien que vous me ferez le plaisir de venir souvent chez nous, et de regarder ma maison comme la vôtre. Vous me le promettez?

JULES.

De tout mon cœur.

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENTS; MADAME DE SAINT-ANDRÉ, ANTONINE, ESTELLE, qui tient la lettre de Frédéric à la main. Ils sortent tous de l'appartement à droite.

MADAME DE SAINT-ANDRÉ, ESTELLE et ANTONINE.

Où est-il? où est-il? ce cher Frédéric!

BONNEMAIN.

Et de qui parlez-vous donc?

MADAME DE SAINT-ANDRÉ.

De cet estimable, cet excellent jeune homme; celui qui tout à l'heure a remis ce billet à Antonine.

ESTELLE.

Ce cher Frédéric!

ANTONINE.

Ce pauvre garçon!

BONNEMAIN.

Eh bien! par exemple!

MADAME DE SAINT-ANDRÉ.

Par malheur il n'a pas laissé son adresse.

ESTELLE.

Eh! mon Dieu! non, et comment lui faire savoir...

MADAME DE SAINT-ANDRÉ.

Mon gendre l'a vu, il lui a parlé, peut-être sait-il où il demeure.

BONNEMAIN.

Et pourquoi faire, s'il vous plaît?

ANTONINE.

Il doit être si malheureux dans ce moment!

MADAME DE SAINT-ANDRÉ.

Il faut que nous le voyions.

BONNEMAIN, à Jules.

C'est fini, la famille est timbrée.

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENTS, M. DE SAINT-ANDRÉ.

M. DE SAINT-ANDRÉ.

Eh bien! vous ne l'avez pas trouvé? mais, par bonheur, je me rappelle maintenant qu'en arrivant, il m'a dit qu'il venait de descendre à l'hôtel d'Espagne.

MADAME DE SAINT-ANDRÉ.

C'est ici en face; il faut y envoyer.

ANTONINE.

Jules nous rendra ce service.

JULES.

Du tout, madame.

ANTONINE.

Est-il peu obligeant!

M. DE SAINT-ANDRÉ.

Eh bien, mon gendre, courez-y sur-le-champ.

BONNEMAIN.

Celui-là est trop fort; se moquer de moi à ce point!

M. DE SAINT-ANDRÉ.

Vous ne savez donc pas ce qui arrive? Frédéric était chez un négociant de Bordeaux, qui n'avait pas d'enfants.

ESTELLE.

Et qui l'avait pris en amitié.

M. DE SAINT-ANDRÉ,

Car, ce cher Frédéric, tout le monde l'aime.

MADAME DE SAINT-ANDRÉ et ANTONINE.

C'est bien vrai.

ESTELLE.

Et en mourant il lui a laissé toute sa fortune.

M. DE SAINT-ANDRÉ.

Cinquante mille livres de rente; le voilà plus riche que vous.

BONNEMAIN.

Eh bien! par exemple! n'allez-vous pas lui donner votre fille?

M. DE SAINT-ANDRÉ.

Oui, sans doute.

BONNEMAIN.

La tête n'y est plus; et lui qui ce matin parlait

de girouettes! a-t-on jamais vu un beau-père l'être à ce point-là?

ESTELLE.

Vous perdez là du temps, il est peut-être parti; je vais envoyer un domestique.

(Elle sort par le fond.)

M. DE SAINT-ANDRÉ.

Ou plutôt j'y vais moi-même, et je vous l'amène; ce sera encore plus dans les convenances.

(Il sort par le fond.)

SCÈNE XIII.

MADAME DE SAINT-ANDRÉ, BONNEMAIN, JULES, ANTONINE.

BONNEMAIN, élevant la voix.

J'espère qu'à la fin on daignera m'expliquer cette étrange démarche, à moins que décidément on ne regarde un mari comme rien, et un receveur général comme zéro.

JULES, bas à Bonnemain.

Bien, bien.

ANTONINE, s'avançant.

Je me suis justifiée aux yeux de ma famille, et je pourrais m'en tenir là; mais je n'abuserai point de ce que ma position a de favorable; votre colère était absurde, vos soupçons ridicules; ils ne valent pas la peine d'être réfutés.

BONNEMAIN.

C'est égal, essayez toujours, ça ne peut pas faire de tort.

ANTONINE.

Apprenez, Monsieur, que ce n'est pas moi, mais ma sœur; c'est-à-dire, c'était bien moi, puisque c'est moi que vous avez épousée; mais c'est justement à cause de cela, parce qu'il a cru un moment, et c'est si naturel quand on aime bien!... C'est ce qui vous prouve qu'il n'y a de la faute de personne, et que c'est vous seul qui êtes coupable.

MADAME DE SAINT-ANDRÉ.

C'est clair comme le jour, et vous devez voir...

BONNEMAIN.

C'est-à-dire, j'y vois... j'y vois de confiance.

ANTONINE, bas à sa mère.

Maman, si, pour achever de le convaincre, j'essayais de me trouver mal.

MADAME DE SAINT-ANDRÉ, bas.

Impossible avec ta toilette. (Haut.) Et tenez, tenez, les voici.

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENTS, M. DE SAINT-ANDRÉ, ESTELLE, FRÉDÉRIC, ET TOUTES LES PERSONNES DE LA NOCE.

CHOEUR.

AIR : *Dans cet asile* (des EAUX DU MONT-D'OR.)

Ah! quelle ivresse!
De sa tendresse
Ce jour heureux
Comble les vœux;
Le mariage
Ici l'engage:
Quel moment
Pour le sentiment!

ANTONINE, à Bonnemain.

Aux noirs soupçons votre âme était en proie;
Vous le voyez, il adore ma sœur.

JULES.

Il aime Estelle! ah! pour moi quelle joie!

BONNEMAIN, regardant Jules.

Dieu! comme il m'aime, et comme il a bon cœur!

(Les acteurs sont rangés dans l'ordre suivant : le premier désigné tient la droite de l'acteur : M. de Saint-André, Frédéric, Estelle, madame de Saint-André, à qui on approche un fauteuil, Antonine, Bonnemain, Jules.)

BONNEMAIN.

Tout est expliqué, et, cette fois, j'en suis quitte pour la peur. Pendant qu'ils sont dans les reconnaissances, j'ai bien envie d'enlever ma femme impromptu; car, grâce au ciel, il est près de minuit, et nous touchons au lendemain du plus beau jour de ma vie. (Appelant.) Baptiste, les voitures de noce sont-elles là?

LE DOMESTIQUE.

Non, Monsieur, M. Jules les a renvoyées.

BONNEMAIN.

Encore un contre-temps! Est-ce que nous pouvons nous en aller à pied, en bas de soie, dans la neige? il ne manquerait plus que cela pour réchauffer l'hymen. Tâche de rattraper ma voiture, et avertis-moi sur-le-champ.

MADAME DE SAINT-ANDRÉ, qui, pendant ce temps, a causé avec Frédéric, son mari et ses deux filles.

J'ai peine à me remettre de mon émotion. Voilà donc mes deux filles établies. Quelle perspective douloureuse pour une mère! car enfin, je vais me trouver seule avec mon mari; sans compter que, dans huit jours, j'aurai encore une noce à subir, le spectacle d'un mariage.

ESTELLE.

Non, ma mère, si vous le permettez, nous nous marierons à la campagne, sans bruit, sans apprêts.

MADAME DE SAINT-ANDRÉ.

Et pourquoi donc cela?

FRÉDÉRIC.

Une noce à huis clos, au profit seulement des mariés.

M. DE SAINT-ANDRÉ.
Je ne sais pas si c'est dans les convenances.

BONNEMAIN, à voix basse.
Belle-mère, belle-mère, nous allons partir.

MADAME DE SAINT-ANDRÉ.
Quoi! déjà?

CHOEUR GÉNÉRAL.

AIR *du Calife de Bagdad.*

ENSEMBLE.

JULES, à part.
Ah! je sens là battre mon cœur,
Et de dépit et de douleur!

BONNEMAIN.
Oui, je sens là battre mon cœur;
C'est donc fini; Dieu, quel bonheur!

ANTONINE.
Ah! je sens là battre mon cœur
D'émotion et de frayeur!

M. et MADAME DE SAINT-ANDRÉ.
Ah! je sens là battre mon cœur,
D'émotion et de frayeur!

FRÉDÉRIC et ESTELLE.
Ah! je sens là battre mon cœur!
Et d'espérance et de bonheur!

LE CHOEUR.
Chacun d'eux sent battre son cœur
Et d'espérance et de frayeur!

ESTELLE, au public.
Ma sœur aujourd'hui se marie;
Mais de vous dépend son destin.
Ah! tâchez, je vous en supplie,
Que le plus beau jour de sa vie
Ait encore un lendemain.

LE DOMESTIQUE, annonçant.
La voiture de la mariée!

ANTONINE, courant à sa mère.
Ah! mon Dieu!

MADAME DE SAINT-ANDRÉ.
Allons, ma fille, qu'est-ce que cela signifie?

(On reprend le chœur général.)

Ah! je sens là battre, etc., etc., etc.

(Chacun se range pour laisser passer les deux époux. Bonnemain prend le bras de sa femme. Estelle pose un châle sur les épaules d'Antonine. Sa mère lui parle bas à l'oreille. Le père lève les yeux au ciel, et fait respirer un flacon de sels à madame de Saint-André qui est près de se trouver mal. Antonine, en s'éloignant, jette un dernier regard sur le petit cousin, qui, placé dans un coin, porte un mouchoir à ses yeux.)





LA CHARGE A PAYER,

OU

LA MÈRE INTRIGANTE,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase dramatique, le 13 avril 1825.

En société avec M. Varner.

—⁂—

Personnages.



Madame LOCARD.
Me Alexandre LOCARD, son fils, notaire.
M. DURAND, manufacturier de Saint-Quentin.
M. PLACIDE.
Madame de BEAUMONT, veuve d'un procureur.
AUGUSTE, troisième clerc chez Me Locard.
Deux Domestiques de madame Locard.

La scène se passe à Paris, dans la maison de madame Locard.

Le théâtre représente un grand salon ; porte au fond. A la droite de l'acteur, une cheminée, et la porte d'un appartement. A gauche, sur le second plan, une porte qui conduit au cabinet de M. Alexandre Locard. Sur le troisième plan, une autre porte qui est censée conduire dans l'intérieur de la maison ; une table et des papiers sur le devant, à gauche.

SCÈNE PREMIÈRE.

Madame LOCARD, ALEXANDRE.

MADAME LOCARD.

Il me semble que vous devez vous en rapporter à moi, après tout ce que j'ai fait pour vous.

ALEXANDRE.

Mon Dieu, ma mère, je sais ce que je vous dois. Mon frère et moi n'avions qu'un modique héritage ; vous avez juré que nous ferions fortune, vous avez su inspirer de la confiance à nos parents, à nos amis, même à ceux qui ne l'étaient pas. Voilà, grâce à vous, mon frère agent de change, à crédit, il est vrai, car il n'a pas encore donné un sou ; mais enfin, il exerce, et il a voiture. Moi, qui vais à pied, je suis un peu plus avancé, je suis notaire, à moitié ; je ne dois plus que deux cent mille francs ; mais je les dois, et comment les payer ?

MADAME LOCARD.

Par un mariage, par un beau mariage ; c'est la règle à présent ; voyez tous vos confrères.

Air : *De sommeiller encor, ma chère.*

Souvent il est fort difficile
De payer mille écus comptant ;
Mais lorsque l'on en doit cent mille,
Cela devient tout différent :
Les affaires sont bientôt faites,
On trouve un beau-père obligeant
A qui l'on apporte ses dettes
Et qui vous donne son argent.

ALEXANDRE.

Tenez, ma mère, s'il m'était permis de ne pas avoir d'ambition, et de penser à ma manière, j'épouserais Amélie, votre filleule, avec qui j'ai été élevé.

MADAME LOCARD.

Y pensez-vous ?

ALEXANDRE.

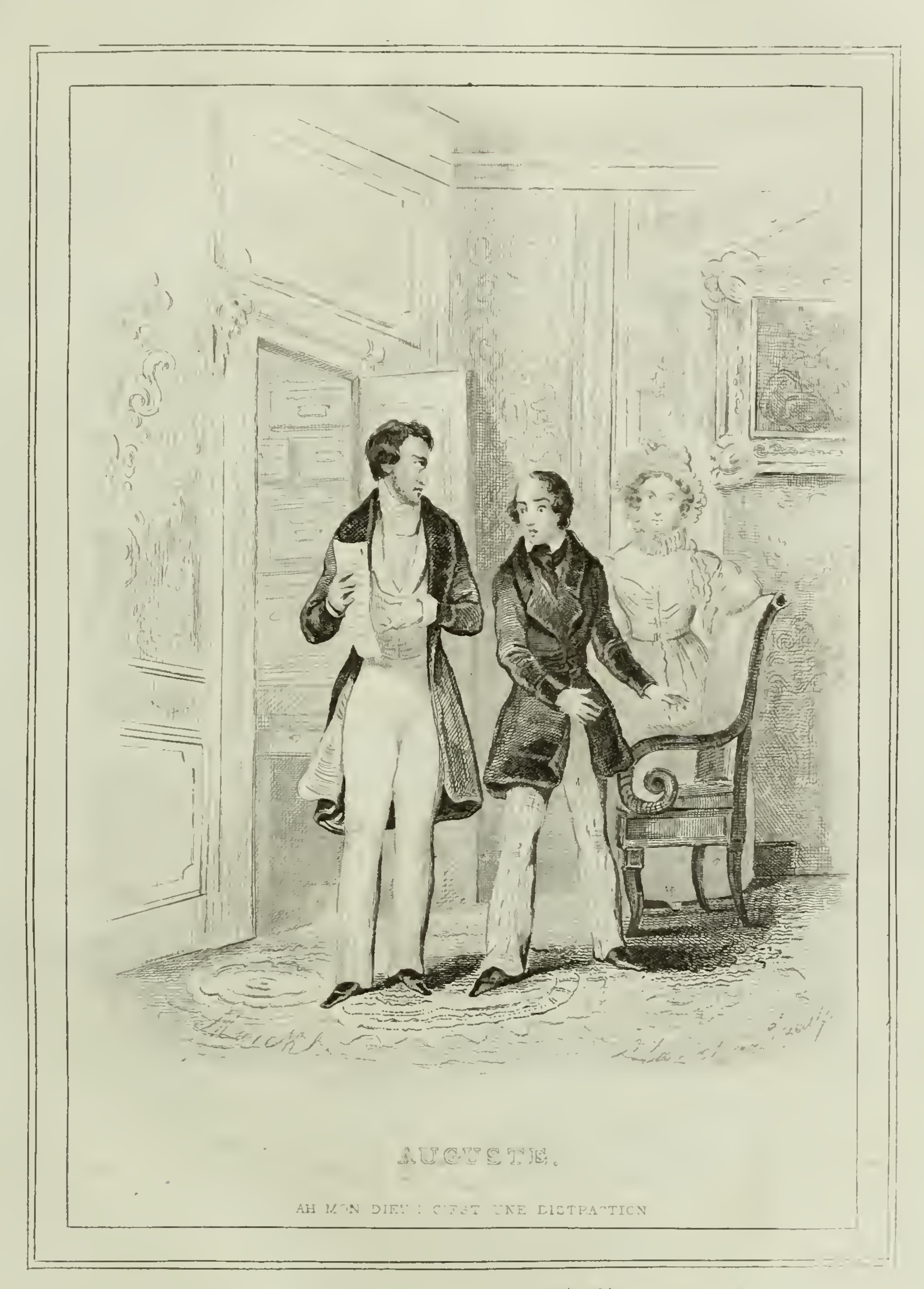
Je sais bien qu'elle est orpheline, qu'elle n'a rien pour le moment, et qu'elle n'en aura pas davantage par la suite.

MADAME LOCARD.

Et votre charge à payer ?

ALEXANDRE.

Sans doute ; mais ça n'empêche pas de remar-



AUGUSTE.

AH MON DIEU ! C'EST UNE DISTRACTION

La Charge à Payer T. II

quer deux beaux yeux, d'éprouver une émotion involontaire, d'avoir des idées de bonheur!...

MADAME LOCARD.

Et votre charge à payer?

ALEXANDRE.

Ah çà! je n'ai donc pas le droit d'exiger que ma future me convienne?

MADAME LOCARD.

Non, Monsieur, ce n'est pas pour vous que vous vous mariez.

ALEXANDRE.

C'est juste, c'est pour mon prédécesseur, celui qui m'a cédé son étude.

MADAME LOCARD.

Un homme dur, inexorable, qui n'a que des chiffres dans le cœur; et tout à l'heure, je faisais mes comptes : c'est dans trois mois qu'est l'échéance, et s'il y a le moindre retard, la moindre poursuite, c'en est fait de votre considération, et par conséquent de votre fortune; car le notariat est un état de confiance; dès qu'on y fait faillite une fois, on est ruiné pour toujours; ce n'est pas comme dans la banque ou les finances...

ALEXANDRE.

Vous avez raison. Eh bien! voyons, ma mère, que faut-il faire?

MADAME LOCARD.

J'ai mis en campagne toutes mes connaissances, et l'on nous propose déjà plusieurs partis : ce qu'on a trouvé de mieux jusqu'à présent, c'est une demoiselle de deux cent mille francs.

ALEXANDRE.

C'est bien peu...

MADAME LOCARD.

Oui, mais on aura la dot sur-le-champ, et pour nous c'est le principal! C'est la nièce d'un manufacturier.

ALEXANDRE.

Je n'aime pas beaucoup ces gens-là.

MADAME LOCARD.

Ni moi non plus, mais ils payent comptant.

ALEXANDRE.

Air : *Un homme pour faire un tableau.*

J'aurais désiré, je le sens,
Connaître un peu plus ma future...

MADAME LOCARD.

On vous dit; deux cent mille francs.

ALEXANDRE.

Oui, c'est la dot qu'elle m'assure;
Mais ses traits?

MADAME LOCARD.

Je n'en ai rien su.

ALEXANDRE.

Mais son humeur, son caractère?

MADAME LOCARD.

J'ai négligé le superflu
Pour m'occuper du nécessaire.

Qui vient là? C'est Auguste, votre troisième clerc.

(Elle va s'asseoir auprès de la table, à gauche.)

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, AUGUSTE.

AUGUSTE, à la cantonade.

Dites donc, Messieurs, attendez un instant, ne déjeunez pas sans moi; c'est qu'à l'étude, quand ils s'y mettent, la bouteille de vin et le pain sec vont joliment vite; le premier clerc surtout, c'est un fameux gastronome!

Air *des Dehors trompeurs.*

Aussi, son appétit extrême
Souvent tient le nôtre en échec;
Car on fait des cabales, même
Pour l'eau claire et pour le pain sec :
Du pouvoir dont il est la source
Abusant, pour mieux s'en donner,
Tous les jours il m'envoie en course
Quand vient l'instant du déjeuner.

Tenez, mon patron, voilà ce contrat de vente que vous m'avez donné à copier.

ALEXANDRE.

Il n'y a pas de fautes?

AUGUSTE.

Eh! non, Monsieur; voyez plutôt. Cette fois-ci, je me suis joliment appliqué.

ALEXANDRE, lisant.

C'est bien... « Par-devant Alexandre Locard et » son confrère, à Paris, sont comparus... L'a- » mour que j'ai pour vous me rend d'autant plus » malheureux, que je n'ose en parler à personne. » Hein! qu'est-ce que c'est que ça?

AUGUSTE.

Ah! mon Dieu! C'est une distraction. Je pensais à autre chose.

ALEXANDRE.

Et une distraction sur papier timbré, encore! Envoyez donc des actes comme ceux-là à l'enregistrement!

AUGUSTE.

Ne vous fâchez pas, mon patron. C'est que, voyez-vous, je suis amoureux.

ALEXANDRE.

Qu'est-ce que ça signifie? J'avais défendu que dans mon étude... et puis, je vous le demande, être amoureux à seize ans! un troisième clerc!

AUGUSTE.

Et pourquoi pas? Comme s'il fallait, pour cela, être de la chambre des notaires!

Air : *Voulant par ses œuvres complètes.*

A l'amour les clercs sont fidèles,
Chacun d'eux doit être léger;
Le dieu d'amour porte des ailes,
Dit la chanson, pour voltiger :
Si de cette ancienne coutume
L'amour ne s'écarte jamais,

Où trouvera-t-il des sujets,
Si ce n'est chez les gens de plume?

Je n'ai rien, je le sais; mais je travaillerai. Je peux parvenir; et, dans quatre ou cinq ans, jugez de mon bonheur, si je puis lui offrir ma main, si je peux l'épouser. Il doit être si doux d'épouser celle qu'on aime; n'est-ce pas, mon patron? n'est-ce pas, Madame?

MADAME LOCARD, qui était assise auprès de la table, se levant et allant à Auguste.

Il suffit, Monsieur; et, au lieu de venir causer au salon, vous feriez mieux d'aller à l'étude.

AUGUSTE.

Vous avez raison, je retourne au travail; mais c'est que, voyez-vous, quand je parle d'elle, ça me fait tout oublier... Justement, Madame, une lettre pour vous qui vient d'arriver. Adieu, mon patron, vous effacerez deux phrases, douze mots rayés, nuls. Je vais achever mon déjeuner.

SCÈNE III.

MADAME LOCARD, ALEXANDRE.

ALEXANDRE.

Est-on heureux d'être troisième clerc! Je ne sais pas comment font ces petits gaillards-là. Ils sont toujours gais; moi, je n'ai jamais le temps.

MADAME LOCARD, ouvrant la lettre.

Mon ami, c'est un autre parti qu'on nous propose, une fille unique; la fille de madame de Beaumont, que vous connaissez. Vous l'avez vue l'autre semaine dans un concert.

ALEXANDRE.

Ah! oui, cette demoiselle qui chantait faux.

MADAME LOCARD.

Qu'importe? on ne se marie pas pour chanter.

ALEXANDRE.

Vous avez raison, et j'aimerais mieux celle-là.

MADAME LOCARD, lisant.

Écoutez, écoutez. « Madame de Beaumont, » qui est la veuve d'un procureur, ne peut pas » souffrir les avoués; et comme elle a de l'ambi- » tion, elle ne veut pour gendre qu'un notaire. » Elle donne deux cent cinquante mille francs. »

ALEXANDRE.

Il n'y a pas à hésiter, cinquante mille francs de plus.

MADAME LOCARD.

Et puis une musicienne!... (Continuant à lire.) « Elle donne deux cent cinquante mille francs, » mais payables dans six mois. Il lui est impossi- » ble de compter la dot avant ce terme. » Ah! mon Dieu! voilà qui dérange tout.

ALEXANDRE.

Il serait possible!

MADAME LOCARD.

Eh oui, sans doute! puisqu'il vous faut votre argent dans trois mois; puisque, pour payer votre charge, nous n'avons devant nous qu'un trimestre.

ALEXANDRE.

Si ça n'est pas désolant! une femme qui me convenait sous tous les rapports, une femme de deux cent cinquante mille francs, à laquelle il faut renoncer, et tout cela parce qu'on est pressé.

MADAME LOCARD.

Ah! mon Dieu, oui. Il faut revenir à l'autre, qui, du reste, offre aussi de grands avantages. Comme je vous le disais, l'oncle est un riche manufacturier que vous connaissez de nom, M. Durand de Saint-Quentin.

ALEXANDRE.

Eh! mon Dieu, oui; et l'on me parlait, l'autre jour, de mademoiselle Élisa, sa nièce, une demoiselle charmante.

MADAME LOCARD.

Vous voyez bien.

ALEXANDRE.

Mais c'est qu'on disait qu'elle avait une inclination.

MADAME LOCARD.

Propos en l'air! Voulez-vous, oui ou non, vous en rapporter à moi?

ALEXANDRE.

Eh! oui, ma chère maman! je sais bien que vous m'aimez, que vous m'adorez, que vous ne voulez que mon bonheur; aussi je me laisse guider par vous, qui, du reste, avez bien plus de tête que moi.

MADAME LOCARD.

Eh bien! M. Durand doit venir aujourd'hui dîner, et pour le décider...

ALEXANDRE.

Est-ce qu'il ne l'est pas encore?

MADAME LOCARD.

Eh! mon Dieu, non, et c'est pour cela que je l'ai invité, ainsi que sa nièce, votre prétendue... Mais comme vous êtes fait! Mettez-vous donc à la mode. Voilà une cravate comme on n'en porte plus, et vous êtes en arrière de trois mois.

ALEXANDRE.

Ne faudrait-il pas mettre un pantalon à la *Jocko*, et un chapeau à la *Robinson*?

MADAME LOCARD.

Eh bien! oui. Mais allez donc; j'attends M. Durand, qui peut arriver d'un moment à l'autre.

ALEXANDRE, en s'en allant.

C'est joli, un notaire à la *Jocko*.

MADAME LOCARD, seule.

Air du vaudeville de *la Somnambule*.

Quelques gens qu'un faux zèle excite,
Toujours prompts à moraliser,

Pourront critiquer ma conduite,
Et d'égoïsme m'accuser :
Mais dans mes desseins je persiste;
Jamais, quel que soit leur avis,
Une mère n'est égoïste,
Car son bonheur est celui de son fils.

SCÈNE IV.

MADAME LOCARD, M. DURAND, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE, annonçant.

M. Durand!

MADAME LOCARD, allant au-devant de M. Durand, qui entre par le fond.

Quoi! Monsieur, c'est vous qui nous faites la première visite? C'est trop d'honneur; et c'était à nous, au contraire, à aller faire la demande.

DURAND.

Ça se peut bien; mais, voyez-vous, Madame, moi, je suis sans façon, je ne tiens pas aux cérémonies, et surtout je suis rond en affaires.

AIR *du Petit Courrier.*

Je suis marchand, fort étranger
Aux lois de la cérémonie;
Que m'importe la broderie?
C'est l'étoffe qu'il faut juger.
L'apparence souvent déguise
Plus d'un défaut, et je sais bien
Qu'en fait d'honneur, de marchandise,
L'étiquette ne prouve rien.
(D'un ton brusque.)

Je vous dirai donc qu'il me convenait d'abord de donner ma nièce à un notaire; mais j'ai été aux informations, et c'est là-dessus que je veux avoir avec vous une explication.

MADAME LOCARD.

Eh! mon Dieu, très-volontiers, ce que j'aime, avant tout, c'est la franchise. C'est, selon moi, une preuve d'amitié; et je vous remercie, Monsieur, de nous traiter déjà en amis.

DURAND, à part.

Cette femme-là a une manière d'entamer la conversation qui fait qu'on n'ose plus être en colère... (Haut.) Eh bien! Madame, on prétend qu'à Paris, maintenant, tout le monde se mêle de commerce et de spéculation; que sans rien avoir, tout le monde achète ou revend des charges d'avoué, de notaire, d'agent de change; le tout à crédit, *à prime*, ou *fin courant*, comme un coupon de rente. On prétend que, pour s'acquitter, on court les dots, les mariages; que plus une charge est chère, c'est-à-dire plus on a de dettes, et plus on a de prétentions; et qu'enfin, pour ces messieurs, une femme est toujours assez belle, quand elle est assez riche. Voilà, Madame, ce qu'on dit; et je vous demande à vous-même ce que vous en pensez.

MADAME LOCARD.

Cela peut être vrai en général; mais, quant à nous, Monsieur, pour vous prouver que nous tenons moins à l'argent qu'aux convenances de famille et de caractère, (lui présentant la lettre qu'elle a lue à Alexandre) voici une lettre dans laquelle on nous offre mademoiselle de Beaumont, et cinquante mille francs de plus que n'en a votre nièce. (Durand prend la lettre et la lit.) Vous voyez, monsieur, que nous pourrions accepter; et cependant nous refusons.

DURAND.

Il se pourrait! un pareil procédé... Ah! Madame, je suis confus; il n'est pas besoin d'autres explications; je vous donne ma parole, et je suis prêt à conclure, quand vous voudrez; le plus tôt vaudra le mieux; car lorsqu'on a une manufacture, et six cents ouvriers sur les bras, on n'a pas de temps à perdre. On vous a dit que je donnais à ma nièce deux cent mille francs de dot?

MADAME LOCARD.

Comptant?

DURAND.

Oui, Madame, en signant le contrat.

MADAME LOCARD.

C'est très-bien, c'est superbe, c'est tout ce que nous demandons; et le reste après vous.

DURAND.

Du tout, et c'est là-dessus que je veux vous prévenir. Il se peut que je laisse quelque chose; mais je ne m'engage à rien. Si d'ici là je rencontre de braves gens sur mon chemin, je veux être libre de leur faire du bien; je donne, je ne promets pas.

MADAME LOCARD.

Et vous avez raison. Je ne puis pas souffrir qu'on attriste un contrat de mariage par des idées de succession, que l'on fasse entrer en ligne de compte toutes les infirmités d'une famille, et toutes les probabilités de décès, que l'on paraisse désirer ce qu'on doit craindre; cela flétrit la pensée, cela révolte l'âme; un parent qui nous aime est le plus précieux des trésors.

DURAND, à part.

Voilà une femme aimable, et qui raisonne bien. (Haut.) Oui, Madame, vous avez raison; la véritable richesse, c'est le travail, la bonne conduite et le bon caractère.

MADAME LOCARD.

Sous ce rapport, mon fils est des plus riches. Laborieux, docile, aimant, il sera aux petits soins pour sa femme, et si j'ai à lui reprocher quelque chose, c'est l'abus d'une qualité, l'excès de sa douceur.

(On entend un grand bruit, et la voix d'Alexandre qui s'écrie :)

Je suis capable de tout.

DURAND.

Qu'est-ce que j'entends?

MADAME LOCARD, embarrassée.

Rien; c'est un de mes gens qui est très-emporté, que je serai obligée de congédier.

SCÈNE V.

Les Précédents, AUGUSTE.

AUGUSTE.

Eh! mon Dieu! d'où vient donc ce tapage qu'on entend dans l'étude?

MADAME LOCARD.

Ce n'est rien.

AUGUSTE.

Si vraiment, et j'ai bien reconnu la voix de mon patron.

MADAME LOCARD.

Vous vous êtes trompé, mon fils est sorti depuis plus d'une heure, et vous ne devriez pas venir, comme un étourdi, nous troubler, quand on est en affaires.

AUGUSTE.

Pardon, Madame, si j'avais su...

(Il va pour entrer.)

DURAND, le considérant attentivement.

Eh mais! c'est mon ami Auguste. Tu ne viens pas m'embrasser?

AUGUSTE, courant à lui.

Vous ici, Monsieur! Quel plaisir de vous revoir!

MADAME LOCARD.

Comment! vous vous connaissez?

DURAND.

Oui, Madame; c'est mon jeune compatriote; son père était un de mes chefs d'atelier.

AUGUSTE.

Et ce que Monsieur ne vous dit pas, c'est qu'il m'a placé dans un collége, m'a élevé à ses frais, et que ma reconnaissance...

DURAND.

Tais-toi, tais-toi, tu m'avais bien écrit que tu étais entré à Paris chez un notaire, mais j'avais oublié le nom de ton patron. Es-tu content, mon garçon?

AUGUSTE.

Ce que j'ai me suffit.

DURAND.

Et tu travailles?

AUGUSTE.

De toutes mes forces.

DURAND.

A la bonne heure, avec ça l'on ne manque jamais, et quelquefois on s'enrichit.

AUGUSTE.

Je suis déjà monté en grade; l'année dernière, j'étais le coureur de l'étude, et maintenant, me voilà troisième clerc.

DURAND.

Diable! c'est de l'avancement gagné à la course et à la sueur de ton front.

Air : *Connaissez-vous le grand Eugène.*

Comme moi, travaille sans cesse;
Et tu parviendras, mon enfant.

AUGUSTE.

Parvenir à votre richesse!
Moi!... je ne conçois pas comment...

DURAND.

Pour être riche il faut être économe.

AUGUSTE.

Vous imiter est le vœu de mon cœur.

DURAND.

Pour être heureux, il faut être honnête homme.

AUGUSTE.

Ah! je comprends alors votre bonheur. (*bis.*)

DURAND, à madame Locard.

Sans adieu, Madame, à tantôt. (A Auguste.) Ah! tu es clerc chez M. Alexandre Locard. J'aurai plusieurs choses à te demander.

(Il sort.)

MADAME LOCARD, à part.

Ah! mon Dieu!

SCÈNE VI.

Madame LOCARD, AUGUSTE.

MADAME LOCARD.

Il paraît que vous connaissez beaucoup ce monsieur; j'en suis charmée; car vous n'ignorez pas l'amitié, l'attachement que mon fils a pour vous; son intention est de vous garder avec lui... Silence, le voici.

SCÈNE VII.

Les Précédents, ALEXANDRE.

ALEXANDRE, à Auguste.

Vous voilà encore ici, Monsieur! vous pouvez sortir; dès ce moment vous ne faites plus partie de mon étude.

MADAME LOCARD, à part.

Ah! mon Dieu, qu'est-ce qu'il fait donc?

AUGUSTE.

Vous me renvoyez, et pourquoi?

ALEXANDRE.

Pourquoi? c'est affreux! c'est abominable! heureusement, j'ai retenu ma colère...

MADAME LOCARD.

C'est donc cela que nous avons si bien entendu.

ALEXANDRE.

Il n'y avait peut-être pas de quoi? Apprenez que, dans le contrat de vente qu'il m'a remis tout à l'heure, j'ai trouvé un brouillon de lettre; et cette lettre était adressée à Amélie, votre filleule.

MADAME DE LOCARD.

Il se pourrait!

AUGUSTE.

Je suis perdu!

ALEXANDRE.

Ce n'est rien encore; apprenez que mademoiselle Amélie n'est point insensible.

AUGUSTE.

O ciel! elle vous aurait dit...

ALEXANDRE.

Oui, Monsieur, elle me l'a dit à moi, pardevant notaire.

AUGUSTE.

Ah! que je suis heureux, que je vous remercie, mon patron! vous pouvez me renvoyer si vous voulez, ça m'est égal.

ALEXANDRE.

Oui, Monsieur, vous sortirez à l'instant même.

MADAME LOCARD.

Y pensez-vous? il faut encore le ménager; je vous dirai pourquoi. (Prenant Auguste à part.) Venez ici, monsieur Auguste; vous êtes un étourdi, un imprudent. Heureusement, j'ai parlé en votre faveur; vous resterez avec nous. Conduisez-vous bien, et nous verrons par la suite...

(Alexandre va s'asseoir auprès de la cheminée.)

AUGUSTE.

Quoi! Madame, il se pourrait!

MADAME LOCARD.

J'y mets une condition qui va stimuler votre zèle; le mariage de mon fils doit précéder le vôtre.

AUGUSTE.

Dieux! quel espoir! Avant huit jours, mon notaire sera marié. Je vais le proposer à tout le monde. Je vais le vanter dans toutes les sociétés.

Air : *L'amour qu'Edmond a su me taire.*

Dans les salons, dans les bals de familles,
Prônant mon notaire à l'envi,
J'inviterai veuves et jeunes filles,
Je parlerai de lui, rien que de lui;
Et de leurs cœurs préparant la conquête,
Valsant avec intention,
Je leur ferai tourner la tête
Pour le compte de mon patron.

Mais voici un client. Je me sauve.

SCÈNE VIII.

ALEXANDRE, MADAME LOCARD, M. PLACIDE.

MADAME LOCARD, allant à Alexandre, qui, pendant toute la fin de la scène précédente, est resté près de la cheminée, la tête appuyée dans ses mains.

Mon fils, prenez donc garde, c'est un client.

(Alexandre se lève et salue M. Placide.)

PLACIDE.

C'est un ami de collége qui m'envoie à vous, M. Martin.

MADAME LOCARD.

Ah! oui... (Bas à Alexandre.) Ce gros imbécile, qui vous a prêté des fonds.

ALEXANDRE.

Soyez le bienvenu, Monsieur.

PLACIDE.

On m'a dit que je pouvais m'adresser ici en toute confiance. Je suis monsieur Placide. J'habite Fontainebleau, où j'ai fait une succession.

ALEXANDRE, vivement.

Une succession!

PLACIDE.

Oui, Monsieur; j'ai perdu un arrière-cousin, j'ai cru que j'en mourrais...

MADAME LOCARD.

De chagrin?

PLACIDE.

Non, de fatigue. Qu'une succession est une chose terrible à recueillir! que de peines! que de soins! pour moi surtout qui n'aime pas à me déranger. Enfin, j'y ai résisté; j'ai pris mon parti et mon argent; et je me trouve avec cent mille écus dont je ne sais que faire.

MADAME LOCARD.

Cent mille écus!

PLACIDE.

Ils sont là, et ça me pèse terriblement, quoique ce soit en reconnaissances sur la banque de France. Je voudrais donc trouver quelque bon emploi de mes capitaux, car ils ne peuvent pas toujours rester placés dans ma poche.

ALEXANDRE.

Prenez du tiers consolidé à 101 fr. 50 c.

PLACIDE.

C'est trop cher; et puis d'ailleurs toute ma fortune est déjà en rentes sur l'état. Dieux! que les pauvres capitalistes sont à plaindre! Depuis ce matin, ma tête travaille. Je suis sûr que j'ai un commencement de fièvre cérébrale.

MADAME LOCARD.

Allons, allons, cessez de vous tourmenter. J'ai une proposition à vous faire. Nous sommes bien aises de répondre à la confiance de votre ami et à la vôtre.

PLACIDE.

Madame...

MADAME LOCARD.

Si vous voulez, mon fils se chargera de votre argent, pour trois ou quatre ans. Vous voulez des garanties, c'est trop juste. D'abord, mon fils a son étude; ensuite, il est cautionné par son frère l'agent de change.

ALEXANDRE.

Ça, c'est vrai, (à part) et réciproquement.

PLACIDE.

Au fait, un notaire, un agent de change, je cumulerai toutes les garanties possibles; et dans la même famille, sans aucun déplacement.

MADAME LOCARD, à Placide.

Eh bien ! qu'en pensez-vous ?

PLACIDE.

Air : *Dieu tout puissant par qui le comestible.*

Comment! j'accepte avec reconnaissance.

MADAME LOCARD.

De nous, je crois, vous serez satisfait.

ALEXANDRE.

Je veux répondre à votre confiance :
Daignez passer jusqu'à mon cabinet.

PLACIDE.

Dépêchons-nous... la chance est plus certaine;
Sur nous jamais l'argent ne doit rester,
De peur qu'hélas! un voleur ne le prenne,
(A part.)
Ou qu'un ami ne vienne l'emprunter.

ENSEMBLE.

PLACIDE, ALEXANDRE, MADAME LOCARD.

PLACIDE.

Vraiment j'accepte avec reconnaissance;
De vous, je crois, je serai satisfait.
Pour vous prouver quelle est ma confiance,
Passons, Monsieur, dans votre cabinet.

ALEXANDRE, MADAME LOCARD.

Monsieur accepte avec reconnaissance;
De nous je crois qu'il sera satisfait, etc., etc.

(Alexandre et Placide entrent dans le cabinet à gauche.)

SCÈNE IX.

MADAME LOCARD, seule.

Ceci change la thèse, puisque l'on prête à mon fils cent mille écus pour trois ans. Nous avons à présent du temps devant nous, et je ne vois pas pourquoi nous ne reviendrions pas à mademoiselle de Beaumont, pourquoi elle serait sacrifiée. On ne trouve pas tous les jours à gagner cinquante mille francs, surtout un notaire qui commence. Je sais bien que M. Durand m'a donné sa parole, tandis que, du côté de madame de Beaumont, il n'y a encore rien de certain; mais on peut toujours essayer. Écrivons à madame de Beaumont de venir dîner avec sa fille; ce sera, selon l'événement, ou une entrevue, ou une simple politesse.

(Elle se met à la table à gauche, et écrit.)

SCÈNE X.

MADAME LOCARD, AUGUSTE.

AUGUSTE, à part, en entrant.

Dieux! il paraît que le dîner sera soigné, toute la cuisine est en feu. Je viens de donner douze feuilles de papier à minutes pour les côtelettes en papillotes. On a requis mon bureau pour y préparer le dessert, et le saute-ruisseau est en course chez le pâtissier.

MADAME LOCARD.

Ah! c'est vous, monsieur Auguste! il faut absolument me rendre un service.

AUGUSTE.

Qu'est-ce que c'est, Madame?

MADAME LOCARD.

Ce serait de porter cette lettre chez madame de Beaumont, que j'ai oublié d'inviter. J'abuse peut-être; mais je sais combien vous êtes complaisant.

AUGUSTE.

Comment donc! Madame... (A part.) Dans tout autre moment, je ferais joliment valoir la dignité de troisième clerc, qui me défend de porter des lettres; mais aujourd'hui, je ne tiens pas au *decorum;* et puis, en rapportant la réponse, je pourrai peut-être voir Amélie.

MADAME LOCARD.

Tantôt, monsieur Auguste, je compte sur vous pour m'aider à faire les honneurs.

AUGUSTE.

Soyez tranquille, Madame; moi et mes camarades, nous serons là. Donner la main aux dames, faire la partie des jeunes personnes, et des attentions pour tout le monde, c'est la consigne des clercs.

Air : *Du partage de la richesse.*

Doublant de petits soins, de zèle,
Nous allons tous nous surpasser;
Il est plus d'une demoiselle
Que cela peut influencer.
Mainte beauté, j'en ai la certitude,
Pourra fixer son choix sur votre fils,
En apprenant qu'il a l'étude
La plus aimable de Paris.

(Il sort.)

SCÈNE XI.

MADAME LOCARD, PLACIDE.

MADAME LOCARD, à part.

Maintenant tout est réparé, et je puis compter sur madame de Beaumont.

PLACIDE.

Nous venons de terminer, et je n'ai pas voulu partir sans vous présenter mes hommages.

MADAME LOCARD.

Êtes-vous content?

PLACIDE.

Enchanté! impossible de trouver un notaire plus habile! L'acte que j'ai signé est parfait; tout y est prévu et garanti; nous pouvons mourir l'un après l'autre ou simultanément, sans que cela

fasse la moindre des choses; c'est un chef-d'œuvre de rédaction tranquillisante.

MADAME LOCARD.

Ainsi, vous n'avez aucune crainte pour votre argent?

PLACIDE.

Oh! mon Dieu! je vous le laisserai jusqu'à ce qu'il se présente un établissement pour ma fille.

MADAME LOCARD.

Vous avez donc une fille?

PLACIDE.

Oui, une demoiselle nubile, qui ne demanderait pas mieux que de se marier. C'est sa dot que je viens de déposer entre vos mains. Quant au reste, je ne m'en mêle pas; le mari viendra quand il voudra. Je n'ai pas envie de me mettre en course pour le chercher: on a bien assez de ses affaires.

MADAME LOCARD.

C'est une plaisanterie; vous ne devez pas manquer de prétendants.

PLACIDE.

Je n'en ai pas encore vu un seul; il est vrai que je ne reçois jamais personne; nous vivons, ma fille et moi, comme le solitaire du mont Sauvage, pas la plus petite visite.

AIR : *Le choix que fait tout le village.*

Depuis trente ans, dans la même demeure,
Aux mêmes soins constamment attaché,
Je suis levé toujours à la même heure;
A la même heure aussi je suis couché...
Ce sont toujours les mêmes plats que j'aime,
Je bois toujours même vin... excepté
Que la bouteille, hélas! n'est pas la même,
Mais c'est toujours la même volupté.
Oui... la bouteille, hélas! n'est pas la même,
Mais c'est toujours la même volupté.

MADAME LOCARD.

Mais enfin, vous désirez marier votre fille?

PLACIDE.

Sans doute; mais je voudrais que cela fût fait; ou au moins n'avoir plus qu'à signer le contrat et à donner ma bénédiction. Je crains d'être obligé de jouer un rôle actif, de périr de fatigue dans le cours des visites, ou de suffocation au milieu des embrassements.

MADAME LOCARD.

Je me mets à votre place, et je conçois vos inquiétudes; mais il est peut-être un moyen de les faire cesser; j'ai en tête certain projet... Vous avez vu mon fils; je ne vous en dis pas davantage; faites-nous l'amitié de nous amener ce soir votre aimable fille. Venez sans façon, nous n'aurons pas beaucoup de monde. A quelle heure dînez-vous ordinairement?

PLACIDE.

A midi, et je soupe à sept heures.

MADAME LOCARD.

Hé bien! nous retarderons le dîner d'une heure; ce sera comme si vous soupiez, et ça ne dérangera rien à vos habitudes.

PLACIDE, à part.

En vérité, cette femme-là est charmante.... (Haut.) Certainement, Madame, on peut toujours accepter un bon dîner, ça n'engage à rien; et puis d'ailleurs, je suis bon père, et si je peux, sans me déranger, faire le bonheur de ma fille...

AIR du vaudeville *des Amazones.*

Je suis par goût tranquille et sédentaire :
C'est mon système, et je m'en trouve heureux.
Combien de gens, dans leur ardeur légère,
Vont poursuivant la fortune en tous lieux!...
Quand après elle ils courent de la sorte,
En l'attendant je fais bien mieux, je croi;
Si le bonheur souvent frappe à ma porte,
C'est qu'il est sûr de me trouver chez moi.

SCÈNE XII.

MADAME LOCARD, seule.

C'est à merveille; cela vaut mieux; voilà le beau-père qu'il nous faut; cent mille écus comptant! Mais avec un homme de ce caractère, rien n'est encore terminé; il faut donc, en le ménageant, ne pas perdre de vue mademoiselle de Beaumont, et pour plus de sûreté, tenir toujours M. Durand en réserve; alors on verra à choisir; car moi, je ne favorise personne... Qui vient là?

UN DOMESTIQUE, annonçant.

M. Durand.

MADAME LOCARD.

Comment! déjà? à quatre heures? ces provinciaux n'en font jamais d'autres.

LE DOMESTIQUE.

Il venait annoncer qu'il ne pouvait pas dîner avec vous.

MADAME LOCARD, à part.

Tant mieux.

LE DOMESTIQUE.

Mais il aurait voulu vous parler.

MADAME LOCARD.

J'ai quelques ordres à donner, faites attendre.

(Elle rentre dans l'appartement à droite.)

SCÈNE XIII.

M. DURAND, LE DOMESTIQUE.

DURAND, à la cantonade.

Ma chère Élisa, reste au salon, je te reprendrai dans l'instant.

LE DOMESTIQUE.

Monsieur, madame vous prie de vouloir bien patienter un moment.

(Il sort.)

DURAND.

Tant qu'elle voudra, je suis si désolé de mon impolitesse; une invitation antérieure que j'avais oubliée, et c'est bien le moins que je vienne m'excuser moi-même.

SCÈNE XIV.

DURAND, MADAME DE BEAUMONT, LE DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE, annonçant.

Madame de Beaumont.

DURAND.

Madame de Beaumont! c'est probablement cette dame dont on me parlait tout à l'heure, et dont on a refusé l'alliance. (Ils se saluent.) Cette pauvre dame a un air triste et contrarié.

MADAME DE BEAUMONT, à part.

Comment! il y a déjà du monde! comme c'est désagréable! J'espérais arriver d'assez bonne heure pour pouvoir causer avec madame Locard; car ce projet de mariage me sourit beaucoup.

DURAND.

Madame, je vous en prie (lui montrant le coin du feu), daignez donc vous asseoir... (A part.) Je ne puis pas lui faire trop de politesse, moi qui suis cause du désagrément qu'elle éprouve. (Haut.) La maîtresse de la maison est sans doute à sa toilette.

MADAME DE BEAUMONT, s'asseyant.

J'attendrai ici qu'elle sorte, afin de lui dire quelques mots sur une affaire très-importante.

DURAND, à part.

Je le crois bien.

MADAME DE BEAUMONT.

C'est pour cela que j'ai laissé ma fille dans l'autre salon.

DURAND, à part.

Sa fille, c'est bien cela.

MADAME DE BEAUMONT.

Elle y a trouvé une jeune personne charmante.

DURAND.

C'est ma nièce, Madame.

MADAME DE BEAUMONT.

Je vous en fais mon compliment; ces demoiselles sont à peu près du même âge; deux jeunes personnes à marier.

DURAND.

Oui, Madame; mais c'est maintenant si difficile! on a tant de peine à trouver un établissement convenable!

MADAME DE BEAUMONT, soupirant.

Vous avez bien raison.

DURAND.

Mais on aurait tort de se décourager; parce qu'enfin, un mariage est manqué, un autre se présente.

MADAME DE BEAUMONT.

C'est justement ce qui m'arrive.

DURAND.

Quoi! vous auriez rencontré un autre parti? ah! tant mieux; j'en suis enchanté.

MADAME DE BEAUMONT, à part.

Ce monsieur est bien bon.

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENTS, PLACIDE.

PLACIDE, entrant par le fond, et parlant à la cantonade.

Laissez donc, je n'ai pas besoin qu'on m'annonce. Élodie, ma fille, reste là avec ces demoiselles, je te rejoins à l'instant. (Madame de Beaumont et Durand se lèvent pour le saluer.) Ne vous dérangez donc pas, de grâce; ce serait plutôt à moi à faire les honneurs.

MADAME DE BEAUMONT et DURAND.

Monsieur est trop honnête.

PLACIDE.

Non, Madame, c'est le droit de ma position. Vous êtes, je le crois, des amis de la maison, et je suis enchanté de faire connaissance... Où est madame Locard? où est le jeune homme?

MADAME DE BEAUMONT, à part, à Durand.

Il est sans façon... (A Placide.) Monsieur est un parent de madame Locard?

PLACIDE.

Non, Madame; mais je vais être parent de son fils, parent de très-près; vous comprenez?

DURAND.

Que voulez-vous dire?

PLACIDE.

Il n'y a pas deux heures que c'est arrangé; et j'en parle à tout le monde, parce que cela me convient tellement... un mariage impromptu qui ne donne pas de peine, et qui va tout seul.

MADAME DE BEAUMONT.

Qu'est-ce que cela signifie?

PLACIDE.

Que ma fille Élodie, qui est venue avec moi, est enfin pourvue; elle épouse le fils de madame Locard.

DURAND.

Il se pourrait!

PLACIDE.

C'est convenu; et depuis ce moment, il me semble que j'ai un poids de moins sur l'estomac; ça dégage mon existence.

DURAND, souriant.

J'en suis désolé pour vous; mais vous êtes sans doute dans l'erreur.

MADAME DE BEAUMONT.

Oui, Monsieur.

DURAND.

Car le fils de madame Locard épouse ma nièce Élisa, qui est là au salon.

MADAME DE BEAUMONT.

Comment, Messieurs, il est bien singulier...

AIR : *Je reconnais ce militaire.*

C'est moi, Messieurs, que l'on préfère.

PLACIDE.

C'est à moi que l'on a promis.

DURAND.

J'ai la parole de la mère.

TOUS TROIS.

Ma nièce
Ma fille } épousera son fils.

DURAND.

Quelle que soit, pour l'hyménée,
Sa bonne volonté... je crois
Qu'il ne peut, dans cette journée,
En épouser trois à la fois.

ENSEMBLE.

Mais quel peut être ce mystère?
C'est à moi que l'on a promis;
J'ai la parole de la mère.
Ma nièce
Ma fille } épousera son fils.

MADAME DE BEAUMONT.

Voici justement M. Alexandre qui va terminer la discussion.

PLACIDE, à part.

Là! voilà ce que je craignais, des imbroglio, des embarras. D'abord, s'il y a de la concurrence, je n'en suis plus.

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENTS, ALEXANDRE.

ALEXANDRE.

Comment, Madame et Messieurs, vous restez ici lorsque tout le monde vous attend au salon? (A Durand.) C'est à monsieur Durand que j'ai l'honneur de parler?

DURAND.

Oui, Monsieur; mais un mot d'explication. Voici madame de Beaumont, à qui madame votre mère a donné parole pour votre mariage.

ALEXANDRE, à part.

Ma mère y serait revenue; ah! tant mieux!

DURAND.

Voici...

PLACIDE.

M. Placide de Fontainebleau.

DURAND.

Qui prétend aussi avoir une promesse.

ALEXANDRE, à part.

Dieux! le client de cent mille écus!

DURAND.

Nous voulons savoir quel est celui de nous dont on se joue. Êtes-vous mon neveu?

MADAME DE BEAUMONT.

Êtes-vous mon gendre?

PLACIDE.

Êtes-vous mon beau-fils, oui ou non?

TOUS TROIS ENSEMBLE, le pressant vivement.

Allons, Monsieur, expliquez-vous.

ALEXANDRE, à part.

Et ma mère qui ne me prévient pas! (Haut.) Certainement, Madame, certainement, Messieurs, c'est trop de bonheur; je dis trop de bonheur à la fois; car vous devez bien penser qu'individuellement... Mais ma position me commande des ménagements que vous saurez apprécier. Je suis certain qu'à ma place, vous ne répondriez pas autrement que moi à l'honneur que vous voulez me faire.

DURAND.

Quel amphigouri!

MADAME DE BEAUMONT.

On ne vous demande pas de faire ici des phrases et de l'esprit.

PLACIDE.

Donnez-nous tout bonnement du style de notaire, oui ou non.

ALEXANDRE, à part.

J'en ferai une maladie... Heureusement, voici ma mère qui vient à mon secours. (Allant à elle.) Arrivez, Madame. (A part.) Tout est perdu.

SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENTS, MADAME LOCARD.

MADAME LOCARD.

Mille pardons, Messieurs, de vous avoir fait attendre... (A madame de Beaumont.) C'est bien aimable à vous d'être venue; je n'osais y compter. Vous avez reçu mes deux lettres.

MADAME DE BEAUMONT.

Je n'en ai reçu qu'une.

MADAME LOCARD.

Celle qui vous invite à dîner? c'est le principal, puisque cela me procure le plaisir de vous voir; mais, dans l'autre, qui était de deux ou trois pages, et que probablement vous recevrez ce soir, j'entrais dans des explications et des arrangements qui nous sont particuliers, et qui ennuieraient beaucoup ces messieurs. D'ailleurs, Madame, tout à l'heure, au salon, nous en causerons, et deux mots nous mettront bientôt d'accord.

DURAND.

A la bonne heure; mais nous aussi, nous au-

rions encore quelques renseignements à vous demander.

PLACIDE.

Oui, Madame, des instructions et documents.

MADAME LOCARD.

Vraiment? vous me dites cela d'un air bien sérieux. Tant mieux; j'aime beaucoup les graves conférences, et quand vous voudrez... (A son fils.) Mais que faites-vous donc là, Alexandre? y pensez-vous! Donnez la main à madame, et conduisez-la au salon, où je la rejoins dans l'instant.

ALEXANDRE.

Oui, ma mère. (A part.) Il paraît décidément que c'est celle-là qu'on préfère.

(Il sort avec madame de Beaumont.)

SCÈNE XVIII.

PLACIDE, MADAME LOCARD, DURAND.

MADAME LOCARD.

J'étais là dans une position très-fausse et très-désagréable. (A Durand.) C'est cette dame dont je vous parlais ce matin. Forcée de refuser son alliance, je lui ai écrit la lettre la plus aimable, la plus polie, la suppliant de ne pas m'en vouloir; et pour me le prouver, de venir aujourd'hui, sans façon et en amie, dîner avec nous; elle n'a pas encore reçu ma lettre. Nous avons des domestiques et des clercs si négligents... de sorte que, tout à l'heure, il faudra lui dire de vive voix... Mais voyons, Messieurs, ce que vous avez à me demander.

DURAND.

Voici madame de Beaumont hors de cause. C'est très-bien.

PLACIDE.

Mais ça ne suffit pas.

MADAME LOCARD, d'un air étonné.

Qu'est-ce que cela veut dire?

DURAND.

Ne m'avez-vous pas proposé pour ma nièce la main de votre fils?

MADAME LOCARD.

C'est vrai.

PLACIDE.

Ne m'avez-vous pas donné votre parole pour ma fille?

MADAME LOCARD.

J'en conviens.

DURAND.

Hé bien! Madame, comment arrangez-vous cela, s'il vous plaît?

MADAME LOCARD.

De la manière la plus simple, et un mot va vous répondre. J'ai deux fils; l'un est notaire, et l'autre, agent de change.

DURAND et PLACIDE.

Que dites-vous?

MADAME LOCARD.

Il m'est permis, je pense, de m'occuper en même temps de leur avenir et de leur établissement. (A Durand.) Vous savez quelles sont nos conventions? (à Placide) quels sont nos arrangements? Tout est convenu avec chacun de vous; ainsi, je vous en prie, que ce soir il ne soit plus question d'affaires. (Montrant Durand.) Monsieur nous quitte à l'instant même, et malheureusement il ne peut dîner avec nous; mais demain, de grand matin, nous en causerons. (A Placide.) Si monsieur veut me faire le plaisir de passer chez moi à dix heures, (à Durand) et monsieur à midi, nous terminerons tout.

DURAND et PLACIDE.

A la bonne heure.

MADAME LOCARD.

Aujourd'hui ne pensons qu'à notre dîner et à notre soirée. J'espère que vous ne m'en voulez pas? Vous n'êtes plus ennemis?

PLACIDE.

Comment donc? puisque nos enfants vont entrer dans la même famille.

DURAND.

Puisque nous allons être alliés.

PLACIDE.

Je vous demande votre amitié.

DURAND.

Moi, la vôtre.

PLACIDE.

De tout mon cœur.

(Ils se donnent une poignée de main.)

DURAND.

Adieu, Madame; je m'en vais faire avancer une voiture, et reprendre ma nièce au salon.

(Durand sort par la porte à gauche, et Placide va s'asseoir auprès de la cheminée.)

SCÈNE XIX.

MADAME LOCARD; PLACIDE, assis auprès de la cheminée; AUGUSTE, entrant par le fond.

AUGUSTE, accourant, bas à madame Locard.

Eh! venez donc, Madame; votre fils m'envoie vous chercher, car il perd la tête.

MADAME LOCARD.

Qu'y a-t-il donc?

AUGUSTE.

Il est au milieu de quatre ou cinq demoiselles dont il ignore le nom; et comme vous ne lui avez rien dit, il ne sait pas encore définitivement...

MADAME LOCARD.

AIR *du Piége*.

N'est-il pas aimable et galant?

AUGUSTE.

Il s'en fait vraiment une étude.

MADAME LOCARD.

Alors, d'où provient son tourment?

AUGUSTE.

Il flotte dans l'incertitude.
Son cœur, plein de vagues désirs,
Ne sait où fixer sa tendresse;
Et dans l'envoi de ses soupirs,
Il craint de se tromper d'adresse.

MADAME LOCARD, à part.

Allons veiller sur lui... (Haut.) Auguste, voulez-vous avoir la bonté d'écrire les cartes pour le dîner?

AUGUSTE, allant s'asseoir auprès de la table.

C'est juste, ça rentre dans les fonctions de troisième clerc; c'est comme pour découper à table.

MADAME LOCARD.

Grâce au ciel, tout est réparé, je puis maintenant choisir. (A Auguste.) Vous mettrez à table M. Placide à côté de moi. (Regardant Placide.) Demain, à dix heures, tout sera signé; et je pourrai alors rompre avec M. Durand. (A Placide, qui est toujours auprès de la cheminée.) Vous venez, n'est-il pas vrai?

PLACIDE.

Oui, Madame, je vous suis; je vais seulement me chauffer les pieds, parce que, dans le salon, à cause des dames, on ne peut pas approcher de la cheminée.

(Madame Locard sort par le fond.)

SCÈNE XX.

PLACIDE, à droite auprès de la cheminée, se chauffant les pieds; AUGUSTE, à gauche à la table, écrivant; DURAND, sortant de la porte à gauche, qui est celle de l'étude.

DURAND.

Est-il gentil, ce petit clerc! leste, ingambe; il s'est empressé d'aller me chercher une voiture. Je crois bien, comme il disait, qu'il n'aura pas de peine à l'attraper à la course.

AUGUSTE.

C'est vous, M. Durand? est-ce que vous ne dînez pas ici? j'avais déjà écrit votre nom.

DURAND.

Non, je vais prendre ma nièce au salon pour partir avec elle. La voiture m'attend.

AUGUSTE.

Tant pis; j'aurais bien voulu vous parler d'une affaire d'où dépend mon bonheur.

DURAND.

Ton bonheur! Parle, mon ami; ma nièce attendra, et le dîner aussi.

AUGUSTE.

Vous êtes mon bienfaiteur, je puis tout vous dire. Apprenez que j'étais amoureux; oh! mais amoureux à en perdre le boire et le manger; et, pour un clerc, ce sont les symptômes les plus forts; de plus, j'étais sans espérance; mais à présent c'est changé.

DURAND.

Vraiment? ce pauvre garçon!

AUGUSTE.

Ça va dépendre du mariage de M. Alexandre, mon notaire. S'il s'établit, le mien est certain.

DURAND.

N'est-ce que cela? réjouis-toi, j'ai de bonnes nouvelles à t'apprendre.

PLACIDE, quittant la cheminée et s'approchant.

Oui, sans doute, mon petit garçon.

DURAND.

Apprends qu'il épouse Élisa, ma nièce.

AUGUSTE.

Comment! il se pourrait?

PLACIDE.

Eh non! il épouse ma fille Élodie.

DURAND.

Non, Monsieur; vous confondez: Alexandre est le notaire, c'est mon neveu; votre gendre, c'est l'agent de change.

PLACIDE.

Moi! avoir pour gendre un agent de change! Eh bien oui! je ne suis pas assez brave pour cela.

DURAND.

Est-ce que vous n'êtes pas convenu avec madame Locard?...

PLACIDE.

Non pas; c'est vous.

DURAND.

C'est vous-même... Je suis commerçant, et je crains les jeux de bourse.

PLACIDE.

Moi, Monsieur, je suis capitaliste, et je crains tout.

DURAND.

Il y a donc quelque erreur?

AUGUSTE.

N'importe; ce que je vois de certain, c'est que votre nièce doit épouser un des fils de madame Locard; et vous a-t-on prévenu?...

DURAND.

Que dis-tu? est-ce que tu saurais quelque chose?

AUGUSTE, se reprenant.

Eh mon Dieu! qu'est-ce que je dis? et mon mariage qui en dépend.

DURAND.

Parle; je veux tout savoir; j'exige de toi la vérité.

AUGUSTE.

Oui, oui; vous avez raison : je ne dois pas souffrir que mon bienfaiteur...

PLACIDE.

Oui, jeune homme, rendez ce service à deux pères de famille.

AUGUSTE.

Air : *Amis, voici la riante semaine.*

Qui? moi! Monsieur, je n'ai rien à vous dire.

PLACIDE, à part.

Son air contraint m'inspire un juste effroi.

AUGUSTE, à Durand.

Venez, Monsieur, je m'en vais vous instruire;
L'honneur le veut; tout est fini pour moi.
De mon hymen j'avais la certitude;
Je vois qu'il faut y renoncer, hélas!
Et je m'en vais, quel malheur pour l'étude!
Du même coup déchirer deux contrats. (*bis.*)

ENSEMBLE.

AUGUSTE, DURAND, PLACIDE.

AUGUSTE.

Et je m'en vais, quel malheur pour l'étude,
Du même coup déchirer deux contrats! (*bis.*)

DURAND.

De tout prévoir j'eus toujours l'habitude :
Soyons prudent, et ne nous pressons pas. (*bis.*)

PLACIDE.

Moi, de trembler j'eus toujours l'habitude :
Fuyons l'abîme entr'ouvert sous mes pas. (*bis.*)

(Durand et Auguste sortent.)

SCÈNE XXI.

PLACIDE, seul.

Qu'est-ce que cela signifie? il emmène ce monsieur, et il ne veut rien me dire. Parbleu! c'est clair, cela dit tout; le notaire n'a point de bonnes affaires, et l'agent de change en a de mauvaises; dans quel guêpier je m'étais fourré! Moi, l'homme du repos et de la retraite, compromettre mes capitaux, ma fille et ma tranquillité! Il faut à tout prix sortir de cette position téméraire.

SCÈNE XXII.

PLACIDE, MADAME LOCARD.

MADAME LOCARD, à part.

Pour ne rien risquer, j'ai agi franchement, et je viens de rompre avec madame de Beaumont, c'est plus sûr. (Haut.) Eh bien! monsieur Placide, vous ne venez pas? votre fille, votre aimable Élodie est inquiète de vous.

PLACIDE.

Ah! elle est inquiète! elle n'est pas la seule! Apprenez, Madame, que tantôt il y a eu ici amphibologie, et que je n'ai jamais entendu que ma fille épousât un agent de change.

MADAME LOCARD.

Mais c'est d'accord, c'est arrêté entre nous; vous aurez pour gendre mon fils le notaire; j'ai votre parole, vous avez la mienne; et demain matin à dix heures, tout sera terminé.

PLACIDE.

Terminé? non pas, c'est impossible; à présent, j'ai des motifs.

MADAME LOCARD.

Et lesquels?

PLACIDE.

Lesquels? c'est-à-dire, pour des motifs, je n'en ai pas; mais j'ai appris...

MADAME LOCARD, à part.

Il se pourrait! (Haut.) Parlez, Monsieur, que vous a-t-on appris?

PLACIDE.

On m'a appris... c'est-à-dire, Madame... on ne m'a rien appris, et voilà ce qui me détermine...

MADAME LOCARD.

Je vous comprends. Mais on n'en vient point à une rupture pareille sans des raisons majeures, et vous parlerez... vous m'expliquerez...

PLACIDE.

Du tout; je ne parlerai pas, je ne dirai rien, et je n'ajouterai pas un mot de plus. C'est une affaire de confiance; je suis le maître de ne plus en avoir, si ça m'arrange.

MADAME LOCARD.

Il suffit, Monsieur; qu'il n'en soit plus question. On ne prétend pas vous contraindre, et vous pouvez rentrer au salon.

PLACIDE, à part, en s'en allant.

Je perds un gendre, c'est vrai; mais je sauve mes capitaux.

(Il sort par le fond.)

SCÈNE XXIII.

MADAME LOCARD, puis DURAND et AUGUSTE.

MADAME LOCARD.

Je le disais bien, qu'avec un homme de ce caractère, on ne pouvait compter sur rien, et j'ai bien fait de ménager M. Durand... (L'apercevant au moment où il sort de l'étude.) Quoi! Monsieur, vous voilà? vous n'êtes pas encore parti?

DURAND.

Non, Madame, je venais prendre congé de vous, et vous prier de ne pas m'attendre demain à midi.

MADAME LOCARD.

Et pour quelles raisons?

DURAND.

C'est que je suis forcé de retirer ma parole; non pas que votre fils ne soit un excellent sujet, et que son étude ne soit très-bonne; mais enfin, il en doit une partie.

MADAME LOCARD.

Je ne vous l'avais point laissé ignorer; d'ailleurs, mon fils est cautionné par son frère l'agent de change.

DURAND.

D'accord; mais on prétend que l'agent de change est également cautionné par son frère le notaire; et c'est cette double sûreté qui m'inspire, pour la dot de ma nièce, des craintes, sans doute mal fondées.

MADAME LOCARD.

C'en est assez, Monsieur, et je devine de qui vous tenez ces renseignements.

AUGUSTE.

C'est de moi, Madame.

AIR d'*Aristippe*.

Avec tout autre il eût fallu, je pense,
Me taire ici... mais près d'un bienfaiteur
J'étais forcé de rompre le silence;
Par là je perds tout espoir de bonheur.
Je me souviens des lois que l'on m'a faites;
Un tel espoir était, je le sens bien,
Mon seul trésor... et, pour payer mes dettes,
Sans hésiter j'ai donné tout mon bien.

DURAND, à Auguste.

Non, mon ami, il n'en sera pas ainsi, madame est trop juste pour te punir d'une confidence que tu me devais. Je ne lui ferai point observer que, voulant établir son fils, il est peut-être de son intérêt de ne point laisser ébruiter cette affaire. Ce serait un moyen indigne de nous; mais elle comprendra sans peine qu'un jeune notaire ne doit éloigner aucune clientèle, que la mienne et celle de mes amis peuvent être utiles à M. Alexandre.

AIR : *A soixante ans.*

Oui, votre fils parviendra, je parie,
S'il veut goûter mes conseils, et s'il croit
Que le travail, le temps, l'économie
Sont, pour payer les charges que l'on doit,
Le vrai moyen, le plus sûr, le plus droit;
Mais, par un hymen mercenaire,
En se vendant, quand on croit acquitter
Un riche emploi, trop cher à supporter,
On perd l'estime, à mes yeux bien plus chère,
Car on ne peut jamais la racheter.

MADAME LOCARD.

Vous ne pouvez pas douter, Monsieur, du prix que nous attachons à votre amitié, et si, pour la conserver, il ne faut que consentir au mariage de ma filleule...

AUGUSTE.

Il se pourrait!...

MADAME LOCARD.

Aussi bien, tant que cette petite fille sera ici, mon fils ne voudra jamais se prêter à mes projets; mais je vous préviens qu'elle n'a point de fortune.

DURAND.

Qu'à cela ne tienne, je les emmène avec moi; et je donne à Auguste une place de quatre mille francs dans mon commerce. (A Auguste.) Acceptes-tu?

AUGUSTE.

Que je suis heureux!

MADAME LOCARD.

Quoi! vous renoncez à votre état? vous qui pouviez un jour devenir notaire.

AUGUSTE.

Oui, comme tant d'autres, notaire à crédit, pour me marier par spéculation, et acheter ma charge aux dépens de mon bonheur! non, non; j'aime mieux donner ma démission de troisième clerc.

SCÈNE XXIV.

LES PRÉCÉDENTS; MADAME DE BEAUMONT, PLACIDE, TROIS JEUNES DEMOISELLES, LE RESTE DE LA SOCIÉTÉ, DEUX DOMESTIQUES.

CHOEUR.

AIR de la contredanse *du Bal champêtre.*

En fidèle convié,
Chez vous j'accours au plus vite,
Surtout lorsque nous invite
Le plaisir ou l'amitié.

ALEXANDRE.

Eh bien! ma mère, est-ce qu'on ne se met pas à table?

MADAME LOCARD.

Si vraiment... nous n'attendons plus personne.

ALEXANDRE.

Est-ce toujours à la demoiselle en bleu que je dois donner la main?

MADAME LOCARD.

Eh! non...

ALEXANDRE.

C'est donc à la petite en rose?

MADAME LOCARD.

Encore moins.

ALEXANDRE.

Alors, je comprends... c'est à la troisième.

MADAME LOCARD.

A aucune.

ALEXANDRE.

Comment cela se fait-il?... je n'épouse plus personne?

MADAME LOCARD.

Non, pour le moment... à cause de votre insouciance, à cause de votre amour pour Amélie... mais j'y ai mis bon ordre... (A un domestique.)

Faites servir, car tout le monde nous reste. (A Placide et à madame de Beaumont.) Tous les jours on ne se marie pas, et l'on dîne ensemble.

PLACIDE.

Je suis forcé de vous quitter... car on vient de me faire demander en bas... M. Badoulard, un de mes compatriotes.

MADAME LOCARD.

Quoi! M. Badoulard de Fontainebleau!... je le connais beaucoup... un petit bossu...

PLACIDE.

Qui n'est pas malheureux; car sa fille Aspasie, qui est tout son portrait, vient d'hériter de quatre cent mille francs.

MADAME LOCARD.

Et c'est pour lui que vous nous quittez!... Non pas, je vous garde, ainsi que votre ami... (A l'autre domestique.) Dites à M. Badoulard que nous l'attendons... que son couvert est mis, et qu'il faut qu'il dîne avec nous... (A Alexandre.) Changez les cartes et mettez M. Badoulard à côté de moi.

ALEXANDRE.

Quoi! ma mère, vous auriez des idées?...

MADAME LOCARD.

Taisez-vous.

ALEXANDRE.

Me faire épouser une bossue!

MADAME LOCARD.

Et votre charge à payer?

LE DOMESTIQUE.

Madame est servie.

CHOEUR.

En fidèle convié,
Chez vous j'accours au plus vite,
Surtout lorsque nous invite
Le plaisir ou l'amitié.

AUGUSTE, au public.

AIR de *Thémire.*

D'un notaire de confiance,
Si quelqu'un n'était pas pourvu,
Voici le nôtre... il a, je pense,
Grand besoin d'être soutenu.
En attendant que quelque belle
Veuille avec lui se marier,
Donnez-lui votre clientèle,
Car il a sa charge à payer.

TOUS.

Sa charge est encore à payer.





RONDON, LISANT

ON A REÇU AUJOURD'HUI AU THÉATRE DE MADAME UN VAUDEVILLE QU'ON ATTRIBUE A DEUX AUTEURS CONNUS PAR DE NOMBREUX SUCCÈS.



LE CHARLATANISME,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase dramatique, le 10 mai 1825.

En société avec M. Mazères.

Personnages.

DELMAR, homme de lettres.
RONDON, journaliste.
RÉMY, médecin.
M. GERMONT.
SOPHIE, sa fille.
MADAME DE MELCOURT, nièce de M. Germont.
JOHN, FRANÇOIS, } domestiques de Delmar.

La scène se passe à Paris, dans la maison de Delmar, rue du Mont-Blanc.

Le théâtre représente un salon élégant; porte au fond, et deux portes latérales; aux côtés de la porte de fond, deux corps de bibliothèque garnis de livres, et surmontés, l'un du buste de Piron, l'autre de celui de Favart; a la droite du théâtre, un bureau; à gauche, une table, sur laquelle Delmar est occupé a écrire au lever du rideau.

SCÈNE PREMIÈRE.

DELMAR, JOHN.

DELMAR, travaillant à son bureau.

Heim! qui vient là me déranger? voilà une scène que je n'achèverai jamais. Eh bien! John, qu'est-ce que c'est?

JOHN.

Monsieur, c'est aujourd'hui le 15 avril; et le monsieur qui a retenu l'appartement du quatrième vient s'y installer.

DELMAR.

Est-ce que je l'en empêche?

JOHN.

Non, Monsieur; mais il veut vous parler, parce que c'est lui qui a aussi retenu l'appartement du premier, vis-à-vis: c'est pour des personnes de province.

DELMAR.

Je dis qu'il n'y a pas moyen de travailler, quand on est homme de lettres et qu'on a le malheur d'être propriétaire. Je sais bien que l'inconvénient est rare. Mais enfin, voilà une scène d'amour, une situation dramatique...

AIR de *Partie carrée.*

A chaque instant on m'importune;
Il faut quitter les muses pour l'argent.
On veut avoir et génie et fortune
Tout à la fois! impossible vraiment!
Lorsque l'on est au sein de l'opulence,
L'esprit ne fait qu'embarrasser;
Voilà pourquoi tant de gens de finance
Aiment mieux s'en passer.

JOHN.

Monsieur, je vais renvoyer le locataire.

DELMAR.

Eh non! ce ne serait pas honnête. Qu'est-ce que c'est?

JOHN.

Je crois que c'est un médecin.

DELMAR.

Un médecin! diable, les médecins, c'est bien usé! J'aurais préféré un locataire qui eût un autre état, un état original; cela m'aurait fourni quelques sujets. (A John.) C'est égal, fais entrer. (John sort.) J'ai justement un vieux médecin à mettre en scène; et peut-être, sans qu'il s'en doute, ce brave homme pourra me servir.

SCÈNE II.

DELMAR, RÉMY, JOHN.

JOHN, annonçant.

M. le docteur Rémy.

DELMAR, se levant.

Rémy! (Courant à Rémy.) Mon ami, mon ancien camarade! Comment! c'est toi qui viens loger chez moi?

RÉMY.

Cette maison t'appartient?

DELMAR.

Eh oui, vraiment.

RÉMY.

Je n'en savais rien. Il y a si longtemps que nous ne nous sommes vus!

DELMAR.

Tu as raison. Autrefois, quand nous étions étudiants, moi à l'école de droit, toi à l'école de médecine...

RÉMY.

Nous ne nous quittions pas, nous vivions ensemble.

DELMAR.

Et quand j'étais malade, quel zèle! quelle amitié! comme tu me soignais! deux fois je t'ai dû la vie. Mais que veux-tu! je suis un malheureux, un ingrat; depuis que je me porte bien, je t'ai oublié.

RÉMY.

Non, tu ne m'as pas oublié; tu m'aimes toujours, je le vois à la franchise de ton accueil; mais les événements nous ont séparés. J'ai été passer deux ans à Montpellier. Je travaillais beaucoup, je t'écrivais quelquefois; et toi, lancé au milieu des plaisirs de la capitale, tu n'avais pas le temps de me répondre. Cela m'a fait un peu de peine; et pourtant je ne t'en ai pas voulu; tu as la tête légère, mais le cœur excellent, et en amitié cela suffit.

DELMAR.

Ainsi donc, tu abandonnes le quartier Saint-Jacques pour la rue du Mont-Blanc? Tant mieux, morbleu!

AIR de *Préville et Taconnet.*

Comme autrefois nous vivrons, je l'espère :
Pour commencer, plus de bail, plus d'argent.

RÉMY.

Quoi! tu voudrais?...

DELMAR.

Je suis propriétaire!
Tu garderas pour rien ton logement,
Ou nous aurons un procès sur-le-champ.

RÉMY.

Mais permets donc...

DELMAR.

Allons, cher camarade,
Daigne accepter les offres d'un ami;
Ne souffre pas que l'on dise aujourd'hui
Qu'Oreste envoie un huissier à Pylade,
Pour le forcer à demeurer chez lui.

RÉMY.

Un procès avec toi! certes, je ne m'y exposerai pas; car, autant que j'y puis voir, tu es devenu un avocat distingué, tu as fait fortune au barreau.

DELMAR.

Du tout.

RÉMY.

Cependant, quand j'ai quitté Paris, tu venais de passer ton dernier examen.

DELMAR.

J'en suis resté là; et de l'étude d'avoué, je me suis élancé sur la scène.

RÉMY.

Vraiment! tu as toujours eu du goût pour la littérature.

DELMAR.

Non pas celle de Racine et de Molière, mais une autre qu'on a inventée depuis, et qui est plus expéditive. Je me rappelais l'exemple de Gilbert, de Malfilâtre et compagnie, qui sont arrivés au temple de Mémoire en passant par l'hôpital; et je me disais : « Pourquoi les gens qui ont de l'esprit n'auraient-ils pas celui de faire fortune? pourquoi la richesse serait-elle le privilége exclusif des imbéciles et des sots? pourquoi surtout un homme de lettres irait-il fatiguer les grands de ses importunités? Non, morbleu! il est un protecteur auquel on peut, sans rougir, consacrer ses travaux, un *Mécène* noble et généreux qui récompense sans marchander, et qui paye ceux qui l'amusent; c'est le public. »

RÉMY.

Je comprends; tu as fait quelques tragédies, quelques poèmes épiques.

DELMAR.

Pas si bête! Je fais l'opéra-comique et le vaudeville. On se ruine dans la haute littérature; on s'enrichit dans la petite. Soyez donc dix ans à créer un chef-d'œuvre! nous mettons trois jours à composer les nôtres; et encore souvent nous sommes trois! ainsi calcule.

RÉMY.

C'est l'affaire d'un déjeuner.

DELMAR.

Comme tu dis, les déjeuners jouent un grand rôle dans la littérature; c'est comme les dîners dans la politique. De nos jours, combien de réputations et de fortunes enlevées à la fourchette! Je sais bien que nos chefs-d'œuvre valent à peu près ce qu'ils nous coûtent. Mais on en a vu qui duraient huit jours; quelques-uns ont été jusqu'à quinze; et quand on vit un mois, c'est l'immortalité, et on peut se faire lithographier avec une couronne de laurier.

RÉMY.

Et tu es heureux?

DELMAR.

Si je suis heureux!

AIR *des Amazones.*

N'allant jamais implorer la puissance,
Je ne crains pas qu'on m'arrête en chemin;
Libre, et tout fier de mon indépendance,
Par le travail j'embellis mon destin;
Aux malheureux je peux tendre la main.
Quand je le veux, je cède à la paresse;
L'amour souvent vient agiter mon cœur.
(Prenant la main de Rémy.)
J'ai retrouvé l'ami de ma jeunesse;
Dis-moi, mon cher, n'est-ce pas le bonheur?

Et toi, mon cher, comment vont les affaires?

RÉMY.

Assez mal, j'ai peu de réputation, peu de clients.

DELMAR.

C'est inconcevable! car je ne connais pas dans Paris de médecin qui ait plus de talent.

RÉMY.

Dans notre état, il faut du temps pour se faire connaître : nous ne jouissons que dans l'arrière-saison; et quand la réputation arrive...

DELMAR.

Il faut s'en aller; comme c'est gai! Mais, dis-moi, pour qui est cet appartement que tu as loué sur le même palier que moi?

RÉMY.

Ce n'est pas pour moi, mais pour une famille qui arrive de Montpellier, et qui m'a prié de lui retenir un logement. Le père d'abord est un excellent homme, et puis la jeune personne...

DELMAR.

Ah! ah! il y a une jeune personne! Permettez donc, monsieur le docteur, est-ce que nous serions amoureux?

RÉMY.

A toi je peux te le confier. Eh bien! oui, je suis amoureux, et sans espoir.

DELMAR.

Sans espoir! laisse donc : c'est quand les médecins n'en ont plus, que cela va toujours à merveille.

RÉMY.

Le père est un riche propriétaire, M. Germont.

DELMAR.

M. Germont, de Montpellier! nous voilà en pays de connaissance. Il a ici à Paris une nièce, madame de Melcourt, chez laquelle je suis reçu, et qui me parle souvent de son oncle, un original sans pareil, qui tient à la gloire et à la réputation, et qui a pensé mourir de joie en voyant un jour son nom imprimé dans le journal du département.

RÉMY.

C'est lui-même. Il ne recherche pas la fortune, car il en a beaucoup; mais quand j'étais à Montpellier, il m'a promis la main de sa fille à condition que je retournerais à Paris, que je m'y ferais connaître, que je deviendrais un docteur à la mode, et pour tout cela, il ne m'a donné que trois ans.

DELMAR.

C'est plus qu'il n'en faut.

RÉMY.

Non, vraiment, car nous voilà à la fin de la troisième année, j'ai travaillé sans relâche, et je suis encore inconnu.

AIR : *Connaissez mieux le grand Eugène.*

Ma clientèle est bien loin d'être bonne.

DELMAR.

Les vivants sont tous des ingrats.

RÉMY.

Pourtant je n'ai tué personne.

DELMAR.

Mon pauvre ami, tu ne parviendras pas.
Il faut à vous d'illustres funérailles!
Un médecin est comme un conquérant :
Autour de lui, sur les champs de bataille,
Plus il en tombe, et plus il paraît grand.

C'est ta faute; si tu m'étais venu voir plus tôt, nous aurions cherché à te lancer. D'abord, j'aurais parlé de toi dans mes vaudevilles; cela aurait couru la province, cela se serait peut-être joué à Montpellier; et si ton beau-père va au spectacle, ton mariage était décidé.

RÉMY.

Laisse donc. Est-ce que j'aurais jamais consenti?...

DELMAR.

Pourquoi pas? mais il est encore temps; nous avons vingt-quatre heures devant nous; et en vingt-quatre heures, il se fait à Paris bien des réputations. Justement, voici mon ami Rondon, le journaliste.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, RONDON.

RONDON.

Bonjour, mon cher Delmar. (A Rémy, qu'il salue.) Monsieur, votre serviteur. (A Delmar.) Je t'apporte de bonnes nouvelles, car je sors du comité de lecture, et l'ouvrage que nous avons terminé hier a produit un effet...

DELMAR.

C'est bien; nous en parlerons dans un autre moment. Tu viens pour travailler?

RONDON.

Oui, morbleu! (Appelant.) John! à déjeuner! car moi, je suis un bon convive et un bon enfant.

DELMAR.

Je te présente le docteur Rémy, mon camarade

de collége, et mon meilleur ami, un jeune praticien, qui est persuadé que, pour réussir, il suffit d'avoir du mérite.

RONDON.

Monsieur vient de province?

DELMAR.

Non: du faubourg Saint-Jacques.

RONDON.

C'est ce que je voulais dire.

DELMAR, à Rémy.

Apprends donc, et mon ami Rondon te le dira, que, dans ce siècle-ci, ce n'est rien que d'avoir du talent.

RONDON.

Tout le monde en a.

DELMAR.

L'essentiel est de le persuader aux autres; et pour cela, il faut le dire, il faut le crier.

RONDON.

Monsieur a-t-il composé quelque ouvrage?

RÉMY.

Un *Traité sur le croup* qui renferme, je crois, quelques vues utiles; mais toute l'édition est encore chez Ponthieu et Delaunay, mes libraires.

RONDON.

Nous l'enlèverons; j'en ai enlevé bien d'autres.

DELMAR.

Ne fais-tu pas un cours?

RÉMY.

Oui, tous les soirs, je réunis quelques étudiants.

DELMAR.

Nous en parlerons.

RONDON.

Nous vous ferons connaître. Avez-vous une nombreuse clientèle?

RÉMY.

Non, vraiment.

RONDON.

C'est égal, on le dira de même.

DELMAR.

Cela encouragera les autres! et puis, j'y pense, il y a une place vacante à l'Académie de médecine de Paris.

RONDON.

Pourquoi ne vous mettez-vous pas sur les rangs?

RÉMY.

Moi! et des titres?

DELMAR.

Des titres! à l'Académie! c'est du luxe. As-tu adopté quelque innovation, quelque système? pourquoi n'entreprends-tu pas l'*Acupuncture*?

RONDON.

Ah! oui, le système des aiguilles?

AIR du vaudeville de *Fanchon*.

Pour guérir, on vous pique;
Système économique,
Qui depuis ce moment
Répand
La joie en nos familles;
Car nous avons en magasins
Plus de bonnes aiguilles
Que de bons médecins.

DELMAR.

Les jeunes ouvrières,
Les jeunes couturières
Ont remplacé la Faculté;
Ces novices gentilles
Vont, en servant l'humanité,
Avec un cent d'aiguilles,
Nous rendre la santé.

RONDON.

Je te prends ce trait-là pour mon journal, car je parle de tout dans mon journal; mais je ne me connais pas beaucoup en médecine; et si monsieur veut me donner deux ou trois articles tout faits...

RÉMY.

Y pensez-vous! Employer de pareils moyens, ce serait mal, ce serait du charlatanisme.

DELMAR.

Raison de plus.

RONDON.

Du charlatanisme! mais tout le monde en use à Paris; c'est approuvé, c'est reçu, c'est la monnaie courante.

DELMAR.

Témoin notre dernier succès.

RONDON.

D'abord la représentation était au bénéfice d'un acteur, qui se retirait définitivement pour la quatrième fois.

DELMAR.

Depuis un mois, les journaux annonçaient qu'il n'y avait plus de places, que tout était loué.

RONDON.

Et la composition du spectacle!

DELMAR.

Et celle du parterre! je ne t'en parle pas; mais il ne faut pas croire que nous soyons les seuls. Dans tous les états, dans toutes les classes, on ne voit que charlatanisme.

RONDON.

Le marchand affiche une cessation de commerce qui n'arrive jamais.

DELMAR.

Le libraire publie la troisième édition d'un ouvrage avant la première.

RONDON.

Le chanteur fait annoncer qu'il est enrhumé, pour exciter l'indulgence. Charlatans! charlatans! tout ici-bas n'est que charlatans.

DELMAR.

Je ne te parle pas des compères.

RONDON.

Nous serons les vôtres. Je vous offre mes services et mon journal, car moi je suis bon enfant.

RÉMY.

Je vous remercie, Messieurs, mais j'ai aussi mon système, et je suis persuadé que, sans intrigue, sans prôneurs, sans charlatanisme, le véritable mérite finit toujours par se faire connaître et acquérir une gloire solide et plus durable.

DELMAR.

Oui, une gloire posthume : essaye, et tu m'en diras des nouvelles.

RÉMY.

Adieu, je vais faire quelques visites.

DELMAR, le retenant.

Mais, écoute donc.

RÉMY.

Si les personnes que j'attends arrivaient pendant mon absence, charge-toi de les recevoir et de leur montrer leur appartement.

DELMAR.

Air : *En attendant que le punch se présente.*

Quand, par nos soins, notre appui tutélaire,
Tu peux marcher à la célébrité,
Quand des honneurs nous t'ouvrons la carrière,
Tu vas languir dans ton obscurité.
Songe à l'amour que ton cœur abandonne!
Songe à la gloire...

RÉMY.

On doit en être épris
Quand d'elle-même à nous elle se donne;
Dès qu'on l'achète, elle n'a plus de prix.

ENSEMBLE.

RONDON et DELMAR.

Quand par nos soins, notre appui tutélaire,
Tu peux marcher à la célébrité,
Quand des honneurs nous t'ouvrons la carrière,
Tu vas languir dans ton obscurité.

RÉMY.

Quand par vos soins, votre appui tutélaire,
Je puis marcher à la célébrité,
Quand des honneurs vous m'ouvrez la carrière,
Moi, j'aime mieux mon humble obscurité.

(Il sort.)

SCÈNE IV.

RONDON, DELMAR.

RONDON.

C'est donc un philosophe que ton ami le médecin?

DELMAR.

Non, mais c'est un obstiné qui, par des scrupules déplacés, va manquer un beau mariage.

RONDON.

C'est cependant quelque chose qu'un beau mariage, et puisque nous en sommes sur ce chapitre, j'ai une confidence à te faire. Il est question, en projet, d'un superbe établissement pour moi; vingt mille livres de rente.

DELMAR.

Vraiment! et quelle est la famille?

RONDON.

Je ne te le dirai pas, car je n'en sais rien encore; mais on doit me présenter au beau-père, dès qu'il sera arrivé.

DELMAR.

Ah! il n'est pas de Paris?

RONDON.

Non; mais il vient s'y fixer; un homme immensément riche, qui aime les arts, qui les cultive lui-même, et qui ne serait pas fâché d'avoir pour gendre un littérateur distingué et un bon enfant; et je suis là.

DELMAR.

C'est cela, te voilà marié, et tu ne feras plus rien.

Air de *la Robe et les Bottes.*

Prends-y bien garde, tu t'abuses!
Oui, tu compromets ton état;
Quand on se voue au commerce des muses,
On doit rester fidèle au célibat.

RONDON.

Crois-tu l'hymen si funeste à l'étude?

DELMAR.

L'hymen, mon cher, est funeste aux auteurs;
A nous surtout, nous qui, par habitude,
Avons toujours des collaborateurs.

Et voilà pourquoi je veux rester garçon.

RONDON.

Oui, et pour quelque autre raison encore. Il y a de par le monde une jolie petite dame de Melcourt.

DELMAR.

Y penses-tu? la femme d'un académicien! Un instant, Monsieur, respect à nos chefs, aux vétérans de la littérature!

RONDON.

Oh! je suis prêt à ôter mon chapeau; mais il n'en est pas moins vrai qu'un mari académicien est ce qu'il y a de plus commode! d'abord, l'habitude qu'ils ont de fermer les yeux.

DELMAR.

Halte-là, ou nous nous fâcherons. Madame de Melcourt est la sagesse même. Avant son mariage, c'était une amie de ma sœur; et il n'y a entre nous que de la bonne amitié. Ingrat que tu es! c'est à elle que nous devons nos succès; c'est notre providence littéraire. Vive, aimable, spirituelle, répandue dans le grand monde, partout elle vante tous nos ouvrages. *Divin! délicieux! admirable!* elle ne sort pas de là; et il y a tant de gens qui n'ont pas d'avis, et qui sont enchantés d'être l'écho d'une jolie femme! Et aux premières représentations, il faut la voir aux loges d'avant-scènes. Elle rit à nos vaudevilles, elle pleure à nos opéras-comiques. Dernièrement encore, j'avais

fait un mélodrame... qui est-ce qui ne fait pas de sottise? j'avais fait un mélodrame à Feydeau; elle a eu la présence d'esprit de s'évanouir au second acte, cela a donné l'exemple; cela a gagné la première galerie; toutes les dames ont eu des attaques de nerfs, et moi un succès fou. Si ce ne sont pas là des obligations!...

RONDON.

Allons! allons! tu as raison; mais il faudra lui parler de notre pièce d'aujourd'hui, celle que je viens de lire, pour que d'avance elle l'annonce dans les bals et dans les sociétés; cela fait louer des loges.

DELMAR.

A propos de cela, parlons donc de notre ouvrage, donne-moi des détails sur la lecture.

RONDON.

Je sors du comité, il était au grand complet. Comme c'est imposant, un comité! On y voit de tout, de graves professeurs, des militaires, des employés, des avoués, et même des hommes de lettres.

DELMAR.

As-tu bien lu?

RONDON.

Comme un ange.

DELMAR.

Et nous sommes reçus?

RONDON.

Je n'en doute pas, ils ont ri; et le directeur m'a reconduit jusqu'au bas de l'escalier, en disant qu'on allait m'écrire. (Se mettant à la table.) Aussi, je vais annoncer notre réception dans le journal de ce soir.

DELMAR.

Il n'y a en toi qu'une chose qui me fâche, c'est que tu sois à la fois auteur et journaliste; tu te fais des pièces et tu t'en rends compte, tu te distribues, à toi, des éloges, et à tes rivaux, des critiques; cela ne me paraît pas bien.

Air : *Le choix que fait tout le village.*

Lorsque l'on est sorti de la carrière,
Lorsque l'on goûte un glorieux repos,
On peut porter un arrêt littéraire,
On peut alors parler de ses rivaux.
Oui, le pouvoir que déjà tu te donnes,
A nos anciens il faut l'abandonner :
Ceux qui jadis ont gagné des couronnes,
Seuls, à présent, ont le droit d'en donner.

RONDON.

Écoute donc, il faut se faire craindre des directeurs et des confrères.

DELMAR.

Et même dans les pièces où tu ne travailles pas avec moi, tu ne m'épargnes jamais les épigrammes.

RONDON.

C'est vrai; je t'aime, je t'estime, j'aime tous mes confrères, mais je n'aime pas leurs succès. — Moi! un succès me fait mal; j'en conviens franchement; je suis un bon enfant, mais... Tiens, écoute. (Il lit ce qu'il vient d'écrire.) « On a » reçu aujourd'hui au théâtre de... » Faut-il nommer le théâtre?

DELMAR.

Pourquoi pas?

RONDON, lisant.

« On a reçu aujourd'hui, au théâtre de MA» DAME, un vaudeville qu'on attribue à deux au» teurs connus par de nombreux succès. »

DELMAR.

La phrase de rigueur, et si la pièce tombe, tu mettras : « Elle est de deux hommes d'esprit, qui » prendront leur revanche. »

RONDON.

C'est juste! (Continuant à lire.) « On assure que » cette pièce ne peut qu'augmenter la prospérité » d'un théâtre qui s'efforce de mériter, chaque » jour, la bienveillance du public. Le zèle des ac» teurs, l'activité de l'administration, l'intelli» gence du directeur, du comité... »

DELMAR.

Il y en a pour tout le monde.

RONDON.

Dame! ils ont tous ri. Et puis, si une pièce est bonne, il ne faut pas, parce qu'elle est de nous, que cela m'empêche d'en dire du bien. Moi, je ne connais personne; la vérité avant tout.

SCÈNE V.

Les Précédents, JOHN.

JOHN.

Monsieur, c'est de l'argent.

DELMAR.

Bon, mes droits d'auteur du mois dernier.

JOHN.

Oui, Monsieur, quatre mille francs.

DELMAR.

Quatre mille francs! ô Racine! ô Molière! (Les prenant de la main de John.) C'est bien; mille francs pour l'économie, et mille écus pour les plaisirs. (Il les renferme dans son secrétaire.)

JOHN.

Et puis, voici une lettre qu'un garçon de théâtre vient d'apporter.

RONDON, se levant, et prenant la lettre.

Eh! c'est la lettre de réception! (Il lit tout haut.) « Messieurs, votre petite pièce » petite pièce, elle est parbleu bien grande! « votre petite pièce » pétille d'esprit et d'originalité; les caractères » sont bien tracés, le dialogue est vif et naturel, » les scènes abondent en intentions comiques;

» mais on a trouvé que le genre de l'ouvrage ne » convient pas à notre théâtre. Je vous annonce » donc à regret que la pièce a été refusée. »

DELMAR.

Refusée !

RONDON.

« A l'unanimité. Croyez bien, Messieurs, que » l'administration....... » Oui, les termes de consolation ! C'est une horreur !

DELMAR.

Tu disais qu'ils avaient ri.

RONDON.

Mais à mes dépens, à ce qu'il paraît. C'est prendre les gens en traître. C'est une indignité.

DELMAR.

Ils sont fiers, parce qu'ils ont la vogue.

RONDON.

Ils ne l'auront pas longtemps, je me vengerai ; et pour commencer, un bon article, bien juste... (Il se met à la table, et écrit.) « Les recettes du théâtre » de MADAME commencent à baisser ; son astre » pâlit. »

DELMAR.

Comment ! tu vas...

RONDON.

Écoute donc ! je suis bon enfant ; mais cela a des bornes : il ne faut pas non plus se laisser faire la loi. (Il écrit et répète à haute voix :) « La négligence » de l'administration, la révoltante partialité des » directeurs, la nullité des membres du comité, » le honteux monopole, le marivaudage, etc., etc., » etc. » Au lieu de prendre pour modèle les administrations voisines ; celle de Feydeau, par exemple, si douce, si paternelle...

DELMAR.

Est-ce que tu veux porter notre pièce à l'Opéra-Comique ?

RONDON.

Sans doute.

DELMAR.

On sonne.

RONDON.

Feydeau est un théâtre royal, un théâtre estimable, ennemi des cabales.

DELMAR.

Oui, si l'on nous reçoit.

JOHN, annonçant.

Madame de Melcourt.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, MADAME DE MELCOURT.

DELMAR.

Qu'entends-je ? madame de Melcourt chez moi ! quel bonheur inattendu !

MADAME DE MELCOURT, étonnée.

Monsieur Delmar ! eh mais ! Monsieur, comment êtes-vous ici pour me recevoir ? Je venais voir mon oncle, pour qui on a retenu un logement dans cette maison, et l'on m'a dit : « Montez au premier. »

DELMAR.

Je récompenserai mon portier ; c'est un homme qui a d'heureuses idées.

MADAME DE MELCOURT.

Et moi, je le gronderai. M'exposer à vous faire une visite ! Que dira M. Rondon, qui est mauvaise langue ?

RONDON.

Oh ! Madame, je suis bon enfant.

DELMAR.

N'allez-vous pas me reprocher un bonheur que je ne dois qu'au hasard ? Monsieur votre oncle va arriver dans l'instant ; j'ai promis au docteur Rémy de le recevoir.

MADAME DE MELCOURT.

Le jeune Rémy ! vous le connaissez ? vous êtes bien heureux ; c'est l'homme invisible : il m'était recommandé, mais jamais il ne s'est présenté chez moi, et cependant j'y prends le plus vif intérêt. J'ai reçu de ma jeune cousine une lettre si pressante !... Il faut absolument faire connaître ce jeune homme.

DELMAR.

Il ne le veut pas.

MADAME DE MELCOURT.

Comment ! il ne le veut pas ! il le faudra bien ; nous lui donnerons de la vogue malgré lui, et sans qu'il s'en doute.

DELMAR.

Ce serait admirable !

MADAME DE MELCOURT.

Et pourquoi pas, si vous me secondez ?

RONDON.

Ce sera une conspiration.

MADAME DE MELCOURT.

AIR : *Au temps heureux de la chevalerie.*

Oui, conspirons pour l'unir à sa belle.

DELMAR et RONDON.

Nous sommes prêts.

MADAME DE MELCOURT.

Marchons donc hardiment ;
Et si le sort nous était infidèle,
(Montrant son aigrette.)
Ralliez-vous à mon panache blanc.

DELMAR.

Du Béarnais jadis c'était l'emblème.

MADAME DE MELCOURT.

Avec raison je l'invoque en ces lieux :
Notre entreprise est digne de lui-même,
Nous conspirons pour faire des heureux.

ENSEMBLE.

Notre entreprise est digne de lui-même,
Nous conspirons pour faire des heureux.

MADAME DE MELCOURT.

Il faut d'abord quelques articles de journaux.

DELMAR.

Voici Rondon qui s'en chargera.

RONDON.

Certainement, un médecin, ce n'est pas un confrère; moi, je suis bon enfant. Donne-moi des notes. (Il va s'asseoir à la table, et écrit.) « Le docteur Rémy. »

DELMAR.

Auteur d'un ouvrage *sur le croup*.

RONDON, écrivant.

« Le docteur Rémy, le sauveur de l'enfance, » l'espoir des mères de famille... »

DELMAR.

Il fait tous les soirs un petit cours de physiologie.

RONDON.

Un petit cours! (Écrivant.) « C'est aujourd'hui » que le célèbre docteur Rémy termine son cours » de physiologie. On commencera à sept heures » précises. Les voitures prendront la file au coin » de la rue Neuve-des-Mathurins, et sortiront par » la rue Joubert. »

DELMAR.

Parfait! Dès qu'on promet de la foule, tout le monde y court. (Il appelle.) John! John! tu iras à la préfecture demander deux gendarmes.

JOHN.

Oui, Monsieur.

DELMAR.

Gendarmes à cheval surtout! on les voit mieux, et cela attire de plus loin.

MADAME DE MELCOURT.

Attendez donc : il y a une place vacante à l'Académie de médecine de Paris.

DELMAR.

C'est ce que nous disions ce matin.

RONDON.

Il faut qu'il l'ait.

MADAME DE MELCOURT.

Il l'aura; c'est aujourd'hui que l'on prononce. On est incertain entre deux rivaux; de sorte qu'un troisième qui se présenterait pourrait tout concilier.

RONDON.

Oui; mais encore faudrait-il faire quelques visites; et jamais ce monsieur ne s'y décidera.

DELMAR.

Je les ferai pour lui, et sans qu'il le sache. J'irai voir le président, et je mettrai des cartes chez les autres.

MADAME DE MELCOURT.

Moi, j'irai voir leurs femmes.

AIR : *Amis, voici la riante semaine.*

Je tâcherai de séduire ces dames,
Qui séduiront leurs époux. C'est ainsi
Que l'on parvient, c'est toujours par les femmes;
Voilà comment j'ai placé mon mari.

RONDON.

Nous courrons tous.

MADAME DE MELCOURT.

Grâce à nos promenades,
Notre docteur est dans le bon chemin;
Rien ne lui manque.

DELMAR.

Excepté des malades,
Et le voilà tout à fait médecin!

MADAME DE MELCOURT.

C'est vrai; il faut lui trouver quelques malades riches, des malades de bonne compagnie ou des petits malades de grande maison. Attendez! l'ambassadrice d'Espagne me demandait ce matin un médecin pour sa femme de chambre. Ensuite, je connais une princesse polonaise dont le singe s'est cassé la cuisse, la princesse *Jockoniska*.

DELMAR.

Cela suffit pour commencer. (Il appelle.) John! John! Dès que le docteur Rémy sera rentré, et qu'il y aura du monde... (Il lui parle bas.) Tu m'entends, l'air inquiet, effaré.

JOHN.

Oui, Monsieur.

MADAME DE MELCOURT.

On monte l'escalier; je reconnais la voix de mon oncle, celle de sa fille; ce sont nos voyageurs.

RONDON.

Moi, je vais à l'imprimerie; je sors par la porte dérobée.

MADAME DE MELCOURT.

Ah! monsieur a deux sorties à son appartement.

DELMAR.

Les architectes ont tout prévu.

RONDON.

Sans doute, un garçon! et un auteur dramatique!... mais je n'en dis pas davantage, parce que je suis bon enfant.

(Il sort par la porte à droite.)

SCÈNE VII.

DELMAR, MADAME DE MELCOURT, M. GERMONT, SOPHIE.

TOUS.

AIR *du Valet de chambre.*

Ah! quel plaisir (*bis.*)
De s'embrasser après l'absence!
Ah! quel plaisir
De pouvoir tous se réunir!

(Ils s'embrassent.)

DELMAR, les regardant.

Les scènes de reconnaissance
Ont toujours l'art de m'attendrir!

TOUS.

Ah! quel plaisir!

GERMONT.

Paris, Paris! j'en suis avide;
Que rien n'échappe à mes regards!

MADAME DE MELCOURT.

C'est moi qui serai votre guide.

GERMONT.

Tu sais que je tiens aux beaux-arts,
A la peinture, à la musique;
Mais j'aime avant tout, je m'en pique,
La littérature...

DELMAR.

Bravo!
Nous vous mènerons voir Jocko.

TOUS.

Ah! quel plaisir
De s'embrasser après l'absence!
Ah! quel plaisir
De pouvoir tous se réunir!

MADAME DE MELCOURT.

Ah çà! mon oncle, vous venez sans doute à Paris pour marier ma cousine?

GERMONT.

Mais, oui, c'est mon intention.

MADAME DE MELCOURT.

Elle sera vraiment charmante quand elle aura un mari, et une robe de chez Victorine. Victorine, ma chère, il n'y a qu'elle pour les robes, Nattier pour les fleurs, Herbault pour les toques; c'est cher, mais c'est distingué.

GERMONT.

C'est bon, c'est bon; à demain les affaires sérieuses. Occupons-nous de notre appartement; et, avant tout, montons chez ce cher Rémy: à quel étage demeure-t-il?

DELMAR, bas à madame de Melcourt.

Décemment, je ne peux pas dire qu'il loge au quatrième. (Haut.) Monsieur, vous êtes chez lui.

MADAME DE MELCOURT.

Y pensez-vous?

DELMAR, bas.

Je partagerai avec lui: ce n'est pas la première fois.

GERMONT.

Comment diable! au premier, dans la Chaussée d'Antin!

DELMAR.

Et l'appartement qui vous est réservé est ici en face, sur le même palier.

GERMONT.

Et un mobilier charmant, d'une fraîcheur! d'une élégance! une bibliothèque! et des bustes!

AIR: *Il me faudra quitter l'empire.*

J'aperçois là deux docteurs qu'on renomme;
C'est Hippocrate et Galien.

DELMAR, bas à madame de Melcourt.

Oui, c'est Favart, c'est Piron... le brave homme!

GERMONT.

Ah! tous les deux je les reconnais bien. (*bis.*)
N'est-il pas vrai, c'étaient deux fortes têtes?
Deux grands docteurs...

DELMAR.

C'étaient deux grands talents
(A part.)
Pour les couplets.

GERMONT.

Ils ont l'air bons vivants!

DELMAR.

Je le crois bien. Si j'avais leurs recettes,
Je serais sûr de vivre bien longtemps.

GERMONT, à Delmar.

Monsieur est de la maison?

DELMAR.

Je suis le propriétaire; et si ce n'étaient les services que M. Rémy m'a rendus, il y a longtemps que je lui aurais donné congé.

SOPHIE.

Et pourquoi donc?

DELMAR.

Pourquoi, Mademoiselle? parce que je ne peux pas dormir, parce qu'on m'éveille toutes les nuits. La nuit dernière encore, deux équipages qui s'arrêtent à ma porte, et l'on frappe à coups redoublés. « N'est-ce pas ici le célèbre docteur » Rémy? on le demande chez un riche financier » qui a une indigestion, chez la femme d'un mi- » nistre destitué qui a des attaques de nerfs. » C'est à n'y pas tenir. Je n'ose pas le renvoyer; mais à l'expiration du bail, je serai obligé de l'augmenter, je vous en préviens.

GERMONT.

Qu'est-ce que vous me dites là? Ce pauvre Rémy a donc un peu de réputation?

DELMAR.

Lui! il n'a pas un moment de repos, ni moi non plus.

SOPHIE.

Ah! que je suis contente! vous voyez bien, mon père, j'étais sûre qu'il parviendrait.

GERMONT.

Et où est-il en ce moment?

DELMAR.

Dieu le sait! il est monté dans son cabriolet, et il court Paris.

GERMONT.

Qu'entends-je! il a un cabriolet?

DELMAR.

AIR *du Piége.*

Eh! oui, Monsieur; c'est bien juste en effet:
Tous les docteurs un peu célèbres
Ont au moins un cabriolet
Payé par les pompes funèbres.
On doit beaucoup à leurs secours;
Pourrait-on, sans leur faire injure,

Les voir à pied, eux qui font tous les jours
Partir tant de gens en voiture.

GERMONT.

Et vous, ma chère nièce, que dites-vous de tout cela?

MADAME DE MELCOURT.

Qu'il y a beaucoup d'exagération.

GERMONT.

Quoi! vous pensez que le docteur Rémy?...

MADAME DE MELCOURT.

Moi, je n'en dis rien, parce que je ne puis pas le souffrir. C'est un homme insupportable, qu'on ne trouve jamais: toutes les dames en sont folles, et je ne sais pas pourquoi.

SOPHIE, à voix basse.

Mais taisez-vous donc!

MADAME DE MELCOURT.

Et pourquoi donc me taire? je dis ce que je pense; il m'a enlevé mes spasmes nerveux, j'en conviens; car il guérit, c'est vrai, il guérit; il n'a que cela pour lui: il faut bien qu'il ait quelque chose.

DELMAR.

Vous voilà! toujours injuste, exagérée quand vous n'aimez pas les gens.

MADAME DE MELCOURT.

Et vous, toujours prêt à partager l'engouement général.

GERMONT.

Mais, ma nièce... mais, Monsieur...

MADAME DE MELCOURT.

Vous verrez ce que deviendra votre docteur Rémy. Malgré tous ses succès, je ne lui donne pas dix ans de vogue.

DELMAR.

Eh bien! par exemple!

SOPHIE.

Fi! ma cousine; c'est indigne à vous!

SCÈNE VIII.

Les Précédents, RÉMY.

MADAME DE MELCOURT.

Eh! tenez; voici encore quelqu'un qui vient le demander, et qui ne le trouvera pas.

DELMAR, bas à madame de Melcourt.

C'est lui-même.

MADAME DE MELCOURT, à part.

Ah! mon Dieu! ce que c'est que de ne pas connaître les personnes que l'on vante!

RÉMY.

Enfin, vous voilà donc arrivés!

GERMONT.

Ce cher Rémy! embrasse-moi donc.

RÉMY.

Bonjour, Monsieur; bonjour, Mademoiselle; un si aimable accueil...

GERMONT.

Ne doit pas t'étonner, toi qui partout es reçu et fêté; nous savons de tes nouvelles.

RÉMY.

De mes nouvelles! et comment?

GERMONT.

Parbleu! par la renommée.

RÉMY.

Par la renommée? je ne croyais pas qu'elle s'occupât de moi.

MADAME DE MELCOURT.

Ah! quoique médecin, monsieur est modeste; voilà une qualité qui va nous raccommoder ensemble.

SOPHIE, à Rémy.

C'est madame de Melcourt, ma cousine, et une de vos malades.

RÉMY.

De mes malades! je ne pense pas avoir eu l'honneur...

MADAME DE MELCOURT.

Qu'est-ce que je vous disais? c'est insupportable! et nous allons de nouveau nous brouiller; il ne reconnaît même pas ceux à qui il a rendu la santé!

DELMAR.

Parbleu! je le crois bien, sur la quantité! Mais, pardon, Monsieur, avant de sortir, j'aurais un mot de consultation à demander au docteur sur des douleurs que j'éprouve.

RÉMY.

Il serait vrai! qu'est-ce que c'est? parle vite, mon cher Delmar.

DELMAR, conduisant Rémy à l'extrémité du théâtre à gauche.

Rien; mais j'ai une confidence à te faire. M. Germont a pris l'appartement en face, sur le même palier; je lui ai dit que tu demeurais ici avec moi.

RÉMY.

Et pourquoi donc?

DELMAR.

Belle question! pour que tu aies plus d'occasions de voir ta prétendue.

RÉMY.

Je te remercie; quel bonheur! Mais quant à cette dame, elle se trompe, je ne la connais pas.

DELMAR.

Qu'est-ce que cela te fait? ne va pas la contredire, ce n'est pas honnête.

MADAME DE MELCOURT, bas à Germont.

Ce jeune homme qui cause avec lui est M. Delmar, son propriétaire, un auteur très-distingué.

GERMONT.

Comment! c'est M. Delmar, l'auteur? je logerais dans la maison d'un auteur! Tu sais bien, ma fille, cet opéra que nous avons vu à Montpellier... M. Delmar... les paroles de cet air que tu chantes si bien sur ton piano... M. Delmar...

MADAME DE MELCOURT.

J'espère que vous vous rencontrerez chez moi avec monsieur, qui me fait souvent l'honneur d'y venir; c'est aussi un ami du docteur.

GERMONT.

Je lui en fais compliment. Si je me fixais à Paris, je ne voudrais voir que des poëtes, des artistes, des gens célèbres. J'aimerais à paraître en public avec eux, parce que c'est agréable d'être remarqué, d'être suivi, d'entendre dire autour de soi: « C'est monsieur un tel, c'est sûr, le voilà; et quel est donc ce monsieur qui lui donne le bras? C'est M. Germont de Montpellier, son ami intime. » C'est une manière de se faire connaître. Voilà pourquoi j'ai toujours voulu pour gendre un homme célèbre; il en rejaillit sur la famille et sur le beau-père une illustration... relative.

RÉMY.

Je suis désolé, Monsieur, de vous voir de pareilles idées, non pas qu'elles ne soient très-louables en elles-mêmes; mais, malheureusement pour moi, mon peu de réputation...

SOPHIE.

Que voulez-vous donc de plus?

DELMAR.

Tu es bien difficile; après les ouvrages que tu as faits, après ton *Traité sur le croup*.

MADAME DE MELCOURT.

C'est-à-dire que c'est une modestie qui ressemble beaucoup à de l'orgueil.

RÉMY, à Delmar qui lui fait des signes.

Non, morbleu! je ne veux point tromper un honnête homme; je veux qu'il sache que j'ai peu de réputation, peu de clients.

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS, JOHN.

JOHN.

Monsieur le docteur, on vous fait demander chez l'ambassadeur d'Espagne.

RÉMY.

Moi?

JOHN.

Oui, vous, le docteur Rémy, et on vous prie de ne pas perdre de temps, car madame l'ambassadrice est très-inquiète.

GERMONT.

L'ambassadrice!

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS, FRANÇOIS.

FRANÇOIS.

Monsieur le docteur, c'est de la part d'une princesse polonaise, qui vous supplie de passer chez elle ce matin.

RÉMY.

A moi! une princesse polonaise?

FRANÇOIS.

La princesse Jockoniska; elle vous attend en consultation pour une personne de sa maison qui est gravement indisposée.

RÉMY.

Je vous jure que je ne les connais pas.

MADAME DE MELCOURT.

C'est tous les jours de nouveaux clients.

DELMAR.

AIR de *Marianne*.

Voyez combien d'argent il gagne!
Il n'a pas un moment à lui!
C'est la Pologne et c'est l'Espagne;
Il soigne le Nord, le Midi.

GERMONT.

Chez la princesse,
Chez son altesse,
Puisqu'on t'attend,
Allons, pars à l'instant.

RÉMY.

Non; je l'atteste,
Ici je reste;
L'ambassadeur
Me fait par trop d'honneur.

GERMONT.

Hé quoi! dans l'état qu'il exerce,
Refuser un pareil client!

DELMAR.

C'est Hippocrate refusant
Les présents d'Artaxerce.

GERMONT.

Et moi j'exige que vous partiez. Tantôt, à dîner, nous nous reverrons.

DELMAR, lui donnant son chapeau.

Voilà ton chapeau, le cabriolet est en bas, et le cheval est attelé.

RÉMY.

Mais est-ce que je peux profiter?...

DELMAR, bas.

Eh! oui, sans doute; tu reviendras plus vite.

RÉMY.

A la bonne heure; mais il y a dans tout cela quelque chose que je ne comprends pas.

(Il sort.)

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENTS, hors RÉMY.

DELMAR.

Il doit vous paraître fort original; mais il a une ambition telle qu'il croit toujours n'être rien.

GERMONT.

Tant mieux, tant mieux ! C'est ainsi qu'on arrive ; et je vois maintenant que c'est là le gendre qu'il me faut.

SOPHIE.

N'est-ce pas, mon père ?

GERMONT.

Oui, mais je me trouve dans un grand embarras, dont il faut que je vous fasse part.

MADAME DE MELCOURT.

Ah ! mon Dieu ! qu'est-ce que c'est ?

GERMONT.

Ne me doutant pas de la réputation du docteur Rémy, j'avais renoncé à cette alliance ; et ma fille sait que j'avais donné ma parole à un de mes amis qui demeure à Paris.

SOPHIE.

Aussi, c'est bien malgré moi.

GERMONT.

Que veux-tu ! il m'avait proposé pour gendre un littérateur connu.

DELMAR.

Il faut rompre avec lui.

GERMONT.

Sans doute, mais cela demande des ménagements. Il faudrait le voir, lui parler. C'est un homme qui travaille pour le théâtre et pour les journaux. (A Delmar.) Et vous, qui fréquentez ces messieurs, si vous vouliez me donner quelques renseignements.

DELMAR, bas à madame de Melcourt.

Comme si j'avais le temps ! et nos visites à l'Académie ?

GERMONT, fouillant dans sa poche.

J'ai là son nom, et une note sur ses ouvrages.

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENTS, RONDON.

DELMAR.

Mais, tenez ; voici un de mes amis qui connaît tout le monde, et qui vous dira tout ce qu'il sait, et tout ce qu'il ne sait pas ; c'est un dictionnaire biographique ambulant. (Bas à Rondon.) C'est le provincial que nous attendions, le beau-père du docteur ; ainsi, soigne-le.

RONDON.

Sois tranquille, tu sais que je suis bon enf...

DELMAR.

Eh oui ! c'est connu. Adieu, Monsieur ; je vais faire quelques courses.

MADAME DE MELCOURT.

Et moi, je vais conduire Sophie dans votre nouvel appartement. Viens, ma chère, nous avons tant de choses à nous dire. Messieurs, nous vous laissons.

(Ils sortent.)

SCÈNE XIII.

RONDON, M. GERMONT.

GERMONT.

Monsieur est un ami du jeune M. Delmar ? un auteur sans doute ?

RONDON.

Oui, Monsieur, connu par quelques succès agréables.

GERMONT.

Monsieur, je cultive aussi les sciences et les arts, mais en amateur. J'ai composé un *Cours d'Agriculture ;* et, dans ma jeunesse, je maniais le pinceau ; j'ai fait un *Massacre des Innocents,* qui, j'ose dire, était effrayant à voir.

RONDON.

Monsieur, je m'en rapporte bien à vous ; mais, que puis-je faire pour votre service ?

GERMONT.

Je ne sais comment reconnaître votre obligeance, Monsieur ; c'est sur un de vos confrères que je voudrais vous consulter. (Regardant le papier qu'il tire de sa poche.) Connaissez-vous un monsieur Rondon ?

RONDON.

Heim ! qu'est-ce que c'est ?

GERMONT.

Un littérateur qui travaille à plusieurs ouvrages périodiques.

RONDON.

Oui, Monsieur, oui, je le connais beaucoup, je ne suis pas le seul.

GERMONT.

Eh bien ! Monsieur, qu'est-ce que vous en pensez ?

RONDON.

Mais, Monsieur, je dis que... (A part.) Quelque habitué qu'on soit à faire son éloge, on ne peut pas, comme cela de vive voix... si c'était imprimé, encore passe... (Haut.) Je dis, Monsieur, que c'est un garçon à qui généralement l'on reconnaît du mérite.

GERMONT.

Tant mieux ; mais est-ce un homme aimable, un bon enfant ?

RONDON.

Oh ! pour cela, il s'en vante ; mais oserai-je vous demander pourquoi toutes ces questions ?

GERMONT.

Je m'en vais vous le dire. Sans le connaître, je suis presque engagé avec lui. Un ami commun, M. Derbois...

RONDON.

M. Derbois! je le connais beaucoup.

GERMONT.

Un conseiller à la cour royale, M. Derbois, lui avait proposé ma fille en mariage.

RONDON, à part.

Quoi! c'était là le parti qu'il me destinait! A merveille. (Haut.) Eh bien! Monsieur?

GERMONT.

Eh bien! Monsieur, je n'ose pas l'avouer à mon ami Derbois, qui a cette affaire très à cœur; mais je ne veux plus de M. Rondon pour gendre.

RONDON.

Comment, Monsieur?

GERMONT.

Je cherche quelque moyen de le lui faire savoir avec politesse et avec égards. Si vous vouliez vous en charger.

RONDON.

Je vous remercie de la commission.

GERMONT.

Est-ce que vous croyez qu'il le prendra mal?

RONDON.

Sans doute, car encore voudra-t-il savoir pour quelles raisons.

GERMONT.

Oh! c'est trop juste; et je m'en vais vous le dire; c'est que j'ai préféré pour gendre le docteur Rémy.

RONDON, à part.

Qu'entends-je? notre jeune protégé! c'est bien différent. (Haut.) Rémy! qu'est-ce que c'est que ça?

GERMONT.

Le célèbre docteur Rémy! ce médecin si connu dans Paris!

RONDON.

Je ne le connais pas, et je vous dirai même que jamais je n'en ai entendu parler.

GERMONT.

Il serait possible! et ses malades? et ses ouvrages?

RONDON.

Pour des malades, il est possible qu'il en ait fait; mais pour des ouvrages, je crois qu'excepté ses libraires, personne n'en a eu connaissance.

GERMONT.

Air *du Partage de la richesse.*

Qu'ai-je entendu? ma surprise est extrême!

RONDON.

Mon témoignage est peut-être douteux;
Voyez, Monsieur, interrogez vous-même.

GERMONT.

Dans mes projets je suis bien malheureux;
Moi qui cherchais à donner à ma fille
Un nom fameux... Dès longtemps je voulais
Voir un génie au sein de ma famille:
Ah! c'en est fait... nous n'en aurons jamais.

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENTS, MADAME DE MELCOURT.

MADAME DE MELCOURT.

Mon oncle, mon oncle, je quitte ma cousine qui vient de me faire ses confidences.

GERMONT.

Il suffit, ma nièce. Je ne croirai désormais aucun rapport; je ne veux me fier qu'à moi-même, à mon propre jugement; je vais chez mon ami Derbois, un conseiller, un excellent homme qui est toujours malade, et qui toutes les semaines change de médecin; ainsi il doit en avoir l'habitude; il doit connaître les meilleurs; je lui parlerai du docteur Rémy.

MADAME DE MELCOURT.

Pourquoi me dites-vous cela?

GERMONT.

Suffit, je m'entends. Je passerai après cela chez les libraires du Palais-Royal; et je verrai si, par hasard, l'édition entière ne serait pas dans leurs boutiques; car il ne faut pas croire que nous autres provinciaux...

MADAME DE MELCOURT.

Voulez-vous que je vous accompagne? j'ai là ma voiture.

GERMONT.

Du tout, je rentre chez moi, je vais m'habiller; je demanderai un fiacre, et nous verrons. Monsieur, enchanté d'avoir fait votre connaissance.

RONDON.

Monsieur, je descends avec vous. (A Madame de Melcourt.) Madame, j'ai bien l'honneur...

SCÈNE XV.

MADAME DE MELCOURT, seule, puis DELMAR.

MADAME DE MELCOURT.

Nous voilà bien! toute la conspiration est découverte! C'est vous, Delmar.

DELMAR, entrant par la porte à gauche.

Je rentre par mon escalier dérobé: j'ai fait nos visites; j'ai vu beaucoup de monde, tout va bien, et je vous apporte de bonnes nouvelles.

MADAME DE MELCOURT.

Et moi, j'en ai de mauvaises. Sophie m'a tout raconté. Cet homme de lettres, qu'on lui destinait pour mari, n'est autre que votre ami Rondon.

DELMAR.

Dieu! quelle faute nous avons faite en le mettant dans notre parti!

MADAME DE MELCOURT.

Il n'en est déjà plus; il est passé à l'ennemi.

DELMAR.

Eh bien ! tant mieux, si vous me secondez.

AIR de *Julie*.

J'étais jaloux au fond de l'âme
De le voir en tiers avec nous.
Je suis bien plus heureux, Madame,
De ne conspirer qu'avec vous :
Ne craignez point qu'ici je vous trahisse ;
Que n'avez-vous (c'est là mon seul souhait)
Un secret qui vous forcerait
A n'avoir que moi pour complice.

MADAME DE MELCOURT.

Il ne s'agit pas de cela, Monsieur, mais de mon oncle à qui l'on a tout dit, et qui va lui-même courir aux informations chez M. Derbois, conseiller, qui connaît tous les médecins de Paris ; il va partir dans l'instant, car il a même fait demander un fiacre.

DELMAR.

Un fiacre ! c'est bon ; nous avons du temps à nous ; vite l'Almanach des 25,000 adresses.

(Il l'ouvre.)

MADAME DE MELCOURT.

De là, il doit aller au Palais-Royal, chez les libraires du docteur, pour demander le fameux *Traité du Croup*, et sa visite fera époque, car c'est peut-être le premier exemplaire qui se sera vendu de l'année.

DELMAR.

Rassurez-vous, car l'on peut tout réparer. (Appelant.) John ! François ! toute la maison ! (Allant à son secrétaire.)

MADAME DE MELCOURT.

Eh bien ! que faites-vous donc ?

DELMAR.

AIR : *L'amour qu'Edmond a su me taire.*

Dans notre sagesse ordinaire,
Notre budget tantôt fut arrêté ;
Et voilà, dans mon secrétaire,
Trois mille francs que j'ai mis de côté.

MADAME DE MELCOURT.

Chez un auteur, mille écus ! quel prodige !

DELMAR.

Pour mes plaisirs je les avais laissés ;
Ils vont sauver un ami que j'oblige ;
Selon mes vœux les voilà dépensés.

(A John et à François qui entrent.)

Approchez, vous autres, et écoutez bien. Il me faut du monde, des amis dévoués, et il m'en faut beaucoup ; enfin, comme s'il s'agissait d'une première représentation.

JOHN.

Je comprends, Monsieur, on fera comme la dernière fois.

DELMAR.

C'est bien, ce sera enlevé ! quatre de vos gens iront à dix minutes de distance chez M. Derbois, conseiller, rue du Harlay ; ils monteront, ils sonneront fort ; ils demanderont si on n'a pas vu M. le docteur Rémy. Ils ajouteront qu'on le cherche dans tout le quartier, qu'il doit y être, qu'il faut qu'on le trouve, attendu qu'il est demandé par un ministre, par un prince et par un banquier.

JOHN.

Oui, Monsieur.

DELMAR.

Pendant ce temps, les autres courront les galeries du Palais-Royal, entreront chez tous les libraires, et achèteront tous les exemplaires qu'ils pourront trouver d'un *Traité sur le Croup, par le docteur Rémy*. Comprends-tu bien ?

JOHN.

Oui, Monsieur.

DELMAR.

Surtout ne va pas te tromper et en acheter un autre ! quelque confrère dont on enlèverait l'édition !

JOHN.

Soyez tranquille.

DELMAR.

Tous les exemplaires, à quelque prix que ce soit ; quand les derniers devraient coûter 20 francs ! tenez, prenez, voilà de l'argent ; et s'il en fau encore, n'épargnez rien.

JOHN.

Monsieur sera content.

DELMAR.

Ce gaillard-là a de l'intelligence. Il faudra que je le pousse au théâtre. Partez.

(John et François sortent.)

MADAME DE MELCOURT.

Moi, je vais porter les derniers coups. Tout ce que je crains maintenant, ce sont les articles de Rondon.

DELMAR.

Ne craignez rien, c'est lui, je l'entends ; je vais parer ce dernier coup, car je connais son côté faible.

(Madame de Melcourt sort.)

SCÈNE XVI.

DELMAR, RONDON.

RONDON.

J'avais fait pour le docteur un article d'amitié, mais la justice doit reprendre ses droits ; et dans celui-ci, je l'ai traité en conscience.

DELMAR.

Ah ! te voilà Rondon ? as-tu envoyé l'article de ce matin sur l'ouvrage du docteur Rémy ?

RONDON.

Oui, oui, il était même imprimé ; et dans un quart d'heure, il va paraître, si je ne fais rien dire. Mais j'ai prié qu'on attendît, parce que je

veux en envoyer un autre que je viens de composer dans ton cabinet.

DELMAR.

Un second! c'est trop beau, et je t'en remercie. Mais tu as bien fait, et sans t'en douter, tu te seras rendu service à toi-même.

RONDON.

Que veux-tu dire?

DELMAR.

Le journal où tu travailles vient d'être acheté secrètement par M. de Melcourt, l'académicien.

RONDON.

Secrètement?

DELMAR.

Sans doute, à cause de sa dignité. Madame de Melcourt, enchantée de la complaisance, de la bonne grâce que tu as mise à la seconder, te fera d'abord conserver ta place qui est, je crois, de cinq à six mille francs?

RONDON.

C'est vrai.

DELMAR.

Elle peut encore, par la suite, te faire augmenter, tandis que, si tu avais refusé de la servir, si tu y avais mis de la mauvaise volonté... Tu sais ce que peut le ressentiment d'une femme.

RONDON, ployant et déchirant son article.

Oui, sans doute, mais ce que j'en fais dans cette occasion, c'est plutôt pour toi que pour elle; car, s'il faut te parler à cœur ouvert, j'ai découvert que ce docteur était mon rival.

DELMAR.

Vraiment?

RONDON.

Il vient m'enlever un très-beau mariage; et la délicatesse ne m'oblige pas à le servir. Je laisse aujourd'hui le premier article comme il est, parce qu'il est imprimé, et qu'il ne faut pas se brouiller avec le propriétaire de son journal; mais j'en resterai là, je serai neutre.

DELMAR.

On ne t'en demande pas davantage; et pourvu que tu ne dises rien au beau-père, et que tu le laisses choisir entre vous deux.

RONDON.

Non pas, non pas, j'ai déjà parlé; j'en conviens franchement, parce que je suis bon enfant; j'ai dit du mal! mais de vive voix.

DELMAR.

Il se pourrait! Ah! tant mieux! sa réputation est faite. Il ne lui manquait plus que cela; il ne lui manquait plus que des ennemis, et j'allais lui en chercher; mais te voilà.

RONDON.

Dame! on me trouve toujours dans ces occasions-là; et puis cela te fait plaisir, tu peux être tranquille; mais nous allons voir comment il se tirera des informations que le beau-père a été prendre sur lui.

DELMAR.

Tiens, justement, les voilà de retour.

SCÈNE XVII.

Les Précédents, M. GERMONT, RÉMY.

GERMONT, tenant Rémy embrassé.

Mon cher Rémy, mon gendre! Je te trouve au moment où tu descendais de ta voiture, et je ne te quitte plus; il faut que je te demande pardon des soupçons que j'ai osé concevoir.

RÉMY.

A moi! des excuses!

GERMONT.

Oui, sans doute, je viens de chez M. Derbois, un conseiller à la cour, rue du Harlay, un de mes vieux amis, qui est toujours malade, et entouré de médecins.

RÉMY.

Je ne le connais pas.

GERMONT.

Oui, mais lui te connaît. Depuis ce matin il n'entend parler que de toi dans son quartier; on est même venu chez lui trois ou quatre fois, et, comme il est mécontent de son docteur, il le quitte, et c'est toi qu'il choisit; il te supplie, dès demain, de vouloir bien lui donner tes soins, si tes occupations te le permettent.

RÉMY.

Comment donc? et avec plaisir.

GERMONT.

Encore un client.

DELMAR, à part.

Encore un compère; mais celui-là est de bonne foi, et ce sont les meilleurs.

GERMONT.

De là, je suis passé au Palais-Royal; j'ai demandé ton *Traité sur le Croup*.

RÉMY, à part.

Ah! mon Dieu!

RONDON, de même.

Je respire.

DELMAR.

Eh bien! Monsieur?

GERMONT.

Impossible d'en trouver un exemplaire!

RONDON.

Cela n'est pas croyable!

RÉMY.

Vous vous êtes mal adressé.

GERMONT.

Je me suis adressé à tout le monde, et tous les libraires du Palais-Royal m'ont assuré qu'excepté la Campagne de Moscou de M. de Ségur, et les brochures de M. de Sthendal, il n'y avait pas un exemple d'une vogue pareille; c'était une rage, une furie; on s'arrachait les exemplaires; aujourd'hui surtout, il paraît que la vente a pris un élan...

DELMAR.

Et vous n'avez pas pu vous procurer...

GERMONT.

Si, vraiment; un seul, et le voilà; c'est, je crois, le dernier; et je l'ai payé quarante francs.

RÉMY.

Au lieu de deux francs?

GERMONT.

Oui, mon ami; et encore le libraire ne voulait pas me le donner. Mais c'est l'ouvrage de mon gendre, lui ai-je dit; je veux l'avoir, je l'aurai, dût-il m'en coûter cent écus. Votre gendre! m'a-t-il répondu en ôtant son chapeau. Vous êtes le beau-père du docteur Rémy? Monsieur, dites-lui de ma part que s'il veut dix mille francs de la seconde édition, je les ai à son service.

RÉMY.

Il se pourrait!

DELMAR, à part.

Encore des compères.

RONDON.

C'est ça, voilà comme ils sont à Paris! maintenant qu'il est lancé, je voudrais l'arrêter, que je ne pourrais pas!

SCÈNE XVIII.

Les Précédents, SOPHIE.

SOPHIE.

Mon père! mon père! voilà des voitures, des gendarmes!

GERMONT.

Des voitures! des gendarmes!

DELMAR.

Oui, ils arrivent pour son *Cours de Physiologie* qu'il termine aujourd'hui!

GERMONT.

Nous y assisterons tous! un cours de physiologie, c'est très-amusant.

SOPHIE.

Et puis, voici les journaux du soir; ils viennent d'arriver; il y a un article superbe sur M. Rémy. Tenez, lisez plutôt. On y dit en toutes lettres qu'il y a une place vacante à l'Académie de médecine, et que s'il y avait une justice, c'est lui qui devrait être nommé.

RÉMY.

Vraiment!

GERMONT, qui a regardé le journal.

C'est ma foi vrai, c'est imprimé.

RONDON.

Il ne manquait plus que cela pour leur tourner la tête.

GERMONT.

Ah! mon Dieu! ma fille! mes enfants! il est question de moi.

DELMAR, prenant le journal.

Ce n'est pas possible!

RONDON, bas.

Si vraiment, j'avais soigné le beau-père.

DELMAR, lisant le journal en regardant Germont.

« Un peintre célèbre, l'honneur de la province, » vient d'arriver à Paris; c'est M. Germont, auteur du fameux tableau du *Massacre des Innocents.* On dit qu'il s'est enfin déterminé à » publier son *Cours d'agriculture*, si impatiemment attendu par les savants. »

GERMONT.

Je commence donc à percer?

DELMAR.

C'est à votre gendre que vous devez cela. Tout ce qui tient à un homme célèbre acquiert de la célébrité.

GERMONT, à Rondon.

Eh bien! Monsieur, vous qui prétendiez que Rémy n'avait ni talent ni réputation, que dites-vous de cet article-là, de cet article où on lui donne de si grands éloges?

RONDON, avec noblesse.

Je dis, Monsieur, que l'article est de moi.

GERMONT et RÉMY.

Il se pourrait!

RONDON.

Je suis Rondon, homme de lettres, celui qu'on vous avait proposé pour gendre. Comme rival, je n'étais point obligé de dire du bien de monsieur; mais comme juge, je devais la vérité, et je l'ai dite.

DELMAR, à part.

C'est bien cela! charlatanisme de générosité!

RÉMY, allant à Rondon.

Monsieur, je n'oublierai jamais un trait aussi généreux; vous êtes un homme d'honneur, vous êtes un galant homme.

RONDON.

Monsieur, je suis un bon enfant, et voilà tout.

SCÈNE XIX.

LES PRÉCÉDENTS, MADAME DE MELCOURT.

MADAME DE MELCOURT.

Mes amis, mon cher Rémy, recevez mes compliments; j'étais chez la femme du vice-président à attendre le résultat de l'élection académique : vous êtes nommé.

TOUS.

Il serait vrai!

RÉMY.

Je ne peux pas en revenir; car enfin je ne m'étais pas mis sur les rangs; je n'avais pas même fait de visites. Eh bien! mes amis, que vous disais-je ce matin? Vous voyez bien que, sans intrigues, sans cabale, sans charlatanisme, on finit toujours par arriver.

DELMAR.

Oui, tu as raison. (A part.) Mes chevaux sont en nage. (S'essuyant le front.) Et moi, je n'en puis plus.

SCÈNE XX.

LES PRÉCÉDENTS; JOHN, avec un gros ballot sur les épaules.

JOHN.

Monsieur, nous sommes sur les dents; il y a encore deux ballots comme ceux-là en bas : c'est toute l'édition.

DELMAR.

Veux-tu bien te taire!

JOHN.

Il n'y manque qu'un seul exemplaire qui a été enlevé.

DELMAR.

C'est bon; porte la première édition dans ma chambre : (à part) cela servira pour la seconde.

RÉMY.

Que veux-tu dire? et quels sont ces livres?

DELMAR.

Tu le sauras plus tard; jouis de ton triomphe; tu le peux sans rougir, car cette fois du moins la vogue a rencontré le mérite; mais disons, en l'honneur de la morale, que les réputations qui se font en vingt-quatre heures se détruisent de même; et que si le hasard ou l'amitié commence les renommées, c'est le talent seul qui les soutient et qui les consolide.

VAUDEVILLE.

AIR du vaudeville *du Ménage de garçon.*

GERMONT.

Lorsque l'on vante à tout propos
Les savants et leur modestie,
La conscience des journaux,
Les travaux de l'Académie,
Les nymphes du Panorama,
Les beaux effets du magnétisme,
La clémence du grand pacha,
La morale de l'Opéra,
Encore du *charlatanisme.*

RONDON.

Des noces j'observe parfois
Les brillantes cérémonies,
Et je me dis, lorsque je vois
L'air content des bonnes amies,
Des parents le ton doctoral,
Et du maire le pédantisme,
De l'époux l'air sentimental,
Et... jusqu'au bouquet virginal :
Encore du *charlatanisme.*

RÉMY.

Celui qui fait l'indépendant,
Et qui par d'autres sollicite,
Et celui qui fait l'important
Pour que l'on croie à son mérite;
Et ces gros banquiers, nos amis,
Qui, grâce à leur patriotisme,
A nos frais se sont enrichis,
En criant : « C'est pour mon pays! »
Encore du *charlatanisme.*

GERMONT.

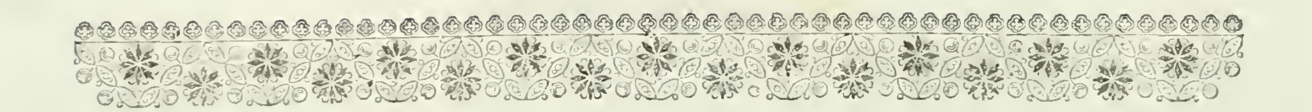
Pour se déguiser à grands frais,
Comme à Paris chacun travaille!
Ces chapeaux qui cachent les traits,
Ces blouses qui cachent la taille!
Et ces corsets si séduisants,
Qui feraient croire à l'optimisme!
Et ces pantalons complaisants,
Si favorables aux absents,
Encore du *charlatanisme.*

DELMAR.

Traînant les amours sur ses pas,
Riche d'attraits et de jeunesse,
Cette mère tient dans ses bras
Son jeune fils qu'elle caresse;
Et regardant sur un sofa
Son vieil époux à rhumatisme,
Elle dit : « Vois cet enfant-là;
» Comme il ressemble à son papa! »
Encore du *charlatanisme.*

MADAME DE MELCOURT, au public.

Quand une pièce va finir,
Les auteurs viennent, d'ordinaire,
Dire : « Daignez nous applaudir. »
Nous, Messieurs, c'est tout le contraire:
Nous venons, mais pour signaler
La pièce à votre rigorisme;
Nous vous prions même d'aller
Cent fois de suite la siffler...
Est-ce là du *charlatanisme?*



LES EMPIRIQUES D'AUTREFOIS,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase dramatique, le 11 juin 1825.

En société avec M. Alexandre.

—◇—

Personnages.

GASPARD, ROBERT, } médecins et astrologues français.
TUFFIADOR, alcade du village del Rocco.
GREGORIO, fermier.
PÉDRILLE, jeune soldat.
ESTELLE, prétendue de Gregorio.
LE TAMBOUR DU VILLAGE.
GENS DE LA NOCE.
VILLAGEOIS et VILLAGEOISES.

La scène se passe en Espagne, dans la province de la Manche, en 1525. — Règne de Charles-Quint.

Le théâtre représente une place de village. A droite, la maison d'Estelle ; à gauche, sur le second plan, un grand arbre et un banc. Du même côté, sur le premier plan, un édifice ruiné, auquel on arrive par quatre ou cinq marches dégradées. Au fond, un riant paysage.

SCÈNE PREMIÈRE.

GASPARD, ensuite ROBERT et PÉDRILLE.

GASPARD, entrant le premier.

Par ici, par ici, vous autres. Voici le commencement d'un village, ou plutôt d'une ville, car j'aperçois une grande rue garnie de belles maisons. (A Robert.) Arrive donc, tu es toujours de l'arrière-garde.

ROBERT, entrant avec Pédrille, à qui il donne le bras.

Est-ce que je peux aller plus vite avec le camarade qui est dans les bagages ! Tenez, vous serez mieux sur ce banc, ça vous reposera.

GASPARD, à Pédrille qui s'assoit.

Savez-vous que c'est bien heureux que nous vous ayons rencontré, car vous étiez là au bord de ce fossé, presque sans connaissance. D'où venez-vous donc ainsi ?

PÉDRILLE.

De l'armée. J'étais à la bataille de Pavie, où l'infanterie espagnole s'est bravement montrée, je m'en vante.

AIR : *Le luth galant.*

Je fus blessé ; mais, ô destin bien doux !
Du général qui vainquit, grâce à nous,
Le nom vivra toujours au temple de mémoire.
Généraux et soldats, au champ de la victoire,
N'ont pas la même part !... car pour eux est la gloire,
Et les coups sont pour nous.

Tout ce que j'ai obtenu, c'est mon congé ; et je revenais au pays, lorsque la fatigue et le besoin... Mais, grâce à vous, cela va mieux.

ROBERT, à Gaspard.

Je crois bien. Nous avons partagé avec lui nos provisions, et pourtant c'étaient les dernières.

GASPARD, de même.

Qu'importe ! nous avions fait notre repas ; il fallait bien qu'il en fît autant. Moi, après dîner, je suis toujours charitable. (A Pédrille, qui regarde autour de lui.) Eh bien ! notre nouvel ami, comme vous regardez le pays ! est-ce que vous le connaissez ? est-ce que vous savez où nous sommes ?

PÉDRILLE.

Dans un riche village... celui del Rocco, dans la province de la Manche.

GASPARD.

Ah ! le village del Rocco près le Toboso... J'ai entendu dire que c'était de toute l'Espagne le pays le plus bête.

PÉDRILLE.

Un instant, seigneur cavalier, comme vous y allez : moi qui y suis né.

GASPARD.

C'est différent. Pardon, camarade ; je voulais



GASPARD.

VINGT DUCATS, UN GRAND ONCLE ! VOUS N'Y PENSEZ PAS.

Les Empiriques. Acte IX.

dire que probablement il y avait ici plus d'argent que d'esprit.

PÉDRILLE.

Pour cela vous avez raison ; du moins depuis six ans que je l'ai quitté, je ne crois pas qu'il soit changé.

ROBERT.

Vous avez sans doute ici des parents ?

PÉDRILLE.

Aucun.

GASPARD.

Des amis ?

PÉDRILLE.

Vous êtes les seuls ; et pourtant, en y entrant, en respirant l'air du pays, j'ai éprouvé un bonheur...

ROBERT.

Eh bien ! par exemple, est-il bon enfant !

GASPARD.

Est-il de son village ! Pour nous, mon garçon, notre pays, c'est où l'on nous reçoit bien ; notre patrie, c'est où nous gagnons de l'argent ; et dans ce moment nous sommes sans patrie. Il y a quelques jours cependant nous avions une belle voiture, un bon cheval, un habit doré et une trompette.

PÉDRILLE.

J'entends, vous êtes des docteurs empiriques.

GASPARD.

Comme vous dites, courant le monde et les aventures. Nous avons reçu, moi, du moins, quelque éducation ; (montrant Robert) car lui est un ignorant, qui n'est charlatan que par routine ; moi, c'est par principe. J'ai étudié en France, dans les universités. Écolier, j'en savais plus long que mes maîtres : ils m'ont congédié ; médecin, je me mêlais de guérir mes malades : mes confrères m'ont expulsé. Tour à tour colporteur, alchimiste, écrivain, j'ai fait tous les métiers, les exerçant en conscience, avec franchise, et dans l'intérêt du genre humain. Les hommes, me suis-je dit, ne sont pas dignes qu'on leur montre la vérité ; ils n'en veulent pas. Pour leur faire du bien, il faut les tromper ; mettons-nous charlatans, et je le suis.

AIR de *l'Écu de six francs.*

Cherchant des dupes au passage,
Tous deux nous partîmes gaiement,
N'ayant, pour faire le passage,
Que de l'espoir et peu d'argent.
Nous commençâmes par la France,

PÉDRILLE.

Bon pays pour les charlatans.

ROBERT.

Non pas vraiment, car, en tout temps,
On y voit trop de concurrence.

Mais en Espagne, c'est différent.

PÉDRILLE.

Vous y avez eu du succès ?

GASPARD.

Je le crois bien. Allez dans la Catalogne, dans les Asturies, dans les deux Castilles, tout le monde vous parlera du docteur Gaspard ; c'est mon nom. Les poudres, les élixirs, les anneaux constellés... Dieu ! quel débit !... Enfin, nous exploitions la crédulité publique, nous vivions aux dépens des sots, et, comme je vous le disais, nous roulions carrosse, lorsque l'autre semaine, par reconnaissance, et pour l'agrément de nos auditeurs, je m'avise de leur faire quelques expériences de physique, attendu qu'on a des connaissances dans cette partie-là ; j'écris donc sur la muraille en lettres de feu : HONNEUR AU DOCTEUR GASPARD, avec du phosphore.

PÉDRILLE.

Du phos...fort... Qu'est-ce que c'est que ça, camarade ?

GASPARD.

Il ne sait pas ce que c'est ! Un soldat qui a couru le monde, et qui revient de la bataille de Pavie. Étonnez-vous donc, après cela, que de simples paysans... O siècle ignorant et barbare ! Pour revenir à notre affaire, pendant mon illumination, mon ami Robert, qui a l'honneur d'être ventriloque, leur donnait un échantillon de ses talents : sa voix avait l'air de sortir du plafond, et de dessous terre, ou du milieu de l'auditoire, qui, au lieu de s'amuser, s'est avisé d'avoir peur. Ils sont tous frappés d'épouvante ; et le lendemain, nous étions signalés comme des cabalistes, des illuminés et des sorciers.

PÉDRILLE.

Vous avez pris la fuite ?...

ROBERT.

A pied, sur-le-champ, abandonnant notre équipage, et toutes nos richesses si légitimement acquises.

GASPARD.

Il le fallait bien... Le bûcher était déjà prêt, et c'étaient ceux mêmes que j'avais guéris de la toux et de la pituite, de la gravelle, du mal de dents, tous nos clients, enfin, qui étaient les premiers à apporter des fagots.

ROBERT.

Aussi, quand nous retournerons dans ce pays, il y fera chaud.

GASPARD.

En attendant, il faut vivre, et recommencer notre fortune. Croyez-vous qu'ici nous réussirons comme docteurs ? Y a-t-il des maladies ?

PÉDRILLE.

Oui, et de la crédulité encore plus. Comme je vous le disais, la ville est bonne.

GASPARD.

Eh bien! camarade, vous qui connaissez le pays, soyez notre associé, et partagez avec nous les bénéfices.

PÉDRILLE.

Je vous remercie, seigneur Gaspard; je ne puis accepter vos offres; je ne suis pas venu ici pour faire fortune, mais pour revoir encore une seule personne que j'y ai laissée, il y a six ans; et après cela, on dit que le capitaine Fernand Cortez prépare une expédition, je m'embarquerai avec lui, et j'irai me faire tuer dans le nouveau monde.

GASPARD, le retenant par le bras.

Un instant. (Lui tâtant le pouls.) Je vous ai dit que j'étais médecin, et que je m'y connaissais. Pulsation fréquente, regard sombre et mélancolique, dérangement dans le cerveau! Vous êtes amoureux.

PÉDRILLE.

Moi, qui vous a dit?...

GASPARD.

Je ne me trompe jamais. Voilà donc le mal reconnu: il faut maintenant trouver un spécifique.

Air du vaudeville de *la Somnambule*.

Contre l'amour nous avons, camarade,
Deux remèdes : l'un, c'est l'oubli,
Remède extrême, et qu'hélas! le malade
Ne prend jamais que malgré lui;
L'autre est, je crois, et plus doux et plus sage,
Avec succès on l'emploie aujourd'hui.

PÉDRILLE.

Quel est-il?

GASPARD.

C'est le mariage;
Trois mois après on est toujours guéri.

PÉDRILLE.

L'épouser!... Je ne puis, on m'a dit qu'elle était mariée.

GASPARD.

Alors, vous avez raison... il faut partir.

PÉDRILLE.

Mais je veux au moins la revoir encore; et si j'avais seulement un habit présentable...

GASPARD.

Je vous entends. Tenez, camarade, nous ne sommes pas bien riches, car cette bourse est tout ce que nous avons sauvé du naufrage; mais il ne sera pas dit que des docteurs, des savants en plein air, des philosophes ambulants, auront passé près d'un pauvre diable sans lui tendre la main; partageons.

ROBERT.

Qu'est-ce que tu fais donc?

GASPARD.

Laisse-moi donc tranquille.

PÉDRILLE, refusant.

Air de *la Robe et les Bottes*.

Non, je ne puis.

GASPARD, le forçant de prendre.

Acceptez, je vous prie.

PÉDRILLE.

Que vous restera-t-il alors?

GASPARD.

Et la science et la philosophie?

ROBERT.

Oh! par ma foi, deux beaux trésors.

GASPARD.

Oui, deux trésors d'espèce peu commune,
Et que jamais on ne peut dépenser;
Par l'un on sait embellir la fortune.

ROBERT.

Et par l'autre?

GASPARD.

On sait s'en passer.

PÉDRILLE.

Seigneur docteur, quoi qu'il arrive, je vous suis dévoué, je suis à vous; et vous verrez, dans l'occasion, si je sais reconnaître un service. Adieu, je cours profiter de vos bienfaits.

SCÈNE II.

GASPARD, ROBERT.

GASPARD, regardant sortir Pédrille.

C'est cela, des bienfaits, de la reconnaissance! Voilà comme ils sont tous, et dans l'occasion, vous n'en trouvez pas un.

ROBERT.

Alors, pourquoi vas-tu lui donner la moitié de ce que nous possédons? Je ne te conçois pas, toi qui es misanthrope, et qui dis toujours du mal de tes semblables.

GASPARD.

C'est vrai, je déteste l'espèce humaine en général, mais en particulier, c'est différent, ça me fait plaisir de les obliger.

ROBERT.

Eh bien! tu as un mauvais caractère; et je serais bien fâché d'être comme toi. Moi, j'aime les hommes, je les estime, j'en dis toujours du bien, mais je ne leur en fais pas; je ne donne rien.

GASPARD.

C'est que tu leur ressembles, et tu as raison. Mais voyons, ne perdons pas de temps, c'est aujourd'hui jour de fête, allons nous établir sur la principale place du village, et faisons notre état, vendons de la santé.

ROBERT.

Et qu'est-ce que nous leur vendrons? nous n'avons rien; nos fioles, nos poudres, nos élixirs,

notre orviétan, tout est resté, ainsi que notre caisse, au pouvoir de l'ennemi.

GASPARD.

C'est, ma foi, vrai; et je n'y pensais plus.

ROBERT.

AIR de *Turenne*.

Nous arrivons tous deux en ce village,
Sans bruit, sans tambour, sans argent;
Comment, dans un tel équipage,
Soutenir qu'on a du talent?
Pour étourdir la foule stupéfaite,
Pour faire accroire au vulgaire badaud
Qu'on a pour soi la renommée, il faut
En avoir au moins la trompette.

GASPARD, rêvant.

Tu as raison, il faudrait, du premier coup, frapper l'attention par quelque chose d'extraordinaire, d'incroyable, quelque chose enfin qu'on n'ait jamais vu ni entendu. Attends donc, j'imagine un moyen, dont aucun docteur, je crois, n'a jamais eu l'idée.

ROBERT.

Ah! mon Dieu! surtout ne va pas faire de physique.

GASPARD.

Oh! non; je ne sortirai pas de la médecine; il nous reste quelque argent, je vais rédiger une pancarte ambitieuse, et faire tambouriner dans toute la ville.

ROBERT.

Dis-moi, au moins, quel est ton projet.

GASPARD.

Tu l'apprendras, comme les autres, par le tambour. Attends-moi ici, et fais toujours quelques observations sur le moral des habitants, ça ne peut pas nuire. Adieu, l'on vient, je me sauve.

ROBERT.

N'est-ce pas une noce qui arrive?

SCÈNE III.

ROBERT, ESTELLE, TUFFIADOR, GREGORIO; AMIS, PARENTS ET GENS DE LA NOCE.

CHOEUR.

AIR de *Léocadie*.

En attendant, gentille fiancée,
Qu'un doux hymen vous unisse tous deux,
Autour de vous une foule empressée
Vient vous offrir son hommage et ses vœux.

ROBERT.

Je m'étais trompé, ce n'étaient que des fiançailles. Diable! la mariée est jolie, et n'a pas l'air bien gai.

TUFFIADOR, à Gregorio, montrant le papier qu'il tient à la main.

Ce programme n'a pas le sens commun, cela ne peut se passer ainsi. Dès qu'en qualité d'alcade je vous fais l'honneur d'assister à votre noce, c'est moi qui dois donner la main à la mariée, et être à côté d'elle à table. Ces petites gens-là n'ont pas la moindre idée des convenances.

GREGORIO.

Excusez, seigneur alcade, nous sommes des fermiers qui ne savons pas où il faut se mettre; mais, comme dit cet autre, si j' n'avons pas d'éducation, j'avons de l'argent; ça se place partout.

ROBERT, sur le devant de la scène à droite.

A merveille, l'un est un fat, et l'autre est un sot. C'est toujours bon à prendre en note; mais il y a chez eux un mariage, un repas: autant loger là qu'ailleurs. (Il s'approche de Tuffiador et de Gregorio.) Seigneurs cavaliers, j'ai bien l'honneur de vous saluer.

TUFFIADOR.

Quel est cet homme?

ROBERT.

Un étranger, un Français, qui a couru tous les pays; un savant distingué, connu par ses recherches et ses découvertes en tous genres, et qui, dans ce moment, ne voudrait trouver pour aujourd'hui que la table et le logement.

TUFFIADOR.

Un vagabond! Nous savons ce que c'est; passez votre chemin, mon cher.

GREGORIO.

Vous avez raison. S'il fallait nourrir tout ce monde-là! c'est déjà bien assez d'avoir les gens de la noce et ceux qu'on est obligé d'inviter.

AIR : *Vers le temple de l'Hymen.*

Il faut tous les défrayer;
C'est là ce que je redoute:
On n' sait pas ce qu'il en coûte
Quand il faut se marier.

ROBERT, s'inclinant.

Trop de bonté, je vous jure.
Mais à voir votre figure,
Votre ton, votre tournure,
(Montrant Estelle.)
Et ces attraits ingénus...
Si ce mariage coûte,
Ce n'est pas à vous, sans doute,
Que ça doit coûter le plus.

GREGORIO.

Qu'est-ce qu'il dit donc?

ESTELLE.

Il a raison. Apprenez, Monsieur, que, quand on est riche comme vous l'êtes, il faut partager avec ceux qui n'ont rien.

GREGORIO.

Un bon moyen pour devenir comme eux! Ne semble-t-il pas, parce que j'ai fait une belle succession...

ESTELLE.

Oui, Monsieur.

GREGORIO.

Alors, ce n'est pas la peine que mon oncle soit mort ; s'il faut que tout le monde vive à ses dépens, autant qu'il vive lui-même.

TUFFIADOR.

Allons, finissons, ne voyez-vous pas que j'attends?

GREGORIO.

C'est juste, voilà monsieur qui, en sa qualité d'alcade, est là à attendre. (A tous les gens de la noce.) Eh bien! à tantôt, nous vous attendrons.

CHOEUR.

En attendant, gentille fiancée,
Qu'un doux hymen vous unisse tous deux,
Autour de vous une foule empressée
Vient vous offrir son hommage et ses vœux.

(Pendant ce chœur, Gregorio et Estelle passent devant les personnes de la noce, à qui ils font leurs salutations; et après le chœur, tous les conviés défilent devant Tuffiador, Gregorio et Estelle, qu'ils saluent en s'en allant par le fond à droite; Tuffiador et Gregorio entrent dans la maison; Estelle reste en scène avec Robert.)

SCÈNE IV.

ROBERT, ESTELLE.

ESTELLE.

Fi! le vilain avare! Je suis fâchée, seigneur étranger, de la manière dont on vient de vous recevoir; mais je suis aussi la maîtresse : ne partez pas, restez ici, et j'aurai soin qu'on vous donne un bon lit et un bon souper.

ROBERT.

Vous êtes charmante; mais c'est que j'ai avec moi un camarade : Oreste sans Pylade aime autant ne pas vivre, ce qui veut dire qu'il faudrait à souper pour deux.

ESTELLE.

A la bonne heure, vous l'aurez.

ROBERT.

Voilà de la générosité, de la bienfaisance, et je suis curieux de voir ce que dira Gaspard; car cette fois j'espère, c'est sans intérêt... (Voyant Estelle qui voudrait et qui n'ose lui parler.) Eh! mon Dieu! auriez-vous encore quelque chose à me dire?

ESTELLE.

Oui, sans doute; mais c'est que je n'ose pas. Puisque vous avez parcouru la France, l'Espagne et tant d'autres pays dont on n'a jamais entendu parler, dites-moi, Monsieur, vous n'auriez pas rencontré, dans le cours de vos voyages, un jeune bachelier nommé Pédrille, qui est sorti du pays pour aller chercher fortune.

ROBERT.

Pédrille! non vraiment; et j'en suis désolé, car je comprends... c'était un amoureux.

ESTELLE.

AIR de *Coraly* (d'AMÉDÉE DE BEAUPLAN).

C'était l'ami de mon enfance;
Je l'aimais comme mon cousin;
Il partit, et par son absence
Il nous causa bien du chagrin.
Loin de nous, et dans la détresse,
On dit qu'il a fini ses jours..
Depuis six ans, je veux sans cesse
L'oublier (*bis*), et j'y pense toujours.

Mon cœur plus docile et plus sage
Pourtant y serait parvenu :
Mais d'puis qu'il s'agit d'mariage,
Je crois que ça m'est revenu.
Plus mon futur me parle de sa flamme,
Plus j' pense à mes premiers amours.
Et lorsqu'hélas! je s'rai sa femme,
Je le vois (*bis*), j'y penserai toujours.

ROBERT.

Je m'en étais douté. Pourquoi alors épouser ce seigneur Gregorio?

ESTELLE.

Parce que mes parents sont tous à me répéter que je ne peux pas rester fille; et alors, autant épouser Gregorio qu'un autre.

(On entend le tambour.)

ESTELLE.

Ah! mon Dieu! c'est ma proclamation de mariage! et moi qui m'amuse ici! Au revoir, Monsieur.

(Elle rentre dans la maison.)

SCÈNE V.

ROBERT, GASPARD, entouré par les villageois LE TAMBOUR, VILLAGEOIS et VILLAGEOISES.

CHOEUR.

AIR : *J'aime le bruit du canon.*

Quel est cet événement?
Quelle fête nous invite?
J'accours toujours au plus vite,
Quand j'entends le tambour battant,
Quand j'entends plan, plan,
Le tambour, plan, plan,
Quand j'entends le tambour battant.

LE TAMBOUR.

Or, ouvrez tous vos oreilles,
Petits et grands, écoutez bien;
C'est la merveille des merveilles,
Et ça ne vous coûtera rien.

CHOEUR.

Quel est cet événement? etc.

LE TAMBOUR, après un roulement, lisant à haute voix.

« Il est fait à savoir que deux médecins et savants
» astrologues français, ayant le don de faire revenir
» les morts défunts depuis cinq ans, donneront
» aujourd'hui, avec la permission des autorités
» locales, une représentation de leur savoir-faire;
» et afin que tout le monde puisse en juger, les
» grands et les petits, aujourd'hui même à midi,

» sur la place publique, ils rendront à la vie et à » une parfaite santé le dernier alcade, le señor » Gonzalès, mort il y a six ans, et que toute la » ville connaissait.

» Pour copie conforme :

» *Signé* GASPARD et ROBERT, *docteurs alchimistes.* »

(Roulement de tambour.)

CHOEUR DE VILLAGEOIS.

Même air.

Dieu ! quel docteur étonnant !
Non, je n'y puis rien comprendre ;
Ici j'aurai soin de me rendre
A l'appel du tambour battant.

(Ils sortent tous.)

SCÈNE VI.

GASPARD, ROBERT.

GASPARD, se frottant les mains.

A merveille... ils viendront tous ; et nous aurons, j'espère, une brillante assemblée.

ROBERT.

Ah çà ! dis-moi, as-tu perdu la tête? et quelle est cette nouvelle extravagance ? veux-tu nous faire lapider ?

GASPARD.

Nullement. Je t'avais promis de rester dans mes attributions, de ne pas sortir de la médecine.

ROBERT.

Ah ! tu appelles cela de la médecine, ressusciter les morts ?

GASPARD.

C'est de la médecine perfectionnée ; c'est un pas que je lui ai fait faire.

ROBERT.

Cesse de plaisanter. Tu as sans doute quelque secret, quelque moyen.

GASPARD.

Aucun.

ROBERT.

Aucun ! et tu viens leur promettre effrontément... Comment viendras-tu à bout?...

GASPARD.

Je n'y songe seulement pas; je n'ai qu'une idée, c'est de remplir notre bourse, et j'ai assez mauvaise opinion de l'espèce humaine pour regarder le succès comme certain. (Apercevant Tuffiador qui sort de la maison, et qui le salue de loin et avec respect.) Tiens, tiens, vois-tu déjà ce cavalier qui nous salue ?

ROBERT.

C'est une de mes nouvelles connaissances ; c'est un monsieur qui tout à l'heure m'a fermé sa porte. Si tu en obtiens quelque chose...

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, TUFFIADOR.

TUFFIADOR.

N'ai-je pas l'honneur de parler à ce fameux médecin français, le célèbre docteur Gaspard ?

GASPARD.

Oui, seigneur cavalier, et voici mon collègue.

TUFFIADOR.

Je viens de lire votre petit programme. C'est toujours pour midi ?

GASPARD.

Midi... midi un quart... pour que tout le monde soit bien placé.

TUFFIADOR.

Une belle découverte que vous avez faite là, Messieurs !

GASPARD.

C'est-à-dire au premier coup d'œil ça a quelque chose d'étonnant pour le vulgaire ; mais pour les gens instruits...

TUFFIADOR.

Sans doute, pour nous autres... Mais si ça vous était égal, je vous prierais d'en ressusciter un autre que l'alcade Gonzalès.

GASPARD.

Impossible. C'était un homme en place, le premier du village, c'est plus marquant, ça fixera l'attention.

TUFFIADOR.

Du tout, c'était un personnage inconnu, ignoré; et puis, je vous le demande, à quoi bon ressusciter un alcade, il n'en manquera jamais.

GASPARD.

A la bonne heure ; mais c'est affiché, et l'on ne peut pas changer ainsi le spectacle.

TUFFIADOR.

Eh bien ! Messieurs, puisqu'il faut vous parler à cœur ouvert, vous voyez en moi Jean-Inigo Tuffiador, l'alcade actuel.

GASPARD, ôtant son chapeau.

Quoi ! vraiment ! il se pourrait ?

TUFFIADOR.

Oui, Messieurs, je suis ce malheureux alcade, le successeur de Gonzalès, que du reste je n'ai jamais connu ; mais chacun dit que c'était un intrigant, un ambitieux qui cherchait à supplanter tout le monde.

AIR de *Préville et Taconnet.*

S'il revenait, vous concevez sans peine
Qu'il voudrait ravoir son emploi ;
De là le bruit, la cabale, la haine :
Cela devient un abus, selon moi.

GASPARD.

Vous le croyez?

TUFFIADOR.

Vraiment oui, je le croi.
Que devenir? que voulez-vous qu'on fasse,
Quand tous les rangs, tous les emplois connus
Sont occupés, ou bien sont obtenus...
S'il faut, hélas! outre les gens en place,
Placer tous ceux qui n'y sont plus?

Et puis enfin il y a une justice... Mon prédécesseur était un gaillard qui a fait son temps, qui a joui de la vie... chacun à son tour.

GASPARD.

C'est fort raisonnable; mais la difficulté est d'arranger tout cela.

TUFFIADOR.

Rien de plus simple. Vous retournez en France: la route est longue; on n'a jamais trop d'argent en voyage; et si une vingtaine de ducats pouvaient vous être agréables...

(Il tire de sa poche une bourse.)

ROBERT, prenant la bourse.

Accepté. Voilà ce qui s'appelle être rond en affaires. Nous ne penserons plus à votre prédécesseur.

TUFFIADOR.

C'est cela. Qu'on le laisse tranquille, ce cher homme, c'est tout ce que je demande.

GASPARD.

Oui, mais maintenant il nous en faut un autre.

ROBERT.

C'est juste (pesant la bourse); ça ne suffit pas.

GASPARD.

Vous ne pourriez pas nous indiquer dans le village quelqu'un de connu et d'opulent?

TUFFIADOR.

J'entends, quelqu'un qui en valût la peine. Attendez; nous avons le seigneur Jeronimo, le plus riche laboureur de l'endroit, qui est mort, il y a cinq ou six ans, et à qui j'ai prêté sur parole une centaine de ducats, qu'il a oublié de me payer. Voilà l'homme qu'il vous faut, ça vous fera autant de profit et d'agrément.

GASPARD.

A merveille! Ayez soin seulement de le publier par la ville, afin qu'on soit prévenu du changement.

TUFFIADOR.

Soyez tranquille, je vais le dire à tous ceux que je rencontrerai, et vous me verrez tantôt aux premières places applaudir et crier *bravo!* Et puis, dites donc, Messieurs, une idée qui me vient.

AIR d'*Une nuit au château.*

Pour prolonger l'existence,
Dans ce moment, je conçois
Certain projet d'assurance
Qui vous sourira, je crois.

Voyez quelle économie!
Comme monsieur tel ou tel,
Sans rien faire dans sa vie,
On est sûr d'être immortel.

ENSEMBLE.

TUFFIADOR.

Pour prolonger l'existence,
Dans ce moment, je conçois
Certain projet d'assurance
Qui vous sourira, je crois.

GASPARD et ROBERT.

Votre projet d'assurance
Nous sourira, je le crois;
A notre reconnaissance
Vous aurez toujours des droits.

(Tuffiador rentre dans la maison.)

SCÈNE VIII.

GASPARD, ROBERT.

GASPARD.

Eh bien! qu'en dis-tu?

ROBERT, ôtant son chapeau.

Je te salue comme maître, et je te comprends maintenant.

GASPARD.

J'étais bien sûr qu'en spéculant sur l'ambition ou sur l'avarice...

ROBERT.

C'est une mine d'or.

GASPARD, tristement.

A la bonne heure. Mais n'est-il pas indigne que les hommes soient ainsi?

ROBERT.

Est-il étonnant! est-ce que tu n'en profites pas?

GASPARD.

Oui, sans doute. Il est juste qu'il soit puni de sa cupidité.

ROBERT.

Eh bien! alors, poursuivons, ne fût-ce que pour faire un cours de morale. Je connais maintenant ton système, je suis ton élève, je veux faire une tournée dans le village, j'entre dans chaque maison, je les menace tous du retour d'un parent ou d'un ami. Et, pour prélever un impôt sur leur sensibilité, j'effraye les neveux, les cousins, les collatéraux, enfin, tous les parents au degré successible... J'entends du bruit, je te laisse; chacun de notre côté. Quand on est sur la route de la fortune, il ne faut pas s'arrêter en chemin.

(Il sort en courant du côté du village.)

SCÈNE IX.

GASPARD, GREGORIO, ESTELLE.

GREGORIO, dans la coulisse.

Eh bien! par exemple, seigneur alcade, qu'est-ce que vous dites donc là? Ça ne se passera pas ainsi, ou nous allons voir.

GASPARD.

C'est le nouveau marié!... A qui en a-t-il donc?

GREGORIO.

Pardon, excuse, Monsieur... C'est-i vous qui êtes le médecin des morts?

GASPARD.

A peu près, de quoi s'agit-il?

GREGORIO.

Dites-moi si c'est vrai qu'on ne ressuscitera pas l'ancien alcade?

GASPARD.

Non, mon garçon. Mais, en revanche, nous allons faire revenir à sa place un honnête laboureur du pays, le seigneur Jeronimo.

GREGORIO.

Eh bien! voilà une belle idée que vous avez! Qu'est-ce que cela signifie donc, de changer comme ça? puisque l'autre est annoncé, et qu'on y compte.

Air de *Oui et Non*.

Moi j' n'aime pas les charlatans.

ESTELLE.

Eh quoi! pouvant rendre à la ronde
La lumière à tous vos parents...

GASPARD.

Vous les laissez en l'autre monde?

GREGORIO.

Mais ce séjour, je le soutien,
Pour les morts n'est pas si funeste;
Il faut mêm' qu'on s'y trouve bien :
Et la preuve, c'est qu'on y reste.

GASPARD.

Mais, après tout, qu'est-ce que cela vous fait, que nous choisissions le seigneur Jeronimo?

GREGORIO.

Comment! qu'est-ce que cela me fait? C'est que... c'est mon grand oncle; je ne l'ai jamais vu, il est vrai; mais pas de bêtises.

ESTELLE.

Fi! Monsieur, vous seriez mauvais cœur à ce point-là?

GREGORIO.

Mais du tout, c'est au contraire par amitié et par intérêt pour lui. Vrai, ce n'est pas un service à lui rendre. D'abord, on dit qu'il était asthmatique; et des rhumatismes, en avait-il! Enfin, quand sa dernière toux l'a emporté, chacun a dit dans le village que c'était bien heureux pour lui, et que c'était ce qui pouvait lui arriver de mieux. Vous voyez donc bien qu'il y aurait à vous de l'inhumanité.

GASPARD.

Si ce n'est que cela.

GREGORIO.

C'est bien assez. Et puis, il avait encore...

GASPARD.

Encore quelque chose?

GREGORIO, à voix basse.

Oui. Trois fermes dont j'ai hérité.

Air : *Un homme pour faire un tableau.*

Ainsi n' faites pas revenir
Mon grand oncle, je vous en prie;
Songez que je vais m'établir;
J'épouse une femme jolie.
Il peut m'arriver quelque enfant,
Un garçon ou bien une fille.
C' que j' vous demande, c'est vraiment
Dans l'intérêt de ma famille.

GASPARD.

Je sens bien que voilà des raisons; mais cependant, il me faut quelqu'un.

ESTELLE, passant à la droite de Gaspard, lui dit tout bas.

Si ce n'est que cela, Monsieur, je vous l'indiquerai, je vous le promets.

GASPARD, la regardant avec étonnement.

Vraiment!

GREGORIO.

Et si, en attendant, il ne fallait qu'une vingtaine de ducats pour vous engager à laisser le monde comme il est...

GASPARD.

Vingt ducats, un grand oncle! vous n'y pensez pas.

ESTELLE.

Sans doute, vous n'estimez pas assez vos parents.

GASPARD.

Je serais plus généreux; cent ducats sur-le-champ, ou je vais les lui demander à lui-même.

GREGORIO.

Eh non! vraiment, je les ai à peu près là, dans une bourse que voici. (Bas à Gaspard.) Mais vous me promettez de vous adresser à un autre.

GASPARD.

C'est convenu.

GREGORIO, à part.

C'est égal, je me méfie de ces gens-là.

Air *des Comédiens.*

Tant qu'ils seront dans notre voisinage,
J' craindrai toujours qu'ils n' me rançonn'nt encor;
Et je m'en vais jusqu'au prochain village
Les signaler à not' corrégidor.

Vu leur talent, leur science profonde,
Il peut sans crainte, et dans un tour de main,
Les envoyer gaiement en l'autre monde :
Pour revenir ils connaiss'nt le chemin.

ENSEMBLE.

GREGORIO.

Tant qu'ils seront dans notre voisinage, etc.

ESTELLE.

Fasse le ciel qu'il reste en ce village!
Car je voudrais l'interroger encor;
Et ce secret, dont il peut faire usage,
Vaut à mes yeux le plus riche trésor.

GASPARD.

Oui, nous allons rester en ce village,
Car nous pourrons le rançonner encor;
Et le secret dont j'ai su faire usage
Va dans mes mains devenir un trésor.

(Gregorio rentre dans la maison.)

SCÈNE X.

GASPARD, ESTELLE.

ESTELLE.

Enfin, le voilà parti. Ah! Monsieur le docteur, que vous avez bien fait de ne pas ressusciter son grand oncle!

GASPARD.

Et pour quelle raison?

ESTELLE.

Parce que je vous prierai, si ça ne fait rien, de donner cette place-là à un autre.

GASPARD.

Volontiers : c'est notre état.

ESTELLE.

Il serait vrai! ah! Monsieur le docteur, que de bonté, de générosité! Eh bien! je vous en supplie, daignez rendre la vie à mon cousin Pédrille.

GASPARD.

Le cousin Pédrille... à la bonne heure... autant lui qu'un autre; mais il me faut d'abord quelques renseignements sur son compte.

ESTELLE.

Il y a bien longtemps il m'avait promis de m'aimer toujours, et moi aussi; mais il s'est brouillé avec sa famille, avec son oncle; il a quitté ce village, et nous avons reçu la nouvelle qu'il avait été tué.

GASPARD.

C'est bien, c'est bien : ce n'est pas là ce qui m'embarrasse; mais est-ce qu'il n'a pas laissé quelque fortune?

ESTELLE.

Non, Monsieur.

GASPARD.

Il n'a pas quelque héritier direct ou indirect?

ESTELLE.

Aucun, puisqu'il n'avait rien.

GASPARD.

Mais, avant de partir, il occupait quelque place, quelque emploi?

ESTELLE.

En aucune manière, puisqu'il s'est fait soldat.

GASPARD, à part.

Ah, diable! j'ai eu tort de m'avancer, car en voilà un sur lequel il n'y a pas de prise.

ESTELLE.

Il avait bien son oncle dont nous parlions tout à l'heure, le seigneur Henriquès, un riche marchand, qui l'a déshérité.

GASPARD, vivement.

Vraiment? à la bonne heure! Eh! mais voilà ce que je vous demande. Et qui est-ce qui en a profité? à qui sa part est-elle revenue?

ESTELLE.

A moi, Monsieur, à moi, qui suis prête à tout lui rendre. J'y renonce, pourvu que je le revoie encore une seule fois. Oui, Monsieur le docteur, la moitié de ce que je possède est à mon cousin, mais l'autre moitié...

GASPARD.

Eh bien?

ESTELLE.

L'autre moitié est à vous si vous le rendez à la vie.

GASPARD.

Que dites-vous?... Moi, je pourrais accepter... Non, mon enfant... vous, au moins, vous êtes noble et généreuse; vous avez un bon cœur. (A part.) Voilà la première, et cela fait plaisir. (Se reprenant.) Mais ça me met dans un fameux embarras.

ESTELLE.

AIR : *Depuis longtemps j'aimais Adèle.*

Comment jamais peindr' ma reconnaissance.

GASPARD.

Daignez m'écouter, mon enfant.

ESTELLE, à part.

Ah! mon Dieu, je crois qu'il balance.
(A Gaspard.)
Vous me l'aviez promis pourtant.
A votre cœur si je n' peux m' faire entendre,
Si ce n'est pas assez de tous mes biens,
Pour ajouter aux jours qu'on va lui rendre,
S'il le faut, prenez encor des miens.

GASPARD, essuyant une larme.

Ah! c'en est trop!

ESTELLE, vivement.

Vous êtes attendri, vous cédez... Je vais prévenir ma famille, nos parents, nos amis; car vous sentez que je ne peux plus épouser Gregorio, que tout est rompu... Ah bien, oui! qu'est-ce que dirait mon cousin? Adieu, Monsieur le docteur... Ça, ne tardez pas, n'est-il pas vrai?... Tâchez qu'on ne fasse pas attendre, et que ça commence tout de suite.

(Elle rentre dans la maison.)

SCÈNE XI.

GASPARD, seul.

Pauvre enfant! elle me faisait mal; et je ne me sentais pas le courage de la détromper, car elle se voit déjà réunie à celui qu'elle aime.

AIR de *Lantara.*

Ah! que n'ai-je cette puissance!
Les cœurs égoïstes et froids,
Les méchants, la riche opulence,
Ne vivraient, morbleu! qu'une fois :
C'est bien assez, c'est trop souvent, je crois.
Mais l'écrivain qu'illustra son génie,
Mais la beauté que pleurent les amours,
Mais les guerriers, honneur de la patrie,
Ne mourraient pas, ou renaîtraient toujours.

SCÈNE XII.

GASPARD, ROBERT, un sac d'argent sous le bras.

ROBERT.

Réjouis-toi, mon ami, les galions sont arrivés.

GASPARD.

Qu'y a-t-il donc?

ROBERT.

Recette complète, près de quinze cents ducats. Cela t'étonne?

GASPARD.

Du tout... (Douloureusement.) Qu'est-ce que je disais?

ROBERT.

Il paraît, dans ce pays, qu'ils n'aiment pas les anciens, ou qu'ils craignent les revenants. J'ai d'abord eu le bonheur de tomber sur un riche marchand qui, depuis cinq ans, avait perdu sa femme, et qui vivait dans un repos et une tranquillité inconnus jusqu'alors. Au nom seul de la défunte, il a couru à son secrétaire, et m'a donné deux cents ducats par amour pour la paix. Plus loin j'ai rencontré une veuve... une brave femme, qui m'a dit : « Monsieur, je n'ai que cent ducats » de rente, en voici la moitié : je vous l'offre de » grand cœur. »

GASPARD.

Tu l'as acceptée?

ROBERT.

Que veux-tu?... le denier de la veuve... Plus loin j'en ai rencontré deux autres qui s'étaient déjà remariées... tu juges de leur effroi! Ici c'est un procureur que je menace de rendre à la vie, et tous les clients viennent m'ouvrir leur bourse. Là c'est un vieux médecin dont j'annonce le retour, et tout le quartier en masse se soulève et fait une collecte.

Air : *Quel art plus noble et plus sublime.*

Par cette méthode nouvelle,
A s'enrichir on n'est pas long;
Et la découverte vaut celle
Qu'a faite Christophe Colomb.
Le vent en poupe nous seconde,
Et tous les deux, ainsi que lui,
Nous allons, grâce à l'autre monde,
Faire fortune en celui-ci.

GASPARD.

Oui, mais dans ce moment cela va mal pour nous. Je me suis engagé à ressusciter un nommé Pédrille, un pauvre diable qui ne tient à rien, et contre lequel il n'y a pas la moindre objection.

ROBERT.

Aussi, pourquoi vas-tu t'adresser à quelqu'un de ce genre-là? Les médecins en vogue ne traitent jamais que les gens riches.

GASPARD.

Est-ce que je le connaissais? En attendant, on y compte, tout est préparé, et nous avons tout au plus une demi-heure.

ROBERT.

Ah! mon Dieu! c'est fait de nous. Après les contributions que j'ai prélevées sur eux, ils ne voudront jamais entendre raison; et si nous ne faisons pas revenir M. Pédrille, ils sont capables de nous envoyer le retrouver. Dis-moi un peu : qu'est-ce que tu comptes faire?

GASPARD.

C'est ce qui t'embarrasse?... Parbleu! je vais me sauver, et dans une demi-heure je serai loin d'ici.

ROBERT.

Alors j'en fais autant; et quoique je porte la caisse, ça ne m'empêchera pas de courir : tu vas voir plutôt.

GASPARD.

Allons, partons.

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENTS; PÉDRILLE, mieux habillé qu'à la première scène, costume de bachelier; le chapeau rond à plumet, et un manteau noir ployé sur le bras.

PÉDRILLE, les arrêtant.

Où allez-vous?

GASPARD, à voix basse.

N'en dites rien, mon camarade, nous nous sauvons.

PÉDRILLE.

Gardez-vous-en bien, ou vous êtes perdus. Tout le village est en rumeur; le bruit se répand déjà que vous êtes des charlatans, des imposteurs, qui avez voulu exploiter la crédulité publique.

ROBERT.

Voyez-vous la calomnie!... et qui est-ce qui ose nous accuser?

PÉDRILLE.

Personne encore, car ceux qui ont été vos dupes n'ont garde de s'en vanter; mais ce sont les plus acharnés, notre alcade surtout, qui a l'air tout étonné qu'on ait osé se jouer à un homme tel que lui : il a ameuté la multitude, et ils veulent absolument être témoins de l'expérience que vous leur avez promise; car j'ai lu votre pancarte, et si, comme je m'en doute bien, vous ne pouvez tenir votre parole, je crains que ce ne soit fait de vous.

ROBERT.

Ah! mon Dieu! encore un endroit où il fait trop chaud pour nous.

PÉDRILLE.

En attendant, et sans que vous vous en dou-

tiez, vous êtes entourés et gardés à vue, et la moindre tentative d'évasion serait le signal de votre perte.

ROBERT.

Eh bien, alors, quel parti prendre ?

PÉDRILLE.

J'ai pensé que je pouvais vous servir, et je suis accouru ; jusqu'ici j'étais renfermé chez un ancien camarade à moi, que j'ai rencontré par hasard ; c'est lui qui m'a fourni ces nouveaux habits, et qui m'a transmis tous ces détails. Je viens donc, mes amis, ou vous sauver, ou partager votre sort ; car je n'ai point oublié ce que vous avez fait pour moi.

GASPARD.

Il serait vrai ! quoi ! vous avez de la reconnaissance ? vous n'oubliez pas vos amis ? Et de deux !... la journée est bonne, il y a longtemps que je n'en avais trouvé autant. Eh bien, voyons, mon garçon, quel est votre projet ?

PÉDRILLE.

Il y a, ici près, un ancien aqueduc, dont ces ruines font partie ; vous allez, l'un après l'autre, et en ayant l'air de vous promener...

ROBERT.

Oui, en amateurs, en artistes qui examinent ces ruines.

PÉDRILLE.

Vous allez m'attendre sous ce portique, que vous apercevez d'ici ; surtout, n'ayez pas l'air d'éviter ceux qui vous rencontreront.

GASPARD.

C'est convenu.

PÉDRILLE.

Dans un instant, je vous y rejoins par un autre sentier, et une fois sous ces voûtes, il est un chemin obscur que je connais, et qui nous mènera bien loin dans la campagne.

ROBERT.

Ah ! vous êtes notre sauveur.

PÉDRILLE, bas à Robert.

Partez vite, il n'y a pas de temps à perdre.

(Robert sort par la droite.)

SCÈNE XIV.

GASPARD, PÉDRILLE.

PÉDRILLE.

Nous allons le suivre dans l'instant, car je pars avec vous.

GASPARD.

Il se pourrait ! Vous avez donc revu celle que vous aimiez ?

PÉDRILLE.

Non, mais n'en parlons plus. Vous aviez raison ; il vaut mieux l'oublier.

GASPARD.

Elle est donc mariée ?

PÉDRILLE.

Pas encore ; mais c'est aujourd'hui, à ce que m'a raconté Alonzo, cet ami chez lequel j'étais logé ; et ce qui m'a le plus indigné, c'est que, malgré les serments qu'elle m'avait faits, elle en aime un autre.

GASPARD.

Vous en êtes bien sûr ?

PÉDRILLE.

Oui, sans doute, puisque d'elle-même, et sans y être forcée, elle a consenti à épouser un fermier du pays, un nommé Gregorio.

GASPARD.

Que dites-vous ! celle que vous aimez ne se nomme-t-elle pas Estelle ?

PEDRILLE.

Oui, vraiment.

GASPARD.

N'est-elle pas votre cousine ?

PÉDRILLE.

Oui, sans doute.

GASPARD.

Voilà six ans que vous aviez quitté le pays ?

PÉDRILLE.

Oui, Monsieur.

GASPARD.

Vous êtes donc Pédrille ?

PÉDRILLE.

C'est moi-même.

GASPARD, lui sautant au cou.

Ah ! mon ami ! mon cher ! que je vous embrasse, vous êtes sauvé, et nous aussi.

PÉDRILLE.

Qu'y a-t-il donc ?

GASPARD.

Elle vous aime, elle vous adore, et donnerait sa fortune pour vous rappeler à la vie ; car elle vous croit mort, tout le monde le croit. Ces chers enfants ! combien je suis content ! quel bonheur pour eux, et surtout pour moi !

PÉDRILLE.

Mais expliquez-vous mieux, qu'au moins je puisse comprendre.

GASPARD.

Ça n'est pas nécessaire, je vous promets que vous l'épouserez ; cachez-vous là, dans ces ruines ; taisez-vous, écoutez, et paraissez quand il faudra.

SCÈNE XV.

GASPARD, ROBERT.

ROBERT, à la cantonade.

Qu'est-ce que ça signifie ? quelle est cette con-

duite-là? où sont les procédés et les égards dus à un docteur?

GASPARD.

Eh! mais, qu'y a-t-il donc?

ROBERT.

Ce sont des gardes forestiers, qui veulent m'empêcher de prendre l'air. (A la cantonade.) Si je veux me promener là-bas, pour mon agrément, et pour ma santé, c'est une ordonnance que je me suis faite. Où allez-vous? on ne passe pas. Et ils sont toujours à vous présenter la pointe de leur hallebarde. (A voix basse.) Enfin, il paraît que c'est un parti pris, aucun moyen de salut! car il y a ordre exprès de ne pas nous laisser sortir du village. (En tremblant.) Qu'est-ce que tu dis de cela?

GASPARD, froidement.

Eh bien! mon ami, nous y resterons.

ROBERT.

Oui, y rester pour être pendu!

GASPARD.

Qu'est-ce que cela te fait? je te ressusciterai.

ROBERT.

Il s'agit bien de plaisanter. Ah! mon Dieu! je les entends... voilà tout le village... c'est notre dernier jour.

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENTS; TUFFIADOR, GREGORIO, ESTELLE, ET TOUT LE VILLAGE.

MORCEAU D'ENSEMBLE.

AIR de *la Gazza Ladra*, arrangé par M. HEUDIER.

CHŒUR.

Voici donc l'instant du miracle,
Cela doit être curieux.
Pour jouir de ce beau spectacle,
Nous accourons les premiers en ces lieux.

TUFFIADOR.

Messieurs, plus d'excuse frivole,
Il faut tenir votre parole.

GASPARD.

Messieurs, daignez tous vous placer;
Dans l'instant on va commencer.

ESTELLE.

N'oubliez pas que vous avez promis
D' rendre la vie à mon cousin Pédrille.

GASPARD.

Ne craignez rien, vos vœux seront remplis.

ROBERT, bas à Gaspard.

Y penses-tu?

GASPARD, de même.

Vois comme elle est gentille.
Puis-je la refuser, dis-moi?

ROBERT, à part.

Son aplomb me glace d'effroi...
Et quand ils connaîtront la ruse...

GASPARD, bas à Robert.

Silence, et regarde-moi!

(Haut à tous ceux qui l'entourent.)

Qu'on allume un réchaud, et si je vous abuse,
Qu'il devienne un bûcher où mon collègue et moi
Consentons à monter.

ROBERT, bas.

O ciel! parle pour toi.

GASPARD.

Silence!
Je commence.

(Tirant de sa poche une fiole, et jetant sur le réchaud quelques parties de ce qu'elle contient.)

RÉCITATIF.

Toi dont je suis l'élève, et qu'en ces lieux j'atteste,
O divin Prométhée! ô savant sans pareil!
Qui dérobas jadis les rayons du soleil,
Porte cette flamme céleste
A Pédrille le bachelier,
Qui, le mois dernier,
D'un coup de feu perdit la vie
A la bataille de Pavie.

TOUS EN CHŒUR.

O ciel! il a perdu la vie
A la bataille de Pavie.

GASPARD, jetant à chaque fois une partie de ce qui est contenu dans sa fiole.

Pédrille, reviens à la vie.

LE CHŒUR.

Pédrille, reviens à la vie.

GASPARD.

Pédrille, obéis à mes lois.

LE CHŒUR.

Pédrille, obéis à ses lois.

GASPARD.

Pédrille, parais à ma voix.

LE CHŒUR.

Pédrille, parais à sa voix.

GASPARD.

Pédrille! Pédrille!

TOUS.

Pédrille! Pédrille!

PÉDRILLE, enveloppé dans son manteau, et sortant des ruines.

Me voici.

TOUS.

Dieux! qu'est-ce que j' vois?

ROBERT, stupéfait, à part.

C'est notre jeune ami. Maintenant je conçois.

TOUS, entourant Robert et Gaspard.

Pour moi quelle surprise extrême!
De Pédrille il est le sauveur.
Oui, c'est Pédrille, c'est lui-même;
Honneur! honneur
A ce savant docteur!

(Pendant cette dernière partie du chœur, tous les villageois agitent leurs chapeaux en l'air, en signe d'admiration pour le docteur.)

TUFFIADOR.

Je n'en reviens pas encore; et si je ne l'avais pas vu de mes propres yeux.

GREGORIO.

Dieu! ai-je bien fait de payer pour mon oncle! car sans cela, ç'aurait été tout de même.

ESTELLE, à Gregorio.

Fi! Monsieur; je connais votre conduite, et

c'est pour cela que je romps avec vous et que j'épouse mon cousin.

GREGORIO.

C'est ça : il faut que cet autre revienne de l'autre monde, exprès pour me souffler ma maîtresse. Avec ces inventions-là, on ne sait plus sur quoi compter.

ROBERT, à Gregorio.

J'espère que nous avons tenu notre promesse ?

GREGORIO, bas à Tuffiador.

Oui ; mais c'est égal, voilà deux hommes très-dangereux, et j'ai bien fait de les signaler au corrégidor, qui viendra demain les arrêter.

(Pédrille, qui a écouté attentivement Gregorio, passe de l'autre côté, près de Gaspard.

TUFFIADOR.

Vous avez raison ; c'est plus prudent.

ESTELLE.

Ah ! Monsieur, comment vous remercier ? J'espère que vous resterez longtemps avec nous.

GASPARD.

Oui, certainement ; oui, ma belle enfant.

PÉDRILLE, près de lui, à voix basse.

Non pas. Nous nous reverrons, mais autre part ; car demain on doit venir vous arrêter.

GASPARD, bas à Pédrille.

Merci. (Haut, à tout le monde qui l'entoure.) Oui, mes amis, mes bons amis : ce que c'est que de faire des découvertes ; ce que c'est que de rendre service à l'humanité ! (Bas à Pédrille.) Nous partirons ce soir.

CHOEUR GÉNÉRAL.

Air du boléro *du Muletier*.

Que cette union chérie
Comble à jamais tous leurs vœux ;
Puisqu'il revient à la vie,
Que ce soit pour être heureux.

ESTELLE.

Pour nos docteurs ambulants,
Messieurs, soyez indulgents ;
A l'espoir mon cœur se livre ;
Car il vous est, j' n'en puis douter,
Bien plus aisé d' les laisser vivre,
Qu'à nous de les ressusciter.

LE CHOEUR.

Que cette union chérie
Comble à jamais tous leurs vœux ;
Puisqu'il revient à la vie,
Que ce soit pour être heureux.





RINVILLE, l'embrassant.

C'est comme autrefois

Les Premières Amours. Scène VIII.



LES PREMIÈRES AMOURS,

OU

LES SOUVENIRS D'ENFANCE,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase dramatique, le 12 novembre 1825.

—

Personnages.

M. DERVIÈRE.
EMMELINE, sa fille.
CHARLES, cousin d'Emmeline.
RINVILLE.
LAPIERRE, domestique de M. Dervière.

La scène se passe en Franche-Comté, dans la maison de M. Dervière.

Le théâtre représente un salon; une porte au fond et deux latérales.

SCÈNE PREMIÈRE.

EMMELINE, DERVIÈRE.

DERVIÈRE.

Mais enfin, réponds-moi : qu'est-ce que tu as? qu'est-ce qui te fâche? pourquoi depuis hier es-tu de mauvaise humeur?

EMMELINE.

Je n'en sais rien, mon papa; tout me déplaît, tout me contrarie.

DERVIÈRE.

C'est donc pour la première fois de ta vie; car tout le monde fait ici tes volontés, à commencer par moi.

EMMELINE.

Combien vous êtes bon! combien vous m'aimez!

DERVIÈRE.

Que trop! Mais quand on est veuf, qu'on est, comme moi, un des premiers maîtres de forges de la Franche-Comté, avec cinquante mille livres de rente, et une fille unique, qu'est-ce que tu veux qu'on fasse de sa fortune? Songe donc que dans le monde je n'ai que toi à aimer.

Air de *Lantara*.

Mon seul vœu, ma plus chère envie
Est de pouvoir t'établir près de moi.
Cet or, fruit de mon industrie,
C'est pour mon gendre, ou plutôt c'est pour toi.
Je veux, auprès d'un époux qui t'adore,
Doubler mes biens en vous les prodiguant,
Un père s'enrichit encore
De ce qu'il donne à son enfant.

Et voilà plus de vingt partis que je te propose; mais aujourd'hui, par exemple, je n'entends pas raillerie, et tu auras la bonté de bien recevoir celui que nous attendons.

EMMELINE.

Quoi! ce M. de Rinville, dont vous me parliez hier? Eh bien! mon papa, si vous voulez que je vous dise la vérité, c'est là l'unique cause de mon chagrin et de ma mauvaise humeur; et je ne vois pas pourquoi vous me proposez celui-là plutôt qu'un autre.

DERVIÈRE.

Puisque tu n'en veux pas d'autre!...

EMMELINE.

Ce n'est pas une raison.

DERVIÈRE.

Si, Mademoiselle; c'en est une; et si vous en voulez de meilleures, en voici : Il y a trente ans que je vins dans ce pays; je n'avais rien; j'étais sans amis, sans ressources : M. de Rinville le père m'accueillit, me protégea, m'avança des

capitaux, et fut ainsi la première cause de ma fortune.

AIR d'*Aristippe*.

Envers son fils mon cœur souhaite
Acquitter ce que je lui doi;
Et pour mieux lui payer ma dette,
Mon enfant, je complais sur toi :
Oui, me disais-je, autrefois ma famille
A ses trésors dut un sort fortuné;
Mais aujourd'hui je lui donne ma fille :
Il me devra plus qu'il ne m'a donné.

Du reste ce fils que je te destine est, dit-on, un charmant jeune homme, un sage, un philosophe qui a voyagé pour s'instruire, et qui revient en France pour se marier. Voilà, Mademoiselle, les raisons qui m'ont fait accueillir la demande de ce jeune homme. Maintenant qu'avez-vous à répondre ?

EMMELINE.

Rien. D'après ce que je viens d'apprendre, je l'épouserais avec grand plaisir, si cela se pouvait; mais je me dois à moi-même de refuser.

DERVIÈRE.

Tu te dois à toi-même... Et qu'est-ce qui t'y oblige?

EMMELINE.

Des promesses sacrées, et des serments antérieurs.

DERVIÈRE.

Qu'est-ce que j'apprends là ? comment, Mademoiselle, sans ma permission !

EMMELINE.

Non, mon papa ! jamais sans votre permission; si vous voulez me promettre de ne pas me gronder et de ne plus contraindre mon inclination, je m'en vais tout vous raconter.

DERVIÈRE.

Je vous demande, qui s'en serait douté? Une petite fille de seize ans, qui ne m'a jamais quitté, qui ne voit personne! Allons, Mademoiselle, parlez vite.

EMMELINE.

Vous savez que j'ai été élevée ici auprès de vous, par ma vieille tante Judith.

DERVIÈRE.

Ma défunte belle-sœur : une vertueuse, une excellente fille, qui n'avait qu'un seul défaut; c'était de consommer un roman par jour : les quatre volumes y passaient.

EMMELINE.

C'est là dedans qu'elle m'a appris à lire; et j'avais alors pour fidèle société mon cousin Charles, qui était orphelin, sans fortune, et que vous aviez recueilli chez vous.

DERVIÈRE.

Eh bien! après?

EMMELINE.

Eh bien! quoiqu'il fût plus âgé que moi, nous passions nos jours ensemble, nous nous voyions à chaque instant, nos études, nos plaisirs, étaient les mêmes; je l'appelais mon frère, il m'appelait sa petite sœur, parce que ma tante Judith nous avait lu *Paul et Virginie;* c'était moi qui étais Virginie, et c'était lui qui était Paul; et la fin de tout cela, c'est que nous nous sommes aimés éperdument, et que nous nous sommes juré une constance éternelle.

DERVIÈRE.

Laissez donc ensemble des cousins et des cousines; moi qui y allais de confiance! eh bien! Mademoiselle ?

EMMELINE.

Eh bien! un jour il nous a quittés, il est parti comme commis-voyageur en pays étranger; mais avant son départ il m'a dit : « Tu es riche et je » n'ai rien; on te fera sans doute épouser quel» qu'un, parce que les pères, en général, sont » injustes et tyranniques, du moins tous ceux » que nous avons lus. » Et alors, pour le rassurer, je lui ai promis que je ne me marierais pas avant son retour; il m'a donné un anneau que voici, je lui en ai donné un autre; depuis, j'ai toujours pensé à lui, mais je ne l'ai plus revu.

DERVIÈRE.

Tu ne l'as plus revu?

EMMELINE.

Vous le savez bien, puisqu'il n'est jamais venu ici.

DERVIÈRE.

Et vous n'aviez jamais ensemble aucune correspondance?

EMMELINE.

Aucune, excepté les jours de lune; tous les soirs, à la même heure, j'allais la regarder, et lui aussi: c'était convenu entre nous.

DERVIÈRE.

Voilà certainement une correspondance bien innocente.

EMMELINE.

AIR : *Le choix que fait tout le village.*

Lorsque brillait, sur la céleste voûte,
L'astre des nuits, l'astre du sentiment,
Le regardant, je me disais : Sans doute
De son côté Charles en fait autant.

DERVIÈRE.

Eh quoi! c'est là le seul nœud qui vous lie?

EMMELINE.

Est-il des nœuds plus forts et plus puissants?
Ne doit-on pas s'aimer toute la vie,
Lorsque le ciel a reçu nos serments?

DERVIÈRE.

Malgré cela, le mal n'est pas si grand que je croyais, car enfin ton cousin est parti depuis longtemps; et tu me permettras de te dire qu'un pareil amour est un enfantillage.

EMMELINE.

C'est ce qui vous trompe. Vous ne savez pas, mon papa, que les premières impressions ne s'oublient jamais, car on n'aime bien que la première fois; du moins ma tante Judith me l'a souvent répété, et je l'éprouve. Depuis le départ de Charles, je ne pense qu'à lui, je n'aime que lui; et ce qui me fait refuser tous les partis que vous me proposez, c'est d'abord la promesse que je lui ai faite; et puis, dès qu'un jeune homme veut me faire la cour, je me dis : Quelle différence! ce n'est pas Charles, ce n'est pas lui!

DERVIÈRE.

Voyez-vous ce que c'est qu'une jeune tête! voilà maintenant son imagination qui a fait de M. Charles un héros de roman.

EMMELINE.

Je ne le reverrai jamais sans votre aveu, sans votre consentement; mais jusque-là du moins, ne me forcez pas à en épouser un autre. Renvoyez ce M. de Rinville.

DERVIÈRE.

Y penses-tu? le fils d'un ancien ami! Non, Mademoiselle, vous avez beau dire et beau faire; aujourd'hui, je vous le répète, je montrerai du caractère, et je ne céderai pas.

EMMELINE.

Et tout à l'heure pourtant vous disiez que vous ne vouliez que mon bonheur.

AIR : *Ce que j'éprouve en vous voyant.*

Je suis si bien auprès de vous,
J'y vois tant de soins de me plaire,
Que le souvenir de mon père
Ferait du tort à mon époux.

DERVIÈRE.

Il est, dit-on, aimable et tendre.
Pour son bon cœur il est cité.

EMMELINE.

Fût-il un ange de bonté,
Il ne pourrait jamais me rendre
Ce que pour lui j'aurais quitté.

DERVIÈRE.

Oui, oui, tu veux me gagner.

EMMELINE.

Oh! mon Dieu, non; mais je sens bien que cela influe sur ma santé.

DERVIÈRE.

Qu'est-ce que tu me dis là?

EMMELINE.

Depuis hier, j'ai la migraine ou la fièvre, je ne sais laquelle; mais ça me fait bien mal.

DERVIÈRE.

La fièvre! il se pourrait! et c'est moi qui en serais cause!

EMMELINE.

Oui, sans doute; je suis déjà changée, je l'ai bien vu; cela va augmenter de jour en jour; et puis quand vous m'aurez perdue, vous direz : « Ma » pauvre fille! ma pauvre Emmeline, qui était si » gentille! » Mais il ne sera plus temps.

DERVIÈRE.

Dieux! est-on malheureux d'avoir une fille unique! impossible de montrer du caractère. Emmeline, je t'en supplie, ne va pas t'aviser d'être malade; j'écrirai à ce jeune homme, je vais lui écrire.

EMMELINE.

Ah! que vous êtes aimable! tenez, mon papa, là, tout de suite.

DERVIÈRE, se mettant à table.

J'en conviens, morbleu! c'est bien malgré moi; allons, j'écrirai; mais c'est d'une impolitesse!

EMMELINE.

Mais au contraire, c'est par honnêteté; si je le refusais après l'avoir vu, ce serait blesser son amour-propre, et il aurait droit de se plaindre de nous; mais le renvoyer avant qu'il ne vienne, c'est plus honnête, et je suis sûre qu'il sera parfaitement content.

DERVIÈRE, à part.

Quel diable de raisonnement me fait-elle là? (Haut.) Apprenez, Mademoiselle, qu'il n'y a qu'un moyen; c'est d'en agir franchement avec lui. Je lui écrirai donc toute la vérité; mais ne croyez pas pour cela que je consente à votre mariage avec Charles.

EMMELINE.

Aussi, mon papa, je ne vous en parle pas, je ne vous en dis rien; mais de son côté, j'en suis sûre, Charles m'est resté fidèle, il ne peut tarder à revenir de ses voyages, et alors nous verrons.

DERVIÈRE.

Qu'est-ce que nous verrons?

EMMELINE.

Je veux dire que vous verrez s'il vous convient pour gendre. Mais voici votre lettre qui est finie. (Prenant la sonnette.) Il faudrait l'envoyer tout de suite, tout de suite. Dieu! que c'est bien écrit! (Emmeline sonne.)

DERVIÈRE.

Tiens, es-tu satisfaite?

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, LAPIERRE.

EMMELINE.

Je sens déjà que cela va mieux. Lapierre, vite à cheval; porte cette lettre à quatre lieues d'ici, au château de Rinville, au grand galop, et reviens de même, car j'ai encore autre chose à te

commander, et puis, dis en bas que nous n'y sommes pour personne.

LAPIERRE.

Je vais mettre mes bottes.

EMMELINE.

Allons, va et dépêche-toi.

(Lapierre sort par la porte à droite.)

DERVIÈRE.

Moi, je rentre dans mon appartement.

EMMELINE.

J'y vais avec vous, donnez-moi le bras; je vous ferai la lecture ou votre partie de piquet, ou, si vous l'aimez mieux, je vous jouerai sur ma harpe cette romance que vous aimez tant.

DERVIÈRE.

Comme tu es bonne et aimable!

EMMELINE.

Dame! quand je suis contente de vous.

AIR *des Comédiens*,

Quel sort heureux l'avenir nous destine!
Nul plus que vous ne fut jamais chéri.

DERVIÈRE.

Combien je t'aime! et pourtant j'imagine
Que j'ai grand tort de te gâter ainsi.

EMMELINE.

Vous faites bien! c'est un parti fort sage,
Les bons parents en tout temps le suivront.
Ainsi que vous j'en prétends faire usage;
Et mes enfants un jour vous vengeront.

ENSEMBLE.

Quel sort heureux, etc., etc.

SCÈNE III.

LAPIERRE, sortant tout botté du cabinet à droite, et tenant la lettre.

Quatre lieues au grand galop! comme c'est amusant! et revenir de même, pour qu'on me donne encore de nouvelles commissions : joli moyen de me refaire! Mais notre jeune maîtresse ne doute de rien; dès qu'elle a un caprice, crac à cheval. Je sais bien qu'avec elle on a de l'agrément, et qu'on est récompensé généreusement; mais s'il y avait moyen d'avoir les récompenses sans avoir la peine, cela vaudrait encore mieux. Qui nous arrive là? un beau jeune homme que je n'ai jamais vu.

SCÈNE IV.

LAPIERRE, RINVILLE.

RINVILLE, à la cantonade.

Oui, vous pouvez le mettre à l'écurie, car je reste ici. (A Lapierre.) M. Dervière, votre maître?

LAPIERRE.

Est-ce qu'on ne vous a pas dit en bas?...

RINVILLE.

On m'a dit qu'il y était.

LAPIERRE.

Ah! mon Dieu! je vous demande bien pardon de ce qu'ils ne vous ont pas renvoyé; c'est ma faute, je ne les avais pas encore prévenus. C'est que, voyez-vous, Monsieur, je vais vous expliquer : notre maître y est bien, mais mademoiselle a dit de dire qu'il n'y était pas; et ici on obéit de préférence à mademoiselle.

RINVILLE.

C'est juste, c'est dans l'ordre. L'on m'a déjà parlé de la faiblesse de ce bon M. Dervière pour son unique enfant.

AIR : *Le luth galant.*

Loin de blâmer une aussi douce erreur,
Elle me plaît et sourit à mon cœur.
Admirant le premier les héros qu'il fait naître,
L'artiste aime le marbre auquel il donna l'être;
Le père aime l'enfant qu'il a créé... peut-être!
Amour-propre d'auteur!

(Il donne de l'argent à Lapierre.) Vois cependant s'il n'y aurait pas moyen d'obtenir de ton maître un moment d'entretien? Quand je devrais l'attendre ici seul, cela m'est égal.

LAPIERRE, tenant l'argent.

Il est de fait que monsieur y va franchement. Je vais dire à un de mes camarades; car moi, voyez-vous, je suis pressé; il faut que je monte à cheval à l'instant même, pour porter cette lettre au château de Rinville.

RINVILLE.

A Rinville? j'y retourne aujourd'hui; et si cette lettre est pour le maître du château?...

LAPIERRE.

Précisément.

RINVILLE.

Je me charge de la lui remettre.

LAPIERRE.

Pardi, Monsieur, c'est bien honnête à vous. Vous m'épargnez là une course qui ne me plaît guère. En revanche, je vais tâcher de faire votre commission, et d'envoyer ici M. Dervière, sans que mademoiselle me voie.

(Il sort.)

SCÈNE V.

RINVILLE, seul.

(Il lit.)

« A monsieur de Rinville. » C'est bien pour moi, et de la main du beau-père; car si je ne le connais pas, je connais son écriture. (Décachetant la lettre.) Je vois qu'on ne m'attendait que dans quelques heures; mais l'impatience de voir ma jolie future..... et puis, avant de lui être présenté, je voulais m'entendre avec le père sur les moyens

de plaire à sa fille : est-ce qu'il me répondrait d'avance à ce que je venais lui demander ? (Lisant à voix basse.) Ah ! mon Dieu ! en voilà plus que je n'en voulais savoir; elle en aime un autre : c'est agréable pour un prétendu ! Et mon père qui m'écrivait en Allemagne de revenir et vite et vite, car c'était là la femme qu'il me fallait. La sagesse, l'innocence même ! Il avait raison, il fallait se presser ; n'y pensons plus ! c'est une affaire finie; et après tout, cela doit m'être égal. Eh bien ! non, morbleu ! cela ne me l'est pas ! La fortune, la famille, le voisinage, tout rendait cette alliance si convenable ! On prétend d'ailleurs que la jeune personne est charmante ; qu'elle a déjà refusé vingt partis. Et je me disais au fond du cœur : « C'est moi qui suis destiné à triompher de cette » indifférence. » Je crois même, tant j'étais sûr de mon fait, que je m'en suis vanté d'avance auprès de quelques amis qui vont rire à mes dépens ; et je partirais sans la voir, sans la disputer à mon rival ! (Lisant la lettre.) « *Monsieur Charles, un cousin qu'elle aimait dès son enfance...* » Dès son enfance ! c'est bien ! cela prouve du moins que ma femme est susceptible de fidélité. Il ne s'agit que de donner une autre direction à un sentiment aussi louable que rare. (Lisant.) « *Qu'elle aimait dès son enfance, et qu'elle n'a pas vu depuis sept à huit ans.* » Cela n'est pas possible ; et je n'y croirais pas, si je ne savais ce que c'est que la constance du premier âge. Eh mais, morbleu ! quelle idée ! en sept à huit ans, il peut arriver tant de changements, même à une figure de cousin, que je pourrais bien, sans être reconnu... Ma foi, qu'est-ce que je risque ? d'être congédié. Je le suis déjà. Ne fût-ce que pour la voir, et pour me venger, je tenterai l'aventure. On vient ; c'est sans doute le beau-père ; je vais toujours commencer par lui.

SCÈNE VI.

RINVILLE, DERVIÈRE.

DERVIÈRE, à part, en entrant.

Ce Lapierre est venu me dire mystérieusement qu'un étranger désirait me parler ici en secret, et... (A Rinville.) Est-ce vous, Monsieur, qui m'avez fait demander ?

RINVILLE.

Oui, Monsieur.

DERVIÈRE.

Qu'y a-t-il pour votre service ?

RINVILLE, à part.

Allons, de l'entraînement et du pathétique. (Haut.) Vous ne remettez pas mes traits. Il se pourrait que huit ans d'absence et d'éloignement m'eussent rendu tellement méconnaissable aux yeux mêmes de ma famille ?...

DERVIÈRE.

Que dites-vous?

RINVILLE.

Quoi ! la voix du sang n'est-elle qu'une chimère ? ne parle-t-elle pas à votre cœur ? et ne vous dit-elle pas, mon cher oncle... ?

DERVIÈRE.

O ciel ! tu serais... ?

RINVILLE, se précipitant dans ses bras.

Charles, votre neveu.

DERVIÈRE, se détournant.

Que le diable t'emporte !

RINVILLE.

Eh bien ! qu'avez-vous donc ?

DERVIÈRE.

Rien. L'étonnement, la surprise... J'avoue que je ne t'aurais jamais reconnu ; car, soit dit entre nous, tu n'annonçais pas, il y a huit ans, devoir être un bel homme ; au contraire.

RINVILLE.

Tant mieux, cela doit vous faire plaisir de me voir changé à mon avantage.

DERVIÈRE.

Non, j'aurais mieux aimé te voir continuer dans l'autre sens.

RINVILLE.

Et pourquoi ?

DERVIÈRE.

Tiens, mon garçon, entre parents, on aurait tort de se gêner, et je vais te parler franchement. Je t'ai recueilli, je t'ai élevé, j'ai pris soin de toi, je te faisais une pension de mille écus.

RINVILLE.

Oui, mon oncle.

DERVIÈRE.

Eh bien ! je la porte à six mille francs, à une condition, c'est que tu partiras aujourd'hui même ; et que d'ici à quelques années, nous nous priverons mutuellement du plaisir de nous voir.

RINVILLE.

Comment ! vous me renvoyez ? vous mettez la nature à la porte.

DERVIÈRE.

Oui, mon garçon.

RINVILLE.

AIR : *De sommeiller encor, ma chère.*

Un parent !

DERVIÈRE.

C'est pour cela même.

RINVILLE.

Un neveu !!

DERVIÈRE.

Cela m'est égal.

RINVILLE.

Je suis touché d'une façon extrême,
D'un accueil si patriarcal.
(A part.)
Comme prétendu l'on m'exile.
Comme parent l'on me chasse déjà.
Il est vraiment fort difficile
D'entrer dans cette maison-là.

Et puis-je savoir du moins?...

DERVIÈRE.

Je te crois homme d'honneur, et je veux bien t'achever ma confidence. Tu as été élevé avec ma fille, et elle a conservé de toi un souvenir qui nuit à mes projets et renverse mes plus chères espérances; car je voulais l'unir au fils d'un ancien ami, à M. de Rinville! un brave et excellent jeune homme que je porte dans mon cœur; tu ne dois pas m'en vouloir.

RINVILLE.

Non, Monsieur, non, il s'en faut. (A part.) C'est un excellent père que mon oncle.

DERVIÈRE.

Je voudrais imaginer quelque prétexte, quelque ruse, pour lui présenter ce jeune homme sans qu'elle s'en doutât.

RINVILLE, souriant.

Voyez-vous, eh bien?

DERVIÈRE.

Mais j'ai besoin d'y penser à loisir, parce que je ne suis pas fort, je n'ai pas l'habitude de dissimuler avec ma fille; si j'étais de quelque complot, elle le devinerait sur-le-champ.

RINVILLE, à part.

C'est bon à savoir.

DERVIÈRE.

Maintenant, tu connais ma position et la tienne; pour que je lui présente ce jeune homme, pour qu'elle le voie, il faut d'abord que tu t'en ailles.

RINVILLE.

Cela me paraît difficile.

DERVIÈRE.

En aucune façon; elle ne sait pas que tu es ici, elle ne se doute pas de ton arrivée, et en partant sur-le-champ...

EMMELINE, en dehors.

Mon papa! mon papa!

DERVIÈRE.

Ah! mon Dieu! la voici, tais-toi, je suis sûr qu'elle fera comme moi, qu'elle ne te reconnaîtra pas.

SCÈNE VII.

Les Précédents, EMMELINE.

EMMELINE, sans voir d'abord Rinville.

Mon papa! mon papa! qu'est-ce que cela veut dire? je suis toute émue, toute tremblante; il y a en bas un homme qui demande à vous parler.

DERVIÈRE.

Et qui donc encore?

EMMELINE.

Un étranger, un Allemand, M. Zacharie: il m'a annoncé que mon cousin allait peut-être arriver.

RINVILLE, à part.

Me voilà bien.

EMMELINE.

Et c'est pour cela qu'auparavant il veut, dit-il, vous parler, à vous, pour une affaire qui concerne votre neveu, M. Charles.

DERVIÈRE, se retournant vivement, à Rinville.

Pour toi? (Se reprenant.) Dieu! qu'ai-je fait!

EMMELINE.

Ah! mon Dieu! qu'avez-vous dit?

DERVIÈRE, cherchant à se mettre devant Rinville.

Rien, mon enfant, rien, je te prie... Je parlais à monsieur, qui est un étranger, et qui se trouvait là par hasard.

EMMELINE.

Non, non vraiment, vous me trompez; ce que vous lui disiez tout à l'heure, votre trouble, votre embarras, ses yeux fixés sur les miens; c'est ainsi qu'il me regardait. (Courant à lui.) Charles, c'est toi!

DERVIÈRE.

La! elle l'a reconnu.

EMMELINE et RINVILLE.

Air de *Jeannot et Colin.*

Beaux jours de notre enfance,
Vous voilà revenus.

ENSEMBLE.

EMMELINE.

C'est lui! de sa présence
Tous mes sens sont émus.

RINVILLE.

De sa douce présence,
Que mes sens sont émus.

ENSEMBLE.

Beaux jours de notre enfance,
Vous voilà revenus.

EMMELINE.

Comment, c'est toi! que je te regarde encore; c'est que vraiment il est bien changé, n'est-ce pas, mon papa? Mais c'est égal, c'est toujours la même physionomie, et surtout les mêmes yeux, ces choses-là restent toujours; et vous, Monsieur, comment me trouvez-vous?

RINVILLE.

Plus jolie encore que je ne croyais! au point qu'il me semble vous voir aujourd'hui pour la première fois.

EMMELINE.

Vraiment! ah dame, je ne suis pas changée comme vous.

RINVILLE.

Et vous m'avez reconnu?

EMMELINE.

Sur-le-champ; d'abord rien qu'en entrant et sans savoir pourquoi, j'étais un peu agitée; c'était un pressentiment qui me disait: Il est là.

DERVIÈRE.

Pour moi, je n'ai eu aucun pressentiment; et s'il ne m'avait pas dit son nom en toutes lettres.

EMMELINE.

Vous! mais moi, c'est bien différent; il est des sympathies qui ne trompent jamais; et si ma pauvre tante Judith était là, elle vous expliquerait... Mais j'oublie ce monsieur qui est en bas, et qui avait l'air si impatient.

DERVIÈRE.

Je vais le conduire dans mon cabinet, et puisque tu ne connais point ce M. Zacharie, voir quelles sont ces affaires qui peuvent te concerner. (A Rinville qu'il conduit à gauche du théâtre.) Je te laisse avec ma fille, avec ta cousine, sur la foi des traités, et j'espère bien que tu ne lui parleras pas d'amour, tu m'en donnes ta parole.

RINVILLE.

Je vous jure que Charles ne lui en dira pas un mot.

DERVIÈRE.

C'est bien! je suis tranquille, et même si tu trouvais moyen de lui déplaire et de l'éloigner de toi, cela ne serait pas mal, cela irait à notre but.

RINVILLE.

Fiez-vous à moi; j'arrangerai cela pour le mieux.

SCÈNE VIII.

RINVILLE, EMMELINE.

RINVILLE, à part.

J'avoue que pour une première entrevue la situation est originale.

EMMELINE.

Eh bien! Charles, te voilà donc de retour?

RINVILLE.

Oui, Mademoiselle.

EMMELINE.

Mademoiselle! ne suis-je pas ta cousine?

RINVILLE.

Si, ma jolie cousine, me voilà auprès de vous, c'est tout ce que je désirais.

EMMELINE.

Auprès de vous! comment! Charles, tu ne me tutoies plus?

RINVILLE.

Je n'osais pas, mais si tu le veux!

EMMELINE.

Sans doute, entre cousins, où est le mal? n'était-ce pas ainsi avant ton départ?

RINVILLE.

Oui, certainement.

EMMELINE.

Que de fois je me suis rappelé ce temps-là! les souvenirs d'enfance ont quelque chose de si vrai et de si touchant! te souviens-tu comme nous étions gais, comme nous étions heureux? et ma pauvre tante Judith, comme nous la faisions enrager! A propos de cela, Monsieur, vous ne m'en avez pas encore parlé.

RINVILLE.

C'est vrai, cette pauvre femme; elle doit être bien vieille?

EMMELINE.

Comment! bien vieille! mais elle est morte depuis trois ans.

RINVILLE, à part.

Ah! mon Dieu!

EMMELINE.

Est-ce que vous ne le saviez pas?

RINVILLE.

Si vraiment, mais je voulais dire que maintenant elle serait bien vieille.

EMMELINE.

Pas tant; mais te souviens-tu quand, sans lui en demander la permission, nous allions à la ferme chercher de la crème? c'était toi qui e mangeais le plus.

RINVILLE.

C'était toi.

EMMELINE.

Non, Monsieur; et ce jour où nous avons été surpris par l'orage?

RINVILLE.

Dieu! avons-nous été mouillés!

EMMELINE.

A l'abri de ton carrick, que tu avais étendu sur moi... car tu étais Paul.

RINVILLE.

Et toi, Virginie.

EMMELINE.

C'est charmant; il n'a rien oublié! Et le soir, te souviens-tu quand nous jouions aux jeux innocents; mais dans ce temps-là déjà vous étiez bien hardi.

RINVILLE.

Vraiment!

EMMELINE.

Oui, oui, je me rappelle ce baiser que vous m'avez donné; mais ne parlons plus de cela.

RINVILLE.

Au contraire, parlons-en, comment! un baiser!

EMMELINE.

Oui, là, sur ma joue; tu ne te rappelles pas que je me suis fâchée, et que je t'ai dit: « Charles, finissez, je le dirai à ma tante. » Mais je ne lui ai jamais rien dit.

RINVILLE.

Oui, oui, je me rappelle maintenant... je crois même que le lendemain j'ai recommencé.

EMMELINE.

Non, Monsieur, du tout, puisque c'était la veille de votre départ.

RINVILLE, à part.

Je respire, car j'avais peur d'avoir été trop hardi.

EMMELINE.

C'est le lendemain de ce jour-là que tu es parti. Et tu te rappelles bien ce que nous nous sommes promis en nous quittant ?

RINVILLE.

Oui, sans doute.

EMMELINE, regardant en l'air.

Vous savez bien, là-haut.

RINVILLE, inquiet, et regardant comme elle.

Oui, là-haut, je me rappelle.

EMMELINE.

Eh bien! Monsieur, je n'y ai pas manqué une seule fois; et vous ?

RINVILLE.

Ni moi non plus. (A part.) Que diable cela peut-il être ?

EMMELINE.

Et toutes vos autres promesses, les avez-vous tenues de même ?

RINVILLE.

De même, je vous le jure.

DUO.

AIR de *Jeannot et Colin*.

EMMELINE.

Ainsi que moi, tu te souviens
De nos jeux, de nos entretiens.

RINVILLE.

e m'en souviens.

EMMELINE.

Et de ces romans pleins de charmes
Qui nous faisaient verser des larmes!

RINVILLE.

Je m'en souviens.

ENSEMBLE.

Ah! quel doux moment nous rassemble,
Que ce souvenir est touchant!

EMMELINE.

Mais redis-moi cet air charmant
Qu'autrefois nous chantions ensemble.

RINVILLE, embarrassé.

Cet air charmant?

EMMELINE.

Tu le sais bien...

RINVILLE.

Eh! oui, vraiment.

EMMELINE, cherchant l'air.

« J'entends la musette,
» Et ses sons joyeux,
» Viens-t'en sur l'herbette
» Danser tous les deux. »

RINVILLE.

Oui, cet air si tendre
Était gravé là!
(A part.)
Car j'ai cru l'entendre
Dans quelque opéra.
(Haut, et reprenant le motif de l'air.)
J'aime la musette
Et ses sons joyeux.

EMMELINE, figurant quelques pas.

Ainsi sur l'herbette
Nous dansions tous deux.

RINVILLE.

Quelle aimable danse!

EMMELINE.

Puis Charle en cadence
M'embrassait, je crois.

RINVILLE, l'embrassant.

C'est comme autrefois.

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS, DERVIÈRE.

DERVIÈRE.

Qu'est-ce que je vois là? Charles! mon neveu! sont-ce là les promesses que vous m'aviez faites?

RINVILLE, à part.

C'est vrai, j'avais oublié mon rôle de cousin.

EMMELINE.

Ne vous fâchez pas, mon papa; ce n'était que de souvenir.

DERVIÈRE.

Oui, des souvenirs d'enfance. En voilà assez comme cela; et vous, Monsieur, après la parole d'honneur que vous m'avez donnée, je n'ai plus de confiance en vous, et vous aurez la bonté de partir ce soir.

EMMELINE.

Comment! mon papa, au moment où il arrive, vous le renvoyez ?

DERVIÈRE.

Oui, Mademoiselle, pour votre intérêt et peut-être pour le sien, car savez-vous quel était ce M. Zacharie, que monsieur mon neveu disait ne pas connaître?

RINVILLE.

Je vous jure que j'ignore...

DERVIÈRE.

Ah! vous ignorez! je vous apprendrai donc que c'était un usurier, porteur d'une lettre de change. Cette lettre de change, acceptée par vous, je l'ai payée, et la voilà.

RINVILLE.

Il se pourrait!

DERVIÈRE.

Oui, Monsieur, nierez-vous votre signature?

RINVILLE.

Non, sans doute; mais je ne serais pas fâché de la voir, (à part) ne fût-ce que pour la connaître. (Lisant.) Charles Desroches. (A part.) Ah! l'on m'appelle Desroches; c'est bon.

DERVIÈRE.

Eh bien! qu'avez-vous à dire?

RINVILLE.

Je dis, Monsieur, que c'est une lettre de change. Tout le monde peut faire des lettres de change.

DERVIÈRE.

S'il n'y en avait qu'une encore, passe; mais M. Zacharie m'a prévenu que demain on devait en présenter cinq ou six, que je ne payerai pas.

EMMELINE.

Qu'est-ce que j'apprends là? Comment! Charles! vous êtes donc devenu mauvais sujet?

RINVILLE, allant à Emmeline.

Cela en a l'air au premier coup d'œil; mais je vous réponds...

DERVIÈRE.

Bah! ce n'est rien encore. M. Zacharie m'a parlé d'une affaire pire que tout cela.

RINVILLE.

Une affaire! Qu'est-ce que cela signifie?

DERVIÈRE.

Oui, Monsieur; qu'est-ce que cela signifie? c'est moi qui vous le demanderai, car M. Zacharie n'a pas voulu s'expliquer. « La faute est grave, » a-t-il dit, très-grave; et c'est pour cela que je » laisse à votre neveu le soin de se justifier. » Et malgré mes efforts, il est parti sans vouloir ajouter un mot de plus.

EMMELINE.

Une faute! et une faute très-grave! Charles, qu'est-ce que c'est?

RINVILLE.

Oh! des choses que je ne peux pas vous dire.

DERVIÈRE.

Vous devez sentir cependant que l'aveu de vos torts peut seul vous les faire pardonner.

EMMELINE.

Oui, Monsieur; avouez-les, je vous en supplie.

RINVILLE.

Franchement, je le voudrais que cela me serait impossible.

EMMELINE.

N'importe, Monsieur, avouez toujours. Vous hésitez! ah! mon Dieu! c'est donc bien terrible. Qu'est-ce que c'est, Monsieur? qu'est-ce que c'est? répondez, et tout de suite. Autrefois vous me disiez tout; j'avais votre confiance; mais je vois que vous êtes changé, que vous n'êtes plus le même. Ce n'est pas là ce que vous m'aviez promis le jour de votre départ, et au moment où vous m'avez donné cet anneau que j'ai toujours gardé. (Regardant la main de Rinville.) Eh bien! eh bien! Monsieur, où est donc le vôtre?

RINVILLE.

Le mien? (A part.) Peste soit des emblèmes et des sentiments!

EMMELINE.

Je ne le vois pas à votre doigt, et vous ne deviez jamais le quitter!

RINVILLE, embarrassé.

Je vous avoue que, dans ce moment, je ne l'ai pas sur moi.

DERVIÈRE, à part, se frottant les mains.

A merveille! cela va nous amener une brouille.

EMMELINE.

Voilà ce que vous n'osiez pas dire; mais je le devine maintenant, vous l'avez donné à une autre.

DERVIÈRE, vivement.

C'est probable.

RINVILLE.

Vous pourriez supposer...

EMMELINE.

Oui, Monsieur, oui; c'est indigne! j'aurais tout pardonné, vos dettes, vos créanciers, tout ce que vous auriez pu faire; mais ne pas avoir mon anneau! c'est fini, tout est rompu; je ne vous aime plus.

DERVIÈRE.

Bravo!

ENSEMBLE.

EMMELINE.

AIR *du Charmelle.*

Lui que je croyais sincère,
Il a trompé mon espoir;
Rien n'égale ma colère,
Je ne veux plus le revoir.

RINVILLE.

Que devenir et que faire?
Quand tout comblait mon espoir.
Je me vois, dans cette affaire,
Coupable sans le savoir.

DERVIÈRE.

Bravo! bravo! sa colère
Comble ici tout mon espoir,
(A Emmeline.)
Je suis comme toi, ma chère,
Je ne veux plus le revoir.

RINVILLE, à Dervière.

Vous êtes inexorable...
(A Emmeline.)
D'ici vous me bannissez,
Et pour un motif semblable?

DERVIÈRE.

Quoi! cela n'est pas assez?

EMMELINE.

Quand on trahit ses promesses,
Quand on change tout à coup,
Quand on a plusieurs maîtresses...

DERVIÈRE.

On est capable de tout.

ENSEMBLE.

EMMELINE.

Lui que je croyais sincère, etc.

RINVILLE.

Que devenir et que faire? etc.

DERVIÈRE.

Bravo! bravo! sa colère, etc.

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS, LAPIERRE.

LAPIERRE.

Monsieur, c'est un étranger, un jeune homme qui arrive; et comme il n'y a personne pour le recevoir...

EMMELINE.

Il s'agit bien de cela; je suis bien en train de faire les honneurs.

DERVIÈRE.

Quel est ce jeune homme? que nous veut-il? nous n'attendions personne à cette heure que M. de Rinville.

EMMELINE, à Lapierre.

Et tu lui as porté ce matin la lettre que je t'ai donnée?

LAPIERRE.

C'est-à-dire, Mademoiselle, c'était bien mon intention; mais j'ai rencontré ici (*montrant Rinville*) monsieur qui a bien voulu se charger de la porter lui-même en s'en allant.

EMMELINE, à Rinville.

O ciel! et vous l'avez encore?

RINVILLE.

Oui, Mademoiselle.

DERVIÈRE, à Lapierre.

C'est lui, c'est mon gendre, et je n'étais pas prévenu! Je cours m'habiller. (*A Rinville.*) Vous, Monsieur, je ne vous retiens plus; toi, ma fille, vite à ta toilette; songe donc! une première entrevue!

EMMELINE.

Est-ce ennuyeux! faire une toilette pour ce vilain jeune homme, que je déteste, que je ne voulais pas voir; (*à Rinville*) et c'est vous, Monsieur, qui l'avez amené, qui êtes cause de tout: eh bien! tant mieux! cela se trouve à merveille; je vais maintenant m'efforcer de le trouver aimable, de l'aimer pour me venger et pour obéir à mon père.

DERVIÈRE.

C'est cela, l'obéissance filiale. Viens, ma fille; toi, Lapierre, fais entrer ce jeune homme et prie-le d'attendre.

(*Il sort avec Emmeline par la porte à gauche, et Lapierre par le fond.*)

SCÈNE XI.

RINVILLE, *seul.*

Bravo! cela va bien! brouillé avec le père, brouillé avec la fille; voilà une ruse qui m'a joliment réussi. J'en suis d'autant plus désolé, que maintenant ce n'est plus pour plaisanter. Emmeline est charmante, et je ne renoncerai pas à sa main. Je sais bien que d'un mot je puis me justifier; mais pour dire ce mot, il faudrait être sûr que c'est moi que l'on aime, et non le souvenir de M. Charles.

AIR de *la Sentinelle.*

L'hymen, dit-on, craint les petits cousins;
Moi je frémis sitôt que l'on en parle,
Et je voudrais, pour fixer mes destins,
Faire oublier tout à fait monsieur Charle.
Sans cela, j'en conviens ici,
Pour moi la chance est au moins incertaine;
Si je prends sa place aujourd'hui,
Plus tard, quand je serai mari,
Il pourrait bien prendre la mienne.

SCÈNE XII.

RINVILLE, CHARLES.

CHARLES, à la cantonade.

Je vous remercie, Monsieur, vous êtes bien honnête, je ne suis pas fâché de me reposer, parce qu'il n'y a rien de fatigant comme les pataches, surtout quand on les prend à jeun.

RINVILLE.

Voilà un jeune cadet qui a une tournure originale.

CHARLES.

Il paraît que M. Derville n'y est pas.

RINVILLE.

Non, Monsieur.

CHARLES.

Ni sa fille non plus.

RINVILLE.

Non, Monsieur.

CHARLES.

Tant mieux.

RINVILLE.

Et pourquoi?

CHARLES.

Je dis tant mieux, parce que j'ai à leur parler, et qu'alors cela me donnera le temps de chercher ce que je veux leur dire. Monsieur est de la maison?

RINVILLE.

A peu près.

CHARLES.

Vous pourriez alors me rendre un service; c'est peut-être indiscret, mais entre jeunes gens...

RINVILLE.

Parlez, Monsieur.

CHARLES.

N'est-il pas venu ici un nommé Zacharie, un capitaliste allemand?

RINVILLE.

Un usurier! il sort d'ici.

CHARLES.

Voilà ce que je craignais; je ne sais pas comment il aura su l'adresse de mon oncle.

RINVILLE.

O ciel! est-ce que vous seriez M. Charles? Charles Desroches?

CHARLES.

Lui-même, qui, après huit ans de courses et d'erreurs, revient incognito, comme l'enfant prodigue, dans la maison paternelle de son oncle. J'espérais arriver ici avant qu'on ne se doutât de rien; c'est pourquoi j'ai pris la patache, la poste de la petite propriété; je ne me suis même pas arrêté pour déjeuner en route, et cependant ce maudit Zacharie m'a encore devancé, et je suis sûr qu'il a prévenu contre moi l'esprit de toute ma famille.

RINVILLE.

Nullement, il a seulement présenté une lettre de change, que votre oncle a acquittée, et que voici.

(Il lui donne la lettre de change.)

CHARLES.

Il se pourrait! le bon oncle! oh! oui! liens sacrés de la nature et du sang! voilà justement ce que je me disais en route : on a des parents ou on n'en a pas; (montrant la lettre de change.) c'est bien ma lettre de change; mais les autres, ses sœurs, car la famille est nombreuse.

RINVILLE.

M. Dervière ne veut pas les payer; il en a assez comme cela.

CHARLES.

Déjà! Et qu'est-ce que mon oncle a dit de l'autre affaire, de la grande? Il a dû être furieux?

RINVILLE.

Quoi donc?

CHARLES.

Ce que j'ai fait à Besançon l'autre mois. Est-ce que vous ne savez pas?

RINVILLE.

Non, sans doute, ni votre oncle non plus.

CHARLES.

Vraiment! Alors n'en dites rien; nous pouvons nous en retirer, parce que pour l'adresse et la persuasion, je suis là : j'ai de l'esprit naturel et de la lecture; j'ai été élevé par ma vieille tante Judith, qui m'a appris la littérature dans les romans et dans les comédies. Il y a cinq ou six manières d'attendrir les oncles et de les forcer à pardonner, pourvu qu'ils ne vous connaissent pas; par exemple, il ne faut pas être connu; c'est de rigueur; et je ne sais comment me déguiser aux yeux de mon oncle.

RINVILLE.

Voulez-vous un moyen?

CHARLES.

Je ne demande pas mieux.

RINVILLE.

On attend aujourd'hui un prétendu, M. de Rinville, propriétaire des environs. Je sais, de bonne part, qu'il ne viendra pas et qu'il n'est pas connu de votre famille.

CHARLES.

Attendez! une idée! je vais passer pour lui.

RINVILLE.

C'est ce que j'allais vous dire.

CHARLES.

Par exemple, la farce sera bonne, ça en fera une de plus; mais j'en ai déjà tant fait! sans compter celles qu'on m'a fait faire. Mais, oserai-je vous demander, Monsieur, à qui je suis redevable?...

RINVILLE.

Je suis neveu de votre oncle.

CHARLES.

Vous êtes mon cousin? Ah! c'est du côté de mon oncle Laverdure.

RINVILLE.

Précisément! mais service pour service. Quand vous allez être M. de Rinville, je vous prie de ne pas parler de moi à mon oncle; car nous sommes brouillés, et il vient de me renvoyer de chez lui.

CHARLES.

Vraiment! Vous avez donc fait aussi des farces?

RINVILLE.

Les mêmes que vous.

CHARLES.

Oh! diable! Alors c'est fameux! Il paraît que c'est dans le sang. Touchez là, cousin, et promettons-nous alliance mutuelle.

RINVILLE, lui prenant la main.

Qu'est-ce que vous avez donc là, et quelle est cette bague?

CHARLES.

C'est d'autrefois, dans le temps où j'étais simple et innocent; c'est un cadeau de ma cousine, un souvenir d'enfance; et je suis sûr qu'elle a conservé le pareil.

RINVILLE, la retirant de son doigt.

Gardez-vous alors de le porter si vous ne voulez pas qu'elle vous reconnaisse.

CHARLES.

C'est ma foi vrai, je n'y pensais pas.

RINVILLE.

Pour plus de sûreté, je le garde aujourd'hui.

CHARLES.

Tant que vous voudrez, mon cousin.

RINVILLE.

Silence! c'est notre famille, et je ne veux pas qu'on me voie. N'oubliez pas qu'on attendait M. de Rinville, le prétendu; ainsi laissez-les faire, et ne dites rien.

CHARLES.

A la bonne heure; c'est plus commode pour les frais d'imagination.

(Rinville sort par la porte à droite.)

SCÈNE XIII.

CHARLES; M. DERVIÈRE ET EMMELINE, entrant par le fond.

DERVIÈRE.

Où est-il? où est-il que je l'embrasse! Mille pardons, mon cher Rinville, de t'avoir fait attendre... le temps seulement de prendre un costume plus convenable.

CHARLES.

Certainement, mon cher Monsieur... (A part.) Dieu! qu'il est changé, mon bon oncle! je ne l'aurais pas reconnu.

DERVIÈRE.

Voici ma fille, mon Emmeline, que j'ai l'honneur de te présenter.

EMMELINE, s'avançant et faisant la révérence.

Monsieur... (Bas à son père.) Ah! mon Dieu! qu'il est laid! et quelle tournure!

DERVIÈRE.

Du tout, je ne trouve pas cela, ce jeune homme est bien; il a l'air plus jeune et plus élancé que ton cousin.

EMMELINE, à part.

Il a beau dire; quelle différence avec Charles!

DERVIÈRE, à Charles.

Il y a bien longtemps, mon cher Rinville, que tu n'es venu dans notre pays?

CHARLES.

Aussi, vous ne croiriez pas qu'en arrivant ici, j'avais un peu peur de vous.

DERVIÈRE.

Il se pourrait!

CHARLES.

Eh! mon Dieu, oui; timide comme un commençant.

DERVIÈRE.

Tu l'entends, ma fille, la crainte de ne pas nous plaire. (A Charles.) Mais maintenant, j'espère que tu agiras sans cérémonie, et tout ce qui pourra te faire plaisir...

CHARLES.

Dieu! si j'osais.

DERVIÈRE.

Est-ce que tu aurais quelque chose à me demander?

CHARLES.

Non certainement... je vous prie seulement de ne pas oublier cette phrase; vous avez dit : *Tout ce qui pourrait te faire plaisir, tout ce qui pourrait...* parce que plus tard peut-être... mais dans ce moment, le plus pressé serait de me refaire un peu; car depuis ce matin, je suis à jeun.

DERVIÈRE.

Je vais avant le dîner te conduire à la salle à manger. (A Emmeline.) Tu le vois, c'est la franchise même.

EMMELINE.

Il ne m'a pas dit un seul mot galant, et à peine arrivé, il va se mettre à table.

DERVIÈRE.

Encore tes idées romanesques; tu ne veux pas que l'on mange.

CHARLES, à part.

A merveille! cela commence bien. En continuant l'incognito, mon oncle est séduit, entraîné; au moment où il tombe dans mes bras, je tombe à ses pieds; et je risque l'aveu de mes fredaines.

DERVIÈRE.

Allons donc, venez-vous, mon gendre?

CHARLES.

Voilà! je vous suis. (A Emmeline.) Mademoiselle, j'ai bien l'honneur.

(Il sort avec Dervière.)

SCÈNE XIV.

EMMELINE, seule.

Il va manger, il va se mettre à table! et voilà le mari qu'on me destine! je ne pourrai jamais m'y habituer. Rien qu'en le voyant, son aspect m'a causé une répugnance que sa conversation et ses manières n'ont fait qu'augmenter. J'ai cependant promis de l'épouser, d'oublier Charles, de ne plus le revoir. Ne plus le revoir! sans doute, je suis trop fière pour lui montrer le chagrin que j'éprouve; mais l'oublier! jamais. Ma pauvre tante avait bien raison : on revient toujours à ses premières amours.

SCÈNE XV.

EMMELINE, RINVILLE.

EMMELINE.

Comment, Monsieur, vous êtes encore ici?

RINVILLE.

Je partais, Mademoiselle, je venais prendre congé de vous.

EMMELINE.

Vous avez bien fait; car dès que mon père le veut! vous devez lui obéir sans murmurer, (*soupirant*) et moi aussi.

RINVILLE.

Son ordre était inutile; il eût suffi pour m'éloigner de la présence de M. de Rinville, de ce nouveau prétendu, que sans doute vous avez trouvé charmant, adorable.

EMMELINE.

Là-dessus, Monsieur, je n'ai pas de comptes à vous rendre. Comme c'est moi qui l'épouse, je suis la maîtresse de le trouver comme je veux.

RINVILLE.

Vous l'épousez sans l'aimer?

EMMELINE.

Qui vous dit que je ne l'aime pas? et quand ce serait? Eh bien! tant mieux; j'aurai plus de mérite.

RINVILLE.

Ainsi donc vous m'oubliez!

EMMELINE.

C'est vous qui avez commencé.

RINVILLE.

Dites plutôt que vous ne m'avez jamais aimé.

EMMELINE.

Si, autrefois, un peu; maintenant pas du tout.

RINVILLE.

C'est clair, et comme je vois que tout est fini entre nous, que nous sommes brouillés à jamais, je vous rends cet anneau que jadis j'ai reçu de vous.

EMMELINE.

O ciel! quoi! Monsieur, vous ne l'aviez pas donné à une autre? Oui, c'est bien lui; il l'avait conservé. Ah! que c'est mal à vous de m'avoir causé tant de chagrins.

RINVILLE.

Je suis bien coupable, sans doute.

EMMELINE.

Non, non, vous ne l'êtes plus, quoi que vous ayez fait, je ne vous en veux plus, je vous pardonne. Vous avez gardé mon anneau, tout le reste n'est rien. Si tu savais, Charles, combien j'étais malheureuse! j'éprouvais là un serrement de cœur, un malaise dont je ne puis me rendre compte; et maintenant encore...

DUO.

AIR : *Redites-moi, je vous en prie* (d'UNE HEURE DE MARIAGE).

RINVILLE.

Qu'ai-je entendu? surprise extrême!
Mais dois-je croire à mon bonheur?
M'aimes-tu bien comme je t'aime?

EMMELINE.

Je n'ose lire dans mon cœur.

RINVILLE.

Ce mot charmant, redis-le-moi.

EMMELINE.

On vient de ce côté, je croi.
Charles, de grâce, éloigne-toi.

RINVILLE.

Oui, je m'éloigne à l'instant même;
Mais un seul mot.

EMMELINE.

Non, il le faut :
Partez, ou bien
Je ne dis rien.

ENSEMBLE.

RINVILLE.

Je t'obéis à l'instant même,
Mais l'espoir rentre dans mon cœur.

EMMELINE.

Non, je ne puis dire moi-même
Ce qui se passe dans mon cœur.

(Rinville sort par la porte à gauche.)

SCÈNE XVI.

EMMELINE, puis CHARLES.

EMMELINE.

Ah! mon Dieu! voici ce M. de Rinville; je vais tout lui avouer.

CHARLES, *entrant par le fond.*

Comme vous dites, sans façons; allez à vos affaires; (*à part.*) je puis maintenant attendre le dîner; car j'ai bu et mangé, toujours incognito. Le cher oncle est entraîné, je le tiens; et si je puis détacher de moi ma petite cousine, et la faire renoncer à nos anciens serments, mon pardon est assuré.

EMMELINE, *timidement.*

Monsieur.

CHARLES, *l'apercevant.*

Mille excuses, Mademoiselle, auriez-vous à me parler?

EMMELINE.

Oui, Monsieur, mais je n'ose pas.

CHARLES, *à part.*

Ah! mon Dieu! est-ce que, malgré moi, l'effet seul de l'extérieur!... (*Haut.*) C'est probablement au sujet de ce mariage...

EMMELINE.

Qui me rendrait bien malheureuse, car j'en aime un autre.

CHARLES, *à part.*

Dieu! comme ça se rencontre! (*Haut.*) Achevez, Mademoiselle, ne craignez rien; cet autre que vous aimez...

EMMELINE.

Est un ami d'enfance; c'est mon cousin Charles.

CHARLES, à part.

Ah ! diable ! voilà qui va mal ! (Haut.) Votre cousin, Charles, celui avec qui vous avez été élevée ?

EMMELINE.

Oui, Monsieur.

CHARLES.

Celui qui est parti depuis huit ans ? un joli garçon ?

EMMELINE.

Oui, Monsieur.

CHARLES, à part.

C'est bien moi, il y a identité, je ne sais plus comment je vais sortir de là. (Haut.) Quoi ! Mademoiselle, vous y tenez encore ? vous l'aimez toujours !

EMMELINE.

Puisque je le lui avais promis.

CHARLES.

Certainement, pour quelques personnes, c'est une raison ; mais c'est que Charles, de son côté, n'y a peut-être pas mis une constance aussi obstinée ; d'abord, j'ai appris de bonne part qu'il a fait ce que nous appelons des folies.

EMMELINE.

Je le sais.

CHARLES.

Il a fait des dettes.

EMMELINE.

Peu m'importe.

CHARLES.

Il est devenu mauvais sujet.

EMMELINE.

Ça m'est égal.

CHARLES, à part.

Alors, il n'y a pas moyen de la détacher, à moins de risquer le dernier aveu. (A Emmeline.) Voyez-vous, Mademoiselle, moi, j'ai beaucoup connu votre cousin Charles ; je l'ai vu dans mes voyages ; un aimable cavalier, de la grâce, de la sensibilité, peut-être trop, parce que son imagination exaltée par une éducation romanesque l'a entraîné, comme je vous le disais, dans des fredaines, toujours aimables, mais quelquefois trop fortes, et la dernière entre autres, dont j'ai été témoin.

EMMELINE.

Que dites-vous ? serait-ce cette aventure, dont ce matin on nous faisait un mystère ?

CHARLES.

Précisément ; il n'a pas encore osé en parler à son oncle, ni à personne de la famille ; et il ne sait même comment l'avouer ; mais si vous daignez l'aider, et vous joindre à lui, pour obtenir sa grâce...

EMMELINE.

Parlez ; que faut-il faire ? Je veux tout savoir.

CHARLES, à part.

Dieu ! l'excellente cousine ! (Haut.) Vous saurez donc que Charles a connu à Besançon une jeune et jolie personne, nommée Paméla, qui, de son état, était couturière.

EMMELINE.

Comment, Monsieur ?

CHARLES.

Elle exerçait la couture ; mais elle n'y était pas née, elle était d'une excellente famille, une famille anglaise, que l'on ne connaît pas, et qui avait eu des malheurs.

EMMELINE.

Dieu ! qu'est-ce que j'apprends là ?

CHARLES.

Voir Charles et l'aimer fut pour elle l'effet d'un instant. Charles était vertueux, mais il était sensible, et Paméla, dans son désespoir, voulait mettre fin à son existence. Déjà l'arme fatale était levée sur son sein ; c'était une paire de ciseaux que je crois voir encore, grands dieux ! Il fallait qu'elle fût unie à Charles, ou qu'elle cessât d'exister.

EMMELINE.

Eh bien ?

CHARLES.

Eh bien ! elle existe encore.

EMMELINE.

O ciel ! achevez. Charles l'aurait épousée !

CHARLES.

Pour lui sauver la vie, seulement.

EMMELINE.

Grands dieux ! il se pourrait ! le monstre, le perfide ! Mon père, mon père, où êtes-vous ?

CHARLES.

Prenez garde, des ménagements ; il faudrait quelque moyen adroit pour lui dire...

EMMELINE.

Ne craignez rien. Mon père ! ah ! vous voilà.

SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENTS, DERVIÈRE.

DERVIÈRE.

Eh ! mais, qu'as-tu donc ?

EMMELINE.

O mon papa ! quelle horreur ! quelle indignité ! à qui se fier désormais ? Apprenez que mon cousin Charles...

DERVIÈRE.

Eh bien ?

EMMELINE.

Il est marié.

DERVIÈRE.

Marié !

CHARLES.

Là, elle va lui dire tout net; moi qui lui avais recommandé des précautions.

DERVIÈRE.

Sans ma permission, sans m'en prévenir ! jamais je ne lui pardonnerai; et pour ses dettes, qu'il fasse comme il l'entendra, je n'en paye pas un sou.

CHARLES, à part.

C'est ça ! le voilà plus en colère que jamais. Dieu ! que ces petites filles sont niaises ! celle-là surtout. Quelle différence avec ma femme ! elle aurait soutenu la scène, et filé la reconnaissance.

DERVIÈRE, montrant Charles.

Voilà celui qui te convient, voilà mon gendre, et dès demain nous faisons la noce; n'est-il pas vrai ?

CHARLES, à part.

Dès demain ; ô Paméla ! que devenir ?

DERVIÈRE.

Quant à ton cousin Charles, à mon scélérat de neveu, s'il ose se présenter ici, je le fais sauter par la fenêtre. (A Charles qui fait un geste d'effroi, et qui veut sortir.) Qu'avez-vous donc, mon gendre ? ne craignez rien.

EMMELINE.

Taisez-vous, le voici.

CHARLES, regardant autour de lui.

Comment ! le voici ?

EMMELINE, à Dervière.

Mais, de grâce, modérez-vous; c'est à moi de le confondre, et après, ne craignez rien, je vous obéirai.

DERVIÈRE.

A la bonne heure. (Haut à Rinville, qui est dans le fond du théâtre.) Approchez, Monsieur, approchez.

SCÈNE XVIII.

LES PRÉCÉDENTS, RINVILLE.

CHARLES.

Quoi ! c'est là votre neveu Charles, ce mauvais sujet ?

DERVIÈRE.

Oui, Monsieur.

CHARLES.

Ah çà ! est-ce qu'il y en aurait un autre que moi qui aurait épousé Paméla ?

RINVILLE, les regardant tous.

Eh ! mon Dieu ! d'où vient cet accueil solennel ?

EMMELINE.

Vous allez le savoir. Je dois à mon père et à vous, (montrant Charles) et surtout à monsieur, de m'expliquer ici sans détour. Je vous aimais, Monsieur, du moins je le croyais, car j'ignorais mes propres sentiments, et surtout je ne vous connaissais pas; mais maintenant je sais qui vous êtes : après votre lâche conduite et la feinte à laquelle vous n'avez pas craint d'avoir recours...

RINVILLE.

Quoi ! vous savez enfin la vérité ?

EMMELINE.

Oui, Monsieur, nous savons tout : voilà pourquoi je ne vous aime plus; je ne vous aimerai jamais.

RINVILLE.

O ciel !

EMMELINE.

Et afin que vous soyez bien sûr de mon indifférence... si j'élève ici la voix, ce n'est pas pour vous accuser, mais pour demander votre grâce. (A M. Dervière.) Oui, mon père, désormais soumise à vos volontés, je suivrai vos conseils, je vous obéirai en tout; mais, pour prix de mon obéissance, daignez pardonner à mon cousin ; qu'il soit heureux avec celle qu'il a choisie.

CHARLES, qui s'est attendri, et qui tire son mouchoir.

O ma bonne cousine !

RINVILLE.

Voilà que nous n'y sommes plus.

EMMELINE.

Qu'il parte, qu'il ne nous voie plus ; mais qu'il emporte avec lui et votre pardon et votre consentement à son mariage.

RINVILLE.

Mon mariage ! qui a pu vous dire ?...

EMMELINE, pleurant.

Monsieur qui y était.

CHARLES, pleurant.

Oui, Monsieur, j'ai tout dit; j'ai dit que Charles était marié.

RINVILLE, avec joie.

Charles marié ! il se pourrait ! (Se jetant aux pieds d'Emmeline.) Mon cher beau-père, ma chère Emmeline, que je suis heureux ! Non, non, ne me regardez pas ainsi, n'ayez pas peur ; j'ai toute ma raison : car celui que vous voyez à vos pieds a le bonheur de ne pas être votre cousin ; c'est votre amant, c'est votre époux, celui qui vous était destiné.

DERVIÈRE.

M. de Rinville ?

RINVILLE.

Lui-même.

DERVIÈRE.

Et mon fripon de neveu?

CHARLES, à genoux, à la gauche de M. Dervière.

Par ici.

DERVIÈRE.

Eh quoi ! mauvais sujet !

RINVILLE.

Comme j'avais pris son nom, je lui ai donné le mien en dédommagement.

CHARLES.

Je vous dois du retour, car vous n'avez pas gagné au change.

EMMELINE.

Je ne reviens pas encore de ma surprise. (A Charles.) Comment, mon pauvre Charles, c'était toi que je détestais ainsi? et vous, Monsieur, que je n'avais jamais vu...

RINVILLE.

Vous croyiez m'avoir aimé autrefois.

EMMELINE.

Je me suis trompée; j'ai pris le passé pour l'avenir.

VAUDEVILLE.

Air du vaudeville de *la Somnambule.*

DERVIÈRE.

D'une passion chimérique
Tu reconnais enfin l'erreur;
L'amour constant et platonique
N'existe pas, et par bonheur,
Pour nous rappeler notre aurore,
Pour embellir nos derniers jours,
Le ciel permet qu'on aime encore,
Même après ses premiers amours.

RINVILLE.

Du système de l'inconstance,
Je m'applaudis en un seul point.
Jadis aussi, j'aimai, je pense,
Mais je ne vous connaissais point.
Et vous devinerez peut-être
Ce que je perdais pour toujours,
Si j'avais eu le malheur d'être
Fidèle à mes premiers amours.

CHARLES.

Ma femme, quoique l'honneur même,
Eut à Londres deux passions;
Je ne suis venu qu'en troisième,
Tant mieux... c'est aux derniers les bons.
Car les Anglaises, je l'atteste,
Innocentes et sans détours,
Ont tant de candeur, qu'il en reste
Même après les premiers amours.

EMMELINE, au public.

En vain leur froide expérience
Veut m'ôter mon illusion,
Malgré leur système, je pense
Que la chanson a quelquefois raison!
Pour le prouver, Messieurs, je vous implore,
Revenez nous voir tous les jours,
Afin qu'ici nous puissions dire encore :
On revient aux premiers amours.





ROSELYN,

UN VIN EXCELLENT CAR IL EST TRES LÉGER, JE VOUS EN DEMANDERAI ENCORE UN PEU

Le Medecin des Dames (Sc V)



LE MÉDECIN DE DAMES,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase dramatique, le 17 décembre 1825.

En société avec M. Mélesville.

Personnages.

M. DE RAMSAY, colonel.
M. VERMONT, banquier.
MADAME VERMONT, sa femme.
MADAME DE LIMEUIL, leur nièce, jeune veuve.
LOLOTTE, cousine de madame de Limeuil.
ROSELYN, médecin à la mode.
MADAME DE CERNAY, } jeunes dames, amies de
MADAME RAYMOND, } madame Vermont.
UN DOMESTIQUE.

La scène se passe dans un château, à six lieues de Paris.

Le théâtre représente un salon élégamment meublé; porte au fond; deux portes latérales sur le devant du théâtre. A droite et à gauche, deux guéridons où se trouvent différents ouvrages de dames, tels que dentelles, broderies, canevas, etc.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. DE RAMSAY, LOLOTTE.

LOLOTTE.

Comment! colonel, on se croit seule à se promener dans le parc, et l'on vous rencontre ainsi?

RAMSAY.

Comme propriétaire des environs, je venais faire à M. de Vermont, votre oncle, une visite de voisinage.

LOLOTTE.

Je vais l'avertir, car mon oncle et ces dames sont à déjeuner.

RAMSAY.

Non, ne vous donnez pas cette peine. De toutes ces dames, mademoiselle Lolotte, il n'y en a pas une dont la société me paraisse plus agréable que la vôtre.

LOLOTTE.

Vraiment! (*A part.*) Je devine. Il a quelque chose à me demander.

RAMSAY.

Est-il vrai, comme on l'a assuré, que madame de Limeuil, votre cousine, soit venue aussi passer quelques jours dans ce château?

LOLOTTE.

Oui, Monsieur.

RAMSAY.

On dit qu'elle est souffrante?

LOLOTTE.

Oui, Monsieur, des nerfs, de la poitrine, du moins à ce que dit M. le docteur.

RAMSAY.

O ciel! et elle ne reçoit pas?

LOLOTTE.

Non, Monsieur.

RAMSAY.

J'en suis désolé pour elle et pour moi; car je donne ce soir un bal où je comptais inviter ces dames. C'est pour cela que je venais.

LOLOTTE, *le regardant malignement.*

Non, colonel, ce n'est pas pour cela.

RAMSAY.

Que voulez-vous dire? achevez, je vous prie.

LOLOTTE.

Monsieur le colonel, êtes-vous content de Léon, mon cousin, qui est dans votre régiment?

RAMSAY.

Le petit Léon de Verneuil?

LOLOTTE.

Oui, Monsieur..... sous-lieutenant de carabiniers, premier escadron, deuxième compagnie; un joli garçon, n'est-il pas vrai?

RAMSAY.

Un enfant, un étourdi, mais excellent officier.

AIR : *Ah! si madame me voyait.*

LOLOTTE.

En êtes-vous bien satisfait?
Ah! dites-moi tout sans mystère.

RAMSAY.

Oui, c'est un brave militaire :
Le dernier rapport le disait. (*bis.*)

LOLOTTE.

A-t-il toujours le même zèle?

RAMSAY.

Oui... le rapport le disait bien.

LOLOTTE.

Est-il toujours tendre et fidèle?

RAMSAY.

Ah! le rapport n'en disait rien.

LOLOTTE.

Qui est-ce qui les fait donc, les rapports?

RAMSAY.

N'importe. Mais Léon aura de l'avancement à la première promotion.

LOLOTTE.

Il serait possible! Voilà tout ce que je voulais savoir; et maintenant, colonel, comme je n'ai que ma parole, je vous dirai un grand secret que moi seule ai découvert.

RAMSAY.

Parlez vite.

LOLOTTE.

C'est qu'il y a quelqu'un ici qui adore en secret madame de Limeuil, ma cousine.

RAMSAY.

Ce serait vrai! et qui donc?

LOLOTTE.

Un jeune et beau militaire, le colonel de mon cousin Léon.

RAMSAY.

O ciel!

LOLOTTE.

Oui, Monsieur, vous-même! personne ne s'en doutait, excepté moi, parce que, dans la société, on se méfie des pères et des maris, jamais des petites filles; et ce sont elles qui savent tout; aussi ai-je vu tout de suite que vous aimiez ma cousine.

RAMSAY.

Silence! Eh bien! oui, je donnerais pour elle ma vie et ma fortune. Ce procès que j'avais contre elle, je l'ai perdu exprès pour l'enrichir; il est vrai que j'ai été bien secondé par mon avocat, qui m'a servi sans le savoir. Enfin, je fais tout au monde pour plaire à madame de Limeuil, et parfois j'ai cru avoir réussi; mais depuis quelques jours, elle est triste, rêveuse, mélancolique; et, tout en m'accueillant mieux que jamais, elle me prie de ne plus la voir : qu'est-ce que cela signifie?

LOLOTTE.

Je crois m'en douter : il y a contre vous dans la maison quelqu'un qui a un grand crédit, un monsieur Roselyn, jeune docteur, plein de grâce et d'élégance, qui a de belles dents, le ton patelin, le sourire romantique, en un mot, le *Dorat* de la faculté; car il a toujours dans sa poche le journal des Modes, et fait ses ordonnances en madrigaux.

AIR : *Vos maris, en Palestine.*

Sur papier rose ou de Chine,
Il met ses ordres du jour,
Et parle de médecine
Comme l'on parle d'amour. (*bis.*)
Plus fin que ses camarades,
Jamais il ne risque rien; (*bis.*)
Car il ne prend de malades
Qu'autant qu'ils se portent bien.

RAMSAY.

Vous voulez plaisanter?

LOLOTTE.

Eh! mon Dieu, non. Excepté ma pauvre cousine de Limeuil, qui y va de franc jeu, en conscience, toutes les dames que je vois ici ne sont malades que pour leur plaisir. Nous avons madame Raymond, la femme d'un receveur, qui a voulu nourrir pour faire ses volontés, parce qu'on ne contrarie jamais une femme qui nourrit; nous avons madame de Cernay, la femme d'un négociant, qui prétend ne pouvoir marcher, pour que son mari lui donne une voiture : l'une consulte le docteur sur M. Oscar, son petit garçon; l'autre sur les moyens de bonifier son teint; et ma tante Vermont, la maîtresse de la maison, sur les moyens de maigrir. Vous jugez alors quel ascendant il a pris sur toutes ces dames.

RAMSAY.

Et qui vous fait croire qu'il me nuise auprès de madame de Limeuil?

LOLOTTE.

Je ne sais; peut-être vos intérêts gênent-ils les siens; car il se mêle de tout, des querelles, des raccommodements, de la vaccine, des baptêmes et des mariages : c'est lui qui s'oppose au mien.

RAMSAY.

Vraiment!

LOLOTTE.

C'est une indignité! il dit que je ne suis pas en âge de me marier; Léon dit que si, et je croirais plutôt Léon. Enfin, Monsieur, c'est le docteur qui est l'ennemi commun; il faut donc ou le mettre de notre parti ou le perdre.

RAMSAY.

A merveille.

LOLOTTE.

Le moment est favorable; car ces dames sont pour quelques jours dans ce château à six lieues de Paris, chez mon oncle Vermont, le banquier,

qui ne pense qu'aux effets publics, et qui n'est jamais malade, lui, tant que le tiers consolidé se porte bien. Le docteur ne peut quitter sa clientèle; et pendant son absence, en nous entendant tous les deux, nous pourrions peut-être... Mais silence! je crois qu'on sort de table.

RAMSAY.

Dieu! que de monde! je m'en vais : je ne veux pas que cela me compte pour une visite; je vous prie seulement de vouloir bien remettre à madame de Limeuil cet album qu'elle m'avait prêté pour y tracer quelques dessins.

LOLOTTE.

Un album!

RAMSAY.

Je viendrai tantôt savoir ce qu'elle en pense. Adieu, Mademoiselle; adieu, mon aimable alliée. Je vous confie mes intérêts; et moi, de mon côté, je penserai à Léon, je vous le promets.

(Il sort.)

SCÈNE II.

LOLOTTE, M. ET MADAME VERMONT, MADAME DE LIMEUIL, MADAME DE CERNAY, MADAME RAYMOND, sortant de l'appartement à droite.

CHŒUR DES DAMES.

AIR : *Dieu tout-puissant par qui le comestible.*

Ah! quel bonheur l'aspect de la nature
Fait éprouver aux cœurs parisiens!
Les champs, les bois, les prés et la verdure
Sont les plus doux et les premiers des biens.

M. VERMONT, un cure-dent à la bouche.

Quel déjeuner! et madère et champagne!
Pâtés truffés, et faisans et perdrix!
Quels bons repas on fait à la campagne!

LOLOTTE.

Lorsque l'on fait tout venir de Paris.

ENSEMBLE.

LES DAMES.

Ah! quel bonheur l'aspect de la nature, etc.

M. VERMONT.

Pour l'appétit, l'aspect de la nature
Est enchanteur, car il double le mien;
J'estime peu les prés et la verdure :
Pour moi la table est le souverain bien.

LOLOTTE, à madame de Limeuil.

Eh bien! cousine, comment vas-tu?

MADAME DE LIMEUIL.

Merci, cela va mieux. On est si bien dans cette terre! En vérité, mon oncle, vous avez fait là une acquisition superbe.

M. VERMONT.

Oui, c'est pas mal, c'est campagne; des arbres, des feuilles; mais j'en ai là pour 500,000 francs, et avec 500,000 francs je pourrais acheter du trois ou du cinq, des actions de la banque ou de la caisse hypothécaire.

MADAME VERMONT.

Et le bonheur d'être propriétaire?

M. VERMONT.

La belle avance! pour devenir un contribuable, pour payer des impôts; c'est bon pour des bourgeois, pour de petites gens, qui ne peuvent pas prêter à l'état, alors c'est juste qu'ils lui donnent; mais pour un capitaliste, c'est humiliant.

MADAME VERMONT.

Laissez-moi donc tranquille.

M. VERMONT.

Oui, Madame, c'est humiliant; et puis ça fait du tort, ça retire des fonds de la circulation, on a l'air de réaliser et de faire Charlemagne; mais vous, cela vous est égal; vous n'avez vu là dedans que le bonheur d'être *dame châtelaine*, et de pouvoir dire « *ma propriété!* » et en effet, c'est bien la vôtre; pour ce que j'y viendrai, le samedi après la bourse, et repartir le lundi matin.

MADAME VERMONT.

C'est ce qui en fait le charme. Le mari est à ses affaires, et la femme à ses occupations champêtres et particulières; c'est pour cela que toutes les femmes d'agents de change ont des maisons de campagne. Mais moi, vous le savez bien, c'est un autre motif, c'est le soin de ma santé. Le docteur m'avait ordonné l'air de la campagne.

M. VERMONT.

Oui, une ordonnance qui me coûte 500,000 fr. Tenez, ne me parlez pas de votre docteur : vous êtes à Paris une vingtaine de femmes qui faites sa réputation et sa fortune. Un petit docteur à l'eau de rose.

MADAME DE LIMEUIL.

Si l'on peut dire cela de M. Roselyn!

MADAME VERMONT.

Un médecin à la mode, à qui rien n'est impossible; il m'a guérie de mes migraines.

MADAME DE CERNAY.

Moi, de mes vapeurs.

MADAME RAYMOND.

Et Oscar, de la coqueluche.

M. VERMONT.

C'est singulier, il n'a dans sa clientèle que de jeunes dames, de jeunes mères; pour les maris, les frères et les oncles, il paraît qu'on ne sait pas les guérir.

LOLOTTE.

Sans doute ce n'est pas son état, puisque c'est un médecin de dames.

M. VERMONT.

AIR : *Tenez, moi, je suis un bon homme.*

On dit, voyez la calomnie,
Pour que ses soins soient assidus,
Qu'il faut être fraîche et jolie,
Et n'avoir que vingt ans au plus.

MADAME VERMONT.

Une pareille impertinence
Vient des médisants et des sots.

LOLOTTE, montrant madame Vermont.

Et puis ma tante est là, je pense,
Pour faire tomber les propos.

M. VERMONT.

Ah çà! Madame, vous n'avez pas oublié que nous dînons tous aujourd'hui chez le sous-préfet?

MADAME VERMONT.

Ah! mon Dieu, non, nous ne sortirons pas; le docteur l'a bien défendu.

TOUTES LES DAMES.

Oh! oui, le docteur l'a défendu.

M. VERMONT.

C'est ça, venir à la campagne pour ne pas sortir du salon. Alors, ma chère nièce, vous allez avoir la bonté d'écrire à notre Amphitryon une lettre d'excuses.

MADAME DE LIMEUIL.

Ah! mon Dieu! mon oncle, je ne demanderais pas mieux; mais voici l'heure de mon bain, et le docteur l'a ordonné.

M. VERMONT.

Au diable le docteur et ses ordonnances! il faudra que ce soit moi qui réponde.

MADAME VERMONT.

Où est le mal?

M. VERMONT.

Le mal est que je n'aime pas à écrire, parce que les lettres, ce n'est pas mon genre; dès que je sors des chiffres, je ne m'y retrouve plus.

MADAME VERMONT.

Écrivez-la en chiffres.

M. VERMONT, entrant dans le cabinet à droite.

C'est cela; comme une note diplomatique.

MADAME DE LIMEUIL.

Adieu, Mesdames.

MADAME VERMONT.

Adieu, ma toute belle : est-ce que tu souffres?

MADAME DE LIMEUIL.

Oui, j'attends ma migraine.

TOUTES, la reconduisant.

Pauvre femme!

(Au moment où madame de Limeuil va sortir, on entend le bruit d'une voiture.)

MADAME DE CERNAY, s'approchant de la fenêtre.

Mesdames, mesdames, écoutez donc! le bruit d'une voiture.

MADAME VERMONT, à voix basse.

C'est lui, je le parie; il m'avait bien promis que s'il pouvait s'échapper...

TOUTES.

Qui donc?

MADAME VERMONT.

Le docteur.

AIR de *l'Écu de six francs.*

TOUTES.

Le docteur! ô destin prospère

LOLOTTE.

Le docteur! ô destin contraire!
Pour notre projet, c'est fini.

MADAME DE CERNAY, à madame Vermont.

Ce n'est pas possible, ma chère,
Paris ne peut vivre sans lui.

MADAME VERMONT.

Si vraiment... du moins aujourd'hui :
En été sa journée est franche;
Car la campagne a tant d'attraits,
Que les gens comme il faut jamais
Ne sont malades le dimanche.

MADAME VERMONT, MADAME DE CERNAY et MADAME RAYMOND.

Courons vite à sa rencontre.

(Elles sortent.)

SCÈNE III.

LOLOTTE, MADAME DE LIMEUIL.

LOLOTTE, à madame de Limeuil qui va sortir.

Ma cousine, vous ne lisez pas dans votre bain?

MADAME DE LIMEUIL.

Et pourquoi?

LOLOTTE.

C'est que j'ai là un album qui pourrait vous distraire.

MADAME DE LIMEUIL.

Un album!

LOLOTTE.

Que m'a donné pour vous le colonel.

MADAME DE LIMEUIL.

Ah! oui, des esquisses, des dessins. Et pourquoi ne me l'avoir pas remis sur-le-champ?

LOLOTTE.

J'attendais que l'on fût parti : il y a des choses que l'on voit mieux quand on est seule.

(Madame de Limeuil a ouvert l'album, et a pris une lettre qu'elle décachète.)

LOLOTTE, à part.

Je l'aurais parié. (Haut à madame de Limeuil.) Il paraît, ma cousine, que dans cet album il y a de l'écriture.

MADAME DE LIMEUIL.

Oui. (A part.) Une lettre de son oncle; on veut le forcer à se marier. Ah! voilà ce que je craignais. On demande sa réponse sur-le-champ, et il attend la mienne! Ah! je suis bien malheureuse!

LOLOTTE.

Ma cousine, le colonel a dit que tantôt il viendrait savoir ce que vous pensez de son album.

MADAME DE LIMEUIL.

C'est bien, c'est bien; je lui dirai, je répondrai. On vient. Ah! j'ai besoin d'être seule.

(Elle entre dans l'appartement à gauche.)

SCÈNE IV.

LOLOTTE, ROSELYN, *entrant par le fond, entouré de toutes les dames.*

CHOEUR DES DAMES.

AIR de la valse de *Robin des Bois.*

Qu'il est aimable!
C'est adorable...
Un trait semblable
Sera cité;
Et sa présence
Nous rend d'avance
Et l'espérance
Et la santé.

ROSELYN, *à madame de Cernay.*

Combien j'admire
Ce doux sourire!
(A madame Vermont.)
Que votre empire
A de douceur!
(A madame Raymond.)
Vermeille rose,
A peine éclose,
A, je suppose,
Moins de fraîcheur.

TOUTES LES DAMES.

Qu'il est aimable, etc.

ROSELYN.

Bonjour, bonjour; j'ai cru que je n'arriverais jamais; je ne peux pas suffire, et pour échapper à deux ou trois belles clientes, j'ai été obligé de partir incognito, ainsi ne me trahissez pas.

MADAME RAYMOND.

Incognito, un médecin incognito; c'est délicieux.

ROSELYN.

Oui, ça a quelque chose de mystérieux, on se croirait en bonne fortune, si on n'y était pas toujours, mesdames, quand on vient pour vous voir. *(A madame de Vermont.)* Mais je vous fais compliment, vous avez ici une situation charmante; d'abord c'est très-sain, c'est beaucoup... quelle différence avec votre hôtel de la rue de Provence, où l'air est chargé d'azote!

MADAME DE CERNAY.

Qu'il est savant!

ROSELYN.

Moi! du tout, au contraire.

AIR de *la Sentinelle.*

Il le fallait jadis, mais maintenant
Nous avons fait bien des métamorphoses...
Il faut, sous peine ici d'être pédant,
Cacher toujours le savoir sous les roses.
Sur les livres pourquoi pâlir?
Le seul instinct et me guide et m'éclaire.
Et sans chercher à l'acquérir,
Moi j'ai trouvé l'art de guérir,
Comme vous trouvez l'art de plaire.

M. VERMONT, *sortant du cabinet, une lettre à la main.*

Ce qui me rassure, du moins, c'est qu'ici à la campagne nous serons à l'abri du docteur.

ROSELYN.

Pardon, je n'avais pas vu le maître de la maison, cet excellent M. Vermont.

M. VERMONT, *étonné.*

Parbleu! celui-là est trop fort! pas de congé, même le dimanche! *(Il s'assied auprès de la table.)* Votre serviteur, Monsieur.

ROSELYN.

Votre irritation d'estomac n'a pas eu de suites?

M. VERMONT.

Non, Monsieur.

ROSELYN.

Ces banquiers sont intraitables.

M. VERMONT.

Qu'est-ce que c'est, Monsieur?

ROSELYN.

Je dis qu'on ne peut pas vous traiter, que vous avez une santé de fer. *(Il tourne le dos à M. Vermont, et va causer bas avec madame Raymond.)*

MADAME VERMONT, *allant à son mari.*

Faites-lui donc politesse.

M. VERMONT.

Apprenez que je ne flatte personne, je suis indépendant, je suis chez moi. *(Il se lève.)* Et vous allez voir.

ROSELYN, *à madame Raymond.*

Je vous remercie, elle va beaucoup mieux.

MADAME DE CERNAY.

Qui donc?

ROSELYN.

Une de mes clientes; la femme du grand banquier, celui qui est chargé de l'emprunt.

M. VERMONT, *vivement.*

De l'emprunt! il y en aura donc un? pourrait-on y entrer? à quelle époque? à quelle condition? savez-vous tout cela?

ROSELYN.

Certainement : est-ce qu'on a rien de caché pour son médecin?

M. VERMONT.

Comme ça se rencontre! moi qui voulais en prendre; docteur, une partie de billard.

ROSELYN.

Je vous remercie; après déjeuner.

MADAME VERMONT.

Comment! est-ce que vous n'avez pas déjeuné?

ROSELYN.

Non, vraiment : est-ce que j'ai le temps?

MADAME DE CERNAY.

Il serait possible! mais voilà qui est affreux!

MADAME RAYMOND.

C'est horrible à imaginer.

MADAME VERMONT.

Ce pauvre docteur!

LOLOTTE.

Il n'a pas déjeuné.

MADAME VERMONT.

Amanda! Dubois! Lafleur! (A M. Vermont.) Mais voyez donc, Monsieur, appelez vos gens.

M. VERMONT.

Eh! parbleu, j'y vais moi-même; nous avons là cette hure de sanglier.

ROSELYN.

Y pensez-vous? il y aurait de quoi me donner une gastrite; je sucerai une aile de poulet, une cuisse de faisan, ce qu'il y aura; mais ici, dans le salon, pour ne pas quitter ces dames.

M. VERMONT.

Je vais vous envoyer ce qu'il faut, et puis je vous attendrai au billard.

(Il sort par le fond.)

SCÈNE V.

Les Précédents, excepté M. VERMONT.

ROSELYN.

Mais dites-moi, je ne vois pas votre charmante nièce, madame de Limeuil.

LOLOTTE, à part.

J'étais bien étonnée qu'il n'en eût pas encore parlé. (Haut.) Monsieur, selon l'ordonnance, elle est malade dans son appartement.

ROSELYN.

Une poitrine si délicate, qui exige tant de ménagements. (A madame de Cernay.) Et vous, belle dame, vos vapeurs?

MADAME DE CERNAY.

Je les ai toujours: mon mari ne veut pas me donner voiture.

ROSELYN.

C'est affreux! car enfin, la santé avant tout; j'en parlerai, et dès demain vous aurez une bonne berline.

MADAME DE CERNAY.

J'aimerais mieux un landau.

ROSELYN.

A la bonne heure; je dirai un landau.

(Pendant ce temps, un domestique en livrée a placé sur un guéridon plusieurs plats et un couvert.)

MADAME VERMONT.

Allons, venez déjeuner.

(Les femmes entourent le docteur et le conduisent à la table. Il s'assied au milieu d'elles. Lolotte est seule sur le devant de la scène.)

MORCEAU D'ENSEMBLE.

Air de Léocadie : *C'est moi, c'est moi, etc.*

TOUTES LES DAMES.

C'est moi qui veux le servir;
Pour nous quel bonheur! quel plaisir!
Oui, c'est moi, cher docteur, qui dois en vérité
Servir la Faculté.

LOLOTTE.

Comment! il se fait servir!
L'état de docteur est un vrai plaisir;
C'est charmant, en vérité,
D'être de la Faculté.

ROSELYN.

C'est moi qui dois vous servir;
D'honneur, tant de soins me feront rougir!
Quel bonheur, je dois, en vérité,
Tomber aux pieds de la beauté.

LOLOTTE, à part, pendant que l'on sert Roselyn.

Que de frais, que de prévenance!
Jamais on n'eut tant de bonté...
Oui, renonçant à la fierté,
Pour lui seul, hélas! on dépense
Soins, et douceur, et complaisance;
Puis, quand vient le mari,
Ces dames n'ont plus rien pour lui.

ENSEMBLE.

LES DAMES.

C'est moi, c'est moi, etc.

LOLOTTE.

Vraiment il se fait servir, etc.

ROSELYN.

C'est moi, etc.

ROSELYN.

Un vin excellent, car il est très-léger; je vous en demanderai encore un peu.

MADAME RAYMOND, lui versant.

Docteur, je suis inquiète sur Oscar, mon fils.

ROSELYN.

Si vous allez vous tourmenter, c'est très-mauvais pour une nourrice; il faut vous distraire, vous amuser; du reste, pour le petit bonhomme, de l'eau de gomme, de la diète, beaucoup de diète; je vous demanderai encore une aile. (A madame de Vermont.) Vous, belle dame, toujours le même régime, et quant à cette jeune et jolie enfant... (Montrant Lolotte.)

LOLOTTE.

Moi, Monsieur, je ne suis pas malade.

ROSELYN.

C'est pour cela.

Air : *J'en guette un petit de mon âge.*

Pour conserver cette jeunesse,
Cette fraîcheur, ces traits charmants,
(A madame Vermont.)
Point d'hymen, que rien ne nous presse,
Du moins, encor deux ou trois ans...

LOLOTTE, à part.

Il faut, même sans qu'on y pense,
Subir sa consultation,
Et voilà ce pauvre Léon
Compris aussi dans l'ordonnance.

SCÈNE VI.

Les Précédents, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

M. le colonel de Ramsay demande à présenter ses hommages à ces dames.

MADAME VERMONT.

Ce jeune militaire qui est notre voisin de campagne ?

MADAME RAYMOND.

Qui a une si belle fortune ?

LOLOTTE.

Mieux que cela, qui est le colonel de Léon.

MADAME VERMONT.

Lolotte, je vous ai priée de ne plus parler de Léon, un petit fat, un étourdi qui me fait sans cesse des compliments sur ma santé, et me répète toujours que j'engraisse.

LOLOTTE.

Dame ! c'est facile à voir.

MADAME VERMONT.

Alors, c'est inutile à dire. Quant au colonel, nous allons le recevoir au salon ; venez, Mesdames.

(Elles sortent.)

ROSELYN.

Attendez donc que je vous donne la main.

LE DOMESTIQUE, l'arrêtant.

Monsieur, madame de Limeuil vient de sortir du bain, et comme elle a appris l'arrivée de M. le docteur, elle va descendre.

ROSELYN.

C'est différent, je ne souffrirai pas ; je vais au-devant d'elle lui offrir mon bras. (A Lolotte.) Adieu, adieu, petite.

(Il entre dans l'appartement à gauche.)

SCÈNE VII.

LOLOTTE, seule.

Il faut avouer que la faculté a bien des priviléges ; se présenter ainsi le matin, dans la chambre de ma cousine ; le colonel n'oserait pas, mais lui...

AIR : *Comme il m'aimait.*

C'est le docteur : (*bis.*)
Son pouvoir tient de la magie ;
C'est le docteur. (*bis.*)
Il peut, grâce à ce nom flatteur,
Sans façon, sans cérémonie,
Être admis chez femme jolie :
C'est le docteur. (*bis.*)

DEUXIÈME COUPLET.

C'est le docteur,
Chacun et l'accueille et l'admire ;
L'époux même le plus grondeur,
Et de la plus jalouse humeur,
Sans crainte, sans bruit se retire ;
Car sa femme vient de lui dire :
C'est le docteur.

(Regardant à gauche.)

Je le vois venir de ce côté, donnant le bras à sa jolie malade qui se penche négligemment sur lui, et ils causent à demi-voix : qu'est-ce qu'ils peuvent se dire, je vous le demande ? Ah ! mon Dieu ! les voilà.

SCÈNE VIII.

ROSELYN, MADAME DE LIMEUIL, LOLOTTE.

ROSELYN.

Je vous assure qu'un tour de jardin vous fera du bien.

MADAME DE LIMEUIL.

Cela se peut ; mais je n'en aurais pas la force, car pour être venue de mon appartement jusqu'ici, je me sens d'une faiblesse...

ROSELYN.

Asseyez-vous, et reposons-nous un instant.

(Il fait asseoir madame de Limeuil, et s'assied à côté d'elle.)

MADAME DE LIMEUIL.

Lolotte, laissez-nous.

LOLOTTE, à part.

C'est ennuyeux ; on me renvoie toujours quand il arrive ; les laisser en tête-à-tête, passe encore si c'était le colonel.

(Elle sort par le fond.)

ROSELYN.

Cette faiblesse est l'effet du bain. Voyons s'il y a de la fièvre. (Lui prenant la main.) On voit le sang circuler à travers cette peau si blanche et si fine.

MADAME DE LIMEUIL.

Mon Dieu ! docteur, comme votre main tremble !...

ROSELYN.

Je craignais qu'il n'y eût de l'agitation ; elle est calmée.

MADAME DE LIMEUIL.

Eh ! mais, comme vous me serrez la main ; prenez garde, vous me faites mal.

ROSELYN.

Pardon, je voulais voir... Oui, la peau est excellente ; et les yeux ?

AIR de *Céline.*

Un seul instant, je vous en prie,
Tournez vers moi ces yeux charmants ;
Quoique pleins de mélancolie,
Comme ils sont doux et séduisants.

MADAME DE LIMEUIL.

Sont-ils mieux ? Pour moi je l'ignore.

ROSELYN.

Oui, Madame, j'ai quelque espoir ;
Mais je n'y trouve pas encore
Tout ce que je voudrais y voir.

Et les palpitation dont vous vous plaigniez l'autre jour ?

MADAME DE LIMEUIL.

Je souffre moins.

ROSELYN.

Sont-elles aussi fréquentes qu'hier ?

MADAME DE LIMEUIL.

Cela va mieux, je vous remercie; parlons plutôt d'autre chose, car je ne puis m'empêcher de penser à ce que vous disiez il y a quelque temps. Quoi, docteur! vous croyez que réellement...

ROSELYN.

Oui, Madame, c'est mon opinion; après cela, je peux me tromper; et si vous voulez que nous ayons une consultation...

MADAME DE LIMEUIL.

Y pensez-vous? m'en préserve le ciel! et cependant savez-vous que c'est bien terrible de ne pouvoir se remarier sans mourir.

ROSELYN.

Du moins d'ici à quelque temps, et après tout, un veuvage de deux ou trois années est-il donc une chose si terrible, surtout lorsque l'on est, comme vous, jeune, aimable et riche, entourée d'adorateurs? Il est beaucoup de dames qui feraient par coquetterie ce que je vous conseille par raison.

MADAME DE LIMEUIL.

Je le sais bien : aussi ce n'est pas pour moi; mais que répondre aux instances de ma famille, de mes amis? (A part.) Ce pauvre colonel!

ROSELYN.

Je n'ignore point que de tous côtés de nombreux partis se présentent; mais vous êtes maîtresse de votre choix, et rien ne vous oblige à vous prononcer. (Avec hésitation.) Si vous aimez quelqu'un, je comprends ce qu'une pareille hésitation aurait de cruel; mais votre cœur est tout à fait libre, du moins vous me l'avez assuré.

MADAME DE LIMEUIL.

Oui, Monsieur. (A part.) Par exemple, je ne suis pas obligée de dire cela à mon médecin. (Haut.) Il n'en est pas moins vrai que d'après votre ordonnance, me voilà condamnée au célibat, et n'eût-on aucune idée de mariage, cela seul est capable d'en donner. Cependant je ne me soucie point de mourir à vingt ans; mais d'un autre côté, d'ici à trois ans, sait-on ce qui peut arriver? Je n'ai qu'à ne plus être jolie, on n'a qu'à ne plus m'aimer.

ROSELYN.

Est-ce possible?

MADAME DE LIMEUIL.

Eh! oui, Monsieur, si l'on s'impatiente; si on fait un autre choix! vous autres docteurs, vous ne comprenez pas tout cela, vous ne pensez qu'à vos livres et à la science.

ROSELYN.

Nous, Madame! quelle est votre erreur! qui peut vous faire croire que nous soyons insensibles? nous, dont le cœur s'ouvre à chaque instant aux émotions les plus douces et les plus cruelles! eh! comment, en effet, ne pas céder à l'intérêt le plus tendre, quand on voit la beauté souffrante réclamer nos soins? Et lorsque, grâce à nous, ces yeux languissants ont retrouvé leur éclat, quand ces traits charmants ont repris leur fraîcheur et leur coloris, on se dit : C'est par moi qu'elle respire; c'est à moi qu'elle doit tant de grâces et tant d'attraits; et, nouveau Pygmalion, on adore son ouvrage.

MADAME DE LIMEUIL, souriant.

Eh quoi! vraiment, docteur?

RAMSAY, en dehors.

Il faut absolument que je lui parle.

MADAME DE LIMEUIL, se levant.

Le colonel!

ROSELYN, de même.

Un colonel!

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS, RAMSAY.

RAMSAY, à part, en entrant.

C'est lui, c'est notre docteur. (Haut à madame de Limeuil.) Je viens, Madame, d'inviter votre tante et ces dames à vouloir bien passer la soirée chez moi; puis-je espérer que vous voudrez bien les accompagner?

ROSELYN.

Pardon, Monsieur, est-ce un bal, une soirée agitée?

RAMSAY.

Que vous importe?

ROSELYN.

Il m'importe que madame ne peut pas accepter. Je ne peux pas me permettre.....

RAMSAY.

Comment, Monsieur?

ROSELYN.

Ah! j'en suis désolé, mais je suis inflexible. Je ne suis pas de ces docteurs complaisants qui transigent avec leur devoir; je déclare qu'une seule contredanse vous ferait un mal affreux, mais je dis affreux.

MADAME DE LIMEUIL.

Eh bien! docteur, rassurez-vous. (A Ramsay.) J'irai, (à Roselyn) mais je ne danserai pas.

ROSELYN.

C'est égal, voilà une imprudence.

RAMSAY.

Dont je suis responsable; et c'est moi seul que l'on accusera. (A madame de Limeuil.) J'aurais voulu aussi vous parler sur un sujet important, un sujet qui vous concerne. (Regardant Roselyn.) Allons, il ne s'en ira pas.

(Il va pour parler à madame de Limeuil.)

ROSELYN, prenant la parole et l'interrompant.

Si c'est quelque chose de sérieux, je vous engage à remettre à un autre moment; car nous avons la tête bien faible.

RAMSAY.

Il suffit, Monsieur, je sais ce que j'ai à faire.

ROSELYN.

Ah! si la santé de madame vous est indifférente, je n'ai plus rien à dire.

RAMSAY, avec impatience.

Eh! Monsieur.....

MADAME DE LIMEUIL.

Colonel.....

RAMSAY.

Madame sait bien que je ne viens lui demander qu'un mot, qu'un seul mot.

ROSELYN.

Et moi, je défends à madame de parler davantage.

RAMSAY.

Parbleu, celui-là est trop fort.

ROSELYN.

Oui, Monsieur, c'est comme cela, voilà comme on se fatigue la poitrine. (Il tire de sa poche une boîte de gomme qu'il offre à madame de Limeuil.) J'ordonne le silence le plus absolu.

RAMSAY, à voix basse, à Roselyn.

Eh bien! Monsieur, si je ne puis m'adresser à madame, c'est à vous que je parlerai.

ROSELYN, d'un air gracieux.

A moi! vous auriez quelque chose à me communiquer?

RAMSAY, bas.

J'ai à vous dire, Monsieur, que nous nous expliquerons ailleurs qu'ici.

ROSELYN, en plaisantant, et élevant la voix.

Qu'est-ce que c'est, Monsieur? est-ce un défi? Est-ce que vous avez envie de me tuer? tuer un médecin! mais ce serait le monde renversé.

MADAME DE LIMEUIL.

Quoi! colonel.....

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS; LOLOTTE, qui a entendu les derniers mots, accourant.

LOLOTTE.

Monsieur le docteur! monsieur le docteur!

ROSELYN.

Eh bien! qu'y a-t-il?

LOLOTTE, hésitant.

Il y a, il y a que madame de Cernay a une attaque de nerfs, et qu'on vous appelle de tous côtés.

ROSELYN.

Une attaque de nerfs! et pourquoi donc?

LOLOTTE.

Pourquoi? est-ce qu'on le sait jamais? Peut-être parce que vous êtes ici, et qu'elle aura voulu profiter de l'occasion.

ROSELYN.

J'y vais, j'y vais; (à madame de Limeuil) et je reviens à l'instant.

LOLOTTE.

Mais allez donc, docteur, allez donc, ou elle sera obligée de revenir toute seule, et alors ce n'était pas la peine de se trouver mal. (Bas à Ramsay.) J'ai éloigné le docteur, profitez du moment.

(Roselyn sort par le fond, et Lolotte entre dans l'appartement à droite.)

SCÈNE XI.

RAMSAY, MADAME DE LIMEUIL.

RAMSAY, regardant sortir Roselyn.

C'est bien heureux; j'ai cru qu'il n'y aurait pas moyen de vous parler un instant.

MADAME DE LIMEUIL.

Je vous ferai observer, colonel, que votre conduite et votre vivacité sont bien étranges.

RAMSAY.

Moi, Madame, je les trouve fort naturelles, quand de cet entretien dépend le bonheur de ma vie. Un oncle à qui je dois ma fortune et mon avancement, et qui depuis longtemps me pressait de me marier, m'offre aujourd'hui sa fille unique, une jeune personne charmante. Que lui répondre?

MADAME DE LIMEUIL, émue.

Vous hésitez!

RAMSAY.

Je refuserais à l'instant même, et sans regrets, si j'étais sûr d'être aimé de vous.

MADAME DE LIMEUIL, tendrement.

Ai-je besoin de vous le dire?

RAMSAY.

Ah! je n'hésite plus.

AIR : *Elle fut heureuse au village.*

D'un oncle bravant le courroux,
Je vais lui dire sans mystère
Que vous m'acceptez pour époux.

MADAME DE LIMEUIL.

O ciel! Monsieur, qu'allez-vous faire?

RAMSAY.

Oh! sa fureur d'abord éclatera,
En voyant que je le refuse;
Mais je suis sûr qu'il me pardonnera
(La montrant.)
Sitôt qu'il verra mon excuse.

MADAME DE LIMEUIL.

Il ne la verra pas, car je ne puis être à vous.

RAMSAY.

Que me dites-vous? et quel est le motif d'un pareil procédé?

MADAME DE LIMEUIL.

Je ne peux m'expliquer; mais sachez seulement que je vous aime, que je n'aime que vous, et que si vous en épousez une autre, rien ne pourra me consoler de votre perte.

RAMSAY.

Est-ce un jeu que vous vous faites de ma douleur? eh bien! Madame, vous serez satisfaite: caprice ou fantaisie, je m'y soumettrai; et si c'est là le seul moyen de vous prouver mon amour, je me brouille avec mon oncle, avec toute ma famille; demain je pars pour mon régiment, et si je me fais tuer, rappelez-vous, Madame, que c'est pour vous seule que j'aurai perdu la vie.

(Il s'éloigne.)

MADAME DE LIMEUIL, le retenant.

Que dit-il? perdre la vie! s'il en est ainsi, il vaut mieux que ce soit moi.

RAMSAY.

Que voulez-vous dire?

MADAME DE LIMEUIL.

Que c'est là mon sort; vous auriez dû peut-être avoir pitié de ma faiblesse, et respecter mon secret; mais vous douteriez de mon amour, voici ma main, je suis prête à vous épouser.

RAMSAY.

Et je pourrais consentir!... Je ne pars plus! je ne me marierai jamais, je resterai auprès de vous, j'y resterai toujours; mais je suis le plus malheureux des hommes.

MADAME DE LIMEUIL.

Le plus malheureux! et cependant je vous aime, et je vous le dis.

RAMSAY.

Oui, vous avez raison.

MADAME DE LIMEUIL, lui tendant la main.

A ce soir.

RAMSAY.

Vous viendrez?

MADAME DE LIMEUIL.

Oui, mon ami, oui, je serai heureuse de me trouver chez vous à ce bal.

RAMSAY.

Et vous ne danserez pas?

MADAME DE LIMEUIL.

Non, mais tant mieux! je me persuaderai que je suis la maîtresse de la maison, et que j'en fais les honneurs.

RAMSAY.

Mais du moins...

Air : *Ses yeux disaient tout le contraire.*

Jurez-moi qu'un autre jamais
N'aura cette main qui m'est chère.

MADAME DE LIMEUIL.

Ah! d'avance je le promets,
Et par mon amitié j'espère
Adoucir au moins ce refus;
Oui, s'il le faut, en récompense,
Je veux vous aimer deux fois plus
Pour que vous preniez patience.

(Elle entre dans l'appartement à gauche, Ramsay la conduit jusqu'à la porte, et madame de Limeuil lui dit en le quittant:)

A ce soir.

SCÈNE XII.

RAMSAY, puis LOLOTTE.

LOLOTTE, sortant de l'appartement à droite.

Eh bien! elle s'éloigne?

RAMSAY.

Je suis le plus heureux et le plus misérable des hommes; elle m'aime, elle me l'avoue, et elle ne peut être à moi.

LOLOTTE.

Je le sais, j'écoutais. Eh bien! vous ne devinez pas? cela vient du docteur, qui, je le parierais maintenant, est amoureux de ma cousine.

RAMSAY.

Lui! je m'en doutais; c'est un moyen d'éloigner ses rivaux; mais nous nous verrons, et je vais sur-le-champ...

LOLOTTE.

Vous allez tout gâter, la violence ne peut rien ici, et vous appelleriez en duel toute la faculté, que vous n'ôteriez pas de l'esprit de ma cousine cette idée, cette conviction intime, qui est l'ouvrage du docteur, et que lui seul peut détruire.

RAMSAY.

Comment faire?

LOLOTTE.

Je ne sais, notre adversaire est malin; il se doute déjà que vous êtes son rival; et l'essentiel est d'abord de le convaincre du contraire.

RAMSAY.

Oui, mais comment?

LOLOTTE, frappée d'une idée.

Un mot seulement. Léon aura-t-il une lieutenance?

RAMSAY.

Je vous le jure.

LOLOTTE.

Bientôt?

RAMSAY.

Avant un mois.

LOLOTTE.

Eh bien! ce soir vous serez marié; j'entends le docteur.

Air de *Voltaire chez Ninon.*

Allons, Monsieur, vite, à genoux,
Et pour mieux seconder mon zèle,
L'air bien épris.

RAMSAY.

Que dites-vous?
Quoi! vous voulez, Mademoiselle...

LOLOTTE.

Craignez d'exciter mon courroux,
Je veux surtout qu'on soit docile...
Allons, Monsieur, vite, à genoux;
Mais est-ce donc si difficile?

RAMSAY, à genoux.

Non, sans doute, et m'y voilà de confiance.

SCÈNE XIII.

RAMSAY, aux genoux de Lolotte ; ROSELYN, arrivant par le fond.

ROSELYN, au fond du théâtre.

Qu'est-ce que je vois là ?

LOLOTTE, qui a donné un coup d'œil de son côté, prenant sur-le-champ un air troublé.

Mais, colonel, que me demandez-vous ? et comment puis-je vous répondre ?

RAMSAY.

Qu'est-ce qu'elle a donc ?

LOLOTTE, de même.

Ce n'est pas bien à vous d'insister ainsi ; (bas) mais allez donc, (haut) car vous savez bien que je dépends de toute ma famille, (avec intention) de madame Vermont, ma tante, de madame de Limeuil, ma cousine.

RAMSAY.

N'importe ; et quoi qu'il arrive, je vous jure, je vous atteste... (Lui baisant la main.)

LOLOTTE, à part, pendant qu'il lui baise la main.

Par exemple, je n'avais pas dit de me baiser la main. (Se retournant, apercevant le docteur et poussant un grand cri.) Ah ! qu'ai-je vu ! (Au colonel.) Monsieur, au nom du ciel ! mais levez-vous donc, on ne compromet pas ainsi quelqu'un.

ROSELYN.

Pardon, pardon de mon indiscrétion. Ah ! mademoiselle Lolotte !

RAMSAY, fièrement.

Oui, Monsieur, vous savez tout ; le hasard vous a appris plus que je ne voulais vous en dire ; mais si vous profitez de cet avantage pour divulguer mon secret, (pendant ce temps, Lolotte l'encourage par ses gestes) ou pour me nuire auprès des parents de mademoiselle...

ROSELYN.

Moi ! colonel, vous pouvez penser !... vous ne me connaissez pas ; si vous lisiez au fond de mon cœur, vous verriez que je suis enchanté, ravi de cette circonstance, et que je serai trop heureux de vous servir.

LOLOTTE, bas au colonel.

C'est bien, partez maintenant, et laissez-moi faire.

RAMSAY.

Il suffit, docteur, tenez vos promesses ; (prenant la main de Lolotte et la baisant encore) adieu, Lolotte, adieu ; je compte sur vous.

SCÈNE XIV.

LOLOTTE, ROSELYN.

LOLOTTE, regardant sa main.

En voilà encore un qui n'était pas nécessaire.

ROSELYN.

Comment, mademoiselle Lolotte, vous aviez des secrets pour moi ?

LOLOTTE.

Il le fallait bien, n'étiez-vous pas mon ennemi ?

ROSELYN.

C'est-à-dire, c'est vous qui étiez toujours avec moi en état d'hostilité ; et tout à l'heure encore, cette attaque de nerfs de madame de Cernay ?

LOLOTTE, d'un air ingénu.

Est-ce qu'elle n'en avait pas ?

ROSELYN.

Non, sans doute.

LOLOTTE.

C'est jouer de malheur, car elle en a toujours.

ROSELYN.

C'est vous seule qui l'aviez rendue malade.

LOLOTTE, finement.

Et vous m'en voulez d'avoir été sur vos brisées.

ROSELYN.

Il ne s'agit pas de cela ; mais vous me direz au moins pour quelle raison vous êtes venue ainsi me chercher ?

LOLOTTE, baissant les yeux.

Il y avait assez longtemps que vous causiez avec le colonel.

ROSELYN, malignement.

J'y suis ; c'est moi qui à mon tour allais sur vos brisées.

LOLOTTE.

Comme vous comprenez, Monsieur le docteur !

ROSELYN.

C'est pour cela, Lolotte, qu'il vaût mieux m'avoir pour allié que pour ennemi ; et puisque maintenant nous convenons de tout avec franchise, n'est-ce pas vous qui aviez ainsi prévenu le colonel contre moi ?

LOLOTTE.

C'est vrai, je lui avais dit de vous un mal affreux.

ROSELYN.

Et pourquoi ?

LOLOTTE.

Parce que vous seul vous opposiez à mon mariage ; ne disiez-vous pas sans cesse à ma tante et à ma cousine que j'étais trop jeune ?

ROSELYN.

C'est vrai, parce que je croyais que vous vou-

liez épouser Léon, un petit fat qui ne perdrait pas une occasion de s'égayer à mes dépens; mais si vous m'aviez dit que c'était le colonel!... pourquoi ne m'en parliez-vous pas?

LOLOTTE.

D'abord, parce qu'il ne s'est déclaré que tout à l'heure; et puis, je me disais : Si à quinze ans je suis trop jeune pour épouser un sous-lieutenant,

Air de *la Robe et les Bottes.*

Notre docteur, qui raisonne à merveille,
Trouvera-t-il, ça n'est pas naturel,
Que de cinq ans je sois plus vieille
En épousant un colonel?
Ou, si le grade augmente ainsi mon âge,
Je puis demain, voyez quel sort fatal!
Avoir trente ans... si, grâce à son courage,
Le colonel se trouve général.

ROSELYN, souriant.

Vous plaisantez toujours; mais vous avez trop d'esprit, Lolotte, pour ne pas comprendre que, quand on le veut, les principes peuvent se plier aux circonstances. Dans celle-ci, à qui la faute? que ne parliez-vous plus tôt? il m'eût été facile de diriger les idées de votre tante vers un but plus conforme à vos désirs; mais à présent il y a bien plus d'obstacles; car j'avais une opinion que, pour vous plaire, je ne vais plus avoir. N'importe, je tenterai; trop heureux, si j'acquiers des droits à votre reconnaissance, et si, une fois mariée, vous daignez vous rappeler qu'un médecin dévoué qui possède notre confiance est encore l'ami le plus discret et le plus sûr qu'une jeune femme puisse choisir.

LOLOTTE.

Ah! docteur, j'en suis bien persuadée, j'en parlerai à mon mari, qui, j'en suis certaine, pensera comme moi. Mais avant tout, vous me promettez de convaincre madame de Vermont, ma tante.

ROSELYN.

Je l'espère, du moins.

LOLOTTE.

Il y a aussi madame de Limeuil, ma cousine.

ROSELYN.

Celle-là a de l'esprit, et ce sera peut-être plus difficile.

LOLOTTE, le regardant.

Pour tout autre, oui; mais pour vous, qui n'avez qu'un mot à dire...

ROSELYN.

Et qui vous fait présumer que ce soit ainsi?

LOLOTTE.

Ce que j'ai vu, ce que je sais, et ce que vous-même, docteur, vous savez bien.

ROSELYN.

Moi! je vous jure que j'ignore...

LOLOTTE.

Ce n'est pas bien, maintenant que nous sommes alliés. Nous avons promis de tout nous dire, et je vous ai donné l'exemple; ainsi, docteur, convenez-en et ne soyez pas plus discret que ma cousine qui me l'a presque avoué.

ROSELYN, inquiet.

Avoué, quoi?

LOLOTTE, vivement.

Qu'elle vous aime comme j'aime le colonel.

ROSELYN.

Il se pourrait!

LOLOTTE.

Faites donc l'étonné, c'est si difficile à voir; elle ne peut vivre sans vous, ne peut se passer de vous; on ne peut devant elle prononcer votre nom sans la faire rougir; au point qu'hier je lui ai dit...

ROSELYN.

Vous lui avez dit...

LOLOTTE.

Eh! mon Dieu oui, car cela me désole de la voir ainsi triste et mélancolique. Cousine, lui ai-je dit, puisque tu aimes le docteur, épouse-le, et que cela finisse. Tu as une belle fortune, mais il a un état dans le monde; et après tout, tu ne dépends de personne.

ROSELYN.

Vraiment, vous lui avez parlé ainsi? et qu'a-t-elle répondu?

LOLOTTE.

Par exemple, voilà ce que je n'ai pu comprendre; et je ne sais pas si vous serez plus savant que moi. Elle a soupiré, mais pas de ces soupirs de satisfaction, ah! ah! non; c'était un soupir de regret, ah! ah! comme qui dirait : ah! si cela se pouvait.

ROSELYN.

Grand Dieu! que viens-je d'entendre

LOLOTTE.

Et elle a ajouté : « Ne m'en parle jamais, ni à » moi, ni au docteur; car il sait bien lui-même » que cela n'est pas possible. »

ROSELYN, désolé.

Malheureux! qu'ai-je fait! Mais aussi comment me douter? moi qui ne voulais qu'éloigner mes rivaux.

LOLOTTE.

Qu'avez-vous donc? est-ce que vous savez?...

ROSELYN, affectant de sourire.

Oui, oui, sans doute; mais rien n'est désespéré, tout peut se réparer, pourvu que vous me promettiez le plus grand silence. Pas un mot de cette conversation ni à votre cousine, ni à ces dames, ni au colonel.

LOLOTTE.

Est-ce que nos intérêts ne sont pas communs?

ROSELYN.

Vous avez raison, et avec de l'adresse et de l'amour, des raisonnements et de la logique... D'ailleurs ces dames me soutiendraient au besoin, car elles sont toutes pour moi. Eh! mais, quel est ce bruit?

LOLOTTE.

Ce sont elles.

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENTS; M. ET MADAME VERMONT, MADAME DE LIMEUIL, en habit de bal; MADAME DE CERNAY, MADAME RAYMOND.

TOUTES LES DAMES.

AIR *des Eaux du Mont-d'Or.*

Un trait semblable
N'est pas croyable,
Et mon cœur en est révolté;
Sa tyrannie
Nous contrarie
Sans égard pour notre santé.

ROSELYN.

Eh! mais, qu'y a-t-il donc?

M. VERMONT.

Il y a que le colonel, notre voisin, donne ce soir un fort joli bal, et que ces dames, qui étaient malades pour dîner chez le sous-préfet, se portent bien pour danser chez le colonel; préférence injurieuse pour l'autorité civile. Mais cette fois je tiendrai bon, et d'après votre ordonnance on ne sortira pas, d'autant que je n'aime pas la danse; et puis, je suis fort, j'ai pour moi le docteur.

MADAME VERMONT.

Et nous aussi.

M. VERMONT.

Je m'en rapporte à lui.

TOUTES LES DAMES.

Et nous de même.

ROSELYN.

Permettez, Mesdames, je vous ai, il est vrai, recommandé l'exercice.

MADAME DE CERNAY et LES DAMES.

Il n'y en a pas de meilleur que le bal.

ROSELYN.

Jusqu'à un certain point; oui, Mesdames, vous aurez beau vous fâcher, me trouver absurde et ridicule, je suis là-dessus du dernier rigorisme. Il faut que je sache d'abord si le bal a lieu dans un salon.

MADAME DE CERNAY.

Du tout, bien mieux que cela, dans les jardins.

MADAME RAYMOND.

Qui sont, dit-on, délicieux.

MADAME VERMONT.

Et illuminés avec une élégance!

ROSELYN.

Dans un jardin, c'est différent, nous n'avons point à craindre les miasmes délétères que l'on respire dans les salons de Paris; c'est presque un bain d'air; et si j'étais bien sûr que l'on fût raisonnable, je pourrais permettre...

TOUTES LES DAMES.

Ah! qu'il est aimable!

ROSELYN.

Mais surtout pas d'excès; quatre ou cinq contredanses, six tout au plus.

TOUTES LES DAMES.

Oui, docteur.

ROSELYN.

Et que dans les entr'actes nous ayons bien soin de croiser nos cachemires.

TOUTES LES DAMES.

Oui, docteur. Allons nous habiller, et chercher nos châles.

M. VERMONT, les arrêtant.

Un instant, un instant.

TOUTES LES DAMES.

Ah! le docteur l'a dit; le docteur l'a dit.

M. VERMONT.

Oui; mais moi!

ROSELYN.

Nous les accompagnerons, et nous parlerons de l'emprunt, attendu que je pars demain...

LOLOTTE.

Et puis, mon oncle, il y aura un souper magnifique; le colonel me l'a assuré.

M. VERMONT.

Un souper! un souper! croyez-vous que cela me détermine? mais enfin, puisque tout le monde y va.

LOLOTTE et TOUTES LES DAMES.

Victoire!

CHOEUR.

AIR : *Vive un bal champêtre.*

Le bal nous appelle :
Au plaisir fidèle,
Venez-y, ma belle;
Jamais le bal
N'a fait mal.

LOLOTTE.

Moi j'aime la danse,
Par goût, par gaieté.

MADAME DE CERNAY.

Moi, par complaisance.

MADAME VERMONT.

Moi, pour ma santé.

TOUTES LES DAMES.

Le bal nous appelle, etc.

(Toutes les dames sortent avec M. Vermont; madame de Limeuil reste avec Roselyn.)

SCÈNE XVI.

MADAME DE LIMEUIL, ROSELYN.

ROSELYN.

Pour vous, Madame, je vois que vous êtes déjà habillée.

MADAME DE LIMEUIL.

Oui; j'avais déjà la permission du docteur.

ROSELYN.

J'espère que cela vous distraira; voilà pourquoi je vous l'ai accordée sans peine.

MADAME DE LIMEUIL.

Au contraire, vous ne vouliez pas.

ROSELYN.

D'abord; mais depuis j'ai réfléchi, car je ne passe pas un instant sans étudier votre situation, sans m'occuper de vous... de votre état.

MADAME DE LIMEUIL.

O ciel! vous êtes inquiet? vous craignez pour moi?

ROSELYN.

Non, Madame, nullement.

MADAME DE LIMEUIL.

Vous voulez me le cacher; mais vous avez des doutes.

ROSELYN.

Franchement, si j'en ai, ce n'est que sur moi-même; car, dans ce moment-ci, plus je compare, plus je calcule, et moins je puis me rendre compte. Je croyais d'abord que la langueur, la tristesse où vous étiez, provenait d'un peu de faiblesse de poitrine, et je vous traitais en conséquence; mais cependant la fièvre a disparu, la toux s'est dissipée, vous ne souffrez nulle part.

MADAME DE LIMEUIL.

Non, docteur.

ROSELYN.

C'est fort étonnant, c'est même fort inquiétant, et il faut qu'il y ait quelque cause...

MADAME DE LIMEUIL.

Ah! mon Dieu!

ROSELYN.

Est-ce que par hasard?... mais ce n'est pas possible, car vous me l'auriez dit, est-ce que nous aurions quelque chagrin, quelque peine secrète?

MADAME DE LIMEUIL.

Quoi! docteur, vous croyez que cela pourrait influer?

ROSELYN.

Mais sans doute, Madame; toutes les maladies physiques ont leur source dans quelque affection morale. Nous avons dans ce moment-ci des fièvres d'agiotage, des fièvres d'ambition rentrée, des fièvres d'amour: celles-là sont plus rares, surtout dans les hautes classes; mais enfin elles existent.

MADAME DE LIMEUIL.

Ah! mon Dieu! si j'avais su, si j'avais osé plus tôt!

ROSELYN.

Est-ce que j'aurais deviné?

MADAME DE LIMEUIL.

Oui, docteur, je dois rendre justice à vos talents, à votre pénétration: j'éprouve depuis quelque temps un très-grand chagrin.

ROSELYN.

Vraiment!

MADAME DE LIMEUIL, *baissant les yeux.*

J'aime quelqu'un.

ROSELYN, *à part, avec joie.*

Il est donc vrai! (*Haut.*) Voyez-vous, Madame, ce que c'est que de ne pas tout dire à son médecin! Comment voulez-vous, après cela, que l'on puisse deviner, que l'on puisse se conduire? Cela ne prouve rien contre la science; mais dans l'ignorance où j'étais, je pouvais vous ordonner des choses contraires, et c'est précisément ce qui est arrivé.

MADAME DE LIMEUIL.

Quoi! ce que vous m'aviez prescrit?...

ROSELYN.

Mais, oui, Madame, et maintenant cela devient bien différent; si la souffrance que vous éprouvez depuis quelque temps n'a d'autre cause qu'une affection de l'âme, qu'un chagrin de cœur; si toutefois vous ne me trompez pas encore.

MADAME DE LIMEUIL.

Oh! non, docteur, cela ne m'arrivera plus.

ROSELYN.

Eh bien! Madame, il y aurait beaucoup plus de danger à rester dans la situation où vous êtes; vous ne savez donc pas quelles sont les conséquences d'une inclination contrariée?

MADAME DE LIMEUIL.

O ciel!

ROSELYN.

AIR: *Restez, restez, troupe jolie.*

Pardon, mais mon état l'ordonne,
Je dois vous parler sans détour,
J'ai vu mainte et mainte personne,
En pareil cas mourir d'amour.

MADAME DE LIMEUIL.

Que dites-vous, mourir d'amour?

ROSELYN.

Or, vous, si jeune et si jolie,
Jugez quels funestes destins,
De mourir d'une maladie
Dont il est tant de médecins!

MADAME DE LIMEUIL, *avec joie.*

Ainsi donc, vous me conseillez, là, bien franchement, de me remarier?

ROSELYN.

Oui, sans doute.

MADAME DE LIMEUIL, à part.

Pauvre colonel ! (Après un geste de bonheur.) Quant à la personne, que jusqu'ici je n'ai pas osé vous nommer...

ROSELYN.

Je ne pouvais ni ne devais la connaître ; son nom, quel qu'il soit, ne doit influer en rien sur mes décisions ; car votre état avant tout ; eh bien ! Madame ?

MADAME DE LIMEUIL.

Ah ! mon Dieu ! quand j'y pense.

ROSELYN.

Qu'avez-vous donc ?

MADAME DE LIMEUIL.

Que devenir ? et comment faire à présent ? tout à l'heure encore, j'ai déclaré à ma tante et à toutes ces dames que je chérissais ma liberté, et que, de moi-même et par goût, je resterais toujours veuve.

ROSELYN.

Ne peut-on point changer d'idée ?

MADAME DE LIMEUIL.

Oui, Monsieur, mais pas d'une heure à l'autre.

ROSELYN.

N'est-ce que cela ? ce ne sera pas vous, ce sera moi qui l'aurai ordonné, et alors il n'y aura plus rien à dire.

MADAME DE LIMEUIL.

Quoi ! vraiment, vous seriez assez bon, assez aimable pour me donner une consultation ?

ROSELYN, montrant la porte à droite.

Je vais l'écrire là, dans le cabinet de votre oncle, et je vous l'apporte à l'instant.

MADAME DE LIMEUIL.

Croyez, docteur, que ma reconnaissance...

ROSELYN.

Je suis assez payé si je peux vous rendre la santé et le bonheur. Adieu, adieu.

(Il entre dans le cabinet à droite.)

SCÈNE XVII.

MADAME DE LIMEUIL, puis RAMSAY, LOLOTTE.

MADAME DE LIMEUIL.

Ah ! l'aimable docteur ! celui-là, par exemple, est bien un ami véritable. (Apercevant Ramsay.) Ah ! colonel ! vous voilà ! arrivez donc vite ; vous venez me prendre pour le bal ?

RAMSAY.

Oui, Madame ; mais d'où vient ce trouble, cette émotion ?

MADAME DE LIMEUIL.

Que je vous dois une récompense, et (lui tendant la main) la voilà.

RAMSAY, à ses genoux.

Ah ! que je suis heureux !

LOLOTTE, entrant en ce moment par le fond

Et moi aussi !

SCÈNE XVIII.

LOLOTTE, MADAME DE LIMEUIL, RAMSAY ; ROSELYN, sortant du cabinet, et tenant un papier à la main.

ROSELYN.

Madame, voici la consultation, signée de moi.

MADAME DE LIMEUIL, prenant le papier.

Merci, docteur.

ROSELYN, apercevant le colonel qui est à genoux de l'autre côté.

Que vois-je ? et que faites-vous ?

LOLOTTE.

Elle suit l'ordonnance.

ROSELYN, à part.

Ah ! grand Dieu ! (Haut.) Comment, (regardant Lolotte) monsieur le colonel, lui qui vous aimait, du moins je le croyais.

LOLOTTE.

Oui, cela en avait tous les symptômes ; mais quoique docteur habile, on peut être trompé.

ROSELYN, à mi-voix.

Ah ! petit serpent !

LOLOTTE.

Oh ! je n'ai pas peur, parce que nous sommes alliés, et vous me donnerez aussi une ordonnance pour épouser Léon, n'est-il pas vrai ?

ROSELYN.

Eh bien ! par exemple.

LOLOTTE.

Il n'y a que ce moyen-là de me faire taire, parce que, tant que je ne serai pas mariée, je serai bavarde ! bavarde... comme le sont toutes les demoiselles.

ROSELYN.

C'est bon, cela suffit.

MADAME DE LIMEUIL, qui, pendant ce temps, a causé avec le colonel.

Remerciez le docteur, colonel, car c'est à lui que vous devez tout ; aussi j'espère bien qu'il sera votre ami, comme il est le mien, et que dans notre ménage...

RAMSAY.

Oui, ma chère amie ; oui, Monsieur, sans doute... (A part.) Une fois marié, j'aurai le soin que ma femme en ait un autre, un vieux.

LOLOTTE.

Mais voici toutes ces dames.

SCÈNE XIX.

LES PRÉCÉDENTS, M. ET MADAME VERMONT, MADAME DE CERNAY, MADAME RAYMOND.

CHOEUR.

AIR : *Vive un bal champêtre.*

Le bal nous appelle :
Au plaisir fidèle,
Venez-y, ma belle.
Jamais un bal
N'a fait mal.

ROSELYN.

Mais surtout, Mesdames, pas d'anglaises, pas de ronds de rochat, soyons rentrées à trois heures du matin, là-dessus je suis inflexible.

TOUTES LES DAMES.

Oui, docteur.

MADAME DE LIMEUIL.

Mais vous venez avec nous?

ROSELYN.

Sans doute. (A part.) C'est étonnant comme j'ai envie de danser.

VAUDEVILLE.

AIR nouveau de M. Adam.

M. VERMONT.

De votre cher docteur je conçois la méthode,
Et près de vous, Madame, il doit être à la mode;
Car, je le dis tout bas :
Fait-on vos volontés... vous vous trouvez guérie,
Mais dès que l'ordonnance, hélas! vous contrarie,
Vous ne guérissez pas.

MADAME VERMONT.

Vous qui, dans le printemps, brillez, jeunes coquettes
L'automne voit bientôt s'éloigner vos conquêtes,
Et l'amour fuit vos pas;
De le revoir jamais n'ayez plus l'espérance,
Et que vos quarante ans soient pris en patience,
Car on n'en guérit pas.

RAMSAY.

Le pauvre attend de l'or; le riche veut des places;
L'une espère un mari, l'autre espère des grâces;
Chacun rêve ici-bas :
A chaque vœu trompé l'on répète à la ronde :
L'espérance est un mal... par bonheur, en ce monde,
On n'en guérira pas.

LOLOTTE.

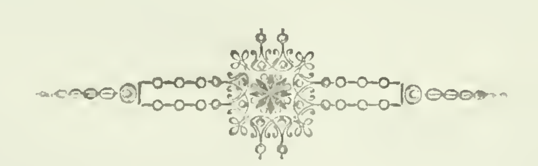
On guérit les chagrins, on guérit de l'absence;
Et même de l'amour comme de la constance
On guérit ici-bas.
Mais nous avons des maux que l'on ne peut détruire,
C'est l'amour du pouvoir, l'amour du cachemire;
Nous n'en guérissons pas.

ROSELYN.

Il est d'honnêtes gens, pâles de jalousie,
Que l'aspect de nos arts et de notre industrie
Fait souffrir ici-bas.
O vous dont nos succès causent la maladie!
Espérons que pour nous et pour notre patrie
Vous ne guérirez pas.

MADAME DE LIMEUIL, au public.

O vous dont les auteurs implorent les suffrages,
Médecins redoutés, qui donnez aux ouvrages
La vie ou le trépas!
Pour sauver celui-ci, venez tous en personne;
Car lorsque le docteur, hélas! nous abandonne,
Nous ne guérissons pas.





Mlle DE MARCILLY,

JE FERAI MON POSSIBLE POUR SOURIRE AINSI

Le Confident, Sc XIV



LE CONFIDENT,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase dramatique, le 5 janvier 1826.

En société avec M. Mélesville.

—⁂—

Personnages.

MADAME DE MARCILLY, veuve.	SAINT-FÉLIX.
M. DE VILLEBLANCHE.	CATHERINE, fille du concierge.

La scène se passe dans le château de madame de Marcilly, près d'Amboise.

Le théâtre représente un salon élégamment meublé. Porte au fond. A droite de l'acteur, l'appartement de madame de Marcilly; à gauche, la porte d'un cabinet; de ce même côté, une psyché roulante; à droite, une table ornée d'un miroir de toilette, et sur laquelle il y a écritoire, plumes, papier, etc.

SCÈNE PREMIÈRE.

SAINT-FÉLIX, CATHERINE. Ils entrent par le fond.

CATHERINE.

Oui, Monsieur, elle est arrivée d'hier soir.

SAINT-FÉLIX.

Seule avec sa fille?

CATHERINE.

Et sans autre domestique que la gouvernante de mademoiselle.

SAINT-FÉLIX.

C'est inconcevable! Madame de Marcilly, une veuve jeune, aimable, qui jusqu'à ce jour n'avait pu vivre loin du monde et des plaisirs, quitter brusquement Paris dans le moment où il est le plus brillant, pour venir s'enterrer dans son vieux château près d'Amboise : il y a quelque chose d'extraordinaire.

CATHERINE.

AIR du vaudeville de *l'Écu de six francs*.

C'est vrai, je n'y puis rien comprendre,
Pour la campagne ell' ne vient pas,
Car il neige ou gèle à pierr' fendre,
On n' voit partout que du verglas.
Hier aussi j' n'en revenais pas :
Quand j' l'ai vue entrer dans c'te chambre,
En rob' de gaz, en souliers blancs;
Il m'a semblé voir le printemps
Qu'arrivait dans l' mois de décembre.

SAINT-FÉLIX.

Et où est-elle maintenant?

CATHERINE.

Dans son appartement. C'est drôle! elle s'y enferme toujours; et quand elle en sort, elle est d'une humeur... Si son mari n'était pas défunt, on pourrait croire qu'il y a des scènes... mais elle est veuve; ainsi ça ne peut être ça.

SAINT-FÉLIX.

Tu dis qu'elle ne veut voir personne?

CATHERINE.

Personne; ça m'a même fait monter en grade; parce que moi, qui n'étais que jardinière, je suis devenue femme de chambre.

SAINT-FÉLIX.

Et sa fille, ma chère Eugénie?

CATHERINE.

Mamzelle? ah dame! je crois bien que ça ne l'amuse pas beaucoup d' quitter Paris dans le temps des plaisirs et des bals; mais elle est si douce, et puis sa mère l'aime tant, qu'elle se trouve bien partout avec elle.

SAINT-FÉLIX.

Ne pourrais-je lui parler?

CATHERINE.

Vous, monsieur de Saint-Félix, oh! que nenni. D'abord, elle est là-haut, dans sa chambre, à dessiner, et elle ne descendra que pour dîner. Ensuite, les ordres de madame...

SAINT-FÉLIX.

Je ne puis pourtant rester dans cette incertitude; mon mariage était presque convenu, et

c'est dans ce moment que madame de Marcilly... Serait-ce pour rompre avec moi? Il faut absolument qu'elle m'explique ce mystère.

Air de la valse de *Philibert marié.*

Tu peux au moins lui porter cette lettre?

CATHERINE.

Pour une lettre, ah! j'y cours sur-le-champ!
Donnez, Monsieur, je vais la lui remettre.

SAINT-FÉLIX.

Et songe bien que mon sort en dépend!
Compte sur moi, si tu m'es favorable.

CATHERINE.

Oh! non, Monsieur, c' n'est pas par intérêt;
Mais le désir de vous être agréable,
(A part.)
Et puis celui de connaître un secret.

ENSEMBLE.

SAINT-FÉLIX.

Peins-lui mon trouble et mon impatience;
Oui, je ne veux qu'un seul mot de sa main:
Vas, et reviens me rendre l'espérance,
Car c'est de toi que dépend mon destin.

CATHERINE.

Calmez ce trouble et cette impatience;
J'y vais bien vite et je reviens soudain;
Sans doute un mot vous rendra l'espérance,
Si c'est de moi que dépend vot' destin.

(Elle entre dans l'appartement de madame de Marcilly.)

SCÈNE II.

SAINT-FÉLIX, seul.

Je ne puis croire, cependant... Mais enfin, pourquoi ce départ subit, sans me prévenir, sans me donner la moindre explication? Encore si ce bon M. de Villeblanche était ici pour me guider, me conseiller... C'est un excellent homme, l'intime ami de madame de Marcilly, le parrain d'Eugénie; il m'avait pris en amitié, et me protégeait toujours. Eh! mon Dieu! je ne me trompe pas... c'est lui que j'entends.

SCÈNE III.

SAINT-FÉLIX, M. DE VILLEBLANCHE.

M. DE VILLEBLANCHE, à la cantonade.

Eh! non, te dis-je, cet ordre-là ne peut être pour moi. D'ailleurs, s'il y a une colère à essuyer, j'y suis fait, et je m'en charge.

SAINT-FÉLIX.

Comment! Monsieur! vous voilà aussi?

M. DE VILLEBLANCHE.

Le petit Saint-Félix!... j'aurais parié que je le trouverais ici.

SAINT-FÉLIX.

Vous y venez, sans doute, sur l'invitation de madame de Marcilly?

M. DE VILLEBLANCHE.

Du tout, je ne sais rien; avant-hier, je me présente à son hôtel, suivant mon habitude; j'apprends son départ impromptu, et comme, depuis dix ans, j'ai la faiblesse de ne pouvoir passer un jour sans la voir, j'ai pris la poste, et me voilà! Mais toi, le futur d'Eugénie, tu es de tous les secrets; tu vas me dire ce que cela signifie.

SAINT-FÉLIX.

J'allais vous le demander; votre aventure est absolument la mienne. J'arrive, et je sais seulement que madame de Marcilly ne veut recevoir personne.

M. DE VILLEBLANCHE.

Ah! c'est original! venir à la campagne au cœur de l'hiver, et toute seule! Qui diable a pu lui faire prendre une résolution aussi désespérée? des chagrins? je ne lui en connais pas; un revers de fortune?

Air : *Adieu, je vous fuis, bois charmant.*

Non, non, je le saurais déjà.
Mais comment lire dans leurs âmes?
Un caprice?... eh! oui, c'est cela!
Car dans la conduite des femmes,
Du moins j'ai cru le remarquer,
C'est le seul motif raisonnable,
Et le seul moyen d'expliquer
Ce qui paraît inexplicable.

SAINT-FÉLIX.

Oui, oui, Monsieur, un caprice, c'est cela, c'est pour m'enlever Eugénie; après toutes les espérances qu'elle m'avait données!

M. DE VILLEBLANCHE.

Tu crois?

SAINT-FÉLIX.

J'en suis sûr.

M. DE VILLEBLANCHE.

Oh! les amants sont toujours sûrs de tout; mais il ne s'agit pas de se désoler, il faut juger les choses de sang-froid.

SAINT-FÉLIX.

Du sang-froid! Cela vous est bien facile à dire, on voit bien que vous n'êtes pas amoureux.

M. DE VILLEBLANCHE.

Pas amoureux! qu'est-ce que c'est, Monsieur? Apprenez que là-dessus vous me devez le respect, comme à votre ancien, à un vétéran. Voyons un peu, Monsieur, depuis combien de temps êtes-vous amoureux?

SAINT-FÉLIX.

Mais depuis six mois.

M. DE VILLEBLANCHE.

Et moi, il y a seize ans, Monsieur, que j'aime madame de Marcilly avec une constance imperturbable et digne d'un meilleur sort.

SAINT-FÉLIX.

Seize ans!

M. DE VILLEBLANCHE.

Oui, Monsieur, elle en avait quinze alors; je l'aimais longtemps avant son mariage; et sans les malheureuses circonstances qui m'obligèrent à quitter la France, je suis fondé à croire que je l'aurais emporté sur mes nombreux rivaux; mais j'étais loin d'elle, loin de ma patrie, frappé de proscription, et sa famille, désespérant de mon retour, la força d'épouser le jeune Marcilly, mon ancien camarade au régiment, et de plus, mon meilleur ami. Certainement quand j'appris cette nouvelle, j'avais là une bien belle occasion de me brûler la cervelle.

SAINT-FÉLIX.

Je n'y aurais pas manqué.

M. DE VILLEBLANCHE.

Eh bien! moi, Monsieur, je ne l'ai pas fait: c'eût été empoisonner son bonheur; et quand on aime une femme, il ne faut jamais préférer sa propre satisfaction à celle de l'objet aimé; seulement j'avais fait vœu de l'oublier, de ne plus la revoir; mais comment y parvenir, lorsque ses bienfaits venaient me chercher sur une terre étrangère; lorsque sa tendre amitié ne cessait de s'occuper de celui qui ne pouvait plus prétendre à son amour? Par elle, l'arrêt fatal de proscription fut levé; par elle, je fus rétabli dans mes biens, dans mon grade militaire: la haine même n'aurait pas tenu contre cela; et, quand je rentrai en France, quand je vis leur ménage, leur bonheur intérieur, quand je fus reçu par eux comme un ami, un ami!... il fallut bien se résigner à ne plus être que cela.

AIR: *Dis-moi, mon vieux*, etc.

Je vis en eux mes parents, ma famille:
Ils me proposèrent tous deux
D'être parrain de leur unique fille.
Parrain!... je dis: C'est bien, faute de mieux.
Voyant depuis cette enfant, leur ouvrage,
Croître à mes yeux en attraits, en raison,
Je me disais toujours: « Ah! quel dommage
» De n'avoir pu lui donner que mon nom! »

SAINT-FÉLIX.

Et lorsqu'elle devint veuve?

M. DE VILLEBLANCHE.

Je pleurai Marcilly, ah! cela, du fond du cœur; mais enfin, j'avais aimé sa femme avant et pendant son mariage; il n'y avait rien qui pût m'empêcher de l'aimer encore après. Je la voyais toujours plus jolie, plus séduisante; je me flattai qu'un jour elle se souviendrait que j'attendais depuis longtemps, et me voilà au bout de seize ans de patience et de refus, l'adorant plus que jamais, et toujours surnuméraire. Cela vous prouve, jeune homme, qu'il ne faut désespérer de rien.

SAINT-FÉLIX.

Qu'elle vous fasse attendre, vous qui êtes son adorateur, c'est bien; mais moi qui suis celui de sa fille, quel peut être son motif? c'est ce que je ne puis comprendre; aussi je suis venu ici, décidé à le lui demander.

M. DE VILLEBLANCHE.

Lui demander! tu le peux; mais ce n'est pas une raison pour le savoir, parce que, vois-tu, règle générale:

AIR du vaudeville de *la Somnambule*.

L'habitude de se contraindre
Chez les femmes vient en naissant;
Voilà pourquoi se déguiser et feindre
Sera toujours leur premier mouvement.
Aussi, de peur qu'on ne nous prenne en traître,
Il faut, mon cher, pour se former,
Commencer par bien les connaître.

SAINT-FÉLIX.

J'ai commencé d'abord par les aimer.

M. DE VILLEBLANCHE.

Et moi aussi. Mais on a tort: ce sexe-là a tant d'influence sur nous, que, pour bien connaître les hommes, il faut d'abord étudier les femmes, et c'est ce que j'ai fait. Malheureusement cette étude-là est très-longue, et je prévois que je n'aurai pas le temps de commencer l'autre. Mais pour en revenir à toi, ce sont les motifs de madame de Marcilly qu'il faut tâcher de connaître.

SAINT-FÉLIX.

Je lui ai écrit... et justement voici Catherine qui m'apporte la réponse.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, CATHERINE, une lettre à la main.

CATHERINE, à Saint-Félix.

Me voici, me voici; je vous ai fait attendre, mais madame n'en finissait pas. (Voyant Villeblanche.) Tiens, c'est vous, monsieur de Villeblanche?

M. DE VILLEBLANCHE.

Bonjour, bonjour, petite. (A Saint-Félix.) Eh bien! cette réponse?

CATHERINE, à part.

J'étais bien sûre que nous ne tarderions pas à le voir, celui-là: c'est le doyen; aussi hier, quand j'ai vu madame arriver toute seule, je me suis dit:

AIR du vaudeville *des Comices d'Athènes*.

J'aurons d' la compagnie,
Les amoureux vont v'nir;
Quand vient femme jolie,
Ça les fait accourir:
Plus j'en vois, plus ça m' fait plaisir.
Le pays n'en a guère,
On en manque déjà;
Et sur l' nombre j'espère
Qu'il nous en restera.

(Pendant ce couplet, M. de Villeblanche et Saint-Félix lisent à voix basse.)

SAINT-FÉLIX, à M. de Villeblanche.

Vous le voyez... (Parcourant la lettre.) « La place » que vous deviez obtenir, et que vous n'avez » point encore; votre état, d'autres raisons inu- » tiles à vous dire... »

M. DE VILLEBLANCHE.

Je m'en doutais; ta place, ton état, ce n'est pas cela.

SAINT-FÉLIX.

Mais qu'est-ce donc?

M. DE VILLEBLANCHE, froidement.

Ah! je n'en sais rien.

CATHERINE.

Ni moi non plus.

M. DE VILLEBLANCHE.

Mais le véritable motif est là: « D'autres raisons inutiles à vous dire... » Encore une règle générale, mon ami; c'est toujours dans ce qu'elles ne disent pas qu'il faut chercher ce qu'elles pensent.

SAINT-FÉLIX.

Alors, comment jamais s'y reconnaître? Monsieur, je n'ai d'espoir qu'en vous; conseillez-moi, protégez-moi.

M. DE VILLEBLANCHE.

Ma foi, j'aurais bien besoin qu'on me protégeât moi-même; mais enfin, quand ce ne serait que pour continuer mes études, je vais essayer.

SAINT-FÉLIX.

Ah! Monsieur, vous me rendez la vie.

M. DE VILLEBLANCHE.

Je l'entends; allez-vous-en tous deux. Reste caché chez le concierge, et n'en bouge pas que tu n'aies de mes nouvelles.

AIR *du Carnaval.*

En te montrant crains surtout de déplaire.

CATHERINE.

Pauvre garçon! arriver de Paris
Exprès pour t'nir compagnie à mon père!
Les amoureux ont bien leurs jours d'ennuis.
(A Saint-Félix.)
Mais j' s'rai pour vous un' société fidèle;
Nous causerons. Je n' suis pas forte, hélas!
Mais nous allons parler de mad'moiselle,
Ça m' tiendra lieu d' l'esprit que je n'ai pas.

(Elle sort et emmène Saint-Félix.)

SCÈNE V.

M. DE VILLEBLANCHE, seul.

Au fait, ce mariage est sortable. C'est un brave garçon auquel je m'intéresse, et... La voici, le cœur me bat déjà. Depuis seize ans, ça ne me manque jamais.

SCÈNE VI.

M. DE VILLEBLANCHE; MADAME DE MARCILLY, sortant de son appartement.

MADAME DE MARCILLY.

Je ne puis rester en place. Je suis sûre que ce malheureux jeune homme s'est éloigné désespéré... (Elle aperçoit Villeblanche.) Eh! bon Dieu! c'est vous, Villeblanche? Comment! vous m'avez suivie?

M. DE VILLEBLANCHE.

Cela vous étonne, Madame? Je sais bien que vous pouvez vous passer d'être avec moi; mais je n'ai pas la même force de caractère.

AIR : *L'amour qu'Edmond a su me taire.*

Ceci n'est point de la galanterie;
C'est malgré moi, sans le vouloir.
Vingt fois j'ai tenté dans ma vie
De passer un jour sans vous voir.
Content de moi, fier de ma force d'âme,
Dès le matin, dans mon juste courroux,
Pour vous fuir, je partais, Madame,
Et le soir j'étais près de vous.

MADAME DE MARCILLY.

Ah! je vous en prie, Villeblanche, faites-moi grâce de vos tendresses pour aujourd'hui. Je me sens d'un découragement...

M. DE VILLEBLANCHE, vivement.

Eh! bon Dieu! qu'avez-vous?

MADAME DE MARCILLY.

Je ne sais, je crois que je suis souffrante. Qu'en pensez-vous?

M. DE VILLEBLANCHE, froidement.

Non, Madame.

MADAME DE MARCILLY.

Comment, non?

M. DE VILLEBLANCHE.

C'est que ces jours-là votre accueil est bien plus tendre, bien plus affectueux; et aujourd'hui, malheureusement, vous jouissez d'une parfaite santé.

MADAME DE MARCILLY.

Villeblanche, je sens déjà que vous allez me mettre de mauvaise humeur! Si vous saviez souvent avec vous ce qu'il me faut de patience.

M. DE VILLEBLANCHE.

Oh! ne parlons pas de patience, je vous en prie; j'ai fait mes preuves. Quand on a seize ans de service...

MADAME DE MARCILLY, à part.

Pauvre Villeblanche! il a raison. Dès qu'il me parle de ses malheureux seize ans, il me désarme, et je n'ai plus le courage de le tourmenter. (Haut.) Eh bien! voyons, Monsieur, qu'avez-vous à me dire? puisqu'on ne peut se débarrasser de vous: car c'est une tyrannie, et je suis d'une colère...

M. DE VILLEBLANCHE.

Non, Madame, non, vous n'y êtes pas; et même

ma visite vous ferait un grand plaisir si elle ne vous embarrassait pas un peu.

MADAME DE MARCILLY, à part.

Il me connaît mieux que moi. (Haut.) Vous venez, je m'en doute, me demander le motif de mon départ subit?

M. DE VILLEBLANCHE.

Moi, Madame! je m'en garderais bien; vous ne me le diriez pas.

MADAME DE MARCILLY.

Et pourquoi donc, Villeblanche? il n'y a rien que de fort simple. L'ennui que j'éprouvais à Paris, ces sociétés insipides où l'on ne rencontre qu'indifférence ou fausseté, pour un seul ami qu'on voudrait toujours voir, et qui est souvent perdu dans la foule.

M. DE VILLEBLANCHE, à part.

Elle me flatte, ce n'est pas cela. (Haut.) Vous oubliez le motif principal, le désir de rompre avec Saint-Félix.

MADAME DE MARCILLY.

Vous l'avez vu?

M. DE VILLEBLANCHE.

Il me quitte à l'instant, désolé, la tête perdue.

MADAME DE MARCILLY.

Je souffre autant que lui; mais cependant la raison avant tout. Il sollicitait une place d'auditeur qu'il n'a pu obtenir : et vous, mon cher Villeblanche, qui êtes l'ami de la famille, le parrain d'Eugénie, vous conviendrez que je ne peux pas marier ma fille à un homme qui n'a point d'état.

M. DE VILLEBLANCHE.

Si c'est là le motif.

MADAME DE MARCILLY.

Mon Dieu, oui! sans cela...

M. DE VILLEBLANCHE.

Vous n'avez point d'autres objections? là, bien vrai?

MADAME DE MARCILLY.

Je vous le jure; un jeune homme charmant... une famille honorable.

M. DE VILLEBLANCHE.

Eh bien! rassurez-vous, il est nommé.

MADAME DE MARCILLY.

Comment!

M. DE VILLEBLANCHE, tirant une lettre de sa poche.

Cette lettre du ministre me l'annonce : j'avais sollicité de mon côté; mais je voulais qu'il n'apprît le succès que de vous-même... Eh bien! qu'avez-vous donc?

MADAME DE MARCILLY, vivement.

Ce que j'ai, Monsieur, ce que j'ai? c'est affreux! c'est indigne! venir me surprendre! ne pas me dire tout de suite... c'est une trahison; et je suis d'une colère...

M. DE VILLEBLANCHE.

Maintenant, c'est différent, vous y êtes réellement. Vous êtes fâchée contre vous-même de ce que tout à l'heure vous ne m'avez pas dit la vérité.

MADAME DE MARCILLY.

Non, Monsieur, c'est contre vous, contre vous seul, dont les procédés offensants...

M. DE VILLEBLANCHE.

Eh bien! à la bonne heure; je suis un indigne, un coupable; mais pourquoi faut-il que Saint-Félix porte la peine de mon crime?

AIR de *la Robe et les Bottes.*

Que votre cœur à ses vœux soit propice!
Faire du bien est pour vous un besoin;
Et d'un moment d'humeur ou d'injustice
Qu'un étranger ne soit pas le témoin.
Il est un droit que pour moi je réclame:
Quand il vous vient un caprice nouveau,
Pour vos amis réservez-le, Madame!
Car l'amitié porte aussi son bandeau.

MADAME DE MARCILLY, à part.

Je ne sais plus que lui répondre.

M. DE VILLEBLANCHE.

Allons, soyez bonne, aimable; cela vous est s facile. Je vais chercher Saint-Félix, et je l'envoie ici pour qu'il apprenne de vous-même que vous lui donnez votre fille; vous y consentez, n'est-ce pas? et plus tard, dans un autre moment, dans un moment de franchise, vous me direz pourquoi vous ne vouliez pas les marier, car, jusqu'à présent, je vous déclare que vous ne m'en avez rien dit: je vais vous attendre au salon.

(Il sort en la regardant.)

SCÈNE VII.

MADAME DE MARCILLY, seule, et après un moment de silence.

C'est vrai, mais lui dire pourquoi!... jamais il ne le saura, ni lui, ni personne : c'est trop déjà que je le sache moi-même. (Elle s'assied sur le fauteuil qui est auprès de la psyché.) A quinze ans, on croit à un éternel printemps; on croit qu'on ne doit jamais cesser d'être fraîche et jolie, jusqu'au moment où la première ride vient vous apprendre qu'il est possible de vieillir. Eh bien! (regardant si elle est seule, et à voix basse) je l'ai vue, et les autres la verront bientôt... les femmes surtout. (Elle se lève.)

AIR : *Muse des bois.*

Jusqu'à présent je sais bien qu'on l'ignore,
Et qu'à trente ans il reste des beaux jours;
Je sais fort bien que je puis voir encore
Autour de moi voltiger les amours :
Mais ces amours dont le souris m'accueille,
Fuiront bientôt, si j'en crois ce témoin;
Car, lorsque tombe une première feuille,
Ah! c'est l'automne! et l'hiver n'est pas loin.

Oui, je ne serai plus cette jeune veuve, l'objet des hommages, des adorations. Et si je marie ma fille, ce sera bien pis, je ne serai plus que la mère de madame de Saint-Félix, une maman dans toute la force du terme. Si le bonheur d'Eugénie en dépendait, je n'hésiterais pas; mais une enfant qui ne sait pas encore ce qu'elle désire; c'est même une imprudence de la marier si jeune! Mais puisqu'ils le veulent tous, tâchons de me raisonner un peu. Écoutons ce jeune homme, pourvu qu'il ne m'appelle pas ma belle-mère. Le voici, allons...

SCÈNE VIII.

MADAME DE MARCILLY, SAINT-FÉLIX.

(Saint-Félix entre par le fond, et s'avance d'un air timide.)

SAINT-FÉLIX, à part.

Je n'ose l'aborder, je crains tant de lui déplaire!

MADAME DE MARCILLY.

AIR du vaudeville de *Partie carrée.*

Au fond du cœur il m'en veut, je le gage:
Mon dévouement alors sera plus beau.
(A Saint-Félix.) (A part.)
Approchez-vous. Il faut qu'on l'encourage;
D'ailleurs le trait est piquant et nouveau.
Oui, d'aujourd'hui j'en fais l'expérience,
Jusqu'à présent c'est le premier, je croi,
Qui m'ait parlé d'amour et de constance
Sans que ce fût pour moi.

(Haut.) Eh bien! Monsieur, vous vous plaignez beaucoup de moi, n'est-ce pas?

SAINT-FÉLIX.

Ah! Madame, je ne me plains que de ma mauvaise fortune; mais, si M. de Villeblanche ne m'a pas trompé, je n'ai pas encore perdu tout espoir de vous nommer ma mère.

MADAME DE MARCILLY, à part.

Nous y voilà; il n'y a pas manqué: n'importe, maintenant je dois m'attendre à tout. (Haut.) Je conviens que j'ai peut-être été un peu trop sévère; des raisons très-graves, et que je ne puis confier à personne, m'avaient fait prendre une résolution que M. de Villeblanche n'approuve pas. J'avoue que moi-même je regrettais de ne pas vous avoir pour gendre... (A part.) Ah! Dieu! quel mot! j'ai cru que je n'en viendrais pas à bout.

SAINT-FÉLIX, avec inquiétude.

Eh bien! Madame?

MADAME DE MARCILLY.

Eh bien! Monsieur, je ne vous défends pas d'espérer; et dans quelques mois je pourrai consentir...

SAINT-FÉLIX, vivement.

Est-il bien vrai? Ah! Madame, quelle bonté! ma vie entière ne suffira pas pour vous prouver toute ma reconnaissance; nous ne vous quitterons plus; votre fille et moi, nous disputerons de soins, d'égards, et nos enfants vous chériront.

MADAME DE MARCILLY, effrayée.

(A part.) Leurs enfants!... grand'mère!... ah! mon Dieu! je n'avais pas pensé à celui-là, je ne m'y ferai jamais.

SAINT-FÉLIX.

Qu'avez-vous, Madame?

MADAME DE MARCILLY, troublée.

Rien, rien, Monsieur; je suis seulement fâchée que votre impatience interprète mes paroles... car enfin je n'ai consenti à rien, et je ne puis promettre.

SAINT-FÉLIX.

Comment! ne m'avez-vous pas dit...

MADAME DE MARCILLY.

Que je ne vous défendais pas d'espérer; mais je n'entrevoyais pas alors tous les obstacles. Il y en a d'insurmontables. (A part.) Grand'mère!... juste ciel!

SAINT-FÉLIX.

Mais enfin, Madame, lesquels? vous ne pouvez me les cacher. Depuis que j'adore votre fille, je n'ai eu d'autre pensée que de vous complaire en tout. Je ne veux pas me faire valoir; mais les plus beaux établissements, les plus riches partis, j'ai tout refusé pour votre fille; et dernièrement encore, j'ai rompu avec mademoiselle de Sivray, dont mon père avait demandé la main pour moi.

MADAME DE MARCILLY, vivement.

Justement, Monsieur, c'est cela. Je ne voulais pas vous le dire, mais voilà un obstacle.

SAINT-FÉLIX.

Quoi, Madame!

MADAME DE MARCILLY.

Oui, Monsieur; une jeune personne charmante que votre abandon peut compromettre, un engagement antérieur, c'est sacré; et puis une famille estimable qui serait offensée, et qui ne me pardonnerait jamais.

SAINT-FÉLIX.

Est-il possible! quand tout à l'heure encore...

AIR de *Marianne.*

J'ai cru, d'après les apparences,
Avoir votre consentement.

MADAME DE MARCILLY.

J'en ignorais les conséquences,
Et je les comprends maintenant.
Je ne le puis, je ne le doi;
De refuser tout m'impose la loi.

SAINT-FÉLIX.

Mais que dira mon protecteur,
Lui qui déjà croyait à mon bonheur?

MADAME DE MARCILLY.

Il n'écoutera que moi seule;
Mais dites-lui bien aujourd'hui
Que je puis tout faire pour lui,
(A part.)
Excepté d'être aïeule.

(Elle rentre dans son appartement.)

SCÈNE IX.

SAINT-FÉLIX, seul.

Elle s'éloigne sans me répondre, sans daigner m'expliquer... Je n'y conçois plus rien, ma tête se perd, mes idées se confondent.

SCÈNE X.

SAINT-FÉLIX, M. DE VILLEBLANCHE.

M. DE VILLEBLANCHE.

Tu es seul? Eh bien! tu es enchanté, n'est-ce pas? cela va bien?

SAINT-FÉLIX.

Oui! il est difficile que cela aille plus mal. Je suis ajourné indéfiniment.

M. DE VILLEBLANCHE.

Qu'est-ce que tu dis donc? Madame de Marcilly m'avait promis...

SAINT-FÉLIX.

Et à moi aussi, d'abord. Je suis même presque sûr qu'elle a laissé échapper le mot de consentement. Tout à coup elle s'est rétractée; je ne sais quel scrupule lui est venu au sujet de mademoiselle de Sivray; elle a prétendu que mon engagement avec elle était sacré, et...

M. DE VILLEBLANCHE.

Mademoiselle de Sivray! elle est mariée d'avant-hier.

SAINT-FÉLIX.

Vraiment! Madame de Marcilly l'ignore?

M. DE VILLEBLANCHE.

Du tout; elle a reçu l'autre jour un billet de faire part, et nous en avons même causé ensemble.

SAINT-FÉLIX.

Alors, elle me trompait donc encore!

M. DE VILLEBLANCHE.

Voilà la première fois que tu devines juste, et cela te prouve plus que jamais qu'il y a un autre motif. Mais, morbleu! nous e découvrirons, car... Voilà aussi que je me mets en colère, moi.

SAINT-FÉLIX.

Ah! Monsieur, que vous êtes bon!

M. DE VILLEBLANCHE.

Voyons, mon garçon, réponds-moi. Eugénie a de l'affection pour toi?

SAINT-FÉLIX.

Je le crois; mais pour me le dire elle attend la volonté de sa mère.

M. DE VILLEBLANCHE.

Qui ne dit jamais rien. Et ton père? de ce côté-là du moins...

SAINT-FÉLIX.

Oh! il donne son consentement; il me l'a envoyé de Bordeaux.

M. DE VILLEBLANCHE.

Il connaît la jeune personne?

SAINT-FÉLIX.

Non: il a été obligé de quitter Paris si précipitamment; mais il s'est trouvé une fois avec madame de Marcilly, qui lui a paru charmante.

M. DE VILLEBLANCHE.

Ah, ah! et chez qui?

SAINT-FÉLIX.

Chez un ami commun, le baron de Précour.

M. DE VILLEBLANCHE.

Oui? Ont-ils beaucoup causé ensemble?

SAINT-FÉLIX.

Je ne le pense pas. Ils étaient, je crois, à la même partie de boston.

M. DE VILLEBLANCHE, réfléchissant.

C'est bien, c'est bien. Il te paraît drôle peut-être que je te fasse toutes ces questions; mais, dans les grandes affaires, on ne réussit que par les petites choses.

SAINT-FÉLIX.

Eh bien! soupçonnez-vous?

M. DE VILLEBLANCHE.

Au contraire, je n'y suis plus du tout.

SAINT-FÉLIX, avec impatience.

Vous, qui depuis quinze ans étudiez les femmes!

Air *du Petit Courrier.*

C'était bien la peine, entre nous,
D'étudier plus que personne.

M. DE VILLEBLANCHE.

Oui, Monsieur, l'étude me donne
Un grand avantage sur vous.
Quand on est sans expérience,
On ignore qu'on est dupé :
Et ce qu'on gagne à la science,
C'est de savoir qu'on est trompé.

Voilà ce que j'y ai gagné, Monsieur.

SAINT-FÉLIX.

La belle avance!

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENTS, CATHERINE.

CATHERINE, à voix basse, après avoir entendu les derniers mots.

Monsieur, Monsieur, je sais tout.

SAINT-FÉLIX.

Que dit-elle?

M. DE VILLEBLANCHE, avec joie.

Comment! tu sais?...

CATHERINE, le doigt sur la bouche.

Chut! Vous entendez bien que, depuis que je suis femme de chambre, je fais mon état de mon mieux; je suis toujours aux écoutes: tout à l'heure la fenêtre du boudoir de madame était ouverte, je passais dans le jardin...

M. DE VILLEBLANCHE, souriant.

Ah ! tu as espionné ! ce n'est pas très-loyal ; mais dans les cas désespérés... (Lui frappant sur la joue.) Eh bien ! ma petite, tu as entendu ?...

CATHERINE.

Oui, Monsieur, j'ai entendu qu'il y avait quelqu'un d'enfermé avec madame.

M. DE VILLEBLANCHE, inquiet.

Hein !... d'enfermé ?

CATHERINE.

Et c'est cette personne-là qui lui donne de mauvais conseils.

M. DE VILLEBLANCHE, très-agité.

Taisez-vous, je vous l'ordonne. Cette petite sotte ! compromettre ainsi sa maîtresse !

CATHERINE.

Mais, Monsieur, puisque j'ai entendu...

M. DE VILLEBLANCHE.

Taisez-vous, vous dis-je ; qu'est-ce que c'est donc que ça ! Je vous défends d'ajouter un seul mot.

SAINT-FÉLIX.

Je ne puis croire, en effet, que madame de Marcilly...

M. DE VILLEBLANCHE, tremblant d'émotion.

Ni moi non plus ; vous voyez bien à mon calme que je n'ai pas la moindre inquiétude. D'abord, de deux choses l'une : ou ça est, ou ça n'est pas ; et comme ça n'est pas, il est clair que cette petite fille est venue, par une indiscrétion déplacée... Mon ami, faites-moi le plaisir d'aller m'attendre dans le jardin ; je vous rejoins dans la minute. Nous reparlerons de vous ; nous aviserons aux moyens... Mais je suis bien aise de donner une leçon à cette petite, et de lui apprendre comment on doit servir ses maîtres.

SAINT-FÉLIX, à part.

Pauvre homme ! comme il est agité ! le voilà encore plus malheureux que moi.

(Il sort.)

SCÈNE XII.

M. DE VILLEBLANCHE, CATHERINE.

M. DE VILLEBLANCHE, à part et regardant sortir Saint-Félix.

On est heureux d'avoir de l'empire sur soi. Grâce à mon sang-froid, il ne se doute de rien. (Haut.) Eh bien ! Catherine, tu disais donc ?...

CATHERINE.

Dam', Monsieur, moi, je n'ose plus..... vous vous fâchez tout de suite.

M. DE VILLEBLANCHE, à part.

Il n'y a pas de quoi ! (Haut.) Tu passais donc sous la fenêtre ?

CATHERINE.

Et puis, j'y pense maintenant, ce n'est pas bien à moi de rapporter ce que je sais de ma maîtresse.

M. DE VILLEBLANCHE.

Devant ce jeune homme, tu as raison ; un étourdi, un indiscret ; voilà pourquoi je t'ai imposé silence. Mais moi, c'est bien différent. Tu es bien sûre qu'elle était enfermée ?

CATHERINE.

A double tour.

M. DE VILLEBLANCHE, hésitant.

Et s'enferme-t-elle souvent ainsi ?

CATHERINE.

Depuis hier, elle ne fait que cela.

M. DE VILLEBLANCHE, à part.

C'est consolant. (Haut.) Et as-tu aperçu la personne ?

CATHERINE.

Non, la fenêtre est si haute ; et puis je n'osais pas regarder. Mais j'entendais madame qui parlait vivement et tout bas, comme si elle faisait des reproches à quelqu'un.

M. DE VILLEBLANCHE.

Des reproches !

CATHERINE.

Oui ; il paraît que le monsieur sentait qu'il avait tort, car il ne répondait rien.

M. DE VILLEBLANCHE.

Enfin...

CATHERINE.

Enfin, Monsieur, il y avait des mots que j'entendais, et d'autres que je n'entendais pas ; mais tout à coup madame s'est levée avec humeur, en lui disant : « Autrefois, tu étais plus fidèle ; tu me » trompes, j'en suis sûre. »

M. DE VILLEBLANCHE.

Tu me trompes ! (A part.) C'est un homme, c'est clair.

CATHERINE.

J'aurais bien voulu en entendre davantage ; mais madame s'est approchée de la croisée, j'ai eu peur d'être surprise, je me suis sauvée.

M. DE VILLEBLANCHE, très-agité et se promenant.

Il n'y a plus de doute, je suis trahi, sacrifié ; c'est pour cela qu'elle a quitté Paris à mon insu.

AIR : *Tenez, moi, je suis un bon homme.*

Après seize ans d'amour sincère,
M'exiler malgré mes serments.

CATHERINE.

C'est comm' si l'on chassait mon père
Qu'est jardinier d'puis l' même temps.

M. DE VILLEBLANCHE.

Après seize ans, est-il possible !

CATHERINE.

Ah ! ça fait mal rien qu' d'y penser.
Et puis, Monsieur, le plus terrible,
C'est qu'on n' trouv' plus à se placer.

M. DE VILLEBLANCHE.

Mais cela ne se passera pas ainsi, je saurai quel est ce rival.

CATHERINE, *regardant à travers la serrure.*

Si vous voulez je vais m'exposer à une gronde. Il me semble qu'on vient d'ouvrir la première porte ; je vais faire comme si madame m'appelait. Il ne peut pas se sauver par la fenêtre, et alors nous verrons bien. (*Elle s'approche de la porte.*)

M. DE VILLEBLANCHE.

Du tout, l'appartement d'une femme est sacré, même pour un mari ; à plus forte raison...

CATHERINE, *prêtant l'oreille du côté de la chambre de madame de Marcilly.*

Ah ! Monsieur !

M. DE VILLEBLANCHE.

Quoi donc ?

CATHERINE.

On parle encore ; ce serait le bon moment.

M. DE VILLEBLANCHE, *avec curiosité.*

N'importe ; n'entre pas ; je te le défends.

CATHERINE, *s'approchant de la porte.*

On a prononcé votre nom.

M. DE VILLEBLANCHE, *hors de lui.*

Mon nom ! (*Il lui fait signe d'entrer vite ; Catherine tourne le bouton et entre dans l'appartement de madame de Marcilly.*) Eh bien ! eh bien ! qu'est-ce qu'elle fait donc ? quand je lui défends expressément... Ces domestiques sont d'une impertinence !... Se permettre ainsi de... Pourvu qu'elle ait le temps de bien voir.

CATHERINE, *revenant.*

Je n'y conçois rien. Elle n'a pas été trop en colère ; mais je n'ai vu personne.

M. DE VILLEBLANCHE.

Petite sotte ! elle est capable d'avoir regardé à droite, s'il était à gauche.

CATHERINE.

J'ai regardé partout, et je n'ai rien vu.

M. DE VILLEBLANCHE.

C'est bien fait ; ta curiosité méritait cela.

CATHERINE.

Faut qu'il se soit caché tout de suite, et qu'elle ne sache comment le faire évader ; car madame veut rester seule ici. Elle m'a ordonné de descendre, et de ne laisser monter personne.

M. DE VILLEBLANCHE.

Elle veut rester seule ?

CATHERINE.

Dites donc, Monsieur, si on se cachait aussi pour voir ?

M. DE VILLEBLANCHE.

Fi donc ! abuser ainsi... Je veux lui parler, m'expliquer avec elle. Allez, et ne laissez monter personne, comme madame vous l'a dit.

CATHERINE.

Oui, Monsieur. (*A part, et regardant la porte à droite.*) Je serais pourtant curieuse de savoir par où le jeune homme se sauvera. Je vais retourner sous la fenêtre.

(*Elle sort.*)

SCÈNE XIII.

M. DE VILLEBLANCHE, *seul.*

Lui parler ! je n'en aurai pas la force ; je sens déjà que je n'ai pas mon aplomb ordinaire. Ah ! mon Dieu ! je l'entends ; si elle me trouve ici, elle va croire que je veux épier ses démarches. La voici. (*Il entre un instant dans le cabinet à gauche, et ensuite revient se placer derrière la psyché.*) Je n'ai que ce moyen ; à tout prix je saurai la vérité.

SCÈNE XIV.

MADAME DE MARCILLY, *sortant de son appartement ;* M. DE VILLEBLANCHE, *caché derrière la psyché.*

MADAME DE MARCILLY, *se croyant seule.*

Catherine est partie ? bien.

(*Elle va fermer la porte du fond.*)

M. DE VILLEBLANCHE, *à part.*

Que va-t-elle faire ? Eh bien ! elle ferme la porte ?

MADAME DE MARCILLY.

Enfin, je suis seule.

M. DE VILLEBLANCHE, *à part.*

Seule ! Ah çà ! et l'autre ?

MADAME DE MARCILLY.

Voici bientôt l'heure du dîner. Il faut pourtant songer à ma toilette ; c'est tout au plus si j'en aurai le courage. (*Elle jette sur un fauteuil son chapeau et son châle.*)

M. DE VILLEBLANCHE, *à part.*

Ah ! mon Dieu ! je ne me doutais pas des dangers de la position.

MADAME DE MARCILLY, *s'asseyant auprès de la table à droite.*

J'ai beau faire, j'ai beau changer de lieu, la même idée me poursuit toujours... je ne suis pas contente de moi... Et ce n'est vraiment pas bien de m'opposer à ce mariage, non pas pour ma fille, dont le bonheur n'y est nullement attaché, car tout cela lui est fort indifférent, elle ne se marierait que par obéissance ; mais c'est pour ce jeune homme qui est vraiment fort aimable ; c'est surtout pour ce pauvre Villeblanche que j'aime de tout mon cœur, et qui va être contre moi d'une colère...

M. DE VILLEBLANCHE, *à part.*

Je sens que cela s'en va.

MADAME DE MARCILLY, *soupirant.*

Je le vois, il faut prendre son parti; eh bien! je me résigne; je me dévoue. Je quitterai la rose et les coiffures en cheveux; et le jour de la signature du contrat, je mettrai une robe de lévantine gris-perle ou lilas, très-claire, avec un petit chapeau et des marabouts; cela tient le milieu entre la première et la seconde jeunesse, et cela servira de transition. Mais c'est le jour du mariage! quelle contenance aurai-je au milieu de tous ces parents, qui n'ouvriront la bouche que pour me dire: « Madame votre fille,—monsieur votre gendre. » Je crois entendre déjà les couplets obligés où l'on me promettra une nuée d'arrière-descendants. Que répondrai-je? Je ferai mon possible pour sourire ainsi. (*S'asseyant devant le miroir.*) Eh bien! non! je serai gauche, embarrassée. (*Essayant une autre mine.*) Peut-être qu'un air sentimental, attendri... Encore pis, c'est détestable; l'air sentimental me vieillit horriblement. (*Elle se lève.*) Mais c'est qu'aussi, il faut être juste, je n'ai pas encore une figure de grand'mère... cela n'est pas naturel, et ce qui n'est pas naturel ne va jamais. Depuis ce matin, j'ai consulté tous mes miroirs.

M. DE VILLEBLANCHE, *à part.*

Comment!...

(*Il entre dans le cabinet.*)

MADAME DE MARCILLY.

Et ils étaient tous de cet avis. Je m'en rapporte encore à celui-ci.

(*Se tournant vers la psyché.*)

AIR de *la Mansarde.*

Toi que, dès ma tendre jeunesse,
Soir et matin j'ai consulté,
C'est à toi seul que je m'adresse,
Par moi tu seras écouté;
Mais dis-moi bien la vérité.
(*Le regardant.*)
Que vois-je! Flatteur que vous êtes,
Vous semblez me dire tout bas,
Que les amours et les conquêtes
Peuvent encor suivre mes pas.
(*Se détournant.*)
Taisez-vous (*bis*), je ne vous crois pas.

DEUXIÈME COUPLET.

Je crois pourtant que ce sourire
Peut encor faire des jaloux;
Il me semble que pour séduire,
Ces yeux sont encore assez doux.
(*A sa psyché.*)
Mais, répondez, qu'en pensez-vous?
Quoi! vous croyez qu'une coquette
Serait fière de mes appas?
Et qu'avec un peu de toilette,
Mes trente ans ne paraissent pas?
(*Se détournant.*)
Taisez-vous (*bis*), je ne vous crois pas.

(*M. de Villeblanche sort du cabinet et reste derrière la psyché.*)

Cependant je ne puis pas aller contre l'évidence, et décidément si j'écoute les convenances, la raison, et surtout mon miroir, il n'est pas encore temps. (*S'y regardant.*) N'est-il pas vrai? J'en étais sûre; il a dit non.

M. DE VILLEBLANCHE, *à part.*

C'est fini!...

MADAME DE MARCILLY.

Le difficile, maintenant, est de rompre ce mariage sans les fâcher tous contre moi.

M. DE VILLEBLANCHE, *à part.*

Oui. Comment allons-nous faire?

MADAME DE MARCILLY.

Ah! quelle idée! ne pourrais-je pas en charger M. de Villeblanche?

M. DE VILLEBLANCHE, *à part.*

Moi!

MADAME DE MARCILLY.

Et m'arranger pour que l'obstacle vînt de lui. Mais le voudra-t-il? Sans doute. J'ai un moyen de le déterminer; un moyen décisif, auquel il ne pourra résister. Il doit m'attendre au salon, allons le trouver, et grâce à ce nouveau plan qui arrange tout, je puis maintenant être bien tranquille.

(*Elle sort par le fond.*)

SCÈNE XV.

M. DE VILLEBLANCHE, *seul; il sort de derrière la psyché.*

Par exemple! j'en étais à cent lieues. Voilà donc ce rival redoutable! ce conseiller mystérieux que l'on consulte si souvent. Ma foi, sans le savoir, j'ai assisté là à une séance du conseil, séance secrète dont le résultat ne nous est pas favorable. Tout ce que j'y ai gagné, c'est que je sais maintenant le secret de l'état, et c'est moi que dans sa politique féminine elle compte mettre en avant comme un prétexte. Non, morbleu! et je la défie bien, quel que soit le moyen qu'elle emploie... Ah! mon Dieu! si elle mettait à ce prix le don de sa main? si elle me l'offrait aujourd'hui? il n'y aurait que ce moyen de me mettre dans l'embarras; et je parie que c'est le seul qu'elle prendra. Je vous le demande, alors, que deviendrai-je?

SCÈNE XVI.

M. DE VILLEBLANCHE, CATHERINE.

CATHERINE, *entr'ouvrant la porte du fond.*

Eh bien! Monsieur, savez-vous quelque chose?

M. DE VILLEBLANCHE.

Oui, mon enfant, je sais tout, et je n'en suis pas plus avancé.

CATHERINE, montrant la porte à droite.

Vous avez vu ce monsieur?

M. DE VILLEBLANCHE, vivement.

Du tout, j'en étais bien sûr. (Sévèrement.) Au surplus, ne répétez jamais ce que vous avez entendu, et souvenez-vous que votre maîtresse est la vertu même.

CATHERINE.

Puisque monsieur l'exige, je ne demande pas mieux. (A part.) Par exemple, ça fera un bien bon mari. (Haut.) Et pour ce malheureux jeune homme qui se désole, que je ne sais qu'en faire?

M. DE VILLEBLANCHE.

Ah! lui, c'est différent; il n'y a plus d'espoir.

CATHERINE.

Comment?

M. DE VILLEBLANCHE.

Il peut partir quand il voudra, car je connais l'obstacle, et il n'y a pas de ressource.

CATHERINE.

Comment! un obstacle? mais un obstacle finit toujours par se détruire.

Air : *Lise épouse l' beau Gernance.*

Par les soins, par la constance.

M. DE VILLEBLANCHE.

Ils n'y peuvent rien, je pense.

CATHERINE.

On peut changer d' sentiments;
Et p't-être qu'avec le temps...

M. DE VILLEBLANCHE, en confidence.

Le beau côté de l'affaire,
Je m'en vais te le conter :
C'est qu'avec le temps, ma chère,
Cela ne peut qu'augmenter.

CATHERINE.

Alors, Monsieur, qu'est-ce donc?

M. DE VILLEBLANCHE.

Il n'y a pas de nécessité que tu le saches.

CATHERINE.

Oui; mais le plus terrible, c'est que mamzelle Eugénie aime aussi ce jeune homme.

M. DE VILLEBLANCHE.

Elle l'aime! tu en es bien sûre?

CATHERINE.

Elle n'en dit rien à sa mère, mais j'ai bien vu tout à l'heure, quand j'ai prononcé devant elle le nom de Saint-Félix, elle a rougi, et en apprenant que madame l'avait renvoyé, elle avait les larmes aux yeux; les pères et les mères sont-ils désagréables!

M. DE VILLEBLANCHE.

Pauvres enfants!... Tu as raison; ils s'aiment, et je souffrirais..... non, morbleu! ce ne sera du moins qu'après avoir tout employé; va dire à Saint-Félix qu'il vienne me retrouver ici dans une demi-heure, parce qu'alors il sera marié et moi aussi, ou bien nous partirons ensemble.

CATHERINE.

Oui, Monsieur, j'y vais; je vais lui dire..... (A part.) C'est vraiment un brave homme, et je ne conçois pas madame, de faire attendre des gens comme ça.

(Elle sort.)

SCÈNE XVII.

M. DE VILLEBLANCHE, seul.

(Il s'assied sur le fauteuil qui est auprès de la psyché.)

Il y aurait bien un moyen, un moyen victorieux, qui s'est d'abord présenté à mon idée; ce serait de dire à madame de Marcilly que j'étais là, que j'ai tout entendu; certainement la crainte du ridicule la ferait consentir au mariage de Saint-Félix; (Il se lève) mais cela ruinerait le mien, et ce ne serait pas juste; car enfin, ce jeune homme a plus que moi le temps d'attendre. Restent donc les conseils de la sagesse et de l'amitié; on ne les écoutera pas; il y a là un autre confident en qui l'on a plus de confiance qu'en moi, car je ne parlerais qu'à la raison, et lui s'adresse à l'amour-propre. Eh mais! si les avis que je n'ose donner venaient de lui? peut-être seraient-ils mieux accueillis. Ma foi, qu'est-ce que je risque? (Il se met à la table et écrit.) Essayons toujours, un peu d'audace et de courage. Je vais, par exemple, déguiser mon écriture; car il faut prendre des précautions, surtout pour donner des avis utiles.

Air : *Restez, restez, troupe jolie.*

Oui, la raison est une amie
Que l'on doit craindre d'employer;
Car je sais que dans cette vie
Toute espèce de conseiller,
Glaces, miroirs, ou gens en place,
Dont l'avis est sollicité,
Tombent souvent dans la disgrâce,
Quand ils disent la vérité.

(Il se lève.) C'est cela, c'est bien. Maintenant mettons cette lettre à la psyché. (Il place sa lettre pliée entre la glace de la psyché et l'encadrement d'acajou.) J'ai dit à Saint-Félix de venir dans une demi-heure; est-ce assez? oh! oui, madame de Marcilly ne restera pas une demi-heure sans regarder à sa glace; la voici.

SCÈNE XVIII.

M. DE VILLEBLANCHE, MADAME DE MARCILLY.

MADAME DE MARCILLY.

Ah! je vous cherchais, Monsieur! et je ne savais ce que vous étiez devenu.

M. DE VILLEBLANCHE, qui s'est assis dans un fauteuil auprès de la table, et qui a pris un livre.

Vous êtes bien bonne de vous en être aperçue.

MADAME DE MARCILLY, *avec douceur.*

Je vois que vous avez parlé à M. de Saint-Félix, et que vous êtes fâché contre moi; aussi je vous cherchais pour faire la paix.

M. DE VILLEBLANCHE, *toujours froidement.*

Vous aurez de la peine, je vous en préviens.

MADAME DE MARCILLY, *souriant.*

C'est ce que nous verrons; mais, avant tout, dites-moi, je vous en prie, quel intérêt si grand prenez-vous à M. de Saint-Félix?

M. DE VILLEBLANCHE.

Lui, d'abord, est un fort aimable jeune homme; et puis son père était un ami intime (*à part*) que je n'ai jamais vu.

MADAME DE MARCILLY.

M. de Saint-Félix votre ami intime? vous ne m'en avez jamais parlé.

M. DE VILLEBLANCHE.

Parce que nous nous étions perdus de vue depuis longtemps; mais avant son départ pour Bordeaux, il ne cessait de me parler de ce mariage; de me dire combien il serait flatté d'avoir une belle-fille aussi aimable, aussi jolie.

MADAME DE MARCILLY.

Mais il ne connaît pas Eugénie.

M. DE VILLEBLANCHE.

Je vous demande pardon : il ne l'a vue qu'une fois; mais c'est assez pour juger.

MADAME DE MARCILLY.

Je vous assure que vous vous trompez; je n'ai jamais reçu M. de Saint-Félix le père; et je mène si peu Eugénie dans le monde.

M. DE VILLEBLANCHE.

C'est possible; mais je vous proteste qu'il l'a vue chez le baron de Précour, à une partie de boston; il lui a même paru fort héroïque qu'une jeune personne se résignât ainsi au boston.

MADAME DE MARCILLY.

Qu'est-ce que vous dites donc? mais c'était moi qui faisais son boston.

M. DE VILLEBLANCHE.

Vous? pas possible! il m'a bien dit : Mademoiselle de Marcilly.

MADAME DE MARCILLY.

Ah! c'est charmant! je me rappelle fort bien cette soirée; c'était moi. Quoi! réellement il est possible qu'il m'ait prise pour une demoiselle? convenez que c'est fort drôle.

M. DE VILLEBLANCHE.

Je ne trouve pas cela drôle du tout, moi, Madame; M. de Saint-Félix paraissait très-épris de sa jolie partner; et s'il apprenait que ce n'est pas sa belle-fille...

MADAME DE MARCILLY.

Vraiment! vous seriez jaloux? Par bonheur, il est des moyens de vous rassurer.

M. DE VILLEBLANCHE.

Vous croyez? (*A part.*) La voilà bien disposée, nous pouvons commencer l'attaque.

MADAME DE MARCILLY, *avec un peu d'embarras.*

C'est un aimable homme que ce M. de Saint-Félix le père. Aussi je ne voudrais pas me fâcher avec lui; et, si vous tenez à m'être agréable, si, comme vous le dites, vous tenez à ma main, il y aurait un moyen de l'obtenir dès aujourd'hui même.

M. DE VILLEBLANCHE.

Aujourd'hui! (*A part.*) Nous y voici. (*Haut.*) Et que faudrait-il faire pour cela?

MADAME DE MARCILLY.

Lui écrire vous-même une lettre bien amicale, bien aimable, comme vous savez les écrire, et lui dire que, comme beau-père d'Eugénie... (du moins vous allez l'être; ainsi, dans le fait principal, il n'y aura point de mensonge).

M. DE VILLEBLANCHE, *à part.*

Ce qui veut dire qu'il va y en avoir dans le reste.

MADAME DE MARCILLY.

Vous lui écrirez donc que vous ne pouvez consentir encore au mariage de votre belle-fille; mais que plus tard, dans trois ou quatre ans...

M. DE VILLEBLANCHE, *froidement.*

J'en suis bien fâché, Madame, mais je n'écrirai pas cette lettre.

MADAME DE MARCILLY.

Vous ne tenez donc pas à m'épouser?

M. DE VILLEBLANCHE.

Non, Madame, pas maintenant.

MADAME DE MARCILLY.

Et pourquoi?

M. DE VILLEBLANCHE.

Parce que j'ai fait des réflexions, et je trouve que vous êtes encore trop jeune pour moi.

MADAME DE MARCILLY, *étonnée.*

Comment?

M. DE VILLEBLANCHE.

Oui, Madame, cette aventure de M. de Saint-Félix, et d'autres idées qui me sont venues, tout me le prouve.

MADAME DE MARCILLY.

Vous ne me parlez pas sérieusement; et je ne croirai jamais (*regardant dans la glace*) que ce soit à ce point-là.

M. DE VILLEBLANCHE, *à part.*

Elle y regarde; j'en étais sûr.

MADAME DE MARCILLY, *apercevant le billet.*

Qu'est-ce que je vois là? une lettre à ma psyché! Savez-vous ce que cela veut dire?

M. DE VILLEBLANCHE.

En aucune façon; car j'arrivais à l'instant.

MADAME DE MARCILLY, l'ouvrant et à part.

De quelle part? (Allant à la fin de la lettre.) « Signé, *Votre miroir.* » Quelle est cette plaisanterie?

M. DE VILLEBLANCHE.

Voulez-vous que je vous lise?

MADAME DE MARCILLY.

C'est inutile, Monsieur; que je ne vous dérange pas : reprenez votre livre.

(M. de Villeblanche va se rasseoir; mais il observe madame de Marcilly tout le temps où elle lit la lettre.)

MADAME DE MARCILLY, debout et à part.

(Elle lit.)

« Madame,

» Vous m'avez souvent fait l'honneur de me » consulter; et, quelques secrets que vous m'ayez » confiés, ma fidélité a toujours égalé ma discré- » tion; ce matin encore vous avez daigné me » demander mon avis. » (S'interrompant.) O ciel! qu'est-ce que cela signifie? et qui a pu deviner?... Mais continuons : (Elle lit.) « Ce matin encore » vous avez daigné me demander mon avis; mais » comme je crains que vous n'ayez mal interprété » mon silence, je prends la liberté de vous l'ex- » pliquer : vous êtes toujours jeune, toujours » jolie; je m'y connais, Madame, et vous pou- » vez m'en croire; c'est pour cela même, c'est » par coquetterie que moi, votre conseiller in- » time, je vous engage à marier votre fille sur- » le-champ, pour que chacun s'étonne et se de- » mande si ce n'est pas là votre sœur, et pour » qu'on admire une résolution que plus tard » peut-être on trouverait toute naturelle. » (Elle regarde M. de Villeblanche, qui feint d'être occupé de sa lecture.) (S'interrompant.) Je n'y conçois rien; mais voilà un conseil d'une sagesse... Je n'avais pas encore envisagé la question sous ce point de vue; et il est de fait qu'il faut être bien jeune et bien jolie pour oser se permettre... Mais voyons la fin : (Elle lit.) « Je ne hasarderai plus qu'un seul avis : » un miroir voit bien des choses qui échappent » même à l'œil d'une mère; et votre fille est ve- » nue parfois me consulter; j'ai vu ses yeux » mouillés de larmes! Elle aime sans oser vous » l'avouer, et vous ne voudriez pas la rendre » malheureuse. Non, vous ne le voudrez point, » dans votre intérêt et peut-être dans le mien; » car le malheur de votre fille ferait le vôtre; je » verrais dans la douleur vos traits s'altérer : rien » ne flétrit comme le chagrin, et l'on embellit par » le bonheur. Tâchez donc que ma glace fidèle » ne puisse jamais réfléchir que les traits heu- » reux d'une bonne mère; faites que nous soyons » contents l'un de l'autre, et que vous ayez à me » regarder autant de plaisir que j'en ai à vous » voir.

» Moi, *votre miroir fidèle.* »

M. DE VILLEBLANCHE, qui s'est levé et s'est approché d'elle.

Eh bien! qu'avez-vous donc?

MADAME DE MARCILLY, lui donnant la lettre.

Tenez, tenez, Monsieur, lisez vous-même. Que devenir? comment cacher ma honte? car à coup sûr quelqu'un a mon secret.

M. DE VILLEBLANCHE.

N'est-ce que cela? Je vois ce dont il s'agit.

AIR : *En amour comme en amitié.*

D'un seul instant de vanité
Dont le repentir vous honore,
Vous craignez la publicité;
Eh bien! votre secret vous appartient encore;
Ne craignez pas qu'il soit jamais trahi;
Calmez cette frayeur extrême.
Notre secret est encore en nous-même,
Alors qu'il est dans le sein d'un ami.

MADAME DE MARCILLY.

Quoi, Monsieur! ce miroir si raisonnable, c'était vous!...

M. DE VILLEBLANCHE.

Je n'étais que son interprète et son secrétaire; j'attends la réponse.

MADAME DE MARCILLY.

Ne la devinez-vous pas?

M. DE VILLEBLANCHE, apercevant Saint-Félix et Catherine qui sont au fond du théâtre, et qui ont entendu les derniers mots.

Tenez, Madame, c'est à lui qu'il faut la faire.

SCÈNE XIX.

LES PRÉCÉDENTS, SAINT-FÉLIX, CATHERINE.

MADAME DE MARCILLY.

Venez, venez, Saint-Félix, ma fille est à vous. Voulez-vous de moi pour belle-mère?

SAINT-FÉLIX, à ses pieds.

Ah! que je suis heureux!

CATHERINE.

Ah! Madame, que c'est bien à vous!

MADAME DE MARCILLY, à M. de Villeblanche.

Eh bien! Monsieur, êtes-vous content?

M. DE VILLEBLANCHE.

Oui, Madame; je regardais là, dans la glace, j'y voyais un groupe charmant.

MADAME DE MARCILLY, bas.

Ah! grâce maintenant, et gardez-moi le secret.

M. DE VILLEBLANCHE.

Cela me sera difficile, à moins que votre main ne me ferme la bouche.

MADAME DE MARCILLY, lui mettant la main sur la bouche.

Taisez-vous, la voilà.

VAUDEVILLE.

AIR nouveau de M. Adam.

SAINT-FÉLIX.

Ainsi, je suis de la famille;
C'est grâce à vous, mon protecteur;
(A madame de Marcilly.)
C'est votre amour pour votre fille
Qui vient de fixer mon bonheur.
Ne suivez plus que cette loi si chère;
De votre cœur loin de vous défier,
Écoutez-le : pour une mère
Voilà le meilleur conseiller.

CATHERINE.

J'ai deux amoureux, lequel prendre?
L'un a l' zyeux noirs, l'autre a l' zyeux bleus;
L'un est aimable, l'autre est tendre,
Ils dis'nt qu'ils m'ador'nt tous les deux :
Renvoyer l'un, hélas! est difficile;
Choisir l'autre, ça f'rait crier.
Comment donc fait-on à la ville?
Mesdam's, daignez me conseiller.

M. DE VILLEBLANCHE.

Le conquérant et la coquette,
Qui, par leurs yeux souvent ne peuvent voir,
Vont consultant, s'il s'agit de conquête,
L'un son conseil, et l'autre son miroir;
Mais si tous deux vous voulez qu'on vous dise
La vérité, souffrez-la volontiers;
Surtout, pour prix de leur franchise,
Ne cassez pas vos conseillers.

MADAME DE MARCILLY, au public.

Thémis donne des honoraires
A chaque juge, à chaque conseiller;
Mais chez Thalie, et par des lois contraires,
On ne peut juger sans payer.
Vous qui formez une cour qu'on redoute,
Puissiez-vous ne pas sommeiller,
Ni regretter ce que vous coûte
Votre place de conseiller.





CAMILLE,

APPUYEZ BIEN SUR CETTE PHRASE-LA

La Demoiselle a Marier Sc XVI)



LA DEMOISELLE A MARIER,

OU

LA PREMIÈRE ENTREVUE,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase dramatique, le 18 janvier 1826.

En société avec M. Mélesville.

—

Personnages.

M. DUMESNIL.
MADAME DUMESNIL.
CAMILLE, leur fille.
ALPHONSE DE LUCEVAL, prétendu de Camille.
DUCOUDRAI, ami de M. Dumesnil.
BAPTISTE, domestique de M. Dumesnil.

La scène se passe en province, dans la maison de M. Dumesnil.

—

Le théâtre représente un salon de campagne : porte au fond, deux latérales sur le premier plan ; sur le dernier plan, deux autres portes latérales, dont l'une est celle de la salle à manger, et l'autre celle d'un appartement. A gauche du spectateur, une table et tout ce qu'il faut pour écrire ; du même côté, une harpe et des livres de musique ; à droite, une table sur laquelle se trouvent du canevas, de la broderie et autres ouvrages de femmes.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. ET MADAME DUMESNIL ; le mari est en robe de chambre, et la femme en habit du matin.

M. DUMESNIL.

Oui, ma chère amie, ce n'est qu'à dix heures qu'il doit venir ; ainsi ne vous pressez pas.

MADAME DUMESNIL.

Comment, ne pas me presser ! une affaire de cette importance ! à peine ai-je eu le temps de tout ordonner dans la maison.

M. DUMESNIL.

Ma femme, ma femme, vous allez faire trop de préparatifs, et, aux yeux de M. de Luceval, ça aura un air de cérémonie.

MADAME DUMESNIL.

Du tout, Monsieur, vous pouvez vous en rapporter à moi ; mais quand il y aurait un peu d'apparat, où serait le mal ? le jour où l'on attend un gendre... Un gendre ! ce mot-là est si doux pour une mère ; et quel plaisir j'aurai à dire : Mon gendre, donnez la main à ma fille ; mon gendre, asseyez-vous là.

M. DUMESNIL.

Justement, c'est qu'il ne faudra pas dire cela.

MADAME DUMESNIL.

Et pourquoi donc ?

M. DUMESNIL.

C'est qu'il n'est pas encore notre gendre.

MADAME DUMESNIL.

Puisqu'il se présente aujourd'hui, puisque c'est la première entrevue.

M. DUMESNIL.

Peut-être sera-ce la dernière, si nous ne lui convenons pas. Cependant, d'après ce qu'on m'a dit du jeune homme, je t'avouerai que j'ai bon espoir.

AIR : *Du partage de la richesse.*

Il est seul, et n'entre en ménage
Que pour avoir des amis, des parents.

MADAME DUMESNIL.

Voyez pour lui quel avantage ;
Nous sommes sept en comptant nos enfants.
Il ne tient pas à la naissance.

M. DUMESNIL.

D'un bon bourgeois je suis le fils.

MADAME DUMESNIL.

Il ne tient pas à l'opulence.

M. DUMESNIL.

Depuis vingt ans je suis commis.

Avec de bons appointements, il est vrai, mais ce n'est pas une fortune.

MADAME DUMESNIL.

Il est de fait que sous tous les rapports, c'est pour lui un mariage superbe; et puis notre fille Camille est si douce, si aimable... de l'esprit, des talents, et pour ce qui est d'être bonne ménagère, elle a été élevée par moi, c'est tout dire, et il n'y a personne qui nous vaille, à dix lieues à la ronde, pour l'ordre, l'économie, et les confitures de groseilles.

DUCOUDRAI, en dehors.

La, la, ma bonne grisette; non, non, ne lui ôtez pas la bride, je repars dans l'instant.

M. DUMESNIL.

C'est notre cher Ducoudrai, que nous n'avions pas vu depuis trois jours, l'ami de la famille.

MADAME DUMESNIL.

Et le parrain de Camille; il faut lui faire part de cette bonne nouvelle : lui qui, depuis un an, se donne tant de mal pour nous trouver un gendre, il va être enchanté.

SCÈNE II.

Les Précédents, DUCOUDRAI.

DUCOUDRAI, en bottes et la cravache à la main.

Air : *Vivent les amours.*

A travers les champs et les bois,
De l'amitié n'écoutant que la voix,
J'arrive en chevalier courtois,
Et n'ai, je crois,
Embourbé qu'une fois.
Le trajet devient des plus beaux;
On n'en a plus qu'au ventre des chevaux
Depuis que nos municipaux
Font réparer les chemins vicinaux.
A travers les champs et les bois, etc.

M. DUMESNIL.

En effet, te voilà en courrier.

DUCOUDRAI.

Je suis comme cela, moi, toujours en poste, quand il s'agit d'obliger mes amis, et j'apporte de bonnes nouvelles, des nouvelles de mariage.

MADAME DUMESNIL.

Nous allions vous en parler.

DUCOUDRAI.

C'est ça, vous parlez, et moi j'agis. Tu sais, mon vieil ami, que nous ne nous sommes jamais quittés; et que déjà, dès le collége de Montereau, nous faisions des châteaux en Espagne pour nous et pour les nôtres. Nous étions millionnaires, sénateurs, généraux d'armée, et nous épousions des duchesses. Il est arrivé de tout cela que tu as épousé une bonne bourgeoise, que je suis resté garçon, et quant à la fortune, que nous avons tous les deux une bonne place à l'enregistrement, et que nous n'en sommes pas plus malheureux. N'est-il pas vrai ?

M. DUMESNIL.

Non, morbleu.

DUCOUDRAI.

Moi surtout, qui, comme garçon, dîne toujours en ville; qui vais à mon bureau dans la semaine, à la chasse le dimanche, et qui mène, quoique citadin, la vie d'un gentilhomme campagnard. C'est là mon bonheur, et je n'en veux pas d'autre. Mais ces idées d'ambition, que je n'ai plus pour moi, je les ai conservées pour tes enfants, pour Camille surtout, que je regarde comme ma fille, car je n'ai point oublié que je suis son second père, son parrain; et comme, grâce à mes habitudes un peu dépensières, il m'était plus facile de lui donner un mari que de lui donner une dot, depuis un an je me suis mis en campagne, et d'aujourd'hui seulement j'ai réussi.

MADAME DUMESNIL.

Que dites-vous ?

DUCOUDRAI.

Que vous n'avez pas perdu pour attendre. Un parti superbe. Parce que moi, quand je me mêle de quelque chose... j'y ai mis un zèle, une adresse; en un mot, c'est le fils de notre inspecteur général.

M. DUMESNIL.

Ah! mon Dieu! M. de Géronville!

DUCOUDRAI.

Il te demande ta fille en mariage, et voici la lettre que j'apporte. Tenez, tenez, mes amis. Eh bien! qu'est-ce que vous avez donc? moi qui croyais que vous alliez me sauter au cou, et qui craignais d'avance les effets de la suffocation.

M. DUMESNIL.

Mon cher ami, mon bon Ducoudrai! nous sommes bien sensibles à ton amitié; mais nous avons un autre parti en vue.

DUCOUDRAI.

Un autre parti! Est-ce qu'il peut valoir le mien? le fils de M. de Géronville, notre inspecteur.

Air du vaudeville *du Charlatanisme.*

Le chef de l'enregistrement!
Te voilà dans ses bonnes grâces...

M. DUMESNIL.

Oh! je n'en demande pas tant.

DUCOUDRAI.

Eh quoi! tu ne veux pas de places!

M. DUMESNIL.

Point de faveurs; mais seulement
De la justice...

DUCOUDRAI.

Quel caprice!
Songe donc que précisément
En fait de places... c'est souvent
Une faveur que la justice.

MADAME DUMESNIL.

Mais notre gendre n'en a pas besoin. Trente mille livres de rente et un château.

DUCOUDRAI.

Ça n'est pas possible.

MADAME DUMESNIL.

C'est ce qui vous trompe.

DUCOUDRAI.

Fortune mal acquise. Quelque nouveau parvenu... (D'un air piqué.) Du reste, vous êtes bien les maîtres; vous ferez ce que vous voudrez, qu'est-ce que ça me fait à moi?... Camille est votre fille.

M. DUMESNIL.

Eh bien! vois un peu ce que c'est que l'amour-propre : toi, le meilleur des hommes! toi, notre ami intime! te voilà fâché que ma fille fasse un superbe mariage; et pourquoi? parce qu'il n'est pas de ton choix.

DUCOUDRAI.

Moi!

M. DUMESNIL.

Mais nous allons parler de cela dans mon cabinet. Je ne veux pas que devant Camille il soit question de rien. Toi surtout, ma femme, ne la préviens pas de l'arrivée de M. de Luceval; il ne veut pas être connu, et je lui en ai donné ma parole.

DUCOUDRAI.

A merveille. Il paraît que le jeune prince veut garder l'incognito, c'est charmant; des manières de grand seigneur.

M. DUMESNIL.

Eh! non, c'est au contraire pour en agir plus simplement qu'il doit se trouver ici par hasard, et pour marchander quelques arpents de terre.

DUCOUDRAI.

Encore mieux, c'est un petit roman qui commence. Il paraît que votre gendre futur est un jeune homme à sentiments.

M. DUMESNIL, l'emmenant.

Tiens, tu as beau faire, tu es piqué contre lui.

DUCOUDRAI.

Moi! si l'on peut dire!... (On entend la ritournelle de l'air suivant.)

MADAME DUMESNIL.

Eh! partez donc, car voici ma fille.

SCÈNE III.

MADAME DUMESNIL, CAMILLE.

CAMILLE, avec un papier sous le bras.

AIR de la valse de *Léocadie*.

L'amour,
Un jour,
Te prendra, Nicette;
L'amour,
Un jour,
Te jouera d'un tour.
Jusqu'ici, coquette,
Tu te ris de nous;
Bientôt, ta défaite
Nous vengera tous.
L'amour,
Un jour, etc.
J' rirai bien, j'espère,
S'il a ce pouvoir!
Tu pleureras, ma chère;
C'est c' que j' voudrais voir.
Vraiment,
Comment
Craindre sa colère?
Vraiment,
Comment
Redouter un enfant?

MADAME DUMESNIL.

Eh! mais, d'où viens-tu donc?

CAMILLE.

De la ferme, où j'ai déniché des œufs, et j'en ai plein ce panier, où ils sont tout chauds; comme c'est gentil, tiens, maman.

(Elle le pose sur la table.)

MADAME DUMESNIL, à part.

A merveille, cela servira pour mon déjeuner; (haut) mais courir ainsi le matin, au soleil, pour se gâter le teint.

CAMILLE.

Oh! je n'y tiens pas; c'est si amusant de courir dans la campagne, par une belle matinée de printemps. J'ai respiré le bon air, j'ai cueilli des bluets, et j'étais heureuse... je ne sais pourquoi; mais enfin, je me trouvais heureuse.

MADAME DUMESNIL.

De sorte que tu ne désires rien.

CAMILLE.

Rien que de rester auprès de toi, auprès de mon père, et de ne jamais vous quitter; je viens d'avoir un si grand bonheur. Imagine-toi, maman, qu'en arrivant à la ferme, j'ai demandé une jatte de lait et un grand morceau de pain bis.

MADAME DUMESNIL.

Comment! est-ce que tu aurais déjeuné?

CAMILLE.

Juste; c'est si bon du pain bis et de la crème.

MADAME DUMESNIL, à part.

Ah! mon Dieu! ce jeune homme qui va arriver; quelle mine fera-t-elle à table? (Haut.) Je vous demande de quoi vous allez vous aviser?

CAMILLE.

Tu as peur que ça ne me fasse mal; mais sois tranquille, je vais faire d'ici au dîner une promenade à âne; déjà j'ai donné mes ordres.

MADAME DUMESNIL, à part.

Il ne manquait plus que cela; s'en aller au moment où son futur... (Haut.) Non, Mademoiselle, vous resterez; je le veux. Mais comme te

voilà faite ! Pourquoi n'as-tu pas mis une robe qui fût mieux que celle-là ?

CAMILLE.

A quoi bon ? c'est celle de tous les jours, et vous m'avez dit qu'il ne fallait pas être coquette.

MADAME DUMESNIL.

Tu as raison : c'est-à-dire, cependant... il y a des occasions... Dis donc, Camille, on a porté dans ta chambre une robe rose que tu devrais bien essayer, pour que je voie comment elle te va.

AIR du vaudeville *des Amazones.*

En même temps, si j'étais à ta place,
Moi, je mettrais tes souliers de satin ;
Ils vont si bien, ils donnent de la grâce.

CAMILLE, étonnée.

On attend donc du monde ce matin?

MADAME DUMESNIL.

Non pas, vraiment ; mais vous devez m'entendre :
En général, je vous fais observer
Qu'à dix-sept ans on doit toujours attendre,
On ne sait pas ce qui peut arriver.

CAMILLE.

Qu'est-ce qu'il va donc m'arriver ?... Je ne sais pas ce que maman a ce matin.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, BAPTISTE.

BAPTISTE.

Madame, Madame.

MADAME DUMESNIL.

Qu'est-ce que c'est ?

BAPTISTE.

Monsieur vous demande tout de suite, tout de suite ; il ne peut pas trouver son jabot brodé.

MADAME DUMESNIL.

La ! je l'avais mis à côté de ses bas de soie ; mais M. Dumesnil a une tête... je vais lui donner ce qu'il faut ; car, en causant avec ce Ducoudrai, il aura tout bouleversé.

CAMILLE, à part.

Et mon père aussi qui fait une toilette !

BAPTISTE.

Je vais mettre au feu les rognons et les côtelettes, je n'attends plus que du linge. Je ne sais pas combien il faut mettre de couverts.

MADAME DUMESNIL, bas.

Veux-tu bien te taire ! Je vais sortir les serviettes ouvrées. (A Camille.) Toi, mon enfant, ne te tourmente pas, et songe à ce que je t'ai dit. Sois toujours bonne fille, douce, modeste ; et va mettre ta robe neuve... parce que tu sens bien que l'amitié... et la bénédiction de tes parents... Embrasse-moi, et surtout tâche de te tenir droite.

(Elle sort.)

SCÈNE V.

CAMILLE, BAPTISTE.

CAMILLE.

Qu'est-ce qu'ils ont donc tous ? Ces préparatifs, ce déjeuner, cet air de joie et de mystère...

BAPTISTE.

Comment, Mademoiselle, vous ne devinez pas ?

CAMILLE.

Eh ! non, sans doute ; et si tu le sais, dis-le-moi vite.

BAPTISTE.

On m'a bien défendu d'en parler ; mais comme ça vous regarde, et qu'on ne peut rien sans vous, faudra toujours que vous le sachiez. (A demi-voix.) On va vous marier.

CAMILLE.

Moi ? ah ! mon Dieu ! qu'est-ce que tu me dis là ? Je n'y avais jamais pensé. Et pourquoi me marier ? et à quoi bon ?

BAPTISTE.

Comment ! ça ne vous fait pas plaisir ?

CAMILLE.

Au contraire ; ça me fait peur, et me voilà toute tremblante. Pourquoi m'en as-tu parlé ? pourquoi m'as-tu dit cela ?

BAPTISTE.

Parce que le prétendu va arriver. Un beau jeune homme qui est bien aimable ; car on dit qu'il est joliment riche, et il faut vous préparer d'avance, pour tâcher de lui plaire, tout naturellement.

CAMILLE.

Ah ! mon Dieu ! voilà qui est encore pire ; et je devine maintenant les recommandations de ma mère, la toilette qu'elle m'a préparée, la harpe qu'on a accordée ce matin ; on va me faire chanter devant lui.

AIR du vaudeville de *Oui et Non.*

Dieu ! quelle gêne, quel ennui !
C'est mon parrain qui le protége ;
Un ami ; c'est bien mal à lui.
A ce jeune homme que dirai-je?
Sans le voir je le hais déjà.

BAPTISTE.

C'est par trop tôt. Un jour peut-être,
De soi-même cela viendra ;
Mais faut au moins l' temps d' se connaître.

CAMILLE.

Quelle contenance aurai-je en présence de cet étranger ?

BAPTISTE.

Comme disait madame votre mère, il faut d'abord vous tenir droite, et puis lui faire des petits airs, des mines en dessous, comme font toutes les demoiselles qui veulent devenir des madames.

CAMILLE.

Jamais ! ça m'est impossible, j'aime mieux retourner à la ferme.

BAPTISTE.

Ne vous en avisez pas, Mademoiselle, ça romprait le mariage, et ça ne ferait pas notre compte, à moi, surtout, qui ai depuis si longtemps un fameux projet.

CAMILLE.

Et quoi donc ?

BAPTISTE.

Vous savez, Mademoiselle, que je suis la sagesse et la sobriété en personne, et que je ne vais jamais au cabaret, pas même le dimanche.

CAMILLE.

Oui, après ; je sais qu'on ne peut que te louer.

BAPTISTE.

Eh bien ! au contraire ; les autres se moquent de moi, et parce que je ne vais pas boire avec eux, ils m'appellent cafard, ce qui est désagréable ; aussi pour rétablir ma réputation, j'ai là une idée.

AIR du vaudeville de *l'Écu de six francs*.

Je puis me vanter qu'elle est bonne ;
Le jour où l'on vous mariera,
C'est décidé, faut que j' m'en donne.
Oh ! oui, Mamzell', j' vous dois bien ça.
Pour vos bontés j' vous dois bien ça.
Depuis longtemps v'là que j' m'apprête,
Et c'est en fidèl' serviteur,
L' jour où vous perdrez votre cœur,
Que moi je veux perdre la tête.
L' jour où vous perdrez votre cœur,
Oui, moi je veux perdre la tête.

(On sonne au dehors.)

Oh ! mon Dieu ! on sonne à la grille. Un jeune homme à cheval, c'est lui ; c'est le prétendu.

CAMILLE.

C'est fait de moi.

(On sonne dans l'intérieur.)

BAPTISTE.

Voilà monsieur qui sonne. (On entend en dehors : Baptiste ! Baptiste !) Voilà madame qui m'appelle.

(On sonne encore.)

CAMILLE.

Et moi je m'enfuis.

(Elle sort.)

SCÈNE VI.

MADAME DUMESNIL, entrant par la porte à gauche ; BAPTISTE, M. DUMESNIL, DUCOUDRAI.

MADAME DUMESNIL, en peignoir.

Baptiste, Baptiste ; mais allez donc ouvrir, ne faites pas attendre. (Baptiste sort.) Mon mari, mon mari... M. Dumesnil ; il devrait être là pour recevoir.

M. DUMESNIL, sans habit, et paraissant à droite.

Ma femme, ma femme, c'est lui ; il est entré dans la cour.

MADAME DUMESNIL.

Hé bien ! vous n'êtes pas plus avancé que cela ?

M. DUMESNIL.

J'étais avec Ducoudrai à composer cette lettre... Mon habit qui n'est pas brossé.

MADAME DUMESNIL.

Et moi, le déjeuner... et tout mon monde à surveiller ; est-ce que j'ai eu le temps de songer à ma toilette ?

M. DUMESNIL.

Je ne peux pourtant pas recevoir ainsi mon gendre.

MADAME DUMESNIL.

Ni moi non plus.

DUCOUDRAI.

C'est ça, il ne trouvera personne à qui parler.

M. DUMESNIL.

Si, mon ami, mon cher Ducoudrai, je t'en prie, tiens-lui compagnie pour un instant ; toi qui as du sang-froid et un habit.

M. et MADAME DUMESNIL.

AIR : *Dans la paix et l'innocence.*

ENSEMBLE.

Dis-lui bien de nous attendre.
Dites-lui de nous attendre.

DUCOUDRAI.

C'est moi qui fais tout ici.
Il faut recevoir ce gendre,
Et rester auprès de lui.

M. et MADAME DUMESNIL.

Le voilà, le voilà ; je m'enfuis.

(Ils rentrent chacun dans leur appartement.)

DUCOUDRAI, seul.

Il faut dans cette demeure,
Et lui plaire et l'amuser.
Je vais être tout à l'heure
Obligé de l'épouser.

Ces braves gens-là n'ont pas plus de tête...

SCÈNE VII.

ALPHONSE, DUCOUDRAI.

ALPHONSE, au fond.

Qu'on ne se dérange pas ; j'attendrai tant qu'on voudra. Je ne suis pas fâché de me remettre un peu ; car c'est un enfantillage dont je ne puis me rendre compte ; l'aspect seul de cette maison m'a causé une émotion : ici, me disais-je, habite ma compagne, mon amie, celle à qui je vais devoir une nouvelle existence. (Se retournant et saluant Ducoudrai qui s'est retiré pour l'observer à l'écart.) Pardon, Monsieur, de ne pas vous avoir aperçu ; je désirais parler à M. Dumesnil.

DUCOUDRAI, le regardant.

Il va paraître, Monsieur, et je suis chargé de le représenter momentanément.

ALPHONSE.

Monsieur est un de ses parents?

DUCOUDRAI, de même.

Mieux que cela, Monsieur, je suis un ami! un ami intime de la famille, et de plus le parrain de la jeune personne.

ALPHONSE, à part.

Je vois que le parrain de la jeune personne est dans la confidence, rien qu'à la manière dont il me regarde.

DUCOUDRAI, à part.

Ils ont beau dire, je ne lui trouve rien de merveilleux; ça rentre dans la catégorie ordinaire des prétendus... l'air gauche, et les gants blancs.

ALPHONSE.

C'est bien indiscret à moi de me présenter de si bonne heure; mais à la campagne, et surtout en ma qualité de voisin, j'ai pensé que je pouvais... (A part.) Ah çà! l'ami intime ne m'aide pas du tout; il devrait sentir cependant que mon entrée est assez embarrassante.

DUCOUDRAI.

Monsieur, à ce qu'il paraît, habite les environs?

ALPHONSE.

Oui, Monsieur...

DUCOUDRAI.

Il n'y a donc pas longtemps? car moi qui connais tout le monde...

ALPHONSE.

Je suis arrivé il y a huit jours de Paris, où j'habite six mois de l'année...

DUCOUDRAI.

Fort bien; je vois que monsieur a maison à la ville, maison à la campagne; ce qui suppose une fortune assez agréable.

ALPHONSE.

Mais oui, Monsieur.

DUCOUDRAI.

Je pense qu'elle est également solide?

ALPHONSE.

Mais, Monsieur... (A part.) Ils ont dû prendre d'avance leurs informations, et l'on ne fait pas subir ainsi un interrogatoire détaillé... (Haut.) Il paraît que M. Dumesnil est sorti, mais madame est peut-être visible?

DUCOUDRAI.

Non, Monsieur; ils sont tous deux ici à leur toilette.

ALPHONSE.

A leur toilette! de la toilette pour moi, (A part!) Des gens que l'on m'avait dit sans façon. (Haut.) Je suis fâché qu'un pareil motif retarde le plaisir que j'aurais à les voir, car on m'en a dit tant de bien dans le pays; on m'a parlé surtout de M. Dumesnil comme d'un parfait honnête homme.

DUCOUDRAI.

Et l'on a eu raison. (A part.) Il ne faut pas que ma mauvaise humeur m'empêche de servir mes amis. (Haut.) Voilà quarante ans que je le connais, et c'est un homme d'honneur; esclave de ses devoirs et de sa parole, à laquelle rien au monde ne le ferait manquer; du reste, bon époux, bon père, adorant ses enfants et surtout sa fille, qui a été élevée comme chez madame Campan : c'est moi qui suis son parrain, et vous pouvez m'en croire.

Air : *L'amour qu'Edmond a su me taire.*

On lui donna, dès sa plus tendre enfance,
Des principes purs, excellents;
On lui donna la grâce, la décence,
On lui donna l'esprit et les talents;
On lui donna l'horreur de la toilette...

ALPHONSE, à part, et impatienté.

Ma foi, puisqu'on était en train,
On aurait dû, pour la rendre parfaite,
Lui donner un autre parrain.

DUCOUDRAI.

Et certainement celui qui l'aura pour femme ne sera pas à plaindre.

ALPHONSE, à part.

Comme c'est adroit de venir tout de suite me jeter cela à la tête! J'arrivais ici dans les meilleures dispositions, et depuis qu'il m'a fait l'éloge de la famille, me voilà prévenu contre elle... Au reste, je vais en juger par moi-même. Les voici.

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS; MADAME DUMESNIL, en grande toilette; M. DUMESNIL, en culotte courte, boucles, bas de soie, le chapeau sous le bras; CAMILLE, coiffée en cheveux, avec une robe neuve, un collier.

Air : *Ma Fanchette est charmante.*

ENSEMBLE.

M. et MADAME DUMESNIL.

Viens donc qu'on te présente;
Grand Dieu! quel embarras!
Elle est toute tremblante
Et n'ose faire un pas.

DUCOUDRAI.

L'entrevue est touchante;
Voyez quel embarras;
Elle est toute tremblante;
Ils n'osent faire un pas.

CAMILLE.

Grand Dieu! quel embarras!
Je suis toute tremblante
Et n'ose faire un pas.

ALPHONSE, sur le devant de la scène, à gauche.

Grand Dieu! quel embarras!
Elle est toute tremblante
Et n'ose faire un pas.

TOUS.

Grand Dieu! quel embarras!

M. DUMESNIL, à sa femme.

Eh bien! avance donc.

MADAME DUMESNIL.

Ah çà! Camille, ne te tiens donc pas dans ma poche.

(Ils s'avancent tous trois. Alphonse va au-devant d'eux en saluant.)

ALPHONSE.

Mille pardons de vous avoir dérangés; et vous surtout, Madame, combien je vous dois d'excuses!

MADAME DUMESNIL.

C'est M. Alphonse de Luceval, notre nouveau voisin.

M. DUMESNIL.

C'est nous qui sommes confus; vous nous surprenez dans un négligé...

DUCOUDRAI, à part.

Qu'est-ce qu'il dit donc? ils sont superbes.

M. DUMESNIL.

Mais à la campagne, on agit sans façons; et vous nous pardonnerez de vous avoir fait attendre.

ALPHONSE.

Le temps ne m'a pas paru long, car je causais avec monsieur qui faisait votre éloge.

M. DUMESNIL.

Cet excellent ami!... Permettez que je vous présente ma fille.

ALPHONSE.

Mademoiselle...

MADAME DUMESNIL, bas à Camille.

AIR de *Paris et le village*.

Allons, tenez-vous comme il faut,
Levez la tête davantage.

CAMILLE, bas.

Mais ma robe me gêne trop.

ALPHONSE, à part, en regardant Camille.

Quelle parure! c'est dommage!

MADAME DUMESNIL, bas à son mari.

Déjà je le vois enchaîné.

ALPHONSE, la regardant toujours.

Elle serait mieux, je parie,
Sans tout le mal qu'on s'est donné
Pour l'empêcher d'être jolie.

(A part.) Et moi qui avais demandé qu'elle ne fût pas prévenue; allons, on m'a manqué de parole.

(Ils sont rangés dans l'ordre suivant: Alphonse le premier à droite du spectateur, Camille loin de lui au milieu du théâtre, entre M. et madame Dumesnil, et Ducoudrai à gauche.)

M. DUMESNIL, bas à sa femme.

Maintenant, pour l'achever, tâche donc de faire parler ta fille, car elle n'a pas encore dit un mot.

MADAME DUMESNIL.

Elle qui d'ordinaire est d'une gaieté. (Bas, s'approchant de sa fille.) Allons, ma fille, allons, Mademoiselle, tâchez donc d'être aimable.

CAMILLE, de même.

Je ne peux pas quand on me regarde.

M. DUMESNIL, bas à Ducoudrai.

Soutiens un peu la conversation, toi qui es le parrain, et qui n'as rien à faire.

DUCOUDRAI, à part.

Ils ont raison; si je ne m'en mêle pas, il ne s'en tireront jamais; le prétendu surtout, qui a raison d'être riche, car il a l'air de n'être pas fort... (Traversant le théâtre et passant entre Alphonse et Camille.) Eh bien! jeune homme, comment trouvez-vous notre pays?

ALPHONSE, à part.

En voilà un qui, avec son ton protecteur, me déplaît souverainement.

DUCOUDRAI.

Un bon pays, n'est-il pas vrai? un air pur; et puis, vous qui êtes connaisseur... (regardant Camille) on y trouve de jolis points de vue.

ALPHONSE, froidement.

Superbes, comme vous dites; ceux surtout dont la nature a fait tous les frais.

DUCOUDRAI, à part.

Est-il bête! il ne comprend pas. (Haut.) Mais il me semble que seul, à votre âge, dans votre château, vous devez bien vous ennuyer?

ALPHONSE.

Je ne m'ennuie jamais... quand je suis seul.

MADAME DUMESNIL.

C'est comme ma fille; c'est ce qu'elle me disait encore ce matin, parce qu'une bonne femme de ménage trouve toujours à s'occuper; et vous ne croiriez pas, Monsieur, que cette chère enfant fait tout dans la maison.

CAMILLE, bas à sa mère.

Mais tais-toi donc.

DUCOUDRAI.

Et puis quelqu'un qui, comme vous, a été élevé à Paris, doit aimer les arts, doux charme de la vie... Monsieur joue peut-être du violon ou de la flûte?

ALPHONSE.

Fort mal, mais je cultive les arts pour moi, et non pour les autres.

MADAME DUMESNIL.

C'est comme ma fille. Je lui ai toujours dit: Il faut avoir des talents et ne jamais les montrer. Aussi, Monsieur, elle a dessiné dernièrement une tête de Romulus; une tête admirable, qui mériterait l'exposition. Eh bien! personne ne l'a encore vue que moi, son père et ses quatre frères; car son parrain même n'en a pas eu connaissance.

DUCOUDRAI.

C'est ma foi vrai, et c'est très-mal à toi.

MADAME DUMESNIL.

Allons, Camille, va donc chercher ton portefeuille, pour montrer à ton parrain.

ALPHONSE, à part.

J'y suis, c'est le parrain qui est le compère.

MADAME DUMESNIL.

Et puis, monsieur qui est connaisseur te donnera son avis.

CAMILLE.

Mais non, maman, y pensez-vous ?

MADAME DUMESNIL.

Mais si, Mademoiselle. Je le veux; allez chercher votre dessin, cette tête de Romulus.

CAMILLE.

Elle était affreuse, je l'ai déchirée.

MADAME DUMESNIL, bas à son mari.

Elle a déchiré sa tête de Romulus.

M. DUMESNIL, croisant ses mains d'un air de désespoir.

Allons !

MADAME DUMESNIL.

Mais au moins tu pourrais nous faire entendre cet air nouveau; justement on est venu hier par hasard accorder ta harpe.

DUCOUDRAI.

Ça se trouve à merveille.

CAMILLE.

Ah ! mon parrain, je vous en prie.

ALPHONSE.

Je serai enchanté de juger des talents de mademoiselle; je suis seulement fâché qu'elle n'ait point en moi un auditeur plus digne de l'apprécier.

CAMILLE, à part.

Dieu ! qu'il a l'air moqueur ! je n'y tiens plus; je suffoque. (Bas à sa mère.) Par grâce, ne me fais pas chanter, c'est capable de me faire pleurer.

MADAME DUMESNIL.

Allons, rien ne nous réussit. (Voyant Baptiste qui arrive.) Par bonheur, voilà le déjeuner; je les mettrai à côté l'un de l'autre.

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS, BAPTISTE, la serviette sous le bras.

BAPTISTE.

Madame, vous êtes servie.

M. DUMESNIL.

J'espère que monsieur de Luceval voudra bien partager le déjeuner de famille ?

MADAME DUMESNIL.

C'est sans façons, ce qu'il y aura.

BAPTISTE.

Marguerite dit qu'on ne fasse pas attendre, parce que le soufflé va tomber.

MADAME DUMESNIL, bas.

Veux-tu te taire ?

ALPHONSE.

Je venais seulement pour causer avec M. Dumesnil de ces quatre arpents qu'il veut me céder.

DUCOUDRAI.

Eh bien ! nous en parlerons à table, c'est là qu'il faut parler d'affaires.

ALPHONSE.

Impossible, car je vous avouerai franchement que j'ai déjà déjeuné.

M. et MADAME DUMESNIL.

Il a déjeuné !

MADAME DUMESNIL, à part.

Et tous mes préparatifs ! Voilà le dernier coup... Je n'y suis plus, mes idées se brouillent. (Haut à Alphonse.) Comment ! Monsieur, vous avez déjeuné ?

ALPHONSE.

Oui, Madame, avant de partir, une tasse de lait.

MADAME DUMESNIL.

C'est comme ma fille, ce matin, à la ferme.

ALPHONSE, à part.

Comme sa fille ! Parbleu, celui-là est trop fort !

DUCOUDRAI.

Eh bien ! il n'y a pas de mal. (Bas à M. et à madame Dumesnil.) Ne vous en mêlez plus, car depuis une heure vous ne faites que des sottises.

M. DUMESNIL.

C'est bien possible; le manque d'habitude...

DUCOUDRAI.

Allons vite nous mettre à table.

M. et MADAME DUMESNIL, bas.

C'est fini, je n'ai plus faim.

DUCOUDRAI.

N'importe, venez toujours. (A Alphonse.) Mille pardons, mon jeune ami, de vous laisser ainsi ! ma filleule, qui a aussi déjeuné, voudra bien vous tenir compagnie.

CAMILLE.

Ah ! mon Dieu ! comment vous voulez...

DUCOUDRAI, bas à M. Dumesnil.

Comme ça, voyez-vous, ça n'a pas l'air d'une entrevue.

AIR du vaudeville *des Deux Matinées*.

Nous allons nous mettre à table,
Et nous revenons ici.

M. DUMESNIL, bas.

Oui, l'idée est admirable!
Quel bonheur qu'un tel ami!

MADAME DUMESNIL, bas.

Oui, c'est un moyen honnête.

M. DUMESNIL.

Quand nous perdons tous l'esprit,
Lui seul conserve la tête.

DUCOUDRAI.

Et surtout mon appétit.
Je conserve mon appétit.

ENSEMBLE.

Nous allons nous mettre à table,
Et nous revenons ici.
Oui, l'idée est admirable!
Quel bonheur qu'un tel ami!

(Ils entrent dans la salle à manger.)

SCÈNE X.

CAMILLE, ALPHONSE.

ALPHONSE, à part.

Allons, ils s'en vont, et ils nous laissent ensemble; c'était arrangé d'avance; jusqu'à présent, c'est ce qu'ils ont fait de mieux, car, au moins, je pourrai juger par moi-même.

CAMILLE, à part.

Ah! mon Dieu! que j'ai peur! qu'est-ce qu'il va me dire? je donnerais tout au monde pour que ce fût fini, et qu'il s'en allât.

ALPHONSE, de même.

Comment entamer l'entretien? c'est fort embarrassant.

CAMILLE, de même.

Il fera comme il voudra, mais ce n'est pas moi qui commencerai la conversation.

ALPHONSE, timidement à Camille, et après un moment de silence.

Il paraît, Mademoiselle, que... que vous déjeunez de bonne heure?

CAMILLE, de même.

Oui, Monsieur.

ALPHONSE.

Je m'en félicite, puisque cela me procure l'occasion...

CAMILLE.

Vous êtes bien honnête.

ALPHONSE.

L'occasion de causer un instant avec une personne qu'on dit aussi aimable que spirituelle.

CAMILLE, à part

Il ne me manquait plus que cela; si on lui a donné de ces idées-là, je ne dirai pas un mot.

ALPHONSE, à part.

Elle se tait! il me semble cependant que mon compliment méritait une réponse; essayons encore. (Haut.) D'après ce que j'ai pu voir, Mademoiselle, vous aimez beaucoup la peinture?

CAMILLE.

Non, Monsieur.

ALPHONSE.

Du moins, la musique?

CAMILLE.

Non, Monsieur. (A part.) Est-ce qu'il voudrait me faire chanter?

ALPHONSE.

On assure cependant que vous y excellez.

CAMILLE.

Non, Monsieur, au contraire.

ALPHONSE, à part.

Elle est plus franche que sa famille. (Haut.) Je vois que les soins intérieurs du ménage occupent vos instants; et vous vous plaisez beaucoup dans cette maison?

CAMILLE.

Oui, Monsieur.

AIR *des Maris ont tort.*

Je n'ai qu'un seul désir; j'espère
Y rester avec mon parrain,
Mes frères, mon père et ma mère.

ALPHONSE, à part.

Pour un prétendu, c'est divin;
Et grâce à l'agrément précoce
Que promet cet aveu civil,
Je vois qu'elle irait à la noce
Comme l'on part pour un exil.

CAMILLE, à la fin de ce couplet, cherche à s'en aller; mais au moment où elle s'aperçoit qu'Alphonse la regarde, elle lui dit:

Pardon, Monsieur, mais il me semble qu'on sort de table.

ALPHONSE.

Un mot encore, car je ne vous ai rien dit du motif qui m'amenait en ces lieux.

CAMILLE, à part.

Ah! mon Dieu! est-ce qu'il va me parler d'amour? et maman qui n'est pas là!

ALPHONSE.

Il est des projets qu'on aurait dû peut-être vous laisser ignorer; du moins, c'était mon désir; mais d'après ce que je viens d'entendre, je vois que vous les connaissez, et qu'ils n'ont pas votre aveu.

CAMILLE, qui l'a écouté à peine.

Moi, Monsieur!

ALPHONSE.

Du moins, j'ai cru le comprendre; je me reprocherais toute ma vie d'avoir pu vous causer un seul instant de chagrin; oui, Mademoiselle, (à part) car il faut bien la rassurer. (Haut, et cherchant à lui prendre la main.) Croyez que désormais mes intentions...

CAMILLE.

Hé bien! Monsieur, qu'est-ce que ça signifie? je vous prie de laisser ma main.

ALPHONSE.

Quoi! vous pourriez supposer?

CAMILLE.

Du tout, Monsieur, je ne suppose rien; mais je vous prie de croire que je ne suis point habituée à ces manières-là.

ALPHONSE, à part.

Allons, décidément c'est une petite sotte; je vais trouver monsieur le parrain et lui dire ce que

j'en pense; fiez-vous donc aux réputations de province, et épousez les demoiselles sur parole.

(Il salue Camille et entre dans la salle à gauche.)

SCÈNE XI.

CAMILLE, MADAME DUMESNIL, entrant par le fond.

MADAME DUMESNIL.

Hé bien ?

CAMILLE.

Ah! maman, que je suis contente de te voir! il me semblait qu'il y avait si longtemps... (lui prenant la main) mais te voilà, je me retrouve.

MADAME DUMESNIL.

Eh bien! ce jeune homme, il est parti ?

CAMILLE.

Grâce au ciel!

MADAME DUMESNIL.

Comment, grâce au ciel! et tu as l'air si heureux!

CAMILLE.

C'est que c'est fini; nous nous déplaisons tous deux, je l'espère du moins.

MADAME DUMESNIL.

C'est ce qui te trompe; tiens, le voilà qui parle avec mon mari et M. Ducoudrai; c'est sans doute pour faire la demande.

CAMILLE.

Ah! mon Dieu! tant pis; car je ne pourrai jamais l'aimer; d'abord il me fait peur, et rien que cette idée-là...

MADAME DUMESNIL.

Qu'est-ce que ça signifie, Mademoiselle ? qu'est-ce que c'est que de pareils enfantillages? taisez-vous : voici votre parrain qui sans doute nous apporte de bonnes nouvelles.

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENTS, DUCOUDRAI.

MADAME DUMESNIL.

Eh bien! parlez vite.

DUCOUDRAI, d'un air composé.

Eh bien! c'est manqué.

MADAME DUMESNIL.

Comment!

CAMILLE.

Il serait vrai!

DUCOUDRAI.

Il m'a chargé, en termes très-honnêtes, de vous exprimer tous ses regrets, de vous présenter ses excuses; enfin, il paraît que ce mariage ne lui convient pas, et il va partir dès que son cheval sera prêt.

MADAME DUMESNIL.

Quel coup de foudre!

CAMILLE, sautant de joie.

Ah! que je suis contente! Maman, je vais ôter ma belle robe, n'est-il pas vrai?

MADAME DUMESNIL.

Comme tu voudras, mon enfant.

CAMILLE, sortant.

Dieu, quel bonheur! ce ne sera pas long.

SCÈNE XIII.

MADAME DUMESNIL, M. DUMESNIL, DUCOUDRAI, puis BAPTISTE.

M. DUMESNIL, tenant une lettre à la main.

(A Ducoudrai.) Tiens, mon ami, puisque tu le veux absolument.

MADAME DUMESNIL.

Qu'est-ce donc?

M. DUMESNIL.

La réponse à M. de Géronville, que Ducoudrai m'a forcé d'écrire.

MADAME DUMESNIL.

Est-ce que vous acceptez?

DUCOUDRAI.

Oui, morbleu! pour montrer à ce monsieur qu'on peut se passer de lui. (Parcourant la lettre.) « Très-honoré de votre demande que j'accueille avec grand plaisir. » — C'est cela même. (Appelant.) Baptiste!

MADAME DUMESNIL.

Mais songez donc qu'en envoyant cette lettre, c'est une promesse sacrée, irrévocable.

DUCOUDRAI.

C'est ce qu'il faut; sans cela, vous ne vous décideriez jamais. (Achevant la lettre.) Fort bien, tu y as joint l'invitation pour venir passer la soirée?

MADAME DUMESNIL.

Comment! encore une entrevue?

DUCOUDRAI.

C'est moi qui l'ai voulu; pendant qu'on y est, voilà comme il faut mener les affaires; un gendre de perdu, un autre de retrouvé. (A Baptiste qui est entré un peu auparavant, lui remettant la lettre qu'il vient de cacheter.) Tiens, Baptiste, vite à cheval, et porte cette lettre à la ville, chez monsieur l'inspecteur général.

BAPTISTE.

M. de Géronville, je connais bien; mais dites-moi, monsieur Ducoudrai, est-ce bien vrai ce que l'on dit dans la maison, que mamzelle ne se marie plus?

DUCOUDRAI.

Rassure-toi, cette lettre est pour un autre mariage qui ne peut pas manquer.

BAPTISTE.

A la bonne heure ! je pars à l'instant. (Il va pour sortir et revient.) A propos, l'autre est là, qui demande à prendre congé de monsieur et de madame.

M. DUMESNIL.

L'autre ?

BAPTISTE.

Oui, celui qui n'épouse plus; il peut attendre, n'est-ce pas ?

M. DUMESNIL.

Au contraire, qu'il entre sur-le-champ; parce qu'il n'est pas notre gendre, il ne faut pas pour cela se quitter brouillés. (Baptiste introduit Alphonse et il sort.)

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENTS, ALPHONSE, la cravache à la main.

ALPHONSE, un peu embarrassé.

Monsieur, je ne voulais pas m'éloigner sans vous avoir exprimé, ainsi qu'à madame, combien je....

M. DUMESNIL, d'un air ouvert.

Tenez, mon cher Monsieur, point d'excuses; vous avez dû, ce matin, nous trouver bien ridicules.

ALPHONSE.

Comment, Monsieur ?

M. DUMESNIL.

Que voulez-vous ! cette idée de mariage, d'un gendre que nous ne connaissions pas, nous avait tous troublés, et nous n'étions plus nous-mêmes ; maintenant qu'il n'est plus question de rien, et que nous nous sommes expliqués, nous en agirons sans façon, sans cérémonie; ne voyez en nous que de bons voisins qui vous estiment, qui vous aiment et qui seront charmés de vous le prouver.

ALPHONSE, étonné.

Eh ! mais, quel changement ! ce langage franc et cordial. Monsieur... vous me voyez pénétré...

M. DUMESNIL.

Ce n'est pas cela que je vous demande; restez-vous à dîner avec nous ?

ALPHONSE.

Quoi, vous voulez...

DUCOUDRAI.

AIR : *Il me faudra quitter l'empire.*

Eh ! oui, morbleu ! c'est la règle commune,
On trinque ensemble, et l'on reste garçon.

M. DUMESNIL.

Oui, nous croirons qu'on nous garde rancune,
Si vous n'acceptez sans façon.

MADAME DUMESNIL.

Oui, sur-le-champ et sans façon.

ALPHONSE.

Ah ! dans ce cas je dois me rendre.

M. DUMESNIL.

A merveille ! je suis ravi...
(Lui serrant la main.)
Et si la main que vous m'offrez ainsi
N'est plus pour moi la main d'un gendre,
Que ce soit celle d'un ami,
Que ce soit la main d'un ami.

ALPHONSE, à part.

Ce sont vraiment d'excellentes gens.

M. DUMESNIL.

Et puis, mon cher voisin, vous nous aiderez de votre présence ; nous avons encore pour ce soir une autre entrevue.

ALPHONSE, souriant.

Ah ! une autre entrevue !

M. DUMESNIL, riant.

Oui, le fils de M. de Géronville, qui, en même temps que vous, s'était mis sur les rangs.

MADAME DUMESNIL.

Nous ne perdons pas de temps, n'est-ce pas ? que voulez-vous ! quand on a une fille à marier ; vous saurez cela un jour.

M. DUMESNIL.

Vous avez pu voir que nous n'étions pas très au fait ; moi, je n'y entends rien, ma femme perd la tête, au lieu que vous, qui êtes de sang-froid, et qui avez l'usage du monde, vous nous aiderez. Ah çà ! c'est arrangé, n'est-ce pas ?

ALPHONSE.

De tout mon cœur.

MADAME DUMESNIL.

Et quant à la pièce de terre que vous désirez, tout ce que vous voudrez, Monsieur, elle est à vous.

ALPHONSE.

Ah ! ce ne serait qu'autant qu'il vous conviendrait de la vendre, car je n'y tenais que parce que l'on m'a dit qu'elle faisait partie autrefois de la propriété de M. de Saint-Rambert, mon oncle.

DUCOUDRAI.

M. de Saint-Rambert ! Qu'est-ce que vous dites donc, jeune homme ? M. de Saint-Rambert, le capitaine de vaisseau ?

ALPHONSE.

Oui, Monsieur.

DUCOUDRAI.

C'était votre oncle ?

ALPHONSE.

Sans doute.

DUCOUDRAI.

Eh ! mais, c'était mon camarade de collége comment, vous êtes le neveu de ce pauvre Saint-Rambert ! un diable, un écervelé, un excellent cœur, qui m'a donné plus de tapes... il a dû vous parler de moi, Ducoudrai, Ducoudrai d'Épernay.

ALPHONSE.

M. Ducoudrai! oh! mais très-souvent; il vous aimait beaucoup.

DUCOUDRAI.

Et moi donc? mais où diable avais-je la tête? Luceval, Luceval, je disais aussi : je connais ce nom-là ; c'était sa sœur qui avait épousé un Luceval, avocat-général.

ALPHONSE.

Justement, mon père.

DUCOUDRAI.

Parbleu! je connais tout cela.

ALPHONSE.

Que je suis heureux! un ami de mon oncle.

M. et MADAME DUMESNIL.

C'est charmant! quelle rencontre!

DUCOUDRAI.

Un gaillard que j'ai vu pas plus haut que ça; eh bien! ce que c'est que de ne pas s'expliquer pourtant; concevez-vous? à la première vue, vous ne me plaisiez pas, oh! mais du tout.

ALPHONSE, souriant.

Eh! mais, franchement, ni vous non plus.

DUCOUDRAI, riant.

Vraiment! c'est très-drôle, d'anciens amis.

ALPHONSE.

Mais j'espère maintenant que nous nous verrons souvent avec mes bons voisins. (A Ducoudrai.) Vous êtes chasseur?

DUCOUDRAI.

Oui, le dimanche.

ALPHONSE.

J'ai six cents arpents de bois à votre disposition.

DUCOUDRAI, lui donnant une poignée de main.

Six cents arpents! c'est qu'il est très-aimable ce jeune homme-là.

ALPHONSE.

AIR de *Préville et Taconnet*.

D'excellent vin ma cave est bien fournie;
Venez souvent.

DUCOUDRAI.

Quel espoir m'est offert!

ALPHONSE.

Et j'ai de plus un homme de génie,
Un cuisinier élève de Robert.

DUCOUDRAI.

Un cuisinier élève de Robert!
C'est une existence de prince!
Dans son château je nous vois réunis;
Et quel bonheur, mes chers amis,
De nous aimer comme en province,
Et de dîner comme à Paris!

M. DUMESNIL.

Ce sera charmant! mais en attendant, chacun à ses affaires. (A Ducoudrai.) Car j'ai ma recette d'aujourd'hui, à laquelle tu vas m'aider. Ma femme a ses occupations de ménage. (A Alphonse.) Vous voyez que nous vous traitons en ami; et pour commencer, ne vous gênez plus avec nous : voilà des crayons, de la musique; faites un tour de jardin, prenez un livre, liberté tout entière; nous nous reverrons à dîner.

(Il sort avec madame Dumesnil et Ducoudrai.)

SCÈNE XV.

ALPHONSE, seul.

Ma foi, ce sont de braves gens; quelle simplicité! quelle bonhomie! on ne m'avait pas trompé sur leur compte, et moi, qui les avais trouvés sots et prétentieux; j'avais tort de les juger d'abord si sévèrement; ils ne sont pas brillants, (il prend un livre sur la table à droite) mais ce sera un voisinage très-agréable; et moi, qui suis seul, je les verrai souvent; car, après tout, ce n'est pas leur faute si leur fille est une petite sotte, sans tournure et sans grâce. (On entend Camille qui chante en dehors.) Eh! mais, c'est elle-même, elle a quitté sa belle robe; eh bien! elle n'en est pas plus mal pour cela, au contraire.

SCÈNE XVI.

ALPHONSE, CAMILLE.

CAMILLE, entre en sautant et chantant.

L'Amour
Un jour...

(Apercevant Luceval.) Ah! pardon, Monsieur.

ALPHONSE.

Je conçois, Mademoiselle, que ma présence doit vous étonner.

CAMILLE.

Nullement. Mon père m'a dit que vous vouliez bien nous traiter en voisins, et que vous restiez à dîner; c'est un beau trait, et cela prouve que vous n'avez pas de rancune.

ALPHONSE.

Moi, de la rancune! et de quoi?

CAMILLE, souriant.

De l'ennui que vous avez éprouvé ce matin; et je m'en veux, pour ma part, d'y avoir contribué.

ALPHONSE, un peu troublé.

Comment, Mademoiselle... (A part.) Maintenant qu'elle sait que je l'ai refusée, ma position est très-désagréable. (Haut.) Je vous prie de croire que des raisons, qui me sont personnelles...

CAMILLE, à part.

Ah! mon Dieu! le voilà comme j'étais ce matin, embarrassé, mal à son aise. (A Alphonse.) Rassurez-vous, Monsieur, et remettez-vous bien vite; je ne suis point fâchée, je ne vous en veux point, au contraire; et la preuve, c'est que je venais de

moi-même vous remercier, et vous tenir compagnie.

ALPHONSE.

De vous-même ?

CAMILLE.

Eh! oui, me voilà sûre que vous ne m'épouserez pas; alors je n'ai plus peur; d'ailleurs, mon parrain m'a dit que vous étiez son ami; et ses amis deviennent les nôtres : vous voilà donc de la maison. Mais que je ne vous dérange pas, Monsieur, continuez votre lecture; je venais chercher mon ouvrage.

(Elle s'approche de la petite table à gauche.)

ALPHONSE, la regardant pendant qu'elle arrange son fauteuil et qu'elle prend son ouvrage.

Il est de fait que ma présence ne lui impose plus du tout, (Camille est assise et travaille) et que la voilà aussi à son aise avec moi qu'avec une ancienne connaissance.

CAMILLE, levant les yeux, et le voyant debout devant elle.

Eh bien! Monsieur, vous ne lisez pas?

ALPHONSE.

Non, je n'en ai plus envie : d'ici au dîner, je n'ai rien à faire qu'à me promener; et si je ne vous gêne pas...

CAMILLE, à son ouvrage.

Moi! du tout, je travaille.

ALPHONSE, prenant une chaise et s'asseyant près d'elle, mais à une petite distance.

Tant mieux, car je serai enchanté de causer. (Après une pause.) Je vois, d'après ce que vous me disiez tout à l'heure, que l'entrevue de ce matin ne m'a pas été favorable.

CAMILLE.

Mais, Monsieur...

ALPHONSE.

Allons, parlez franchement, je ne vous ai pas plu.

CAMILLE, doucement.

Très-peu.

ALPHONSE.

C'est-à-dire pas du tout.

CAMILLE, baissant les yeux.

C'est vrai. (En souriant.) Vous voyez qu'il y avait de la sympathie.

ALPHONSE.

Je vois du moins que vous avez de la franchise; et en quoi vous ai-je déplu? Ce que je vous demande, c'est pour en profiter, c'est pour me corriger si c'est possible, et cela doit vous prouver...

CAMILLE.

Que vous avez un bon caractère, car la vérité ne vous fâche pas... Eh bien! Monsieur, vous aviez avec moi un ton de protection, un air de supériorité, bien légitime sans doute, mais qui m'humiliait infiniment. C'était presque me dire : « Voyez comme je suis grand et généreux; je suis » plus riche que vous, plus instruit, plus spiri» tuel, et cependant je vous fais la grâce de vous » épouser. »

ALPHONSE, s'approchant.

Quoi, Mademoiselle, vous aviez de pareilles idées?

CAMILLE.

Et comment ne pas les avoir? Vous ne savez pas ce que c'est que la situation d'une pauvre jeune personne à qui ses parents ont dit : « Soyez » aimable... soyez jolie... tenez-vous droite... » c'est un prétendu, donc vous devez l'aimer... » donc il doit vous plaire, car il est bien riche. » Ils n'ont jamais que cela à dire, et c'est là le terrible.

ALPHONSE.

Terrible! et en quoi?

CAMILLE.

Lorsqu'on est sans fortune, et qu'on épouse quelqu'un qui en a beaucoup, songez donc que de qualités il faut lui apporter en dot!

AIR de *la Robe et les Bottes.*

Que de vertus il a le droit d'attendre!
Et quels devoirs on s'impose à jamais!
Oui, par les soins, par l'amour le plus tendre,
Il faut payer tous ses bienfaits.
On lui doit de son existence
Le sacrifice généreux;
Et l'on est, par reconnaissance,
Obligé de le rendre heureux.

ALPHONSE, à part.

Eh mais! c'est très-bien raisonner.

CAMILLE.

Et, en revanche, qu'est-ce qui vous en revient? et qu'est-ce qu'on gagne à se marier? d'être appelée *madame* et de porter un cachemire. La belle avance!

ALPHONSE, souriant.

Là-dessus il y aurait bien des choses à vous répondre; mais en admettant que ce raisonnement soit juste pour vous, du moins ne l'est-il pas pour moi, qui suis tout seul, qui n'ai aucun lien qui m'attache au monde, et qui cherchais à me marier, pour trouver dans ma femme une compagne, une amie, et surtout une famille.

CAMILLE.

Quoi! Monsieur, vous avez perdu tous vos parents ?

ALPHONSE.

Hélas! oui, et depuis longtemps. Orphelin, j'ai été élevé par mon oncle, capitaine de vaisseau, qui avait plus de trente campagnes, et qui dernièrement est mort dans mes bras des suites de ses blessures. « Mon neveu, mon ami, m'a-t-il » dit, je te laisse ma fortune... une fortune ho» norable, car je ne l'ai acquise qu'aux dépens » des ennemis de l'état. »

CAMILLE.

C'était là un brave marin.

ALPHONSE.

« C'est peu de chose que la richesse, a-t-il » continué; mais avec elle on se procure l'indé- » pendance, et c'est beaucoup. Ne t'avise donc » pas de vendre ta liberté, soit en courant la car- » rière des places, soit en cherchant quelque » mariage opulent; choisis une bonne femme, » vis de tes rentes, élève tes enfants, et parle- » leur quelquefois de ton oncle. » Il m'a serré la main, et il est mort.

CAMILLE, émue.

Quel honnête homme! Moi, je l'aimais déjà.

ALPHONSE.

C'est alors que j'ai acheté dans ce pays le château de Luceval qui était en vente; mais quand je me suis vu seul dans ce domaine, au lieu d'éprouver le bonheur de la propriété, je trouvais que mes appartements étaient immenses; mon parc me semblait désert; je n'avais autour de moi que des domestiques, des gens indifférents; aucun sourire n'accueillait mon arrivée, car personne n'attendait mon retour ou ne s'était inquiété de mon absence.

CAMILLE, rapprochant son fauteuil d'Alphonse.

Pauvre jeune homme!

ALPHONSE.

AIR d'*Aristippe*.

Il faut, dit-on, dans la jeunesse,
Pour voir son destin embelli,
Faire le choix d'une maîtresse,
Et surtout le choix d'un ami.
Maîtresse, ami... je sens au fond de l'âme
Que par eux seuls je pourrais être heureux;
Et je voulais prendre une femme
Afin de les avoir tous deux.

CAMILLE, avec un peu d'attendrissement.

C'est donc pour cela, Monsieur, que vous vouliez vous marier? (Ils se lèvent tous deux gaiement.) Maintenant, vous n'en avez plus besoin, puisque vous trouverez ici des voisins et des amis.

ALPHONSE.

Oui, votre parrain me l'a dit: je serai celui de la maison; mais le vôtre?

CAMILLE.

Le mien aussi.

ALPHONSE.

Bien vrai?

CAMILLE.

Je dis toujours vrai, vous le savez.

ALPHONSE.

Je ne vous déplais donc plus autant?

CAMILLE.

Non, c'est fini. Et moi, Monsieur? car ce matin, j'en suis sûre, j'ai dû vous paraître bien gauche, bien maussade...

ALPHONSE, souriant.

Mais... un peu.

CAMILLE.

Ah! Monsieur, ça n'est pas bien... c'est une revanche; mais, grâce au ciel, tout est fini, et d'ici à longtemps, j'espère, il ne sera plus question de mariage.

ALPHONSE.

Hé bien! c'est ce qui vous trompe; et, comme votre ami, je dois vous prévenir qu'on attend ce soir un nouveau prétendu.

CAMILLE.

Ah! mon Dieu! que me dites-vous?... Voilà toute ma frayeur qui me reprend... encore une entrevue!

ALPHONSE.

Vraiment, oui... c'est un M. de Géronville.

CAMILLE.

Le fils de l'inspecteur! et c'est aujourd'hui même? J'étais si contente, si heureuse! Vous venez de troubler toute ma joie.

ALPHONSE.

Ce M. de Géronville vous déplaît donc beaucoup?

CAMILLE.

Je le connais à peine.

ALPHONSE.

Et son âge, sa tournure?

CAMILLE.

A peu près comme vous... pas si bien... Mais ce soir il faudra encore paraître en grande parure et en grande cérémonie; et puis, devant tout le monde, j'en suis sûre, on va encore vouloir me faire chanter mon grand air; c'est de rigueur.

ALPHONSE.

Hé bien! que craignez-vous?

CAMILLE.

C'est qu'il est très-difficile... Je le sais bien par cœur; mais c'est l'expression... Et cependant je voudrais bien ne pas paraître aussi ridicule que ce matin.

ALPHONSE.

Voulez-vous que je vous le fasse répéter?

CAMILLE.

Bien volontiers; tenez, voilà ma harpe.

ALPHONSE.

Avez-vous la musique?

CAMILLE.

La voilà. Vous me reprendrez si ça ne va pas bien.

(Alphonse va prendre la harpe et la met en place; Camille s'assied, Alphonse prend la musique et se place à côté d'elle.)

Air : *Viens, viens, viens* (de M. Amédée de Beauplan).

(Après la ritournelle de harpe.)

ALPHONSE.

Ah ! c'est bien, c'est très-bien,
Allons, du courage ;
Ah ! c'est bien, c'est très-bien,
Quel bonheur est le mien !

CAMILLE, chantant.

« Prêt à quitter la beauté qui l'engage,
« Un troubadour, fier de son doux servage,
» De son amour lui demandait un gage...

ALPHONSE.

Moi, j'appuierais sur cette phrase-là,
La, la, la, la, la, la,
Tra, la, la, la, la, la.

CAMILLE.

» Lors détachant sa modeste ceinture,
» En rougissant, la jeune et belle Irma...

ALPHONSE.

Tra, la, la, la, la, la,
Tra, la, la, la, la, la.

CAMILLE.

» Du chevalier tendre et galant
» Décora la brillante armure. »

ENSEMBLE.

La, la, la, la, la, la,
La, la, la, la, la, la.
C'est charmant ! c'est charmant !

CAMILLE.

Cet air-là doit plaire.

ALPHONSE.

Quelle voix légère !
C'est beaucoup mieux, vraiment.

DEUXIÈME COUPLET.

ALPHONSE, chantant.

» Des chevaliers alors le vrai modèle
» Lui répondit : « Rassure-toi, ma belle ;
» Jusqu'au trépas je te serai fidèle. »

CAMILLE.

Appuyez bien sur cette phrase-là.
Tra, la, la, la, la, la,
Tra, la, la, la, la, la.

ALPHONSE.

» Si je brûlais d'une flamme nouvelle...

CAMILLE.

Vous vous trompez, je crois, ce n'est pas ça,
Tra, la, la, la, la, la,
Tra, la, la, la, la, la.

ENSEMBLE.

» Toujours, toujours
» Mêmes amours ;
» Je te serai toujours fidèle. »

ALPHONSE.

Ah ! c'est fort bien, Mademoiselle.

ENSEMBLE.

La, la, la, la, la, la,
La, la, la, la, la, la.

ENSEMBLE.

C'est charmant, c'est charmant !
Cet air-là doit plaire.
Quelle voix légère !
C'est charmant ! c'est charmant !
C'est beaucoup mieux, vraiment.

SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENTS, DUCOUDRAI.

DUCOUDRAI.

Eh bien ! jeunes gens, qu'est-ce que vous faites donc ?

CAMILLE.

Là... mon parrain qui vient nous déranger au plus beau moment... car monsieur, qui faisait le modeste, est excellent musicien.

ALPHONSE, remettant la harpe de côté.

C'est plutôt mademoiselle qui chante à merveille.

DUCOUDRAI, à Camille.

Il s'agit bien de chansons ! Ta mère te demande pour l'aider à préparer son dessert ; et puis on a besoin de ton avis pour placer l'orchestre.

ALPHONSE.

Comment, est-ce qu'il y aurait un bal ?

DUCOUDRAI.

Oui, un bal de famille.

CAMILLE.

Ah ! mon Dieu ! (A Alphonse.) De crainte qu'on ne m'invite pour la première contredanse, je dirai que je suis priée par vous, n'est-il pas vrai ? c'est un service d'ami.

ALPHONSE.

Oui, sans doute.

CAMILLE.

Parce qu'avec vous je n'ai pas peur, maintenant surtout que nous nous connaissons si bien. Adieu, mon parrain ; adieu, monsieur Alphonse ; je vais arranger le dessert, et puis après, j'irai reprendre ma belle robe. Est-ce ennuyeux !

ALPHONSE.

Vous êtes si bien ainsi !

(Camille sort.)

SCÈNE XVIII.

DUCOUDRAI, ALPHONSE.

DUCOUDRAI.

Ah çà ! il me semble que maintenant vous êtes les meilleurs amis du monde.

ALPHONSE, la suivant des yeux.

Grâce au ciel, car, en honneur, elle est charmante.

DUCOUDRAI, froidement.

Oui, pas mal ; elle est assez gentille, ma petite filleule.

ALPHONSE, avec chaleur.

Assez gentille ! La physionomie la plus piquante et la plus spirituelle, un œil vif et malin ; et puis elle cause à merveille.

DUCOUDRAI, froidement.

Oui, oui... elle n'est pas bête.

ALPHONSE, vivement.

C'est-à-dire, la conversation la plus aimable et la plus amusante : de la gaieté, de la finesse; et puis, mieux que cela encore, il y a là des qualités solides.

DUCOUDRAI, avec indifférence.

Oui, c'est une assez bonne enfant.

ALPHONSE, plus vivement.

Vous appelez ainsi la réunion des sentiments les plus nobles et les plus généreux... de la bonté, de la franchise, de la sensibilité; c'est un ange.

DUCOUDRAI.

Ah çà! dites donc, mon jeune ami, comme vous prenez feu! Il me semble que depuis ce matin il y a du changement.

ALPHONSE.

Écoutez, monsieur Ducoudrai, vous étiez l'ami de mon oncle, vous êtes le mien.

DUCOUDRAI.

Oui, sans doute.

ALPHONSE.

Eh bien! promettez-moi d'abord de ne pas vous moquer de moi, ensuite de me servir.

DUCOUDRAI.

Et en quoi ?

ALPHONSE.

Je vais passer à vos yeux pour un fou, pour un étourdi, pour une girouette, si vous voulez, ça m'est égal; quand il s'agit du bonheur, on ne pense plus à l'amour-propre : je trouve Camille charmante, j'en suis amoureux, c'est la femme qu'il me faut, et je vous prie de la redemander pour moi à son père.

DUCOUDRAI.

La redemander! derechef! et en réitérant?

ALPHONSE.

Oui.

DUCOUDRAI.

Ça n'est plus possible, elle est promise et accordée à un autre; il y a deux heures que la lettre est envoyée.

ALPHONSE.

Eh bien! on rompra avec cet autre, comme j'ai rompu ce matin avec vous.

DUCOUDRAI.

La famille ne le voudra pas.

ALPHONSE.

Et pourquoi ?

DUCOUDRAI.

Parce que ce refus entraînerait les conséquences les plus graves, peut-être même la ruine de ce pauvre Dumesnil, qui n'a d'autre fortune que sa place de dix mille francs dans l'enregistrement; et la colère de l'inspecteur général peut la lui faire perdre d'un moment à l'autre. Savez-vous ce que c'est, jeune homme, qu'un inspecteur général outragé ?

ALPHONSE.

Non, morbleu; mais je sais bien que s'il n'y a pas d'autre obstacle, je vous invite d'avance à la noce, dans mon château de Luceval. Je cours trouver M. et madame Dumesnil, et je sais le moyen de les décider.

DUCOUDRAI.

Quel est-il ?

ALPHONSE.

Un moyen victorieux, auquel rien ne résiste, pas même les inspecteurs généraux. Adieu, adieu, mon cher Ducoudrai; je vous aime, je vous remercie.

DUCOUDRAI.

Il n'y a pas de quoi.

ALPHONSE.

C'est égal; je reviens dans l'instant.

(Il entre dans la salle à gauche.)

SCÈNE XIX.

DUCOUDRAI, seul; CAMILLE, M. DUMESNIL.

DUCOUDRAI, seul.

A-t-on idée d'un amour pareil? Quand on la lui offrait, il la refuse; et depuis qu'elle est la femme d'un autre, il l'adore. Il me semble que de mon temps on n'était pas comme cela; on raisonnait ses extravagances.

(M. Dumesnil et Camille entrent ensemble; Camille porte une assiette de fraises en pyramide.)

CAMILLE.

Mais, mon papa, ne vous donnez pas la peine; je vais écrire les cartes.

DUMESNIL.

Eh! non, morbleu! tu ne peux pas tout faire, et j'aurai fini dans l'instant.

(Il se met à la table à droite et écrit des cartes.)

CAMILLE.

A la bonne heure, d'autant que j'ai encore mon sucre à râper. (Elle dépose l'assiette de fraises sur la petite table à gauche.) Dieu, la belle pyramide! pourvu qu'elle ne renverse pas.

DUCOUDRAI, debout entre Camille et M. Dumesnil.

Ah! ah! la femme de ménage qui s'occupe de son dessert.

CAMILLE.

Tiens, c'est vous, mon parrain! Où est donc M. Alphonse?

DUCOUDRAI.

Il est allé trouver ta mère, et je crois qu'en ce moment il s'occupe de toi.

CAMILLE.

De moi?

DUCOUDRAI.

Oui, (la prenant à part et à voix basse) et pour qu'il

n'y ait pas encore de malentendu, dis-moi un peu, Camille, car je suis ton parrain, et tu dois tout me dire...

CAMILLE.

Oui, mon parrain.

DUCOUDRAI.

As-tu toujours autant d'antipathie pour M. de Luceval?

CAMILLE, baissant les yeux.

Mais... il me déplaisait ce matin.

DUCOUDRAI.

Et maintenant?

CAMILLE.

C'est l'autre, celui... qui va arriver.

DUCOUDRAI.

Et comment ça se fait-il?

CAMILLE.

Je n'en sais rien, c'est peut-être attaché au titre de prétendu.

DUCOUDRAI.

C'est juste. Mais sous prétexte que M. de Luceval n'est plus ton prétendu, est-ce que par hasard... là... au fond du cœur, tu ne l'aimerais pas un peu?

(Pendant ce temps, Alphonse est rentré et reste au fond; M. Dumesnil, qui achève d'écrire ses cartes et qui a entendu les derniers mots, se lève de table et dit à part:)

DUMESNIL.

Hein! qu'est-ce que cela signifie?

CAMILLE.

Je n'en sais rien, mon parrain; quand ça viendra je vous le dirai. Pourquoi me demandez-vous cela?

DUCOUDRAI.

C'est que lui, de son côté, il t'aime, il t'adore à en perdre la tête.

M. DUMESNIL, à part.

Tant pis, morbleu! car voilà ce que je n'entends pas.

CAMILLE, à Ducoudrai.

Quoi! vraiment?

DUCOUDRAI.

Cela t'étonne?

CAMILLE, avec joie.

Oui.

DUCOUDRAI.

Et cela te fait peine?

CAMILLE.

Non, au contraire.

ALPHONSE, courant à Ducoudrai.

Dieu! que viens-je d'entendre!

CAMILLE.

Comment! Monsieur, vous étiez là! Ah! que vous m'avez fait peur!

ALPHONSE.

Rassurez-vous, je quitte votre mère, qui me pardonne, qui me rend son amitié et le titre de gendre.

DUMESNIL, froidement.

Ma femme a eu tort, car elle doit savoir que maintenant cette alliance n'est plus possible.

CAMILLE.

O ciel!

ALPHONSE.

Je conçois, j'ai prévu les objections que vous alliez me faire, un autre a votre parole, et en cas de rupture, son ressentiment peut vous enlever votre place; mais en épousant votre fille, ma fortune devient la vôtre, et j'acquiers le droit de la partager avec vous.

CAMILLE.

Ah! maintenant, mon parrain, je l'aime tout à fait. (Avec joie, à M. Dumesnil.) Eh bien! mon père?

DUMESNIL.

J'en suis désolé, mon enfant; mais je ne puis accepter.

AIR: *Connaissez mieux le grand Eugène.*

Pour tenir toujours ma promesse
Je suis connu depuis longtemps;
Et je préfère à la richesse
L'estime des honnêtes gens.
Oui, peu m'importe une disgrâce
Lorsque mes serments sont tenus:
On peut toujours retrouver une place,
L'honneur perdu ne se retrouve plus.

ALPHONSE.

Quoi! Monsieur, l'engagement que vous avez pris avec M. de Géronville?...

M. DUMESNIL.

Est sacré pour moi, et rien ne peut le rompre, par la même raison que pour vous, ce matin, j'aurais refusé les plus beaux partis de France.

CAMILLE.

Ah! mon Dieu! que je suis malheureuse!

ALPHONSE.

O ciel! elle pleure... vous le voyez, et vous ne vous laissez pas fléchir; mon ami, monsieur Ducoudrai, je vous en supplie, parlez pour moi.

CAMILLE.

Eh! oui, mon parrain, vous restez là sans rien dire, et cependant ça vous regarde aussi, car je suis votre filleule.

DUCOUDRAI.

C'est vrai, morbleu! et je me fâcherai aussi à mon tour.

M. DUMESNIL.

Ça ne servira à rien, car je n'ai pas l'habitude de transiger avec mes devoirs, et je sais ce qui me reste à faire. Camille, allez trouver votre mère. (Camille et Ducoudrai se retirent vers le fond à droite: M. Dumesnil s'approche d'Alphonse.) Et quant à vous, Monsieur, je vous avais invité à passer la

soirée avec nous; mais d'après ce qui arrive, vous sentez que cela n'est plus possible, et je vous prierai même, jusqu'au mariage de ma fille, de vouloir bien suspendre vos visites.

ALPHONSE.

O ciel! ne plus la voir!

CAMILLE.

Ah! je ne pourrai jamais m'y habituer.

ALPHONSE, désolé, à Dumesnil.

Monsieur, rappelez-vous que vous m'avez réduit au désespoir.

M. DUMESNIL, lui prenant la main.

C'est malgré moi, malgré moi, Monsieur; car maintenant vous devez me connaître, vous devez savoir... (Bas.) Allons, mon ami, vous, qui êtes homme, ayez de la force, du courage; ayez-en pour nous trois: (lui montrant Camille qui pleure) car vous voyez que cette enfant se désole.

DUCOUDRAI, avec colère.

Aussi c'est ta faute.

M. DUMESNIL.

Et toi, au lieu de me chercher querelle, reste avec lui; (montrant Alphonse) tâche de le soutenir, de le consoler, car je crois qu'ils me feront perdre la tête.

ALPHONSE.

Ah! que je suis malheureux!

M. DUMESNIL, allant à sa fille qu'il veut emmener.

Viens, viens, ma fille.

ALPHONSE, retenu par Ducoudrai.

Adieu, adieu, Camille.

CAMILLE.

Adieu, monsieur Alphonse.

ALPHONSE.

Ah! je l'aimerai toujours.

CAMILLE, en pleurs, sortant avec son père.

Et moi aussi.

SCÈNE XX.

ALPHONSE, DUCOUDRAI.

ALPHONSE, se promenant avec agitation.

Je ne puis en revenir encore; a-t-on jamais vu une pareille tyrannie? C'est un cœur inflexible, c'est un père dénaturé, c'est... (se reprenant) c'est un honnête homme au fond, je ne puis dire le contraire; et moi qui, ce matin, le regardais comme un bon homme, comme un homme faible et sans caractère.

DUCOUDRAI.

Ah! bien oui; dès qu'il s'agit de l'honneur, c'est un obstiné: je vous en avais prévenu; et il tient surtout à sa parole avec un entêtement qui n'est plus d'usage.

ALPHONSE.

Ah! il y met de l'obstination; hé bien! et mo aussi, et nous verrons.

DUCOUDRAI.

Que voulez-vous faire?

ALPHONSE, avec désordre.

Je n'en sais rien; mais je ne peux pas vivre sans Camille: ça m'est impossible; et décidément je vais trouver M. de Géronville et me couper la gorge avec lui.

DUCOUDRAI.

Jeune homme, y pensez-vous?

ALPHONSE.

Oui, morbleu! c'est le seul moyen raisonnable; et je vais lui écrire: c'est vous qui serez mon témoin.

(Il s'assied à la table.)

DUCOUDRAI.

Il ne manquait plus que cela, nous voilà bien; et vous croyez que je souffrirai... Holà! quelqu'un! (Baptiste paraît.) C'est Baptiste; d'où lui vient cette mine effrayée?

SCÈNE XXI.

LES PRÉCÉDENTS, BAPTISTE, pâle et défait.

BAPTISTE.

Vous voyez, Monsieur, l'effet des passions.

DUCOUDRAI.

Qu'est-ce que ça signifie?

BAPTISTE.

Que je suis un malheureux qui ai mérité d'être chassé, si vous ne daignez pas parler pour moi, d'autant qu'il y a de votre faute.

DUCOUDRAI.

De ma faute?

BAPTISTE.

Oui, Monsieur; vous saurez qu'en bon serviteur je m'étais fait depuis longtemps une promesse... c'était de me griser le jour où le mariage de mademoiselle serait décidé; car c'est la première fois de ma vie; et si l'on m'y rattrape... (Pendant ce temps Alphonse est à la table où il a écrit et déchiré deux billets.)

DUCOUDRAI.

Eh bien! achève... tu viens de boire?

BAPTISTE.

Non, Monsieur, je viens de dormir; mais c'est l'instant du réveil, quand je me suis dit: « Baptiste, tu avais une commission d'où dépendait le mariage de ta maîtresse; cette commission, qui est-ce qui l'a faite? »

ALPHONSE, se levant et écoutant.

Grand Dieu!

BAPTISTE.

« Tu avais une lettre pour M. de Géronville; » qu'est-ce qu'elle est devenue? »

ALPHONSE.

O ciel! tu l'aurais perdue!

BAPTISTE.

Non, Monsieur.

DUCOUDRAI.

Tu ne l'as point portée?

BAPTISTE, tombant à genoux.

Non, Monsieur, pardonnez-moi : la voilà.

ALPHONSE, lui sautant au cou pendant que Ducoudrai lui prend la main.

Ah! tu es notre sauveur, mon ami, mon cher Baptiste; je te dois la vie.

BAPTISTE.

Parce que je me suis grisé?

ALPHONSE.

Tiens, voilà de l'argent, voilà ma bourse, voilà de quoi boire.

BAPTISTE.

Non, non, Monsieur, j'en ai assez comme cela.

ALPHONSE, appelant au fond.

Mon beau-père! ma belle-mère! toute la famille!

SCÈNE XXII.

LES PRÉCÉDENTS; M. DUMESNIL, entrant par la droite; MADAME DUMESNIL, par le fond; CAMILLE, par la gauche.

CAMILLE.

Ah! mon Dieu! qu'y a-t-il donc?

ALPHONSE.

Ce qu'il y a? Si vous saviez... quel bonheur! Camille, voulez-vous être ma femme?

CAMILLE.

Si je le veux!...

ALPHONSE, à M. Dumesnil.

Eh bien! rien ne peut plus s'y opposer : nous avons la lettre de l'inspecteur.

M. DUMESNIL.

Il a répondu?

ALPHONSE.

Non, il ne l'a pas reçue.

DUCOUDRAI.

Baptiste ne l'avait pas portée.

BAPTISTE, le tirant par son habit.

Ne dites donc pas cela à monsieur.

MADAME DUMESNIL.

Il serait vrai? ce cher Baptiste! Nous reconnaîtrons cela.

CAMILLE.

Va, je ne l'oublierai jamais.

BAPTISTE.

Et moi qui craignais d'être grondé. (A Camille.) Dès que ça vous est agréable, Mamzelle, j'aurais voulu en boire davantage; mais ça n'était pas possible.

DUCOUDRAI, déchirant la lettre qu'il tient.

A merveille. Nous allons en écrire une autre bien honnête et bien respectueuse.

CAMILLE.

Par laquelle nous refusons.

MADAME DUMESNIL.

Et par laquelle nous annonçons que ma fille Camille...

DUCOUDRAI.

Épouse M. Alphonse de Luceval.

CAMILLE.

Ah! ce n'est pas sans peine.

CHOEUR.

AIR : *Par l'amitié* (de LA MANSARDE).

Toujours unis,
Toujours amis,
Passons ici notre existence;
Que tout chagrin soit oublié
Entre l'amour et l'amitié.

CAMILLE, au public.

AIR de *la Sentinelle*.

Cette entrevue, où je tremblais d'abord,
Doit vous prouver qu'en toute circonstance,
En mariage, et même ailleurs encor,
On ne saurait avoir trop d'indulgence.
Quoiqu'ici vous connaissiez tous
Les défauts de la prétendue,
Montrez-vous complaisants et doux,
Et n'en restez pas avec nous
A cette première entrevue.

CHOEUR.

Toujours unis,
Toujours amis,
Passons ici notre existence;
Que tout chagrin soit oublié
Entre l'amour et l'amitié.





LES MANTEAUX,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES,

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase dramatique, le 20 février 1826.

En société avec MM. Varner et Dupin.

Personnages.

BLUM, garçon tailleur.
MADEMOISELLE BRIGITTE, sa prétendue, couturière.
PLEFEL, intendant d'un riche seigneur.
MAURICE, soldat aux gardes, et amant de Louisa.
LOUISA, pupille de Plefel.

La scène se passe dans une ville d'Allemagne.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une chambre assez simplement meublée; une petite porte au fond, un peu à droite. A la gauche de l'acteur, sur le second plan, une autre petite porte. Sur le devant, une table avec du fil, des ciseaux, et autres différentes choses à l'usage d'une couturière.

SCÈNE PREMIÈRE.

PLEFEL, LOUISA; ils entrent par la porte du fond.

PLEFEL.

Oui, mademoiselle Louisa, oui, ma chère pupille, voici désormais votre appartement. Monseigneur, dont je suis l'intendant, m'a permis de vous loger dans cet hôtel, et de vous donner au cinquième cette jolie petite chambre en garni, qui est vacante depuis hier.

LOUISA.

Ah! et pourquoi?... comme c'est triste! je vais m'ennuyer ici.

PLEFEL.

Pendant quelque temps; mais bientôt vous allez être ma femme; je ne vous quitterai plus; nous ne ferons qu'un.

LOUISA.

Tant pis; quand je suis seule, je m'ennuie. Pourquoi m'avoir fait quitter la maison de M. Kaufmann, mon parrain, où c'était si gai et si amusant, et où il venait tant de monde?

PLEFEL.

Parce que M. Kaufmann, qui est le premier traiteur de cette résidence, reçoit chez lui la ville et la cour, des militaires surtout, et je connais les militaires allemands.

AIR du vaudeville de *l'Homme vert.*

Lorsque l'Allemand est à table,
Aux belles il ne pense pas;
Mais il devient plus redoutable,
Dès que vient la fin du repas.
L'amour chez lui ne songe à naître
Que quand la bouteille a vécu;
Et l'un ne commence à paraître
Que lorsque l'autre a disparu.

On m'a d'ailleurs parlé d'un certain M. Maurice, soldat aux gardes.

LOUISA.

Ah! et pourquoi?

PLEFEL, à part.

Ah! et pourquoi?... elle n'a jamais que cette question à faire. (Haut.) Il y a ensuite d'autres motifs, inutiles à vous expliquer; car ce soir, chez votre parrain, il doit se passer des choses...

LOUISA.

Ah!

PLEFEL.

Que vous n'avez pas besoin de savoir.

LOUISA.

Vous me dites toujours cela, depuis quelque temps, et vous avez surtout un air sombre et mystérieux...

PLEFEL.

Voulez-vous bien vous taire, et ne pas répéter



BLUM.

C'EST FAIT DE MOI

de pareils propos! Je vous ordonne, au contraire, de dire à tout le monde que je suis gai, très-gai. Adieu. Je ne viendrai peut-être pas vous voir ce soir, parce que j'attends chez moi quelques amis à qui j'ai donné rendez-vous. Enfermez-vous ici, et n'en sortez pas.

LOUISA.

Ne pas sortir de cette chambre! (Elle aperçoit le fil et les ciseaux qui sont sur la table à gauche.) Mais elle est encore habitée, car je vois là, sur cette table, des ciseaux et du fil.

PLEFEL.

Comment, mademoiselle Brigitte est encore ici!... une petite couturière à qui j'ai donné congé depuis un mois... elle devait s'en aller hier matin... Péters, le portier, m'avait même assuré qu'elle était partie... et il m'a trompé.

AIR : *Un homme pour faire un tableau.*

Oser tromper un intendant!
Ah! c'est aussi par trop d'audace!
Dans l'hôtel, d'un œil indulgent,
Je vois souvent ce qui se passe.
A l'erreur, au tort le plus grand,
J'ai pu pardonner... et pour causes;
Mais attraper un intendant,
C'est renverser l'ordre des choses.

LOUISA.

Ah! et pourquoi?

PLEFEL.

Pourquoi? parce que je veux être obéi, et je vais renvoyer à l'instant même mademoiselle Brigitte, et de plus Péters, le portier.

LOUISA.

Quoi! vous voulez sans pitié?...

PLEFEL.

Est-ce que je ne suis pas intendant; intendant de monseigneur, et comme tel responsable?

LOUISA.

Et l'humanité!

PLEFEL.

Les loyers d'abord, l'humanité après, si cela se peut sans se gêner : voilà les principes d'un intendant. Et cette chambre qui ce soir devait être vacante! (A part.) Ah! mon Dieu! c'est ce qu'il nous faut. (Haut.) Je change d'idée. Pour ce soir vous prendrez mon appartement, parce que celui-ci... (A part.) est plus convenable pour notre conférence... au cinquième... sous les mansardes... deux sorties... deux escaliers... impossible qu'on puisse nous surprendre. Je vais prévenir ces messieurs.

LOUISA.

Hé bien! qu'avez-vous donc encore? voilà votre air de mystère qui vous reprend.

PLEFEL.

Moi, du tout. Voyez cette petite sotte avec ses remarques!

AIR : *Dieu tout puissant, par qui le comestible.*

Écoutez bien; c'est Brigitte, je pense.

LOUISA.

Il m'a semblé qu'on montait l'escalier.

PLEFEL.

Tant mieux, morbleu!

LOUISA.

Mais faites donc silence!
Je crois près d'elle entendre un cavalier.

PLEFEL.

Un cavalier! hâtons-nous de descendre,
Envoyons-leur un fondé de pouvoir;
Comme intendant je suis là s'il faut prendre;
(Montrant son épaule.)
J'ai mon huissier dès qu'il faut recevoir.

ENSEMBLE.

Éloignons-nous, car je crois que c'est elle,
Et descendons par { mon / votre } autre escalier.
{ Je / Il } n'aime point affliger une belle,
Alors qu'elle est près d'un preux chevalier.
(Ils sortent par la porte à gauche.)

SCÈNE II.

BRIGITTE, BLUM : ils entrent par la porte du fond. Blum a une veste, et par-dessus un manteau qu'il dépose en entrant. Sous son bras est un paquet enveloppé dans de la serge verte.

BRIGITTE, tenant un panier à son bras.

Oui, Monsieur, j'étais chez ce bon Péters, le portier, à parler de vous. Venir aussi tard! Depuis cinq ans, c'est la première fois! Mais je me disais bien que cet amour-là ne durerait pas.

BLUM.

Vous êtes fâchée contre moi, mademoiselle Brigitte! mais quand vous saurez...

BRIGITTE.

Je le devine. Vous vous disiez : « Je n'ai pas » besoin de me presser. Je suis sûr que mademoi» selle Brigitte est là à m'attendre; parce qu'une » couturière en chambre, c'est sage et sédentaire, » ça n'est pas comme les garçons tailleurs. » Oui, Monsieur, dans votre état vous voyez tant de monde!

AIR de *Oui et Non.*

Obligé de porter vos pas
Chez des gens de mœurs fort légères,
En leur prenant mesure, hélas!
Vous prenez souvent leurs manières;
Et de plus d'un jeune élégant
Adoptant ainsi la méthode,
Monsieur Blum s'est fait inconstant
Afin de se mettre à la mode.

Et je remarque que depuis quatre ou cinq jours, surtout, vous devenez très-léger.

BLUM.

Moi! un Allemand!

BRIGITTE.

Oui; mais il y a chez votre maître des garçons

tailleurs français. Ce sont ceux-là qui vous perdront... Surtout depuis qu'on a établi dans cette résidence un magasin de modes à l'instar de ceux de Paris.. et l'autre jour, quand vous me donniez le bras, vous avez salué une des demoiselles de comptoir.

BLUM.

C'est par honnêteté. Vous savez que je salue toujours tout le monde. Pouvez-vous avoir des idées pareilles? Moi qui vous aime depuis cinq ans, et qui attends de jour en jour l'instant de nous marier !

BRIGITTE.

Oui, mais on se lasse d'attendre.

BLUM.

Est-ce que vous vous lassez, mademoiselle Brigitte ?

BRIGITTE.

Je ne dis pas cela pour moi; mais pour vous, monsieur Blum. Nous ne devions nous marier que quand nous aurions des économies. Et loin de cela nous avons des dettes; témoin mon terme, qui n'est pas payé; et sans M. Péters, le portier, qui, en l'absence de l'intendant, a bien voulu me laisser quelques jours de plus...

BLUM.

Sans doute; il faut de l'argent pour entrer en ménage, pour s'établir; et puis, quand nous serons mariés tous les deux, peut-être que nous deviendrons trois, quatre, cinq; qui sait? on ne peut pas prévoir. Il ne faut pas rougir pour cela, mademoiselle Brigitte; parce que c'est tout naturel, et que tout est possible dans l'ordre des choses.

BRIGITTE.

Je ne rougis pas, monsieur Blum. Mais je réfléchis, et je me dis :

AIR : *Voilà huit ans qu'en ce village* (de LÉOCADIE).

Avant d' former cet hyménée,
Nous prétendions, en bons parents,
Fixer d'abord la destinée
De notre... ou bien de nos enfants,
Oui, le destin de nos enfants.
Matin et soir tenant l'aiguille,
Voilà pourtant cinq ans et plus
Que nous songeons à not' famille,
Et voilà cinq ans de perdus;
Tout en songeant à not' famille...
Oui, voilà cinq ans de perdus.

BLUM.

Hélas! oui; et ces années-là, mademoiselle Brigitte, ça ne se retrouve plus. Je me rappelle encore la première fois que je vous vis dans ce bal champêtre; j'avais vingt ans, et vous en aviez quinze. Quel gaillard je faisais! Comme je dansais deux fois plus vite que le violon; et un pied plus haut que les autres! On ne voyait que moi. Et vous donc?...

Même air.

Que vous étiez gentille et leste!
Quell' grâce, quel joli minois!
Votre taille souple et modeste
Aurait tenu dans mes dix doigts.
J' croyais voir la rose nouvelle.
Quell' fraîcheur! quels traits ingénus!
Vous êtes toujours fraîche et belle;
Mais voilà cinq ans de perdus.

Aussi, j'ai pris un parti désespéré, et je suis venu pour vous le proposer.

BRIGITTE.

Ah ! mon Dieu!

BLUM.

Ne vous effrayez pas; voilà ce dont il s'agit. Il y a une vingtaine de jours, un monsieur que je ne connais point vint me trouver, non pas chez mon maître, mais dans ma chambre, où je travaille, et me demanda si, dans douze jours, je pourrais lui livrer douze manteaux bien confectionnés. Vous savez comme je couds vite, surtout quand je pense à vous. Je lui donnai ma parole; il m'apporta une pièce d'étoffe toute particulière, et comme je n'en avais pas encore vu; je me mets donc à l'ouvrage.

BRIGITTE.

Et vous faites les douze manteaux?

BLUM.

Mieux que cela, j'en fais treize, un de plus... rien qu'avec les morceaux... tout cela dépend de la coupe... ils n'y auront rien perdu, car ils ne s'en apercevront seulement pas; et moi j'y aurai gagné un vêtement bien chaud pour cet hiver.

BRIGITTE.

Mais ce n'est pas bien, monsieur Blum. Vous qui ne feriez tort à personne d'un denier.

BLUM.

Pour de l'argent! non, sans doute, je n'y toucherais pas; mais du drap, c'est bien différent. C'est l'usage chez les tailleurs; chaque corporation a ses priviléges; voyez les gens d'affaires, les marchands, les cuisinières; ce sont des grâces d'état; et la preuve, c'est que la pratique dont je vous parlais a été enchantée, et m'a donné, pour la façon des douze manteaux, douze frédérics.

BRIGITTE.

Vraiment!

BLUM, les lui donnant.

Oui, Mademoiselle, les voilà; ce n'est pas grand' chose; mais j'ai idée que nous ne serons jamais plus riches qu'en ce moment; et si vous vouliez...

BRIGITTE.

Eh bien?

BLUM.

Eh bien! nous irions nous marier dès ce soir...

BRIGITTE.

Comment! monsieur Blum, vous voudriez, comme ça à l'improviste, et sans réfléchir ?...

BLUM.

Ma foi, oui. Un coup de tête. Il n'y a que cela pour en finir.

AIR : *Le Luth galant.*

Luttant jadis contre l'adversité,
Nous souffrions chacun de not' côté.

BRIGITTE.

Mais tous deux n'ayant rien, pour l'avenir je tremble.

BLUM.

Moi, je vois sans frayeur
L'hymen qui nous rassemble.
Si nous somm's malheureux, nous le serons ensemble.

BRIGITTE.

C'est presque du bonheur.

Mais il faudrait passer à la paroisse, prévenir le ministre, avertir des témoins.

BLUM.

Je vais m'en occuper. (On entend frapper à la porte du fond.) Qui frappe là ?

BRIGITTE.

Ce ne peut être que Maurice, mon cousin, qui est soldat aux gardes.

BLUM.

Ah ! M. Maurice, votre cousin le Westphalien, un bon enfant, qui vous aime bien; mais c'est un luron qui est d'une vivacité... comme tous les militaires allemands.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, MAURICE.

MAURICE.

Ah ! bonsoir, cousine, ch' afré pas pu fenir ce matin, parce que ché être de carde chez le comte de Rinsberg, la favori du prince; c'étaient pas là des pékins... Ah ! vous voilà, monsieur Blum; je suis pien aise de fous foir.

BLUM.

Et moi aussi, monsieur Maurice.

MAURICE.

Quoique vous m'havré fait mon ternier uniforme un peu chéné des entournures, fous êtes un homme de pon conseil; et je fenais vous consulter toutes les deux sur mes amours.

BLUM.

Comment ! et vous aussi ?

BRIGITTE.

Vous êtes amoureux ?

MAURICE.

Ya, de la petite Louisa, la filleule de Kaufmann, le plus riche traiteur de la ville. J'étais distingué par la jeune personne; mais la parrain et la marraine ils foulaient point me recevoir.

BRIGITTE.

Comment alors faites-vous pour voir mademoiselle Louisa ?

MAURICE.

Jé allais poire chez la parrain.

AIR : *Elle a trahi ses serments et sa foi.*

Lorsque j'allais pour faire les doux yeux,
On me priait d' sortir de la boutique;
Le pèr' Kaufmann renvoie un amoureux,
Mais n'a jamais renvoyé de pratique.
C' n'est qu'en buvant que je pouvais la voir,
Et j' la voyais du matin jusqu'au soir.

Mais j'ai eu aujourd'hui un mouvement de fifacité qui a fait du tort à ma passion. En temandant un' bouteille de vin, j'ai temandé mondemoiselle Louisa; on m'a répondu qu'elle avait un tuteur qui être fenu aujourd'hui l'emmener pour l'épouser. L'épouser ! tartefif ! la fifacité m'a pris, et j'ai levé le canne sur la parrain.

BLUM.

Vous l'avez levée ! il serait possible !

MAURICE.

Mieux que cela; elle afre retombé... à différentes reprises... mais pas bien fort. Son femme, la marraine de Louisa, elle est arrivée au secours; j'ai dit : « Montame, taisez-vous, taisez-vous, » Montame; » et comme elle se taisait pas, je havré encore eu une autre fifacité; ché foulu, de la main, la faire rasseoir sur son chaise, ché pas visé juste, et la matame elle s'est assise par terre, pouf, mais pas bien fort.

BLUM.

Ah ! mon Dieu !

MAURICE.

AIR du vaudeville de *Fanchon.*

Quand je suis amoureuse,
J'ai la main malheureuse.
Que s' présente un empêch'ment,
A grands coups je l'élague;
Car un militaire allemand
Ne connait que la schlague
Et que le sentiment.

DEUXIÈME COUPLET.

On dit qu' dans son ménage,
Quand sa femme est peu sage,
L'Anglais
Se munit d'un procès;
L'Espagnol d'une dague;
Mais un bon époux allemand
Ne connait que la schlague
Et que le sentiment.

BLUM.

Mais c'est fait de vous et de votre mariage.

MAURICE.

Ce être rien encore. Dans le fifacité des moufements, ché afré tout cassé dans le boutique; le peuple il est fenu; les chens de loi afoir tressé un procès-ferpal; et si temain ché paye pas une amende de six frédérics, moi aller en prison.

BRIGITTE.

O ciel !

MAURICE.

Pour moi, ce être égal; mais ché fais tire; ché

poufoir plus poursuifre ce coquin d'intendant qui a enlevé montemoiselle Louisa, et qui fouloir l'épouser; alors, temain, ché pendre moi tout toucement par mon cou.

BLUM.

Et je le souffrirais! le cousin de mademoiselle Brigitte! non, corbleu!

BRIGITTE.

Quoi! vous voudriez?...

BLUM.

Est-ce qu'entre parents on ne doit pas s'entr'aider? (A Maurice.) Tenez, nous avions douze frédérics pour entrer en ménage; partageons, et ce soir vous serez de la noce; vous nous servirez de témoin.

MAURICE.

Il serait vrai? vous vous técidez enfin.

AIR : *Amis, voici la riante semaine.*

Quoi! mon cousin' va cesser d'être fille!
Vous qui craigniez de tevenir époux.

BLUM.

Ça nous regarde.

MAURICE.

Et le petit' famille?

BLUM.

S'il en arrive, ils feront comme nous.

BRIGITTE.

A l'espérance ici mon cœur se livre,
De leur destin pourquoi s'inquiéter?
Et pour savoir s'ils auront de quoi vivre,
Permettons-leur, avant tout, d'exister.

MAURICE.

C'est ça; che fais aller bayer le père Kaufmann, et tâcher en touceur d'afoir des nouvelles de montemoiselle Louisa et de son tuteur.

BLUM.

Je descends avec vous; car il faut que je passe au presbytère.

BRIGITTE.

Y pensez-vous? dans ce costume? votre veste de travail?

BLUM.

Je n'en ai pas d'autre; et, grâce à mon beau manteau neuf, que je mettrai par-dessus, j'aurai l'air d'un comte du Saint-Empire.

BRIGITTE.

On ne se marie pas avec un manteau.

BLUM.

Vous avez raison; mais pour avoir un habit neuf, c'est trop cher. Attendez, j'ai ce qu'il nous faut. (Courant au paquet de serge verte.) Voilà un beau frac bleu, que mon maître m'a dit de porter ce soir chez une pratique; je peux bien ne le lui porter que demain, et l'essayer en attendant; c'est un service que je lui rendrai.

BRIGITTE, à Blum.

Est-ce que c'est permis?

BLUM.

Tiens, par exemple! il appartient à un grand seigneur qui en a bien d'autres, le comte de Rinsberg.

MAURICE.

Le comte de Rinsberg, le favori du prince, chez qui j'étais de carde ce matin.

BLUM.

Est-ce un bon enfant?

MAURICE.

Ya, pour le soldat : parce que lui se battre bien. Mais dans cette résidence, voyez-vous...

AIR : *Ce que j'éprouve en vous voyant.*

Il afre à caus' de son crédit
Des ennemis remplis d'audace,
Qui voudraient lui prendre sa place.

BLUM.

Je ne lui prends que son habit. (*bis.*)

MAURICE.

Et pourtant c'est un homme honnête
Qui voudrait combler tous les vœux.

BRIGITTE.

Alors, cela se trouve au mieux :
Car l'habit que ce soir il prête
Va servir à fair' deux heureux.

(Blum ôte sa veste et met l'habit.)

BLUM.

Partons, partons, et vous, cousin, n'oubliez pas que nous vous attendons ici à dix heures, pour donner la main à la mariée.

MAURICE, à Brigitte.

C'est tit, ché serai au boste. A propos, cousin, voilà un papier que le concierge m'a dit de fous remettre fifement.

(Blum a pris son manteau, et sort avec Maurice par la porte du fond.)

SCÈNE IV.

BRIGITTE, seule.

AIR du vaudeville de *la Somnambule.*

Enfin, au gré de mon impatience,
Je vais ce soir former ce nœud charmant!
Dans les beaux jours de mon adolescence,
J'en conviendrai, j'y pensai bien souvent.
Je sais, m' rappelant mon aurore,
Qu'on est curieuse à quinze ans;
Mais à vingt ans on l'est bien plus encore,
Car on attend, et depuis plus longtemps.

Et quand on est comme ça au moment, ça produit un effet qu'on ne peut pas rendre. Il est vrai que M. Blum est un garçon si doux, si honnête et si respectueux... c'est aujourd'hui, pour la première fois, qu'il s'est hasardé à me faire une telle demande. C'est singulier que ça ne lui soit pas venu plus tôt; j'en ai eu souvent l'idée; mais une demoiselle qui se respecte n'avoue jamais ces idées-là. Voyons ce papier que m'a remis mon

cousin; c'est peut-être quelque patron; non, c'est de l'écriture, eh mais! c'est de M. Plefel, l'intendant! un ordre de lui remettre les clefs, et de partir ce soir, à l'instant même, sous peine d'y être contrainte, et par corps. Une contrainte par corps! le jour de mon mariage! qu'est-ce que ça veut dire? Je ne peux pourtant pas partir sans payer; et je lui dois six frédérics, juste ce qui nous reste! de sorte que, pour entrer en ménage, nous allons nous trouver plus pauvres qu'auparavant; et il va falloir encore attendre! Ah mon Dieu! mon Dieu! attendre encore, quand on était au moment!... moi! d'abord, c'est fini... je n'ai plus de patience.

SCÈNE V.

BRIGITTE, BLUM.

BLUM, en dehors.

Mademoiselle Brigitte! mademoiselle Brigitte! (Il entre.) Eh bien! qu'avez-vous donc à pleurer?

BRIGITTE.

Ce que j'ai? l'intendant, M. Plefel, me renvoie d'ici, à l'instant même, et il faut que je lui porte les clefs.

BLUM.

N'est-ce que cela? venez chez moi, et ne craignez rien; nous sommes riches maintenant.

BRIGITTE.

Que dites-vous?

BLUM.

Ah! de fameuses nouvelles! mais ça et les cinq étages, ça vous coupe la respiration. Je venais de chez le ministre luthérien qui est à deux pas, et tout est convenu pour ce soir à minuit; lorsqu'en passant près des murs du presbytère, je me sens arrêté par le bras.

BRIGITTE.

Ah! mon Dieu! je meurs de peur.

BLUM.

J'ai bien aussi commencé par là; mais à la lueur du demi-clair de lune, je lève les yeux en tremblant, et vis-à-vis de moi, je vois un grand homme enveloppé d'un manteau pareil au mien. « Tiens, » me dit-il, en me donnant un portefeuille... tout » à l'heure, au rendez-vous convenu... songe à » tes promesses... voici les nôtres... » et en achevant ces mots, il avait déjà disparu.

BRIGITTE.

Qu'est-ce que cela veut dire?

BLUM.

Je n'en sais rien. Mais voilà qu'à la lueur d'un réverbère, j'ai regardé, et le portefeuille contenait des billets de banque, Banque d'Autriche: c'était écrit.

BRIGITTE.

Il se pourrait!

BLUM.

Il y en a pour huit cents florins. Les voilà, je vous les rapporte, je vous les donne.

BRIGITTE.

AIR *des Amazones.*

Il se pourrait! quel bonheur, quelle ivresse!

BLUM.

J' suis millionnaire, ou je n'en suis pas loin.

BRIGITTE.

J' n'y conçois rien; car toujours la richesse
Va chez les gens qui n'en ont pas besoin.
En v'nant chez nous, ell' s'est trompé' de route,
J' n'espérais pas la connaître aussitôt...
Mais la fortune est aveugle... et sans doute
Ell' nous a pris pour des gens comme il faut.

Nous aurions huit cents florins!

BLUM.

Vous le voyez. C'est notre mariage qui nous a porté bonheur... Dieux! quelle idée! maintenant que nous voilà riches, nous pourrons, Mademoiselle Brigitte, nous marier avec un peu plus d'éclat. Ce soir, chez moi, un petit repas de noce, une réunion de famille... notre cousin le soldat, quelques amis... puis au dessert, on rira: on s'embrassera, on boira à la santé des mariés, et puis ensuite, comme ce sont des amis, j'espère qu'ils s'en iront; alors, mademoiselle Brigitte, nous resterons seuls.

BRIGITTE, baissant les yeux.

Oui, monsieur Blum.

BLUM.

Nous serons chez nous.

BRIGITTE.

Oui, monsieur Blum.

BLUM.

Nous causerons, comme de bons bourgeois, de nos richesses et de notre avenir; et puis, madame Blum... car enfin vous serez madame Blum.

BRIGITTE.

Il serait possible!

BLUM.

Tenez, Mademoiselle Brigitte, si nous partions tout de suite?

BRIGITTE.

Et les clefs que je vais porter à M. Plefel... et ce souper dont vous me parliez... il faut y penser! Je vais aux provisions; vous, pendant ce temps, allez avertir mon cousin; car il viendrait ici nous chercher à dix heures, comme c'est convenu.

BLUM.

Oui, Brigitte. Je vais y aller, je te le promets.

BRIGITTE.

Comment, Monsieur, me tutoyer! pour la

peine, vous ne viendrez pas avec moi; (tendrement) mais vous me trouverez chez vous.

(Elle sort.)

SCÈNE VI.

BLUM, seul.

Oui, mademoiselle Brigitte... oui, ma femme... C'est égal, je l'ai tutoyée... si elle ne s'était pas en allée, je crois que j'allais l'embrasser... il faut que la fortune donne de l'audace; car depuis que je suis riche, c'est étonnant comme je suis hardi. (Prenant son manteau.) Allons prévenir le cousin. (Tout en l'attachant.) Quelle femme je vais avoir! la sagesse, la sévérité même; car ici, excepté moi, elle ne voyait personne. (On tourne une clef dans la serrure de la petite porte à gauche.) Qu'est-ce que cela veut dire? je croyais que cette petite porte-là était condamnée; du moins Brigitte ne l'ouvrait jamais, et n'en avait pas même la clef. (La porte s'ouvre; il paraît un homme enveloppé d'un manteau.) Que vois-je? (En tremblant.) Est-ce que Brigitte aurait l'habitude de recevoir ce monsieur?

SCÈNE VII.

PLEFEL, en manteau; BLUM.

PLEFEL, à part en entrant, et en refermant la porte.

On vient de me remettre les clefs, et Mademoiselle Brigitte est partie pour ne plus revenir; nous serons tranquilles. (Apercevant Blum.) C'est bien; en voici déjà un au rendez-vous. (Il s'approche de lui.) Bonsoir, frère.

BLUM, à part.

Je crois que je peux toujours le saluer, pour le voir venir.

PLEFEL.

Monseigneur ne viendra pas ce soir.

BLUM, de même.

Comment, il y a un seigneur qui vient aussi chez mademoiselle Brigitte!

PLEFEL.

C'est moi qui le représente; c'est plus prudent. Vous savez, du reste, que tout s'arrange à merveille; le comte de Rinsberg soupe ce soir chez le traiteur Kaufmann avec trois seigneurs de la cour.

BLUM.

Ah! trois seigneurs!

PLEFEL.

Oui.

BLUM.

Trois autres?

PLEFEL.

Apparemment.

BLUM.

Alors, ça n'est plus cela, et je n'y comprends rien.

PLEFEL.

Vous n'avez donc pas reçu?...

BLUM.

Si, Monsieur, un portefeuille.

PLEFEL.

C'est bien; mais la circulaire?

BLUM.

Non, Monsieur.

PLEFEL, lui donnant une lettre.

En voici une.

BLUM, la prenant.

(A part.) Je peux toujours la mettre dans ma poche. (Il la met dans la poche à droite de son habit.) Mais il est sûr qu'on me prend pour un autre. (A Plefel.) Monsieur, je suis Blum.

PLEFEL.

Silence!

BLUM.

Je vous répète que je suis Blum, rue Cyprien, n° 10.

PLEFEL.

C'est inutile; nous n'avons pas besoin de nous connaître; moi qui vous parle, est-ce que vous me connaissez?

BLUM.

Non, Monsieur.

PLEFEL.

C'est ce qu'il faut; notre entreprise en marche tout aussi bien, et n'en est que plus sûre.

BLUM.

Une entreprise! Ah! mon Dieu! (On entend frapper à la petite porte à gauche; Plefel va ouvrir, et introduit plusieurs personnages en manteau, en leur disant:) Entrez, Messieurs. (Blum, se retournant et les apercevant, dit avec effroi:) Qu'est-ce que je vois là? un, deux, trois, quatre... encore des manteaux! Il paraît que ce soir il y en a partout.

SCÈNE VIII.

PLEFEL, BLUM, plusieurs HOMMES en manteau.

(Les hommes en manteau se rangent dans le fond, Plefel est près de la porte à gauche, et Blum est à la droite; ils saluent d'abord Plefel, qui leur rend le salut, ensuite ils se tournent du côté de Blum, qu'ils saluent de même, et qui leur rend le salut.)

PLEFEL, aux hommes en manteau et ensuite à Blum.

Dans le trajet, vous n'avez rien vu? (Les hommes en manteau font signe que non; Blum répond par le même signe.) Rien entendu. (Même réponse de la part des hommes en manteau et de Blum.)

BLUM.

Je ne sais ce que cela signifie; mais voilà la peur qui me galope joliment.

PLEFEL, se mettant au milieu d'eux.

J'ai pensé que nous serions mieux ici qu'ailleurs; car, dans cette chambre isolée et sous les mansardes, on ne peut nous surprendre. Tous nos frères ne sont pas encore arrivés; mais en attendant nous pouvons toujours délibérer. Prenons place.

(Ils vont prendre chacun une chaise au fond du théâtre et s'asseyent sur le devant, rangés en demi-cercle. Plefel occupe le centre, et Blum est placé le dernier, à la droite de Plefel.)

BLUM.

Je me croirais parmi des voleurs, sans les billets de banque... les huit cents florins... (Sur l'invitation de Plefel, il prend une chaise et s'assied à l'extrême droite, et lorsqu'il est assis, tâtant le manteau de son voisin, il dit à part :) Il n'y a plus de doute, ce sont mes manteaux, je reconnais l'étoffe.

PLEFEL.

Chacun doit parler à son tour. (Désignant Blum.) A vous, Monsieur, commencez; vous avez la parole.

BLUM.

Dieux! que devenir!

PLEFEL.

Vous avez entendu.

BLUM, toussant et se préparant à parler.

Monsieur... Messieurs...

PLEFEL.

Plus haut... plus haut.

BLUM, continuant.

N'ayant pas l'habitude de parler en public...

PLEFEL.

C'est égal, on ne vous demande que votre avis; chacun ici a le sien.

BLUM.

Certainement... j'ai aussi le mien... mais il est entièrement conforme au vôtre... je n'ai aucune objection à faire... ainsi je cède la parole à celui qui voudra.

PLEFEL.

Non, Monsieur, après vous, après vous. (On frappe à la porte du fond; ils se lèvent tous.) Silence! c'est sans doute le reste de nos frères.

(Il fait signe à ses hommes de se rasseoir, et va regarder par le vasistas.)

BLUM, à part.

Ah! mon Dieu! c'est fait de moi; dès que les douze y seront, ils verront qu'ils sont treize.

PLEFEL, revenant effrayé, et à voix basse.

Messieurs, un soldat, un soldat aux gardes.

TOUS, se levant.

Un soldat!

BLUM, à part.

C'est Maurice qui vient pour la noce.

PLEFEL, à ses hommes, à voix basse.

Messieurs, par cet escalier dérobé. (Désignant la petite porte à gauche.)

MORCEAU D'ENSEMBLE.

AIR : *Dépêchons, travaillons* (du MAÇON).

Dépêchons,
Descendons,
Ne faisons pas de bruit;
Descendons, et sans bruit,
Dans l'ombre de la nuit.

(Plefel leur fait signe de remettre les chaises au fond du théâtre.)

Et de peur de soupçon,
Quittons cette maison.

(A part.)

Louisa, ma pupille,
Je ne puis pas ainsi,
Seule, dans cet asile,
La laisser aujourd'hui.
Que résoudre, que faire?

(Regardant Blum.)

Oui, je puis sans façon...
Car c'est le seul confrère
Dont je sache le nom.

(A la fin de cette reprise il parle bas à Blum... Pendant ce temps un des hommes a pris la lanterne qui était sur la cheminée; il sort en faisant entendre à ses compagnons qu'il va voir si rien ne s'oppose à leur sortie.)

PLEFEL, et les autres.

Dépêchons,
Descendons,
Ne faisons pas de bruit;
Descendons, et sans bruit,
Dans l'ombre de la nuit,
Et de peur de soupçon,
Quittons cette maison.

PLEFEL, continuant à parler à Blum.

Je vais... cette personne,
La remettre à ta foi.
Jusqu'à demain, j'ordonne
Qu'elle reste chez toi.
Tiens ta bouche muette
Sur tout ce que tu sais;
Il y va de ta tête.

BLUM.

Quoi! vraiment?

PLEFEL.

C'est assez.

BLUM.

Vous voulez que chez moi...

PLEFEL, allant du côté de la porte.

Tais-toi, tais-toi.

(L'homme qui était descendu rentre, et annonce par ses gestes, à ses compagnons, qu'ils peuvent sortir librement, qu'il n'y a rien à craindre.)

ENSEMBLE.

PLEFEL, LE CHOEUR, BLUM, MAURICE.

PLEFEL ET LE CHOEUR.

Dépêchons,
Descendons,
Ne faisons pas de bruit;
Descendons, et sans bruit,
Dans l'ombre de la nuit;
Et de peur de soupçon,
Quittons cette maison.

BLUM, à voix basse.

Écoutons,
Et tâchons
De r'mettre nos esprits.

Je suis pris et ne puis
Deviner où je suis.
Eh! mais, que me veut-on?
J'en perdrai la raison.

MAURICE, en dehors.

Ouvrez donc!
N'est-il donc
Personne à la maison?
Vous savez, en c' réduit,
Quel motif me conduit.
Ah! tarteiff! n'est-il donc
Personne à la maison?

(Ils sortent tous par la petite porte à gauche. Plefel emmène Blum, qu'il entraîne presque malgré lui, tandis qu' à la porte du fond on entend Maurice qui frappe toujours.)

ACTE II.

Le théâtre représente la chambre de Blum : au fond, une grande armoire; la porte d'entrée au fond, à la gauche de l'acteur. A droite et a gauche, sur le premier plan, porte de cabinet; quelques chaises, quelques fauteuils, et deux petites tables.

SCÈNE PREMIÈRE.

BLUM, couvert de son manteau, donnant le bras à LOUISA.

BLUM.

Entrez, entrez, Madame, ou Mademoiselle. Vous êtes chez moi, ne craignez rien.

LOUISA.

Mais c'est que j'ai peur.

BLUM.

Là-dessus je vous en livre autant.

LOUISA.

AIR : *C'est au feu qu'il faudra vous voir* (du SECRÉTAIRE ET LE CUISINIER).

Daignez au moins me rassurer;
Où prétendez-vous me conduire?

BLUM.

Quelqu'un a pu vous voir entrer :
Dans le quartier que va-t-on dire?
Moi qui passais jusqu'à présent
Pour un garçon pudique et sage,
Je m' dérange, et c'est justement
L' premier jour de mon mariage.

Ah! mon Dieu! Le plus terrible, c'est qu'elle est jolie. Et ce monsieur mon confrère, l'homme au manteau, qui me l'a confiée, sur ma tête, jusqu'à demain matin.

LOUISA.

Jusqu'à demain! ah! et pourquoi? qu'est-ce que ça signifie?

BLUM.

Je vous le demanderai.

LOUISA.

Dame! moi je vous dirai tout ce que je sais.

BLUM.

On ne peut pas en exiger davantage. Cette jeune personne est, comme moi, une victime innocente.

LOUISA.

Vous saurez, Monsieur, que j'ai un amoureux.

BLUM.

Ah!

LOUISA.

C'est-à-dire, Monsieur, j'en ai deux; mais il y en a un que j'aime.

BLUM.

C'est bien heureux qu'elle ne les aime pas tous deux.

LOUISA.

Et celui que je n'aime pas, qui est mon tuteur, m'a dit tout à l'heure : « Tu ne peux rester chez » moi, à cause du danger, et chez ton parrain, » c'est encore pis. »

BLUM.

Des dangers! chez votre parrain! Votre parrain est sans doute un des premiers fonctionnaires de l'État?

LOUISA.

Monsieur, il est restaurateur.

BLUM.

Restaurateur? Je n'y suis plus.

LOUISA.

« Tu vas suivre un de nos frères, » a-t-il continué. C'était vous.

BLUM.

Oui, c'était moi.

LOUISA.

« Avant de venir nous rejoindre, il va te con- » duire chez lui, et il t'expliquera tout. »

BLUM.

Ah! c'est moi qui dois vous expliquer?...

LOUISA.

Oui, Monsieur. Ainsi vous allez me dire où je suis, et pourquoi vous m'avez amenée.

BLUM.

Hé bien! par exemple! (Écoutant à la porte.) Ah! mon Dieu! qui vient là? ce doit être ma prétendue; tâchez, de grâce, qu'elle ne vous voie pas.

LOUISA.

Et qui donc?

BLUM.

Non... vous pouvez rester hardiment. Me cacher ainsi d'elle, ce n'est pas bien... mais, d'un autre côté, si elle voit mademoiselle, il faudra bien lui expliquer... et le monsieur en manteau m'a dit : « Pas un seul mot, il y va de ton » existence. » (On frappe encore.) Voilà, chère amie, ne vous impatientez pas. (A Louisa.) Décidément, vous ne pouvez pas rester ici.

Air de *Voltaire chez Ninon.*

Cachez-vous pour quelques instants;
Dans ce cabinet entrez vite.
(Désignant le premier cabinet à droite.)

LOUISA.

Ne m'y laissez pas trop longtemps.
(Elle entre dans le cabinet.)

BLUM.

Dieux! que dira mamzell' Brigitte?
Depuis cinq ans, il m'en souvient,
Plein de l'ardeur qui me transporte,
J'attends l' bonheur, et quand il vient,
Il faut que j' le laisse à la porte.

SCÈNE II.

BLUM, BRIGITTE.

BRIGITTE.

C'est bien heureux, Monsieur; j'ai cru que vous ne m'ouvririez jamais, depuis une heure que je suis à la porte.

BLUM.

J'étais là, dans ma cuisine. Un ménage de garçon, vous savez. Est-ce que vous avez eu froid? Est-ce que vous êtes enrhumée?

BRIGITTE.

Non pas, j'ai été si vite; j'ai toutes mes provisions pour le souper, et nous ferons un repas charmant. J'ai d'excellente choucroute, un gâteau de pommes de terre, et une oie grasse que j'ai prise chez le rôtisseur. Et, pour tout cela, je n'ai pas été trop longtemps, car je n'ai pris que le temps de marchander et de leur raconter à tous l'histoire de notre mariage.

BLUM.

Ah! mon Dieu! est-ce que vous avez parlé des huit cents florins, et de la manière dont ils nous sont arrivés?

BRIGITTE.

Sans doute.

Air du ballet *des Pierrots.*

J' n'y t'nais plus, j'avou' ma faiblesse;
Il m'a fallu, par maint détour,
Si longtemps cacher ma tendresse,
Et garder pour moi mon amour!
Aussi, me vengeant à la ronde
De cinq ans d' silence assidu,
J'en parle, parle à tout le monde,
Pour réparer le temps perdu.

BLUM.

Hé bien! ma chère amie, je vous dirai que vous auriez dû... non pas que vous ayez mal fait; mais dorénavant, autant que possible, il faudra tâcher de vous taire.

BRIGITTE.

Comment, Monsieur?

BLUM.

Pardon! ça m'est échappé. Je ne dis pas cela pour moi; car lorsque nous sommes ensemble, vous savez bien, chère amie, que vous parleriez toute la journée... comme ça vous arrive quelquefois, que ça me serait tout à fait égal, dans ce moment-ci, surtout, où je n'écoute pas... parce que le trouble, l'émotion...

BRIGITTE.

Hé bien! c'est comme moi; tout à l'heure, en frappant à votre porte, j'étais toute tremblante; car, voyez-vous, monsieur Blum... (l'entraînant du côté du cabinet) je vous dis cela, parce que nous devons être mariés, et que nous sommes seuls ici.

BLUM, regardant le cabinet.

Ça se trouve bien.

BRIGITTE.

Mais ce moment que j'éloignais et que j'avais l'air de craindre... (baissant les yeux) je le désirais autant que vous.

BLUM, s'avançant pour l'embrasser.

Il serait vrai! (S'arrêtant tout à coup.) Dieux! que c'est gênant un tête-à-tête où l'on est trois.

BRIGITTE, étonnée de ce qu'il s'arrête.

Hé bien! qu'avez-vous?

BLUM.

Rien, rien, Mademoiselle... (on frappe à la porte) c'est que, voyez-vous... on frappe.

BRIGITTE.

Oui, sans doute; mais tout à l'heure on ne frappait pas.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, MAURICE.

MAURICE.

Fife le joie et le gaieté! Chez fous, à la bonne heure, on peut entrer; mais chez le cousin... ché afoir frappé pendant deux heures; ce n'est pas être bien de laisser sa famille tehors.

BRIGITTE.

M. Blum ne vous avait donc pas prévenu?...

BLUM.

Eh! mon Dieu, non; je n'ai pas pu, et puisque le voilà, ça revient au même.

MAURICE.

C'est chuste : me voilà pour le mariage.

BLUM.

Air *du Ménage de garçon.*

Au petit goûter qui s'apprête,
Cousin, nous osons vous prier.

BRIGITTE.

Avec nous souper tête à tête,
Cela va bien vous ennuyer.

MAURICE.

Non, ça va pas me ennuyer.
J'afoir un appétit de diable!
J'aime, avec moi, dans un repas,

Que les amoureux soient à table;
Les amoureux ne mangent pas.

Mais avant de souper, ché tirai à fous qu'on temande en bas le marié.

BLUM.

Ah! mon Dieu! qui donc? (En tremblant.) Un homme en manteau?

MAURICE.

Non, un garçon en feste, qui vient de la part de la maître tailleur. Le comte de Rinsberg havre envoyé temanter son habit, pour ce soir aller souper en file.

BLUM.

Est-ce ennuyeux! toutes les contrariétés! comment faire maintenant?

BRIGITTE.

Le lui renvoyer sur-le-champ.

BLUM, ôtant son habit.

Elle a raison. Dépêchons... je vais le porter à l'hôtel du comte, c'est à deux pas; mais les laisser ainsi. (Il ploie l'habit dans la serge; prenant Maurice à part.) Cousin, un seul mot: tâchez que Brigitte ne dérange rien, ne regarde rien dans mon appartement, ni dans mes armoires, parce qu'un mobilier de garçon... il y a toujours du désordre.

MAURICE.

Ya, ché conçois; les anciennes amourettes... les piilets doux... le restant d'affaires...

BLUM.

Précisément. Je reviens dans l'instant.

(Il sort.)

BRIGITTE.

Vous, mon cousin, au lieu de causer, vous feriez mieux de me donner des couteaux et des serviettes, si toutefois il y en a.

MAURICE.

Ché fais foir dans son petit cuisine.

(Il entre dans un petit cabinet à gauche.)

SCÈNE IV.

BRIGITTE, seule.

C'est si mal administré un ménage de garçon! heureusement quand j'y serai, ça sera sur un autre pied. D'abord, je ne veux pas qu'on mette ainsi des assiettes sur mes chaises, et sur mes fauteuils, pour me les abîmer. Et cette chambre... comme elle est en désordre! Pendant que je suis seule, faisons un peu l'inventaire de son mobilier... (Elle va de tous cotés, regarde partout, et s'approchant de la porte du cabinet où Louisa est enfermée, elle ouvre en disant:) et voyons donc ce qu'il y a chez un garçon. (Elle aperçoit Louisa, et pousse un cri.) O ciel!

SCÈNE V.

BRIGITTE, LOUISA.

MORCEAU D'ENSEMBLE.

AIR: *Pardon, car je crois voir* (duo DU MAÇON).

BRIGITTE.

En croirai-je mes yeux?
Une femme était dans ces lieux!
Ah! c'est indigne! c'est affreux!
Qui le croira jamais?
Avant l'hymen me fair' des traits!
Dieux! que sera-ce après!

ENSEMBLE.

LOUISA, BRIGITTE.

LOUISA.

Mais un instant, Madame, apaisez-vous.
Daignez, daignez m'écouter sans courroux.

BRIGITTE.

Ah! c'en est trop, d'ici retirez-vous,
Craignez, craignez d'exciter mon courroux.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, MAURICE.

MAURICE, sortant du cabinet à gauche, et tenant un plat qu'il dépose sur la table.

Vous le voyez, j'y mets du zèle.

BRIGITTE, allant à lui.

Apprenez donc que mon mari
Aimait encore une autre belle,
Et qu'elle était cachée ici.

MAURICE.

Cachée ici!
Je reliens pas de mon surprise.
Quoi! son maîtresse il être ici?
Foyons s'il être bien choli.
(S'avançant et apercevant Louisa.)
Dieux! qu'ai-je vu? mamzell' Louise!
En croirai-je mes yeux?
Quoi! ma maîtresse dans ces lieux!
Ah! c'est indigne! c'est affreux!
Qui le croira jamais?
Avant l'hymen me fair' des traits!
Dieux! que sera-ce après!

BRIGITTE.

En croirai-je mes yeux?
Une femme était dans ces lieux, etc., etc.

LOUISA.

En croirai-je mes yeux?
Monsieur Maurice dans ces lieux!
Mais écoutez-moi tous les deux.
Oui, je vous le promets,
C'est par hasard, et j'ignorais
Dans quel endroit j'étais.

ENSEMBLE.

MAURICE, BRIGITTE, LOUISA.

MAURICE.

Je réponds plus de mon lifacité;
Craignez l'excès de mon lifacite.

BRIGITTE, le retenant.

Calmez, calmez votre vivacite;
Il faut toujours respecter la beauté.

LOUISA.

Mais écoutez au moins la vérité;
Calmez votre cœur irrité.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, BLUM.

BLUM, entrant.

A l'amour, au devoir fidèle,
Je reviens auprès de ma belle.

MAURICE, pendant que Blum ferme la porte.

Pour tout le monde, Dieu merci!
Celui-là va payer ici.

BRIGITTE, à part, faisant le geste de le battre.

Non, sans l' respect que s' doit un' femme.

BLUM, arrivant près d'elle.

J'arrive ici, plein de ma flamme.

BRIGITTE.

Je conçois cet empressement,
Car mademoiselle ou madame
Depuis une heure vous attend.

BLUM, l'apercevant.

Plus d'espérance.

MAURICE et BRIGITTE.

J'aurai vengeance.

ENSEMBLE.

LOUISA, MAURICE, BRIGITTE, BLUM.

LOUISA.

C'est fait de moi, grands dieux!
Monsieur Maurice dans ces lieux! etc., etc.

MAURICE et BRIGITTE.

Qu'en dites-vous tous deux?
Une femme était dans ces lieux;
Ah! c'est indigne! c'est affreux! etc., etc.

BLUM.

En croirai-je mes yeux?
Une femme était dans ces lieux!
Daignez m'écouter tous les deux.
Loin d' vous faire des traits,
Je vous aime, je le promets,
Et bien plus que jamais.

MAURICE.

Ah! c'en est trop, tarteiff! je suis jaloux,
Craignez l'excès de mon courroux.

BRIGITTE, à Louisa.

Ah! c'en est trop, d'ici retirez-vous,
Craignez l'excès de mon courroux.

BLUM et LOUISA.

Mais un instant, de grâce, apaisez-vous.
Daignez calmer votre courroux.

MAURICE.

Taisez-vous; si j'afais mon sapre, je l'aurais déchà passé au travers de ton intifitu.

BLUM.

Par exemple.

BRIGITTE.

Faites donc l'étonné; n'est-ce pas mademoiselle Louisa?

BLUM.

Mademoiselle Louisa!

BRIGITTE.

La maîtresse de Maurice, ou plutôt la vôtre.

BLUM.

Vous pourriez supposer... monsieur Maurice... mademoiselle Brigitte...

BRIGITTE.

Enfin, Monsieur, comment mademoiselle se trouve-t-elle chez vous?

MAURICE.

Répontez; pourquoi est-elle ici?

LOUISA.

Oui, Monsieur, pourquoi y suis-je? est-ce que je le sais?

BLUM.

Eh bien! et moi donc? car à la fin, la patience m'échappe, et je m'en prendrai à tout le monde; je demanderai s'il est possible de placer un citoyen honnête et paisible dans une suite non interrompue de situations équivoques, qui compromettent son honneur ou son existence. Que diable! il faut que ça finisse, ou je me fâcherai aussi.

BRIGITTE, s'élançant vers Blum pour les séparer.

O ciel! monsieur Blum!

LOUISA, s'élançant de même près de Maurice.

De grâce, monsieur Maurice...

MAURICE.

Finissons, car il être tard; temain matin, à cinq heures, ché fiendrai avec deux sapres.

BLUM.

Pourquoi faire?

MAURICE.

Et temain, vous comprenez, l'un de nous teux, il ne décheunera pas.

BLUM.

O ciel!

MAURICE.

En attendant, matemoiselle Louisa, fous allez avoir la ponté de faire... que je contuise vous chez vos parents.

BLUM.

O ciel! et moi à qui on l'a confiée sur ma tête, je ne souffrirai pas...

BRIGITTE.

Taisez-vous, perfide; et vous, mon cousin, allez, qu'on ne vous revoie plus.

(Elle fait sortir Maurice, qui emmène Louisa; et elle empêche Blum de les suivre, en lui ordonnant de rester dans la chambre.)

SCÈNE VIII.

BLUM, BRIGITTE.

BLUM.

Elle s'en va! et l'homme au manteau, qui demain ou ce soir peut-être viendra me la redeman-

der... Ah ! Brigitte, qu'avez-vous fait? Malheureuse Brigitte, qu'avez-vous fait?

BRIGITTE.

Laissez-moi, Monsieur, et ne me parlez plus. Tous les hommes sont des monstres; et si je regrette quelque chose maintenant, c'est la fidélité que je vous ai gardée pendant cinq ans. Dieux! que les femmes sont dupes! aussi, certainement, si c'était à recommencer...

BLUM.

Brigitte! la colère vous égare. Vous ne pensez pas ce que vous dites.

BRIGITTE.

Il suffit, Monsieur. (Remettant son mantelet.) Vous allez me reconduire chez moi; car bien certainement je ne resterai pas un quart d'heure de plus avec un homme aussi immoral et aussi dangereux.

BLUM.

Quoi ! Brigitte, vous me quittez ! et vous me quittez fâchée contre moi !

AIR de *Paris et le village.*

Est-ce donc ainsi que devait
Se terminer cette soirée!
(A Brigitte, qui reprend son mantelet.)
Vous reprenez ce mantelet...

BRIGITTE.

A partir je suis préparée.

BLUM.

Lorsqu'en entrant je vous ai vue ici
L' déposer avec tant de grâce,
Je me flattais que d'aujourd'hui
Il ne reprendrait plus sa place.

BRIGITTE.

C'est votre faute, monsieur Blum.

BLUM.

Et si j'étais innocent, mademoiselle Brigitte?

BRIGITTE.

C'est impossible; n'ai-je pas vu de mes propres yeux?

BLUM.

Alors, je vois bien que vous ne m'aimez plus, mademoiselle Brigitte; car vous croyez à ce que vous avez vu, plutôt qu'à ce que je vous dis.

BRIGITTE.

Mais comment se fait-il?...

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS, UN HOMME enveloppé d'un manteau.

(Il est entré pendant que Blum parlait encore; il s'est avancé en silence, et au moment où Brigitte a fini de parler, il frappe sur l'épaule de Blum.)

BLUM, se retournant.

Ah! mon Dieu! encore un!

L'INCONNU.

Blum! te voilà; où est la jeune fille que je t'a confiée il y a une heure?

BRIGITTE, à part.

Il serait vrai?

BLUM, à part.

C'est fait de moi. (Haut.) Monsieur... car à la voix il me semble...

L'INCONNU.

Silence!

BLUM.

Il me semble reconnaître la personne inconnue...

L'INCONNU.

Qui que je sois, tu dois taire mon nom. Où est cette jeune fille?

BLUM.

Je ne sais comment vous dire... vous saurez, Monsieur, que, d'après vos ordres... mademoiselle Louisa...

L'INCONNU.

Tu la connais donc?

BLUM.

Oui, mademoiselle Louisa Kaufmann, la filleule du restaurateur.

L'INCONNU.

Silence! puisque tu sais son nom, tu devines le reste; et tu te doutes sûrement que, voulant du bien à cette petite, ou du moins lui portant quelque intérêt, je ne pouvais pas la laisser chez son parrain dans un pareil moment; elle y courait trop de dangers.

BLUM, à part.

Ah! mon Dieu! comment lui dire?... (A l'inconnu.) C'est qu'il n'y a qu'un instant, et sans que j'aie pu l'empêcher, elle vient d'y retourner.

L'INCONNU.

Chez son parrain! à la bonne heure, je n'aurais pu l'emmener dans ma fuite, et tu as aussi bien fait.

BLUM.

Vraiment! j'ai bien fait? (à part) c'est sans le savoir. (Haut.) Vous n'êtes donc pas fâché?

L'INCONNU.

Eh non! tu sais bien qu'à présent, il n'y a plus rien à craindre, et que les dangers qui la menaçaient n'ont plus lieu.

BLUM.

Ah! ça n'a pas lieu! (A part.) Que diable ça peut-il être?

L'INCONNU, à voix basse.

L'entreprise a manqué.

BLUM.

Il serait possible! quoi! cette fameuse entreprise?

L'INCONNU.

Tout le monde n'y a pas mis le même zèle que toi, ni surtout la même fidélité; mais ça m'est égal; grâce au crédit de mon maître, je suis sûr de m'en retirer, mais c'est toi et les autres.

BLUM.

Ah! mon Dieu!

L'INCONNU.

Du reste, à trois heures du matin, au bord du fleuve, il y aura une chaloupe amarrée... Hé bien! est-ce que tu ne me comprends pas?

BLUM.

Si, Monsieur, une chaloupe amarrée... Pourquoi me dites-vous cela?

L'INCONNU.

Pour que tu en profites, si tu veux.

BLUM.

Et si je ne voulais pas?

L'INCONNU.

Tu en es le maître; mais auquel cas je dois te prévenir, qu'à sept heures tu seras pendu.

BLUM.

Pendu à sept heures!

L'INCONNU.

Peut-être plus tôt, peut-être plus tard; mais ça ne peut pas te manquer.

(Il s'éloigne.)

BLUM, l'arrêtant.

Encore un mot.

L'INCONNU, s'éloignant toujours, et avec mystère.

Adieu. Oublie les relations que nous avons eues ensemble. A trois heures... au bord du fleuve... une chaloupe vous attendra. Adieu, adieu.

(Il sort.)

SCÈNE X.

BLUM, BRIGITTE; ils se regardent quelque temps sans rien dire.

BLUM.

Hé bien?

BRIGITTE.

Je n'y comprends rien.

BLUM.

Hé bien! Mademoiselle, depuis une heure, voilà comme je suis.

BRIGITTE.

Mais quels sont ces dangers qui vous menacent?

BLUM.

Est-ce que je sais? est-ce que j'ai le temps de m'y reconnaître? A trois heures, une chaloupe... à cinq heures, Maurice qui doit me passer son sabre à travers le corps... à sept heures, être pendu... ça se succède avec une rapidité... je ne pourrai jamais suffire à tout.

BRIGITTE.

Pourquoi alors ne pas déclarer aux magistrats?...

BLUM.

Hé parbleu! j'y avais bien pensé, et j'aurais été sur-le-champ tout leur révéler... si j'avais su quelque chose.

BRIGITTE.

Quoi! vous n'êtes pas au fait?

BLUM.

Pas le moins du monde; car, excepté les huit cents florins de tantôt, ce maudit manteau ne m'a rapporté que des tribulations, sans compter celles que j'ai en perspective.

BRIGITTE.

Alors il faut vous cacher, il faut partir.

BLUM.

Partir! non, morbleu! je veux connaître ce mystère.

BRIGITTE.

Et si vous êtes pendu?

BLUM.

On me dira pourquoi, et c'est un moyen de tout savoir: aussi je ne m'en irai pas, je tiens à être pendu, ne fût-ce que par curiosité.

BRIGITTE.

C'est fini, il a perdu la tête. Dieux! mon cousin Maurice.

SCÈNE XI.

Les Précédents, MAURICE.

BLUM.

Monsieur Maurice! ah çà! il avance; car il n'est pas l'heure.

MAURICE.

Non, monsieur Blum, je fenir point en ennemi; je être raccommodé afec montemoiselle Louisa; elle m'afoir tout raconté; ch'ai oublié mon fifacité pour saufer fous.

BRIGITTE.

Et au contraire, c'est le moment d'en avoir, et plus que jamais. De quoi s'agit-il?

MAURICE.

D'un éfénement qui fait tiaplement du bruit, et que j'ai afré appris en reconduisant montemoiselle Louisa. Deux ou trois personnes de qualité, qui prudemment restent derrière, hafré formé une conspiration contre le comte de Rinsberg, la favori du prince; ils hafraient fait entrer dans c'té complot sept ou huit personnes du peuple, des artisans, des ouvriers, à qui on hafré donné chacun huit cents florins.

BLUM, tremblant.

Dieux! nous y voilà.

MAURICE.

Mais voilà lé malice ; ces gens-là ils se connaissaient pas même entre eux, et ils se distinguaient seulement à des signes de ralliement confenus; entré autres, à un manteau noir de forme particulière.

BLUM et BRIGITTE.

O ciel!

MAURICE.

Ya, le cousin savoir très-bien.

BLUM.

Moi, du tout, c'est que je ne savais pas; oh! non, je ne savais pas.

MAURICE.

Pien, pien, vous hafré raison de dire ainsi; mais on croira pas fous; la comte de Rinsberg, ell' defait souper ce soir, avec quelques amis, chez Kaufman, le restaurateur; alors le dessein, il était pris, suivant les uns, de faire sauter lui à la fin du repas, avec de la poudre.

BRIGITTE.

Le faire sauter!

MAURICE.

Ya, au dessert, comme un' pouteille de champagne, pouf, mais pas pien fort. Selon les autres, on tevait seulement enlever lui sur un chaloupe qui attendait, et le contuire en pays étranger; mais la comblot, il fient d'être découvert.

BRIGITTE et BLUM.

Et comment?

MAURICE.

On n'en sait rien encore, mais on poursuit les gaillards. Ce coquin d'intendant, le tuteur de Louisa, il en était; et nous en voilà téparrassés pour notre mariage. Montemoiselle Louisa et moi nous connaissons une autre personne combromise, et vous aussi, mon cousine, (regardant Blum) et ché suis fenu, sans manquer à mon consigne, pour lui tire en ami: Fa-t'en, toi, tout de suite.

BRIGITTE.

Je vous remercie, mon cousin, ainsi que mademoiselle Louisa; mais apprenez que Blum n'est pas coupable.

BLUM.

Non, sans doute; mais comment le prouver? est-ce que vingt personnes ne m'ont pas vu avec ce maudit manteau? est-ce que vous n'avez pas dit ce soir à toutes vos connaissances que j'avais reçu huit cents florins? Est-ce que je n'ai pas assisté à la séance qui s'est tenue?

MAURICE.

Ce être un homme pertu.

BLUM.

Et pendu! Il n'y a plus qu'un moyen... vous savez...

BRIGITTE.

Et lequel?

BLUM.

Celui qu'on m'indiquait tout à l'heure, la chaloupe; c'est mon seul refuge.

BRIGITTE.

Quoi! monsieur Blum, vous me quittez?

BLUM.

Hélas! oui, mademoiselle Brigitte! et la nuit de nos noces! Vous le disiez bien ce matin: « Il est impossible que jamais nous puissions être mariés. »

BRIGITTE.

Dieux! quelle fatalité! et tout cela pour avoir fait douze manteaux.

BLUM.

Et un treizième par-dessus le marché; moi qui ne m'étais jamais mêlé de politique!

AIR : *Que d'établissements nouveaux.*

Adieu! séparons-nous.

BRIGITTE.

O ciel!
Combien cet adieu m'est pénible!

BLUM.

Ah! c'est un moment bien cruel!

MAURICE.

Oui, c'être tiaplement sensible.

BRIGITTE.

De l'hymen nous faisions l'essai.

BLUM.

Le destin ne veut pas permettre...
Vous m'écrirez, n'est-il pas vrai?

BRIGITTE.

Oui, mais qu'est-c' que c'est qu'une lettre!

(Ils tirent tous trois leurs mouchoirs et se mettent à pleurer.)

MAURICE.

Allons, cousin, bartez! tout de suite.

BLUM.

Dieux! l'on vient. Il n'est plus temps.

BRIGITTE.

Que vois-je? mademoiselle Louisa!

MAURICE.

Montemoiselle Louisa!

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENTS, LOUISA.

LOUISA.

C'est moi-même; on m'a permis de venir; et je suis accourue chercher M. Blum.

BLUM.

Me chercher!

LOUISA.

Eh oui! vraiment. Le comte de Rinsberg vient d'arriver pour souper chez nous avec plusieurs jeunes seigneurs. « Messieurs, a-t-il dit en entrant, » il paraît qu'on voulait interrompre notre repas: » raison de plus pour le faire splendide. »

MAURICE.

Tarteiff! ce être bien.

LOUISA.

On lui a demandé alors comment il avait découvert le complot. « De la manière la plus bi-
» zarre, a-t-il répondu. On m'avait apporté ce soir,
» de chez mon tailleur, un habit neuf, et en fouil-
» lant dans ma poche, j'y ai trouvé une lettre qui
» m'a à peu près tout dévoilé, et j'ai agi en con-
» séquence. »

BLUM.

Dieux! la circulaire de l'inconnu que j'avais laissée dans la poche à droite.

LOUISA.

« J'ai pensé, continua le comte, que des gens
» qui ne pouvaient arriver jusqu'à moi, me fai-
» saient passer ce charitable avis; et j'ai envoyé
» chez mon tailleur, qui n'avait aucune connais-
» sance de l'aventure, car l'habit avait été fait et
» porté chez moi par un de ses garçons nommé
» Blum, que je ferai chercher demain pour le re-
» mercier du service qu'il m'a rendu. »

BLUM et BRIGITTE.

Il serait possible!

LOUISA.

Alors je me suis avancée et j'ai dit à M. le comte que je connaissais votre demeure. « Hé bien! pe-
» tite, a-t-il répondu, fais annoncer à M. Blum
» que je le nomme mon tailleur, le tailleur de la
» cour. Et nous voulons qu'il vienne au dessert,
» pour nous raconter son histoire. »

BLUM.

Dieux! que de faveurs à la fois! je ne puis croire encore.

BRIGITTE.

Tailleur de la cour! Ah! monsieur Blum!

BLUM.

Ah! mademoiselle Brigitte! nous serons donc mariés! (A Louisa.) Et dites-moi, monseigneur avait-il l'air content de son habit neuf? lui allait-il bien?

LOUISA.

A merveille.

BLUM.

C'est ce qu'il m'a semblé en l'essayant. Mademoiselle Louisa, mon cher Maurice, nous ne serons point ingrats; apprenez que nous avons huit cents florins, les dépouilles de l'ennemi, que je vais porter à monseigneur, et s'il me les laisse, nous partagerons.

LOUISA et MAURICE.

Dieux! quel bonheur!

BRIGITTE.

Vous allez donc tout lui raconter?

BLUM.

Oui, vraiment, toute la vérité, excepté l'histoire de la chaloupe, dont je ne dirai pas un mot.

BRIGITTE.

C'est juste, nous avons bien assez à nous occuper de notre mariage.

CHOEUR.

AIR : *Il faut rire, il faut boire* (de LA DAME BLANCHE).

Bénissons à la ronde
L' sort qui nous unit tous;
Le hasard en ce monde
En sait plus que nous.

BRIGITTE, au public, montrant Blum.

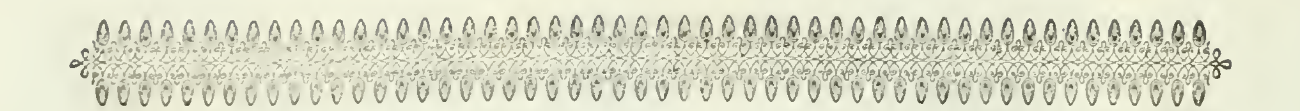
AIR du vaudeville de *l'Actrice.*

N'allez pas causer la disgrâce
D'un innocent conspirateur;
Quand on vient de lui faire grâce,
Ne vous armez pas de rigueur;
Laissez, dans cette circonstance,
Passer ses faut's incognito,
Et permettez à l'indulgence
De les couvrir de son manteau.

CHOEUR.

Bénissons à la ronde, etc., etc.





LA BELLE-MÈRE,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase dramatique, le 1er mars 1826.

En société avec M. Bayard.

Personnages.

M. DUVERSIN, négociant.	CHARLES, CLAIRE, JULES, enfants de M. Duversin.
ÉLISA, sa femme.	
LE COLONEL DE GIVRY.	MADEMOISELLE TURPIN, gouvernante.

La scène est à Paris, dans la maison de M. Duversin.

Le théâtre représente un salon. Porte au fond, et deux portes latérales; table, et tout ce qu'il faut pour écrire, sur le devant, à gauche de l'acteur.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. DUVERSIN, LE COLONEL.

M. DUVERSIN.

Non, colonel, non, ma caisse n'est jamais fermée pour vous; voici le montant de vos traites.

LE COLONEL.

Ah! Monsieur, c'est un véritable service que vous me rendez; s'il fallait avoir affaire à un autre que vous...

M. DUVERSIN.

Eh mais! je ne le veux pas; comment donc? mais je tiens à être toujours votre banquier et votre confident; car vous savez que je suis votre confident. (*Lui donnant des billets.*) Voyez, c'est la somme, je crois, 9,000 francs.

LE COLONEL.

Oui, oui, parfaitement. Vous savez bien que je n'ai pas l'habitude de compter.

AIR *du Piége.*

Au diable ces gens froids et lourds
Qu'on voit, pleins de terreurs secrètes,
Passer la moitié de leurs jours
A compter dépenses, recettes.
Ah! pour mes revenus, je crois
Que je suis un meilleur système;
Car sans compter je les reçois,
Et je les dépense de même.

M. DUVERSIN.

Sans doute; vous êtes toujours occupé d'affaires plus importantes. Et dites-moi, comment vont les amours?

LE COLONEL.

Ah! que me dites-vous là?

M. DUVERSIN.

Est-ce que par hasard vous ne seriez pas éperdument amoureux?

LE COLONEL.

Au contraire, vous devez me trouver triste, abattu, défait.

M. DUVERSIN.

Allons, vous adorez encore une jolie femme, j'en suis sûr.

LE COLONEL,

Bah! qui est-ce qui n'aime pas une jolie femme? il s'agit bien d'autre chose!

M. DUVERSIN.

Vrai! qu'est-ce donc?

LE COLONEL.

Une jolie femme! parbleu! j'en aimai toujours une, moi; mais aujourd'hui...

M. DUVERSIN.

Aujourd'hui?

LE COLONEL.

J'en aime deux.

M. DUVERSIN.

Deux!



ÉLISA,

ACCEPTEZ, MA CHÈRE ENFANT, ACCEPTEZ C'EST MON PRÉSENT DE NOCES

La Belle Mère. (Sc XIX)

LE COLONEL.

Air du vaudeville de *la Somnambule.*

Ah! vous allez sermonner, je parie;
J'aime deux femmes.

M. DUVERSIN.

Deux? vraiment!
Rien que cela!

LE COLONEL.

Mais quoi donc, je vous prie?
Ce n'est pas trop.

M. DUVERSIN.

Eh! non, assurément.
Mon cher ami, lorsque j'avais votre âge,
Il me semblait, incertain de mon choix,
Qu'on pouvait, sans être volage,
Les aimer toutes à la fois.

LE COLONEL.

Oh! ce n'est pas une plaisanterie. D'honneur! elles sont là toutes les deux, deux demoiselles! Je ne vous les nommerai pas, ce serait indiscret, et puis il y en a une dont je ne sais pas le nom; mais toutes les deux sont charmantes, et j'ai pour elles un amour également tendre, également sincère. Ah! je crois cependant que j'aime mieux la brune; elle a l'œil plus vif, la taille plus... Il est vrai que la blonde a plus de charmes, des traits plus doux, et je ne sache pas qu'il y ait une femme qui plaise davantage... si ce n'est l'autre, peut-être.

M. DUVERSIN.

A la bonne heure, au moins on peut comparer, choisir.

LE COLONEL.

Choisir! ça ne se peut pas. Vous croyez que je suis infidèle, hein? Oui, eh bien! non, c'est impossible; il y a de la fatalité dans mon aventure; une jeune personne que j'ai connue il y a six mois en province, où elle était avec sa tante.

M. DUVERSIN.

Ah! c'est la blonde!

LE COLONEL.

Justement; et je l'adorais, lorsqu'un matin j'appris qu'elles venaient de partir en poste pour Paris; et depuis lors, je n'ai pas revu ma charmante inconnue.

M. DUVERSIN.

Mais c'est un roman que cela.

LE COLONEL.

N'est-ce pas qu'en y mettant deux ou trois duels et un enlèvement, ça serait quelque chose de drôle? Jugez de mon désespoir, ses traits charmants ne sortaient plus de ma pensée, je ne pouvais quitter les lieux où je l'avais vue, où je lui avais parlé; c'est alors que nous changeâmes de garnison, et que je connus...

M. DUVERSIN.

La brune?

LE COLONEL.

Oui. Jamais je ne vis plus de grâces, plus de beauté.

M. DUVERSIN.

Et l'autre fut oubliée?

LE COLONEL.

Non, oh! non: l'autre doit aimer plus tendrement! Que voulez-vous? je les adore toutes les deux, et quoi qu'il arrive, vous voyez bien que je serai toujours le plus malheureux des hommes.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, MADEMOISELLE TURPIN.

M. DUVERSIN.

Eh bien! qu'est-ce, mademoiselle Turpin?

LE COLONEL.

Ah! c'est une demoiselle?

M. DUVERSIN.

Mon Dieu, oui.

Air : *Je ne veux pas qu'on me prenne.*

Elle se donne cinquante ans.

LE COLONEL.

Mais elle en porte bien soixante.

M. DUVERSIN.

Ses attraits ne sont pas brillants,
Sa douceur n'est pas séduisante.
Elle est sèche dans son maintien,
De son esprit elle raffole...
Elle se dit fille de bien,
Très-sage...

LE COLONEL.

Et je parierais bien
Qu'on la croit toujours sur parole.

M. DUVERSIN.

Voyons, mademoiselle Turpin.

MADEMOISELLE TURPIN.

Monsieur, j'attendais. L'artificier est dans le jardin, et le glacier fait demander à quelle heure il doit être ici.

M. DUVERSIN.

Mais, comme l'orchestre, de huit à neuf. Ah! mademoiselle Turpin, dès que mes enfants seront arrivés, vous me les enverrez ici.

MADEMOISELLE TURPIN.

Oui, Monsieur.

(Elle sort.)

SCÈNE III.

M. DUVERSIN, LE COLONEL.

LE COLONEL.

Je vous demande bien pardon, vous étiez occupé. Il paraît que vous êtes au milieu des préparatifs d'une fête?

M. DUVERSIN.

Un bal de noces.

LE COLONEL.

Ah ! vous mariez un de vos enfants ?

M. DUVERSIN.

Non : vous ne devinez pas ?

LE COLONEL.

Vous vous remariez ?

M. DUVERSIN.

C'est fait ; je suis arrivé de la campagne ce matin, et, comme vous voyez, j'attends ma femme ce soir : c'est pourquoi mes bureaux sont fermés aujourd'hui.

LE COLONEL.

Ma foi, mon cher monsieur Duversin, je vous fais mon compliment ; une jeune femme sans doute... (A part.) Ils épousent toujours de jeunes femmes.

M. DUVERSIN.

Vingt-deux ans.

LE COLONEL.

C'est charmant ! Mais vous disiez que vous ne vous remarieriez pas, à cause de vos enfants.

M. DUVERSIN.

Oh ! cela tient à des circonstances... Et cependant ils sont loin d'approuver mon mariage ; au moins ils ont cru pouvoir se dispenser d'assister à la cérémonie ; et en ce moment encore ils sont chez une tante.

LE COLONEL.

De l'humeur, du dépit ? c'est assez l'usage.

M. DUVERSIN.

Il n'y a pas jusqu'à ma vieille gouvernante, que vous venez de voir, qui ne me déclare la guerre.

LE COLONEL.

Une gouvernante ! Parbleu ! je crois bien, la voilà détrônée ; elle a maintenant une maîtresse.

M. DUVERSIN.

Et puis, ce que vous n'osez pas dire, c'est qu'à mon âge, j'ai fait, en me mariant, une extravagance.

LE COLONEL.

Moi ! je ne dis pas cela.

M. DUVERSIN.

Mais vous le pensez.

LE COLONEL.

Du tout ; chacun est libre, surtout quand c'est à ses risques et périls.

M. DUVERSIN.

Vous avez raison ; et pourtant je parie qu'à ma place le danger ne vous eût pas arrêté.

LE COLONEL.

Je crois bien, nous autres militaires, c'est notre état ; mais vous, un négociant, qui n'y étiez pas obligé. Elle est donc bien jolie ?

M. DUVERSIN.

Mieux que cela ; c'est un ange à qui je dois la vie et l'honneur. Fille d'un colon de Saint-Domingue, elle me fut autrefois confiée par un ami mourant ; et pendant le temps qu'elle fut ma pupille, j'eus le bonheur de lui rendre quelques services, de réaliser sa fortune qui, dans nos colonies, était fort exposée ; depuis elle a habité Strasbourg avec son frère.

LE COLONEL.

Strasbourg !

M. DUVERSIN.

Oui. Qu'est-ce donc ?

LE COLONEL.

Rien, rien ; c'est l'endroit où j'ai connu ma seconde ; et des souvenirs... Mais, pardon, continuez.

M. DUVERSIN.

Il y a six mois, des retards, des malheurs, des spéculations hasardées avaient mis ma fortune en péril ; j'étais près de manquer ; et, décidé à ne pas survivre à mon déshonneur, j'avais éloigné de moi ma famille : j'avais envoyé ma fille en province, et mon fils aîné chez un de mes correspondants ; encore quelques jours, et j'allais exécuter mon fatal dessein, quand je vois arriver ici, à Paris, ma jeune pupille qui venait d'atteindre sa majorité, et qui avait appris ma position. « Cette fortune que je vous dois, me dit-elle, je viens vous l'offrir pour conserver la vôtre. »

LE COLONEL.

Il se pourrait !

M. DUVERSIN.

Je vous vois, comme moi, ému de tant de générosité ; et quant à ma réponse, vous la devinez sans peine. « Eh bien ! continua-t-elle, si mon » tuteur, si mon ami me refuse, mon époux doit » accepter. » Jugez de ma surprise ; elle m'avoua qu'elle m'aimait ; que depuis son enfance, mes soins, ma tendresse, avaient touché son cœur ; et qu'étrangère en France, elle serait heureuse de trouver en moi un guide, un ami. Que vous dirai-je ! j'étais trop heureux moi-même de croire à son amour, je me laissai persuader, je l'épousai, et le bonheur est entré avec elle dans ma maison. Voilà, colonel, toute l'histoire de mon mariage ; voilà cette femme que mes enfants refusent de voir, et contre laquelle vous-même peut-être aviez tout à l'heure des préventions.

LE COLONEL.

Eh bien ! je n'en ai plus, sa conduite est admirable ; et maintenant je suis pour vous, et surtout pour elle. J'espère bien que vous me présenterez à madame.

M. DUVERSIN.

Comment donc ! mais dès aujourd'hui, si vous le voulez ; car cette fête est pour célébrer son ar-

rivée; je ne vous savais pas à Paris; d'ailleurs je vous vois rarement; tenez, faites-moi le plaisir d'accepter mon invitation, restez.

LE COLONEL.

Monsieur...

M. DUVERSIN.

J'aurai du plaisir à vous présenter à ma famille, et nous vous distrairons de vos chagrins.

LE COLONEL.

Ah! vous avez raison; quand on a des peines... et j'aime la danse à la folie! J'accepte volontiers; mais permettez un quart d'heure à ma toilette, et je suis à vous. Ah! mon cher monsieur Duversin, quand pourrai-je vous retenir au bal de ma noce!

M. DUVERSIN.

Avec la brune?

LE COLONEL.

Oui, oui, avec la blonde.

(Il sort.)

M. DUVERSIN.

Je compte sur vous. C'est bien l'homme le plus aimable et le plus fou!

SCÈNE IV.

M. DUVERSIN, CHARLES, CLAIRE, JULES, MADEMOISELLE TURPIN.

MADEMOISELLE TURPIN.

Monsieur, voici vos enfants.

M. DUVERSIN.

Ah! ah! les rebelles! approchez, approchez, ne craignez rien. Charles, tu n'as pas coutume de m'aborder ainsi; est-ce que tu n'as pas de plaisir à me revoir?

CHARLES.

Moi! bien au contraire.

M. DUVERSIN.

Eh bien! Claire, tu ne viens pas m'embrasser?

CLAIRE.

Mon papa.

M. DUVERSIN, à Jules, qui se cache derrière sa sœur.

Jules se cache, je le croyais encore au collége.

JULES.

Non, mon papa, je n'y suis plus.

M. DUVERSIN.

Tant mieux, pour aujourd'hui. J'aurais bien quelques reproches à vous faire, ingrats! en n'assistant pas à mon mariage, vous m'avez désobéi, vous m'avez outragé; (ils font un mouvement) mais ne craignez rien, vous dis-je; votre belle-mère a demandé grâce pour vous.

MADEMOISELLE TURPIN, à part.

Une belle-mère qui demande grâce!

M. DUVERSIN.

Ce n'est pas tout, Charles, tu as un cheval à la campagne; tu aurais dû venir le chercher, mais on te l'amènera.

CHARLES.

Comment! mon père, vous avez eu la bonté...

M. DUVERSIN.

Non, non, ce n'est pas moi; c'est un présent de ta belle-mère.

CHARLES, à part.

Oh! en ce cas...

M. DUVERSIN.

Jules. (Il lui donne une montre.)

JULES.

Une montre à répétition!

M. DUVERSIN.

Ta belle-mère espérait te la remettre elle-même; tu n'es pas venu, je m'en suis chargé.

JULES.

Ma belle-mère! oh! c'est égal, je la prends, mon papa.

M. DUVERSIN, à Claire.

Quant à toi, ma chère, depuis longtemps tu avais prié madame Germeuil, ta tante, de te procurer une demoiselle de compagnie pour t'aider dans tes études. Eh bien! j'y ai consenti; elle t'envoie aujourd'hui mademoiselle de Lussan, une jeune orpheline élevée par elle.

CLAIRE.

Ah! cette bonne tante! elle a bien senti le besoin que j'avais d'une amie, surtout dans ce moment-ci; et mademoiselle de Lussan sera reçue par nous à bras ouverts; (à mademoiselle Turpin) car celle-là, du moins, ne vient pas...

M. DUVERSIN.

De votre belle-mère; il paraît que ce nom-là suffit pour tout gâter.

MADEMOISELLE TURPIN.

Monsieur, je vous l'avais prédit.

M. DUVERSIN.

Vous êtes folle, vous; de grâce, plus de mutinerie! Préparez-vous à recevoir ma femme comme vous le devez; c'est à vous à faire les honneurs de la fête que je donne ce soir; je vous en prie; au besoin, je vous l'ordonne; et vous, mademoiselle Turpin, de la prudence.

(Il sort.)

SCÈNE V.

CHARLES, CLAIRE, JULES, MADEMOISELLE TURPIN.

CHARLES.

Je vous l'ordonne! c'est la première fois qu'il nous parle ainsi.

MADEMOISELLE TURPIN.

Pauvres enfants! comme on sent bien tout de suite que c'est une belle-mère qui commande.

CLAIRE.

Cependant je croyais qu'il nous gronderait davantage.

MADEMOISELLE TURPIN.

Pourquoi? parce que vous avez refusé d'assister à la cérémonie? mais décemment vous ne le pouviez pas; et moi-même, qui ne suis que gouvernante, si votre père m'eût mandé d'aller à la campagne...

JULES.

Vous y auriez été.

MADEMOISELLE TURPIN.

Non, Monsieur.

JULES.

Laissez donc; une noce, c'est si bon. (A part.) Elle est gourmande, mademoiselle Turpin, très-gourmande.

MADEMOISELLE TURPIN.

Non, Monsieur; on peut vous gagner par des présents; mais moi...

JULES.

C'est pour la montre que vous me dites cela, n'est-ce pas? c'est papa qui me l'a donnée, je ne connais que lui, moi. Une montre est si utile à mon âge, surtout quand on commence à avoir des affaires, et des rendez-vous, pour ne pas confondre.

MADEMOISELLE TURPIN.

Oui, des rendez-vous; si vous en avez désormais, ce sera au collége avec votre professeur de grec et de latin.

JULES.

Comment! vous croyez que ma belle-mère me fera renvoyer au collége?

MADEMOISELLE TURPIN, avec colère.

Elle n'y manquera pas.

JULES.

Par exemple, voilà de l'arbitraire et du despotisme; moi qui ai fini mes humanités.

MADEMOISELLE TURPIN, toujours avec colere.

Oui, parlez d'humanité à une marâtre.

CHARLES.

Mes pauvres amis, c'est vous que je plains; car, moi, je n'ai plus longtemps à rester ici.

CLAIRE.

Si vous saviez, si mon père savait qu'il s'est engagé, et qu'il part demain!

CHARLES.

Air de *Oui et Non*.

Oui, je partirai; mais avant
Je prétends écrire à mon père,
Afin qu'il apprenne comment
Nous aimons notre belle-mère.

JULES.

C'est bien... écris-lui, fâche-toi;
Présent, on craint quelque riposte;
Mais on est bien plus fort, je croi,
Lorsqu'on se fâche par la poste.

MADEMOISELLE TURPIN.

Comment! vous êtes décidé?

CHARLES.

Oui, sans doute, mon père aurait pu me pardonner les dettes, les folies que j'ai faites, s'il n'y avait pas là une belle-mère; mais maintenant, il n'y a plus d'espoir, me voilà soldat. Le plus ennuyeux, c'est qu'on vient de me donner un nouveau colonel que je ne connais pas, et auquel il faut que je me présente demain.

MADEMOISELLE TURPIN.

Et tout cela, à cause de cette étrangère.

CLAIRE.

Et moi, mes amis, j'ai bien d'autres sujets de haine. Vous savez ce jeune officier qui venait si souvent nous voir dans cette ville où mon père nous avait envoyés en secret?

MADEMOISELLE TURPIN.

Eh bien?

CLAIRE.

Eh bien! après notre départ, son régiment fut appelé à Strasbourg; et là... oh! c'est ma tante qui m'écrit tous les détails, il est devenu éperdument amoureux d'une demoiselle; et cette demoiselle, c'est notre belle-mère.

MADEMOISELLE TURPIN.

Votre belle-mère! quelle indignité!

CLAIRE.

Et personne qui partage mes peines! Au moins quand mademoiselle de Lussan sera près de moi, nous pourrons en causer et en dire tout le mal qu'elle mérite.

MADEMOISELLE TURPIN.

Oui, ça soulage.

JULES.

Moi, je parierais qu'elle est laide, cette femme-là.

CHARLES.

Ce doit être une grande, sèche, jaune.

CLAIRE.

Je ne crois pas; c'est une grosse rouge.

JULES.

Ah! dites donc, c'est une Américaine, n'est-ce pas? elle est peut-être noire. Tiens, ce serait drôle.

MADEMOISELLE TURPIN.

Ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle n'est pas bonne; et votre père veut que vous fassiez les honneurs...

CHARLES,

Aux étrangers, soit; mais à elle, jamais.

JULES.

Oui, qu'elle vienne!

CLAIRE.

Oh! je sens là que je ne pourrais pas lui dire un mot, si je ne pouvais la tourmenter.

MADEMOISELLE TURPIN.

Oh! que ce serait bien fait! Mais qu'entends-je? une voiture! C'est sans doute quelqu'un invité à la fête.

CHARLES.

Eh! non, des cartons, des paquets; c'est quelqu'un qui voyage.

CLAIRE.

Si c'était notre belle-mère!

CHARLES.

Non, une jeune personne.

CLAIRE.

Mademoiselle de Lussan.

CHARLES.

Il n'y a pas de doute: quelle jolie tournure!

JULES.

Oh! comme elle est bien!

CHARLES.

Eh! vite, je cours la recevoir.

JULES.

Attends, je mets mes gants, et j'y vais.

CHARLES.

Laisse donc! il veut recevoir les dames, lui!

JULES.

Tiens, pourquoi pas? une jolie demoiselle, tout comme un autre; parce que mon frère Charles est militaire, il croit qu'il n'y a que lui de la famille qui doive être galant.

MADEMOISELLE TURPIN.

Galant, galant. Avant d'être galant, il vous faut passer encore quelques années au collége.

JULES.

Au collége, au collége! ils n'ont que cela à dire.

AIR de *l'Écu de six francs.*

Pour le latin, grec et logique,
Oh! j'en ai raisonnablement;
Je sais la danse et la musique;
J'ai de l'esprit, je suis charmant;
J'aime les dames, et que sais-je?
Je commence à plaire déjà,
Dites-moi donc, après cela,
Ce qu'on peut m'apprendre au collége.

SCÈNE VI.

ÉLISA, CHARLES, CLAIRE, JULES, MADEMOISELLE TURPIN.

(Jules va au-devant d'Élisa, et prend son chapeau, qu'il met sur la table.)

ÉLISA, à Charles.

Monsieur, combien je vous remercie.

CHARLES.

Ma sœur, mademoiselle de Lussan. Je l'aurais deviné, rien qu'au trouble de mademoiselle, lorsqu'elle a appris que mon père n'y était pas. (A Élisa.) Mais rassurez-vous; nous sommes les enfants de M. Duversin. Voici mon frère Jules, ma sœur Claire....

CLAIRE.

Qui vous attendait avec impatience.

ÉLISA.

Et mademoiselle Turpin, sans doute? Une demoiselle très-respectable.

MADEMOISELLE TURPIN.

Mademoiselle... (A part.) Elle est charmante, cette jeune personne!

ÉLISA.

Quant à M. Charles, je l'ai reconnu tout de suite: on m'a si souvent parlé de toute la famille.

CLAIRE.

Oui, madame Germeuil, qui vous envoie.

ÉLISA.

Elle-même; et il me tardait bien de vous voir.

CLAIRE.

Et moi donc! j'en avais grand besoin.

JULES.

Car dans l'état de tyrannie et d'oppression où nous sommes...

CLAIRE.

C'est quelque chose qu'un allié de plus.

ÉLISA.

Eh! mon Dieu! qu'est-ce donc?

CLAIRE.

Est-ce que ma tante ne vous a pas dit? est-ce que vous ne savez pas que nous avons une belle-mère?

ÉLISA.

Ah! oui, votre belle-mère?

MADEMOISELLE TURPIN.

Dites donc une marâtre.

ÉLISA.

C'est donc une bien méchante femme?

CHARLES.

Une intrigante, qui vient ici pour nous désunir.

JULES.

Qui donne de mauvais conseils à mon père.

CLAIRE.

Et qui veut être seule aimée de lui.

JULES.

Oui; mais, en revanche, nous ne l'aimerons guère, voyez-vous.

ÉLISA.

Oh! ni moi non plus; et, d'après ce que vous me dites là, je la déteste déjà de confiance et sur parole.

CLAIRE.

Vrai! eh bien! tenez, embrassons-nous; car j'en mourais d'envie.

(Elles s'embrassent.)

MADEMOISELLE TURPIN.

Bravo ! J'ai vu tout de suite que nous serions d'accord contre l'ennemi commun, car c'est moi qui ai formé la coalition. Ils n'y pensaient seulement pas.

ÉLISA.

Ah çà ! il y a donc des motifs bien graves ? des choses...

JULES.

Des choses affreuses.

ÉLISA.

Quoi ! vous croyez qu'elle est capable ?...

MADEMOISELLE TURPIN.

Elle est capable de tout. Tenez, ne voilà-t-il pas mademoiselle à qui elle a enlevé un amant ?

ÉLISA.

Un amant ! et lequel ? car on dit que votre belle-mère avait quelques adorateurs.

MADEMOISELLE TURPIN.

Quelques adorateurs ! vous êtes bonne ; je suis sûre qu'il y a mieux que cela. Et puis ne voilà-t-il pas monsieur, le fils aîné de la maison, qui, n'osant plus avouer ses étourderies à son père, a pris le parti de s'engager sous le nom de Charles, dans le 5e régiment de chasseurs, et qui part demain pour Strasbourg ?

CHARLES.

Mademoiselle Turpin !

JULES.

Et ne voilà-t-il pas que moi, qui espérais rester à la maison, libre avec un précepteur, elle va me faire retourner au collége ? Mais je ne lui pardonnerai de ma vie : aussi quand vous êtes arrivée, nous conspirions.

ÉLISA.

Une conspiration ! c'est charmant ! j'en veux être aussi.

CHARLES.

Sans doute, vous en serez.

MADEMOISELLE TURPIN.

Parce que d'abord il faut qu'elle ou moi sorte de la maison.

ÉLISA, souriant.

C'est trop juste.

CLAIRE.

Oh ! d'abord, mon père veut que je paraisse au bal ; mais j'y serai triste, ennuyée ; je ne veux pas dire un mot de toute la soirée.

ÉLISA.

Vous avez raison ; il sera bien puni.

CHARLES.

Pour moi, je suis fou de la danse, on le sait, eh bien ! je ne danserai pas ; mon père aura beau se fâcher, il n'y a pas de loi qui force un mineur à danser.

ÉLISA.

C'est cela, ne dansons pas.

MORCEAU D'ENSEMBLE.

Duo *du* Maçon : *Travaillons, dépêchons.*

TOUS.

Conjurons,
Conspirons,
Et nous réussirons ;
Mais surtout du complot
Ne disons pas un mot.

JULES.

Grand Dieu ! quelle malice !
Pour ce soir on comptait
Sur un feu d'artifice...
Mais j'ai là mon projet.
Je sais ce qu'il faut faire,
Afin qu'il n'ait pas lieu,
Et notre belle-mère
N'y verra que du feu.

(Il sort.)

TOUS.

Conjurons,
Conspirons,
Et nous réussirons ;
Mais surtout du complot
Ne disons pas un mot.

SCÈNE VII.

Les Précédents ; M. DUVERSIN, sortant du cabinet à gauche.

MADEMOISELLE TURPIN, parlant.

Voilà monsieur.

Je vais, ma toute belle,
Vous présenter à lui.
(A M. Duversin, en lui présentant Élisa.)
Voici mademoiselle !

M. DUVERSIN.

Grand Dieu ! que vois-je ici ?
(Il court à Élisa, et l'embrasse.)

MADEMOISELLE TURPIN.

Quelles sont ces manières ?

M. DUVERSIN.

Mais qui vous trouble ainsi ?

MADEMOISELLE TURPIN.

Ces façons familières...

M. DUVERSIN.

Sont celles d'un mari.

CHARLES et CLAIRE.

Que dit-il ?

MADEMOISELLE TURPIN.

Ah ! grands dieux ?

CHARLES et CLAIRE.

Quoi ! c'est elle ?

MADEMOISELLE TURPIN.

En ces lieux !

M. DUVERSIN.

C'est ma femme ; eh ! pourquoi
Ce trouble et cet effroi ?

CHARLES, CLAIRE et MADEMOISELLE TURPIN.

Je le voi,
C'est fait de moi.

ENSEMBLE.

CHARLES, CLAIRE et MADEMOISELLE TURPIN.

Quel regret!
C'en est fait!
Elle a notre secret:
Mais aussi conçoit-on
Pareille trahison?

ÉLISA, à son mari.

Indiscret,
Qu'as-tu fait!
Découvrir mon secret!
Pour cette trahison
Il n'est point de pardon.

M. DUVERSIN, à Élisa.

Qu'ai-je fait?
Quel était
Ce prétendu secret?
De cette trahison
Quelle est donc la raison?

MADEMOISELLE TURPIN.

C'est affreux!

ÉLISA.

N'est-il pas vrai? se glisser dans un conseil, surprendre les secrets de l'état! c'est une perfidie. Mon ami, je suis arrivée ici, seule, inconnue, et déjà je gagnais l'amitié de vos enfants, même celle de mademoiselle Turpin; mais votre indiscrétion a tout gâté.

MADEMOISELLE TURPIN.

Certainement, Madame, je ne crains rien, je suis tranquille, et je répéterai ce que je vous ai dit... j'ai dit que je n'aimais point...

ÉLISA.

Les femmes qui venaient pour tout brouiller et pour tout désunir.

MADEMOISELLE TURPIN, bas.

Sans doute.

ÉLISA.

Vous n'aimez pas la concurrence.

MADEMOISELLE TURPIN.

La concurrence, la concurrence! me faire causer, m'arracher des secrets, c'est de l'inquisition, Madame.

M. DUVERSIN.

Mademoiselle Turpin!

CHARLES.

Oui, Madame, venir ainsi sous un nom supposé, sous le nom de mademoiselle de Lussan.

ÉLISA.

Ah! ce n'est pas moi qui l'ai pris; c'est vous qui me l'avez donné.

CLAIRE.

N'importe, Madame; c'est bien mal à vous; et moi qui l'ai embrassée!

ÉLISA.

Allons, songez que vous m'avez promis votre amitié; Charles, je danserai, moi, et je compte sur vous pour le bal; quant à vous, mademoiselle Turpin, il faut vous résigner; mais ce qui doit vous rassurer, c'est que tout le monde peut compter sur ma discrétion: vous pouvez être sûrs que votre belle-mère ne saura rien des secrets confiés à mademoiselle de Lussan.

CLAIRE, sortant.

Adieu, Madame, adieu... J'en pleurerais de dépit.

CHARLES.

Et moi aussi, je me retire; mais rappelez-vous, mon père, que vous aurez fait notre malheur.

(Il sort.)

MADEMOISELLE TURPIN.

Ah! monsieur Duversin, je prévois des choses, des choses! Je ne puis rester plus longtemps chez vous, car j'ai de l'honneur.

M. DUVERSIN.

Et qui est-ce qui pense à votre honneur, et qui songe à l'attaquer? sortez.

(Mademoiselle Turpin sort.)

ÉLISA.

De grâce modérez-vous, car voici un étranger.

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, LE COLONEL.

M. DUVERSIN.

Eh! c'est notre jeune colonel; tant mieux, morbleu! car sa présence va dissiper la mauvaise humeur qui allait me gagner.

LE COLONEL.

Vous voyez, Monsieur, que je suis exact; moi, d'abord, j'arrive toujours le premier. Ah! mon Dieu! cette jeune personne que j'aperçois!

M. DUVERSIN.

Qu'avez-vous donc?

LE COLONEL.

C'en est une, celle de Strasbourg.

ÉLISA, s'avançant.

M. de Givry! (A M. Duversin.) Comment! mon ami, vous le connaissez?

LE COLONEL.

Elle vous appelle son ami.

M. DUVERSIN.

Oui, vraiment; et je vais vous dire pourquoi. (Prenant Élisa par la main.) Colonel, je vous présente ma femme.

LE COLONEL.

Votre femme!

M. DUVERSIN.

Oui, colonel, et puisque vous la connaissez, vous me permettrez plus volontiers de vous laisser un instant. D'ailleurs, je ne suis pas fâché que madame vous réponde elle-même.

ÉLISA.

Mon ami, n'oubliez pas de recommander à

votre fils de danser la première contredanse avec moi.

M. DUVERSIN.

La seconde, s'il vous plaît; je tiens beaucoup à la première. (Au colonel.) Vous voyez, je suis redevenu danseur pour ma femme.

LE COLONEL, à part.

Voilà qui est piquant, par exemple.

M. DUVERSIN, bas au colonel.

Dites donc, mon colonel, il faut vous en tenir à l'autre.

(Il sort.)

SCÈNE IX.

LE COLONEL, ÉLISA.

LE COLONEL.

Il a l'air de se moquer de moi.

ÉLISA.

Ah! Monsieur, vous connaissez mon mari?

LE COLONEL.

Votre mari, Élisa? (A part.) Mais c'est qu'elle est encore mieux depuis son mariage.

ÉLISA.

Mon Dieu! colonel, vous paraissez troublé.

LE COLONEL.

AIR : *Le choix que fait tout le village.*

Sans doute au plaisir que j'éprouve
Se mêle un mouvement d'effroi...
Ce bien charmant que je retrouve
Serait-il donc perdu pour moi?
Ah! je le sens au feu qui me dévore,
Ce triste hymen, source de mes regrets,
A mon amour ajoute encore,
Comme il ajoute à vos attraits.

ÉLISA, souriant.

Ah! vous pensez encore à cela?

LE COLONEL.

Je conçois que ma constance vous étonne, vous qui m'avez oublié, vous qu'un autre hymen...

ÉLISA.

Ah! brisons là, de grâce; des circonstances que vous ignorez...

LE COLONEL.

Je sais tout, Madame, la reconnaissance a fait plus que l'amour. Vous avez trahi un malheureux pour en sauver un autre; mais avez-vous pensé que je pusse oublier tant d'attraits, de si douces espérances? Car vous m'aimiez; oui, Madame, vous m'aimiez : mon hommage n'était pas rejeté, j'ai surpris dans vos regards un aveu...

ÉLISA.

Que vous avez cru y voir.

LE COLONEL.

Non, Madame, que j'ai vu; j'ai assez d'habitude pour m'y connaître, et vous étiez émue.

ÉLISA.

Ah! j'en conviens. Je voyais avec peine une passion qui alors était une folie, et qui maintenant mériterait un autre nom.

LE COLONEL.

Il faut se résigner, Madame, il faut vous fuir, et au moment où je croyais me rapprocher de vous; car depuis deux mois je sollicite le ministre, mon parent, pour que mon régiment soit envoyé à Strasbourg, et je partais demain dans l'espérance de vous revoir.

ÉLISA.

Demain à Strasbourg! Est-ce que par hasard vous seriez nommé au 5e de chasseurs?

LE COLONEL.

Oui, Madame.

ÉLISA, à part.

Le régiment de Charles! c'est son colonel.

LE COLONEL.

Adieu donc, puisque vous me bannissez, puisque je ne dois plus vous revoir. Ah! je suis bien malheureux!

(Il s'éloigne.)

ÉLISA.

Colonel!

LE COLONEL, revenant précipitamment.

Madame, vous m'avez rappelé.

ÉLISA.

Oui, je pense qu'aujourd'hui, du moins, vous pouvez rester avec nous.

LE COLONEL.

Je resterais si je le pouvais sans vous aimer.

ÉLISA.

Alors je n'ose plus vous retenir, et j'en suis fâchée, car j'avais un service à vous demander.

LE COLONEL.

A moi! expliquez-vous, je cours, je vole, que faut-il faire?

ÉLISA.

Un soldat, nommé Charles, s'est récemment engagé dans votre régiment; je voudrais avoir son congé, et de plus, j'aurais bien là une pétition que je voudrais présenter au ministre des finances; mais deux faveurs à la fois, c'est trop, sans doute.

LE COLONEL.

Non, Madame; donnez, je m'en charge; je cours chez mon oncle, et je compte sur sa tendresse encore plus que sur mon crédit.

ÉLISA.

En vérité! vous pouvez m'obtenir une réponse favorable?

LE COLONEL.

Assurément, Madame. Je suis trop heureux; mais me sera-t-il permis de vous l'apporter moi-même?

ÉLISA.

Oui, oui.

CHARLES, entrant et voyant le colonel.

Un jeune homme! un militaire inconnu! qu'est-ce que cela signifie?

(Il se cache dans le cabinet à droite, dont il entr'ouvre de temps en temps la porte.)

LE COLONEL.

Et cet aveu que j'implore?

ÉLISA.

Je vois que Monsieur met un prix à ses services.

LE COLONEL.

Non, madame; mais...

ÉLISA.

Mais il vous faut une récompense.

LE COLONEL.

Air : *Ses yeux disaient tout le contraire.*

Une récompense... ah! grands dieux!
Pour moi, quel bien! quelle fortune!

ÉLISA.

N'en pas demander vaudrait mieux;
N'importe, on vous en promet une.

LE COLONEL.

Quoi! vous en faites le serment!

ÉLISA.

Cela doit suffire, je pense.

LE COLONEL.

Oui, sans doute; mais cependant...

ÉLISA.

Ne faut-il pas payer d'avance?
Monsieur, je vois, est exigeant,
Et veut être payé d'avance.

LE COLONEL.

Non, Madame, non, je crois à votre parole.

ÉLISA.

Eh bien! ce soir, pendant le bal.

LE COLONEL.

Ce soir?

ÉLISA.

Ce soir, n'oubliez pas.

LE COLONEL.

Ici?

ÉLISA.

Ici.

(Elle sort par le fond.)

SCÈNE X.

LE COLONEL, puis CHARLES.

LE COLONEL.

A merveille! je crois que je suis aimé, (s'approchant de la table à gauche) et je puis d'un trait de plume exécuter déjà la moitié de ses ordres. (Il écrit.)

CHARLES, sortant du cabinet.

Je ne puis le croire encore; et si je n'en avais pas été témoin... Et je le souffrirais! non, morbleu! Quoique je déteste ma belle-mère, son honneur est maintenant celui de mon père, c'est le mien, et je saurai quelles sont ses intentions.

LE COLONEL, achevant d'écrire.

Et ce cher banquier qui avait l'air de me défier!

Air du vaudeville *du Charlatanisme.*

Mes chers financiers, ici-bas
On ne voit que des infidèles,
Et pour vous, sans doute, il n'est pas
De privilége auprès des belles.
Grâce à la caisse où chaque jour
Vous puisez vos petits mérites,
Vous pouvez jouer tour à tour
Sur les rentes et sur l'amour...
Mais attendez-vous aux faillites.

CHARLES.

C'est clair; et nous allons voir.

LE COLONEL.

(Il a pris son chapeau et va pour sortir : apercevant Charles.)

Ah! il y a là quelqu'un? Pardon, Monsieur, êtes-vous de la maison?

CHARLES.

Oui, Monsieur.

LE COLONEL.

Voulez-vous me faire le plaisir de remettre cette lettre, une lettre d'affaire, à madame Duversin?

CHARLES, prenant la lettre.

(A part.) Morbleu! c'en est trop. (Haut.) Volontiers, Monsieur. Mais service pour service; car j'aurais un mot à vous dire.

LE COLONEL.

Un mot! ça me convient parfaitement; mais pas un de plus, car je suis pressé.

CHARLES.

Ce ne sera pas long; car ce n'est pas ici que nous pouvons nous expliquer. Ciel! mon père! (M. Duversin paraît au fond donnant quelques ordres à ses domestiques. Charles, bas au colonel.) Je vous demanderai seulement votre nom et votre adresse.

LE COLONEL.

Et pour quelle raison?

CHARLES, de même.

Votre nom.

LE COLONEL.

M. de Givry, colonel au 5e de chasseurs.

CHARLES, à part.

Dieux! qu'allais-je faire? mon colonel!

LE COLONEL, à part.

Qu'est-ce qu'il a donc? (Haut.) En tout cas, je vous prie de vous presser, car je pars demain pour Strasbourg.

(Il va pour sortir.)

M. DUVERSIN, l'arrêtant.

Eh bien! colonel, vous nous quittez?

LE COLONEL.

Pour une affaire importante ; mais soyez tranquille, je vous reviens. (A part en s'en allant.) Un mari d'un côté, un amant de l'autre... Je crois que c'est le cas de battre en retraite.

(Il sort.)

SCÈNE XI.

CHARLES, M. DUVERSIN.

M. DUVERSIN.

Comment ! tu connais M. de Givry ?

CHARLES.

Oui, mon père, oui, beaucoup... (A part.) Que faire à présent ?

M. DUVERSIN.

C'est un galant homme, un homme d'honneur.

CHARLES.

Oh ! sans doute. (A part.) Ils sont tous comme cela. (Haut.) Mais, dans votre intérêt, je vous engage à ne plus le recevoir.

M. DUVERSIN.

Et pour quel motif ?

CHARLES.

Pour des motifs que je voulais vous taire ; car j'espérais que moi seul, et sans que vous en eussiez connaissance... Mais des obstacles que je ne pouvais prévoir...

M. DUVERSIN.

Ah çà ! d'où vient ce trouble ? et qu'y a-t-il donc ?

CHARLES.

Il y a... que M. de Givry a connu autrefois notre belle-mère.

M. DUVERSIN.

Oui, je le sais ; après ?

CHARLES.

On dit qu'il l'a aimée.

M. DUVERSIN.

Je sais ; après ?

CHARLES.

Après, après ! et s'il l'aimait encore, s'il osait le lui avouer, si cette lettre contenait la preuve de sa tendresse ?

M. DUVERSIN.

Il se pourrait !

CHARLES.

Oui, mon père ; voilà ce que je n'osais vous dire. Maintenant vous pouvez voir par vous-même.

M. DUVERSIN, prenant la lettre et lisant l'adresse.

C'est bien cela. A madame Duversin.

(Il sonne.)

CHARLES.

Il est des circonstances où l'on peut vérifier, où il est permis de s'assurer... Enfin, mon père puisque vous savez...

M. DUVERSIN, à un domestique qui entre.

Tenez, portez cette lettre à ma femme.

(Le domestique sort.)

CHARLES.

Comment, mon père, vous l'envoyez ?

M. DUVERSIN.

Air : *Un page aimait la jeune Adèle.*

Monsieur, je pense au fond de l'âme
Qu'il est encor des vertus... et j'y crois.
Du moins, jusqu'à présent, ma femme
De me tromper n'a pas encor les droits,
Car jusqu'ici je n'ai rien fait moi-même
Qui méritât un tel oubli ;
Mais soupçonner celle qu'on aime,
C'est mériter d'être trahi.

CHARLES.

Et si mes soupçons étaient fondés ? si le colonel était aimé ? si ce soir un rendez-vous ?...

M. DUVERSIN.

Charles, taisez-vous ; je ne croyais pas que chez vous la haine pût aller si loin.

CHARLES.

Quoi ! vous m'accusez de calomnie ! Eh bien ! c'est vous qui me forcez à parler. Oui, je l'ai vu, je l'ai entendu ; je le jure, je le jure sur l'honneur.

M. DUVERSIN.

O ciel !

CHARLES.

Et si vous voulez, je puis vous rendre témoin d'un entretien.

M. DUVERSIN.

Écoute ; j'aime ma femme, je l'estime ; et oser douter de son amour est un crime que je ne pardonnerais ni à moi, ni à qui que ce fût. Mais je veux te confondre, j'accepte ; et souviens-toi bien d'une chose : si tu me trompes, si tes soupçons étaient injustes, je te chasse de chez moi, je ne te reverrai jamais.

CHARLES.

Mon père, je me soumets à tout.

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENTS, JULES.

JULES.

Mon frère, mon frère !

M. DUVERSIN.

Que nous veux-tu ?

JULES.

Rien. Je croyais que mon frère... Et puis j'avais aussi, mon papa, une idée à vous communiquer.

M. DUVERSIN.

Dans un autre moment ; je n'ai pas le temps.

(A Charles.) Songe à tenir ta promesse, je tiendrai la mienne.

(Il sort.)

JULES.

Mais toi, mon frère, dis-moi au moins...

CHARLES.

Plus tard; j'ai des affaires.

(Il sort.)

SCÈNE XIII.

JULES, seul.

C'est ça : aucun d'eux ne daigne me répondre... C'est singulier, le peu d'égards qu'on a pour moi dans la maison ! moi qui, depuis une heure, suis dans le jardin à déficeler les pétards et à jeter de l'eau sur les soleils ! Je ne sais pas où en est la conspiration ; et je tiens cependant à ce qu'elle réussisse, d'abord dans l'intérêt général, et puis ensuite dans le mien particulier, parce qu'il m'est venu une idée que je voulais communiquer à mon père. Ah ! voilà mademoiselle de Lussan ; elle est encore plus jolie.

SCÈNE XIV.

ÉLISA, JULES.

ÉLISA.

Vous trouvez ?... je vous plais ?

JULES.

Oh ! oui, beaucoup, et je vous aime depuis ce matin, depuis que vous êtes dans notre parti.

ÉLISA, à part.

Il paraît que celui-là n'est pas encore détrompé ; c'est un allié qui me reste.

JULES.

Mais, dites-moi, où ça en est-il ?

ÉLISA.

La belle-mère est arrivée ; et dans ce moment, elle est dans une position assez délicate.

JULES.

Elle est embarrassée ; tant mieux, parce qu'elle ne songera pas à moi, et qu'elle ne pensera pas à me mettre au collége.

ÉLISA.

Il vous ennuie donc beaucoup ?

JULES.

Oui, habituellement ; mais maintenant surtout, parce que depuis que vous êtes dans la maison, 'ai encore plus d'envie d'y rester.

ÉLISA.

Vraiment !

JULES.

C'est comme je vous le dis ; à mon âge, à quinze ans passés, on est déjà quelque chose dans le monde : dans les fêtes, dans les bals où l'on se trouve, on se choisit déjà une inclination, celle avec qui on danse toujours de préférence...

ÉLISA.

Et vous aviez fait un choix ?

JULES.

Pas encore, parce que j'hésitais entre mademoiselle Mimi, la nièce de l'agent de change, et mademoiselle Lolotte, la fille du notaire ; mais depuis que vous voilà, je n'hésite plus, et si vous voulez ce soir danser avec moi la première contredanse...

ÉLISA.

Impossible, je suis engagée.

JULES.

Et par qui ?

ÉLISA.

Par M. Charles, votre frère.

JULES.

Là, qu'est-ce que je disais ? mais mon frère va partir pour son régiment, et c'est moi qui succéderai, n'est-il pas vrai ? et puis, dans quelques années, il faudra bien penser à mon établissement ; et quand j'aurai dit à mon père que je vous aime et que je veux vous épouser...

ÉLISA.

Comment, Monsieur, y pensez-vous ?

JULES.

Est-ce que mon père peut blâmer les gens qui vous aiment et qui veulent vous épouser ?

ÉLISA.

Non, sans doute, et lui moins que personne, mais il y aura probablement d'autres obstacles.

JULES.

J'entends, c'est la belle-mère qui ne voudra pas donner son consentement.

ÉLISA.

Précisément.

JULES.

Dieu, les belles-mères ! voyez-vous à quoi ça sert, les belles-mères ? mais soyez tranquille, me voilà son ennemi mortel, et pour commencer, j'ai mis bon ordre aux fusées et aux pétards.

ÉLISA.

Mais voilà qui est très-mal.

JULES.

Eh ! mon Dieu ! vous aimez peut-être les feux d'artifice ; mais laissez manquer celui-là, nous en ferons d'autres exprès pour vous ; car vous êtes si bonne, si aimable ! Eh ! c'est ma sœur.

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENTS, CLAIRE.

JULES.

Claire, viens donc. Tiens, elle pleure un jour

de bal; mais prends donc garde, tu auras les yeux rouges.

CLAIRE.

Eh! que m'importe?

JULES.

Dame! si ça ne te fait rien; c'est cependant ce qui empêche les demoiselles d'avoir du chagrin.

CLAIRE.

Jules, laisse-nous un moment.

JULES.

Comment, et toi aussi, tu me renvoies; mon frère, à la bonne heure, mais je n'entends pas me laisser mener par une petite fille.

CLAIRE, avec un peu d'impatience.

Petite fille ou non, va-t'en.

JULES.

Et moi, je ne m'en irai pas. Parce que ce n'est pas la peine de conjurer si on me met toujours hors de la conspiration.

CLAIRE.

Est-il obstiné!

JULES.

C'est que je sais bien ce qui arrivera. Je ne suis pas des secrets; mais s'il y a à être puni, j'en serai, et décidément je veux partager les chances.

ÉLISA, doucement.

Jules, mon bon ami, je vous prie de nous laisser un instant, vous n'en serez pas fâché.

JULES.

Elle a dit: « Mon bon ami, » et avec une voix si douce! Je m'en vais sur-le-champ, parce qu'au fait, c'est tout naturel, un secret! les demoiselles en ont toujours à se dire, et l'on renvoie toujours les messieurs. (A Claire.) Eh bien! rassure-toi, je vous laisse. Est-elle enfant, ma sœur, elle pleurait pour ça! (Bas à Élisa.) Vous me direz son secret, n'est-ce pas? (Il lui baise la main.) Comme mon grand frère.

(Il sort.)

SCÈNE XVI.

ÉLISA, CLAIRE.

ÉLISA.

Eh bien! ma chère amie... Pardon, Mademoiselle, vous désirez me parler?

CLAIRE.

Oui, Madame.

ÉLISA.

Des larmes, des soupirs, qu'est-ce donc? si je pouvais vous rendre quelque service?

CLAIRE.

C'est moi, Madame, qui viens vous en rendre un. Quoique je n'aie aucune raison de vous aimer, au contraire, mais il y va de l'honneur de mon père; il y va de la vie de mon frère, et je n'ai pas hésité.

ÉLISA.

Expliquez-vous.

CLAIRE.

Ne devez-vous pas tantôt, ici, recevoir en secret un jeune colonel, M. de Givry?

ÉLISA.

Oui, sans doute, un charmant cavalier.

CLAIRE, à part.

O ciel! il est donc vrai? (Haut.) Eh bien! Madame, mon frère Charles, qui l'a appris, je ne sais comment, peut-être par le colonel lui-même, car les hommes sont si indiscrets, celui-là surtout; enfin, mon frère Charles l'a répété à mademoiselle Turpin, mademoiselle Turpin me l'a répété.

ÉLISA, souriant.

Voyez-vous comment les bonnes nouvelles se répandent!

CLAIRE.

Comme eux, j'avais juré votre perte; mais je n'ai pas eu le courage de tenir ma parole; et sans leur en faire part, je suis venue vous prévenir en secret.

ÉLISA.

C'est bien, c'est très-bien, et je n'oublierai jamais cette marque d'amitié.

CLAIRE.

Ne recevez pas le colonel, Madame; renvoyez-le, je vous en prie.

ÉLISA.

Et pourquoi donc le renvoyer?

CLAIRE.

Comment, pourquoi? puisque tout le monde le sait, puisque notre père lui-même en est instruit, et qu'il en est furieux.

ÉLISA.

Quoi! mon mari pourrait soupçonner?...

CLAIRE.

Vous voyez tous les malheurs qui vont arriver, et que vous pouvez détourner d'un seul mot; c'est de dire au colonel que vous ne voulez plus le voir, que c'est un infidèle, un perfide; que vous ne l'aimez plus, et vous aurez bien raison. Du moins, Madame, ce que je vous en dis c'est pour vous, et dans votre intérêt.

ÉLISA.

Vous croyez! c'est étonnant. Depuis un instant j'aurais pensé... mais j'aime mieux éloigner une pareille idée, et croire que dans le service que vous me rendez, il n'y a ni intérêt personnel, ni amour, ni jalousie.

CLAIRE, interdite.

Quoi! Madame, vous pourriez supposer?...

ÉLISA.

Cela serait, que je vous devrais encore de la reconnaissance pour un tel service.

CLAIRE.

De la reconnaissance ! eh bien ! non, Madame, vous ne m'en devez pas; et s'il faut tout vous avouer, avant de vous connaître, il m'aimait, ou plutôt il me le disait.

ÉLISA.

Quoi ! c'est là cet amant que je vous avais enlevé ?

CLAIRE.

Je ne l'aime plus, Madame; je l'oublierai, je vous le jure, du moins je tâcherai.

ÉLISA.

C'est bien, je le lui dirai.

CLAIRE.

Eh ! non, Madame ; car pour le repos de mon père, pour le mien peut-être, ne le recevez pas chez vous, surtout ne le recevez pas ce soir ; car j'en mourrais.

ÉLISA.

Pauvre enfant ! (Lui prenant la main, et l'embrassant sur le front.) Vous serez contente de moi, je l'espère.

SCÈNE XVII.

Les Précédents, Mademoiselle TURPIN.

MADEMOISELLE TURPIN.

Monsieur le colonel de Givry demande à parler à madame.

CLAIRE, à part.

Le perfide !

ÉLISA, froidement.

Faites entrer.

CLAIRE.

Quoi ! ne venez-vous pas de me promettre...

ÉLISA.

Sans doute; mais je désirerais lui parler un instant.

CLAIRE.

Comment, Madame, après ce que je vous ai appris, vous le recevez ?

ÉLISA.

Oui, oui.

CLAIRE, allant s'asseoir sur le fauteuil à droite.

Eh bien ! nous allons voir ce qu'ils vont se dire.

ÉLISA.

Non, je voudrais lui parler seule.

CLAIRE, se levant.

C'en est trop ; je vous laisse, Madame. (A part.) Elle le reçoit ? la méchante femme !

(Elle sort.)

SCÈNE XVIII.

Les Précédents, LE COLONEL.

LE COLONEL.

Madame, je...

ÉLISA va pour commencer la conversation avec le colonel ; mais s'apercevant que mademoiselle Turpin reste, elle lui dit :

Mademoiselle Turpin, laissez-nous.

MADEMOISELLE TURPIN.

Comment !

ÉLISA, plus sévèrement.

Laissez-nous.

MADEMOISELLE TURPIN.

Ah ! Dieu !

(Elle sort.)

ÉLISA.

Colonel, j'ai reçu votre lettre. On n'est pas plus aimable que vous. Oh ! je tenais beaucoup à ce congé.

LE COLONEL.

Une folie de jeune homme. Il n'y avait rien de terminé. Mais voici la réponse à votre nouvelle demande.

ÉLISA.

Le brevet déjà ! mais ce n'est pas possible.

LE COLONEL.

Quand je vous ai parlé de mon crédit, vous pouviez me croire ; et d'ailleurs, que n'eussé-je pas fait pour mériter la récompense que vous m'aviez promise !

ÉLISA, baissant les yeux.

La récompense ?

LE COLONEL.

Oui, Madame, et vous la connaissez comme moi celle que j'ai le droit d'attendre, que vous me devez, et que je réclame.

ÉLISA.

Colonel, vous êtes pressant, je ne vous demande qu'un moment, le temps seulement de vous adresser une question ; et quand vous m'aurez répondu avec franchise, je vous promets de m'acquitter envers vous.

LE COLONEL.

Il se pourrait ! parlez, Madame.

ÉLISA.

Eh bien ! lorsqu'à Strasbourg vous me faisiez une cour assidue, avouez-le, colonel, vous ne cherchiez qu'à vous distraire de vos chagrins d'un amour plus tendre, plus vrai.

LE COLONEL.

Madame...

ÉLISA.

Ah ! ne mentez pas, vous aimez encore cette jeune personne, que des raisons de famille forcèrent à vous taire son nom, et qui disparut tout à coup.

LE COLONEL.

Comment! vous savez...

ÉLISA.

Oui, je sais tout, colonel, et que votre amour-propre n'aille pas interpréter à son avantage les informations que j'ai prises; on m'a parlé de cette jeune personne.

Air : *Hier encor j'aimais Adèle.*

Elle est aimable, elle est belle, elle est sage;
Elle a surtout, dans ce siècle inconstant,
Un grand mérite, un très-grand avantage;
C'est qu'elle aime... et sincèrement.

LE COLONEL.

Que dites-vous?

ÉLISA.

Autrefois, auprès d'elle,
Vous lui juriez de l'aimer en tout temps;
Vous lui juriez d'être toujours fidèle,
Et c'est elle qui tient vos serments;
C'est elle, oui, c'est elle
Qui tient vos serments.

LE COLONEL.

Il serait vrai!

ÉLISA.

Et que diriez-vous, Monsieur, si je vous apprenais que je suis sa confidente, son amie, qu'elle m'a tout avoué, et que tout à l'heure encore, j'ai vu couler ses larmes?

LE COLONEL.

O ciel! elle pleurait! et elle est ici! et elle m'aime encore! (Se reprenant.) Pardon, Madame; la surprise, l'étonnement...

ÉLISA.

Vous n'avez pas besoin d'excuses, je vous pardonne tout, même votre joie; car, grâce au ciel, je vois que vous n'avez jamais cessé de l'aimer; votre trouble, votre embarras, ce bonheur même que vous cherchez à me déguiser, tout me le prouve. C'est le cas d'être infidèle, ou jamais: il y a si peu d'occasions où on puisse l'être avec l'approbation générale! et pour qui négligeriez-vous une jeune personne charmante? pour une femme qui s'est donnée à un autre, et qui s'est donnée par amour; car j'aime mon mari; il fut le guide, l'ami de mon enfance, je lui dois ma fortune et mon bonheur. J'ai promis de le rendre heureux, colonel, et je n'ai jamais manqué à ma promesse. Maintenant répondez : d'un côté le malheur d'un galant homme, le mien, le vôtre peut-être! de l'autre, l'estime de mon mari, mon amitié, à moi, l'amour de la belle inconnue: choisissez.

LE COLONEL.

Ah! Madame! pouvez-vous douter de ma réponse?

ÉLISA.

Je la devine; et comme vous méritez maintenant la récompense que je vous ai promise, je vais vous la donner.

LE COLONEL.

Que dites-vous?

ÉLISA.

Cette jeune personne dont je vous parle m'appelle sa belle-mère.

LE COLONEL.

Il se pourrait!

ÉLISA.

J'ai promis à mon mari de faire le bonheur de ses enfants; je veux commencer par sa fille, et c'est pour cela, colonel, que je vous la donne.

LE COLONEL.

Ah! Madame, c'est à vos genoux que je vous remercie.

ÉLISA.

A mes genoux, à la bonne heure; voilà comme je voulais vous y voir.

SCÈNE XIX.

LES PRÉCÉDENTS, M. DUVERSIN, CHARLES, CLAIRE, JULES, MADEMOISELLE TURPIN.

CHARLES, à M. Duversin.

Maintenant, mon père, le croirez-vous?

CLAIRE, à Élisa.

Oui, Madame, c'est affreux.

MADEMOISELLE TURPIN.

C'est indigne! un homme ici à genoux! Depuis trente ans ça n'était pas arrivé.

JULES.

Et c'est là notre belle-mère! Moi qui l'aimais déjà. Fi! Madame, c'est une perfidie de surprendre ainsi les gens.

M. DUVERSIN.

Taisez-vous; et vous, Madame, que tout le monde accuse ici, qu'avez-vous à répondre?

ÉLISA.

Rien.

MADEMOISELLE TURPIN.

Elle est confondue et démasquée.

ÉLISA.

C'est le colonel que je charge du soin de ma défense.

LE COLONEL, souriant.

Oui, Monsieur, j'étais aux genoux de madame, et je vais aux vôtres, s'il le faut, jusqu'à ce que vous m'ayez accordé la main de votre fille.

CLAIRE.

Que dit-il?

M. DUVERSIN.

Ma fille!

LE COLONEL.

Oh! cette jeune personne qui voyageait avec sa tante, (à demi-voix) vous savez bien, l'autre, celle que j'aime le mieux.

M. DUVERSIN.

Il se pourrait ! épousez vite ; j'y gagne cent pour cent : j'ai un gendre de plus, et un rival de moins.

CLAIRE.

Quoi ! Madame, c'est à vous que je devrais... Ah ! je n'ose accepter.

ÉLISA.

Acceptez, ma chère enfant, acceptez, c'est mon présent de noces.

M. DUVERSIN, à Charles.

Quant à vous, Monsieur, vous savez nos conventions.

ÉLISA.

Mon ami, il me semble que, pour un jaloux, vous vous rendez bien vite. (Donnant une lettre à Charles.) Tenez, Charles, lisez. (A M. Duversin.) Voilà encore une lettre que je viens de recevoir, et qui pourrait donner gain de cause à votre fils.

CHARLES.

Comment ! Madame, une place et mon congé !

M. DUVERSIN.

Son congé ! qu'est-ce que cela veut dire ?

ÉLISA.

Oh ! c'est un secret entre nous.

CHARLES.

Mais je n'avais rien demandé.

ÉLISA.

Il est vrai ; mais voilà votre place obtenue, soldat ou receveur, il faut opter.

CHARLES.

Une recette, et le bonheur de ma sœur ! Ah ! Madame, je suis indigne de vos bontés.

M. DUVERSIN.

Sans doute, et j'exige...

ÉLISA.

Mon ami, prenez garde ; vous avez pu me soupçonner ; qu'il ait son pardon, le vôtre est à ce prix ; et de plus, j'ai quelque chose à demander pour Jules, mon second fils ; mais nous en reparlerons.

JULES.

Quel bonheur ! je n'irai pas au collége ; mais c'est égal, je suis toujours fâché que vous soyez ma belle-mère, à cause d'autres idées.

ÉLISA.

Vous danserez ce soir avec mademoiselle Mimi ou mademoiselle Lolotte ; et quant à mademoiselle Turpin, l'âme de la coalition, qui voulait que l'une de nous deux sortît de la maison...

MADEMOISELLE TURPIN, à part.

C'est sur moi que va retomber toute sa colère.

ÉLISA.

Nous avons dans un château, en Bretagne, une place de femme de charge qui lui conviendra à merveille.

MADEMOISELLE TURPIN.

C'est ça, elle veut m'éloigner pour rester maîtresse de la maison. Dieu ! les belles-mères !

VAUDEVILLE.

Air du vaudeville *du Premier Prix*.

M. DUVERSIN.

Mes enfants, votre injuste ligue
Casse l'arrêt qu'elle a porté ;
Où vous craigniez rigueur, intrigue,
Vous trouvez esprit et bonté :
La leçon est bonne ; à votre âge,
En toute chose il faut songer
A ce vieux proverbe du sage :
Ne nous pressons pas de juger.

LE COLONEL.

Je l'avouerai, de belle en belle,
J'ai cherché, longtemps incertain,
La plus tendre, la plus fidèle ;
Je cherchais encor ce matin ;
Douce blonde, piquante brune,
Tour à tour voulaient m'engager ;
Un moment, disais-je, encore une...
Ne nous pressons pas de juger.

MADEMOISELLE TURPIN.

Autrefois, pour mieux me connaître,
On restait longtemps près de moi !
A présent, me voit-on paraître,
Soudain on s'éloigne... et pourquoi ?
Je ne suis plus à mon aurore ;
Mais faut-il vous décourager ?
Le cœur peut-être est jeune encore...
Ne vous pressez pas de juger.

JULES.

Cet avoué célibataire
Doit sa charge... cent mille écus ;
Dans son étude il fait litière
De procès gagnés ou perdus :
En menus frais comme il nous gruge !
Ah ! dit-il pour les allonger,
Soyons prudents, monsieur le juge,
Ne vous pressez pas de juger.

ÉLISA, au public.

Messieurs, vous jugez bien sans doute ;
Mais il peut arriver, je crois,
Que le tribunal qu'on redoute
Se trompe... une première fois ;
D'un arrêt trop prompt, ce soir même,
Ah ! n'allez pas nous affliger...
Attendez à la cinquantaine :
Ne vous pressez pas de juger.





L'ONCLE D'AMÉRIQUE,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase dramatique, le 14 mars 1826.

En société avec M. Mazères.

Personnages.

DERSAN.
ESTELLE, artiste.
LOUISE, couturière.
BONNICHON, conducteur de diligences.
BARTHÉLEMY, garçon sellier-carrossier.

La scène se passe à Paris, dans un appartement occupé par Estelle.

Le théâtre représente un petit salon servant de chambre de travail à Estelle; quelques bustes, quelques tableaux, un chevalet et autres objets formant l'atelier d'un peintre, et tout ce qu'il faut pour écrire, sur le premier plan à gauche de l'acteur; à droite, la porte d'un cabinet.

SCÈNE PREMIÈRE.

BARTHÉLEMY, ESTELLE, LOUISE.

(Estelle est occupée à peindre Louise, qui travaille à l'aiguille; Barthélemy, avec le tablier de garçon sellier, est debout derrière la chaise d'Estelle, et la regarde peindre.)

BARTHÉLEMY.

Dieux! que c'est ressemblant! que c'est agréable de voir double les gens qu'on aime!

ESTELLE.

Vous trouvez, Barthélemy!

BARTHÉLEMY.

Oh! c'est mademoiselle Louise; c'est elle-même; on la reconnaîtrait les yeux fermés. Savez-vous, mademoiselle Estelle, que c'est un fameux honneur que vous faites là à une petite couturière, de vouloir bien faire son portrait pour rien?

LOUISE.

Vous, qui êtes déjà une artiste distinguée, et dont les tableaux se vendent si cher.

ESTELLE.

Tant mieux, mes bons amis; ce sera mon présent de noce. Louise n'est-elle pas ma voisine? ne demeurons-nous pas dans la même maison? Il y a quelques mois d'ailleurs, quand j'étais encore plus pauvre que je ne le suis, elle me faisait mes robes pour rien: je m'acquitte aujourd'hui.

BARTHÉLEMY.

C'est vrai; entre artistes, ça se trouve toujours; aussi, Mademoiselle, dépêchez-vous de devenir bien riche et de rouler carrosse. Alors vous vous adresserez à moi, qui suis sellier-carrossier, et vous verrez que je vous ferai du soigné; car je suis dans les fameux, je m'en vante; j'ai travaillé aux voitures du sacre.

ESTELLE.

Vraiment!

BARTHÉLEMY.

Et voilà souvent ce qui me désole, c'est de passer ma vie dans les landaux et les calèches, et d'aller toujours à pied.

LOUISE.

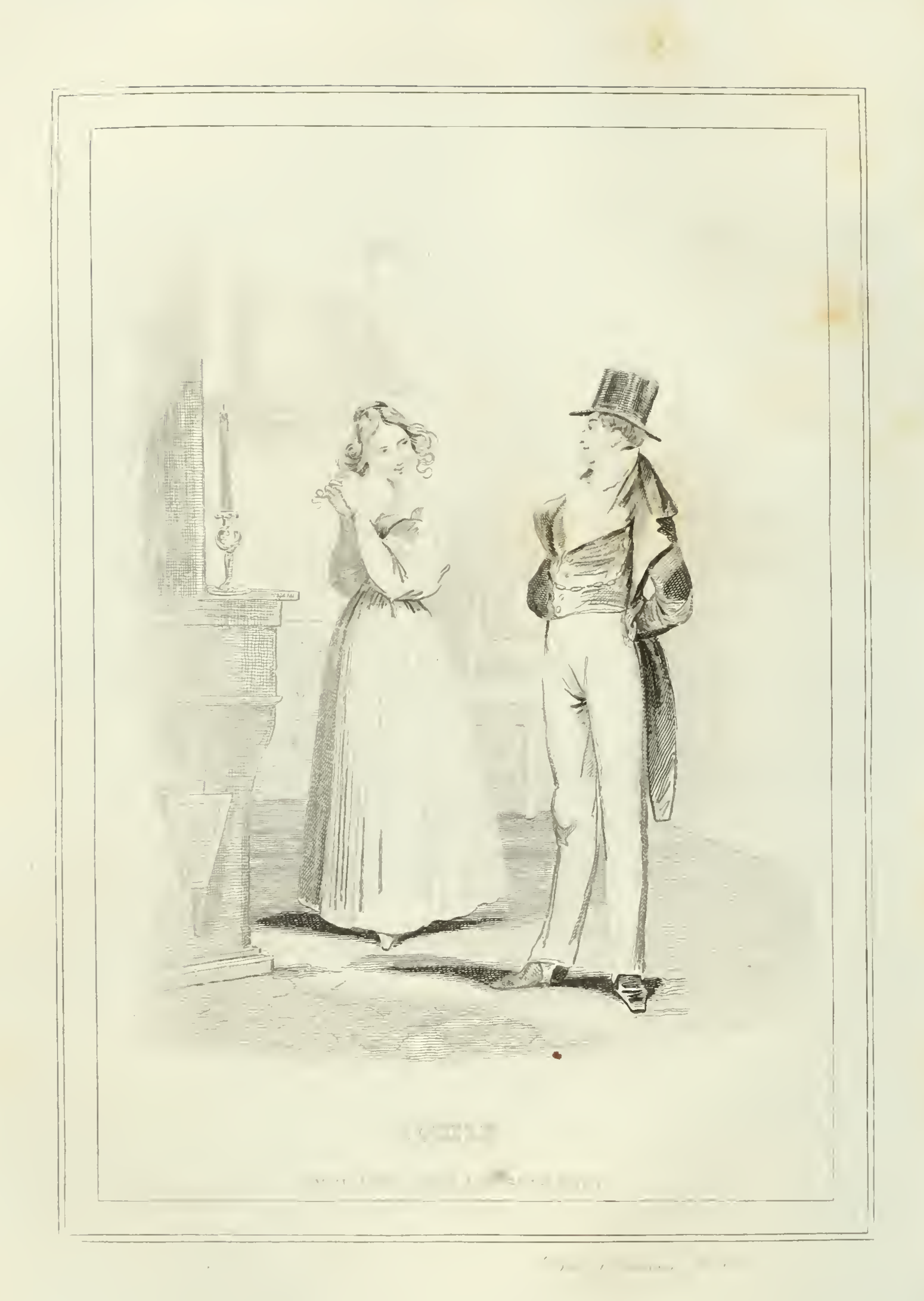
Oh! toi, Barthélemy, tu as toujours eu de l'ambition.

BARTHÉLEMY.

Pour ce qui est de ça, j'en conviens. Ferme sur l'essieu. Il n'y a que ça qui donne du ressort; et si je veux m'élever, et être quelque chose, c'est pour toi seule! Je voudrais, le jour de mes noces, te voir dans un tilbury de ma façon.

LOUISE.

Bah! un tilbury!



Air : *Qu'il est flatteur d'épouser celle.*

Pourquoi tant de cérémonie?
Va, mon cher, pour un' fill' de bien,
Quand elle arrive à la mairie,
Cela suffit... l' reste n'est rien.
Et m'sieur l' mair' qui tient la séance,
Souvent, du modeste sapin
Voit descendre plus d'innocence
Qu' des landaux du quartier d'Antin.

(A Estelle.)

Vous saurez, Mademoiselle, que c'est dans huit jours... (à Barthélemy) et je parie que tu n'as pas encore tous tes papiers, le consentement de tes parents.

BARTHÉLEMY.

Ça ne sera pas long, j'en ai pas! Du côté paternel, rien, et de l'autre côté, un oncle, que je ne vois jamais; je ne sais pas ce qu'il devient.

ESTELLE.

C'est dans le genre de mon oncle d'Amérique, dont nous parlions l'autre jour, n'est-ce pas, Louise?

BARTHÉLEMY.

Oh! mais un oncle d'Amérique, ça vaut mieux! ça revient toujours riche.

ESTELLE.

Oui, quand cela revient jamais; et en attendant, le meilleur est de s'en passer, et de ne compter que sur soi.

BARTHÉLEMY.

Vous avez bien raison; car lorsqu'il faut faire son chemin, les parents, voyez-vous, les parents sont comme une cinquième roue à un carrosse; jamais mon oncle ne m'a donné un sou. Aussi, toute ma famille, à moi, c'est ma pauvre nourrice, la mère Joseph, qui demeure avec moi, et qui m'aime tant, que mademoiselle Louise en serait jalouse. Elle assistera à la noce, et elle vous racontera ses campagnes; car la mère Joseph, ma nourrice, a été vivandière, et pendant dix ans on l'a crue morte, et elle n'a reparu que depuis quelque temps. Mais vous entendrez tout cela; car j'espère bien que vous voudrez bien, mamselle Estelle, honorer aussi notre mariage.

ESTELLE.

Avec grand plaisir; j'en éprouve tant à vous savoir heureux! vous, du moins, vous pouvez l'être.

BARTHÉLEMY.

Ah! si vous le vouliez, Mademoiselle, il ne tiendrait qu'à vous.

ESTELLE.

Que voulez-vous dire?

LOUISE.

Qu'il y a ici, n'est-ce pas, Barthélemy, un beau jeune homme qui ne demanderait pas mieux.

BARTHÉLEMY.

Ce M. Dersan, qui vient si souvent pour faire faire son portrait, et qui n'est jamais content.

LOUISE.

Air de *Turenne.*

Tous les matins, depuis six s'maines,
Il vient poser... ça doit être ennuyeux!
Et vous r'commencez par douzaines
Les bouch's, les fronts, les nez, les yeux.

BARTHÉLEMY.

Y en a tant, et d' si magnifiques,
Qu'avec c' qui vous reste, je crois,
Vous pourriez fair' pendant six mois
Des portraits pour tout's vos pratiques.

ESTELLE.

Vous vous trompez; M. Dersan est fort aimable, sans doute; mais jamais je n'ai entendu de lui un seul mot qui pût me faire supposer...

LOUISE.

C'est qu'il n'ose pas parler...

BARTHÉLEMY.

Mais il fait mieux que cela; et si nous ne craignions pas de fâcher mademoiselle, nous lui apprendrions bien des choses...

ESTELLE.

Et quoi donc?

BARTHÉLEMY.

Mademoiselle a bien du talent, sans doute; mais elle n'est pas encore connue; et ces portraits qu'elle vendait mille francs, c'est M. Dersan qui les faisait acheter par-dessous main.

ESTELLE.

O ciel!

LOUISE.

Ce joli appartement, où il y a chambre à coucher, boudoir, salon et antichambre, Mademoiselle ne croit le payer que quatre cents francs; il en vaut quinze; c'est M. Dersan qui s'est entendu avec le propriétaire; non pas qu'il nous en ait rien dit; mais je le sais par la portière; car on sait toujours tout par les portières.

ESTELLE.

Grands dieux! que m'apprenez-vous là? et quelle idée va-t-on avoir de moi? Bien certainement, je ne resterai pas un jour de plus dans cet appartement. Barthélemy, je vous en conjure, descendez dire à la portière qu'elle mette écriteau, mais sur-le-champ, à l'instant même.

BARTHÉLEMY.

Y pensez-vous? ce n'était pas là notre intention; et je me garderai bien d'y aller.

ESTELLE.

Aimez-vous mieux que j'y descende moi-même?

BARTHÉLEMY.

Air : *Ces postillons sont d'une maladresse.*

Écoutez bien... j'entends une voiture...
Monsieur Dersan!... c'est lui-même...

ESTELLE.

C'est lui !...

LOUISE.

Regarde donc, quelle aimable tournure!
Il est bien, lui... mais vois son tilbury!

BARTHÉLEMY.

Est-il possibl' de travailler ainsi!
Il faut qu' du cuir on n'ait aucun usage!
Gn'y en a qui s' vant'nt d'avoir étudié...
Et qui f'raient mieux d' racc'mmoder l'equipage
Des gens qui vont à pié.

SCÈNE II.

ESTELLE, puis DERSAN.

ESTELLE.

Je ne reviens pas de ma surprise, lui, Dersan, m'aimer à ce point! ah! depuis que je le sais, j'ai encore plus besoin de courage qu'auparavant. C'est lui, le voici.

DERSAN.

Mille pardons, Mademoiselle, d'arriver aujourd'hui de meilleure heure qu'à l'ordinaire; je venais vous prévenir que ce matin je ne pourrai prendre séance.

ESTELLE, froidement.

Il fallait envoyer, et ne pas vous donner la peine de venir.

DERSAN.

C'est que je voulais... parce que j'avais à vous parler, au sujet de cette affaire dont vous m'aviez chargé; j'ai pris des informations sur cet oncle que vous aviez en Amérique; j'ai idée qu'il est encore à Saint-Domingue, ou du moins qu'il y a laissé quelque fortune; et peut-être alors auriez-vous des droits à l'indemnité qu'on accorde maintenant.

ESTELLE.

J'en doute; mais en ce cas, quel indice, quelle preuve en avez-vous?

DERSAN.

Aucune, jusqu'à présent. Mais j'espère en obtenir; et je vous demanderai à venir vous rendre compte, chaque jour, du résultat de mes démarches. Le permettez-vous?

ESTELLE.

Non, Monsieur.

DERSAN.

O ciel! et pourquoi?

ESTELLE.

Je quitte cette maison, cet appartement, dès aujourd'hui.

DERSAN.

Que dites-vous? et pour quels motifs?

ESTELLE.

Je n'ai pas besoin de vous les dire; vous les connaissez mieux que moi, et j'aurais le droit de me plaindre d'une générosité qui me poursuit ainsi sans mon aveu.

DERSAN.

Vous savez tout... eh bien! oui, je n'ai pu vous voir sans vous aimer, sans admirer votre courage, votre résignation dans le malheur... Orpheline à dix-huit ans, sans appui, sans autres ressources que votre talent, vous aviez tout refusé de moi, et malgré ma fortune, je me voyais dans l'impuissance de vous secourir, si je n'avais eu l'idée de vous tromper.

AIR :

Votre âme, et fière et généreuse,
Eût repoussé tous mes bienfaits;
Et c'était pour vous rendre heureuse
Qu'en silence je vous trompais.
Si d'une femme on encourt la vengeance
En faisant son bonheur... eh bien!
Égalez la peine à l'offense :
Vengez-vous en faisant le mien.

Je suis maître d'une fortune considérable, et quelles que soient les idées de ma famille, elle ne peut maintenant empêcher ce mariage.

ESTELLE.

Quoi! vous ne craignez pas d'offrir votre main à une pauvre orpheline, à une artiste? Jamais, Monsieur, je n'oublierai une telle marque d'estime. Mais je dois songer à mon tour à votre réputation, à votre avenir.

DERSAN.

Que dites-vous?

ESTELLE.

AIR de *Coraly* (d'Amédée de Beauplan).

Si j'oubliais mon indigence,
Et si j'osais vous épouser,
D'avoir recherché l'opulence
On viendrait bientôt m'accuser.

DERSAN.

Vous accuser!...

ESTELLE.

C'est la règle commune...
Mais aux yeux du monde, je vais,
En refusant votre fortune,
Prouver que je la méritais.

DERSAN.

Dites plutôt que vous n'éprouvez rien pour moi, que mon amour n'a pu vous toucher.

ESTELLE.

Pourquoi me parler ainsi, quand vous savez, Monsieur, qu'il ne m'est pas permis de vous répondre? Je vous ai dit ma résolution, je la crois noble, généreuse, digne de vous, enfin, et c'est pour avoir le courage de la tenir, que je quitte aujourd'hui cet appartement, et que je vous laisserai ignorer celui que je vais choisir.

(Elle entre dans la chambre à droite.)

SCÈNE III.

DERSAN, seul.

Est-on plus malheureux ! elle m'aime, j'en suis sûr ! mais je connais son caractère. Rien au monde ne la fera manquer à ce qu'elle regarde comme un devoir : et je ne sais que résoudre, que faire. Inventer encore quelque ruse, imaginer quelque expédient pour l'enrichir malgré elle ; mais maintenant qu'elle se méfie de moi, elle découvrira tout. Quant à son oncle de Saint-Domingue, il n'y faut pas penser ; j'avais sur moi des renseignements que je me suis bien gardé de lui montrer ; ce pauvre diable, nommé Dupré, est mort sans enfants, sans fortune ; voilà son extrait mortuaire, et il faut qu'Estelle renonce à tout espoir.

AIR : *Ainsi que vous, je veux, Mademoiselle.*

Malgré mes vœux et ma tendresse,
Pour l'obtenir, aucun moyen...
Vous qui désirez la richesse,
Voyez quel destin est le mien.
La fortune en vain me protége ;
De ses faveurs pourquoi m'environner?
Si je n'ai pas son plus beau privilége,
Si je n'ai pas le droit de la donner.

Hein ! qui vient là ?

SCÈNE IV.

DERSAN, BONNICHON.

BONNICHON.

Merci, la portière, restez à votre loge ; puisqu'il y a du monde, je verrai sans vous l'appartement.

DERSAN.

Eh quoi ! elle l'aurait déjà mis à louer !

BONNICHON.

Ah ! diable ! rien qu'au premier coup d'œil, je vois que c'est trop beau pour moi ; ce n'est pas cela qu'il me fallait.

DERSAN, le regardant.

Eh mais ! il me semble que je connais cette figure-là, et que je l'ai vue autrefois dans la maison de mon père ; c'est Thomas.

BONNICHON.

Qui m'appelle ?

DERSAN.

Thomas Bonnichon, ancien cocher de M. Dersan.

BONNICHON.

C'est cela même ; ma dernière maison ! M. Dersan, rue du Helder. Si je m'en souviens, il avait un fils et quatre chevaux.

DERSAN.

Il avait un fils, et tu ne te rappelles pas ?...

BONNICHON.

Quoi ! ce serait M. Jules, le fils de mon bon maître ! Qui vous aurait reconnu ? depuis dix ans ! Dieux ! comme les jeunes gens grandissent dans ce siècle-ci !

DERSAN.

Et qu'es-tu devenu, mon cher Bonnichon ?

BONNICHON.

Monsieur, j'étais las des maisons bourgeoises. A la mort de monsieur votre père, je suis entré dans l'administration publique, rue Notre-Dame-des-Victoires, les grandes messageries. J'avais quelques protections du côté des femmes ; j'ai été nommé conducteur de diligences.

DERSAN.

Diable ! un bel état...

BONNICHON.

Un état superbe, un poste élevé, toujours sur l'impériale, toujours en course, sans bouger de place ; voyageur sédentaire de Bordeaux à Paris et de Paris à Bordeaux, route de première classe, toujours du pavé, chéri des aubergistes et des marchands de comestibles, président-né des tables d'hôte, entouré d'égards, de considération et de pâtés de Périgueux. Je passais mon temps à m'engraisser et à faire des réflexions philosophiques ; car que faire sur l'impériale, à moins d'y réfléchir ? Ah ! que de fois je me suis dit :

AIR de *Préville et Taconnet.*

La diligence et les célérifères
M'offrent l'aspect des états policés :
Je vois d'abord, dans les fonctionnaires,
Les voyageurs, parfois un peu pressés,
Mais satisfaits, pourvu qu'ils soient placés.
Bon conducteur et fidèle à son poste,
Veillant toujours, de crainte de broncher,
Le ministre, c'est le cocher.
Et l' bon bourgeois est le cheval de poste
Qui ne dit rien, et qui fait tout marcher.

Hélas ! Monsieur, je vous parle du temps de ma gloire ! mais ce n'est plus ça ! la cabale, l'injustice... depuis quinze jours je suis à pied.

DERSAN.

Tu es destitué ?

BONNICHON.

Oui, Monsieur, sous prétexte que j'allais trop vite, et que je risquais de verser. C'est cependant comme cela qu'on arrive ; et je vous demande un peu, si l'on destituait tous ceux qui vont trop vite ? Vous me voyez tout démonté, tout démoralisé. J'ai bien un rendez-vous à deux heures, chez un de nos administrateurs, à qui je dois remettre une pétition ; mais je n'ai pas grand espoir ; et c'est le ciel qui m'a fait vous rencontrer ; car si vous daignez seulement vous intéresser à moi...

DERSAN.

Volontiers, mon cher Bonnichon ! quoique je

sois peu disposé, dans ce moment, à protéger les autres.

BONNICHON.

Et qu'avez-vous, mon cher maître? qui peut vous inquiéter? Ce n'est point la fortune; ce ne sont point les amours. Quoi donc peut vous manquer?

DERSAN, montrant les papiers qu'il tient à la main.

Ce qui me manque? tiens, c'est un oncle, un oncle d'Amérique, dont j'aurais besoin, et voilà ce qui ne peut pas se trouver.

BONNICHON.

Et pourquoi donc, Monsieur? à Paris on trouve de tout.

AIR : *De sommeiller encor, ma chère.*

Avec de bons billets de banque,
Tout est possible, en général;
Pour trouver l'oncle qui vous manque
Vous avez là le principal.
Avec les parents les plus proches
On trouve peu d'écus comptants;
Avec des écus dans ses poches
On trouve toujours des parents.

Moi, je suis là, disposez de moi; je suis votre grand-père, votre oncle, tout ce qui pourra vous faire plaisir.

DERSAN.

Eh non! ce n'est pas le mien; mais celui d'une jeune orpheline que j'aime, que je voudrais enrichir malgré elle, et sans qu'elle s'en doutât.

BONNICHON.

Raison de plus; du romanesque, de la sensibilité; je suis votre homme.

DERSAN, à part.

Au fait, quelle idée! ce M. Dupré n'était pas connu. (A Bonnichon.) Quoi! vraiment, tu serais homme à arriver de Saint-Domingue?

BONNICHON.

De Saint-Domingue, d'Haïti! comme vous voudrez; de plus loin encore, s'il le faut; qu'est-ce que ça me fait! moi qui ai l'habitude des voyages, ça me change d'élément, et voilà tout. J'arrive donc de Saint-Domingue, je reconnais ma nièce, je lui donne des millions, je vous enrichis, je vous marie, je vous bénis, et fouette cocher; ça va tout seul, comme sur une route royale.

DERSAN.

Il a un ton d'assurance qui me persuade malgré moi.

BONNICHON.

Ajoutez à cela que je suis grand amateur de spectacle, et que je sais comment sont faits tous les oncles d'Amérique. D'abord, j'ai déjà le costume, car les oncles d'Amérique commencent toujours par reparaître déguisés aux yeux de leurs parents étonnés et attendris. Je suis donc déguisé; j'ai le ton brusque et sans façon, je suis franc, loyal, j'ai une canne, je suis millionnaire, c'est-à-dire je n'ai pas le sou, mais...

DERSAN.

Tiens, ce portefeuille que je portais à mon agent de change, voilà dix mille francs.

BONNICHON, prenant.

Bien; et le portefeuille aussi! ils ont toujours un portefeuille. Quand on verra de l'argent, on ne doutera pas de la parenté; ce sont les pièces à l'appui. Après la reconnaissance, vous serez le maître de me payer mes frais de représentation, si vous êtes content.

DERSAN.

Mais est-ce que tu sauras assez bien mentir?

BONNICHON.

J'ai déjà eu l'honneur de vous dire, Monsieur, que j'arrive de Bordeaux. Comment s'appelle-t-elle, ma nièce?

DERSAN.

Estelle, Estelle Deschamps. Cet oncle se nommait Dupré; tiens, voilà l'extrait mortuaire, et la lettre que j'ai reçue.

BONNICHON.

Bien, je vais étudier mon rôle; d'ailleurs, vous me soufflerez.

DERSAN.

Moi, rester ici! être témoin... je n'oserai jamais.

BONNICHON.

C'est juste, vous me feriez manquer ma réplique... Eh bien! laissez-moi, et revenez dans un moment; c'est l'affaire d'un quart d'heure, une demi-poste. Un peu de sang-froid, le menton dans la cravate, de la dignité, du tabac; justement je viens d'acheter une tabatière en chrysocale. Je parlerai, je m'attendrirai, je raconterai mes naufrages; je peux bien me passer au moins un naufrage, pour la vraisemblance. J'ouvrirai mes bras, elle s'y précipitera, et vous n'aurez plus qu'à marcher à l'autel, ou à vous y faire conduire en voiture, ce qui est bien plus commode.

DERSAN.

Allons, puisque je n'ai pas d'autres ressources, je m'abandonne à toi; mais de la prudence, des ménagements.

BONNICHON.

Oui, Monsieur, nous irons d'abord au pas, ensuite le trot, et nous verrons; ne vous éloignez pas.

DERSAN.

Je ne sors pas de la maison.

BONNICHON.

Dans un moment vous allez me trouver en famille.

DERSAN.

On vient; c'est elle, sans doute.

BONNICHON.

Oui, mon cœur d'oncle me le dit, je l'entends qui parle déjà; la nature...

DERSAN.

Adieu, je me sauve.

SCÈNE V.

BONNICHON, LOUISE.

BONNICHON.

Allons, n'oublions pas que je suis oncle, oncle maternel, à ce que dit ce papier! Pas trop de sentiment d'abord, mais ensuite... Silence! voilà ma nièce.

LOUISE.

Que voulez-vous, Monsieur?

BONNICHON.

Mademoiselle, je voudrais me faire peindre... Elle est gentille, ma nièce.

LOUISE.

Allons, encore une pratique... Je vais prévenir mademoiselle Estelle.

BONNICHON.

Comment! est-ce que vous n'êtes pas?... (A part.) La nature s'est trompée; c'est égal, je reporterai ma tendresse sur l'autre.

LOUISE, appelant.

Venez, Mademoiselle, venez, encore de l'ouvrage.

BONNICHON.

Voyons, lisons mes titres. Je me souviens bien de tout ce qu'il m'a dit; en route, marchons droit, et gare les ornières... Ah! la voilà; pour le coup, mon cœur ne se trompe pas. Diable! c'est mieux, c'est beaucoup mieux; au moins, voilà une nièce qui me fait honneur.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, ESTELLE.

BONNICHON.

Mademoiselle, j'ai besoin de faire faire mon portrait, et je me suis décidé à venir vous trouver. Votre talent, votre réputation, votre nom même...

ESTELLE.

Mon nom!

BONNICHON.

Oui; mademoiselle Estelle, n'est-ce pas? C'est un nom que j'aime! Mademoiselle, pouvez-vous m'expédier un peu vite?

ESTELLE.

Est-ce en buste?

BONNICHON.

Non, parbleu! en pied, tout ce qu'il y a de plus beau, pendant que j'y suis.

LOUISE, lui donnant une chaise.

Si monsieur veut s'asseoir?

ESTELLE.

Je vais toujours faire une esquisse.

BONNICHON.

Je voudrais être représenté au milieu de ballots de sucre et de café, et puis autour de moi trois ou quatre cents nègres.

LOUISE.

Trois ou quatre cents nègres!

BONNICHON.

Oui, ma belle enfant; je suis propriétaire en Amérique, à Saint-Domingue. C'est loin, n'est-ce pas? on n'y va pas en poste.

AIR de *Partie carrée.*

Négociant des plus intègres,
J'y suis fameux par mes plantations;
J'ai là des champs, des maisons et des nègres,
A peu près pour deux millions!

LOUISE.

Eh quoi! des noirs?

BONNICHON.

Un produit magnifique!
Va, la couleur n'y fait rien, mon enfant:
Qu'il soit venu d'Europe ou d'Amérique,
L'argent est toujours blanc.

LOUISE.

Mademoiselle, que c'est glorieux pour vous de faire un portrait qui ira en Amérique!

BONNICHON, à part.

Je crois que c'est le moment... (Haut.) Il faut bien que j'y retourne, puisque je n'ai plus de liens qui m'attachent à la France; je ne suis que trop certain de la mort de ma pauvre sœur!

LOUISE.

Votre sœur! Oh! mon Dieu! Mademoiselle, il avait une sœur, et il arrive de Saint-Domingue!

BONNICHON.

Oui, j'avais une sœur. Hélas! elle n'est plus; elle est morte ici, à Paris! loin de son bon frère. J'aurais voulu la serrer dans mes bras, j'aurais voulu adopter sa fille.

ESTELLE.

Sa fille!

BONNICHON.

Cette chère Estelle Deschamps!

LOUISE.

Mademoiselle, c'est lui!

BONNICHON.

Que dites-vous! vous seriez?...

LOUISE.

Votre nièce...

ESTELLE.

Mon oncle!

BONNICHON.

Ma nièce, viens dans mes bras!

LOUISE.

Ah! que c'est heureux!

BONNICHON, à part.

Voilà le moment de pleurer. (Haut.) Ma nièce, que je suis aise de te voir! la joie, la sensibilité... (Apercevant Dersan.) Quel est ce monsieur?

SCÈNE VII.

Les Précédents, DERSAN.

LOUISE.

Ah! monsieur Dersan, il y a bien du changement; si vous saviez...

BONNICHON.

Monsieur vient sans doute pour un portrait; j'en suis fâché pour vous, mais mademoiselle ne fera plus de portraits, elle fera le mien encore. N'est-ce pas que tu feras le mien, ma chère Estelle?

ESTELLE.

Oui, mon oncle.

DERSAN.

Votre oncle!

BONNICHON.

Oui, Monsieur; elle a retrouvé un oncle qui l'aime, qui la chérit, qui l'enrichit. (A Estelle.) Viens, que je t'embrasse encore! (Bas.) C'est la règle; on embrasse toujours deux fois.

ESTELLE.

Oui, monsieur Dersan, oui, cet oncle dont vous aviez demandé des nouvelles, le voilà! vous concevez tout mon bonheur! Enfin, il me sera donc permis de reconnaître...

SCÈNE VIII.

Les Précédents, BARTHÉLEMY.

LOUISE, allant à lui.

Ah! Barthélemy, si tu savais!

BARTHÉLEMY.

Qu'est-ce que vous avez donc, Louise? vous avez l'air d'un cheval échappé.

LOUISE.

Mademoiselle a retrouvé son oncle d'Amérique!

BARTHÉLEMY.

Son oncle d'Amérique!

LOUISE.

Il est arrivé de l'Amérique avec des millions! le voilà.

BARTHÉLEMY.

De l'Amérique! de Saint-Domingue, d'Haïti? tiens, il n'est pas noir!... Eh bien! est-ce que je me trompe? c'est mon oncle Bonnichon.

BONNICHON.

Barthélemy!

BARTHÉLEMY.

Mon oncle, mon cher oncle, Thomas Bonnichon! quoi! c'est vous qui avez des millions?

ESTELLE et DERSAN.

Son oncle!

DERSAN, bas.

Je suis perdu!

BONNICHON, de même.

Non, morbleu! de l'audace! je vais continuer mon rôle. (Haut.) Oui, mon garçon, oui, je suis millionnaire.

BARTHÉLEMY.

Moi qui vous croyais mort! pour le moins.

BONNICHON.

Air : *Il me faudra quitter l'empire.*

Oui, j'ai beaucoup voyagé... tu t'en doutes,
J'ai parcouru les mers.

BARTHÉLEMY.

C'est étonnant!
Jadis, mon oncl', vous couriez les grand' routes..

BONNICHON.

Pour réussir j'ai changé d'élément,
Et, s'il le faut, je te dirai comment.
D'abord, mon cher, ma fortune est très-grande...

BARTHÉLEMY.

Cela suffit, le reste est superflu;
En fait d' fortune, c'est un point convenu :
Arrivez-vous... jamais on ne demande
Par quel chemin vous êt's venu.

ESTELLE.

Barthélemy, votre neveu! comment cela se fait-il, vous qui étiez le frère de ma mère.

BONNICHON.

Sans contredit! Mais je vais t'expliquer... j'avais plusieurs sœurs; l'une, qui a épousé M. Deschamps, était ta bonne mère; la seconde, que tu n'as jamais connue, a épousé M. Barthélemy, un simple employé de roulage. La famille alors était pauvre! moi-même, je n'étais connu que sous le nom de Thomas Bonnichon, qui était notre raison de commerce. Ce Barthélemy a donc eu, dans notre famille, une femme...

BARTHÉLEMY.

Oui, une femme qui m'a eu, et qui, par conséquent, était ma mère. Ainsi, mademoiselle Estelle, les neveux et les nièces de nos oncles sont nos cousins et cousines; donc, en tirant la conséquence, nous sommes cousins.

ESTELLE, froidement.

Oui, je le vois bien. (A part.) Quoi! c'est là ma famille!

BONNICHON.

Mais n'importe, ma chère nièce, quoi qu'il arrive, quelle que soit notre famille, cela ne change rien à mes projets. En ta qualité d'artiste, tu ne dois pas être bien en fonds. Tiens, voilà, pour commencer, dix mille francs que je te donne.

BARTHÉLEMY, tendant la main.

Ah! le bon oncle!... Eh bien! et de l'autre côté! et l'équilibre!...

Air : *En amour comme en amitié.*

Mon bon p'tit oncl', je vous attends!
Plus que moi vous aimez vot' nièce;
Quand je me plains d' vos sentiments,
Je tiens à la justic' bien plus qu'à la richesse.
Traitez-nous donc également;
C'est c' que veut la délicatesse;
Et si je suis exclu de vot' tendresse,
Donnez-moi ma part en argent.

BONNICHON.

Laisse-moi donc tranquille; est-ce que je ne suis pas le maître? (A Estelle.) Ils sont à toi, à toi seule.

ESTELLE.

Je puis donc en disposer... (Elle prend le porte-feuille.) Tenez, Barthélemy, partageons.

DERSAN et BONNICHON, à part.

Oh! mon Dieu!

BARTHÉLEMY.

Bien, Mademoiselle. Vous êtes digne d'être ma cousine; je reconnais mon sang.

BONNICHON, bas à Dersan.

Vous le voyez, Monsieur; ce n'est pas ma faute.

DERSAN, bas.

Il paraît que je vais enrichir toute la famille.

BONNICHON, regardant la pendule, et à part.

Ah! mon Dieu! deux heures moins un quart! il ne faut pas que la nature me fasse négliger les affaires; et je dois porter à nos administrateurs une pétition, qui n'est pas encore faite! (Haut.) Je crois, ma chère nièce, que je puis ici, sans façon, écrire.

ESTELLE, montrant la chambre à droite.

Tenez, mon oncle, vous trouverez là ce qu'il faut...

BONNICHON.

Adieu, mon enfant, adieu, ma nièce; je reviens dans l'instant.

(Il entre dans la chambre à droite.)

SCÈNE IX.

DERSAN, ESTELLE, BARTHÉLEMY, LOUISE.

DERSAN.

Quel bonheur est le mien! et combien je prends part à l'heureux événement...

ESTELLE.

Ne vous en réjouissez pas; il met au contraire entre nous un obstacle insurmontable.

DERSAN.

Que dites-vous?

ESTELLE.

Restez, je m'expliquerai quand ils seront partis.

BARTHÉLEMY, qui a causé bas avec Louise.

Oui, morbleu! tu entends bien que je vais sur-le-champ donner congé à mon bourgeois; est-ce que je peux rester à sa boutique? est-ce que je peux travailler? moi qui ai un oncle millionnaire! (Montrant les billets de banque.) Vois plutôt les certificats; ohé! ohé! en avant les billets de banque!

ESTELLE.

Mon pauvre Barthélemy! la fortune va vous faire perdre la tête.

BARTHÉLEMY.

Non, ma cousine; mais vous sentez bien que je ne peux plus rester dans les cabriolets; on n'en fait plus maintenant, on en achète. Dieux! ça va-t-il rouler! les carrosses, les dîners, les parties, les spectacles et les femmes!

LOUISE.

Comment! les femmes! et notre mariage?

BARTHÉLEMY.

Ça n'empêche pas... parce que vous pensez bien, Louise, que notre mariage... certainement, j'y songerai.

LOUISE.

Ah! mon Dieu, déjà, en un instant, se peut-il que la fortune l'ait ainsi changé?

BARTHÉLEMY.

Du tout, Louise; c'est ce qui vous trompe; je ne suis pas changé, je n'en suis pas plus fier; et la preuve, c'est que... Depuis longtemps, M. Dersan, je me suis aperçu de vos assiduités auprès de mademoiselle, qui, alors, n'était pas ma cousine; mais qui, maintenant, est ma cousine... et croyez, M. Dersan, que pour ce qui est de mon consentement et de celui de mon oncle, je ferai mon possible; parce que de vous à moi...

DERSAN.

Allons! le voilà qui me protége.

BARTHÉLEMY.

Mais le plus pressé, dans ce moment, est de quitter le tablier et de prendre un habit plus convenable, sans compter le lorgnon et les bijoux. Adieu, ma cousine; adieu, M. Dersan; adieu, mon cousin.

Air de *la Pénélope de la Cité* (de M. Ch. Plantade).

Je ne suis plus sellier!
Puisque la fortun' me seconde,
Puisque j' suis rentier,
Moi je n' dois plus aller à pied.
En cabriolet,
Quand j' vas éclabousser tout l' monde,
Qui se douterait
Que jadis mon père en vendait?
Quand j' vais m'y placer,
Comme j'aurai bonne tournure!
Pour me voir passer,
Comme chacun va se presser!

LOUISE.

J' n'y dois plus penser.
Hélas! cette maudit' voiture
Va tout renverser.
Et not' mariag' vient de verser.

ENSEMBLE.

BARTHÉLEMY, LOUISE.

BARTHÉLEMY.

Je n' suis plus sellier,
Puisque la fortun' me seconde;
Puisque j' suis rentier,
Moi je n' dois plus aller à pied.
En cabriolet,
Quand j' vas éclabousser tout l' monde,
Qui se douterait
Que jadis mon père en vendait?

LOUISE.

Il n'est plus sellier!
Puisque la fortun' le seconde,
Puisqu'il est rentier,
Il ne doit plus aller à pied.
En cabriolet,
Il doit éclabousser tout l' monde;
Qui se douterait
Que jadis son père en vendait?

SCÈNE X.

DERSAN, ESTELLE.

DERSAN.

Ils s'éloignent! eh bien! parlez vite, que voulez-vous dire?

ESTELLE.

Je n'ai plus rien à vous apprendre; vous venez de le voir, vous venez de l'entendre : je vous donnerais un semblable parent! Barthélemy serait le cousin de M. Dersan! non, Monsieur, un pareil obstacle est encore plus terrible que celui de la fortune.

DERSAN.

Que dites-vous?

ESTELLE.

Non pas que je rougisse de mes parents, ni de l'état qu'ils exercent.

AIR nouveau.

Vivre avec eux, telle est ma destinée;
Car loin de vous le sort les a placés.
En contractant un pareil hymenée,
Moi, je m'élève, et vous vous abaissez.
Oui, Monsieur, ce cœur qui vous aime
De votre honneur se montrera jaloux;
Je n'aurai point de fierté pour moi-même,
Mais je dois en avoir pour vous.

DERSAN.

Quoi que vous puissiez dire, je ne vous quitte pas, je vous suivrai partout.

ESTELLE.

Non, Monsieur, il faut que je sorte, que je reporte ce tableau; et s'il est vrai que vous ayez quelque amitié pour moi, la dernière preuve que j'en réclame est de m'obéir et de ne pas me suivre.

(Elle sort par le fond.)

SCÈNE XI.

DERSAN, puis BONNICHON.

DERSAN.

Au diable les sentiments et la délicatesse! me voilà moins avancé qu'auparavant! Ah! mon cher Bonnichon, si tu savais!

BONNICHON.

Je sais tout, Monsieur; j'étais là, et j'ai entendu...

DERSAN.

Cet imbécile de Barthélemy qui s'avise d'être garçon carrossier!

BONNICHON.

Que voulez-vous, Monsieur, ce n'est pas ma faute; notre famille a toujours été dans les voitures! mais rien n'est désespéré; si je me suis donné une nièce, je peux bien m'ôter un neveu.

DERSAN.

Et comment feras-tu?

BONNICHON.

C'est difficile, c'est une côte à monter; et, pour comble de désespoir, il faut, dans ce moment, que j'aille à mon rendez-vous, rue Notre-Dame-des-Victoires.

DERSAN.

Je vais t'y mener dans ma voiture.

BONNICHON.

Bien de l'honneur, et nous rêverons, en route, à la ruse qu'il faut employer. D'abord, mon neveu ne sait pas lire, ce qui est déjà une bonne avance; et puis il a eu, de par le monde, une nourrice, la mère Joseph; j'arrange tout cela de manière à lui prouver qu'il n'est pas de la famille; après cela qui sait! c'est peut-être vrai!... Mais qui vient là?

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENTS, LOUISE, pleurant.

LOUISE.

C'est horrible! c'est indigne!

BONNICHON.

Allons! qu'est-ce qu'elle a, celle-ci?

LOUISE.

Ah! monsieur Dersan! il ne veut plus de moi; il craint de se mésallier, à ce qu'il dit; et tout cela, parce qu'il est riche.

BONNICHON.

Vous l'entendez; il n'était pas digne de ma fortune, et il mérite une leçon. Oui, Monsieur, tout en faisant nos affaires, la morale en chemin, ça ne peut pas nuire.

DERSAN.

Allons, ne te désole pas, d'autres te le feront oublier.

LOUISE, pleurant.

Jamais! j'aurai d'autres amants, c'est probable, mais je ne les aimerai jamais comme celui-là! Aussi c'est votre faute; sans cette maudite fortune...

BONNICHON.

Rassure-toi, il n'en a plus; il n'a plus rien.

LOUISE.

Puisqu'il est votre neveu.

BONNICHON.

Et s'il ne l'était pas?

LOUISE.

O ciel!

BONNICHON.

Autant commencer par elle. Apprends donc... mais non; je n'ai pas le temps, et tu le sauras plus tard. Venez, Monsieur.

LOUISE, le retenant.

Ah çà! vous en êtes bien sûr? vous me le promettez?

BONNICHON.

Je te répète qu'il est ruiné, déshérité, et s'il a jamais un sou de moi, je te donne cinquante mille francs de dot.

LOUISE.

Ah! quel bonheur! et quel bon oncle!

BONNICHON.

Air de *Turenne*.

Mais nous, Monsieur, changeons de batteries;
Je vous réponds de tout, sur mon honneur!
J'en jure ici par les Messageries,
Par ma place de conducteur.
Mes vœux ne sont pas illusoires;
Nous reviendrons vainqueurs... et pourquoi non,
Quand nous marchons sous l'égide et le nom
De Notre-Dame-des-Victoires.

(Il sort avec Dersan.)

SCÈNE XIII.

LOUISE, puis BARTHÉLEMY, en tenue très-élégante.

LOUISE.

Il se pourrait! Barthélemy n'est pas plus riche que moi! ah! que c'est bien fait! mais il n'est pas assez puni; et je vais lui apprendre... Le voici.

BARTHÉLEMY.

Air : *Tra, la, la, tra, la, la.*

J'ai d' l'argent, (*bis.*)
Moi, j' paye tout au comptant;
Chez l' marchand, (*bis.*)
On a d' tout pour son argent :
L'habit, l' chapeau, l' pantalon,
La chain', la montre et l' lorgnon,
Tout est neuf, du bas en haut,
Et j' suis un homm' comme il faut.
J'ai d' l'argent, etc.

J' viens d' dire au maitr' carrossier
Qu'il cherche un autre ouvrier;
Moi, je n'ai plus maintenant
Besoin d'avoir du talent.
J'ai d' l'argent, etc.

Il n'y a plus qu'une chose qui m'inquiète; car quoique j'aie fait fortune, j'ai encore la duperie d'avoir de la délicatesse... c'est cette pauvre Louise que je vais retrouver dans les soupirs et dans les larmes; c'est ennuyeux, et puis ça fait mal.

LOUISE, devant la glace, arrangeant ses cheveux.

Tra, la, la, tra, la, la.

BARTHÉLEMY.

Hé bien! elle chante à présent! Mademoiselle Louise... (A part.) J'espère que ma tenue va l'éblouir.

LOUISE, se retournant à peine.

Ah! c'est vous, monsieur Barthélemy... tra, la, la, tra, la, la.

BARTHÉLEMY.

Oui, que c'est moi; je viens du Palais-Royal, et à pied sec; car j'ai acheté un cabriolet, un que j'avais fait moi-même; on est très-bien dedans! c'est agréable, quand on n'est plus artiste, de s'asseoir et de rouler dans son ouvrage... Mais vous ne me dites pas comment vous me trouvez?

LOUISE.

Ah dieux! comme vous êtes mis simplement; quelle différence avec ce jeune Anglais qui sort d'ici!

BARTHÉLEMY.

Comment! un Anglais!

LOUISE.

Celui qui tournait toujours autour de moi, et dont tu étais si jaloux, quand tu n'étais pas riche.

BARTHÉLEMY.

Hé bien! il sort d'ici?

LOUISE.

Mieux que cela, il va revenir; désolé de mes rigueurs, il m'a proposé de m'épouser.

BARTHÉLEMY.

Et vous avez accepté?

LOUISE.

Sur-le-champ! tu m'as dit que c'était si beau d'être riche, que j'ai aussi voulu voir par moi-même.

BARTHÉLEMY.

Il t'épouse! toi! une couturière...

LOUISE.

Pourquoi pas? tous les jours on épouse des marchandes de modes; ainsi, à plus forte raison...

BARTHÉLEMY.

Et moi, que tu ne devais jamais oublier?

LOUISE.

Je ne sais pas comment ça s'est fait! à mesure qu'il me parlait, mon amour pour toi s'en allait.

BARTHÉLEMY.

Il s'en allait!

LOUISE.

Ah ! mon Dieu ! il s'en allait petit à petit, tant il y a que lorsque milord a fini par me dire que je serais milady, je ne t'aimais plus du tout.

BARTHÉLEMY.

Et tu m'en fais l'aveu ! Milady ! toi, milady ! ah ! que les femmes sont ambitieuses ! non, non, on ne se figure pas combien il entre d'ambition dans le cœur d'une femme ! Louise, je ne vous ai jamais dit que je ne vous épouserais pas, vous devez vous le rappeler : je vous ai dit que je verrais, que j'y songerais ; c'était vous dire que je penserais à vous. Hé bien ! maintenant, c'est tout vu, c'est tout résolu, et plutôt que de te laisser enlever par cet Anglais, je suis prêt à t'épouser.

LOUISE.

Il n'est plus temps.

BARTHÉLEMY.

Puisque je reviens à toi.

LOUISE.

Non, Monsieur, je veux être milady !

BARTHÉLEMY.

Va, tu n'es guère patriote ! et si tu avais seulement un peu d'esprit national, ou un peu d'amour pour moi !... Louise, je t'en supplie ! veux-tu que je me mette à tes genoux ; malgré mon pantalon neuf, ça m'est égal.

LOUISE.

Eh bien ! Monsieur, je vous dirai, à mon tour, que je verrai ; mais c'est à une condition.

BARTHÉLEMY.

Laquelle ?

LOUISE.

C'est que vous renoncerez sur-le-champ à tout ce qui peut vous revenir de la fortune de votre oncle.

BARTHÉLEMY.

Y penses-tu ? puisque je la partagerai avec toi.

LOUISE.

Et moi, je n'en veux pas.

BARTHÉLEMY.

Tiens, cette idée ! Pourquoi veux-tu m'ôter ma fortune ? Laisse-la-moi ! songe donc que je t'achèterai de beaux châles, des cachemires, des marabouts et des pendants d'oreille.

LOUISE.

Je n'en veux pas, je ne veux rien ; il faut que tu sois comme auparavant.

BARTHÉLEMY.

Laisse-moi seulement dix mille livres de rente.

LOUISE.

Pas un sou, ou je vais retrouver milord.

BARTHÉLEMY, haut.

Puisqu'il le faut ! (*A part.*) Allons, j'en garderai six sans lui rien dire.

LOUISE.

AIR du vaudeville de *l'Écu de six francs.*

Décid'-toi... j'attends ta promesse...

BARTHÉLEMY.

Te perdr' ferait mon désespoir !
Mais aussi perdre ma richesse !...

LOUISE.

Allons, Monsieur, fait's vot' devoir !

BARTHÉLEMY.

Dieux ! qu'il est cruel de déchoir !
J'y consens, puisque tu l' réclames :
Plus d' fortune, plus de crédit ;
J'abandonn' tout !... J'ai toujours dit
Que je s'rais ruiné par les femmes.

LOUISE.

A la bonne heure ; voilà ce que je voulais entendre ! et tu as aussi bien fait.

BARTHÉLEMY.

Et pourquoi ?

LOUISE.

Pourquoi ? tiens, voilà ton oncle qui va te l'apprendre.

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENTS, BONNICHON.

BARTHÉLEMY.

Comme il a l'air rêveur ! Mon oncle, j'ai à vous parler.

BONNICHON.

Ah ! c'est vous, monsieur Barthélemy ! j'avais aussi à vous entretenir.

BARTHÉLEMY.

Tiens, ce ton solennel ! qu'est-ce qu'il lui prend donc, à mon oncle ?

BONNICHON.

Votre oncle ! je ne le suis plus ; non, Barthélemy, connais enfin la vérité ; tu n'es pas mon neveu !

LOUISE.

Voilà ce que tu ne savais pas.

BARTHÉLEMY.

Laissez donc, est-ce que c'est possible ? une place de neveu, ça n'est pas comme les autres ! ça tient toujours ; il n'y a pas moyen de vous destituer.

BONNICHON.

C'est ce qui te trompe ! et s'il te faut des preuves, j'en ai là ; des preuves, malheureusement irrécusables ; car je t'aimais, Barthélemy ; on n'est pas pendant vingt-cinq ans l'oncle de quelqu'un, sans commencer à s'y habituer ; mais, hélas ! il a fallu se rendre à l'évidence.

LOUISE.

Achevez, de grâce.

BONNICHON.

Apprenez donc qu'il a été changé en nourrice !

BARTHÉLEMY.

Moi!

BONNICHON.

Toi-même! je te défie de dire le contraire, tandis que j'ai là des témoignages, des attestations solennelles! Vous saurez donc que la mère Joseph, sa coupable nourrice, était vivandière.

BARTHÉLEMY.

C'est vrai, je ne le nie pas; elle aimait à nourrir les braves.

BONNICHON.

Depuis dix ans, elle avait disparu.

BARTHÉLEMY.

C'est encore vrai.

BONNICHON.

Et l'on vient de recevoir de ses nouvelles! Dans la dernière guerre d'Espagne, au siége de Pampelune, au moment où elle portait le rogomme à nos grenadiers, elle fut blessée d'un obus qui la renversa elle et ses provisions. Elle fit, avant de mourir, une déclaration qu'on vient de me communiquer, et dans laquelle elle avoue que le nommé Barthélemy Bonnichon n'est point Bonnichon Barthélemy, mais un enfant anonyme substitué par elle, dans le criminel espoir de continuer les mois de nourrice.

BARTHÉLEMY.

La mère Joseph aurait dit une chose comme ça! ça n'est pas possible, et je vais le lui faire avouer à elle-même.

BONNICHON.

A elle-même!

BARTHÉLEMY.

Oui, morbleu! car il n'y a qu'une difficulté; c'est qu'elle n'est pas morte, c'est qu'elle est revenue depuis deux mois, ici, à Paris, où je lui fais une pension alimentaire, ce qui équivaut à des mois de nourrice; et nous allons voir.

BONNICHON, à part.

Dieux! quel contre-temps! moi qui ne savais pas ça.

BARTHÉLEMY.

AIR : *Un homme pour faire un tableau.*

Pour prouver que j' suis votr' parent,
S'il faut une preuve authentique,
J'amèn' ma nourrice à l'instant,
C'est devant elle que j' m'explique.
S'il faut des titres, j'ai les miens;
La mère Joseph, je m'en flatte,
En est un... et des plus anciens,
Car il a soixante ans de date.

(Il sort avec Louise.)

SCÈNE XV.

BONNICHON, seul.

Il ne me manquait plus que cela; me voilà dans un bel embarras; d'autant que ma nièce est plus adroite que mon neveu, et que la découverte de cette ruse peut amener celle de la première! Et M. Dersan qui va venir, M. Dersan, à qui j'ai promis un succès. Ma foi, essayons un nouveau moyen, il n'y a plus que celui-là qui puisse nous sauver.

(Il se met à la table, et écrit.)

SCÈNE XVI.

BONNICHON, à la table, écrivant; DERSAN.

BONNICHON.

M. Dersan!...

DERSAN.

Eh bien! quelle nouvelle?

BONNICHON, écrivant toujours.

Je suis à vous.

DERSAN.

Pendant que tu travaillais pour moi, j'ai agi en ta faveur. J'ai vu le directeur des messageries, il m'a promis qu'on allait en délibérer au comité, et l'on doit envoyer la réponse ici, chez ta nièce.

BONNICHON, se levant après avoir cacheté la lettre.

Ah! mon généreux protecteur! croyez que ma reconnaissance et mon zèle... Pour commencer, notre affaire a manqué, la cause de la nature triomphe, et mon neveu est toujours mon neveu.

DERSAN.

J'en étais sûr.

BONNICHON.

Mais j'ai déjà rétabli nos affaires, une autre ruse qui doit réussir. (Montrant la lettre qu'il vient d'écrire.) Un beau jeune homme, un millionnaire qui me demande, à moi, la main de ma nièce; il faudra bien qu'elle se prononce. Avez-vous là un de vos gens? Holà! quelqu'un!

DERSAN.

Mais que veux-tu faire?

BONNICHON.

Je vous le dirai tout à l'heure. (Au domestique qui entre.) Tu vas, dans une demi-heure, remettre cette lettre pour moi chez le portier, afin qu'on me la monte ici quand nous serons tous réunis. Surprise, coup de théâtre, dénoument pathétique et lacrymal! Dépêche-toi.

DERSAN.

Explique-moi, au moins...

BONNICHON.

Comment! Monsieur, vous ne comprenez pas tous les avantages de ma position? Je suis un oncle d'Amérique ou je ne le suis pas; or, je le suis, donc j'ai le droit de commander.

DERSAN.

Tu vas lui commander de m'épouser!

BONNICHON.

Je m'en garderais bien! vous ne connaissez pas

le cœur humain ; je m'en vais, au contraire, le lui défendre, et vous allez voir... Les femmes ! Dieux ! les femmes !... C'est elle, je l'entends... à votre réplique, et ne vous effrayez pas.

SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENTS, ESTELLE.

BONNICHON, bien haut.

Oui, Monsieur, vous sortirez à l'instant !

DERSAN, à demi-voix.

Qu'est-ce que tu veux que je réponde ?

BONNICHON, de même.

Ce que vous voudrez... (Haut.) Moi je parle en oncle, et en oncle irrité.

ESTELLE, s'avançant.

Eh ! mon Dieu ! qu'y a-t-il ?

BONNICHON.

Ce monsieur, que ce matin j'ai déjà vu chez toi, et qui vient de prime abord nous offrir sa main et vingt-cinq à trente mille livres de rente ! c'est-à-dire que c'est avec un malheureux capital de cinq ou six cent mille francs qu'il se présente pour épouser la nièce d'un homme tel que moi ; aussi, Mademoiselle, je vous défends désormais de le revoir et de lui parler.

ESTELLE.

Mon oncle... un pareil procédé...

BONNICHON.

Est le seul convenable ; car j'ai déclaré à monsieur que j'avais d'autres vues sur toi ; un capitaliste étranger, un confrère de Saint-Domingue ; et comme il est trois ou quatre fois plus riche, c'est lui que nous préférons. C'est ce que je disais à monsieur quand tu es entrée.

ESTELLE.

Qu'avez-vous fait !... (A Dersan.) Vous pouvez croire qu'un pareil motif...

DERSAN.

Dès que votre oncle le dit... dès que vous ne le désavouez pas.

ESTELLE.

Monsieur, je vous atteste...

DERSAN.

Épargnez-vous d'inutiles serments ; dans la situation où nous sommes maintenant, il n'y a qu'une seule preuve au monde qui eût pu me faire croire à votre tendresse...

ESTELLE.

O ciel !

DERSAN.

Et dès que vous hésitez à me la donner...

ESTELLE.

Ne le croyez pas, je n'hésite pas un instant.

BONNICHON.

A la bonne heure. Vous l'entendez, nous sommes décidés ; ma nièce épouse un jeune homme charmant, un élégant d'Haïti qui me demande sa main, et qui lui offre deux millions hypothéqués sur l'indemnité.

ESTELLE.

Serait-il vrai ?

BONNICHON.

J'attends de lui une lettre que je vous montrerai.

ESTELLE.

Ah ! que je suis heureuse ! il est donc un sacrifice que je peux vous faire ! et puisqu'il n'y a pas d'autre moyen de dissiper vos soupçons... Dersan, voulez-vous ma main ? la voici.

DERSAN.

Ah ! vous comblez tous mes vœux.

BONNICHON, à part.

A merveille !... (Haut.) Et quel est le rôle que je joue ici ? vous croyez que, devant moi, je souffrirai...

ESTELLE.

Oui, mon oncle, vous vous laisserez fléchir, vous consentirez à mon mariage.

DERSAN.

Oui ; il va donner son consentement, n'est-il pas vrai ?

BONNICHON.

Non, Monsieur.

DERSAN, bas.

Veux-tu bien le donner, ou je t'assomme !

BONNICHON.

Eh non, Monsieur... (A part.) Il n'est pas encore temps ; il faut que nous soyons en famille... Précisément, c'est mon neveu Barthélemy.

SCÈNE XVIII.

LES PRÉCÉDENTS, BARTHÉLEMY ET LOUISE.

BARTHÉLEMY.

Mon oncle, la mère Joseph est en bas, et elle vous attend ; car elle aime autant ne pas monter.

BONNICHON.

A l'autre, maintenant ; il s'agit bien de cela.

BARTHÉLEMY.

Voici, en même temps, une lettre qu'on m'a remise en bas, à votre adresse.

BONNICHON.

Ah ! je sais ce que c'est ; remettez-la à votre cousine, à votre cousine qui brave mon autorité, et que désormais je déshérite en votre faveur ; mais je veux qu'elle voie du moins ce qu'elle refuse. (A Estelle, qui prend la lettre.) Lisez, Mademoiselle, c'est la lettre du jeune insulaire. (A Bar-

thélemy.) C'est la portière qui, sans doute, te l'a donnée pour moi.

BARTHÉLEMY.

Non ; c'est, comme j'arrivais, un homme en pantalon et en veste de velours bleu, avec la plaque des messageries.

BONNICHON.

Ah ! mon Dieu ! c'est de la rue Notre-Dame-des-Victoires.

ESTELLE, qui a ouvert la lettre et qui l'a lue.

Qu'est-ce que cela veut dire ?... « Les administrateurs des Messageries royales, à M. Bonnichon... Monsieur, d'après la recommandation de M. Dersan, votre place de conducteur, qui vous avait été enlevée depuis quinze jours, vient de vous être rendue... »

BONNICHON.

Quel bonheur !... (A part.) Dieux ! qu'est-ce que je dis là ?

ESTELLE, continuant.

« Et vous êtes désormais attaché à la diligence de Lyon, qui part demain. » Qu'est-ce que cela signifie ?

BONNICHON.

Que vous n'avez plus besoin de mon consentement. Hélas ! Mademoiselle, je ne suis plus votre oncle. (A Barthélemy.) Et toi, mon garçon, je suis toujours le tien, Thomas Bonnichon, conducteur.

BARTHÉLEMY.

Vous ne venez donc pas d'Haïti ?

BONNICHON.

La diligence ne va pas jusque-là.

ESTELLE, à Dersan.

Quoi ! Monsieur, m'avoir trompée encore ?

DERSAN.

J'ai votre parole, et vous la tiendrez, ne fût-ce que pour m'empêcher de faire de nouvelles extravagances ; car je n'ai plus qu'une dernière folie à tenter, et si vous me refusez encore, j'y suis décidé ; c'est de me ruiner, pour que vous soyez aussi riche que moi.

ESTELLE.

Allons, je vois qu'il faut vous épouser pour sauver votre fortune.

DERSAN.

Est-ce là le seul motif?

ESTELLE.

Vous savez bien le contraire.

BONNICHON.

Et comme, en qualité d'oncle, il faut que je marie quelqu'un, (à Barthélemy et à Louise) mes enfants, je vous unis.

BARTHÉLEMY.

Et la dot ?

DERSAN.

Les cinq mille francs que tu as reçus d'avance.

LOUISE.

Et le présent de noces ?

BONNICHON.

Il est resté en Amérique.

BARTHÉLEMY.

Vous n'étiez qu'un parent de contrebande ?

BONNICHON.

Comme tu dis, et je ne suis pas le seul.

VAUDEVILLE.

AIR du vaudeville *des Drapeaux*.

BONNICHON.

Ici-bas, combien j'en vois
Qui devraient payer l'amende ;
Ici-bas, combien j'en vois
Passer sans payer les droits.

TOUS.

Ici-bas, combien j'en vois, etc.

BONNICHON.

On voit, dans plus d'un quartier,
Bien des parents de commande ;
Du premier jusqu'au dernier,
Souvent jusqu'à l'héritier...
Contrebande. (*bis.*)
Ici-bas combien j'en vois
Qui devraient payer l'amende ;
Ici-bas, combien j'en vois
Passer sans payer les droits.

LOUISE.

Le public dit : Quel succès !
Voyez, que la foule est grande !
Mais le caissier, aux aguets,
Dit, en comptant les billets :
Contrebande. (*bis.*)
Ici-bas, combien j'en vois, etc.

DERSAN.

Une nymphe d'Opéra,
Fraîche comme sa guirlande,
De loin me charmait déjà...
Quand un Anglais murmura :
Contrebande. (*bis.*)
Ici-bas, combien j'en vois, etc.

BONNICHON.

En route, dans le *Courrier*,
Un jour, je lus *Han d'Islande* ;
Mais j'entendis un douanier :
Aux barrières s'écrier :
Contrebande. (*bis.*)
Ici-bas, combien j'en vois, etc.

BARTHÉLEMY,

Sur le pont des Arts, hier,
L'invalide qui commande
Disait, rien qu'en voyant l'air
D'un bourgeois en habit vert :
Contrebande. (*bis.*)
Ici-bas, combien j'en vois, etc.

ESTELLE, au public.

Au Parnasse on fraude aussi ;
Les flibustiers vont par bande ;
Et de cet ouvrage-ci,
On pourra dire aujourd'hui :
Contrebande. (*bis.*)
Laissez-le, pour cette fois,
Passer sans payer l'amende ;
Laissez-le, pour cette fois,
Passer sans payer les droits.



LA LUNE DE MIEL,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES,

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase dramatique, le 31 mars 1826.

En société avec MM. Mélesville et Carmouche.

—※—

Personnages.

LA BARONNE DE VLADIMIR.		ALEXIS, ouvrier sabotier.
KOULIKOF, intendant du château.		UN POSTILLON.
JEAN, maître sabotier.		PAYSANS.
MICHELINE, sa fille.		SABOTIERS.
POLESKA DE FERSTEIM.		DOMESTIQUES.

La scène se passe dans la Pologne russe.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente l'habitation de Jean : le fond ouvert laisse voir toute l'étendue de la campagne. A droite et à gauche, une porte conduisant à d'autres chambres. Sur le devant, à gauche de l'acteur, une table et deux chaises ; de l'autre côté, un banc à usage de sabotier, sur lequel se trouvent un sabot à moitié confectionné, et quelques outils. Au lever du rideau, Jean, Alexis, Micheline et plusieurs ouvriers sont assis à droite, à gauche, et au fond, occupés à déjeuner.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

JEAN, MICHELINE, OUVRIERS occupés à déjeuner ; ALEXIS, seul dans un coin, plongé dans ses réflexions.

CHOEUR.

AIR : *Quel bonheur! quelle ivresse!* (du MAÇON.)

Amis, après l'ouvrage,
Chantons, gais ouvriers,
Le plaisir rend l' courage
Aux pauvres sabotiers.

JEAN.

A nos sabots faut rendre hommage ;
Sans eux le pauvre irait pied nu.
J' vois ben des gens en équipage
A qui jadis j'en ai vendu.
Plus d'un parvenu que l'on cite,
Que gêne son nouveau mérite,
Ainsi que ses souliers nouveaux,
S'il était l' maître,
Chang'rait peut-être
Ses p'tits souliers pour ses sabots.

CHOEUR.

Plus d'un parvenu que l'on cite, etc.

MICHELINE.

Fi des sabots! dis'nt ben des femmes,
C'est dangereux les jours d' verglas,
J'ons vu glisser de belles dames
Qui cependant n'en portaient pas.
Les sabots n'empêch'nt pas d'êtr' sage :
Et quoique l'on parle au village
De queuq' faux pas... c'est des propos ;
On en fait, j' gage,
Ben davantage,
En p'tits souliers qu'en gros sabots.

CHOEUR.

Les sabots n'empêch'nt pas d'êtr' sage, etc.

(Après ce second couplet, tous les ouvriers sortent.)

JEAN, frappant sur l'épaule d'Alexis.

Et toi, qui es là dans un coin, et qui ne dis rien, qu'est-ce que tu as donc ?

ALEXIS.

Qu'est-ce que j'ai ?... Ah çà ! maître Jean, suis-je payé pour être gai, ou pour faire des sabots ?

JEAN.

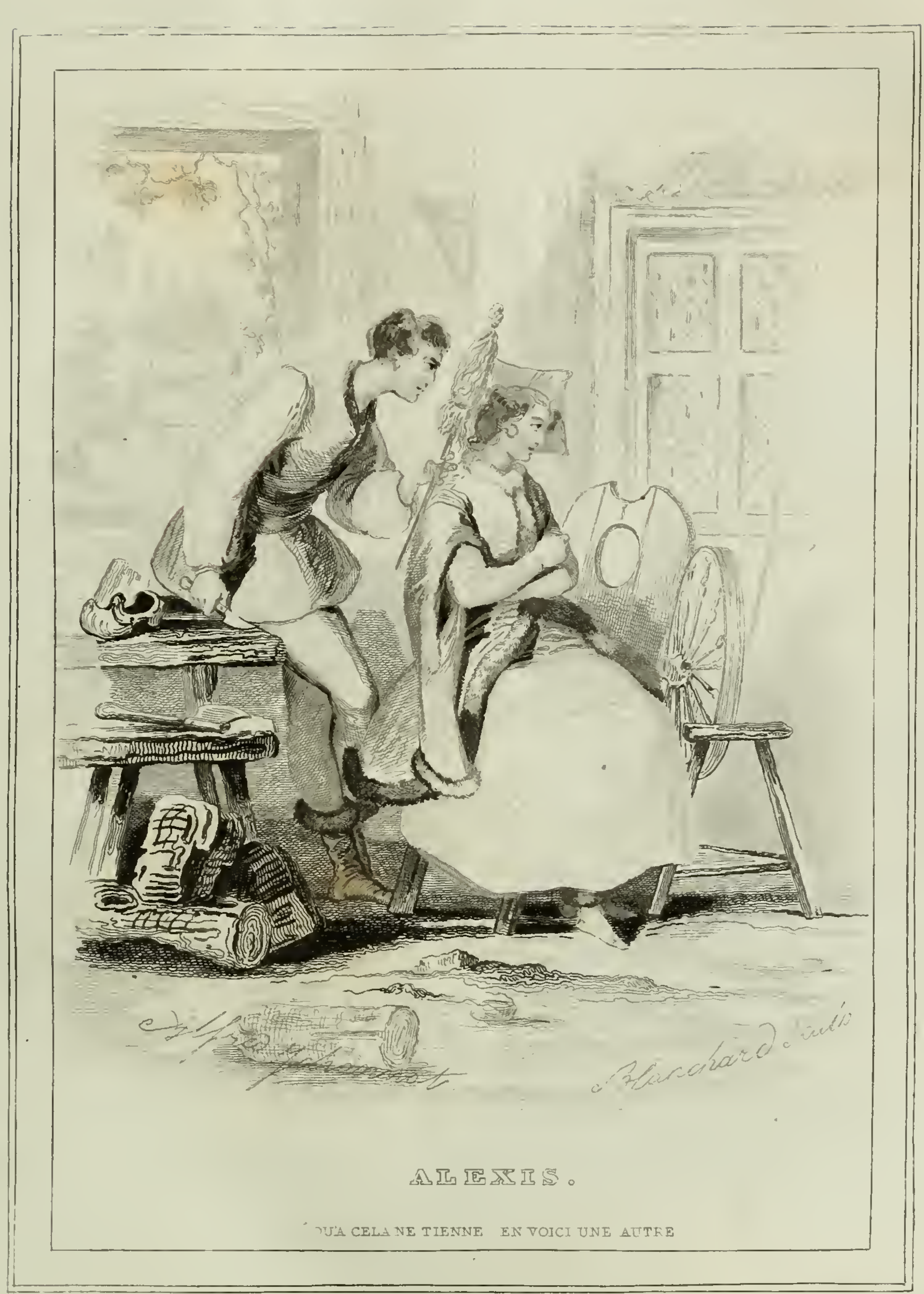
L'un n'empêche pas l'autre ; et tu peux prendre exemple sur moi ; ne pouvant sortir de ce domaine, dont je suis serf et vassal, j'ai eu l'idée d'établir dans ces forêts une fabrique de sabots, non pour les gens du pays, qui n'en usent guère, mais j'en fournis toute l'Allemagne. Aussi je travaille et je chante toute la journée.

ALEXIS.

Est-ce que je n'ai pas confectionné ce matin la besogne que vous m'avez donnée ?

JEAN.

C'est la vérité ; et nous n'avons pas ici un ouvrier qui travaille aussi joliment ; c'est délicat et



ALEXIS.

QU'A CELA NE TIENNE, EN VOICI UNE AUTRE

soigné, et un sabot comme ça vous chausserait une princesse mieux qu'un escarpin.

ALEXIS.

Hé bien! alors, puisque ma tâche est finie, laissez-moi m'amuser comme les autres. Et si ça m'amuse d'être triste?

JEAN.

Comme tu voudras. (A sa fille.) Est-il sauvage, celui-là.

MICHELINE.

Depuis deux jours qu'il est ici, il ne fait que soupirer et se plaindre; un beau garçon comme ça, c'est dommage.

Air : *Ah! qu'il est doux de vendanger.*

Ça m' fait l'effet d'un désespoir,
Vrai, ça m' fait mal à voir.
On voudrait d'un chagrin si noir
Connaître quelque chose,
Ne fût-c' que pour savoir
Si l'on n'en est pas cause.

Peut-être, mon père, qu'il n'est pas content de vous, et qu'il ne se trouve pas assez payé.

JEAN.

Dame, je paye en grand seigneur, dix copecks par jour. Mais s'il a de l'ambition... Laisse-moi, ma fille, je vais arranger cela, parce que ça a l'air d'un bon sujet qui peut me faire gagner de l'argent; et un manufacturier doit être généreux quand il y trouve son bénéfice.

MICHELINE.

Dieux! que vous êtes bon!

(Elle sort.)

JEAN.

Voilà comme je suis... (Allant encore lui frapper sur l'épaule.) Dis-moi, mon garçon, es-tu du pays?

ALEXIS.

Oui, maître, je suis, comme vous, de la Pologne russe; mais voilà cinq ans que j'ai couru le monde...

JEAN.

Et pourquoi?

ALEXIS.

Pour faire fortune.

JEAN.

Et as-tu rencontré cette femelle-là?

ALEXIS.

Non, vraiment; elle est comme les autres... quand on court après, c'est le moyen de ne pas l'attraper.

JEAN.

Diable! c'est un philosophe. Hé bien! mon garçon, si tu veux rester chez moi, ton sort est dans tes mains. Tu t'es présenté hier pour avoir de l'ouvrage, et rien que sur ta bonne mine je t'ai offert dix copecks par jour. Mais les gens de mérite sont comme les sabots, ça ne se connaît qu'à l'user; et je t'offre six copecks de plus.

ALEXIS.

Ce que j'ai me suffit, et je n'y tiens pas... Si je n'avais pas au monde d'autres chagrins que celui-là...

JEAN.

Est-ce qu'il y aurait quelque passion sous jeu? Est-ce que ma fille Micheline?... c'est que tout à l'heure elle avait l'air de te trouver à son gré... et ça ne me conviendrait pas.

ALEXIS.

Soyez tranquille; je voudrais bien en être amoureux.

JEAN.

Comment! tu le voudrais... et pourquoi cela?

ALEXIS.

Parce qu'il y aurait peut-être de l'espoir, tandis que dans ma position... voyez-vous, maître Jean, il ne faut aimer que son égale; c'est là le plus raisonnable; mais l'amour ne raisonne pas.

JEAN.

Ah! mon Dieu! est-ce que par hasard tu serais amoureux de quelque grande dame?

ALEXIS.

Précisément, et une grande dame qui, pour mon malheur, est plus fière à elle seule que toutes les duchesses de la Russie.

JEAN.

Comment! tu oses donner dans les duchesses?

Air d'*Aristippe*.

Vit-on jamais pareill' folie!

ALEXIS.

Si je l'aime, c'est malgré moi.

JEAN.

Pour être heureux dans cette vie,
N' faut pas r'garder plus haut que soi.

ALEXIS.

J' sais ben qu'elle est au-d'ssus de moi.
Ainsi qu' vers une providence
Je l'vais les yeux vers cet objet chéri...
Lorsqu'il a besoin d'espérance,
Le malheureux r'garde au-dessus de lui.

JEAN.

Je vous le demande, un ouvrier qui s'avise de faire des passions. Fais des sabots, et ne sors pas de là. Mais, dis-moi un peu, mon garçon... Silence, car c'est M. Koulikof, l'intendant de ce domaine.

SCÈNE II.

Les Précédents, KOULIKOF, suivi de quelques paysans.

KOULIKOF.

Hé bien! allez donc, allez à son secours; ils restent là les bras croisés : ne faut-il pas que j'y aille moi-même?... Cinquante coups de knout à celui qui n'arrivera pas le premier. (Les paysans sortent en courant.) C'est cela... les voilà tous par-

tis... il n'y a pas d'autre moyen d'exciter leur émulation. Ah! ah! c'est toi, maître Jean...

JEAN.

Oui, monsieur Koulikof. Qu'y a-t-il donc?

KOULIKOF.

Une voiture d'assez belle apparence, quatre chevaux et deux postillons; la voiture vient de verser dans le chemin creux.

ALEXIS.

Eh! que ne disiez-vous sur-le-champ!... j'y cours.

(Il sort.)

SCÈNE III.

KOULIKOF, JEAN.

KOULIKOF.

Quel est ce garçon?

JEAN.

Un de mes ouvriers. Il est arrivé depuis peu; mais il est du pays.

KOULIKOF.

Son nom?

JEAN.

Alexis Pétérof.

KOULIKOF.

Pétérof! c'est à nous... les Pétérof sont inscrits sur mon livre de ferme... Il a bien fait de revenir; car, dans ce moment-ci surtout, je tiens à présenter à monseigneur un état satisfaisant de ses revenus.

JEAN.

Ils sont assez soignés.

KOULIKOF.

Je crois bien, six mille arpents, quinze cents paysans, sans compter les dépendances, le tout en bon état. Mais aussi, depuis trente ans que je suis intendant de cette principauté, je puis me vanter de n'être pas resté les bras croisés; et si l'on avait tenu registre des coups de knout que j'ai fait administrer, soit par mes délégués, soit par moi-même...

JEAN.

Il est de fait que depuis trente ans vous avez eu du mal et nous aussi.

KOULIKOF.

Il faut ça, quand on veut le bien de la chose. Mais dis-moi, où est ta fille Micheline?

JEAN, regardant au fond.

Elle est par là dans les environs.

KOULIKOF.

A propos de cela, pourquoi que tu ne la maries pas, ta fille Micheline? il faut me la marier.

AIR *des Scythes*.

Elle est aimable, elle est jeune et gentille:
Choisis parmi nos jeunes gens;
Cela fera le bonheur de ta fille,
Et ça nous f'ra des paysans;
Il nous en manque encor deux ou trois cents.
Lorsque j'en vois, contre tous les usages,
Rester garçons, ça me fait mal aux nerfs,
Et j'aime à voir faire des mariages
Pour augmenter le nombre de nos serfs.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, MICHELINE.

MICHELINE.

Mon père! mon père!

JEAN.

Eh bien! qu'est-ce donc?

MICHELINE.

Tenez, cette jeune dame, n'entendez-vous pas?

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, POLESKA, plusieurs DOMESTIQUES et OUVRIERS.

POLESKA.

Les maladroits! un chemin superbe, et ils prennent à gauche exprès pour me verser.

MICHELINE.

Mais, Madame...

POLESKA.

Taisez-vous. Et pour comble de malheur, ceux-ci qui, en voulant relever la voiture, cassent le timon, de sorte que me voici obligée de m'arrêter dans cette misérable cabane... Dieux! qu'il faut de patience! si on ne se modérait pas..

MICHELINE.

Je ferai observer à madame que ce n'est pas la faute de nos gens; ils y ont mis tant de zèle, que ce pauvre Ivan s'en est foulé le pied.

POLESKA.

O ciel! que dites-vous! ce pauvre jeune homme... courons vite.

MICHELINE.

Dans ces mauvais chemins, avec ces petits souliers?

POLESKA.

Oui, tu as raison... tenez, portez-lui cette bourse. Mon Dieu! quel malheur! un honnête ouvrier... peut-être même un père de famille... j'aurai soin de lui, de ses enfants; mais en attendant qu'on envoie chercher un médecin... Hé bien! vous n'êtes pas encore partis!

KOULIKOF, faisant signe aux domestiques et ouvriers qui sortent.

Si, Madame, on y va; mais je vous demanderai...

POLESKA.

Qui vous a permis de m'adresser la parole?

JEAN.

C'est monsieur l'intendant, et il faut qu'il sache...

POLESKA.

Il faut qu'il sache se taire... et vous aussi.

KOULIKOF.

Par exemple! c'est d'une insolence.

POLESKA, à Micheline.

Dis-moi, petite, où sommes-nous?

JEAN.

Dans les domaines du comte de Woronski, et à une lieue du château.

POLESKA.

Je suis chez mon mari! chez moi!

KOULIKOF.

Qu'entends-je! madame la comtesse!

JEAN.

Une comtesse dans ma cabane!

KOULIKOF.

On nous avait bien dit que monseigneur devait se marier, et nous l'attendions d'un instant à l'autre.

POLESKA.

Est-ce qu'il n'est pas arrivé?

KOULIKOF.

Je l'ignore, madame la comtesse, car depuis deux jours, je n'ai pas eu l'honneur d'être invité au château.

POLESKA.

Ce pauvre Gustave, qui était parti le premier pour tout disposer et pour me recevoir... je suis sûre qu'il est d'une inquiétude, d'une impatience égale à la mienne. Aussi c'est votre faute.

KOULIKOF.

A moi, madame la comtesse?

POLESKA.

N'êtes-vous pas l'intendant, le régisseur de ce domaine?

KOULIKOF.

Depuis trente ans.

POLESKA.

Comment ces chemins ne sont-ils pas en meilleur état? ne deviez-vous pas y veiller? est-ce que vous ne deviez pas penser que j'avais hâte de revoir mon mari? Vous ne devinez donc rien? vous n'êtes donc capable de rien? vous méritez d'être chassé.

Air : *Adieu, je vous fuis, bois charmants.*

Je donne la preuve, par là,
D'une prudence peu commune;
Mon mari m'accusait déjà
De prodiguer trop sa fortune.
Mais je répare en ce moment
Mes dépenses et mes folies :
Car supprimer un intendant,
C'est faire des économies.

KOULIKOF, à part.

Supprimer un intendant!

JEAN, à part.

Cette femme-là ne respecte rien. (Haut.) Si, en attendant qu'on répare la voiture, madame voulait déjeuner?

POLESKA.

Eh! oui, vraiment, pour ne pas perdre de temps, rien qu'une tasse de thé et des muffins.

MICHELINE.

Du thé!

JEAN.

Des muffins!

POLESKA.

Oui, des muffins, des tosts, des rôties au beurre, je ne prends pas autre chose.

JEAN.

C'est qu'ici, Madame, ça ne se peut pas.

POLESKA.

Comment! ça ne se peut pas... qu'on en cherche... qu'on en trouve... et rappelez-vous que je l'ordonne; cela doit vous suffire.

JEAN.

Je ne savons pas ce que c'est.

MICHELINE.

Il n'y en a jamais eu dans le pays.

POLESKA.

C'est égal.

JEAN.

Mais, Madame...

POLESKA.

Je crois qu'il ose répliquer.

Air de *Céline.*

Sachez que mon ordre suprême
Jusqu'à présent fut respecté;
Et jamais mon époux lui-même
Ne contredit ma volonté.
C'est là le partage des dames;
Car le ciel, que l'on doit bénir,
Pour commander créa les femmes,
Et les hommes pour obéir.

MICHELINE.

Ça, c'est assez vrai.

KOULIKOF, qui s'est tenu à l'écart, s'avançant respectueusement.

Si madame la comtesse veut me permettre... je crois que j'ai chez moi du thé.

POLESKA, se retournant du côté de Jean.

Vous voyez donc bien.

KOULIKOF.

De plus, et pour continuer votre voyage, j'ai une petite voiture, un kibick, qui dans une demi-heure peut vous conduire près de votre auguste époux.

POLESKA.

Près de Gustave, et c'est grâce à toi. Pardon, tout à l'heure j'ai peut-être été un peu vive; mais...

KOULIKOF.

Madame la comtesse daignerait me rendre ma place ?

POLESKA.

Celle-là ou une autre, j'examinerai, je verrai ce qu'on peut faire d'un intendant réformé.

AIR du vaudeville *des Blouses.*

Dépêchez-vous... mon Dieu! quelle indolence!
Ce déjeuner et surtout ce traîneau.
Mais allez donc! je meurs d'impatience
De me trouver enfin dans mon château.

KOULIKOF, à part.

Dieux! quelle femme! elle parle en sultane.

POLESKA.

Au nom du ciel! j'ai hâte de partir...
On est si mal dans sa triste cabane!

JEAN, à part.

Si ça pouvait l'empêcher d'y r'venir.

ENSEMBLE.

POLESKA, JEAN et MICHELINE, KOULIKOF.

POLESKA.

Dépêchez-vous... mon Dieu! quelle indolence! etc.

JEAN et MICHELINE.

Vit-on jamais une telle insolence.
Allez bien vit' lui chercher un traîneau;
Si d'arriver elle a d' l'impatience,
Il m' tarde aussi qu'ell' soit dans son château.

KOULIKOF.

Je vais chercher bien vite, à l'intendance,
Le déjeuner, et surtout le traîneau;
Comme un éclair, Madame, je m'élance;
Dans un instant vous serez au château.

(Koulikof sort par le fond, et Jean par la porte à droite.)

SCÈNE VI.

POLESKA, MICHELINE.

POLESKA.

Que de peine pour avoir du thé et des muffins, et l'on dit que la Russie est un pays civilisé!

MICHELINE, approchant une chaise.

Si, en attendant, madame la comtesse voulait se reposer?

POLESKA, s'asseyant.

Volontiers, je suis accablée de fatigue; car j'ai voyagé toute la nuit.

MICHELINE.

Toute la nuit! vous qui êtes si faible et si délicate!

POLESKA.

Que n'aurais-je pas fait pour le revoir plus tôt!... depuis trois jours que je suis séparée de mon mari... il est si bon, si aimable... il m'aime tant! aussi que je suis heureuse et fière de lui appartenir!

MICHELINE.

C'est donc un mariage d'inclination?

POLESKA.

Eh! sans doute; fille d'un officier sans fortune, je n'avais point de rang, point de richesses à apporter à mon époux; et lorsque Gustave, lorsque le comte de Woronski s'est présenté...

MICHELINE.

Ça a dû vous surprendre.

POLESKA.

Non, ça m'a semblé tout naturel; je ne sais quel sentiment secret me disait que ce rang m'appartenait, qu'il m'était dû... que j'étais née pour briller et pour commander. Aussi, ce luxe, ces équipages, ces nouvelles parures que Gustave me prodiguait, ce riche domaine qu'il vient d'acquérir... ces paysans, ces vassaux, ces esclaves, qui n'existent que pour m'obéir, tout cela me charme et m'enivre; je me dis: C'est à mon époux que je les dois, et après lui, après mon amour, c'est ce qu'il y a pour moi de plus doux au monde.

MICHELINE.

Il n'y a donc pas longtemps que madame la comtesse est mariée?

POLESKA.

Une semaine, mon enfant, et nous sommes dans ce qu'on appelle la lune de miel.

AIR : *Femmes, voulez-vous éprouver.*

Premier temps d'ivresse et d'amour,
Époque à jamais fortunée!
Oui, c'est le matin d'un beau jour,
C'est l'âge d'or de l'hyménée;
Car il promet à notre cœur
Un long avenir de constance,
Et donne encor, même au bonheur,
Tout le charme de l'espérance.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, JEAN.

JEAN est sorti de la chambre pendant la fin de l'air précédent, et après avoir fait deux profondes révérences à Poleska, il s'avance, et lui dit:

Si madame la comtesse veut entrer chez elle, j'irai tout à l'heure lui porter son déjeuner moi-même.

POLESKA.

Je t'en dispense... fais-moi grâce de ta vue... c'est ta fille qui me servira; et je veux ce soir l'emmener avec moi au château.

JEAN.

Mais, Madame...

POLESKA.

Qu'on ne me réplique pas, ou sinon... tu m'entends...

AIR : *Sans murmurer.*

Oui, je le veux!
Qu'à ce mot tout fléchisse,
Par moi, je veux
Qu'ici l'on soit heureux.

J'entends surtout, quel que soit mon caprice,
Que l'on m'adore et que l'on me bénisse,
Car je le veux,
Oui, je le veux!

(Elle entre dans la chambre à droite, suivie de Micheline.)

SCÈNE VIII.

JEAN, ensuite ALEXIS.

JEAN.

Je le veux! je le veux! je n'en ai jamais vu une plus fière que celle-là.

ALEXIS.

Ah! vous voilà, maître Jean. Où est cette dame dont la voiture a versé?

JEAN.

Cette dame, elle est là... tu l'as donc vue?...

ALEXIS.

Oui, c'est pour cela que je me suis sauvé.

JEAN.

Tu la connais donc?...

ALEXIS.

Si je la connais!... Apprenez, maître Jean, que c'est cette dame dont je vous parlais ce matin... celle dont je suis amoureux.

JEAN, effrayé.

Veux-tu te taire! aimer la comtesse de Woronski! va-t'en d'ici, va-t'en, l'air est mauvais pour toi et pour moi; ça sent le knout en diable.

ALEXIS.

Peu importe... il faut que je me déclare.

JEAN.

A elle?

ALEXIS.

A elle-même.

JEAN.

Eh bien! j'aime mieux que tu t'en charges que moi. Tu ne sais donc pas combien elle est méchante, impérieuse, hautaine.

ALEXIS.

Je le sais, pour mon malheur!

JEAN.

Et tu espères en obtenir quelque chose?

ALEXIS.

Ce n'est pas là ce qui m'inquiète... j'ai déjà obtenu...

JEAN.

Toi! un misérable vassal de monseigneur!

ALEXIS.

Oui, moi, Alexis, un pauvre diable d'artisan.

JEAN.

Obtenu?... et quoi encore?

ALEXIS.

Tout ce qu'un mari peut obtenir... elle est ma femme.

JEAN.

Qu'est-ce que j'entends là?

ALEXIS.

Du silence surtout, n'en parlez à personne. Je vous confie là le secret de ma vie; épris d'amour, ne sachant comment parvenir jusqu'à elle, car elle avait déjà refusé plus de vingt partis, et pour lui plaire il fallait être duc ou baron, j'ai pris le nom d'un grand seigneur, du jeune comte de Woronski, qui était attendu à Bude. Un héritage que je venais de faire, mes économies de six ans, j'ai tout sacrifié pour briller quelques jours; mais je ne puis aller plus loin, il faut enfin tout lui avouer.

JEAN.

Et comment te trouves-tu avec elle dans ce pays?

ALEXIS.

Les feuilles publiques avaient annoncé que ce comte de Woronski, dont j'ai pris le nom, venait d'acheter sur les confins de la Pologne et de la Russie une terre magnifique... c'est celle-ci; et ma femme, croyant qu'elle m'appartenait, a voulu la visiter.

JEAN.

Je comprends.

ALEXIS.

J'étais trop heureux de l'éloigner de Bude et de toute sa famille; car, puisqu'il faut en venir à une explication, j'aime mieux que ce soit à deux ou trois cents lieues de son pays. Voilà par quel hasard je suis revenu dans le mien. Voilà comment, moi, qui ne suis qu'un esclave et un vassal de ce domaine, j'ai épousé une demoiselle sans fortune, il est vrai, mais d'une condition bien supérieure à la mienne. Maintenant il n'y a plus moyen de reculer. Il faut tout lui dire, et, je vous l'avouerai, maître Jean, quoique j'aie servi, quoique j'aie été soldat, j'ai peur.

JEAN.

AIR : *Ce bon Falbert* (du CHARLATAN).

Je le crois bien, c'est pis qu'une bataille;
En pareil cas, qui n' serait pas ému?
Au champ d'honneur on brave la mitraille;
Mais au moins là, quand on s'est bien battu,
Quand vient la nuit se termine la guerre,
Les combattants s'éloign'nt, tout est fini;
Mais en ménage, hélas! on a beau faire,
On est toujours auprès de l'ennemi.

D'abord tu es bien heureux de ne pas être en Hongrie, parce qu'elle aurait commencé l'explication par te faire pendre.

ALEXIS.

Vous croyez?

JEAN.

Parbleu! rien qu'en arrivant ici, parce que les chemins étaient mauvais, elle a destitué Koulikof,

l'intendant. Et si ce soir je ne lui laisse pas emmener ma fille au château, Dieu sait ce qu'elle me réserve! Aussi je ne suis pas ingrat... et je la détestais déjà d'une manière proportionnée à ses bienfaits.

ALEXIS.

Il serait possible!

JEAN.

Ainsi, juge de ce qui t'attend... ça va faire une scène fameuse... Je parie qu'elle t'en dira, en une demi-heure, plus que je n'en ai entendu, en quinze ans, de ma défunte, qui pourtant n'était pas trop bonne.

ALEXIS.

Voilà bien ce qui me fait trembler... ce que je redoute surtout, c'est le premier moment.

JEAN.

Je comprends, la première explosion.

ALEXIS.

Aussi, maître Jean, j'ai un service à vous demander... Si vous pouviez adroitement, et sans trop lui faire de peine... la préparer d'abord, je paraîtrais ensuite...

JEAN.

Volontiers, mon garçon, volontiers. Tu dis, la préparer adroitement?

ALEXIS.

C'est cela.

JEAN.

Et sans lui faire de peine?

ALEXIS.

Oui.

JEAN, à part et avec joie.

Avec plaisir; je m'en vais prendre ma revanche.

AIR : *Venez, mon père, ah! vous serez ravi.*

Je saurai bien la faire marcher droit;
Je suis ravi de l'aventure.

ALEXIS.

C'est une femme, et je vous en conjure,
N'oubliez pas les égards qu'on lui doit.

JEAN.

A moi, mon cher, tu peux t'en rapporter;
Va-t'en, le travail te réclame;
Fais des sabots... il t'en faut pour ach'ter
Des cachemires à ta femme.

ENSEMBLE.

ALEXIS et JEAN.

ALEXIS.

Pour l'éclairer soyez prudent, adroit,
En dévoilant mon aventure;
C'est une femme, et je vous en conjure,
N'oubliez pas les égards qu'on lui doit.

JEAN.

Je saurai bien la faire marcher droit;
Je suis ravi de l'aventure;
Mais je saurai, dans cette conjoncture,
D' tous les maris maintenir le bon droit.

(Alexis sort.)

SCÈNE IX.

JEAN, puis KOULIKOF.

JEAN.

Je ne donnerais pas cette commission-là pour cinquante copecks.

KOULIKOF, entrant d'un air affairé, et tenant un panier à la main.

Voilà, voilà : je me suis tellement pressé que je suis tout en nage. (Mettant sur la table ce qu'il y a dans le panier.) Par bonheur, j'avais chez moi du thé que j'ai acheté de la dernière caravane, et j'apporte mes plus belles tasses.

JEAN, s'asseyant près de la table.

Allez, allez, monsieur Koulikof, ça n'était pas la peine.

(On entend du bruit dans la chambre à droite, et Micheline paraît.)

MICHELINE, sortant de la chambre.

Hé bien! que faites-vous donc là? madame la comtesse s'impatiente, elle demande son déjeuner, elle demande ses gens, et elle est surtout furieuse parce que, dans son appartement, il n'y a pas de sonnette.

JEAN.

Je crois bien, il n'y a là que la grosse cloche des ouvriers.

KOULIKOF.

Dites à madame la comtesse que je suis désolé... que j'ai fait mon possible... Le petit traîneau que je lui ai promis... le kibick est à la porte; et quant au déjeuner, voici du meilleur thé... (Il se retourne et aperçoit Jean qui s'est mis à table, et qui boit une tasse.) Qu'est-ce que je vois là?

JEAN.

Je le goûtais, vous avez raison, il est très-bon.

MICHELINE.

Goûter au déjeuner de madame!

KOULIKOF.

Une pareille profanation! manquer ainsi de respect! Dites bien à madame la comtesse qu'il va périr sous le bâton.

(On entend appeler : Micheline! Micheline!)

MICHELINE.

Entendez-vous? Je vais la prévenir. (A Jean.) Mais levez-vous donc.

(Elle rentre.)

JEAN.

Et pourquoi donc me lever devant la femme d'un de mes ouvriers?

KOULIKOF.

Qu'est-ce que tu dis là?

JEAN.

Que c'est elle qui me doit le respect. Cette dame si fière et si orgueilleuse n'est point la femme du comte de Woronski notre maître.

KOULIKOF.

Il se pourrait !... (Courant à la porte.) Michel, remmenez mon kibick.

JEAN.

C'est la femme d'Alexis... un vassal de monseigneur.

KOULIKOF.

Pas possible !

JEAN.

C'est Alexis lui-même qui me l'a dit.

KOULIKOF.

La femme d'un vassal, et elle se permet de prendre du thé, et elle se permet d'avoir faim. (Se mettant de l'autre côté de la table, en face de Jean, et buvant avec lui. En ce moment on entend une grosse cloche.)

JEAN.

Oh ! mon Dieu ! c'est la cloche d'alarme, le tocsin, qu'elle sonne pour avoir à déjeuner.

SCÈNE X.

JEAN ET KOULIKOF, à gauche, à table, prenant tranquillement du thé ; MICHELINE ET POLESKA, sortant par la droite.

POLESKA.

A-t-on une idée d'une pareille insolence ? me faire attendre, moi !... moi-même !... enfin, je n'ai pas encore déjeuné !

KOULIKOF, à table, et sans se déranger.

Ah ! ce n'est que cela... ni moi non plus.

POLESKA.

Qu'est-ce que je vois là ? qu'est-ce que cela signifie ?

JEAN.

Prenez garde ; il ne faut pas se fâcher comme ça ; ça peut faire du mal, surtout quand on est à jeun... Entendez-vous, petite mère.

MICHELINE, à part, et tremblante.

Dieux ! mon père va se faire assommer.

POLESKA, allant à eux, et avec colère.

Je t'apprendrai à me manquer de respect... (Elle passe entre eux deux, prend la serviette sur laquelle sont la théière et les porcelaines, et les jette par terre.

KOULIKOF, se levant.

Mes porcelaines du Japon ?... Son mari me les payera, et j'aurai une indemnité.

POLESKA.

Une indemnité ! (Lui donnant un soufflet.) Tiens, la voilà ; et tous deux, dans une heure, vous serez pendus.

KOULIKOF.

Ah ! vous le prenez sur ce ton ! lever la main sur l'intendant de monseigneur ! C'est moi qui vais porter plainte, et qui ferai châtier une vassale rebelle et insolente.

POLESKA, étonnée.

Une vassale !

KOULIKOF.

Oui, morbleu ! malgré vos manières de grande dame, vous n'êtes pas plus comtesse que moi.

MICHELINE.

Que dites-vous ?

JEAN.

Que son mari n'est point le comte de Woronski notre maître que nous attendons... C'est tout uniment Alexis, ce galant sabotier. (A Poleska, qui fait un geste.) Si vous en doutez, tenez, le voilà qui vient de ce côté.... (A Koulikof.) Si vous m'en croyez, nous les laisserons s'expliquer ensemble ; je n'aime pas à être près d'elle, il y fait trop chaud.

POLESKA, troublée.

Mon mari... Gustave... qu'est-ce que cela signifie ? quels sont donc les dangers qui m'environnent, et que je ne peux comprendre ? (En ce moment paraît Alexis, qui entre par la porte à gauche ; Micheline, Koulikof et Jean sortent par le fond, au moment où il entre.)

POLESKA, le voyant.

Qu'ai-je vu !... dieux !... Gustave !... Il est donc vrai !...

SCÈNE XI.

ALEXIS, POLESKA.

ALEXIS.

Oui, vous voyez un malheureux dont l'amour a égaré la raison ; j'étais trop pauvre pour aspirer à votre main, je vous aimais trop pour vous céder à un autre. Voilà mon crime, vous le connaissez maintenant ; et ce n'est plus votre époux, c'est un coupable qui vous demande grâce.

POLESKA.

Jamais... éloigne-toi... (A part.) O mon père ! si tu savais... (A Alexis.) Je te trouve bien hardi d'oser m'approcher... Quelle audace ! un paysan !... Est-il des supplices assez grands ?...

ALEXIS.

Dans votre pays je mériterais la mort, je le sais, et l'excès même de ma faute devrait peut-être me justifier à vos yeux ; car celui qui expose sa vie pour posséder celle qu'il aimait, fût-il un vassal et un misérable paysan, celui-là devait éprouver un amour véritable.

POLESKA.

Cet amour même peut-il t'excuser ? te donnait-il le droit de t'allier à une famille telle que la nôtre ?

ALEXIS.

Vous êtes la fille d'un officier qui, sans naissance et sans fortune, est parvenu par son cou-

rage aux premiers grades militaires... Et moi aussi, j'ai servi comme lui.... Polonais, j'ai marché dans les rangs de l'armée française !

Air : *Connaissez-vous le grand Eugène.*

Dans un combat, le signe de la gloire
Devint le prix d'un courageux essor :
Simple soldat, au champ de la victoire,
Je fus fait noble, et je le suis encor,
En France, au moins, je le serais encor.
Dans ce pays où la raison habite,
Où tous les rangs sont réglés sur l'honneur,
On s'illustre par le mérite,
On s'anoblit par la valeur.

Après la guerre, j'ai repris mon premier métier, j'ai vécu du travail de mes mains, je n'en rougis pas. Riche de mon activité, de mon industrie, je ne pensais pas à la médiocrité de ma fortune. C'est du jour où je vous aimai que je m'en suis aperçu. Que n'avais-je des trésors, des places, des dignités ! j'aurais mis tout à vos pieds. Par malheur je ne possédais que dix mille roubles ; c'était le fruit de mes économies : avec cette somme j'aurais pu être riche toute ma vie, j'ai mieux aimé être heureux quelques instants. Qu'aurait fait de plus le comte Woronski, dont j'ai pris le nom ? il vous eût donné une partie de sa fortune ; je vous ai donné la mienne en entier. Pour vous, j'ai tout bravé, tout sacrifié, et pour prix de tant d'amour, je me soumets sans murmurer à tous les châtiments qu'il vous plaira de m'infliger, pourvu que vous jetiez sur moi un regard de pitié que je sollicite, et que je n'ai encore pu obtenir.

POLESKA, après un instant de silence, et sans le regarder.

Sors... va-t'en.

ALEXIS.

O ciel ! est-ce vous que je viens d'entendre ?... me traiter ainsi !...

POLESKA.

Je devais soumission et respect au noble comte de Woronski, je n'en dois point à Alexis.

ALEXIS.

En m'épousant, vous n'épousiez donc que mes titres et mes richesses ?

POLESKA.

On pourrait supposer...

ALEXIS.

Je m'en rapporte à votre cœur : que de fois ne m'avez-vous pas répété que mon rang et ma fortune n'ajoutaient rien à votre amour ! Gustave, me disiez-vous, quand le sort t'aurait placé au dernier rang, c'est toi que j'aurais choisi... j'aurais fait mon bonheur de t'appartenir.

Air de Téniers.

Quand les honneurs illustraient ma carrière,
Quand la fortune m'entourait,
D'être ma femme alors vous étiez fière,
Ma tendresse vous honorait.
Mais maintenant elle semble importune,
On m'en fait même un crime dans ce jour ;
Est-ce ma faute, en perdant ma fortune,
Si je n'ai pu perdre aussi mon amour ?

POLESKA.

Je me rappelle mes serments ; mais je croyais les faire à un cœur incapable de me tromper... Vous voyez bien que ce n'est pas à vous, et que je ne vous ai rien promis,

ALEXIS, offensé.

C'en est trop : l'amour peut résister à tout, excepté au mépris ; et puisqu'il faut vous faire entendre la vérité, apprenez donc que, dans quelque condition que vous eussiez été placée, votre caractère eût fait le malheur de votre époux.

POLESKA.

Moi !

ALEXIS.

Vous-même... J'ai pu supporter jusqu'à présent votre fierté et votre orgueil ; mais après tout, je suis votre mari ! et je reprends mes droits.

POLESKA, vivement.

Vous n'en eûtes jamais... ce mariage est nul.

ALEXIS, de même.

Il est valable ; ce contrat, que vous n'avez pas daigné lire, portait le nom d'Alexis Pétérof, simple soldat et vassal de ce domaine ; et vous êtes, comme moi, esclave du comte de Woronski.

POLESKA.

Je suis libre, et n'obéirai à personne.

ALEXIS.

Excepté à moi, votre seigneur et maître... Jusqu'ici j'ai supplié, maintenant je commande.

(Jean et Micheline paraissent dans le fond, et s'avancent doucement.)

POLESKA, vivement.

Peu m'importe.

ALEXIS.

Et vous obéirez.

POLESKA.

C'est ce que nous verrons.

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENTS, JEAN, MICHELINE.

JEAN, les interrompant.

Hé bien ! hé bien ! qu'est-ce donc ?... est-ce qu'il y a du bruit dans le ménage ?

ALEXIS, se contraignant.

Du tout, madame fait les choses de la meilleure grâce du monde.

JEAN.

Il y a donc bien du changement ?

ALEXIS.

Comme vous dites : au lieu d'un ouvrier, maître Jean, vous en aurez deux.... Voilà ma femme qui travaillera avec Micheline.

POLESKA.

Travailler !...

ALEXIS, à Poleska.

En attendant, vous allez avoir la bonté de quitter ces vêtements, qui ne conviennent ni à votre condition, ni à votre fortune actuelle.

POLESKA.

Moi !...

ALEXIS.

Vous-même. Micheline voudra bien vous en céder de plus commodes et de moins chers.

POLESKA, outrée.

Je n'obéirai jamais à quelqu'un que je déteste.

JEAN.

Qu'elle déteste ?... Je vois que tu n'uses pas de la coutume moscovite.

AIR : *De sommeiller encor, ma chère.*

Elle est cependant bien connue,
Et l'usage en est fort suivi ;
Chez nous, plus un' femme est battue,
Plus elle adore son mari ;
Il faut mêm' plus d'une caresse
Pour qu' les cœurs soient persuadés :
Et ces dam's ne jug'nt votr' tendresse
Qu'en raison de vos procédés.

POLESKA, à part.

O ciel !

ALEXIS, à Jean.

Veux-tu te taire !

JEAN.

Aussi, ma défunte..... Dieux ! ma pauvre femme !... elle peut se vanter d'avoir été aimée, celle-là.

MICHELINE.

Je crois bien ! on dit qu'elle en est morte.

POLESKA, avec effroi.

Ah ! mon Dieu ! dans quel pays suis-je ?

ALEXIS.

Grâce au ciel, nous n'en sommes pas là, et ma femme va sur-le-champ entrer dans cette chambre.

POLESKA.

Je n'irai pas.

ALEXIS, la regardant.

Vous irez.

POLESKA.

Je n'irai point.

ALEXIS, d'un ton impératif.

Vous irez.

POLESKA, réprimant un mouvement.

Hé bien !... oui, j'irai de moi-même... (*A part.*) Dieux ! quelle humiliation ! (*Haut.*) Oui... oui, j'irai, et avec grand plaisir ; car je suis trop heureuse de trouver enfin le moyen de me débarrasser de votre présence.

(Elle entre dans la chambre à droite ; Micheline la suit.)

SCÈNE XIII.

JEAN, ALEXIS.

JEAN.

Par ma foi ! la petite mère n'est pas bonne... Il y a un fond de comtesse qui ne peut pas s'en aller. Mais toi, mon garçon, je te fais compliment, tu t'es joliment montré, et je ne t'aurais pas cru autant de courage.

ALEXIS.

Vous avez raison, maître Jean, il faut du courage, car j'ai la mort dans l'âme ; mais c'est égal, je tiendrai bon.

JEAN.

C'est ça ; de la persévérance, et voilà tout.

(On entend dans la chambre à droite un bruit de meubles renversés.)

ALEXIS, froidement.

Ne faites pas attention, c'est ma femme qui s'habille.

JEAN.

J'entends bien. Il n'y aurait que si sa famille apprenait ces détails-là, et qu'elle voulût se mêler de votre ménage.

ALEXIS.

C'est vrai ; mais elle n'a aucun moyen de la prévenir ; et ici d'ailleurs je serais à l'abri de leur vengeance. Aussi j'ai résolu de me fixer en ces lieux ; et si vous voulez me céder cette cabane avec le mobilier et quelques outils...

JEAN.

Volontiers, mon garçon ; et comme tu es un bon ouvrier et un bon enfant, nous n'aurons pas de disputes... Cette chaumière, une table, deux chaises, un lit, de la vaisselle... cent roubles, et le marché est conclu.

ALEXIS.

Cent roubles ! n'est-ce pas un peu cher ?

JEAN.

Bah ! pour toi, qui as été un grand seigneur.

ALEXIS.

Mais je ne le suis plus.

JEAN.

C'est égal, il en reste toujours quelque chose.

ALEXIS.

Oui, la facilité à être trompé.

JEAN.

Non pas.

AIR : *Qu'il est flatteur d'épouser celle.*

Mais il t' reste un bel équipage,
Et des bijoux, et des écrins,
Ta femm' n'en a plus besoin, j' gage
Pour vivr' du travail de ses mains.

A moins pourtant qu' par aventure,
Pour suivr' queuq's caprices nouveaux,
Ell' n' veuille garder sa voiture
Pour aller vendre ses sabots.

ALEXIS.

Je viens d'envoyer à Wilna notre voiture et les femmes de chambre, et sur le prix de l'équipage je vous remettrai demain vos cent roubles. (On entend du bruit.) Hé bien! encore!

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENTS; MICHELINE, sortant de la chambre à droite, dont on lui referme vivement la porte sur le nez.

MICHELINE, le nez contre la porte.

Par exemple... est-ce que c'est honnête?

JEAN et ALEXIS.

Qu'y a-t-il donc? dis-nous vite.

MICHELINE

Je dis... je dis que celle-là, si on en vient jamais à bout... D'abord, en entrant, elle a commencé par renverser tous les meubles.

ALEXIS.

C'est bien; nous avons entendu.

MICHELINE.

Et puis, elle a déchiré ces grandes belles images qui représentent le Kremlin; elle a brisé toute la vaisselle, deux cruches toutes neuves.

JEAN.

C'est du mobilier... ça ne me regarde plus, le marché est conclu.

ALEXIS.

C'est juste.

MICHELINE.

Ensuite je lui avais donné les habits d'Élisabeth votre filleule; un justaucorps tout neuf, qui a l'air d'être fait pour elle; elle n'en a pas voulu, et plutôt que de travailler...

AIR du vaudeville de *l'Écu de six francs*.

Ell' ne veut rien faire, et s' propose
De se laisser mourir de faim,
Pour qu'on dis' que vous ét's la cause
D' son malheur et d' sa triste fin.
Oui, c'est là l' parti qu'ell' veut prendre,
Car ell' dit qu'en s' laissant mourir,
Elle est au moins sûr' d'un plaisir,
C'est celui de vous faire pendre.

JEAN.

Voyez-vous la malice d'une femme!

MICHELINE.

Dans ce moment, elle a aperçu près de la fenêtre deux de nos ouvriers qui causaient; elle a jeté un cri de joie, elle m'a poussée vers la porte, me l'a fermée au nez, et voilà.

JEAN.

C'est fini, elle ne se soumettra jamais.

ALEXIS, regardant à droite.

Si vraiment; voyez-vous déjà la porte qui s'ouvre? La voici, laissez-nous.

JEAN, à Alexis, en s'en allant.

Si tu ne reprends pas les anciennes coutumes, tu n'en viendras jamais à bout.

(Il sort avec Micheline.)

SCÈNE XV.

ALEXIS; POLESKA, habillée en paysanne russe.

POLESKA, parlant à la porte à droite, d'où elle sort.

Oui, va vite, dix roubles de récompense. (Elle redescend au bord du théâtre, et dit à part.) Mourir! non pas!... j'aurais été bien bonne: il faut vivre pour se venger. (Voyant Alexis.) Ah! c'est lui.

ALEXIS.

Je suis enchanté de votre soumission; et vous y gagnerez de toutes les manières; car ce costume vous va à ravir.

POLESKA, froidement.

J'en suis charmée.

ALEXIS.

Puis-je vous demander à qui vous parliez tout à l'heure?

POLESKA.

A un jeune paysan que j'ai aperçu par la fenêtre, et à qui je donnais une commission.

ALEXIS.

Et quelle était cette commission?

POLESKA, sèchement.

Vous ne le saurez pas.

ALEXIS.

Et pourquoi?

POLESKA.

Parce que je n'ai pas de compte à vous rendre.

ALEXIS.

C'est juste: je ne peux pas exiger que vous m'obéissiez deux fois en une heure, ce serait trop; mais cela viendra; ce sont les commencements qui sont toujours les plus difficiles. Maintenant, chère amie, que vous voilà en costume plus convenable, il faut se mettre à l'ouvrage.

POLESKA.

Moi! travailler!... m'abaisser...

ALEXIS.

On ne s'abaisse point en travaillant.

POLESKA.

Et moi, Monsieur, je vous dis... (Geste impératif d'Alexis.) (A part.) Qu'allais-je faire! il faut savoir se contraindre et attendre. (Haut, et pendant qu'Alexis place un rouet devant elle.) Impossible, Monsieur, de rien vous refuser, vous le demandez d'une manière trop aimable pour qu'on ne s'empresse pas de vous l'accorder.

ALEXIS, rapprochant sa table à ouvrage.

J'ai là mon ouvrage ; voici le vôtre. Je suis sûr que vous vous en tirerez à merveille.

(Il est à droite à faire des sabots, et Poleska à gauche, assise près de son rouet.)

ALEXIS, travaillant.

AIR : *Pauvre dame Marguerite* (de LA DAME BLANCHE).

Le magister du village
Nous répétait, j' m'en souviens,
Gaieté, travail et courage
Sont la sourc' de tous les biens,
Mari, soyez doux et tendre,
Femme, sachez le comprendre,
Et soumise à votre époux,
Comme assidue à votre ouvrage,
Pour avoir la paix du ménage,
Filez, filez, filez, filez doux.

POLESKA, jetant sa quenouille dont elle a arraché le chanvre.

C'est trop difficile ; cela n'ira jamais.

ALEXIS, en prenant une toute préparée sous sa table.

Qu'à cela ne tienne : en voici une autre.

POLESKA, avec dépit.

Vous êtes trop bon... C'est une suite d'attentions et de complaisances, dont je ne sais comment vous remercier.

Même air.

Lorsque je vois tant d'audace,
Rien n'égale mon courroux.

ALEXIS.

Hé ! mais, qu'avez-vous, de grâce?

POLESKA.

Rien, Monsieur... Je pense à vous.
(A part.)
Pauvres femmes qu'on outrage
Et qu'on tient dans l'esclavage,
Prenez auprès d'un époux
Votre malheur en patience,
Et jusqu'au jour de la vengeance,
Filez, filez, filez, filez doux.

ENSEMBLE.

ALEXIS et POLESKA.

ALEXIS.

Pour vivre en bonne intelligence,
Filez, filez, filez, filez doux.

POLESKA.

Et jusqu'au jour de la vengeance,
Filez, filez, filez, filez doux.

(Sur la ritournelle de l'air, elle tourne le rouet avec vivacité.)

ALEXIS, souriant.

Hé ! mais, prenez garde ; vous y mettez trop d'ardeur, et, de cette manière, cela peut vous faire mal.

POLESKA.

Que vous importe ?

ALEXIS.

Je pense à cette jolie main qui m'appartient.

POLESKA.

Qui vous appartient !

ALEXIS.

Tu ne peux nier du moins qu'elle ne m'ait appartenu.

POLESKA.

Je vous prie, Monsieur, de ne plus me tutoyer.

ALEXIS.

Je tâcherai, mais c'est difficile ; parce que l'habitude... En attendant, car il faut bien vous faire part des affaires du ménage, je vous dirai que je viens d'acheter cette petite propriété.

POLESKA.

Qu'est-ce que cela me fait ?

ALEXIS.

C'est gentil, n'est-ce pas ? j'ai été séduit par la distribution intérieure, et par le mobilier : nous avons une table, deux chaises, un lit... rien qu'un lit, par exemple.

POLESKA, froidement.

C'est fâcheux !

ALEXIS.

Oui, j'ai pensé que cela vous contrarierait un peu ; mais moi, je dormirai là sur la terre : ça m'est arrivé plus d'une fois quand j'étais soldat... Pourvu que dans la journée je puisse ne pas te quitter, travailler auprès de toi comme je le fais dans ce moment. (La regardant avec tendresse.) Il est si doux de passer sa vie avec ce qu'on aime. Dans le monde, un grand seigneur se doit aux affaires publiques, à ses dignités ; sa femme se doit à la société, à ses plaisirs. On n'a pas le temps de s'aimer ; tandis que les pauvres gens, ils n'ont que cela à faire. (Il se rapproche d'elle.)

AIR de *la Robe et les Bottes*.

Peines, plaisirs, tout se partage ;
Est-il donc un destin plus doux ?
Le riche vit dans l'esclavage,
Et nous ne vivrons que pour nous.
De ces lieux où règne le faste,
On voit s'éloigner les Amours ;
Pour se rejoindre un palais est trop vaste :
Dans la chaumière on se trouve toujours.

POLESKA, à part, pendant qu'Alexis lui prend la main.

Quel dommage que ce ne soit là que... (Haut.) Laissez-moi, Monsieur, laissez-moi, et occupez-vous de votre ouvrage.

ALEXIS, à part.

Il me semble que sa colère s'en va. (Haut.) Si tu voulais, Poleska, si tu daignais m'écouter... (On entend la ritournelle du morceau suivant.) Eh ! mon Dieu ! quel est ce bruit ?

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENTS ; JEAN et MICHELINE, accourant ; OUVRIERS et VILLAGEOISES.

FINALE.

AIR : Fragment de *Leycester*.

JEAN.

Quel malheur ! ô ciel ! et que faire ?

ALEXIS.
Qu'as-tu donc?
JEAN.
Nous sommes perdus!
MICHELINE.
Pour vous saisir vous et mon père,
Des gardes sont déjà venus.
ALEXIS.
Comment?
JEAN.
Sans doute, c'est ta femme
A qui nous devons tout ceci.
ALEXIS.
Est-il possible! Hé quoi, Madame!...
POLESKA, à part, avec joie.
Ah! grâce au ciel, j'ai réussi.
JEAN.
A monseigneur ell' vient d' fair' dire
Que tu n'étais qu'un ravisseur,
Que tu n'étais qu'un séducteur,
Un fourbe... et quelque autre douceur...
Au château l'on va te conduire.

ENSEMBLE.

POLESKA, ALEXIS, JEAN et MICHELINE.

POLESKA, à part.
O sort heureux! ô joie extrême!
Je puis donc braver sa fureur;
Pour me venger, le ciel lui-même
M'envoie enfin un protecteur.
ALEXIS, à part.
O coup affreux! ô trouble extrême!
Quand j'avais cru toucher son cœur,
C'est elle, hélas! c'est elle-même
Qui vient de combler mon malheur.
JEAN et MICHELINE, à part.
Quell' trahison! c'est elle-même
Qui le dénonce à monseigneur;
Si c'est ainsi qu' sa femme l'aime,
Dieu me gard' de tant de bonheur.

SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENTS, KOULIKOF, OUVRIERS, VASSAUX, armés.

KOULIKOF.
Allons, suivez-moi tous.
MICHELINE.
Hé quoi! mon père aussi?
KOULIKOF.
J'ai mes ordres, qu'on obéisse!
JEAN.
Qu'ai-je fait?
KOULIKOF, montrant Alexis.
C'est comme complice
Qu'on va le juger aujourd'hui.
JEAN, désolé.
La méchant' femm'! est-c' qu'on va me fair' pendre?
KOULIKOF, froidement.
C'est bien le moins que tu puisses attendre.
POLESKA, enchantée.
Ah! je me ris de sa fureur.
(Regardant Alexis.)
Je le vois dans ses yeux, son supplice commence;
J'éprouve enfin, grâce à cette vengeance,
Un premier instant de bonheur.

ENSEMBLE.

ALEXIS, POLESKA, JEAN, MICHELINE, KOULIKOF, CHOEUR.

ALEXIS, à part.
O coup affreux! ô trouble extrême!
Quand j'avais cru toucher son cœur,
C'est elle, hélas! c'est elle-même
Qui vient de combler mon malheur.
POLESKA, à part.
O sort heureux! ô joie extrême!
Je puis donc braver sa fureur;
Pour me venger, le ciel lui-même
M'envoie enfin un protecteur.
JEAN.
Quell' trahison! c'est elle-même
Qui le dénonce à monseigneur;
Si c'est ainsi qu' sa femme l'aime,
Dieu me gard' de tant de bonheur.
MICHELINE.
Quell' trahison! c'est elle-même
Qui le dénonce à monseigneur.
Que devenir? O peine extrême!
Mon pèr' partag'rait son malheur!
KOULIKOF.
Allons, calmez ce trouble extrême;
Je n'obéis qu'à contre-cœur.
Si c'est ainsi qu'elle vous aime,
Il faut subir votre bonheur.
CHOEUR.
Quel coup affreux! quel trouble extrême!
Pauvre garçon!... quel mauvais cœur!
Quoi! c'est sa femm', sa femm' ell'-même
Qui le dénonce à monseigneur!

(A la fin de cet ensemble, Koulikof fait passer Jean et Micheline entre ses hommes; Alexis les suit, en jetant un regard de colère sur Poleska, qui paraît triomphante. La toile tombe.)

ACTE II.

Le théâtre représente un salon très-riche du château du comte de Woronski, donnant sur une galerie. Sur le côté, à droite de l'acteur, une table avec tout ce qu'il faut pour écrire.

SCÈNE PREMIÈRE.

KOULIKOF, LA BARONNE.

LA BARONNE.
Comment! mon frère n'est pas encore arrivé?
KOULIKOF.
Non, Madame.
LA BARONNE.
Voilà qui est inconcevable; moi qui croyais me trouver ici au milieu des spectacles et des fêtes, il faut que je me fasse à moi-même les honneurs du château. Avez-vous au moins des nouvelles de votre maître?
KOULIKOF.
Non, Madame; il ne nous a pas encore fait l'honneur de visiter ce nouveau domaine.

LA BARONNE.

Une acquisition charmante ! j'ai surtout remarqué une galerie où l'on donnerait des bals magnifiques. Vous avez fait placer dans mon appartement des malles que j'ai apportées ; car je viens de voyager... huit à neuf cents lieues, avec mon mari.

KOULIKOF.

Un voyage d'agrément !...

LA BARONNE.

Non, un voyage utile. Je rapporte des robes, des capotes d'une forme délicieuse ; les dernières modes de Paris.

Air : *L'amour qu'Edmond a su me taire.*

Du goût français, sur nos rivages
J'ai rapporté les élégants produits :
Tel autrefois, du fruit de ses voyages,
Notre czar Pierre enrichit son pays.
Douce victoire, agréable conquête,
Dont l'ennemi jamais ne se plaindra ;
Sur l'étranger c'est moi qui les ai faites,
C'est mon mari qui les payera.

Mais j'espère bien que tantôt nous aurons du monde ; je veux une soirée, une réception... Qu'on invite tous les paysans de ce domaine.

KOULIKOF.

Ce sera d'autant plus facile que, depuis huit jours, nous attendons monseigneur, et que j'ai enjoint à tous ses vassaux de se tenir prêts à être de la plus grande gaieté, d'un moment à l'autre.

LA BARONNE.

A la bonne heure, il me faut du bruit, du mouvement, du fracas ; ces bons villageois, je veux les voir, les visiter, leur faire du bien ; ça occupe, surtout le matin. Et à propos de cela, moi qui ne sais que faire aujourd'hui, a-t-on amené au château ma jeune protégée ?

KOULIKOF.

Oui, Madame.

LA BARONNE.

C'est une victime, n'est-il pas vrai ? Il y a là-dedans un enlèvement, un ravisseur : je n'ai pas bien compris, parce que j'étais déjà à ma toilette lorsque ce paysan est venu de sa part... Mais c'est égal, elle réclame ma protection, et, en l'absence de mon frère, j'ai donné des ordres...

KOULIKOF.

Qui ont été exécutés par moi.

LA BARONNE.

Ah ! c'est vous-même ?

KOULIKOF.

Oui, madame la baronne ; et si vous voulez interroger les prisonniers...

LA BARONNE.

Interroger ?... mais oui... pourquoi pas ? moi, j'aime à rendre la justice, c'est amusant... D'abord ça ne m'est jamais arrivé ; et à vous, monsieur l'intendant ?

KOULIKOF.

Oh ! moi, Madame, très-souvent ; d'autant plus que dans ce pays, les formes en sont très-promptes et très-expéditives.

LA BARONNE.

Il y a donc un code ?

KOULIKOF.

Pas précisément ; mais j'ai le knout que j'applique indistinctement et dans tous les cas, ce qui simplifie les procédures et évite les frais.

LA BARONNE.

Ah ! fi donc ! voilà qui est affreux.

KOULIKOF.

On y est habitué.

LA BARONNE.

N'importe, je déciderai mon frère à le supprimer.

KOULIKOF.

Cela fera crier, et il faudra toujours y revenir.

LA BARONNE.

C'est bien, c'est bien ; avertissez cette jeune femme.

(Koulikof va ouvrir la porte à gauche.)

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, POLESKA.

KOULIKOF.

Approchez, approchez ; madame la baronne Wladimir, la sœur de notre seigneur et maître, veut bien vous recevoir en audience particulière ; et vous allez avoir l'honneur de lui porter vos plaintes.

POLESKA.

Il suffit ; donne-nous des siéges et laisse-nous.

KOULIKOF.

Des siéges !... hé bien ! par exemple.

(Il va chercher un fauteuil qu'il apporte à la baronne, et Poleska reste debout.)

POLESKA, qui a fait un geste de colère, se reprend, et dit à part :

Il a raison, je dois maintenant m'attendre à tout.

(La baronne s'assied ; Koulikof approche la table sur laquelle est un ouvrage de tapisserie que la baronne prend pour travailler. Koulikof se tient debout de l'autre côté de la table.)

LA BARONNE.

Air : *Je viens de voir notre comtesse.*

PREMIER COUPLET.

Approchez-vous, ma toute belle.
Elle a vraiment de jolis yeux.

POLESKA, à part.

Dieux ! quel éclat brille autour d'elle !

C'est elle qui règne en ces lieux.
Au moindre mot comme elle est obéie!
Ah! ce n'est pas que je lui porte envie;
Mais, mais,
Pour moi que de regrets!
Voilà pourtant comm' je serais.

LA BARONNE, à Koulikof.

DEUXIÈME COUPLET.

J'en suis vraiment fort satisfaite;
J'y prends le plus vif intérêt,
Car j'ai besoin d'une soubrette :
Voilà celle qu'il me fallait.

POLESKA.

Dieux! quel affront! Faut-il que l'opulence,
Que la grandeur donne tant d'insolence!
Mais, mais,
Pour moi que de regrets!
Voilà pourtant comme j'étais.

LA BARONNE.

Il paraît que vous avez été trompée : je le disais tout à l'heure, je vous rendrai justice, parce qu'une femme qui a été trompée, c'est affreux; ça renverse toutes les bases de la société. Comment vous nomme-t-on?

POLESKA.

Poleska.

LA BARONNE.

Et d'où êtes-vous?

POLESKA.

De Bude en Hongrie.

LA BARONNE.

De Bude! il serait possible! Avez-vous entendu parler de M. de Fersteim?

POLESKA, à part.

O ciel! mon père! où veut-elle en venir? (Haut.) Oui, Madame, oui, je le connais beaucoup; nous demeurions même dans son hôtel.

LA BARONNE.

C'est à merveille; vous allez me donner des détails... Imaginez-vous qu'il y a quelques mois, quand j'en partis pour mon grand voyage, car je viens de voyager, mon frère, le comte de Woronski, avait des idées de mariage : il voulait épouser la fille de M. de Fersteim.

POLESKA.

Que dites-vous!

LA BARONNE.

C'est moi qui l'en ai empêché; car elle avait, dit-on, un caractère... Mais, puisque vous l'avez vue, que vous avez habité avec elle, vous devez savoir mieux que moi... Comment la trouvez-vous?

POLESKA.

Mais, Madame... je...

LA BARONNE.

Oui, j'entends; elle avait été gâtée par son père, un vieux militaire qui l'adorait, et qui était sans esprit et sans caractère.

POLESKA, avec fierté.

Un instant, Madame, je ne souffrirai pas un mot de plus. Quelle que soit l'opinion que vous ayez de sa fille, je ne chercherai point à la justifier; elle avait de grands défauts, je commence à le croire, puisque tout le monde le dit. Du reste, si elle eut des torts, elle en est bien punie. Mais je défendrai toujours M. de Fersteim, que je révère, que j'honore, et je ne le laisserai point outrager devant moi.

LA BARONNE.

Et pourquoi?

POLESKA, avec noblesse.

C'est qu'il est mon père, Madame.

LA BARONNE, se levant.

Il serait possible!

POLESKA.

Oui, Madame, c'est moi que le comte de Woronski devait épouser; et c'est sur le bruit de ce mariage, qui s'était répandu, qu'un inconnu, un malheureux, s'est présenté à ma famille sous le nom de votre frère; il a obtenu le consentement de mon père, le mien; et c'est contre une pareille trahison que je venais dans ce moment réclamer la protection de monsieur le comte, et la vôtre, Madame.

LA BARONNE.

Que m'apprenez-vous là!... une pareille audace!... c'est horrible à imaginer, n'est-il pas vrai?

KOULIKOF.

Comme dit madame la baronne, c'est horrible... à imaginer.

LA BARONNE, regardant Poleska.

Et est-il bien ce séducteur?

(Poleska baisse les yeux et ne répond rien; alors la baronne regarde Koulikof comme pour lui faire la même question.)

KOULIKOF.

Oui, Madame, de fort belles manières.

LA BARONNE.

C'est encore pis. (A Poleska.) Soyez tranquille, mon enfant, vous ne me quitterez plus; et dès que mon frère sera arrivé, je veux que vous ayez satisfaction, je veux qu'il soit pendu... il le faut pour le bon exemple!

POLESKA.

Mais du tout, Madame, ce n'est pas là ce que je vous demande.

LA BARONNE, insistant.

Ah! il le faut, il le faut.

POLESKA.

S'il vous faut quelqu'un, prenez maître Jean le sabotier ou votre intendant, qui étaient tous deux d'intelligence.

KOULIKOF.

Comment!

POLESKA.

Mais peu importe; tout ce que je demande, c'est que vous daigniez me renvoyer auprès de mon père, dans ma famille.

LA BARONNE.

Je vous y conduirai moi-même. Cette chère enfant, mademoiselle de Fersteim, épouse d'un sabotier! c'est bien l'aventure la plus extraordinaire; et cela va produire un effet à la cour...

POLESKA.

Quelle humiliation!

LA BARONNE.

Je voudrais déjà y être. Mais le plus pressé est de faire casser ce mariage.

POLESKA.

Oui, Madame, et sur-le-champ.

LA BARONNE.

Pour les prétextes, ils ne manqueront pas, sans doute; il est brutal, colère.

POLESKA.

Lui, Madame! mon Dieu non, c'est la douceur même.

LA BARONNE.

Il faut cependant quelque moyen.

KOULIKOF.

Mais monseigneur ne peut-il pas de sa seule autorité casser le mariage d'un de ses vassaux?

LA BARONNE.

Il a raison; entrez dans cette chambre, faites votre demande en divorce, signez-la, et je me charge du reste.

POLESKA.

Oui, Madame. (D'un air rêveur.) Mais, quand monsieur le comte aura signé cette demande...

LA BARONNE.

Tout sera fini, tout sera rompu.

POLESKA.

Et il pourra en épouser une autre?

LA BARONNE.

Certainement; et vous aussi.

POLESKA.

C'est là ce que je ne conçois pas; parce qu'enfin on aura beau casser ce mariage, on ne pourra pas empêcher qu'il n'ait été mon mari.

KOULIKOF.

Peut-être; les gens de loi sont si habiles.

(On entend frapper à la porte de l'appartement à droite.)

LA BARONNE.

D'où vient ce bruit?

KOULIKOF.

C'est l'individu dont nous parlions tout à l'heure, que j'ai fait enfermer dans la salle à côté. Je ne vous ai pas dit que, depuis son arrivée, il a demandé à paraître devant monseigneur ou devant vous; mais vous sentez bien qu'il a le temps d'attendre.

POLESKA.

Et pourquoi donc?... daignez le voir, Madame, et lui parler, surtout le consoler. Dites-lui bien qu'il le faut, et que la résolution que j'ai prise... c'est-à-dire que je m'en vais prendre... car je vous demande encore le temps de réfléchir... (On frappe encore.) C'est lui. (A part, en s'en allant.) Oh! je le sens là, je n'en aurai jamais le courage.

(Elle entre dans l'appartement à gauche.)

SCÈNE III.

LA BARONNE, KOULIKOF, ALEXIS.

KOULIKOF, allant ouvrir à Alexis qui frappe toujours.

Hé bien! hé bien! pour un prisonnier est-il impatient! Je m'en vais lui apprendre...

ALEXIS, sortant.

Je te trouve bien impertinent...

KOULIKOF.

Qu'est-ce que c'est que ce ton-là, devant moi! devant madame la baronne!

ALEXIS.

La baronne... elle est ici?

(Il s'avance rapidement vers la baronne, qui en le voyant pousse un cri de surprise.)

LA BARONNE.

Ah! grands dieux!

(Alexis lui fait signe de la main de se taire.)

KOULIKOF, s'avançant entre eux deux.

Hé bien! qu'est-ce? qu'y a-t-il donc?

ALEXIS, froidement.

Il y a... que je prie madame la baronne de vous faire retirer à l'instant.

KOULIKOF.

Vous l'entendez, Madame, il vous manque de respect en ma personne.

LA BARONNE, sans regarder Koulikof.

Sortez.

KOULIKOF, à Alexis.

Sortez.

ALEXIS.

Non, c'est à vous.

LA BARONNE.

Oui, c'est à vous.

KOULIKOF, étonné.

Comment! c'est à moi que madame fait l'honneur...

LA BARONNE, avec embarras.

A vous-même. Allez chercher ce qu'il faut pour écrire, et vous le porterez à cette jeune fille... là... dans cet appartement.

ALEXIS.

Oui... as-tu entendu?... va-t'en.

KOULIKOF.

Va-t'en!... un misérable vassal qu'on aurait dû assommer; mais quand une fois on laisse vivre

ces gens-là... Je sors, madame la baronne, pour vous obéir; car s'il croit que je m'en irai pour lui...

(Il sort par le fond.)

SCÈNE IV.

LA BARONNE, ALEXIS.

ALEXIS.

A la fin, il s'éloigne.

LA BARONNE.

Mon frère, mon cher Gustave sous ce déguisement! Et la surprise de l'intendant... ah! ah! j'en rirai longtemps.

GUSTAVE.

Et moi je n'en ai pas envie, depuis une heure que je suis là, sous clef, sans pouvoir te prévenir.

LA BARONNE.

Est-ce qu'il y a du mystère, une aventure? c'est délicieux... Mais mettez-moi du secret, car je ne me doute de rien. Tu arrives donc à l'instant?

GUSTAVE.

Depuis trois jours j'étais caché dans les environs, pour des motifs... un projet d'où dépendait le bonheur de ma vie... et ton imprudence, ta légèreté, viennent de tout compromettre.

LA BARONNE.

Et comment cela? est-ce que ton mariage est encore manqué? est-ce que ma future belle-sœur?...

GUSTAVE.

Elle est ici; tu viens de la voir.

LA BARONNE.

Poleska!

GUSTAVE.

Elle-même. Depuis huit jours nous sommes mariés, et je suis le plus malheureux des hommes!

LA BARONNE.

Déjà! moi qui vous croyais dans les bals, dans les plaisirs; car vous le savez, Monsieur.

AIR de *Voltaire chez Ninon.*

Suivant l'usage solennel,
A se divertir on s'applique
Pendant cette lune de miel,
Ce mois charmant, ce mois unique
Ainsi nommé par sa douceur;
Car pendant ce temps-là, je gage,
Plus d'un époux prend du bonheur
Pour tout le temps du mariage.

GUSTAVE.

Oui, ordinairement il en est ainsi; mais chez moi, c'est tout le contraire. J'ai voulu me dévouer, pendant les premiers mois, aux chagrins et aux tourments, pour assurer après le repos de ma vie et le bonheur de mon ménage. Quand j'épousai Poleska, je ne m'abusai point sur ses défauts.

LA BARONNE.

D'abord, Monsieur, je vous en avais prévenu.

GUSTAVE.

Hé! que peuvent les conseils quand on aime... quand on est aimé. Et puis, te l'avouerai-je? à force de soins et de tendresses, j'espérais changer son caractère. Dès les premiers jours je fus détrompé. La raison, l'amour même ne peut rien contre l'habitude. Il n'y a que la nécessité et le temps... Il y allait de notre avenir, de son bonheur et du mien; je n'hésitai point; et, dès le troisième jour, mon parti fut pris. Le colonel de Fersteim, mon beau-père, fut seul instruit d'un dessein que sa raison approuvait peut-être, mais qu'il n'aurait jamais eu le courage d'exécuter. Sous le nom d'Alexis le sabotier, je viens de m'établir à une lieue de ce château, dans ces domaines que je viens d'acquérir, et où je suis inconnu.

LA BARONNE.

Quelle idée!

AIR : *Un page aimait la jeune Adèle.*

Si l'on apprend une telle folie,
A tes dépens comme on rira!

GUSTAVE.

Quand il s'agit du bonheur de la vie,
Peu m'importe ce qu'on dira.
Oui, sans rougir, du moins j'aime à le croire,
Un grand seigneur peut être sabotier,
Dans un pays où jadis, avec gloire,
Un empereur fut charpentier.

Mon intention était de rester ainsi avec ma femme un mois, deux mois, un an s'il l'eût fallu; renonçant à tous les avantages de ma naissance et de ma fortune, et vivant tous deux du travail de nos mains, seul moyen de dompter son caractère. Tout avait réussi au gré de mes vœux; nous étions déjà, comme de bons paysans, installés dans notre ménage; ma femme même commençait à se résigner, lorsque ma sœur, que je croyais encore à Varsovie, ma sœur, dont j'ignorais l'arrivée, s'avise de prendre ma femme sous sa protection, me fait amener prisonnier ici, dans mon château, et renverse en un instant tous mes projets.

LA BARONNE.

Comment! j'ai fait tant de choses depuis ce matin? je ne m'en serais jamais doutée. Mais par quel moyen, au moins, pourrais-je réparer...

GUSTAVE.

Il n'y a plus d'espoir, et, en outre, maintenant ma femme m'abhorre, me méprise et me déteste. Voilà ce que j'y ai gagné.

LA BARONNE.

D'abord, c'est presque toujours ce que l'on gagne à faire des épreuves; mais, dans cette occasion, vous êtes plus heureux que vous ne méritez, car je parierais, moi, qu'elle aime toujours son mari.

GUSTAVE.

Que dis-tu?

LA BARONNE.

Et je vais vous le prouver en un instant.

GUSTAVE, lui baisant la main.

Ah! s'il en est ainsi, je suis trop heureux.

SCÈNE V.

Les Précédents; KOULIKOF, paraissant au fond du théâtre, et tenant à la main tout ce qu'il faut pour écrire.

KOULIKOF.

Que vois-je?... quelle audace!

GUSTAVE.

Encore l'intendant!

KOULIKOF.

Je disais bien qu'il était capable de tout... Des baronnes, des comtesses... ce gaillard-là ne respecte rien.

LA BARONNE.

Que viens-tu faire ici?

KOULIKOF.

C'est vous-même qui, tout à l'heure, m'avez ordonné de porter dans la chambre à côté...

LA BARONNE.

Vas-y, et laisse-nous.

KOULIKOF.

Oui, madame la baronne. (A part.) Je vais toujours dire cela à sa petite femme; ça ne peut pas faire de mal.

LA BARONNE.

Hé bien! tu n'es pas encore parti?

(Il entre dans l'appartement à gauche.)

SCÈNE VI.

GUSTAVE, LA BARONNE.

GUSTAVE.

Hé bien! parle vite: quelle preuve peux-tu me donner de sa tendresse?

LA BARONNE.

D'abord, tout à l'heure, et sans te connaître, je lui ai proposé de te faire pendre.

GUSTAVE.

Hé bien?...

LA BARONNE.

Hé bien! elle a refusé.

GUSTAVE.

Sans hésiter?

LA BARONNE.

Sans hésiter.

GUSTAVE.

C'est déjà quelque chose; car ce matin elle aurait accepté.

LA BARONNE.

Après, je lui ai dit du mal de toi, et elle t'a défendu.

GUSTAVE.

Il serait vrai!... cette chère Poleska!... et cependant son ressentiment eût été si naturel!

LA BARONNE.

Enfin, je lui ai proposé de faire casser son mariage...

GUSTAVE.

O ciel!

LA BARONNE.

Je lui ai dit qu'elle n'avait qu'à former sa demande.

GUSTAVE.

Qu'a-t-elle répondu?

LA BARONNE.

Elle a demandé à réfléchir. Elle balance, elle hésite, ou plutôt elle n'hésite plus.

GUSTAVE.

Air: *Que d'établissements nouveaux.*

Malgré mes torts, tu crois ici
Que son cœur me reste fidèle,
Et qu'elle aime encor son mari.

LA BARONNE.

Franchement, je le crains pour elle;
Elle est capable de l'aimer;
Car lorsqu'une femme jolie
Réfléchit, on peut affirmer
Qu'elle va faire une folie.

GUSTAVE, avec joie.

Ah! j'oublie tout, je pardonne tout; si l'amour a pu triompher et de son caractère et du désir de la vengeance, tout espoir n'est pas perdu; et je puis être encore le plus heureux des hommes!

LA BARONNE.

Tais-toi... on vient.

SCÈNE VII.

Les Précédents, KOULIKOF.

KOULIKOF, sortant de l'appartement à gauche.

Madame la baronne, voici un papier que mademoiselle de Fersteim m'a dit de vous remettre.

LA BARONNE, jetant les yeux sur le papier.

Grands dieux! la demande en divorce!

GUSTAVE, prenant le papier.

Elle l'a signée; elle n'a écouté que son orgueil, que sa vanité blessée, et maintenant elle connaîtrait la vérité, qu'elle ne pardonnerait jamais.

(Il s'approche de la table et signe le papier.)

KOULIKOF, à part.

Il signe aussi... c'est juste, par consentement mutuel. Ils commencent à s'entendre.

LA BARONNE.

Que faites-vous?

GUSTAVE, bas à la baronne, lui remettant le papier.

Tout est fini entre nous. Dans un instant vous lui ferez remettre cette demande approuvée par le comte de Woronski ; de plus, il faut qu'elle parte aujourd'hui, qu'elle retourne chez son père.

LA BARONNE.

Quoi ! sans lui rien dire ?

GUSTAVE, bas à la baronne.

C'est ma seule vengeance : c'est quand elle sera retournée dans sa famille, qu'alors elle apprendra quel était l'époux qui l'aimait et qu'elle a abandonné. (A Koulikof.) Qu'on prépare à l'instant une voiture pour mademoiselle de Ferstein.

KOULIKOF.

Je crois qu'il donne des ordres... et de quel droit...

GUSTAVE.

De quel droit? Je le veux, du moins avec la permission de madame ; de plus, qu'on mette en liberté ce pauvre diable de sabotier, maître Jean, mon confrère, et qu'on lui donne cent roubles de dédommagement, du moins avec la permission de madame.

LA BARONNE.

C'est ce que j'allais ordonner. Allez.

KOULIKOF, à part.

Il y a de quoi me confondre ; c'est-à-dire que si madame la baronne était veuve, je croirais qu'il n'a quitté l'une que pour épouser l'autre.

GUSTAVE, se retournant.

Hé bien ! encore ici ! cinquante coups de knout, avec la permission de...

KOULIKOF.

Il suffit, j'obéis à l'instant. Voilà un audacieux vassal.

(Il sort.)

LA BARONNE.

Mais, mon frère, daigne écouter cependant...

GUSTAVE.

C'est inutile, je n'écoute plus rien.

AIR de *Turenne*.

Oui, son départ est nécessaire ;
Comme elle aussi je veux me dégager :
Tu sais quel est mon caractère,
Dans mes projets rien ne me fait changer.
Pour elle en vain l'amour encor réclame,
Je ne cède, telle est ma loi,
Qu'à la raison.

LA BARONNE.

Ah ! quel bonheur pour moi
De n'avoir pas été sa femme !

GUSTAVE.

Tu peux annoncer maintenant dans le château à tous mes gens, à tous mes vassaux, l'arrivée de leur maître ; et je paraîtrai, j'irai recevoir leurs hommages, dès que Poleska sera partie. La voici, laisse-nous.

SCÈNE VIII.

GUSTAVE, POLESKA. Elle entre vivement, et s'arrête en voyant sortir la baronne, qui fait signe à Gustave.

POLESKA, à part.

L'intendant ne m'a point trompée, ils sont d'intelligence. Ah ! je me croyais bien malheureuse, et leur vue me fait éprouver des tourments que je ne connaissais pas.

GUSTAVE.

Vous avez voulu notre séparation.

POLESKA.

Oui, sans doute, et je la veux encore.

GUSTAVE.

Dans un instant vous serez satisfaite ; vous allez partir, on va vous ramener auprès de votre père.

POLESKA.

C'est tout ce que je désire.

GUSTAVE, d'un ton de reproche.

Poleska !

POLESKA.

Laissez-moi, Monsieur, je ne suis plus votre femme.

GUSTAVE.

Ainsi donc, près de me quitter pour jamais, je n'obtiens pas un regret, pas un seul mot.

POLESKA, lui faisant encore signe de la main.

Adieu.

GUSTAVE.

Quoi, rien ne pourra fléchir un pareil caractère ! Écoute, si tu me repousses encore, si tu ajoutes un seul mot, un seul geste de mépris, je jure ici que tu m'auras vu pour la dernière fois ; et tu pleureras un jour sur cet hymen que tu as voulu rompre. (Poleska garde le silence ; Gustave, qui est prêt à s'éloigner, revient près d'elle et se met à genoux.) Poleska, je te demande grâce pour toi-même.

POLESKA, se retournant et le voyant à ses pieds, lui dit d'un ton de reproche :

Vous vous trompez, je ne suis point la baronne.

GUSTAVE.

Que dites-vous ?

POLESKA.

Qu'il est des offenses que mon cœur ne peut pardonner : la ruse à laquelle vous aviez eu recours, le rang abject où vous m'aviez fait descendre, j'aurais tout oublié peut-être, mais tout à l'heure, ce nouvel outrage...

GUSTAVE.

Il serait possible ! la baronne...

POLESKA.

Oui, Monsieur, l'intendant vous a vu ici, il n'y a qu'un instant.

GUSTAVE.

Grands dieux ! (Se reprenant.) Et si la reconnais-

sance m'avait seule conduit à ses pieds, si sa bonté voulait me préserver des dangers auxquels votre ressentiment m'expose?

POLESKA.

Que voulez-vous dire?

GUSTAVE.

Qu'en m'accusant, comme vous l'avez fait, vous avez attiré sur ma tête la juste sévérité des lois; que ce comte de Woronski que l'on attend sera peut-être inexorable...

POLESKA.

O ciel! et c'est moi qui serais cause...

GUSTAVE.

Non, rassurez-vous, la baronne m'a donné le moyen de m'éloigner, et tout est prêt pour ma fuite.

POLESKA.

Il s'éloigne, et je le souffrirais! (Avec abandon.) Nous partirons ensemble.

GUSTAVE.

Que dis-tu? réfléchis donc, Poleska, que celui dont tu veux partager les destinées n'est plus le comte de Woronski, qu'il n'a plus de fortune, plus de rang à t'offrir.

POLESKA.

N'importe!

GUSTAVE.

Tu oublierais tes idées de grandeur et d'ambition! tu ne penserais plus à cette opulence dont tu étais si fière!

POLESKA.

Je ne dis pas, peut-être encore quelquefois, mais ce sera la nuit, dans mes rêves.

GUSTAVE.

Oui, mais au réveil?

POLESKA.

Au réveil, je serai près de toi.

GUSTAVE.

AIR : *Dis-moi, mon vieux.*

Qu'entends-je, ô ciel! et devais-je m'attendre
A tant de générosité?
Dans un moment, peut-être, on va te rendre
Et tes droits et ta liberté.
Tu peux former d'autres nœuds que le nôtre.

POLESKA.

Si j'aime mieux te conserver ma foi?

GUSTAVE.

Tu peux trouver le bonheur près d'un autre.

POLESKA.

Si j'aime mieux le malheur avec toi?

En tardant plus longtemps, tu exposes tes jours; viens, te dis-je, partons.

ENSEMBLE.

AIR : *Tout nous sourit* (du MAÇON).

Oui, de ces lieux
Fuyons tous deux,
Échappons à leurs yeux.

(Ils vont pour sortir.)

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS, KOULIKOF, MICHELINE, JEAN, PLUSIEURS DOMESTIQUES.

Suite de l'air.

KOULIKOF.

Arrêtez, arrêtez! il enlève sa femme!

TOUS.

Arrêtez, arrêtez! il enlève sa femme!

KOULIKOF.

Sur votre sort, sur celui de madame,
Je m'en réfère à monseigneur,
Car il arrive.

POLESKA.

Ah! quel malheur!

ENSEMBLE.

KOULIKOF, LE CHOEUR, POLESKA, GUSTAVE.

KOULIKOF ET LE CHOEUR.

Qu'on arrête le téméraire!
Menez-le devant monseigneur.
D'un maître juste et sévère
Il a mérité la rigueur.

POLESKA.

Grands dieux! que résoudre et que faire?
Ah! rien n'égale mon malheur.
D'un maître terrible et sévère
Comment désarmer la rigueur?

GUSTAVE, à part.

Ah! pour moi quel destin prospère!
Je n'ai plus peur de monseigneur;
Je revois celle qui m'est chère,
Et je retrouve le bonheur.

KOULIKOF, aux paysans qui emmènent Gustave.

Qu'on le conduise dans la chambre de monseigneur, c'est l'ordre de madame la baronne. (Arrêtant Poleska.) Et vous, Madame, tout est près pour votre départ, on va vous reconduire près de votre père.

POLESKA.

Et de quel droit m'éloigner de mon mari?

KOULIKOF.

Votre mari! c'est ce qui vous trompe.

MICHELINE.

Hé! oui, sans doute, réjouissez-vous, il ne l'est plus.

POLESKA.

Qu'est-ce que cela signifie?

MICHELINE.

Que l'arrivée de monseigneur a tout changé au château.

JEAN.

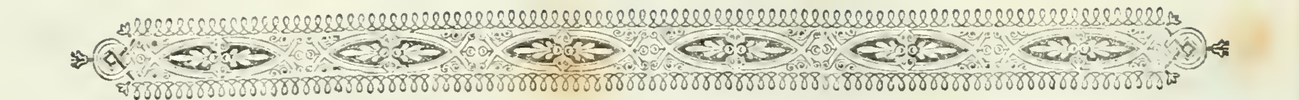
Il m'a fait remettre en liberté.

MICHELINE.

Il m'a fait promettre un mari; et il vous débarrasse du vôtre. C'est-il gentil?

POLESKA.

Ce n'est pas possible.



SIMPLE HISTOIRE,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase dramatique, le 26 mai 1826.

En société avec M. de Courcy.

—◇—

Personnages.

Lord ELMVOOD.
Miss MILNER, sa pupille.
Le docteur SANDFORT, ancien précepteur de lord Elmvood.
Lord FRÉDÉRIC, jeune lord, amant de miss Milner.
Un Domestique.

La scène se passe dans l'hôtel habité par lord Elmvood et miss Milner.

———

Le théâtre représente un riche salon; grande porte au fond, deux portes latérales sur le premier plan, et deux croisées latérales sur le second; sur le devant, à gauche de l'acteur, une table couverte d'un riche tapis.

SCÈNE PREMIÈRE.

SANDFORT, lord ELMVOOD.

SANDFORT.

Oui, morbleu! je vous répète que vous avez eu un grand tort.

ELMVOOD.

Mais, mon cher Sandfort...

SANDFORT.

Vous en avez eu deux, le premier d'accepter une pareille tutelle, et le second de prendre avec vous une pupille de dix-sept ans.

ELMVOOD.

Et le moyen de faire autrement? la fille d'un ancien ami.

SANDFORT.

N'importe, on refuse toujours, et vous aviez vingt raisons à alléguer; car à trente-trois ans, on est encore un jeune homme. Ensuite votre position dans le monde, le célibat auquel vous vous êtes engagé, les vœux que vous avez prononcés.

ELMVOOD.

Quoi! vous pensez?...

SANDFORT.

Oui, Monsieur, l'ordre de Malte vous compte parmi ses premiers commandeurs. Ce titre seul vous impose des devoirs, des obligations, une sévérité de principes et de conduite à laquelle vous avez dérogé en cette circonstance. J'ai donc raison de vous dire ce que je vous dis depuis trente ans: Vous avez tort.

ELMVOOD.

Mais...

SANDFORT.

Vous avez tort, et je ne sors pas de là. Parce que vous êtes grand seigneur, que vous êtes riche, que vous êtes puissant, vous croyez peut-être que j'oublierai qu'au collége d'Oxford vous avez été mon élève, et que j'ai le droit de vous gronder.

ELMVOOD.

M'en préserve le ciel!

SANDFORT.

A la bonne heure, et cette fois vous avez raison; car, entre nous, voyez-vous, il faut que la partie soit égale, sinon, votre serviteur.

Air de *Préville et Taconnet.*

Quand on jugea ma présence inutile,
Quand je quittai la classe où je régnais,
Je voulus bien partager votre asile,
Car de vous seul j'accepte des bienfaits;
Mais vous savez la clause que j'y mets:
De mon humeur je prétends rester maître,
Libre aujourd'hui comme j'étais hier...
Si je donnais, je me tairais peut-être;
Mais je reçois, j'ai le droit d'être fier.

ELMVOOD.

Rassurez-vous, mon cher professeur, je n'ai pas voulu porter atteinte à votre indépendance;



ELMWOOD,

VENEZ MON ENFANT, VENEZ, MISS MILNER, EMBRASSEZ-MOI ET PARTONS

Simple histoire (Ec XVII)

vous avez le droit de remontrance, c'est vrai; mais j'ai au moins celui de discuter et de vous répondre.

SANDFORT.

C'est juste, la réplique est permise, comme autrefois dans nos thèses de logique et de théologie.

ELMVOOD.

Eh bien donc, puisque vous me rappelez ce temps-là, je vous dirai que ces graves conférences, que vous présidiez au collége avec tant de talent...

SANDFORT.

Vous êtes bien bon.

ELMVOOD.

Vous ont donné dans le monde l'habitude de la controverse et de la discussion. Vous êtes rarement de l'opinion générale, et si je ne craignais de vous fâcher, j'ajouterais...

SANDFORT.

Allez toujours; je serai enchanté d'entendre la vérité, à charge de revanche...

ELMVOOD.

J'ajouterais que vous, qui êtes la bonté même, vous avez l'air quelquefois d'en manquer, non pas avec moi, mais avec miss Milner, ma pupille; vous vous plaisez à la contredire; vous n'êtes jamais de son avis.

SANDFORT.

C'est elle qui n'est jamais du mien, parce que la raison et elle ne peuvent pas être d'accord; mais vous son tuteur, vous êtes aveuglé sur son compte, vous ne voyez que ses perfections.

ELMVOOD.

Et vous, Sandfort, vous ne voyez que ses défauts. Elle en a, je ne puis le nier, mais ils tiennent à sa jeunesse, à son inexpérience, à sa fortune même, qui attire autour d'elle cette foule de jeunes gens à la mode, d'adorateurs passionnés, toujours épris d'une jolie femme et de cent mille livres de rente. Mais à côté de ces légers travers qui frappent vos yeux, que d'excellentes qualités vous ne voulez pas voir!

AIR du vaudeville *des Maris ont tort.*

Est-il un esprit plus aimable?
Est-il un cœur plus généreux?
Pour la trouver plus excusable,
Interrogez les malheureux.
Et si de ses étourderies
Vous ne voyez que les effets,
C'est qu'elle montre ses folies,
Et qu'elle cache ses bienfaits.

SANDFORT.

Et qui vous parle de cela, ou qui vous dit le contraire? Ce que je blâme en elle, c'est... c'est vous, c'est votre partialité à son égard, c'est la chaleur avec laquelle vous la défendez, vous que j'ai toujours vu le calme et la gravité même; ce que je blâme surtout, c'est la liberté que vous laissez à une jeune personne de son âge.

ELMVOOD.

Liberté qui ne doit vous blesser en rien; car nos usages l'autorisent.

SANDFORT.

C'est la coutume de Londres, je le sais; et ce n'en est pas mieux pour cela. Chez nos voisins d'outre-mer, en France par exemple, ce n'est pas ainsi qu'on élève une demoiselle: elle ne quitte pas sa mère; elle ne sort jamais seule.

AIR : *L'amour qu'Edmond a su me taire.*

En France, avant qu'on la marie,
On la surveille avec rigueur;
Il n'est rien qu'on ne sacrifie
A la décence, à la pudeur.

ELMVOOD.

Plus-tard peut-être elle s'en dédommage;
Et si j'en crois quelques journaux français,
Des sacrifices du jeune âge
L'hymen souvent paya les intérêts.

SANDFORT.

Fort bien; mais ici, comment justifierez-vous les assiduités de lord Frédéric, ce jeune seigneur tant connu par ses duels et ses galantes aventures, et qui, pour avoir été trois mois à Paris, se croit l'oracle du goût et de la mode; ce brillant militaire, qui a fait toutes ses campagnes à Londres dans les boudoirs de nos ladys, ou dans les foyers de l'Opéra? Eh bien! c'est le chevalier, l'amant déclaré de miss Milner : tout le monde le sait; mais ce qu'on ne sait pas encore, et ce dont je ne puis douter, c'est la préférence qu'elle lui accorde.

ELMVOOD.

Il serait vrai?

SANDFORT.

Hier encore, dans cette brillante cavalcade qui se rendait au parc Saint-James, qu'ai-je aperçu? Lord Frédéric à côté de miss Milner; et celle-ci l'écoutait avec tant d'attention qu'elle en oubliait même le soin de son cheval, l'animal le plus vif et le plus fougueux, qui soudain s'est emporté.

ELMVOOD.

O ciel! elle est blessée?

SANDFORT.

Eh! non, eh! non, vous savez bien le contraire, puisque vous l'avez vue hier au soir, quand elle est revenue de l'Opéra, où elle était allée avec la tante de Frédéric, qui probablement avait accompagné ces dames. Eh bien! eh bien! qu'avez-vous donc? A peine si vous êtes remis de votre frayeur.

ELMVOOD.

Qui? moi! si vraiment: mais je pensais aux nouvelles que vous venez de m'apprendre. Vous savez que depuis longtemps je cherche à marier

ma pupille, et voilà plus de vingt partis qu'elle a refusés. A coup sûr, lord Frédéric n'aurait pas été l'époux que j'aurais désiré pour elle ; mais enfin il est d'une grande famille, d'une illustre naissance ; et puis, comme vous le dites, s'il est vrai qu'elle l'aime, il n'y a rien à répondre.

SANDFORT.

Oui, morbleu ! c'est un mariage qu'il faut faire le plus tôt possible.

AIR *des Scythes.*

Un étourdi qui prend une coquette,
C'est convenable, et la moralité
Doit elle-même en être satisfaite ;
Car si chacun, d'un beau feu transporté,
Eût, hélas ! fait un choix de son côté,
Cela nous eût fait deux mauvais ménages,
Mais par cet hymen fortuné,
Ça n'en fait qu'un : en fait de mariage,
C'est, vous voyez, cent pour cent de gagné.

Mais taisons-nous, il ne s'agit plus de parler raison ; car voici miss Milner.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, MISS MILNER, précédée par un domestique qui porte un tableau.

MISS MILNER, à la cantonade.

Portez chez moi les vases, les porcelaines, et prenez garde de rien abîmer ; (au domestique) vous, placez là ce tableau.

(Le domestique place le tableau à gauche en entrant.)

ELMVOOD.

Eh ! mon Dieu, miss Milner, qu'est-ce donc ?

MISS MILNER.

Ah ! vous voilà ; bonjour, Milord, comment avez-vous passé la nuit ?

ELMVOOD.

Fort bien, je vous remercie ; mais je vois que vous êtes déjà sortie.

MISS MILNER.

Je rentre à l'instant. Je viens de la vente de lady Sydenham ; c'était charmant, c'était admirable, nous avons été trois quarts d'heure pour descendre de voiture ; une foule, un monde, une cohue de gens comme il faut ; et surtout une chaleur ! deux dames se sont trouvées mal. Miss Arabelle, que vous connaissez, et pour laquelle vous avez une admiration particulière.

ELMVOOD.

Miss Arabelle, et vous me dites cela bien gaiement.

MISS MILNER.

D'abord, il n'y avait pas de danger, et puis imaginez-vous qu'elle mettait du rouge, ce qu'on ne savait pas ; de sorte qu'elle s'est évanouie sans changer de couleur !

SANDFORT.

Que de légèreté, et quelle folie !

MISS MILNER.

Hein, qui a parlé ? pardon. (Lui faisant la révérence.) Si je n'avais pas vu monsieur Sandfort, je l'aurais deviné à l'obligeance ordinaire de ses réflexions ; me permettra-t-il de l'en remercier ?

SANDFORT.

Je vous permettrais plutôt d'en profiter, si vous étiez femme à user de la permission.

MISS MILNER.

Trop aimable ; mais, vous avez beau faire, vous ne me fâcherez pas ce matin ; je suis trop heureuse. Imaginez-vous, Milord, que j'ai fait des acquisitions charmantes ; entre autres, ce tableau que vous désiriez tant, ce fameux portrait de VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, grand-maître de l'ordre de Malte.

ELMVOOD.

O ciel ! que dites-vous ?

MISS MILNER, montrant le tableau.

Le grand-maître est là !

ELMVOOD, courant au tableau et l'examinant.

Je n'en reviens pas encore, une pareille surprise...

SANDFORT.

Eh bien ! Milord, vous voilà séduit par une prévenance, une flatterie : comme si le désir de vous causer cette surprise était le seul motif qui l'eût conduite à cette vente. Elle y allait parce que la belle société de Londres s'y était donné rendez-vous ; elle y allait pour y paraître, pour y briller ; elle y allait parce que lord Frédéric y était.

MISS MILNER.

Et pourquoi pas ? parmi nos jeunes gens à la mode, en est-il un plus brave ? plus spirituel ? qui soit de meilleur ton ? Je conviens qu'à ses hommages se mêle beaucoup de flatterie, et que peut-être tous ses éloges ne sont pas vrais ; mais, à n'en croire que la moitié, c'est déjà très-satisfaisant ; et si vous aviez entendu ce qu'il me disait ce matin sur cette course de Hyde-Park, où nous devons aujourd'hui nous trouver ensemble !

ELMVOOD.

Il y a une course à Hyde-Park ?

MISS MILNER.

Eh ! oui, sans doute, un pari de dix mille guinées ; on en parle depuis un mois : chacun a déjà fait emplette de ses chevaux, de ses livrées...

AIR : *Ce que j'éprouve en vous voyant.*

Que d'équipages élégants !
Jugez quelle magnificence !
Ce sera, dit-on, comme en France,
Dans les plus beaux jours de Longchamps.

SANDFORT.

Oui, je connais ce passe-temps ;
Mais parmi ceux qui se hasardent

Dans ces lieux de foule inondés,
Quels sont, de grâce, répondez,
Les plus sots, de ceux qui regardent,
Ou de ceux qui sont regardés?

MISS MILNER, prête à sortir.

Je vous le dirai à mon retour, car je vais m'occuper de ma toilette.

ELMVOOD.

Un instant, miss Milner, comme votre tuteur, comme votre ami, il faut que je vous parle, ici même, d'un sujet très-important.

SANDFORT.

Je me retire.

ELMVOOD.

Au contraire, je désire que vous soyez présent à notre conversation; j'ai besoin que vous m'aidiez de vos lumières.

MISS MILNER.

Quant à moi, je serais désolée de gêner monsieur.

SANDFORT, s'asseyant à gauche du spectateur.

Je reste donc; car les moindres désirs de milord sont des ordres pour moi.

ELMVOOD, de l'autre côté, près de la table, prenant aussi un siége, et faisant signe à miss Milner d'en faire autant.

Depuis deux ans que vous êtes sous ma tutelle, j'ai pu remarquer en vous de la légèreté, de l'étourderie; mais j'ai toujours rendu justice à votre extrême franchise; c'est elle que j'invoque aujourd'hui; c'est elle seule qui doit dicter votre réponse à la question que je vais vous adresser. Est-il vrai, comme on le dit, que vous aimiez lord Frédéric?

MISS MILNER.

En vérité, Monsieur, une pareille demande a droit de m'étonner; mais moins encore que le ton avec lequel vous me l'adressez. Je ne vous ai jamais vu avec moi un air aussi froid et aussi sévère.

SANDFORT.

Le ton n'y fait rien; on vous demande, oui, ou non.

MISS MILNER.

Est-ce à vous, Monsieur, ou à mon tuteur que je dois répondre?

ELMVOOD.

C'est à moi, à moi seul. Eh bien! pourquoi hésitez-vous?

SANDFORT.

Pourquoi? pourquoi? c'est bien facile à voir: c'est qu'elle l'aime, c'est qu'elle l'adore.

ELMVOOD.

Enfin, de grâce, répondez! aimez-vous lord Frédéric?

MISS MILNER, froidement.

Non, Monsieur.

SANDFORT.

Qu'entends-je, vous ne l'aimez pas?

MISS MILNER, de même, et d'un ton résolu.

Non, Monsieur, je ne l'aime pas.

SANDFORT.

Eh bien! Mademoiselle, je n'en crois pas un mot.

ELMVOOD.

Et pour quelle raison?

SANDFORT.

Je n'en sais rien; mais je suis sûr qu'elle nous trompe.

ELMVOOD.

Quant à moi, miss Milner, qui n'ai aucun motif de douter de votre sincérité, je vous crois; mais je vous demanderai alors pourquoi vous avez encouragé à ce point les assiduités de ce jeune homme?

MISS MILNER.

Je ne sais: pour des motifs que je ne pourrais peut-être m'expliquer moi-même.

ELMVOOD.

Il faut cependant se décider: ou le nommer votre époux, ou ne plus recevoir ses visites.

MISS MILNER.

J'aimerais mieux qu'il pût les continuer.

SANDFORT.

Et pourquoi?

MISS MILNER.

Parce qu'il m'amuse.

SANDFORT, se levant.

O honte! vous l'entendez, si ce n'est pas là de la coquetterie!...

ELMVOOD, se levant, ainsi que miss Milner.

Eh bien! Miss, j'exige que vous me promettiez de ne plus revoir lord Frédéric.

MISS MILNER.

Je vous le promets, Monsieur.

ELMVOOD.

Dès aujourd'hui.

MISS MILNER.

Dès aujourd'hui! je le voudrais; mais cette course à Hyde-Park, depuis longtemps je m'en faisais un plaisir, j'en ai rêvé cette nuit, et puis j'ai promis à lady Seymour, et je n'y puis manquer, car vous savez, Monsieur, qu'un engagement antérieur...

ELMVOOD.

Et ceux que vous venez de prendre avec moi, vous n'y attachez aucune importance?

MISS MILNER.

Beaucoup! si vous y en attachez vous-même; mais le sujet dont il s'agit en mérite si peu, que je ne puis croire, Milord, que vous, qui d'ordinaire êtes si bon et si indulgent...

ELMVOOD, vivement.

Il est des circonstances où l'indulgence est faiblesse, et je vous ai fait connaître mes intentions.

MISS MILNER.

Vos intentions?

SANDFORT.

A la bonne heure, voilà ce qu'il fallait dire tout de suite, et si l'on suivait mes conseils, si vous étiez ma pupille...

MISS MILNER.

Si j'étais votre pupille, Monsieur, je...

SANDFORT.

Eh bien! que feriez-vous?

MISS MILNER.

Je ferais... ce que je ferai aujourd'hui, car bien certainement j'irai à cette course.

ELMVOOD.

Et moi, je vous défends de sortir d'aujourd'hui. Je vous le défends, entendez-vous?

(Il entre dans l'appartement à gauche.)

SCÈNE III.

Miss MILNER, SANDFORT.

MISS MILNER.

L'ai-je bien entendu? un pareil langage! C'est la première fois...

SANDFORT.

C'est là le mal.

MISS MILNER.

Lui! milord Elmvood se fâcher contre moi! me parler avec colère!

SANDFORT.

Oh! mon Dieu oui! Il a dit : Je vous le défends; ces propres paroles; il n'y a pas moyen de rien changer au texte.

MISS MILNER.

AIR : *Et voilà comme tout s'arrange.*

Quoi! dans ces lieux, contre mon gré,
Il faut que son ordre m'enchaine!
Puisqu'il le veut, je resterai;
J'obéis, mais non pas sans peine.

SANDFORT.

Fort aisément je le conçois;
Le sacrifice est des plus rudes;
Il veut, abusant de ses droits,
Que vous soyez raisonnable une fois...
C'est déranger vos habitudes.

MISS MILNER.

Monsieur...

SANDFORT.

C'est fâcheux; mais quand on a un tuteur, et un tuteur qui montre du caractère, ce qu'on a de mieux à faire, c'est de céder.

MISS MILNER.

Si je cède, Monsieur, ce n'est point dans la crainte de son ressentiment, mais dans la crainte de l'affliger en lui désobéissant.

SANDFORT.

A la bonne heure, vous avez raison; il vaut mieux le prendre comme cela. C'est ce que nous appelons une capitulation d'amour-propre.

MISS MILNER.

Moi, de l'amour-propre?

SANDFORT.

Ou, si vous l'aimez mieux, une retraite honorable et prudente. On se retranche dans les sentiments et dans le sublime, quand on ne peut pas faire autrement.

MISS MILNER.

Il me semble, Monsieur, que si je voulais faire autrement, cela dépendrait de moi.

SANDFORT.

Je ne le pense pas.

MISS MILNER.

Et qui m'empêcherait de répondre à l'invitation de lady Seymour? de me rendre ce matin à cette partie de plaisir où je suis attendue?

SANDFORT.

Qui vous en empêchera? vous-même.

MISS MILNER.

Moi?

SANDFORT.

Oui, sans doute; vous réfléchirez aux ordres de votre tuteur, à la défense qu'il vous a faite; défense très-sage et très-judicieuse, que je louerais davantage encore, si la modestie me le permettait.

MISS MILNER.

Je comprends, c'est monsieur qui la lui a suggérée.

SANDFORT.

Comme vous dites; conseils purement désintéressés, et pour lesquels je ne demande pas même de reconnaissance; ma satisfaction intérieure me suffit.

MISS MILNER.

Votre satisfaction; et laquelle?

SANDFORT.

AIR : *On dit que je suis sans malice.*

J'ai pour moi l'heureuse pensée
Que vous allez être forcée,
Malgré vous, indirectement,
De m'obéir en ce moment.

MISS MILNER.

Vous, Monsieur, me parler en maître!
Alors, je dois le reconnaître,
Je vous devrai donc un plaisir,
Celui de vous désobéir.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

Madame, on demande à vous parler.

MISS MILNER.

Et qui donc?

LE DOMESTIQUE.

Lord Frédéric.

MISS MILNER, avec joie.

Lord Frédéric! ah! tant mieux.

SANDFORT.

Miss Milner sait bien qu'il lui est défendu de le recevoir; mais vous pouvez avertir lord Elmvood. Où est-il dans ce moment?

LE DOMESTIQUE.

Il s'est enfermé dans son cabinet pour lire des papiers qu'un courrier venait de lui apporter. Il ne veut recevoir personne, et ne descendra que pour le dîner.

SANDFORT.

Alors, j'en suis fâché pour le jeune seigneur; mais vous pouvez lui dire qu'il n'y a personne au logis. Allez.

(Le domestique va pour sortir.)

MISS MILNER.

Georges, restez. Je voudrais savoir, Monsieur, qui vous a permis de donner des ordres à mes gens?

SANDFORT.

Qu'est-ce à dire, Mademoiselle? Qu'est-ce que cela signifie?

MISS MILNER.

Que je suis chez moi.

SANDFORT.

D'accord. Cet hôtel vous appartient; mais il me semble qu'en l'absence de milord...

MISS MILNER.

C'est à moi seule de commander; j'en ai le droit, et j'en use. (Au domestique.) Dites à lord Frédéric que je serai charmée de le recevoir. Allez.

(Le domestique sort.)

SANDFORT.

Quoi, Mademoiselle! une pareille audace! braver ainsi la défense de votre tuteur!

MISS MILNER.

C'est à lui seul, et non à ses conseillers intimes, que je dois compte de ma conduite.

SANDFORT.

Vous ne connaissez point milord Elmvood; et quand il sera instruit de ce qui se passe, car il le saura...

MISS MILNER.

Je n'en doute point, et déjà, je le suppose, vous avez préparé votre rapport.

SANDFORT.

Des rapports; et pour qui me prenez-vous?

AIR: *Un page aimait la jeune Adèle.*

Moi, des rapports! vous êtes mal instruite;
Sachez, morbleu! que le docteur Sandfort,
Des gens, tout haut, peut blâmer la conduite,
Mais n'a jamais su faire de rapport.
Il est des gens bien francs en apparence,
Qui lorsque, hélas! on les blessa,
Pour mieux vous perdre attendent votre absence;
Pour attaquer, moi, j'attends qu'on soit là.

(Il entre dans l'appartement à droite.)

SCÈNE V.

MISS MILNER, FRÉDÉRIC.

MISS MILNER.

A merveille; je l'ai mis en fuite, et le champ de bataille me reste. (A lord Frédéric qui entre, et qui la salue respectueusement.) Lord Frédéric! Je ne m'attendais pas, Monsieur, au plaisir de cette visite.

FRÉDÉRIC.

Aussi, n'aurais-je pas pris la liberté de me présenter; mais je viens par ordre supérieur. Un message important que lady Seymour, ma tante, m'a chargé de vous transmettre, et je me suis empressé d'obéir; car vous savez que les ordres des dames...

MISS MILNER.

Oh! je sais, Milord, que vous êtes la galanterie même.

FRÉDÉRIC.

Oui, depuis mon voyage en France; et si j'ai obtenu quelques succès, c'est à cela seul que je les dois, parce que vous sentez bien que toutes nos ladys, qui sont habituées à la gravité et à la pesanteur nationales, voyant tout à coup un jeune gentleman qui joint à un fond anglais des formes parisiennes, elles n'y sont plus, cela les trouble, les étonne, et on ne peut plus se défendre.

MISS MILNER.

C'est un succès de surprise.

FRÉDÉRIC.

Comme vous dites; il est vrai que cela m'a valu quelques querelles de la part des maris, et de nos jeunes lords, qui m'appellent fat!

MISS MILNER.

Fat!

FRÉDÉRIC.

Oui, fat! c'est un mot français qui veut dire un homme aimable, un homme aimé des dames; aussi je trouve l'expression originale, et je fais gloire d'être fat, d'autant que ça ne m'empêche pas d'être brave; et depuis les trois coups d'épée

que j'ai donnés, et les deux que j'ai reçus, on me permet d'être fat à volonté.

MISS MILNER.

Je ne vois pas en effet qui pourrait s'opposer...

FRÉDÉRIC.

Nous avons mon oncle Clarendon, un pair du royaume, véritable Anglais, qui de sa nature est toujours de l'opposition, et qui goûte peu mes manières françaises; aussi nous sommes brouillés: vous ne croiriez pas qu'il refuse de payer mes dettes?

MISS MILNER, riant.

Vous en avez donc, et beaucoup?

FRÉDÉRIC.

Oui, depuis mon voyage en France, parce que, voyez-vous, à Paris, cela s'apprend si facilement; mais à dater de mon mariage, je deviens raisonnable, et vous savez mieux que personne de qui dépend ma raison.

MISS MILNER.

Moi! Milord, je n'en sais rien, je vous jure. Mais revenons au message dont vous a chargé lady Seymour.

FRÉDÉRIC.

Comment, je ne vous en ai pas encore parlé! c'est admirable; mais à qui la faute? à vous seule qui me faites tout oublier. Je voulais donc vous prévenir que lady Seymour viendra vous prendre ici à deux heures, pour se rendre à Hyde-Park.

MISS MILNER.

A Hyde-Park? je suis désolée; mais je voulais vous prévenir qu'il m'est impossible de m'y rendre.

FRÉDÉRIC.

O ciel! que me dites-vous! et pour quelle raison?

MISS MILNER.

Pour une raison très-grave; j'ai une migraine, des vapeurs qui me font souffrir horriblement.

FRÉDÉRIC.

Cela n'est pas possible: je ne puis croire à une pareille indisposition.

MISS MILNER.

Comment, Milord, vous ne croyez pas aux vapeurs et aux migraines?

FRÉDÉRIC.

Non, Madame, depuis mon voyage en France; et j'en appelle à vous-même et à votre miroir, jamais vous n'avez été plus jolie.

MISS MILNER.

Vraiment! Alors, c'est dommage; car décidément, il ne m'est pas permis...

FRÉDÉRIC.

Pas permis! et qui donc peut vous en empêcher? J'y suis! lord Elmvood, votre sévère tuteur.

AIR : *Restez, restez, troupe jolie.*

Est-il donc vrai, comme on l'assure,
Qu'il est soupçonneux et jaloux?
Est-il vrai qu'il vous fait l'injure
De vous tenir sous les verrous?
C'est un vrai scandale chez nous.
Ici, grâce à nos lois fidèles,
Les droits de tous sont respectés,
Et nous ne permettons qu'aux belles
D'attenter à nos libertés.

Enfin, il paraît que c'est un véritable tuteur à l'italienne; et vous savez comment on les traite.

MISS MILNER.

Je sais, Monsieur, que, depuis mon enfance, il veille sur moi avec la tendresse d'un père et d'un ami. Au milieu des circonstances les plus difficiles, c'est sa prudence qui a conservé, qui a augmenté mon héritage. Dans cette maladie si dangereuse qui mit mes jours en péril, c'est à ses soins que je dus la vie. Enfin, Monsieur, c'est le meilleur des hommes, la perfection même. Mais, pardon de vous parler ici de perfection; il est des genres de mérite trop graves et trop sérieux pour que ni vous ni moi puissions jamais y atteindre; et ce que nous avons de mieux à faire, c'est de les respecter sans les comprendre.

FRÉDÉRIC.

Je vois, d'après votre raisonnement, que votre tuteur a un genre de mérite incompréhensible, et je le croirais assez d'après les bruits qui courent dans le monde.

MISS MILNER.

Des bruits sur lui! et que peut-on dire?

FRÉDÉRIC.

Quoi! vous ne le savez pas? On dit que ce grave tuteur, cet homme si admirable, qui tient de la perfection et presque de la Divinité, est amoureux comme un simple mortel.

MISS MILNER.

Amoureux! et de qui?

FRÉDÉRIC.

Dans ces cas-là, on ne sait jamais au juste, parce que souvent les personnes elles-mêmes n'en sont pas bien sûres; mais on cite surtout miss Arabelle, cette jeune prude si sévère et si froide.

MISS MILNER.

Miss Arabelle! ce n'est pas possible. Oubliez-vous, Monsieur, que lord Elmvood est engagé dans l'ordre de Malte, et que les vœux qu'il a prononcés l'empêchent de jamais se marier?

FRÉDÉRIC.

Je le sais comme vous; mais cela n'empêche pas d'être amoureux et de s'occuper d'une jolie femme.

MISS MILNER.

Comment! vous pensez que miss Arabelle...

FRÉDÉRIC.

Franchement, je le croirais assez; une prude a

des attraits pour un sage : en l'aimant, il croit encore aimer la vertu, et c'est commode pour les principes. Du reste, lord Elmvood ne perd pas une occasion de louer miss Arabelle, et de la citer partout comme un modèle à suivre.

MISS MILNER.

Il est vrai.

FRÉDÉRIC.

Au point qu'il approuve en elle ce qu'il blâme dans les autres. Tenez, aujourd'hui, par exemple, cette fête brillante où l'on vous défend d'assister, elle y sera, et certainement lord Elmvood trouvera cela tout naturel.

MISS MILNER.

Vous croyez ?

FRÉDÉRIC.

Tandis que vous, il vous est défendu de vous amuser; vous êtes sa pupille. Et si vous saviez cependant de quels plaisirs il prétend vous priver ! Ce spectacle si varié et si piquant, ce monde, cette foule, ces riches landaux, ces brillantes cavalcades qui entourent votre char et qui vous servent d'escorte; cette arène magnifique, où mille femmes viennent disputer le prix des grâces et de la parure, et où vous verrez tous les regards vous chercher et vous proclamer la plus belle !

MISS MILNER.

La plus belle; c'est pourtant bien séduisant, surtout si miss Arabelle y doit être.

FRÉDÉRIC.

Elle y sera, je vous le jure; car elle l'a promis à lady Seymour. Ces dames doivent s'y rencontrer.

MISS MILNER.

Eh bien ! j'irai, j'irai aussi, quand je devrais forcer mon tuteur à m'y accompagner; je vous le promets maintenant.

FRÉDÉRIC.

Et maintenant je suis le plus heureux des hommes. Je cours prévenir lady Seymour, et je reviens à l'instant.

(Il sort.)

SCÈNE VI.

Miss MILNER, seule.

Au fait, il a raison; lord Elmvood est mon tuteur; mais il n'est pas mon maître, je ne suis pas son esclave, et s'il osait me refuser, je lui dirai que je le v..., ou plutôt je ne vois pas pourquoi je lui demanderais cette permission; il ne doit descendre de son cabinet que pour dîner, je cours à ma toilette: par bonheur ma nouvelle parure est délicieuse, le chapeau le plus à la mode; c'est bien fait, je serai charmante; ce n'est pas pour moi, ça m'est égal, je n'y tiens pas; mais nous verrons ce que dira miss Arabelle. Oui, courons vite. Dieux ! lord Elmvood.

SCÈNE VII.

Miss MILNER, Lord ELMVOOD.

ELMVOOD.

Ah ! vous voici, miss Milner, le ciel en soit loué.

MISS MILNER.

Et pourquoi donc, Monsieur? (A part.) Allons, du courage et de la fermeté.

ELMVOOD.

J'avais entendu de mon cabinet le bruit d'une voiture, et je craignais que ce ne fût la vôtre; pardon d'avoir pu vous soupçonner. Je vois à votre toilette que vous n'avez pas même eu l'idée de me désobéir; je vous en remercie, miss Milner; car c'eût été une offense que je n'aurais jamais pardonnée, et si vous saviez combien je suis malheureux quand il faut me fâcher contre vous, combien il m'en coûte de vous traiter avec sévérité...

MISS MILNER.

Vous, Monsieur !

ELMVOOD.

Mais daignez m'écouter maintenant, et permettez-moi de me justifier à vos yeux.

MISS MILNER, à part.

O ciel ! voilà à quoi je ne m'attendais pas. (Haut.) Vous, Milord ! vous justifier auprès de moi !

ELMVOOD.

Oui, votre réputation est un bien qui m'a été confié et dont je suis responsable, c'est la plus belle dot que je puisse offrir à celui que vous choisirez, et je veux qu'elle lui soit remise comme vos autres richesses, pure et intacte.

Air : *T'en souviens-tu ?*

Voilà pourquoi, me montrant si sévère,
J'ai cependant dérangé vos plaisirs,
Moi, ce matin, qui d'ordinaire
Vole au-devant de vos désirs.
Jugez alors si je vous aime,
Puisque l'espoir seul de vous protéger,
Aujourd'hui m'a fait braver même
La crainte de vous affliger.

Il m'a donc semblé que les assiduités de lord Frédéric...

MISS MILNER.

Lord Frédéric ? ne vous ai-je pas dit, Milord, ce que je pensais de lui ?

ELMVOOD.

M'avez-vous dit votre pensée tout entière ? Peut-être avez-vous été retenue par la présence de Sandfort, par la crainte de voir désapprouver votre

choix; mais vous êtes seule avec moi, avec votre ami, avec celui qui donnerait ses jours pour vous, et qui d'avance vous assure de son consentement. Eh quoi! vous vous taisez? allons, miss Milner, ma fille, mon enfant, ne craignez rien; quand votre aveu devrait m'affliger, votre confiance est déjà un bonheur, et je serai toujours heureux par l'idée seule que vous allez l'être.

MISS MILNER.

Et je le suis en effet; car jamais rien n'a été plus doux pour mon cœur que l'amitié que vous me témoignez en ce moment.

ELMVOOD.

Eh bien donc, répondez-moi; lord Frédéric serait-il l'époux de votre choix? a-t-il reçu de vous quelque espérance?

MISS MILNER.

Lord Frédéric n'est pas celui que je choisirais. Je n'ai jamais encouragé sa tendresse; mon seul désir est de rester auprès de vous comme je suis, et de vous obéir en tout.

ELMVOOD.

M'obéir! Eh bien! dans ce moment j'exige une preuve de votre soumission et de votre amitié. Habillez-vous, et allez à cette fête où l'on vous attend.

MISS MILNER.

Que dites-vous?

ELMVOOD.

C'est moi maintenant qui vous le demande et qui vous en supplie.

MISS MILNER.

Ah! je ne suis pas digne de tant de bonté, je ne la mérite pas; cette fête maintenant me serait odieuse: permettez-moi de ne pas vous quitter, de passer ma journée ici avec vous en famille.

ELMVOOD.

Vous m'accuserez encore d'être l'ennemi de vos plaisirs.

MISS MILNER.

Oui, si vous me forcez à sortir: ainsi vous n'insisterez plus, n'est-ce pas? je reste.

ELMVOOD.

Si telle est vraiment votre volonté...

MISS MILNER.

Oui, ma volonté, mon désir, je n'en ai pas d'autre.

ELMVOOD.

Eh bien! tant mieux; car je voulais vous parler, ainsi qu'à Sandfort, d'un événement très-important pour moi, d'un changement qui arrive dans ma fortune.

MISS MILNER.

Parlez vite, quel bonheur! j'ai donc aussi une part dans votre confiance: eh bien! Monsieur...

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, UN DOMESTIQUE, annonçant; puis FRÉDÉRIC.

LE DOMESTIQUE.

Lord Frédéric.

MISS MILNER.

Lord Frédéric! ah! mon Dieu! je l'avais oublié.

FRÉDÉRIC.

J'ai l'honneur de saluer lord Elmvood que je ne me croyais pas être assez heureux pour rencontrer. (A miss Milner.) Comment! Miss, vous n'êtes pas encore prête? ces dames sont en bas qui vous attendent; et j'ai réclamé l'honneur de vous donner la main. (Regardant lord Elmvood.) Eh bien! est-ce arrangé? est-ce convenu? Monsieur nous priverait-il de sa présence? ou est-il des nôtres? vient-il avec nous?

ELMVOOD.

Où donc?

FRÉDÉRIC.

A Hyde-Park, à cette course si brillante où miss Milner m'a permis d'être son chevalier.

ELMVOOD.

Vous, son chevalier!

MISS MILNER, à lord Elmvood.

Oui, Monsieur; (à lord Frédéric) mais je voulais vous dire.....

FRÉDÉRIC.

Oh! je n'accepte pas d'excuse, j'ai votre parole.

ELMVOOD.

Je croyais que miss Milner m'avait dit qu'elle n'avait aucun engagement; il paraît qu'elle aura oublié...

FRÉDÉRIC.

Oublié, c'est impossible; car c'est aujourd'hui, c'est ici même que miss Milner a daigné me promettre...

ELMVOOD.

Aujourd'hui! comment! monsieur nous avait déjà fait l'honneur de nous rendre visite?

FRÉDÉRIC.

Oh! mon Dieu, oui; il n'y a qu'un instant, je me suis présenté; par malheur vous n'y étiez pas, c'est votre aimable pupille qui en votre absence a daigné me recevoir.

ELMVOOD.

Vous recevoir (à demi-voix à miss Milner) ici même, aujourd'hui; quand ce matin vous m'aviez juré... ah! miss Milner...

MISS MILNER.

Permettez, Monsieur, je dois avant tout vous expliquer...

ELMVOOD.

C'est inutile; il est déjà fâcheux que pour me

persuader vous ayez besoin d'explication : autrefois un mot aurait suffi ; mais, comme je vous le disais tout à l'heure, je n'ai jamais prétendu vous contraindre ; permis à vous d'aller à cette fête avec lady Seymour et avec monsieur.

FRÉDÉRIC.

C'est admirable ! vous êtes le modèle des tuteurs. Eh bien ! partons-nous ?

MISS MILNER.

Non, Monsieur ; (regardant lord Elmvood) j'espère que plus tard on pourra m'entendre ; mais, en attendant, je vous prie de faire mes excuses à lady Seymour et à ces dames ; car, bien décidément, je reste ici, et je ne sortirai pas.

(Elle fait la révérence et sort.)

SCÈNE IX.

Lord ELMVOOD, FRÉDÉRIC.

FRÉDÉRIC.

Comment, Milord, elle s'éloigne, elle refuse de nous suivre à cette fête, qui tout à l'heure encore était l'objet de tous ses vœux ? Qu'est-ce que cela signifie ?

ELMVOOD.

Cela signifie qu'elle a changé d'idée.

FRÉDÉRIC.

Non, morbleu ! ce n'est pas naturel ; ni moi, ni ces dames ne serons dupes d'une pareille conduite ; sa réponse était dictée par vous, et ce consentement que vous donnez en apparence et avec tant de générosité, n'était qu'un prétexte adroit.

ELMVOOD.

Un prétexte ; je pourrais vous répondre, Monsieur, que je suis maître ici, et que quand je commande, chacun obéit ; mais en supposant, comme vous le dites, que j'aie besoin de prétexte, il me semble que je n'en manquerais point, et que, comme tuteur de miss Milner, j'aurais droit de défendre les visites et les assiduités d'un jeune homme dont j'ignore même les intentions et les motifs.

FRÉDÉRIC.

Si jusqu'ici, Monsieur, j'ai tardé à me déclarer, c'est que ma position ne me le permettait pas ; c'est que je sollicitais un régiment que je n'ai encore pu obtenir ; c'est que, brouillé avec lord Clarendon, le chef de ma famille, je craignais qu'il ne refusât son consentement ; mais, puisque vous l'exigez, Monsieur, je viens formellement vous demander miss Milner en mariage ; je vous déclare que je l'aime, que je l'adore, que je suis aimé.

ELMVOOD.

Aimé ? et quelles raisons avez-vous de le croire ?

FRÉDÉRIC.

Là-dessus, Monsieur, c'est moi que cela regarde. Dieu merci, je m'y connais, et j'ai su lire dans son cœur ; mais si, après un tel aveu, vous hésitez encore ; si vous refusez un parti aussi brillant qu'honorable, modestie à part, parce qu'en affaires la vérité avant tout ; si vous refusez enfin d'agréer ma recherche, je commencerai à croire à un bruit auquel, pour votre honneur, je refusais d'ajouter foi : c'est que vous êtes amoureux, non pas, comme on le dit, de miss Arabelle, mais de votre pupille elle-même.

ELMVOOD.

Moi ! Monsieur, on pourrait supposer !... apprenez que, dans ma position, un tel doute est une offense.

FRÉDÉRIC.

Comme vous voudrez, Monsieur ; mais si je me suis trompé, il faut me le prouver autrement que par des discours ; car, malgré la sévérité de vos principes, je vous déclare que je n'ai point de confiance dans les protestations d'un tuteur hypocrite.

ELMVOOD.

Et moi, Monsieur, heureusement pour vous, je n'attache pas d'importance aux discours d'un fat.

FRÉDÉRIC.

Un fat ! encore un qui emploie l'expression ; eh bien ! oui, Monsieur, je suis un fat ; car tel est mon plaisir, et je ne vois pas pourquoi, dans l'Angleterre, qui est le pays de la liberté, il ne serait pas permis à chacun d'être comme il lui plaît ; je suis ainsi parce que je le trouve bon, et je vous demanderai raison de ce que vous le trouvez mauvais.

ELMVOOD.

Vous auriez fort à faire, Monsieur, s'il vous fallait chercher querelle à tous ceux qui partagent mon opinion sur votre compte. Mais, dans tous les cas, vous me trouverez toujours à vos ordres.

FRÉDÉRIC.

Aujourd'hui même, Milord, à moins que sur-le-champ vous ne me donniez votre consentement pour épouser votre pupille.

ELMVOOD.

Voilà une condition qui rend le mariage impossible.

FRÉDÉRIC.

Et c'est ce que nous verrons ; car je vous déclare que malgré vous-même, malgré votre tyrannie, miss Milner sera à moi ; et quand je devrais la soustraire à votre pouvoir, l'enlever de ces lieux.

ELMVOOD, mettant la main à son chapeau.

L'enlever! enlever miss Milner! c'est trop fort, Monsieur; et si je ne me respectais moi-même, je vous aurais déjà fait chasser par mes gens; mais vous avez besoin d'une leçon, et c'est un soin que je me réserve. Sortons.

SCÈNE X.

Les Précédents, SANDFORT.

SANDFORT.

Eh bien! eh bien! où courez-vous donc ainsi comme des étourdis?

FRÉDÉRIC.

Ne faites pas attention. C'est une demande en mariage que je vais faire à monsieur.

ELMVOOD.

Oui, Sandfort, nous avons à sortir ensemble. Laissez-nous.

SANDFORT.

Non, parbleu! je saurai auparavant ce dont il s'agit, et quelle est cette calèche qui depuis une heure est à la porte, et où sont des dames qui s'impatientent.

FRÉDÉRIC.

Dieu! lady Seymour, ma respectable tante. Milord, je vais lui faire mes excuses, la prier de partir sans miss Milner et sans moi; de là je passe chez un ami, et dans un quart d'heure je serai ici dans votre jardin avec deux témoins.

SANDFORT.

Deux témoins!

Air de *Turenne*.

Vous voulez donc vous battre, je suppose?

FRÉDÉRIC.

Comme vous dites, dans l'instant.

SANDFORT.

Quoi! vous pouvez d'une pareille chose
Parler aussi tranquillement?

FRÉDÉRIC.

Et pourquoi pas? il est permis, je pense,
De se brûler la cervelle en riant.
Moi, j'y suis fait.

SANDFORT.

Et depuis quand?

FRÉDÉRIC.

Mais... depuis mon voyage en France.

(Il sort.)

SCÈNE XI.

Lord ELMVOOD, SANDFORT.

SANDFORT.

Qu'est-ce que cela signifie? depuis quand avez-vous des relations avec un pareil étourdi? Est-ce que vous savez avec qui il va se battre?

ELMVOOD, froidement.

Oui, c'est avec moi.

SANDFORT.

Bonté de Dieu! que m'apprenez-vous là?

ELMVOOD.

Taisez-vous, Sandfort, taisez-vous. Il n'y a pas moyen de faire autrement; mon honneur, celui de miss Milner...

SANDFORT.

Miss Milner! j'en étais sûr. C'est elle qui est cause de tout.

ELMVOOD.

C'est ce qui vous trompe, c'est moi qui ai insulté, qui ai outragé ce jeune homme; je l'ai menacé de le mettre à la porte, de le faire chasser par mes gens; et, entre gentilshommes, ce sont des injures qui ne se pardonnent point.

SANDFORT.

Et que m'importe à moi? Est-ce que vous croyez que je le souffrirai?

ELMVOOD.

Sandfort! au nom du ciel! si l'on vous entendait.

SANDFORT.

Et je veux qu'on m'entende, je veux que l'on connaisse votre extravagance, votre folie; je veux que l'univers entier...

SCÈNE XII.

Les Précédents, Miss MILNER.

MISS MILNER.

Ah! mon Dieu! d'où vient ce bruit? et qu'y a-t-il donc?

SANDFORT.

Ce qu'il y a, Mademoiselle, ce qu'il y a...

ELMVOOD, lui mettant la main sur la bouche.

Sandfort, je vous en conjure...

SANDFORT.

Je me tairai, Milord, je me tairai pour votre honneur, mais il n'en est pas moins vrai que je l'avais prévu, que je l'ai toujours dit; et sans les caprices, sans les inconséquences de mademoiselle, le plus honnête homme d'Angleterre ne serait pas exposé à aller aujourd'hui se couper la gorge avec un étourdi.

MISS MILNER.

O ciel! que dites-vous?

SANDFORT.

Eh bien! oui, c'est plus fort que moi, je ne veux pas me taire. Tel que vous le voyez, il va dans l'instant même se battre avec lord Frédéric.

MISS MILNER.

C'est fait de moi. Je me meurs.

ELMVOOD.

Sandfort! elle se trouve mal.

SANDFORT, allant à elle.

Eh non ! morbleu ! eh non ! il ne s'agit pas de cela ; il faut le détourner de ce dessein, il faut qu'il y renonce ! il faut qu'il nous donne sa parole, et encore il nous la donnerait que je n'y croirais pas ; car je n'ai plus de confiance en lui ni en son caractère. Lui qu'engagent des vœux sacrés et solennels ! lui, un chevalier de Malte, aller se battre pour une femme !

MISS MILNER.

Grand Dieu ! c'est pour sa pupille !

SANDFORT.

Et pour qui donc ? à coup sûr ce n'est pas pour moi. Mais s'il est sourd à mes prières, s'il résiste à notre amitié, j'ai mon projet, je saurai bien l'en empêcher. (A milord Elmvood.) Milord, je ne vous quitte pas, je vous suivrai partout, je m'attache à vos pas ; je me mettrai entre vous deux et si je suis tué, vous penserez quelquefois à votre vieux précepteur et à la dernière leçon qu'il vous aura donnée.

MISS MILNER, joignant les mains.

Monsieur Sandfort, monsieur Sandfort, je vous demande pardon d'avoir jamais pu vous offenser.

SANDFORT.

Eh ! il n'est pas question de pardon, il faut qu'il nous réponde. (Regardant par la fenêtre.) Dieu ! lord Frédéric qui entre dans le jardin. (Allant à lord Elmvood qui veut sortir.) Milord, vous ne sortirez pas d'ici.

ELMVOOD.

Mes amis, mes chers amis, un instant de réflexion vous prouvera à tous deux qu'il est impossible que ce combat n'ait pas lieu. Mais pourquoi d'avance vous alarmer ? considérez combien il y a peu de duels vraiment funestes.

MISS MILNER.

Quelles qu'en soient les suites, c'est moi, Milord, c'est moi qui serai éternellement malheureuse ; car j'aurai été la cause de ce combat, et s'il renversait toutes mes espérances, s'il devait me donner le coup de la mort, ne renonceriez-vous pas à ce cruel dessein ?

ELMVOOD.

Que dites-vous ?

MISS MILNER.

Qu'il est quelqu'un au monde qui possède mes plus chères affections ; l'idée seule que ses jours sont menacés me ferait tout sacrifier ; et s'il faut vous avouer enfin un amour que je n'ai pu vaincre...

ELMVOOD.

Achevez.

MISS MILNER.

Ah ! j'en rougis de honte ; mais les dangers rendent cet aveu nécessaire, j'aime...

SANDFORT.

Eh qui donc, malheureuse ?

MISS MILNER.

Lord Frédéric.

SANDFORT.

Eh bien ! qu'est-ce que je vous disais ce matin ? et que de peine n'a-t-il pas fallu pour le lui faire avouer ?

ELMVOOD.

Je ne vous cache pas, miss Milner, que je suis profondément affecté de tant de ruses et de tant de contradictions, moi qui tout à l'heure encore vous suppliais de me dire la vérité.

MISS MILNER.

Je ne suis pas digne de votre amitié, Monsieur, et dès ce moment abandonnez-moi.

ELMVOOD.

Non, pas en ce moment ; car, grâce à vous, je connais enfin le moyen d'assurer votre bonheur : oui, Mademoiselle, je vous promets, et je ne vous tromperai pas, quoique vous m'ayez si souvent trompé vous-même, que dès ce moment lord Frédéric ne court aucun danger : au prix du monde entier, je ne voudrais pas maintenant mettre ses jours en péril. Vous pouvez, Sandfort, me laisser sortir ; je vais le trouver, et j'espère que vous serez tous contents de moi. Adieu.

SCÈNE XIII.

Miss MILNER, SANDFORT.

SANDFORT.

Mademoiselle, je ne risquerai pas un mot sur ce qui vient de se passer ; car, dans ce moment-ci, j'ai trop d'avantage, et en ennemi généreux, je ne veux pas en profiter ; mais comme depuis longtemps je cherche à connaître le cœur humain, surtout celui des femmes, je vous demanderai seulement, pour mon instruction et mes études particulières, pourquoi, lorsqu'on vous offrait lord Frédéric pour mari, vous n'avez jamais voulu en entendre parler, et pourquoi maintenant...

MISS MILNER.

Pardon, monsieur Sandfort ; je suis si troublée, si inquiète.... Quelle idée lord Elmvood va-t-il avoir de moi ? lui qui est si noble, si généreux.

SANDFORT.

Cette fois vous avez raison ; et voilà un sujet du moins sur lequel nous n'aurons pas de dispute ; c'est le premier.

MISS MILNER.

Croyez-vous, monsieur Sandfort, que cela s'arrange ?

SANDFORT.

Parbleu ! maintenant il n'y a plus rien à craindre, et tout va se terminer à l'amiable. Votre tuteur racontera à lord Frédéric ce que vous venez de lui avouer; il lui apprendra que vous l'aimez.

MISS MILNER.

Comment, Monsieur, vous croyez qu'il le lui dira ?

SANDFORT.

Le moyen de faire autrement ?

MISS MILNER.

Voilà ce qui me désespère ; s'il avait pu ne pas lui en parler, le lui laisser ignorer...

SANDFORT.

C'est cela, pour qu'ils se disputent encore.

MISS MILNER.

Non vraiment, et j'espère bien qu'il ne sera plus question de duel et de combat.

(On entend un coup de pistolet.)

Dieu ! que viens-je d'entendre ? lord Elmvood m'a donc trompée. (Sandfort court à la fenêtre qu'il ouvre, et il regarde dans le jardin.) Eh bien ! est-il blessé ?

SANDFORT.

Qui ? lord Frédéric ?

MISS MILNER.

Eh non ! milord Elmvood.

SANDFORT.

Grâce au ciel, je les vois tous les deux ; les témoins les entourent ; ils s'embrassent, ils se séparent : l'un revient de ce côté, et l'autre remonte à cheval.

MISS MILNER.

Dieu soit loué ! et vous êtes bien sûr qu'il ne lui est rien arrivé ?

SANDFORT.

A lord Frédéric ?

MISS MILNER.

Eh non ! je vous parle de lord Elmvood, de mon tuteur, de celui à qui je dois tout.

SANDFORT.

Eh ! tenez, le voici.

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENTS, LORD ELMVOOD.

MISS MILNER, courant à lui.

Ah ! c'est vous, milord ! qu'est-il donc arrivé ?

ELMVOOD.

Rassurez-vous : celui que vous aimez n'a couru aucun danger.

SANDFORT.

Mais ce bruit que nous venons d'entendre ?

ELMVOOD.

En essuyant le feu de lord Frédéric, je lui ai accordé la satisfaction qu'il me demandait.

SANDFORT.

Ah ! milord, je ne vous reconnais pas là ; c'était manquer à votre parole.

ELMVOOD.

Non, car en refusant de tirer sur lui, (à miss Milner) j'ai tenu la promesse que j'avais faite de ne point exposer sa vie.

SANDFORT.

Et la vôtre, morbleu ! la vôtre, qui nous appartenait !

ELMVOOD, lui prenant la main.

Pardon, j'avais oublié qu'il me restait un ami.

MISS MILNER.

Ah ! Monsieur !

ELMVOOD.

Alors seulement j'ai pu avouer à lord Frédéric que vous l'aimez, que vous l'acceptez pour époux.

MISS MILNER.

O ciel ! il le sait !

ELMVOOD.

J'ai ajouté que désormais ce mariage était mon seul vœu, mon seul désir. Si vous aviez vu quelle joie il a fait éclater ! avec quelle reconnaissance il s'est jeté dans mes bras en me demandant pardon ! Eh bien, Miss, qu'avez-vous ?

MISS MILNER.

Rien, Monsieur; je suis contente, je suis heureuse; j'ai sauvé des jours qui m'étaient bien précieux ! mais je ne puis vous dire ce que j'éprouve.

ELMVOOD.

Ah ! je le devine, vous êtes inquiète de ne pas le voir paraître ; malgré mes protestations, vous tremblez encore pour lui. Rassurez-vous : dans son impatience, il m'a quitté pour tout disposer ; car il faut que ce mariage se fasse aujourd'hui même.

MISS MILNER.

Quoi, Monsieur ! il pourrait exiger...

ELMVOOD.

C'est moi qui l'ai voulu ; c'est moi, miss Milner, qui vous le demande.

MISS MILNER.

Et moi, si je vous suis chère, je vous supplie de différer de quelques semaines.

ELMVOOD, vivement.

Pas d'un jour, pas d'un instant, ou je ne le pourrais pas.

SANDFORT.

Que dites-vous ?

ELMVOOD, froidement.

Je ne pourrais pas y assister; car demain de grand matin, je pars, je quitte l'Angleterre.

MISS MILNER.

O ciel !

SANDFORT.

Vous partez seul ?

ELMVOOD.

Non, car j'ai pensé que vous viendriez avec moi.

SANDFORT.

Et vous avez bien fait.

ELMVOOD, à miss Milner.

Des affaires particulières m'appellent en Italie. Depuis quelque temps, depuis la mort de mon frère, j'étais le seul descendant des comtes d'Elmvood. Or, on a pensé qu'il ne fallait point, après moi, laisser passer à une branche protestante les biens et les titres d'une famille catholique ; et c'est dans l'intérêt même de notre cause que la cour de Rome vient de me délier de mes vœux.

MISS MILNER.

Que dites-vous ?

ELMVOOD.

Ce sont là ces papiers que j'ai reçus ce matin, et dont je voulais vous faire part à tous deux ; ce changement d'état, que du reste je voyais avec indifférence, m'affligeait seulement par l'idée de vous laisser seule.

AIR : *Faut l'oublier.*

J'avais promis à votre père
De remplir un devoir bien doux ;
Et je suis resté près de vous
Tant que je vous fus nécessaire.
Je vous guidais avec effroi
Sur une route périlleuse ;
Mais un autre obtient votre foi :
Un autre peut vous rendre heureuse,
Vous n'avez plus besoin de moi.

Oui, lord Frédéric a ma parole, il a la vôtre ; il faut donc, avant mon départ, hâter ce mariage.

SANDFORT.

Vous avez raison.

ELMVOOD.

Et comme lord Clarendon, l'oncle de Frédéric, est le seul qui pourrait former obstacle à cette union, j'y vais de ce pas.

MISS MILNER.

Milord !

ELMVOOD.

Avez-vous quelques ordres à me prescrire, quelque chose à me demander ?

MISS MILNER.

Non, Milord, je n'ai plus rien à vous dire, et je suis prête à vous obéir.

ELMVOOD.

Adieu donc. (A Sandfort.) Adieu.

(Il sort par le fond.)

SCÈNE XV.

Miss MILNER, SANDFORT.

SANDFORT.

Enfin, nous voilà donc tous d'accord ; ce n'est pas sans peine. Je puis vous le dire maintenant, j'ai cru que jamais nous n'en sortirions ; mais, grâce au ciel, tout est fini à la satisfaction générale, et j'espère que vous devez être bien contente.

MISS MILNER.

Ah ! je n'y tiens plus ; j'en mourrai, je crois.

SANDFORT.

Eh bien ! qu'avez-vous donc ? n'allez-vous pas pleurer ? Maintenant que vous êtes heureuse, maintenant que vous épousez celui que vous aimez.....

MISS MILNER.

Et si je ne l'aimais pas !

SANDFORT.

Qu'est-ce que cela signifie ? Est-ce que nous allons recommencer ?

MISS MILNER.

Monsieur Sandfort, daignez m'écouter.

SANDFORT.

Non, Mademoiselle, c'en est trop, et je n'écoute rien. Il s'agit ici de l'aimer une fois pour toutes, et que cela finisse.

MISS MILNER.

Et si je ne le puis... si j'en aime un autre.

SANDFORT.

Un autre ! est-ce que cela est possible ? est-ce que je puis récuser le témoignage de mes yeux ? est-ce que je n'ai pas vu tout à l'heure encore la tendresse que vous portez à lord Frédéric ? votre pâleur, votre effroi au moment du combat...

MISS MILNER.

Était-il donc le seul dont les jours étaient menacés ? Êtes-vous donc si aveugle, monsieur Sandfort, et pensez-vous que je ne prenne aucun intérêt à lord Elmvood ?

SANDFORT.

Lord Elmvood !

MISS MILNER.

Oui, je l'aime, et c'est lui seul que j'ai toujours aimé.

SANDFORT.

Bonté de Dieu ! que me dites-vous là ? et que de malheurs je prévois ! dans ce moment surtout, après ce duel, ce combat, après la parole donnée. Pourquoi aussi ne pas dire ce que vous pensez ? et pourquoi ne pas le dire de suite ?

MISS MILNER.

Est-ce que je le pouvais, lorsque mon tuteur

n'était pas libre, quand des nœuds sacrés l'enchaînaient à jamais? Cette idée même était un crime; et, loin d'avouer un tel amour, j'aurais voulu me le cacher à moi-même. De là les inconséquences, les contradictions que vous blâmiez dans ma conduite, ces adorateurs dont j'encourageais les hommages, ces soirées brillantes, ces plaisirs dont je m'environnais : tout cela était autant d'armes que je cherchais contre lui; et, loin de l'oublier, je me trouvais encore plus malheureuse.

SANDFORT.

Eh bien! alors, puisque cela vous rendait malheureuse, pourquoi l'aimiez-vous?

MISS MILNER.

Ah! c'est que ces tourments mêmes avaient leur charme.

SANDFORT.

Par exemple, voilà des choses dont je n'avais jamais eu l'idée.

MISS MILNER.

Je suis bien coupable, sans doute; mais je souffre, et je n'ai plus d'amis; je n'en avais qu'un, et il ne m'est pas permis de lui confier mes peines. Il ne me reste donc que vous, monsieur Sandfort, mon bon monsieur Sandfort! soyez mon guide, mon conseil; que dois-je faire?

SANDFORT.

Pauvre jeune fille! vous êtes venue à moi dans le jour de l'affliction, et je ne tromperai point votre confiance. Quoique ce soit la première fois que je sois consulté dans une pareille affaire, il me semble qu'il faut de la franchise avant tout; et puisque vous aimez lord Elmvood, eh bien! dites-le-lui.

MISS MILNER.

Y pensez-vous? un pareil aveu... plutôt mourir de honte.

SANDFORT.

C'est juste, cela ne se peut pas : cela n'est pas convenable; mais pourquoi l'aimez-vous? Il n'y aurait qu'un moyen, c'est de faire cet aveu à lord Frédéric.

MISS MILNER.

C'est encore pis : après ce qui s'est passé, il croira qu'on s'est joué de lui, et ce duel que je voulais empêcher sera maintenant inévitable, ce sera un combat à mort.

SANDFORT.

Vous avez raison, il y va de ses jours; mais alors je vous demanderai encore, pourquoi l'aimez-vous? est-ce donc une chose si difficile? que diable! on se raisonne, on se dit : Je n'y dois plus penser; et on n'y pense plus.

MISS MILNER.

Monsieur Sandfort, vous n'avez jamais aimé.

SANDFORT.

C'est vrai, et je m'en félicite; car cela m'a permis au moins de conserver quelque rectitude dans le jugement, et quelque suite dans les idées. Or voici mon raisonnement : Si lord Elmvood était resté dans l'ordre de Malte, s'il n'avait pas été dégagé de ses vœux, vous auriez fini par renoncer à lui, et vous auriez épousé Frédéric.

MISS MILNER.

Je ne sais; cela se peut.

SANDFORT.

Eh bien! ce sacrifice, que la nécessité vous forçait de faire, faites-le de vous-même, mais sans autre mobile que votre propre générosité, que le sentiment de vos devoirs; dites-vous, pour mieux vous y décider, que vos goûts, vos humeurs, votre caractère, ne conviennent peut-être point à lord Elmvood; dites-vous que peut-être vous n'auriez pas fait son bonheur.

MISS MILNER.

C'est que je crois que si.

SANDFORT.

C'est égal, il faut vous dire le contraire; il faut vous dire surtout que ce généreux sacrifice vous acquitte envers lui de tout ce que vous lui devez; que vous lui conservez l'honneur; que vous lui sauvez la vie.

MISS MILNER.

AIR : *Ainsi que vous, je veux, Mademoiselle.*

En m'offrant une telle idée,
Vous m'enchaînez, et pour toujours :
Oui, ce seul mot m'a décidée,
Je me tairai pour conserver ses jours.
Je cacherai mon trouble extrême,
J'en aurai la force aujourd'hui!
Vous ne voulez pas que je l'aime,
J'y consens... par amour pour lui.

SANDFORT.

Voilà encore de ces raisonnements qui ne sont pas à ma portée; mais c'est égal, c'est bien; vous en serez récompensée par la paix de l'âme que vous retrouverez, par votre propre estime.

MISS MILNER.

Obtiendrai-je la vôtre? c'est tout ce que je demande.

SANDFORT.

Si je vous l'accorde! écoutez-moi, miss Milner, vous pouvez maintenant me fâcher, me contrarier, me poursuivre comme autrefois de vos railleries; je vous permets tout; je vous pardonne tout; car vous avez en moi un ami véritable, et si jamais... c'est le bruit d'une voiture.

MISS MILNER.

Ah! mon Dieu! serait-ce lord Elmvood? je suis toute tremblante.

SANDFORT.

Non, non, rassurez-vous; ce n'est que lord Frédéric; c'est celui-là, par exemple, que nous devons détester, c'est-à-dire pas vous, c'est votre mari, et vous devez l'aimer; mais moi qui n'y suis pas obligé... Adieu, mon enfant; allons, du courage.

(Il entre dans l'appartement à gauche.)

SCÈNE XVI.

Miss MILNER, FRÉDÉRIC.

FRÉDÉRIC, à la cantonade.

Qu'on exécute mes ordres, et que tout soit disposé. Mais nous attendrons pour partir le retour de lord Elmvood. (A miss Milner.) Miss Milner, vous voilà; qu'il me tardait de vous voir et de vous faire part de mon bonheur! Je quitte mon oncle, lord Clarendon, chez qui je me présentais en tremblant! Devinez qui je trouve avec lui? Lord Elmvood, votre tuteur, qui venait de plaider pour moi, et de gagner ma cause. Mon oncle me pardonne, il consent à notre union; et de plus, à payer toutes mes dettes; c'est-à-dire que c'est une ivresse générale parmi tous les fournisseurs et marchands de Londres, qui sont dévoués...; et ce soir, à l'occasion de notre mariage, je pense qu'on illuminera dans la Cité.

MISS MILNER.

De sorte que vous êtes revenu avec lord Elmvood, et qu'il est ici?

FRÉDÉRIC.

Non. Il est allé chez le ministre solliciter pour moi. Vous aviez raison, c'est le meilleur, c'est le plus généreux des hommes; et je crois que pour lui, maintenant, je ferais tout au monde.

MISS MILNER.

Que dites-vous?

FRÉDÉRIC.

Oui, tout, excepté, par exemple, de renoncer à vous. Mais un projet auquel je m'oppose, c'est que lord Elmvood veut partir ce soir après notre mariage.

MISS MILNER.

O ciel!

FRÉDÉRIC.

Il a donné devant moi des ordres pour que sa voiture fût prête au sortir de l'église; mais nous sommes là...; vous me seconderez, et je compte sur vous pour le retenir. Tenez, tenez, le voici. Ah! mon Dieu! comme il a l'air triste et défait! Est-ce qu'il y aurait de mauvaises nouvelles?

SCÈNE XVII.

Les Précédents, Lord ELMVOOD.

FRÉDÉRIC.

Hé bien! milord?

ELMVOOD.

Ah! vous voilà, mes amis!

FRÉDÉRIC.

Est-ce que mon oncle, est-ce que l'honorable membre du parlement aurait changé d'opinion?

ELMVOOD.

Non vraiment.

FRÉDÉRIC.

C'est donc le ministre qui a refusé ma nomination?

ELMVOOD.

La voici.

FRÉDÉRIC.

Je suis colonel!

ELMVOOD.

Et rien maintenant ne s'oppose à votre bonheur. Tout est prêt, et l'on vous attend. Venez.

MISS MILNER.

Un moment, Monsieur: est-il vrai, comme on me l'a annoncé, que vous êtes décidé à nous quitter, aujourd'hui même?

FRÉDÉRIC.

Nous espérons du moins que nos prières...

ELMVOOD.

Non, Milord, elles seraient inutiles; des motifs imprévus, des raisons que vous ne pouvez connaître, me forcent à m'éloigner de vous; il y va de mon repos et de mon honneur.

FRÉDÉRIC.

S'il est ainsi, je n'ose plus insister.

ELMVOOD.

Je serais déjà parti si, comme tuteur de miss Milner, je ne devais assister à son mariage, et la conduire moi-même à l'autel.

FRÉDÉRIC.

Cela, c'est trop juste.

ELMVOOD.

Oui, c'est mon devoir, et aujourd'hui je les remplirai tous. (Au domestique.) Avertissez monsieur Sandfort, et priez-le de descendre. (A miss Milner.) C'est lui qui, avec moi, vous servira de témoin, si toutefois ce choix ne vous déplaît pas, et si votre haine pour lui...

MISS MILNER.

Je ne le hais plus, je ne hais personne; d'ailleurs, Monsieur, dès que vous l'ordonnez, vous savez bien que j'obéirai toujours avec empressement et avec plaisir.

ELMVOOD.

Et d'où vient donc ce trouble ? d'où viennent ces larmes ?

MISS MILNER.

Ne sont-elles pas naturelles ? quand je pense que vous vous éloignez, que nous allons être séparés, peut-être pour toujours.

ELMVOOD.

Air : *Rappelez-moi, je reviendrai* (d'Amédée Beauplan).

Non, si j'en crois mon espérance,
J'attends un meilleur avenir;
Je serai, malgré la distance,
Près de vous par le souvenir.
Errant sur un autre rivage,
De loin encor je vous suivrai,
Et sur vous si grondait l'orage,
Rappelez-moi, je reviendrai.

Va, ma fille, sois vertueuse, aime ton époux, pratique tes devoirs; tranquille et heureuse dans ton ménage, tâche surtout de défendre ton cœur de toute funeste passion; car si la raison nous donne la force d'en triompher, elle ne nous donne pas celle de nous en consoler; elle n'empêche pas les regrets qui nous poursuivent, les tourments qui nous déchirent. Venez, mon enfant, venez, miss Milner; embrassez-moi et partons !

(Miss Milner se jette dans ses bras en pleurant, tandis que Frédéric les regarde en souriant et en essuyant une larme.)

SCÈNE XVIII.

Les Précédents, SANDFORT.

SANDFORT, entrant par le fond, et apercevant ce tableau.

Que vois-je! miss Milner dans ses bras! (Courant à Frédéric.) Tout est donc connu et arrangé ?

FRÉDÉRIC.

Eh ! sans doute.

SANDFORT.

Comment cela est-il arrivé ? comment avez-vous su qu'elle l'aimait ?

FRÉDÉRIC.

Hé! qui donc?

SANDFORT.

Son tuteur.

ELMVOOD et FRÉDÉRIC.

Qu'ai-je entendu ?

MISS MILNER, allant à Sandfort pour le faire taire.

Malheureux! ils l'ignoraient.

SANDFORT.

Dieu! qu'ai-je fait! non, non, elle ne l'aime pas; mettez que je n'ai rien dit; (à Frédéric) c'est vous seul qu'elle aime, ou du moins qu'elle épouse; il n'y a que cela de vrai.

FRÉDÉRIC.

Vous avez raison; telle est la vérité qu'on voulait me cacher, et que, grâce à vous, je connais enfin.

ELMVOOD.

Monsieur, vous pourriez supposer...

FRÉDÉRIC.

Oui, Milord, c'est vous que j'accuse de m'avoir méconnu, de m'avoir outragé. Avez-vous pu penser que, dans la lutte qui s'établit entre nous, je resterais continuellement chargé du poids de vos bienfaits? ou me jugez-vous incapable de m'acquitter jamais ? C'est là un affront dont, en véritable Anglais, je vous demanderais raison si je pouvais tourner contre vous l'épée de colonel que vous m'avez fait obtenir; mais à défaut de cette vengeance, j'en trouverai une à laquelle vous ne pourrez vous soustraire; vous avez épargné mes ours; vous m'avez raccommodé avec mon oncle; vous avez assuré ma fortune, mon avenir : voilà de grands bienfaits, de grands services sans doute; eh bien ! d'un seul mot je les égalerai, je les surpasserai encore. (Regardant miss Milner.) Je l'aime, je l'adore, elle est à moi, vous me l'avez donnée : eh bien ! (prenant la main de lord Elmvood et celle de miss Milner) épousez-la, et soyons quittes.

ELMVOOD.

Dieu ! qu'entends-je ?

MISS MILNER.

Quelle générosité !

FRÉDÉRIC.

Je savais bien que je prendrais ma revanche, et vous voyez, miss Milner, qu'un fat peut quelquefois avoir du bon; mon seul tort est d'avoir pu me croire aimé; cela m'était arrivé tant de fois, que l'habitude peut-être pouvait me servir d'excuse.

SANDFORT.

Monsieur, malgré cette dernière phrase-là, votre conduite est belle, et je l'approuve.

FRÉDÉRIC.

Vous êtes bien bon.

SANDFORT.

Et vous, miss Milner, me pardonnerez-vous d'avoir, malgré moi, trahi votre secret?

MISS MILNER.

Ah ! je ne vous en veux plus.

FRÉDÉRIC.

Ni moi, docteur; au contraire, cela doit me porter bonheur; et s'il y a une justice en ce monde, d'autres belles me doivent des consolations.

SANDFORT.

Voilà un vrai philosophe ! perdre une maîtresse et prendre aussi gaiement son parti !

FRÉDÉRIC, gaiement.

Oh ! j'y suis habitué.

SANDFORT.

Habitué !

FRÉDÉRIC.

Oui, depuis mon voyage en France.

CHOEUR.

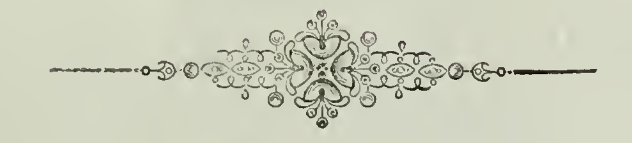
Air *du Maçon.*

O moment plein d'ivresse!
Pour nous quel heureux sort!
L'amour et la sagesse
Vont se trouver d'accord.

MISS MILNER.

Air du vaudeville *des Frères de lait* (musique de M. Heudier).

O vous, Messieurs, qui, sous votre tutelle,
Prenez toujours les auteurs, les acteurs...
Dans chaque pièce ancienne ou bien nouvelle,
Vous savez comme agissent les tuteurs :
On sait comment se montrent les tuteurs :
De leur pupille imprudente, indocile,
Ils ont toujours pardonné les erreurs...
Par mes défauts quand j'agis en pupille,
Par vos bontés agissez en tuteurs.





L'AMBASSADEUR,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase dramatique, le 10 juillet 1826.

En société avec M. Mélesville.

Personnages.

LE COMTE D'ARANZA, envoyé d'Espagne à Naples.
JULIETTE, sa fille.
FRÉDÉRIC DE CERNAY, jeune Français.
SAINT-JEAN, valet français attaché au comte d'Aranza.
ZANETTA, jeune Napolitaine.
UN DOMESTIQUE.
PLUSIEURS VALETS.

La scène se passe à Naples, dans l'hôtel du comte d'Aranza.

Le théâtre représente un salon richement meublé. Une table près de la cheminée, à droite de l'acteur. A droite et à gauche, des portes qui conduisent aux appartements du comte et de sa fille. Au fond, deux fenêtres et une porte donnant sur le jardin.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE COMTE, JULIETTE.

LE COMTE.

Eh bien! ma chère Juliette, tu ne parais pas très-enchantée de notre nouvelle habitation?

JULIETTE.

Non, mon père, et je vous avoue que je ne puis m'empêcher de regretter ce joli hôtel de la rue de Tolède, si élégant, si commode. C'était là un logement digne du comte d'Aranza, de l'envoyé d'Espagne.

LE COMTE.

Il était trop petit, et puis un quartier bruyant, un air épais et malsain.

JULIETTE.

Qu'est-ce que vous dites donc, mon père? le plus beau quartier de Naples, près de tous les spectacles et des magasins de modes, un air excellent.

LE COMTE, *souriant.*

Il ne peut valoir celui que l'on respire ici, dans un faubourg écarté, aux portes de la ville; ce beau jardin, le Vésuve en face de nous; c'est bien meilleur pour ta santé.

JULIETTE.

Est-ce aussi pour ma santé que vous n'allez plus dans le monde; que vous refusez toutes les invitations de bals et de concerts, et que vous me condamnez à une retraite absolue? moi qui voulais écrire mon voyage à Naples.

AIR de *l'Artiste.*

Comment puis-je connaître
Ce séjour séduisant,
Lorsque de ma fenêtre
Je le vois seulement?...

LE COMTE.

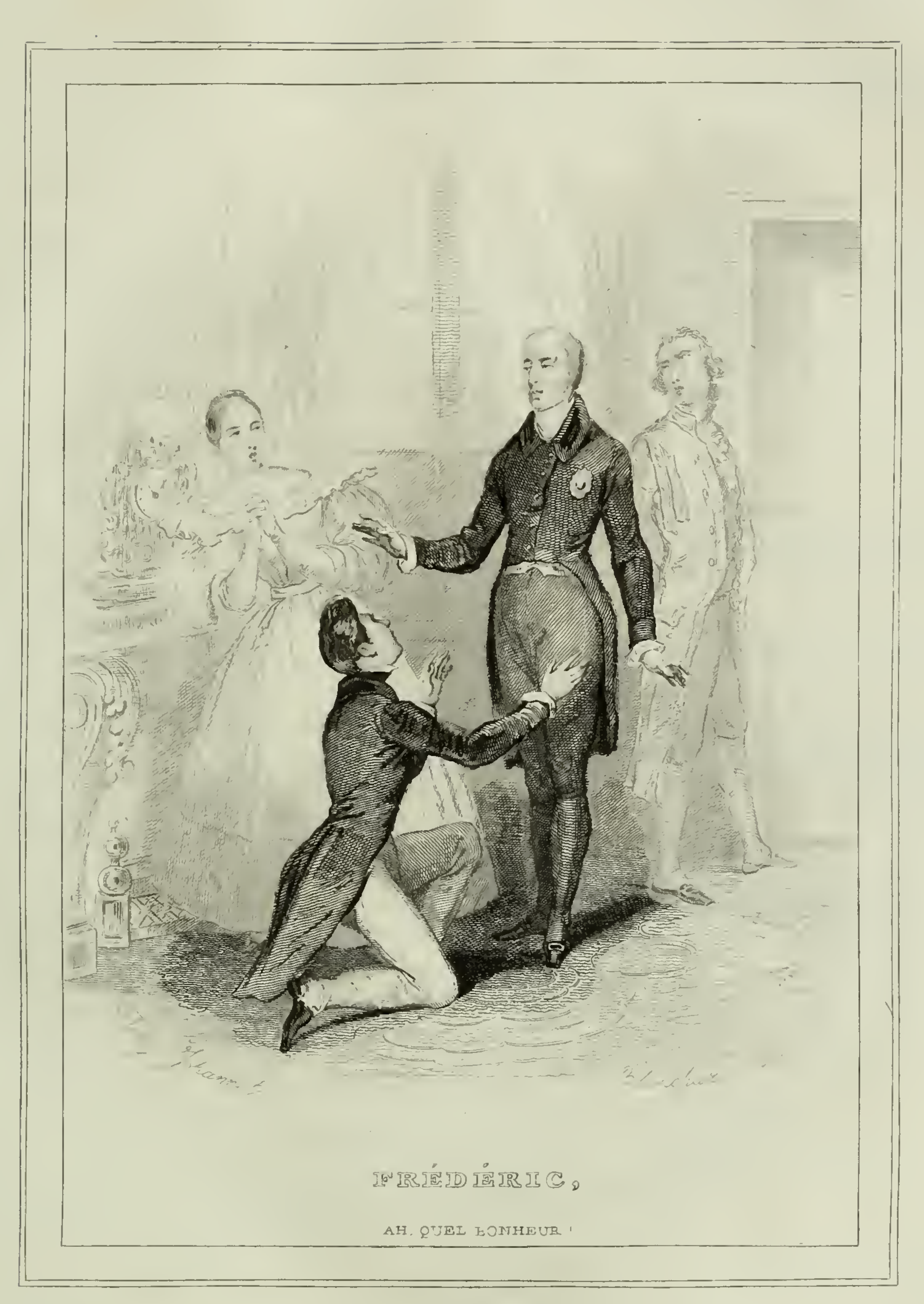
C'est conforme aux usages...
Que d'écrivains fameux,
Qui font tous leurs voyages
Sans sortir de chez eux!

JULIETTE.

Oui, oui; voilà comme vous êtes toujours. Vous plaisantez quand vous ne voulez pas répondre; je vous dirai, mon père, que c'est là de la diplomatie.

LE COMTE.

Tu veux que je te parle sérieusement. Eh bien! ma chère Juliette, lorsqu'une mission temporaire me força de partir pour Naples, je ne pus me résoudre à me séparer de ma fille unique, je te retirai du couvent; et, en arrivant ici, je cédai à un petit mouvement d'orgueil paternel bien excu-



FRÉDÉRIC,

AH. QUEL BONHEUR !

L'ambassadeur, Sc. XXII

sable ; je te menai partout ; j'étais heureux de tes triomphes, des éloges que l'on te prodiguait ; peu à peu le cercle des admirateurs s'est augmenté au point d'alarmer ma prudence. Nous avions vraiment à nous deux trop de succès ; j'ai remarqué que l'on nous suivait à la sortie des promenades, que l'on épiait nos démarches...

JULIETTE, un peu embarrassée

Quoi ! mon père, vous croyez !...

LE COMTE.

Oui, et c'était, je crois, pour toi seule ; car, quelque agréable que soit la vue d'un ambassadeur, ils ne sont pas assez rares pour produire sensation ; or, tu connais mes intentions à ton égard.

Air du vaudeville de *la Robe et les Bottes.*

Si jamais je choisis un gendre,
Je veux qu'il vive en Espagne... avec moi ;
D'après cela, tu dois comprendre
Qu'un étranger n'aura jamais ta foi.
A ma patrie est mon premier hommage,
Mon pays doit avant tout l'emporter ;
(Regardant sa fille.)
Et des trésors que je crois mon ouvrage,
Je veux au moins qu'il puisse profiter.

Voilà pourquoi je ne reçois chez moi que des compatriotes. Voilà pourquoi j'ai supprimé les spectacles et les promenades. Il y a dans ce moment à Naples beaucoup de Français fort aimables, fort séduisants, de jeunes militaires, de jeunes poëtes qui viennent sous le ciel napolitain chercher des inspirations. Tu aurais pu te préparer des chagrins, faire un choix.

JULIETTE, troublée.

Ah ! mon père !

LE COMTE.

Eh bien ! chère enfant, te voilà tout émue ! qu'as-tu donc ? Juliette, est-ce que mes précautions auraient été prises trop tard ?

JULIETTE, baissant les yeux.

J'en ai peur !

LE COMTE, effrayé.

Ah ! mon Dieu ! tu as distingué quelqu'un ?

JULIETTE, hésitant.

Je le crois ; un jeune homme qui nous suivait partout ; vous l'avez sans doute remarqué ?

LE COMTE.

Ma foi, non ; pour un père tous ces messieurs-là se ressemblent.

JULIETTE, vivement.

Oh ! celui-ci a une physionomie si douce, si modeste. Je suis tentée de croire que c'est un compatriote.

LE COMTE.

Un Espagnol ? impossible, il se serait fait présenter chez moi ; et quel est son nom ?

JULIETTE.

Je n'ai point osé le demander, quoique Saint-Jean le connaisse et en dise le plus grand bien.

LE COMTE.

Saint-Jean ! ce valet de chambre français, que j'ai pris en arrivant à Naples. Je me doutais que le coquin était mêlé dans tout cela.

JULIETTE.

Mon père...

LE COMTE.

Un drôle qui a mille fois abusé de mes bontés ; qui se donne effrontément pour tout savoir ; qui ne m'est utile à rien, et qui s'avise d'intriguer dans ma maison. Je suis charmé d'avoir enfin trouvé l'occasion de le mettre à la porte.

JULIETTE.

Je serais cause que ce pauvre garçon... Ah ! je vous en conjure...

LE COMTE.

Il suffit, mon enfant, calme-toi, et surtout prends courage ; ce n'est qu'une impression légère, n'est-il pas vrai ? tu n'y penses pas souvent ?

JULIETTE.

Oh ! non, mon père, de temps en temps ; le matin, le soir...

LE COMTE, à part.

Oui, toute la journée. (A Juliette.) Mais chut ! chut ! on vient, calme-toi, et n'en parlons plus.

SCÈNE II.

Les Précédents, ZANETTA, en petit costume de grisette napolitaine, un carton à la main.

ZANETTA, apercevant le comte et s'arrêtant toute décontenancée.

Ah ! mon Dieu ! je me serai trompée de porte. Je vous demande bien pardon, Monsieur.

LE COMTE.

Que voulez-vous, mon enfant ?

JULIETTE.

Ah ! c'est la petite Zanetta, ma lingère et ma marchande de modes !

ZANETTA.

Je croyais être dans l'appartement de mademoiselle. C'est la première fois que je me présente à votre nouvel hôtel, et...

JULIETTE.

C'est bien, c'est bien. Je vous avais fait demander quelques broderies, mais maintenant ce serait inutile, je n'en ai plus besoin.

LE COMTE.

Pourquoi donc, ma chère amie ? Je n'entends pas que mes projets de retraite te fassent négliger

ta parure ; la toilette, d'ailleurs, est, dit-on, une occupation, une consolation.

ZANETTA.

Monsieur a bien raison.

AIR : *Du partage de la richesse.*

Oui, la toilette a toujours fait merveille ;
A tous les maux c'est un remède sûr ;
La mariée, en voyant sa corbeille,
Souvent oublie, hélas ! son vieux futur.
J'ai même vu veuve gentille et belle,
Quelques instants suspendre ses hélas,
Pour demander à sa glace fidèle
Si l'habit noir nuisait à ses appas.

Et tout le monde vous dira ici qu'il n'y a point de désespoir qui tienne contre une pointe d'Angleterre, ou une toque à la française.

LE COMTE, à sa fille.

Ne fût-ce que pour me plaire, allons, mon enfant, j'exige que tu choisisses ce qu'il y a de plus beau, de plus élégant, n'importe le prix.

ZANETTA.

Dieu ! l'excellent père !

LE COMTE, à Zanetta.

Vous avez là sans doute quelques objets de goût ?

ZANETTA.

Oui, monsieur le comte, des pèlerines à la Neige, des plumes Robin des Bois, des échantillons de rubans à la Jocko, c'est déjà un peu vieux... (elle présente une boîte d'échantillons à Juliette, qui les examine avec son père) parce que le dernier envoi de Paris nous a manqué ; car toutes les modes nous viennent de là, c'est un joug qu'il faut subir ; vous conviendrez que c'est bien humiliant d'être obligé de copier servilement les bonnets de la rue Vivienne, les robes de mademoiselle *Victorine* ou les chapeaux d'*Herbault*, quand on se sent capable de créer soi-même ; mais ces dames ne veulent rien que ça ne soit de l'école française.

LE COMTE, souriant.

C'est affreux !

ZANETTA.

Et cependant l'école italienne a bien son mérite ! Aussi, si je pouvais jamais aller en France, m'établir à Paris... avec les dispositions que j'ai, je suis sûre que je formerais une maison distinguée ; je pourrais à mon tour me livrer à la composition ; mais les frais de voyage, quand on est orpheline et que l'on a éprouvé des malheurs. Ah !... (Elle s'essuie les yeux.) J'ai aussi une nouvelle forme de berret qui a fait sensation à la dernière représentation de madame Méric-Lalande, au théâtre *Saint-Charles*... Si mademoiselle veut l'essayer ?

LE COMTE.

Sans doute, sans doute, passe dans ton appartement, ma chère Juliette, achète tout ce qui te conviendra.

AIR de la valse *des Comédiens.*

Pour adoucir l'ordre dont tu murmures,
Choisis, ma chère, au gré de ton désir.

ZANETTA.

C'est juste, il faut de nouvelles parures,
Pour apaiser chaque nouveau soupir.
Combien ainsi la douleur a de charmes !
Ah ! croyez-moi, loin de vouloir guérir,
Sans vous gêner laissez couler vos larmes ;
Par le chagrin vous allez embellir.

ENSEMBLE.

Pour adoucir l'arrêt dont { je murmure, / tu murmure,
{ Je vais / Tu vas } choisir au gré { de mes / de tes } désirs.
{ Et je verrai / Et tu verras } si vraiment la parure
{ Peut de mon / Peut de ton } cœur apaiser les soupirs.

(Juliette entre dans son appartement, à droite de l'acteur ; Zanetta la suit après avoir salué le comte.)

SCÈNE III.

LE COMTE, seul.

Voilà justement ce que je craignais, une rencontre, un amour de roman ; mais je suis averti à temps, Dieu merci, et je réponds bien... ; voici fort à propos ce fripon de Saint-Jean ; commençons par me débarrasser de lui.

SCÈNE IV.

LE COMTE, SAINT-JEAN.

SAINT-JEAN, avec un paquet.

Monsieur le comte, ce sont les lettres et les dépêches arrivées de Madrid par l'estafette.

LE COMTE.

Bien.

SAINT-JEAN.

J'ai porté moi-même les invitations pour le dîner que doit donner monsieur le comte, chez le consul de France, l'envoyé de Portugal, l'ambassadeur de Prusse, parce que les affaires diplomatiques, c'est si délicat... Je ne m'en rapporte qu'à moi seul.

LE COMTE, ironiquement.

C'est beaucoup de zèle.

SAINT-JEAN.

De là, je suis passé à l'Opéra pour louer la loge de votre excellence, dont l'abonnement était expiré.

LE COMTE.

Qui te l'avait ordonné ?

SAINT-JEAN.

Personne ; cela allait sans dire ; un diplomate sans loge à l'Opéra, ça a l'air (à demi-voix et à part) d'un ambassadeur à la demi-solde.

LE COMTE.

Quand je dis que c'est lui qui commande ici.

SAINT-JEAN.

D'ailleurs, votre excellence sait bien que c'est utile aux progrès des beaux-arts.

AIR : *Ces postillons.*

Votre présence encourage, électrise
Les beaux-arts et les entrechats ;
Car l'amateur remarque avec surprise
Que l'Opéra danse mal, lorsqu'hélas!
Les ambassadeurs n'y sont pas.
Pour quel motif?... qu'un autre ici l'explique ;
Mais il est donc quelques rapports secrets
Entre le corps diplomatique
Et celui des ballets.

Du reste, monsieur le comte n'a pas d'autres ordres à me donner?

LE COMTE, de même.

Je n'en ai plus qu'un; quels sont vos gages chez moi?

SAINT-JEAN, à part.

Une augmentation, déjà? Peste, cela va très-bien ! (Haut.) Excellence, certainement ce n'est pas l'intérêt qui me guide; il est vrai que, remplissant auprès de monsieur le comte les fonctions de valet de chambre interprète, cela mérite...

LE COMTE.

Interprète... oui, je me rappelle que c'est en cette qualité que tu t'es présenté à mon arrivée à Naples, et tu ne sais pas deux mots d'espagnol, ni d'italien. C'est tout au plus si tu sais le français.

SAINT-JEAN.

C'est possible ; depuis deux ans que j'ai quitté Paris, la langue a peut-être changé, ça commençait déjà ; mais son excellence parle si bien français, cela revient au même, et nous nous entendons parfaitement.

LE COMTE, avec impatience.

Au fait... vos gages?

SAINT-JEAN, humblement.

Deux cents piastres, excellence.

LE COMTE.

Il y a deux mois que nous sommes ici ; dites à mon intendant de vous compter cinquante piastres; vous pouvez aller chercher fortune ailleurs.

SAINT-JEAN, stupéfait.

Comment, monsieur le comte! Cela signifie...

LE COMTE, sèchement.

Que je te chasse, et que je ne veux pas que dans une heure on te trouve chez moi. Ceci n'est pas de l'espagnol, je crois que tu m'entends?

SAINT-JEAN.

Est-il possible! on m'aura calomnié auprès de monsieur le comte; après les marques de dévouement, d'attachement...

LE COMTE.

Oui, un attachement à deux cents piastres par an ; il suffit, point d'explication; vous ne me convenez plus.

SAINT-JEAN.

Et pour quelle raison, Monseigneur? car encore faut-il donner des raisons aux gens que l'on destitue. C'est une indemnité.

LE COMTE.

Vous êtes trop ignorant pour un diplomate, et il faut à mon service des gens habiles.

SAINT-JEAN.

La modestie m'empêche de répondre ; et, plus tard, monsieur rendra peut-être plus de justice à mes talents; en attendant, excellence, mon premier devoir est de vous obéir ; je vais faire mon paquet, et voir si l'ambassadeur de Russie a besoin d'un interprète.

(Il sort.)

SCÈNE V.

LE COMTE, seul.

L'effronté ! il sait le russe comme l'espagnol! N'importe, m'en voilà débarrassé; les intelligences, que l'on s'était sans doute ménagées dans ma maison se trouvent rompues sans espoir, et ma fille est sauvée! (Il s'approche du bureau.) Voyons les dépêches de l'Escurial. (Il ouvre plusieurs lettres.) Note à communiquer, renseignements à demander; (il écrit en marge) renvoyé à mes secrétaires. (Il prend une lettre.) Quelle est cette écriture inconnue? (Il l'ouvre et regarde la signature.) Le marquis d'Aveiro, mon ancien protecteur, celui à qui je dus autrefois ma fortune à la cour. On l'attendait à Naples d'un jour à l'autre. Il aura donc changé d'idée : voyons vite (il lit) « Mon cher comte, pour la première fois que je vous écris...» (S'interrompant.) C'est vrai. (Lisant.) « Vous me trouverez bien indiscret de débuter par réclamer un service de » votre amitié. » (S'interrompant.) Il aurait besoin de moi; quel bonheur! quoique depuis vingt ans nous nous soyons perdus de vue, je serais si heureux... (Il lit.) « J'ai un fils unique qui faisait tout » mon espoir, et dont la conduite m'abreuve de » chagrins et de honte. Après avoir parcouru la » France et l'Italie, le chevalier s'est arrêté à » Naples. Je ne savais à quoi attribuer les retards » qu'il apportait toujours à son retour auprès de » moi. Je viens d'apprendre enfin qu'un amour » insurmontable et indigne de lui en était » la seule cause. » (S'interrompant.) Ah ! bon dieu ! (Il lit.) « Oui, mon ami, c'est pour une petite » fille sans naissance, sans éducation; enfin, je » rougis de le dire, pour ce que l'on appelle à » Paris une grisette, que l'héritier des d'Aveiro,

» le fils d'un grand d'Espagne, va peut-être re- » noncer pour toujours à sa famille et à son pays.» (S'interrompant.) Est-il possible! (Il lit.) « Les der- » nières nouvelles que je reçois m'annoncent qu'il » se cache à Naples sous le nom de Frédéric, et » qu'il loge au faubourg de la Chiaya, près du » vieux palais. Au nom de notre amitié, mon » cher comte, usez du pouvoir que votre mission » vous donne, pour chercher, pour découvrir » le chevalier; emparez-vous de lui; qu'il ne » quitte pas votre maison; j'approuve d'avance » tous les moyens que vous emploierez pour le » guérir de sa folie, et l'empêcher de faire un pa- » reil mariage! Si vous me rendez mon fils, ma » vie entière ne suffira pas pour reconnaître un » pareil bienfait! *Post-scriptum*. Pour vous » aider dans vos recherches, je joins ici le por- » trait du chevalier... Vingt-cinq ans, etc. » (Fermant la lettre.) Pauvre père! ah! sans doute, je ferai pour le chevalier ce que je ferais pour mon propre fils! mais une intrigue... un jeune homme!...

Air de *Turenne*.

Pour le découvrir, comment faire,
A Naples, où l'on en voit tant?
Un tel emploi ne convient guère
A mon âge ainsi qu'à mon rang.
D'ailleurs, et mon temps et mes peines
Sont consacrés au service du roi;
Et je serai forcé d'avoir, je croi,
Quelqu'un pour faire ici les miennes.

Parbleu! voilà une occasion où j'aurais eu be- soin d'un intrigant de profession; et je viens de renvoyer le seul que j'eusse à mon service; ce Saint-Jean, c'était l'homme qu'il nous fallait. Chut! le voici.

SCÈNE VI.

LE COMTE, SAINT-JEAN.

LE COMTE.

Ah! c'est encore toi!

SAINT-JEAN.

Oui, monsieur le comte... l'injustice ne me rendra jamais ingrat; j'ai voulu vous présenter mes devoirs avant de partir.

LE COMTE.

Tu as eu raison, car aussi bien je voulais te parler.

Air du vaudeville *du Colonel*.

Ta conduite aurait pu suffire
Pour te valoir, à coup sûr, ton congé;
Mais j'ai changé d'idée.

SAINT-JEAN.

Oui, c'est-à-dire
Que la circonstance a changé.

LE COMTE.

Peut-être aussi, du moins je le désire,
Ai-je eu des torts ce matin, avec toi.
Et l'équité...

SAINT-JEAN.

J'entends... cela veut dire
Que monsieur a besoin de moi...
Monseigneur a besoin de moi.

LE COMTE.

Précisément. (A part.) Au fait, je le chasserai toujours après. (Haut.) Je l'avoue, j'ai une affaire assez délicate qui demande de l'adresse, de l'ac- tivité, et pour laquelle ta récompense est toute prête.

SAINT-JEAN.

Parlez, monsieur le comte, que faut-il faire?

LE COMTE.

Me découvrir aujourd'hui même un jeune Es- pagnol qui se cache à Naples sous un nom sup- posé, et qui est amoureux fou d'une petite gri- sette.

SAINT-JEAN.

Un jeune Espagnol?

LE COMTE.

Le fils du marquis d'Aveiro.

SAINT-JEAN, jouant la surprise.

Le fils du marquis d'Aveiro! Ah! c'est lui qui est amoureux! Comme c'est désagréable pour sa famille! c'est peut-être un parent de monsieur le comte?

LE COMTE.

Il ne s'agit pas de cela: peux-tu me le trouver sur-le-champ?

SAINT-JEAN.

C'est difficile; les notions que vous me donnez sont bien vagues.

LE COMTE.

Comment! toi qui es lié avec tous les mauvais sujets?

SAINT-JEAN.

Pas de ce rang-là, Monseigneur; mais encore faut-il un point de départ; l'intrigue est comme l'algèbre, on ne peut aller que du connu à l'in- connu.

LE COMTE.

D'abord, il se cache sous le nom de Frédéric.

SAINT-JEAN.

Ah! c'est quelque chose.

LE COMTE.

Il loge à la Chiaya, près du vieux palais.

SAINT-JEAN.

Le numéro?

LE COMTE.

Ah! parbleu! si je le savais... c'est justement ce qu'il faut deviner.

SAINT-JEAN.

Nous avons un moyen d'opéra, d'un joli opéra français; je crois qu'il n'a pas encore été em- ployé dans ce pays-ci; je vais rassembler quel- ques matelots, quelques ouvriers; je les conduis

la Chiaya; nous crions au feu à tue-tête; tout e monde se met aux fenêtres; vous reconnaissez otre homme, et alors...

LE COMTE.

Eh! imbécile, je ne l'ai jamais vu...

SAINT-JEAN.

Ah! je conçois, vous pourriez vous tromper : utre chose, excellence; si nous faisions insérer ans les petites affiches de Naples, car il y en a artout des petites affiches, que le jeune Frédéric st invité à se présenter à l'ambassade d'Espagne our une affaire importante.

LE COMTE.

Il se doutera du piége et ne viendra pas.

SAINT-JEAN.

Parfaitement juste! Votre excellence a un tact ui saisit sur-le-champ le côté faible de mes pro-ets; il y en a bien un auquel j'avais d'abord pensé, ıais c'est si simple, si naturel...

LE COMTE.

Ce sera probablement le meilleur.

SAINT-JEAN.

Puisqu'il est amoureux, il doit écrire à sa elle, on doit lui répondre dix fois par jour au ıoins; vous savez que ce sont les amoureux qui ont la fortune de la petite poste. Alors je me di-is qu'il serait facile au premier bureau, ou par s facteurs, de savoir l'adresse exacte.

LE COMTE.

C'est cela, parbleu! le moyen est sûr.

SAINT-JEAN.

Moyen excellent.

LE COMTE.

Mais comment l'attirer chez moi? mon nom eul va l'épouvanter.

SAINT-JEAN.

Un Espagnol qui se cache sous un faux nom, ous pouvez le réclamer, obtenir l'ordre de le ire conduire au fort Saint-Elme ou au château e l'OEuf.

LE COMTE.

Fi donc! le fils d'un ami, un éclat... c'est juste-ıent ce que je veux éviter.

SAINT-JEAN.

Alors, monsieur le comte, un enlèvement su-it; avec quatre ou cinq *Lazzaroni* on enlève-ait tout Naples, sans que personne s'en aperçût; t si vous daignez me charger de l'expédition, je ous promets que dans dix minutes...

LE COMTE.

Non, non, je ne veux pas que tu t'en mêles, e vais donner mes ordres en conséquence : une oiture sans armes; des valets sans livrées. Allons, aint-Jean, c'est bien.

AIR : *Dieu tout-puissant, par qui le comestible.*

Je suis content de ton rare génie.

SAINT-JEAN.

J'avais raison de vous parler d'abord
De mes talents pour la diplomatie.

LE COMTE.

Dis pour l'intrigue, et nous serons d'accord.

SAINT-JEAN.

Quels préjugés! Dans cette ville ingrate,
Tout, je le vois, dépend du traitement...
Cent mille écus, et l'on est diplomate;
A cent louis, l'on n'est qu'un intrigant.

ENSEMBLE.

LE COMTE.

Je suis content de ton rare génie, etc.

SAINT-JEAN.

Il est content de mon rare génie, etc.

(Le comte sort.)

SCÈNE VII.

SAINT-JEAN, seul; il suit le comte des yeux.

Allez, allez, monsieur le comte; allez chercher notre jeune homme, et amenez-le ici, c'est tout ce que je vous demande. (Se frottant les mains.) Vous êtes bien fin! mais vous avez donné dans tous mes piéges avec une grâce parfaite? Il ne se doute pas que celui qu'il va installer chez lui avec tant de précautions, est un Français, juste l'amant de sa fille; et ce jeune Frédéric est loin de s'attendre à la manière dont je vais l'amener auprès de sa belle! Au fait, il m'a attendri, ce jeune homme; il ne m'a dit que deux mots, en courant, mais avec cet accent qui part du cœur : « Saint-Jean, » deux mille piastres pour toi, si tu parviens à » m'introduire chez l'ambassadeur. » Deux mille piastres!... il est clair que c'est un amour vérita-ble et honnête, la séduction n'a pas ce langage franc et décidé; deux mille piastres!... mais il n'était pas facile de les gagner. L'ambassadeur n'est pas homme à se laisser duper, comme un tuteur de comédie! Soupçonneux, défiant, il fal-lait un moyen neuf, hardi. Rien n'a effrayé mon audace, une seule lettre glissée parmi les dépê-ches de son excellence a tout fait, tout prévu. Il faut convenir aussi que cette lettre du marquis d'Aveiro est le chef-d'œuvre du genre; sans con-naître ni lui, ni son fils; sans savoir même s'il en a un; je me rappelle seulement avoir entendu parler de ses anciennes liaisons avec mon maître, et sur-le-champ ma lettre est composée.

« Rare et sublime effort d'une imaginative!.... »

dont j'ai bien fait cependant de ne pas prévenir notre jeune amoureux, parce que ce sont des gens scrupuleux, délicats, qui jettent les hauts cris à la moindre petite ruse; et qui, après l'évé-nement, ne demandent pas mieux que d'en faire leur profit; quand il sera ici je n'aurai que deux mots à lui dire, et il ira bien. Voyons un peu.

(Il regarde à la fenêtre.) Bon, la voiture est déjà partie ; monsieur le comte y met une activité... il se donne un mal pour me faire gagner mes deux mille piastres. Le voilà qui se promène sous le péristyle, d'un air inquiet, impatient; je suis sûr qu'il prépare déjà son discours au chevalier, sur le danger des passions. Ah ! mon Dieu ! à propos de passions, j'ai oublié l'essentiel... il faut que j'en trouve une à mon jeune homme, moi...

Air *du Ménage de garçon.*

Dans ces lieux, où je veux qu'il vienne,
Bientôt il sera détenu ;
Mais, pour que mon maître y retienne
Ce jeune amoureux prétendu,
Il faut lui trouver impromptu
Quelque amour tenant du prodige,
Quelque passion d'opéra,
Qui commence quand on l'exige,
Et finisse quand on voudra.

Voyons, il me faut une petite fille, jolie, adroite, ça ne doit pas être difficile à trouver. Qui vient là? c'est la modiste de mademoiselle. Eh mais ! elle est gentille, ma foi ! autant celle-là qu'une autre.

SCÈNE VIII.

SAINT-JEAN, ZANETTA, sortant de l'appartement de Juliette.

ZANETTA.

La, il faut encore refaire ce berret. Mon dieu ! que ces grandes dames qui ont du chagrin sont difficiles à habiller, rien ne leur va.

SAINT-JEAN, s'approchant.

Mademoiselle ?

ZANETTA.

Ah ! pardon, Monsieur, je ne vous voyais pas.

SAINT-JEAN.

Un mot, je vous en supplie, j'ai peu de temps, et je suis forcé d'aller droit au fait; dites-moi, avez-vous un amoureux ?

ZANETTA, étonnée.

Comment ! Monsieur ! qu'est-ce que c'est que ces questions-là ?

SAINT-JEAN.

Je conçois qu'avec une figure aussi piquante, ma demande doit vous paraître une impertinence; mais j'ai le plus grand intérêt à savoir...

ZANETTA, à part.

Est-ce qu'il voudrait se proposer ? un valet de chambre d'ambassade, un homme titré ; ce serait un parti très-sortable.

SAINT-JEAN.

Eh bien ?

ZANETTA.

Monsieur, on ne répond pas à des demandes aussi indiscrètes, et à moins que vous ne vous expliquiez plus clairement...

SAINT-JEAN.

C'est que, moi, j'en ai un à vous proposer.

ZANETTA.

Un amoureux ! quoi ! Monsieur ?

SAINT-JEAN.

Il ne s'agit que d'une ruse innocente, d'un amour sans conséquence, d'une passion à part ; ça ne vous obligera à aucun sacrifice contraire à vos sentiments particuliers, si vous en avez.

ZANETTA.

Ah ça ! qu'est-ce qu'il dit donc ?

SAINT-JEAN.

Qu'il y a cent piastres destinées à la jolie Zanetta, si elle veut, pour quelque temps seulement, aimer monsieur Frédéric.

ZANETTA.

Air de *Marianne.*

Ah ! grand Dieu ! quelle audace extrême !

SAINT-JEAN.

Vous ne me comprenez pas bien.
Il suffit d'avouer qu'on l'aime,
Cela ne vous engage à rien.

ZANETTA

Eh quoi ! vraiment,
C'est un semblant?

SAINT-JEAN.

Qui n'a rapport en rien au sentiment.

ZANETTA.

Ah ! c'est égal,
C'est toujours mal
De feindre, hélas !
Un amour qu'on n'a pas.
Dût-on me traiter de bégueule,
J'aimerais mieux, et pour raisons,
Éprouver quinze passions
Que d'en feindre une seule.

SAINT-JEAN.

Rien ne vous empêche de l'éprouver; ça n'en vaudrait que mieux... un jeune homme charmant, le fils du marquis d'Aveiro.

ZANETTA.

Un marquis !

SAINT-JEAN.

Eh ! oui, sans doute; je n'irais pas vous proposer une mésalliance ; tout ce qu'on vous demande, c'est de répéter à l'ambassadeur, à tout le monde : « J'aime Frédéric, j'aime Frédéric ! » mais d'un ton, la... vous savez bien... quand vous aimez, ou quand vous voulez qu'on le croie.

ZANETTA.

Mais encore faudrait-il connaître les gens, crainte seulement de se tromper.

SAINT-JEAN.

N'est-ce que cela ? je m'en charge... ainsi donc, c'est décidé.

Air *des Maris ont tort.*

A mes vœux vous daignez vous rendre,
J'en étais sûr ; car, en honneur,
Tous deux nous devions nous entendre.
Frédéric a donc votre cœur;

Mais ne redoutez nulle erreur :
Avec nous, sans vous compromettre,
Vous devez vous y retrouver ;
Car l'amour qu'il va vous promettre,
Je me charge de l'éprouver.

ZANETTA.

Du tout, du tout ; si vous vous avisez de me faire des questions, vous allez m'embrouiller. Dites-moi, avant tout, monsieur Saint-Jean, qu'est-ce qu'il faudra faire ?

SAINT-JEAN.

Vous laisser adorer.

ZANETTA.

Me laisser adorer ! bon, je sais ; ça n'est pas difficile ; mais, si on me parle, que répondre ?

SAINT-JEAN.

Je vous l'ai déjà dit ; *j'aime Frédéric*, et ne sortez pas de là.

ZANETTA.

Mais enfin, pourquoi cette ruse ?

SAINT-JEAN, écoutant.

Vous le saurez. J'entends une voiture, c'est lui. Vite, descendez par le petit escalier ; je vous rejoindrai bientôt, et j'achèverai de vous donner les instructions...

ZANETTA.

C'est bien pour vous rendre service, au moins, monsieur Saint-Jean ; car c'est terrible d'aimer comme ça quelqu'un, sans avoir eu le temps de s'y préparer !

(Saint-Jean la fait sortir par l'escalier dont la porte est sur le premier plan, à gauche de l'acteur.)

SCÈNE IX.

LE COMTE, SAINT-JEAN.

LE COMTE, entrant par le fond.

Saint-Jean !

SAINT-JEAN.

Eh bien ! monsieur le comte, notre petite expédition ?

LE COMTE.

Elle a réussi.

SAINT-JEAN.

Ah ! et le jeune Frédéric ?

LE COMTE.

Il est là, dans l'appartement voisin.

SAINT-JEAN.

A merveille. En l'interrogeant adroitement, il nous sera facile... (A part.) Car, avant tout, il faut le prévenir, (haut) et si monsieur le comte le veut, je vais le faire entrer.

LE COMTE.

Non, non, je n'ai plus besoin de toi ; (lui donnant une bourse) voilà trente piastres ; tu sais ce que je t'ai dit ce matin, tu peux t'en aller.

SAINT-JEAN, déconcerté.

Comment, excellence ! après le service que je viens de vous rendre.

LE COMTE.

Je te le paye, nous sommes quittes ; mais pour d'autres raisons, à moi connues, je ne veux pas que tu remettes le pied chez moi ; je t'ai même fait consigner à la porte, ainsi va-t'en. (Il va s'asseoir auprès de la table.)

SAINT-JEAN, à part.

Oh ! maledetto ! Impossible de prévenir ce jeune homme... il va tout gâter.

LE COMTE, élevant la voix.

Vous m'avez entendu, monsieur Saint-Jean.

SAINT-JEAN.

J'obéis, monsieur le comte, j'obéis. (A part.) Ma foi, qu'il s'en tire comme il pourra, jusqu'à ce que j'aie trouvé quelque moyen de le secourir. (Il sort du même côté que Zanetta.)

LE COMTE, seul.

Ah ! voici notre jeune homme ; (souriant) il doit être furieux.

SCÈNE X.

LE COMTE ; FRÉDÉRIC, suivi de deux valets.

FRÉDÉRIC, avec colère.

Morbleu ! m'enlever ainsi de chez moi, sans me dire un seul mot, sans daigner m'expliquer... (Le comte fait signe aux valets de se retirer. Frédéric se tournant du côté du comte.) Saurai-je enfin chez qui je suis ?

LE COMTE, se levant et allant à Frédéric.

Chez moi, Monsieur.

FRÉDÉRIC.

Dieu ! le comte d'Aranza ! le père de celle que j'aime !

LE COMTE.

Je vois que vous ne pouvez me pardonner la manière un peu brusque dont je vous ai forcé à me rendre visite.

FRÉDÉRIC.

Moi, Monsieur ! (A part.) C'est tout ce que je désirais ; je ne cherchais qu'un moyen de me présenter.

LE COMTE.

Je vous prouverai bientôt que j'avais le droit d'agir ainsi : en attendant, je vous prie de m'écouter. Vous serez traité ici avec tous les égards que vous méritez ; vous mangerez à ma table, vous serez servi par mes gens ; mais vous ne verrez personne et n'aurez d'autre société que la mienne et celle de ma fille.

FRÉDÉRIC, avec joie.

Quoi ! Monsieur.

LE COMTE.

Toutes vos réclamations sont inutiles; j'ai ordre de vous surveiller, et vous ne me quitterez pas; ainsi vous pouvez tout avouer, et reprendre votre véritable nom.

FRÉDÉRIC.

Mon nom! je ne prétends pas le cacher; je suis Frédéric de...

LE COMTE, l'interrompant.

Je vous ai dit, Monsieur, qu'il n'était plus temps de feindre, et j'exige maintenant que vous me disiez la vérité.

FRÉDÉRIC, à part.

Pour rester ici je dirai tout ce qu'il voudra. (Haut.) Mais je vous demanderai, Monsieur, ce qu'il faut vous avouer.

LE COMTE.

Que vous êtes le fils du marquis d'Aveiro, mon ancien ami.

FRÉDÉRIC.

Du marquis d'Aveiro!... quoi! Monsieur, vous exigez?...

LE COMTE.

Oui, Monsieur.

FRÉDÉRIC.

Je ne puis pas alors vous dire le contraire.

LE COMTE.

Le bel effort! croyez-vous que je l'ignorais? plus tard, jeune homme, nous parlerons de vous, de votre père, du chagrin que vous lui causez.

FRÉDÉRIC.

Moi, Monsieur!

LE COMTE.

En attendant, je ne vous demande qu'une chose : un noble Castillan n'a que sa parole; promettez-moi, sur l'honneur, de ne pas vous échapper de cette maison.

FRÉDÉRIC.

Oh! pour cela, je vous le jure.

LE COMTE.

C'est bien, j'espère que nous finirons par nous entendre.

FRÉDÉRIC, à part.

Ça ne fera pas mal.

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENTS; JULIETTE, sortant de son appartement.

TRIO de *Michel et Christine.*

LE COMTE, allant au-devant de Juliette.

Approche donc, ma chère amie,
Monsieur n'est pas un étranger;
L'Espagne est aussi sa patrie,
(A demi-voix.)
Et tu peux le voir sans danger.

JULIETTE, s'avançant et lui faisant la révérence.

O grands dieux! ô surprise extrême!

LE COMTE.

Quoi donc?

JULIETTE.

C'est lui.

FRÉDÉRIC, à part.

C'est elle-même.

JULIETTE.

Ce jeune homme qui nous suivait.

FRÉDÉRIC, à part.

Je crois qu'elle me reconnaît.

ENSEMBLE.

JULIETTE.

Quel trouble j'éprouve à sa vue!
Et combien mon âme est émue!
Oui, de surprise et de bonheur,
Ah! je sens là battre mon cœur!

FRÉDÉRIC.

Combien elle paraît émue!
Moment charmant! ô douce vue!
Ah! je sens là battre mon cœur
Et d'espérance et de bonheur!

LE COMTE.

Ah! quelle rencontre imprévue!
Moi qui vais l'offrir à sa vue!
Pour déjouer un séducteur,
Cachons mon trouble et ma fureur.

JULIETTE, à part.

Oui, vraiment, c'est cet inconnu
Dont parlait Saint-Jean.

LE COMTE, à part.

Quelle audace!
Ce fripon aurait-il voulu
Introduire un autre à la place
Du chevalier d'Aveiro?

JULIETTE.

Dieux!
Comme il fixe sur moi les yeux!

ENSEMBLE.

Ah! quel plaisir! chez lui mon père
Reçoit celui qui m'a su plaire.
Ah! je sens là battre mon cœur
Et de surprise et de bonheur.

FRÉDÉRIC.

Je n'entends rien à ce mystère;
Mais je vois celle qui m'est chère,
Et je sens là battre mon cœur
Et de plaisir et de bonheur.

LE COMTE.

On me trompe, la chose est claire;
Mais je connaîtrai ce mystère;
Pour déjouer un séducteur,
Cachons mon trouble et ma fureur.

LE COMTE.

Oui, je puis savoir si c'est réellement le fils du marquis d'Aveiro; car, par bonheur, cette lettre que j'ai reçue ce matin contient son signalement.

(Il la prend et regarde.)

FRÉDÉRIC, à part.

Le signalement!... je suis perdu.

LE COMTE, lisant bas et regardant Frédéric.

Non, non, parfaitement conforme; c'est bien lui.

FRÉDÉRIC.

Je suis sauvé; ma foi, je ne sais pas comment.

JULIETTE.

Eh mais! qu'avez-vous donc, mon père? Vous êtes tout ému.

LE COMTE.

Rien, rien, mon enfant; holà! quelqu'un. (Un domestique entre.) Conduisez monsieur à l'appartement qui lui est destiné. (A Frédéric.) Nous nous reverrons bientôt; jusque-là, je vous laisse à vos réflexions.

AIR du vaudeville de *la Somnambule*.

Mais songez-y, la fuite est impossible;
Car sur l'honneur vous êtes prisonnier.

FRÉDÉRIC.

Une prison est toujours bien terrible;
(Regardant Juliette.)
Mais en ces lieux, quand je pense au geôlier,
Je me soumets sans murmure et sans peines.
Loin de gémir de ma captivité,
Puissé-je, hélas! trop heureux de mes chaînes,
Ne retrouver jamais la liberté!

(Il sort.)

SCÈNE XII.

LE COMTE, JULIETTE.

JULIETTE.

Quoi! mon père, il va loger ici? avec nous? et c'est un Espagnol?

LE COMTE.

Oui, le fils du marquis d'Aveiro.

JULIETTE.

Du marquis d'Aveiro?

LE COMTE.

Mais il n'y faut plus penser; tu dois l'oublier.

JULIETTE.

Que voulez-vous dire?

LE COMTE.

Qu'il est indigne de toi, qu'il en aime une autre; en un mot, qu'il ne mérite ni ta tendresse, ni tes regrets.

JULIETTE.

Il en aime une autre!

LE COMTE.

Et si tu savais, ma Juliette, quelle est la rivale qu'il te préfère; une fille sans éducation, sans naissance, une petite ouvrière, sans doute.

JULIETTE.

Il serait possible! non, je ne puis le croire: on le calomnie, mon père.

LE COMTE.

On le calomnie, quand j'ai la preuve! (Lui donnant une lettre.) Tiens, regarde.

AIR d'*Une heure de mariage*.

Vois toi-même, par cet écrit,
Que c'est une autre qu'il adore.

JULIETTE.

Mon cœur et s'indigne et frémit;
Mais je ne puis le croire encore...
Oui, c'est moi dont il est épris.

LE COMTE.

Son père atteste le contraire.

JULIETTE.

N'importe, en pareil cas un fils
Doit en savoir plus que son père.
En pareil cas, je crois qu'un fils
Doit en savoir plus que son père.

LE COMTE.

Alors, s'il n'est pas possible de te convaincre...

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENTS; SAINT-JEAN, dans le fond.

SAINT-JEAN, à part.

Je n'ai pas d'autre moyen de rentrer ici et de venir à son secours: voyons s'il en est encore temps. (Haut.) Monsieur le comte...

LE COMTE, l'apercevant.

Comment, drôle, vous osez reparaître chez moi?

SAINT-JEAN.

Oui, monsieur le comte, malgré vos ordres, j'ai forcé la consigne, j'ai bravé votre colère pour vous rendre un service signalé, tant il est vrai qu'un attachement véritable survit même aux plus mauvais traitements.

LE COMTE.

Qui te ramène?

SAINT-JEAN.

Votre intérêt. (En confidence.) Je viens vous garantir d'un piége infernal; on vous trompe.

LE COMTE.

Moi?

SAINT-JEAN.

Je le sais mieux que personne, vous pouvez m'en croire; je vous jure, sur l'honneur, qu'on vous trompe; je ne peux pas mieux vous dire.

LE COMTE.

Et comment cela?

SAINT-JEAN.

C'est au sujet du fils du marquis d'Aveiro; il est retenu chez vous, il est enchanté d'y être, car celle qu'il aime est ici.

LE COMTE, à part.

O ciel! ma fille aurait-elle raison! (A Saint-Jean.) Tu la connais?

SAINT-JEAN.

Oui, Monsieur, mais il est inutile de vous la nommer; maintenant que j'ai satisfait au besoin de mon cœur en vous donnant un avis salutaire, je me retire, monsieur le comte.

LE COMTE, le retenant.

Non, non, reste donc. (A part.) On a beau faire, ces coquins-là nous sont indispensables. (Haut.) Achève, dis-nous quelle est celle qu'il aime ?

SAINT-JEAN.

Vous l'exigez ?

JULIETTE.

Eh ! oui, sans doute, parle vite.

SAINT-JEAN.

Eh bien ! Mademoiselle, qu'elle vous réponde elle-même, car la voici.

JULIETTE et LE COMTE.

Que dis-tu ? Zanetta ! ce n'est pas possible !

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENTS ; ZANETTA, entrant et plaçant un carton sur la table.

ZANETTA.

Mademoiselle, je vous rapporte votre berret ; maintenant, je crois qu'il ira à merveille.

LE COMTE.

Il ne s'agit pas de cela ; venez ici, Mademoiselle.

ZANETTA, d'un air interdit.

Monsieur le comte.

LE COMTE.

Ne tremblez pas, je ne veux que savoir la vérité de votre bouche.

ZANETTA, hésitant.

La vérité !

LE COMTE.

Vous connaissez, dit-on, un jeune homme nommé Frédéric ?

ZANETTA, affectant un grand trouble.

Frédéric ! O ciel ! quoi ! Monsieur, vous savez... Je suis perdue. (Bas à Saint-Jean.) Est-ce bien ?

SAINT-JEAN.

Sublime.

JULIETTE, à part.

Il est donc vrai ?

LE COMTE, à Zanetta.

Remettez-vous, je sais tout ; mais il importe que vous me fassiez vous-même un aveu franc et sans réserve.

ZANETTA.

Je n'ai rien à vous avouer, Monsieur, je n'ai rien à vous dire, sinon que j'aime Frédéric.

LE COMTE.

Mais enfin...

ZANETTA.

J'aime Frédéric.

LE COMTE.

Mais, Mademoiselle...

ZANETTA.

J'aime Frédéric, j'aime Frédéric, et je ne sors pas de là. (A Saint-Jean.) N'est-ce pas ?

SAINT-JEAN, bas.

Parfait.

LE COMTE.

Impossible de lui faire entendre raison. Et savez-vous du moins quel est ce Frédéric dont vous partagez la folle passion ? vous a-t-il instruite de son nom, de son rang ?

ZANETTA.

Je sais comme vous, Monsieur, que c'est le fils du marquis d'Aveiro.

LE COMTE,

Eh bien ! ma fille.

JULIETTE.

Il est donc vrai ! plus de doute. (A Zanetta.) Il suffit, Mademoiselle, vous ne travaillerez plus pour moi. Je vous prie de ne plus vous représenter ici.

ZANETTA.

Comment ! Mademoiselle. (Bas à Saint-Jean.) Ah çà ! si cet amour-là va me faire du tort ?

SAINT-JEAN.

Silence !

JULIETTE, à son père.

Et quant à mon mariage, mon père, je suis décidée maintenant ; j'épouserai qui vous voudrez, et le plus tôt sera le mieux ! (A part.) J'en mourrai, mais c'est égal !

(Elle rentre dans son appartement.)

SAINT-JEAN, à part.

Eh bien ! voilà un danger que je n'avais pas prévu. Il faut la détromper.

(Il veut la suivre.)

LE COMTE.

Où vas-tu donc ?

SAINT-JEAN.

Moi, Monsieur, nulle part ; j'allais prendre les ordres de mademoiselle.

LE COMTE.

Reste ici, et ne me quitte pas.

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENTS, excepté JULIETTE.

SAINT-JEAN, à part.

Diable ! ça se complique.

ZANETTA.

Certainement, mademoiselle est bien injuste. Si on perdait toutes ses pratiques parce que l'on a une inclination, il n'y a que les prudes qui feraient fortune.

LE COMTE, à part.

Décidément je n'ai que ce moyen de sauver le

fils de mon ami. (A Saint-Jean.) Des siéges, je suis sûr que le marquis ne me désavouera pas. (A Zanetta.) Asseyez-vous, Mademoiselle.

(Saint-Jean a placé un fauteuil pour Zanetta, et rapproché celui de l'ambassadeur.)

ZANETTA, hésitant.

Monsieur le comte...

LE COMTE.

Asseyez-vous et écoutez-moi (A Saint-Jean.) Et toi, reste-là.

SAINT-JEAN.

Que va-t-il faire ?

(Le comte s'assied. Zanetta, assise, est à sa gauche. Saint-Jean se tient debout derrière le fauteuil du comte, de manière qu'il peut faire des signes à Zanetta, sans que le comte s'en aperçoive.)

LE COMTE.

C'est une négociation toute nouvelle pour moi, et je ne sais pas trop comment m'y prendre; ma foi, allons au fait, et sans préambule. (A Zanetta.) Mademoiselle, vous aimez Frédéric ?

ZANETTA, voulant se lever.

Oh ! oui, Monsieur, j'aime...

LE COMTE, la faisant rasseoir.

Je le sais, vous me l'avez déjà dit; mais il a aussi une famille qui l'aime, qui le chérit; une famille puissante qui est décidée à employer contre vous des moyens de rigueur.

ZANETTA.

Des rigueurs ! qu'est-ce que c'est que ça ?

(Saint-Jean lui fait signe de se tranquilliser.)

LE COMTE.

Je vois que vous n'êtes point pour les rigueurs, ni moi non plus; je les désavoue; et comme vous me parliez ce matin du désir que vous aviez de vous établir en France, je me disais : si mademoiselle Zanetta, dont j'honore et dont j'estime le talent, veut transplanter à Paris les modes et les grâces napolitaines, je me fais fort de subvenir aux frais de voyage et d'établissement.

ZANETTA.

Quoi ! Monsieur, vous auriez la bonté...

LE COMTE.

Je pensais que mille piastres pourraient peut-être suffire...

ZANETTA.

Mille piastres ! (Saint-Jean lui fait signe de refuser.) mille piastres pour quitter ces lieux, pour quitter Frédéric !

LE COMTE.

Deux mille.

ZANETTA.

Comment ! Monsieur, vous pouvez supposer qu'une passion comme celle-là, aussi pure, aussi délicate... non certainement, non, jamais...

LE COMTE.

Trois mille.

ZANETTA veut se lever, et Saint-Jean lui fait toujours signe de refuser.

Trois mille ! ah ! j'ai besoin de me répéter que j'aime Frédéric. Laissez-moi, Monsieur, laissez-moi, craignez de m'outrager, craignez d'insister...

LE COMTE.

Quatre mille.

ZANETTA.

Quatre mille ! (Même signe de Saint-Jean.) (A part, en se levant.) Ma foi, M. Saint-Jean dira tout ce qu'il voudra. (Haut.) Certainement, monsieur le comte, j'aime Frédéric, et je l'aimerai toujours; d'abord ce pauvre Frédéric !... mais l'intérêt d'une famille, le devoir, quatre mille piastres, et puis, ce qu'il y a de plus précieux pour une demoiselle, c'est la perspective d'un établissement, car enfin Frédéric ne pouvait pas m'épouser.

LE COMTE.

Non, sans se brouiller avec sa famille; et vous ne voudriez pas faire son malheur.

ZANETTA.

Dieu ! que me dites-vous là ! Le malheur de Frédéric ! plutôt me sacrifier !

LE COMTE.

AIR de *Céline*.

Ainsi, quelle est votre réponse?

SAINT-JEAN.

Ah ! je tremble de la prévoir!

ZANETTA.

Il le faut, à lui je renonce;
J'immole l'amour au devoir.

LE COMTE.

Quand c'est le devoir qu'on écoute,
Il finit toujours, mon enfant,
Par rapporter plus qu'il ne coûte.

ZANETTA.

Ah ! je le vois en ce moment.

LE COMTE.

Il rapporte plus qu'il ne coûte.

ZANETTA.

Ah ! je le vois en ce moment.

SAINT-JEAN, frappant du pied.

(A part.) La petite sotte ! qui s'avise de penser à sa fortune.

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENTS, FRÉDÉRIC.

FRÉDÉRIC.

Monsieur le comte, je venais... Ah ! pardon vous êtes occupé.

LE COMTE.

Vous n'êtes pas de trop, approchez, jeun homme. (Le prenant par la main et le menant devant Zanetta.) Il est temps de parler franchement.

QUATUOR.

FRAGMENT du final de LA DAME BLANCHE : *Je n'y puis rien comprendre.*

LE COMTE, à Frédéric.
Voyez mademoiselle !

FRÉDÉRIC, regardant Zanetta.
Elle est gentille et belle;
Mais dites-moi, quelle est-elle?
Car je ne la connais pas.

ENSEMBLE.

ZANETTA.
Quel est donc ce jeune homme?
Dites-moi comme il se nomme,
Car je ne le connais pas.

LE COMTE.
Quel est donc ce mystère?
Celle qui sut lui plaire
Lui semble une étrangère;
Il ne la reconnaît pas.

SAINT-JEAN.
Cette reconnaissance
Finira mal, je pense :
Comment sortir d'embarras?

LE COMTE, à Frédéric.
Eh quoi! l'aspect de cette belle
N'a pas sur vous des droits?

FRÉDÉRIC.
Je vois ici mademoiselle
Pour la première fois.

LE COMTE.
Et toi, Saint-Jean, qui nous écoute,
Que penses-tu de tout ceci?

SAINT-JEAN.
Qu'il a bien ses raisons, sans doute,
Pour vouloir en agir ainsi.

LE COMTE, à Frédéric.
Vous vous croyez forcé, peut-être,
De méconnaître ses attraits;
Mais cet amour que ses yeux ont fait naître?

FRÉDÉRIC.
Moi! non, jamais... je ne l'aimai jamais.

ENSEMBLE.

ZANETTA.
Quel est donc ce jeune homme?
Dites-moi comme il se nomme;
Car je ne le connais pas.

FRÉDÉRIC.
Quelle est donc cette belle?
Dites-moi, quelle est-elle?
Car je ne la connais pas.

LE COMTE.
Oui, le trait est original.

SAINT-JEAN.
Pour nous cela finira mal.

LE COMTE.
Vous êtes donc bien sûr de ne pas aimer mademoiselle?

FRÉDÉRIC.
Faut-il, Monsieur, vous faire de nouveaux serments?

LE COMTE.
Non, Monsieur; mais j'en voudrais une preuve.

FRÉDÉRIC.
Et laquelle?

LE COMTE.
Me promettez-vous?...

ZANETTA.
Mais, Monsieur...

LE COMTE.
Taisez-vous! (A Frédéric.) Me promettez-vo de renoncer à mademoiselle?

FRÉDÉRIC.
Sans hésiter.

SAINT-JEAN, à part.
Le maladroit!...

LE COMTE.
Vous consentiriez à la quitter?

FRÉDÉRIC.
Eh! mais, sans doute.

LE COMTE.
C'est tout ce que je demande, je suis content de vous.

FRÉDÉRIC.
Vous me rendez votre amitié?

LE COMTE.
Oui, jeune homme, mon amitié, mon estime; dans une demi-heure vous ne serez plus ici.

FRÉDÉRIC.
Comment! Monsieur, qu'est-ce que cela veut dire?

LE COMTE.
Que maintenant vous êtes digne d'embrasser votre père; qu'il vous attend avec impatience; la chaise de poste, les chevaux, l'argent nécessaire pour votre départ, tout sera prêt dans la minute.

FRÉDÉRIC.
O ciel!

LE COMTE, à Zanetta.
Quant à vous, Mademoiselle, restez ici; il faudra bien m'expliquer ce mystère; (regardant Saint-Jean) et si l'on m'a trompé...

SAINT-JEAN.
Oui, Monsieur, c'est ce que je vais tâcher de savoir; car je suis comme vous : je m'y perds.

LE COMTE.
Eh bien! par exemple... allons, allons, n'importe, il partira, c'est tout ce que je désire. Attendez-moi là, je reviens dans l'instant.

(Il sort par le fond.)

SCÈNE XVII.

FRÉDÉRIC, SAINT-JEAN, ZANETTA.

FRÉDÉRIC.
Me renvoyer dans une demi-heure, et pour quelle raison? pour quel motif?

ZANETTA.

Oui, sans doute; maintenant qu'on peut parler, qu'est-ce que ça signifie?

SAINT-JEAN.

Que nous sommes perdus, ruinés, et par votre faute à tous deux.

FRÉDÉRIC et ZANETTA.

Par la mienne?...

SAINT-JEAN.

Depuis une heure je vous fais des signes, et vous ne comprenez rien; j'avais tout prévu, tout arrangé; l'ambassadeur voulait garder chez lui le fils du marquis d'Aveiro pour le guérir d'une inclination roturière; le fils du marquis de... c'était vous; l'inclination, c'était mademoiselle.

ZANETTA.

Comment! c'est *j'aime Frédéric?* il fallait donc le dire.

SAINT-JEAN.

Et vous avez la maladresse de ne pas vous reconnaître.

ZANETTA.

Quand on ne s'est jamais vu.

FRÉDÉRIC.

Et surtout quand on n'est pas prévenu.

SAINT-JEAN.

Impossible depuis ce matin de vous voir et de vous parler... Que faire maintenant?

ZANETTA.

Tout avouer à son excellence.

SAINT-JEAN.

Non pas, c'est moi qui payerais tous les frais.

FRÉDÉRIC.

Écrire à ce marquis d'Aveiro dont tu m'as donné le nom; c'est l'ami de l'ambassadeur, mais c'est aussi celui de ma famille; et j'ai vu de lui une lettre, où il promettait de parler en ma faveur.

SAINT-JEAN.

Il est à Madrid, et ne vous servira pas de si loin; en attendant, vous perdez votre maîtresse, moi mes deux mille piastres.

ZANETTA.

Et moi, mes quatre mille.

SAINT-JEAN.

Il n'y a donc qu'un moyen qui peut tout réparer; monsieur le comte va revenir: tenez-vous à demeurer chez lui, à rester près de sa fille?

FRÉDÉRIC.

Tu me le demandes?

SAINT-JEAN, montrant Zanetta.

Eh bien! alors, redevenez amoureux de mademoiselle.

FRÉDÉRIC.

Et Juliette, que dira-t-elle?

SAINT-JEAN.

Quand vous serez de la maison, ne trouverez-vous pas vingt occasions de lui parler, de lui avouer la vérité?

FRÉDÉRIC.

Il a raison. Eh bien! soit, si mademoiselle veut me le permettre, je l'aime, je l'adore, j'en suis fou. Ah! son nom?

SAINT-JEAN.

Zanetta... (A Zanetta.) Vous, ma petite, vous connaissez nos conventions, notre premier plan.

Air *du Piége.*

Vous dévouant pour le salut public,
Que de nouveau l'un pour l'autre soupire.

ZANETTA.

Je le veux bien. Je r'aime Frédéric;
Mais permettez-moi de le dire:
A chaque instant changer ainsi soudain,
J'en conçois de l'inquiétude.
Ce n'est qu'un jeu, je le sais; mais enfin,
Ça peut en donner l'habitude;
On peut en prendre l'habitude.

SAINT-JEAN.

Et les principes qui sont là, et dont vous ne parlez pas. On vient, allons, allons, du feu, du désordre, du pathétique, c'est le père. (A Frédéric, montrant Zanetta.) Tombez à ses pieds... (Tirant son mouchoir.) Dieu! quel tableau!

(Frédéric se jette aux pieds de Zanetta.)

SCÈNE XVIII.

LES PRÉCÉDENTS, LE COMTE.

LE COMTE, voyant Frédéric aux pieds de Zanetta.

Que vois-je?

SAINT-JEAN.

O spectacle touchant! triomphe de l'amour et de la sensibilité! je ne puis retenir mes larmes. Ah! c'est vous, monsieur le comte! (Frédéric se relève.) Venez être témoin d'une réconciliation qui aurait attendri un barbare.

LE COMTE.

Une réconciliation... Eux qui ne se connaissent pas...

SAINT-JEAN.

Vous l'aviez bien deviné, c'était une ruse, ou plutôt c'était une querelle d'amoureux; car c'est au moment de la séparation que l'explosion a éclaté; deux volcans, monsieur le comte! J'ai voulu les arrêter, impossible; ils se sont précipités dans les bras l'un de l'autre, en criant qu'ils ne voulaient plus se quitter, non jamais! plutôt mourir; enfin le délire de la passion...

LE COMTE.

Quoi! Monsieur, au moment où j'avais tout préparé pour votre départ?

FRÉDÉRIC.

Maintenant, Monsieur, il est impossible ! je reste.

LE COMTE.

Et vous, Mademoiselle, qui étiez déjà décidée à vous sacrifier?

ZANETTA.

J'avais trop présumé de mes forces, et je ne puis que vous répéter ici ce que je vous ai notifié ce matin : j'aime Frédéric, Monsieur.

LE COMTE.

C'est connu. (A part.) Allons, il y a là-dessous quelque chose d'inexplicable ; mais on se moque de moi, c'est clair, nous allons voir. (Haut.) Je n'ai rien à dire, j'ai voulu vous rendre à la raison, j'ai rempli mon devoir ; mais, puisque rien ne peut vaincre cette grande passion, je me rends.

TOUS.

Quoi ! Monsieur.

LE COMTE.

Votre père, le marquis d'Aveiro, n'est point un barbare, un tyran. « Si après avoir tout tenté, » m'a-t-il dit, vous pensez que cette jeune fille » soit nécessaire au bonheur de mon fils, je vous » permets de les unir. »

FRÉDÉRIC, quittant la main de Zanetta.

Comment ?

SAINT-JEAN, étourdi.

Oh ! *Diavolo !*

ZANETTA, à part.

Dieu ! épouser un marquis !

LE COMTE, les observant.

Votre constance méritait bien un pareil prix, et c'est dans la chapelle de l'ambassade, en ma présence, que vous allez être mariés.

FRÉDÉRIC.

Un moment.

SAINT-JEAN, bas.

Tenez ferme.

ZANETTA.

AIR *du Fleuve de la vie.*

Qui? moi, je deviendrais marquise!

LE COMTE.

Eh quoi! vous semblez refuser!

SAINT-JEAN, bas.

Déguisez moins votre surprise.

FRÉDÉRIC.

Veux-tu que j'aille l'épouser?

SAINT-JEAN, de même.

Afin d'éclaircir ce mystère,
C'est une ruse, je le voi.
Je le laisserais dire.

ZANETTA.

Et moi
Je le laisserais faire.

LE COMTE.

Eh mais! quelle froideur! vous ne me remerciez pas? vous ne tombez pas dans mes bras?

FRÉDÉRIC.

Monsieur, certainement je suis touché, mais mon père?...

LE COMTE.

Je vous ai dit qu'il m'avait envoyé son consentement.

SAINT-JEAN, vivement.

Permettez, ce n'est pas dans la lettre.

LE COMTE.

Hein! Comment le sais-tu?

SAINT-JEAN, embarrassé.

Je le sais, je... c'est-à-dire je présume, parce qu'un homme comme le marquis d'Aveiro ne peut consentir à une mésalliance.

LE COMTE.

Saint-Jean...

SAINT-JEAN.

Monsieur.

LE COMTE.

Je te ferai mourir sous le bâton.

SAINT-JEAN.

Plaît-il, Monsieur? et pourquoi?

LE COMTE.

Je n'en sais rien ; mais ce jeune homme, cet amour, ton trouble ; tu me trompes.

SAINT-JEAN.

Moi ! monsieur le comte peut-il penser que je sacrifie ses intérêts à ceux d'un inconnu?

LE COMTE.

Un inconnu! Monsieur le valet de chambre interprète, expliquez-moi comment il se fait que ce chevalier d'Aveiro soit précisément l'inconnu dont vous avez parlé à ma fille ; expliquez-moi comment ces jeunes gens s'aiment et ne se connaissent pas, se raccommodent et ne veulent pas se marier.

SAINT-JEAN.

Monsieur, on ne peut pas expliquer les bizarreries du cœur humain ; mais la vérité est que je ne suis pour rien dans tout ceci, et, si vous en doutez...

SCÈNE XIX.

LES PRÉCÉDENTS, UN VALET.

LE COMTE, lisant une carte que le valet lui remet.

Comment! il est ici?

LE VALET.

Il attend monsieur le comte dans son cabinet.

LE COMTE, avec joie.

Quel bonheur ! Oh ! pour le coup, je vais enfin savoir la vérité. (Au valet.) Que personne ne puisse

sortir de l'hôtel, (aux autres) et malheur à qui s'est joué de moi! restez tous.

(Il sort avec le valet.)

SCÈNE XX.

FRÉDÉRIC, ZANETTA, SAINT-JEAN.

FRÉDÉRIC, croisant les bras.

Eh bien! Saint-Jean?

SAINT-JEAN.

Je n'y suis plus du tout.

ZANETTA.

Qu'est-ce que cela veut dire?

FRÉDÉRIC.

Ce nouveau personnage.

SAINT-JEAN.

Qui doit tout découvrir.

ZANETTA.

Je commence à avoir peur.

FRÉDÉRIC.

Voilà pourtant le résultat de tes ruses, de tes finesses et du personnage ridicule que tu m'as fait jouer; mais, songes-y bien, j'ai pu m'abaisser à cette feinte pour obtenir Juliette; mais si je la perds, c'est à toi que je m'en prends, et je t'assomme.

SAINT-JEAN.

C'est cela; l'ambassadeur d'un côté, vous de l'autre, et pas de petite porte pour se sauver.

ZANETTA.

Ah çà! dites-moi au moins si j'aime toujours Frédéric.

SAINT-JEAN.

Il est bien question de cela! Que devenir? quel parti prendre? l'ambassadeur est sur la trace; l'intrigue va s'éclaircir; nous n'avons plus qu'une ressource, Monsieur, c'est de la compliquer tellement que monsieur le comte, ni nous-mêmes ne puissions plus nous y reconnaître. Comme ces gens qui, au moment d'une liquidation, embrouillent toujours les affaires; c'est le seul moyen de faire les siennes. Qui vient-là? est-ce l'ennemi? non, c'est mademoiselle Juliette.

FRÉDÉRIC.

Ah! je pourrai du moins la détromper.

SCÈNE XXI.

LES PRÉCÉDENTS; JULIETTE.

JULIETTE, apercevant Zanetta.

Comment, Mademoiselle, encore ici? je vous trouve bien hardie.

FRÉDÉRIC.

Un mot seulement, car les instants sont précieux; votre père était dans l'erreur, je vois aujourd'hui mademoiselle pour la première fois.

JULIETTE.

Il serait possible!

FRÉDÉRIC.

C'est vous seule que j'aime et que j'aimerai toujours.

JULIETTE.

Ah! je le disais bien; c'est cette lettre de votre père qui avait tout embrouillé; il se trompait aussi, n'est-ce pas, Monsieur! mais grâce au ciel, tout va s'éclaircir; car il arrive, il vient d'entrer dans le salon.

FRÉDÉRIC.

Eh! qui donc?

JULIETTE.

Votre père, le marquis d'Aveiro.

SAINT-JEAN.

Ah! grands dieux!

JULIETTE.

J'ai bien retenu son nom, lui et mon père se sont enfermés pour parler de nous, de notre mariage, et voilà, j'espère, de bonnes nouvelles.

FRÉDÉRIC, à part.

Oui, joliment! Le marquis d'Aveiro... il ne nous manquait plus que cela.

SAINT-JEAN.

Voilà ce que je demandais, surcroît d'embarras.

JULIETTE.

Ne craignez rien, il vous pardonnera tout; il a l'air d'un si honnête homme.

FRÉDÉRIC, perdant la tête.

Oui, vous croyez... Quelle figure a-t-il?

JULIETTE.

Comment, Monsieur?

ZANETTA.

Allons, il ne connaît pas son père à présent; il ne connaît personne, ce jeune homme.

FRÉDÉRIC, apercevant le comte.

Dieu, monsieur le comte!

ZANETTA et SAINT-JEAN, en même temps.

Monsieur le comte!

SAINT-JEAN.

De l'audace, et tenons-nous bien.

SCÈNE XXII.

LES PRÉCÉDENTS; LE COMTE.

JULIETTE, à son père, qui s'avance lentement en les regardant tous.

Eh bien! mon père, le marquis d'Aveiro?

LE COMTE.

Je le quitte à l'instant.

JULIETTE.

Vous venez sans doute chercher son fils pour le conduire dans ses bras.

LE COMTE.

Je le voudrais, mais il n'y a qu'une petite difficulté, c'est que le marquis d'Aveiro n'a jamais eu de fils.

JULIETTE, regardant Frédéric.

Comment?

SAINT-JEAN, à part.

De mieux en mieux.

FRÉDÉRIC, à part.

Quel supplice!

ZANETTA.

Ah çà! il paraît que le père n'aime donc pas Frédéric.

LE COMTE, à Frédéric.

C'est vous dire assez, Monsieur, que, si j'ignore encore qui vous êtes, et les moyens que vous avez employés pour me tromper, je me doute du moins du motif qui vous a conduit chez moi; et pour que vous perdiez tout espoir, pour que vous renonciez à jamais à la main de Juliette, je vous apprendrai que, cédant aux sollicitations du marquis d'Aveiro, je marie ma fille au fils d'un de ses amis.

JULIETTE et FRÉDÉRIC.

O ciel!

LE COMTE.

Oui, Monsieur, si mon gendre a le tort à mes yeux de ne pas être Espagnol, c'est du moins un homme estimable, un Français plein d'honneur et de franchise, qui vient d'être nommé secrétaire d'ambassade à Madrid; et ce gendre, dont le nom seul va déjouer tous vos projets, c'est le fils du baron de Cernay.

FRÉDÉRIC, se jetant à ses genoux.

Ah! quel bonheur!

LE COMTE, JULIETTE et ZANETTA.

Eh bien! qu'est-ce qu'il a donc?

FRÉDÉRIC.

C'est moi-même, vous le voyez à vos pieds; apprenez...

LE COMTE.

A d'autres, Monsieur, on ne me trompe plus ainsi.

FRÉDÉRIC.

Non, cette fois je vous jure que c'est la vérité; je suis Frédéric de Cernay.

SAINT-JEAN.

Je l'affirme.

FRÉDÉRIC.

Et le marquis d'Aveiro va vous l'attester.

LE COMTE.

Pardon, Monsieur; mais je ne reconnais pas en vous cette loyauté et cette franchise dont il me parlait.

FRÉDÉRIC.

Moi, Monsieur, je ne vous ai jamais trompé.

LE COMTE.

Comment! Monsieur, quand vous vous introduisez dans ma maison...

FRÉDÉRIC.

Non; c'est vous-même qui m'avez fait arrêter et conduire chez vous.

LE COMTE.

C'est vrai; mais prendre un faux nom.

FRÉDÉRIC.

Je vous ai dit le mien; c'est vous qui avez exigé que j'en prisse un autre.

LE COMTE.

C'est vrai; mais feindre d'aimer une petite grisette.

FRÉDÉRIC.

Je n'y ai jamais pensé; vous avez été témoin que je n'ai pas reconnu mademoiselle.

LE COMTE, souriant.

C'est encore vrai, je suis forcé d'en convenir; (vivement) mais ce maudit mystère, je ne pourrai pas venir à bout... (A Frédéric et à Juliette.) Eh bien! je vous pardonne, je vous marie, à une seule condition, c'est que vous m'expliquerez tout; cette lettre que j'ai reçue, cet amour prétendu, pour quel motif? dans quel but?

FRÉDÉRIC.

J'en suis désolé, mais je n'en sais encore rien.

JULIETTE.

Ni moi.

ZANETTA.

Ni moi.

LE COMTE.

Ah! c'est trop fort! je donnerais cent piastres à celui qui me dirait qui m'a écrit cette lettre.

SAINT-JEAN, tendant la main.

Je les prends.

LE COMTE.

Comment?

SAINT-JEAN.

C'est moi, Monsieur.

LE COMTE.

Toi, coquin?

SAINT-JEAN.

Oui, Monsieur; par humanité, par bonté d'âme, je voulais servir l'amour de ce jeune homme et vous contraindre à le retenir chez vous.

LE COMTE.

Je comprends. Ah! morbleu! mais je n'ai que ma parole, tu auras tes cent piastres. Si je ne craignais d'ébruiter l'aventure, j'y joindrais autre chose.

SAINT-JEAN.

Tout ce que je demande à monsieur le comte, c'est un certificat de talents diplomatiques.

LE COMTE.

En quoi l'as-tu mérité ?

SAINT-JEAN.

Pour avoir tenu en échec pendant deux heures un diplomate aussi distingué que monsieur le comte; avec cela je suis sûr d'être placé tout de suite.

LE COMTE.

Comment! drôle.

ZANETTA.

Ah çà! et moi, mon établissement, mon voyage à Paris ?

SAINT-JEAN.

Je vous y conduirai, aimable Napolitaine, si vous voulez accepter ma main; je vous ai promis un amoureux, (présentant sa main) eh bien! je vous offre un mari.

ZANETTA.

Ce n'est pas tout à fait la même chose; mais c'est égal, je me risque et je pars pour Paris.

CHOEUR FINAL.

Air nouveau de M. Heudier.

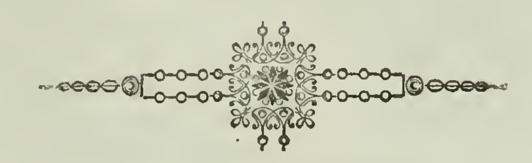
Allons nous mettre en voyage;
L'amour embellit notre sort;
Et sans éprouver de naufrage,
Puissions-nous arriver au port!

ZANETTA, au public.

Je quitte Naples pour la France;
Ce voyage offre des dangers;
Mais on dit qu'avec indulgence
On y traite les étrangers.
Suivant cette heureuse méthode,
Daignez, Mesdames, dès demain,
Mettre la modiste à la mode,
En adoptant son magasin.

CHOEUR.

Allons nous mettre en voyage, etc.





LE MARIAGE DE RAISON,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES,

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase dramatique, le 10 octobre 1826.

En société avec M. Varner.

Personnages.

M. DE BREMONT, officier général.
ÉDOUARD DE BREMONT, son fils, capitaine.
BERTRAND, sergent.
PINCHON, fermier.
SUZETTE, jeune orpheline, femme de chambre de madame de Bremont.
MADAME PINCHON, fermière.
Plusieurs CAVALIERS et plusieurs DAMES invités au château.

La scène se passe au château de M. de Bremont, dans le Lyonnais.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une salle du château de M. de Bremont; porte et deux croisées au fond; deux portes latérales. La porte à gauche de l'acteur est celle de la chambre d'Édouard; auprès de cette porte, un guéridon sur lequel il y a une théière, une tasse et la soucoupe. De l'autre côté, auprès de la porte, une table et deux fauteuils. Au fond, à gauche, une psyché.

SCÈNE PREMIÈRE.

SUZETTE, occupée à travailler près de la table à droite; PINCHON, parlant à la cantonade.

PINCHON.

Soyez donc tranquille, cousin, je ne réveillerai personne, et j'attendrai qu'on soit levé. (Entrant et apercevant Suzette.) Eh! qu'est-ce que me disait donc Bertrand, mon cousin, que tout le monde dormait au château? voilà mademoiselle Suzette qui est déjà sur pied.

SUZETTE.

C'est monsieur Pinchon, le fermier de M. le comte.

PINCHON.

Eh! oui, vraiment. Aujourd'hui, à cinq heures du matin, moi et ma femme, madame Pinchon, nous étions hors du lit, parce qu'à la ferme on dort aussi bien qu'au château; mais l'on dort plus vite, excepté le dimanche; car on fait son dimanche. Mais pardon, mademoiselle Suzette, ce sont là des détails de ménage. Ma petite femme m'a dit comme ça: « Pinchon, je vais au marché, où tu viendras me rejoindre. Toi, pendant ce temps-là, va compter avec M. le comte, et lui porter le prix de ses fermages; » car, afin que vous le sachiez, c'est aujourd'hui la Toussaint.

SUZETTE.

Oh! l'on sait combien vous êtes exact.

PINCHON.

C'est vrai. Au jour de l'échéance, il faut que tout soit payé; point d'arriéré, point de retard: c'est ma femme qui m'a mis sur ce pied-là, parce que, là-dessus, madame Pinchon n'entend pas la plaisanterie.

AIR du vaudeville *du Charlatanisme.*

Depuis que de payer comptant
Ma femm' m'a fait prendr' l'habitude,
Nos richess's vont en augmentant,
V'là c' que c'est que l'exactitude.

SUZETTE.

Votre femme?

PINCHON.

Des r'mercîments:
Sur ell' n'ayez pas d'inquiétude;
Fraîche et vermeille.

SUZETTE.

Et vos enfants?

PINCHON.

Fort bien: un de plus tous les ans;
V'là c' que c'est que l'exactitude.

Mais vous ne venez plus à la ferme; voilà un siècle qu'on ne vous y a vue.

SUZETTE.

Il y a tant de monde au château, que je ne l'ose quitter! Voilà quinze personnes au moins qui nous



BERTRAND,

ORDONNEZ, COMMANDEZ, JE N'AI PLUS MAINTENANT D'AUTRE COLONEL QUE VOUS

Le Mariage de Raison. (Acte II. Sc. V.)

arrivent de la capitale; des belles dames, des jeunes gens à la mode. On va à la chasse ou à la pêche le matin; on joue la comédie tous les soirs. Hier encore il y avait un bal où l'on a dansé jusqu'après minuit. Enfin, c'est la ville à la campagne, c'est Paris au milieu du Lyonnais.

PINCHON.

Dieu! s'amusent-ils ces Parisiens! et c'est monsieur le comte qui reçoit, qui héberge tout cela. V'là un digne homme!

Air de *l'Écu de six francs.*

C'est un brave et bon militaire,
Un honnête homme, Dieu merci;
Quand on s' mêl' d'être millionnaire,
Il faudrait l'être comme lui.
Aussi chacun l'aime à la ronde;
Car son bras est à son pays,
Son cœur est à tous ses amis,
Et sa fortune à tout le monde.

Et son fils, not' jeune maître, c'est un gaillard celui-là! Ah! ah!

SUZETTE.

Taisez-vous donc; ne parlez pas si haut, car il est là; il dort. (Désignant la chambre à gauche.)

PINCHON.

Ah! c'est la porte de sa chambre! Est-ce qu'il est malade, par hasard?

SUZETTE.

Eh! vraiment oui. Hier, il est sorti de ce bal avec la fièvre: et cela n'a fait qu'augmenter cette nuit, du moins à ce que m'a dit Bertrand, qui est déjà entré dans son appartement.

PINCHON.

Ça ne m'étonne pas. Avec un air si doux et si gentil, il paraît que c'est un diable, du moins à ce que m'a dit madame Pinchon; et quand on est le fils d'un général, qu'on a dix-huit ans, de la fortune et une jolie tournure, on fait tout ce qu'on veut, n'est-ce pas, mademoiselle Suzette? Mais vous-même qu'avez-vous donc? plus je vous regarde, et plus je vous trouve changée; non pas que vous ne soyez toujours fraîche en bien gentille, mais les autres années vous étiez si gaie, si étourdie, toujours sautant, toujours courant; et maintenant je vous vois triste et rêveuse. Est-ce que par hasard il vous serait survenu des chagrins?

SUZETTE.

Est-il étonnant d'en avoir lorsqu'on est orpheline, lorsqu'on est seule au monde?

PINCHON.

Seule! vous ne l'êtes pas. N'avez-vous pas été recueillie et élevée par madame la comtesse, auprès de laquelle vous étiez femme de chambre, il est vrai, mais qui vous a toujours traitée comme son enfant; et après la mort de cette digne dame, son mari, à qui elle vous avait recommandée, n'a-t-il pas toujours eu pour vous les mêmes soins, la même tendresse? Et voyez-vous, mademoiselle Suzette, j'gagerais que l'intention de M. le comte est de vous donner une dot et un épouseur.

SUZETTE.

Il serait vrai?

PINCHON.

Tout le monde le dit dans le pays.

SUZETTE.

Je l'en remercie; mais je ne tiens pas à me marier.

PINCHON.

Bah! madame Pinchon disait aussi comme vous, et maintenant demandez-lui-en des nouvelles. En tout cas, et si vous vous décidez, j'ai un parti à vous proposer, un parti auquel je pense depuis longtemps; mais ma femme vous en parlera, parce que, dans notre ménage, c'est moi qui ai les idées et c'est elle qui a la parole.

(On entend une sonnette dans la chambre du fond.)

SUZETTE.

Tenez, tenez, c'est M. le comte qui sonne son valet de chambre, qui vous dira si vous pouvez entrer.

PINCHON.

Air : *Dieu tout puissant, par qui le comestible.*

Dépêchons-nous, il sortirait peut-être,
Et je m'en vais, en fermier diligent,
A son lever, offrir à notre maître
Mes humbl's respects, ainsi que mon argent.
(A Suzette.)
Pour vous, quittez cet air triste et sévère;
Que la gaieté vienne charmer vos jours;
Et si l' château ne vous en offre guère,
V'nez à la ferme, on en trouve toujours.

ENSEMBLE.

SUZETTE.

Dépêchez-vous, etc.

PINCHON.

Dépêchons-nous, etc.

(Pinchon sort par le fond.)

SCÈNE II.

SUZETTE, seule.

(Elle va s'asseoir sur le fauteuil auprès de la table, à droite.)

De la gaieté! ils n'ont que cela à dire; et il a bien fait de s'en aller. Je ne conçois pas comment ils peuvent être gais; j'ai beau faire, depuis une heure je suis là à travailler, et je pense à tout, excepté à mon ouvrage. (S'approchant de la porte à gauche, et écoutant.) Je n'entends rien, il repose; tant mieux. Dieux! la porte s'ouvre.

SCÈNE III.

SUZETTE, ÉDOUARD, s'appuyant sur le bras de BERTRAND.

BERTRAND.

Ne craignez rien, mon capitaine, je suis là pour soutenir le corps d'armée.

SUZETTE, courant à lui.

Y pensez-vous, Bertrand, avec votre jambe ?

ÉDOUARD, prenant le bras de Suzette.

Elle a raison. Tu aurais besoin toi-même de soutien.

BERTRAND, frappant sur sa jambe.

Laissez donc, c'est aussi solide qu'une autre, et quand ça casse, on en a de rechange. Vous ne pourriez pas en dire autant.

SUZETTE, donnant toujours le bras à Édouard, et le conduisant vers le fauteuil qui est à droite.

Ne vous pressez pas, et appuyez-vous sur moi. Comment cela va-t-il ce matin?

ÉDOUARD, s'asseyant.

Mal. Je souffre horriblement.

BERTRAND.

Allons donc, mon capitaine, qu'est-ce que de s'écouter comme une petite maîtresse? Je vous ai vue marcher gaiement sous le feu du canon, et pour un misérable accès de fièvre, voilà que vous avez le frisson.

ÉDOUARD.

Tu en parles bien à ton aise. Si tu avais dansé hier, comme moi, douze contredanses.

BERTRAND.

Il est de fait que dans le moment je ne pourrais pas en faire autant, parce que chez moi les amours et les zéphirs ne battent plus que d'une aile. Mais vous, morbleu !

SUZETTE.

N'allez-vous pas le gronder parce qu'il souffre, et lui faire mal à la tête?

BERTRAND.

C'est juste; je n'entends rien à tout cela.

Air : *Au temps heureux de la chevalerie.*

Des médecins et de la pharmacie
Un bon soldat connait peu les secrets :
Est-il blessé, le schnik et l'eau-de-vie
D'une compresse ont bientôt fait les frais.
Et je m' souviens qu' souvent, à l'ambulance,
Pour nous panser quand arrivait l' flacon,
(Faisant le geste de boire.)
En d'dans, morbleu, je prenais l'ordonnance,
Et la victoire ach'vait la guérison.

(Pendant ce couplet, Suzette va s'asseoir auprès de la table, à la droite d'Édouard.)

Aussi, je vous laisse avec mademoiselle Suzette, parce qu'en fait de garde-malade, elle vaut mieux que moi; si attentive, si diligente! Ce matin, vous ne croiriez pas qu'elle était levée à quatre heures?

ÉDOUARD.

Il se pourrait!

BERTRAND.

Peut-être plus tôt; car, en sortant de votre appartement, je l'ai trouvée qui m'a demandé de vos nouvelles avec tant d'intérêt, que ça m'en a fait peur. Je vous ai cru plus malade que vous n'étiez.

ÉDOUARD.

Bonne Suzette!

BERTRAND.

Vous avez raison, c'est une bonne fille; ça ne fait pas de phrases ni d'embarras, comme toutes les femmes de chambre de ces dames, qui font tant de coquetteries dans l'antichambre, que quelquefois on se croirait au salon. Mais en revanche, c'est modeste, c'est honnête, c'est attaché à ses maîtres, c'est sage surtout; car parmi tous ces jeunes gens, vos amis, il n'y en a pas un qui n'en soit amoureux, et qui ne coure après elle.

ÉDOUARD, se levant.

Vraiment!

BERTRAND.

Eh bien! qu'est-ce que vous faites donc? v'là ses vertigos qui le reprennent. Je vous le laisse, mademoiselle Suzette, tâchez de le calmer. (A part.) C'est fini, je n'y tiens plus; elle est trop gentille. (Montrant sa jambe.) Et malgré les inconvénients, en avant. (Suzette passe de l'autre côté du théâtre, s'approche du guéridon et verse dans la tasse.) Je vais de ce pas me consulter avec le cousin Pinchon qui vient d'arriver au château, et de là la demander à mon général, parce que, dans ce monde, il faut toujours marcher droit, autant que possible. Adieu, mademoiselle Suzette; adieu, mon capitaine.

(Il sort.)

SCÈNE IV.

ÉDOUARD, SUZETTE.

ÉDOUARD.

Adieu, mon brave. En voilà un qui est bien le meilleur soldat et le plus mauvais garde-malade que je connaisse.

SUZETTE.

Comment vous trouvez-vous?

ÉDOUARD.

Mieux, depuis que je suis ici.

SUZETTE.

Eh bien! ne parlez pas; je vais travailler auprès de vous, ou bien je vous lirai, si vous l'aimez mieux. (Elle prend une chaise, se place à la gauche d'Édouard, et se met à travailler.)

ÉDOUARD.

Comme tu voudras.

Air : *Ainsi que vous, je veux, Mademoiselle.*

D'autre docteur il n'est pas nécessaire.

SUZETTE.

Je serai le vôtre aujourd'hui.
Il faut rester et tranquille, et vous taire,
C'est mon arrêt, et je l'ordonne ainsi.
Pour vous forcer au repos, au silence,
Je reste là.

ÉDOUARD.

Moyen très-incertain;
Car je suis sûr d'oublier l'ordonnance
En regardant le médecin.

SUZETTE, allant prendre sur le guéridon, à gauche, la tasse, qu'elle présente à Édouard.

Ne regardez pas, Monsieur, et prenez ce que je vous donne.

ÉDOUARD.

Eh mais! Suzette, comme ta main tremble!

SUZETTE.

Oui, oui; je craignais de renverser. (Pendant qu'il boit.) Cela vous fait du bien, n'est-ce pas? cela doit vous calmer, vous rafraîchir. (Au moment où elle veut prendre la soucoupe, Édouard saisit sa main qu'il porte à ses lèvres.) Eh mais! que faites-vous?

ÉDOUARD.

Ne m'est-il pas permis de te remercier?

SUZETTE.

Édouard, Édouard, finissez; vous voulez que je m'en aille.

(Elle s'éloigne de lui, et s'avance sur le bord du théâtre.)

ÉDOUARD, se levant et allant à elle.

Suzette, n'es-tu pas la fille adoptive de ma mère? n'es-tu pas ma sœur? n'avons-nous pas été élevés ensemble? Autrefois tu ne te défiais pas de mes caresses; à présent elles te font de la peine.

SUZETTE.

A moi? ce ne serait rien, peu importe; mais c'est à vous qu'il faut penser. Vous souffrez, vous êtes malade. Hier, avoir suivi cette chasse pendant cinq heures, et puis danser à ce bal une partie de la nuit. Vous n'êtes pas raisonnable; vous ne vous ménagez pas, vous mourrez.

ÉDOUARD.

Eh bien! tant mieux; c'est ce que je veux, c'est ce que je désire. Ici, comme à Paris, ces folies, ces plaisirs extravagants auxquels je me livre, me sont devenus nécessaires; j'en ai besoin pour m'étourdir, pour ne pas rester seul avec moi-même; car je souffre trop, je suis trop malheureux.

SUZETTE.

Vous, malheureux! quelle peut en être la cause?

ÉDOUARD.

Toi seule.

SUZETTE.

Moi! grand Dieu!

ÉDOUARD.

Oui, Suzette; je t'ai toujours aimée, je t'aime comme un insensé, comme un malheureux en délire.

SUZETTE, se cachant la figure avec la main.

Ah! Monsieur, que me dites-vous là?

ÉDOUARD.

D'abord, je l'avoue, j'ai cherché à me faire aimer de toi; puis j'ai rougi de mes projets: j'ai voulu te fuir, te traiter avec froideur, avec dureté, te parler comme un maître; mais ta bonté et ta douceur m'ont toujours désarmé, et ce qui a achevé de renverser toutes mes idées, toutes mes résolutions, c'est que cet amour qui me dévorait, il m'a été facile, depuis quelque temps, de voir que tu le partageais.

SUZETTE, naïvement.

C'est vrai.

ÉDOUARD.

Tu m'aimes donc, maintenant?

SUZETTE.

Maintenant! non, ça a toujours été de même; mais c'est depuis quelque temps seulement que je m'en suis aperçue.

ÉDOUARD.

Grand Dieu!

SUZETTE.

Mais vous, M. Édouard, vous ne devez pas le savoir; vous devez l'ignorer. Obtenez de votre père que je quitte ces lieux, que je m'en aille.

ÉDOUARD.

Tu veux quitter ces lieux!

SUZETTE.

Oui; je ne puis pas y vivre; je souffre trop; tout m'y rappelle les bienfaits de votre mère; votre état, le mien, et la distance qui nous sépare; et jugez, Monsieur, jugez des tourments que j'éprouve, lorsque je vous dirai qu'hier, pendant ce bal, de la première pièce dont les portes étaient ouvertes, je vous ai vu, dans ce salon qui m'est interdit, je vous ai vu toute la soirée danser avec mademoiselle de Luceval.

ÉDOUARD.

C'est mon père qui me l'avait ordonné.

SUZETTE.

Parce qu'il veut vous marier avec elle: je n'en puis douter; j'en suis sûre.

ÉDOUARD.

Qui te l'a dit? où l'as-tu vu?

SUZETTE, montrant son cœur.

Là. Il est des pressentiments qui ne trompent jamais.

ÉDOUARD.

Et moi je jure que jamais je ne consentirai à une pareille union; ou plutôt il est un moyen de te rassurer, et de la rendre impossible.

SUZETTE.

Quel est-il?

ÉDOUARD.

Ce n'est ici ni le lieu, ni le moment de te confier mes projets. Voici l'heure où l'on descend dans le salon, et l'on peut nous surprendre. Mais tantôt, après le déjeuner, ils partent tous pour la chasse, mon père, ainsi que ces dames. Moi, grâce à mon indisposition, il me sera permis de rester. Nous serons seuls dans la maison, je t'attendrai ici.

SUZETTE.

Seule... ici... avec vous? Non, Édouard, ce ne serait pas bien; je ne le puis.

ÉDOUARD.

Tu veux donc encore ajouter à mes maux! tu veux me voir mourir, et en être la cause!

SUZETTE.

Que me dites-vous là? moi vouloir votre mort! c'est mal à vous d'employer un tel moyen pour me décider. Vous êtes le fils de ma bienfaitrice, vous ne pouvez pas me tromper; je viendrai.

ÉDOUARD, lui prenant la main.

Ah! je suis trop heureux!

SUZETTE, apercevant M. de Bremont qui entre par le fond.

Ciel! monsieur le comte!

(Elle va auprès du guéridon à gauche, comme pour y ranger quelque chose.)

SCÈNE V.

Les Précédents, M. de BREMONT.

M. DE BREMONT.

Ah! ah! Édouard, vous voilà levé! Pour un homme qu'on disait si malade...

ÉDOUARD.

Cela va mieux, mon père.

M. DE BREMONT.

C'est ce que je vois.

SUZETTE, troublée.

Oui, Monsieur; j'étais là occupée à le soigner.

M. DE BREMONT.

C'est bien, mon enfant; je connais ta bonté, ton excellent cœur. (A Édouard.) Édouard, vous verra-t-on au déjeuner? serez-vous de notre partie de chasse?

ÉDOUARD.

Non, mon père, et dans ce moment même je me sens tellement faible, que je vous demanderai la permission de rentrer dans mon appartement.

M. DE BREMONT.

Là-dessus, liberté entière. On ne doit pas contrarier un malade.

ÉDOUARD, bas à Suzette.

Tu entends, Suzette?

(Il prend le bras de Suzette, qui le conduit jusqu'à la porte, et au moment où elle va entrer avec lui.)

M. DE BREMONT, à haute voix.

Suzette, Suzette, mon fils, je crois, n'a plus besoin de tes services; et mademoiselle de Luceval t'attend pour l'aider dans sa toilette.

SUZETTE.

Oui, Monsieur. (Montrant l'appartement où Édouard vient d'entrer.)

Air d'*Aristippe*.

Mais je voulais, moi son guide ordinaire,
Soutenir ses pas.

M. DE BREMONT.

Je le croi.
Il est fort beau, fort généreux, ma chère,
De protéger un plus puissant que soi.
Mais au danger alors qu'il est en butte,
A quoi lui sert un trop fragile appui?
Bien rarement on empêche sa chute,
Et parfois on tombe avec lui.

SUZETTE, étonnée.

Comment, Monsieur?

M. DE BREMONT, lui prenant les mains avec douceur.

Suzette, tu es une bonne fille que j'aime, que j'estime, que j'ai promis de protéger.

SUZETTE.

Ah! Monsieur!...

M. DE BREMONT.

Plus tard, et après avoir habillé mademoiselle de Luceval, tu viendras me parler. Va, mon enfant, va d'abord à tes devoirs; c'est l'essentiel.

(Suzette sort.)

SCÈNE VI.

M. de BREMONT, seul.

Oui, je m'en aperçois enfin, et j'aurais dû m'en douter plus tôt. Élevés ensemble, se voyant tous les jours, ils s'aiment, peut-être même sans le savoir, Suzette, du moins, car pour mon fils, je le connais; il sait très-bien ce qu'il fait. C'est donc par lui qu'il faut commencer; et quoiqu'on dise qu'il n'y a pas de remède contre l'amour, j'en connais un auquel rien ne résiste, pas même... les grandes passions: le tout est de l'employer à temps.

SCÈNE VII.

M. de BREMONT, BERTRAND.

BERTRAND, au fond.

Pardon, excuse, mon général.

M. DE BREMONT.

Ah! c'est toi, Bertrand? Eh bien! que fais-tu donc là, immobile et l'arme au bras? (Il s'assied sur le fauteuil à droite.) Avance à l'ordre.

BERTRAND, s'avançant.

C'est que voyez-vous, mon général, je ne suis

pas à mon aise, parce que j'ai quelque chose à vous demander.

M. DE BREMONT.

Toi, me demander quelque chose; tant mieux; car c'est la première fois de ta vie.

BERTRAND.

Il est vrai de dire, mon général, que vous ne m'en avez jamais laissé le temps, comme à Wagram; vous savez, ce jour où les autres n'ont pas même pu tirer un coup de fusil : ce n'était pas mauvaise volonté de leur part (faisant signe de croiser la baïonnette); mais rapport à ce que nous avions abordé spontanément.

M. DE BREMONT.

Eh bien! après?

BERTRAND.

Après : c'était pour vous dire que je suis le fils d'un de vos fermiers, que je suis parti conscrit, que je ne vous ai jamais quitté, et que je vous dois tout; c'est vous qui m'avez mis au feu; c'est vous qui m'avez nommé caporal, puis sergent; c'est vous, mon général, qui, en Russie, et quand je tombais de froid, avez ôté votre manteau pour en couvrir le corps de votre soldat. Aussi, maintenant, quand je vous vois une attaque de rhumatisme, ce qui vous arrive tous les mois, j'aimerais mieux sentir la pointe de mille baïonnettes.

M. DE BREMONT.

Eh bien! enfin où en veux-tu venir?

BERTRAND.

J'en veux venir à vous apprendre que je suis chez vous logé, nourri, hébergé, de l'argent dans ma poche, le verre d'eau-de-vie à discrétion, et le cigare à volonté : c'est ce qui fait que je n'ai besoin de rien, et que je n'ai rien à vous demander.

M. DE BREMONT.

Que diable me disais-tu donc tout à l'heure?

BERTRAND.

Permettez : quand je dis que je n'ai rien, c'est que j'ai quelque chose; un bon conseil qu'il me faudrait; mais j'aurais à reprendre cela de trop haut; et comme je vois que vous étiez occupé...

M. DE BREMONT.

Eh oui, morbleu! mais n'importe, parle toujours, puisque nous y voilà.

BERTRAND.

Du tout, mon général; j'ai bien attendu deux ans, je peux aller encore; et puisque ma présence vous dérange.

(Il veut se retirer.)

M. DE BREMONT, le retenant.

Au contraire, tu arrives à propos, car j'ai besoin de toi.

(Il se lève.)

BERTRAND, revenant.

Il se pourrait, général! alors ne pensons plus à mon idée, et voyons la vôtre.

M. DE BREMONT.

Je crois, en effet, que nous aurons plus tôt fini, car tu n'abordes pas les sujets de conversation aussi *spontanément* qu'autrefois les Autrichiens.

BERTRAND, froidement.

Aujourd'hui, je ne dis pas; ça se peut bien, à cause de ma jambe.

M. DE BREMONT.

Eh! qui diable te parle de cela? voici de quoi il s'agit. Mon fils ne fait rien ici, il perd son temps; je veux l'éloigner, et je vais l'envoyer voyager en Italie, à Naples, en Grèce, s'il le faut.

BERTRAND, froidement.

Comme mon général le voudra.

M. DE BREMONT.

C'est encore un secret; mais je veux qu'il parte, non pas demain, mais aujourd'hui, et dans quelques heures.

BERTRAND.

Je ne m'y oppose pas.

M. DE BREMONT.

Des affaires personnelles, des ordres supérieurs me retiennent en France. Il me faut auprès de lui quelqu'un en qui j'aie autant de confiance qu'en moi-même. Ce n'est pas un serviteur qu'il me faut, car Jacques et Guillaume l'accompagneront : ce que je veux avec lui, c'est un ami, et j'ai pensé à toi.

BERTRAND, vivement.

Milzieux! mon général!

M. DE BREMONT.

Tu acceptes donc?

BERTRAND.

C'est-à-dire, général, ça me rendra bien heureux; ce n'est pas que, pour le moment, ça me vexe.

M. DE BREMONT.

Et pourquoi?

BERTRAND.

Parce qu'avec l'aveu du cousin Pinchon, que je viens de consulter, j'avais des idées de mariage.

M. DE BREMONT.

Toi, te marier!

BERTRAND.

C'est le bon moment; je n'ai plus que cela à faire.

M. DE BREMONT.

Et c'est sur un prétexte pareil que tu me refuses!

BERTRAND.

Un prétexte!

M. DE BREMONT.

Oui, morbleu! et si tu ne pars pas avec mon fils, c'est que tu ne m'aimes pas.

BERTRAND.

Ah çà! général, pas de plaisanteries, ni de mots équivoques.

M. DE BREMONT.

Je le répète : c'est que tu ne nous aimes pas.

BERTRAND.

Sarpejeu! si ce n'était pas vous, il faudrait m'en rendre raison, et je vous montrerais bien si je vous aime, oui ou non. Mais vous le voulez, je n'aurai peut-être que cette occasion de m'acquitter envers vous. Dans une demi-heure, j'aurai dit adieu à mes amis, j'aurai fait mon sac, et je suis à vos ordres.

M. DE BREMONT.

C'est bien, je te reconnais, et je ne doutais pas de toi; je n'en ai jamais douté. Si je t'ai offensé, pardonne-moi.

(Il lui tend la main.)

BERTRAND.

Ah! mon général!

M. DE BREMONT.

Je reviens dans l'instant, et je te donnerai mes dernières instructions.

(Il entre dans la chambre à droite.)

SCÈNE VIII.

BERTRAND, puis PINCHON.

BERTRAND, seul, essuyant une larme.

Ah! le brave homme! Mais c'est toujours bien désagréable de partir ainsi, au moment...

PINCHON, entrant par la porte du fond.

Eh bien! tu as vu le général?

BERTRAND.

Oui; il sort d'ici.

PINCHON.

Et tu lui as parlé?

BERTRAND.

Sans doute.

PINCHON.

Eh bien! tant mieux, cousin. Tout ce que je demandais, et ma femme aussi, c'était de te voir marié. Il est si doux d'être en ménage! Moi, avec madame Pinchon, qui fait tout ce que je veux, je suis le plus heureux des hommes; je suis là comme un roi.

BERTRAND.

Morbleu! c't'autre qui vient de me parler d'ça au moment où je pars!

PINCHON.

Il se pourrait!

BERTRAND.

AIR de *Marianne.*

Mon général me le demande;
Pouvais-je refuser, hélas!

PINCHON.

Oui, ta complaisance est trop grande,
Et je dirais : « Je ne veux pas. »

BERTRAND.

Sur des soldats,
Tu ne sais pas
C' qu'un général et l' devoir
Ont d' pouvoir :
Qu'il dis' seul'ment :
Marche... en avant!
Fût-ce au trépas,
On y va l'arme au bras.
Quand d'obéir on a l'usage,
Lorsque la discipline est là,
Ça ne coûte rien.

PINCHON.

J' connais ça :
C'est comm' dans mon ménage.

BERTRAND.

Du reste, je te conterai tout cela pendant notre dîner, car nous allons dîner ensemble avant mon départ.

PINCHON.

Je ne demanderais pas mieux, mon ami; mais je ne peux pas, parce que madame Pinchon est au marché, où je dois l'aller reprendre; et si j'y manquais, vois-tu, cela serait mal.

BERTRAND.

J'en suis fâché! alors... je voulais te dire... Il me faudra de l'argent pour mon voyage; et comme je ne veux pas en demander à M. le comte, il faut que tu m'en prêtes.

PINCHON.

Pour ça, cousin, et avec plaisir. Mais auparavant, il faut que j'en parle à madame Pinchon, parce que si je faisais quelque chose sans la consulter...

BERTRAND.

Ah çà! quel diable d'homme es-tu donc? tu ne peux rien faire sans sa permission?

PINCHON.

C'est là le bonheur du ménage, mon ami; c'est ce qu'il y a de plus de doux, tu le verras.

BERTRAND.

A la bonne heure. Je n'ai plus qu'un service à te demander, si toutefois madame Pinchon, ma cousine, ne s'y oppose pas. Écoute, je vais partir d'ici avec M. Édouard. Nous allons voir les Grecs.

PINCHON.

Les Grecs!

BERTRAND.

Oui. Je n'ai jamais servi dans ce régiment-là; mais les Grecs, vois-tu, ce sont de braves gens, des malins qui ne boudent pas. Il paraît qu'on se

bat chez eux, et gaillardement; c'est même le seul endroit, dans ce moment, où il y ait des coups à gagner; et comme je connais M. Édouard, il ira en amateur.

PINCHON.

Tu crois?

BERTRAND.

Or, malgré ma jambe, tu sens bien que je ne le laisserai pas en route.

PINCHON.

Quoi! tu n'es pas content de ce que tu as déjà?

BERTRAND.

Non; l'appétit vient en mangeant, comme on dit; et si le hasard voulait... tu m'entends bien, c'est dans les possibles, je te prie de remettre cette lettre et ces papiers à la personne que tu sais bien. Ce n'est pas pour cela que je les avais pris; mais enfin, c'est dans ces cas-là que l'on compte sur ses amis.

PINCHON.

Et tu peux compter sur moi à la vie et à la mort. Dieux! pour un cousin, pour un ami, il n'y a rien que je ne puisse braver. Dis donc, je pourrai parler de cette commission-là à madame Pinchon; ça ne te fâchera pas?

BERTRAND.

Du tout; j'aurais voulu seulement l'embrasser avant mon départ.

PINCHON.

Eh bien! sois tranquille, je vais la prendre au marché, et de là, tous les deux, nous reviendrons par chez toi. Que diable, d'ici à tantôt, tu ne seras pas parti; il n'est encore que... (Regardant sa montre.) Ah! mon Dieu, onze heures! et pendant que je cause là, mes affaires ne se font pas. (Allant à la fenêtre, à gauche.) Jean, attelle toujours Grisette à la carriole.

BERTRAND.

Mais écoute-moi donc.

PINCHON.

Nous parlerons de cela en marchant, parce que ma femme va m'attendre.

AIR de la valse *des Comédiens.*

Depuis c' matin je suis séparé d'elle;
De mon absence ell' me gronde toujours.

BERTRAND.

C'est un tourment qu'un amour si fidèle.

PINCHON.

Ce tourment-là, c'est l' bonheur de mes jours.
Quand ell' se fâche, hélas! elle est si bonne!
C'est pour mon cœur un plaisir toujours neuf;
Et quand près d' moi j' n'entends gronder personne?
La peur me prend, il m' sembl' que je suis veuf.

ENSEMBLE.

Depuis c' matin { je suis / il est } séparé d'elle;
De { mon / son } absence ell' { me / le } gronde toujours.
C'est un tourment qu'un amour si fidèle;
Mais c' tourment-là, c'est l' bonheur de { mes / ses } jours.

(Ils sortent par le fond.)

SCÈNE IX.

ÉDOUARD, sortant de sa chambre; il va à la porte du fond, et regarde en dehors pour s'assurer que Pinchon et Bertrand sont partis.

Enfin, ils s'éloignent; j'ai vu mon père et ces dames monter en voiture; tout le monde est parti, et, grâce au ciel, me voilà seul dans la maison. Sans cette maladie, que j'ai si heureusement imaginée, impossible de rester en tête-à-tête avec Suzette. Je tremble, je ne puis rester en place; et ce que j'éprouve cependant a un charme indéfinissable. Moments d'inquiétude et d'espoir, de crainte et de plaisir; moments qui précédez un premier rendez-vous! ah! vous êtes plus doux encore que tous ceux qui le suivent. J'entends du bruit, c'est elle, je la reconnais au bruit léger de ses pas, et plus encore aux battements de mon cœur; mon sang se précipite avec violence. Quelques moments de plus, et j'y succomberais; mais non, plus de doute, voici le bonheur, voici Suzette, courons. Ciel! mon père!

SCÈNE X.

ÉDOUARD, M. DE BREMONT.

M. DE BREMONT.

Eh bien! mon ami, comment cela va-t-il? je venais savoir de tes nouvelles. (Le regardant.) Ah! mon Dieu! toi que j'avais laissé en négligé, te voilà en grande tenue.

ÉDOUARD.

Oui, je me suis senti beaucoup mieux, et j'allais sortir. Mais vous, mon père, comment n'êtes-vous pas à la chasse?

M. DE BREMONT.

J'étais parti, je me suis senti indisposé, et j'ai préféré rester ici pour te tenir compagnie.

ÉDOUARD.

Vous êtes bien bon. (A part.) O ciel! (Haut.) C'est étonnant, malgré cela, que vous qui, ce matin, vous portiez si bien, vous soyez tout à coup malade!

M. DE BREMONT.

Il est bien plus étonnant encore, que toi qui, ce matin, étais si malade, tu te portes tout à coup aussi bien. En tout cas, l'avantage est pour toi, et j'aimerais mieux ta situation que la mienne.

ÉDOUARD, à part.

Oui, elle est jolie ! Je n'y tiens plus, je suis sur les épines. Allons du moins prévenir Suzette.

(Il va pour sortir.)

M. DE BREMONT.

Eh bien ! où vas-tu donc ?

ÉDOUARD.

Rien. J'allais au jardin, j'allais à la ferme de Pinchon, pour régler avec lui.

M. DE BREMONT.

S'il en est ainsi, je t'accompagnerai.

ÉDOUARD, à part.

Quel supplice !

Air : *Fils imprudent, époux rebelle.*

D'une affaire qui m'intéresse
Je m'occupais...

M. DE BREMONT.

Parlons-en sur-le-champ.
Eh quoi ! ma demande te blesse,
Et mon aspect t'importune !

ÉDOUARD, vivement.

Comment ?
Non pas, mon père, non vraiment.
(D'un air embarrassé.)
Mais le motif de cette affaire...

M. DE BREMONT, sévèrement.

Ne saurait être honorable, mon fils,
Dès qu'il vous fait redouter les avis
Et les regards de votre père.

ÉDOUARD.

Quoi ! vous pourriez supposer... je ne savais pas moi-même où j'allais.

M. DE BREMONT, sévèrement.

Eh bien ! moi, je vais te l'apprendre. Tu vas chercher Suzette pour retrouver ce rendez-vous que tu lui avais donné, et auquel elle ne viendra pas.

ÉDOUARD.

O ciel ! qui a pu vous dire...

M. DE BREMONT.

Suzette elle-même que je viens d'interroger, et qui, en fondant en larmes, m'a tout avoué.

ÉDOUARD, à part, et comme anéanti.

Grand Dieu !

M. DE BREMONT, s'approchant d'Édouard, et avec douceur.

Édouard ! c'est la protégée de ta mère, c'est presque ta sœur ; c'est une jeune fille sans expérience, dont tu aurais dû être le protecteur et l'appui. C'est elle que tu voulais séduire !

ÉDOUARD.

Mon père !

M. DE BREMONT.

Oui, tels étaient tes desseins.

ÉDOUARD.

Eh bien ! oui, mon père. Mon seul espoir était de vous cacher un amour qui devait exciter votre colère. Mais puisque vous savez tout, et que je n'ai plus rien à ménager, je vous dirai que j'adore Suzette, que je ne puis vivre sans elle, que mon seul bonheur, mon seul désir est d'en faire ma femme.

M. DE BREMONT.

L'épouser ! Écoute, Édouard, je ne te rappellerai pas ce que disent en pareils cas les oncles et les pères ; mais tu me connais, tu sais que rien ne me fait dévier de mon devoir ; et, malgré ma tendresse pour toi, je te déclare que, plutôt que de consentir à un pareil mariage, j'aimerais mieux te voir mort.

ÉDOUARD.

Eh bien ! vous serez satisfait, car si vous me refusez Suzette, si je ne puis l'obtenir, je me tuerai.

M. DE BREMONT.

Ah ! vous voulez vous tuer ! c'est là que je vous attendais. Eh bien ! asseyez-vous là, Monsieur, et écoutez-moi.

(Ils s'asseyent.)

ÉDOUARD, à part.

Que veut-il me dire ?

M. DE BREMONT.

Autrefois, Monsieur, à dix-huit ans, j'étais un fou, un extravagant comme vous. J'aimais une jeune ouvrière, qui m'adorait, et qui était aimable, et jolie... comme Suzette ; mais j'avais, par bonheur, un père sage et raisonnable... comme je le suis aujourd'hui. Je voulais aussi épouser l'objet de ma passion ; car, à votre âge, Monsieur, on épouse toujours ; et comme vous (c'est l'usage) je menaçais de me tuer. Savez-vous quelle fut la réponse de mon père ?

ÉDOUARD.

Non, vraiment.

M. DE BREMONT.

Exactement celle que je viens de vous faire : « J'aime mieux te voir mort. » J'avais une mauvaise tête, et, quoique à dix-huit ans il me parût cruel de renoncer à la vie, à la gloire, à la brillante carrière qui s'ouvrait devant moi, je ne voulus point en avoir le démenti ; et un beau jour, ma maîtresse et moi, nous prîmes le dernier chapitre de Werther, une dose d'opium, et nous nous empoisonnâmes de compagnie.

ÉDOUARD.

O ciel !

M. DE BREMONT.

Par malheur, on vint à notre secours, et par un plus grand malheur encore, mon père, en voyant un tel amour, se relâcha de ses principes, et eut la faiblesse de consentir à cette union. Un an après, nous plaidions en séparation, et j'étais le plus malheureux des hommes. Voilà, Monsieur, voilà comment, la plupart du temps, commencent et finissent les mariages d'inclination.

ÉDOUARD.

Que m'apprenez-vous là ?

M. DE BREMONT.

Ce que vous auriez dû toujours ignorer. Quelque temps après, je devins veuf, et cette fois je contractai un mariage de raison. J'épousai votre mère, que j'appréciais, que j'estimais, mais que je n'adorais pas. L'amour est venu plus tard, vous le savez; non cet amour qui tient du délire des sens, ou de l'imagination, mais cet amour véritable, cimenté par le temps, par notre bonheur mutuel, par toutes les vertus que je découvrais en elle. Cette félicité de tous les instants, cette paix intérieure du ménage, vous en avez été témoin: que ce souvenir-là vous guide; pensez à votre mère et choisissez.

ÉDOUARD.

A cela je n'ai rien à dire, sinon que votre première inclination était indigne de vous; mais que Suzette a été recueillie, élevée par ma mère, et que les vertus qu'elle en a reçues peuvent répondre d'elle et de sa constance.

M. DE BREMONT, se levant; Édouard se lève aussi.

Et qui me répondra de la vôtre ? Quoiqu'un père doive ignorer bien des choses, elle n'est pas la première que vous aimez, je le sais; et quand cette première ardeur sera évaporée, que votre amour pour elle sera dissipé, il ne vous restera plus rien que le sentiment de votre faute et le regret de l'avoir commise. Ce sont ces regrets que ma prudence veut vous épargner; et jusqu'à ce que la raison vous revienne, je saurai bien vous rendre heureux malgré vous. Dès ce soir donc vous quitterez ces lieux.

ÉDOUARD.

Moi !... que dites-vous ?

SUZETTE, qui est entrée sur ces derniers mots, mais qui reste au fond du théâtre.

O ciel ! il va partir !

M. DE BREMONT.

Et voici Suzette elle-même, à qui j'ai ordonné de venir ici pour recevoir vos adieux.

ÉDOUARD, allant à elle.

Jamais je n'y consentirai; et si vous me forcez à quitter Suzette, le dessein dont je vous parlais tout à l'heure je vous jure que je l'exécute à l'instant.

M. DE BREMONT.

Malheureux !

AIR du vaudeville *des Scythes*.

Un pareil mot est sorti de ta bouche,
Tu veux t'armer de mes propres aveux :
Eh bien ! ingrat, puisque rien ne te touche,
Va, laisse-moi, va mourir, tu le peux !
D'autres que toi me fermeront les yeux.
Par un châtiment bien sévère,
Mes anciens torts aujourd'hui sont punis :
Ainsi jadis j'abandonnai mon père,
J'ai mérité d'avoir un pareil fils,
Je devais avoir un pareil fils.

ÉDOUARD, se jetant à ses pieds.

Pardon ! pardon, mon père !

M. DE BREMONT.

Oui, ce nom me rappelle mes devoirs, et je sais maintenant ce qu'il me reste à faire. Allez au salon retrouver ces dames; plus tard vous connaîtrez mes ordres. Laissez-nous.

(Édouard s'incline, et rentre dans la chambre à droite.)

SCÈNE XI.

M. DE BREMONT, SUZETTE.

M. DE BREMONT.

Ainsi, et pour la première fois de sa vie, mon fils me désobéit. Vous voyez, Suzette, ce dont vous êtes cause.

SUZETTE.

Oui, Monsieur, je vois que j'ai apporté le trouble et le désordre dans cette maison, où je n'ai reçu que des bienfaits. Mais je ne souffrirai pas que votre fils s'éloigne; je ne veux pas que pour moi vous soyez privé de sa présence et de sa tendresse. Qu'il reste dans la maison paternelle, et moi, Monsieur, chassez-moi.

M. DE BREMONT.

Et où iras-tu ? Non, Suzette, non mon enfant, je ne suis point injuste; si tu as des torts, ils sont involontaires, et ta conduite de ce matin, la franchise de tes aveux, suffiraient pour me les faire oublier. Je te dirai plus, je t'estime, je t'aime, et je reconnais en toi des qualités et des vertus que je voudrais voir dans la femme de mon fils. Mais je n'ai pas besoin d'ajouter qu'une pareille union est impossible, non parce que je suis noble et que tu ne l'es pas, ma noblesse date d'hier, et je ne la dois qu'à mon épée, mais je parle pour ton bonheur, pour celui d'Édouard. Il est des convenances qu'on doit respecter, et la société se venge sur ceux qui osent les braver. Si mon fils épousait la femme de chambre de sa mère, dans ce monde où il voudrait t'introduire, l'opinion te repousserait, lui-même s'en apercevrait. C'est dans toi qu'il serait humilié, et bientôt il ne t'aimerait plus; car l'amour-propre est malheureusement le premier mobile de l'amour. Alors, dédaignée par le monde, abandonnée par ton mari, il ne te resterait que moi, ma fille, que moi, qui suis bien vieux, et qui ne te consolerais pas longtemps.

SUZETTE.

Oui, oui, vous avez raison, je serais bien malheureuse; mais dussé-je l'être plus encore, qu'importe ? je serais à lui.

M. DE BREMONT, à part, la regardant avec compassion.

Pauvre enfant, c'est toujours le même langage; voilà comme j'étais. (Haut.) Tu l'aimes donc bien?

SUZETTE.

Plus que moi, plus que ma vie, mais non plus que mes devoirs.

M. DE BREMONT.

Eh bien! ce sont ces devoirs que j'invoque et que je te rappellerai. Orpheline, abandonnée de tous, tu allais périr quand ma femme t'a recueillie; elle t'a élevée comme son enfant, mais bientôt sa tendresse inquiète s'alarma de l'attachement qu'Édouard te portait, et prévoyant à son lit de mort les malheurs de l'avenir, elle t'a écrit, et sa lettre, la voici.

SUZETTE.

Oui, c'est bien son écriture, et c'est à moi qu'elle s'adresse. (Elle baise la lettre, l'ouvre, puis la lit tout bas avec émotion.) O ciel! ma bienfaitrice implore ma pitié! elle me recommande votre bonheur et celui de son fils. (Tombant aux pieds de M. de Bremont.) Monsieur, je suis à vos pieds; ordonnez de moi et de mon sort.

M. DE BREMONT, la relevant.

Suzette, Suzette, c'est moi qui te remercie; ne parle plus de bienfaits, c'est moi qui suis maintenant ton débiteur.

SUZETTE.

Que dois-je faire?

M. DE BREMONT.

Renoncer à Édouard, à ton amour.

SUZETTE.

Je vous l'ai déjà promis.

M. DE BREMONT.

C'est peu encore, il faut lui ôter tout espoir; il faut te faire à toi-même un devoir de l'oublier, et pour cela, Suzette, il faut te marier, et sur-le-champ.

SUZETTE.

O ciel! (Se reprenant.) Je tiendrai ma parole, Monsieur; je vous obéirai.

M. DE BREMONT.

Tu peux t'en rapporter à moi du soin de ton bonheur, du soin de te choisir un honnête homme, un galant homme.

SUZETTE.

Présenté par vous, cela suffit; je l'accepterai.

M. DE BREMONT.

Et, quant à votre avenir, quant à votre fortune...

SUZETTE, l'interrompant.

Ah! Monsieur...

M. DE BREMONT.

Pardon, je t'ai offensé: on ne paye pas de pareils sacrifices; mais l'amitié, du moins, peut les acquitter, et la mienne est à toi pour la vie.

SUZETTE, se jetant dans ses bras.

Ah! voilà tout ce que je demande.

M. DE BREMONT.

Allons, allons, il faut du courage; laisse-moi, laisse-moi, mon enfant; je vais penser à tout cela, et je compte sur toi; j'y compte.

SCÈNE XII.

M. DE BREMONT, seul.

Ah! sans doute, il faut du courage, il en faut; car vingt fois j'ai été tenté de l'appeler ma fille, et de lui donner mon consentement. Voilà comme on fait des folies, comme on se prépare des regrets. (S'essuyant les yeux.) Allons, allons, la sensibilité ne vaut rien en pareille affaire. Ma raison, ma propre expérience, tout me dit que j'agis bien, qu'un chagrin d'un instant doit assurer leur bonheur à tous. En un mot, c'est mon devoir, et ma devise, à moi, c'est: « *Fais ce que dois, advienne que pourra.* » L'important est de presser les événements, et de chercher d'abord ce mari. (Il réfléchit un instant.) Mais quand j'y pense; et pourquoi pas? Je ne connais pas au monde de plus brave homme que celui-là; de l'honneur, de la probité, la bonté même.

SCÈNE XIII.

M. DE BREMONT, BERTRAND, en costume de voyageur, redingote bleue, chapeau militaire, et le sac sur l'épaule.

BERTRAND, au fond, et portant la main à son chapeau.

Mon général, présent, avec armes et bagages, et prêt à partir au premier roulement.

M. DE BREMONT.

J'ai changé d'idée; tu ne partiras pas.

BERTRAND, transporté de joie, mettant son sac et son chapeau sur un fauteuil, et s'approchant de M. de Bremont.

Que dites-vous? il serait possible!

M. DE BREMONT.

J'ai un autre service à te demander.

BERTRAND.

Qu'est-ce que c'est?

M. DE BREMONT.

Il faut te marier.

BERTRAND.

Me marier!

M. DE BREMONT.

J'attends cela de ton attachement et de ton amitié.

BERTRAND.

Permettez, général; c'est autre chose.

Air du vaudeville de *la Somnambule.*

Je sais c' que j' dois de r'connaissance
A vos bontés, à vos soins généreux;
Mais ça n' va pas jusqu'à braver la chance
D'un hymen plus que périlleux :
Mieux vaut cent fois affronter un' batt'rie;
Car, vous l' savez, j' vous ai voué mon bras,
J' vous dois mon cœur. et mon sang, et ma vie;
Mais! général, la tête n'en est pas.

M. DE BREMONT.

Cela va sans dire; aussi tu ne risques rien; un ange de douceur et de bonté, un vrai trésor.

BERTRAND.

C'est égal, j'ai déjà pris la liberté de vous dire (montrant son cœur) que la position était occupée par des forces supérieures; ce qui veut dire que j'aime quelqu'un.

M. DE BREMONT.

Quelle que soit cette personne, elle ne peut valoir Suzette.

BERTRAND.

Suzette!... est-il possible!... mais c'est elle que j'aime, et que je n'osais vous demander.

M. DE BREMONT.

Vraiment!... eh bien! il me sera doux d'assurer le bonheur des deux personnes que j'estime et que j'aime le plus au monde.

BERTRAND.

Je n'y tiens plus; ça m'étouffe, cela me suffoque; et je n'ai qu'un regret, c'est de ne pouvoir me faire tuer pour vous.

M. DE BREMONT.

Aujourd'hui, cela ne se peut pas; cela dérangerait ton mariage.

BERTRAND.

C'est juste, vous avez raison; mais ça se retrouvera, mon général, ça se retrouvera, faut l'espérer. Avant tout, cependant, vous m'assurez que mademoiselle Suzette y consent.

M. DE BREMONT.

Oui, mon garçon, pourquoi pas? tu as trente-six ans, tu es jeune encore, tu es bien fait.

BERTRAND, montrant sa jambe.

Oui, si ce n'était ce qui me manque.

M. DE BREMONT.

Qu'importe? c'est un malheur, et tu ne m'as jamais expliqué comment cela t'arriva il y a deux ans. Que diable! dans notre état, on n'a jamais vu se casser la jambe en tombant.

BERTRAND.

Il est de fait que je méritais mieux que cela; mais de ce temps-ci les boulets sont rares; il n'y en a pas pour tout le monde. Enfin c'est toujours là ce qui me faisait trembler.

M. DE BREMONT.

Tiens, voilà Suzette elle-même qui va te rassurer.

SCÈNE XIV.

Les Précédents; SUZETTE, entrant par le fond.

FINALE.

Fragment du final du deuxième acte de *la Dame Blanche.*

M. DE BREMONT, allant au-devant de Suzette.

Approchez-vous, ma chère fille.

BERTRAND, à part

Dieu! qu'elle est aimable et gentille!

M. DE BREMONT.

Vous m'avez promis ce matin
De prendre un époux de ma main;
Et le voici.

SUZETTE.

Grand Dieu!

BERTRAND, bas à M. de Bremont.

Mon général, je tremble.
Je ne pourrai jamais lui plaire, ce me semble.

M. DE BREMONT, à Suzette.

Et je ne l'aurais pas choisi.
Si j'en avais connu de plus digne que lui.

BERTRAND.

Elle se tait, plus d'espérance.

M. DE BREMONT, à Suzette.

Parlez.

SUZETTE, avec émotion.

Vous étiez sûr de mon obéissance.

BERTRAND.

Qu'entends-je! quel bonheur!
(A Suzette.)
Vous consentez?

SUZETTE.

Oui, Monsieur.

(M. de Bremont fait passer Suzette auprès de Bertrand.)

ENSEMBLE.

BERTRAND.

Allons, allons, je r'prends courage:
Eh quoi! j'ai su toucher son cœur!
Aussi, dans notre heureux ménage,
Je ne vivrai qu' pour son bonheur.
Qu'elle est jolie! et quel est mon bonheur!

M. DE BREMONT.

Par sa vertu, par son courage,
De mon fils je sauve l'honneur.
Tout va bien, et ce mariage
De nous tous fera le bonheur.

SUZETTE.

Oui, c'en est fait, l'hymen m'engage
Immolons-nous pour son bonheur;
Allons, redoublons de courage,
Cachons le trouble de mon cœur.

SCÈNE XV.

Les Précédents; toutes les Dames et les Cavaliers du chateau; puis ÉDOUARD qui arrive après eux.

M. DE BREMONT.

Venez, mes amis, venez tous,
Car aujourd'hui pour nous s'apprête
Nouveau plaisir, nouvelle fête.

Nous signons au château le contrat d'un époux;
Toute la compagnie à la noce est priée.

ÉDOUARD, qui vient d'entrer.

Ces époux, qui sont-ils?

M. DE BREMONT, lui présentant Suzette.

Voici la mariée.

TOUS.

Quoi! c'est Suzette!

ÉDOUARD.

O ciel!

SUZETTE.

Moi-même.

M. DE BREMONT.

Eh! oui vraiment.
Faites-lui votre compliment.

(Bertrand prend Suzette par la main, et la présente aux dames de la société, dont elle reçoit les compliments.)

ÉDOUARD, interdit.

Je n'y puis croire encor : quel est donc ce mystère?

M. DE BREMONT.

Oui, c'est elle qui l'a voulu.
(A voix basse.)
Pour son honneur sachez vous taire,
Et rougissez d'avoir moins de vertu.

ÉDOUARD, à part.

Cet hymen, qui me désespère,
N'aura pas lieu, je le promets.

M. DE BREMONT, de même, l'observant.

Et moi,
Je promets de veiller sur toi.

ENSEMBLE.

BERTRAND.

Allons, allons, prenons courage :
Puisque j'ai su toucher son cœur,
Je veux, dans l'hymen qui m'engage,
Ne vivre que pour son bonheur.
Qu'elle est jolie, et quel est mon bonheur.

M. DE BREMONT.

Par sa vertu, par son courage,
De mon fils je sauve l'honneur;
Tout va bien, et ce mariage
De nous tous fera le bonheur.

SUZETTE.

Oui, c'en est fait, l'hymen m'engage,
Immolons-nous pour son bonheur;
Allons, redoublons de courage,
Cachons le trouble de mon cœur.

ÉDOUARD.

Oui, je romprai ce mariage
Qui doit me ravir le bonheur;
De dépit, d'amour et de rage
Je sens là tressaillir mon cœur.

CHOEUR DE CAVALIERS ET DE DAMES.

A la noce, moi, je m'engage;
Je veux y danser de bon cœur :
Chantons cet heureux mariage,
Chantons, chantons tous leur bonheur.

(Bertrand donne la main à Suzette, et sort avec elle, les dames la suivent. M. de Bremont arrête Édouard, qui voulait aussi suivre Suzette. Édouard, accablé de douleur, se jette sur un fauteuil. La toile tombe.)

ACTE II.

Le théâtre représente un pavillon élégamment décoré. Porte au fond. A la droite de l'acteur, une croisée garnie d'une persienne. A gauche, un appartement dont la porte reste toujours fermée; auprès de la porte, à droite, un paravent non déployé.

SCÈNE PREMIÈRE.

PINCHON, MADAME PINCHON.

MADAME PINCHON.

Et moi je ne le veux pas.

PINCHON.

J'entends bien, ma petite femme; aussi ce n'est pas moi qui le veux, c'est le général.

MADAME PINCHON.

N'importe, tu ne devais pas le souffrir; laisser partir ce brave Bertrand, qui est notre parent, notre ami. Enfin, c'est l'honneur de la famille; c'est le seul militaire que nous ayons; et s'il était tué, ça n'est pas toi qui le remplacerais.

PINCHON.

Ce n'est pas là ce que tu me disais il n'y a pas bien longtemps encore.

MADAME PINCHON.

Mon Dieu, monsieur Pinchon, il y a temps pour tout; et il ne s'agit pas de cela dans ce moment. Bertrand est-il parti?

PINCHON.

Je le crois, car il a été chez lui prendre son paquet, et d'puis on ne l'a plus revu.

MADAME PINCHON.

Et nous ne l'avons pas embrassé! nous ne lui avons seulement pas demandé s'il avait besoin de nos services!

PINCHON.

Si fait, si fait, à telles enseignes que c'est lui qui m'a demandé de l'argent; mais je ne voulais pas sans te prévenir...

MADAME PINCHON.

Est-ce que tu as besoin de mon consentement pour obliger un ami? Faut-il être bête!

PINCHON.

Est-elle bonne; a-t-elle un bon cœur! Il n'y a pas une femme comme celle-là.

MADAME PINCHON.

De sorte que ce matin, pendant que j'étais au marché, pendant que je m'occupais des affaires de la maison, tu n'as rien fait que des bêtises; tu n'as pas même eu l'esprit de payer nos arrérages, et d'avoir notre quittance.

PINCHON.

Puisque dans cette famille personne ne veut d'argent. Le père dit que cela regarde son fils, parce que c'est le bien de sa mère, et qu'il est majeur; et le fils m'a dit qu'il n'avait pas le temps,

et que d'ailleurs il compterait plus tard avec toi, et qu'il t'attendrait ici, dans le pavillon.

MADAME PINCHON.

Et moi, j'ai voulu que tu vinsses avec moi.

PINCHON.

Et pourquoi?

MADAME PINCHON.

Parce que... Je n'ai pas besoin d'autre raison. Je te dis... parce que.

PINCHON.

C'est juste. Fallait me le dire plus tôt.

MADAME PINCHON.

C'est que ces hommes... celui-là surtout, ça ne se doute de rien, ça ne pense à rien; et si on n'avait pas de la tête pour deux, je ne sais pas ce que deviendrait la sienne.

PINCHON.

Comment, ma femme?

MADAME PINCHON.

Tout ça, ce sont des affaires de ménage qui ne te regardent pas. Puisque Bertrand est parti, il faut au moins, en son absence, veiller à ses intérêts. As-tu vu mademoiselle Suzette? lui as-tu parlé de notre cousin?

PINCHON.

Puisque tu t'en étais chargée.

MADAME PINCHON.

C'est juste; mais ce départ-là changeait tout.

PINCHON.

Il fallait donc me le dire. Quand tu ne me dis pas le matin ce qu'il faut faire le soir, moi qui n'ai pas l'habitude de penser tout seul...

MADAME PINCHON.

Allons, allons, rien n'est désespéré, je r'arrangerai tout cela.

PINCHON.

Mais c'est qu'aussi tu me grondes sans cesse.

MADAME PINCHON.

AIR : *Un homme pour faire un tableau.*

Oui, plaignez-vous, mon cher époux;
En vérité, je suis trop bonne :
Mais si j'eus des torts envers vous,
Faisons la paix, je te pardonne.

PINCHON.

Voyez l' beau dédommagement;
C'te paix-là pour toi n'est pas chère.

MADAME PINCHON, tendant la joue, et lui faisant signe de l'embrasser.

C'est quelque chose cependant,
Que d' payer les frais de la guerre.

PINCHON.

Dieu! quelle femme j'ai là, quelle bonne petite femme!

(Il va pour l'embrasser.)

MADAME PINCHON.

Mais finissez donc, monsieur Pinchon; car voici M. le comte.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS; M. DE BREMONT; SUZETTE, en costume de mariée.

M. DE BREMONT.

Bien, Suzette, très-bien; je suis content de toi, mon enfant.

(Au moment où M. de Bremont entre avec Suzette, Pinchon et sa femme s'éloignent un peu vers la gauche du théâtre.)

MADAME PINCHON.

M. le comte qui donne la main à Suzette. Suzette en belle parure; qu'est-ce que cela signifie?

M. DE BREMONT.

Cela signifie, madame Pinchon, que Suzette vient de se marier.

PINCHON et MADAME PINCHON.

Se marier!

M. DE BREMONT.

A l'instant même le contrat est signé.

MADAME PINCHON.

Ah! mon Dieu! (A son mari.) Tu vois ce que tu as fait, ce dont tu es cause; il est trop tard, maintenant.

M. DE BREMONT.

Trop tard! et pourquoi?

MADAME PINCHON.

Pour lui parler de quelqu'un qui, depuis deux ans, l'aime comme un fou, sans oser en dire un mot; et c'est moi, monsieur le comte, qui m'étais chargée de l'apprendre à Suzette; car c'est bien l'amour le plus vrai, le plus honnête!

M. DE BREMONT.

Je le crois; mais il est maintenant trop tard.

MADAME PINCHON, pleurant.

Hélas! c'est vrai, elle est mariée; je dois me taire : mais quand je pense à ce pauvre Bertrand!

M. DE BREMONT.

Bertrand!

MADAME PINCHON.

Eh oui! c'est lui qui l'adorait.

M. DE BREMONT.

Eh! c'est lui qui vient de l'épouser.

PINCHON et MADAME PINCHON.

Il serait possible!

M. DE BREMONT.

Oui, mon enfant; parle maintenant; parle tant que tu voudras, je ne t'en empêche pas.

(Madame Pinchon et son mari passent du côté de Suzette, qui se trouve entre eux; M. de Bremont est à gauche.)

MADAME PINCHON.

Que je suis contente! et que je lui en fasse mon compliment. Cette chère Suzette, la voici donc notre cousine. Mais comment ça s'est-il fait? vous vous en êtes donc douté, vous l'avez donc deviné? car jamais ce pauvre Bertrand n'aurait pris sur

lui-même... Imaginez-vous que tous les soirs il venait à la ferme, et il me disait : « Je n'ose pas, » elle ne voudra pas de moi, elle me repoussera. » En parlant ainsi, de grosses larmes roulaient dans ses yeux; et si vous saviez ce que c'est que de voir pleurer un militaire, ça fait mal.

PINCHON.

Et ce matin, quand il croyait partir, ces papiers qu'il m'avait confiés pour vous, et que je devais vous remettre en cas de malheur; tout ce qu'il avait, tout ce qu'il tenait de la générosité de M. le comte, c'est à vous, Mademoiselle, qu'il le donnait.

SUZETTE.

Que me dites-vous?

PINCHON.

Les voilà; ça appartient maintenant, non pas à lui, non pas à vous, mais à tous les deux, ce qui vaut bien mieux, sans compter ce que fera encore M. le comte; car je suis bien sûr...

SUZETTE.

M. Pinchon !

M. DE BREMONT.

Il suffit, cela me regarde; maintenant, mes amis, laissez-nous.

MADAME PINCHON.

C'est que nous voulions parler à monsieur votre fils pour nos arrérages, et nous l'attendions ici.

M. DE BREMONT.

Il n'habite plus ce pavillon, j'en ai disposé; mais si vous voulez le voir au château, ne perdez pas de temps, dépêchez-vous, car dans deux heures il sera sur la route de Paris.

MADAME PINCHON.

Eh vite ! dépêchons-nous. Adieu, monsieur le comte; au revoir, cousine. Je n'ai pas encore osé vous embrasser, quoique j'en aie bien envie.

SUZETTE.

Ah! Madame! Ah ! ma cousine!

MADAME PINCHON.

Quoique élevée mieux que nous, je sais que vous êtes bonne, que vous n'êtes pas fière, et vous nous permettrez de vous aimer comme nous aimons Bertrand, n'est-il pas vrai? Eh bien ! monsieur Pinchon, tu me laisses là, et v'là que j' m'attendris. Viens-t'en donc vite. Adieu, monsieur le comte; adieu, madame Bertrand.

(Elle sort avec Pinchon.)

SCÈNE III.

M. DE BREMONT, SUZETTE.

M. DE BREMONT.

Nous sommes seuls enfin, et je puis te remercier de ton courage et de ta générosité; tu en seras récompensée, j'aime à le croire, et Bertrand te rendra heureuse; tu sais maintenant combien il t'aime; et malgré cet amour, tu as vu sa soumission; son respect, quand tu lui as dit que tu désirais me parler, rester seule avec moi.

SUZETTE.

Ah ! je lui en sais gré; ce que vous m'avez dit, ce que je viens d'entendre, tout cela me rassure. Je pense, comme vous, que Bertrand est un honnête homme; je désire l'aimer, j'y ferai tout mon possible.

M. DE BREMONT.

Et tu y parviendras. (Après un instant de silence.) Je vais partir, Suzette, et j'emmène avec moi mon fils.

SUZETTE fait un mouvement et se reprend.

Ah! tant mieux.

M. DE BREMONT.

Il n'a pas assisté à ton mariage.

SUZETTE.

Je l'en remercie.

M. DE BREMONT.

Ce remercîment-là, je le garde pour moi; car j'avais eu soin de l'enfermer à la clef, et je viens seulement tout à l'heure de lui rendre la liberté. Je donne à Bertrand et à toi, Suzette, ce pavillon qui est à l'extrémité de mon parc, et les trente arpents qui en dépendent : c'est bien peu, j'en conviens; mais j'ai craint que si l'on se doutait déjà de l'amour de mon fils, un présent plus considérable ne confirmât les soupçons; et avant de songer à la fortune de ton mari, j'ai songé d'abord à son honneur, à son repos : plus tard, je verrai.

SUZETTE.

Ah ! monsieur le comte, c'est déjà trop ; et par une telle générosité, c'est porter préjudice à votre fils.

M. DE BREMONT.

Que ta délicatesse se rassure, je lui ai montré cet acte; il l'a eu entre les mains, et c'est lui qui l'a signé et cacheté; tu peux donc l'accepter, et sans scrupule. (Il présente le paquet cacheté à Suzette, qui le prend.) Adieu, je te laisse chez toi, et avec ton mari.

(Il sort.)

SCÈNE IV.

SUZETTE, seule.

Mon mari! je suis donc mariée? je ne puis le croire encore; et avec qui? Pauvre Bertrand ! m'aimer depuis deux ans sans me l'avouer, sans me le dire! et comment ne m'en suis-je jamais aperçue? Ah! c'est que mon cœur et mes yeux n'étaient pas là. Pourvu qu'il n'ait pas de soupçons, pourvu

qu'il ne se doute pas de l'amour d'Édouard. Heureusement notre jeune maître s'éloigne, et je veux tout oublier, oui tout, (regardant le papier) excepté ses bienfaits. Que je voie encore son écriture, et ce sera la dernière fois; oui, je le jure, la dernière fois que je penserai à lui. Voici donc cet acte... O ciel! une lettre de lui! (La lisant à la hâte.) « Tu es mariée, et je n'ai pu l'empêcher; mais si mon bonheur, si mes jours te sont chers, il faut qu'avant mon départ je te voie, ne fût-ce que cinq minutes. » (S'interrompant.) Qui? moi! jamais! (Lisant.) « Si tu y consens, si je puis me présenter à tes yeux, ouvre le volet du pavillon. Si tu me refuses, songe que je suis là, sous ta fenêtre; que le fer est dirigé contre mon sein, et que j'attends de toi la vie ou la mort : prononce. » — Ah! le malheureux! il le ferait comme il le dit! et c'est moi qui l'immolerais! Non, quoi qu'il arrive!... (Elle court à la fenêtre dont elle ouvre le volet.) On vient; est-ce déjà lui? Non, c'est Bertrand; c'est mon mari.

SCÈNE V.

SUZETTE, BERTRAND, en habit militaire.

BERTRAND, se tenant près de la porte.

Ça vous dérange-t-il, mademoiselle Suzette?

SUZETTE.

Moi, monsieur Bertrand! non sans doute.

BERTRAND.

C'est que je voudrais vous parler un instant. (A part et s'avançant.) Elle est encore plus jolie comme ça; et dire qu'elle est ma femme, qu'elle est à moi... C'est égal, il me semble que je n'oserai jamais l'appeler madame Bertrand.

SUZETTE.

Eh bien! que me voulez-vous?

BERTRAND.

Ce que je veux toujours, vous voir! car vous ne vous doutez pas, mademoiselle Suzette...; et vous ne croiriez pas que depuis deux ans...

SUZETTE.

Si monsieur Bertrand, je le sais; je l'ai appris par vos amis, M. et madame Pinchon, par M. le comte. C'est par eux que je connais toutes les vertus qui vous rendent dignes d'estime et d'affection.

BERTRAND.

Ils ont parlé pour moi! c'est donc ça; et je comprends maintenant...; car je me doutais bien que ce n'était pas pour moi-même. (Regardant sa jambe.) Je me connais, mademoiselle Suzette; quoique, du reste, je sois aussi bon soldat qu'un autre... V'là toujours c'qui m'empêchait d'avancer et de me mettre en ligne; aussi, quand je vous vois, et que je me regarde, je me dis qu'il faut que vous soyez bien bonne. Je me dis que je suis trop heureux; et c'est ce bonheur-là, mademoiselle Suzette, dont je viens, d'abord, vous demander pardon.

SUZETTE.

Comment?

BERTRAND.

Oui, sans doute, quand M. le comte m'a appris cette nouvelle-là, ça m'a fait l'effet d'un boulet de canon, et j'ai accepté, sans savoir ce que je faisais, parce que, voyez-vous, mademoiselle Suzette, un boulet de canon ça vous étourdit, on n'y voit que du feu. C'est égal, on avance toujours. Mais quand j'ai été revenu du coup et de ma première surprise, je me suis dit : « Faut au moins consulter mademoiselle Suzette, et lui donner le temps de se reconnaître. » Je voulais donc vous proposer de différer de quelques jours, de quelques semaines, non pas qu' ça me coûte diablement, mais quand depuis deux ans on attend, on commence à s'y habituer.

SUZETTE.

Eh bien! qui vous a empêché d'effectuer ce projet dont mon cœur eût été bien reconnaissant?

BERTRAND.

Ce qui m'en a empêché? une lettre anonyme, par laquelle on me fait à savoir les expressions suivantes : « Si tu épouses Suzette aujourd'hui, si tu ne diffères pas ce mariage, tremble pour tes jours. » Trembler! je ne connais pas ça, et cette épître-là, c'est la cause que je me suis marié sur-le-champ.

SUZETTE.

Et si l'on exécutait une pareille menace?

BERTRAND.

Qu'est-ce que ça me fait? Vous valez bien la peine que l'on risque quelque chose; mais soyez tranquille, je les connais, ils ne bougeront pas.

SUZETTE.

Oh ciel! est-ce que vous vous doutez de la personne qui a pu vous écrire cette lettre?

(Elle s'approche de la fenêtre qu'elle avait ouverte, et la referme doucement.)

BERTRAND.

Parbleu! c'est quelques-uns de ces beaux messieurs de Paris, de ces élégants qui habitent le château; car vingt fois je l'ai vu de mes propres yeux. Ils vous aiment tous; oui, tous, excepté M. le comte et son fils : ceux-là, c'est différent, ce sont de braves gens, à qui je vous confierais sans crainte, parce que c'est l'honneur et la probité mêmes, et après vous, mademoiselle Suzette, mon sang est à eux.

SUZETTE.

O ciel !

BERTRAND.

Qu'avez-vous ?

SUZETTE.

Rien; je ne me sens pas bien.

BERTRAND.

Milzieux! seriez-vous indisposée? Peut-être qu'en ouvrant ce volet...

(Il va vers la fenêtre.)

SUZETTE, le retenant.

Non; gardez-vous-en bien; cela se passera; c'est le trouble, l'émotion.

BERTRAND.

Je comprends, mademoiselle Suzette, je comprends cela, parce que, dans un jour comme celui-ci, un mari ça effraye toujours, surtout quand il est fait comme moi; mais tout ce que je vous demande, c'est de me parler avec franchise.

SUZETTE.

Je vous le promets.

BERTRAND.

Est-ce que, par hasard, vous m'aimiez ?

SUZETTE.

Non, pas encore.

BERTRAND.

C'est ce que je me disais; je m'en doutais bien d'abord, vous ne pouvez pas m'aimer comme je vous aime; ça n'est pas possible, et je ne suis pas assez exigeant pour cela. De sorte qu'en m'épousant aujourd'hui, ce n'était donc que par amitié, par raison ?

SUZETTE.

Oui, monsieur Bertrand.

BERTRAND.

Eh bien! vous n'en avez que plus de mérite à mes yeux. Je vous dois encore plus de reconnaissance que je ne croyais. Vous, si jeune et si jolie, que les amants et la séduction entourent de tous côtés, comme une brave et honnête fille, vous avez préféré un sort pauvre, mais honorable. Vous n'avez pas craint d'épouser un soldat. Eh bien ! ce soldat vous en récompensera; sa vie entière sera employée à vous en remercier, à vous rendre heureuse. Que je meure, milzieux! si jamais je vous cause un seul chagrin, ou si je vous coûte une seule larme. Et d'abord, je n'ai pas besoin de vous le dire, je ne suis rien ici. Vous êtes la reine, la maîtresse; ordonnez, commandez; je n'ai plus maintenant d'autre colonel que vous. Ce beau pavillon que nous a donné M. le comte, la pension qu'il me fait, les deux cent cinquante francs de ma croix d'honneur, c'est à vous, je vous les abandonne.

Air de *la Sentinelle.*

Pour la parure et pour l'air élégant,
Je veux qu' ma femme éclips' toutes les autres;
Que j' suis heureux! c' ruban teint de mon sang
Va me servir pour acheter les vôtres
Avec orgueil j' verrai ce front brillant
Paré des dons que j' tiens de la victoire;
Et je n' pourrai plus maintenant
Penser à mon bonheur présent,
Sans m' rappeler mon ancienn' gloire.

Ainsi v'là qui est décidé. Dans les bals, dans les fêtes de villages, on nous verra toujours ensemble; moi, par état, vous vous en doutez d'avance, je ne serai pas volage, je n' courrai pas après d'autre, je serai toujours à mon poste, auprès de vous, à vos côtés, non pour vous contraindre ni pour vous gêner dans vos plaisirs : faites comme si je n'y étais pas; seulement, quand vous aurez besoin d'appui, étendez la main, et rappelez-vous que je suis là.

SUZETTE.

Ah! Monsieur, que de bontés!

BERTRAND.

Tout ce que j'attends de vous c'est votre estime, votre amitié. Laissez-vous être heureuse, laissez-vous être aimée, et un jour ça vous gagnera peut-être. Vous vous direz : « Ce pauvre Bertrand! » j'n'ai pas de meilleur ami au monde, il m'aime » tant! il ne faut pas être ingrate. » Et vous qui avez si bon cœur, qui sait jusqu'où la reconnaissance peut vous mener ! C'est là-dessus que je compte, mademoiselle Suzette; et en attendant ce moment-là, comme je me rappelle votre effroi, votre crainte de tout à l'heure, je veux avant tout vous rassurer, et vous prouver qu'il n'y a point de sacrifice que je ne fasse pour vous.

SUZETTE.

Que voulez-vous dire ?

BERTRAND.

Que M. le comte nous a fait cadeau de ce pavillon, qu'il avait fait arranger comme pour lui-même; ce qui fait un assez joli bivouac; quand je dis un bivouac, c'est-à-dire qu'il y a là deux appartements, qui sont les nôtres et qui communiquent ensemble; en voici la clef; je vous la donne, mamzelle Suzette; et, sans jamais vous en rien dire, j'attendrai que vous m'aimiez assez pour me la rendre.

Air : *Amis, voici la riante semaine.*

Nous attendons ce soir tout le village,
Et je vais tout disposer pour le bal;
Car vous dans'rez : ce doit êtr' de votre âge.

SUZETTE.

Eh quoi! sans vous?

BERTRAND.

Sans moi, ça m'est égal.
Seul'ment, ce soir, sans rien dire, en silence,
Derrière vous je compte me placer :
J' suivrai vos pas, et j'aurai, si je n' danse,
J'aurai du moins l' plaisir d' vous voir danser.

(Il sort.)

SCÈNE VI.

SUZETTE, seule.

Ah ! l'honnête homme ! que je voudrais l'aimer ! et combien il le mérite ! Pourquoi, hélas ! ça ne dépend-il pas de moi ? Pourquoi une autre image, que je voudrais...et que je ne puis bannir, est-elle toujours là, au fond de mon cœur ! Mais je saurai du moins l'éloigner de mes yeux; je ferai mon devoir, je répondrai à la confiance de Bertrand; et, quoi qu'il arrive, je ne verrai plus M. Édouard.
(En ce moment Édouard paraît à la croisée du pavillon.)
O ciel ! c'est lui !

SCÈNE VII.

SUZETTE; ÉDOUARD, à la croisée.

ÉDOUARD.
Suzette, est-il parti ?

SUZETTE.
Monsieur, que venez-vous faire en ces lieux ? me perdre !

ÉDOUARD, courant auprès de Suzette.
Non; mais je viens réclamer mes droits, ces droits que leur perfidie essaie en vain de m'enlever. Car tu étais à moi, tu m'appartiens par ton amour; je t'ai épargnée, je t'ai respectée; et quand je pense qu'aujourd'hui même un autre obtiendra un prix qui n'était dû qu'à moi; que ce Bertrand auquel on t'a sacrifiée...

SUZETTE.
Monsieur...

ÉDOUARD.
Cette idée seule fait bouillir mon sang dans mes veines.

SUZETTE.
Celui que j'ai épousé mérite mon estime, la vôtre; et c'est pour être digne de lui que je ne dois pas vous écouter plus longtemps. Laissez-moi.

ÉDOUARD.
Moi ! te laisser ! non. Quelque malheur, quelque danger qui me menace, je reste en ces lieux; rien ne pourra m'en arracher.

SUZETTE.
Quoi ! pas même l'idée de compromettre mon bonheur ou ma réputation ! Ah ! Monsieur ! quelle différence ! ce n'est pas là ce que je viens d'entendre.

ÉDOUARD.
C'est que personne ne t'a jamais aimée comme je t'aime. Et quels sont ces devoirs qu'on t'a imposés malgré toi, malgré ton cœur ? sont-ils plus sacrés que les promesses que tu m'as faites ? Oui, Suzette, c'est moi qui ai reçu tes serments; c'est moi qui suis ton amant, ton mari. Viens, fuyons; suis-moi si tu m'aimes.
(Il veut l'entraîner.)

SUZETTE, s'arrachant de ses bras.
Jamais ! vous êtes sans pitié pour moi, je le serai pour vous. O ciel ! j'entends du bruit, on vient, éloignez-vous.

ÉDOUARD.
Non, je reste.

SUZETTE.
Par grâce ! par pitié ! si ce n'est pas pour moi, que ce soit pour lui, pour son repos. J'en appelle à votre honneur, à votre amour; partez à l'instant, ou je croirai que vous ne m'avez jamais aimée.

ÉDOUARD.
Tu le veux, je m'éloigne. (S'approchant de la croisée, et se retirant aussitôt.) Bertrand est sous cette fenêtre, qui donne des ordres à des ouvriers.

SUZETTE, montrant la porte du fond.
Eh bien ! descendez vite par cet escalier.

ÉDOUARD, entendant parler de dehors.
Impossible ! C'est la fermière, c'est madame Pinchon ! Que diable vient-elle faire ici ? Ne crains rien, Suzette, je serai prudent.
(Il se cache derrière le paravent, et le referme sur lui.)

SUZETTE.
O mon Dieu ! vous me punissez de l'avoir écouté.

SCÈNE VIII.

ÉDOUARD, au fond, caché derrière le paravent; SUZETTE, MADAME PINCHON.

MADAME PINCHON, en dehors, parlant à la cantonade.
Comment donc, Messieurs, avec plaisir. Cette contredanse-là et les autres. Pour valser, c'est différent, impossible. Non pas que M. Pinchon soit jaloux; mais je me dois à moi-même, je ne peux pas me permettre..., parce qu'avec des jeunes gens de Paris la tête tourne si vite. (Apercevant Suzette.) Ah ! cousine, vous voilà; que faites-vous donc seule ? un jour de noce, cela n'est pas convenable. Est-ce que vous n'avez pas vu les apprêts du bal ?

SUZETTE, troublée.
Si, si vraiment.

MADAME PINCHON.
Ce que vous ne savez pas, ou plutôt ce que tu ne sais pas, parce qu'entre cousines on peut se tutoyer, les dames du château y viendront, les jeunes gens aussi. Je suis invitée pour toutes les contredanses; et comme ce sera joli, des guirlandes de fleurs, un orchestre magnifique ! C'est Bertrand qui arrange tout cela; il est partout, il se donne un mal qui le rend si heureux ! parce qu'avec lui, je le connais, ce sera toujours comme ça. Pour lui la peine, et pour toi le plaisir : et vois-tu, cousine, ce n'est pas parce qu'il est de

ma famille, mais tu ne pouvais choisir un meilleur mari.

SUZETTE, se tournant du côté du paravent.

Je le crois; aussi je l'aime beaucoup.

MADAME PINCHON.

C'est-à-dire, tu l'aimes... tu l'aimes... tu n'en es pas folle.

SUZETTE.

Que dites-vous?

MADAME PINCHON.

Tu ne l'aimes pas... d'amour; c'est bien aisé à voir, et je m'en suis aperçue au premier coup d'œil; mais il n'y a pas de mal, c'est ce qu'il faut: ça n'en ira que mieux.

SUZETTE.

Comment, madame Pinchon?

MADAME PINCHON.

Entre femmes, entre cousines, on peut tout se dire; et je t'avouerai que moi aussi, quand je me suis mariée, je n'avais pas d'amour pour M. Pinchon. Oh! mon Dieu, pas un brin; et d'un autre côté je ne manquais pas d'amoureux, et de bien gentils. Mais les amoureux, vois-tu bien, ça n'est que pour durer un instant; les maris, ça dure toujours. Il faut donc, en fait d'ça, choisir du bon et du solide, parce qu'une fois pris, on ne peut plus en changer, et c'est ce que j'ai fait. M. Pinchon n'était pas un élégant, mais c'était un brave garçon; c'était surtout un bon caractère; j'ai son amour, sa confiance, c'est moi qui commande, qui ordonne, qui fais tout dans la maison; chaque jour je me félicite d'avoir un si bon mari. Eh bien! Bertrand vaut encore mieux, si c'est possible.

SUZETTE.

N'est-il pas vrai?

MADAME PINCHON.

Il a autant de bonnes qualités, et plus de mérite encore, plus de considération; c'est un brave militaire, c'est l'honneur du pays, et jamais on ne s'aviserait de manquer à lui et aux siens. Faut voir seulement quand il passe dans le village, comme tout le monde met la main à son chapeau, en disant: « C'est M. Bertrand. » Et l'autre jour, à la ville, où je lui donnais le bras, comme les factionnaires lui portaient les armes! comme j'étais fière, en disant: « C'est mon cousin! » Eh bien! toi, tu diras: « C'est mon mari! » Et chez toi, dans ton intérieur, en voyant combien il te rend heureuse, tu feras comme moi; cet amour, que tu n'avais pas, viendra peu à peu, peu à peu.

AIR: *T'en souviens-tu?*

Dans mon ménage, et sans l' vouloir peut-être,
Je fais parfois enrager mon mari;
Et si pourtant l' moindr' danger pouvait naître,
Sans hésiter, j' donn'rais mes jours pour lui.
Car je lui dois c' bonheur que rien n' rachète,
Mes deux garçons, ma fille... et dans queuq' temps,
Ainsi que moi tu le sauras, Suzette,
On aim' toujours le pèr' de ses enfants.

ÉDOUARD, entr'ouvrant le paravent.

Maudite femme! elle ne s'en ira pas.

SUZETTE, réfléchissant.

Comment, cousine, répète-moi ça, je t'en prie.

MADAME PINCHON.

A la bonne heure, voilà que tu me tutoies aussi.

SUZETTE.

Tu n'aimais pas ton mari?

MADAME PINCHON.

Demande-lui plutôt.

SUZETTE.

Mais au moins tu n'en aimais pas un autre, tu n'aimais personne.

MADAME PINCHON.

Eh! eh! je ne voudrais pas en jurer.

AIR: *Ce que j'éprouve en vous voyant.*

C'est mon secret: j' veux bien tout bas
T'en faire ici la confidence;
Mais surtout garde le silence,
Car Pinchon ne s'en doute pas,
Mon mari ne s'en doute pas.
Vois-tu bien, en pareille affaire,
Sur l' passé n' faut pas revenir,
On n' pouvait pas le garantir:
C'est déjà bien assez, ma chère,
De répondre de l'avenir.

Je crois donc que j'aimais un jeune homme bien gentil; seize ans tout au plus.

SUZETTE.

Quelqu'un du village.

MADAME PINCHON.

Mieux que cela; quelqu'un du château. Tu ne le diras à personne; le fils de monsieur le comte, M. Édouard.

(Édouard, qui avait avancé sa tête hors du paravent, la retire vivement.)

SUZETTE, à part.

O ciel! comme moi! et je ne m'en suis pas aperçue. (Haut, et avec émotion.) Et lui ne t'aimait pas?

MADAME PINCHON.

Au contraire; comme un fou, à en perdre la tête. Il me poursuivait partout; il me disait qu'il n'avait jamais éprouvé d'amour pareil.

SUZETTE, à part.

Comme moi.

MADAME PINCHON.

Et qu'il m'aimerait toujours; et puis il pleurait, il se désespérait, et se jetait à mes pieds.

SUZETTE, à part.

Comme aujourd'hui.

MADAME PINCHON.

Et un jour enfin...; je ne sais plus au juste ce qu'il me demandait; car il demandait toujours, et

il était très-exigeant : il s'écria que si je le refusais, il allait se tuer.

SUZETTE, à part.

O ciel ! comme tout à l'heure. (Haut.) Et qu'en est-il arrivé ?

MADAME PINCHON.

Je n'en sais rien. Je me suis enfuie tout effrayée, parce que j'ai toujours eu peur des armes à feu ; mais ce que je sais, c'est que j'ai épousé M. Pinchon, et qu'il n'en est pas mort.

SUZETTE, avec douleur.

Il te trompait donc ?

MADAME PINCHON.

Lui !... oh ! mon Dieu, non ! le pauvre garçon était de bonne foi, et il m'aimait autant qu'il pouvait aimer. D'abord j'étais sa première inclination ; mais ça ne pouvait nous mener à rien ; il ne pouvait pas m'épouser : il a pris son parti, et moi le mien. Il s'est consolé : c'est ce qui arrive toujours.

SUZETTE.

Tu crois !

MADAME PINCHON.

Par exemple, une chose dont je suis bien sûre, c'est que depuis il m'est resté fidèle. Il ne me rencontre pas de fois qu'il ne me dise des mots de tendresse... sans conséquence.

SUZETTE.

Comment ! il oserait...

MADAME PINCHON.

Avant hier encore, il a couru après moi dans le jardin ; il m'a embrassée..., toujours sans conséquence. Mais ce matin, il voulait que je vinsse dans ce pavillon pour régler les comptes de la ferme, et ce Pinchon qui le voulait aussi ; mais ça, c'est différent.

Air : *De sommeiller encor, ma chère.*

On ne sait pas, dit la prudence,
Ce qui peut arriver ; aussi
J'ai refusé par prévoyance,
Non pour moi, mais pour mon mari.
Pauvre garçon, lorsque j'y pense,
Si jamais il était trahi...
Je l'aime tant, qu'en conscience,
Ça m' f'rait trop de peine pour lui ;

parce que, vrai..., il ne mérite pas ça ; et tiens, tiens, le voilà, ce brave et honnête homme.

(Suzette et madame Pinchon vont au-devant de Pinchon, qui entre en ce moment.)

ÉDOUARD, ouvrant le paravent et apercevant Pinchon.

Allons, encore un autre ; impossible de s'en aller ; ils me feront rester là jusqu'au soir.

(Il se cache derrière le paravent.)

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS, PINCHON.

PINCHON.

C'est ça ; vous êtes là à causer tous les deux, et vous ne savez pas ce qui arrive.

MADAME PINCHON.

Qu'est-ce donc ?

PINCHON.

Monsieur Édouard qui est perdu... Dis donc, ma femme, tu ne sais pas où est notre jeune maître ?

(Suzette se retire vers le fond, auprès de la porte de l'appartement à gauche.)

MADAME PINCHON.

C'te question ! Est-ce que tu me l'avais donné à garder ? Mais comme te voilà fait ! comme ta cravate est arrangée !

(Elle la lui arrange.)

PINCHON.

Dame, tu n'étais pas là pour me la mettre. Je te disais donc qu'on ne trouve pas monsieur Édouard au château ; et Bertrand, qui déjà ne l'a pas vu à sa noce, est inquiet de lui, et le cherche partout pour lui présenter sa femme, parce qu'il veut que ce soit lui qui tantôt ouvre le bal, et c'est trop juste.

SUZETTE.

Ah, mon Dieu !

MADAME PINCHON, à Suzette.

Hé bien ! qu'as-tu donc ? Comme te voilà pâle !

SUZETTE.

Oui, je souffre, je souffre beaucoup ; mais je te remercie : je vous remercie tous deux : nous ne nous quitterons plus ; vous seuls êtes mes véritables amis.

PINCHON.

Eh ! mais sans doute, vous et votre mari ; cela va sans dire, car les amis de ma femme sont toujours les miens.

MADAME PINCHON.

N'est-ce pas ? Tu vois que je l'élève dans les bons principes.

SUZETTE.

Venez, venez ; sortons de ces lieux ; allons retrouver tout le monde.

PINCHON.

C'est ça. Allez toutes les deux ; moi, je reste ici, parce que j'attends Bertrand, qui doit venir m'y retrouver.

SUZETTE, à part.

Grands dieux ! (Haut.) Je reste alors ; je reste aussi. (A part.) Que devenir, et comment le renvoyer ?

(Elle passe du côté du paravent.)

PINCHON, examinant l'intérieur du pavillon.

Savez-vous que c'est gentil ce pavillon ? c'est

joliment décoré! C'est donc là le présent de noces de monsieur le comte? ça et les trente arpents qui en dépendent?

MADAME PINCHON.

Oui, sans doute.

PINCHON, passant entre les deux femmes.

Et rien avec? rien de plus?

SUZETTE, avec impatience.

Non, vraiment.

PINCHON.

Eh bien! ce n'est guère, et je croyais qu'à cause de Bertrand, il ferait mieux les choses, parce que certainement, après ce qu'il lui doit, après ce dont j'ai été le témoin...

MADAME PINCHON.

Quoi! qu'est-ce que c'est? qu'est-ce que tu as vu?

PINCHON.

Rien, rien, madame Pinchon; c'est quelque chose qui nous regarde, nous autres hommes; quelque chose que je sais.

MADAME PINCHON.

Et comment alors se fait-il que je ne le sache pas? tu as donc des secrets pour moi? j' n'ai donc plus ta confiance?

PINCHON.

Mais si, madame Pinchon; mais ce n'est pas mon secret, c'est celui de Bertrand.

MADAME PINCHON, montrant Suzette.

Eh bien, alors, voilà sa femme qui a le droit de le connaître, parce que certainement tu ne voudrais pas troubler leur ménage. Il faut donc qu'elle sache tout, et moi aussi.

PINCHON.

Mais, ma femme...

MADAME PINCHON.

C'est dans l'ordre, c'est convenable.

PINCHON.

Mais je te dis...

MADAME PINCHON.

Et puis, je le veux.

PINCHON.

Alors, si c'est comme ça, je vais te le dire, mais Bertrand se fâchera.

MADAME PINCHON.

Ça nous regarde; va toujours.

PINCHON.

C'est donc, il y a deux ans, quand j'ai été à Strasbourg pour la succession de ton oncle; monsieur Édouard y était en garnison, et Bertrand y était parti quelques jours après pour le rejoindre, parce que monsieur le comte lui avait dit: « Ne quitte pas mon fils, veille sur lui; je te « le confie. » Je vois donc, un matin, Bertrand entrer dans mon auberge pâle et défait. « J'ar- » rive, me dit-il; je viens, dans un café, d'en » apprendre de belles: demain monsieur le comte » n'aura plus de fils. »

(Pendant le récit de Pinchon, Édouard se montre hors du paravent, et écoute avec la plus grande attention.)

SUZETTE.

O ciel!

PINCHON.

Oui, Mademoiselle, monsieur Édouard devait se battre le lendemain avec un monsieur de la ville, un monsieur qui avait déjà eu quinze duels, qui n'avait jamais manqué son homme, et qui était toujours sûr de son coup; et tout cela pour une petite danseuse à qui, depuis deux ans, monsieur Édouard faisait la cour.

(Édouard, en ce moment, se retire encore derrière le paravent.)

MADAME PINCHON.

Depuis deux ans! quelle indignité! C'était de mon temps.

PINCHON.

Quoi! qu'est-ce que c'est?

MADAME PINCHON.

Ça ne te regarde pas; va toujours, et achève ton récit.

PINCHON.

« Pinchon, me dit Bertrand, ce duel a lieu de- » main matin: il faut l'empêcher aujourd'hui, et » sans qu'on le sache, parce que ça ferait du tort » à notre jeune maître. Par bonheur, ni lui ni » personne ne connaît encore mon arrivée à » Strasbourg: j'aurai besoin de toi. Attends-moi » là; je reviens dans une heure. »

MADAME PINCHON.

Hé bien?

PINCHON.

Hé bien! savez-vous ce qu'il fait pendant ce temps-là? il se rend au café où se tenait ce grand monsieur, le regarde de travers, lui marche sur le pied, en reçoit un soufflet, et revient tout triomphant. « Maintenant, me dit-il, partons; » c'est mon affaire; ça me regarde; c'est toi qui » seras mon témoin. »

MADAME PINCHON.

Toi, Pinchon!

PINCHON.

Moi-même; et je tremble encore d'y penser. Dieu, ma femme, que c'est terrible un duel!

AIR: *Ces postillons.*

A trente pas l'un sur l'autre on s'avance,
Et Bertrand marchait tout joyeux,
En fredonnant un petit air d' romance,
Quand retentit soudain un coup... puis deux...
Je ne vis rien, car je fermais les yeux.
Tel fut mon trouble en ce moment funeste,
Qu'en entendant un des témoins, je croi,
Qui s'écriait: « Il est mort, je l'atteste, »
J'ai cru que c'était moi.

Mais c'était l'autre, le grand. Je vois aussi Ber-

trand étendu sur le gazon, qui m'appelait en souriant, et me montrait sa pauvre jambe. « Pinchon, » qu'il me dit, n'en parle à personne. » Personne ne l'a su. On a cru que c'était un accident; et voilà, Mademoiselle, ce qui fait que mon pauvre Bertrand a une jambe de bois.

ÉDOUARD, qui, pendant ces derniers mots, s'est avancé hors du paravent.

Grand Dieu!

SUZETTE, avec un cri d'effroi.

Ah!

(Édouard rentre et se cache.)

MADAME PINCHON.

Quoi! qu'est-ce que c'est? d'où vient ce bruit?

SUZETTE.

Rien, rien, c'est moi; je n'ai pu retenir un cri de surprise et d'admiration. Oh! le meilleur des hommes! Tu avais raison, je l'aime maintenant, je l'aime d'amour.

MADAME PINCHON.

Eh bien! tu l'entends; tu pourras lui dire à lui-même.

(Pinchon et sa femme vont au-devant de Bertrand. Pendant ce temps, Édouard ouvre le paravent, qui est près de la croisée; il est pâle, hors de lui, et dit à voix basse à Suzette) :

Suzette, aimez-le; adieu pour toujours.

(Il s'élance par la croisée.)

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS, BERTRAND.

MADAME PINCHON.

Ah! Bertrand, le voilà.

BERTRAND.

Oui, milzieux! tout est prêt, et tout sera presque aussi bien que si mademoiselle Suzette l'avait commandé. Une table de cinquante couverts sous la grande allée de tilleuls, et cela rien que pour les fiançailles. Voilà déjà tous nos convives qui arrivent; ainsi, partons.

PINCHON.

Et M. Édouard?

BERTRAND.

Je ne l'ai pas vu; mais je ne suis plus inquiet, parce que son père lui-même est tranquille, et m'a dit : « Je sais où il est. » C'est quelque affaire qui lui sera survenue; il reviendra plus tard, je l'espère.

SUZETTE, à part.

J'espère bien que non.

MADAME PINCHON.

Ce cher Bertrand! Tiens, cousin, je t'en prie, laisse-moi t'embrasser.

BERTRAND.

Bien volontiers, morbleu! avec la permission du cousin.

MADAME PINCHON.

Moi, je le donne sans permission, (avec attendrissement) parce que tu es un honnête homme.

PINCHON, pleurant de joie.

Un brave et digne garçon.

BERTRAND, les regardant avec étonnement.

AIR : *Ce luth galant.*

Qu'avez-vous donc? d'où vient c'l air attendri?
Ils pleur'nt tous deux... Eh quoi! Suzette aussi?
(Courant à elle.)
Qui peut causer ces pleurs qu'en vain vos yeux retiennent?
Je n'veux rien d'vos plaisirs, qu'à vous seule ils reviennent.
Mais me v'là marié,
Vos chagrins m'appartiennent,
Et j'en veux la moitié.

MADAME PINCHON.

Des chagrins! elle en avait; elle n'en a plus.

BERTRAND.

Est-ce vrai, mademoiselle Suzette?

SUZETTE.

AIR de *la Robe et les Bottes.*

Je n'en ai qu'un, un seul qui m'inquiète.

BERTRAND.

Lequel?

SUZETTE.

D'où vient que, même entre nous deux
Vous m'appelez toujours mamzell' Suzette?

BERTRAND.

C'est que j' n'ose pas dire mieux.
C'est p't-être aussi dans mon intérêt même;
Car votre nom, quand je l' prononce, hélas!
Me rappelle quelqu'un que j'aime,
Le mien quelqu'un qu' vous n'aimez pas.
Oui, votre nom m' rappell' quelqu'un que j'aime,
Le mien quelqu'un qu' vous n'aimez pas.

SUZETTE.

C'est ce qui vous trompe; je suis votre femme, je suis fière d'en porter le nom.

BERTRAND.

Qu'entends-je! il serait possible!

SUZETTE.

Silence. Voici M. le comte.

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENTS, M. DE BREMONT, ÉDOUARD, en costume de voyageur.

M. DE BREMONT.

Nous voulions, mon cher Bertrand, assister à la fête d'aujourd'hui, mais un ordre supérieur nous force de retourner à l'instant même à Paris.

BERTRAND.

Comment, il se pourrait!... Comment, mon général, un jour comme celui-ci! Et mon capitaine sur lequel je comptais!

ÉDOUARD.

C'est impossible, Bertrand; le devoir m'ordonne de partir, de rejoindre mon régiment; et tu sais mieux que personne que quand le devoir commande...

BERTRAND.

C'est juste; je ne dis plus rien.

ÉDOUARD.

Si je ne reste pas à tes fiançailles, je ne renonce pas pour cela au présent de noces que j'ai le droit de te faire. Voici, avec la permission de mon père, une donation de la ferme que tiennent Pinchon et sa femme. Désormais elle t'appartient, elle est à toi.

PINCHON, à sa femme.

Le cousin serait notre propriétaire!

BERTRAND.

Y pensez-vous, mon capitaine? à nous, 4,000 livres de rente? ah ça, milzieux! avez-vous perdu la tête?

ÉDOUARD, bas et lui serrant la main.

Et toi, as-tu perdu la mémoire? Souviens-toi de Strasbourg, accepte, et tais-toi.

M. DE BREMONT.

Viens, viens, mon ami; viens, mon fils; je suis content de toi. Dans quelques années, je vous le ramène colonel.

MADAME PINCHON.

Et marié; ce qui vaut encore mieux.

FINALE.

AIR : *Ah! quel plaisir d'être soldat* (de LA DAME BLANCHE).

MADAME PINCHON.

Ah! quel plaisir d'être marié!
A votre hymen, je pense,
Tout l' village sera prié;
Que d'époux de ma connaissance
Avec nous diront de moitié :
Ah! quel plaisir! le v'là marié!

PINCHON, BERTRAND, SUZETTE.

Ah! quel plaisir d'être marié!

ÉDOUARD.

(A Suzette.)

Adieu, Bertrand; adieu, Madame.

BERTRAND, à Suzette.

Mes vœux sont-ils réalisés?
Puis-je enfin vous nommer ma femme?
Ou mes sens sont-ils abusés?
Eh quoi! vous vous taisez!
(Suzette lui remet la clef.)
Ah! ah! quel bonheur d'être marié!

(Pendant ce temps, M. de Bremont entraîne Édouard vers la porte. Madame Pinchon l'arrête pour lui faire ses adieux; Édouard prend la main de Pinchon et salue affectueusement madame Pinchon.)

ENSEMBLE.

PINCHON ET SA FEMME, SUZETTE ET BERTRAND.

Ah! quel bonheur d'être marié!

ÉDOUARD.

Partons, que tout soit oublié.

M. DE BREMONT.

Il te reste mon amitié.

(Bertrand est aux pieds de Suzette, qui vient de lui remettre la clef; M. de Bremont et Édouard s'éloignent; Pinchon et sa femme regardent avec attendrissement Bertrand et Suzette. La toile tombe.)





GUIDO,

EST ELLE! C'EST UNE FEMME.

La Chatte métamorphosée Sc. VI



LA CHATTE

MÉTAMORPHOSÉE EN FEMME,

FOLIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase dramatique, le 3 mars 1827.

En société avec M. Mélesville.

Personnages.

GUIDO, fils d'un négociant de Trieste.
MARIANNE, sa domestique.
MINETTE, chatte de Guido.
DIG-DIG, jongleur indien.

La scène se passe à Biberach, en Souabe.

Le théâtre représente la chambre de Guido. Au fond, une alcôve avec une petite croisée élevée, contre laquelle est un petit lit de repos caché par deux rideaux. A droite de l'acteur, une table sur laquelle est un coffre de moyenne grandeur. Au-dessus de la table, une cage accrochée à la muraille. Deux portes latérales, à gauche la porte d'entrée, à droite celle qui est censée conduire dans une autre chambre.

SCÈNE PREMIÈRE.

MARIANNE, seule, assise auprès de la table, et tricotant; elle tient sur ses genoux une chatte blanche endormie.

Notre maître ne revient pas. Depuis ce matin qu'il court toute la ville de Biberach, il n'aura rien trouvé, c'est sûr. Pauvre Guido! le plus beau jeune homme de toute la Souabe! un jeune homme si bon, si aimable, qui avait tant d'amis quand il avait de l'argent!... ils sont tous partis; et de tous ceux qui dînaient chez nous, il n'est resté à la maison que notre chatte, cette pauvre Minette, qui dort là, sur mes genoux, et dont il faudra se séparer aussi. La cuisinière du gouverneur m'en a déjà offert trois florins, que j'ai refusés. Trois florins! la fourrure seule vaut cela. Sans compter son caractère! Cependant je serai bien obligée d'en venir là, par intérêt pour elle; car ici, nous n'avons pas même de quoi la nourrir. Entends-tu, Minette, tu ne seras pas à plaindre; c'est moi! parce que les chattes, c'est la passion des vieilles gouvernantes, et, depuis la mort de mon mari, je peux dire, foi d'honnête femme, que c'est le seul attachement que je me sois permis.

Air du vaudeville de *la Robe et les Bottes.*

Le ciel voulut, dans sa sagesse,
Que notre cœur en tout temps s'attachât.
Jeune, on est tendre; et quand vient la vieillesse,
Afin d'aimer, on aime encor son chat.
Des chats pourtant le naturel est traître,
Ils trompent qui sait les chérir.
C'est pour cela qu' nous les aimons peut-être:
Des amants c'est un souvenir.

(A la fin de ce couplet, elle se lève et va placer Minette endormie sur le lit de repos, dont un des rideaux seulement est entr'ouvert, et de manière que la chatte n'est plus vue des spectateurs. On frappe en dehors.)

Ah! mon Dieu! c'est notre maître... ne lui parlons pas de l'idée de vendre Minette; car il l'aime tant qu'il se laisserait plutôt mourir de faim.

GUIDO, en dehors.

Marianne! Marianne!

MARIANNE, qui a posé Minette sur le lit, va ouvrir.

Voilà, voilà.

SCÈNE II.

MARIANNE, GUIDO.

GUIDO.

C'est heureux! j'ai cru que vous aussi, Marianne, vous alliez me laisser à la porte.

MARIANNE.

C'est que j'avais peur de réveiller Minette.

GUIDO, d'un air sombre.

Pauvre petite! elle dort; elle fait bien! et moi aussi, je voudrais dormir, dormir toujours! D'abord, qui dort dîne, c'est une économie, et puis on a un autre plaisir plus vif encore, s'il est possible.

MARIANNE.

Et lequel?

GUIDO.

C'est de ne plus voir les hommes, et dans mon état de misanthrope, Marianne, je ne peux plus les envisager.

MARIANNE.

Est-il possible! vous n'avez donc rien obtenu des débiteurs de votre père?

GUIDO.

Ah bien oui! si tu avais vu les mines allongées qu'ils m'ont faites!

Air du vaudeville de *l'Écu de six francs.*

L'un ne pouvait me reconnaître;
D'autres avaient eu des malheurs...
Puis je les voyais disparaître.

MARIANNE.

Il fallait les poursuivre ailleurs,
Et rejoindre ces enjôleurs.

GUIDO.

Impossible, je te le jure:
Je le donne aux plus fins coureurs;
Depuis qu'ils ont eu des malheurs,
Tous mes débiteurs ont voiture.

Et moi je suis à pied! c'est comme ça que je suis venu de Trieste, et c'est comme ça que je m'en retournerai.

MARIANNE.

C'était bien la peine de venir en ce maudit pays! je vous demande à quoi ça vous aura servi.

GUIDO.

A nous instruire, Marianne: on dit que les voyages forment la jeunesse, ainsi...

MARIANNE.

Les vôtres, jusqu'à présent, ne vous ont appris qu'à faire des folies et des...

GUIDO.

Et des bêtises, vous voulez dire, Marianne, allez toujours, que je ne vous gêne pas; parce que j'ai eu les passions vives et fougueuses, on croit que j'ai perdu mon temps et ma jeunesse; c'est l'opinion générale, je le sais; mais ce n'est pas la mienne, et les opinions sont libres. D'abord à Leipsick, où j'étais censé étudiant, je n'ai pas étudié, mais j'ai lu Werther et le docteur Faust, qui ont encore ajouté à l'exaltation naturelle de mes idées, voilà pour la littérature; plus tard, je me suis lancé à l'opéra de Stuttgard, où les plus jolies bayadères... Tu sais comme elles dansaient!

MARIANNE.

Et vos écus aussi!

GUIDO.

Voilà pour la connaissance des femmes! Enfin ici, à Biberach, où j'étais venu pour recueillir quelques débris de notre maison de commerce, j'ai trouvé des amis intimes, qui, après avoir mangé avec moi la succession paternelle, m'ont fermé leur porte au nez. Voilà pour l'étude du cœur humain! Voilà, Marianne, voilà ce que j'ai appris; de quoi te plains-tu?

MARIANNE.

De ce que vous ne voulez rien faire pour sortir de l'état où vous êtes... Pourquoi avoir refusé d'écrire à votre oncle, qui habitait cette ville, et qui était si riche?

GUIDO, vivement.

Mon oncle, Marianne! je vous ai défendu de prononcer son nom devant moi; c'est lui, c'est cet honnête négociant qui a ruiné mon père, avec ses comptes à parties doubles. D'ailleurs il aurait eu de la peine à me répondre, puisqu'il est mort.

MARIANNE.

Il fallait s'adresser à son intendant, M. Schlagg.

GUIDO.

Cet astucieux personnage! qui, quand j'étais petit, s'amusait toujours à mes dépens; m'a-t-il attrapé de fois, celui-là! mais il ne m'y reprendra plus.

MARIANNE.

Mais au moins, votre jeune cousine, avec laquelle autrefois vous avez été élevé, et qui est, dit-on, si espiègle, si maligne, et pourtant si bonne; elle voulait réparer les torts de son père; elle vous avait fait proposer sa main; elle a tout tenté pour vous voir: vous avez toujours refusé.

GUIDO.

Et je refuserai toujours.

MARIANNE.

Et pourquoi, je vous le demande?

GUIDO.

Pour deux raisons: la première, je te l'ai déjà dite, parce que je suis misanthrope; et la seconde...

MARIANNE.

Eh bien?

GUIDO.

Je ne te la dirai pas.

MARIANNE.

Alors, c'est comme si vous n'en aviez qu'une.

GUIDO.

Ma seconde raison, et c'est la plus forte, c'est que j'ai une passion dans le cœur.

MARIANNE.

Et pour qui? grand Dieu! pour quelque jeune demoiselle?

GUIDO, d'un air sombre.

Non.

MARIANNE.

Pour quelque veuve?

GUIDO.

Non.

MARIANNE.

O ciel! c'est pour quelque femme mariée?

GUIDO, avec effort.

Non; mais tu ne le sauras jamais, ni toi, ni personne au monde; moi qui te parle, je ne suis pas même sûr de le savoir.

MARIANNE.

C'est donc quelque chose de bien terrible?

GUIDO.

Si terrible que, vois-tu, Marianne, je serais amoureux de toi, si c'était possible, je mets tout au pis, que ça ne serait rien auprès.

MARIANNE.

Qu'est-ce que ça signifie?

GUIDO.

Brisons là, Marianne; de deux choses l'une: ou tu me comprends, et alors nous nous entendons; ou bien tu ne me comprends pas, et alors nous sommes d'accord, parce que je ne me comprends pas moi-même.

MARIANNE.

Ah, mon Dieu! mon Dieu! vous qui êtes un si bon jeune homme, faut-il vous voir perdre ainsi l'esprit!

GUIDO, froidement.

Je n'ai rien perdu, Marianne; mais laisse-moi seul, laisse-moi nourrir mes rêveries et ma mélancolie.

MARIANNE.

Oui, Monsieur, nourrissez-vous.

(Elle va prendre un panier dans le fond.)

GUIDO.

A propos de ça, qu'est-ce que tu as pour notre déjeuner?

MARIANNE, revenant, et passant à la gauche de Guido.

Hélas! je n'ai rien.

GUIDO.

Pour nous deux?

MARIANNE.

Oui, Monsieur.

GUIDO.

Ça suffit, je n'en demande pas davantage. (Avec sentiment.) Tâche seulement que la meilleure part soit pour Minette.

MARIANNE.

Comment, Monsieur...

GUIDO.

Moi, j'ai des idées de philosophie qui me soutiennent; mais elle, pauvre petite! occupe-toi de sa pâtée, c'est l'essentiel.

MARIANNE.

Oui, Monsieur. (A part.) Oh! je n'y tiens plus; je vais retrouver la cuisinière du gouverneur, et vendre cette pauvre chatte.

AIR du vaudeville *des Blouses*.

C'est mon devoir, allons, il faut le suivre;
Je vais conclur' ce marché sans retour;
Depuis le temps que nous la faisons vivre,
Elle peut bien nous fair' vivre à son tour.

GUIDO, à lui-même.

Oui, cet amour, hélas! qu'on me reproche,
M'ôte la soif et la faim; c'est beaucoup.
C'est tout profit. N'a-t-on rien dans sa poche,
Il faut aimer; l'amour tient lieu de tout.

ENSEMBLE.

MARIANNE, à part.

C'est mon devoir, allons, il faut le suivre, etc.

GUIDO.

A ses transports quand mon âme se livre,
J'oublirais tout, et je sens chaque jour
Que, dans ce monde, on n'a besoin pour vivre
Que d'un cœur tendre et de beaucoup d'amour.

(Marianne sort par la porte à gauche de l'acteur.)

SCÈNE III.

GUIDO, seul.

Elle est sortie! elle me laisse enfin; et maintenant que je suis seul, dirai-je la cause de mes tourments? (S'avançant au bord du théâtre comme pour parler, et s'arrêtant.) Non. Je ne la dirai pas, et l'objet même de ma passion l'ignorera toujours. O Guido! Guido! réfléchis un peu. Un amour que tu n'oses t'avouer, n'est-il pas un amour criminel? Non, ce n'est pas un crime; ce n'est qu'une passion; et, quand je dis une passion, ce n'est pas une passion. C'est une idée, une simple idée; et encore je l'appelle une idée, parce qu'il faut lui donner un nom. Car, sans cela, ça n'en aurait pas! Voilà donc, Guido, où t'a conduit la haine de l'espèce humaine! Tu es devenu un maniaque, un idéologue, et la seule définition que tu puisses donner de toi-même, c'est qu'il est impossible d'être plus bête! Oui, je le suis; rien ne peut me justifier! et cependant, je ne suis pas plus bête que toi, ô Pygmalion! qui adorais une statue! comme toi, j'éprouve un amour désordonné et incompréhensible; comme toi, je brûle, et je brûle sans espoir; comme toi, mais raison de plus, et comme tu le dis si bien, ô docteur Faust, ô mon maître! si c'était possible, si c'était raisonnable, ce ne serait plus une passion. (S'approchant du lit de repos qui est au fond.) Elle est là... qu'elle est gracieuse et gentille! sa petite tête posée sur sa petite patte! pauvre petit minon! petit l'amour! (Douloureusement.) Elle ne me répond pas; est-ce qu'elle dort? est-ce qu'elle

est morte? Minette, oh dieux! Minette... non... non... (Passant la main sur sa tête et sur sa bouche.) Elle a fait comme ça! puis comme ça. On vient. (Fermant les deux rideaux.) Dieux! si l'on m'avait vu, il n'en faudrait pas davantage pour compromettre... (Apercevant Dig-Dig.) Un étranger! Quelle drôle de figure, et quel diable de costume!

SCÈNE IV.

GUIDO, DIG-DIG, en Indien.

DIG-DIG, à part, et saluant.

Il m'a l'air aussi naïf qu'autrefois, et je crois que je pourrai... Bon! il est seul! (Haut.) N'est-ce point au jeune Guido que j'ai l'honneur de parler?

GUIDO.

A lui-même! je suis ce jeune Guido... Mais on n'entre pas ainsi chez les gens, quand on ne les connaît pas.

DIG-DIG, d'un ton mielleux.

La connaissance sera bientôt faite, ô mon fils; et vous ne vous repentirez point de ma visite. Mon costume vous indique assez que je ne suis point Européen. Je suis Indien... Votre père a fait autrefois des affaires avec des négociants de la compagnie des Indes, mes compatriotes, et...

GUIDO, à part.

Je vois ce que c'est; quelques lettres de change arriérées... (Haut.) Monsieur, j'ai renoncé au commerce des hommes, et surtout aux hommes de commerce, et si c'est de l'argent à donner...

DIG-DIG, lui présentant une bourse.

Au contraire, c'est une centaine de florins à recevoir.

GUIDO.

Qu'est-ce que vous me faites l'honneur de me dire? Eh! oui, vraiment.

DIG-DIG.

La personne qui m'envoie, et qui désire rester inconnue, est un débiteur de votre père, un Indien comme moi.

GUIDO.

C'est donc ça! c'est bien de l'argent qui m'arrive de l'autre monde. Mettons cela dans ma caisse. (Il met la bourse que lui a donnée Dig-Dig dans le petit coffre qui est sur la table.) Ce n'est pas la place qui manque. Ah! monsieur est Indien! et comment vous trouvez-vous en Allemagne, en Souabe?

DIG-DIG.

Mon fils, l'homme est un voyageur. Tel que vous me voyez, je suis né dans le royaume de Cachemire; mon père, qui était un bonze de troisième classe, m'avait placé dans le temple de Candahar, auprès du grand Gourou de Cachemire.

GUIDO, avec respect.

Auprès du grand Gourou?... Il a vu le Gourou... Vous avez vu le Gourou? (Il baise la manche de Dig-Dig.)

DIG-DIG.

Très-souvent; mais l'amour des voyages m'a pris; j'ai vu la France, j'ai vu Paris.

GUIDO.

Beau pays! pour un savant tel que vous.

DIG-DIG.

Pays superbe! où je serais mort de faim, si je ne m'étais rappelé les tours d'adresse que l'on possède dans notre patrie; et sous le nom de Dig-Dig, jongleur indien, car dans ce pays tous les jongleurs réussissent, j'ai eu l'honneur de faire courir tout Paris, il y a dix ans. Enfin, je suis venu me fixer dans cette ville, où je jouis d'une certaine considération. J'y enseigne la danse, l'astronomie et l'escamotage, ce qui ne m'empêche pas de me livrer à mon étude favorite, le grand œuvre de Brama, la transmutation des âmes.

GUIDO.

La transmutation des âmes!

DIG-DIG.

C'est un des dogmes de notre croyance; car vous savez sans doute ce que c'est que la métempsycose.

GUIDO.

Parbleu! si je le sais.

DIG-DIG.

Air *du Fleuve de la vie.*

Oui, quand finit notre existence,
Selon nos vertus, nos défauts,
Nous obtenons pour récompense
L'honneur d'être ours, bœufs ou perdreaux.
Dogme profond! culte admirable!
Système aussi doux que moral,
Qui nous fait dans chaque animal
Aimer notre semblable!

Je vous parle ainsi, parce que je pense bien qu'un garçon d'esprit tel que vous doit croire à la métempsycose.

GUIDO.

Si j'y crois! certainement! D'abord, comme dit le docteur Faust, que je citerai toujours, si ça n'est qu'impossible, ça se peut.

DIG-DIG.

Comment, si ça se peut? Moi, qui vous parle, je me rappelle parfaitement avoir été chameau.

GUIDO.

Vous avez été chameau!

DIG-DIG.

Pendant dix ans, en Égypte; puis, girafe.

GUIDO.

Vraiment! Eh bien! il vous en reste encore quelque chose.

DIG-DIG.

Je ne dis pas; mais vous, rien qu'en vous

voyant, je pourrais vous dire... Vous avez dû être mouton.

GUIDO, froidement.

C'est possible !

DIG-DIG.

Un beau mouton.

GUIDO.

Je le croirais assez. D'abord, je l'aime beaucoup; ce qui est peut-être un reste d'égoïsme; ensuite, la facilité que j'ai toujours eue à me laisser manger la laine sur le... Ah ! mon Dieu ! quand j'y pense : puisque vous êtes si savant, j'ai une demande à vous faire, une demande d'où dépend le bonheur de ma vie.

DIG-DIG.

Parlez, mon fils.

GUIDO.

Vous saurez que j'ai ici une chatte charmante, un angora magnifique.

DIG-DIG.

Je la connais.

GUIDO, avec une nuance de jalousie.

Comment ! vous la connaissez ?

DIG-DIG.

Je l'ai souvent admirée, quand Marianne, votre vieille gouvernante, la portait sur son bras; j'ai même fait causer cette brave femme plusieurs fois, et j'en sais sur vous plus que vous ne croyez.

GUIDO.

Eh bien ! dites-moi, qu'est-ce que vous pensez de Minette ? qu'est-ce que ça doit être ?

DIG-DIG.

C'est bien aisé à voir, à l'esprit qui brille dans ses yeux, à la grâce qui anime tous ses mouvements; je vous dirai, mon cher, que cette enveloppe cache la jeune fille la plus jolie et la plus malicieuse.

GUIDO, avec transport.

Dieu ! que me dites-vous là ? tout s'explique maintenant, et l'instinct de l'amour n'est point une chimère. Apprenez que mon cœur avait deviné sa métamorphose ; et que cette jeune fille si aimable, si gracieuse, je l'aime, je l'adore.

DIG-DIG.

Il serait possible !

GUIDO.

Et c'en est fait du jeune Guido, si vous ne m'enseignez pas quelque moyen, quelque secret ; il doit y en avoir, ô vénérable Indien !

DIG-DIG, avec mystère.

Chut, je ne dis pas non. Vous sentez bien qu'on n'a pas été, pendant dix ans, près du Gourou sans avoir escamoté quelques-uns de ses secrets ! et j'ai là une amulette dont la vertu est infaillible pour opérer la transmigration des âmes à volonté. (Il montre une bague.)

GUIDO.

En vérité !

DIG-DIG.

Il suffit de la frotter, en prononçant trois fois le nom de Brama.

GUIDO, vivement.

Ah ! mon ami, mon cher ami ! si vous vouliez me la céder, tout ce que j'ai, mon sang, ma vie...

DIG-DIG.

Je ne vous cache pas que c'est fort cher. Ce sont des articles qui manquent dans le commerce; et à moins de 200 florins...

GUIDO, allant au coffre.

Tenez, tenez, en voilà déjà cent; ils ne seront pas restés longtemps en caisse : et pour le reste, je vous ferai mon billet.

DIG-DIG.

Dieu ! quelle tête ! et quelle imagination ! Si c'est ainsi que vous faites toutes vos affaires, ô mon fils !

GUIDO, prenant la bague.

Elle est à moi ! quel bonheur ! (Il court vers le lit où repose Minette.)

DIG-DIG.

Prenez garde, prenez garde, vous ne savez pas ce que vous désirez : et avant la fin du jour, vous vous repentirez peut-être d'avoir fait usage de ce talisman ; songez-y bien, ô jeune imprudent !

AIR : *Ce mouchoir, belle Raimonde.*

Avant que ta voix anime
Cet être qui te charma,
Rappelle-toi la maxime
Que nous prescrivit Brama !
Cette maxime profonde,
Livre trois, premier verset :
« Ne dérangez pas le monde ;
» Laissez chacun comme il est. »

(A Guido, qui le reconduit.)

Ne vous dérangez donc pas, je vous en prie.

(Il sort.)

SCÈNE V.

GUIDO, seul.

Qu'est-ce qu'il dit donc ? ne dérangez pas le monde ; je ne veux pas le déranger, au contraire, je veux le remettre comme il était, et ça ne sera pas long. (Avec amour.) Minette ! (Il prend l'amulette.) Eh bien ! c'est drôle, le cœur me bat; on dirait que j'ai peur. (Il s'approche du lit et recule aussitôt.)

AIR de Weber.

O dieu puissant du Gange,
Toi par qui tout se change,

Celle que j'aime est là,
A mes yeux montre-la,
Brama! Brama! Brama!

(En prononçant ces mots, il frotte l'amulette et tout à coup les rideaux du lit s'ouvrent sur un roulement de timbales.)

SCÈNE VI.

GUIDO, UNE JEUNE FILLE vêtue de blanc, couchée sur le lit et endormie.

GUIDO, reculant.

C'est elle! c'est une femme!

MINETTE, s'éveillant, se frottant les yeux et passant sa main derrière sa tête.

Où suis-je? quel jour nouveau! (Se mettant sur son séant, puis se levant sur ses pieds.) Ah! que je suis élevée! que je suis loin de la terre!

(Elle fait quelques pas en marchant avec crainte; elle s'arrête au milieu du théâtre, secoue la tête à la manière des chats; puis elle étend ses bras, qu'elle tâte, et dont elle semble chercher la fourrure.)

C'est singulier... disparu.

GUIDO, suivant tous ses mouvements.

Je n'ose plus m'en approcher, et je ne sais comment lui parler. Absolument la même physionomie; cependant elle est mieux que tout à l'heure. (L'appelant comme un chat.) Pst, pst. Minette! Minette!

MINETTE.

Qui m'appelle? C'est mon maître, c'est Guido. (Elle lui tend la main.)

GUIDO.

Elle n'a pas oublié mon nom. (Prenant sa main.) Ah! je la reconnais! Dieux! que c'est doux!

MINETTE, le regardant.

O prodige! comme lui je marche, comme lui je parle; mille sentiments nouveaux arrivent en foule là (montrant sa tête) et puis là. (Mettant la main sur son cœur.) Ciel! qu'est-ce que je sens? comme il bat. Guido, Guido, qui suis-je donc?

GUIDO, l'admirant.

Ce qu'il y a de plus joli au monde; une femme, une vraie femme, du moins je le crois.

MINETTE.

Moi, une femme! quel bonheur!

GUIDO.

Oui, sans doute. Voilà ce que je demandais tous les jours au ciel. Allons-nous être heureux ensemble! Tout ce que tu souhaiteras, tout ce qui pourra te plaire... (Voyant qu'elle regarde autour d'elle.) Parle, que veux-tu? quelle est la première chose que tu désires?

MINETTE.

Un miroir.

GUIDO.

Comment! ah! c'est juste. (Allant à la table.) Serrons d'abord mon précieux talisman. (Il met le talisman dans le coffre, et va après cela prendre un petit miroir.)

MINETTE.

J'ai tant d'envie de me connaître. Eh bien!

AIR : *Aussitôt que je t'aperçois.*

GUIDO.

Ah! dans le bonheur de te voir
Mon âme était plongée!
(Il lui présente un miroir.)

MINETTE, avec empressement.

Donne donc vite ce miroir.
(Se regardant.)
Dieu! que je suis changée!
(Faisant des mines.)
Mais c'est égal,
Ce n'est pas mal.
(Avec crainte et regardant derrière.)
Mais est-ce moi
Que j'aperçoi?
A peine, à peine je le croi.

GUIDO, la regardant.

O femmes! la coquetterie
Chez vous commence avec la vie!

MINETTE, se regardant toujours.

Oh! oui, c'est bien moi,
Ce doit être moi.
Je n'avais jamais vu mes traits,
Et pourtant je les reconnais.
(Se tournant vers Guido.)

Je suis jolie, n'est-ce pas?

GUIDO, croisant ses bras.

Elle me demande cela, à moi! (Avec amour.) Charmante!

MINETTE.

C'est ce qu'il me semblait. Mais au premier coup d'œil on craint de se tromper.

GUIDO, la regardant.

Il faut convenir que j'ai joliment réussi. Tous ces charmes-là, c'est mon ouvrage.

MINETTE, posant le miroir sur la table.

Ah! tant mieux! je t'en remercie. Mais je vous demanderai, Monsieur, pourquoi vous ne m'avez pas faite plus grande?

GUIDO.

Là! ce que c'est que l'ambition! tout à l'heure elle n'était pas plus haute que ça. (Mettant la main contre terre.) Déjà des idées de grandeur!

MINETTE.

Non, seulement comme cela. (Se levant sur la pointe des pieds.) Rien qu'un peu, je t'en prie; qu'est-ce que cela te coûte?

GUIDO.

Je ne peux plus. Ce ne sont pas de ces ouvrages qu'on retouche à volonté.

MINETTE.

Ah! bien! tu n'es pas complaisant.

GUIDO.

Et toi, si tu n'es pas contente, tu es bien difficile.

MINETTE, lui tendant la main en souriant.

Ah! oui! pardon; je suis une ingrate.

GUIDO.

D'ailleurs, de quoi te plains-tu? N'es-tu pas ce que tu étais autrefois?

MINETTE.

Non, jamais je n'ai été femme, c'est la première fois.

GUIDO.

Bah!

MINETTE.

Mais, en revanche, j'ai été bien d'autres choses. (Guido faisant un mouvement.) Oui, Monsieur. Est-ce que vous ne vous souvenez pas de ce que vous avez été, vous?

GUIDO.

Mais, dame, je croyais avoir toujours été ce que je suis, un jeune homme aimable.

MINETTE.

Oh! moi! je ne dirais pas au juste... mais je me rappelle confusément... il y a bien longtemps, bien longtemps... Oui, j'ai été d'abord une petite fleur des champs, une petite marguerite.

GUIDO.

Tiens, une petite marguerite, c'était gentil, ça!

MINETTE.

Pas trop, toujours exposée au soleil; le moyen de rester fraîche et jolie! aussi, chaque jour j'adressais ma prière à Brama.

Air de Beethoven.

« Change, change-moi, Brama!
» Brama!
» — Sois satisfaite! »
Répondit Brama;
Et crac! voilà
Qu'en alouette
Il me changea.

Soudain quittant le sol,
Dans l'air je prends mon vol,
Imitant les bémols
Des rossignols.
Mais un jour, au miroir,
Le désir de me voir
Me fit prendre aux filets;
Et je disais:
« Change, change-moi, Brama!
» Brama! »
Quelle merveille!
Tout à coup Brama,
Qui m'exauça,
En une abeille
Me changea.

Ah! quel heureux destin!
Cueillir, chaque matin,
Sur la rose et le thym,
Nouveau butin.
Mais les fleurs, le printemps,
Par malheur n'ont qu'un temps.
L'hiver, je m'ennuyais,
Et je disais:
« Change, change-moi, Brama!
» Brama!
» Oui, je m'en flatte,
» Ton cœur m'entendra. »
Soudain, voilà
Qu'en jeune chatte
Il me changea.

De moi l'on raffolait,
Chacun me cajolait.
Toujours du pain mollet
Et du bon lait.
Mais les chats ont, dit-on,
Le naturel félon.
Pour eux j'en rougissais,
Et je disais:
« Change, change-moi, Brama!
» De toi
» Mon cœur réclame
» Cette faveur-là. »
Soudain voilà
Qu'en une femme
Il me changea.

GUIDO.

On vient, c'est sans doute ma vieille gouvernante! Qu'elle ne puisse pas soupçonner ton ancienne condition.

MINETTE.

Sois tranquille; je suis discrète.

GUIDO.

Et elle est discrète encore! Quand je me la serais faite moi-même. Chut, la voici.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, MARIANNE, portant un panier.

MARIANNE, à part.

C'est fini, le marché est conclu, je l'ai vendue pour trois florins: mais je n'aurai jamais le courage de... (Haut.) Que vois-je! une femme en ces lieux!

(A l'entrée de Marianne, Minette se place à la droite de Guido, et cherche à se cacher aux yeux de la gouvernante, qui va à la table, et ôte le coffre qui y était resté.)

GUIDO, bas à Minette.

Attention, Minette, et laisse-moi faire. (Haut.) Te voilà bien étonnée, ma pauvre Marianne; c'est..... c'est la fille d'un ancien ami de mon père, qui arrive à l'instant même d'Angleterre.

(Pendant ce temps, Marianne a déposé sur la table ce qu'elle apportait.)

MARIANNE, la regardant.

D'Angleterre!

GUIDO.

Oui, une jeune lady. Comme elle était sans asile, je lui en ai offert un. Elle logera avec nous.

MARIANNE.

Avec nous! (Posant son panier.) Ah, bien! par exemple, voici du nouveau.

MINETTE, bas à Guido.

C'est le déjeuner qu'elle rapporte, c'est de la crème; ah, tant mieux! (Elle passe sa langue sur ses lèvres.)

MARIANNE.

Comment, not' maître, vous qui aviez renoncé aux femmes!

GUIDO.

Ah! celle-ci, quelle différence! c'est d'une tout autre espèce; c'est la candeur, c'est l'innocence même.

MARIANNE, avec ironie.

Et elle arrive d'Angleterre? (Elle porte le coffre dans la chambre à côté, et commence à mettre sur la table tout ce qu'il faut pour le déjeuner.) Je vois ce que c'est. Monsieur est las de mes services. C'est une jeune gouvernante qu'il lui faut : mais en la voyant de cet âge-là, Dieu sait ce qu'on en dira; on ne vous épargnera pas les propos, ni les coups de patte!

GUIDO, regardant Minette.

Pour ce qui est de ça, nous ne les craignons pas, et nous sommes là pour y répondre, n'est-ce pas, chère amie?

MARIANNE, allant à lui.

Chère amie! qu'est-ce que j'entends là? serait-ce par hasard la passion que vous ne vouliez pas m'avouer ce matin?

GUIDO.

Juste, c'est elle. (A part.) Elle ne croit pas si bien deviner. (Haut.) Oui, ma chère Marianne, c'est là cette femme charmante, dont le bon ton, la grâce et les manières distinguées... Ah, mon Dieu! qu'est-ce qu'elle fait donc là?

(Il se retourne, et aperçoit Minette, qui s'est approchée out doucement de la table, trempant ses doigts dans la crème, et les portant à sa bouche, comme les chats.)

MARIANNE, bas à Guido.

AIR de *Voltaire chez Ninon*.

Eh! mais, qu'aperçois-je d'ici?
O ciel! ma surprise est extrême!
Monsieur, voyez donc mylady.

MINETTE, à part.

O dieux! que c'est bon, de la crème!

MARIANNE.

Cela s'annonce joliment!

GUIDO, à Minette.

Quelle distraction, ma chère!
Y pensez-vous?

MARIANNE.

Apparemment
C'est un usage d'Angleterre.

Guido fait signe à Minette de s'asseoir vis-à-vis de lui. Il lui verse de la crème, et lui montre comment il faut tremper son pain, ce que Minette exécute maladroitement.)

GUIDO.

Mais quel déjeuner, Marianne! toi qui n'avais pas d'argent; comment as-tu fait?

MARIANNE, avec humeur.

Comment j'ai fait! il l'a bien fallu; j'ai vendu notre chatte pour trois florins.

GUIDO.

Par exemple, sans me consulter!

MARIANNE.

Ah! bien oui. (Regardant Minette.) Vous avez maintenant bien d'autres choses à penser. Je l'ai vendue à la femme du gouverneur, une femme très-sensible, qui aime beaucoup les chats.

MINETTE, à part et mangeant.

Me vendre! c'est drôle!

MARIANNE.

C'est pour amuser son fils, un jeune homme de dix-huit ans, de la plus belle espérance.

MINETTE, à part.

Et à un jeune homme encore! (Elle boit dans l'assiette.)

GUIDO, lui faisant signe.

Pas comme ça. (A part.) Elle n'a pas encore l'habitude de dîner à table. (A Marianne.) Eh bien, à la bonne heure. Puisque le fils du gouverneur l'a achetée, qu'il vienne la prendre, (à part) s'il peut la reconnaître.

MARIANNE, à elle-même.

Moi qui croyais que ça allait le désoler. Quelle insensibilité! Mais où est donc cette petite Minette? elle qui vient toujours au-devant de moi. (Appelant.) Minette! Minette!

MINETTE, se levant vivement.

Me voici.

MARIANNE, se retournant.

Qu'est-ce que c'est?

GUIDO, qui la fait rasseoir en lui faisant signe.

Je dis que je la vois d'ici.

MARIANNE.

Peut-être dans mon panier à ouvrage.

GUIDO, se remettant à déjeuner.

Oui, cherche.

(Marianne prend son panier, duquel s'échappe une pelotte de coton; Minette, qui l'aperçoit, quitte la table, court doucement après la pelotte, qu'elle dévide presque en entier en jouant avec les autres pelottes de laine comme les chats.)

MARIANNE.

Eh bien! eh bien! qu'est-ce que c'est que ces manières-là?

GUIDO, se levant.

Allons, voilà bien un autre embrouillamini.

MARIANNE, arrachant le peloton à Minette.

Voulez-vous bien finir, mademoiselle.

GUIDO, à Minette.

Ma chère amie!

MINETTE, frappant du pied.

Elle me contrarie toujours; elle me prive de tous mes plaisirs.

GUIDO, à Marianne.

C'est vrai aussi; laisse-la faire.

MARIANNE, montrant ses écheveaux tout mêlés.

Que je la laisse faire! voyez un peu; retrouvez donc une paire de bas.

GUIDO.

Eh! que veux-tu que j'aille démêler là-dedans! est-ce que cela me regarde?

MINETTE, qui s'est approchée de la cage, et jouant avec les oiseaux.

Ah! que c'est gentil!

(Elle renverse la cage qui tombe sur la table.)

MARIANNE, criant et allant ramasser la cage.

Miséricorde! mes serins de Canarie.

MINETTE.

Ah bien, c'est ennuyeux! on ne peut pas s'amuser, avec elle.

MARIANNE, avec colère:

Une petite fille de quinze ans, qui n'a pas d'expérience.

MINETTE, la contrefaisant.

Une vieille fille de soixante, qui en a beaucoup trop.

MARIANNE, exaspérée.

Ah, c'est trop fort!

ENSEMBLE.

AIR : *Pardon, car je crois voir* (fragment du MAÇON).

MARIANNE.

C'est à n'y pas tenir,
A chaque instant nouveau martyr.
De ces lieux il faudra sortir,
C'est à n'y pas tenir;
Et plutôt que de le souffrir,
J'aimerais mieux mourir.

MINETTE.

C'est à n'y pas tenir,
Et je ne saurais le souffrir;
De ces lieux vous pouvez sortir;
C'est à n'y pas tenir,
Et plutôt que de le souffrir,
J'aimerais mieux mourir.

GUIDO.

C'est à n'y pas tenir,
A chaque instant nouveau martyr.
Nous n'en pourrons jamais sortir;
C'est à n'y pas tenir,
Silence... voulez-vous finir?
Ah! c'est pour en mourir!

ENSEMBLE.

MARIANNE.

Mais voyez donc quelle mauvaise humeur!
Je n'y tiens plus, je cède à ma fureur.

MINETTE.

Mais voyez donc quelle mauvaise humeur!
Oui, contre moi je la vois en fureur.

GUIDO.

Allons, calmez cette mauvaise humeur,
Et rendez-moi la paix et le bonheur.

(Marianne sort en colère et entre dans la chambre à droite.)

SCÈNE VIII.

GUIDO, MINETTE.

GUIDO, à part.

Allons, nous voilà déjà en querelle; joli début!

(Il s'assied auprès de la table.)

MINETTE, d'un air de triomphe.

Elle s'éloigne, tant mieux; jusqu'à son retour, nous serons tranquilles, au moins! (A Guido.) Eh bien! tu parais fâché?

GUIDO.

Venez ici, Minette; venez ici, mamzelle. (Minette s'approche.) Qu'est-ce que vous avez fait là? Pourquoi avez-vous touché à ces serins de Canarie? elle aime ses serins, cette femme.

MINETTE.

Aussi, elle est trop difficile à vivre; (d'un ton caressant) et je suis bien sûre que vous ne voudrez pas me refuser la première grâce que je vous demande. (Elle lui prend la main.)

GUIDO, à part.

C'est ça, patte de velours.

MINETTE.

Guido, mon ami! mon bon ami, dites-lui de s'en aller.

GUIDO.

S'en aller! cette bonne Marianne, qui vous a élevée!

MINETTE.

Je l'aimerai toujours, mais loin d'ici.

(Elle passe plusieurs fois la main par-dessus son oreille.)

GUIDO, à part.

Allons, nous allons avoir de l'orage. (D'un air piqué.) Minette, vous n'avez pas réfléchi à ce que vous demandez.

MINETTE, câlinant avec sa main.

Mon ami!

GUIDO, avec dignité.

Minette, vous me faites de la peine.

MINETTE.

Vous me refusez; allez, je ne vous aime plus.

(Elle lui donne un coup de griffe sur la main.)

GUIDO.

Dieu! que c'est traître! (A part.) Ah çà, elle a conservé de singulières manières! il faudra là-dessus que je lui fasse la morale, ou du moins que je lui fasse les ongles. (Haut.) Ma chère, vous m'avez fait mal.

MINETTE, s'éloignant.

Laissez-moi, Monsieur, ne me parlez plus, puisque vous reconnaissez si mal la tendresse que l'on a pour vous.

GUIDO, secouant la tête.

Ah, votre tendresse!

MINETTE.

Comment, Monsieur, vous en doutez? c'est affreux!

AIR de *Céline*.

Oui, lorsque je pense aux caresses
Qu'autrefois je vous prodiguais,
Ah! j'en rougis; car mes tendresses
Avaient déjà précédé vos bienfaits.
C'était d'instinct, du moins je le suppose;
Mais cet instinct, comme moi, dans ce jour,
A subi sa métamorphose,
Et maintenant c'est de l'amour.

GUIDO, à part.

Dieu! si je me croyais... après un pareil aveu! (Se reprenant froidement.) Permettez, Minette, je veux croire que vous m'aimez; j'ai besoin de le croire, mais ce n'est pas tout. Je pouvais passer à ma chatte bien des choses que je ne passerais pas à ma femme; et si, avec cette figure charmante, vous aviez conservé les goûts et les penchants de votre ancien état... J'ai déjà remarqué tout à l'heure un certain décousu dans vos manières...

MINETTE, pleurant.

Il n'est pas encore content. Eh bien! je te promets de veiller sur moi, de vaincre le naturel qui te déplaît.

GUIDO, à ses genoux.

Et moi, je te promets en revanche de n'aimer que toi; de n'avoir désormais d'autre volonté que la tienne, et...

MINETTE, l'oreille au guet.

Chut!

GUIDO.

Hein!

MINETTE.

N'entends-tu pas du bruit?

GUIDO.

Qu'est-ce que ça fait? (Continuant.) Songe donc quel bonheur d'être sans cesse occupés l'un de l'autre.

MINETTE, écoutant.

C'en est une!

GUIDO, de même.

Et, quand je te peindrai mon amour, mon émotion, quel plaisir de t'entendre me dire...

MINETTE, s'avançant doucement.

Tais-toi, tais-toi.

GUIDO.

Eh bien! où vas-tu donc?

MINETTE.

Bien sûr, c'en est une, entends-tu?

GUIDO.

Comment, c'en est une? (Minette s'avance à pas comptés vers l'armoire à gauche; puis s'élance tout à coup comme un chat.) Qu'est-ce que c'est? Minette, voulez-vous bien finir?

MINETTE.

Là, c'est toi qui lui as fait peur; elle s'enfuit: c'est insupportable, c'est si gentil!

GUIDO, de même.

Il n'y a pas moyen, avec elle, d'être en tête à tête; on se croit seul, et il y a là du monde dans les armoires. (Haut.) Minette, Minette! ici, tout de suite.

Air: *J'en guette un petit de mon âge.*

Je ne veux plus de semblable caprice.

MINETTE.

Et moi je veux des soins plus complaisants.
A mes désirs je veux qu'on obéisse.

GUIDO.

Quoi, vous voulez!... Est-ce vous que j'entends?
Quel changement s'est donc fait en votre âme?
Soumise et pleine de bonté,
Vous n'aviez pas, hier, de volonté.

MINETTE.

Oui; mais aujourd'hui, je suis femme.

GUIDO.

Eh bien! c'est là que je vous prends; si vous êtes femme, raison de plus pour ne plus avoir de pareilles distractions; on ne court pas ainsi après les gens, ça n'est pas convenable. Avec des manières comme celles-là, Minette, je ne pourrai jamais vous présenter dans la société; et quand je sortirai, je serai obligé de vous laisser ici en pénitence.

MINETTE.

Eh bien, par exemple! le beau plaisir d'être femme, pour être en esclavage; j'aurais donc perdu au change! car autrefois j'étais libre, j'étais ma maîtresse, je pouvais sortir et rentrer sans permission, et j'entends bien qu'il en soit toujours ainsi.

GUIDO.

Et que deviendra ma dignité de maître?

MINETTE.

Elle deviendra ce qu'elle pourra. Je défendrai mes droits; et pour commencer, je vous déclare, Monsieur, que je veux sortir d'ici à l'instant même.

GUIDO, vivement.

Et moi, je ne le veux pas. Qu'est-ce que c'est donc que ces idées de rébellion! (Il la fait passer à sa droite.)

Air de la valse de *Robin des Bois.*

A vos vœux je ne puis me rendre.

MINETTE.

Je n'ai donc plus... vous le voulez,
Qu'un seul parti... je vais le prendre.
(Elle va vers la porte.)

GUIDO, y courant.

Et moi je vais prendre les clefs.
(Fermant la porte.)
De ce logis je suis le maître.
La porte est close.

MINETTE.

Oh! je le voi!
(A part, et regardant la fenêtre du fond.)
Mais il me reste la fenêtre;
Là, du moins, je serai chez moi.

ENSEMBLE.

GUIDO, à part.

Je suis fâché d'être sévère;
Mais quand mes ordres sont bravés,
Je cède alors à ma colère.
(Haut.)
Quoi! Minette, vous vous sauvez!

MINETTE, à Guido.

Oui, Monsieur, vos ordres sévères
Par moi-même seront bravés;
Adieu; je rentre sur mes terres;
Suivez-moi si vous le pouvez.

(Elle s'est élancée sur le lit qui est au fond, et de là, par la fenêtre, elle gagne le toit et disparaît. L'orchestre, qui avait été très-fort pendant ces quatre derniers vers, diminue à mesure qu'elle s'éloigne.)

SCÈNE IX.

GUIDO, seul, courant vers la fenêtre et parlant sur la ritournelle.

Minette, Minette! a-t-on jamais vu une tête pareille? Comment la suivre, moi qui n'ai pas l'habitude de voyager de la sorte. Eh! vite, voyons par la petite terrasse, s'il n'y aurait pas moyen de la rejoindre. Dieux! cette pauvre Minette!

(Il sort par la porte à gauche.)

SCÈNE X.

MINETTE, passant au même instant sa tête par la fenêtre du fond, et descendant sur le théâtre.

Oui, cours après moi, si tu peux! pourvu qu'il ne se fasse pas de mal. Oh! je suis sûre qu'il n'ira pas loin. Ah! mon Dieu! c'est mon ennemie; c'est la vieille gouvernante.

SCÈNE XI.

MINETTE, MARIANNE, sortant de la chambre à droite.

MARIANNE, d'un air froid et revêche.

Monsieur n'est pas ici?

MINETTE, regardant le toit.

Non, il est allé prendre l'air.

MARIANNE.

J'en suis fâchée; je venais lui demander mon compte, parce qu'il faut qu'une de nous sorte d'ici.

MINETTE, froidement.

C'est déjà convenu, je reste.

MARIANNE.

Est-il possible?

MINETTE.

Et vous aussi, la vieille, j'y ai consenti.

MARIANNE.

La vieille! la vieille! m'entendre traiter ainsi! je vais chercher mes effets, et je ne resterai pas une seconde de plus dans cette maison, où je ne regretterai rien, car j'ai retrouvé ma pauvre Minette, ma seule consolation.

MINETTE, vivement.

Vous l'avez retrouvée!

MARIANNE.

Oui, Mademoiselle, là-haut, dans une armoire; et je ne sais pas qui s'était permis de l'enfermer, et d'attenter à sa liberté.

MINETTE.

Il s'agit bien de cela; où est-elle?

MARIANNE, montrant la chambre à droite.

Elle est là, en sûreté.

MINETTE.

Je ne veux pas qu'elle paraisse.

MARIANNE.

Vous ne voulez pas! Apprenez que je suis là pour la défendre.

MINETTE.

Du tout, pour m'obéir; et je n'ai qu'un mot à prononcer.

MARIANNE.

Moi! abandonner ma chère Minette! (Minette s'est approchée d'elle, et lui a parlé bas à l'oreille.) Ciel! il se pourrait! (Avec respect.) Quoi! c'est vous! c'est vous!

MINETTE, regardant toujours si Guido vient.

Silence donc. (A mi-voix.) Eh! oui vraiment, la solitude, le chagrin, l'exaltation germanique ont tourné la tête à ce pauvre Guido; car il est à moitié fou, mon cher cousin.

MARIANNE.

Il prétend qu'il est misanthrope et romantique.

MINETTE.

C'est ce que je voulais dire.

MARIANNE.

Mais il a un si bon cœur!

MINETTE.

Aussi, pour réparer des torts qu'il s'est toujours reprochés, mon père, en mourant, m'a suppliée de l'épouser, si c'était possible, mais il ne veut pas me voir: et ce qu'il y a de plus humiliant, il n'aime que sa chère Minette... Il fallait bien le corriger, et ce ne sera pas long, je l'espère, surtout si tu veux me seconder.

MARIANNE.

Si je le veux. Parlez, commandez; que faut-il faire?

MINETTE.

Cacher bien vite Minette, la faire disparaître, car s'il la voyait, tout serait perdu.

MARIANNE, prête à sortir par la droite.

Je vais l'emporter de la maison.

MINETTE.

Pas dans ce moment, j'entends Guido qui revient.

MARIANNE.

Soyez tranquille, je sais où la cacher, et tout à

l'heure, je pourrai l'emporter devant lui sans qu'il s'en aperçoive.

(Elle sort par la porte à droite; en même temps Guido entre par la porte à gauche, et Minette se tient derrière un des rideaux, au fond du théâtre.)

SCÈNE XII.

MINETTE, GUIDO.

GUIDO, se croyant seul.

Au diable les voyages. J'ai voulu mettre le pied sur le toit; mais les chemins sont si mauvais; je me suis trouvé au confluent de deux gouttières; heureusement que je n'ai pas cédé au torrent, sans cela, votre serviteur. (Il se jette sur une chaise.) Mais cette pauvre Minette, je ne l'ai pas aperçue, où est-elle maintenant?

MINETTE, venant doucement et se mettant à genoux auprès de lui.

Me voici.

GUIDO.

C'est elle, la voilà de retour. Pauvre petite Minette! pauvre petite chatte! N'a-t-elle pas bien froid?

MINETTE.

Un peu.

GUIDO, lui prenant les mains et les réchauffant.

Cela vous apprendra à me quitter, Mamzelle, à aller courir le monde. Fi! que c'est vilain!

MINETTE, grommelant comme les chats qu'on caresse.

Tu ne m'en veux donc plus?

GUIDO, se levant.

Peut-être, on verra. Qui vous ramène?

MINETTE.

J'ai voulu te faire mes adieux avant de te quitter pour toujours.

GUIDO.

Me quitter! tu voudrais encore me quitter?

MINETTE.

Pour ton bonheur, car je sens bien que je te rendrais malheureux. Nos caractères sont si différents!

GUIDO.

Il est sûr qu'il n'y a pas encore compatibilité d'humeurs, mais ça viendra.

MINETTE.

Jamais. On ne change pas le naturel. Songez donc, Monsieur, que j'ai été chatte, que je suis femme, et que ces deux natures-là combinées ensemble, c'est terrible!

AIR : *Oui, noir, mais pas si diable.*

Mon premier caractère,
Et surtout mon second,
Me rendent fort légère,
Mon esprit vagabond
Ne peut rester à la maison.
Après une maîtresse
On court avec ivresse;
Mais pourriez-vous sans cesse,
Quand j'aurais votre foi,
Passer vos jours à courir après moi?
A courir (*bis*) après moi.

L'instinct, ma loi suprême,
Ne peut perdre ses droits,
Près de vous, la nuit même,
Au moindre bruit, vingt fois,
Crac, on me verrait sur les toits.
Et rien qu'à ce nuage
Qui couvre son visage,
Monsieur, dans son ménage,
Ne voudrait pas, je voi,
(Souriant.)
Passer son temps à courir après moi,
A courir (*bis*) après moi.

GUIDO, indigné.

C'est qu'elle a encore l'air de se moquer de moi. Et dire que je ne peux pas vivre sans elle!

MINETTE.

Il faudra cependant vous y faire, maintenant surtout que j'ai un nouveau maître!

GUIDO.

Comment! un nouveau maître!

MINETTE.

Oui, le fils du gouverneur, ce jeune seigneur avec lequel Marianne avait fait marché, ce matin, pour trois florins.

GUIDO.

Qu'est-ce que j'apprends là? Et où l'avez-vous vu?

MINETTE.

Ici même, tout à l'heure; il venait pour chercher Minette, et alors je lui ai tout raconté.

GUIDO.

O ciel! quelle indiscrétion!

MINETTE.

Et il dit qu'il va me réclamer.

GUIDO, vivement.

Peu m'importe.

AIR : *Sans mentir.*

J'ai le bon droit, je m'en flatte,
Et je saurai l'emporter;
Car enfin c'est une chatte
Qu'il prétendit acheter.
Lui donner femme jolie
Serait le tromper.

MINETTE, finement.

Oui da.
Malgré cette tromperie,
Je crois que ce seigneur-là
L'aimera (*bis*)
Tout autant comme cela.

D'ailleurs il n'est pas mal, ce jeune homme; un air ingénu, la naïveté allemande; et avec un pareil maître, je serai la maîtresse, tandis qu'avec vous ce n'est pas facile. Vous avez de l'esprit.

GUIDO.

Moi! si on peut dire ça!

MINETTE.

Et puis, il est bien plus riche que vous. Il me donnera un beau palais, de belles robes, de magnifiques parures.

GUIDO, avec jalousie.

Est-il possible! et la reconnaissance que vous devez à mon amour, à mes bienfaits?

MINETTE, avec malice.

Je suis désolée d'être ingrate; mais ce n'est pas ma faute, c'est le naturel; et nous sommes convenus qu'on ne pouvait le changer.

GUIDO.

Oui, mais sans me prévenir!

MINETTE.

C'est le naturel.

GUIDO.

Se montrer aussi perfide!

MINETTE.

Le naturel.

GUIDO.

Aussi girouette!

MINETTE.

Ça, c'est le mauvais exemple; parce que les hommes...

GUIDO, hors de lui.

Allez, j'apprends enfin à vous connaître, et votre espèce ne vaut pas mieux que l'espèce humaine.

MINETTE, avec joie.

Ah! nous y voilà enfin. Comment! je ne te semble donc plus jolie, à présent?

GUIDO.

Au contraire, et c'est ce dont j'enrage; mais en voyant ces jolis traits, je penserai toujours qu'il y a du chat là-dessous, et je vois bien qu'à moins d'un miracle, je serai malheureux toute ma vie. Mais toi aussi, c'est en vain que tu espères rejoindre ce rival, tu resteras ici malgré toi.

MINETTE, regardant la fenêtre:

Vous savez bien que quand je le veux...

GUIDO.

Oui, mais cette fois, j'y mettrai bon ordre. (Allant lui prendre la main. Apercevant Marianne qui paraît avec le coffre sous le bras.) Marianne! Marianne!

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENTS, MARIANNE.

MARIANNE.

Eh bien! eh bien! qu'est-ce donc?

GUIDO, tenant toujours la main de Minette.

Fermez cette fenêtre, (montrant celle du fond) et dépêchons, quand je l'ordonne.

MARIANNE, posant son coffre sur la table.

Ne vous fâchez pas, on y va.

MINETTE.

Et moi, Marianne, je vous le défends. (Marianne s'arrête sur-le-champ.)

GUIDO.

Eh bien! elle reste en route. Qu'est-ce que ça signifie? Répondez.

MINETTE.

Je lui défends de répondre, et pour plus de sûreté, je lui ôte la parole. (Marianne, qui ouvrait la bouche, ne prononce pas un mot.)

GUIDO.

O ciel, elle est muette! Encore un changement, plus inconcevable peut-être que tous les autres. C'est fini; je ne suis plus le maître chez moi. Oh! que tu avais raison, sage Indien, quand tu me disais ce matin: *Ne dérangez pas le monde!* Il me l'a dit deux fois, ce brave Indien.

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENTS; DIG-DIG, qui est entré un peu avant, et qui a fait des signes à Minette, reprend sa gravité dès que Guido l'aperçoit.

GUIDO, allant à lui.

Ah! seigneur Dig-Dig! il n'y a que vous qui puissiez me secourir; je la remets entre vos mains, prenez-la, emmenez-la, que je n'en entende plus parler.

(Dig-Dig fait un pas.)

MINETTE, étendant la main vers lui.

Indien, je t'ordonne de rester à cette place, sans pouvoir faire un pas, ni prononcer une seule parole.

(Dig-Dig, qui s'avançait vers elle, reste sur-le-champ immobile; et ouvre plusieurs fois la bouche sans pouvoir parler.)

GUIDO.

Et lui aussi! le voilà changé en magot!

MINETTE.

Je n'ai pas eu grand'peine; (à Guido) et toi-même, si tu dis un mot, je te fais prendre la forme que j'ai quittée ce matin.

GUIDO, indigné.

Moi, me rabaisser à ce point! et je laisserais son audace impunie! (Regardant le coffre.) Dieu! mon talisman que j'oubliais! O Brama! excellent Brama! la première chose que je t'ai demandée était une bêtise, et peut-être, sans te le reprocher, tu en as fait une en me l'accordant; mais n'en parlons plus, punis son ingratitude, rends-lui sa première forme, (allant au coffre qu'il ouvre) et par le pouvoir de ce talisman... Que vois-je! (Il a ouvert le coffre, et une grosse chatte blanche en sort et s'élance à terre.)

DIG-DIG, criant.

Au chat! au chat!

MARIANNE, de même.

Minette, Minette.

GUIDO, regardant Minette.

O ciel! (Montrant le coffre.) Quoi! Madame, vous étiez là, et vous voilà encore! Qu'est-ce que cela veut dire ?

MINETTE.

Que nous sommes deux.

MARIANNE.

Et que celle-là est votre cousine.

GUIDO, vivement.

Ma cousine, ma petite cousine!

MARIANNE.

Qui a pris elle-même la peine de vous corriger, et de se moquer de vous.

GUIDO, confus.

Quoi! tant de bonté!...

MINETTE, souriant.

Oui, Monsieur, ces cent florins qu'on vous a apportés, ce talisman qu'on vous a vendu, cette métamorphose qui vous a mis aux anges, et tant d'autres incidents qui vous ont fait donner au diable...

DIG-DIG.

Tout cela a été préparé, disposé, escamoté par votre serviteur Dig-Dig, (faisant le geste d'escamoter) qui n'est autre qu'Antoine Schlagg, ancien intendant de votre oncle.

MARIANNE, à Guido.

Celui qui ne devait plus vous attraper.

GUIDO.

Et il m'a fait croire qu'il avait été chameau!

DIG-DIG.

C'est vous qui avez eu la bonté de donner là dedans.

GUIDO.

Il est de fait que j'ai donné dans la... Dieu! y ai-je donné! Mais, c'en est fait, je déteste les bêtes, je me déteste moi-même; c'est vous seule que j'aime. Oui, ma petite cousine, je le sens maintenant, et si je savais comment réparer mes erreurs...

MINETTE.

En faisant comme moi, en les oubliant! Grâce au ciel, j'ai rempli le vœu de mon père; ce n'est pas sans peine. Oui, Monsieur, j'avais dans votre esprit une rivale bien redoutable, que je ne craindrai plus maintenant, car j'aurai toujours pour vous le cœur et la tendresse de Minette, sans en avoir le caractère, ni les... (Levant la main comme pour griffer.)

GUIDO.

Hein! hein!

MINETTE, souriant.

Oh! maintenant, tu peux la prendre, il n'y a plus de danger.

MINETTE.

AIR de Bethoven.

Change, change, change qui voudra
Sa destinée;
Mon sort, le voilà
Fixé toujours
(Prenant la main de Guido.)
Par l'hyménée
Et les amours.
(Au public.)
Mes défauts sont si grands,
Que Brama, je le sens,
Ne peut me corriger
Ni me changer.
Mais si vous voulez bien,
Je connais un moyen
Qui, plus sûr que le mien,
Ne coûte rien.
Changez, changez-vous
En un parterre
Peu sévère,
Changez, changez-vous,
Messieurs, pour nous,
En un parterre
Aimable et doux.

TOUS EN CHOEUR.

Changez, changez-vous
En un parterre, etc.







LES ÉLÈVES DU CONSERVATOIRE,

TABLEAU-VAUDEVILLE,

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase dramatique, le 28 mars 1827.

En société avec M. Saintine.

Personnages.

ZOÉ, GUILLERI, LOUISE, } élèves du Conservatoire.	M. PETIT-PAS, maître de ballets et répétiteur de danse.
MADAME LEFEBVRE, grand'mère de Zoé.	UN JOCKEY.

La scène se passe dans une mansarde, au sixième au-dessus de l'entresol, chez madame Lefebvre.

Le théâtre représente une mansarde. Porte au fond, et deux portes latérales. A gauche de l'acteur, une cheminée, une table, et différents ustensiles de ménage. A droite, une autre petite table. Une croisée sur le premier plan, à droite.

SCÈNE PREMIÈRE.

MADAME LEFEBVRE, assise dans un grand fauteuil auprès de la petite table à gauche, occupée à tricoter; PETIT-PAS, en dehors, sonne.

MADAME LEFEBVRE, allant ouvrir la porte.

On y va, on y va.... (Elle ouvre.) Comment! c'est vous, monsieur Petit-Pas, qui me faites l'honneur de venir chez moi, et de monter six étages au-dessus de l'entresol?

PETIT-PAS.

Oui, madame Lefebvre, j'ai cet honneur-là; mais, nous autres danseurs et maîtres de ballets, ça ne nous coûte rien de nous élever... *sic itur ad astra.*

MADAME LEFEBVRE.

Qu'est-ce que vous me dites là?

PETIT-PAS.

Ne faites pas attention... c'est du latin... Dans notre état on est obligé de tout savoir... dans ce moment-ci, j'apprends le grec pour mon ballet de *Léonidas*... mais, dites-moi, où est la petite?

MADAME LEFEBVRE.

Est-ce que vous venez pour lui donner leçon?

PETIT-PAS.

Hé sans doute! cette scène de Clary que nous avons commencée hier... Et je suis arrivé si vite, que Psyché, ma petite jument, est en nage... Mais aujourd'hui je n'ai pas un moment à moi... à onze heures nous avons conseil d'administration; car je suis maintenant du conseil... ils y ont été obligés, attendu que, sans les ballets, l'Opéra ne peut pas marcher... il a bien fallu que la pantomime eût voix au chapitre.

AIR du vaudeville de *Partie et Revanche.*

A midi, ma classe de danse;
A deux heures, *Léonidas;*
A trois, leçon au fils d'une excellence;
A cinq heures, un grand repas;
Ce soir, deux bals qui sans moi n'iraient pas.
Passant ainsi toute ma vie
Dans des plaisirs, des travaux assidus,
Pour composer, pour avoir du génie, } (*bis.*)
Je n'ai que mes moments perdus, }
D'honneur, je n'ai que mes moments perdus.

MADAME LEFEBVRE.

Je suis alors bien fâchée... Zoé, ma petite-fille, qui est sortie.

PETIT-PAS.

Déjà!

MADAME LEFEBVRE.

Elle est allée vendre quatre paires de bas de filoselle que j'ai tricotés la semaine dernière; car je fais ce que je peux pour l'éducation de cette chère enfant... mais les talents coûtent cher; et

sans vous, monsieur Petit-Pas, qui avez la bonté de lui donner des leçons pour rien...

PETIT-PAS.

Ne parlons-donc pas de cela.

MADAME LEFEBVRE.

Si vraiment; j'en parlerai à tout le monde... c'est à vous, si elle réussit, qu'elle devra sa fortune... elle ne l'oubliera jamais.

PETIT-PAS.

Eh! mon Dieu! ma chère madame Lefebvre, elle sera peut-être ingrate, comme tant d'autres que j'ai lancées.

AIR : *A soixante ans.*

Lorsque l'on a, dans une douce ivresse,
Respiré l'encens théâtral;
Quand chaque soir on se trouve déesse,
On méconnait l'ami tendre et loyal
Qui vous mit sur le piedestal.
Que d'être ingrat un mortel fasse gloire,
Je le veux bien, et n'en suis pas surpris;
Mais dans les dieux lorsque l'on est admis...
Ah! devrait-il, au temple de mémoire,
Être permis d'oublier ses amis!

Je me rappelle encore le premier jour où le hasard offrit la petite Zoé à ma vue... elle dansait en rond, à la place Royale, avec des bonnes et des enfants... et dans ses pas, formés au hasard... il y avait un moelleux... un laisser-aller... que nous appelons... la danse elle-même... je crus voir madame Montessu.

MADAME LEFEBVRE.

Vous croyez donc qu'elle ira?

PETIT-PAS.

Elle ira haut...

MADAME LEFEBVRE.

Et pourquoi ne pas la faire débuter, puisque ça dépend de vous?... pourquoi ne vous dépêchez-vous pas?

PETIT-PAS.

D'abord, parce qu'à l'Opéra on ne se dépêche jamais... et puis j'avais auparavant certaines idées... sur lesquelles, madame Lefebvre, j'ai parbleu envie de vous consulter.

MADAME LEFEBVRE.

Moi, monsieur Petit-Pas.

PETIT-PAS.

Oui... vous savez quelle est ma position... je ne suis pas encore premier maître de ballet, parce que mes anciens sont là, *Gardel*, *Aumer*, *Blache* et *Milon*... des hommes de mérite que je révère... mais j'arriverai, parce que je me sens dans les jambes ce que Voltaire avait dans la tête, et avec ça l'on fait toujours son chemin. Une seule chose pourrait me nuire... c'est la classe de danse que je fais aux Menus-Plaisirs... Vingt-cinq ou trente petites filles, plus jolies les unes que les autres... c'est un poste bien dangereux et bien glissant pour un célibataire... et j'ai idée de me marier pour conserver mes principes et mes places.

MADAME LEFEBVRE.

Eh mais! monsieur Petit-Pas... je trouve cela une spéculation très-morale.

PETIT-PAS.

N'est-il pas vrai?... et c'est parmi nos jeunes élèves que je voudrais faire un choix.

MADAME LEFEBVRE.

Il se pourrait! vous en aimez une?

PETIT-PAS.

Mieux que cela... je crois que j'en aime deux, et j'hésite encore... parce que, avec mes talents et mes places, dix-huit à vingt mille francs de traitement, on tient à être aimé pour soi-même... et je voulais vous demander là-dessus bien franchement...

(On sonne.)

MADAME LEFEBVRE, allant ouvrir la porte à gauche.

C'est cette petite fille qui revient... Je vous demande si on peut entrer plus mal à propos.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, ZOÉ.

ZOÉ.

Ne vous impatientez pas, ma grand'mère... Ah! c'est M. Petit-Pas.

PETIT-PAS.

Oui, petite... (voyant qu'elle fait la révérence.) Plus bas, plus bas... effaçons les épaules... Je venais pour répéter notre scène de Clary... mais maintenant je n'ai plus le temps... (tirant sa montre) mon conseil d'administration... mes affaires... et puis Psyché, qui doit s'impatienter... Adieu, adieu... je tâcherai de passer dans la journée, et nous dirons notre scène. (Bas à madame Lefebvre.) Nous achèverons notre conversation... (A Zoé.) Adieu, petite..... levons le menton..... jolie comme un ange... Soyons toujours bien sage... de la tenue, de la conduite, et tous les matins, deux cents battements de chaque jambe. (A madame Lefebvre.) Je vous prie de les surveiller... Adieu... adieu... ne vous dérangez pas...

(Il va pour sortir par la porte à gauche.)

MADAME LEFEBVRE, le conduisant à la porte du fond.

Je vous en prie, Monsieur, par le grand escalier.

SCÈNE III.

MADAME LEFEBVRE, ZOÉ.

MADAME LEFEBVRE, reconduisant Petit-Pas.

Monsieur... j'ai bien l'honneur... prenez bien garde... tenez-vous bien à la corde... à la rampe,

je veux dire... Il est si léger!... le voilà déjà en bas.

ZOÉ.

Il est donc venu en mon absence, M. Petit-Pas?

(Elle s'assied auprès de la table à droite, et défait ses socques.)

MADAME LEFEBVRE.

Eh! oui, sans doute.

ZOÉ, à part.

C'est jouer de bonheur... c'est toujours des battements de moins.

MADAME LEFEBVRE.

Est-il possible d'être si longtemps dehors!.. moi qui vous attendais pour aller au marché.

ZOÉ.

J'étais entrée chez Louise et Guilleri, qui n'y sont pas... et j'ai cru que je les trouverais ici.

MADAME LEFEBVRE.

Vous ne pouvez pas vivre l'une sans l'autre.

ZOÉ.

C'est si naturel!... Guilleri est si gaie, et Louise est si bonne!... toutes les deux m'aiment tant!... et, dans votre dernière maladie, elles ont pris tant de soin de vous!

MADAME LEFEBVRE.

C'est vrai, vous étiez là toutes les trois... et il n'y a pas de duchesse, de grande dame qui ait été soignée comme moi.

ZOÉ.

Vous voyez, ma grand'mère, l'avantage d'être pauvre... on n'a pas de domestique, on n'a que des amis... Tenez (elle lui donne de l'argent), j'ai été en recette, et voilà sept livres dix sous que m'a donnés M. Flanelle, le bonnetier.

MADAME LEFEBVRE, se mettant à travailler dans son grand fauteuil.

Pas davantage?

ZOÉ.

C'est une horreur!... des bas qui vaudraient le double!... un tricot superbe!... car, malgré vos soixante ans, vous travaillez encore joliment, et même beaucoup trop pour vos yeux.

Air : *On dit que je suis sans malice.*

C'est ce travail-là qui vous tue;
(Lui ôtant son ouvrage des mains.)
Vous vous abimerez la vue;
Si cela vous arrive encor,
C'est moi qui gronderai bien fort.
(Madame Lefebvre veut faire un geste.)
C'est pardonné... plus de dispute...
Songez que bientôt je débute.
Ma grand'mère, gardez vos yeux
Pour surveiller mes amoureux.

MADAME LEFEBVRE.

Tu crois donc que j'aurai bien du mal?

ZOÉ.

Dame! je l'espère.

MADAME LEFEBVRE.

Et, pour commencer, qu'est-ce que tu dirais si ton professeur était déjà un de ces amoureux-là?

ZOÉ.

Lui!... ce serait gentil, parce que sa protection seule peut me faire recevoir.

MADAME LEFEBVRE.

Et s'il voulait t'épouser?

ZOÉ.

M'épouser!... c'est différent; je ne voudrais pas...

MADAME LEFEBVRE.

Et pourquoi?

ZOÉ.

Parce que j'ai idée que cela ferait de la peine à Charles.

MADAME LEFEBVRE.

Comment! ce petit Charles, notre voisin?... est-ce que par hasard tu penserais à lui?

ZOÉ.

Toute la journée, ma grand'mère... et même quelquefois encore...

MADAME LEFEBVRE.

Elle qui ne me quitte jamais!... Comment vous êtes-vous rencontrés?

ZOÉ.

Comme on se rencontre toujours... au Conservatoire. On se dit bonjour... on se salue... Dans cette rue Bergère il y a toujours tant de voitures... il nous offrait son bras, à Louise et à moi... Et puis, en classe... quand le professeur parle, souvent on n'écoute pas, on se regarde.

MADAME LEFEBVRE.

Et aller ainsi se prendre de belle passion pour un jeune homme, pour un artiste...

ZOÉ.

Raison de plus... je ne veux pas d'autre mari... Tout le monde peut être banquier, notaire, agent de change... pour cela il ne faut que de l'argent... mais pour être artiste, il faut du talent, et Charles en aura... quoique écolier, il joue déjà du violon comme un maître... au dernier exercice, où j'ai été avec Louise, c'est lui qui a remporté le premier prix. Pendant qu'il jouait, M. Lafont criait : *C'est très-bien*... le jeune Bériot lui-même l'a applaudi; et je crois que ceux-là s'y connaissent... Aussi tous les regards étaient fixés sur lui... et lui, dans ce moment, ne regardait que de notre côté.

MADAME LEFEBVRE.

Il serait possible!

ZOÉ.

Ah! que j'étais fière! que j'étais heureuse des applaudissements qu'il obtenait! et que j'aurais voulu, à ses yeux, en mériter de pareils!... Oui, ma grand'mère... si je veux réussir, c'est pour lui.

AIR *du Fleuve de la vie.*

Si j'avais la beauté piquante
Que dans CONTAT l'on adorait;
Si j'avais la grâce élégante
Que l'on admire chez NOBLET,
Ou si de MARS, notre modèle,
J'avais le talent accompli...
Ah! tout cela serait pour lui,
Dût-il m'être infidèle!

MADAME LEFEBVRE.

A-t-on idée d'un pareil amour!... Sais-tu, mon enfant, que c'est très-dangereux... surtout s'il en a connaissance?...

ZOÉ.

Ni lui, ni personne au monde... vous êtes la première...

MADAME LEFEBVRE.

Pas même Louise et Guilleri?

ZOÉ.

Il est des choses qu'on ne dit pas... même à ses amies intimes... Et lui, du reste, n'a jamais prononcé devant moi un seul mot d'amour. Ce n'est qu'hier soir... je rentrais avec Louise, et Charles montait devant nous, dans notre vilain escalier qui est si obscur... il s'est arrêté pour nous faire place, et au moment où je passais, il m'a glissé dans la main un petit billet chiffonné...

MADAME LEFEBVRE.

Et où est-il?

ZOÉ.

Le voilà, ma grand'mère... vous pouvez le prendre, car je le sais par cœur.

MADAME LEFEBVRE.

Pas d'adresse.

ZOÉ.

Quand ça se donne de la main à la main.

MADAME LEFEBVRE, lisant.

« Si vous m'aimez, si je dois être votre époux...
» il faut absolument que je vous parle... Permet-
» tez-moi, je vous en supplie, de vous attendre
» au coin de la rue du Faubourg-Poissonnière,
» demain à une heure... ou, dans mon déses-
» poir, je suis capable de tout. »

ZOÉ.

Ce pauvre jeune homme! ce que c'est que d'aimer!

MADAME LEFEBVRE.

Oui, mais avec cet amour-là... il n'a rien, ni toi non plus.

ZOÉ.

C'est vrai... c'est la dot d'un artiste.

MADAME LEFEBVRE.

Et songe un peu à notre position... nous n'avons pour vivre que le travail de nos mains, et ma pension de retraite, comme ouvreuse à l'Opéra... quatre-vingt-deux francs cinquante centimes, avec les retenues.

ZOÉ.

Et la place de Charles.

MADAME LEFEBVRE.

Comment?

ZOÉ.

La place qu'il aura, ou à l'Opéra, ou à la Chapelle... c'est toujours trois à quatre mille francs... et moi, mon engagement.

MADAME LEFEBVRE.

Lequel?

ZOÉ.

L'engagement que j'aurai... Tout réuni, nous voilà, ma grand'mère, avec sept ou huit petites mille livres de rente... et tout cela sera pour vous soigner, pour vous dorlotter... Un bon petit appartement bien chaud, et vous serez là, dans votre grande bergère, où vous n'aurez rien à faire... que votre café, et puis des cancans, si ça vous amuse... et puis à nous voir heureux, ça occupe!... Ah! vous riez... je crois bien; maintenant que nous voilà riches... vous êtes bien contente; nous n'avons plus rien à craindre, et nous pouvons envoyer à Charles cette lettre.

MADAME LEFEBVRE.

Comment cette lettre?

ZOÉ.

Oui, la réponse que j'ai faite... mais avec votre permission, et vous allez voir. (Elle lit.) « Mon-
» sieur Charles, vous me demandez si je vous
» aime, et si je veux vous épouser... en vérité, je
» l'ignore; mais aujourd'hui, à une heure, venez
» le demander à ma grand'mère, qui le sait mieux
» que moi, et qui vous dira ce qui en est. »

AIR : *Ce que j'éprouve en vous voyant.*

De ce billet que dites-vous?

MADAME LEFEBVRE.

Je dis, puisque tu crois qu'il t'aime,
Qu'il t' rende heureus', je l' s'rai moi-même
D' pouvoir le nommer ton époux.

ZOÉ.

De vos jours éloignant le terme,
Cet hymen va vous rajeunir.
Vers le bonheur qui semblait fuir,
Vous marcherez d'un pas plus ferme :
Nous serons deux pour vous soutenir.

MADAME LEFEBVRE, prenant la lettre.

C'est bon, c'est bon... (On entend la ritournelle de l'air suivant.) Tiens, voilà tes bonnes amies, mademoiselle Louise et mademoiselle Guilleri.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTES; LOUISE, GUILLERI, entrant par la porte à gauche.

(Louise tient un papier de musique et un panier à ouvrage; Guilleri tient une brochure et une robe.)

LOUISE et GUILLERI.

AIR *du Concert à la Cour.*

Oui, gaiement,
En chantant
Passons la vie,

GUILLERI, seule.

Il faut ça,
Car déjà
Louise, que voilà,
Chant' l'opéra.
Ah! ah! ah! ah! ah! ah!
Moi, par état, vouée à la psalmodie,
J' dois, comm' tant d'autr's, chanter la tragédie.

ENSEMBLE.

Ah! ah! ah! ah! ah! ah!

LOUISE et GUILLERI.

Bonjour, madame Lefebvre... Bonjour, Zoé.

ZOÉ.

Comme vous venez tard!

LOUISE.

C'est que nous avons conduit mes petits frères à l'école; et ils ne marchent pas vite, surtout quand ils y vont... quand ils en reviennent, c'est différent, on ne peut pas les suivre... parce qu'ils sont gamins, mes petits frères, vous n'en avez pas d'idée... J'ai été obligée de porter Auguste, qui pleurait, de donner la main à Barthélemi, qui veut toujours glisser sur la glace.

GUILLERI.

Et moi, je menais les trois autres à la suite... et nous avons rencontré un marchand de galette, qui nous a encore arrêtées.

MADAME LEFEBVRE, montrant Zoé.

Ah çà! vous venez la chercher.

LOUISE.

Pas encore, la classe n'est qu'à une heure.

GUILLERI.

Mais en attendant, nous venons travailler avec elle; parce qu'à trois on étudie bien mieux.

LOUISE.

Moi, j'ai ma broderie à finir et ma cavatine à répéter.

(Elle s'assied sur une chaise au fond, et défait ses socques.)

GUILLERI, s'asseyant auprès de la table à droite, et quittant ses socques.

Moi, mon rôle de tragédie, et ma robe à repasser.

(Pendant ce temps, Zoé est auprès de la cheminée occupée à passer un plumeau sur la glace.)

MADAME LEFEBVRE.

Au fait, c'est commode pour les répétitions, quand on demeure sur le même palier.

GUILLERI.

Il n'y a que des talents à cet étage-ci.

ZOÉ.

Je crois bien, au sixième au-dessus de l'entresol.

GUILLERI.

Corridor des Beaux-Arts.

MADAME LEFEBVRE.

C'est bon, c'est bon... livrez-vous à vos études, et ne perdez pas votre temps à jaser comme vous faites toujours.

(Guilleri se place auprès de la table à droite, et déclame à voix basse. Louise, au milieu du théâtre, prend son papier de musique, bat la mesure et chante tout bas. Zoé, auprès de la table à gauche, se dispose à faire des battements.)

Moi, qui ne suis pas artiste, je vais faire le ménage... travaillez bien, parce que je serai là pour vous surveiller...

(Elle entre dans la chambre dont la porte est à droite.)

SCÈNE V.

ZOÉ, LOUISE, GUILLERI.

(A peine madame Lefebvre est-elle sortie, qu'elles abandonnent leur ouvrage et viennent toutes trois au bord du théâtre; Guilleri est à droite, Louise dans le milieu, Zoé à gauche.)

GUILLERI.

Enfin, nous voilà seules, et nous en avons à te raconter; car, sans qu'il y paraisse, nous avons bien du chagrin.

ZOÉ.

Qu'est-ce donc?

LOUISE.

Tu sais que toute ma famille, que mes frères et sœurs n'ont d'espoir qu'en moi, et dans ce que je gagnerai : c'est tout naturel... c'est mon devoir... mais voilà mon père qui, à cause de cela, ne veut pas que je me marie jamais, à moins de dix mille livres de rente.

GUILLERI.

Quelle tyrannie!

LOUISE.

Tout ce que j'ai pu obtenir, en le priant bien, c'est qu'il se contenterait pour moi de six mille francs, pas à moins.

ZOÉ.

Et c'est ça qui te désole! A ta place, je me résignerais, je prendrais ma fortune en patience.

GUILLERI.

Mon Dieu! que tu as peu d'imagination! tu ne devines pas qu'elle aime quelqu'un qui n'a rien... rien que son cœur... ça ne fait pas six mille livres de rente.

ZOÉ.

Pauvre Louise!... je comprends alors ton chagrin.

GUILLERI.

Eh bien! ce n'est rien encore; car enfin elle est aimée... mais moi!... si tu savais!...

ZOÉ.

Qu'est-ce donc?

LOUISE.

Elle a vu tout à l'heure M. Petit-Pas, qui sortait de la maison, et ça lui a fait un effet...

ZOÉ, avec douceur.

Tu l'aimes donc toujours ?

GUILLERI.

Eh bien ! oui... c'est plus fort que moi !... à cause de mon caractère ! comme ça... je n'ai pas l'air... mais aussi, une fois que je m'attache... Dieux !... ai-je aimé cet être-là !

ZOÉ.

C'est vrai qu'il est aimable !

LOUISE, à Zoé.

Et puis, tu ne sais pas... il a cabriolet depuis quelque temps.

GUILLERI, pleurant.

Un cabriolet charmant... où je l'ai rencontré avec Rosalie.

LOUISE.

Quelle indignité !

GUILLERI.

Et c'est d'autant plus mal, que ce jour-là même il m'avait fait une promesse de mariage.

ZOÉ.

Tu as une promesse de mariage !

GUILLERI, la lui donnant.

Eh ! oui, sans doute, la voilà... regarde plutôt.

ZOÉ, la parcourant.

C'est que c'est bien différent.

GUILLERI.

Eh non !... c'est la même chose... j'ai consulté là-dessus un clerc de notaire qui me fait la cour; il m'a dit que ça n'était plus valable, et qu'il m'en ferait tant que je voudrais.

ZOÉ.

Dieux ! que les hommes sont perfides !... Il doit revenir ici dans la journée, et c'est moi qui me charge de lui rendre sa promesse. (Elle la met toute dépliée sur la table à droite, puis elle vient entre Guilleri et Louise.) Nous sommes bien bonnes de nous occuper de ces misères-là, au lieu de penser à nos études, au lieu de penser à la carrière qui nous est ouverte, et où nous pouvons trouver l'indépendance, la fortune, et peut-être la gloire.

GUILLERI.

La gloire !... la gloire !... je n'en sais rien... mais sans parler de ça... tiens, si jamais je suis sociétaire à la Comédie-Française !...

LOUISE.

Et moi à Feydeau...

ZOÉ.

Et pourquoi pas ?... toutes ces grandes dames-là ont commencé comme nous, par être des petites filles... il y a longtemps, c'est vrai... raison de plus... nous avons devant nous le temps qu'elles ont derrière elles... Et songez donc, quand on est à un théâtre royal, avec du talent... ou enfin, quand on y est... combien l'on a de priviléges !... les journaux vous font des compliments, les auteurs vous font la cour, les semainiers ou les directeurs sont à vos genoux... et puis on dit qu'on est malade... « Oh ! j'ai la mi- » graine !... je ne peux pas jouer. » Et puis, après tout, comme on se conduit bien, et qu'on est bien sage, on n'a rien à dire sur votre compte.

GUILLERI.

Oui, joliment... ça n'y fait rien... c'est pour cela que, la moitié du temps... mais enfin quand ça arrivera-t-il ?... Moi, d'abord, je n'ai pas de patience... je veux faire fortune tout de suite, et je suis décidée à accepter une proposition qu'on me fait.

ZOÉ.

Et laquelle ? (On entend madame Lefebvre qui rentre.) Dieux ! c'est ma grand'mère.

(Elles retournent toutes à leurs places; Guilleri reprend sa brochure; Louise, son papier de musique; et Zoé fait des battements.)

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTES; MADAME LEFEBVRE, avec son châle, ses gants de poil de lapin, tenant un panier sous le bras.

MADAME LEFEBVRE.

A la bonne heure, au moins; voilà ce qui s'appelle travailler.

ZOÉ.

Où allez-vous donc ?

MADAME LEFEBVRE.

Belle question !... je vais au marché, parce qu'il se fait tard... je n'ai pas encore pensé à mon dîner.

ZOÉ.

Ma grand'mère, je vous aiderai.

MADAME LEFEBVRE.

Du tout, Mademoiselle... Faites vos battements, c'est l'essentiel... (Elle fait quelques pas pour sortir, mais revenant elle lui dit :) Ah ! de temps en temps seulement donne un coup d'œil à mon pot-au-feu, entends-tu ?

GUILLERI.

N'ayez pas peur... nous sommes là...

ZOÉ, bas à madame Lefebvre.

N'oubliez pas la lettre de Charles.

MADAME LEFEBVRE.

Sois donc tranquille... elle est là, et en rentrant je la lui enverrai... Adieu, adieu, mes enfants... travaillez bien.

(Elle sort par la porte du fond.)

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTES, hors MADAME LEFEBVRE.

(Zoé, Guilleri et Louise, après la sortie de madame Lefebvre, quittent leur ouvrage, et viennent sur le devant de la scène; Guilleri à droite, Zoé dans le milieu, Louise à gauche.)

ZOÉ, à Guilleri.

Eh bien! cette proposition qu'on te faisait... dis-nous vite...

GUILLERI.

Vous n'en parlerez pas?... Un engagement superbe pour jouer le mélodrame.

ZOÉ.

Y penses-tu, toi... un des meilleurs sujets du Conservatoire!

LOUISE.

Toi, qui es la plus forte de la classe de M. Baptiste.

GUILLERI.

C'est égal; j'ai envie de laisser là le classique pour le romantique... songez donc qu'à l'Ambigu je serai tout de suite sociétaire.

ZOÉ.

Est-ce qu'on le souffrira!... est-ce que les petits théâtres ont le droit d'enlever comme ça?...

GUILLERI.

Et pourquoi pas?

AIR de *Turenne*.

Vois aux Français les ouvrages qu'on donne,
N'y voit-on pas geôlier et souterrain,
Tyran qui s' fâche, et roi qu'on emprisonne?
Le mélodrame y règne en souverain...
Et dans ses fureurs vengeresses,
L'Ambigu peut bien, Dieu merci,
Prendre aux Français ses acteurs, quand ceux-ci
Tous les jours lui prennent ses pièces.

Et je dois, demain, pour m'essayer, jouer dans une représentation à bénéfice, à la barrière Rochechouart... et tu verras si je ne dis pas aussi bien qu'une autre : (imitant les acteurs du boulevard) « Nous sommes officiers dans l'armée française... » nous combattrons... nous mourrons... »

ZOÉ.

Je sais bien que ça n'est pas difficile... et moi, qui par état ne dois jouer que la pantomime, je dirai bien aussi, sans me gêner : (imitant une actrice des boulevards) « Tu ne le connais pas, ma bonne; » et les qualités de son cœur dédommagent bien » une femme sensible et aimante des légères im» perfections de son physique. » (A Guilleri.) Mais est-ce que ce sont là des succès auxquels tu dois aspirer; et pour l'honneur des arts...

GUILLERI.

Je conviens que c'est déroger; mais il faut vivre... et nous n'avons rien... et je te dois déjà tant d'argent... car c'est toujours toi qui nous en prête... or, songe donc que six mille francs d'appointements... nous pourrions partager... ça vous donnerait le temps d'attendre, et quand vous serez un jour dans les théâtres royaux, promettez-moi seulement de ne pas être fières; et rappelez-vous que vous avez des amis dans le mélodrame... on dit qu'il faut en avoir partout.

ZOÉ.

Guilleri, je n'oublierai jamais ce trait-là.

LOUISE.

Ni moi non plus.

ZOÉ.

Mais si ce n'est que cela, soyez tranquilles; car d'ici à quelques jours, je dois débuter.

AIR : *Ces postillons sont d'une maladresse.*

Si le succès comble mon espérance...

GUILLERI et LOUISE.

Moi, des succès je n'ai jamais douté.

ZOÉ.

Richesse, honneur... quel plaisir, quand j'y pense!
De pouvoir tout mettre en communauté.

GUILLERI et LOUISE.

Surtout, pour nous point de rivalité.

ZOÉ.

A l'amitié que mon cœur aime à croire!
Aussi, par elle abrégeant le chemin,
Marchons gaiement toutes trois à la gloire,
En nous donnant la main.

TOUTES TROIS, se donnant la main.

Marchons gaiement toutes trois à la gloire,
En nous donnant la main.

LOUISE.

Elle a raison... rester toujours artistes.

GUILLERI.

Ne jamais nous séparer.

TOUTES TROIS.

Jamais. (Elles remontent la scène et redescendent ensemble.)

GUILLERI.

Et dites donc... quand nous serons dans notre bel appartement, avec des meubles de chez *Jacob* ou de chez *Vervelles.*

LOUISE.

Quand nous passerons, comme ces dames, dans une belle voiture de chez *Robert?*

ZOÉ.

Quel plaisir de nous rappeler notre sixième étage!

LOUISE.

Et le temps où nous allions au Conservatoire avec des socques.

ZOÉ.

Et les jours où nous faisions notre cuisine nous-mêmes; comme aujourd'hui par exemple... (Se retournant vers la cheminée.) Ah! voilà ma marmite qui s'en va.

GUILLERI.

Parce que tu ne l'as pas écumée.

LOUISE.

Attends, je vais t'aider.

(Zoé et Louise vont à la cheminée; Zoé arrange le feu, Louise prend l'écumoire, Guilleri prend son fer à repasser, et arrange sa robe qui est sur la table à droite.)

GUILLERI, repassant.

Air de *la Vieille*.

Moi je rêve toujours d'avance
A nos adorateurs nouveaux.

LOUISE, écumant la marmite.

Aux cachemires moi je pense.

ZOÉ, soufflant le feu.

Moi, je ne pense qu'aux bravos.
Que cet espoir nous donne du courage.

(Elles viennent toutes trois sur le devant de la scène.)

Et toutes trois mettons-nous à l'ouvrage.

ENSEMBLE.

Oui, toutes trois mettons-nous à l'ouvrage.
Point de chagrin qui ne soit oublié
Avec les arts et l'amitié.

(Elles vont prendre leurs rôles, qu'elles tiennent à la main.)

LOUISE, au milieu.

Écoutez bien le grand air
Que je chante au premier concert.

ZOÉ et GUILLERI.

Écoutons bien.

(Zoé s'assied sur le bras du fauteuil à gauche, et Guilleri sur le coin de la table à droite.)

LOUISE.

« Chassons cette vaine folie,
» Reprenons ma gaieté chérie. »

GUILLERI, la contrefaisant.

Ie, ie, ie, ie.
Moi, je trouve cela mauvais.

ZOÉ.

Sans doute, ça ne veut rien dire.
A ta place, j'imiterais
Un talent que chacun admire;
Un talent toujours nouveau.

LOUISE et GUILLERI.

Lequel?

ZOÉ.

La fauvette de Feydeau.

(Elle se place au milieu et chante, imitant madame Rigaut.)

« Chassons cette vaine folie,
» Reprenons ma gaieté chérie. »

TOUTES TROIS.

Ah! c'est bien mieux, sans contredit.

LOUISE.

De vos conseils je ferai mon profit.

TOUTES TROIS, venant sur le bord du théâtre.

Pas de chagrin qui ne soit oublié
Avec les arts et l'amitié.

GUILLERI, au milieu.

Écoutez bien, que je déclame
Ma tirade de mélodrame.

LOUISE et ZOÉ.

Écoutons bien.

(Louise et Zoé se placent à gauche, l'une sur un fauteuil, l'autre sur une chaise.)

(L'orchestre joue une ritournelle de mélodrame pour une entrée de princesse affligée.)

(GUILLERI, tenant son mouchoir à la main, et venant à grands pas du fond jusque sur le devant de la scène, où elle s'arrête.)

« Le cruel! il a vu mes larmes... il a été témoin » de ma douleur... (avec dépit) et il a pu m'aban- » donner! »

ZOÉ.

Comme tu dis cela!... (imitant Guilleri) « et il a pu m'abandonner! »

GUILLERI.

Sans doute, puisqu'il m'a plantée là; et que je dois dans la pièce m'asphyxier avec du charbon.

ZOÉ.

Raison de plus... moi je dirais : (avec douleur) « Le cruel! il a vu mes larmes, il a été témoin de » ma douleur », du ton d'une femme qui ne se consolera jamais.

GUILLERI.

Ça n'est pas naturel.

ZOÉ.

Comment! ça n'est pas naturel... Si celui que tu aimes t'abandonnait... t'avait trahie... qu'est-ce que tu ferais?

GUILLERI.

Moi! j'en prendrais un autre.

ZOÉ.

Alors, tu ne joueras jamais le mélodrame, et tu feras bien de rester à la Comédie Française. (On sonne.) Qui vient là?

(Elle va ouvrir la porte du fond.)

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTES; UN JOCKEY, tenant une grande corbeille.

LE JOCKEY.

Mademoiselle Zoé Lefebvre.

ZOÉ.

C'est moi.

LE JOCKEY.

C'est de la part de mon maître, qui m'a dit de remettre ce billet ainsi que cette corbeille.

(Il la dépose sur la table.)

ZOÉ.

Un billet!

LOUISE.

Une corbeille!

GUILLERI.

Qu'est-ce que ça veut dire?

LE JOCKEY.

Je vais attendre dans l'antichambre.

ZOÉ.

Oui, Monsieur... là, sur le carré, si vous voulez bien... ou plutôt vous n'avez qu'à repasser.

LE JOCKEY.

C'est que mon maître est en bas, qui attend dans son landau.

GUILLERI.

Un landau !... (Aux deux autres.) Dites donc, un landau... (Avec dignité.) C'est bien... ça suffit, qu'il attende !... tout à l'heure on descendra la réponse.

LE JOCKEY.

Oui, Mademoiselle. (Il sort.)

SCÈNE IX.

Les Précédentes, excepté LE JOCKEY.

GUILLERI,

Par exemple, Mesdemoiselles... nous qui tout à l'heure parlions d'équipage... voilà une aventure...

LOUISE.

Dieux ! que c'est amusant !

GUILLERI.

Ouvre donc vite.

ZOÉ, lisant l'adresse.

« *A mademoiselle Zoé Lefebvre, passage de la Boule-Rouge, faubourg Montmartre.* »

C'est bien à moi. (Ouvrant la lettre.) Ah ! mon Dieu ! c'est de M. Sterling.

GUILLERI.

Cet Anglais qui est si riche, et qui nous fait la cour aux répétitions !... mais sois tranquille, je n'y pense pas... entre amies, c'est sacré.

ZOÉ.

Du tout... je n'y tiens pas... (Elle déchire la lettre.) Il n'y a pas de réponse... car apprenez, mes amies, qu'il est quelqu'un que j'aime... un artiste comme nous.

LOUISE et GUILLERI.

Il serait possible !

ZOÉ.

Et c'est de ce matin que notre mariage est décidé ; car je ne suis pas comme toi, Louise, j'ai une grand'mère qui ne veut que mon bonheur.

LOUISE.

Ah ! tu avais raison... renvoie l'Anglais et ses présents.

GUILLERI.

Sois tranquille... je vais les lui descendre...

Air : *Amis, voici la riante semaine.*

Qu'il les remport', puisqu'il est en carrosse :

LOUISE.

Sans cachemire on peut bien être heureux.

GUILLERI.

En calicot nous irons à la noce,
Et plus légère, on en danse bien mieux.

ZOÉ.

Si je n'avais pensé qu'à la richesse,
Mon cœur, hélas ! prompt à se repentir,
Sous ces tissus eût gémi de tristesse,
Sous la percale il battra de plaisir.

LOUISE.

Et dis-nous vite quel est notre nouvel ami ; quel est celui que tu épouses.

GUILLERI.

Oui, oui, fais-nous-le connaître pour que nous nous dépêchions de l'aimer aussi.

ZOÉ.

Allez... vous ne vous en douteriez jamais... apprenez donc...

(On entend à la fenêtre à droite un solo de violon.)

LOUISE.

Tais-toi... c'est Charles.

ZOÉ.

Comment le sais-tu ?

LOUISE, allant ouvrir la fenêtre.

Pauvre garçon... c'est le signal convenu.

ZOÉ, avec émotion.

Quel signal ?

LOUISE.

Quand vient l'heure de la classe, il m'avertit ainsi qu'il va descendre... et nous nous rencontrons dans l'escalier.

ZOÉ.

Comment ! ils se rencontrent !... Charles est donc celui...

GUILLERI.

Eh ! oui... celui qu'elle aime et qu'elle ne peut épouser... car cette pauvre Louise n'est pas si heureuse que toi.

ZOÉ, à Louise.

Et tu es sûre que M. Charles t'aime aussi ?

LOUISE.

Il le dit du moins.

GUILLERI.

Et moi, je l'atteste... car je suis leur confidente... Sans moi, ils n'auraient jamais pensé à s'aimer.

ZOÉ, à part, avec dépit.

Je vous demande de quoi elle se mêle ?

LOUISE.

Mais d'où vient ton trouble, et pourquoi me dis-tu cela ?

ZOÉ.

C'est que je suis ton amie... et que je sais de bonne part... J'ai la preuve que Charles te trompe... ou du moins qu'il en dit autant à une autre.

LOUISE.

O ciel !

(Le solo de violon recommence, et le morceau d'ensemble suivant continue sur ce motif.)

ENSEMBLE.

ZOÉ, GUILLERI, LOUISE.

ZOÉ.

O découverte affreuse !
Celui que j'aimais tant

Est un perfide amant...
Hélas! que je suis malheureuse!
L'objet de mon amour
Me trahit en ce jour.

GUILLERI.

O destinée affreuse!
Celui qu'elle aime tant
Est toujours inconstant.
(Regardant Louise.)
Elle, du moins, elle est heureuse!
L'objet de son amour
La paye de retour.

LOUISE.

O découverte affreuse!
Celui que j'aimais tant
A trahi son serment.
(Regardant Zoé.)
Elle, du moins, qu'elle est heureuse!
Elle epouse en ce jour
L'objet de son amour.

GUILLERI, regardant sa montre.

Mais, descendons, il est une heure un quart;
Et ma class' de monsieur Baptiste.

LOUISE.

Moi, celle de monsieur Ponchard.

GUILLERI.

On va nous marquer sur la liste;
Dépêchons-nous, nous sommes en retard.

(Louise prend ses socques, et Guilleri referme la corbeille; Zoé est à droite du spectateur, son mouchoir sur les yeux; pendant ce temps, on entend par la croisée le violon qui reprend le premier motif.)

ENSEMBLE.

GUILLERI, LOUISE, ZOÉ.

GUILLERI.

O destinée affreuse!
Celui qu'elle aime tant; etc.

LOUISE.

O découverte affreuse!
Celui que j'aimais tant, etc.

ZOÉ.

O découverte affreuse!
Celui que j'aimais tant, etc.

(Louise sort la première par la porte à gauche; Guilleri la suit, emportant la corbeille.)

SCÈNE X.

ZOÉ, seule, assise près de la table à gauche.

Je ne puis le croire encore... A qui se fier désormais? ayez donc des amies. C'est Louise qui cause mon malheur!... ou plutôt c'est cette Guilleri qui est cause de tout!... Non... non, c'est Charles!... lui que j'aimais tant... lui pour qui j'aurais donné ma vie... me tromper ainsi! (Elle se lève.) Je me vengerai sur lui, et sur bien d'autres encore..... tant pis sur qui ça tombera; je n'épargnerai personne... Dieux! c'est M. Petit-Pas..... tant mieux..... je commencerai par lui.

SCÈNE XI.

ZOÉ, PETIT-PAS.

PETIT-PAS.

Elle est seule... à merveille... (A Zoé, qui lui fait une profonde révérence.) Parfait!... voilà une révérence délicieuse..... Qu'est-ce que je demande?... du moelleux, et voilà tout... Est-ce que votre grand'mère est sortie?

ZOÉ.

Oui, Monsieur.

PETIT-PAS.

Et dites-moi, chère petite, vous a-t-elle parlé de notre conversation de ce matin... et de la nécessité où j'étais de me prononcer?

ZOÉ.

Non, Monsieur.

PETIT-PAS.

Eh bien! vous saurez donc que, dans ce moment, il ne tient qu'à moi de vous faire recevoir à l'Opéra... de vous faire obtenir un engagement superbe.

ZOÉ.

O ciel!

PETIT-PAS.

Mais à une condition... celle de m'aimer et de m'épouser.

ZOÉ, à part.

L'épouser... lui! la passion de Guilleri... eh bien! tant mieux, c'est ce que je demandais... je me vengerai... j'aurai des succès... je serai riche... je serai heureuse; elles en mourront de dépit, et moi peut-être de chagrin... c'est ce que je désire.

PETIT-PAS, à part.

Elle se consulte... (Haut.) Eh bien! vous hésitez?

ZOÉ.

Non, Monsieur; j'accepte.

PETIT-PAS.

Il se pourrait!... Le bras plus arrondi... Quel bonheur! quel plaisir! d'avoir là, dans son intérieur, sa femme, son amie, et un premier sujet... Vous ne jouez que dans mes pièces... vous soignez mon répertoire; et dans notre heureux ménage... notre vie entière se passera à répéter et à faire des battements.

ZOÉ.

Quoi! c'est pour cela?

PETIT-PAS.

Pour cela même... Les coudes à la hauteur du corps... Et comme on ignore que vous devez être ma femme, je cours à l'administration, discuter vos intérêts et obtenir les conditions les plus avantageuses... D'ailleurs, il y a des fonds disponibles... il y en a... un premier violon a demandé

sa retraite, et nous avons une Vénus, deux Grâces et une Hébé qui viennent d'être admises à la réforme, après cinquante ans de service... ainsi, c'est arrangé... nous sommes d'accord.

ZOÉ.

Oui, Monsieur.

PETIT-PAS.

Ce qui est rare... même chez les amoureux... témoin ce jeune couple que je viens de rencontrer en montant chez vous... cette petite Louise, votre amie intime.

ZOÉ.

Que dites-vous?

PETIT-PAS.

Elle se disputait avec son inclination... ce petit Charles; un jeune homme qui a du talent... un joli archet... si bien qu'ils sont séparés, brouillés.

ZOÉ.

Il serait possible!... ils sont brouillés... et pourquoi donc?

PETIT-PAS.

Charles, que je connais, m'a raconté cela à la hâte... Il lui avait donné hier soir, dans l'escalier, une lettre qu'elle soutient n'avoir pas reçue... c'est admirable!...

ZOÉ.

Dieux! c'était pour elle!... quelle humiliation!... mais lui du moins ne m'a pas trompée. (A Petit-Pas, qui a pris son chapeau, et qui va pour sortir.) Monsieur... un mot encore, de grâce.

PETIT-PAS.

Qu'est-ce que c'est, cher amour?

ZOÉ.

Cette place de premier violon dont vous parliez tout à l'heure, et qui est vacante... combien vaut-elle?

PETIT-PAS.

Six mille francs.

ZOÉ.

Et dites-moi, Monsieur, comment obtient-on des places?

PETIT-PAS.

Eh mais! par des recommandations, par des protections... souvent même par le mérite... ça n'empêche pas.

ZOÉ.

Eh bien! Monsieur, il faut demander cette place-là pour M. Charles.

PETIT-PAS.

Pour M. Charles... ô ciel! La taille plus cambrée... Qu'est-ce que vous me faites l'honneur de me dire? on ne donne point ainsi des places à un élève.

ZOÉ.

On va m'en donner une, à moi, qui n'ai pas encore débuté.

PETIT-PAS.

Vous, c'est bien différent... je vous protége...

ZOÉ.

Eh bien! vous le protégerez... Du reste, arrangez-vous, cela vous regarde... s'il n'est pas nommé, je ne promets rien... je ne m'engage pas.

PETIT-PAS.

Eh mais! permettez donc... La voilà déjà avec le despotisme d'un premier sujet... Allons, allons, chère petite, calmez-vous... on va employer tout son crédit... les pieds seulement plus en dehors... Si par hasard je réussis, vous me promettez?...

ZOÉ.

De vous épouser sur-le-champ... je ne manque jamais à ma promesse.

PETIT-PAS.

J'en demande un gage, un baiser!

ZOÉ, froidement.

Un baiser! à la bonne heure... je n'y tiens pas.

PETIT-PAS, l'embrassant.

Et moi, j'y tiens beaucoup.

(Dans ce moment Guilleri entre par la porte à gauche; Zoé l'aperçoit, pousse un cri et s'enfuit dans la chambre à droite.)

SCÈNE XII.

GUILLERI, PETIT-PAS.

GUILLERI.

Qu'ai-je vu!

PETIT-PAS.

Dieux! cette petite Guilleri.

GUILLERI, croisant les bras.

Que faisiez-vous là, infidèle?

PETIT-PAS, à part.

Du caractère!... ou je vais avoir une scène... (Voulant sortir.) Mille pardons... une affaire importante... Quand on va se marier.

GUILLERI.

Se marier?...

PETIT-PAS.

Oui... un mariage de raison... car vous savez mieux que personne où sont mes inclinations. (Guilleri est prête à s'évanouir, Petit-Pas la soutient et la conduit vers la chaise qui est auprès de la table à droite.) Mais il est des circonstances où la morale et les convenances font taire les sentiments particuliers ou antérieurs... et... (Voyant Louise qui entre par la porte à gauche, et remettant Guilleri dans ses bras.)

AIR : *Je vous comprendrai toujours bien.*

Je laisse à la tendre amitié
Le doux soin de sécher vos larmes...
(A part.)
Malgré moi, mon cœur a pitié
De sa douleur et de ses charmes.

Un seul *balancé*... je le vois,
Pourrait assurer ma défaite.
Un *échappé* vaut mieux. Je dois,
Pour fuir les remords, (*bis*.)
Les fuir par une *pirouette*.

(Il fait une pirouette, et sort par la porte à gauche.)

SCÈNE XIII.

GUILLERI, LOUISE.

GUILLERI, quittant le bras de Louise, et regardant Petit-Pas qui s'enfuit.

Qu'il est gentil !... (Avec dépit.) Quelle trahison !... d'un amant, je ne dis pas... on doit s'y attendre... mais d'une amie...

LOUISE.

Qu'as-tu donc ?

GUILLERI, allant s'asseoir auprès de la table à gauche.

Rien, rien... ça me fait trop de peine à dire... Cette petite Zoé que j'aimais tant... je ne croirai plus à la fidélité de personne, pas même à... (Voyant la lettre adressée à Charles, et la donnant à Louise.) Tiens, une lettre pour Charles... ça te regarde.

LOUISE, vivement.

Pour Charles... (la regardant) c'est singulier, on dirait de l'écriture de Zoé.

GUILLERI, vivement.

Zoé... oui... c'est bien de sa main.

LOUISE.

Que peut-elle avoir à lui écrire maintenant, surtout que grâce à elle nous voilà brouillés ?

GUILLERI.

Vous êtes brouillés ?

LOUISE.

Hélas ! oui... D'après ce qu'elle m'avait dit, j'ai été lui faire une scène... il m'en a fait une autre à laquelle je n'ai rien compris : et nous sommes fâchés à jamais.

GUILLERI.

Eh bien ! alors, Zoé est capable de tout... Apprends que ce mari dont elle nous parlait ce matin... cet artiste qu'elle doit épouser... c'est M. Petit-Pas... celui que j'aime.

LOUISE.

Il serait possible ?

GUILLERI.

Oui, ma chère, elle me l'enlève... et elle n'est encore qu'au Conservatoire... ça promet.

LOUISE.

Mais c'est cette lettre surtout... qu'est-ce que ça signifie ?

GUILLERI.

La voilà... laisse-moi faire... Je vais lui parler.

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENTES, ZOÉ.

LOUISE.

Je suis toute tremblante.

GUILLERI.

Et moi aussi... mais c'est de colère... (S'avançant lentement près de Zoé, qui est à la droite du théâtre.) Vous savez, mademoiselle Zoé, si je serais en droit de vous faire des reproches ; je vous les épargnerai, parce que vous ne pourriez pas y répondre... mais nous vous demanderons seulement quelle est cette lettre que ce matin vous avez écrite à Charles ?

ZOÉ.

O ciel ! c'est lui qui vous l'a montrée ?

LOUISE.

Non... il ne l'a pas encore reçue... elle n'est pas décachetée... car la voilà ; (allant à Zoé) mais, je t'en prie, Zoé, dis-nous ce qu'elle contient.

ZOÉ, à part.

Ah ! mon Dieu ! que lui répondre ? (Haut.) Te le dire, je ne le puis.

LOUISE.

Comment, tu me refuses ?

ZOÉ.

Si tu m'aimes, ne me le demande pas, ça m'est impossible.

LOUISE.

Et que veux-tu que je pense ?

GUILLERI.

Qu'elle te trahit aussi... c'est clair comme le jour... (prenant la lettre) mais attends, nous allons savoir à quoi nous en tenir. (Elle va pour la décacheter.)

ZOÉ.

Arrêtez... il ne tient qu'à vous de décacheter cette lettre... mais, pensez-y bien... si vous l'ouvrez... si vous en lisez un mot... tout est fini entre nous... brouillées à jamais... Choisissez.

GUILLERI et LOUISE.

O ciel !

LOUISE, à Zoé.

Voilà donc cette amitié qui devait durer sans cesse... C'est toi qui parles de la rompre !

GUILLERI, à Zoé.

Cela ne te fait rien, à toi...

LOUISE.

Eh bien ! moi, cette idée seule me rend trop malheureuse ; et si Charles et toi vous m'avez trahie, tant pis pour vous, car je ne veux pas le savoir.

(Elle lui donne la lettre.)

AIR de *Marianne*.

Que mes droits, que mon amour même,
Que tout te soit sacrifié ;

Je te cède l'ingrat que j'aime,
Zoé, rends-moi ton amitié.

GUILLERI.

De c' trait insigne
Je serai digne;
Et ce perfide, à ton char attaché,
Je te le donne,
Je l'abandonne,
L'Anglais encor, par-dessus le marché.

ZOÉ, passant au milieu.

Quoi! sans regrets?... quoi! sans partage!

GUILLERI.

C'est tout c' que j'ai d'amants, hélas!
C' n'est pas ma faut' si je n' peux pas
T'en donner davantage.

ZOÉ.

Mes amies, mes chères amies, ah! je vous retrouve enfin, et bientôt vous me connaîtrez.... (A Louise.) Toi, d'abord : Charles est innocent, je te l'atteste.... tu n'as rien à lui reprocher... va te raccommoder avec lui.

LOUISE.

Ah! j'y cours, et je l'amène ici.

ZOÉ, vivement.

Non, non, ce n'est pas nécessaire; je ne t'ai pas dit cela.... Et toi, Guilleri.... mais on vient.

GUILLERI.

C'est M. Petit-Pas.

ZOÉ, à Guilleri.

Vite dans le cabinet.... (A Louise, lui faisant signe de partir.) Et toi.... allez....

(Guilleri entre dans le cabinet à droite, dont elle ferme la porte; Louise sort par la porte à gauche.)

SCÈNE XV.

ZOÉ, PETIT-PAS, entrant par le fond.

PETIT-PAS, s'essuyant le front.

Je suis abîmé.... je n'en puis plus.... surtout nous autres danseurs, qui n'avons pas l'habitude de marcher, ni de parler.... Je sors de l'administration. (Lui remettant deux papiers à la fois.) Voici la place de Charles, et notre engagement.... quinze mille francs fixe.... et trois mois de congé.... Ce n'est pas sans peine.

ZOÉ.

Que vous êtes bon!

PETIT-PAS.

Mais pour obtenir de si grands avantages, j'ai parlé comme pour moi, et j'ai fait un si grand éloge de vos talents, que ces messieurs veulent en juger par eux-mêmes, et vont assister, à trois heures, à notre répétition de Clary.

ZOÉ.

Aujourd'hui?... quelle idée!... tant pis pour eux; car je ne suis pas du tout en train.

PETIT-PAS.

Raison de plus pour répéter.... et j'accours pour cela; car il faut nous soigner.

ZOÉ.

Ma foi, non.... car je n'ai pas le cœur à la danse.

PETIT-PAS.

Eh bien! rien que la pantomime... Voyons, mon petit cœur, la scène importante, celle de brouille et de dispute.

ZOÉ.

Oh! pour celle-là.... je le veux bien.

PETIT-PAS.

A la bonne heure.... je ferai le rôle d'*Albert*, et vous celui de *Bigottini* ou de mademoiselle *Noblet;* car maintenant c'est exactement la même chose.... Vous entrez en scène au dernier *forte*... c'est le roulement de timbale qui vous donne la réplique... tra, la, la, la, pon. (Il chante.) La, la, la, la; vous me regardez d'abord avec douleur. (Il chante.) La, la, la, la, la; vous êtes la fille séduite. (Il chante.) Tra, la, la, la.... moi, je ne regarde pas, tra, la, la, la, la. Je suis le séducteur. (Zoé s'avance vers lui précipitamment.) Eh bien! qu'est-ce que vous faites donc?... vous accourez en poste.

ZOÉ.

C'est pour arriver plus vite à la dispute.

PETIT-PAS.

Eh! non vraiment.... en pantomime.... le désordre, le délire de la passion.... tout cela se fait en mesure.... et puis nous avons un tas de sentiments à exprimer.... car chez nous, sans prononcer un mot, on dit beaucoup de choses; ce qui est le contraire de bien d'autres théâtres.... Voici votre première tirade... Vous voulez qu'on vous épouse. (Il chante sur un mouvement plus vif.) Tra, la, la, monsieur, tra, la, la, les mains jointes; et moi... pour pon, pon, pon, non!— Dieux! quel dialogue! quel style! comme cette scène-là est filée!... Pon, pon, non, nous restons là, en attitude.

ZOÉ.

Et la dispute?

PETIT-PAS.

Patience! nous y viendrons.... Vous tirez alors la promesse de mariage, et vous me la présentez. (Il chante.) Tra, la, la, la.

« Oui, c'est demain, demain que l'hyménée. »

Eh! non, chère petite, ce n'est pas cela. Au moment où je vous ai dit non avec le bras droit et le haut de l'épaule.... vous me répondez avec les deux avant-bras, que vous croisez (il fait le geste): « Comment, vous me refusez! » Ouvrez les deux bras (il fait le geste; Zoé le répète). « Mais vous ne le » pouvez pas.... mais c'est impossible...., voici

» votre promesse. » (Puis la lui donnant.) C'est comme si vous lui disiez : « Vous êtes un homme » d'honneur.... vous ne tromperez pas une pauvre » fille qui vous aime, et dont le plus grand crime » est d'avoir confiance en vous. » Ici, je réponds par un geste d'émotion, de la jambe et de la main gauche; et vous, de la main droite, vous ajoutez : « Ah ! j'en appelle à votre cœur; je ne veux » point d'autre juge.... qu'il prononce entre » nous, etc.... » Reprenons ça maintenant... et allons de suite.... mais avez-vous là quelque lettre.... quelque papier ?

ZOÉ, prenant sur la table à droite la promesse de mariage que Guilleri lui a donnée à la scène V.

Oui, oui... j'ai là ce qu'il me faut.

(Ils reprennent la scène, et au moment où Petit-Pas fait le geste de la refuser, elle lui donne la promesse de mariage de Guilleri; Petit-Pas jette les yeux dessus.)

PETIT-PAS.

O ciel ! ma promesse à Guilleri !... Qu'est-ce que ça signifie ?... Comment ce papier est-il dans vos mains ?... Je ne veux pas en entendre parler... je ne connais pas ça.

ZOÉ, imitant les gestes qu'il vient de lui indiquer.

Comment, vous me refusez !... mais vous ne le pouvez pas... mais c'est impossible... c'est là votre promesse... oui, Monsieur, lisez plutôt... Vous êtes un homme d'honneur... vous ne tromperez pas une pauvre fille qui vous aime, et dont le plus grand crime est d'avoir confiance en vous.

PETIT-PAS.

A la bonne heure... mais...

ZOÉ.

J'en appelle à votre cœur... je ne veux point d'autre juge... qu'il prononce entre nous. Je sais bien qu'avec nous, les hommes ne sont pas tenus de remplir leurs serments... mais à l'Opéra, on est sévère sur certains chapitres... il y a des lois pour protéger l'innocence, ce qui est bien vu : car c'est là qu'elle serait le plus exposée... et pour être trop aimable, vous risqueriez...

PETIT-PAS.

Je le sais bien... mais quand je le voudrais... le moyen maintenant... après ce qu'elle a vu... après ce que je lui ai dit... elle ne croira jamais que l'amour seul me ramène à ses pieds.

ZOÉ.

N'est-ce que cela ?... vous êtes justifié...

(Allant à Guilleri, qui est sortie du cabinet, et l'amenant auprès de Petit-Pas.)

PETIT-PAS.

Que vois-je !

GUILLERI.

Guilleri, qui a tout entendu, et qui vous pardonne.

PETIT-PAS, à ses pieds.

Ah ! je suis trop heureux !

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENTS; LOUISE, entrant par la porte à gauche.

ZOÉ, allant à Louise, et la prenant par la main.

Et toi, viens donc vite... mais qu'as-tu donc à pleurer ?

LOUISE.

Rien... je suis raccommodée avec Charles; mais il est décidé à partir, à quitter Paris pour chercher fortune.

ZOÉ.

N'est-ce que ça ? il peut rester... Tiens, Louise... (lui donnant le papier que lui a remis Petit-Pas) voilà pour lui une place que M. Petit-Pas et moi nous lui accordons.

LOUISE.

O ciel !

ZOÉ.

Maintenant que vous avez six mille francs de rente... va demander à ton père s'il veut te permettre de l'épouser ?

LOUISE.

Ah ! Zoé !... (passant auprès de Petit-Pas, dont elle prend la main.) Ah ! monsieur !

PETIT-PAS, entre Guilleri et Louise.

Quel tableau ! (Montrant Guilleri.) L'amour !... (Montrant les deux autres.) L'amitié !... quel sujet de ballet !

ZOÉ, lui tendant la main.

Celui-là... c'est ce que vous aurez fait de mieux.

SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENTS, MADAME LEFEBVRE.

MADAME LEFEBVRE.

Eh bien ! eh bien !... qu'est-ce que je vois là ?

ZOÉ.

Guilleri, qui se marie à mon professeur, et Louise, qui épouse M. Charles.

MADAME LEFEBVRE.

Comment, celui que tu aimais ?

ZOÉ.

Silence, ma grand'mère... vous savez tout.

MADAME LEFEBVRE.

Et que te restera-t-il, mon enfant ?

ZOÉ.

Ce qui me restera ?... (lui donnant l'engagement que Petit-Pas lui a apporté) mon état d'artiste... la liberté, l'indépendance, quelque succès peut-être... (à Louise et à Guilleri) et plus encore l'aspect de votre bonheur; avec cela on ne regrette rien.

MADAME LEFEBVRE, qui a lu le papier.

Est-il possible !... un engagement de quinze mille francs.

ZOÉ.

Oui, ma grand'mère, vous voilà riche; et, comme vous le disiez ce matin...

MADAME LEFEBVRE.

Maintenant nous pourrons quitter ces lieux.

ZOÉ.

Mais nous y reviendrons seules, en cachette, pour nous rappeler nos beaux jours et nous consoler peut-être de la fortune... et nous nous dirons tout... nos projets, nos plaisirs, nos chagrins...

LOUISE.

Oui, sans doute... Si nos maris sont volages... s'ils ne nous aiment plus...

ZOÉ.

Nous nous le dirons.

GUILLERI.

Et si au contraire...

ZOÉ.

Nous nous le dirons tout de même, et nous répéterons...

(Regardant Louise, et essuyant une larme.)

Point de chagrin qui ne soit oublié
Avec les arts et l'amitié.

ENSEMBLE.

Point de chagrin, etc.

ZOÉ, au public.

AIR de *la Vieille.*

Nos complots, vous v'nez d' les entendre;
En cachette, et sans nos maris,
Ici souvent nous d'vons nous rendre,
Et personne n'y doit être admis.

TOUTES.

Dans ces lieux où nous d'vons nous rendre,
Que personne ne soit admis.

ZOÉ.

Pourtant, Messieurs, ces défenses formelles
N' sont pas pour vous... d'mandez à ces d'moiselles...

TOUTES.

Et puissiez-vous, au rendez-vous fidèles,
Toutes les trois quand nous viendrons ici,
Chaque soir y venir aussi!





LE DIPLOMATE,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES,

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase dramatique, le 23 octobre 1827.

En société avec M. G. Delavigne.

Personnages.

LE GRAND-DUC.
LE PRINCE RODOLPHE, son neveu.
LA MARQUISE DE SURVILLE.
LE COMTE DE MORENO, envoyé d'Espagne.
ISABELLE, sa fille.
LE BARON DE SALDORF, envoyé de Saxe.
CHAVIGNI, envoyé de France.
M. DE RHINFELD, secrétaire des commandements du prince Rodolphe.
HERMAN, domestique de madame de Surville.

La scène se passe dans une principauté d'Allemagne, dans une maison de campagne de la marquise de Surville.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un salon de campagne fort élégant; au fond, des jardins. A droite et à gauche, portes latérales conduisant aux appartements.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE PRINCE RODOLPHE ET LA MARQUISE DE SURVILLE, sortant de l'appartement à droite de l'acteur.

LA MARQUISE.

Partez, mon ami, il y a déjà longtemps qu'il est jour.

RODOLPHE.

Un instant; il est de si bonne heure, et tu me renvoies déjà! C'est toujours toi qui la première me dis adieu.

LA MARQUISE.

Que c'est mal à vous de parler ainsi!... J'ai déjà tant de peine à avoir du courage. Si vous me le reprochez, je n'en aurai plus, je vous en préviens.

RODOLPHE.

Chère Élise!...

LA MARQUISE.

Rodolphe, va-t'en, je t'en supplie. On sera inquiet au palais. (Baissant les yeux.) Et si quelqu'un à cette heure rencontrait votre altesse!...

RODOLPHE.

Ah! que j'aime ce respect! Mais rassure-toi; mon altesse n'a rien à craindre. Quand on me verrait sortir de cette maison de campagne, qui pourrait se douter que je suis ici en bonne fortune, auprès de ma femme?

LA MARQUISE.

On n'est pas obligé de savoir que nous sommes mariés, et si on le savait, ce serait encore pis, surtout quand on a, comme vous, Monsieur, le malheur d'avoir pour oncle un grand-duc, un souverain, un prince allemand, qui n'entend pas raison sur les mésalliances; vous auriez beau lui dire que, quand vous m'avez offert votre main, son fils existait encore, et que vous ne pouviez présumer alors être un jour l'héritier du trône; vous auriez beau lui répéter que, depuis cinq ans, vous m'aimiez, vous m'adoriez... Ces raisons, que moi j'ai trouvées excellentes, n'auraient pas le même pouvoir auprès de votre oncle; le mariage serait rompu, et je vous demande, Monsieur, si cela serait juste?

RODOLPHE.

Non, car ce pouvoir, ces honneurs, qui m'attendent, je ne les veux, je ne les désire que pour toi.

AIR : *De ma Céline amant modeste.*

Si j'occupais le rang suprême,
Toi seule en ces lieux régnerais;
Et je ne suis déjà moi-même
Que le premier de tes sujets.



SALDORF.

A MOI, UN PAREIL AFFRONT

Le Diplomate, Acte II. Sc. IV

LA MARQUISE.

Un sujet à sa souveraine
Doit obéir.

RODOLPHE.

Ordonne de mes jours.

LA MARQUISE.

Ah! je voudrais, si j'étais reine,
T'ordonner de m'aimer toujours.

RODOLPHE.

Ne crains pas que nous soyons jamais séparés.

LA MARQUISE.

Je vous avouerai que, dans ce moment, j'ai quelque espoir.

RODOLPHE.

Il serait vrai!... Dites-moi vite.

LA MARQUISE.

Mais il est trop tard... Retournez au palais.

RODOLPHE.

On ne m'y attend pas... Il y a ce matin une partie de chasse dans ces environs, je dois y rejoindre le grand-duc; ainsi j'ai encore quelques instants... C'est bien le moins que nous parlions un peu de nos affaires, je ne viens que pour cela.

LA MARQUISE.

Et c'est au moment de partir que vous y pensez ?

RODOLPHE.

A qui la faute ? Parlez vite.

LA MARQUISE.

Vous vous rappelez qu'il y a quelques années, quand vous vîntes en France avec votre gouverneur...

RODOLPHE.

Oui, pour y faire mes études.

LA MARQUISE.

Et que vous m'y faisiez la cour; j'étais dame d'honneur de la plus aimable et de la meilleure des princesses. Je ne vous ferai pas son éloge, il nous mènerait trop loin... D'ailleurs, je ne vous apprendrais rien, vous la connaissez... Eh bien, Monsieur, c'est à elle seule que j'avais appris notre mariage. Depuis, et quoique éloignée d'elle, j'ai continué à lui confier mes inquiétudes, mes craintes pour l'avenir. Jugez si j'avais raison de compter sur son amitié : dans ce moment elle agit en notre faveur.

RODOLPHE.

Il se pourrait!

LA MARQUISE.

Elle m'écrivait, dans sa dernière lettre, que d'ici à peu de jours arrivera de la cour de France quelqu'un en qui nous pouvons avoir confiance, quelqu'un de fort habile, qui, sans aucune mission apparente, sera chargé en secret de pressentir le grand-duc sur notre mariage, et de l'amener, par tous les moyens possibles, à y donner son consentement.

RODOLPHE.

Ah! c'est mon seul espoir... Et jamais protection ne sera arrivée plus à propos... Si vous saviez dans quel embarras je me trouve !

LA MARQUISE.

Qu'est-ce donc ?... Achevez, je vous en conjure... Mon cœur ne connaît ni la défiance, ni la jalousie... mais quel est ce portrait qu'hier vous avez caché à mon arrivée ?

RODOLPHE.

Quoi! vous auriez vu ?

LA MARQUISE.

Oui, et je n'osais vous en parler.

RODOLPHE.

Ni moi non plus; car ce portrait, ce ne serait rien encore... Mais si vous saviez... Apprenez qu'il y en a deux.

LA MARQUISE.

Que dites-vous ?

RODOLPHE.

Silence, on vient...

LA MARQUISE.

Ne craignez rien; c'est un de nos gens, c'est Herman, qui nous est dévoué...

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, HERMAN.

HERMAN.

Une lettre pour madame la marquise, et l'on attend la réponse.

RODOLPHE.

Qu'est-ce donc ?

LA MARQUISE, lui donnant la lettre.

Voyez vous-même...

RODOLPHE, lisant.

« Un ancien ami, qui arrive de France, de-
» mande à madame la marquise de Surville la
» permission de lui offrir ses respects. Il a des
» nouvelles à lui donner de Paris et des amis
» qu'elle y a laissés; mais il n'ose se présenter ce
» matin à la campagne sans sa permission.
» *Signé* le chevalier DE CHAVIGNI. »

LA MARQUISE.

Le chevalier de Chavigni!... Il est au service de la princesse, il vient de sa part, c'est celui que nous attendons. (A Herman.) Qu'il vienne ce matin, sur-le-champ, le plus tôt qu'il pourra.

HERMAN.

Oui, Madame...

RODOLPHE.

Herman, un instant.

HERMAN.

Oui, mon prince.

RODOLPHE.

Ne vaudrait-il pas mieux lui donner rendez-vous au palais? Car il faut absolument que je cause avec lui d'une affaire importante que vous ignorez...

LA MARQUISE.

Au palais! quelle idée!... Songez donc qu'il vient ici en secret s'entendre avec nous, avant de parler au grand-duc; et vous, dont toutes les démarches sont observées?

RODOLPHE.

Oui, vous avez raison... il serait imprudent... J'aviserai à quelque autre moyen. Adieu, je vous laisse, et maintenant quand pourrai-je vous revoir?

LA MARQUISE.

Je l'ignore.

RODOLPHE.

Par quel moyen me le ferez-vous savoir?

LA MARQUISE.

Cela dépendra de vous.

RODOLPHE.

Comment cela?

LA MARQUISE, *baissant les yeux.*

Ces deux portraits dont nous parlions tout à l'heure...

RODOLPHE.

Eh bien?

LA MARQUISE.

Eh bien! vous pourrez venir... le jour où ils me seront remis.

RODOLPHE, *vivement.*

Vous les aurez aujourd'hui.

LA MARQUISE.

Vraiment!... Adieu... adieu, partez vite. Herman, suivez son altesse, et voyez si rien ne s'oppose à son départ.

HERMAN.

Monseigneur sera obligé de sortir par la porte du parc; car de ce côté, au salon, il y a du monde.

LA MARQUISE.

Déjà, et qui donc?

HERMAN.

Un homme d'un certain âge, et sa fille... le comte de Moreno.

RODOLPHE.

L'envoyé d'Espagne?

LA MARQUISE.

Quand donc est-il arrivé?

RODOLPHE.

Hier soir... Vous le connaissez?

LA MARQUISE.

Je l'ai reçu quelquefois à Paris. Mais prenez garde qu'il ne vous voie... Il a tant d'habileté et de finesse, qu'il aurait bien vite deviné notre secret.

RODOLPHE.

Ne craignez rien... Herman, faites-le entrer... Moi, pendant ce temps, je traverserai le parc... Adieu, tout ce que j'aime.

LA MARQUISE.

A ce soir.

RODOLPHE.

Et plus tôt, si je le puis.

(*Il sort par le fond du théâtre.*)

SCÈNE III.

LA MARQUISE, LE COMTE DE MORENO; ISABELLE, HERMAN, *annonçant.*

HERMAN.

Le comte de Moreno et dona Isabelle.

(*Il sort. Le comte de Moreno et dona Isabelle entrent par la porte à gauche.*)

LA MARQUISE.

Quelle aimable surprise! Comment, monsieur le comte, vous voilà dans ce pays!

LE COMTE.

Oui, Madame, un voyage d'agrément; j'ai amené avec moi ma fille qui ne connaissait point l'Allemagne, et que j'ai l'honneur de vous présenter. J'ai voulu que notre première visite vous fût consacrée, car nous arrivons à l'instant, nous descendons de voiture.

ISABELLE.

C'est-à-dire, mon père, hier au soir.

LE COMTE.

Hier après minuit, c'est comme si c'était aujourd'hui; et je sens déjà que ce voyage m'a fait beaucoup de bien.

ISABELLE.

Oh non!... Vous étiez trop inquiet; à chaque instant, vous vous informiez si le baron de Saldorf, si l'envoyé de Saxe ne nous avait pas précédés. Je vous demande ce que cela fait d'arriver une heure plus tôt?

LE COMTE.

Isabelle!...

ISABELLE.

Ah! mon Dieu! est-ce que j'ai eu tort de dire cela? est-ce que cela vous fâche?

LE COMTE.

Moi, en aucune façon.

ISABELLE.

Ne m'en voulez pas, je ne parlerai plus de ce voyage, d'autant plus que nous voilà arrivés, et j'espère bien me dédommager ici des ennuis de la route.

LA MARQUISE.

Je n'ose vous le promettre. Dans cette rési-

dence, on est très-sérieux, il y a peu de plaisirs, peu de fêtes.

ISABELLE.

Il y en aura ; du moins je m'en doute, car mon père ne me dit jamais rien, mais il m'a ordonné d'emporter mes robes de bal : et une robe de bal, vous savez ce que signifie... Moi, d'abord, j'ai compris de suite. Bien plus, il a eu la bonté (car excepté de parler, mon père ne me refuse rien), il a eu la bonté de commander un manteau de cour magnifique.

LE COMTE.

Moi!

ISABELLE.

Vous savez bien, comme ceux que portaient les dames d'honneur au mariage de notre reine.

LA MARQUISE.

O ciel!

ISABELLE.

C'est peut-être alors pour quelque cérémonie de ce genre-là.

LE COMTE, vivement.

Isabelle!...

ISABELLE.

Ah! mon Dieu! est-ce que j'ai encore eu tort de dire cela? Ne vous fâchez pas, je ne parlerai plus jamais de robe de cour, de bal, ni de mariage.

LA MARQUISE, affectant de sourire.

Au contraire, parlons-en. Comment, monsieur le comte, vous ne me prévenez pas; vous! un ancien ami! je ne vous reconnais pas là ; car enfin comme Française, on a une réputation à soutenir; on ne veut point se laisser éclipser par les dames de la cour. Parlez vite, Monsieur, mon intérêt vous répond de ma discrétion.

LE COMTE.

Je suis fâché que l'étourderie de ma fille m'ait ôté le mérite d'une confidence que mon intention était de vous faire. Connaissant le crédit et l'estime dont vous jouissez, vous vous doutez bien que j'avais dessein de réclamer vos bons offices.

LA MARQUISE.

Vraiment! nous autres femmes, cependant, avons si peu de suite dans les idées, nous comprenons si peu les graves intérêts qui vous occupent! Moi, d'abord, si vous me parlez autre chose que modes nouvelles, je n'y suis plus.

ISABELLE.

C'est comme moi, aussi mon père ne veut jamais rien me confier.

LE COMTE.

Il me semble que je n'ai pas si grand tort. Aujourd'hui cependant, et par exception, je veux bien tout vous dire, vous n'en sentirez que mieux la nécessité de vous taire. Il s'agit du mariage d'une princesse de notre maison avec le prince Rodolphe.

LA MARQUISE, à part.

O ciel!... (Haut.) Et il paraît qu'il y a des obstacles?

LE COMTE.

De très-grands.

LA MARQUISE, à part.

Je respire.

LE COMTE.

J'ai appris, à n'en pouvoir pas douter, par des moyens trop longs à vous expliquer, que la Saxe avait dans ce moment les mêmes intentions.

LA MARQUISE, à part.

Un ennemi de plus. Ah! mon Dieu!

LE COMTE.

Le baron de Saldorf, son envoyé, doit arriver incessamment pour négocier cette grande affaire. Il y a entre nous d'anciennes rivalités ; et, à quelque prix que ce soit, il faut que je l'emporte sur lui.

LA MARQUISE.

Si cependant le prince ne voulait pas se marier...

LE COMTE.

Il n'est pas maître de s'y opposer, il se doit à l'état.

AIR : *Que d'établissements nouveaux.*

Des peuples voulant le bonheur,
Les princes, dans ces alliances,
Consultent rarement leur cœur;
Mais ils cèdent aux convenances.
Ils ne sont pas les seuls, je crois,
Et, dans la ville et les provinces,
Je sais bien des maris bourgeois
Qui sont heureux comme des princes.

Vous sentez bien que depuis mon arrivée, depuis cette nuit, je n'ai pas perdu mon temps. J'ai déjà su me ménager des intelligences, qui me tiendront au courant de tout ce qui se passe ; et de plus, j'ai eu ce matin une entrevue avec le grand-duc, qui est fort bien disposé, mais qui ne se prononce pas encore.

ISABELLE.

Tant de choses depuis hier! et je ne m'en doutais seulement pas. On ne dort donc point quand on est diplomate?

LE COMTE.

Maintenant, ce que je vous demande, Madame, c'est de parler dans notre sens, non-seulement au prince, mais à la cour, mais chez vous. C'est dans les salons que se fait l'opinion; aussi, quand on veut réussir à présent, il faut avoir pour soi les femmes, surtout les femmes d'esprit; car l'esprit maintenant est une puissance.

LA MARQUISE.

Sous ce rapport-là, je me défie de mon pouvoir.

LE COMTE.

Il y a des souverains qui ne connaissent pas leur force, et voilà où vous en êtes. Le second service que j'attends de votre amitié, c'est de vouloir bien, pendant mon séjour en cette résidence, garder ma fille auprès de vous; je ne connais pas de société ni de maison plus agréable que la vôtre.

LA MARQUISE.

Vous me demandez là un service dont je vous devrai de la reconnaissance.

(La marquise passe du côté d'Isabelle.)

ISABELLE.

Ah! Madame, que vous êtes bonne! Mon père, je le vois, craint mes indiscrétions; c'est pour cela qu'il m'éloigne de lui.

LE COMTE.

Moi, quelle idée! Si vous voulez, ma chère amie, que je vous parle, là, bien franchement, diplomatie à part, je vous mets sous la protection de madame, parce qu'il y a quelqu'un au monde dont je crains les assiduités, quelqu'un que vous connaissez très-bien, et que partout, en voyage, nous retrouvons sous nos pas...

ISABELLE.

C'est peut-être par hasard!

LE COMTE.

Un franc étourdi, qui avait un nom, de la naissance, qui pouvait parvenir à tout, le fils d'un ancien ami, à qui moi-même j'avais donné les premières leçons, mais que j'ai été forcé d'abandonner, car il ne fera jamais rien.

ISABELLE.

C'est-à-dire qu'il ne fera jamais un homme d'état; mais il peut faire autre chose. Croiriez-vous, Madame, que ce pauvre jeune homme, afin de plaire à mon père, et de mériter ma main, a essayé d'être diplomate? Il a étudié pendant deux ans, à Paris, aux affaires étrangères. Il ne peut pas, il n'y entend rien; ce n'est pas sa faute. Il n'a pas de vocation; c'est pour cela que mon père ne peut pas le souffrir. Et moi, si j'avais le droit d'avoir un avis, c'est pour cela que je le préférerais. Je ne veux pas être la femme d'un ambassadeur, je ne suis pas assez discrète pour cela. Quand il faut tous les matins demander à son mari la physionomie qu'on doit avoir dans la journée, c'est terrible, c'est une contrainte, un déguisement continuel : la vie entière a l'air d'un bal masqué, et le bal masqué est si ennuyeux!

LE COMTE.

Pas toujours : n'est-il pas vrai, Madame? mais quelles que soient mes idées, ce n'est pas ici le moment de les discuter; l'important, d'abord, est de veiller sur ma fille, ce qui m'est impossible. J'ai trop d'affaires pour m'occuper des miennes, et, obligé par état à connaître ce qui se passe chez les autres, je n'ai pas le temps de savoir ce qui se fait chez moi; mais en vous la confiant, me voilà bien tranquille, et je défierai bien désormais monsieur de Chavigni.

LA MARQUISE.

Comment! monsieur de Chavigni, un Français?

ISABELLE.

Oui, Madame.

LA MARQUISE.

C'est lui que vous craignez?

LE COMTE.

Je ne le crains plus, Madame; et ce n'est pas ici qu'il oserait venir.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS; HERMAN, entrant par la porte à gauche.

HERMAN, annonçant.

Monsieur de Chavigni.

ISABELLE.

Ah! mon Dieu!

LE COMTE.

Comment se trouve-t-il en ces lieux? qui l'y amène?

LA MARQUISE, un peu troublée.

En vérité, je n'en sais rien, et j'ignore comme vous... (A part.) Quel contre-temps! et comment détourner ses soupçons?

LE COMTE.

Quand je vous disais qu'il nous poursuit partout, et qu'il semble prendre à tâche de déjouer mes projets!

ISABELLE, à part.

Mon père a beau dire; pour quelqu'un qui n'y entend rien, ce n'est pas si maladroit.

(Le comte de Moreno et sa fille se retirent au fond du théâtre à droite.)

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, CHAVIGNI.

CHAVIGNI, entrant et saluant la marquise.

Que je suis heureux, Madame, de pouvoir vous présenter mes hommages!

AIR de *Marianne.*

Après un aussi long voyage,
Combien il est doux pour mon cœur
De voir, sur ce lointain rivage,
Une Française! quel bonheur!
Fidèle aux lieux où je naquis,
Je regrettais partout ces bords chéris.
Vous retrouver en ce pays,
C'est retrouver et la France et Paris.
En voyant la grâce légère
Qui brille à mes yeux étonnés,
Je dis : « A tous les cœurs bien nés
» Que la patrie est chère! »

(Les personnages sont placés en scène de la manière suivante : Isabelle, le comte de Moreno ; Chavigny, la marquise.)

(Apercevant M. de Moreno et sa fille.)

Eh ! mon Dieu, monsieur le comte de Moreno ! (Saluant.) Dona Isabelle, c'est aujourd'hui le chapitre des reconnaissances, et en voilà trois admirables selon moi.

LE COMTE.

Et surtout bien imprévues, n'est-il pas vrai ? vous ne vous attendiez pas à nous voir ici ?

CHAVIGNI.

D'honneur, la dernière fois que je vous ai rencontré, vous m'aviez dit que vous alliez en Danemark ; ce qui me désolait, parce que je suis chargé d'affaires très-importantes qui me retiendront quelque temps dans cette résidence.

LE COMTE.

Vous, des affaires ?

CHAVIGNI.

Oui, vraiment, une grave négociation.

LA MARQUISE, à part.

Imprudent...

CHAVIGNI.

Cela étonne votre excellence, j'en étais sûr ; vous avez de moi une si bonne opinion ! Vous ne me croyez pas en état de rédiger un protocole. Et c'est tout au plus, selon vous, si j'ai la capacité nécessaire pour porter des dépêches diplomatiques. Eh bien ! on a une tout autre idée de moi à la cour de France. On consent à m'employer ; et, comme nul n'est prophète en son pays, on m'envoie en Allemagne.

ISABELLE.

Ah ! mon Dieu !... c'est tout ce que je craignais... Vous voilà ambassadeur ?

CHAVIGNI.

A peu près. (A Moreno.) Il faut que je vous conte cela ; vous me conseillerez.

LA MARQUISE.

Y pensez-vous ? faire jouer à monsieur un rôle secondaire, un rôle de confident, à lui, à l'envoyé d'Espagne !

CHAVIGNI.

Vraiment, vous êtes aussi envoyé extraordinaire ? J'aurai donc une fois par hasard l'honneur d'être votre collègue. C'est égal ; ma nouvelle dignité ne m'éblouit pas, et je reconnais toujours votre supériorité. Voici ce dont il s'agit. Il y a à la fin de ce mois un bal, une fête magnifique que donne la cour ; il y aura, dans ce bal, des quadrilles de différentes nations. On voudrait y paraître en costumes de ce pays, ces costumes villageois qui sont si piquants, si pittoresques ! Mais comment les avoir bien exacts et bien fidèles ? les grands sont si souvent trompés ! Moi, alors, je me suis présenté, j'ai proposé de venir les chercher ici même, sur les lieux ; et, connaissant mon intégrité et mon dévouement, on a daigné me charger de cette mission importante, avec les pouvoirs les plus étendus. Voilà ce qui m'amène.

LA MARQUISE, à part.

Il m'a compris, je respire, et c'est s'en tirer assez gaiement.

CHAVIGNI.

Jusqu'à présent, mon ambassade s'annonce sous les plus heureux auspices. Ce matin déjà, à quelques lieues de la ville, l'aventure la plus amusante... J'étais seul dans ma chaise de poste, que je remplissais en entier de ma capacité diplomatique ; et je ne sais pas comment cela s'est fait, j'ai renversé, sans m'en apercevoir, un lourd landau, immense bâtiment de construction allemande, et je crois voir encore le propriétaire, quelque comte du Saint-Empire, qui me reprochait d'aller comme le vent. Moi, ce n'est pas ma faute : il faut qu'un Français aille vite, et qu'un ambassadeur ait toujours l'air pressé, vous me l'avez dit cent fois, n'est-il pas vrai ?

LE COMTE.

Certainement... Et c'est pour un costume de bal que vous faisiez une telle diligence ? c'est pour cela que vous faisiez vos quatre ou cinq cents lieues ?

CHAVIGNI.

Vous en avez fait souvent le double pour des négociations moins difficiles. Celle-ci, vous en conviendrez, est des plus délicates ; songez qu'elle me met en relation avec les plus jolies femmes du pays, et, pour ne point se laisser troubler ni influencer, pour ne point faire attention à la personne, et ne regarder jamais que le costume, savez-vous qu'il faut de la tête, et que vous, qui parlez, vous la perdriez peut-être ? Moi, c'est différent, j'y ai moins de mérite qu'un autre, (regardant Isabelle) car depuis longtemps j'ai ma sauvegarde.

(Il passe à la droite d'Isabelle.)

ISABELLE.

C'est égal, voilà toujours une mission bien singulière !

LE COMTE.

Si singulière, en effet, que, dans tout ce qu'il vient de nous dire, (bas à la marquise) je parierais qu'il n'y a pas un mot de vrai.

LA MARQUISE, de même et souriant.

Je pense comme vous ; il y a quelque autre motif, (montrant Isabelle) que vous devinez sans peine.

CHAVIGNI, à part et la regardant.

Qu'est-ce qu'ils ont donc ? ils n'ont pas l'air de me croire ; je leur ai pourtant dit l'exacte vérité.

LE COMTE.

Votre intention est-elle de vous présenter à la cour et au grand-duc ?

CHAVIGNI.

Non vraiment, je n'ai pas de lettre de créance : je suis ici incognito, et sans caractère diplomatique ; aussi je ne tenais à voir personne que madame de Surville, dont le goût et les lumières peuvent me guider dans la mission difficile dont je suis chargé.

LA MARQUISE, avec intention.

Je ferai du moins mon possible pour vous seconder, mais il faut d'abord que je montre à cette aimable enfant l'appartement que je lui destine; car elle reste avec moi, sous ma surveillance, sous ma garde; son père me la confie.

CHAVIGNI, avec joie.

Vraiment! cela n'empêchera pas les graves conférences que nous devons avoir ensemble : au contraire, dona Isabelle en sera témoin.

AIR : *Ces postillons sont d'une maladresse.*

Nous traiterons de puissance à puissance,
Et vous pourrez attester mes progrès;
Nous parlerons de certaine alliance
A laquelle, moi, je tiendrais,
Et pour ne la rompre jamais.
(A Isabelle.)
Dieu! quelle gloire en cette conjoncture,
Si je pouvais, pour ma félicité,
Avec la vôtre unir ma signature
Sur le même traité!

LA MARQUISE.

Du tout, Monsieur; des affaires aussi importantes ne se traitent qu'en secret. (Avec intention.) J'aurai l'honneur de vous revoir tout à l'heure; mais seule, sans témoin, si toutefois le tête-à-tête ne vous effraye pas.

CHAVIGNI, fièrement.

Madame, un diplomate ne craint rien.

(La marquise donne la main à Isabelle, et elles entrent ensemble dans l'appartement à droite.)

SCÈNE VI.

LE COMTE, CHAVIGNI.

LE COMTE.

Maintenant que nous voilà seuls, parlons franchement; car vous savez que par état nous avons toujours deux vérités.

CHAVIGNI.

Oui, l'une qui n'est pas vraie.

LE COMTE.

C'est la première! Mais il s'agit ici de la seconde, et vous entendez bien que je ne suis pas dupe du motif qui vous amène.

CHAVIGNI.

Je vous ai pourtant dit ce qui en est; je vous l'atteste sur l'honneur, je viens pour un costume de bal. Après cela, comme je ne veux pas jouer au fin avec vous qui êtes plus habile que moi, je conviendrai que je me suis chargé de cette affaire, qui me donnait six semaines de congé, pour avoir le plaisir de suivre vos traces. Il faut à peine quelques jours pour venir ici, et voilà plus d'un mois que je suis parti de Paris. Mais j'ai pris, pour remplir ma mission, le chemin que choisissait La Fontaine pour aller à l'Académie, j'ai pris le plus long. Vous étiez à Milan, cela m'a fait passer quelques jours en Italie. Vous êtes revenu à Genève par le Simplon, cela m'a fait voir la Suisse. Vous avez traversé le Rhin, cela m'a fait connaître l'Allemagne, et, par parenthèse, cela m'a remis dans mon chemin, ce qui est fort heureux. C'est donc vous, mon honorable maître, à qui je devrai tout, depuis les premières leçons qui ont commencé mon éducation diplomatique, jusqu'aux voyages qui l'ont perfectionnée.

LE COMTE, souriant.

Vraiment; écoutez, mon cher Chavigni, vous êtes un fort aimable jeune homme, que j'aime beaucoup, fort gai, fort spirituel.

CHAVIGNI.

Votre excellence est bien bonne; est-ce sa première vérité?

LE COMTE, souriant.

Non, c'est la seconde, nous sommes convenus entre nous de n'employer que celle-là; car il ne s'agit ici que d'affaires de famille. Vous aimez beaucoup ma fille, et j'en suis fâché pour vous, car je ne veux pas vous laisser concevoir de fausses espérances; et pour vous faire connaître ici tout le fond de ma pensée, je vous déclare que vous ne serez jamais mon gendre.

CHAVIGNI.

Je vous remercie de votre franchise, c'est un extraordinaire que vous faites pour moi et dont je suis bien reconnaissant. Je sais que j'ai fort peu de fortune, et que vous en avez une immense; mais je ne tiens pas à vos richesses, je ne vous les demande pas.

LE COMTE.

Pouviez-vous croire, Monsieur, qu'un pareil motif me déterminerait? La preuve c'est qu'autrefois, vous le savez, ce mariage était convenu entre nos deux familles. Mais, depuis, j'ai changé d'idée, j'ai d'autres vues sur ma fille; je veux un gendre que je puisse associer à mes pensées, à mes projets, un gendre qui suive avec honneur la carrière que je parcours, qui y brille au premier rang.

CHAVIGNI.

Je ne demanderais pas mieux, je ne m'y refuse pas, c'est mon mérite qui ne le veut pas. Je ne suis pas né diplomate, je n'y saurais que faire, mais il est d'autres carrières... où l'on peut se distinguer.

LE COMTE.

Celle-là est la seule que j'estime, la seule que j'honore.

CHAVIGNI.

Chacun son avis. N'entendant rien aux discussions de la politique, j'ai repris l'état militaire. Pour cela il ne faut ni détour, ni finesse; on a toujours assez d'esprit pour donner ou recevoir un coup d'épée.

AIR *des Scythes et des Amazones.*

J'aime la guerre, et, morbleu! je m'en flatte,
Dans la balance du combat,
La plume d'un bon diplomate
A moins de poids que le fer du soldat.
Sur le papier, toujours prêts à combattre,
Et toujours prêts à vous exterminer;
Vous raisonnez, mais sans jamais vous battre;
Nous nous battons sans jamais raisonner.

LE COMTE.

C'est un mérite; mais, par malheur, il n'y en a pas qui soit plus en opposition avec le genre de talent que je voudrais trouver dans mon gendre. Pour un homme sensé, est-il rien de plus absurde que la guerre? n'est-elle pas, de sa nature, l'ennemie née de la diplomatie? Quelle objection voulez-vous faire à cent mille baïonnettes? et quel argument opposer à un coup de canon? C'est l'abus, c'est le triomphe de la force; où règne le sabre, la pensée est muette, il n'y a plus de civilisation, c'est la Turquie; nous sommes à Alger. Mais, dans le silence du cabinet, par la seule influence du raisonnement, par d'heureuses et d'habiles combinaisons, mettre un frein à l'ambition, maintenir l'équilibre, la paix entre les différentes puissances, et forcer enfin les hommes à être heureux, sans leur mettre les armes à la main et sans répandre leur sang, voilà ce qu'on ne peut trop admirer, voilà ce qui est beau, ce qui est sublime! C'est le triomphe et l'œuvre du génie!

CHAVIGNI.

Oui, en apparence; mais que dirait-on si l'on connaissait souvent les causes secrètes ou réelles des plus grands événements? Non pas que je veuille enlever à d'habiles ministres, à de grands négociateurs, la gloire qui leur appartient, mais convenez vous-même que, si l'on faisait la part des hasards, celle du mérite se réduirait souvent à bien peu de chose.

AIR : *Comme il m'aimait.*

C'est le hasard (*bis.*)
Que l'on doit invoquer sans cesse.
Qui d'un poltron fait un César?
Qui d'un valet fait un richard?
Qui d'un héros fait les prouesses?
Et qui parfois fait des Lucrèces?
C'est le hasard.

LE COMTE.

Et moi, je soutiens qu'il n'y a point de hasard pour un homme habile, que c'est le talent qui fait tout... Mais qui vient là? c'est M. de Rhinfeld, le secrétaire des commandements, qui a pour moi déjà une amitié à toute épreuve.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS; M. DE RHINFELD, entrant par le fond, et faisant de grandes salutations.

CHAVIGNI.

A qui est donc celui-là? ce doit être quelque employé à la chancellerie, car il est mystérieux comme un secrétaire d'état, et long comme un protocole.

RHINFELD.

Ne pourrais-je pas dire un mot en particulier à M. le comte de Moreno?

CHAVIGNI.

Que je ne vous dérange pas. (Il aperçoit un grand portefeuille placé sur un fauteuil, à gauche.) Voilà justement un portefeuille de dessins et de gravures. Je trouverai peut-être là quelque idée pour le costume dont j'ai besoin. (Pendant qu'il parcourt le portefeuille, Rhinfeld s'approche de Moreno.)

RHINFELD.

Je viens de l'hôtel de monsieur le comte, et vous m'aviez fait dire que je vous trouverais ici.

LE COMTE, à voix basse.

Quelle nouvelle? Aurai-je cette audience du prince Rodolphe?

RHINFELD.

J'ai fait ce que j'ai pu. Votre excellence ne peut douter de mon dévouement, de l'intérêt que je mets à cette affaire; mais son altesse ne reçoit pas ce matin.

LE COMTE.

Quel contre-temps! Est-ce que l'envoyé de Saxe serait arrivé?

RHINFELD.

Non, Monseigneur.

LE COMTE.

Et ce retard qui m'est si favorable, je n'aurais pas l'esprit d'en profiter! Il n'y aurait pas moyen de voir le prince? (A demi-voix.) Dites-moi, monsieur de Rhinfeld, il ne recevra donc personne?

RHINFELD, de même.

Personne: excepté un étranger que je ne connais pas, et qui vient d'arriver en ce pays. C'est un envoyé de France, un M. de Chavigni.

LE COMTE.

Silence! en êtes-vous bien sûr?

RHINFELD.

J'ai une lettre pour lui, une lettre que lui envoie le prince. Je suis chargé de la lui remettre dans le plus grand secret; et je vais de ce pas à son hôtel.

LE COMTE, le retenant et à voix basse.

C'est inutile! il est ici; le voilà!

(Il lui montre Chavigni.)

RHINFELD.

Il serait possible! Alors, si vous le connaissez, votre affaire est sûre. Il est dans la plus grande faveur auprès du prince, et vous obtiendrez par lui tout ce que vous désirerez.

LE COMTE.

Je ne m'y serais jamais attendu.

RHINFELD.

Ni moi non plus! et c'est le hasard le plus heureux. Votre excellence n'oubliera pas qu'elle le doit à mon habileté et à ma pénétration.

LE COMTE.

Vous savez quelles sont mes promesses; je n'y ai jamais manqué; remplissez votre mission et laissez-nous.

RHINFELD.

Oui, Monseigneur. (Allant à Chavigni, qu'il salue.) C'est à M. de Chavigni, envoyé de France, que j'ai l'honneur de parler?

CHAVIGNI.

Moi-même. Qu'y a-t-il pour votre service?

RHINFELD.

Une lettre que son altesse le prince Rodolphe m'a chargé de vous remettre, et dans le plus grand secret.

CHAVIGNI.

A moi? vous vous trompez sans doute.

RHINFELD, la lui donnant.

A vous-même. Et j'espère que vous voudrez bien rendre à son altesse un compte satisfaisant de la manière dont j'ai rempli ma mission.

(Il salue, et sort par le fond.)

SCÈNE VIII.

CHAVIGNI, LE COMTE.

CHAVIGNI, tenant la lettre et la regardant.

Il est de fait que, si on lui a ordonné de me la remettre mystérieusement, il s'en est acquitté à merveille, car je n'y conçois rien.

LE COMTE, souriant.

Vraiment!

CHAVIGNI.

Oui, d'honneur! je n'ai jamais vu le prince, et je ne pensais pas être connu de lui.

LE COMTE, de même.

Laissez donc.

CHAVIGNI.

Non, je vous le jure.

LE COMTE.

Vous n'avez pas encore l'habitude de feindre. Votre surprise n'est pas naturelle, je m'y connais. Mais vous avez tort de dissimuler avec moi, car je me doute de ce que contient ce billet.

CHAVIGNI.

Vous êtes donc plus avancé que moi, car je l'ignore; et j'y tiens fort peu. Voyez plutôt.

LE COMTE.

Vraiment; vous êtes donc bien sûr qu'il ne m'apprendra rien!

CHAVIGNI.

Quelque invitation de bal.

LE COMTE, lisant.

« Je ne puis recevoir chez moi M. de Chavigni;
» mais je le prie de m'attendre à une heure dans
» le parc de Surville : la proximité de la chasse me
» permettra de m'échapper, et de lui parler quel-
» ques instants. »

CHAVIGNI.

Par exemple! voilà qui est bien singulier, et je vous demanderai ce que cela signifie.

LE COMTE.

C'est à vous, mon cher, que je ferai cette question; car vous n'êtes pas venu ici sans motif.

CHAVIGNI.

C'est vrai. Je venais, comme je vous l'ai dit, pour un costume de bal.

LE COMTE.

A d'autres; ce n'est pas à moi que vous ferez accroire de pareilles folies, qui sont bonnes tout au plus pour ma fille ou pour madame de Surville. Mais pour moi, faites-moi l'honneur de m'inventer de meilleures raisons, ou avouez-moi tout uniment que des motifs particuliers vous forcent au silence. Auquel cas, je comprends ce que cela signifie. Je n'insiste plus, et je ne vous demande plus rien.

CHAVIGNI.

Eh bien! que vous disais-je tout à l'heure? Voilà déjà votre génie diplomatique qui s'éveille et qui forge mille conjectures; mais rassurez-vous...

AIR : *Un homme pour faire un tableau.*

Vous auriez tort de vous troubler,
Car au plaisir seul je m'applique :
Je l'aime trop pour me mêler
Des secrets de la politique.
Et dans l'emploi que j'occupais,
Même aux affaires étrangères,
Je n'avais qu'un défaut, j'étais
Toujours étranger aux affaires.

Et, je vous le répète, votre défiance, votre finesse habituelle, vous font voir de graves événements là où il n'y a rien.

LE COMTE.

Ah! ce n'est rien à votre avis, lorsque aujourd'hui même le prince ne veut recevoir personne, excepté vous; et lorsque cette audience que, depuis ce matin, je sollicite, il vous l'accorde, et loin du palais, en secret, dans ce parc.

CHAVIGNI.

Il est de fait qu'il pourrait bien y avoir quelque chose... Le prince connaît peut-être ma mission. Tout se sait à la cour, et il veut peut-être me donner quelque conseil sur ce costume de bal...

LE COMTE.

Encore ; c'en est trop...

CHAVIGNI.

J'en serais fâché, parce qu'un conseil, quand c'est un prince qui le donne, il faut le suivre ; et si, en fait de costumes, le prince n'a pas de goût, c'est possible...

LE COMTE, avec colère.

Monsieur ! c'est passer toutes les bornes... (Se reprenant.) Écoutez-moi, Chavigni ; je vous porte beaucoup d'affection ; et peut-être en avez-vous pour moi.

CHAVIGNI.

Pouvez-vous en douter ?

LE COMTE.

Eh bien ! je vous offre la paix ou la guerre. Quelle est votre mission auprès du prince, et quel doit être le sujet de votre entrevue ? répondez.

CHAVIGNI.

Je le voudrais, et ne le puis, par une raison que vous approuverez vous-même.

LE COMTE.

Et laquelle ?

CHAVIGNI.

C'est que je n'en sais rien.

LE COMTE.

Vous n'en savez rien : cette réponse me dit tout ; et je comprends maintenant... Eh bien ! je vous déclare, moi, que j'empêcherai cette entrevue, que j'en préviendrai, s'il le faut, le grand-duc, parce qu'au point où en sont les négociations, cet entretien secret de son neveu avec un envoyé de France est d'une grande inconvenance, pour ne pas dire plus ; et, tenez ! tenez ! voyez plutôt. C'est le prince lui-même que j'aperçois dans ces jardins.

CHAVIGNI.

C'est ma foi vrai. Est-ce que décidément il aurait raison ? c'est possible ; il s'y connaît mieux que moi.

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS, RODOLPHE.

RODOLPHE, apercevant Chavigni.

C'est lui, c'est Chavigni. Dieu ! l'envoyé d'Espagne ! Comment est-il encore ici ?...

LE COMTE.

Je n'espérais pas être assez heureux pour rencontrer son altesse.

RODOLPHE.

C'est moi, monsieur le comte, qui m'estime heureux de ce hasard. Je me suis trouvé séparé du reste de la chasse, et près de ces beaux jardins que je ne connaissais pas. A qui appartiennent-ils ?

CHAVIGNI.

A madame la marquise de Surville.

RODOLPHE.

Eh mais !... n'est-ce pas M. de Chavigni ?

CHAVIGNI.

Oui, mon prince.

LE COMTE.

Votre altesse le connaît ?

RODOLPHE.

Beaucoup. Nous nous sommes vus à la cour de France. Nous étions intimes, et j'espère bien que, pendant son séjour ici, il me traitera en ancien ami.

LE COMTE, à part.

Et Chavigni qui prétendait ne pas le connaître ! (Haut.) Ce matin, mon prince, j'avais fait demander à votre altesse, par M. de Rhinfeld, son secrétaire, un instant d'audience.

RODOLPHE.

Il n'était pas nécessaire. Vous savez bien, monsieur le comte, que je suis toujours visible pour vous. Venez demain, après-demain, quand vous voudrez. Nous parlerons d'affaires. Aujourd'hui est tout au plaisir. Le grand-duc, que j'ai laissé au bout du parc, au rendez-vous de chasse, s'étonnait déjà de ne pas vous voir auprès de lui.

LE COMTE.

Il serait possible !...

RODOLPHE.

Ce soir, nous avons un bal, un concert, j'espère qu'on vous y verra, ainsi que M. de Chavigni. (A Chavigni.) Je crois me rappeler que vous êtes un grand musicien, un violon distingué.

CHAVIGNI, balbutiant.

C'est possible. (A part.) Je n'ai jamais essayé.

RODOLPHE.

Mais enfin, vous aimez la musique ?

CHAVIGNI.

Oh ! beaucoup.

RODOLPHE.

Nous en causerons. Ici, en Allemagne, d'abord, nous sommes pour la musique italienne, la cour est *rossiniste*, je vous en préviens...

CHAVIGNI, froidement.

J'en suis fâché, mon prince. Je tiens à l'indépendance de mes opinions. Je suis, moi, pour la musique allemande.

LE COMTE, à part.

Est-il courtisan !

RODOLPHE, bas à Chavigni, montrant le comte.

Tâchez donc de le renvoyer.

CHAVIGNI.

Oui, mon prince. (S'approchant de Moreno, et à voix basse.) Mon cher professeur...

AIR : *J'en guette un petit de mon âge.*

Vous disiez vrai, son altesse me prie
De trouver un adroit moyen
D'éloigner votre seigneurie ;
J'ai beau chercher, je ne vois rien.
Vous qui m'avez lancé dans la carrière,
Soyez encor mon guide en ce moment ;
Pour écarter un homme de talent,
Dites-moi comment il faut faire.

LE COMTE, avec dépit.

Je vous comprends ; mais vous ne jouirez pas longtemps de votre triomphe. (A part.) Je cours au rendez-vous de chasse prévenir le grand-duc.

(Il salue Rodolphe et s'éloigne.)

SCÈNE X.

RODOLPHE, CHAVIGNI.

RODOLPHE.

Quel bonheur ! il nous laisse ! et pour cela vous n'avez eu qu'un mot à dire. Savez-vous que vous êtes un habile homme ?

CHAVIGNI.

Votre altesse est trop bonne.

RODOLPHE.

Ne perdons point de temps. Vous arrivez de France ?

CHAVIGNI.

Ce matin même.

RODOLPHE.

Vous avez communiqué à madame de Surville es ordres dont vous êtes porteur ?

CHAVIGNI.

Oui, mon prince.

RODOLPHE.

Dieu soit loué ! Nous pouvons alors parler à cœur ouvert, et nous entendre tous trois. Venez, passons chez la marquise. Où est-elle ?

CHAVIGNI.

Avec dona Isabelle, la fille de l'envoyé d'Espagne.

RODOLPHE.

Tant pis, c'est fâcheux ! Comme je crains que d'aujourd'hui je ne puisse rejoindre ni vous, ni la marquise, voici d'abord... (S'arrêtant.) Mais je ne sais comment vous demander ce service.

CHAVIGNI.

Et pourquoi donc, Monseigneur ? Je vous prie de croire que je vous suis tout dévoué.

RODOLPHE.

Voici d'abord les deux portraits en question ; de ce moment ils ne sont plus à moi, et je vous prie de les remettre à qui vous savez.

CHAVIGNI.

Quoi ! vous voulez que je...

RODOLPHE.

Je pense du moins qu'entre nous, entre jeunes gens, cela ne vous blesse en rien ; sans cela...

CHAVIGNI.

Comment donc, mon prince ?

RODOLPHE.

Pour parler maintenant de notre grande affaire, la présence seule de Moreno doit vous dire dans quel embarras je me trouve. Grâce au ciel, je ne sais par quel bienfait l'envoyé de Saxe n'a pas encore paru, et ce retard nous a donné le temps de prendre nos mesures ; mais, dans ce moment, il faut avant tout...

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENTS ; ISABELLE, sortant de l'appartement à droite.

ISABELLE.

Ah ! mon Dieu ! que de monde ! Vous n'entendez pas ?...

CHAVIGNI.

Quoi donc ?

ISABELLE.

Des chevaux, des chiens, des piqueurs... C'est le grand-duc qui revient de la chasse, et qui entre se reposer chez madame de Surville.

RODOLPHE.

O ciel !

ISABELLE.

Mon père l'accompagne, et madame la marquise s'est hâtée d'aller recevoir son altesse.

RODOLPHE.

Qui peut l'amener en ces lieux ?

CHAVIGNI.

J'y suis maintenant ; c'est le comte de Moreno, l'envoyé d'Espagne. Il m'avait menacé d'interrompre notre entrevue.

RODOLPHE.

Grand Dieu ! est-ce que vous lui auriez appris ?

CHAVIGNI.

Je n'ai pas dit un mot ni à lui ni à personne. Je viens ici pour un costume de bal, et voilà tout.

RODOLPHE.

A merveille. Vous avez bien fait ; mais c'est surtout avec le grand-duc que je vous recommande la plus grande circonspection.

CHAVIGNI.

Vous pouvez être tranquille.

ISABELLE, bas à Chavigni.

Ah ! Monsieur ! quelle aimable femme que la marquise ! elle s'intéresse à nous, elle nous pro-

tége, elle promet de nous unir. Ainsi, faites tout ce qu'elle vous dira, c'est là ce que je vous recommande. (S'éloignant de lui.) Voici mon père et son altesse.

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENTS; LE GRAND-DUC, donnant la main à la marquise; LE COMTE DE MORENO, LE BARON DE SALDORF; suite de CHASSEURS et PIQUEURS.

(Les acteurs sont en scène dans l'ordre suivant: Isabelle, le comte, la marquise, le grand-duc, Saldorf, Rodolphe, Chavigny.)

CHOEUR.

AIR du Pas des Chasseurs (MOÏSE).

Nous avons avec gloire
Réduit aux abois
Le léger chamois.
Pour chanter la victoire,
Que le son du cor
Retentisse encor.

LE COMTE.

Vive la chasse et ses nobles loisirs,
C'est le plaisir des rois et le roi des plaisirs.

CHOEUR.

Nous avons avec gloire, etc.

LE GRAND-DUC.

Me pardonnez-vous, madame la marquise, de venir ainsi vous rendre visite à l'improviste?

LA MARQUISE.

Je n'aurais voulu être prévenue que pour mieux recevoir son altesse.

LE GRAND-DUC.

C'est M. le comte de Moreno qui, en me faisant admirer votre parc, m'a donné le désir d'y entrer.

CHAVIGNI, bas à Rodolphe.

Qu'est-ce que je vous disais?

RODOLPHE.

En effet, ces jardins sont délicieux, et comme rendez-vous de chasse, c'est un endroit charmant.

(La marquise passe auprès d'Isabelle.)

LE GRAND-DUC.

Je le vois, car mon neveu m'y avait déjà devancé. Prince Rodolphe, je suis charmé de vous retrouver; voici monsieur l'envoyé de Saxe, M. le baron de Saldorf, qui arrive à l'instant, et qui demandait à vous présenter ses hommages.

SALDORF.

A parler franchement, je comptais, mon prince, jouir plus tôt de cet honneur; mais un accident survenu à ma voiture m'a retardé de quelques heures.

RODOLPHE, bas à Chavigni.

Heureusement pour nous.

LA MARQUISE.

Et comment, monsieur le baron, cela vous est-il arrivé?

SALDORF.

A parler franchement, Madame, je n'en sais rien... une route superbe, et aussi large que possible... il faut, en honneur, qu'on l'ait fait exprès. C'était un monsieur sans façon, qui riait en français, et un air goguenard, que je reconnaîtrais entre cent. (Apercevant Chavigni.) Eh! parbleu, le voici!

FINALE.

(Second acte de LA NEIGE: *Oui, que la fête commence.*)

TOUS.

Eh quoi! c'est l'envoyé de France!

LE COMTE.

Il avait ses desseins, je pense.

RODOLPHE, bas à Chavigni.

A merveille, c'est très-bien.

LA MARQUISE.

C'est un très-bon moyen.

RODOLPHE.

C'est très-bien.

LE GRAND-DUC.

Et comment se fait-il que l'envoyé de France
Soit à ma cour, sans s'être présenté?

CHAVIGNI.

C'eût été, Monseigneur, par trop de liberté;
Ma mission a si peu d'importance!
Je venais pour chercher un costume de bal.

LE COMTE, à part.

Quoi! même à son altesse!
C'est d'une hardiesse
Qui n'a rien d'égal.

LE GRAND-DUC.

Quels que soient ses desseins, je saurai les connaître.
(A Chavigni.)
Nous avons bal ce soir, et je compte sur vous.

RODOLPHE.

Acceptez.

CHAVIGNI.

D'y paraître
J'aurai l'honneur.

LA MARQUISE.

Et nous y serons tous.

RODOLPHE, à Chavigni.

En vous est notre seul espoir.

LE GRAND-DUC.

A ce soir.

CHAVIGNI.

A ce soir.

ISABELLE.

A ce soir.

LE COMTE, SALDORF, RODOLPHE, LA MARQUISE.

A ce soir, à ce soir.

ENSEMBLE.

LE PRINCE, LA MARQUISE.

Je tremble, j'espère.
Cet hymen téméraire
Peut nous perdre aujourd'hui.

LE COMTE et SALDORF.

Qu'il tremble; j'espère
Par notre savoir-faire
L'éloigner aujourd'hui.

CHAVIGNI.

Que dire ? que faire ?
O hasard tutélaire,
Viens me tirer d'ici.

LE GRAND-DUC.

Mon neveu, j'espère,
Dans ce jour saura faire
Un choix digne de lui.

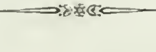
ISABELLE.

Je tremble, j'espère.
Quel est ce mystère ?
Comment finira tout ceci ?

CHOEUR.

Quel est ce mystère ? (*bis.*)
Comment finira tout ceci ?

(Le grand-duc donne la main à la marquise ; Rodolphe, le comte, Saldorf et Chavigni sortent avec lui.)



ACTE II.

Le théâtre représente un petit salon du palais. A droite, la salle de bal ; a gauche, la porte du cabinet du grand-duc.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

LE COMTE DE MORENO, ISABELLE.

ISABELLE.

Quelle belle galerie nous venons de traverser ! C'est admirable pour un bal ; n'est-il pas vrai, mon père ?

LE COMTE, préoccupé.

Oui, oui, ma chère amie.

ISABELLE.

Avez-vous remarqué quelle belle anglaise on pourrait y danser ? Il est vrai qu'en Allemagne ils ne connaissent que la valse, qui a bien aussi son mérite. Mais pourquoi, lorsque tout le monde commence à arriver, venez-vous dans ce petit salon où il n'y a personne ?

LE COMTE, sans l'écouter.

Rien n'égale mon inquiétude. Je ne puis nier

A quoi bon ? l

C'est que je
valse.

Ah ! tu es eng

Ah !... mon p

Comment ! ce
rien ; il est d'une
demoiselle, de d

Il faudra don
accepté.

Vous dégager !
rupture.

Je pourrai don

Pas encore ; je

Mais, mon pè
tique dans une c

Pour un homm

Air : *Qu'i*

En affaire
On n'a ga
Mais dans
Chacun n
Notre âm
Laisse ce
Et souven
Nous en

Tout calculé,

O ciel !

Mais je te pe
seule.

LE COMTE.

C'est vous, Chavigni ; d'où venez-vous donc ?

CHAVIGNI.

De dîner avec son altesse le grand-duc.

LE COMTE, à part.

O ciel ! (Haut.) Et comment cela ?

CHAVIGNI.

Par hasard. Je m'étais permis tantôt quelques plaisanteries sur la cuisine allemande, et son altesse a daigné m'inviter, pour détruire mes préventions.

LE COMTE, d'un air méfiant.

Ah ! c'était là le motif ?

CHAVIGNI.

Il n'y en a pas d'autre... Un dîner charmant, et puis une conversation si intéressante !...

LE COMTE.

Avec le prince ?

CHAVIGNI.

Non ; avec ces dames. Je leur ai confié l'objet de ma mission... ce costume de bal que je venais...

LE COMTE.

Encore !...

CHAVIGNI.

Pour vous, c'est sans intérêt ; mais pour ces dames, c'est une affaire d'état. Elles ont daigné me seconder, au point que j'ai maintenant tout ce que je désirais.

LE COMTE.

Tenez, Chavigni, je suis, comme tout autre, sujet à l'erreur ; mais quand j'ai eu des torts, j'aime à les reconnaître, et surtout à les réparer. Eh bien ! oui, je vous ai mal jugé ; je ne vous soupçonnais point les talents et l'habileté que vous avez déployés aujourd'hui. Je reviens de ma prévention, et, pour vous le prouver, joignez-vous franchement à moi ; confiez-moi le véritable motif de votre mission, et ma fille est à vous.

CHAVIGNI.

O ciel ! il se pourrait !

ISABELLE.

CHAVIGNI, à par[t]

Que vais-je faire ? lui avouer.. sais rien, que je n'ai pas de se un sot ! Il est capable de ne p s'il me croit, c'est encore pire ; time et tout espoir à la main de foi, conservons au moins l'hon jours cela de sauvé.

ISABELLE.

Eh bien ! Monsieur, réponde

LE COMTE.

Êtes-vous décidé ?

CHAVIGNI.

Oui, Monsieur le comte. Pla et l'amour, j'ai été sur le point d nier ; mais le talent que vous m' rite que vous avez cru recon perdrais tout, si je disais un m rester digne de vous que j'ai ré

ISABELLE.

O ciel ! que viens-je d'entend

LE COMTE.

Refuser la main de ma fille bienfaits ! c'est indigne, c'est C'est bien à lui... Je ne m'y att

AIR de la valse *des Com*

Mais qu'ai-je vu ! son altesse
Auprès du prince, à mon po
(A Chavigni.)
Entre nous deux, Monsieur
Mais mon estime est à vous p
(A part.)
Déjà chez lui tant d'aplomb
Il faut, morbleu ! l'observer
Pour parvenir, immoler sa t
Je me trompais, ce jeune h

ENSEMBLE.

LE COMTE.

Dans ce salon son altesse s'a

CHAVIGNI.

J'avais raison de garder le s
Il me sert mieux que les plu
De le fléchir je garde l'espér
Car son estime est à moi pou

ISABELLE.

Ah ! c'est affreux ! Peut-on, l

encore ; notre bonheur dépendait de vous seul, et c'est vous qui avez refusé ma main !

CHAVIGNI.

Oui, je sens qu'à vos yeux j'ai le plus grand tort ; et cependant, vous-même, vous auriez été à ma place, que vous n'auriez pas pu faire autrement ; car, s'il faut tout vous avouer... vous ne me trahirez pas... je ne sais rien.

ISABELLE.

Fi ! Monsieur, c'est indigne, de vouloir dissimuler même avec moi, vous qui autrefois étiez la franchise, la vérité même. Je savais bien que la diplomatie vous gâterait... et qu'une fois qu'on en a l'habitude...

CHAVIGNI.

AIR de *l'Écu de six francs.*

Quoi ! vous m'accusez d'imposture !
Et quel serait mon intérêt ?
Je vous l'atteste, je le jure,
Je ne sais rien, voilà le fait,
Et je n'ai pas d'autre secret.
Mais dans ces lieux où tout respire
L'adresse et la malignité,
Pour déguiser la vérité,
Je vois qu'il suffit de la dire.

ISABELLE.

Et pourquoi, Monsieur, vous être mis dans une semblable position ?

CHAVIGNI.

Comme si c'était de ma faute... Je me trouve ici sans savoir comment, et, sans m'en douter, lancé au milieu de tous les événements, comme un incident, comme une parenthèse... trop heureux jusqu'à présent de n'avoir pas fait quelques sottises... ce qui ne peut pas manquer d'arriver ; car je marche au hasard, sans savoir où je vais... et si je réussis, on ne doit pas m'en vouloir ; car je n'aurai été un grand homme qu'à mon corps défendant.

ISABELLE.

Cependant, Monsieur, cette conférence, cette entrevue secrète que vous avez eue ce matin avec le prince, et que mon père ne peut s'expliquer...

CHAVIGNI.

Je le crois bien ; car moi qui y ai assisté, je ne comprends pas encore ce que nous nous sommes dit. Son altesse m'a adressé à la hâte quelques compliments sur mon arrivée, sur la mission dont j'étais chargé, et puis m'a remis sur-le-champ ces deux portraits, que voici.

ISABELLE.

Vraiment !

CHAVIGNI.

Et qu'il ne tient qu'à vous d'examiner. Vous en savez maintenant autant que moi.

ISABELLE.

Voyons vite.

CHAVIGNI.

Des diamants superbes, et deux jolies femmes, n'est-il pas vrai ? Par malheur, je ne les connais pas.

ISABELLE.

Je le crois bien... L'une est une parente du roi de Saxe, et l'autre la cousine de notre souverain. Et pourquoi vous les a-t-on remis ?

CHAVIGNI.

Je vous ferai encore la même réponse, je l'ignore. Son altesse m'a seulement dit : Remettez-les à qui vous savez. Et comme je ne savais pas, ils sont restés entre mes mains. Mais, d'après ce que vous me dites, je devine maintenant que c'est un cadeau qu'il voulait faire à nos deux ambassadeurs ; parce qu'au fait, le portrait de leur souveraine... Ce présent peut flatter votre père, lui être agréable... cela pourrait peut-être nous remettre bien ensemble. Daignez vous en charger, et dites-lui que c'est moi, moi-même, qui, de la part du prince, lui envoie ce portrait.

ISABELLE.

J'y vais à l'instant. Mais vous me promettez bien que vous n'êtes diplomate que par hasard, et sans que cela tire à conséquence.

CHAVIGNI.

Je vous le jure.

ISABELLE.

Que vous ne serez jamais un homme d'état, un homme de talent.

CHAVIGNI.

Je vous le promets. Vous savez bien que je n'ai rien à vous refuser.

ISABELLE.

A la bonne heure. Je vais trouver mon père, et puis je reviens, car vous n'avez pas oublié notre contredanse.

CHAVIGNI.

Je n'oublie jamais les choses essentielles.

(Elle sort.)

SCÈNE IV.

CHAVIGNI, SALDORF.

CHAVIGNI.

Ah ! quelle aimable femme j'aurai là, et que je serai heureux, lorsqu'une fois retiré des affaires... (Apercevant Saldorf qui le salue.) Ah ! mon Dieu, en voici de nouvelles qui m'arrivent. C'est M. de Saldorf.

SALDORF.

J'ai l'honneur de saluer M. de Chavigni.

CHAVIGNI, lui rendant son salut.

Monsieur le baron... (A part.) Voyons-le venir.

SALDORF, à part.

Il garde le silence... c'est qu'il a quelque chose à me dire. Attendons.

(Il se fait un grand moment de silence. Ils se regardent tous les deux, s'assoient, Saldorf à droite, Chavigni à gauche; ils se regardent encore; à la fin, le baron de Saldorf impatienté prend la parole.)

SALDORF.

Monsieur, vous trouvez-vous bien fatigué de votre voyage?

CHAVIGNI.

C'est à vous, monsieur le baron, que je ferai cette demande.

SALDORF.

Mais, moi... à parler franchement...

CHAVIGNI, à part.

Il est vrai qu'il s'est reposé en route.

SALDORF.

Je suis assez satisfait du mien... Je viens de voir monsieur le comte de Moreno.

CHAVIGNI.

Moi aussi.

SALDORF.

Il me l'a dit... et comme je lui ai trouvé beaucoup d'éloignement pour vous, cela m'a fait penser que nous pourrions peut-être nous rapprocher.

CHAVIGNI, rapprochant de lui son fauteuil.

Moi, d'abord, j'y suis tout disposé.

SALDORF, après un moment de silence.

M. de Moreno a pris l'avance sur moi, et les chances sont maintenant pour lui.

CHAVIGNI.

C'est ce qui vous fâche.

SALDORF.

Du tout, cela m'est égal. A vous parler franchement, nous ne tenons pas à réussir; mais nous tenons beaucoup à ce que l'envoyé d'Espagne ne réussisse pas... et si nous pouvions nous entendre...

CHAVIGNI.

Cela ne ferait pas mal... mais c'est là le difficile.

SALDORF.

Pourquoi donc? Quelle est l'opinion du prince, et surtout la vôtre? Voilà tout ce que je vous demande.

CHAVIGNI.

Monsieur le baron, à vous parler franchement...

SALDORF, à part.

Il cherche des détours.

CHAVIGNI.

Mon opinion est telle qu'il m'est fort difficile de la dire, mais vous êtes trop habile pour ne pas la deviner.

SALDORF.

Je comprends.

CHAVIGNI.

J'en étais sûr.

SALDORF, à part.

Il est encore plus adroit que je ne croyais.

CHAVIGNI.

Et si quelque chose peut vous faire connaître les intentions du prince, et mes dispositions à votre égard... c'est ce présent qui vous dira tout, et à la remise duquel je ne suis pas étranger... un portrait de votre connaissance qu'il m'a chargé de vous remettre. Vous comprenez.

SALDORF, à part, et examinant le portrait.

O ciel! (Haut, se levant.) Quoi! le prince Rodolphe, à votre instigation...

CHAVIGNI.

Oui, Monsieur.

SALDORF.

A moi, un pareil affront! un procédé aussi injurieux! Ce n'est pas le refus, je m'y attendais, je le désirais même; mais être congédié de la sorte, être la dupe d'un pareil complot, et la victime de vos intrigues!

CHAVIGNI.

Moi, Monsieur?

SALDORF.

Air : *Dieu tout-puissant, par qui le comestible.*

Je cède enfin au dépit qui me gagne;
Oui, le grand-duc saura tout mot pour mot,
Et puis après, à l'envoyé d'Espagne
Je m'unirai contre vous, s'il le faut;
Pour vous chasser, nous allons nous entendre,
Et vos projets, que je sais, que je voi,
A tous ici je les ferai comprendre.

CHAVIGNI, à part.

Il aurait bien dû commencer par moi.

ENSEMBLE.

SALDORF.

Je cède enfin au dépit qui me gagne, etc.

CHAVIGNI.

Je sens enfin le dépit qui me gagne;
Quoi! je ne puis y comprendre un seul mot:
Allez, Monsieur, vous unir à l'Espagne,
Et je saurai résister, s'il le faut.

SCÈNE V.

CHAVIGNI, seul.

Cet homme, assurément, n'aime pas la peinture. Moi qui croyais avoir arrangé tout pour le mieux... il paraîtrait que j'ai fait une gaucherie; et me voilà en hostilité ouverte avec la Saxe. S'il exécute ses menaces, pour qui me prendra-t-on? Pour un intrigant qui est venu se jeter au milieu de leurs secrets. Ma foi, le moyen le plus court qui me reste de sortir d'embarras serait de partir, et de les laisser s'expliquer entre eux.

Partir! et sans savoir pourquoi, et sans réparer mon imprudence; car il paraît que, sans le vouloir, j'en ai fait une, et que j'aurais mis dans un grand embarras cet excellent prince auquel je suis tout dévoué, par reconnaissance d'abord, et, s'il faut le dire, par curiosité; car, malgré moi, je m'intéresse maintenant à notre entreprise, cette entreprise, que je ne connais pas, et où je joue le principal rôle... D'un autre côté, ma contredanse avec dona Isabelle...

AIR : *Amis, voici la riante semaine.*

O toi, mon guide et mon dieu tutélaire,
Puissant hasard, ma sagesse et ma loi!
Viens m'inspirer, dis-moi ce qu'il faut faire.
Eh mais! quel bruit! C'est l'orchestre, je croi.
J'entends d'ici le violon sonore;
C'est décidé, je ne dois pas partir,
Et ce conseil que du hasard j'implore,
C'est le plaisir qui vient de me l'offrir.

SCÈNE VI.

LA MARQUISE, RODOLPHE, CHAVIGNI.

RODOLPHE, à la marquise en entrant.

Oui, vous ne vous en doutiez pas, l'orage est sur le point d'éclater... nous sommes perdus. (Apercevant Chavigni.) Ah! mon Dieu! c'est Chavigni! Comment! malheureux, vous êtes encore ici?

CHAVIGNI.

Oui, mon prince.

RODOLPHE.

Ignorez-vous les dangers qui nous menacent tous?

CHAVIGNI.

C'est pour cela que je reste.

LA MARQUISE, courant à lui.

Ah! Monsieur, cela ne m'étonne pas de vous. Nous avons donc encore un ami sur lequel nous pouvons compter...

CHAVIGNI.

A la vie et à la mort. (A part.) Ces pauvres gens! Je me ferais tuer pour eux. Il paraît que la marquise est aussi de la conspiration.

RODOLPHE.

Vous savez cependant que le grand-duc est furieux contre vous.

CHAVIGNI.

Contre moi?

RODOLPHE.

Et comme vous n'avez aucun caractère diplomatique, comme vous n'êtes point accrédité auprès de lui... il peut, sans manquer au droit des gens, vous faire jeter dans quelque prison d'état, d'où je ne serais pas sûr de vous retirer.

CHAVIGNI, à part.

Ah! mon Dieu!

LA MARQUISE.

Et qu'a-t-il donc fait?

CHAVIGNI.

C'est ce que je me demande.

RODOLPHE.

Si au moins vous m'eussiez prévenu : mais de vous-même... tenter un coup aussi audacieux. Vous savez bien que, placés entre deux puissances qu'il faut également ménager, notre seul espoir était de gagner du temps, en les opposant l'une à l'autre.

LA MARQUISE.

C'était notre plan.

RODOLPHE.

C'était le plus sage. Eh bien! il a tout rompu... Il a frappé un grand coup... Il a congédié, en mon nom, l'envoyé de Saxe et celui d'Espagne, qui, tous les deux, sont furieux.

LA MARQUISE, avec effroi.

O ciel! il aurait osé... (Avec fermeté.) Eh bien! il a eu raison.

CHAVIGNI, vivement.

Vous trouvez...

LA MARQUISE.

Oui, une telle résolution peut seule vous sauver. J'ignore quelles en seront les conséquences; mais enfin, il eût toujours fallu en venir là, et jamais vous n'y auriez consenti, jamais vous ne l'auriez pris sur vous. Ce qui m'étonne même, c'est qu'il ait pu vous y amener.

RODOLPHE.

C'est bien malgré moi, sans m'en avertir. Il m'y a forcé... la ruse la plus adroite et la plus infernale... ces deux portraits que vous m'aviez demandés, et que je vous destinais...

CHAVIGNI, à part.

Dieu! c'était pour elle!

RODOLPHE.

Il les a remis de ma part à l'envoyé d'Espagne.

LA MARQUISE.

Et à celui de Saxe... je comprends.

CHAVIGNI, à part.

Elle est bien heureuse.

LA MARQUISE.

Ah! quelle reconnaissance nous vous devons!

CHAVIGNI.

Du tout, Madame, bien moins que vous ne croyez.

RODOLPHE.

En effet, il nous a sauvés d'un danger pour nous remettre dans un autre plus grand. Que dire maintenant au grand-duc? comment motiver ce

double refus, ce double affront? faut-il tout lui avouer?

CHAVIGNI.

Et pourquoi pas?

LA MARQUISE.

O ciel! est-ce votre avis?

CHAVIGNI.

Oui, Madame; il faut que tout s'éclaircisse; moi, je tiens à ce qu'on s'explique.

RODOLPHE, allant à Chavigni.

Eh bien! chargez-vous-en.

CHAVIGNI.

Moi?

RODOLPHE.

Oui. Il n'y a que vous qui, avec vos talents et votre habileté, puissiez nous rendre ce dernier service. Moi, d'abord, je ne m'en mêle plus: vous avez commencé, c'est à vous d'achever.

CHAVIGNI.

Quoi! vous voulez...

RODOLPHE.

Oui, déclarer au grand-duc que je chéris ma liberté, que je veux la conserver.

CHAVIGNI.

C'est si naturel...

RODOLPHE.

Et que je ne veux pas me marier...

CHAVIGNI, étonné.

Hein! comment?

LA MARQUISE.

Taisez-vous; on vient.

SCÈNE VII.

RODOLPHE, ISABELLE, CHAVIGNI, LA MARQUISE.

ISABELLE, à Chavigni.

Ah! Monsieur, je vous cherchais. Vous faites de jolies choses, et vous tenez bien vos promesses.

CHAVIGNI.

Ah! mon Dieu! le bal est commencé... et notre contredanse...

ISABELLE.

Il s'agit bien de cela! Je viens de voir mon père.

CHAVIGNI.

Il est furieux... je le sais.

ISABELLE.

Il devrait l'être, mais il s'est calmé, il s'est adouci. « Ma fille, m'a-t-il dit, Chavigni m'a » trompé avec un art, avec une profondeur dont » je ne l'aurais pas cru capable; mais mon indi- » gnation ne m'empêche pas de lui rendre justice; » et je puis encore lui pardonner; je puis même » le nommer mon gendre, pourvu que la Saxe ne » l'emporte pas. C'est tout ce que je demande. »

CHAVIGNI.

O ciel!

ISABELLE.

Vous voyez donc bien, Monsieur, que vous me trompiez; que vous êtes mêlé dans tout cela; que tout ici dépend de vous; et mon père consentirait à notre mariage, que c'est moi, Monsieur, qui refuserais.

LA MARQUISE.

Et pourquoi donc?

ISABELLE.

Pourquoi? Croyez-vous, Madame, que tout à l'heure encore, à moi, moi qu'il aime, il m'a assuré qu'il ne connaissait rien, qu'il ne savait rien de ce qui se passait ici?

RODOLPHE.

Une pareille discrétion... c'est admirable.

ISABELLE.

Ce n'est rien encore! Mon père lui a offert ma main, à condition qu'il lui confierait le secret de son voyage et de sa mission : eh bien! Madame, il l'a refusée.

RODOLPHE, passant auprès de Chavigni.

Il se pourrait! O généreux ami, je ne pourrai jamais m'acquitter envers vous; mais que j'arrive au pouvoir... que je règne... je ne veux pas d'autre ami, d'autre conseil.

LA MARQUISE.

Et vous ferez bien. En attendant, c'est moi qui me charge de la réconciliation (A Isabelle.) Oui, ma chère enfant, vous lui pardonnerez, par amitié pour moi.

ISABELLE.

Il est bien heureux, Madame, que vous le protégiez; sans cela... Mais au moins que la Saxe ne l'emporte pas; voilà tout ce que je lui demande.

LA MARQUISE.

Et nous le lui demandons aussi.

ISABELLE.

N'est-il pas vrai? il peut bien faire cela pour nous, car qu'est-ce que cela lui fait, que la Saxe...

CHAVIGNI.

Eh! mon Dieu, si cela peut vous être agréable..... mais notre contredanse que nous oublions.....

LA MARQUISE.

Une contredanse! Penser à cela dans un pareil moment!

CHAVIGNI.

Toujours...

Air : *Au temps heureux de la chevalerie.*

J'aime le bal, le bruit et la musique!
Est-il un temps qui soit mieux employé?

Les noirs chagrins, les soins, la politique,
Tout dans un bal, est bientôt oublié.
Un bal vaut seul un traité d'alliance.
Je formerais, si j'étais souverain,
Tous mes sujets en une contredanse,
Pour les forcer à se donner la main.

Venez, courons.

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, LE GRAND-DUC.

(Le grand-duc arrive par le fond, au moment où ils vont pour sortir; à son aspect, Rodolphe, la marquise, Chavigni et Isabelle s'arrêtent. Chavigni et la marquise sont à sa gauche; Rodolphe et Isabelle à sa droite.)

LE GRAND-DUC.

Un instant! Où allez-vous?

CHAVIGNI,

Mille pardons, Monseigneur: c'est une affaire des plus importantes, une contredanse avec mademoiselle de Morene.

LE GRAND-DUC.

Je lui demanderai la permission de lui enlever son danseur pour quelques moments. (A Chavigni.) J'ai à vous parler, Monsieur... Ces dames peuvent rentrer dans la salle du bal, où on les désire. (A Rodolphe.) Vous, Monsieur, je vous prie de passer dans mon cabinet, et d'y attendre mes ordres.

LA MARQUISE, bas à Chavigni.

C'est le moment de la crise... défendez nos intérêts.

RODOLPHE, de même.

Je n'ai d'espoir qu'en vous.

(Rodolphe donne la main à la marquise et à Isabelle, et tous trois sortent par le fond.)

SCÈNE IX.

LE GRAND-DUC, CHAVIGNI.

(Le grand-duc se promène quelque temps avec inquiétude, sans parler, pendant que Chavigni dit l'*à-parte* suivant.)

CHAVIGNI, à part.

Cela devient plus sérieux... J'avais cru deviner qu'il s'agissait d'une conspiration où se trouvait madame de Surville, et où la liberté du prince était compromise. Mais, depuis qu'il m'a parlé de célibat, je n'y suis plus du tout.

(Le grand-duc s'assied, Chavigni reste debout devant lui.)

LE GRAND-DUC.

Approchez, Monsieur. Les choses en sont venues au point, qu'il faut enfin que je connaisse vos intentions... Quoique arrivé ici sans aucun but ostensible, depuis ce matin, il n'est question que de vous; vous avez tout bouleversé dans ma cour.

CHAVIGNI.

Moi, Monseigneur?

LE GRAND-DUC.

Oui, Monsieur: l'envoyé de Saxe vous accuse, celui d'Espagne se plaint de vous, et, moi-même, je suis très-mécontent de l'ascendant que vous avez pris sur mon neveu.

(Il se lève.)

AIR d'*Aristippe*.

Pour échapper à mon regard sévère,
Par vos conseils il fait tout ce qu'il peut.

CHAVIGNI.

Mais, Monseigneur, moi, je le laisse faire,
Je lui conseille ce qu'il veut.

LE GRAND-DUC.

Il ne suit point d'autre avis que le vôtre.

CHAVIGNI.

En fait d'avis, un prince, on le sait bien,
Nous fait toujours l'honneur d'être du nôtre,
Quand nous avons l'esprit d'être du sien.

LE GRAND-DUC.

En fait d'esprit, je sais que vous en avez beaucoup; mais il s'agit de franchise, et je vais droit au fait. Puisque vous avez tant d'influence sur mon neveu, faites-lui comprendre qu'aujourd'hui même j'entends et j'exige qu'il fasse un choix.

CHAVIGNI.

Un choix... oserai-je vous demander lequel?

LE GRAND-DUC.

Peu m'importe: il est le maître; je ne prétends pas le contraindre; mais je m'en prends à vous, si ce soir même, d'une manière ou d'une autre, il n'est pas marié.

CHAVIGNI.

Marié! ô ciel, c'est fait de moi!

LE GRAND-DUC.

Et pourquoi donc?

CHAVIGNI.

C'est qu'ici, à l'instant même, son altesse venait de m'expliquer ses intentions, qui ne se trouvent pas parfaitement d'accord avec celles de monseigneur, vu qu'il désire rester célibataire.

LE GRAND-DUC.

Comment! il refuse! j'en suis fâché pour vous, Monsieur, et je ne reconnais pas là votre adresse: comme hier il y était décidé, je sais à qui attribuer ce changement de résolution. Oui, Monsieur; on ne vient pas ainsi, par des intrigues habilement combinées, jeter le trouble dans un état, le désordre dans une famille. Je ne me soucie pas, grâce à vous, de me trouver en hostilité avec deux puissances. Il leur faut une réponse, une réponse satisfaisante, ou du moins qui ne mécontente ni l'une ni l'autre; c'est vous que cela regarde; et, puisque vous avez tant de

talent, tant d'habileté, trouvez quelque moyen pour sortir de là; mais n'oubliez pas, je vous le répète, qu'il faut qu'aujourd'hui même mon neveu soit marié, sinon, c'est vous que j'accuse de sa désobéissance; et comme vous n'avez ici aucun caractère officiel, vous ne serez point étonné que je m'assure de votre personne. Adieu; je vous laisse.

(Il entre dans son cabinet.)

SCÈNE X.

CHAVIGNI, puis LA MARQUISE.

CHAVIGNI.

Où diable me suis-je fourré? et à qui en ont-ils avec leur double mariage? Depuis que je crois comprendre quelque chose, cela me paraît plus embrouillé que jamais. L'oncle qui veut, le neveu qui ne veut pas; et au fait, pourquoi ne veut-il pas? cela serait tout de suite fini; je m'en vais lui dire.

LA MARQUISE.

Eh bien! quelles nouvelles?

CHAVIGNI.

De très-bonnes. Si son altesse le veut, cela peut s'arranger.

LA MARQUISE.

Et comment?...

CHAVIGNI.

Écoutez bien. Voici, de peur de me tromper, les propres paroles du grand-duc : «Je ne me » soucie pas d'être en hostilité avec deux puis- » sances. Il leur faut aujourd'hui même une ré- » ponse satisfaisante, ou qui, du moins, ne mé- » contente ni l'une ni l'autre. »

LA MARQUISE.

Et c'est justement là le difficile.

CHAVIGNI.

Attendez donc, ce n'est pas fini... C'est toujours le grand-duc qui parle. «Il faut donc qu'au- » jourd'hui même mon neveu soit marié, n'im- » porte avec qui, sinon, c'est vous qui êtes » responsable. »

LA MARQUISE.

O ciel!... que dites-vous! vous l'avez amené là?

CHAVIGNI.

Oui, Madame, et sans beaucoup de peine, car il y est venu de lui-même; mais vous sentez bien que cela ne peut pas durer plus longtemps, et qu'il faut que le prince se décide.

LA MARQUISE.

Oui, vous avez raison; c'est le moment, ou jamais; c'est offrir au grand-duc le moyen de sortir d'embarras; c'est comme il le désire, ne donner de préférence à personne, ne mécontenter ni l'une ni l'autre; c'est la force seule des événements... n'est-il pas vrai?

CHAVIGNI.

Eh! oui, Madame.

LA MARQUISE.

Ainsi donc, vous conseillez au prince...

CHAVIGNI.

Certainement; il n'y a plus à hésiter.

LA MARQUISE.

Eh bien! attendez-moi ici; je me charge de tout, et ne vous mêlez de rien.

CHAVIGNI.

Je ne demande pas mieux, parce qu'après tout, ce que j'ai fait aujourd'hui...

LA MARQUISE.

Je vais trouver le grand-duc, et cette idée seule me cause un effroi dont je ne suis pas maîtresse.

CHAVIGNI.

C'est pourtant vrai... cette pauvre marquise... je crois qu'elle tremble... Allons, Madame, allons, du courage.

LA MARQUISE.

Oui, j'en aurai, je suivrai vos avis, il faut que notre sort se décide. Dans quelques instants, nous serons perdus tous trois, ou tous trois nous serons au faîte des honneurs et de la fortune. Adieu, adieu... Attendez-moi.

(Elle entre dans le cabinet du grand-duc.)

SCÈNE XI.

CHAVIGNI, seul.

Voilà la frayeur qui me prend à mon tour; cette pauvre femme s'exposer ainsi pour moi. Je ne sais en honneur si je dois la retenir ou la laisser faire; parce que ce qu'elle va faire là est quelque chose de si hardi, de si... Diable m'emporte si je sais ce que c'est, mais ce doit être terrible. Et c'est moi qui ai combiné, qui ai conduit tout cela, qui suis la cause de tous ces grands événements... Ah! si M. de Moreno était ici! lui qui soutenait ce matin que le génie faisait tout: si cette entreprise, quelle qu'elle soit, vient à réussir, ils seront tous persuadés de mes immenses talents; mais, si elle ne réussit pas, je suis le plus ridicule et le plus absurde des hommes. Que se passe-t-il là dedans? Suis-je un sot ou un homme de génie? Cela se décide en ce moment, sans qu'il y ait de ma faute, et sans que mon mérite influe en rien sur la décision. La marquise ne revient pas; mauvais présage. Allons, c'est décidé, je suis un sot, et voilà M. de Saldorf qui vient m'en apporter la nouvelle officielle.

SCÈNE XII.

CHAVIGNI, LE BARON DE SALDORF.

SALDORF, entrant vivement et prenant Chavigni à part.

Je sors du cabinet du grand-duc, et je suis content de vous; vous avez fait ce que je vous demandais.

CHAVIGNI.

Moi!

SALDORF, à demi-voix.

Oui, nos rivaux ne l'emportent pas; c'est tout ce que je voulais. Je rendrai compte à mon souverain de la part que vous avez prise à tout ceci, et si jamais vous avez besoin de lui, je vous réponds de sa bienveillance.

CHAVIGNI.

O ciel!... que dites-vous? Est-ce qu'on s'est prononcé pour la Saxe?

SALDORF.

Du tout; mais on vient; du silence.

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENTS, LE COMTE DE MORENO, ISABELLE.

LE COMTE, à Chavigni.

Mon ami, ma fille est à vous.

CHAVIGNI.

Il serait possible?

LE COMTE.

Supérieurement conduit; et je vous remercie en mon particulier de m'avoir servi autant que vous le pouviez.

CHAVIGNI.

J'entends; le prince s'est décidé en votre faveur.

LE COMTE.

Non pas, vous y aviez mis bon ordre; (à demi-voix) mais au moins l'honneur est sauvé; la Saxe ne l'emporte pas; c'est tout ce que j'exigeais, et tout ce que vous pouviez faire.

ISABELLE, bas.

Et d'abord il me l'avait bien promis.

LE COMTE.

Je conviens qu'aujourd'hui vous nous avez étonnés; un aplomb, une finesse, et, au milieu de deux rivaux intéressés à vous nuire, marcher d'un pas ferme, les écarter de votre chemin, et arriver à votre but : car il y est parvenu; c'est une Française qui l'emporte.

CHAVIGNI.

Vraiment!

LE COMTE, souriant.

Eh bien! direz-vous encore que, dans nos combinaisons, le génie et l'adresse sont inutiles?

CHAVIGNI.

Non, monsieur le comte, je viens de voir par moi-même... (A part.) C'est fini, il paraît que décidément je suis un homme de génie.

SCÈNE XIV.

ISABELLE, CHAVIGNI, LE GRAND-DUC, LA MARQUISE DE SURVILLE, RODOLPHE, LE COMTE DE MORENO, SALDORF.

RODOLPHE.

Victoire! mon cher Chavigni, tout est avoué, tout est connu.

LE COMTE.

Je viens de le lui raconter.

LE GRAND-DUC.

Vous savez alors que tout est pardonné, que j'ai donné mon consentement. Approchez, Monsieur... (A demi-voix.) Vous vous en êtes tiré à merveille, et je n'attendais pas moins de vous; cependant je ne suis pas tout à fait votre dupe, et je parierais que ce prétendu mariage n'est pas encore fait.

CHAVIGNI.

Comment, Monseigneur!

LE GRAND-DUC, à demi-voix.

Vous avez eu raison de le dire, et c'est une heureuse idée, puisqu'elle nous tire de l'embarras où nous étions. (Haut.) Pour vous prouver ma satisfaction, si votre cour pouvait se décider à se priver de vos talents, je serais trop heureux de les employer, et de vous attacher à ma personne.

RODOLPHE.

Non, Monseigneur, c'est à moi de me charger de son avancement, et j'espère qu'il ne nous quittera plus, car nous avons des dettes à acquitter envers lui.

SALDORF, passant auprès de Chavigni.

Moi, Monsieur, j'ai une grâce à vous demander.

CHAVIGNI.

A moi, Monsieur... et laquelle?

SALDORF.

J'écris des mémoires du temps, c'est la mode; et je vous prierai, vous qui avez conduit cette affaire, de me donner, sur cette importante négociation, tous les renseignements...

CHAVIGNI.

Il s'adresse bien !

LE GRAND-DUC.

Il suffit; rentrons dans la salle du bal, où l'on doit être étonné de notre absence. Je demanderai à ces messieurs, ainsi qu'à M. de Chavigni, de garder encore le silence pour ce soir; je me réserve demain le plaisir d'apprendre cette nouvelle à toute ma cour, et, de plus, je veux que cette affaire, qui vous fait beaucoup d'honneur, soit insérée dans la gazette officielle avec tous ses détails.

CHAVIGNI, s'inclinant.

Quoi! Monseigneur, vous voulez que, demain... (A part.) Quel bonheur, je pourrai donc enfin connaître ce que j'ai fait.

CHOEUR.

Air du dernier chœur de *l'Arbitre*.

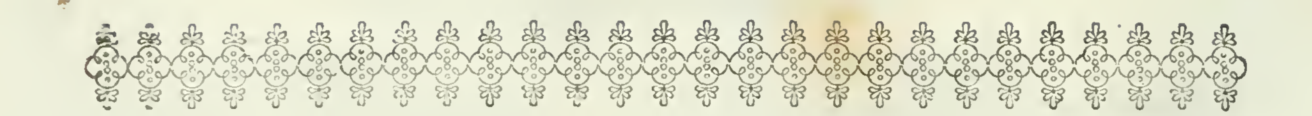
Honneur à la diplomatie!
Il triomphe par son secours;
Il aura, pour charmer sa vie,
La politique et les amours.

LA MARQUISE, au public.

Air du vaudeville *des Frères de lait* (musique de M. Heudier).

Messieurs, pour notre diplomate,
Voici le moment dangereux;
La circonstance est pour lui délicate :
Jusqu'à présent il fut toujours heureux;
Le hasard seul a comblé tous ses vœux.
Si par hasard de plaire il a la gloire;
S'il peut trouver un public indulgent,
Plus que jamais, dans ce jour il va croire
Que le bonheur nous tient lieu de talent.



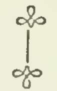


LA MARRAINE,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase dramatique, le 27 novembre 1827.

En société avec MM. Lockroi et Chabot.



Personnages.

MADAME DE NÉRIS, jeune veuve.	CÉCILE, sœur de M. de Jordy.
ÉDOUARD, son filleul.	CHAMPENOUX, fermier, et autre filleul de madame de Néris.
M. DE JORDY, son homme d'affaires.	

La scène se passe dans un château, à douze lieues de Paris.

Le théâtre représente un salon de campagne, porte au fond ; deux portes latérales. Aux deux côtés de la porte, une croisée avec des persiennes ; une des persiennes est entr'ouverte. A gauche de l'acteur, une table et ce qu'il faut pour écrire. A droite, un petit guéridon, sur lequel on voit une raquette et un volant.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. DE JORDY, CÉCILE ; CHAMPENOUX, tenant un sac d'argent.

(M. de Jordy est assis auprès de la table et cause avec Cécile qui travaille ; Champenoux est debout vers le fond à droite, tenant un sac d'argent sur son bras.)

DE JORDY.

Et tu dis donc, Cécile, que ce matin il courait après toi dans le jardin ?

CÉCILE.

Oui, mon frère.

DE JORDY.

Et qu'il t'a embrassée ?

CÉCILE.

Je crois qu'oui.

DE JORDY.

Deux fois.

CÉCILE.

Je n'en sais rien ; je n'ai pas compté ; quand on est occupé à se défendre...

DE JORDY.

Voyez-vous le petit mauvais sujet ! A peine dix-neuf ans, et embrasser déjà la sœur d'un avoué ! et d'un avoué de Senlis ! Si c'était dans la capitale, je ne dis pas : on en voit bien d'autres ; mais nous aurons soin aujourd'hui même d'en prévenir sa marraine.

CÉCILE.

Et moi, si vous en parlez à madame de Néris, je ne vous dirai plus rien. Je ne veux pas qu'à cause de moi M. Édouard soit grondé, parce que, s'il m'a embrassée, c'est sans intention. Il ne sait jamais ce qu'il fait.

DE JORDY.

Tu crois ?

CHAMPENOUX, s'avançant.

Dites donc, Monsieur, je vous attends toujours.

DE JORDY.

Eh bien ! est-ce que tu n'es pas fait pour cela ! Je suis à toi.

CHAMPENOUX.

Voilà deux heures que vous me dites cela. Si je venais demander de l'argent, à la bonne heure ; mais comme j'en apporte...

DE JORDY.

Je sais bien, ton dernier fermage. Je vais rédiger la quittance. (Se mettant à écrire.) N'est-ce pas trois mille francs ?...

CHAMPENOUX.

Oui, Monsieur. Pourquoi donc que madame ne reçoit pas elle-même comme autrefois ? c'était sitôt fait.

DE JORDY.

Parce que je suis son avoué.



CHAMPENOUX.

IL EST PARTI ET POUR JAMAIS

La Marraine. Sc. XV.

AIR : *Traitant l'amour sans pitié.*

Aussitôt donc, en ce cas,
Qu'une affaire la réclame,
Je suis chargé par madame
D'en avoir tout l'embarras.

CHAMPENOUX.

Je commence à m'y r'connaître,
Madam', qui vous laiss' le maître,
Vous paye en ces lieux pour être
Son homme d'affair's.

DE JORDY.

Justement.

CHAMPENOUX.

Son homm' d'embarras... et, comme
Vous êtes un honnête homme,
Vous y en fait's pour son argent.

DE JORDY.

Qu'est-ce que c'est? tiens, voilà ta quittance; et les trois mille francs...

CHAMPENOUX.

Dans ce sac.

(Il le dépose sur la table.)

DE JORDY.

C'est bon ; va-t'en.

CHAMPENOUX.

Non pas ; il faut que je parle à madame.

DE JORDY.

Elle n'est pas visible ; mais qu'est-ce que tu as besoin de lui dire ?

CHAMPENOUX.

Cela me regarde; une affaire particulière... Car vous, monsieur le nouveau régisseur, qui faites le fier avec moi, vous changeriez bien vite de ton, si vous saviez qui je suis.

DE JORDY.

Eh ! qui donc es-tu? Monsieur Champenoux, fermier de madame.

CHAMPENOUX.

C'est possible; ce que je veux dire n'est pas rapport à mon état, mais à ma naissance.

DE JORDY.

Ta naissance !... n'es-tu pas, à ce que je crois du moins, le fils d'un ancien garde-chasse ?

CHAMPENOUX.

C'est possible ; mais il y a un autre titre que vous voudriez bien avoir, et qui me rapproche de madame, un titre que je pourrais vous dire, et que je ne vous dirai pas, exprès pour vous apprendre...

DE JORDY.

Eh ! alors, laisse-moi tranquille et va te promener!

CHAMPENOUX.

Pour ce qui est de me promener, je le pourrais si je voulais; mais j'aime mieux aller déjeuner, parce que j'ai le droit de déjeuner ici. Je suis de la maison, on doit m'y recevoir, m'y accueillir avec égard ; et moi, à cause de mon titre, je peux aussi être fier et avoir des airs insolents.

DE JORDY.

Qu'est-ce à dire ?

CHAMPENOUX.

Je sais bien que cela va sur vos brisées; mais, rassurez-vous, je ne prendrai pas tout, il vous en restera encore assez.

(M. Jordy se lève; il tient plusieurs papiers.)

AIR : *Amis, voici la riante semaine.*

Quoique, d'après le rang dont je me vante,
Faire antichambr' soit assez inconv'nant;
J'attendrai bien que madam' se présente,
Et je prendrai patience en déjeunant.
J' vas boire un coup, ici près, dans l'aut' chambre;
Car en fait d' vin on n'a qu'à m'en montrer;
Je ne lui fais jamais faire antichambre,
Dès qu'il paraît, moi je lui dis d'entrer.

(Il entre dans la chambre à droite.)

SCÈNE II.

DE JORDY, CÉCILE.

DE JORDY.

Mais a-t-on vu un impertinent semblable ? jusqu'à ces rustres qui se permettent aussi de raisonner !...

CÉCILE, se levant.

C'est vrai : tout le monde s'en mêle; il n'y a plus de paysans.

DE JORDY.

C'est le voisinage des grandes villes. Il y a trop de villes en France, et tant qu'on n'en supprimera pas... Mais, revenons à notre conversation. Te voilà, ma sœur, en âge de te marier

CÉCILE.

Oui, mon frère.

DE JORDY.

Il te faudra bientôt un époux, c'est-à-dire une dot; parce qu'à présent, en province comme à Paris, l'un ne se trouve pas sans l'autre.

CÉCILE.

Peut-être... Voilà M. Léonard, votre maître clerc, qui, j'en suis sûre, ne serait pas exigeant.

DE JORDY.

Qu'est-ce que c'est? M. Léonard !...

CÉCILE.

Je dis cela en général.

DE JORDY.

J'espère bien, en effet, qu'avec lui il n'y a rien de particulier; car je tiens à ce que tu fasses un beau mariage. Je te donnerais bien une dot, parce que je suis bon frère, et que d'être avoué, ça n'empêche pas les sentiments. Malheureusement, j'ai besoin de mes capitaux pour une spéculation que je médite... un mariage.

CÉCILE.

Vraiment... vous!...

DE JORDY.

Oui. Je voudrais épouser quelque bon million ; il y en a encore à marier, ce qui me donnerait alors le moyen de t'établir toi-même. Regarde donc ce magnifique château situé à douze lieues de la capitale... (Cécile va regarder par la porte du fond, et en revenant sur le devant du théâtre elle se place à la droite de M. de Jordy.) Un beau parc, de belles eaux, une habitation de prince ; il me semble que cela conviendrait assez à un avoué qui se retire. Est-ce que tu ne trouves pas ?

CÉCILE.

Comment ! vous auriez des vues sur madame de Néris ? une petite veuve de dix-neuf ans, vive, légère, capricieuse ! et puis elle est si riche !

DE JORDY.

C'est justement pour cela. Fille d'un gros manufacturier, veuve d'un de nos premiers commerçants, elle réunit sur sa tête une fortune si considérable, qu'elle ne la connaît pas elle-même ; l'administration seule de ses biens est un immense travail, et elle ne songe qu'au plaisir. Elle est réellement malheureuse dès qu'on lui parle d'affaires, et je lui en parle toute la journée.

CÉCILE.

Une jolie manière de lui faire votre cour !

DE JORDY.

Oui, sans doute, cela l'effraye. Il faudra qu'elle m'épouse pour me fermer la bouche, et qu'elle se trouve trop heureuse de prendre un mari qui la débarrasse de son homme d'affaires.

AIR de *Turenne*.

D'un séducteur qui chercherait à plaire,
Elle pourrait se défier ici ;
Mais prudemment je fais tout le contraire,
Et je la veux séduire par ennui.

CÉCILE.

Lui faire la cour par ennui.

DE JORDY.

Par là, du moins, j'aurai la préférence,
Et je me vois sans rivaux.

CÉCILE.

C'est douteux,
Car maintenant, dans le genre ennuyeux,
On trouve tant de concurrence !

DE JORDY, vivement.

Aussi, je me suis bien gardé de la laisser à Paris. Je lui ai persuadé de venir dans cette terre, où je lui fais la cour tout seule et à mon aise.

CÉCILE.

C'est singulier, hier toute la journée elle n'a fait que bâiller.

DE JORDY, avec joie.

C'est cela même ; commencement de mon système ! Mais ce qui me contrarie encore, c'est ce petit Édouard, son filleul, que je n'ai pas invité et qui vient d'arriver.

CÉCILE.

Où est le mal ? Un filleul peut bien venir sa[ns] façon chez sa marraine.

DE JORDY.

Oui ; mais quand le filleul et la marraine so[nt] tous deux du même âge, quand ils ont à pein[e] dix-neuf ans...

CÉCILE.

N'avez-vous pas peur de celui-là ? le fils d'u[n] soldat ! un pauvre orphelin que les anciens maîtr[es] du château ont recueilli et fait élever à leu[rs] frais.

DE JORDY.

Non certainement ; mais ce petit gaillard-là [a] un air goguenard. A peine sorti du collége, il s[e] moque déjà de moi ; je ne sais pas maintenan[t] comment on élève la jeunesse.

CÉCILE, regardant par la porte du fond qui donne sur [le] jardin.

Voici madame de Néris : elle vient de ce côt[é,] un livre à la main, et elle bâille encore.

DE JORDY.

Peut-être qu'elle pense à moi. Le moment e[st] favorable. (A Cécile.) Laisse-nous.

(Cécile entre dans la chambre à droite.)

SCÈNE III.

DE JORDY, CAROLINE (MADAME DE NÉRIS.)

CAROLINE, entre en lisant.

L'insipide promenade ! ce parc est si grand [et] si triste ; tout ce qu'on y lit est ennuyeux : ce so[nt] pourtant des romans nouveaux.

DE JORDY.

Me permettrez-vous, Madame, de vous prései[n]ter mes hommages ?

CAROLINE.

C'est vous, M. de Jordy ; venez donc à mon s[e]cours : je ne sais que faire, que devenir, et vo[us] m'abandonnez ! cela n'est pas bien.

DE JORDY.

Notre conversation d'hier soir, ces comptes d[e] fermage avaient l'air de vous fatiguer tellement.

CAROLINE.

C'est égal, je l'aime mieux ; il n'y a rien de pl[us] terrible que de s'ennuyer sans savoir pourquoi ; [et] au moins, quand vous êtes là, c'est un motif, u[n] motif raisonnable.

DE JORDY, parcourant les papiers.

Vous êtes bien bonne. Voici les différentes not[es] que je voulais vous soumettre.

CAROLINE.

Est-ce bien long ?

DE JORDY.

Une ou deux petites heures seulement. (Lisant

» Ferme d'Hauterive. Le fermier Simon n'a payé, » cette année, que six mille francs. » Mais, comme je l'ai augmenté d'un quart en sus...

CAROLINE.

Vous l'avez augmenté! et pourquoi?... Il a une si jolie fille; Marguerite, ma petite fermière, qui ce matin m'apportait du lait.

DE JORDY.

Ah! Marguerite, celle qui est brouillée avec Julien, son amoureux?...

CAROLINE.

Marguerite est brouillée avec son amoureux!... je me charge d'arranger tout cela, de les racommoder. Cela me fera une bonne matinée; c'est à vous que je le devrai. C'est plus amusant que je ne croyais, de parler d'affaires. Et puis, nous aurons ensuite une noce de village, un grand repas, un bal. La jarretière de la mariée, c'est gentil; et je sais quelqu'un qui va être heureux.

DE JORDY.

Qui donc?

CAROLINE.

Édouard, mon filleul, qui aime tant la danse. Je vais lui écrire de venir.

DE JORDY.

Ce n'est pas la peine. Il est ici; il vient d'arriver.

CAROLINE.

Sans ma permission?

DE JORDY.

De ce matin: il est dans votre parc, le fusil à la main; et il a fait un carnage de lièvres et de faisans...

CAROLINE.

Oh! que c'est méchant! Où est M. Édouard!... qu'il vienne tout de suite.

DE JORDY.

Bah! il est bien loin; il est parti au grand galop, à travers vos plates-bandes de tulipes et de camélias.

CAROLINE.

Mes camélias!... il serait possible!... Je lui aurais tout pardonné; mais des camélias, des fleurs superbes que je réservais pour me faire une garniture!... car vous ne savez pas comme c'est joli, une garniture de fleurs naturelles! surtout en camélias, en roses du Japon, c'est charmant, c'est délicieux.

AIR du vaudeville de *la Lune de miel* (musique de M. Heudier).

De l'innocence la plus pure
Elle est l'emblème virginal.

DE JORDY.

Et, comme elle, souvent ne dure,
Hélas! que l'espace d'un bal.

CAROLINE.

Ici, Monsieur, c'est encor plus fatal.
Quand le plaisir fit notre destinée,
On se console en songeant au passé;
Mais, quel malheur quand la rose est fanée
Sans que le bal ait commencé!

DE JORDY.

Aussi, Madame, vous avez pour ce jeune homme beaucoup trop d'indulgence, et si je ne craignais de vous fâcher, je vous dirais que ce matin je l'ai surpris moi-même courant après ma sœur et l'embrassant.

CAROLINE, souriant.

Vraiment!... ce ne sont plus là des roses du Japon, et vous étiez là! vous conviendrez que c'est drôle... Non, non, c'est très-mal, un jeune homme qui sort du collége, qui ne devrait penser qu'à son droit... Aussi, je vais ce matin le traiter sévèrement, cela m'amusera.

DE JORDY.

Oui, vous commencez par lui faire des sermons, et vous finissez par jouer avec lui.

CAROLINE.

C'est qu'on ne peut pas toujours gronder.

DE JORDY.

A la bonne heure... Mais les bontés dont vous l'accablez... Songez donc, qu'après tout, ce n'était que le fils...

CAROLINE.

D'un militaire qui est mort de ses blessures... C'était la dette du pays, mon père s'est chargé de l'acquitter.

AIR : *Le choix que fait tout le village.*

J'avais cinq ou six ans à peine,
Quand mon père ordonna, je croi,
Que, jeune encor, je fusse la marraine
D'un orphelin aussi jeune que moi;
Voulant, par un ordre aussi sage,
Déjà m'apprendre et me faire sentir
Que le malheur, hélas! est de tout âge,
Et qu'à tout âge on doit le secourir.

DE JORDY.

C'était certainement très-bien. Mais ces comptes que nous oublions.

CAROLINE.

Comment! ce n'est pas fini!...

DE JORDY.

Nous n'avons pas encore commencé.

CAROLINE.

Vous verrez que je serai obligée de vous donner tous mes biens, pour ne plus en entendre parler.

DE JORDY.

Si j'acceptais, Madame, ce ne serait qu'à la condition de les partager avec vous.

CAROLINE, riant.

Vraiment... C'est très-gai, et l'idée est originale: savez-vous, M. de Jordy, que quand vous voulez vous êtes fort aimable?

DE JORDY.

Ah ! Madame...

CAROLINE.

Se donner soi-même en payement à son homme d'affaires ! c'est amusant... Savez-vous que vous auriez là de jolis honoraires.

DE JORDY, vivement.

Ah ! Madame, certainement...

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS ; CHAMPENOUX, sortant de la chambre à droite.

CHAMPENOUX.

Faut être juste, j'ai déjeuné avec agrément.

DE JORDY.

Dieu ! l'on vient... l'instant était si favorable... (A Champenoux.) Qui t'a permis d'entrer?... qui t'amène ?

CHAMPENOUX.

Ce qui m'amène, on le saura ; mais ce n'est pas vous.

CAROLINE.

Tiens, c'est Champenoux ! Bonjour, mon garçon.

CHAMPENOUX.

Bonjour, ma marraine... bonjour, ma marraine.

DE JORDY, étonné.

Sa marraine.

CHAMPENOUX,

Oui, monsieur l'homme d'affaires, et puisque les qualités sont connues... (passant devant lui, et allant auprès de madame de Néris) je prends mon rang ; n'est-ce pas, ma marraine ? (Se retournant du côté de M. de Jordy.) Car c'est elle qui est ma marraine : voilà ce que vous ne saviez pas.

DE JORDY.

Comment, Madame, c'est aussi un filleul !... Combien donc en avez-vous?

CAROLINE.

Beaucoup... Mais j'en ai peu, je crois, d'une aussi belle venue. Ce pauvre Champenoux !... (lui donnant une tape sur la joue) il a toujours l'air bête.

CHAMPENOUX.

Ah ! ma marraine, que vous êtes bonne !... (A de Jordy.) Voilà, au moins : ça n'est pas comme vous, qui faites le fier... Elle a toujours quelque chose de familier, quelque chose d'aimable à vous dire.

CAROLINE.

J'espère que tu dîneras ici ?

CHAMPENOUX.

Oh ! que oui, ma marraine... J'ai déjà commencé ; je viens de déjeuner sans façon et sans préférence.

CAROLINE.

Comment cela ?

CHAMPENOUX.

J'ai mangé de tout ce qu'il y avait... J'ai bien fait, n'est-ce pas ?

CAROLINE.

Certainement.

CHAMPENOUX, à de Jordy.

Vous l'entendez... Moi, d'abord, je connais mes droits et mes prérogatives... On m'a toujours dit qu'un parrain et une marraine, c'était comme le père et la mère de l'enfant, ça en tenait lieu... Alors, je suis comme qui dirait le fils de la maison.

CAROLINE.

C'est juste... Et comment vont les affaires ?

CHAMPENOUX.

Ah ! Dieu ! ma marraine, il y a bien des nouvelles, bien des changements, qui vont vous étonner, et c'est là-dessus que je voudrais vous parler particulièrement, (regardant de Jordy) et en particulier.

DE JORDY.

C'est-à-dire qu'il faut que je m'en aille.

CHAMPENOUX.

Je ne force personne... Mais à bon entendeur... (Otant son chapeau.) Votre serviteur très-humble.

DE JORDY.

Je comprends, et je cède la place au fils de la maison. (A madame de Néris.) Je vais faire un tour à nos fermes ; et je reviens pour le dîner.

(Il emporte le sac de trois mille francs, et sort par le fond.)

SCÈNE V.

CHAMPENOUX, CAROLINE.

CHAMPENOUX.

Il emporte le sac... Nos fermes... Dites donc, ma marraine, avez-vous entendu?... Nos fermes. Est-ce qu'il y est pour quelque chose !... Est-ce que ça le regarde?... Ce n'est pas un filleul, ce n'est pas comme moi et M. Édouard, que je viens de rencontrer, et à qui j'ai donné une poignée de main.

CAROLINE.

Ah ! tu viens de le voir ?

CHAMPENOUX.

Oui... Il était mis comme un prince ; et savez-vous, ma marraine que cela ne vous fait pas honneur ?

CAROLINE.

Comment cela ?

CHAMPENOUX.

Ce n'est pas bien, car moi, qui suis votre filleul comme lui, vous me laissez en veste et en gros souliers... Il dîne avec vous à table, et moi je dîne après à l'office... Je mange autant, c'est vrai; mais enfin je mange une heure plus tard : c'est là où est le déshonneur, et je vous le dis franchement, ma marraine, je crains que cela ne vous fasse du tort dans le monde.

CAROLINE.

Je te remercie; mais je vois avec peine que tu en veux à Édouard.

CHAMPENOUX.

Moi, ma marraine, j'en serais bien fâché... C'est aussi le fils de la maison; c'est quasiment un frère, et je ne lui en veux pas... Moi d'abord, je n'en ai jamais voulu à personne; mais j'en veux à ce qu'ils ont.

CAROLINE.

Vraiment...

CHAMPENOUX.

Je suis pour la justice... ça me fait mal quand je vois quelqu'un de mieux habillé, ou quelqu'un de plus riche que moi.

CAROLINE.

Tu es cependant à ton aise... Ton père en mourant t'a laissé sa ferme.

CHAMPENOUX.

Oui, ma marraine; comme j'étais le fils de la maison, ça m'est revenu... C'est toujours comme ça dans la loi, n'est-il pas vrai?

CAROLINE.

Sans contredit.

CHAMPENOUX.

J'ai aussi mon cousin Thomas, le plus riche cultivateur du pays, dont, grâces au ciel, je suis l'héritier.

CAROLINE.

Ah! oui... cet honnête Thomas... un ancien soldat, le parrain d'Édouard; car c'est lui qui l'a tenu avec moi, qui a été mon compère... Comment se porte-t-il?

CHAMPENOUX.

Vous êtes bien bonne, ma marraine... Il est mort, il y a un an.

CAROLINE.

Ah! mon Dieu!... il y a si longtemps que je n'étais venue dans cette terre... Ce pauvre homme!... il avait pourtant l'air jeune encore.

CHAMPENOUX.

Il n'était pas vieux, si vous voulez; mais il avait fait son temps... Il avait servi à l'armée avec le père d'Édouard, un troupier comme lui, et c'est à ce sujet que je voulais vous consulter, parce qu'il y a quelque temps, en cherchant dans ses papiers, j'en ai trouvé un qu'on m'a dit être un testament, et dans lequel il donne tout son bien... trois mille six cent cinquante francs de rentes, en bonnes terres, à M. Édouard, son filleul.

CAROLINE.

Et tu ne le disais pas!... Ce pauvre Édouard, qui, par fierté, maintenant ne veut plus rien recevoir de moi... C'est une fortune pour lui, une fortune légitime... c'est presque un patrimoine... Mais, quand j'y pense, toi, mon garçon, qui étais l'héritier naturel, cela doit te chagriner.

CHAMPENOUX.

Non, vraiment, je n'ai pas si mauvais cœur... Un parrain ou une marraine peuvent donner tout ce qu'ils veulent à un filleul... Là-dessus, faut les laisser faire, n'faut pas les contrarier... Ce qui me chagrine, c'est que dans son testament, mon cousin Thomas met une condition.

CAROLINE.

Et laquelle?

CHAMPENOUX.

Craignant pour son filleul les folies de la jeunesse, ce qui est assez vrai, parce que c'est un gaillard qui ne demande qu'à faire le garçon...

CAROLINE.

Eh bien! après?

CHAMPENOUX.

Eh bien! comme je vous disais, pour l'empêcher de faire le garçon, son parrain ne lui laisse sa fortune qu'à condition qu'il sera marié avant dix-neuf ans.

CAROLINE.

Il serait possible!

CHAMPENOUX, *lui donnant des papiers.*

Voyez plutôt. Et comme malheureusement Édouard a maintenant dix-neuf ans passés, c'est à moi que tout ça revient.

CAROLINE.

Tu crois?

CHAMPENOUX.

Certainement. Il a eu dix-neuf ans au mois de janvier dernier, puisqu'on a toujours dit dans le pays qu'il était né le premier jour de l'année, ce qui est une époque assez remarquable; et comme nous sommes en septembre...

CAROLINE, *après avoir lu.*

Si ce n'est que cela, rassure-toi; Édouard n'est pas si âgé que tu crois.

CHAMPENOUX.

Ah! mon Dieu, qu'est-ce que vous me dites-là? Il n'est donc pas né le premier jour de l'an?

CAROLINE.

Si vraiment; mais à l'époque de sa naissance, l'année commençait, je crois, au mois d'octobre. On appelait cela alors le premier vendémiaire.

CHAMPENOUX.

C'est-y possible?

CAROLINE.

Et comme, d'après ton calcul, nous sommes au milieu de septembre, il lui reste encore à peu près une quinzaine de jours pour se marier. C'est juste ce qu'il faut.

(Elle lui rend les papiers.)

CHAMPENOUX.

C'est fini, je ne crois plus à rien, pas même au calendrier. Cet imbécile de vendémiaire qui n'est pas dans *Mathieu Lænsberg*... Si encore je l'avais su, moi qui n'étais pas obligé de venir aujourd'hui...

CAROLINE, réfléchissant.

Quinze jours seulement pour le marier! Il n'y a pas de temps à perdre. Mais où lui trouver une femme du jour au lendemain? ici surtout.

CHAMPENOUX.

AIR : *Qu'il est flatteur d'épouser celle.*

Il faudrait être bien habile
Pour en trouver chez nous.

CAROLINE.

Vraiment.

CHAMPENOUX.

Dans not' villag', c'est difficile,
Je m'en vais vous dire comment :
Elles on tout's, ces jeun's fillettes,
L'une un amant, l'autre un mari;
Il en est mêm' des plus parfaites
Chez qui tout s' trouve réuni.

CAROLINE.

Attends-donc... j'y pense maintenant. Cette petite Cécile, la sœur de mon homme d'affaires, qui est fort aimable, fort bien élevée.

CHAMPENOUX.

Oui! mais M. Édouard en voudra-t-il? ça fera-t-il son bonheur? Voilà l'essentiel.

CAROLINE.

Puisqu'il courait ce matin après elle; puisqu'il l'a embrassée, c'est qu'il l'aime. (Se mettant à la table.) Attends, attends, ce ne sera pas long.

(Elle écrit.)

CHAMPENOUX, à part pendant qu'elle écrit.

Faut-il avoir du malheur! rencontrer juste une inclination toute faite! C'est pas à elle que j'en veux le plus, c'est à ce coquin de vendémiaire. On a bien fait de le destituer; mais on aurait dû commencer plus tôt. Est-ce qu'on ne pourrait pas, avec des protections?... dites donc, ma marraine?...

AIR du vaudeville de *l'Opéra-Comique.*

Vous qui voyez des gens puissants,
Vous qui connaissez les ministres.

CAROLINE, écrivant.

Laisse-moi.

CHAMPENOUX.

Pour les pauvres gens
Combien les destins sont sinistres!
J' suis sûr, si j'avais d' quoi payer,
Que j'obtiendrais, changeant l' quantième,
Que vendémiair' vînt en janvier,
Comme mars en carême.

CAROLINE, qui pendant ce temps a écrit.

Tiens, cours à la ferme, où tu trouveras, sans doute, M. de Jordy; et remets-lui cette lettre, pour qu'il vienne lui-même, et sur-le-champ, m'apporter ici la réponse. Tout de suite, tout de suite; entends-tu?

CHAMPENOUX, sans bouger de place.

Oui, ma marraine, voilà que j'y cours. Vous êtes bien sûre au moins...

CAROLINE.

Eh! va donc.

(Champenoux sort par le fond.)

SCÈNE VI.

CAROLINE, puis ÉDOUARD, le fusil à la main.

CAROLINE.

Voilà un pauvre garçon, qui, dans ce moment, n'a pas de goût pour le mariage. (On entend tirer un coup de fusil.) Ah! mon Dieu! qu'est-ce que c'est que cela?

ÉDOUARD, encore en dehors.

Apporte, apporte; est-il maladroit. (Il entre.) Dieu! ma marraine!

(Il va poser son fusil au fond, auprès de la croisée à gauche.)

CAROLINE.

Oui, Monsieur, c'est moi, qui suis très en colère, très-mécontente. Qu'est-ce que cela signifie de me faire des peurs comme celle-là?

ÉDOUARD, troublé.

Je vous demande pardon, ma marraine. Je croyais que vous dormiez encore.

CAROLINE.

Et c'est pour cela que vous venez tirer des coups de fusils jusque dans ce salon?

ÉDOUARD.

J'ai tort, sans contredit. Mais quand on est une fois emporté par l'ardeur de la chasse...

CAROLINE.

Et pourquoi aimez-vous la chasse? Vous savez bien que je ne l'aime pas. Il faut que les hommes soient bien méchants pour faire du mal à de pauvres bêtes qui ne leur font rien. Comme si on ne pouvait pas rester chacun chez soi. Et c'est pour cela que, depuis ce matin, vous avez tout bouleversé dans mon parc; que vous avez abîmé mes plantes, mes arbustes, mes camélias; des fleurs sur lesquelles je comptais pour me parer.

ÉDOUARD.

O ciel!

CAROLINE.

Et sur ce chapitre-là, je ne plaisante pas. Voyons, Monsieur, quand vous resterez là en silence, les yeux baissés, qu'avez-vous à dire? qu'avez-vous à répondre?

ÉDOUARD.

C'est un grand malheur, ma marraine, que la perte de ces fleurs; mais vous n'en aviez pas besoin pour être jolie.

CAROLINE.

Une belle excuse!

AIR : *Si ça t'arrive encore* (de Romagnési).

PREMIER COUPLET.

Avec de tels raisonnements
Pensez-vous donc me satisfaire?
Je n'aime pas les compliments,
Surtout quand je suis en colère.
Dans les bois, et contre mon gré,
Courir avant l'aurore;
Pour toujours je me fâcherai,
Si ça t'arrive encore.
Oui, Monsieur, je me fâcherai, etc.

Et dans quel état il est! S'abîmer, se fatiguer ainsi! Comme il a chaud! Tiens, voilà mon mouchoir.

(Elle le lui donne.)

ÉDOUARD le prend vivement et le porte à ses lèvres.

Ah!

CAROLINE.

DEUXIÈME COUPLET.

Ce mouchoir que je te donnais
N'est pas pour un pareil usage,
Et je ne dois plus, désormais,
Permettre un tel enfantillage.
De ma bonté c'est un abus
Que cette fois j'ignore;
Mais je ne vous aimerai plus,
Si ça t'arrive encore.
Non, je ne vous aimerai plus, etc.

ÉDOUARD.

Ah! ma marraine! je sais tout ce que je dois à vos bontés. Je n'ai qu'un regret, c'est qu'il ne se présente pas d'occasion de vous prouver ma reconnaissance; car le plus beau jour de ma vie serait celui où je me ferais tuer pour vous.

CAROLINE.

Justement! Ce mot me rappelle qu'il faut encore que je te gronde; car je ne fais que cela. Qu'est-ce que c'est que cette discussion dont j'ai entendu parler, et que tu as eue, quelques jours avant mon départ, avec madame de Nerval et avec son frère?

ÉDOUARD.

Quoi! ma marraine, vous sauriez...

CAROLINE.

Avec son frère, encore passe; c'est un fat que je ne puis souffrir. Mais elle, c'est une fort jolie femme; et à ton âge, il ne faut pas se brouiller avec les jolies femmes, ce sont des moyens de succès. Je dis cela, parce que j'ai plus d'expérience que toi.

ÉDOUARD.

Oui, ma marraine. Si ce n'avait été que moi, j'aurais gardé le silence... mais c'était vous qu'on insultait.

CAROLINE.

Moi! Et que pouvait-on dire?

ÉDOUARD.

On disait, on disait... des choses affreuses.

CAROLINE.

Et quoi donc?

ÉDOUARD.

Que... que vous alliez vous remarier.

CAROLINE.

Vraiment. Et où est le mal? et qu'est-ce que cela te fait? Il me semble que je suis ma maîtresse, et que cela me regarde.

ÉDOUARD.

C'est ce que j'ai dit, en ajoutant que personne au monde n'était digne de vous épouser. Et, plus je faisais votre éloge, plus madame de Nerval se fâchait; et il y a eu un moment, où, en me traitant comme un écolier, elle a presque levé la main sur moi.

CAROLINE, riant.

C'était charmant.

ÉDOUARD.

Du tout, ma marraine. Car enfin, si c'était arrivé, qu'est-ce que j'aurais fait? je vous le demande.

CAROLINE.

Est-ce que je sais?

ÉDOUARD.

C'est pourtant vous qui devez me donner des conseils.

CAROLINE.

Écoute, si c'eût été un homme, je n'ai pas besoin de te dire ce qu'il eût fallu faire; mais quand c'est une femme qui vous insulte, et une jolie femme; il n'y a qu'une seule réparation qu'on puisse exiger.

ÉDOUARD.

Et laquelle?

CAROLINE.

On l'embrasse.

ÉDOUARD.

Merci, ma marraine. (A part.) Je m'en souviendrai.

CAROLINE.

Mais prends cette chaise et viens ici; (elle va s'asseoir auprès du guéridon à droite. Édouard prend une chaise et s'assoit auprès de Caroline, à la gauche) car j'ai à te parler raison: j'ai à t'entretenir de choses très-longues et très-sérieuses.

ÉDOUARD.

Ah! mon Dieu! parlez, je vous écoute.

CAROLINE.

Édouard, tu as dix-neuf ans: tu es un homme J'ai formé pour toi des projets dont je ne puis te parler avant M. de Jordy, parce que cela dépend de lui.

ÉDOUARD.

M. de Jordy, votre avoué, avec qui nous sommes toujours en dispute.

CAROLINE.

Je pense qu'aujourd'hui vous vous entendrez. Il t'expliquera tout à l'heure mes intentions précises et formelles.

ÉDOUARD.

Ah! mon Dieu!

CAROLINE.

Elles vont t'imposer des obligations nouvelles, des devoirs plus difficiles, et ce ne sera plus à moi seule que tu en devras compte. Il va falloir travailler sérieusement, ne plus imiter ces jeunes désœuvrés, ces jeunes fats, qui font de leur toilette leur seule occupation, et qui viennent étaler dans nos salons les modes les plus ridicules. Tiens, tu as une jolie cravatte.

ÉDOUARD.

Je l'ai achetée hier.

CAROLINE.

Elle te sied à ravir. Tu es gentil comme cela.

ÉDOUARD.

Vous trouvez?

CAROLINE.

Est-il coquet!

ÉDOUARD.

Moi, ma marraine?

CAROLINE.

C'est bien; mais j'aurais voulu une bordure un peu moins large, comme j'en ai vu l'autre jour, rue de Richelieu, chez Burthy. Nous irons ensemble; car, vois-tu bien, mon enfant, un homme inutile peut être accueilli dans le monde; mais il n'y est jamais estimé. Il faut donc, avant tout, choisir un état.

ÉDOUARD.

Il est tout choisi. Je ferai comme mon père; je me ferai soldat.

CAROLINE.

Du tout. Tu seras officier : je m'en charge, et il faut choisir un régiment où il y ait un joli uniforme.

ÉDOUARD.

Peu m'importe.

CAROLINE.

Les lanciers, par exemple; cela sied très-bien. Il n'y a que les moustaches qui me déplaisent. Est-ce que tu prendras des moustaches?

ÉDOUARD.

Comme vous voudrez, ma marraine.

CAROLINE.

Au fait, si elles ne sont pas trop exagérées... Il me semble déjà te voir, sur un joli cheval.

ÉDOUARD.

Oui, le sabre à la main, au milieu de la mêlée, gagnant mes épaulettes de capitaine et puis celles de colonel; car je les aurai, je vous le jure, à moins que quelque boulet... et encore, qu'importe?

(Il se lève.)

AIR : *Bouton de Rose.*

Pour ma marraine,
On peut braver ces dangers-là;
Et colonel ou capitaine,
Ah! mon dernier soupir sera
Pour ma marraine.

CAROLINE, se levant aussi.

Du tout, du tout; moi qui ne pensais pas qu'on pouvait se faire tuer. Je veux un état où il n'y ait pas de risque à courir : notaire ou agent de change, on ne risque rien... que de s'enrichir.

ÉDOUARD.

Et moi, je ne veux pas.

CAROLINE.

Qu'est-ce que c'est que ce ton-là?... c'est à moi de commander.

ÉDOUARD.

Je le sais bien, ma marraine; mais je ne veux pas être dans les affaires : je ne veux pas ressembler à M. de Jordy, votre avoué, que je ne puis pas souffrir avec son air empesé. (Il contrefait M. de Jordy.) « Eh! Madame, l'affaire est des plus ma-» jeures. »

CAROLINE.

Oh! que c'est bien cela! et la prise de tabac qui termine chaque période. (Imitant de même M. de Jordy.) « Et j'ai dit à monsieur le président... »

ÉDOUARD.

Ah! c'est lui-même, je crois le voir.

CAROLINE.

N'est-ce pas?

ÉDOUARD.

Recommencez donc, ma marraine, je vous en prie.

CAROLINE.

Du tout, Monsieur; c'est très-mal à vous de vous moquer d'un homme respectable, d'un homme de talent, qui a ma confiance; et là-dessus je ne céderai point à vos caprices, parce que j'ai une volonté ferme et inébranlable; et si cet état-là ne vous convient pas, je vous en donnerai un autre; car je le veux.

ÉDOUARD.

A la bonne heure; et moi, je promets de vous obéir en tout, de suivre en tout vos conseils.

CAROLINE, allant vers le guéridon.

Et c'est ce que tu as de mieux à faire, parce que, vois-tu, (prenant par distraction la raquette qui est sur le guéridon) à ton âge on ne réfléchit pas encore... au mien on est raisonnable. Je t'ai observé, je te connais, tu es un peu étourdi.

ÉDOUARD.

Ah! ma marraine!

CAROLINE.

Oh ! tu es étourdi, conviens-en; tu as un excellent caractère, mais tu es bien jeune; tu ne peux pas t'occuper deux minutes de suite d'une chose sérieuse. (Faisant sauter machinalement le volant sur la raquette.) Le moindre objet de distraction, (Édouard va prendre une raquette qui se trouve sur une chaise à gauche) et voici cependant le moment de renoncer à tout cela.

ÉDOUARD.

Oui, ma marraine.

CAROLINE.

C'est essentiel; parce qu'il y a tant de gens dans le monde qui vous jugent sur l'apparence, et qui, à la moindre étourderie...

(Elle lance le volant, ils jouent.)

Air de *Marianne*.

Il faut sur soi veiller sans cesse.
— Ne le lance donc pas si fort.

ÉDOUARD.

J'en veux croire votre sagesse.
— Je l'ai jeté trop loin encor.

CAROLINE.

Que ta conduite...
— Va donc moins vite.
De tous mes soins me récompense un jour.

ÉDOUARD.

Oui, pour vous plaire
Je veux tout faire,
— Ah ! j'ai failli le manquer à mon tour.

CAROLINE.

A moi.

ÉDOUARD.

Non.

CAROLINE.

Plus près.

ÉDOUARD.

Je le jette.

CAROLINE.

Ah ! si tu veux
Combler mes vœux,
Sois toujours sage, studieux,
— Et tiens mieux ta raquette.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, CHAMPENOUX.

CHAMPENOUX, entrant par le fond et s'arrêtant à la porte.

Pardon, ma marraine.

CAROLINE, continuant de jouer.

Tu vois bien que je suis occupée.

CHAMPENOUX.

Si vous n'êtes pas pressée, tant mieux, je ne le suis pas non plus. C'est la réponse en question.

CAROLINE, jetant sa raquette.

Ah ! donne vite.

(Édouard jette aussi la sienne, et va prendre son fusil avec lequel il s'amuse à faire l'exercice.)

CHAMPENOUX.

Il a griffonné cela à la hâte, et avec un air sournois, avec un air sournois qui ne dit rien de bon.

CAROLINE, qui a lu la lettre.

O ciel ! je ne puis y croire, il refuse.

CHAMPENOUX, à part.

Il serait possible ! ah ! l'honnête homme ! Qui se serait attendu à cela d'un homme d'affaires ?

CAROLINE.

Il refuse, et de quelle manière ! il lui reproche sa naissance, sa pauvreté; quelle indignité ! comme si c'était sa faute.

ÉDOUARD, posant son fusil sur la table, et accourant auprès de Caroline.

Qu'est-ce donc, ma marraine ?

CAROLINE.

Pauvre enfant ! sois tranquille, je ne t'abandonnerai pas; ils ont beau dire et beau faire. Moi d'abord, dès qu'on me contrarie, c'est une raison de plus; et il faudra bien que je lui trouve une femme. Dis-moi, Édouard, aimes-tu quelqu'un ?

ÉDOUARD.

Moi, ma marraine ?

CAROLINE.

Eh ! oui, cela nous aiderait un peu. Voyons cherche bien, aimes-tu quelqu'un ?

ÉDOUARD.

Non, non, ma marraine.

(Pendant ce temps, Champenoux a ramassé les raquettes, le volant, rangé les chaises, et est rentré dans la chambre à droite.)

CAROLINE.

Eh bien ! tant pis !... vous avez tort. Depuis trois mois que vous êtes sorti du collége, je vous demande à quoi vous avez employé votre temps ?

ÉDOUARD.

Mon seul vœu est de rester auprès de vous, de ne point vous quitter. Qu'ai-je à désirer de plus ? je me trouve si heureux !

CAROLINE.

Vraiment ! ce pauvre garçon ! Va, Édouard, je ne doute pas de ton amitié, de ton attachement; et moi aussi de mon côté, tu peux être sûr..

ÉDOUARD, lui prenant la main.

Ah ! que vous êtes bonne !

CAROLINE, préoccupée.

Et bientôt, je l'espère, tu sauras, tu connaîtras mes projets.

ÉDOUARD.

Ses projets !

CAROLINE.

Quels qu'ils soient, Monsieur, je veux que sur-le-champ vous vous empressiez de vous y soumettre.

ÉDOUARD.

Oui, ma marraine.

CAROLINE.

Car votre premier devoir est d'être soumis.

ÉDOUARD.

Ah ! oui, ma marainne.

CAROLINE.

De m'obéir en tout.

ÉDOUARD, en pressant la main de Caroline sur son cœur.

Oui, ma marraine.

CAROLINE, avec impatience, retirant sa main et lui donnant un petit soufflet.

Mais finis donc, et écoute-moi !

ÉDOUARD.

Je crois, ma marraine, que vous venez de m'insulter.

CAROLINE.

Moi ! du tout.

ÉDOUARD.

Et d'après ce que vous m'avez dit vous-même...

CAROLINE.

Monsieur, finissez, je me fâcherai.

(Elle s'enfuit derrière le guéridon.)

ÉDOUARD, tournant avec elle autour du guéridon.

Cela m'est égal; l'honneur avant tout; il me faut une réparation.

CAROLINE, s'enfuyant dans le jardin.

Je te la promets si tu peux l'atteindre.

ÉDOUARD.

Ah ! quelle trahison !

(Il court après elle.)

SCÈNE VIII.

DE JORDY, sortant de la chambre à gauche.

Eh mais ! que vois-je ? il poursuit sa marraine, (les regardant par la porte du fond) il l'embrasse; et loin de se fâcher, elle s'enfuit en lui jetant son bouquet. (Il vient sur le devant de la scène, et, apres un instant de silence et de réflexion, il continue.) J'ai eu tort, très-grand tort; ce n'était pas là un baiser de filleul. Sans se l'avouer à lui-même, ce petit gaillard-là est déjà amoureux de sa marraine : quant à elle, elle n'y pense pas encore, du moins je le crois; mais avec son caractère, il ne lui faut qu'une idée, qu'un caprice, et je verrais tous mes projets renversés par un écolier, par un enfant. Ce petit serpent d'Édouard ! je ne puis le souffrir, je le déteste ! C'est décidé : il faut qu'il soit mon beau-frère, il faut que je lui donne ma sœur..... (Se retournant et apercevant Édouard qui rentre par la porte du fond.) Le voici.

SCÈNE IX.

ÉDOUARD, DE JORDY.

ÉDOUARD.

Impossible de la rejoindre; elle s'est enfermée chez elle, et je ne puis dire ce que j'éprouve. Ce baiser de tout à l'heure... et ma marraine elle-même qui semblait tout émue... Dieu ! si elle avait pu encore m'insulter ! Vrai, ça rendrait mauvaise tête; et j'ai envie maintenant de lui chercher querelle. (Apercevant de Jordy.) Ah ! monsieur de Jordy !...

DE JORDY.

Approche, Édouard, nous avons à causer ensemble, j'ai à te parler.

ÉDOUARD.

Dans un instant, si cela vous est égal.

DE JORDY.

Non, vraiment : c'est de la part de madame de Néris.

ÉDOUARD, vivement.

De ma marraine ? parlez vite; et au fait, je me le rappelle : elle m'a dit que vous étiez chargé de m'expliquer ses intentions.

DE JORDY.

Elle ne t'a rien dit de plus ?

ÉDOUARD.

Non, vraiment.

DE JORDY, à part.

A merveille ! elle ne lui a pas encore parlé de mon refus. (Haut.) Eh bien ! mon ami, ta marraine songe à ton avenir, à ton état.

ÉDOUARD.

Je le sais.

DE JORDY.

Et même à ton établissement.

ÉDOUARD.

Pour cela, rien ne presse. A mon âge et sans fortune, qui est-ce qui voudrait de moi ?

DE JORDY.

Pourquoi donc ? tu as des dispositions.

ÉDOUARD.

Vous êtes bien bon.

DE JORDY.

Tu es jeune, tu es aimable.

ÉDOUARD.

Du tout.

DE JORDY, avec impatience.

Je te dis que tu es aimable, je le sais mieux que toi; et d'ailleurs, je ne suis pas le seul qui s'en soit aperçu, il est ici une autre personne encore...

ÉDOUARD, vivement.

Vraiment ! et qui donc ?

DE JORDY.

Tu ne devines pas ? cette demoiselle que ce matin tu poursuivais si vivement, Cécile, ma sœur.

ÉDOUARD.

Grand Dieu !

DE JORDY.

Je crois même... (à part) car il paraît que c'est

son système avec tout le monde, (haut) je crois même que tu l'as embrassée.

ÉDOUARD.

Quoi! vous sauriez...

DE JORDY.

Et ta marraine le sait aussi.

ÉDOUARD.

C'est fait de moi.

DE JORDY.

Rassure-toi : elle n'est pas fâchée, au contraire; car depuis longtemps son intention était de vous marier ensemble; et voici même deux mots qu'elle m'écrivait encore ce matin à ce sujet. (Il lui remet la lettre de madame de Néris : Édouard la lit.) Tu vois par là qu'elle entend, qu'elle exige que ce mariage se fasse sur-le-champ; elle y attache la plus grande importance; enfin, elle le veut comme tout ce qu'elle veut.

ÉDOUARD.

O ciel! pourquoi donc se hâter ainsi!

DE JORDY.

Je l'ignore; mais je crois qu'elle a pour elle-même quelque idée, quelque projet de mariage, et qu'elle veut, avant tout, s'occuper du tien et assurer ton bonheur. (Édouard lui rend la lettre.) Moi, d'abord, je ne peux m'y opposer; je suis trop dévoué à ses volontés. Et toi, mon cher, tu lui dois trop de déférence, trop de respect, trop de reconnaissance; mais ton propre cœur t'en dira là-dessus plus que je ne pourrais faire. Je te laisse : je vais rendre compte à madame de Néris de mon empressement à exécuter ses ordres et de la soumission avec laquelle tu les a reçus.

SCÈNE X.

ÉDOUARD, seul.

Qu'ai-je entendu? et qu'est-ce qui se passe en moi? Au lieu de remercier madame de Néris, au lieu de lui savoir gré de ses bontés, il me semble que je lui en veux, que je lui chercherais querelle... mais non plus comme tout à l'heure...

AIR *du Château de la Poularde.*

Oui, je le sens, oui, je suis furieux
Contre moi-même et contre ma marraine;
Je ne sais plus, hélas, ce que je veux;
Ce que j'éprouve est presque de la haine.
J'ignore encor, dans le trouble où je suis,
Pourquoi ce trait et m'indigne et me blesse.
Elle ne m'avait rien promis,
Et cependant, la... je me dis
Que c'est manquer à sa promesse.

Aussi c'est sa faute; c'est bien mal; c'est indigne.

(Il va s'asseoir auprès de la table.)

SCÈNE XI.

CHAMPENOUX, ÉDOUARD.

CHAMPENOUX, entrant par le fond.

Ah! mon Dieu! mon cher Édouard, qu'avez-vous donc?

ÉDOUARD.

Ce que j'ai? Je suis le plus malheureux des hommes.

CHAMPENOUX.

Et pourquoi donc ça?

ÉDOUARD.

On veut me marier.

CHAMPENOUX, vivement.

Encore! quelle indignité!

ÉDOUARD.

N'est-il pas vrai? c'est ce que je disais.

CHAMPENOUX.

Certainement : et je voudrais bien savoir qui est-ce qui se permet?... Eh bien! par exemple, ça a-t-il le sens commun? quelqu'un, j'en suis sûr, qui ne vous convient pas; une femme qui est laide, qui est affreuse, qui a un mauvais caractère.

ÉDOUARD.

Eh! non, malheureusement; elle est fort bien, et je l'aimerais s'il ne fallait pas l'épouser; mais c'est ma marraine qui le veut, c'est M. de Jordy.

CHAMPENOUX.

M. de Jordy! c'est-i possible? c'est-i sournois! lui qui tout à l'heure avait refusé... Eh bien! par exemple, si j'étais de vous...

ÉDOUARD.

Qu'est-ce que tu ferais?

CHAMPENOUX.

Je me moquerais de tout ce monde-là; je n'écouterais que ma fantaisie; je resterais garçon, parce que, voyez-vous, monsieur Édouard, nous autres paysans, nous n'avons pas d'esprit, nous ne sommes pas comme ces gens d'affaires, qui disent tantôt blanc, tantôt noir; mais nous avons un gros bon sens qui fait que nous allons toujours au but. Et ici, je vois clairement que vous n'aimez pas c't'elle-là qu'on vous destine.

ÉDOUARD.

C'est vrai.

CHAMPENOUX.

Parce que moi j'ai été amoureux, j'ai passé par là, et je vois que vous n'aimez personne, que vous n'avez pas ces suffocations, ces frissons qui vous brûlent, ces battements de cœur...

ÉDOUARD, mettant la main sur son cœur.

Ah! mon Dieu!

CHAMPENOUX.

Ces lubies qui font qu'on voudrait battre les gens, ces vertiges qui vous rendent furieux sans savoir pourquoi.

ÉDOUARD.

Au contraire, c'est que j'éprouve tout cela.

CHAMPENOUX, effrayé.

C'est-i possible ?

ÉDOUARD.

Oui : je ne pouvais me rendre compte de mes tourments, je n'osais me l'avouer; mais tu m'as éclairé, tu m'as fait lire dans mon cœur; il est quelqu'un que j'aime, que j'adore...

CHAMPENOUX.

C'est fait de moi, je suis ruiné!

ÉDOUARD.

C'est un secret au moins, n'en parle à personne; je voudrais le cacher à tout le monde et surtout à moi-même. Oui, je rougis maintenant de mon ingratitude, de mon audace, de mon extravagance; car celle que j'aime, je ne puis jamais l'épouser.

CHAMPENOUX.

C'est-i vrai? (Vivement.) C'est celle-là qu'il faut préférer, c'est à celle-là qu'il faut s'arrêter.

ÉDOUARD.

Qu'oses-tu dire?

CHAMPENOUX.

Oui, ma foi, l'amour avant tout! De quel droit que madame de Néris voudrait gêner votre cœur ou vos inclinations? c'était bon dans l'ancien régime. Moi je lui dirais : « Ma marraine, c'est tyrannique; vous ne pouvez pas me marier contre » mon gré; monsieur le maire ne le pourrait » pas. »

ÉDOUARD.

Y penses-tu? parler ainsi à ma marraine! à ma bienfaitrice! j'aime mieux ne lui rien dire et retourner à Paris.

CHAMPENOUX.

Une belle idée! au milieu de toutes les sociétés, de toutes ces belles madames, pour en retrouver encore quelques-unes, qui vont peut-être vous détourner! Tenez, si vous voulez m'en croire, venez-vous-en à la ferme; je serai plus tranquille, et vous aussi. Vous ne risquerez rien : il n'y a pas de femmes. Vous y passerez, avec moi, une quinzaine de jours; c'est tout ce que je vous demande. (A part.) Pendant ce temps, vendémiaire...

ÉDOUARD.

Mon cher Champenoux, je ne sais comment te remercier.

CHAMPENOUX.

Il n'y a pas de quoi. Mais j'entends notre marraine; allons, du cœur, du courage. Envoyez-la promener respectueusement, ainsi que tous ces mariages. Je serai là : je vous soutiendrai; nous serons deux filleuls contre elle.

(Ils remontent le théâtre, et se trouvent au fond au moment où madame de Néris entre avec M. de Jordy.)

SCÈNE XII.

DE JORDY ET CAROLINE, sortant de la chambre à droite; ÉDOUARD, CHAMPENOUX, dans le fond.

CAROLINE.

Il suffit, Monsieur, je vous crois; et, puisqu'Édouard aime Cécile, puisqu'ils s'aiment, qu'ils se marient, et que je n'en entende plus parler. Ce mariage, d'ailleurs, a toujours été ce que je désirais, vous le savez; et je ne vois pas pourquoi, ce matin, M. Édouard ne m'a pas parlé de cette grande passion, et pourquoi c'est vous, Monsieur, qu'il a honoré de ses confidences. (Apercevant Édouard.) Approchez, Monsieur, approchez donc. (Édouard s'approche.) Depuis quand évitez-vous mes regards? depuis quand ma présence vous fait-elle fuir?

ÉDOUARD.

Ma marraine, ne vous fâchez pas, ne soyez pas en colère contre moi, je vous en prie.

CAROLINE.

Moi, en colère! et où voyez-vous cela? parce que je m'occupe de vous, de votre avenir; parce que je veux causer d'affaires et vous faire entendre raison, je me fâche, je suis en colère : quelle façon de parler! quelles expressions! Qui vous les a apprises? M. Champenoux probablement. Je vous les pardonnerais, si vous étiez, comme lui, sans esprit, sans éducation.

CHAMPENOUX.

Ah! ma marraine!

CAROLINE, à Champenoux.

Tais-toi. (A Édouard.) Mais vous, Édouard, vous.

ÉDOUARD.

Pardon : je ne voulais point vous offenser.

CAROLINE.

Je n'ai pas besoin de vos excuses, mais de votre franchise. Je vous ai demandé ce matin, ici même, si vous aimiez quelqu'un?

ÉDOUARD.

Ah! ma marraine! pouvez-vous en douter?

CAROLINE.

Point d'erreur, point de fausses interprétations. Je vous demande si vous aimez quelqu'un, mais là, aimer, comme on aime quand on est amoureux; enfin, Monsieur, vous m'entendez bien.

ÉDOUARD, à part.

Ciel! (Haut.) En vérité, ma marraine, je ne puis... je ne sais... je n'oserai jamais.

CHAMPENOUX, s'avançant entre Édouard et Caroline.

Eh bien! oui, il n'osera jamais. Mais moi, qui sais la vérité; moi, à qui il vient de l'avouer tout à l'heure, je puis vous attester qu'il est amoureux fou! qu'il en déraisonne, qu'il en perd la tête.

(Édouard cherche à l'empêcher de parler.)

CAROLINE, à Champenoux.

Qui est-ce qui te parle? de quoi te mêles-tu?

CHAMPENOUX.

C'est lui qui me l'a dit.

CAROLINE.

Tais-toi, et va-t'en.

(Champenoux s'éloigne, et sort par le fond en répétant : C'est lui qui me l'a dit.)

(A Édouard.) Il paraît en effet, qu'excepté moi, chacun reçoit vos confidences, que M. de Jordy, M. Champenoux, que tout le monde enfin, a plus de part que moi à vos secrets. Mais je n'exige plus rien, Monsieur, que le nom de celle que vous aimez, que vous adorez.

ÉDOUARD, à part.

Grand dieu!

CAROLINE.

Est-ce Cécile?

DE JORDY.

Est-ce ma sœur?

ÉDOUARD.

Eh bien!... oui, ma marraine.

DE JORDY, à part.

Il se pourrait!

ÉDOUARD.

Et soumis à vos ordres, à vos moindres volontés, je suis prêt à vous obéir en tout... à l'épouser, si cela vous plaît; à ne pas l'épouser, si cela vous convient. Enfin, ma marraine, pourvu que vous me pardonniez, que vous ne soyez point fâchée contre moi, c'est tout ce que je vous demande.

CAROLINE.

Il suffit, Monsieur : puisque vous aimez Cécile, M. de Jordy, qui connaît mes intentions, voudra bien se charger de tous les soins, de tous les détails de ce mariage, et partir, avec vous, pour Paris, sur-le-champ.

ÉDOUARD.

Quoi! ma marraine, vous voulez?...

CAROLINE.

Oui, Monsieur, il faut se hâter; il n'y a pas de temps à perdre; vous saurez pourquoi. Vous prendrez ma calèche; et pour des chevaux, nous enverrons Champenoux à la poste.

AIR : *Dieu tout-puissant, par qui le comestible.*

ÉDOUARD.

Tout est fini, pour moi plus d'espérance,
Loin de ces lieux, hélas! il faut partir;
A tous les yeux cachons bien ma souffrance,
L'honneur, l'amour m'ordonnent d'obéir.

DE JORDY, à Caroline.

Nous partirons, ce soin-là me regarde.
(A part.)
Selon mes vœux tout vient de réussir;
Il était temps; maintenant prenons garde
De leur laisser celui de réfléchir.

ENSEMBLE.

CAROLINE, à de Jordy.

Oui, tous ces soins vous regardent, je pense;
A l'instant même il faut tous deux partir.
A leur bonheur moi je consens d'avance;
Mais hâtez-vous surtout de les unir.

ÉDOUARD.

Tout est fini, pour moi plus d'espérance, etc.

DE JORDY.

Oui, dans mon cœur, où rentre l'espérance,
De mes talents je dois me réjouir;
Continuons, et bientôt l'opulence
Embellira mon heureux avenir.

(De Jordy entre dans la chambre à droite, Édouard sort par le fond.)

SCÈNE XIII.

CAROLINE, seule.

Grâce au ciel, ils s'en vont; c'est bien heureux, car il semble qu'aujourd'hui ils s'entendent tous pour m'ennuyer, pour me contrarier. Eh! mon Dieu, non! ils m'obéissent, ils font ce que je veux. Eh bien! justement c'est ce qui me contrarie. J'ai l'air de commander, d'imposer des lois, et je n'aime pas cela. Je n'aime pas qu'on soit de mon avis, surtout quand je n'en suis pas moi-même; car, après tout, qu'est-ce que je veux?... qu'ils s'aiment, qu'ils s'épousent, qu'ils s'en aillent. Eh bien! tant mieux... des cœurs froids, des indifférents, des ingrats!... Aimez donc les gens, croyez à leur affection, à leur reconnaissance... C'est là ce qui fait le plus de peine... et pour un rien, j'en pleurerais de chagrin et de dépit. Qui vient encore?

(S'essuyant les yeux; et puis à haute voix et sans se retourner.)

AIR : *Voulant par ses œuvres complètes.*

Que ma porte soit refusée;
Je n'y suis pas.

SCÈNE XIV.

CAROLINE, CÉCILE.

CÉCILE, toute troublée.

Hélas! pardon,
Car madame est mal disposée.

CAROLINE.

Quand il serait vrai, pourquoi non?
C'est une tyrannie étrange...
On n'a qu'un instant, par bonheur,
Pour être de mauvaise humeur,
Il faut encor qu'on vous dérange.

Que voulez-vous, que demandez-vous? M. Édouard? Il n'est pas ici.

CÉCILE.

Ah! Madame! je ne vous reconnais pas là; vous qui d'ordinaire êtes si bonne et si indulgente... Mais je n'insiste plus; je me retire; et je vois que pour moi, il n'est plus d'espoir.

CAROLINE.

Je ne comprends rien à votre chagrin... apparemment, il vous convient d'en avoir, et vous êtes malheureuse pour votre plaisir; car tout le monde ici consent à votre union avec M. Édouard: vous épousez celui que vous aimez.

CÉCILE.

Et si je ne l'aimais pas?

CAROLINE.

Que dites-vous? Pauvre enfant! et j'ai pu l'affliger! j'ai pu causer ses larmes! Cécile, pardonnez-moi, confiez-moi vos peines, vos tourments. Je serai trop heureuse de les adoucir.

CÉCILE.

Ah! je vous reconnais... je vous retrouve... Quelle différence!...

CAROLINE.

Eh mais! sans doute, je vous croyais heureuse... je n'y avais que faire; je n'avais pas besoin de m'en mêler. Mais vous souffrez, vous avez des chagrins, il est naturel que je les partage. Parlez, parlez vite.

CÉCILE.

Mon frère m'a dit que vous désiriez ce mariage, et qu'il y consentait. Il m'a dit de plus que M. Édouard m'adorait. Je veux bien le croire.

CAROLINE.

Comment! est-ce que ce ne serait pas vrai?

CÉCILE.

Je n'en sais rien, Madame; c'est possible. A son âge, à dix-neuf ans, on aime tout le monde.

CAROLINE.

Vous croyez? Pourtant il était galant avec vous; il vous faisait la cour.

CÉCILE.

Oui; mais d'un air si distrait... Et puis mon frère a chez lui un maître clerc, qui n'a pas assez d'argent pour acheter une charge, M. Léonard, qui s'occupe beaucoup de moi.

CAROLINE.

J'entends... Celui-là n'est pas distrait, il est à ce qu'il fait.

CÉCILE.

Je le crois... et c'est cela que je viens de dire à M. Édouard.

CAROLINE.

Vous lui avez avoué?

CÉCILE.

Oui, Madame... que j'en aimais un autre. Il m'a comprise, j'en suis sûre.

SCÈNE XV.

CÉCILE, CAROLINE, CHAMPENOUX.

CHAMPENOUX, entrant d'un air effrayé.

Ah! ma marraine! ah! Mademoiselle! cette fois ce n'est pas de ma faute, c'est bien de lui-même, et sans que je lui aie rien dit... M. Édouard...

CAROLINE.

Qu'est-ce donc?

CHAMPENOUX.

Il est parti, et pour jamais... et pour ne plus revenir.

CAROLINE.

Qu'est-ce que cela signifie?

CHAMPENOUX.

J'allais à la poste pour vous obéir; j'y allais lentement, c'est vrai, quand j'ai entendu un homme à cheval qui galopait derrière moi. C'était M. Édouard. « Où que vous allez comme ça? que » je lui dis. — Je m'en vais pour toujours, qu'il » me répond. Dédaigné, repoussé par tout le » monde, je ne puis épouser celle que j'aime. Il » ne m'est pas même permis de l'aimer. »

CÉCILE.

O ciel.

CAROLINE, à Cécile.

Eh! que me disiez-vous donc de son indifférence? C'est du délire, de la passion... la tête n'y est plus, et je suis désolée maintenant.

CÉCILE.

Madame...

CAROLINE.

Rassurez-vous; je n'ai pas oublié mes promesses. Vous épouserez M. Léonard: je lui prêterai, s'il le faut, cent, deux cent mille francs, pour acheter une charge. J'en parlerai à votre frère.

CÉCILE.

Quoi! Madame, tant de bontés, tant de générosité!...

CHAMPENOUX.

Ah! ma marraine! que c'est bien à vous! Tant que vous ne ferez que des mariages comme ceux-là...

CAROLINE.

Eh bien?...

CHAMPENOUX.

Vous êtes sûre de mon approbation.

CAROLINE.

C'est bien heureux. L'essentiel, maintenant, est de courir sur les traces d'Édouard... savoir ce qu'il est devenu.

CHAMPENOUX.

Mais, ma marraine, vous ne voulez plus le marier, vous me le promettez.

CAROLINE.

Eh! je n'y pense guère, ni lui non plus.

CHAMPENOUX.

Au fait, voilà mamzelle Cécile qui est placée, c'est toujours une crainte de moins. Eh bien! ma marraine, je cours après lui.

(Il sort par le fond.)

CÉCILE.

Et moi je cours dire à mon frère que, grâce à vous, Madame, j'épouse M. Léonard.

(Elle entre dans la chambre à droite.)

SCÈNE XVI.

CAROLINE, seule; ensuite ÉDOUARD.

CAROLINE.

Malheureux enfant! quelle tête! quelle folie! Pourquoi ne pas avoir plus de confiance en moi? Ah! si je ne tremblais pas pour lui!... si j'avais moins d'inquiétude, que je serais en colère! (Apercevant Édouard, qui entre par la porte à gauche.) Dieu! que vois-je!

(Courant à la porte du fond et à celle de côté, qu'elle ferme et dont elle prend les clefs.)

Air : *J'en guette un petit de mon âge.*

Il ne peut plus m'échapper, je l'espère.
(A Édouard.)
Parlez, Monsieur, qui vous ramène ainsi!
Je vous trouve bien téméraire
D'oser encor vous présenter ici.
Ne croyez pas que ce retour m'apaise;
C'est très-vilain, très-mal... c'est une horreur...
(A part.)
A présent que je n'ai plus peur.
Je peux me fâcher à mon aise.

ÉDOUARD.

J'étais déjà bien loin, lorsqu'un dernier regard, que j'ai jeté sur les tourelles de ce château, m'a rappelé toutes les bontés dont on m'avait comblé. Oui, ma marraine, je me serais reproché de partir sans vous avoir vue encore une fois, sans vous avoir demandé pardon; et je suis revenu au grand galop vous prévenir de ma fuite, et vous dire un éternel adieu.

CAROLINE.

C'était bien la peine... Et où allez-vous ainsi?

ÉDOUARD.

Je vous l'ai dit ce matin, me faire soldat, me faire tuer.

CAROLINE.

Un beau projet! auquel il ne manque rien que ma permission; et par malheur, je la refuse.

ÉDOUARD.

Que dites-vous?

CAROLINE.

Oui, Monsieur, vous dépendez de moi; vous m'êtes confié; je suis la maîtresse; car je suis votre marraine.

ÉDOUARD, murmurant entre les dents.

C'est-à-dire... c'est-à-dire...

CAROLINE.

Quoi? qu'est-ce que c'est? je crois que vous raisonnez.

ÉDOUARD.

Du tout, ma marraine, je ne dis rien.

CAROLINE.

A la bonne heure. Je vous prie de m'écouter; vous savez que je n'aime pas la sévérité, et que je n'aurais voulu employer avec vous que la voix de la douceur et de la raison; mais, puisque ces moyens-là sont inutiles, j'aurai recours à la rigueur, et je vous déclare que vous ne sortirez pas d'ici, et que vous y resterez renfermé; et ne croyez pas tromper ma surveillance, car je ne vous quitterai pas d'un instant; je serai toujours avec vous.

ÉDOUARD.

C'est aussi trop d'arbitraire, et vous n'avez pas le droit de me tyranniser ainsi.

CAROLINE.

Qu'est-ce que c'est?

ÉDOUARD.

Oui, ma marraine, je suis libre, je suis mon maître; et si je veux suivre l'état de mon père, si je veux me faire soldat, si je veux me faire tuer, vous ne pouvez pas m'en empêcher. Et parce que vous êtes riche, et que je n'ai rien; parce que vous êtes au comble du bonheur, et que je suis le plus malheureux des hommes, vous croyez-vous le droit de m'humilier, de m'avilir?

CAROLINE.

Grand Dieu! et qui vous parle de cela? qui peut vous donner de pareilles idées? Moi, vous humilier! quand je ne vous retenais ici que pour vous consoler, pour calmer vos chagrins, pour vous rendre au bonheur; mais je ne vous reconnais plus. Vous êtes colère, vous êtes méchant, vous vous fâchez contre moi. (Lui rendant les clefs.) Allez, Monsieur, je ne vous retiens plus, vous êtes le maître.

ÉDOUARD, prenant les clefs, et ne sachant s'il doit sortir.

Moi !

CAROLINE.

Oui, vous êtes le maître de me faire bien du chagrin.

ÉDOUARD, posant les clefs sur le guéridon.

Jamais, je reste; et si j'ai pu vous offenser, pardonnez-moi, ma marraine : ce n'est pas ma faute, je suis si malheureux.

CAROLINE.

Pauvre garçon ! je ne sais alors comment te dire, comment t'apprendre une nouvelle qui va ajouter à tes peines.

ÉDOUARD.

Qu'est-ce donc?

CAROLINE.

Tu sais que Cécile ne t'aime pas.

ÉDOUARD.

Oui, elle me l'a dit : eh bien?

CAROLINE.

Eh bien! mon ami, réunis toutes tes forces, tout ton courage. Cécile... je ne sais pas comment t'annoncer.

ÉDOUARD.

Ah ! mon Dieu! vous m'effrayez, achevez.

CAROLINE, s'approchant lentement de la table, et se mettant devant le fusil qu'Édouard y a laissé.

Cécile va en épouser un autre.

ÉDOUARD, froidement.

Ah ! ce n'est que cela ? eh bien ! tant mieux.

CAROLINE.

Comment ! tu ne te désoles pas, tu ne t'arraches pas les cheveux? tu n'es pas au désespoir?

ÉDOUARD.

Et pourquoi donc?

CAROLINE.

Toi qui l'aimais tant !

ÉDOUARD.

Je n'y ai jamais pensé.

CAROLINE.

Tu allais l'épouser.

ÉDOUARD.

Pour vous obéir.

CAROLINE.

Comment! cet amour, cette passion qui te faisait perdre la tête, qui t'obligeait à partir?

ÉDOUARD.

Ce n'est pas pour elle.

CAROLINE.

Il serait vrai ! et pour qui donc?

ÉDOUARD.

Ça, c'est autre chose. Je vous prie, ma marraine, de ne pas m'en parler. Ne croyez pas de nouveau que je veux me révolter contre vous; mais c'est mon seul bien, c'est mon secret; e personne au monde n'a le droit de me le demander.

CAROLINE.

Oui ; mais moi, c'est bien différent. Voyons, Édouard, dis-moi qui, je t'en prie.

ÉDOUARD.

Impossible, ma marraine.

CAROLINE.

Et moi, je veux le savoir tout de suite, à l'instant même. D'abord, je n'aime pas à attendre, et si tu ne me le dis pas, notre dispute va recommencer, je vais me fâcher.

ÉDOUARD.

Et si je vous le dis, vous vous fâcherez bien davantage : vous me renverrez, vous ne voudrez plus me voir, vous ne m'aimerez plus.

CAROLINE.

Cela me regarde : je saurai ce que j'aurai à faire. Voyons, Monsieur, parlez.

ÉDOUARD.

Vous le voulez... eh bien ! depuis que j'existe, depuis que je me connais, il est quelqu'un au monde qui exerce sur moi un pouvoir que je ne peux définir. Quand elle me souriait...

CAROLINE.

Ah ! c'est une femme ?

ÉDOUARD.

Oui, ma marraine, c'est une femme. Quand elle me souriait, j'étais heureux; quand elle me grondait, je l'étais encore; car elle me parlait, et le son de sa voix, le bruit de ses pas, le froissement de sa robe, me faisaient tressaillir. Quand sa main rencontre la mienne, je ne sais plus ce que je veux, ce que je désire; et, prêt à tout oublier, je me sens arrêté par un coup d'œil. Tremblant, interdit à sa vue, je croyais jusqu'ici que c'était de la crainte, du respect. Eh bien ! non ; je n'en ai pas du tout; ou plutôt ce respect, c'est de l'amour. Oui, j'ai l'audace, j'ai l'ingratitude de l'aimer ; mais je ne m'en suis aperçu qu'aujourd'hui, ce matin.

CAROLINE.

Et quand donc ?

ÉDOUARD.

Quand je vous ai embrassée.

CAROLINE, à part.

Ah ! c'était moi. (A Édouard.) Et vous osez...

ÉDOUARD.

La ! qu'est-ce que je disais ? J'étais bien sûr que vous vous fâcheriez. Je pars, je m'en vais; car maintenant je ne peux plus aimer, je ne peux plus épouser personne.

CAROLINE.

Eh ! oui, sans doute : c'est ce que vous aviez

de mieux à faire. Il le faudrait; malheureusement vous ne le pouvez pas.

ÉDOUARD.

Comment cela?

CAROLINE.

Eh! oui, Monsieur, votre parrain vous a laissé par son testament toute sa fortune; mais, à condition que vous vous marieriez. Vous y êtes contraint, vous y êtes obligé.

ÉDOUARD.

Ah! mon Dieu!

CAROLINE.

Vous n'avez pour cela que quelques jours: voilà pourquoi ce matin je tenais tant à vous faire épouser Cécile; mais maintenant c'est bien un autre embarras: comment faire? Moi d'abord, je n'en sais rien.

ÉDOUARD.

Ni moi non plus.

CAROLINE.

Il n'y a dans ce château que Cécile, ou moi.

ÉDOUARD.

Oh, ciel! que dites-vous?

CAROLINE.

Je dis, Monsieur, que vous êtes le plus maladroit des hommes, que je vous hais, que je vous déteste, et qu'avec vous il n'y a pas moyen de s'entendre.

ÉDOUARD, à genoux.

O ciel! achevez.

CAROLINE.

Non, Monsieur.

CHAMPENOUX, en dehors et frappant à la porte.

Ma marraine, ma marraine, M. Édouard est revenu.

CAROLINE.

Eh! que m'importe? (A voix basse.) Édouard, de grâce, relevez-vous.

ÉDOUARD.

Non; dites-moi que vous me pardonnez, que vous m'aimez.

DE JORDY, en dehors.

Madame, Madame, ouvrez donc.

CAROLINE.

C'est M. de Jordy, et nous sommes enfermés!

ÉDOUARD, toujours à genoux.

Eh bien! tant mieux; il n'entrera pas.

CAROLINE.

Eh! non, il a la double clef de cet appartement.

ÉDOUARD, de même.

Eh bien! alors, qu'est-ce qu'il demande? (A madame de Néris.) Un mot, un seul mot.

CAROLINE.

Eh bien! oui, Édouard, oui, mon ami, je dirai tout ce que vous voudrez; mais levez-vous; mais laissez-moi. Ah! vous me perdez.

(En ce moment Champenoux, qui a ouvert la persienne à gauche, qui était restée tout contre, paraît à la fenêtre, sur le haut d'une échelle. De Jordy vient d'ouvrir la porte à droite et entre avec Cécile. Caroline les aperçoit et est prête à se trouver mal. Édouard la soutient et la porte sur le fauteuil qui est près de la table.)

SCÈNE XVII.

CÉCILE, DE JORDY, CAROLINE, ÉDOUARD, CHAMPENOUX.

DE JORDY.

Eh bien! qu'est-ce que vous faites donc?

ÉDOUARD, baisant la main de Caroline.

Je tâche de la faire revenir.

CAROLINE.

Ce n'est rien... la frayeur, l'émotion. (Montrant Champenoux.) Cet imbécile, avec son apparition.

CHAMPENOUX.

Dam'! vous me faites courir après lui, quand vous le tenez sous clef.

DE JORDY.

En effet, Madame, il est fort extraordinaire que votre filleul...

CAROLINE.

Vous croyez?

AIR nouveau de M. Heudier.

C'est assez juste, et j'ai la même crainte;
Oui, dans le monde on pourrait en jaser,
Je me vois donc presque contrainte,
Presque obligée à l'épouser.

ÉDOUARD.

Qu'entends-je? ô ciel! vous voulez m'abuser.

CAROLINE.

Non pas vraiment, cette nouvelle chaîne
(Montrant Édouard.)
De s'acquitter lui donne le moyen;
Car autrefois, je m'en souviens,
Je lui donnai mon nom comme marraine,
Et comme époux il me donne le sien.

ÉDOUARD.

Quel bonheur!

CHAMPENOUX.

Ah! ma marraine! que c'est mal à vous! Je ne m'attendais pas à ça de votre part, vous dont je ne me défiais pas, surtout après ce que vous m'aviez promis.

CAROLINE.

Ce pauvre Champenoux!

CHAMPENOUX, pleurant.

Pauvre! vous avez raison; car ce mariage-là me ruine; mais on verra, je ne sais pas jusqu'à quel point une marraine peut épouser son filleul; ça n' doit pas être dans la loi, et je forme opposition.

ÉDOUARD.

Eh bien! par exemple.

CAROLINE.

Rassure-toi. Je comptais pour ma part, renon-

cer à la succession de ton cousin ; et si Édouard, si mon mari est de mon avis...

ÉDOUARD.

Ah ! ma marraine, je n'en aurai jamais d'autre.

CHAMPENOUX, riant et essuyant ses larmes.

Il se pourrait ! ce cher Édouard ! ça me raccommode avec vendémiaire. Ma marraine, je donne mon consentement.

CHOEUR.

AIR *du Maçon.*

Quel bonheur, quelle ivresse !
Il daigne consentir,

ENSEMBLE.

Nargue de la tristesse,
Et vive le plaisir !

DE JORDY.

Et malgré mon adresse,
L'amour va les unir.

CAROLINE, au public.

AIR de *Julie.*

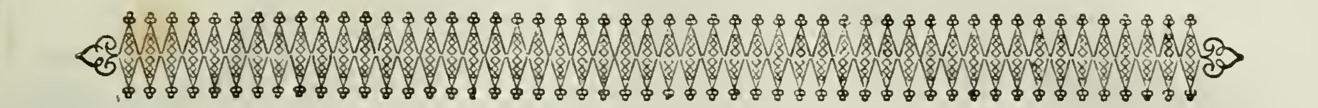
Il faut, dit-on, dans chaque parrainage,
D'abord un filleul ; le voici.
Une marraine : or, j'ai cet avantage ;
Pour des témoins, en voilà, Dieu merci.
Il ne faut plus, dans ces sortes d'affaire,
Rien qu'un parrain : daignez être le sien ;
Heureuse, si vous voulez bien
Ce soir me servir de compère.

CHOEUR.

Daignez, Messieurs, nous vous en prions bien,
Daignez nous servir de compère.







YELVA,

OU

L'ORPHELINE RUSSE,

VAUDEVILLE EN DEUX PARTIES,

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase dramatique, le 18 mars 1828.

En société avec MM. Devilleneuve et Desvergers.

—⁂—

Personnages.

La Comtesse de CÉSANNE.	KALOUGA, Cosaque.
ALFRED, fils du comte de Césanne.	GERTRUDE DUTILLEUL, gouvernante d'Yelva.
TCHÈRIKOF, seigneur russe.	Témoins.
FOEDORA, sa cousine.	Modistes.
YELVA, jeune orpheline.	Lingères.

La scène se passe, pour la première partie, à Paris, dans une maison du quartier Saint-Jacques; et pour la seconde, dans la Pologne russe, à quelques lieues de Wilna.

PREMIÈRE PARTIE.

Le théâtre représente un appartement simplement meublé; porte au fond: deux portes latérales. Sur le premier plan, à gauche de l'acteur, une croisée; une table de toilette du même côté, un peu sur le devant.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

Madame DUTILLEUL, sortant de l'appartement à droite de l'acteur.

A-t-on jamais vu une pareille étourderie? je ne sais à quoi pense cette petite fille? laisser son album dans la grande allée du Luxembourg! Aussi, c'est ma faute; nous étions là assises sur un banc; je lui parlais de M. Alfred, de notre jeune maître, et quand il est question de lui, ça nous fait tout oublier. Allons, allons, le mal n'est pas grand, je le retrouverai sans doute à la même place; car, au Luxembourg, il n'y a que des gens honnêtes: il n'y va personne; et puis d'ailleurs, de la rue Saint-Jacques, il n'y a qu'un pas, et si ce n'étaient les six étages au-dessus de l'entresol...

Air: *Muse des bois.*

C'est un peu dur, j'en conviens avec peine,
Quand on n'a plus ses jambes de quinze ans;
Plus d'une fois il faut reprendre haleine,
Et raffermir ses pas trop chancelants.
Pourtant, je l' sens, lorsqu'on s' voit à mon âge,
Si près du ciel il est doux d'habiter...
Ça nous rapproche; et quand vient l' grand voyage,
Il n' reste plus qu'un étage à monter.

(Écoutant.) Tiens, une voiture s'arrête à la porte. (Regardant par la croisée.) Un monsieur en est descendu; un beau landau, une livrée verte et un grand Cosaque; chez qui donc ça peut-il venir? Il n'y a dans cette maison que des étudiants en droit ou en médecine, et ça ne connaît pas d'équipages; ça ne connaît que le parapluie à canne.

(Tchérikof entre suivi de Kalouga.)

SCÈNE II.

TCHÉRIKOF, entrant par le fond; Madame DUTILLEUL, KALOUGA.

TCHÉRIKOF, à Kalouga qui est resté derrière lui.

Kalouga, restez, et attendez mes ordres.

MADAME DUTILLEUL.

Est-ce à moi, Monsieur, que vous voulez parler?

TCHÉRIKOF.

Pas précisément; mais c'est égal.

MADAME DUTILLEUL.

Pardon, Monsieur, n'ayant pas l'honneur de vous connaître, vous ne trouverez pas extraordinaire que je vous demande qui vous êtes?

TCHÉRIKOF.

C'est facile à vous apprendre. Vous saurez d'abord, qu'on me nomme Iwan Tchérikof, nom qui jouit de la plus haute considération depuis les bords du Pruth jusqu'aux rives de la Néwa; c'est vous dire assez que je suis Russe; ma famille est une des plus riches de l'empire; j'ai pour mon compte 300,000 roubles de revenu, quatre châteaux, deux palais, cinq mille chaumières et dix mille paysans, tous très-bien constitués et d'un excellent rapport; j'en ai toujours avec môi un échantillon assez flatteur. Kalouga, que je vous présente.

(Kalouga s'avance un peu.)

AIR : *Dans ma chaumière.*

Pour un Cosaque
On le reconnait au maintien;
Et quoique il ait l'air un peu braque,
Comment le trouvez-vous?

MADAME DUTILLEUL.

Fort bien
Pour un Cosaque.

TCHÉRIKOF.

Remerciez madame et sortez. Allez m'attendre en bas avec mon cocher et mes deux chevaux; et soyez bien sages tous les quatre. (Kalouga sort.) Voilà, Madame, les dons que je tiens du hasard. Quant à mes avantages personnels, j'ai trente ans, un physique assez original, je possède cinq langues et environ une demi-douzaine de décorations, sans compter les médailles.

MADAME DUTILLEUL.

Je vous en fais bien mon compliment.

TCHÉRIKOF.

Il n'y a pas de quoi.

MADAME DUTILLEUL.

Et puis-je savoir ce qui vous amène chez moi?

TCHÉRIKOF.

C'est plus difficile à vous expliquer. Vous ne m'en voudrez pas, je l'espère, si je vous avoue qu'ici, à Paris, je m'ennuie à force de m'amuser.

MADAME DUTILLEUL.

Je comprends.

TCHÉRIKOF.

Alors, pour faire diversion, j'ai été ce matin me promener au Luxembourg.

MADAME DUTILLEUL.

Ce qui nous arrive quelquefois.

TCHÉRIKOF.

Je le sais bien; et, dans une allée solitaire, j'ai trouvé cet album, que je me suis fait un devoir de vous rapporter.

MADAME DUTILLEUL.

O ciel! c'est celui d'Yelva. Et comment, Monsieur, avez-vous su à qui il apartenait, et où nous demeurions?

TCHÉRIKOF.

Parce que, depuis longtemps, j'ai l'honneur de vous suivre tous les jours au Luxembourg, et de rester des heures entières en contemplation devant vous, ce que vous n'avez pas remarqué, parce que, grâce au ciel, vous avez la vue basse; mais moi qui l'ai excellente, je n'ai perdu aucune des perfections de votre charmante fille; je sais de plus que c'est la vertu, la sagesse même; j'en ai la preuve par tous les présents qu'elle m'a refusés.

MADAME DUTILLEUL.

Quoi! Monsieur, ces cachemires, ces diamants, c'est vous qui avez osé?...

TCHÉRIKOF.

J'ai eu tort d'employer, rue Saint-Jacques, le système de la Chaussée-d'Antin.

MADAME DUTILLEUL.

Monsieur!...

TCHÉRIKOF.

Calmez-vous, femme respectable; je vous ai dit que je me repentais. Je suis jeune, ardent, impétueux : mais, au milieu de mes erreurs, j'aime la vertu... Je vous prie de ne pas prendre cela pour une déclaration. Et depuis qu'hier je vous ai entendu prononcer le nom d'Yelva, lui parler de la Russie, son pays natal, je me suis dit qu'une Moscovite, une compatriote, avait des droits à mon respect, à ma protection, et je viens vous demander sa main.

MADAME DUTILLEUL.

Sa main?

TCHÉRIKOF.

Cela vous étonne! Au fait, c'est par là que j'aurais dû commencer.

AIR : *Ses yeux disaient tout le contraire.*

Demeurant loin du Luxembourg,
Je fus trompé par la distance;
De l'Opéra, mon unique séjour,
J'avais encor la souvenance.
Ici je vois que, pour avoir accès,
Il faut faire parler, ma chère,
L'amour d'abord, et les cadeaux après;
Là-bas c'était tout le contraire.

MADAME DUTILLEUL.

Il serait possible! Mais Yelva est une jeune orpheline qui n'a aucun bien.

TCHÉRIKOF.

Je crois vous avoir dit que j'avais trois cents mille roubles, dix mille paysans...

MADAME DUTILLEUL.

Mais votre famille consentirait elle?

TCHÉRIKOF.

Je n'en ai plus, excepté mon oncle, le comte

de Leczinski, que j'ai laissé à Wilna, il y a dix ans, ainsi que ma petite cousine Fœdora, qui alors en avait huit, et je ne dépends pas d'eux; je suis mon maître. J'ai trop de fortune pour un, il faut donc que nous soyons deux. Et si la gentille Yelva veut devenir la comtesse de Tchérikof?...

MADAME DUTILLEUL.

Permettez, Monsieur, je ne vous ai pas dit... vous ne savez pas encore...

TCHÉRIKOF.

Je ne sais pas encore si cela lui convient, c'est vrai. Mais la voici, nous allons le lui demander.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS; YELVA, sortant de la chambre à gauche.

TCHÉRIKOF.

Approchez, belle Yelva.

YELVA.

Le salue, et regarde, d'un air d'étonnement et de plaisir, son costume, et semble demander, par ses gestes, quel est cet étranger?

MADAME DUTILLEUL.

Monsieur, je dois vous apprendre...

TCHÉRIKOF.

Du tout, je vous prie de laisser parler mademoiselle.

MADAME DUTILLEUL.

Eh! du tout, Monsieur, la pauvre enfant ne le peut pas; elle est muette.

TCHÉRIKOF.

O ciel!

MADAME DUTILLEUL.

Aussi, vous ne vouliez pas m'écouter.

YELVA.

Lui fait signe qu'elle peut l'entendre, mais qu'elle ne peut pas lui répondre.

TCHÉRIKOF.

Pauvre enfant! Un tel malheur la rend encore plus intéressante. Et comment cela lui est-il arrivé?

MADAME DUTILLEUL.

Oh! il y a bien longtemps: elle n'avait que quatre ou cinq ans. C'était à la guerre, dans un combat, dans une ville prise d'assaut. Je ne puis vous expliquer cela. Sa mère et les siens venaient de périr à ses yeux. Et son père, qui l'emportait dans ses bras, fut couché en joue par un soldat ennemi... (Yelva fait un mouvement pour interrompre madame Dutilleul.) Pardon, chère enfant, de te rappeler de pareils souvenirs. (Bas à Tchérikof.) Tant il y a, Monsieur, qu'au moment de l'explosion, au moment où elle vit tomber son père, elle voulut pousser un cri; mais la douleur, l'effroi, lui causèrent un tel saisissement, que depuis ce temps...

TCHÉRIKOF.

Je conçois, cela s'est vu très-souvent, une commotion subite peut vous ôter ou vous rendre la parole. Nous avons l'histoire de Crésus, dont le fils n'avait jamais pu dire un mot, et qui, en voyant une épée levée sur son père, s'écria: *Miles, ne Crœsum occidas!* ce qui veut dire: Grenadier, ne tue pas Crésus! mais c'est là du latin; et quoique nous soyons dans le pays, vous n'êtes pas obligée de le comprendre; revenons à notre jeune Moscovite. (A Yelva.) Savez-vous dans quel endroit, dans quelle ville cela vous est arrivé?

YELVA.

Fait signe que non, et qu'elle ne pourrait le dire.

TCHÉRIKOF.

Et avec qui étiez-vous?

YELVA.

Indique à Tchérikoff qu'elle était alors entourée de gens qui avaient tous de grands plumets, des décorations comme lui, de grandes moustaches..., et qu'il en passait beaucoup devant elle, se tenant bien droits et marchant au bruit du tambour.

TCHÉRIKOF.

A ce portrait, je crois reconnaître les superbes grenadiers de notre garde impériale, dont je faisais partie en 1812; car j'étais capitaine à treize ans; c'était ma seconde campagne.

MADAME DUTILLEUL.

Et où aviez-vous donc fait la première?

TCHÉRIKOF.

A Saint-Pétersbourg, comme tout le monde, à l'école des Cadets, où j'étais le plus espiègle. Mais ce que je viens d'apprendre ne change rien à mes intentions: au contraire, Mademoiselle, je vais vous parler avec la galanterie française et la franchise moscovite. Vous êtes fort bien, je ne suis pas mal, vous n'avez pas assez de fortune, j'en ai trop, et je cherche quelqu'un avec qui la partager.

AIR: *Amis, voici la riante semaine.*

Fuyant l'ennui qui me poursuit sans cesse,
J'ai tout goûté... tout vu; car les plaisirs,
Sans pouvoir même épuiser ma richesse,
Ont de mon cœur épuisé les désirs.
Et, comme époux lorsque je me propose,
Ce que de vous je demande à présent,
C'est du bonheur... car c'est la seule chose
Que je n'ai pu trouver pour mon argent.

Maintenant c'est à vous de répondre, si vous pouvez.

YELVA.

Lève les yeux sur lui, lui témoigne sa reconnaissance, et le supplie de ne pas lui en vouloir... mais elle ne peut accepter.

TCHÉRIKOF.

Comment! vous refusez: et pourquoi? est-ce que je ne vous plais pas? est-ce que je n'ai pas les traits nobles et élégants, la tournure distinguée? celles qui me l'ont dit jusqu'à présent, m'auraient-elles trompé? c'est possible.

YELVA.

Lui fait signe que non; qu'il est fort bien, fort aimable... qu'elle a du plaisir à le voir.

TCHÉRIKOF.

J'entends; à la manière dont vous me regardez, je crois comprendre que vous avez du plaisir à me voir?

YELVA

Lui fait signe que oui.

TCHÉRIKOF.

Et que vous avez pour moi de l'affection?...

YELVA, par gestes.

Oui.

TCHÉRIKOF.

De l'amitié?...

YELVA, par gestes.

Oui.

TCHÉRIKOF.

Un commencement d'amour?...

YELVA, par gestes.

Non.

TCHÉRIKOF.

J'entends bien; ça ne peut pas être de l'adoration; mais je l'aime mieux, parce que, depuis que je suis en France, j'ai été si souvent adoré par des femmes aimables, qui me le disaient, que je préfère être aimé tout uniment par vous qui ne me le dites pas; j'ai idée que cela durera plus longtemps.

YELVA, par gestes.

Non, non, cela n'est pas possible; je ne puis vous épouser.

TCHÉRIKOF.

Nous ne pouvons pas être unis, et pourquoi? parce que vous êtes muette? En ménage, c'est le meilleur moyen de s'entendre; et d'ailleurs, voilà votre gouvernante, cette femme estimable qui ne nous quittera pas, et qui pourra suppléer au besoin; tout cela se compense.

MADAME DUTILLEUL.

Comment, Monsieur, est-ce que vous me prenez pour une babillarde?

TCHÉRIKOF.

Du tout, du tout, surtout dans votre position, comme obligée de parler pour deux, vous n'avez que bien juste ce qu'il faut. Mais vous, Yelva, vous ne pouvez pas me refuser pour un pareil motif; et si vous n'avez pas d'autres objections, si votre cœur est libre, si vous n'aimez personne; car je jurerais bien...

YELVA, par gestes.

Non, ne jurez pas...

TCHÉRIKOF.

Quoi! qu'est-ce que c'est? Je ne comprends pas. Est-ce que votre cœur aurait déjà parlé?

YELVA, par gestes.

Peut-être bien: je n'en suis pas sûre.

TCHÉRIKOF.

Ah! mon Dieu, je crains de comprendre.. Hein, qui vient là?

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS ALFRED, entrant par la porte du fond.

MADAME DUTILLEUL.

C'est monsieur Alfred, notre jeune maître.

ALFRED, sans voir Tchérikof, allant à madame Dutilleul et à Yelva.

Bonjour, ma bonne Gertrude; bon jour, ma chère Yelva.

TCHÉRIKOF.

Eh mais! si je ne me trompe, c'est M. Alfred de Césanne?

ALFRED, voyant Tchérikof.

Un étranger!

TCHÉRIKOF.

Qui n'en est pas un pour vous. J'ai eu l'honneur de vous voir deux ou trois fois rue d'Artois, chez mon banquier.

ALFRED.

Oui, vraiment, ce seigneur russe, si riche et si aimable.

TCHÉRIKOF.

Il me reconnaît.

ALFRED.

Et comment vous trouvez-vous ici, près du Luxembourg?

TCHÉRIKOF.

Il est vrai que c'est un peu loin, un peu froid, un peu désert. Relativement à votre capitale, ce serait presque la Sibérie (regardant Yelva), si parfois on n'y trouvait des roses.

ALFRED, avec chaleur.

Enfin qui vous y amène?

(Yelva cherche à le calmer.)

MADAME DUTILLEUL, allant prendre l'album.

Cet album que nous avions oublié, et que monsieur a eu la complaisance de nous rapporter.

TCHÉRIKOF.

Ce qui m'a donné l'occasion de faire connaissance avec une aimable compatriote.

ALFRED.

En effet, Yelva a vu le jour aux mêmes lieux que vous, et je conçois qu'une pareille rencontre... Il est si difficile de la voir sans s'intéresser à elle! Daignez me pardonner des soupçons dont je n'ai pas été le maître. Et vous, ma chère Yelva?...

(Il va au fond du théâtre, avec Yelva et madame Dutilleul.)

TCHÉRIKOF, à part, pendant qu'Alfred, Yelva et madame Dutilleul ont l'air de causer ensemble.

Maintenant, je comprends tout à fait, et c'est dommage, parce que, malgré moi, je la regardais déjà comme une compagne, comme une consolation que le ciel m'envoyait sur cette terre étrangère; n'y pensons plus.

MADAME DUTILLEUL, à Alfred, qui lui a montré, ainsi qu'à Yelva, une lettre de son père.

Quoi! vraiment, votre père ne s'y oppose plus?

YELVA

Témoigne, par ses gestes, la surprise qu'elle éprouve; mais elle ne peut le croire encore.

ALFRED, lui montrant une lettre.

Vous le voyez.

MADAME DUTILLEUL.

Jamais je n'aurais osé l'espérer!

YELVA

Porte la lettre à ses lèvres, exprime son bonheur... Puis va à Tchérikof, lui tend la main, et semble lui demander l'amitié qu'il lui a promise.

TCHÉRIKOF.

Quoi! que veut-elle dire?

ALFRED.

Qu'il nous arrive un grand bonheur, et qu'à vous, son compatriote, elle voudrait vous en faire part.

TCHÉRIKOF.

Vraiment! Eh bien! c'est très-bien à elle, parce que, certainement, je ne croyais plus être pour rien dans son bonheur; mais si, de mon côté, je peux jamais lui être utile, à elle ou à vous, monsieur le comte, vous verrez qu'en fait de noblesse et de générosité la France et la Russie peuvent se donner la main.

ALFRED.

Je n'en doute point, Monsieur; et, pour vous le prouver, j'accepte vos offres. Yelva et moi nous avons un service à vous demander.

TCHÉRIKOF.

Il serait possible!

YELVA

Lui fait signe que oui... et qu'elle le supplie de le lui accorder.

ALFRED, à Yelva.

Rentrez dans votre appartement, tout à l'heure nous irons vous y rejoindre.

(Il baise la main d'Yelva, qui le prie de ne pas être longtemps; elle fait à Tchérikof un sourire et un geste d'amitié, et rentre avec madame Dutilleul dans la chambre à gauche.

SCÈNE V.

TCHÉRIKOF, ALFRED.

TCHÉRIKOF.

Elle est charmante! mais ça ne m'étonne pas, le sang est si beau en Russie.

ALFRED.

N'est-il pas vrai?

TCHÉRIKOF.

Il ne lui manque que la parole; mais, avec ces yeux-là, on peut s'en passer; moi, d'abord, si je les avais, je ne dirais plus un mot; et quand je voudrais séduire, je regarderais; ce qui voudrait dire: « *Regardez-moi, aimez-moi.* »

ALFRED, riant.

Ce serait un fort bon moyen.

TCHÉRIKOF.

N'est-ce pas? je l'ai quelquefois employé; mais entre nous, qui pouvons adopter une autre forme de dialogue, ce serait tout à fait inutile. Daignez donc me dire verbalement en quoi je puis être utile à ma jeune compatriote, que je connais à peine, et dont j'ignore même les aventures.

ALFRED.

Elles ne seront pas longues à vous raconter. Lors de la retraite de Moscou, recueillie par des soldats qui, quelques jours, quelques semaines après, périrent eux-mêmes ou furent forcés de l'abandonner, Yelva allait expirer de misère et de froid, lorsque mon père, le comte de Césanne, officier supérieur, aperçut sur la neige cette pauvre enfant, qui se mourait et ne pouvait se plaindre; il l'emmena avec lui, la conduisit en France, et l'éleva sous ses yeux, près de moi; c'est vous dire que, depuis ma jeunesse, depuis que je me connais, j'adore Yelva.

TCHÉRIKOF.

Je me doutais bien de quelque chose comme cela.

ALFRED.

Quand mon père s'aperçut qu'une telle amitié était devenue de l'amour, il était trop tard pour s'y opposer; il l'essaya cependant. Yelva fut éloignée de la maison paternelle; et, sous la surveillance de Gertrude, notre vieille gouvernante, elle fut exilée dans ce modeste asile, où il leur fut défendu de me recevoir.

TCHÉRIKOF.

C'est pour cela que vous y venez tous les jours. Je me reconnais là. Les obstacles; il n'y a rien comme les obstacles.

ALFRED.

Ma belle-mère, la meilleure des femmes, qui nous chérit tous les deux comme ses enfants, ne s'opposerait point à notre mariage; mais mon père, qui avait pour moi des vues ambitieuses, me destinait un parti magnifique, une fortune immense.

TCHÉRIKOF.

Et comment avez-vous fait?

ALFRED.

Il y a quelques jours, j'ai déclaré à mon père que, soumis à mes devoirs, je n'épouserais pas Yelva sans son aveu; mais que, s'il fallait être à une autre, je quitterais plutôt la France et ma famille.

TCHÉRIKOF.

Y pensez-vous?

ALFRED.

Je l'aurais fait, et mon père, qui me connaît, s'est enfin rendu à mes prières. « Je ne m'y op-

» pose plus, m'a-t-il dit froidement; faites ce que » vous voudrez; mais je ne veux pas assister à ce » mariage, ni revoir Yelva. » Depuis ce jour, en effet, il a quitté Paris. Hier seulement, j'ai reçu une lettre de lui, où il m'envoyait son consentement pur et simple; et j'ai fait tout disposer pour que notre mariage ait lieu aujourd'hui même.

TCHÉRIKOF.

Aujourd'hui! (A part.) J'avais bien choisi l'instant pour ma déclaration.

ALFRED.

Mais un de mes amis, sur lequel je comptais, me manque en ce moment; et si vous vouliez le remplacer...

TCHÉRIKOF.

Moi! être un de vos témoins!

ALFRED.

Air du vaudeville de *Partie et Revanche.*

C'est Yelva qui vous en prie,
Elle croira, par un rêve flatteur,
Revoir en vous ses parents, sa patrie.

TCHÉRIKOF.

Monsieur, j'accepte, et de grand cœur,
Oui, je serai témoin de son bonheur.
(A part.)
Je venais pour mon mariage,
Et je m'en vais servir au sien :
C'est toujours ça... j'ai du moins l'avantage
De n'être pas venu pour rien.
(Haut.)

C'est bien à vous, monsieur Alfred; c'est très-bien d'épouser une orpheline sans fortune. Chez nous autres Russes, cela n'aurait rien d'étonnant, parce que nous aimons le bizarre, l'original; et dans la proposition que vous me faites, dans la situation où je me trouve, il y a quelque chose qui me plaît, qui me convient.

ALFRED.

Vraiment!

TCHÉRIKOF.

Et pourquoi? parce que c'est original; et moi, je le suis depuis les pieds jusqu'à la pointe des cheveux. Je suis donc à vos ordres; ainsi que mes gens et ma voiture qui nous attendent en bas.

ALFRED.

Non, je vous en prie, renvoyez-les; que tout se fasse sans bruit, sans éclat, dans le plus grand incognito.

TCHÉRIKOF.

C'est différent; ils vont alors retourner à l'hôtel, où je vais les consigner, ainsi que Kalouga, mon Cosaque, parce que ce petit gaillard-là, quand je le laisse seul dans Paris, il a les passions si vives. Je descends donc leur donner mes ordres, (à part) acheter mon présent de noces pour la mariée, (à Alfred) et je reviens ici vous prendre en fiacre, en sapin; je n'y ai jamais été, ça m'amusera, c'est original.

ALFRED.

Air du vaudeville de *la Somnambule.*

Par ce moyen, nous n'irons pas bien vite.

TCHÉRIKOF.

Tant mieux, morbleu! pourquoi donc se presser?
Lorsque ce sont les chagrins qu'on évite,
En tilbury j'aime à les devancer.
Mais lorsqu'à nous l'amitié se consacre,
Quand le bonheur vient pour quelques instants,
Auprès de nous tâchons qu'il monte en fiacre,
Pour qu'avec lui nous restions plus longtemps.

(Alfred reconduit Tchérikof, qui sort par la porte du fond.)

SCÈNE VI.

ALFRED, YELVA.

MUSIQUE.

A peine Tchérikof est-il sorti, qu'Yelva entr'ouvre la porte de la chambre à gauche, et court à Alfred avec joie; elle lui montre la lettre de son père qu'elle tient encore, et lui dit par ses gestes: Il est donc vrai! votre père y consent.

ALFRED.

Oui, ma chère Yelva, mon père consent enfin à te nommer sa fille, et rien ne s'oppose plus à mon bonheur.

YELVA, par gestes.

Je passerai ma vie auprès de toi, toujours ensemble. (Puis regardant autour d'elle avec inquiétude, et montrant la lettre:) « Ton père, pourquoi n'est-il pas ici? »

ALFRED, avec embarras.

Mon père ne peut venir... Des affaires importantes le retiennent loin de Paris... et ce mariage doit avoir lieu aujourd'hui.

YELVA, par gestes.

Aujourd'hui?

ALFRED.

Oui, ce matin même; et je vais tout disposer.

YELVA, par gestes, montrant la place où était Tchérikof, et le désignant.

Un instant... et mon compatriote, où est-il?

ALFRED.

Ce jeune Russe? il va revenir; il consent à être notre témoin.

YELVA, par gestes.

Tant mieux.

ALFRED.

Il te plaît donc?

YELVA, de même.

Oui.

ALFRED.

Et tu l'aimes!

YELVA, par gestes.

Mais oui.

ALFRED, avec un mouvement de jalousie.

Pas comme moi?

YELVA.

(Remarquant ce mouvement, se hâte de le rassurer.) Je l'aime parce qu'il a l'air bon... mais non comme toi: car toi, je t'aimerai toute la vie.

(L'orchestre joue l'air du duo d'Aline: *Je t'aimerai toute la vie.*)

ALFRED.

Ah ! je n'en veux qu'un gage.

(Il veut l'embrasser.)

YELVA

Le repousse doucement, en lui disant : Non, pas maintenant... mais plus tard... Partez, l'on vous attend.

ALFRED.

Oui, tu as raison, je vais tout préparer..... Adieu, Yelva, adieu ma femme chérie.

(Il lui baise la main.)

YELVA, par gestes.

Adieu, mon mari.

(Alfred sort par le fond, en lui envoyant un baiser.)

SCÈNE VII.

YELVA, puis MADAME DUTILLEUL.

MUSIQUE.

YELVA,

Restée seule, le suit encore des yeux ; puis, quand il est disparu, quand elle ne peut plus être vue, elle lui renvoie son baiser. Madame Dutilleul entre dans ce moment.

MADAME DUTILLEUL.

Eh bien ! eh bien ! Mademoiselle, qu'est-ce que vous faites ?

YELVA,

Toute honteuse, ne sait comment cacher son embarras.

MADAME DUTILLEUL.

Qu'est-ce que c'est que ces phrases-là ? à qui était-ce adressé ?

YELVA, par gestes.

A personne.

MADAME DUTILLEUL.

A personne !... à la bonne heure; mais il y a des gens qui pourraient prendre cela pour eux ; en russe comme en français ça se comprend si vite !... tout le monde entend cela, vois-tu ; aussi il faudra prendre garde quand tu seras mariée, ce qui, du reste, ne peut tarder, et l'on vient déjà de t'apporter...

YELVA, par gestes.

Quoi donc ?

MADAME DUTILLEUL.

J'étais là dans ta chambre, lorsqu'on a frappé à la petite porte, celle qui donne sur l'autre escalier, et un monsieur m'a remis ce que tu vas voir.

YELVA, par gestes.

Qu'est-ce donc ?

MADAME DUTILLEUL, rentrant et rapportant une corbeille.

Des parures magnifiques... une parure de mariée... je ne m'y trompe pas ; quoiqu'il y ait bien longtemps pour la première fois...

YELVA

Court à la corbeille, en tire un voile, puis une couronne et un bouquet d'oranger.

MADAME DUTILLEUL.

Cette toilette-là, c'est à moi de l'arranger.

(Yelva s'assied devant la glace qui est sur la table de toilette ; madame Dutilleul arrange son voile et place son bouquet.)

AIR de *M. Botte.*

Petite fille, à ton âge,
Que ce bouquet est flatteur !
C'te fleur-là retrac' l'image
D' l'innocence et du bonheur.
Le même sort vous rassemble,
Et je crois qu'avec raison,
L'amour peut placer ensemble
Deux fleurs d' la même saison.
Je m'en souviens, à ton âge
Que c' bouquet m' semblait flatteur !
Il m'offrait aussi l'image
D' l'innocence et du bonheur.

YELVA,

Pendant cette reprise, veut lui mettre, en riant, la couronne sur la tête.

MADAME DUTILLEUL.

Eh bien ! que faites-vous ? des fleurs sur mes cheveux blancs !...

Du temps les traces perfides
Devraient vous en empêcher ;
La fleur qu' l'on met sur les rides
Se flétrit, sans les cacher.
Ah ! ce n'est plus à mon âge
Que c' bouquet paraît flatteur ;
Las ! il n'offre plus l'image
D' l'innocence et du bonheur.

YELVA,

Pendant cette dernière reprise, place sur sa tête la couronne de fleurs, et apercevant sur la toilette un collier de perles, le prend vivement, et le montre à madame Dutilleul.

MADAME DUTILLEUL.

Oui vraiment, des diamants... ce pauvre Alfred se sera ruiné... mais puisqu'il le veut, il faut qu'aujourd'hui ce riche collier remplace ce simple ruban noir. (Elle dénoue un ruban qui est au cou d'Yelva et auquel tient un médaillon : Yelva veut le reprendre, et fait signe qu'elle ne doit point s'en séparer.) C'est le portrait de ta mère, je le sais, et tu ne le quittes jamais ; aussi tu le reprendras tout à l'heure, quand nous reviendrons de la mairie et de l'église.

YELVA

Sourit à ce mot... met vivement le collier, arrange le reste de la parure... et regardant la toilette de madame Dutilleul, lui fait signe qu'elle n'est pas prête, qu'il faut se dépêcher.

MADAME DUTILLEUL.

C'est vrai, je ne serai pas prête, et je ferai attendre ; ce cher Alfred est si vif, si impatient !

YELVA

La presse, par ses gestes, de se hâter.

MADAME DUTILLEUL.

C'est bon, c'est bon.

AIR *du Chapitre second.*

Taisez-vous, bavarde,
Ce soin me regarde,
Et dans un instant,
Superbe et brillante,
Je r'viens triomphante
Bénir mon enfant.

J' n'aurai pas, j'espère,
Grand besoin d'atours ;
Le bonheur, ma chère,
Embellit toujours.

(Même geste d'Yelva, qui la pousse vers la porte.)

Taisez-vous, bavarde,
Ce soin me regarde... etc.

Pour toi, c'est, je gage,
Trop d' parol's... oui-da!
Mais c'est qu'à mon âge
On n'a plus que ça.

Taisez-vous, bavarde,
Ce soin me regarde,
Et dans un instant,
Superbe et brillante,
Je r'viens triomphante
Près de mon enfant.
Adieu, mon enfant,
Adieu mon enfant.

(Elle entre dans la chambre à droite.)

SCÈNE VIII.

YELVA, seule.

MUSIQUE.

Elle a reconduit madame Dutilleul jusqu'à la porte de la chambre. Quand elle est seule, elle réfléchit, et sourit de l'idée qui lui vient... c'est de répéter tout ce qu'il faudra faire au moment de son union. Elle place deux coussins auprès de la glace... ensuite elle fait le signe de donner la main à quelqu'un, s'avance timidement; elle fait encore quelques pas avec recueillement, et se met à genoux sur un des coussins, en joignant les mains. Elle semble alors écouter attentivement et repondre *oui* à la demande qu'elle est censée entendre. (En ce moment on entend le bruit d'une voiture; elle entre, on frappe a la porte.) Elle semble dire avec joie: *C'est lui, c'est Alfred!...* Elle va ouvrir, et, en voyant madame de Césanne, elle marque sa surprise et son contentement.

SCÈNE IX.

MADAME DE CÉSANNE, YELVA.

MADAME DE CÉSANNE, remarquant sa surprise.

Oui, c'est moi; c'est la belle-mère, c'est l'amie d'Alfred que tu ne t'attendais pas à voir en ce moment.

YELVA,

lui montrant sa parure de mariée, lui fait connaître par ses gestes, que son mariage est pour aujourd'hui.

MADAME DE CÉSANNE, douloureusement.

Il est donc vrai!... c'est aujourd'hui, c'est ce matin même que ce mariage a lieu!... et déjà te voilà parée; je craignais d'arriver trop tard.

YELVA, par gestes.

Vous voilà, je suis trop heureuse. (Elle lui baise les mains: madame de Césanne détourne la tête, et Yelva lui dit par ses gestes:) « Qu'avez-vous? Quel chagrin vous afflige le jour de mon bonheur? »

MADAME DE CÉSANNE, regardant autour d'elle avec inquiétude.

Et Alfred, où est-il?

YELVA, par gestes.

Il est sorti; mais il reviendra bientôt, je l'espère.

MADAME DE CÉSANNE.

Tu es seule, je puis donc te parler avec franchise, je puis donc t'ouvrir mon cœur: écoute-moi, Yelva... Orpheline et sans protecteur, tu allais périr sur cette terre glacée, où l'on t'avait abandonnée, lorsque M. de Césanne, lorsque mon mari a daigné te recueillir, t'a amenée en France, t'a présentée à moi, comme un second enfant que lui envoyait la Providence: et tu sais si j'ai rempli les nouveaux devoirs qu'elle m'imposait. (Yelva lui baise la main.) Je ne m'en fais pas un mérite; ta tendresse me payait de mes soins. Mais si nous t'avons traitée comme notre enfant, comme notre fille; si nul sacrifice ne nous a coûté; peut-être avons-nous le droit de t'en demander un à notre tour.

YELVA, par gestes.

Parlez, achevez... je suis prête à tout.

MADAME DE CÉSANNE.

Je vais te révéler un secret bien terrible, puisque mon mari eût mieux aimé périr que de le confier même à son fils... Le désir d'augmenter ses richesses, de laisser un jour à ses enfants une fortune proportionnée à leur naissance, a entraîné M. de Césanne dans des entreprises hasardeuses, dans de fausses spéculations; et malgré son titre et ses dignités, malgré le rang qu'il occupe dans le monde, il est déshonoré, il est perdu sans retour, si quelque ami généreux ne vient pas à son aide.

YELVA, par gestes.

Grands dieux!

MADAME DE CÉSANNE.

Il s'en présente un, le comte de Leczinski, un noble polonais... Autrefois, et quand nos troupes occupaient Wilna, mon mari lui a rendu de grands services, a préservé du pillage des biens immenses, qu'il nous offre aujourd'hui, ainsi que son alliance!... Oui, il nous propose sa fille, l'unique héritière de toute sa fortune... Qu'Alfred l'épouse, et son père est sauvé. (Mouvement de surprise et de douleur d'Yelva.) C'était là le plus cher de nos vœux et notre seule espérance; mais quand Alfred eut déclaré à son père qu'il t'adorait, qu'il ne voulait épouser que toi, qu'il nous fuirait à jamais, plutôt que d'être à une autre, mon mari a gardé le silence, il lui a donné son consentement, et, retiré loin d'ici, il voulait lui-même, et avant que son déshonneur fût public, mettre fin à son existence; c'est moi qui ai retenu son bras, qui ai ranimé son courage; je l'ai supplié du moins d'attendre mon retour, car il me restait un espoir: cet espoir, Yelva, c'était toi; décide maintenant.

YELVA, par gestes, et dans le plus grand désespoir.

Ah! que me demandez-vous?

MADAME DE CÉSANNE.

AIR d'*Aristippe*.

De toi j'attends l'arrêt suprême
Qui doit nous perdre ou bien nous sauver tous;
Hélas! ce n'est pas pour moi-même,
C'est pour la vie et l'honneur d'un époux,
Qu'en ce moment je suis à tes genoux.
C'est lui, c'est sa main tutélaire

Qui protégea tes jours proscrits;
Et quand par lui tu retrouvas un père,
Voudrais-tu lui ravir son fils?
(Elle tombe aux genoux d'Yelva.)

MUSIQUE.

YELVA,

Hors d'elle-même, la relève, la presse contre son cœur, lui jure qu'il n'y a point de sacrifice qu'elle ne soit prête à lui faire : et détachant le bouquet, ainsi que la couronne et le voile qui étaient sur sa tête, elle semble lui dire: « Vous le voyez, je renonce à » lui... je renonce à tout... soyez heureuse... mais il n'y a plus de » bonheur pour moi. »

MADAME DE CÉSANNE.

Yelva, ma chère Yelva, je n'attendais pas moins de ta générosité; mais tu ne sais pas encore à quoi tu t'engages, tu ne sais pas jusqu'où va le sacrifice que j'attends de toi... Il ne suffit pas de renoncer à Alfred, il faut le fuir à l'instant même; car tu connais sa tendresse, et s'il ne te croit pas perdue pour lui, nul pouvoir au monde ne le déciderait à t'abandonner... Pardon, c'est trop exiger, je le vois, tu peux renoncer au bonheur, mais non à son amour; tu n'auras pas ce courage.

YELVA, par gestes.

Si... j'en mourrai peut-être... mais cette vie que j'abandonne... je vous la dois... et alors nous serons quittes

MADAME DE CÉSANNE, la serrant dans ses bras.

Il serait vrai!... mon enfant! ma fille! (Yelva, à ce mot, détourne la tête en sanglotant.) Oui, ma fille; qui plus que toi méritait ce titre, que j'aurais été trop heureuse de pouvoir te donner? mais il te restera du moins le cœur et la tendresse d'une mère; je partagerai tes chagrins, je sécherai tes larmes, je ne te quitterai plus, nous partons ensemble. On vient. (Trouble d'Yelva.) Il faut partir, mais par cette porte... (Montrant celle du fond.) Si Alfred allait nous rencontrer.

YELVA.

Lui montrant la chambre à gauche, lui fait signe qu'il y a un autre escalier.

MADAME DE CÉSANNE.

Oui, je comprends, une autre issue, éloignons-nous...

YELVA

Fait entendre à madame de Césanne qu'elle est décidée à partir; mais elle va prendre le médaillon qui est sur la table, et le presse contre ses lèvres.

MADAME DE CÉSANNE.

Le portrait de ta mère... Tu ne veux pas autre chose...

(Pendant que madame de Césanne va à la porte du fond, pour s'assurer que personne ne vient encore, Yelva aperçoit son bouquet de mariée qu'elle a jeté à terre, elle le ramasse, le regarde tristement, le met dans son sein avec le médaillon de sa mère. En ce moment on entend du bruit à la porte du fond : on met la clef dans la serrure, Madame de Césanne entraîne Yelva, qui semble dire un dernier adieu à tout ce qui l'environne, et qui disparaît par la porte à gauche.)

SCÈNE X.

ALFRED, TROIS TÉMOINS, QUELQUES FEMMES portant des cartons.

ALFRED, fait entrer les femmes dans la chambre à gauche.

Enfin tout est prêt, tout est disposé... (Aux trois témoins.) En vous demandant pardon, mes amis, des six étages que je vous ai fait monter; je croyais trouver ici notre quatrième témoin, M. de Tchérikof, qui, j'en suis sûr, aura voulu faire des cérémonies, et se présenter en grande tenue; ces Russes tiennent à l'étiquette... Où est donc tout le monde?

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENTS; MADAME DUTILLEUL, sortant de l'appartement à droite : elle est en grande toilette; les femmes sortent avec elle.

MADAME DUTILLEUL.

Voilà! voilà!... ne vous impatientez pas. (Montrant sa grande parure.) Il me semble que vous n'avez pas perdu pour attendre, mais à mon âge il faut plus de temps pour être belle; ce n'est pas comme à celui d'Yelva, où cela va tout seul.

ALFRED.

Et Yelva, où est-elle?

MADAME DUTILLEUL.

Vous allez la voir paraître superbe et radieuse, on est toujours si jolie un jour de noces!... c'est à moi de vous l'amener, et j'y vais... Allons, allons, calmez-vous et prenez patience, maintenant ce ne sera pas long...

(Elle entre dans la chambre à gauche.)

ALFRED.

Oui, maintenant elle est à moi! rien ne peut s'opposer à mon bonheur... (S'approchant de la table.) Mais d'où viennent ces diamants?... qui lui a envoyé ces parures? qui a osé?...

FINALE.

(Musique de M. Heudier).

MADAME DUTILLEUL, rentrant, hors d'elle-même.
Ah! mon Dieu! ma pauvre Yelva!

ALFRED.
Qu'avez-vous? comme elle est émue!

MADAME DUTILLEUL.
Hélas! qui nous la rendra?
De ces lieux elle est disparue.

ALFRED et LE CHŒUR.
O ciel!

(Madame Dutilleul remet une lettre à Alfred.)

ALFRED, la lit en tremblant.

« Alfred, je ne puis plus être à vous, et vous » chercheriez en vain à connaître les motifs de » ma fuite ou le lieu de ma retraite; oubliez-moi, » soyez heureux, et ne craignez rien pour mon

» avenir; la personne avec qui je pars mérite
» toute ma reconnaissance et toute ma tendresse.
» YELVA. »

De mon courroux je ne suis plus le maître :
Ce ravisseur, je saurai le connaître.
(A madame Dutilleul.)
Quel est-il? répondez.

MADAME DUTILLEUL.
Je ne sais... attendez..,
Cet étranger... oui... ce matin encore
Il offrait de pareils présents.

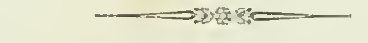
ALFRED.
Il l'aime donc?

MADAME DUTILLEUL.
Depuis longtemps
En secret il l'adore.

ALFRED.
Tout est connu! c'est pour lui, je le voi,
Qu'elle a trahi ses serments et sa foi.
Ah! de fureur et de vengeance
Je sens ici battre mon cœur;
Partons... Bientôt de cette offense
Je punirai le ravisseur.

ENSEMBLE.
Je punirai le ravisseur.

LE CHOEUR.
Nous punirons le ravisseur.
(Ils sortent tous par le fond; madame Dutilleul sort avec eux.)



DEUXIÈME PARTIE.

Le théâtre représente une grande salle d'un château gothique; porte au fond; à droite et à gauche, une grande croisée; sur le premier plan, deux portes latérales. L'appartement est décoré de grands portraits de famille.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

TCHÉRIKOF, seul, puis KALOUGA, et DEUX DOMESTIQUES.

TCHÉRIKOF, entrant par le fond.
Dieu! qu'il fait froid!... (Kalouga entre, il est suivi de deux valets, qui restent au fond; Kalouga se tient à une distance respectueuse de Tchérikof, à sa droite) surtout quand on a été en France, et qu'on a l'habitude des climats tempérés... Je ne peux pas me faire à ce pays, et je serai obligé pour me réchauffer, de mettre le feu à mes propriétés... Kalouga, quel temps fait-il?

KALOUGA.
Superbe, Monseignir... trois bieds de neige.

TCHÉRIKOF.
Monseignir... Ce que c'est que d'avoir habité la France et l'Allemagne!... il s'est composé un baragouin franco-autrichien, auquel on ne peut rien comprendre,

KALOUGA.
Et ché afré permis à fos fassaux, pour le divertissement, de promener en patinant, sur les fossés de fotre château... Fous pouvez le foir de le fenêtre... à travers la fitrage...

TCHÉRIKOF.
Du tout... Rien que de les regarder, il me semble que ça m'enrhumerait.

KALOUGA.
Il être, cebendant, pien chaude aujourd'hui.

TCHÉRIKOF.
Je crois bien, vingt degrés. Il est ici dans sa sphère, lui qui, lorsque nous étions à Paris, étouffait au mois de janvier.

AIR *du Pot de fleurs.*

Fils glacé de la Sibérie,
Et regrettant dans chaque endroit
Les doux frimas de sa patrie,
Il n'adorait, ne rêvait que le froid.
Pour lui Paris fut sans charme et sans grâces;
Il n'y goûtait, dans son mortel ennui,
Qu'un seul bonheur... c'était à *Tortoni*,
En me voyant prendre des glaces.
Oui, son bonheur, c'était à *Tortoni*,
En me voyant prendre des glaces.
(Il fait signe aux valets de sortir.)

(A Kalouga.) Écoute ici... C'est aujourd'hui un grand jour, une noce, une solennité de famille... Le comte de Leczinski, mon oncle, noble polonais, qui a cinq ou six châteaux, dont pas un habitable, a bien voulu accepter le mien pour y marier sa fille, ma cousine Fœdora, qui, à notre départ, n'était qu'une enfant, et qui a profité de notre absence pour devenir la plus jolie fille de toute la Pologne-Russe.

KALOUGA.
Ya, Monseignir, li être un pien peau femme...

TCHÉRIKOF.
Est-ce que je vous ai dit de parler, Kalouga?

KALOUGA.
Nein... (Sur un geste de Tchérikof.) Nicht...

TCHÉRIKOF.
Alors, taisez-vous!... Depuis que ce petit gaillard-là a été en France, il n'y a pas moyen de le faire taire... quand il s'agit de jolies femmes... Que ça t'arrive encore!... je te fais attacher comme Mazeppa, sur un cheval tartare, et tu verras où ça te mènera... Mais revenons... Mon oncle et sa fille sont déjà arrivés hier au soir, ainsi qu'une partie de la noblesse du pays... Nous attendons dans la journée le futur, un jeune seigneur français, que j'ai connu à Paris, et avec qui nous étions très-bien, quoique autrefois nous ayons manqué de nous brûler la cervelle; mais en France cela n'empêche pas d'être amis... Il va arriver, ainsi que sa famille, et j'ordonne, Kalouga, à tous mes vassaux de redoubler de soins, d'é-

gards, de prévenances; je veux sur toutes les physionomies un air d'hilarité, et de bonheur.

AIR : *De sommeiller encor, ma chère.*

Je n'admets pas la moindre excuse.
Que l'on se montre et joyeux et content!
Oui, je veux que chacun s'amuse,
Sinon, malheur au délinquant!
Cent coups de knout, voilà ce que j'impose
Pour le premier qui s'ennuirait,
Quitte ensuite à doubler la dose,
Si ça ne produit pas d'effet.

KALOUGA.

Je comprends pien, Monseignir.

TCHÉRIKOF.

En ce cas, c'est vous, Kalouga, que je charge de donner l'exemple. (Kalouga prend une physionomie riante.) A la bonne heure; songe que nous devons, par l'urbanité de nos manières, donner aux étrangers une haute idée de notre nation... Il ne suffit pas d'être Cosaque, il faut encore être honnête.

KALOUGA.

Ya, Monseignir.

TCHÉRIKOF.

C'est la comtesse Fœdora... Tiens-toi droit, salue, et va-t'en.

(Kalouga salue et sort.)

SCÈNE II.

FOEDORA, TCHÉRIKOF.

TCHÉRIKOF.

Eh bien! ma belle cousine, comment vous trouvez-vous dans le domaine de mes ancêtres?

FOEDORA.

A merveille, il me rappelle nos premières années et les plaisirs de notre enfance... C'est ici, mon cousin, que nous avons été élevés; et vous rappelez-vous, lorsque avec vos frères et sœurs, nous courions tous dans ces grands appartements?

TCHÉRIKOF.

Oui, nous jouions à cache-cache et au colin-maillard.

FOEDORA.

Et quand votre pauvre mère (montrant un portrait à droite), que je crois voir encore, était si effrayée en nous apercevant cinq ou six dans la même balançoire...

TCHÉRIKOF.

C'est vrai... Et vous rappelez-vous, lorsqu'à coups de boules de neige, nous jouions à la bataille de Pultawa?

AIR de *la Sentinelle.*

Oui, sous nos doigts la glace offrait soudain
Un château fort dont nous faisions le siége;
Gaiement alors, au pied de ce Kremlin,
Nous construisions trente canons de neige...
Comm' Josué, je demandais au ciel
Que le soleil respectât notre gloire;
Car, saisis d'un effroi mortel,
Nous tremblions que le dégel
Ne vînt nous ravir la victoire.

Je dis la victoire, parce que c'était toujours moi qui battais les autres; je faisais Pierre le Grand...

FOEDORA.

Et moi, l'impératrice Catherine.

TCHÉRIKOF.

C'est maintenant, ma cousine, que vous pourriez jouer ce rôle-là au naturel; car je vous avouerai qu'en vous revoyant, j'ai été tout étonné de ce maintien plein de noblesse et de dignité... je n'en revenais pas.

FOEDORA.

Vraiment!...

TCHÉRIKOF.

C'est bien mieux qu'avant mon départ... et moi, cousine? qu'en dites-vous?

FOEDORA.

Je trouve aussi que vous êtes changé.

TCHÉRIKOF.

C'est ce que tout le monde dit; et vous me trouvez?...

FOEDORA.

Moins bien qu'autrefois.

TCHÉRIKOF.

Bah! c'est étonnant; vous êtes la seule; car tous mes vassaux me trouvent superbe, et mes vassales sont du même avis.

FOEDORA.

Écoutez donc, Iwan, j'ai peut-être tort de vous parler ainsi; mais entre cousins...

TCHÉRIKOF.

C'est juste, on se doit la vérité, et je vous ai donné l'exemple; vous trouvez donc...

FOEDORA.

Que vous n'êtes plus vous-même; vous n'êtes plus, comme autrefois, un bon et franc Moscovite, un peu bourru, un peu brusque; j'aimais mieux cela; car au moins c'était vous, c'était votre caractère. On est toujours si bien quand on est de son pays! Je suis Moscovite dans l'âme, je n'ai jamais voyagé, je ne connais rien, mais il me semble que ce qu'il y a de plus beau au monde, c'est un seigneur russe, au milieu de ses domaines, entouré de ses vassaux dont il peut faire le bonheur. C'est un prince, c'est un souverain. Et, si j'avais été maîtresse de mon sort, je n'aurais jamais rêvé d'autre existence, ni formé d'autres désirs.

TCHÉRIKOF.

Il se pourrait! et cependant, aujourd'hui même, vous allez épouser un étranger, un Français, le jeune comte de Césanne!

FOEDORA.

Mon père le veut, et, en Russie, quand les pères commandent, les filles obéissent toujours; et c'est bien terrible, mon cousin, de quitter ainsi son pays, d'aller vivre en France parmi des vassaux qui n'ont été élevés ni à vous connaître, ni à vous aimer. En a-t-il beaucoup?

TCHÉRIKOF.

M. de Césanne?

FOEDORA.

Oui; combien a-t-il de paysans?

TCHÉRIKOF.

Il n'en a pas du tout. Dans ce pays-là, les paysans sont leurs maîtres.

FOEDORA.

Il serait possible! les pauvres gens. Qui donc alors peut les défendre ou les protéger?

TCHÉRIKOF.

Ils se protégent eux-mêmes.

FOEDORA.

C'est inconcevable! Et dites-moi, mon cousin, est-ce que ça peut aller dans un pays comme celui-là?

TCHÉRIKOF.

Cela va très-bien, c'est-à-dire ça pourrait aller mieux; mais ça viendra, grâce aux nouveaux changements, et quand vous serez une fois en France, vous ne voudrez plus la quitter.

FOEDORA.

J'en doute.

TCHÉRIKOF.

Surtout si vous aimez votre mari; car je pense que vous l'aimez.

FOEDORA.

Ah! mon Dieu, oui, mon père me l'a ordonné; mais on m'avait dit que les Français étaient si légers, si étourdis...

TCHÉRIKOF.

Il est vrai que nous sommes... (*se reprenant*) qu'ils sont fort aimables.

FOEDORA.

C'est possible; et cependant, depuis que M. de Césanne est à Wilna, il a un air si triste.

TCHÉRIKOF.

Que voulez-vous! d'anciens chagrins... il a été trompé. En France, cela arrive à tout le monde; moi le premier.

FOEDORA.

Faire cinq cents lieues pour cela!

TCHÉRIKOF.

C'est vrai! il y a tant de gens qui, sans sortir de chez eux, sont aussi avancés que moi! mais que voulez-vous? Lorsque je suis parti, j'étais seul au monde; je n'avais que moi d'ami et de parent; car, de tous ceux dont nous parlions tout à l'heure, il ne reste plus que nous, ma cousine... et puis, comme j'ai toujours été original, moi, j'avais une manie, c'était de trouver le bonheur, qui est une chose si difficile et si rare, qu'on ne peut pas le chercher trop loin.

AIR nouveau de M. Heudier.

Pour le trouver, j'arrive en Allemagne,
Où l'on me dit : Voyez plus loin. Hélas !
Rempli d'espoir, je débarque en Espagne;
On me répond : On ne le connaît pas.
En vain la France à l'Espagne succède;
Vite on m'envoie en Angleterre... Enfin
Personne, hélas! chez soi ne le posséde,
Chacun le croit chez son voisin.

FOEDORA.

(Même air.)

J'en conviens, il est bien terrible
De visiter pour rien tant de pays...

TCHÉRIKOF.

Le bonheur est donc impossible?

FOEDORA.

Je n'en sais rien... mais je me dis :
Puisqu'en courant toute la terre
On ne saurait le rencontrer... je voi
Que le bonheur est sédentaire;
Pour le trouver il faut rester chez soi.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, KALOUGA.

KALOUGA.

Monseignir, un grand foiture entre dans le cour du château. Monsir le comte de Césanne.

TCHÉRIKOF.

Ah! mon Dieu!

KALOUGA.

Et puis, il être fenu aussi dans un kibitch, un monsir avec des papiers.

(*Il sort.*)

TCHÉRIKOF.

C'est pour le contrat; ce que nous appelons en France un notaire. (*A part.*) S'il avait pu geler en route, lui et son encrier!

FOEDORA.

Adieu, mon cousin. Il faut alors que je retourne au salon, où mon père va me demander.

TCHÉRIKOF.

Oui, sans doute; mais c'est que j'avais un secret à vous confier.

FOEDORA.

Un secret. Il suffit que cela vous regarde pour que cela m'intéresse aussi, et nous en reparlerons tantôt, après ce contrat qui m'ennuie; et je vais me dépêcher, pour que cela soit plus tôt fini. A ce soir, n'est-il pas vrai?

(*Elle sort.*)

SCÈNE IV.

TCHÉRIKOF, *seul.*

Oui, à ce soir. Il sera bien temps, quand elle en aura épousé un autre! Elle a raison, depuis longtemps, je cours après le bonheur, et j'arrive toujours trop tard.

SCÈNE V.

ALFRED, TCHÉRIKOF, MADAME DE CÉSANNE.

(Tchérikof va au-devant de madame de Césanne, à qui il offre sa main.)

CHOEUR.

AIR de la contredanse de *la Dame blanche.*

Mes amis, chantons
Et fêtons
Cette heureuse alliance,
Que ce soir nous célébrerons;
Unissons nos vœux et nos chants;
Prouvons, par nos joyeux accents,
Que, suivant l'ordonnance,
Nous sommes tous gais et contents.

(Une jeune fille offre des fleurs dans une corbeille à madame de Césanne, qui lui fait signe de les mettre sur la table.)

TCHÉRIKOF.

Quelle douce harmonie...
C'est fort bien, mes amis;
Chantez, je vous en prie;
Vos accents et vos cris
Rappellent en Russie
L'opéra de Paris.

CHOEUR.

Mes amis, chantons, etc., etc.

(Le chœur sort.)

TCHÉRIKOF, à Alfred, avec un peu d'embarras.

Combien je suis heureux, mon cher Alfred, de vous recevoir chez moi, ainsi que votre aimable famille; vous qui avez daigné m'accueillir à Paris, avec tant de grâce et de bonté! Et M. de Césanne, je ne le vois pas!

MADAME DE CÉSANNE.

Le comte de Leczinski l'a reçu à son arrivée, et tous les deux se sont enfermés ensemble, ainsi qu'un homme de loi que j'ai cru apercevoir.

TCHÉRIKOF, à Alfred.

Et vous avez, sans doute, présenté vos hommages à ma jeune cousine, à votre future?

ALFRED, froidement.

Mais non; je ne crois pas. Il me tardait de vous voir, et de vous remercier de toutes les peines que ce mariage va vous donner.

TCHÉRIKOF.

Certainement, la peine n'est rien; et si vous saviez, au contraire avec quel plaisir... (A part.) C'est étonnant, comme j'en ai... (A la comtesse.) Vous ne trouverez pas ici le luxe et les plaisirs de Paris; je désire cependant que cet appartement (montrant la porte à droite) puisse vous convenir.

MADAME DE CÉSANNE.

Je le trouve superbe.

TCHÉRIKOF.

C'était celui de ma mère, dont vous voyez le portrait, (montrant un grand portrait qui se trouve sur la porte à droite) la comtesse de Tchérikof, que j'ai perdue, ainsi que toute ma famille, dans l'incendie de Smolensk.

MADAME DE CÉSANNE, avec intérêt.

Vraiment! ah! combien je suis fâchée de vous avoir rappelé de pareils souvenirs.

TCHÉRIKOF.

Oui, oui; il faut les éloigner; d'autant qu'aujourd'hui, il faut être gai, n'est-ce pas, mon cher Alfred? il s'agit d'être gai.

MADAME DE CÉSANNE.

Vous avez raison; car, d'après ce que j'ai vu en arrivant, tout est disposé pour ce mariage.

ALFRED.

Oui, ce soir, à minuit; n'est-il pas vrai? et c'est vous, mon cher cousin, qui serez mon témoin.

TCHÉRIKOF, à part.

Son témoin! il ne manquait plus que cela. Voilà la seconde fois que je lui servirai de témoin pour lui faire épouser celle que j'aime.

ALFRED.

Eh quoi! vous hésitez?

TCHÉRIKOF.

Du tout, cousin, c'est une préférence bien flatteuse; mais j'ai peur que cela ne vous porte pas bonheur.

ALFRED.

Et pourquoi?

TCHÉRIKOF.

Parce que ça nous est déjà arrivé, et que ça ne nous a pas réussi.

ALFRED.

Au nom du ciel, taisez-vous.

MADAME DE CÉSANNE.

Qu'est-ce donc?

TCHÉRIKOF.

Une aventure originale qu'on peut vous conter maintenant; un mariage dont j'ai été le témoin, c'est-à-dire, dont je n'ai rien été.

ALFRED.

De grâce...

TCHÉRIKOF.

Ce n'est pas vous, c'est moi qui ai été le plus mystifié. Me donner la peine d'acheter une corbeille magnifique; me faire courir tout Paris pour retenir moi-même trois fiacres jaunes et six chevaux de toutes les couleurs; et revenir ensuite au

grand galop, seul, dans trois sapins, pour trouver, qui? personne; pour apprendre, quoi? rien; car la mariée était partie pour aller, où? je vous le demande.

MADAME DE CÉSANNE, à part.

Grand Dieu!

TCHÉRIKOF.

AIR : *Un homme pour faire un tableau.*

Nous courons, mes fiacres et moi,
Au temple, où partout je regarde,
Personne, hélas! et je ne voi
Qu'un Suisse avec sa hallebarde.
Pour l'hymen pas d'autres apprêts;
Impossible qu'il s'accomplisse...
Pour un mariage français,
Nous n'étions qu'un Russe et qu'un Suisse.

Et le plus original, monsieur vient me chercher querelle, m'accuser de l'avoir enlevée, et nous avons manqué de nous battre.

MADAME DE CÉSANNE.

Quoi! Alfred, vous auriez pu soupçonner?...

ALFRED.

Eh bien! oui, malgré toutes les raisons qu'il m'a données, et auxquelles je n'ai rien trouvé à répondre, je n'ai jamais été bien convaincu; et dernièrement encore, ne disait-on pas qu'Yelva l'avait suivi, qu'elle était cachée dans un de ses châteaux?

TCHÉRIKOF.

Avoir une pareille idée d'un gentilhomme moscovite! d'un honnête boyard!

ALFRED.

Pardon. Ce n'est pas que je tienne à ma perfide qui m'a trahi, et que j'ai oubliée! mais être trompé par un ami! (Lui prenant la main.) Ne parlons plus de cela; qu'il n'en soit plus question. D'ailleurs, je me marie, je suis heureux, j'épouse votre cousine.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, KALOUGA.

KALOUGA.

Li être la vaguemastre, qui apporter les gazettes pour monseignir, et les lettres pour toute la société.

ALFRED, vivement.

Y en a-t-il de France? y en a-t-il pour moi?

KALOUGA.

Non, mossié. Mais en foilà un bour matam' la comtesse; elle être de Wilna.

(Il donne la lettre à Tchérikof, qui la remet à madame de Césanne.)

MADAME DE CÉSANNE.

De Wilna? j'en attendais, et j'avais dit qu'on me les adressât dans ce château.

TCHÉRIKOF.

Nous vous laissons; vous êtes chez vous, et voici Kalouga, un jeune Kalmouk, que je mets à vos ordres. (A Alfred.) Venez, je vous conduis à votre appartement, de là au salon, et puis au dîner qui nous attend; un dîner à la française, où vous retrouverez un de vos compatriotes.

ALFRED.

Eh qui donc?

TCHÉRIKOF.

Le champagne; car tous les mois j'en fais venir; j'ai à Paris un banquier, rien que pour cela.

ALFRED.

Vraiment?

TCHÉRIKOF.

C'est que la Russie en fait une consommation... on en boit ici deux fois plus qu'on n'en récolte en France.

MADAME DE CÉSANNE.

Ce n'est pas possible.

TCHÉRIKOF.

Si vraiment; l'industrie a fait tant de progrès!

(Tchérikof et Alfred entrent dans l'appartement à droite, dont la porte reste ouverte.)

SCÈNE VII.

MADAME DE CÉSANNE, KALOUGA.

MADAME DE CÉSANNE.

Ils sont partis. Voilà cette lettre que j'attendais, et que maintenant je n'ose ouvrir. (On entend le son d'une cloche.) Quelle est cette cloche?

KALOUGA.

Ce être à la porte du château; tes vagabonds qui temanter asile bour le nuit. (Allant à la fenêtre de gauche, qu'il ouvre.) *Wer da?* qui vive? fous rébontir bas, tant bire bour fous. (Il referme la fenêtre. On sonne encore.)

MADAME DE CÉSANNE, qui a décacheté la lettre.

Encore! voyez donc ce que ce peut être!

KALOUGA.

Che afre temanter, ly afre bas rébontu; si restir à le borte.

MADAME DE CÉSANNE.

Par le froid qu'il fait!

KALOUGA.

Li être un pel température pour la piouvac, un blein lune, qui li être pien chaude.

MADAME DE CÉSANNE.

Y penses-tu?

AIR : *Qu'il est flatteur d'épouser celle.*

De misère et de froid, peut-être,
Il va périr... Ouvre-lui donc;
Sois charitable,

KALOUGA.

A notre maître
J' vas en t'manter la permission.

LA COMTESSE.

Est-elle donc si nécessaire?
As-tu besoin, dans ta bonté,
Des ordres d'un maître... pour faire
Ce que prescrit l'humanité?

D'ailleurs je prends tout sur moi.

KALOUGA.

Ce être différent; che opéir d'un air affable, monseignir l'hafré ortonné. Je fais parler à la concierge.

(Il sort par la porte à gauche.)

SCÈNE VIII.

MADAME DE CÉSANNE, seule.

Ah! que ce séjour m'attriste! tout y est froid et glacé. Il faut leur ordonner d'être humains; ils obéissent du moins, c'est toujours cela. (Regardant la signature de la lettre.) « Nicolauf, commerçant à Wilna; » lisons.

« Madame la comtesse,

« Vous m'avez fait annoncer, par MM. Martin » et compagnie, mes correspondants, qu'une » jeune fille à laquelle vous preniez le plus grand » intérêt, partirait de France le 15 septembre » dernier; qu'elle suivrait la route de Berlin, de » Posen et de Varsovie; et que, vers la fin de » novembre, elle arriverait à Wilna. Mais il pa- » raît que, quelques lieues avant Grodno, la voi- » ture dans laquelle elle se trouvait a été atta- » quée; et c'est avec douleur que je vous apprends » que l'homme de confiance qui l'accompagnait » est au nombre des voyageurs qui ont péri. » (S'interrompant.) Grand Dieu!

(Reprenant la lecture de la lettre.)

« Quant à la jeune fille à laquelle vous vous in- » téressez, on n'a aucune nouvelle de son sort; » mais du moins, et, d'après les renseignements » que nous avons pris, rien ne prouve qu'elle ait » perdu la vie; et si elle a pu seulement parvenir » jusqu'à Grodno, nul doute qu'elle ne nous in- » forme de ce qu'elle est devenue. »

Et comment le pourrait-elle?

AIR de *l'Ermite de Saint-Avelle.*

Sur cette terre, isolée,
Qui sera son protecteur?
Elle s'est donc immolée
Pour moi, pour son bienfaiteur!
Étrangère, hélas! et bannie,
Faut-il, par un malheur nouveau,
Qu'elle vienne perdre la vie
Aux lieux même où fut son berceau,

SCÈNE IX.

MADAME DE CÉSANNE; KALOUGA ET YELVA, entrant par la porte à gauche.

(REFRAIN DE LA PETITE MENDIANTE.)

KALOUGA, soutient Yelva, qui s'appuie sur son bras.

Entrir, entrir, fous, la pelle enfant; mais ce être bas honnête de bas répontre à moi, qui li être pien galant.

(Il la conduit auprès du fauteuil à droite du théâtre.)

YELVA,

En paysanne russe, pâle et se soutenant à peine, s'appuie sur le fauteuil (MUSIQUE), et indique que tous ses membres sont engourdis par le froid.

KALOUGA, à madame de Césanne.

Li être un betite fille qui li être bas de ce tomaine; car moi les connaître toutes.

MADAME DE CÉSANNE.

C'est bien... (S'approchant d'elle.) Dieu! qu'ai-je vu! (MUSIQUE.) A ce cri, Yelva tourne la tête, veut s'élancer vers la comtesse, mais ses forces la trahissent; elle ne peut que tomber à ses pieds, en lui tendant les bras.) Ma fille, mon enfant! c'est toi qui m'es rendue! mais dans quel état! cette pâleur! ces obscurs vêtements! La misère était donc ton partage?

YELVA

Fait signe qu'elle la revoit, qu'elle est heureuse, qu'elle se porte bien; mais, en ce moment, elle chancelle et retombe sur le fauteuil.

MADAME DE CÉSANNE.

O ciel! la fatigue, le froid... (à Kalouga.) laisse-nous.

KALOUGA.

Ya, montame.

MADAME DE CÉSANNE.

Surtout, pas un mot de cette aventure.

KALOUGA.

Ya.

MADAME DE CÉSANNE.

Vous n'avez rien vu.

KALOUGA.

Ya.

MADAME DE CÉSANNE.

Rien entendu.

KALOUGA.

Ya.

(Il sort.)

SCÈNE X.

YELVA, sur un fauteuil, MADAME DE CÉSANNE.

MADAME DE CÉSANNE.

Depuis l'horrible catastrophe qui t'a séparée de ton guide, qu'es-tu devenue au milieu de ces déserts?

(ROMANCE DE LÉONIDE.)

YELVA

Lui indique qu'elle s'est trouvée seule, sans argent et presque sans vêtements; elle souffrait; elle avait bien froid; elle a mar-

ché toujours devant elle, ne rencontrant personne; elle a continué sa route; elle marchait toujours, mourant de fatigue et de froid (Refrain de *la Petite Mendiante*), et quand elle rencontrait quelqu'un, elle tendait la main et se mettait à genoux, en disant: « Prenez pitié d'une pauvre fille. »

MADAME DE CÉSANNE.

O ciel! obligée de mendier... Et quand venait le soir?... et aujourd'hui, par exemple, dans cette campagne éloignée de toute habitation?

YELVA

Fait signe que la nuit commençait à la surprendre; qu'elle cherchait autour d'elle où reposer sa tête; qu'elle n'apercevait rien; et, désespérée, elle était résignée à se coucher sur la terre, et à mourir de froid, lorsque ses yeux sont tombés sur ce médaillon qu'elle avait conservé. (Air de la romance d'*Alexis*.) Elle a imploré sa mère, l'a priée de la protéger.

MADAME DE CÉSANNE.

Oui, ta mère que tu implorais devait te protéger.

YELVA.

Soudain elle a aperçu une lumière (*Musique douce*), c'était celle du château; elle a marché avec courage, et, quand elle s'est vue aux portes de cette habitation, elle s'est traînée jusqu'à la cloche qu'elle a sonnée. (Air de JEANNOT ET COLIN : *Beaux jours de notre enfance*.) On est venu ouvrir, et la voilà dans les bras de sa bienfaitrice.

MADAME DE CÉSANNE.

Oui, tu ne me quitteras plus; et quoi qu'il arrive, c'est moi qui, désormais, veux veiller seule sur tes jours et sur ton bonheur.

YELVA

La regarde avec tendresse, puis avec embarras, et montrant son cœur et sa main, elle lui fait entendre qu'il n'y a plus de bonheur pour elle. Puis, tirant de son sein son bouquet de mariage qu'elle a conservé, elle lui demande par gestes : « Et celui qui m'aimait, » qui devait m'épouser... qu'est-il devenu?... où est-il? »

MADAME DE CÉSANNE.

Celui qui t'aimait; qui devait t'épouser?... Alfred...

YELVA, avec émotion.

Oui.

MADAME DE CÉSANNE.

Yelva, oublions-le... n'en parlons plus, surtout aujourd'hui.

YELVA, effrayée,

Lui demande par ses gestes: « Est-ce qu'il est mort?... est-ce qu'il n'existe plus? »

MADAME DE CÉSANNE.

Non, rassure-toi, il vit, il existe...

YELVA

Témoigne sa joie.

MADAME DE CÉSANNE.

Mais, je ne sais comment t'apprendre...

SCÈNE XI.

YELVA, MADAME DE CÉSANNE, FOEDORA.

FOEDORA, entrant par le fond.

Madame, on m'envoie vous chercher, on vous demande au salon... (Voyant Yelva.) Mais quelle est cette jeune fille?

MADAME DE CÉSANNE.

Une infortunée que nous venons de recueillir, et à qui nous avons donné l'hospitalité.

FOEDORA.

Ah! je veux être de moitié dans votre bienfait!... je veux la présenter à M. Alfred. (Yelva fait, ainsi que madame de Césanne, un geste d'effroi.) Oui, M. Alfred de Césanne; c'est mon mari, celui que je vais épouser!... (A madame de Césanne.) Madame... je veux dire ma mère, car vous savez que tout est déjà disposé; les vassaux, les paysans, sont dans le vestibule, les musiciens en tête; il ne manque plus que mon cousin, qui n'était pas encore descendu au salon. (Pendant que Fœdora parle, Yelva et madame de Césanne indiquent par leur pantomime les diverses émotions qu'elles éprouvent. (A Yelva.) Venez, venez avec moi... M. Alfred ne me refusera pas la première grâce que je lui demanderai; et vous ne me quitterez plus... Ne le voulez-vous pas?...

YELVA

Témoigne le plus grand trouble.

MADAME DE CÉSANNE.

Excusez-la, cette pauvre fille ne peut ni vous entendre, ni vous répondre, elle ne sait ni le français, ni le russe.

FOEDORA.

Ah! c'est dommage!... elle est si jolie, que j'aurais désiré qu'elle fût de notre pays... Mais c'est égal, venez toujours, vous assisterez à ce mariage... (Yelva s'éloigne avec effroi.) Eh bien! qu'a-t-elle donc? (Souriant.) Vous avez raison, elle ne me comprend pas; il semble que je lui ai fait peur.

MADAME DE CÉSANNE.

Dans l'état de faiblesse où elle est, un peu de repos lui est seul nécessaire.

FOEDORA.

En effet, elle a l'air de souffrir.

MADAME DE CÉSANNE.

Ah! c'est qu'elle est bien malheureuse, elle est bien à plaindre, je le sais; tant de coups l'ont frappée à la fois!... mais je connais aussi de quels nobles sentiments elle est capable... (Yelva serre la main de madame de Césanne, comme pour lui dire qu'elle est tout à fait résignée) et, après tant de sacrifices et de souffrances, elle ne voudrait pas en un moment détruire ce qu'elle a fait.

FOEDORA.

Oui! il faut qu'elle reprenne confiance; puisque la voilà avec nous, bientôt ses malheurs seront finis!

MADAME DE CÉSANNE, regardant Yelva.

Vous avez raison, encore un instant, un instant de courage, c'est tout ce que je lui demande; et tout sera fini.

YELVA.

Essuie ses larmes, regarde madame de Césanne, lui prend la main, et semble lui dire avec fermeté : « Ce courage, je l'aurai. » Elle aperçoit à gauche une caisse de fleurs; elle va en cueillir

une, s'approche de Fœdora, lui fait la révérence, et la lui présente. (Air de *Léocadie.*)

FOEDORA.

Un bouquet pour mon mariage, pauvre enfant! c'est elle qui la première m'en aura présenté; fasse le ciel que cela me porte bonheur!

YELVA

En ce moment regarde sa parure de mariée, sa couronne et son bouquet d'oranger : elle soupire, et l'orchestre finit l'air de Léocadie : *Voilà pourtant comme je serais.* A la fin de l'air, elle se jette dans les bras de madame de Césanne, qui la presse contre son cœur, en lui donnant les marques de la plus vive tendresse.

MADAME DE CÉSANNE, à Fœdora.

Venez, venez, on nous attend.

(Elles sortent par le fond.)

SCÈNE XII.

MUSIQUE.

YELVA, seule.

Tombe anéantie dans le fauteuil... Elle reste un instant absorbée dans sa douleur: puis, semblant reprendre tout son courage, elle fait signe que tout est fini, qu'elle bannit Alfred de son cœur... « C'est dans ce moment, sans doute, qu'il se marie... » Elle prend le bouquet qu'elle avait conservé, le regarde avec attendrissement et le jette loin d'elle. Elle écoute, croit entendre une musique religieuse, se met à genoux, et prie pour lui. Plus calme alors, elle lève la tête et regarde autour d'elle; elle éprouve, à l'aspect de ces lieux, une émotion dont elle ne peut se rendre compte; elle se lève précipitamment et semble reconnaître cette chambre; elle examine avec attention la tenture, les meubles; puis, posant la main sur son cœur, elle cherche à retenir des souvenirs qui lui échappent.

SCÈNE XIII.

YELVA; TCHÉRIKOF, sortant de l'appartement à droite.

TCHÉRIKOF.

Allons, voilà déjà les airs du pays, les chants de noces qui se font entendre. Je leur ferai donner le knout, pour leur apprendre à chanter et à être heureux sans moi... Mais quelle est cette paysanne? O ciel! en croirai-je mes yeux?... Yelva sous ce déguisement, et dans ce château!

YELVA,

A sa vue, fait un geste de surprise, et court à lui.

TCHÉRIKOF.

Et Alfred, quel sera son étonnement?

YELVA

Lui fait signe de se taire.

TCHÉRIKOF.

Quoi! vous ne voulez pas qu'il sache?... vous craignez sa présence?

YELVA

Fait signe que oui.

TCHÉRIKOF.

Et comment êtes-vous ici? qui vous amène chez moi?

YELVA, par gestes.

Ceci est à vous.

TCHÉRIKOF.

Oui, ce château m'appartient.

MUSIQUE.

YELVA

Le regarde avec une nouvelle attention, et comme si elle ne l'avait jamais vu; il semble qu'elle veuille lire sur son visage et deviner ses traits.

TCHÉRIKOF.

Qu'a-t-elle donc? d'ou vient l'émotion qu'elle éprouve?

YELVA

Met une main sur son cœur, et de l'autre lui fait signe de se taire et de ne point troubler les idées qui lui arrivent en foule. « Oui, quand elle était petite, elle a vu tout cela.... » Elle court à la fenêtre à gauche, montre les jardins.

TCHÉRIKOF.

Dans ces jardins!... eh bien! que voulez-vous dire?

YELVA

Lui fait signe qu'il y a une balançoire (Air : *Balançons-nous*), des montagnes russes d'où on descendait rapidement.

TCHÉRIKOF, étonné.

Il me semble qu'elle parle de balançoire, de montagnes russes... Qu'est-ce que cela signifie?

YELVA

Témoigne son impatience de ce qu'il ne comprend pas. (Air: *Un bandeau couvre les yeux.*) Puis, comme une idée qui lui vient, elle lui fait signe qu'autrefois, dans ce salon, elle jouait avec des enfants de son âge; et, faisant le geste de se mettre un bandeau sur les yeux, elle court après quelqu'un, comme si elle jouait au colin-maillard. (*Air vif.*) Tous ses gestes se succèdent rapidement, et sans qu'elle fasse presque attention à Tchérikof, qui la regarde d'un air étonné et attendri.

TCHÉRIKOF.

Pauvre enfant! je ne sais pas ce qu'elle a, ni ce qu'elle veut dire, mais il y a dans ses gestes, dans sa physionomie, une expression que je ne puis définir, et dont, malgré moi, je me sens tout ému.

CHOEUR en dehors.

Air de *la Dame Blanche.*

Chantons, ménestrels joyeux,
Refrains d'amour et d'hyménée;
La plus heureuse destinée
Comble en ce jour tous leurs vœux.

YELVA

Le prend par le bras pour lui dire : *Écoutez!*

TCHÉRIKOF.

Ce sont mes vassaux, qui chantent un air du pays.

YELVA

Semble lui dire : *C'est cela même!* Son émotion est au comble. Elle prend la main de Tchérikof, la serre dans les siennes, la porte sur son cœur.

TCHÉRIKOF.

Je n'y suis plus, je n'y conçois rien; elle paraît si contente et si malheureuse... et cette amitié si tendre qu'elle me témoigne... vrai, ça donnerait des idées... Yelva... ma chère Yelva... rassurez-vous.

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENTS; ALFRED, entrant par la porte à droite, qu'il referme sur lui; il aperçoit Yelva dans les bras de Tchérikof.

ALFRED.

Ciel?... Yelva!...

YELVA,

En voyant Alfred, effrayée, hors d'elle-même, s'arrache des bras de Tchérikof, et s'enfuit précipitamment dans l'appartement à gauche, dont elle ferme la porte.

ALFRED, à Tchérikof, après un instant de silence.

Eh bien! Monsieur, mes soupçons étaient-ils injustes? qu'avez-vous à répondre?

TCHÉRIKOF.

Rien... jusqu'à présent... car je n'y comprends pas plus que vous.

ALFRED.

Et moi, je comprends, Monsieur, que vous êtes un homme sans foi.

TCHÉRIKOF.

Monsieur de Césanne!

ALFRED.

Oui, c'est vous qui me l'avez ravie; qui l'avez enlevée à mon amour; qui l'avez cachée dans ces lieux, où vous l'avez séduite... Je n'en veux d'autre preuve que l'amour qui brillait dans vos yeux... que les caresses qu'elle vous prodiguait... et la terreur dont ma vue l'a frappée.

TCHÉRIKOF.

Je vous répète que j'ignore ce qui en est... Mais quand ce serait vrai, quand par hasard elle m'aimerait; est-ce que vous prétendez me les enlever toutes? est-ce que vous n'épousez pas ma cousine?... est-ce que je n'ai pas le droit comme un autre?...

ALFRED.

Non, vous n'avez pas le droit de tromper un homme d'honneur, vous qui n'êtes qu'un...

TCHÉRIKOF.

C'en est trop...

ENSEMBLE.

Air de *la Bâtelière*.

De rage et de fureur
Je sens battre mon cœur;
Mais d'une telle offense
J'aurai bientôt vengeance;
Redoutez ma fureur.

(Ils sortent par le fond.)

SCÈNE XV.

YELVA, MADAME DE CÉSANNE, sortant de l'appartement à gauche.

MADAME DE CÉSANNE.

Yelva! quelle agitation... Eh bien! Alfred a-t-il pénétré dans ces lieux? l'aurais-tu revu?

YELVA

Fait signe que oui.

MADAME DE CÉSANNE.

Où donc? ici?

YELVA.

Oui.

MADAME DE CÉSANNE.

D'où venait-il?

YELVA

Montre la porte à droite: *De là!...*

MUSIQUE.

YELVA.

En ce moment, elle s'est approchée de la porte à droite, qu'Alfred a refermée, en entrant, à la scène précédente. Sur cette porte est le portrait que Tchérikof a montré à la scène cinquième. Yelva stupéfaite s'arrête, regarde le tableau, court à madame de Césanne, et le montre de la main et avec la plus grande émotion.

MADAME DE CÉSANNE.

C'est l'ancienne maîtresse de ce château, la mère du comte de Tchérikof, qui a péri, ainsi que toute sa famille, dans l'incendie de Smolensk.

YELVA

Tire vivement de son sein le médaillon qu'elle porte, le donne à madame de Césanne, en lui disant: *Regardez, c'est elle,*

MADAME DE CÉSANNE.

O ciel! les mêmes traits; c'est bien elle, c'est ta mère.

YELVA

Court se jeter à deux genoux devant le tableau, l'entoure de ses bras, le presse de ses lèvres; puis, s'inclinant en baissant la tête, elle semble lui demander sa bénédiction.

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENTS; FŒDORA, accourant.

FŒDORA.

Ah! mon Dieu! quel malheur! M. Alfred et mon cousin...

MADAME DE CÉSANNE.

Eh bien?

FŒDORA.

Ils avaient été cherché des armes, et je viens de les voir tous les deux descendre dans le parc; ils n'ont pas voulu m'écouter; ils vont se battre!

MADAME DE CÉSANNE.

Que dites-vous? ah! courons sur leurs pas.

(Elle sort.)

FŒDORA.

Pourvu qu'il en soit encore temps.

YELVA

Donne les marques du plus violent désespoir; elle demande par gestes à Fœdora de quel côté doit se passer le combat. Fœdora lui montre la croisée à droite, qui donne sur les jardins. Yelva court l'ouvrir précipitamment, et, au même instant, on entend un coup de pistolet. Yelva indique, par des gestes d'effroi, qu'elle voit les deux adversaires. Elle est restée auprès de la croisée, tendant les bras vers eux; et, après les plus violents efforts, elle parvient à prononcer ce mot: *Alfred!...* Au même instant, affaiblie par les efforts qu'elle a faits, elle tombe évanouie.

FŒDORA, la reçoit dans ses bras, la porte sur le fauteuil, et lui prodigue des secours.

Pauvre enfant! elle a perdu connaissance...

SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENTS, ALFRED, TCHÉRIKOF, MADAME DE CÉSANNE, tenant Alfred et Tchérikof par la main, DOMESTIQUES.

TCHÉRIKOF, tenant à la main le médaillon d'Yelva.

Ah! que m'avez-vous appris? ma sœur! ma sœur! où est-elle?

MADAME DE CÉSANNE, lui montrant Yelva qui est sur le fauteuil, étendue et sans connaissance.

La voilà.

TCHÉRIKOF.

Et ce cri dont nous avons été frappés, et qui a suspendu notre combat?

FOEDORA.

C'est elle qui l'a fait entendre; la frayeur, l'émotion; mais je crains qu'un tel effort ne lui coûte la vie.

TOUS.

Grand Dieu!

(Yelva est évanouie dans le fauteuil; Tchérikof à droite, Alfred à gauche, à ses genoux; madame de Césanne auprès d'Alfred, Fœdora, derrière le fauteuil, prodiguant ses soins à Yelva.)

FINALE.

(Musique de M. Heudier.)

TCHÉRIKOF.

Ma sœur!... Le sort nous l'enlève.

ALFRED.

Je la perds, quand pour moi renaissait le bonheur.

FOEDORA.

Écoutez... taisez-vous... je sens battre son cœur.

MADAME DE CÉSANNE.

Oui, déjà de son front s'efface la pâleur;
Et sortant d'un pénible rêve,
Elle revient à la vie.

TOUS.

O bonheur.

CHOEUR.

O dieu tutélaire!
Je bénis ton secours.

YELVA

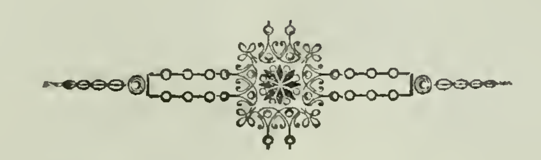
Revient peu à peu à elle, regarde lentement tous ceux qui l'entourent, mais sans les reconnaître encore; elle cherche à rappeler ses idées, aperçoit madame de Césanne, prend sa main qu'elle baise, puis se retourne, aperçoit Alfred, fait un mouvement de surprise (tout le monde se penche et écoute attentivement); elle le regarde et lui dit tout doucement *Alfred!...* De l'autre côté elle aperçoit Tchérikof, lui tend la main et dit: *Mon frère!...*

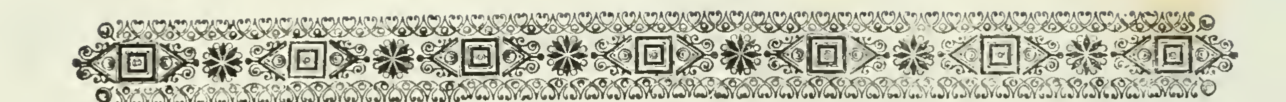
ALFRED.

Me pardonneras-tu? m'aimeras-tu?

YELVA, se levant.

Toujours!





LE VIEUX MARI,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES,

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase dramatique, le 2 mai 1828.

En société avec M. Mélesville.

Personnages.

M. DE BRUCHSAL, conseiller aulique.	UN CHEF D'OFFICE.
ALPHONSE DE BRUCHSAL, son neveu.	UN DOMESTIQUE.
MADAME DE LINSBOURG.	DEUX FEMMES DE CHAMBRE.
MATHILDE, sa nièce.	UN BIJOUTIER.
OLIVIER, cousin de Mathilde.	LINGÈRES.
VICTOR (livrée de chasseur).	MODISTES.
MICHEL, vieux domestique de M. de Bruchsal.	FOURNISSEURS.
	VALETS.

La scène se passe, au premier acte, à Dusseldorf, et, au second acte, dans une terre à six lieues de la ville.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un salon richement meublé. A gauche de l'acteur, une fenêtre donnant sur la rue. A droite, la porte d'un appartement : plus bas, une table avec tout ce qu'il faut pour écrire.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

MADAME DE LINSBOURG, OLIVIER.

OLIVIER.

Quoi! ma tante, vous voilà à Dusseldorf. Vous avez pu vous décider à quitter votre terre?

MADAME DE LINSBOURG.

Ce n'est pas sans peine, mon cher Olivier... Voyager dans cette saison, et à mon âge, il a fallu toute ma tendresse pour ma chère Mathilde.

OLIVIER.

Elle vous a donc écrit?...

MADAME DE LINSBOURG.

Oui, la lettre la plus singulière, à laquelle je n'ai rien pu comprendre. Ces petites filles ne s'expliquent jamais qu'à moitié... je m'en souviens.

AIR du vaudeville de *l'Anonyme*.

Comme elle aussi, jadis, dans ma jeunesse,
J'étais timide et ne parlais jamais...
En fait d'hymen et même de tendresse,
Je déguisais mes sentiments secrets...
Et dans mon cœur l'amour qui pouvait naître
Par la pudeur fut si bien combattu,
Que bien des gens l'ont pu savoir peut-être,
Mais mon mari n'en a jamais rien su.

Tout ce que j'ai pu voir dans sa lettre, c'est qu'elle était triste, malheureuse; j'ai pris la poste aussitôt, et me voilà.

OLIVIER.

Ah! c'est le ciel qui vous envoie. Moi, d'abord, je n'ai plus d'espoir qu'en vous.

MADAME DE LINSBOURG.

Que se passe-t-il donc?

OLIVIER.

On la marie aujourd'hui même.

MADAME DE LINSBOURG.

Mathilde!

OLIVIER.

Oui, ma tante.

MADAME DE LINSBOURG.

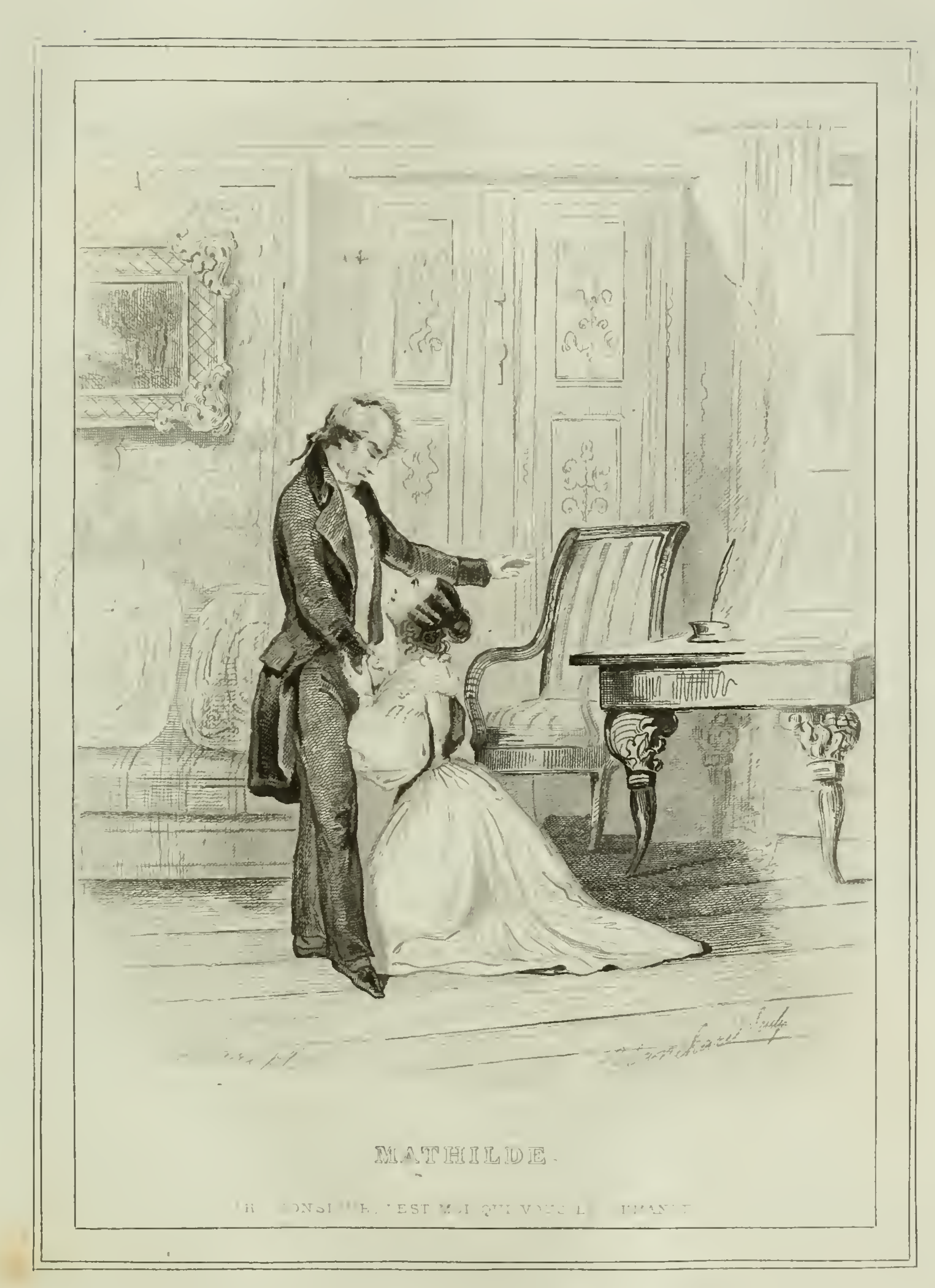
Aujourd'hui?

OLIVIER.

Dans deux heures. Toute la ville de Dusseldorf est invitée. On se rassemble déjà dans l'autre salon.

MADAME DE LINSBOURG.

Est-il possible!



MATHILDE.

[illegible]ONSI[illegible]R, [illegible]EST M[illegible]I QUI VOUS L[illegible] [illegible]PRANT[illegible]

Le vieux Mari [illegible] XIII

OLIVIER.

Vous avez dû voir les voitures dans la cour, les cochers avec les bouquets, ce mouvement, ces préparatifs... Et moi-même, quoique j'en enrage, car vous savez combien j'aime ma cousine, vous me voyez obligé de faire les honneurs, en grande tenue, l'habit noir et les gants blancs.

MADAME DE LINSBOURG.

Sans m'en prévenir, sans daigner me consulter, moi, sa tante, la veuve du président de Linsbourg.

OLIVIER.

Je vous dis que c'est une infamie!

MADAME DE LINSBOURG.

Mais je devais m'attendre à tout de la part de son tuteur; l'être le plus ridicule, le plus sot... un M. Rudmann, un vieux négociant qui n'a que de vieilles idées, car tout est vieux chez lui, jusqu'à sa société, où il n'admet que des douairières. Aussi j'ai bien juré de n'y jamais mettre les pieds. Ah! mon Dieu, à propos de cela, est-ce que je ne suis pas chez lui, par hasard?

OLIVIER.

Non, cet hôtel est celui de M. de Bruchsal, le futur en question.

MADAME DE LINSBOURG.

Comment! la noce se fait chez le marié?

OLIVIER.

Le tuteur a trouvé cela plus économique.

MADAME DE LINSBOURG.

Mais ça ne s'est jamais vu: c'est de la dernière inconvenance! C'est fort beau du reste. Il est donc riche, cet homme?

OLIVIER.

Que trop... il a une terre superbe à six lieues de Dusseldorf, qu'il avait fait acheter, ainsi que cet hôtel, quand on le nomma intendant des finances de cette province.

MADAME DE LINSBOURG.

Air du vaudeville de *Partie et Revanche.*

Avant d'arriver, il commence
Par acquérir cet hôtel élégant;
Puis une maison de plaisance...

OLIVIER.

Un fonctionnaire prudent,
N'eût-il pas même un sou vaillant,
Si dans la finance, par grâce,
Il obtient un poste important,
Peut acheter, sitôt qu'il entre en place,
Bien sûr de payer en sortant.

Depuis un an il n'était pas encore venu à Dusseldorf, et la première fois qu'il y fait un voyage, c'est pour m'enlever ma cousine.

MADAME DE LINSBOURG.

Et tu l'as souffert! toi qui es si mauvaise tête?

OLIVIER.

Parbleu! si ce n'était son âge...

MADAME DE LINSBOURG.

Son âge! comment! c'est un vieillard?

OLIVIER.

Eh! sans doute, voilà une heure que je vous le dis... plus de soixante ans.

MADAME DE LINSBOURG.

Soixante ans! quelle horreur! moi qui me suis toujours figuré son mari un beau jeune homme, les yeux noirs, l'air sentimental... Soixante ans! je ne la laisserai pas sacrifier ainsi.

OLIVIER, se frottant les mains.

C'est cela, ma tante, parlez pour moi.

MADAME DE LINSBOURG.

Laisse-moi faire... Eh! justement la voici, cette chère enfant.

SCÈNE II.

MATHILDE, en toilette de mariée, MADAME DE LINSBOURG, OLIVIER.

MATHILDE, courant à madame de Linsbourg.

C'est vous, ma bonne tante!

MADAME DE LINSBOURG.

Elle est encore embellie. Viens donc que je t'embrasse. Il y a si longtemps...

(Elle l'embrasse à plusieurs reprises.)

MATHILDE.

Ah! je vous attendais avec une impatience...

MADAME DE LINSBOURG.

Chère petite! tu étais bien sûre que je quitterais tout pour toi; et si j'en avais le temps, je commencerais par te gronder.

MATHILDE.

Moi, ma tante! et pourquoi?

MADAME DE LINSBOURG.

Tu me le demandes? Ce cher Olivier m'a tout raconté. Tu sens bien que lui-même y a tant d'intérêt... Mais, grâce au ciel, on peut encore te sauver, et je m'en charge.

MATHILDE.

Comment?

MADAME DE LINSBOURG.

Dis-moi d'abord tes petits secrets; voyons, tu aimes quelqu'un?

MATHILDE, troublée.

Que dites-vous?

MADAME DE LINSBOURG.

C'est tout naturel, à ton âge; d'ailleurs, ta lettre le faisait entendre.

OLIVIER, se rapprochant.

Il serait possible!

MADAME DE LINSBOURG.

Oui, oui; j'ai vu cela.

MATHILDE, voulant l'empêcher de parler.

Mais, ma tante...

MADAME DE LINSBOURG.

C'est justement parce que je suis ta tante que cela me regarde ; il faut que je le connaisse ; c'est un jeune homme, n'est-ce pas ? cela va sans dire ; (elle regarde Olivier) et son nom ? (Mathilde ne répond rien et paraît embarrassée de la présence d'Olivier.) (Après un silence.) Je comprends.

(Bas à Olivier.)

Air polonais.

Tu le vois bien, c'est pour toi fort heureux,
Dans ces lieux
Elle craint ta présence ;
Oui, tu le vois, ton aspect en ces lieux
De ses feux
Empêche les aveux.

OLIVIER.

Me promettez-vous
De lui parler de ma constance?
Me promettez-vous...

MADAME DE LINSBOURG.

Je promets tout... mais laisse-nous ;
Si tu veux par moi
Être mari, tâche d'avance
D'en remplir l'emploi,
Ainsi donc va-t'en et tais-toi.

ENSEMBLE.

Tu le vois bien, c'est pour toi / Oui, je le vois, c'est pour moi } fort heureux.
Dans ces lieux
Elle craint ta / Elle craint ma } présence.
Tu le vois bien, ta / Je le vois bien, ma } présence
En ces lieux,
De ses feux
Empêche les aveux.

(Olivier sort.)

SCÈNE III.

MATHILDE, MADAME DE LINSBOURG.

MADAME DE LINSBOURG, à Mathilde.

Maintenant tu peux tout m'avouer ; j'ai bien deviné à ton embarras que c'était lui.

MATHILDE.

Qui donc?

MADAME DE LINSBOURG.

Ton cousin, que tu aimes.

MATHILDE.

Olivier ! mais non, je vous assure.

MADAME DE LINSBOURG.

Comment ! Mademoiselle, ce n'est pas ce pauvre garçon ?

MATHILDE.

Et pourquoi voulez-vous que ce soit lui ?

MADAME DE LINSBOURG.

Parce que, des cousins, c'est tout naturel, c'est l'usage ; du moins, de mon temps, c'était ainsi ; mais maintenant qu'on a tout changé... Enfin, vous aimez quelqu'un, et je veux savoir...

MATHILDE, lui prenant la main.

Eh bien ! ma tante, c'est vrai, ou du moins j'ai cru un moment... mais ne me demandez pas son nom, je ne puis vous le dire ; je ne le reverrai sans doute jamais.

MADAME DE LINSBOURG.

Et tu y penseras toujours ?

MATHILDE.

Non ; j'espère l'oublier tout à fait. J'ai déjà commencé ; car cette union était impossible, en supposant qu'il se fût occupé de moi ; vous savez que mon tuteur n'aurait jamais consenti à me marier à un jeune homme ; il me l'avait déclaré. (En confidence.) Il a les jeunes gens en horreur.

MADAME DE LINSBOURG.

C'est ce que je disais tout à l'heure, la maison la plus ennuyeuse...

MATHILDE.

Et pour être plus sûr de son fait, tous ceux qu'il recevait avaient au moins soixante et dix ans.

MADAME DE LINSBOURG.

Miséricorde ! des Lovelaces du temps de Frédéric-Guillaume ; et c'est parmi ces antiquités que tu a choisi un mari ?

MATHILDE, soupirant.

Que voulez-vous ? il a bien fallu... j'ai choisi le plus jeune ; M. de Bruchsal n'a que soixante ans.

MADAME DE LINSBOURG, ironiquement.

Que soixante ans ! oh ! je conçois qu'il a dû te paraître un petit étourdi !

MATHILDE, souriant.

Pas tout à fait ; mais il est si bon, si aimable...

AIR : *Ils sont les mieux placés* (de L'ARTISTE).

Jamais il ne se fâche,
Et toujours il sourit :
Lorsqu'à plaire il s'attache,
Que de grâce et d'esprit !...
En parlant il fait même
Oublier qu'il est vieux...
Et je crois que je l'aime
Quand je ferme les yeux.

Dès le premier jour il avait deviné ma situation ; ses regards me suivaient avec un intérêt si tendre ; que vous dirai-je ? la maison de mon tuteur m'était devenue insupportable ; je savais que le mariage seul pouvait m'affranchir de cet esclavage, et lorsque M. de Bruchsal se proposa, je l'acceptai avec reconnaissance.

MADAME DE LINSBOURG.

C'est cela, je m'en doutais, un mariage de désespoir.

MATHILDE.

Mais du tout, ma tante ; je vous jure que je serai très-heureuse.

MADAME DE LINSBOURG.

Très-heureuse ; c'est que tu ne sais pas... c'est que tu ne peux pas savoir...

MATHILDE.

Quoi donc, ma tante?

MADAME DE LINSBOURG, à part.

Pauvre petite! à son âge, j'aurais dit comme elle. (Haut.) Songe donc, mon enfant, un mari de soixante ans! et qui a la goutte peut-être par-dessus le marché.

MATHILDE.

Mais...

MADAME DE LINSBOURG.

C'est clair; ils l'ont tous.

MATHILDE.

Il ne me l'a pas dit.

MADAME DE LINSBOURG.

Est-ce qu'on dit ces choses-là; comme ça serait gracieux pour moi! au lieu d'un neveu leste et vif qui me donne la main, c'est moi qui serais obligée de lui donner le bras.

AIR : *Amis, voici la riante semaine.*

A cet hymen, ma nièce, je m'oppose,
Et la vertu te le défend aussi;
Tu ne sais pas à quel risque on s'expose,
Lorsque l'on prend un vieillard pour mari :
Que de périls menacent une belle!
Que de faux pas, quand on n'a, mon enfant,
Pour soutenir la vertu qui chancelle,
Qu'un vieil époux qui peut en faire autant.

Ainsi, n'y pensons plus.

MATHILDE.

Ma tante!...

MADAME DE LINSBOURG.

Plus tard nous causerons de tes amours et du bel inconnu; l'important maintenant est de rompre ce mariage ridicule.

MATHILDE.

Le rompre! ô ciel! ma tante, que dites-vous? quand tout est signé, que tout est prêt pour la cérémonie.

MADAME DE LINSBOURG.

Peu importe!

MATHILDE.

L'affliger, le désespérer, lui qui est si bon!

MADAME DE LINSBOURG.

Je l'exige, ma nièce, ou je ne vous revois de ma vie.

AIR : *Non, non, je ne partirai pas* (de LA BATELIÈRE.)

Il faut rompre de pareils nœuds,
Ou je quitte à l'instant ces lieux!...

MATHILDE.

Calmez votre colère...

MADAME DE LINSBOURG.

Non... je renonce à vous,
Et je pars pour ma terre
S'il devient votre époux.
Lui!... votre époux. (*bis.*)

ENSEMBLE.

MATHILDE.

O ciel! rompre de pareils nœuds,
Je ne puis me rendre à vos vœux.
Ne quittez pas ces lieux,
Non, non, non, non, ne quittez pas ces lieux.

MADAME DE LINSBOURG.

Il faut rompre de pareils nœuds;
Pour toujours je quitte ces lieux,
Recevez mes adieux...
Non, non, non, non, recevez mes adieux.

(Elle sort sans écouter Mathilde.)

MATHILDE, seule.

Ma tante; mon Dieu! comment la retenir? ah! voici M. de Bruchsal; il pourra peut-être lui faire entendre raison.

SCÈNE IV.

ALPHONSE, vêtu en vieux : il sort de l'appartement à droite en grande toilette; MATHILDE.

MATHILDE.

Ah! Monsieur, venez vite, je vous en prie.

ALPHONSE, souriant.

Vite, c'est un peu difficile pour moi, ma chère Mathilde, pardon, je vous ai fait attendre; vous, vous êtes jolie tout de suite; mais à un vieillard, il lui faut du temps...

« Pour réparer des ans l'irréparable outrage. »

Enfin, me voilà en costume de marié, tout comme un autre... qu'avez-vous? vous paraissez agitée?

MATHILDE.

C'est vrai, j'ai bien du chagrin.

ALPHONSE, avec bonté.

Contez-moi cela tout de suite, ma chère amie, pour que j'en aie aussi.

MATHILDE.

Cette bonne tante, dont je vous ai si souvent parlé...

ALPHONSE.

Madame de Linsbourg? elle est arrivée, m'a-t-on dit.

MATHILDE.

Oui; et elle vient de repartir sur-le-champ.

ALPHONSE.

Comment?

MATHILDE, avec embarras.

Elle s'est fâchée, je ne sais pourquoi elle a des préventions contre ce mariage, elle n'aime que les jeunes gens.

ALPHONSE.

Je comprends; cela veut dire qu'elle n'aime pas les vieillards.

MATHILDE.

Oui, Monsieur.

ALPHONSE.

Et vous qui avez été élevée par elle, partagez-vous ses sentiments sur la vieillesse?

MATHILDE.

Non, Monsieur.

AIR : *Vos maris en Palestine.*

Je la respecte et l'honore,
Et je pense, en vérité,
Qu'on lui doit bien plus encore,
Quand chez elle esprit, bonté,
Changent l'hiver en été.

ALPHONSE.

Savoir vieillir sans trop déplaire
Est difficile, je le sens.

MATHILDE.

Ah! pour moi quand viendra ce temps...
Je sais ce qu'il faudra faire :
Je vous regarde... et j'apprends.

Et quand ma tante vous connaîtra mieux, elle sera comme moi; mais pour cela, il faut qu'elle vous voie, et si elle s'en va...

ALPHONSE.

Soyez tranquille, je me charge de la calmer; nous irons tous deux lui faire visite.

MATHILDE.

Oh! que vous êtes bon, Monsieur! C'est que, dans deux heures, elle aura quitté Dusseldorf.

ALPHONSE.

J'irais bien tout de suite; mais c'est que tout est disposé pour notre mariage; on nous attend, et quand on vieillit on devient un peu égoïste, et surtout très-pressé.

AIR : *Muse des bois.*

Prêt à former cet heureux mariage;
Je craindrais trop de perdre un seul moment;
Car le bonheur est, hélas! à mon âge,
Un vieil ami qu'on voit si rarement!
De sa visite alors qu'il nous honore,
Vite ouvrons-lui... dès qu'il vient d'arriver...

MATHILDE.

Le lendemain il peut venir encore.

ALPHONSE.

Oui... mais il peut ne plus nous retrouver.

Ainsi permettez que d'abord je m'assure du titre de votre époux. Après la cérémonie, je vous conduirai chez votre tante, et je suis bien sûr qu'elle consentira à venir vivre avec nous.

MATHILDE.

Il serait possible!

ALPHONSE.

Cet arrangement vous plaît-il?

MATHILDE, souriant.

Eh mais! il faut bien que je m'essaye à vous obéir, Monsieur.

ALPHONSE, lui baisant la main.

Non, non, jamais, chère Mathilde. C'est moi qui veux suivre vos ordres, deviner vos désirs, et... Qui vient là?

MATHILDE.

Victor, qui paraît avoir à vous parler.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, VICTOR.

ALPHONSE, à Victor.

Qu'est-ce que c'est?

VICTOR, lui faisant des signes.

Pardon, je voulais dire à monsieur... les marchands qui ont fait les fournitures pour la noce se sont présentés avec leurs mémoires.

ALPHONSE, vivement.

Déjà! morbleu, c'était bien la peine de nous interrompre; qu'ils aillent au diable!

MATHILDE.

Eh! mon Dieu, vous vous emportez comme un jeune homme.

ALPHONSE.

Non; c'est que ces imbéciles choisissent si mal leur moment; venir parler d'argent, quand il est question de bonheur!

(Il baise la main de Mathilde.)

VICTOR, continuant ses signes.

C'est ce que j'ai pensé; je leur ai dit de revenir après la cérémonie.

ALPHONSE.

C'est bien.

VICTOR.

J'avais aussi à dire à monsieur... (A Alphonse, et le tirant par son habit.) Il faut que je vous parle en particulier.

ALPHONSE, surpris.

Hein! (A Mathilde.) Pardon, ma chère amie, quelques commissions importantes; je vous suis dans le salon.

MATHILDE.

Ne vous faites pas attendre, (bas) et puis, pour ma tante; vous savez...

AIR : *Et tes serments, ma chère.*

Ah! de grâce, aimez-la!
Ce que, dans votre zèle,
Vous aurez fait pour elle
Mon cœur vous le paiera.

ALPHONSE.

D'après cette promesse,
Pour la tante, je vais
Ce soir me mettre en frais
De soins et de tendresse...
(Lui baisant la main.)
Et vous ne m'en rendrez
Que ce que vous pourrez.

(Mathilde sort, Alphonse la conduit jusqu'à la porte.)

SCÈNE VI.

VICTOR, ALPHONSE.

ALPHONSE, à Victor, avec inquiétude.

Qu'y a-t-il donc?

VICTOR.

Tout est perdu.

ALPHONSE, vivement.

Ah ! mon Dieu !

VICTOR.

Eh bien ! Monsieur, ne sautez donc pas comme cela : à votre âge c'est dangereux. Vous n'aviez pas pensé au contrat; on va signer.

ALPHONSE.

Eh bien ?

VICTOR.

J'ai pensé que vous ne pourriez pas signer le nom de votre oncle.

ALPHONSE.

Je signerai le mien, Alphonse de Bruchsal; je supprimerai le prénom.

VICTOR.

Monsieur, cela finira mal pour nous.

ALPHONSE.

C'est possible; mais quand on est amoureux, quand on en perd la tête, quand on a affaire à un tuteur qui n'aime que les vieillards...

VICTOR.

M. Rudmann, passe encore; mais votre oncle, que dira-t-il, lui qui ne peut souffrir le mariage ni pour lui ni pour les autres? il est capable de vous déshériter.

ALPHONSE.

Mon oncle ! mon oncle, qui jamais n'est venu ici, que personne n'y connaît! et quel tort puis-je lui faire dans cette circonstance ?

AIR : *De sommeiller encor, ma chère.*

Contre sa tournure caduque
J'ai changé mes vingt-cinq printemps;
J'ai pris ses rides, sa perruque,
Et jusqu'à ses pas chancelants...
J'ai pris ses soixante ans, sa goutte,
Et bien loin de s'en offenser,
Mon cher oncle voudrait sans doute
Pouvoir toujours me les laisser.

En attendant, je vais signer le contrat en son nom ; de là à l'église ; et hâtons-nous, car jusqu'à ce moment je n'existerai pas. Surveille surtout ce M. Olivier, ce petit cousin, qui me déplaît souverainement.

VICTOR.

Comment, Monsieur, vous en êtes jaloux?

ALPHONSE.

Quand on a soixante ans, on est jaloux de tout le monde. Si tu savais combien mon rôle est terrible ! tandis que je fais le piquet ou le whisk des grand'mamans, je vois Mathilde folâtrer et danser avec son cousin, le seul jeune homme, qui à cause de la parenté, ait accès dans la maison ; et quand on est seul, on a tant de mérite ! A chaque instant il regarde Mathilde; il lui prend la main devant moi, sans se gêner ; je suis censé avoir la vue basse; il lui parle à l'oreille, pour se moquer de moi, pour me tourner en ridicule, et je ne peux pas me fâcher; car, auprès du tuteur, je me suis vanté d'être un peu sourd. Mais, patience, je lui revaudrai cela ; et aujourd'hui, aussitôt le mariage célébré, je me brouille avec toute la famille.

VICTOR.

Et sous quel prétexte ?

ALPHONSE.

Est-ce que j'en ai besoin ? est-ce qu'à mon âge, on n'est pas humoriste, quinteux, bizarre? la vieillesse a ses priviléges, et j'en profite. Mais juge donc quel triomphe, si malgré tout cela, je pouvais me faire aimer de Mathilde.

VICTOR.

Quoi ! Monsieur, elle ne se doute pas un peu ?...

ALPHONSE.

Comment lui faire un pareil aveu ? Une jeune personne aussi modeste que timide pourrait-elle se prêter à une ruse semblable? Non, elle ne connaîtra la vérité que quand elle sera à moi, quand elle m'appartiendra : le lendemain de notre mariage.

UN DOMESTIQUE.

Une lettre pour monsieur le baron.

ALPHONSE.

« Le baron de Bruchsal. » C'est bien cela.

(Le domestique sort.)

(Alphonse lit.)

« Monsieur et très-honoré maître. » Qui m'écrit ainsi ? ce n'est pas toi?

VICTOR.

Non, Monsieur.

ALPHONSE, continuant.

« Vous avez bien raison, et moi aussi, de détester le mariage, il ne peut que porter malheur. C'était pour assister à celui de ma nièce, que vous m'aviez permis d'aller passer quinze jours au pays; mais ces repas de noce sont si longs, que la première quinzaine je suis resté à table, et la seconde, dans mon lit, sauf votre respect... »

(S'interrompant.)

D'où diable me vient une pareille confidence? (Regardant la signature) « Michel Goinffer. »

VICTOR.

N'est-ce pas le nom du vieux valet de chambre de votre oncle? Comment lui écrit-il à Dusseldorf?

ALPHONSE.

Voyons. (Continuant de lire) « Je vous prie donc, mon très-honoré maître, de ne pas vous mettre en colère, comme c'est votre habitude, si vous ne trouvez rien de prêt à l'hôtel, parce qu'il m'a été impossible d'arriver avant vous à Dus-

» seldorf, comme vous me l'aviez ordonné; mais » je sais que vous devez y être le 20. »

(Parlé.)

O ciel! c'est aujourd'hui!

(Lisant.)

« Et je ferai mon possible pour m'y trouver le » même jour; vous promettant bien que j'ai assez » de noce comme ça.

» MICHEL GOINFFER. »

Me voici bien dans un autre embarras; mon oncle qui va arriver chez lui, dans son hôtel; quel parti prendre?

VICTOR.

Je vous le demande?

ALPHONSE, après un moment de réflexion et d'incertitude.

Ma foi, le plus simple est de me marier sur-le-champ.

VICTOR.

Mais votre oncle, en arrivant, va descendre ici.

ALPHONSE.

Il ne m'y trouvera plus.

VICTOR.

Comment?

ALPHONSE.

La cérémonie terminée, je pars avec ma femme.

VICTOR.

Partir! et où irez-vous?

ALPHONSE.

Au château de Ronsberg, à la terre de mon oncle; je serai toujours chez moi. Tu m'y joindras.

VICTOR.

Oui, Monsieur.

ALPHONSE.

Guette le vieux Michel.

VICTOR.

Soyez tranquille.

ALPHONSE.

AIR du quatuor de *la Reine de seize ans.*

De la disgrâce
Qui nous menace,
Un trait d'audace
Peut nous sauver.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS; OLIVIER entre, et voyant Alphonse et Victor, il s'arrête au fond pour les écouter.

ALPHONSE, à Victor.

Mais, sentinelle
Sûre et fidèle,
Sache avec zèle
Tout observer.
Pour couronner notre entreprise,
A mon cocher donnant le mot,
Je veux, au sortir de l'église,
Enlever ma femme aussitôt.

OLIVIER, à part.

Qu'entends-je, ô ciel! et quel complot!

ALPHONSE.

Dans leur château, monsieur, madame,
Tous les deux iront se cacher...

OLIVIER.

Vouloir nous enlever sa femme!...
Je saurai bien l'en empêcher.

ENSEMBLE.

ALPHONSE, VICTOR.

De la disgrâce
Qui nous menace,
Ce trait d'audace
Peut nous sauver;
Valet fidèle,
Fais sentinelle,
Sache avec zèle
Tout observer.

OLIVIER.

De la disgrâce
Qui nous menace,
Un trait d'audace
Peut nous sauver.
Cousin fidèle,
Fais sentinelle,
Sache avec zèle
Tout observer.

(Alphonse et Victor entrent dans l'appartement à droite.)

SCÈNE VIII.

OLIVIER, seul.

Enlever ma cousine! l'emmener au château de Ronsberg! nous saurons bien les y retrouver; et je vais d'abord, de la part du mari, y inviter toute la famille, et même ma tante, qui, par bonheur, n'est pas encore partie. Puisqu'ils veulent être seuls, ce sera un bon tour à leur jouer.

(Il s'assied à la table, et écrit.)

SCÈNE IX.

OLIVIER, à la table, MICHEL, en veste de voyage, et une valise sous le bras.

MICHEL, le nez en l'air.

Pas mal, pas mal, notre nouvel hôtel est assez bien! je suis content du rez-de-chaussée et du grand escalier; mais il faudra voir les chambres de domestiques, c'est l'essentiel. Par exemple je n'ai pas encore aperçu une figure de connaissance, ce qui me fait espérer que monsieur ni ses gens ne sont pas encore arrivés. (Apercevant Olivier.) Qu'est-ce que je vois là? un étranger... (ôtant son chapeau) quelqu'un sans doute qui venait pour mon maître, et qui s'écrit en son absence.

OLIVIER, appelant sans se déranger.

Holà! quelqu'un des gens de M. de Bruchsal.

MICHEL, s'avançant.

Voilà, Monsieur.

OLIVIER.

Je n'avais pas encore vu celui-là.

MICHEL.

J'arrive à l'instant; depuis trente ans j'ai l'honneur d'être le valet de chambre de M. le baron, et l'avantage d'être son intendant! Oserais-je demander ce qu'il y a pour le service de monsieur?

OLIVIER.

Des commissions à faire de la part de ton maître.

MICHEL, surpris.

De mon maître; il est donc ici?

OLIVIER.

Et où veux-tu qu'il soit?

MICHEL.

Il est donc arrivé aujourd'hui, de bien bonne heure?

OLIVIER.

Aujourd'hui! voilà plus de trois semaines.

MICHEL.

Est-il possible! et depuis quand monsieur s'avise-t-il d'avoir comme ça des idées, de lui-même et sans m'en prévenir? il me dit : « Je ne serai à Dusseldorf que le 20, je n'y » serai pas avant. » Et moi qui me fiais là-dessus, et qui étais tranquillement à être malade.

OLIVIER.

Est-ce qu'il te doit des comptes? est-ce qu'il ne peut pas changer?

MICHEL.

Non, Monsieur; c'est toujours, chez nous, arrêté et réglé d'avance! depuis trente ans, monsieur se lève et se couche à la même heure.

Air *du Ménage de garçon*.

Son costume est toujours le même :
Habit noir, cheveux à frimas!...
Il a toujours même système,
Mêmes amis, mêmes repas...
Quel bon maître! il ne change pas!...
Enfin, lorsque la destinée
L' met en colér' le jour de l'an:
Il s'y maintient toute l'année,
Tant il a peur du changement.

Et m'exposer à être en retard! ne pas me prévenir!

OLIVIER, se levant.

Il avait bien autre chose à penser, surtout au moment de son mariage!

MICHEL, stupéfait.

Son mariage! qu'est-ce que cela signifie?

OLIVIER.

Que ton maître se marie!

MICHEL.

Mon maître, le vieux conseiller, le baron de Bruchsal?

OLIVIER.

Lui-même.

MICHEL, avec colère.

Monsieur, vous l'insultez, et je ne souffrirai pas...

OLIVIER.

Ah ça! à qui en a-t-il donc? je te dis de porter à l'instant toutes ces lettres à la famille de sa femme.

MICHEL.

De sa femme; est-ce que ce serait vrai?

(On entend dans la coulisse la ritournelle du chœur suivant.)

OLIVIER, à Michel.

Tiens! tiens! entends-tu? on m'appelle.

CHOEUR EN DEHORS.

Air *du Maçon*.

ENSEMBLE.

Quel bonheur! quelle ivresse!
Quel beau jour! quel plaisir!
Allons, que l'on s'empresse;
Il est temps de partir.

OLIVIER.

Quels accents d'allégresse
Viennent de retentir?
On m'appelle, on s'empresse;
La noce va partir.
Quel beau jour! quelle ivresse!

MICHEL.

Je n'en puis revenir.

OLIVIER.

On m'appelle, on s'empresse,
La noce va partir.

MICHEL.

De douleur, de tristesse,
Ah! je me sens mourir.

LE CHOEUR, en dehors.

La noce va partir,

(Olivier sort en courant.)

(On entend en dehors :)

La porte! la voiture de la mariée! rangez vous!

SCÈNE X.

MICHEL, ensuite VICTOR, qui entre au moment où Michel regarde par la fenêtre.

MICHEL, seul.

C'est donc pour cela qu'il m'a trompé, qu'il m'a éloigné; il craignait ma vue et mes reproches. (Regardant par la fenêtre.) Ah! mon Dieu, oui! ce tapage, ce monde qui se presse, ces pauvres qui encombrent la rue; et sur toutes les physionomies cet air triste et lugubre; c'est bien une noce; ah! mon Dieu, le voilà, le voilà qui

monte en carrosse, je ne vois que son dos; mais bien lui, rien qu'à son habit brun et sa perruque, je le reconnaîtrais entre mille! il n'y a plus à en douter!

VICTOR, à part, après avoir regardé par la fenêtre.

Bon! les voilà partis; nous sommes sauvés!

MICHEL.

Je ne sais pas si c'est l'idée; il me semble déjà maigri et rapetissé.

VICTOR, le saluant.

N'est-ce pas à M. Michel que j'ai l'honneur de parler?

MICHEL.

Lui-même. Que me veut encore celui-là?

VICTOR.

C'est moi qui, en votre absence, occupais, par *interim*, la place de valet de chambre.

MICHEL.

Un nouveau domestique! et un jeune homme encore! je vous dis que, quand je ne suis pas là, il ne fait que des étourderies, et je n'aurais jamais dû le quitter, surtout depuis sa dernière maladie; car, il a beau dire, sa tête n'est plus la même; et on aura profité de sa faiblesse, de son inexpérience, pour le sacrifier.

VICTOR.

Y pensez-vous? un femme charmante!

MICHEL.

Raison de plus! mon pauvre maître, un si brave homme! un si honnête homme! quelle perte j'ai faite là!

VICTOR.

Un instant, il n'est pas encore défunt.

MICHEL.

C'est tout comme... il n'en vaut guère mieux; et je ne pourrai jamais me faire à le voir marié; c'est plus fort que moi; lui qui me répétait, il n'y a pas encore dix ans : « Tiens, mon vieux Michel, » ne nous marions jamais, nous en serons plus » heureux, nous vieillirons ensemble. » Et après trente ans de service, voir arriver une femme! comme ça va tout changer, tout bouleverser; il ne m'obéira plus, d'abord, c'est sûr. (S'essuyant les yeux.) Enfin, puisque c'est sans remède, je vais toujours me rendre à la cérémonie, pour assister...

VICTOR, à part.

Ah! diable! (Haut.) Y pensez-vous? dans ce costume? quand tous ses gens ont des livrées neuves, vous allez faire scandale.

MICHEL.

C'est juste, c'est juste, l'étiquette avant tout; quelle que soit la conduite de monsieur envers moi, il faut encore lui faire honneur; je vais mettre mes plus beaux habits. (Sanglotant et reprenant sa valise.) Je vais aussi préparer mon bouquet et mon compliment; mon pauvre maître! (A Victor.) Où sont les chambres de domestiques, Monsieur?

VICTOR, le poussant et lui montrant la porte droite.

Au quatrième, de ce côté; allez vite, car la cérémonie doit être avancée.

MICHEL, sortant.

Ah! c'est un coup dont je ne me relèverai pas! ni monsieur non plus!

(Il sort.)

(On entend le bruit d'une voiture qui entre dans la cour.)

VICTOR, seul.

Dieu merci, nous en voilà débarassés; il était temps... j'ai entendu une voiture entrer dans la cour et je tremblais. (Il regarde par la fenêtre.) Eh mais! ce n'est pas de la noce! un landau de voyage! des chevaux de poste... ah! mon Dieu! quoique je ne l'aie jamais vu, rien qu'au costume, c'est notre oncle, j'en suis sûr; le voilà qui monte; ma foi, laissons-le s'en tirer comme il pourra, et courons rejoindre mon maître.

(Il sort de côté.)

SCÈNE XI.

M. DE BRUCHSAL, arrivant par le fond.

Michel! Michel! comment, morbleu! personne! toutes les portes ouvertes, cela fait une maison joliment tenue, et une belle manière de prendre possession... (Il regarde autour lui.) Mais où diable s'est donc fourré ce maudit concierge? et ce paresseux de Michel! il devrait être ici depuis longtemps; il m'a fait sans doute préparer un appartement, un bon feu; mais je ne sais où; je ne connais pas mon hôtel, je suis harassé, et pour m'achever, attendre une heure dans la rue; un embarras, une queue de voitures qu'il a fallu laisser défiler devant moi. (Se jetant dans un fauteuil.) On m'a dit que c'était une noce. (Haussant les épaules.) Hum! encore un imbécile qui était fatigué d'être heureux. Je vous demande à quoi ça sert de se marier? à se rendre l'esclave d'une coquette ou d'une prude, ou d'une folle, et avoir toujours l'argent à la main; car c'est là tout le rôle d'un mari, des complimens à recevoir et des mémoires à payer. Ce pauvre benêt, que je viens de rencontrer, va-t-il en avoir, la corbeille, le repas, le... Quelle est cette figure?

SCÈNE XII.

M. DE BRUSCHSAL, UN CHEF D'OFFICE.

M. DE BRUCHSAL.

Que voulez-vous, mon ami?

LE CHEF D'OFFICE.

Pardon, Monsieur, je désirerais parler à madame ou à M. de Bruchsal.

M. DE BRUCHSAL, avec humeur.

Madame! M. de Bruchsal, c'est moi.

LE CHEF D'OFFICE.

Vous, Monsieur! eh bien! je m'en doutais presque; parce qu'à la tournure, quoique je n'eusse pas encore eu l'honneur de voir monsieur... (D'un air satisfait.) Monsieur a-t-il été content du déjeuner?

M. DE BRUCHSAL, le regardant.

Du déjeuner?

LE CHEF D'OFFICE.

Celui que m'a commandé votre valet de chambre.

M. DE BRUCHSAL, à part.

Voyez-vous, ce gourmand de Michel.

LE CHEF D'OFFICE.

Ce n'était qu'un ambigu, comme monsieur l'avait désiré; mais le dîner de noce sera beaucoup mieux.

M. DE BRUCHSAL.

Le dîner de noce; et quelle noce?

LE CHEF D'OFFICE.

La vôtre.

M. DE BRUCHSAL.

La mienne!

LE CHEF D'OFFICE.

Je pense du moins que la cérémonie est terminée, puisque vous voilà de retour.

M. DE BRUCHSAL.

Je suis marié! moi?

LE CHEF D'OFFICE.

De ce matin; c'est un mariage qui fait assez de bruit, la file des voitures tenait toute la rue.

M. DE BRUCHSAL, se levant.

Toute la rue! est-ce que par hasard ce serait ma noce que j'ai vu passer?

LE CHEF D'OFFICE.

Eh! oui, Monsieur; toute la ville vous le dira.

M. DE BRUCHSAL, s'emportant.

Eh! morbleu, toute la ville a perdu la tête, et vous aussi; je suis garçon, grâce au ciel, et si vous en doutez encore, tenez, voilà mon domestique qui vous le certifiera. Arrive donc.

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENTS; MICHEL, en toilette et le bouquet à la main; il sort de l'appartement à droite.

MICHEL, d'un air composé.

Permettez, Monsieur, que je joigne mes félicitations.

M. DE BRUCHSAL.

Te voilà; c'est bien heureux!

MICHEL, cherchant à retenir ses larmes.

Oui, Monsieur, oui; je suis peut-être en retard, ça n'est pas de ma faute... (Sanglotant.) Ah! Monsieur... ah! notre maître! qui m'aurait dit cela de vous!

M. DE BRUCHSAL.

Hein! qu'est-ce que c'est?

MICHEL.

Pardon; j'ai tort de vous en parler; car, enfin, la sottise est faite, et puisque c'est fini, je souhaite que votre femme vous rende aussi heureux que vous le méritez.

M. DE BRUCHSAL.

Ma femme!

LE CHEF D'OFFICE.

Vous l'entendez.

M. DE BRUCHSAL.

Et toi aussi! tu oses me soutenir que je suis marié?

MICHEL.

Hélas, Monsieur, j'étais comme vous; je ne voulais pas le croire! il a fallu que je le visse de mes propres yeux; oui, notre maître, je vous ai vu tout à l'heure monter dans la voiture de la mariée.

M. DE BRUCHSAL, hors de lui.

Tout à l'heure!

MICHEL.

Oui, Monsieur.

M. DE BRUCHSAL.

Écoute, Michel : si c'était un autre que toi, je l'aurais déjà fait sauter par la fenêtre; mais je ne puis croire qu'un vieux et fidèle serviteur ose se jouer à ce point; je ne me suis pas marié, cependant, sans m'en apercevoir... que diable! je suis bien éveillé, je suis dans mon bon sens, j'ai bien ma tête à moi...

MICHEL.

Vous le croyez, Monsieur: c'est ce qui vous trompe; je vous ai toujours dit que depuis votre dernière maladie...

M. DE BRUCHSAL, le repoussant.

Va-t'-en au diable.

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENTS; UN BIJOUTIER, LINGÈRES, MODISTES, FOURNISSEURS, des mémoires à la main.

CHOEUR.

AIR : *Au lever de la mariée* (DU MAÇON).

Nous venons tous rendre hommage
A monsieur le marié...
(Présentant tous leur mémoire à M. de Bruchsal.)
Le bonheur d'un bon ménage
Ne peut être trop payé;
Nous venons tous rendre hommage
A monsieur le marié.

M. DE BRUCHSAL, étourdi.
Non, je ne sais si je veille!
(Aux Fournisseurs.)
Qu'est-ce donc?... et que voulez-vous?...

LE BIJOUTIER.
Les mémoires... pour la corbeille...

UNE MODISTE, présentant le sien.
Frais de noce, trousseau, bijoux.

LE BIJOUTIER, de même.
Dix mille florins!... c'est pour rien!

MICHEL.
Là, Monsieur... je le disais bien!

M. DE BRUCHSAL.
Comment! morbleu!

REPRISE DU CHOEUR.
Nous venons tous rendre hommage, etc.

M. DE BRUCHSAL.
Un instant, un instant. (Aux Fournisseurs.) Qui vous a dit de m'apporter ces mémoires?

LE BIJOUTIER.
C'est votre valet de chambre, Monsieur.

M. DE BRUCHSAL, courant à Michel.
Comment! drôle, c'est toi?

MICHEL, se débattant.
Eh! Monsieur, prenez donc garde; ce doit être l'autre, votre nouveau.

M. DE BRUCHSAL.
Mon nouveau!

MICHEL.
Vous voyez, Monsieur : pour un instant que je vous laisse seul, vous avez de jeunes domestiques, vous avez fait des dettes, vous avez fait un mariage, vous aurez bientôt cinq ou six enfants.

M. DE BRUCHSAL.
Des enfants!

MICHEL.
Oui, Monsieur; maintenant vous êtes capable de tout.

M. DE BRUCHSAL.
Je deviendrai fou! Et sur quelles preuves oses-tu me soutenir...

MICHEL.
Des preuves! encore une que j'oubliais, et que j'ai là dans ma poche, des lettres d'invitation que vous envoyez à votre nouvelle famille.
(Il lui montre plusieurs lettres.)

M. DE BRUCHSAL.
Des lettres. (En lisant quelques-unes.) Eh! oui, je les invite à venir à mon château de Ronsberg, où je me rends avec ma femme. Ah! quel que soit l'imposteur, je le tiens maintenant. (A Michel.) Vite, mes chevaux, ma voiture!
(Il va pour sortir.)

FINALE.
Air du finale du premier acte *du plus beau jour de la vie.*

LES FOURNISSEURS, s'opposant à sa sortie.
Eh quoi! partir... sans solder ma facture!
Non, non, Monsieur... c'est une horreur!

M. DE BRUCHSAL.
Je ne dois rien... allez-vous-en au diable.

LES FOURNISSEURS, lui barrant le passage.
Comme mari... vous êtes responsable,
Et vous paierez...

M. DE BRUCHSAL, furieux.
Quel complot effroyable!

MICHEL.
Quel embarras!

TOUS.
Vous ne partirez pas.

MICHEL, le calmant.
Monsieur.... Monsieur...

M. DE BRUCHSAL.
Redoutez ma colère!

MICHEL, à part.
Dieux! il va se faire
Une mauvaise affaire.

LE CHOEUR.
Songez-y, Monsieur, la justice est sévère;
Payez-nous, ou bien nous arrêtons vos pas.

M. DE BRUCHSAL.
Craignez ma colère!

TOUS.
Non, non, point d'affaire!

MICHEL, à son maître.
Payez-les... sinon nous resterons en gage.

M. DE BRUCHSAL, tirant son portefeuille.
Morbleu! c'est bien dur, et de bon cœur j'enrage.

TOUS.
Je vois que monsieur va se montrer plus sage!

M. DE BRUCHSAL, leur donnant des billets.
Tenez... votre argent... le voici!
Quel ennui!

ENSEMBLE.

M. DE BRUCHSAL.
Dix mille florins; quel tour abominable!..
Le mari
Morbleu! me paiera tout ceci!

MICHEL, le regardant.
Quel joli moment!... comme c'est agréable
De jouer ainsi
Le rôle de mari.

TOUS, recevant de l'argent.
Je l'avais bien dit, il devient raisonnable;
C'est toujours ainsi
Que finit un mari.

TOUS, l'entourant et le saluant.
Ah! Monsieur, pardon... recevez notre hommage;
L'amour vous sourit, le plaisir vous attend...
Combien il est doux l'instant du mariage;
Pour un tendre époux quel moment enivrant!
Nous bénissons tous un si beau mariage;
Recevez nos vœux et notre compliment.

ENSEMBLE.

TOUS.
Adieu, bon voyage!
Ah! pour vous quel moment!

M. DE BRUCHSAL et MICHEL.
De bon cœur j'enrage?...
Sans perdre un instant mettons-nous en voyage;
Cet hymen vraiment
Aura fait mon tourment!
Partons sur-le-champ.

(Ils sortent tous, en entourant M. de Bruchsal et Michel.

ACTE II.

Le théâtre représente un salon de campagne ouvrant sur des jardins; porte au fond; portes latérales; deux croisées au fond. A droite, la porte de l'appartement de Mathilde; à gauche, un guéridon chargé de viandes froides, de fruits, etc., avec deux couverts.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

MATHILDE, ALPHONSE, DEUX FEMMES DE CHAMBRE qui portent des cartons; ensuite VICTOR.

(Ils entrent par le fond; Mathilde donne à une de ses femmes son châle et son chapeau, Alphonse jette de côté son manteau de voyage.)

ALPHONSE, donnant la main à Mathilde.

N'êtes-vous pas trop fatiguée, ma chère amie?

MATHILDE, s'asseyant.

Un peu; les chevaux allaient si vite; je me sens encore tout étourdie; mais ce ne sera rien.

ALPHONSE.

Je vous demande pardon de ce brusque départ; j'ai voulu vous épargner les curieux, les visites; on m'en avait annoncé qui ne nous auraient pas été agréables.

MATHILDE.

Vous avez très-bien fait, Monsieur.

ALPHONSE.

Et puis, dans ces premiers moments, on n'est pas fâché d'être seuls, et chez soi. Dans cette terre du moins, nous ne craignons pas les importuns. (Regardant la table.) Je vois avec plaisir que Victor a fait exécuter mes ordres. Vous avez besoin de prendre quelque chose? n'est-ce pas? un fruit, une tasse de thé; justement j'en ai demandé en descendant de voiture... Eh! tenez, le voilà.

VICTOR, sortant du cabinet à gauche, apporte un plateau qu'il pose sur le guéridon, et, s'approchant d'Alphonse, il lui dit à voix basse :

A mon départ l'ennemi était maître de la place.

ALPHONSE, bas à Victor.

Il était temps de se sauver. (Haut.) C'est bien, laissez-nous. (Aux femmes de chambre, en leur montrant la porte à droite.) Voici l'appartement de votre maîtresse; vous pouvez le préparer, et vous retirer par le petit vestibule. Nous n'aurons plus besoin de vous.

(Les femmes entrent dans l'appartement, et Victor sort par le fond.)

SCÈNE II.

MATHILDE, ALPHONSE.

MATHILDE, à part, un peu inquiète.

Ah! mon Dieu, on nous laisse seuls.

DUO.

AIR : *Di piacere mi balza il cor.*

ALPHONSE, à part.

Près de ma femme
Me voici donc... pour mon cœur doux instants!...
Ah! qu'à ma flamme
Il tarde, hélas! de n'avoir déjà plus soixante ans.

MATHILDE, à part.

Mon trouble augmente.

ALPHONSE.

Qu'avez-vous donc?... quel effroi
Près de moi?...

MATHILDE.

Non!... mais ma tante...
Je la croyais en ces lieux.

ALPHONSE.

J'exaucerai vos vœux.

ENSEMBLE.

MATHILDE.

Non, plus d'effroi!
Et, près de moi,
Que mon mari
Soit mon meilleur ami.

ALPHONSE.

Oui, sans effroi
Regardez-moi :
Votre mari
N'est-il pas votre ami?

(Alphonse conduit Malthide à la table, la fait asseoir, et s'assied auprès d'elle à sa gauche.)

ALPHONSE.

Permettez que je vous serve. (Il verse le thé, et lui offre des fruits.) Ces petits soins ont tant de charmes : c'est un si grand bonheur d'être là, dans son ménage, de pouvoir s'occuper uniquement de celle qu'on aime, et qui vous appartient pour toujours. (Mathilde soupire involontairement.) (A part.) Ah! mon Dieu! ce mot la fait soupirer. (Haut et inquiet.) Qu'est-ce que c'est, chère amie? quelle inquiétude, quel chagrin vous tourmente?

MATHILDE.

Moi, Monsieur?

ALPHONSE.

Auriez-vous déjà des regrets? ou peut-être quelque autre souvenir?

MATHILDE.

Quoi, vous pourriez penser?...

ALPHONSE.

Quand ce serait vrai, il n'y aurait rien d'étonnant! et je pardonne d'avance.

MATHILDE.

Bien vrai! cela ne vous fâchera pas?

ALPHONSE, à part.

Ah! mon Dieu! (Haut avec trouble.) Il y a donc quelque chose?

MATHILDE, timidement.

Je conviens que je m'étais fait d'avance du mariage, et surtout de mon mari, une idée, un portrait...

ALPHONSE.

Qui me ressemble?

MATHILDE, de même.

Très-peu! Je me figurais quelqu'un qui aurait à peu près vos traits, vos manières, toutes les bonnes qualités que j'aime en vous; mais toutes ces qualités-là j'aurais voulu...

ALPHONSE.

Eh bien?

MATHILDE.

Qu'il les eût depuis moins longtemps.

(Ils quittent la table, et viennent sur le devant de la scène. Mathilde se trouve à droite du spectateur.)

ALPHONSE.

Je comprends, qu'il fût plus jeune.

MATHILDE, vivement.

Oui, qu'il eût mon âge! et des yeux si expressifs, une voix si tendre...

ALPHONSE, souriant.

Enfin, un portrait de fantaisie, qui ne ressemblât à rien.

MATHILDE.

Si; je crois que cela ressemblait à quelqu'un.

ALPHONSE, à part.

O ciel!

MATHILDE.

Quelqu'un que j'ai rencontré avant mon mariage.

ALPHONSE, vivement.

Et vous osez!

MATHILDE, effrayée.

Non, Monsieur, non, je n'ose pas! c'est parce que vous m'avez dit que cela vous ferait plaisir; car, sans cela...

ALPHONSE.

En effet, vous avez raison. (A part.) Maudite curiosité! (Haut.) Achevez, je vous en prie! Vous disiez que ce jeune homme...

MATHILDE.

Ai-je dit un jeune homme? je n'en sais rien, car je l'ai si peu vu; trois ou quatre fois, à un bal que donnait un de nos voisins, un banquier de Dusseldorf.

ALPHONSE, avec joie.

Qu'entends-je! et son nom?

MATHILDE.

Ah! mon Dieu, Monsieur, vous devez le connaître; car, d'après quelques mots qui lui sont échappés, j'ai toujours pensé depuis qu'il devait être un de vos parents, et sans doute votre neveu.

ALPHONSE.

Ah! que je suis heureux!

MATHILDE.

Et de quoi donc?

ALPHONSE.

Air : *A soixante ans.*

Je peux trembler qu'un autre ne vous aime;
Mais un neveu!... je le vois sans chagrin;
Car mon neveu, c'est un autre moi-même,
Ce qui me plaît, il le trouve divin,
Et ce que j'aime, il l'adore soudain!...
Aussi, mes biens et mes trésors, ma chère,
Tout ce que j'ai de mieux en ce moment,
Tout, après moi, lui revient... il le prend;
Et je vois sans trop de colère
Qu'il commence de mon vivant.

MATHILDE.

Vraiment! si je l'avais su! moi qui craignais de vous en parler.

ALPHONSE.

Au contraire, ne me laissez rien ignorer. Racontez-moi tous les détails; dites-moi ce que vous pensez de lui.

MATHILDE.

Beaucoup de bien; d'abord, il vous ressemble beaucoup; et un jour que nous causions en dansant, car on danse pour causer, il me dit qu'il s'appelait Alphonse de Bruchsal, qu'il habitait ordinairement Berlin, mais qu'il serait heureux de se fixer à Dusseldorf, de m'y revoir...

ALPHONSE.

Voilà tout?

MATHILDE.

Oui, Monsieur.

ALPHONSE, lentement et la regardant.

C'est singulier; je croyais qu'il vous avait pris la main et qu'il l'avait serrée.

MATHILDE, troublée.

Comment? c'est vrai, Monsieur, je l'avais oublié. (A part.) Ah! mon Dieu, comme il faut prendre garde avec les maris. (Haut.) Qui donc a pu vous apprendre?...

ALPHONSE.

Voyez, Mathilde, comme il faut toujours dire la vérité à son époux. Tout ce que vous venez de me raconter, je le savais d'avance et de mon neveu lui-même.

MATHILDE.

Ah! c'est bien mal à lui, c'est bien indiscret; je ne l'aurais pas cru, et je n'avais pas besoin de cela pour l'oublier; car, je vous l'ai dit, Monsieur, j'y pensais si peu, si peu, que cela ne valait pas la peine d'en parler; seulement, et d'après ce qu'il m'avait dit de lui, de sa famille, il me semblait que cela annonçait des intentions, et j'attendais toujours qu'il se fît présenter chez nous; lorsqu'un soir on annonce M. de Bruchsal. Ce nom fit battre mon cœur; je levai la tête, mais ce n'était point lui. (Baissant les yeux.) C'était vous, Monsieur; l'accueil que je vous fis d'abord, vous ne le dûtes, j'en conviens, qu'à mes souvenirs, à cette ressemblance; mais plus tard, vos bontés

seules ont appelé ma confiance, mon affection; vous savez le reste. (Vivement.) Voilà la vérité, Monsieur; vous connaissez le fond de ma pensée; et je vous jure désormais de n'en plus avoir une seule qui ne soit pour vous.

ALPHONSE.

Ah ! ma chère Mathilde !

Air de *Délia*.

A ton bonheur je consacre ma vie.

MATHILDE.

De ses bontés que mon cœur est ému !

ALPHONSE.

Par tes attraits mon âme est rajeunie.

MATHILDE.

D'où vient ce trouble à mes sens inconnu?

ALPHONSE.

Et toi, Mathilde? et toi, m'aimeras-tu?

MATHILDE.

Oui, je crois que je vous aime
Comme... un mari...

ALPHONSE.

C'est bien peu!

MATHILDE.

Prenez garde! je vais même
Vous aimer comme un neveu.

ALPHONSE, à ses genoux.

Ah! je n'y résiste plus, Mathilde; ma bien-aimée, apprends donc...

SCÈNE III.

OLIVIER, ALPHONSE, MATHILDE.

OLIVIER.

A merveille!

MATHILDE.

Mon cousin Olivier!

ALPHONSE, toujours à genoux.

Au diable la famille!

OLIVIER, lui donnant la main.

Faut-il vous aider à vous relever? les amis sont toujours là.

ALPHONSE.

Quoi! Monsieur, c'est vous!

OLIVIER.

Moi-même; j'ai bien pensé que vous vous ennuieriez ici tous seuls; l'hymen est un tête-à-tête qui dure si longtemps; j'ai couru chez ma tante, et je l'ai décidée à m'accompagner.

MATHILDE.

Ma tante! elle serait ici?

OLIVIER.

Sans doute; vos femmes l'ont fait entrer dans la chambre de la mariée; elle vous attend.

MATHILDE.

J'y cours. (S'arrêtant devant Alphonse.) Vous permettez, Monsieur?

OLIVIER.

Est-ce qu'il y a besoin de permission?

ALPHONSE.

Allez, ma chère Mathilde, disposez-la à me recevoir; je vous rejoins bientôt; (bas) nous reprendrons notre entretien.

OLIVIER, donnant la main à Mathilde et la conduisant à son appartement.

Eh bien ! vous ne me remerciez pas, ma cousine?

MATHILDE, lui tendant la main qu'il baise.

Oh! si fait, vous êtes charmant.

(Elle entre dans son appartement, Olivier se dispose à la suivre.)

SCÈNE IV.

ALPHONSE, OLIVIER.

ALPHONSE, à part.

Décidément, je ne pourrais jamais m'habituer au système des cousins.

(Au moment où Olivier va entrer dans l'appartement de Mathilde, Alphonse accourt, et l'arrête en lui disant.

Où allez vous donc, cousin?

OLIVIER.

Mais je... (A part.) Il est vexé, tant mieux, je lui apprendrai à me jouer de ces tours-là! (Haut.) J'espère, cousin, que vous êtes content de nous voir.

ALPHONSE, brusquement.

Du tout.

OLIVIER.

Il a une franchise originale.

ALPHONSE.

Qui vous a prié d'amener madame de Linsbourg?

OLIVIER.

Le sentiment des convenances; ma cousine n'ayant plus de mère, la présence de sa tante était indispensable; c'est de droit, c'est l'usage.

ALPHONSE.

Eh! Monsieur, on se passera d'elle et de vous.

OLIVIER.

Vous vous vantez, et vous serez peut-être bien aise de nous avoir. Vous ne vous étiez occupé ni du bal, ni du souper; mais moi qui pense à tout, j'ai pris sur moi...

ALPHONSE.

De quoi faire?

OLIVIER.

D'amener des convives et des violons; deux cents personnes qui vont arriver.

ALPHONSE.

J'en suis fâché, Monsieur. Ils passeront la nuit à la belle étoile; car ils n'entreront pas. Mais je ne vous empêche pas d'aller les rejoindre.

OLIVIER.

Hein! qu'est-ce que c'est! (A part.) Le petit vieillard devient aussi trop brutal. (A Alphonse.) Savez-vous, cousin, que cette phrase aurait l'air de me mettre à la porte?

ALPHONSE.

Vraiment!

OLIVIER.

Et que, quoique parent, je serais obligé de...

ALPHONSE, vivement.

Il serait possible!... comme vous voudrez, Monsieur, je suis à vous.

OLIVIER.

Qu'est-ce qu'il dit? je crois qu'il accepte.

ALPHONSE.

Ici même, et sur-le-champ.

OLIVIER.

Ah çà! qu'est-ce qu'il lui prend donc? il paraît qu'il est encore vert.

Air de *Turenne.*

Je ne pourrais le souffrir de tout autre;
Mais votre titre ici retient mon bras...
De ma famille, en ce moment la vôtre,
L'honneur m'est cher... et dans le monde, hélas!
De ce duel que ne dirait-on pas?
Je suis galant, ma cousine est gentille,
Et me tuer, c'est vous donner à vous
Un ridicule...

ALPHONSE, avec ironie.

Eh! non, c'est, entre nous,
En ôter un à la famille.

OLIVIER.

Monsieur, je pardonne tout, excepté une épigramme... et je suis à vous.

ALPHONSE.

Air de *Cendrillon.*

Cela suffit... dans l'instant au jardin...

OLIVIER.

Que ce rendez-vous a de charmes!

ALPHONSE.

Vous choisirez et l'endroit et les armes.

OLIVIER.

C'est un gaillard que monsieur mon cousin;
Est-il pressé!... malgré ses cheveux blancs
Vouloir, morbleu! sans rien entendre,
Se faire ainsi tuer à soixante ans:
Ne pouvait-il donc pas attendre?

ENSEMBLE.

C'est convenu; ce soir, dans ces jardins,
A ce rendez-vous plein de charmes,
Nous nous rendrons chacun avec nos armes,
Nous nous battrons en amis, en cousins.

(Olivier sort par le fond.)

SCÈNE V.

ALPHONSE, seul.

Oui, morbleu, je suis enchanté! j'avais besoin de trouver quelqu'un sur qui ma colère pût tomber, et j'aime mieux donner la préférence au cousin; après cela du moins je serai tranquille dans mon ménage.

SCÈNE VI.

ALPHONSE, VICTOR.

VICTOR, accourant.

Alerte! alerte! Monsieur...

ALPHONSE.

Qu'est-ce donc!

VICTOR.

Nous sommes débusqués, l'oncle nous suit à la piste!

ALPHONSE.

Mon oncle!

VICTOR.

Sa voiture est au bas du perron.

ALPHONSE, troublé.

Dieux! serait-il instruit!...

VICTOR.

Je l'ignore; mais ne perdez pas une minute; sauvez-vous.

ALPHONSE.

Eh! où cela?... ah! chez ma femme; arrivera ce qui pourra.

(Il va pour ouvrir la porte de Mathilde qui est fermée.)

MADAME DE LINSBOURG, en dedans.

On n'entre pas.

ALPHONSE.

C'est la tante; que le diable l'emporte! Il faut pourtant que je voie Mathilde... Eh mais! la fenêtre qui donne sur la terrasse... je pourrai, quand la tante se sera retirée...

VICTOR, aux aguets.

Voici votre oncle, dépêchons-nous!

ALPHONSE, sautant par la fenêtre.

Eh! vite.

(Il disparaît par la fenêtre à droite et Victor sort par la gauche; tandis que M. de Bruchsal et Michel entrent par le fond.)

SCÈNE VII.

M. DE BRUCHSAL, MICHEL.

(Ils arrivent comme des gens harassés.)

M. DE BRUCHSAL.

Allons, Michel, arrive donc!

MICHEL, d'un ton piteux.

Voilà, Monsieur. (Soupirant.) Quel métier, six lieues de poste ventre à terre, et par des chemins affreux?

M. DE BRUCHSAL, s'asseyant.

C'est vrai, je suis brisé.

MICHEL.

Et moi donc! Quand je vous disais, Monsieur, que le mariage ne vous valait rien!

M. DE BRUCHSAL.

Tu vas encore recommencer ?

MICHEL.

Non, non; j'ai tort; vous m'avez donné votre parole d'honneur que vous n'étiez pas marié, je dois vous croire jusqu'à preuve contraire !.. mais, au nom de Dieu, prenez un peu de repos; car, avec ce train de vie-là, vous ne pouvez pas aller loin. (Il lui montre la table.) Justement, tenez, voilà une table qui vient d'être servie, et un poulet qui a une mine !...

M. DE BRUCHSAL.

Ah ! ah ! je ne pense pas que ce soit pour nous... mais, ma foi, je suis chez moi, et ça ne pouvait pas venir plus à propos.

MICHEL.

Oui, Monsieur, croyez-moi, mangez, prenez des forces, vous en avez besoin; on ne sait pas ce qui peut arriver.

(M. de Bruchsal se met à table ; Michel le sert.)

M. DE BRUCHSAL, déployant sa serviette.

Il paraît que mon *Sosie* ne se laisse manquer de rien.

MICHEL, regardant avec envie.

Dame ! quand on se trouve dans une bonne maison !... Au moins ces petites promenades coup sur coup ont l'avantage de vous faire connaître vos propriétés.

M. DE BRUCHSAL.

AIR : *Un homme pour faire un tableau.*

Tout vient confondre ma raison,
Tant l'aventure est peu commune;
Est-ce un rêve? une illusion?...

MICHEL, le servant.

Non... ce repas n'en est pas une!
Ne l'épargnez pas, croyez-moi,
Et qu'ici rien ne vous dérange;
Car, de tous les biens, je le voi,
Le plus sûr est celui qu'on mange.

M. DE BRUCHSAL, mangeant.

C'est singulier que nous n'ayons encore vu personne? Je n'ai qu'une crainte, c'est qu'ils ne soient déjà repartis.

MICHEL.

Non, non, rassurez-vous; j'ai demandé en bas si madame était ici, on m'a dit qu'oui.

M. DE BRUCHSAL.

Madame !... ah çà ! veux-tu bien te taire.

MICHEL.

Pardon, Monsieur, c'est un reste de soupçon... Voulez-vous me permettre de vous servir à boire ?

M. DE BRUCHSAL.

A ta santé, mon garçon.

MICHEL.

A la vôtre, Monsieur; c'est plus urgent. Encore...

(Il lui verse.)

(Pendant que M. de Bruchsal mange et boit, entre madame de Linsbourg.)

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS; MADAME DE LINSBOURG, paraissant sur le seuil de la porte de l'appartement de Mathilde.

MADAME DE LINSBOURG, à part.

Pauvre enfant ! elle est toute tremblante ; moi, je suis indignée, et c'est dans ce moment-là qu'il faut que je fasse connaissance avec son mari, avec mon neveu ; me voilà bien disposée pour une première entrevue !... (Haut.) Monsieur de Bruchsal !

M. DE BRUCHSAL, toujours à table.

Qui m'appelle ? qui vient là ?

MICHEL, apercevant madame de Linsbourg.

C'est peut-être votre épouse. (A part.) Si c'est elle, ça me rassure un peu.

MADAME DE LINSBOURG.

Monsieur, vous pouvez venir, on vous attend !

M. DE BRUCHSAL.

On m'attend ? et qui donc ?

MADAME DE LINSBOURG.

Eh mais ! votre femme.

M. DE BRUCHSAL.

Ma femme !...

MICHEL, triomphant.

Là, Monsieur !...

M. DE BRUCHSAL, se hâtant de manger.

Voilà, parbleu ! qui est trop fort. (Haut.) Je vous demande pardon, Madame, je suis à vous dans l'instant.

MICHEL.

Oui, Monsieur, il ne faut pas que ça vous empêche de souper.

MADAME DE LINSBOURG, le regardant, et à part.

Eh bien ! il ne se dérange pas ; il reste tranquillement à table, quand je viens l'avertir... (Haut.) Vous ne m'avez donc pas entendue, Monsieur? j'ai eu l'honneur de vous dire...

M. DE BRUCHSAL, jetant sa serviette et se levant.

Que la mariée m'attendait... si vraiment ; mais oserai-je, avant tout, vous demander, Madame, à qui j'ai l'honneur de parler ?

MADAME DE LINSBOURG.

Je sais, Monsieur, que nous ne nous sommes pas encore vus, puisque ce matin je n'ai pas voulu assister à votre noce.

MICHEL, bas.

Quand je vous le disais...

M. DE BRUCHSAL.

Te tairas-tu ?

MADAME DE LINSBOURG.

Mais je suis la tante de votre femme, la présidente de Linsbourg.

M. DE BRUCHSAL.

De Linsbourg, la veuve du vieux président ?

MADAME DE LINSBOURG.

Oui, Monsieur.

M. DE BRUCHSAL.

Qui avait, dit-on, épousé une femme si sévère, si prude, je veux dire si respectable... et c'est vous, Madame, c'est vous qui venez aujourd'hui... (A Michel, lui moutrant la table.) Emporte tout cela, et va m'attendre dans la chambre à côté.

MICHEL, hésitant.

Monsieur, c'est que je voudrais...

M. DE BRUCHSAL, brusquement.

Obéis, te dis-je...

MICHEL.

Comme le mariage lui change déjà le caractère !

(Il sort en emportant le couvert.)

SCÈNE IX.

MADAME DE LINSBOURG, M. DE BRUCHSAL.

MADAME DE LINSBOURG.

Je sens, Monsieur, que ma présence en ces lieux a droit de vous étonner, et je vous dois l'explication de ma conduite.

M. DE BRUCHSAL.

A merveille ! j'allais vous la demander...

MADAME DE LINSBOURG.

J'ai d'abord été si opposée à ce mariage, que je n'ai pas même voulu y assister ; mais je viens de voir Mathilde...

M. DE BRUCHSAL.

On la nomme Mathilde ?

MADAME DE LINSBOURG, étonnée.

Oui, Monsieur.

M. DE BRUCHSAL.

C'est un joli nom.

MADAME DE LINSBOURG.

Je croyais ne la trouver que résignée à son sort ; mais point du tout ; elle m'a semblé heureuse et satisfaite, et, malgré vos soixante ans, je croirais presque que vous avez su lui plaire.

M. DE BRUCHSAL.

Moi!... (A part.) Décidément, si c'est une plaisanterie, elle n'a rien d'effrayant, et nous verrons bien... (A madame de Linsbourg.) Ma chère tante, vous avez peut-être l'habitude de vous retirer de bonne heure, et je crains qu'il ne soit déjà bien tard...

MADAME DE LINSBOURG.

Je comprends, Monsieur. Je vous laisse.

M. DE BRUCHSAL, lui offrant la main pour la reconduire.

Voulez-vous me permettre, ma chère tante ?

MADAME DE LINSBOURG.

Volontiers, mon cher neveu.

(Elle sort : M. de Bruchsal la conduit jusqu'à la porte du fond.)

SCÈNE X.

M. DE BRUCHSAL, seul.

(Il ferme la porte, pousse les verroux.)

Là, fermons bien ! Si j'y comprends un mot, je veux mourir ; mais c'est égal, voilà assez longtemps qu'ils se moquent de moi ; je vais prendre ma revanche : puisqu'ils m'ont marié à une jeune personne charmante, à ce qu'il paraît, ma foi, (se frottant les mains) allons trouver ma femme.

(Il s'avance à pas de loup vers la porte de la chambre de Mathilde ; au même moment, Michel entre du côté opposé et l'arrête par la main.)

SCÈNE XI.

M. DE BRUCHSAL, MICHEL.

MICHEL, tout effaré.

Ah ! Monsieur, où allez-vous ?

M. DE BRUCHSAL.

Cela ne te regarde pas !

MICHEL, l'arrêtant.

Si, Monsieur ; vous n'irez pas.

M. DE BRUCHSAL.

Comment ?

MICHEL.

Je ne vous quitte pas, je m'attache à vous ; je sais que vous allez vous battre !

M. DE BRUCHSAL.

Moi !...

MICHEL.

N'essayez pas de le nier, je viens de rencontrer votre adversaire, qui vous attend avec deux épées sous le bras, pour vous chercher querelle.

M. DE BRUCHSAL.

Mon adversaire !... une querelle ! et à quel propos, imbécile ?

MICHEL.

A cause de votre femme dont vous êtes jaloux, et à qui il fait la cour.

M. DE BRUCHSAL.

On fait la cour à ma femme !...

MICHEL.

Ça vous étonne ! une jeune femme ! car elle est jeune, elle...

M. DE BRUCHSAL, hors de lui.

Ah! je crois, Dieu me pardonne, que l'enfer s'est déchaîné contre moi; mais cela ne m'arrêtera pas. (Voulant entrer dans la chambre de Mathilde.) Va-t'en, j'ai besoin d'être seul.

MICHEL, l'arrêtant toujours.

Pour aller vous faire tuer, n'est-ce pas?

M. DE BRUCHSAL.

Eh! non...

MICHEL.

Vous en mourez d'envie, je le vois!...

M. DE BRUCHSAL.

Du tout; au contraire...

MICHEL, suppliant.

Monsieur, Monsieur, je vous le demande à genoux.

M. DE BRUCHSAL.

Tais-toi donc, bourreau!... Voici quelqu'un... Dieu! serait-ce ma femme?...

(Mathilde entre.)

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENTS; MATHILDE, sortant de sa chambre; elle est en toilette du soir, robe blanche croisée, sans garniture, coiffure très-simple en cheveux, petit fichu de gaze.

(A l'entrée de Mathilde, M. de Bruchsal s'éloigne et va s'asseoir sur un fauteuil, auprès de la porte du cabinet à gauche.)

MATHILDE, à part, regardant M. de Bruchsal.

Le voici! ah! mon Dieu! je n'aurai jamais le courage... cependant, après ce que je viens d'apprendre, il le faut bien; car il n'y a que moi qui puisse obtenir la grâce d'Alphonse; et puis, ce qui me rassure, c'est que mon mari est là.

M. DE BRUCHSAL, à part, et un peu embarrassé.

Je ne sais trop comment débuter, ni comment entrer en ménage; commençons par me fâcher, ça me servira de contenance. (Haut et s'approchant.) Hum! hum!

MATHILDE, à part.

Comme il a l'air méchant!

M. DE BRUCHSAL, la regardant de près, et à part.

Ah! diable! c'est qu'elle est fort jolie!

MICHEL, à part.

Comme il la regarde!

M. DE BRUCHSAL, à Michel, qui est à sa gauche.

N'est-ce pas, Michel, qu'elle est fort bien?

MICHEL, de mauvaise humeur.

Qu'est-ce que ça fait? il s'agit bien de cela; je vous demande de quoi monsieur va s'occuper dans un pareil moment?

M. DE BRUCHSAL, à Mathilde.

C'est moi que vous cherchiez, Madame?

MATHILDE, tremblant.

Oui, Monsieur.

MICHEL.

Voilà le coup de grâce.

M. DE BRUCHSAL, à part.

Au moins, je ne puis pas me plaindre, ils m'ont choisi une petite femme charmante... (A Michel.) Va te coucher, mon ami.

MICHEL, bas.

Monsieur, je n'ose pas; vous irez vous battre avec l'autre.

M. DE BRUCHSAL.

Est-ce que j'y pense? (regardant Mathilde) et maintenant moins que jamais; laisse-nous.

MICHEL, à part.

Je ne peux pas m'y décider.

AIR: *La voilà, de frayeur* (de LÉONIDE).

ENSEMBLE.

MATHILDE.

Quel moment! quel effroi!
Son regard m'inquiète;
Quelle frayeur secrète
Vient s'emparer de moi?

M. DE BRUCHSAL.

Bonne nuit, laisse-moi...
(Regardant Mathilde.)
Quelle grâce parfaite!...
Et quelle ardeur secrète
M'agite malgré moi?

MICHEL.

Bonne nuit... quel effroi
Me trouble, m'inquiète?
Quelle frayeur secrète!...
Je tremble, non pour moi.

MICHEL.

Faut-il encor que je demeure?...
Monsieur n'a plus besoin de moi?...

M. DE BRUCHSAL.

Non, demain... pas de trop bonne heure...

MICHEL, à part.

De chagrin j'en mourrai, je croi;
Qui, moi, son fidèle acolyte,
Sans frémir je n'y puis songer,
C'est dans le moment du danger
Qu'il faut, hélas! que je le quitte.

ENSEMBLE.

MATHILDE.

Quel moment! quel effroi! etc.

M. DE BRUCHSAL.

Bonne nuit, laisse-moi... etc.

MICHEL.

Bonne nuit... quel effroi, etc.
(Michel entre dans l'appartement à gauche.)

SCÈNE XIII.

MATHILDE, M. DE BRUCHSAL.

M. DE BRUCHSAL.

Ne trouvez-vous pas, Madame, que c'est une

situation assez singulière que la nôtre? et quand je vois cet air de candeur et de modestie... peut-être vous a-t-on mariée, comme moi, sans que vous le sachiez, sans que vous vous en doutiez; cela peut arriver; j'en ai la preuve...

MATHILDE.

En vérité, Monsieur, vos doutes commencent à m'embarrasser beaucoup; ce mariage a été si bizarre, si précipité... je n'ai vu mon mari que fort peu. Et si je me suis trompée, jugez-en vous-même. Un vieillard se présente chez mon tuteur, il se nommait M. de Bruchsal, aimable, plein d'esprit... tout le monde était séduit par ses manières douces et prévenantes; on m'ordonne de l'épouser, je m'y résignai sans peine. Voilà tout ce que je puis vous dire.

M. DE BRUCHSAL.

Et ce vieillard, c'était moi?

MATHILDE.

C'était la même bonté dans les regards, la même indulgence, la même douceur...

M. DE BRUCHSAL, s'emportant.

Corbleu!...

MATHILDE, effrayée.

Ah! par exemple, il ne se fâchait jamais, Monsieur; et maintenant, à la manière dont vous me regardez, il me semble que ce n'est plus lui.

M. DE BRUCHSAL, s'arrêtant.

Diable! n'allons pas détruire la bonne opinion que l'on a de moi; car je commence à trouver l'aventure charmante. (Haut.) Je ne me fâche pas non plus; au contraire, je suis enchanté d'avoir pu vous plaire ainsi à mon insu. Mais je cherche comment j'ai pu y parvenir; j'avoue que ça m'étonne; et pour qu'une jeune personne se résigne à passer sa vie près de moi...

MATHILDE, s'oubliant.

Ah! c'est mon plus cher désir.

M. DE BRUCHSAL, l'observant.

Même à présent?

MATHILDE.

Plus que jamais!

AIR : *Pour le trouver, j'arrive en Allemagne* (d'YELVA).

J'y vois pour moi tant d'avantage...
Des conseils d'un ami prudent
On a grand besoin à mon âge...
Le monde est, dit-on, si méchant...
Pour marcher seule en ce monde perfide,
Je suis si jeune...

M. DE BRUCHSAL.

Et moi si vieux...

MATHILDE.

Eh bien!
Désormais vous serez mon guide,
Moi je serai votre soutien!

M. DE BRUCHSAL.

Il est sûr que le mariage envisagé ainsi, comme un point d'appui, aurait bien son côté agréable. Et moi, qui avais des préventions contre lui...

MATHILDE.

Et pourquoi donc?

M. DE BRUCHSAL.

Vous le dirai-je? tout m'effrayait; les embarras du ménage, cet esclavage continuel, jusqu'à ce titre de mari et de femme.

MATHILDE.

Eh bien! ne m'appelez pas votre femme, appelez-moi votre fille, votre pupille, votre nièce, ce que vous voudrez, pourvu que ce titre me rapproche de vous, et me permette de vous aimer.

M. DE BRUCHSAL.

Que dit-elle?

MATHILDE.

Ainsi, du moins, je vivrai près de vous, je serai à la tête de votre maison; ces embarras du ménage, ces soins qui vous effrayent, je vous les épargnerai. Pour que le temps vous paraisse moins long, le soir, je vous ferai des lectures, de la musique; le matin, je vous entourerai de tous ceux qui vous respectent et vous chérissent; vos vieux amis seront les miens et ils viendront souvent; car ils seront bien reçus. Heureux vous-même, vous voudrez qu'on le soit autour de vous, et, de temps en temps, nous accueillerons la jeunesse, dont les riantes idées égayeront les vôtres, et vous rappelleront vos jeunes souvenirs.

M. DE BRUCHSAL, s'animant.

Cela commence, rien qu'en vous écoutant... oui, ma chère femme...

MATHILDE.

Nous sommes convenus que vous ne me donneriez plus ce nom-là.

M. DE BRUCHSAL.

C'est que maintenant il me plaît beaucoup. Oui, vous serez maîtresse absolue; vous n'aurez qu'à commander pour être obéie.

MATHILDE, émue, et regardant du côté de son appartement.

Est-il vrai?

M. DE BRUCHSAL.

Je le jure.

MATHILDE.

Quoi! vous ne me refuserez jamais rien?

M. DE BRUCHSAL.

Jamais.

MATHILDE.

Quelle que soit la grâce que je vous demande?...

M. DE BRUCHSAL.

N'importe.

MATHILDE.

Eh bien ! il en est une que j'implore.

M. DE BRUCHSAL.

Je l'accorde d'avance ; et puisque cette jolie main est à moi... (voulant y porter les lèvres) ne me permettrez-vous pas ?...

MATHILDE, lui prenant à lui-même la main qu'elle embrasse, et tombant à ses genoux.

Ah ! Monsieur, c'est moi qui vous le demande...

M. DE BRUCHSAL, attendri.

Quoi !... que faites-vous ?... eh bien ! me voilà tout ému. Mon enfant, ma chère enfant, relevez-vous.

(On frappe.)

SCÈNE XIV.

Les Précédents, MICHEL.

MICHEL, accourant de côté, sans voir son maître.

Courez tous... dépêchez...

M. DE BRUCHSAL.

Qu'est-ce donc ?

MICHEL, le voyant.

Ah ! mon Dieu !

M. DE BRUCHSAL.

Michel ! Qu'as-tu donc ? d'où vient ta frayeur ?

MICHEL.

Il n'y a pas de quoi, peut-être ?... Comment, Monsieur, vous voilà ici ? et, dans le moment où je vous parle, vous vous battez dans le jardin.

MATHILDE.

Comment ?

M. DE BRUCHSAL.

Ah ! tu vas recommencer !...

MICHEL.

Oui, Monsieur, vous êtes là-bas, vous êtes ici, vous êtes partout : il n'y a pas de jeune homme qui ait votre activité. J'étais à la fenêtre de ma chambre, parce que je ne pouvais pas dormir ; je prenais le frais en songeant aux inquiétudes que vous me donnez ; voilà que tout à coup j'entends du bruit au-dessous de moi ; je regarde, vous sortiez de l'appartement de madame par la terrasse...

M. DE BRUCHSAL.

Moi !...

MICHEL.

Oui, Monsieur, vous avez sauté par-dessus le balcon ; le cousin est venu vous joindre, et, un moment après, l'épée à la main dans le taillis...

MATHILDE, troublée, courant à Michel.

O ciel ! mon mari ! il faut courir ; où est-il ?

MICHEL.

Eh ! le voilà, devant vous.

MATHILDE.

S'il était blessé !...

MICHEL.

Vous voyez bien que non... mais j'ai eu une peur !...

MADAME DE LINSBOURG, frappant à la porte du fond.

Ouvrez, ouvrez vite !

MICHEL, effrayé.

Ah ! c'est mon dernier jour !

M. DE BRUCHSAL.

Encore un événement !

MADAME DE LINSBOURG, en dehors.

Mathilde !... mon neveu !...

MATHILDE, courant ouvrir.

C'est ma tante.

SCÈNE XV.

Les Précédents, Madame de LINSBOURG.

MATHILDE.

Eh bien ! ma tante ?

MADAME DE LINSBOURG, courant à M. de Bruchsal.

Ah ! le voilà, ce cher neveu ! Que je l'embrasse ! J'avais des préventions contre vous, mon cher ami, je le confesse ; mais votre conduite, votre générosité, dans ce malheureux duel...

M. DE BRUCHSAL.

Ma générosité !...

MADAME DE LINSBOURG, à sa nièce, en s'essuyant les yeux.

Air : *Ces postillons sont d'une maladresse.*

C'est Olivier qui vient de m'en instruire ;
Car tous les deux sont amis désormais :
Après l'avoir désarmé...

MATHILDE.

Je respire !

MADAME DE LINSBOURG.

Le vainqueur même a proposé la paix !

MICHEL, montrant son maître.

A ce trait-là, moi, je le reconnais.

MADAME DE LINSBOURG.

Mais à votre âge !... un duel !... quelle folie !...
Risquer ses jours !...

M. DE BRUCHSAL.

J'étais en sûreté !
J'aurais pu même ainsi perdre la vie
Sans nuire à ma santé.

MADAME DE LINSBOURG.

Que voulez-vous dire?

M. DE BRUCHSAL.

Vous allez le savoir. (A Mathilde.) Dites-moi, je vous prie, croyez-vous que ce soit moi qui me suis battu tout à l'heure?

MATHILDE, hésitant.

Je ne sais.

M. DE BRUCHSAL, montrant la porte à droite.

Qui ai sauté par la fenêtre de votre chambre?

MATHILDE, baissant les yeux.

Je ne crois pas.

MADAME DE LINSBOURG, vivement.

Qu'est-ce que j'apprends là? Comment! ma nièce... Quel est l'audacieux?

M. DE BRUCHSAL, à madame de Linsbourg.

Ah! ne la grondez pas! c'est ma femme, c'est moi seul que cela regarde. (A Mathilde.) Mathilde, à moi, votre ami, ne me direz-vous pas qui était là, dans votre appartement?

MATHILDE, troublée.

Qui?...

M. DE BRUCHSAL.

Vous hésitez; manqueriez-vous déjà à votre promesse de tout à l'heure?

MATHILDE.

Non, je les tiendrai toutes; mais vous, Monsieur, n'oubliez pas les vôtres. Cette grâce que j'implorais, et que vous m'avez accordée d'avance, je la réclame en ce moment; (d'un ton tout caressant) car cette personne qui vous a offensé, en usurpant votre nom, vos droits...

M. DE BRUCHSAL.

Eh bien!...

MATHILDE, tendrement.

Elle vous aime, elle vous révère autant que moi.

M. DE BRUCHSAL.

Il y paraît!...

MATHILDE.

Elle voudrait votre bonheur...

M. DE BRUCHSAL.

Joliment!

MATHILDE.

Elle n'aspire, ainsi que moi, qu'à passer sa vie auprès de vous.

M. DE BRUCHSAL, frappé d'une idée.

Comment!... est-ce que ce serait?... Non, non, pas possible!... Mais, achevez, je vous en prie; son nom?...

MATHILDE.

Vous lui pardonnerez?

M. DE BRUCHSAL, avec impatience.

Son nom?

MATHILDE, saisissant sa main.

Vous lui pardonnez, n'est-ce pas?

M. DE BRUCHSAL.

Eh bien! oui, ne fût-ce que par curiosité. Mais quel est-il enfin?

MATHILDE, voyant venir Alphonse et Olivier.

Le voici!

M. DE BRUCHSAL.

Mon neveu!...

TOUS.

Son neveu!...

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENTS; ALPHONSE et OLIVIER, se tenant par la main.

(Alphonse a repris son costume de jeune homme.)

ALPHONSE, courant à son oncle.

Ah! mon cher oncle!

M. DE BRUCHSAL.

Comment, c'est toi?... quoi! cet époux invisible, qui se marie, et qui se bat à ma place!

MADAME DE LINSBOURG.

A la bonne heure! c'est beaucoup mieux!

M. DE BRUCHSAL.

Non, c'est très-mal! c'est indigne! et je suis furieux!...

(Mathilde passe auprès de M. de Bruchsal, et cherche à le calmer.)

MICHEL.

De ce qu'il a pris votre place.

M. DE BRUCHSAL.

Non; de n'avoir pas pris la sienne, (à Mathilde) de ne pas vous avoir épousée; je m'y étais déjà habitué.

MICHEL.

Voilà qu'il a du regret à présent!...

M. DE BRUCHSAL.

Une femme si bonne, si aimable, qui aurait été à la tête de ma maison, qui, tous les soirs, m'aurait fait de la musique, pour m'endormir, voilà la femme qu'il me fallait!

MATHILDE.

C'est tout comme... puisque je ne vous quitterai pas.

M. DE BRUCHSAL.

Je l'espère bien, et je ne pardonne qu'à cette condition-là. Mais c'est égal, vous m'avez raccommodé avec le mariage, et c'est votre faute; si je rencontre jamais une femme pareille...

MICHEL.

Ah! mon Dieu! qu'est-ce qu'il lui prend encore?

ALPHONSE, souriant.

Je suis tranquille, mon oncle, il n'y en a pas deux comme elle.

MICHEL, bas.

Il faut l'espérer.

M. DE BRUCHSAL.

Hein, qu'est-ce que tu dis, Michel?

MICHEL.

Je dis, Monsieur, que votre neveu est un brave jeune homme qui nous a rendu un fameux service. Et pour vous, comme pour moi, j'aime mieux que ce soit lui... (montrant Mathilde) Madame aussi, j'en suis sûr.

CHOEUR.

Air *du Coureur de veuves.*

A notre } tristesse
A votre }
Qu'une douce ivresse
Succède en ce jour;
Un destin prospère,
Par les mains d'un père,
Bénit notre } amour.
Bénit votre }

MATHILDE, au public.

Air : *Si ça t'arrive encore* (de Romagnesi).

O vous, de qui dépend ici
Le destin de tous nos ouvrages,
Voici venir un vieux mari
Qui sollicite vos suffrages.
Qu'aux yeux de votre tribunal
Son âge excuse sa faiblesse;
Et, suspendant l'arrêt fatal,
Laissez-le mourir de vieillesse...
Oui, suspendant l'arrêt fatal,
Laissez-le mourir de vieillesse.





LA MANIE DES PLACES,

OU

LA FOLIE DU SIÈCLE,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase dramatique, le 19 juin 1828.

En société avec M. Bayard.

Personnages.

M. DE BERLAC.
M. DE NOIRMONT, ancien inspecteur général.
FRÉDÉRIC DE RINVILLE.
M. DUFOUR, employé au Mont-de-Piété.
GEORGES, commis de l'hôtel garni.
MADAME PRESTO, tenant un hôtel garni.
JULIETTE, sa fille.
JOSEPH, domestique de l'hôtel.
UN DOMESTIQUE.

La scène se passe à Paris, rue de Rivoli, dans l'hôtel garni tenu par madame Presto.

Le théâtre représente une grande salle de l'hôtel; porte au fond, et deux portes latérales sur les derniers plans. — Sur le premier plan, à gauche et à droite, portes d'appartements au-dessus desquelles sont des numéros; la porte à gauche de l'acteur, qui est celle de M. de Berlac, doit porter le nº 54. — A droite, sur le devant, une table et tout ce qu'il faut pour écrire; on doit y voir un grand livre où sont inscrits les noms des voyageurs.

SCÈNE PREMIÈRE.

FRÉDÉRIC, GEORGES.

GEORGES.

Comment! vous ici, Monsieur Frédéric de Rinville?

FRÉDÉRIC.

Eh! mon pauvre Georges, par quel hasard dans un hôtel garni? et premier garçon, à ce qu'il me semble?

GEORGES.

Du tout, Monsieur, premier commis, ce qui est bien différent; et puis la situation fait tout; un hôtel, rue de Rivoli! ce n'est pas déroger. On ne reçoit ici que des ducs, des marquis, des princes étrangers. Nous avons manqué avoir les Osages.

FRÉDÉRIC.

Je ne sais pas alors si moi, qui ne suis ni prince, ni marquis, ni Os...

GEORGES.

Vous avez 50,000 livres de rente; c'est reçu partout; et puis, vous avez des amis qui vous sont dévoués. Élevé près de vous, ayant presque fait mes études en vous voyant faire les vôtres, je pouvais solliciter comme tout le monde; mais, dans cette maison, j'ai pris d'autres idées.

AIR de *Marianne.*

Ici, je deviens philosophe...
Nous logeons des solliciteurs
Dont j'ai vu mainte catastrophe
Emporter toutes les grandeurs.
Je veux souvent
Suivre en avant
Les gens heureux que protége un bon vent;
Ils sont montés...
A leurs côtés
Je rêve aussi des rangs, des dignités;
Mais qu'une tempête survienne,
Je les vois revenir confus,
Pleurant les places qu'ils n'ont plus;
Et je reste à la mienne.

Aussi, je n'ai pas d'autre ambition que de rester ici, et de m'y marier.



Mme PRESTO.

PRESTO CUISINIER ITALIEN.

FRÉDÉRIC.

Je comprends; tu aimes l'hôtesse.

GEORGES.

Pas tout à fait; j'aime sa fille sérieusement, et je serais déjà son mari sans un procès que nous suscite un concurrent, car je suis malheureux, moi ! il y a toujours de la concurrence. Mais vous avez l'air préoccupé, inquiet, et moi qui vous ennuie de mes affaires.

FRÉDÉRIC.

Écoute : tu es un garçon actif, discret, intelligent; j'ai toujours eu besoin de ton zèle, et maintenant plus que jamais.

GEORGES.

Parlez, monsieur Frédéric. Faut-il courir ? Faut-il vous suivre ?

FRÉDÉRIC.

Dis-moi; n'avez-vous pas dans cet hôtel un voyageur arrivé depuis peu; tête poudrée, air enjoué, œil vif, même un peu hagard, toujours allant, venant, parlant de son crédit, et jetant à tort ou à travers des espérances, des cordons et des places.

GEORGES.

Si, Monsieur; il y en a ici beaucoup, nous en voyons tous les jours, parce que, comme je vous disais tout à l'heure... la situation... vis-à-vis des Tuileries et à côté d'un ministère...

FRÉDÉRIC.

Eh ! ce n'est pas de cela qu'il s'agit, mais de quelqu'un que tu as dû voir chez moi; tu le connais, M. de Berlac.

GEORGES.

Non, non; mais Julien, votre valet de chambre, m'en a souvent parlé. Attendez donc; vous aimiez sa fille ?

FRÉDÉRIC.

Oh ! je l'aime plus que jamais. Le jour du mariage était fixé; j'allais être heureux, lorsqu'aux dernières élections il prit fantaisie à mon beau-père de se porter candidat. J'avais quelque influence; il comptait sur moi; il avait raison; j'aurais tout fait pour lui, excepté d'en faire un député.

Air de *Julie*.

Pour lui j'aurais donné ma vie;
Mais il s'agissait, en ce jour,
Des intérêts de ma patrie,
J'oubliai ceux de mon amour.
Oui, l'on doit, s'immolant soi-même,
Préférer toujours, en bon fils,
La mère qui nous a nourris
A la maîtresse qui nous aime.

M. de Berlac ne doutait pas du succès; il faisait déjà des discours superbes qui nous ennuyaient à mourir; il commanda son habit qui devait servir à un autre (cela s'est vu quelquefois). Enfin, le jour fatal arriva; il n'eut pas une voix, pas même la mienne. Juge de sa colère. Dès lors, plus d'amitié entre nous, plus de mariage; il me bannit de sa présence; il ne veut même pas que mon nom soit prononcé devant lui.

GEORGES.

Ma foi, Monsieur, à votre place, je l'aurais envoyé à la Chambre; il ne penserait pas à faire sa fortune, puisqu'elle est faite; il est aimé, estimé; c'est ce qu'il faut, je crois.

FRÉDÉRIC.

Assurément, c'est un excellent homme, mais la tête...

GEORGES.

La tête ?

FRÉDÉRIC.

Oui, oui, plus rien ! c'est fini !

GEORGES.

O ciel ! que dites-vous là ? ah çà ! il lui est donc arrivé quelque malheur ?

FRÉDÉRIC.

Une maladie assez à la mode aujourd'hui, une ambition rentrée. L'échec qu'il venait de recevoir aux élections avait déjà donné à son esprit, un peu faible, un nouveau degré d'exaltation, lorsqu'un matin il lit dans le *Moniteur*, partie officielle : « M. de Berlac vient enfin d'être nommé » conseiller d'État. » Juge de sa joie, de son ravissement ! Le jour de la justice est donc enfin arrivé ! Il court chez tous ses amis, même chez moi, avec qui il était brouillé; il m'offre son crédit, sa protection, car le voilà en place, le voilà conseiller d'État. Il le fut en effet toute la journée; mais le lendemain, l'implacable *Moniteur* lui apprit sa destitution.

GEORGES.

Sitôt que cela ?

FRÉDÉRIC.

Il n'avait pas été nommé : c'était par erreur.

GEORGES.

Du ministère ?

FRÉDÉRIC.

Non, de l'imprimeur; une faute d'impression, une lettre changée, M. de Berlac, au lieu de Gerlac : erreur bien permise entre deux mérites aussi inconnus l'un que l'autre. Mais vois à quel point une lettre, un jambage de plus ou de moins peuvent influer sur la raison humaine; il a été accablé du coup, et son cerveau, déjà malade, n'a pu supporter la perte d'une place qu'il n'avait jamais eue.

GEORGES.

Je crois bien : on s'habitue si vite... Si encore, en le destituant, on lui avait donné des consolations, des dédommagements; enfin, une place supérieure, comme cela se pratique... quelquefois.

FRÉDÉRIC.

De ce côté-là sois tranquille, rien ne lui man-

que ; il s'est donné de lui-même des cordons, des dignités, des portefeuilles, il ne se refuse rien.

GEORGES.

Comment, Monsieur ?

FRÉDÉRIC.

C'est là sa folie. Aujourd'hui, il se nomme chef de division ; demain, secrétaire général ; après-demain, ministre ; et puis il recommence, toujours enchanté de sa nomination, qui, du reste, ne peut faire crier personne ; car il est impossible d'exercer avec plus de probité ; tout au mérite, rien à la faveur. Enfin, mon ami, comme je te le disais, une folie complète.

Air *du Charlatanisme.*

Partout, il admet tour à tour
La justice et l'économie ;
Même on m'a dit que, l'autre jour,
Dans un beau moment de folie,
Trouvant le budget trop pesant,
Il s'est ôté son ministère...
Et, pour être moins exigeant,
Pour mieux sentir la valeur de l'argent,
Il s'est nommé surnuméraire.

GEORGES.

Voyez-vous cela !

FRÉDÉRIC.

A cela près, un excellent homme ; bon père, bon ami, causant de la manière la plus sage et la plus raisonnable sur tous les sujets, un seul excepté.

GEORGES.

Ce n'est pas possible.

FRÉDÉRIC.

Si vraiment. Semblable à Don Quichotte, qui n'extravaguait que lorsqu'il était question de chevalerie, M. de Berlac ne perd la tête que quand il s'agit de places ou de dignités. L'un prenait des auberges pour des châteaux, et celui-ci prend toutes les maisons pour des ministères.

GEORGES.

Je comprends, Monsieur.

Air de *l'Artiste.*

Don Quichotte moderne,
Il prendrait en chemin
Tel orateur qu'on berne
Pour l'enchanteur Merlin ;
Un ministre en disgrâce
Pour quelque mécréant,
Et bien des gens en place
Pour des moulins à vent.

Et dans quelle maison, dans quel ministère est-il en ce moment ?

JULIETTE, en dedans.

Georges ! Georges !

FRÉDÉRIC.

Chut ! quelqu'un.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS ; JULIETTE, sortant de la chambre du fond, à gauche.

JULIETTE, accourant.

Georges ! Georges ! Ah ! monsieur Georges.

GEORGES, bas à Frédéric.

C'est elle, Monsieur, la jeune personne...

JULIETTE.

Maman vous recommande les voyageurs qui sont arrivés cette nuit.

FRÉDÉRIC, vivement, allant à Juliette.

Des voyageurs ! Permettez, Mademoiselle ; qui sont-ils ? savez-vous ?

JULIETTE.

Mais, M. de Noirmont, cet inspecteur général qui est déjà venu l'année dernière.

FRÉDÉRIC.

Ah ! ce n'est pas cela.

(Il passe à la gauche de Juliette.)

GEORGES.

Moi qui ne suis ici que depuis six mois, je ne le connais pas, je ne l'ai pas vu.

JULIETTE.

Je crois bien. Cette nuit on vous a fait appeler longtemps sans pouvoir vous réveiller. Monsieur Georges a le sommeil très-dur. Eh bien ! venez-vous ? on vous attend.

FRÉDÉRIC.

Pardon, Mademoiselle ; j'ai deux mots à lui dire, et je vous le renvoie.

GEORGES.

Si c'est possible, mademoiselle Juliette.

JULIETTE, à part.

Il y a toujours des importuns. (Haut.) Comme vous voudrez. C'est que M. Dufour, que vous n'aimez pas, ni moi non plus, est là-bas près de maman, il lui parle, et...

GEORGES.

Vrai ! M. Dufour, cet intrigant, cet imbécile, un commissaire du Mont-de-Piété ! (A Frédéric.) C'est mon rival, Monsieur.

JULIETTE.

Monsieur Georges !

FRÉDÉRIC.

Rassurez-vous, Mademoiselle ; je sais tout, et s'il y a des obstacles à votre bonheur, je les lèverai peut-être. Avez-vous confiance en moi ?

JULIETTE.

Dame ! Monsieur, ça commence à venir.

FRÉDÉRIC.

A la bonne heure. Cela dépend de Georges.

Air *du Piége.*

S'il peut me servir aujourd'hui,
Je vous marie.

JULIETTE.

Ah ! quelle ivresse !

Monsieur, je vous réponds de lui.
Mais vous tiendrez votre promesse.

FRÉDÉRIC.

Comptez sur moi s'il réussit.

GEORGES.

Parlez, Monsieur ; j'aurai, je pense,
Cent fois plus d'adresse et d'esprit,
En songeant à la récompense.

JULIETTE.

Maintenant, je n'ai plus peur de M. Dufour, et je vais faire prendre patience à maman. Adieu, Monsieur, adieu.

(Elle rentre dans l'appartement du fond à gauche.)

SCÈNE III.

GEORGES, FRÉDÉRIC.

GEORGES.

Est-elle gentille ! et vous consentiriez...

FRÉDÉRIC.

A servir tes amours ? mais certainement, si tu parviens à servir les miens.

GEORGES, riant.

Moi, Monsieur !

FRÉDÉRIC.

Oui, toi, si tu m'aides à retrouver M. de Berlac.

GEORGES.

Est-ce qu'il est comme sa raison ? est-ce qu'il est égaré ?

FRÉDÉRIC.

Eh ! sans doute, voilà ce qui cause mon inquiétude ; je suis à sa poursuite. Sa fille Émilie, qui vient d'arriver à Paris, me mande que, depuis six jours, son père a disparu, qu'il a quitté son château, sa province, en lui laissant la lettre que voici et qu'elle m'envoie. (Il lit.) « Ma chère Émi-
» lie, je suis obligé de partir à l'instant et sans
» t'embrasser. On vient de créer pour moi un
» nouveau ministère. Viens donc me rejoindre
» dès que tu pourras. Tu me trouveras à Paris,
» dans mon hôtel.

» Mon excellence,

» DE BERLAC. »

GEORGES.

Je comprends, son excellence est perdue.

FRÉDÉRIC.

Précisément.

GEORGES.

Et où la retrouver, dans la foule des excellences ? Il y en a tant à Paris, d'anciennes et de nouvelles.

FRÉDÉRIC.

D'après les renseignements que j'ai pris, une voiture de poste, à peu près semblable à la sienne, a passé hier dans ce quartier. Mais dans quel hôtel s'est-il arrêté ?

GEORGES.

Je les connais tous ; je verrai, je m'informerai.

FRÉDÉRIC.

C'est le service que j'attendais de toi ; et si tu peux réussir, je te marie, je t'assure une place auprès de moi.

GEORGES.

Une place auprès de vous ! Nous le trouverons, Monsieur, nous le trouverons.

FRÉDÉRIC.

Mon bonheur en dépend. J'ai promis à Émilie de lui ramener son père ; et pourtant je ne puis me montrer à ses yeux ; car, s'il me reconnaissait, il ne voudrait pas me suivre. Il faut donc que ce soit toi seul qui paraisses, qui te charges de tout. Mais je te recommande, dans toutes tes mesures, les plus grands égards.

GEORGES.

Oui, Monsieur, oui, je comprends... comptez sur moi. (On sonne.) Mais pardon ; on s'impatiente. On y va. Mon mariage et une place, n'est-ce pas ?

FRÉDÉRIC.

Pour l'argent, ne l'épargne pas ; et si tu as le bonheur de le retrouver, tâche, avec esprit, et sans violences, de ne plus le quitter, de t'en assurer, afin de le conduire à la maison dont voici l'adresse. (Il lui donne une adresse.)

GEORGES.

Soyez tranquille. (On sonne encore.)

SCÈNE IV.

FRÉDÉRIC, GEORGES, MADAME PRESTO.

MADAME PRESTO.

Eh bien ! Georges, vous n'entendez pas ?

GEORGES.

Si, Madame, car je prenais les ordres de monsieur.

ENSEMBLE.

FRÉDÉRIC.

AIR : *La voilà... de frayeur* (de LÉONIDE).

Tu m'entends,
Je t'attends ;
Je compte sur ton zèle ;
Tu m'entends,
Tu comprends,
Vous serez tous contents.

MADAME PRESTO.

Allez donc,
Partez donc,
On sonne, on vous appelle ;
Allez donc,
Partez donc ;
Quel bruit dans la maison !

GEORGES.

On y va,
Me voilà ;

Oui, comptez sur mon zèle;
On y va,
Me voilà!
On le retrouvera.

FRÉDÉRIC.

Je vais bien vite au ministère,
Où j'ai du monde à prévenir,
Dans la crainte que mon beau-père
Ne veuille d'abord y courir.

MADAME PRESTO.

Mais allez donc, dans l'antichambre
J'entends des députés sonner;
Ils demandent leur déjeuner
Avant de se rendre à la Chambre.
(On sonne.)

ENSEMBLE.

Reprise de l'air.

FRÉDÉRIC.

Tu m'entends, etc., etc.

MADAME PRESTO.

Allez donc, etc., etc.

GEORGES.

On y va, etc., etc.

(Frédéric sort par le fond; Georges entre dans la chambre du fond, à droite.)

SCÈNE V.

MADAME PRESTO, seule.

Je ne sais pas où ce garçon-là a la tête. Quoi qu'en dise ma fille, ce n'est pas le gendre qu'il me faut; il nous aime, et voilà tout; tandis que M. Dufour... il ne nous aime pas celui-là; au contraire, il plaide contre nous.

AIR : *Qu'il est flatteur d'épouser celle.*

A nous poursuivre il se dispose;
Je le ménage. A mon avis
On doit plus soigner, et pour cause,
Ses ennemis que ses amis.
Lorsque les beaux jours disparaissent,
Quand vient le malheur, on sait ça,
Les amis souvent nous délaissent,
Les ennemis sont toujours là.

Ah! voici M. de Noirmont, notre inspecteur général.

SCÈNE VI.

MADAME PRESTO, M. DE NOIRMONT, qui entre en rêvant, par la porte du fond, à droite, et se dirigeant vers la chambre de M. de Berlac.

MADAME PRESTO.

J'ai bien l'honneur de présenter mes respects à monsieur l'inspecteur général.

M. DE NOIRMONT.

Ah! c'est vous, madame Presto?

MADAME PRESTO.

Monsieur l'inspecteur est arrivé hier au soir si tard que je n'ai pu avoir le plaisir de lui présenter mes hommages; mais j'espère qu'on a eu les soins, les égards qui sont dus à monsieur l'inspecteur général?

M. DE NOIRMONT, de mauvaise humeur.

Monsieur l'inspecteur général, monsieur l'inspecteur général; vous pouvez bien m'appeler monsieur de Noirmont. Il me semble que ce nom vaut bien l'autre, qui me choque, qui me déplaît; je ne puis souffrir qu'on me le donne, surtout depuis qu'on me l'a ôté.

MADAME PRESTO.

Comment! Monsieur ne serait plus inspecteur général?

M. DE NOIRMONT.

Eh! voilà une heure que je vous le dis. Vous n'avez donc pas lu le *Moniteur?*

MADAME PRESTO.

Je m'y abonne, Monsieur, mais je ne le lis pas. Et monsieur a été destitué?

M. DE NOIRMONT.

Oui, ma chère amie; voilà comme on récompense les services. Moi qui étais en place depuis vingt ans, sous tous les gouvernements, sous tous les ministères! Aussi je venais ici pour réclamer, et pour voir s'il n'y aurait pas moyen d'être dédommagé.

MADAME PRESTO.

C'est bien difficile maintenant.

M. DE NOIRMONT.

Moins que vous ne le croyez. (A voix basse.) Et vous-même, si vous voulez, vous pouvez m'être utile, me seconder.

MADAME PRESTO.

Moi, Monsieur!

M. DE NOIRMONT.

Silence. Il y a ici, dans cet hôtel, un homme puissant, un grand personnage, un ministre en un mot.

MADAME PRESTO.

Que me dites-vous là?

M. DE NOIRMONT.

C'est moi qui l'ai amené dans votre hôtel.

MADAME PRESTO.

Je logerais une excellence!

M. DE NOIRMONT.

Je l'ai rencontré hier à Fontainebleau, où sa voiture venait de se briser. Il pressait les ouvriers, disant qu'il était attendu à Paris; et se promenant avec impatience, il laissait échapper les mots de *Conseil de ministres*, *projets de loi*, *portefeuille*. Ces paroles mystérieuses, ce regard bienveillant, cet air de dignité, tout en lui me surprit, m'imposa. Je me hasardai à lui offrir dans ma chaise de poste une place, qu'il a daigné accepter; et, tout en roulant, il m'a avoué lui-même qu'on le rappelait de sa campagne pour lui confier un portefeuille.

MADAME PRESTO.

Lequel?

M. DE NOIRMONT.

C'est ce que j'ignore ; car il parlait à la fois des finances, de la guerre, de la marine, et il se pourrait qu'il fût honoré de la présidence.

MADAME PRESTO.

Bonté de Dieu !

M. DE NOIRMONT.

Silence ! il est là, dans cette chambre, n° 54.

MADAME PRESTO.

Et vous l'avez amené dans mon hôtel ?

M. DE NOIRMONT.

Il n'en connaissait point, et je lui ai indiqué celui-ci.

MADAME PRESTO.

Quelle reconnaissance !

M. DE NOIRMONT.

Il ne tient qu'à vous de me la prouver. Autant que j'ai pu en juger, (Élevant la voix en se tournant du côté de la chambre de M. de Berlac) c'est un homme intègre, impartial, qui vient ici avec des idées de justice et d'économie.

MADAME PRESTO.

Croyez-vous qu'il reste longtemps ?

M. DE NOIRMONT.

Ah !... raison de plus pour se hâter. Mais vous sentez bien qu'avec un pareil homme, je me suis bien gardé de rien demander, de parler de moi ou de mes services. D'abord, il n'est pas dans mon caractère de solliciter ou d'intriguer ; on sait ce que je vaux. Vous le savez, vous, madame Presto ?

MADAME PRESTO.

Certainement.

M. DE NOIRMONT.

Eh bien ! vous pouvez le dire à son excellence, lui parler des injustices dont j'ai été la victime, de tout le bien que j'ai fait, de cette brochure que j'ai fait faire, et surtout de cette place de receveur particulier qui est vacante à Paris, et que je sollicite pour mon gendre ; et tout cela négligemment... sans affectation... par manière de conversation, et comme chose de notoriété publique, le tout sans vous compromettre ; car vous n'êtes pas censée savoir que c'est un ministre ; vous ne voyez en lui qu'un simple particulier qui vient loger et déjeuner chez vous.

MADAME PRESTO.

Vous avez raison, moi qui n'y pensais pas ! (Allant vers la porte du fond.) Le déjeuner de monseigneur !

M. DE NOIRMONT, l'arrêtant.

Silence donc, attendez au moins qu'il le demande, et surtout n'allez pas donner à ce déjeuner une dénomination ministérielle. C'est un déjeuner incognito.

MADAME PRESTO.

Soyez tranquille.

M. DE NOIRMONT, écoutant et regardant à la porte de la chambre de M. de Berlac.

On a parlé, il est levé. Oh ! ma foi, je n'y tiens plus.

(Il frappe à la porte.)

M. DE BERLAC, en dedans.

Qu'est-ce ? qui est là ?

M. DE NOIRMONT.

Monseigneur est-il visible ?

M. DE BERLAC, de même.

Oui.

M. DE NOIRMONT.

Peut-on entrer ?

M. DE BERLAC.

Entrez.

M. DE NOIRMONT.

Entendez-vous ? Il a dit : Entrez.

MADAME PRESTO.

Il l'a dit !

M. DE NOIRMONT.

Quelle bonté ! Mais surtout, madame Presto, de la discrétion, la plus grande discrétion. Il a dit : Entrez ; j'entre.

(Il entre dans la chambre.)

SCÈNE VII.

MADAME PRESTO, puis M. DUFOUR.

MADAME PRESTO.

Je ne puis revenir encore d'une semblable aventure, et il y aura bien du malheur si je n'en profite pas. (M. Dufour entre par la porte du fond.) Ah ! monsieur Dufour, vous voilà !

M. DUFOUR.

Oui, ma belle dame, et je reçois à l'instant de mon avoué une lettre que je m'empresse de vous communiquer.

MADAME PRESTO.

Une lettre ! votre avoué ! vous savez bien qu'il n'y a plus de procès entre nous.

M. DUFOUR.

Comme vous voudrez ; je suis en mesure. Je suis principal locataire ; et en faisant rompre un bail que le propriétaire a fait en fraude de mes droits, je vous renvoie de cet hôtel, qui est déjà achalandé rue de Rivoli... une exposition superbe... et je vous ruine.

MADAME PRESTO.

Monsieur Dufour.

M. DUFOUR.

Ou je reste avec vous, comme votre associé, comme votre gendre : c'est à vous de choisir.

MADAME PRESTO.

Vous savez bien que mon choix est déjà fait.

M. DUFOUR.

Oui, mais à condition que vous donnerez à votre fille une dot proportionnée à mon amour; et vous savez que je l'aime beaucoup.

MADAME PRESTO.

Beaucoup trop; votre tendresse est d'une exigence... Mais si, au lieu d'une dot assez modique, je vous faisais avoir une belle place?

M. DUFOUR.

Que dites-vous?

MADAME PRESTO.

Une place de receveur des finances à Paris?

M. DUFOUR.

Pas possible! moi!

MADAME PRESTO.

Si, j'en réponds!

M. DUFOUR.

Moi! M. Dufour, commissaire au Mont-de-Piété.

AIR *des Scythes*.

Moi, receveur! quel bonheur! quelle place!
Se pourrait-il?

MADAME PRESTO.

Mais soyez notre ami.

M. DUFOUR.

Parlez : pour vous que faut-il que je fasse?
Neuf ans encor vous resterez ici :
Plus de procès entre nous, c'est fini.
J'en perds l'esprit.

MADAME PRESTO.

Entrez dans ma famille.

M. DUFOUR.

C'est un honneur que j'ai toujours cherché.
Vite au contrat. J'épouse votre fille,
Et vous aussi par-dessus le marché.

De plus, j'épouse sans dot.

MADAME PRESTO.

C'est dit : touchez là, mon gendre.

M. DUFOUR.

Et quels sont vos desseins?

MADAME PRESTO.

Laissez-moi faire, et taisez-vous. Le voici.

M. DUFOUR.

Qui donc?

MADAME PRESTO.

Silence!

SCÈNE VIII.

M. DUFOUR, MADAME PRESTO, M. DE BERLAC, M. DE NOIRMONT.

M. DE BERLAC.

Oui, Monsieur, je diminue le budget; j'éclaircis les comptes; je les mets à la portée de tout le monde. Les voilà : regardez; vous n'y voyez pas encore? Approchez des lumières; n'ayez pas peur, ça ne mettra pas le feu. Des lumières partout; je ne les crains pas, je veux qu'on y voie.

MADAME PRESTO.

Comme monsieur voudra; mais comme il fait grand jour...

M. DE BERLAC.

Grand jour! ma chère amie. Oui, vous avez raison; c'est un grand jour, le jour de la réconciliation, du bonheur général; car je veux désormais que tous nos administrés, que tous nos contribuables soient heureux. Quand une fois, par hasard, ils auraient de l'agrément pour leur argent, où serait le mal?

M. DE NOIRMONT, à part.

Voilà bien le ministre le plus original...

M. DE BERLAC.

Et puis quand je m'en irai, je leur dirai : « Mes » enfants, me voilà. Rien dans les mains, rien » dans les poches. Regardez dans les vôtres, et » comptez. Comme cela, on se sépare bons amis; » une poignée de main, et votre serviteur de tout » mon cœur, je m'en vais déjeuner. » — Car nous déjeunons, n'est-il pas vrai?

(Il passe à la gauche du théâtre; madame Presto est à sa droite.)

M. DE NOIRMONT.

Moi, c'est déjà fait; mais vous, n'est-ce pas madame l'hôtesse?

(Il avance un fauteuil pour M. de Berlac.)

MADAME PRESTO.

Oui, Monsieur; oui, Monsieur.

M. DE NOIRMONT, bas à madame Presto.

Commencez donc sur-le-champ, il n'y a pas de temps à perdre.

MADAME PRESTO.

N'ayez pas peur. (A M. de Berlac avec volubilité.) On va le monter à l'instant, un déjeuner soigné et délicat. Mon mari est en bas à la cuisine, qui a voulu s'en occuper lui-même, et mon mari est un homme... c'est un homme, celui-là!

M. DE BERLAC.

C'est un cuisinier.

MADAME PRESTO.

Cuisinier par excellence. Quand je parle d'excellence, il y en a beaucoup qui auraient voulu l'avoir, et il a toujours refusé, à cause de l'indépendance de ses opinions. Celui qui aurait l'esprit de se l'attacher ne s'en repentirait pas.

M. DE BERLAC.

Vraiment?

(Il tire un calepin de sa poche.)

M. DE NOIRMONT.

Il ne s'agit pas de cela; allez donc au fait.

MADAME PRESTO.

C'est une manière d'y arriver. (A M. de Berlac.) Et à un grand seigneur, à un ministre, par exemple, pour qui j'aurais de l'amitié, je ne souhaiterais point d'autre chef d'office que mon mari. (M. de Berlac s'assied.) C'est un cadeau que je lui ferais.

M. DE BERLAC.

Son nom ?

MADAME PRESTO.

Presto, cuisinier italien.

M. DE BERLAC.

Cuisinier bouffe.

MADAME PRESTO.

Connu par la vivacité de son exécution ; avec lui on n'attend jamais, et l'on dîne toujours de bonne heure. (A part.) Et le déjeuner qui n'arrive pas.

(Elle va vers le fond.)

M. DE BERLAC.

Ses titres?

MADAME PRESTO, revenant et s'approchant de M. de Berlac, qui est assis.

Auteur d'un Traité sur le macaroni; attaché au dernier conclave en qualité de restaurateur; employé au congrès de Vérone; et, dans les Cent jours, il a refusé une place de cinquante napoléons, chez un chambellan dont la fortune était douteuse et les opinions suspectes.

M. DE BERLAC, se levant.

C'est bien : il aura quinze cents francs.

Air : *Mon père était pot.*

Oui, les dîners sont dans nos mœurs;
Chez moi, je veux qu'on dîne.
J'ouvre aux penseurs, aux orateurs,
Ma table et ma cuisine.
Mais,
Malgré mes mets
Et mes vins
Divins,
Les lois, l'honneur, la charte
Seront respectés,
Et nos libertés
Ne payeront pas la carte.

(Juliette entre, suivie d'un domestique qui porte un petit guéridon sur lequel se trouve le déjeuner.)

MADAME PRESTO.

Voici le déjeuner.

M. DE NOIRMONT, bas à madame Presto.

Mais parlez donc de moi.

MADAME PRESTO.

Nous y voilà. (M. de Berlac s'assied. Madame Presto est à côté de lui, à sa gauche. Juliette et M. Dufour, à droite. M. de Noirmont auprès de madame Presto.)

M. DE BERLAC.

Beau déjeuner! (Regardant Juliette.) Jolie fille. (Montrant Dufour.) Et celui-là, c'est votre mari, M. Presto, dont vous me parliez tout à l'heure?

JULIETTE.

Non, Monsieur, ce n'est pas là mon père. N'est-ce pas, maman?

MADAME PRESTO.

C'est un homme du plus grand mérite, un comptable! un administrateur! et s'il y avait une justice au monde, il y a longtemps qu'il serait receveur.

M. DE BERLAC.

Comment cela?

MADAME PRESTO.

Il en a exercé les fonctions en secret, pour un homme nul et sans talents, qui en avait le titre et les appointements, tandis que lui en remplissait la place, avec un zèle, une intégrité. C'est cette place de receveur particulier qui est maintenant vacante.

M. DE BERLAC.

Que me dites-vous là?

M. DE NOIRMONT, bas à madame Presto.

Y pensez-vous! cette place que j'ai en vue pour mon gendre!

MADAME PRESTO.

Écoutez donc, j'ai aussi une fille à marier.

M. DE BERLAC.

Voilà qui n'est pas juste : et la justice avant tout; il aura la place. Son nom ?

MADAME PRESTO.

M. Dufour, commissaire au Mont-de-Piété. (Bas à Dufour.) Vous avez votre place.

M. DE NOIRMONT, bas.

Madame Presto, voilà qui est bien peu délicat.

MADAME PRESTO, de même.

La famille avant tout.

M. DE NOIRMONT, à part.

Je vois bien qu'il faut que je me soigne moi-même. (Haut.) Madame Presto, a-t-on apporté les exemplaires de mon dernier ouvrage?

M. DE BERLAC.

Un ouvrage! qu'est-ce que c'est? et de qui?

MADAME PRESTO.

De M. de Noirmont.

M. DE NOIRMONT.

Allez donc, allez donc.

MADAME PRESTO.

Un homme très-capable, et qui joint aux plus grands talents le plus beau caractère. Il a été inspecteur général pendant vingt ans, et a donné sa démission pour cause d'économie publique.

M. DE BERLAC.

Il serait possible!

MADAME PRESTO.

M. de Noirmont! c'est connu, tout le monde vous le dira.

M. DE BERLAC, se levant de table.

Une injustice à réparer! c'est mon affaire, c'est mon état. (Allant à M. de Noirmont.) Mon ami j'ai besoin dans mon ministère d'un secrétaire général. Touchez là, je vous nomme. Voilà comme je suis; c'est toujours cela, en attendant mieux.

M. DE NOIRMONT.

Ah! Monseigneur! une pareille faveur...

DUFOUR, à madame Presto.

Monseigneur! que dit-il?

M. DE NOIRMONT.

C'est le ministre lui-même.

JULIETTE.

Un ministre dans la maison ! moi qui n'en ai jamais vu.

MADAME PRESTO.

Ah ! Monseigneur ! votre excellence me pardonnera-t-elle la liberté, la familiarité avec laquelle je vous ai parlé ? Moi, d'abord, je dis tout ce que je pense.

M. DE BERLAC.

Il n'y a pas de mal. Qu'ils sont doux, qu'ils sont inappréciables les avantages de l'incognito ! Un ministre doit tout entendre et tout voir par lui-même; c'est le seul moyen de connaître la vérité et de faire des choix estimables. M. Presto sera cuisinier du ministère, M. Dufour receveur des finances, et M. de Noirmont secrétaire général.

TOUS, s'inclinant.

Ah ! Monseigneur !

M. DE BERLAC.

C'est bon; je n'exige rien, que votre estime, votre amitié, et une prise de tabac. En usez-vous ?

DUFOUR, lui donnant une tabatière d'or.

En voici, Monseigneur.

M. DE BERLAC, prenant la tabatière.

C'est bien. (Il prend une prise et dit en rêvant :) Je suis fâché d'être ministre, à présent; si je n'étais pas ministre, je me serais fait nommer directeur général des droits réunis.

M. DE NOIRMONT, s'approchant.

Y pensez-vous ?

M. DE BERLAC, froidement.

C'est agréable, on a toujours du bon tabac.

M. DE NOIRMONT.

Votre excellence veut rire ?

M. DE BERLAC.

Je ne ris jamais ; mais je ne vous en empêche pas. Je veux que le peuple s'amuse, je veux qu'il rie, fût-ce à mes dépens ; cela vaut mieux que de le faire pleurer.

AIR : *Comme il m'aimait.*

Je le permets :
Ayez tous de l'indépendance ;
Avocats, députés, préfets,
Ayez ensemble désormais
De l'appétit, de l'éloquence,
Et même un grain de conscience ;
Je le permets.

DEUXIÈME COUPLET.

Je le permets :
Qu'un journal soit incorruptible,
Qu'un orateur parle français,
Que nos auteurs, dans leurs couplets,
Aient de l'esprit, si c'est possible,
Qu'un censeur même soit sensible ;
Je le permets.

Les journaux sont-ils arrivés ?

MADAME PRESTO, allant à gauche.

Ils sont en bas. Vite, petite fille, les journaux de monseigneur.

M. DE BERLAC.

Ne vous donnez pas la peine, je descendrai dans la salle des voyageurs les lire moi-même ; je ne suis pas fier. En même temps je prendrai mon café, et, de là, je me rendrai au ministère pour m'y installer. (A M. de Noirmont.) Vous m'y suivrez.

M. DE NOIRMONT, s'inclinant.

Monseigneur n'a pas d'autres ordres à me donner ?

M. DE BERLAC.

Si vraiment, cette note qu'il faut mettre au net, et envoyer au journal ministériel. Entrez là, dans la chambre. (Il le prend à part, et lui dit tout bas avec mystère :) Vous trouverez tout ce qu'il faut pour écrire. M. de Noirmont, conduisez-vous bien. (Lui glissant la tabatière qu'il a reçue de M. Dufour.) Je ne m'en tiendrai pas là. (Mouvement de Dufour.) Adieu, mes enfants, adieu.

AIR : *Au marché qui vient de s'ouvrir* (de LA MUETTE DE PORTICI).

TOUS.

Ah ! Monseigneur, ah ! Monseigneur !
Je suis à vous de tout mon cœur.

MADAME PRESTO.

Il sera notre bienfaiteur,
Nous lui devrons notre bonheur.

JULIETTE.

Il aurait bien mieux fait ici
De m' donner Georges pour mari.

DUFOUR.

Quel talent ! quelle profondeur !
Ah ! quel grand administrateur.

M. DE NOIRMONT.

Celui-là fera, mes amis,
Le bonheur de notre pays.

TOUS.

Ah ! Monseigneur, ah ! Monseigneur !
Je suis bien votre serviteur.
Je suis à vous de tout mon cœur.

M. DE BERLAC.

Que je jouis de leur bonheur !...
Je suis à vous de tout mon cœur.

(M. de Berlac entre dans la chambre du fond à droite ; madame Presto dans celle du fond à gauche ; M. Dufour sort par la porte du fond, et M. de Noirmont entre dans la chambre de M. de Berlac, n° 54.)

SCÈNE IX.

JULIETTE, puis GEORGES.

JULIETTE, seule.

Ah ! mon Dieu ! qu'est-ce que je viens d'apprendre ? Il avait bien besoin d'arriver au ministère et de donner une place à M. Dufour. Pauvre Georges ! qu'est-ce qu'il va devenir maintenant ?

GEORGES.

Je n'en peux plus, j'ai couru tous les hôtels du quartier; ils n'ont pour locataires que des gens sages, raisonnables et sans ambition. Je n'aurais jamais cru qu'à Paris on eût tant de peine à rencontrer un fou.

(Apercevant Juliette qui a un mouchoir sur les yeux.)

Eh ! mais, Juliette, qu'avez-vous? qui donc vous fait pleurer?

JULIETTE.

C'est le ministre.

GEORGES.

Le ministre! Comment, mademoiselle Juliette, vous avez des relations avec le ministre?

JULIETTE.

Hélas! oui; il est venu chez nous.

GEORGES.

Pas possible.

JULIETTE.

C'est là sa chambre, nº 54; c'est moi qui l'ai servi à table; et je lui trouvais d'abord un air si doux, si bienveillant! et je me disais: Bon, ça promet. Après m'avoir dit qu'il me trouvait gentille, vous ne vous douteriez jamais de ce qu'il a fait.

GEORGES.

Quoi donc?

JULIETTE.

Il a fini par donner une place à M. Dufour, votre rival, qui est maintenant receveur des finances à Paris, et qui va m'épouser tout de suite.

GEORGES.

M. Dufour receveur! ce n'est pas possible. Ah! mon Dieu! quelle idée! Comment nomme-t-on ce ministre?

JULIETTE.

Monseigneur, et votre excellence: et pas autrement.

DUO.

AIR: *Quand une belle est infidèle* (des MARIS GARÇONS).

GEORGES.

Son excellence!

JULIETTE.

Son excellence!

GEORGES.

Et sa puissance?

JULIETTE.

Elle est immense;
Il a de l'or et des emplois.

GEORGES.

Comment! de l'or!

JULIETTE.

Et des emplois,
Et pour tout le monde, je crois.

ENSEMBLE.

GEORGES.

Ah! l'aventure est piquante et nouvelle!
Si c'était lui, que dans mon zèle
Bien loin d'ici je voulais découvrir,
Et le hasard vient me l'offrir.

JULIETTE.

Ah! l'aventure est pour nous bien cruelle;
L'occasion était si belle;
Quand la fortune à nous semblait s'offrir,
Monsieur ne veut pas la saisir.

GEORGES.

Et depuis quand est-il chez nous?

JULIETTE.

De cette nuit.

GEORGES.

Que dites-vous?

JULIETTE.

Des voyageurs voyez le livre.

GEORGES, allant à la table et ouvrant le livre.

De Noirmont, de Berlac, c'est lui!...
A quel espoir mon cœur se livre!

JULIETTE.

Qu'avez-vous donc?

GEORGES, repassant à la gauche de Juliette.

Je suis ravi.
Ne perdons pas de temps; à Joseph allez dire
D'amener la voiture, et de monter ici.

JULIETTE.

Mais pourquoi donc?

GEORGES.

Plus tard j'irai vous en instruire.
Ne craignez rien.
Tout ira bien.

(Reprise du duo.)

Son excellence!

JULIETTE.

Son excellence!

GEORGES.

Est, je le pense,
En ma puissance;
De notre hymen
Je suis certain.

JULIETTE.

Et ce rival?

GEORGES.

N'aura demain
Ni sa place, ni votre main.

ENSEMBLE.

GEORGES.

Ah! l'aventure est piquante et nouvelle!
Oui, c'est bien lui; grâce à mon zèle,
Bientôt, morbleu! je saurai le saisir;
Notre projet doit réussir.

JULIETTE.

Ah! l'aventure est piquante et nouvelle!
Comptez aussi sur notre zèle,
Si notre hymen par là doit réussir.
Adieu: je cours vous obéir.

(Elle sort.)

GEORGES, seul.

Elle n'y comprend rien, elle a perdu la tête. Mais, en fait de tête, voici la meilleure de toutes, car c'est notre ministre, je l'entends; attention.

SCÈNE X.

M. DE NOIRMONT, GEORGES au fond.

M. DE NOIRMONT sort de la chambre de M. de Berlac; il tient un papier à la main, et il a un portefeuille sous le bras.

La note est recopiée, et pour une entrée au

ministère il est impossible de voir une profession de foi plus positive, et des intentions mieux prononcées; il en arrivera ce qui pourra. — Et le journal ministériel auquel il faut l'envoyer; il n'y a pas un instant à perdre. Maintenant ça m'est égal; je tiens la faveur, je la tiens et je m'y cramponne.

GEORGES, avec compassion.

C'est un accès qui commence.

M. DE NOIRMONT.

Ils me croyaient perdu; mais me voilà, je reviens, je rentre dans la carrière, prêt à les écraser tous; et malheur à qui se trouvera sur mon passage.

GEORGES, à part.

Pauvre homme! c'est du délire! de la rage! je ne le croyais pas aussi malade.

M. DE NOIRMONT, s'asseyant auprès de la table, à droite.

Je suis donc depuis un instant secrétaire général. Secrétaire général! c'est bien peu...

GEORGES, à part.

C'est vrai, lui qui tout à l'heure était ministre; il paraît qu'il recommence.

M. DE NOIRMONT.

Mais on peut devenir conseiller d'état, directeur général; qui sait même? ministre; et pourquoi pas?

GEORGES.

Ça dépend de lui, quand il voudra.

M. DE NOIRMONT.

Et puis ça ne m'empêche pas d'avoir un titre, un titre, c'est utile, c'est même économique; ça tient lieu de tant de choses, et puis cela fait bien, surtout quand on ouvre les deux battants, et qu'on vous annonce. M. le baron... M. le vicomte... M. le duc... M. le duc! il y a pourtant des gens qui s'entendent appeler ainsi, des gens qui, devant leur nom, peuvent mettre ces trois lettres, DUC, le duc; sont-ils heureux! Je payerais un pareil mot de toute ma fortune, et du repos de ma vie entière.

GEORGES, à part.

Si celui-là n'est pas fou! il me faisait peur tout à l'heure, il me fait pitié maintenant; M. Frédéric a raison, il est trop malheureux pour ne pas tâcher de le guérir.

JOSEPH, entrant.

(Bas à Georges.) Monsieur, la voiture est en bas, elle est prête.

GEORGES, regardant M. de Noirmont.

C'est bien. Il se calme, il s'apaise, et le plus fort de l'accès est passé; profitons-en pour tâcher de l'emmener. (Saluant.) Monsieur...

M. DE NOIRMONT.

Qu'est-ce que c'est?

GEORGES.

Je voulais parler à M. le secrétaire général.

M. DE NOIRMONT.

C'est moi; que voulez-vous? qui vous envoie? de quelle part?

GEORGES.

De la part... de la part de son excellence.

M. DE NOIRMONT, se levant.

Son excellence, c'est différent: qui êtes-vous?

GEORGES.

Je suis son secrétaire.

M. DE NOIRMONT, vivement.

Son secrétaire! c'est moi.

GEORGES.

Oui, secrétaire général; mais je suis, moi, du cabinet particulier.

M. DE NOIRMONT, avec envie.

Secrétaire intime! une belle place que vous avez là, une place influente; et je ne sais pas si je n'aimerais pas mieux...

GEORGES, à part.

C'est ça, il va me la prendre; il les lui faut toutes.

M. DE NOIRMONT.

Et que me veut son excellence?

GEORGES.

Elle vous attend.

M. DE NOIRMONT.

Pour aller au ministère?

GEORGES.

Précisément: la voiture est en bas, et vous n'avez qu'à y monter.

M. DE NOIRMONT.

Je mets un cachet à cette lettre, et je suis à vous. (Il va à la table.)

GEORGES, bas à Joseph.

Il y a des cadenas aux portières?

JOSEPH, de même.

Comme vous l'aviez dit.

GEORGES.

Alors, fouette, cocher; et conduis-le à la maison de santé dont voici l'adresse. Dix écus pour toi.

JOSEPH.

Vous pouvez être tranquille.

M. DE NOIRMONT.

Monsieur ne vient pas avec nous?

GEORGES, à part.

Pour aller à Charenton: merci. (Haut.) Je ne prendrai point cette liberté. Vous avez sans doute à causer de graves intérêts, et je n'ai pas une tête comme la vôtre, (à part) grâce au ciel.

M. DE NOIRMONT.

C'est juste. Adieu, mon cher, adieu; nous nous reverrons. (A part.) Secrétaire intime! à son âge! il y a des gens qui ont un bonheur insolent.

(Il sort par le fond. Joseph le suit.)

SCÈNE XI.

GEORGES, seul.

AIR : *Du neveu de Monseigneur.*

Il est en ma puissance,
Tous nos vœux sont remplis!
Bientôt de ma prudence
L'hymen sera le prix.
J'entends ses cris,
Le voilà pris.
Serviteur,
Monseigneur,
Partez! votre excellence,
En perdant sa grandeur,
Doit assurer mon bonheur.
(On entend rouler la voiture.)

DEUXIÈME COUPLET.

Pour vous plus de puissance,
Pour vous plus de crédit;
Et mon bonheur commence
Où le vôtre finit.
Allez chercher votre raison
A Charenton.
Serviteur,
Monseigneur.
Il part, et son excellence,
En perdant sa grandeur,
Vien d'assurer mon bonheur.

SCÈNE XII.

GEORGES, FRÉDÉRIC.

FRÉDÉRIC.

Eh bien! quelles nouvelles?

GEORGES.

D'excellentes! j'ai trouvé votre homme; il roule maintenant sous bonne escorte, dans une voiture qui va le conduire à la maison de santé dont vous m'avez donné l'adresse.

FRÉDÉRIC.

Ah! mon cher Georges, comment te témoigner ma reconnaissance? et quelle sera la joie de sa fille! je la quitte à l'instant, et elle ne croyait pas avoir sitôt le bonheur de revoir son père.

GEORGES.

Ce bonheur-là ne sera pas sans mélange, car je l'ai trouvé bien mal.

FRÉDÉRIC.

Vraiment?

GEORGES.

Oui, Monsieur; le cerveau est bien malade, plus que vous ne croyez; il a même eu un accès de fureur concentrée.

FRÉDÉRIC.

Ah! mon Dieu! et tu n'as pas peur qu'il ne s'échappe?

GEORGES.

Impossible! un cadenas à chaque portière. Quand je me mêle de quelque chose...

(On entend M. de Berlac qui, en dehors, s'écrie :)

Ce ne sera pas ainsi; je ne veux pas cela.

FRÉDÉRIC.

O ciel! c'est lui que j'entends.

GEORGES.

Non, Monsieur, vous vous trompez.

FRÉDÉRIC, regardant à la porte de la chambre du fond à droite.

Je le vois d'ici; il monte l'escalier, en causant avec madame Presto et ta prétendue. Regarde plutôt.

GEORGES.

Je le vois bien; mais ce n'est pas celui-là.

FRÉDÉRIC.

Eh! je te dis que si; je le connais bien, peut-être, c'est M. de Berlac lui-même.

GEORGES, étonné.

M. de Berlac! Ah çà! et l'autre?

FRÉDÉRIC.

Quel autre?

GEORGES.

L'autre fou. Il faut donc qu'ils soient deux.

FRÉDÉRIC.

Que le diable t'emporte, et l'autre aussi! Mais il ne faut pas qu'il m'aperçoive.

GEORGES, lui montrant la porte du cabinet à droite.

Là, dans ce cabinet, où vous pourrez le voir et l'entendre.

AIR : *De sommeiller encor, ma chère.*

Comptez sur moi, je vous le jure,
Je suis là pour vous obéir;
(seul.)
Et l'autre qui roule en voiture,
Dieu sait ce qu'il va devenir.
Ce bon monsieur, quoique, hélas! bien malade,
A se traiter ne songe nullement.
Et va, morbleu! grâce à mon escapade,
Être guéri par accident.

(Frédéric est entré dans le cabinet à droite, et M. de Berlac entre par la porte du fond, à droite, avec madame Presto et Juliette.)

SCÈNE XIII.

GEORGES, JULIETTE, M. DE BERLAC, MADAME PRESTO.

M. DE BERLAC, à Juliette, qu'il tient par la main.

Comment! ma chère amie, vous en aimez un autre?

MADAME PRESTO.

Je demande pardon à votre excellence, que cette petite fille a été étourdir de ses bavardages.

M. DE BERLAC.

Apprenez, madame Presto, que j'aime le bavardage des petites filles. Ça me rappelle la mienne, parce qu'un ministre qui est père de famille... ça ne fait jamais de mal; ça fait penser à

être sensible, et on a si peu d'occasions! Voyons, mon enfant, ne craignez rien.

GEORGES.

Qu'est-ce que disait donc M. Frédéric? Celui-là est la raison même.

M. DE BERLAC, à Juliette qui hésite.

Eh bien! vous disiez donc?

JULIETTE.

Qu'on veut me faire épouser M. Dufour, un de vos employés, que je n'aime pas.

M. DE BERLAC.

Comment, madame Presto, votre fille n'aime pas M. Dufour? et vous voulez qu'elle l'épouse?

MADAME PRESTO.

Mais, Monseigneur...

M. DE BERLAC.

Voilà comme on fait de mauvais ménages! voilà comme les accidents arrivent! comme les plus honnêtes gens du monde finissent par être... (Prenant une prise de tabac.) par être vexés! Et exposer M. Dufour, un employé à moi, à être un mari de ce genre-là! Je ne le veux pas; je ne veux pas qu'il y en ait un seul dans mon administration.

GEORGES, à part.

AIR : *J'ai vu le Parnasse des dames.*

Allons, il s'y met, il commence.

M. DE BERLAC.

Je ne veux plus de tels maris
Dans les bureaux d'une excellence.

MADAME PRESTO.

Ce n'est pas leur faute.

M. DE BERLAC.

Tant pis.
Je les supprime, je les chasse,
C'est à ces dames d'y penser.
Ça leur fera perdre leur place.

GEORGES, à part.

Jadis ça les faisait placer.

M. DE BERLAC.

Et vous qui les défendez, madame Presto; voilà votre époux que j'ai pris comme maître d'hôtel; si je savais qu'il fût...

MADAME PRESTO.

Du tout, Monsieur.

M. DE BERLAC.

A la bonne heure; dès que vous en répondez... Et, au fait, elle doit le savoir mieux que personne. (A Juliette.) Approchez ici. Vous n'épouserez pas M. Dufour; nous trouverons quelque autre employé, quelque surnuméraire, à qui il faille une jolie place... et en attendant, voilà mon présent de noce. (Voulant lui donner un anneau.)

JULIETTE, refusant.

Oh! non, non, Monseigneur.

M. DE BERLAC.

Allons donc, une misère comme celle-là, une bague de cinq ou six cents francs.

MADAME PRESTO, bas à Juliette.

Apprenez, Mademoiselle, qu'on ne refuse jamais un ministre.

JULIETTE.

J'aimerais mieux que monseigneur me donnât autre chose.

M. DE BERLAC.

Et quoi donc?

JULIETTE.

Une place à Georges, que voici; il devait la demander à votre excellence, et il paraît qu'il n'a pas osé.

M. DE BERLAC.

Une place?

GEORGES, à part.

Elle aurait mieux fait de prendre la bague; c'était plus sûr.

M. DE BERLAC.

Ah! il veut une place? (Il fait approcher Georges.) Approchez. Quels sont vos titres?

GEORGES, passant auprès de M. de Berlac.

Je n'en ai pas, Monseigneur.

M. DE BERLAC.

Voilà, au moins, de la franchise, et c'est rare. C'est bien, mon garçon; c'est très bien; et à quoi es-tu bon? que sais-tu faire?

GEORGES.

Rien.

M. DE BERLAC.

Je te nomme... à la barrière de l'Étoile, inspecteur des travaux... il n'y a rien à faire.

JULIETTE.

Quel bonheur!

GEORGES.

Je vous remercie, Monseigneur; mais je n'en veux pas.

M. DE BERLAC.

Qu'entends-je?

JULIETTE.

Comment! monsieur Georges, vous refusez?

GEORGES.

Oui, Mademoiselle; je n'ai pas d'ambition; je ne tiens pas aux honneurs, aux dignités; je ne tiens qu'à vous.

JULIETTE.

A la bonne heure; mais ça n'empêche pas.

M. DE BERLAC.

Jeune homme, jeune homme, donnez-moi la main, l'autre. Ce n'est plus une place que je vous offre; c'est mon amitié, vous l'avez; et, par-dessus le marché, je vous nomme chef de division.

GEORGES.

Mais, Monseigneur..

M. DE BERLAC.

Conseiller d'État, directeur général.

GEORGES.

Non, non; et cent fois non. Je n'accepte de tout cela que votre amitié.

M. DE BERLAC.

Mon amité, soit; mais j'espère que vous prendrez quelque chose avec.

AIR de *Turenne*.

Venez toujours dîner au ministère,
Rien qu'en ami on vous y traitera;
Nous vous verrons y prendre goût, j'espère.

GEORGES.

Je ne crois pas.

M. DE BERLAC.

Ça vous viendra,
Au ministère on connaît ça.
Tous ces dîneurs qui font les bons apôtres,
Sans avoir faim prennent place au repas,
Et l'appétit vient...

GEORGES.

En mangeant.

M. DE BERLAC.

Non pas,
Mais en voyant manger les autres,
Rien qu'en voyant manger les autres.

M. DE BERLAC.

Mais, à propos d'appétit, où est donc mon secrétaire général, M. de Noirmont?

JULIETTE, s'approchant de M. de Berlac.

Je n'osais pas en parler à monseigneur; car nous avons cru, en bas, que c'était par son ordre qu'il venait d'être arrêté.

M. DE BERLAC.

Arrêté! qu'est-ce que cela signifie?

JULIETTE.

Ah! mon Dieu, oui! des cadenas aux portières et des hommes à cheval qui escortaient la voiture.

(Georges veut l'empêcher de parler.)

M. DE BERLAC.

Et de quel droit priver un citoyen de ce qu'il a de plus précieux au monde, de sa liberté? Holà! quelqu'un! (Un domestique entre.)

GEORGES.

Il y a sans doute des raisons.

M. DE BERLAC.

Des raisons! il n'y en a pas; il n'y a que la loi, la loi avant tout, je ne connais que ça: point d'arbitraire, je n'en veux pas.

GEORGES, regardant le domestique qui est entré.

Aussi, je vais envoyer.

M. DE BERLAC.

Attendez; il faut un ordre et je vais le signer. (Il va à la table, et prend du papier et une plume. Pendant ce temps, Juliette passe à gauche, à côté de madame Presto.) Quel honneur! quel beau privilége! une plume, un peu de papier, trois mots: *Mettez en liberté*, et vous sauvez un innocent, un opprimé, un honnête homme. *Mettez en liberté*. Allez. (Il donne le papier à Georges.)

GEORGES, qui, pendant ce temps, a parlé à un domestique.

Allez.

M. DE BERLAC, reprenant le papier.

Un instant, que je lui donne l'adresse de mon ministère pour qu'il vienne m'y rejoindre de suite. (Il écrit et donne le papier à Georges.) Allez.

GEORGES, donnant le papier au domestique.

Allez.

M. DE BERLAC, sur le devant de la scène.

Je suis content; une injustice réparée... ça fait bien pour entrer en fonctions; et je puis maintenant me rendre à mon ministère. On doit aimer à faire le bien quand on a le temps; c'est si facile! moi, j'en ferai souvent; je n'aurai pas d'ennemis, je pardonnerai toujours, et d'abord ce pauvre Frédéric de Rinville... (Frédéric paraît sur la porte du cabinet.) Me voilà ministre; c'est le moment d'avoir de l'indulgence et de lui dire: « Mon ami, une « poignée de main; rendez-moi votre amitié, et « prenez ma fille, je vous la donne avec des gants « blancs, un bouquet au côté... C'est bien, c'est « bien, point de remercîments. (S'essuyant les yeux.) « Pauvre enfant! rendez-la heureuse, et nous se« rons quittes. »

GEORGES.

Ah! l'honnête homme.

M. DE BERLAC.

Qu'est-ce que c'est?

GEORGES.

Rien, Monseigneur.

M. DE BERLAC.

J'ai dit à M. de Noirmont de me rejoindre au ministère. (A Juliette.) Voilà votre mari. (A madame Presto.) Vous congédierez Dufour. Moi, on m'attend; je vais à mon audience.

MADAME PRESTO.

Et la voiture de monseigneur.

M. DE BERLAC.

Point de voiture; il est beau d'entrer au ministère à pied, avec le parapluie à canne, et d'en sortir de même. Donnez-moi le parapluie à canne (George lui donne le parapluie), il est de rigueur; car, là aussi, il y a souvent des orages. Adieu, mes amis, je vous reverrai ici, après mon audience. Je reviendrai dîner.

MADAME PRESTO, accompagnant M. de Berlac qui sort.

Ah! quel bonheur pour moi! Vous pouvez être sûr que le dîner le plus fin et le plus délicat... un dîner de ministre... rien que des truffes.

M. DE BERLAC, revenant avec colère.

Des truffes! Qui est-ce qui a dit des truffes? Point de truffes. Les malheureuses! elles ont causé dans l'État trop de désordre, trop d'abus, sans compter les indigestions; je n'en veux point sous mon ministère, je les destitue.

MADAME PRESTO.

Destituer les truffes ! qu'allons-nous devenir ?

M. DE BERLAC.

Je ferme la bouche aux mécontents, aux envieux.

GEORGES.

Ils l'ouvriront encore pour crier; c'est changer les idées reçues.

MADAME PRESTO.

Bouleverser tous les repas.

GEORGES.

Soulever contre vous tous les appétits de la grande propriété.

M. DE BERLAC, rêvant.

C'est possible. (A Georges.) Vous me ferez un rapport là-dessus; (à part) au fait il faut marcher avec le siècle, et nous vivons dans un siècle truffé. D'ailleurs, si je les destitue, qu'est-ce que je mettrai à leur place ? je ne vois que les... qui sont bien insuffisantes pour les besoins de la civilisation; j'y songerai. (A Georges.) Le portefeuille. (Georges lui donne un portefeuille.) Vous ferez votre rapport. (A madame Presto.) Vous congédierez Dufour. Adieu, mes enfants, adieu : j'y songerai. (Il sort par le fond, Juliette et madame Presto sortent avec lui.)

SCÈNE XIV.

FRÉDÉRIC, GEORGES.

GEORGES, à Frédéric qui sort du cabinet.

Eh bien ! Monsieur, vous avez tout entendu; faut-il vous suivre ?

FRÉDÉRIC.

Non; en l'écoutant, j'ai changé d'idée. Cet excellent homme, qui me pardonne, qui me donne sa fille, parce qu'il est ministre; et je lui ôterais une place dont il fait un si bon usage ! je l'empêcherais d'être heureux !

GEORGES.

Ce serait bien ingrat.

FRÉDÉRIC.

Qu'est-ce que nous gagnerions à le guérir? il rêve, c'est vrai; mais ce sont les rêves d'un homme de bien, pourquoi le réveiller ?

GEORGES.

Vous avez raison. C'est là de l'humanité, de la bonne philosophie; laissons-lui son erreur et son portefeuille, et qu'il dorme tranquillement: c'est si rare quand on est ministre.

FRÉDÉRIC.

Je vais retrouver sa fille, lui faire part de mes nouveaux projets; et si elle les approuve, je viens sur-le-champ les mettre à exécution.

GEORGES.

Et je suis là pour vous seconder.

(Frédéric sort par la porte du fond, à droite.)

SCÈNE XV.

GEORGES; DUFOUR, entrant avec MADAME PRESTO et JULIETTE.

DUFOUR.

Quoi ! Madame, refuser de signer ce bail et ce contrat ?

JULIETTE.

C'est le ministre qui ne veut pas.

MADAME PRESTO.

Oui, le ministre ne veut pas.

AIR : *Honneur, honneur et gloire* (de LA MUETTE).

JULIETTE.

Ici son excellence
Dispose de ma foi,
Et d'une autre alliance
Nous impose la loi.

ENSEMBLE.

MADAME PRESTO.

Oui, c'est son excellence
Qui s'intéresse à nous;
George a la préférence,
Et sera son époux.

GEORGES.

Oui, c'est son excellence
Qui s'intéresse à nous;
J'obtiens la préférence,
Je serai son époux.

DUFOUR.

Quelle insolence et quelle audace !
Combien j'enrage ! c'est égal.
Faisons, pour conserver ma place,
Des compliments à mon rival.

ENSEMBLE.

TOUS.

Oui, c'est son excellence
Qui s'intéresse à nous;
George a la } préférence,
J'obtiens la }
Et sera son }
mon } époux.
Je serai son }

DUFOUR.

Oui, de son excellence
Redoutons le courroux...
George a la préférence;
Il sera son époux.

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENTS; M. DE NOIRMONT.

M. DE NOIRMONT, entrant par le fond.

C'est une horreur ! c'est une indignité ! se jouer de moi à ce point !

DUFOUR.

Qu'y a-t-il donc ?

M. DE NOIRMONT.

D'abord un rapt, un enlèvement.

MADAME PRESTO.

Nous le savions; mais cela n'a pas eu de suites.

M. DE NOIRMONT.

Au contraire ; me conduire dans une maison où l'on ma donné des douches !

DUFOUR.

Des douches !

M. DE NOIRMONT.

Comme j'ai l'honneur de vous le dire, une, deux.

JULIETTE.

Et l'ordre de mise en liberté que monseigneur avait signé ?

GEORGES.

Et que je me suis empressé d'expédier.

M. DE NOIRMONT.

Empressé ! joliment ! il n'est arrivé qu'à la troisième, et dans ma fureur, j'aurais tué tout le monde... si je n'avais eu peur de faire attendre son excellence, qui me donnait rendez-vous à son ministère. J'y cours, et là, ce que j'apprends est encore pire.

TOUS.

Qu'y a-t-il donc ?

M. DE NOIRMONT.

Il y a que je suis compromis, que vous êtes compromis, que nous sommes tous compromis.

TOUS.

Expliquez-vous.

M. DE NOIRMONT.

Je monte d'abord au cabinet du secrétaire général pour m'y installer ; je le trouve occupé par un compétiteur, qui me demande ce que je voulais ; parbleu ! ce que je voulais, c'était sa place ; mais en fonctionnaire obstiné, il refuse de s'en dessaisir, et c'est pour le mettre à la raison que je m'élance avec lui dans le cabinet du ministre.

TOUS.

Eh bien !

M. DE NOIRMONT.

Eh bien ! voici bien un autre incident : le ministre n'était pas ministre.

TOUS.

Comment ?

M. DE NOIRMONT.

C'en était bien un, mais ce n'était pas le nôtre.

TOUS.

O ciel !

GEORGES, à part.

Voilà le réveil qui commence.

M. DE NOIRMONT.

Troublé à cette vue, je me courbe jusqu'à terre, pour me donner une contenance ; et, balbutiant quelques mots d'excuse, je sors au milieu des chuchotements, des éclats de rire, et des politesses de mon confrère l'usurpateur, qui me reconduit jusqu'à la porte pour la fermer sur moi.

M. DUFOUR.

Et l'autre excellence ?

M. DE NOIRMONT.

L'autre excellence s'était moquée de nous ; je l'ai rencontrée dans un corridor, se disputant avec un garçon de bureau qui ne voulait pas le laisser entrer ; vous entendez bien que j'ai filé sans le voir et sans le saluer.

AIR : *Le soleil va paraître* (de LA MUETTE DE PORTICI).

TOUS.

Ah ! c'est affreux ! une telle disgrâce
Compromet tous nos intérêts.

ENSEMBLE.

M. DE NOIRMONT.

C'est grâce à lui que je me vois sans place,
Et c'est pour lui que je me compromets.

GEORGES.

Pauvre Dufour, il en perdra sa place.
Ah ! s'il pouvait encor payer les frais !

DUFOUR.

C'est votre faute, et, si je perds ma place,
Nous plaiderons ; et vous paierez les frais.

MADAME PRESTO et JULIETTE.

Tout est perdu, Georges perdra sa place.
Nous plaiderons, et je paierai les frais.

MADAME PRESTO.

Écoutez-moi.

DUFOUR.

Non, j'enrage.
Plus de bail, plus de mariage.

GEORGES.

Quel réveil !

JULIETTE.

Quel dommage !

MADAME PRESTO.

Mais je le vois. Oui, c'est lui,
Il ose encor venir ici.

SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENTS ; M. DE BERLAC, qui entre en rêvant.

TOUS, allant au-devant de lui et l'entourant.

Ah ! c'est affreux ! une telle disgrâce
Menace tous nos intérêts :
C'est grâce à vous que je me vois sans place,
Et c'est pour vous que je me compromets.

M. DE BERLAC, sortant de sa rêverie.

Qu'est-ce que c'est ? des regrets, des murmures, des amis qui me plaignent, qui se désolent.

GEORGES.

Il voit tout en beau.

M. DE BERLAC.

Vous êtes mécontents ? pourquoi cela ?... Je ne le suis pas, moi, parce que je suis philosophe, c'est-à-dire destitué.

TOUS.

Destitué !

M. DE BERLAC.

Oui, mes enfants, j'ai été nommé; j'ai été ministre vingt-quatre heures; je ne le suis plus : cela peut arriver à tout le monde.

DUFOUR.

Et ceux que vous avez nommés? ceux que vous avez placés?

M. DE BERLAC.

Rassurez-vous; ils partagent mon sort, ils partent avec moi.

M. DE NOIRMONT.

Partir! partir! comme c'est agréable! Eh qui vous priait de me nommer secrétaire général? Vous l'avais-je demandé?

DUFOUR.

Et moi, avais-je besoin de votre recette? Quand on est indépendant par sa fortune et son caractère, on n'a que faire d'aller s'exposer. J'en perdrai peut-être ma place au Mont-de-Piété.

MADAME PRESTO.

Et moi qui ai refusé une affaire superbe, un bail que monsieur me proposait; je me vois obligée de plaider; et c'est vous qui êtes cause de tout. (Ils se retirent au fond du théâtre; M. de Berlac est seul sur le devant, Georges auprès de lui.)

M. DE BERLAC.

Les ingrats! ils sont tous les mêmes. Allez, vils roseaux que courbait le vent de la faveur, relevez-vous, le vent ne souffle plus; (à Georges) et toi? eh bien! tu restes là? tu ne t'éloignes pas?

GEORGES.

Non, Monseigneur; je suis courtisan du malheur, je lui suis fidèle.

M. DE BERLAC.

Ce n'est pas un roseau celui-là, c'est un chêne qui prend racine dans le terrain de la disgrâce; je n'oublierai pas ton dévouement; et si jamais je reviens aux grandeurs...

GEORGES.

Je serai encore le même.

M. DE BERLAC.

Tu as raison, tu n'as besoin de rien; seul et unique de ton espèce, tu n'as qu'à te montrer pour de l'argent, et ta fortune est faite, la mienne aussi; car je reviendrai aux honneurs : il me faut une place, j'emploierai mes amis, mon crédit.

MM. DE NOIRMONT et DUFOUR.

Oui, il est joli.

MADAME PRESTO.

Je lui conseille de s'y fier.

SCÈNE XVIII.

LES PRÉCÉDENTS, FRÉDÉRIC.

FRÉDÉRIC.

M. de Berlac! M. de Berlac, où est-il?

M. DE BERLAC.

Frédéric de Rinville!

FRÉDÉRIC.

Lui-même, qui est impatient de vous embrasser.

M. DE BERLAC.

Ce matin, Monsieur, j'étais puissant, j'étais ministre, je pouvais vous revoir et vous pardonner, mais maintenant...

FRÉDÉRIC.

Maintenant plus que jamais; il y a bien d'autres nouvelles.

M. DE BERLAC.

Il serait possible!

FRÉDÉRIC.

On vous a enlevé votre place de ministre, parce qu'on vous en destinait une bien autrement importante dans les circonstances actuelles, une place qui réclamait tous vos talents et votre adresse; on vous nomme ambassadeur à Constantinople.

M. DE BERLAC.

Moi!

TOUS, s'approchant de M. de Berlac.

Ambassadeur!

M. DE BERLAC.

Mon cher Frédéric, mes amis, mon gendre! ambassadeur! je m'en doutais; ambassadeur à Constantinople!

GEORGES.

Au moment où ils reviennent tous, au moment où la guerre est déclarée! voilà qui prouve la confiance que l'on a en vous.

M. DE BERLAC.

Elle ne sera pas trompée. Ambassadeur à Constantinople!

AIR : *Connaissez-vous le grand Eugène.*

Je pars : l'espoir me donnera des ailes;
La Grèce attend, et les Russes sont là :
Notre vaisseau franchit les Dardanelles;
A mon nom seul je vois fuir le pacha;
Jusqu'à *Stamboul* j'arrive : me voilà!
(Il fait un pas en avant, et se posant avec dignité :)
« Sultan Mahmoud, il faut que ça finisse;
» Résignez-vous, ou je repars soudain;
» Vous entendrez la raison, la justice,
» Ou le canon de Navarin. »

FRÉDÉRIC.

Ma voiture est en bas; et il faut avant tout remercier le ministre qui nous attend, et qui n'a rien à refuser.

DUFOUR et MADAME PRESTO.

Il serait possible! ah! Monseigneur!

M. DE BERLAC, les regardant.

La girouette a tourné, le vent de la prospérité souffle de nouveau, et le roseau reprend son pli. (Voyant qu'ils saluent.) C'est ça, c'est ça, inclinez-vous; je devrais vous abaisser plus encore, mais ça n'est pas possible. Faites vos pétitions, je les présenterai.

DUFOUR et MADAME PRESTO.

Ah! Monseigneur! (M. Dufour et madame Presto vont à la table à droite, et écrivent leur pétition.)

M. DE BERLAC.

Et vous aussi, monsieur de Noirmont.

M. DE NOIRMONT.

Vous ne me connaissez pas, Monsieur, et bientôt vous saurez ce que je pense.

M. DE BERLAC.

De la fierté, c'est bien.

M. DE NOIRMONT.

Je prie seulement votre excellence de jeter les yeux sur ce mémoire. (Ils se retirent un peu vers le fond, à gauche. Pendant que M. de Berlac parcourt le mémoire, Georges s'approche de Frédéric, et lui dit à voix basse :)

GEORGES.

Ah çà! Monsieur, d'où nous vient cette ambassade?

FRÉDÉRIC, se touchant le front.

De là; j'ai vu Émilie, elle consent à un projet qui fait le bonheur de son père et le nôtre. Le ministre a tout appris; il nous secondera, et au moment de nous embarquer à Marseille, nous serons nommés à d'autres ambassades, et de capitale en capitale...

GEORGES.

Je comprends, nous voyagerons ainsi gaiement en famille.

FRÉDÉRIC.

Tant que durera sa folie.

GEORGES.

Oui, le tour de l'Europe!

M. DE NOIRMONT, à M. de Berlac qui a fermé le mémoire.

Vous y voyez, Monsieur, que je ne veux rien, que je ne demande rien au ministre.

M. DE BERLAC.

C'est trop juste, et vous êtes sûr de l'obtenir.

M. DE NOIRMONT.

Mais vous allez courir des dangers, je demande à les partager, à ne point quitter l'ambassadeur.

M. DE BERLAC.

Un pareil dévouement vous rend mon estime et ma faveur; je vous nomme secrétaire d'ambassade.

M. DE NOIRMONT.

Ah! Monseigneur!

GEORGES, bas à Frédéric.

Celui-là est incurable; les douches n'y feraient rien, et je vous conseille de le laisser aller à Constantinople.

MADAME PRESTO, se levant et présentant sa pétition à M. de Berlac.

Voici ma pétition.

DUFOUR, de même.

Voici la mienne.

M. DE BERLAC.

C'est bien; mais je vous ai entendu parler de procès; je n'en veux pas, je supprime les procès, les huissiers, les procureurs; il faut que tout le monde se donne la main. (A Dufour.) Donnez la main à madame (désignant madame Presto). (A Georges.) Vous, à mademoiselle (Montrant Juliette). (A Frédéric et à M. de Noirmont.) Et nous aussi, (il leur donne la main) là...

FRÉDÉRIC, à Georges.

Eh bien! quel est le plus fou d'eux tous?

GEORGES, les regardant.

Je n'en sais rien; mais, à coup sûr, (montrant M. de Berlac) ce n'est pas celui-là.

CHOEUR FINAL.

AIR : *Au marché qui vient de s'ouvrir.*

TOUS.

Ah! Monseigneur, ah! Monseigneur!
Je suis à vous de tout mon cœur!

(Pendant ce dernier chœur, M. de Berlac s'éloigne tenant Frédéric sous le bras, et donnant la main à M. de Noirmont. Georges, Juliette, M. Dufour, madame Presto, le saluent avec respect.)





LES MORALISTES,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase dramatique, le 22 novembre 1828.

En société avec M. Varner.

Personnages.

M. SIMON, propriétaire.
M. CANIVET, son ami.
FRÉDÉRIC, son locataire.
SAINT-EUGÈNE, ami de Frédéric.
THOMASSEAU, chef d'office au café de Paris.
NANETTE, fille du portier de M. Simon.
JEUNES GENS, amis de Frédéric.
DAMES de la connaissance de M. Simon.
MUSICIENS.
GARÇONS DE CAFÉ.
DOMESTIQUES.

La scène se passe à Paris, chez M. Simon.

Le théâtre représente une grande salle; porte au fond: deux portes d'appartements à droite et à gauche de la porte du fond. Sur le second plan, des deux côtés, deux autres portes: la porte à droite de l'acteur est celle de l'appartement de Frédéric. Au fond, à gauche, une grande table dressée, prête à être servie, à droite, une autre petite table chargée d'assiettes, de verres, etc., etc.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. SIMON, M. CANIVET, sonnent à la porte du fond; NANETTE, sortant de la chambre de Frédéric.

NANETTE, un plumeau à la main.

Qui est-ce qui sonne? Ah! c'est M. Simon, le propriétaire. Votre servante, Monsieur.

SIMON.

Bonjour, petite. M. Frédéric, où est-il?

NANETTE.

Il est sorti, mais il ne tardera pas à rentrer; car il m'a bien recommandé de me dépêcher. Aussi, vous voyez, je suis là à faire sa chambre.

CANIVET.

Nous pouvons l'attendre ici, dans la salle à manger.

NANETTE.

Certainement, puisque vous êtes avec le propriétaire. Je vous demande pardon de ne pas vous tenir compagnie. (Montrant son plumeau.) Vous voyez... le devoir avant tout. (Elle rentre dans la chambre de Frédéric.)

SCÈNE II.

SIMON, CANIVET.

SIMON.

Que je suis heureux de recevoir à Paris ce bon monsieur Canivet, un homme aussi recommandable!

CANIVET.

Je suis vraiment confus.

SIMON.

Il y a longtemps que je vous désirais; mais vous aviez de la peine à vous arracher à vos travaux sédentaires, à vos œuvres méritoires. Vous ne manquez pas d'occupation... administrateur général du bien des pauvres de la ville de Nantes.

CANIVET.

Je tâche de remplir mes devoirs avec zèle.

SIMON.

Je sais là-dessus quels sont vos principes. Aussi quand je vous ai proposé à nos actionnaires, pour être à la tête de cette grande entreprise que nous avons formée à Nantes, tout le monde a appuyé ma proposition. Pour la première fois, nous avons été d'accord; et l'on vous a nommé à l'unanimité.



NANETTE.

ENCORE UNE PETITE FOIS

Air : *Voulant par ses œuvres complètes.*

Nos malheureux actionnaires
Qui, dès longtemps, ne touchaient rien,
Ont vu tous vos mœurs exemplaires,
Ont vu votre amour pour le bien...
Ont vu votre vertu si grande;
Et tout ce qu'ils ont vu chez vous
Leur a donné l'espoir bien doux
De voir enfin un dividende.

CANIVET.

Je ne puis pas vous dire quelle importance j'attachais à cette place, que me disputait vivement notre receveur général. D'abord, la considération personnelle, et puis, d'immenses intérêts particuliers qui y sont liés. Enfin, mon cher monsieur Simon, il faut qu'avant la nomination définitive vous me présentiez à ces messieurs.

SIMON.

C'est très-facile. Venez ce soir au bal que je leur donne.

CANIVET.

Comment! vous donnez un bal?

SIMON.

Oui, dans mon logement, ici dessus. C'est la première fois que cela m'arrive; mais j'y suis obligé. Il faut bien faire comme tout le monde. Sans cela, et si on n'avait pas comme eux l'air de se ruiner, on passerait pour un avare. Maintenant, la plupart des affaires se discutent au bal: ce qui fait qu'elles se traitent un peu plus légèrement.

CANIVET.

Que voulez-vous que j'aille faire à votre bal, moi qui ne suis pas homme de plaisir?

SIMON.

Soyez tranquille, dans ces réunions-là on ne s'amuse pas.

CANIVET.

Alors je viendrai, mais c'est un sacrifice.

SIMON.

Je vous annoncerai à nos actionnaires. Vous causerez; vous y ferez votre partie de piquet, si toutefois nous trouvons un adversaire de votre force; car vous avez, dit-on, une réputation...

CANIVET.

Air : *Restez, restez, troupe jolie.*

C'est là le jeu de la sagesse.

SIMON.

Et vous le jouez savamment.

CANIVET.

Je suis, sans vanter mon adresse,
Le plus fort du département;
Mais c'est mon seul amusement.
Et la jeunesse moins frivole
De ce jeu devrait faire un cours;
Avec le temps l'amour s'envole,
Mais le piquet reste toujours.

(Regardant autour de lui.) C'est singulier, M. Frédéric ne rentre pas.

SIMON.

Ah çà! quel intérêt prenez-vous donc à mon jeune locataire?

CANIVET.

Un très-grand, que je puis vous confier. Ma femme et ma fille l'on vu à Paris l'hiver dernier, chez vous, et dans d'autres sociétés. Ma femme en est enchantée, ma fille le trouve fort bien.

SIMON.

Et l'on voudrait en faire un mari pour elle?

CANIVET.

Tout le monde dit oui, moi je ne dis pas non; mais je veux savoir à quoi m'en tenir sur ses principes, sur sa moralité, parce que la morale avant tout.

SIMON.

Sans doute.

CANIVET.

Qu'est-ce que vous en pensez, vous, son propriétaire?

SIMON.

Tout le bien possible. Il paye son terme avec une exactitude... Je ne le vois guère que tous les trois mois; mais c'est égal, c'est avec peine que je renoncerais à ses visites.

Air de *la Robe et les Bottes.*

Il a bon ton, bon goût, bonne manière,
Faisant toujours frotter son escalier.

CANIVET.

Sa conduite?

SIMON.

Elle est exemplaire;
Il a partout fait mettre du papier.

CANIVET.

Son caractère?

SIMON.

Accommodant et sage,
N'ayant jamais, je dois le publier,
De disputes pour l'éclairage,
Ni pour les gages du portier.

Aussi je suis désolé que vous l'emmeniez, et qu'il ait mis écriteau.

CANIVET.

Tant mieux; vous me faites un plaisir...

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, THOMASSEAU.

THOMASSEAU.

Pardon, Messieurs, si je vous interromps, c'est qu'il faut que je commence à mettre le couvert. M. Frédéric n'est pas ici?

SIMON.

Non. Qu'est-ce que vous lui voulez?

THOMASSEAU.

Rien. C'était seulement pour lui demander une petite explication. Il a commandé au Café de

Paris, où j'ai l'honneur d'être chef d'office, un dîner à trente francs par tête.

CANIVET.

Juste ciel! trente francs par tête!

THOMASSEAU.

Et je voudrais savoir... vous pourriez me dire cela... si c'est sans le vin... parce que ça fait tout de suite une différence. M. Frédéric et ses amis sont si altérés!

CANIVET.

Qu'est-ce qu'il dit là ?

SIMON.

Bah! quelquefois, par extraordinaire, dans les grandes chaleurs.

THOMASSEAU.

Toujours une soif permanente; ils ne donnent pas dans le travers du siècle, dans l'eau rougie. Ils ne craignent pas les inflammations.

AIR du vaudeville de *l'Actrice*.

Si tout le monde, en conscience,
Leur ressemblait dans ce pays,
On n'aurait pas besoin, je pense,
De débouchés pour nos produits.
Consommateurs par excellence,
Et patriotes à l'excès,
Ils avalent les vins de France
Presque aussi bien que des Anglais;
Ils boivent mieux que des Anglais. (*bis*.

Voyez plutôt la carte d'avant-hier : vingt-cinq bouteilles de champagne; c'est écrit en toutes lettres.

SIMON.

Qu'est-ce que ça prouve ?

THOMASSEAU.

Ça prouve qu'il les doit. (A Simon.) Et si c'est vous, (Simon lui tourne le dos. A Canivet.) ou vous, Monsieur, qui êtes chargé de payer, je vous prierai de ne pas oublier le garçon. (Canivet lui tourne le dos, et Thomasseau commence à dresser la table.)

CANIVET.

Bonté divine! (A Simon.) Ah! qu'est-ce que vous me disiez donc?

SIMON.

Je n'en savais pas davantage. En province on se connaît trop, à Paris on ne se connaît pas assez. D'ailleurs, il ne faut pas attacher à cela trop d'importance.

CANIVET.

Par exemple!

SIMON.

Ce jeune homme aime à bien traiter ses amis; il est généreux, ce n'est pas un défaut; et si on n'a pas d'autres reproches à lui faire...

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, NANETTE.

(Thomasseau et deux garçons commençent à disposer tout ce qu'il faut pour garnir la table.)

NANETTE, sortant de la chambre de Frédéric.

Tout est en ordre là dedans, et l'on peut maintenant montrer le logement. (A Canivet.) Monsieur vient sans doute pour le voir? il est à louer, meublé, ou non meublé, comme monsieur voudra...

CANIVET.

C'est possible. (Bas à Simon.) Quelle est cette petite?

SIMON.

C'est la fille de mon portier.

CANIVET, à part.

Bon, comme qui dirait la gazette de la maison; elle peut nous donner des renseignements.

NANETTE.

C'est un appartement très-commode. (Bas à Thomasseau.) Il faut en faire l'éloge devant le propriétaire. (Haut à Canivet.) D'abord, une grande antichambre, où le matin il y avait quelquefois jusqu'à quinze personnes à attendre.

CANIVET.

A attendre! quoi?

THOMASSEAU.

De l'argent, comme moi tout à l'heure.

CANIVET, bas à Simon.

Vous l'entendez ?

NANETTE.

Quant à la salle à manger, vous y êtes. On peut y donner un repas de trente couverts.

THOMASSEAU.

Ils étaient trente-trois la semaine dernière, et bien à leur aise.

NANETTE.

Enfin, la chambre à coucher est charmante: un demi-jour; un lit de cinq pieds; deux sorties, ce qui est très-commode dans un appartement de garçon; et même, si monsieur est marié, quelquefois ça peut être utile.

CANIVET, se mettant les mains sur les yeux.

Deux sorties!

SIMON, à Canivet.

Non, la porte est condamnée, on ne s'en sert pas.

NANETTE.

Je vous demande pardon; car l'autre fois j'ai vu descendre par le petit escalier une fort jolie dame.

CANIVET.

O scandale!

NANETTE.

Du tout; personne, excepté moi, ne l'a aperçue. (A Thomasseau.) N'est-ce pas? il n'y a que quand elle a eu passé la porte cochère, un monsieur, qui se trouvait dans la rue, à faire antichambre, je ne sais comment, parce que, moi, j'avais dit qu'il n'y avait personne, s'est écrié : « Dieu, c'est elle! c'est indigne! c'est affreux! » Enfin un tas d'extravagances.

THOMASSEAU.

Des bêtises.

NANETTE.

Si bien que M. Frédéric et le mari se sont battus.

CANIVET.

Comment, un mari!

THOMASSEAU.

Un vrai mari.

CANIVET.

Un duel!

NANETTE.

Oh! allez, ce n'est pas le premier; M. Frédéric s'en tire toujours gentiment, grâce au ciel! car moi je l'aime, M. Frédéric, et ce n'est pas moi qui en dirai jamais du mal. Si monsieur veut entrer...

(Thomasseau va préparer la table. Nanette s'occupe à épousseter.)

CANIVET.

Non, j'attendrai son retour. (A Simon.) Eh bien! qu'en dites-vous?

SIMON.

Je dis... je dis que ce n'est pas très-exemplaire; mais il n'a que vingt ans; il faut que jeunesse se passe.

CANIVET.

Une pareille absence de mœurs!

SIMON.

Il en a peut-être, cela n'empêche pas; mais en même temps, il a des passions; et voilà... quand on n'en a plus, quand on est comme vous et moi, on se trouve à son aise : il est bien plus facile d'être moral. Et puis, écoutez donc, tout cela est peut-être exagéré, on peut l'avoir calomnié.

CANIVET.

C'est égal; il faut que je voie par moi-même; la chose est trop importante. Dès que quelqu'un peut s'oublier un instant, je dis un seul instant, il n'a plus de droits à la confiance.

SIMON.

Vous reviendrez, je l'espère, à de meilleurs sentiments. Si, en attendant, vous voulez monter chez moi, Nanette vous avertira dès que ce jeune homme sera rentré. Tu entends, petite?

NANETTE.

Oui, Monsieur.

SIMON, à Canivet.

AIR *des Comédiens.*

Allons, mon cher, indulgence au coupable.

CANIVET.

En sa faveur, Monsieur, ne parlez plus :
Loger chez vous un garnement semblable!

SIMON.

S'il ne fallait loger que des vertus,
Nous n'aurions plus, hélas! de locataires,
Que quelques-uns, tout en haut, vers le ciel;
Et je connais bien des propriétaires
Qui ne pourraient habiter leur hôtel.

ENSEMBLE.

Allons, mon cher, indulgence au coupable;
Je vous promets qu'il n'y reviendra plus;
Daignez lui tendre une main secourable,
C'est dans son cœur rappeler les vertus.

CANIVET.

Jamais, jamais d'indulgence au coupable!
Quand tous les droits sont par lui méconnus,
Je dois toujours rester inexorable,
Et la rigueur est au rang des vertus.

(Ils sortent par le fond.)

SCÈNE V.

NANETTE, THOMASSEAU, puis FRÉDÉRIC.

THOMASSEAU, arrangeant le couvert.

Enfin ils s'en vont. Mamselle Nanette, laissez donc un instant votre plumeau; vous ne m'avez encore rien dit aujourd'hui.

NANETTE, époussetant.

C'est que je ne suis pas en train de parler, quand on a de l'ouvrage à faire.

THOMASSEAU, mettant le couvert.

Ça n'empêche pas le sentiment d'aller son train. Venez donc, mamselle Nanette. (Ils descendent ensemble sur le devant de la scène.) Quand est-ce donc que je serai à la tête d'un café pour mon compte, avec le titre de votre époux? Je grille d'être marié, on ne pourra plus me dire : Garçon! Je serai mon maître! c'est-à-dire jusqu'à un certain point, puisque j'aurai ma femme.

AIR de *Turenne.*

Dans un endroit tout tapissé de glaces,
Tandis que, placée au comptoir,
Vous ferez admirer vos grâces,
Près des fourneaux déployant mon savoir,
Je rôtirai du matin jusqu'au soir.
Mais vers minuit, quittant l'office,
D'amour alors seulement enflammé,
Quand le restaurant s'ra fermé,
Je serai tout à vot' service.

NANETTE.

C'est bon, c'est bon, occupez-vous de mettre le couvert, car voilà monsieur qui rentre. (Thomasseau va à la table.)

FRÉDÉRIC, entrant par le fond.

Vivat! tout réussit au gré de mes vœux; je suis le plus heureux des hommes.

NANETTE.

Que vous est-il donc arrivé ?

FRÉDÉRIC.

Je sors de chez mon adversaire, celui qui avait reçu un coup d'épée.

NANETTE.

Vous l'avez trouvé en bon état?

FRÉDÉRIC.

Je ne l'ai pas trouvé du tout ! il était allé se promener aux Tuileries; c'est bon signe; me voilà tranquille de ce côté-là ; et, comme un bonheur ne va jamais sans l'autre, j'ai reçu des nouvelles de celle que j'aime, de ma chère Sophie, de ma femme; car je vais bientôt lui donner ce titre. Au bas de la lettre de sa mère, elle m'a écrit trois lignes, les plus aimables ! les plus tendres ! je l'ai pressée mille fois sur mes lèvres ! Si ce mariage-là avait dû se différer encore six mois, je crois que j'aurais perdu la tête.

NANETTE.

Avec ça que vous auriez moins de peine qu'un autre. (Elle va chercher les lettres qui sont sur la table, et les donne à Frédéric.) Car, sauf votre respect, il n'est déjà bruit dans le quartier que de vos extravagances.

FRÉDÉRIC.

Tant mieux ; il faut cela avant le mariage ; c'est une dette à payer, c'est une garantie pour l'avenir ; et, avec moi, ma femme aura toutes les garanties possibles.

NANETTE, à part.

C'est juste : je ne suis pas assez sûre que Thomasseau ait été mauvais sujet.

FRÉDÉRIC, qui a ouvert plusieurs lettres.

Ce sont les réponses à mes invitations. Quand il s'agit de dîner, les amis sont d'une exactitude...

NANETTE.

Ah ! j'oubliais de vous dire qu'il se présente quelqu'un pour louer votre appartement.

FRÉDÉRIC.

C'est bon. S'il voulait en même temps m'acheter une partie de mes meubles, ça me rendrait service. Je ne peux pas les emporter à Nantes; tandis que l'argent, si j'en avais...

NANETTE.

Ce serait la même chose. J'ai idée que vous le laisseriez ici.

FRÉDÉRIC, lisant les dernières lettres.

Tu crois ? c'est possible. Ils acceptent tous. Il n'y a que Saint-Eugène qui ne m'ait pas répondu. (A Nanette.) Il n'est pas venu en mon absence ?

NANETTE.

Non, Monsieur.

FRÉDÉRIC.

C'est singulier. Voilà plus de quinze jours que je ne l'ai vu. Il faut qu'il ait été malade. C'est que sa présence est indispensable dans une réunion où nous voulons nous amuser.

NANETTE.

Il est donc bien gai !

FRÉDÉRIC.

Air du vaudeville de *Partie et Revanche*.

Sur le déclin de la jeunesse,
Profitant du temps qui va fuir,
Il n'apprécie, il n'aime la richesse
Qu'autant qu'elle mène au plaisir;
Nul n'entend mieux l'art de jouir.
Mais la fortune imprévoyante,
Qui, le créant, semblait le destiner
A dépenser vingt mille écus de rente,
N'oublia rien, que de les lui donner.

NANETTE.

Monsieur, je crois que je l'entends.

FRÉDÉRIC.

Bonne nouvelle. (Allant au-devant de Saint-Eugène qui entre par la porte du fond.) Eh ! arrive donc.

NANETTE, à part.

Et nous, allons avertir le vieux monsieur.

(Elle sort.)

SCÈNE VI.

FRÉDÉRIC, SAINT-EUGÈNE, marchant d'un air grave, et à pas comptés.

FRÉDÉRIC.

Je commençais à croire que tu étais mort.

SAINT-EUGÈNE, très-froidement.

Mon ami, c'est à peu près comme si je l'étais.

FRÉDÉRIC.

Comment, à peu près ? que veux-tu dire ?

SAINT-EUGÈNE.

Que je suis mort pour le monde, que j'ai renoncé à ses plaisirs.

FRÉDÉRIC, avec incrédulité.

Toi !

SAINT-EUGÈNE.

Oui, mon ami, je ne sors plus, je ne bois plus, et je ne ris plus.

FRÉDÉRIC.

Est-ce que tu es devenu fou !

SAINT-EUGÈNE.

Je suis devenu raisonnable, ce qui est beaucoup plus étonnant. On se lasse de tout sur cette terre ; il m'a pris subitement un goût prononcé pour la retraite et l'économie; ça m'est venu juste au moment où il ne me restait plus rien.

FRÉDÉRIC.

C'est ce qui s'appelle saisir l'à-propos.

SAINT-EUGÈNE.

J'ai rompu avec la société. Je me suis enfermé chez moi avec Sénèque, Charron, La Bruyère, La Rochefoucauld, et autres bons auteurs; je ne vois qu'eux, je ne lis qu'eux. Aussi je comm e nc

à avoir dans la tête une fort jolie collection de sentences et de maximes morales.

FRÉDÉRIC.

Si tu n'as pas autre chose à offrir aux huissiers...

SAINT-EUGÈNE.

Mon ami, la morale a toujours son prix, on a toujours quelque chose à gagner avec elle. Ma conversion a fait du bruit. Deux grandes dames, deux comtesses du faubourg Saint-Germain, en ont été vivement touchées; elles ont résolu de me prendre sous leur protection, de continuer à me sauver, et, pour cela, de m'éloigner de Paris, de me faire obtenir un emploi en province, et elles en sont venues à bout.

FRÉDÉRIC.

Vraiment!

SAINT-EUGÈNE.

Oui, mon ami, me voilà placé, moi et mes nouveaux principes! Nous sommes nommés, dans le département de la Loire-Inférieure, sous-administrateur du bien des pauvres.

FRÉDÉRIC.

Toi! à ton âge!

SAINT-EUGÈNE.

Mon ami, j'ai maintenant l'âge que je veux.

AIR *du Piége.*

Dans mon cœur, de désirs épris,
Je sens encore la jeunesse;
Mais, sur mon front, j'ai là des cheveux gris
Qui représentent la sagesse;
Aussi chacun se dit : c'est un Caton!
La multitude, aisément égarée,
Croit qu'on s'attache au char de la Raison,
Dès qu'on en porte la livrée.

FRÉDÉRIC.

A la bonne heure; mais te placer parmi les pauvres!

SAINT-EUGÈNE, frappant sur son gousset.

Il me semble que j'y ai des droits; c'est un emploi modeste, peu d'appointements, mais beaucoup de bien à faire; j'ai des projets superbes, je veux que tous les pauvres deviennent riches.

FRÉDÉRIC.

Ils ne demanderont pas mieux.

SAINT-EUGÈNE.

J'ai eu un de mes prédécesseurs qui y est devenu millionnaire, et il n'est sorti de l'administration que parce qu'il finissait par y être déplacé. Du reste, je vais habiter Nantes : j'y serai sous les yeux et la surveillance de M. Canivet, administrateur en chef.

FRÉDÉRIC.

Qu'est-ce que tu me dis là? M. Canivet! quel bonheur! moi qui épouse sa fille! nous allons nous trouver réunis.

SAINT-EUGÈNE.

Tu te maries! à la bonne heure; car si tu étais resté garçon, nous n'aurions pas pu nous voir; et même encore maintenant tu pourrais me faire du tort, à moins que tu ne veuilles aussi te jeter dans la réforme.

FRÉDÉRIC.

Laisse-moi donc tranquille.

SAINT-EUGÈNE.

Il est temps de faire un retour sur toi-même, de renoncer à ces vains plaisirs qui ne procurent jamais qu'une fausse joie, une ivresse de quelques heures, trop souvent expiée par des années de regret et de repentir.

FRÉDÉRIC.

Diable! comme tu pérores! A quoi tend ce beau sermon?

SAINT-EUGÈNE.

Mon ami, je m'essaye.

FRÉDÉRIC.

Le moment est assez mal choisi; tu as reçu ma lettre?

SAINT-EUGÈNE.

Oui, mon ami.

FRÉDÉRIC.

Il s'agit d'un déjeuner de garçon.

SAINT-EUGÈNE.

Dieu! si mes comtesses du faubourg Saint-Germain venaient à le savoir! je serais perdu. Je me sauve.

(Fausse sortie.)

FRÉDÉRIC, l'arrêtant.

Y penses-tu! Ce serait trahir l'amitié. Je réunis tous mes intimes, et j'ai compté sur toi : c'est peut-être la dernière fois que nous déjeunerons ensemble.

SAINT-EUGÈNE.

La dernière fois! c'est bien tentant, et si j'étais sûr que la société fût...

FRÉDÉRIC.

Tout ce qu'il y a de plus mauvais sujets.

SAINT-EUGÈNE.

A la bonne heure; on peut essayer de les convertir; c'est un but qui justifie tout.

FRÉDÉRIC.

Tu acceptes?

SAINT-EUGÈNE.

Je me risque; je me dévoue à l'amitié.

FRÉDÉRIC, lui prenant la main.

A merveille; je te reconnais là.

SAINT-EUGÈNE, d'un ton piteux.

Le repas sera-t-il un peu soigné?

FRÉDÉRIC.

Je l'ai commandé au Café de Paris.

SAINT-EUGÈNE.

C'est bien; parce que, si je m'expose, je ne

veux pas que ce soit pour rien. Aurons-nous du champagne?

FRÉDÉRIC.

Sans doute.

SAINT-EUGÈNE.

Aurons-nous des dames?

FRÉDÉRIC.

Non.

SAINT-EUGÈNE.

Tant pis; parce qu'on aurait été plus réservé; tu aurais dû en inviter quelques-unes, dans l'intérêt de la morale.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, NANETTE; peu après CANIVET.

NANETTE, accourant.

Monsieur, Monsieur, bonne nouvelle.

FRÉDÉRIC et SAINT-EUGÈNE.

Est-ce le déjeuner?

NANETTE.

Non, c'est ce monsieur qui vient pour louer votre appartement, il me suit.

FRÉDÉRIC.

C'est égal! tu es charmante, et pour ta peine... (Il veut l'embrasser.)

SAINT-EUGÈNE, détournant la tête.

Mon ami, je t'en prie.

CANIVET, au fond.

M. Frédéric.

FRÉDÉRIC, embrassant Nanette.

C'est moi, Monsieur.

CANIVET, s'avançant entre Frédéric et Saint-Eugène.

A merveille! que je ne vous dérange pas. La fille de votre portier!

FRÉDÉRIC.

Où est le mal, quand elle est gentille?

NANETTE, sortant.

Il y a des dames du premier étage qui ne nous valent pas.

CANIVET.

Et vous n'avez pas de honte...

SAINT-EUGÈNE, à part et montrant Canivet.

Il paraît que c'est un confrère en morale; maintenant on en trouve partout. (A Canivet.) C'est ce que je lui disais tout à l'heure. Monsieur, n'est-il pas déplorable que la jeunesse actuelle?...

FRÉDÉRIC.

Ah çà! à qui en avez-vous donc? ne dirait-on pas, à vous entendre, que vous n'avez jamais jeté les yeux sur une femme?

CANIVET.

Je ne dis pas cela, Monsieur; je ne veux pas me faire meilleur que je ne suis; j'ai les passions peut-être plus vives qu'un autre; mais je les raisonne. Quand je rencontre une jolie femme, je détourne le yeux, et je me dis : « Encore quelques années, et cette fraîcheur va disparaître; ces joues vont se flétrir; ce front, paré de grâce, va se sillonner de rides. »

SAINT-EUGÈNE.

Monsieur a raison : plus de désirs, plus d'illusion : c'est la sagesse.

FRÉDÉRIC, passant entre Canivet et Saint-Eugène.

Eh! Monsieur, c'est la vieillesse! et dites-moi, par grâce, messieurs les rigoristes...

AIR *des Amazones.*

Depuis qu'on fait de la morale en France,
Et que par elle on veut se signaler,
Plus qu'autrefois voit-on la bienfaisance,
La probité, les vertus y briller?

SAINT-EUGÈNE.

Elles viendront à force d'en parler.
Sachez, Monsieur, qui criez au scandale,
Qu'on ne peut pas toujours faire le bien;
En attendant, on fait de la morale, } (*bis.*)
C'est un à-compte, et ça n'engage à rien, }
Par bonheur, cela n'engage à rien. (*bis.*)

FRÉDÉRIC, à Saint-Eugène.

Eh! laisse-moi tranquille. (A Canivet.) Mais, pardon, Monsieur; nous voilà loin du but qui vous amène, car je présume que vous n'êtes pas venu seulement pour les principes.

CANIVET.

Non, sans doute; c'est par circonstance. Je suis capitaliste de mon état, on me nomme Saint... Saint-Martin.

FRÉDÉRIC.

M. de Saint-Martin! il y en a tant! serait-ce mon voisin, celui de la rue Taitbout?

CANIVET.

Précisément.

FRÉDÉRIC.

Enchanté de faire votre connaissance; voilà si longtemps que j'entends parler de vous; on vous cite partout comme la Providence des jeunes gens à la mode.

CANIVET, à part.

Il paraît qu'il me prend pour un usurier; tant mieux.

FRÉDÉRIC.

Nous n'avons pas encore fait d'affaires ensemble; mais nous commencerons aujourd'hui. Mon appartement, mes meubles, tout est à votre service; je suis accommodant; car j'ai besoin d'argent, j'ai un voyage à faire, des amis à régaler; je leur donne à déjeuner, un grand déjeuner, aujourd'hui à cinq heures.

SAINT-EUGÈNE.

Hélas! oui...

FRÉDÉRIC.

Pour leur faire mes adieux ; aussi je ne veux rien épargner ; fête complète ! et que ce soir les pièces d'or roulent à l'écarté.

CANIVET.

Comment, Monsieur, vous jouez ! il ne manquait plus que cela ; ce jeu qui ruine tous les jeunes gens.

FRÉDÉRIC.

Vous ne l'aimez pas, il va sur vos brisées ; mais moi ! je ne trouve rien d'amusant comme une partie un peu animée, quand on flotte entre la crainte et l'espérance, quand on peut tout perdre d'un seul coup ; il y a vraiment de l'émotion et du plaisir.

SAINT-EUGÈNE.

O déplorable aveuglement ! voilà pourtant comme je pensais, comme je penserais peut-être encore, si, par une faveur spéciale, la fortune ne m'avait pas ôté jusqu'à la dernière pièce. Qu'il est heureux l'homme qui n'a rien ! la fortune n'a plus de leçon à lui donner, à moins qu'elle ne les lui donne *gratis*, ce qui est toujours un avantage.

CANIVET, à Frédéric.

Monsieur, vous avez là un ami précieux.

FRÉDÉRIC.

Puisqu'il vous plaît, restez avec nous à déjeuner ; vous philosopherez ensemble tout à votre aise, au dessert, au vin de Champagne ; car vous en boirez.

CANIVET.

Moi ?

FRÉDÉRIC.

Vous ne l'aimez peut-être pas ?

CANIVET.

Je ne dis pas cela, Monsieur, je l'aime peut-être autant que vous ; mais je n'en bois jamais. Quand on m'offre le premier verre, je refuse, pour ne pas être tenté d'en prendre un second.

SAINT-EUGÈNE.

Il est sûr que c'est le meilleur moyen.

CANIVET.

Et puis je me représente les suites fâcheuses de l'ivresse.

SAINT-EUGÈNE.

Le sommeil de toutes les facultés.

CANIVET.

On ne sait plus ce qu'on dit, ce qu'on fait ; on devient colère, emporté.

SAINT-EUGÈNE.

C'est pour avoir bu trop de champagne, qu'Alexandre tua Clitus, qu'il brûla... Persépolis !

FRÉDÉRIC.

Eh bien ! pendant que nous sommes à jeun, profitons de cela pour faire notre petit bail, notre acte de vente.

SCÈNE VIII.

Les Précédents, NANETTE, THOMASSEAU.

NANETTE, à Frédéric.

Monsieur, voilà vos amis qui arrivent par le petit escalier.

THOMASSEAU.

Faut-il servir ?

FRÉDÉRIC.

Pas encore : les affaires d'abord ; car je les aime.

CANIVET.

Oui, vous aimez tout : le vin, le jeu et les dames.

FRÉDÉRIC.

Pour ce qui est de cela, je n'en aime qu'une, celle que je veux épouser.

CANIVET, montrant Nanette.

Témoin cette jeune fille que vous embrassiez tout à l'heure.

THOMASSEAU.

Qu'est-ce que c'est ? mademoiselle Nanette, ma prétendue !

NANETTE.

De quoi se mêle-t-il donc celui-là ? est-il bavard ! s'il vient des locataires comme ça dans la maison, ça va faire un beau train. Une maison qui était si tranquille !

FRÉDÉRIC.

Allons, allons, ne perdons pas de temps.

Air du ballet de *Cendrillon*.

Allons signer.

CANIVET.

Qui ? moi ? très-volontiers.

FRÉDÉRIC.

Je vous aurai pour locataire.

CANIVET.

(A part)

Pour locataire, oui. Mais pour ton beau-père,
Tu peux rayer cela de tes papiers.

FRÉDÉRIC.

Le déjeuner, pour boire à mes amours.

CANIVET, à part.

Ses espérances sont précoces ;
Ce repas-là, morbleu ! va pour toujours
Renverser celui de ses noces.

ENSEMBLE.

FRÉDÉRIC et SAINT-EUGÈNE.

Allons / Allez } signer. Le roi des usuriers
Va devenir { mon / son } locataire ;
C'est agréable, et c'est bien, je l'espère,
Le moyen d'être au mieux dans ses papiers.

CANIVET.

Allons signer. Je serai volontiers
Votre très-humble locataire;
(à part)
Mais, désormais, pour être son beau-père,
Il peut rayer cela de ses papiers.

(Frédéric entre avec M. Canivet dans sa chambre, qui est sur le premier plan à droite de l'acteur.)

SCÈNE IX.

SAINT-EUGÈNE, NANETTE, THOMASSEAU.

THOMASSEAU, à Nanette.

Qu'est-ce qu'il a dit? qu'est-ce qu'il a dit?

NANETTE.

Tu le sais bien.

THOMASSEAU.

C'est égal; je veux...

NANETTE.

Tu veux que je recommence?

THOMASSEAU.

Eh bien! par exemple.

SAINT-EUGÈNE.

Allons, ne vas-tu pas lui faire une scène, et laisser brûler notre dîner.

NANETTE.

Sans doute; allez veiller à vos sauces, à vos fricassées. Est-ce qu'un cuisinier doit avoir le temps d'être jaloux! ce n'est qu'à cause de ça que je vous épousais.

THOMASSEAU.

Quand j'entends parler ainsi, il me semble que je suis sur des fourneaux, que je suis sur le gril.

NANETTE.

Tais-toi donc, j'entends M. Simon, le propriétaire, et devant lui...

THOMASSEAU.

Qu'est-ce que ça me fait?

NANETTE.

Est-il bête! il va lui donner des doutes sur la fidélité de sa portière.

SAINT-EUGÈNE.

Eh! oui, vraiment, tu auras le temps d'être jaloux quand tu seras marié.

THOMASSEAU.

Je veux commencer maintenant.

SAINT-EUGÈNE.

Eh! va donc, va donc. (Il pousse Thomasseau dehors.) Comme ce couvert est mis! pas seulement du vin sur la table. (Il s'occupe à placer des bouteilles.)

SCÈNE X.

NANETTE, SIMON, SAINT-EUGÈNE, au fond.

SIMON.

Eh bien! petite, où est donc ce monsieur que tu es venue chercher?

NANETTE, désignant la chambre de Frédéric.

Là dedans, avec M. Frédéric.

SIMON, à part.

Ensemble! tant mieux; gardons-nous de les déranger; il ne faut pas troubler l'explication entre le gendre et le beau-père. (Haut à Nanette.) Tu lui remettras ce papier.

NANETTE.

Oui, Monsieur.

SIMON.

C'est un projet d'acte, un papier; il sait ce que c'est.

NANETTE.

Oui, Monsieur.

SIMON.

Et tu lui rappelleras qu'il faut absolument qu'il vienne à mon bal. Voilà qui est entendu. Maintenant, je remonte chez moi achever mes dispositions; quand on n'a pas l'habitude de recevoir, qu'il faut tout improviser... Il y a dix ans que je n'ai fait de feu dans mon salon; aussi la cheminée fume: on sera obligé de laisser la fenêtre entr'ouverte. (En s'en allant, il salue Saint-Eugène qui est auprès de la table.) Monsieur, j'ai l'honneur de vous saluer... Mais ce n'est pas un inconvénient, ça servira à renouveler l'air. (Il sort par le fond.)

SCÈNE XI.

NANETTE, SAINT-EUGÈNE.

SAINT-EUGÈNE.

Tiens, le propriétaire qui fait aussi des affaires avec M. de Saint-Martin: tout le monde s'en mêle.

NANETTE.

Qu'est-ce que ce papier-là? c'est plié comme une assignation.

SAINT-EUGÈNE.

Laisse donc.

NANETTE.

Moi, je ne les connais que par celles de M. Frédéric; si c'en était encore, voyez donc.

SAINT-EUGÈNE, prenant le papier.

Y penses-tu? (Y jetant les yeux, à part.) Dieu! quel nom viens-je de lire! M. Canivet, de Nantes... M. Canivet serait ici! mon administrateur en chef, le beau-père de Frédéric!

AIR: *A soixante ans.*

Oui, c'est bien lui. C'est facile à comprendre,
Sous un faux nom, sous un titre inconnu,
Il vient ici, pour connaître son gendre,
Pour éprouver ses mœurs et sa vertu;
Pauvre garçon! ah! le voilà perdu!
Moi, je suis fort; car mon langage austère,
Car la morale a su me préserver;
Grande leçon, qui doit bien nous prouver
Qu'à tout hasard il faut toujours en faire!
On ne sait pas ce qui peut arriver.

Mais Frédéric, faut-il le prévenir du danger? non; il perdrait la tête, il gâterait tout; il faut le sauver à son insu, à moi tout seul. Avec du sang-froid et de l'imagination... (Après un moment de réflexion.) C'est ça, rien n'est encore désespéré. Viens ici, Nanette; viens! j'ai à te parler. Tu vas dire à Thomasseau de nous mettre ici des carafes, d'en mettre six sur la table.

NANETTE.

Des carafes! y pensez-vous! jamais ces messieurs n'en laissent paraître, et Thomasseau ne voudrait pas...

SAINT-EUGÈNE.

Et pourquoi?

NANETTE.

Parce que les marchands de vin ne fournissent jamais l'eau séparément.

SAINT-EUGÈNE.

Oui, mais tu lui diras de remplir celles-ci avec du vin blanc clair et limpide; que ce soit à s'y méprendre.

NANETTE.

C'est différent : avec du chablis; c'est ce qui ressemble le plus à l'eau d'Arcueil. Je vais lui dire...

SAINT-EUGÈNE.

Écoute encore : ce n'est pas tout. Veux-tu être mariée?

NANETTE.

Est-ce que ça se demande? et quoique Thomasseau soit jaloux, si je pouvais l'épouser dès demain, je serais prête dès aujourd'hui; mais, pour cela, il nous manque...

SAINT-EUGÈNE.

Une dot.

NANETTE.

Pas autre chose. Si j'avais seulement mille écus, Thomasseau prétend qu'avec cela il trouverait soixante mille francs de crédit, et qu'il n'en faudrait pas davantage pour établir un joli petit café dans un faubourg.

SAINT-EUGÈNE.

AIR : *J'ai vu le Parnasse des dames.*

Eh bien! parlons avec franchise;
Tous ces rêves si séduisants,
Si tu veux, je les réalise.

NANETTE, étonnée.

Comment, à moi, trois mille francs!

SAINT-EUGÈNE.

Oui, de toi dépend cette affaire.

NANETTE.

Vous croyez que je les aurai?

SAINT-EUGÈNE.

Oh! tu peux y compter, ma chère;
Ce n'est pas moi qui les payerai.

NANETTE.

A la bonne heure.

SAINT-EUGÈNE.

Mais il s'agit, pour cela, de nous rendre un grand service.

NANETTE.

Qu'est-ce que c'est?

SAINT-EUGÈNE.

Tu as vu cet étranger qui est là-dedans avec Frédéric?

NANETTE.

Ce nouveau locataire, que je n'aime pas du tout?

SAINT-EUGÈNE.

C'est égal; tâche d'obtenir qu'il consente à t'embrasser devant témoin, et les mille écus sont à toi.

NANETTE.

Y pensez-vous? il ne voudra jamais; il a l'air si sévère!

SAINT-EUGÈNE.

Cela te regarde.

NANETTE.

Et puis, il est bien laid.

SAINT-EUGÈNE.

Sans cela, où serait le mérite? c'est un acte de dévouement qu'on te demande. Je l'entends, c'est convenu.

NANETTE.

Mais, Monsieur, comment donc faut-il que je fasse?

SAINT-EUGÈNE.

C'est entendu; le voilà, je te laisse. (Il entre dans la première chambre à gauche.)

SCÈNE XII.

NANETTE, puis CANIVET.

NANETTE.

C'est drôle, tout de même, qu'il me donne mille écus pour qu'un autre... encore, si c'était lui, ce serait plus naturel. N'importe, faut que je tâche d'en venir à mon honneur; je ne sais trop comment m'y prendre, je ne puis aller prier ce monsieur de... je ne me suis jamais trouvée dans cette position-là. (Dans ce moment Canivet sort de la chambre de Frédéric. Nanette lui fait une belle révérence; mais il passe devant elle sans la regarder.)

CANIVET, à part.

Il est ravi de l'argent que je viens de lui donner, il le payera cher. Dans l'excès de sa joie, il m'a renouvelé son invitation à ce déjeuner dînatoire, soit. (Il s'assied sur un fauteuil à droite.) Je vais en apprendre de belles. Tant mieux : je me ferai connaître au dessert, j'aurai le plaisir de le confondre : voilà le bouquet que je lui prépare.

NANETTE, à part, regardant Canivet à gauche.

Dieu! a-t-il l'air sévère de ce côté-ci! ce n'est

pas de ce côté-là qu'il m'embrassera ; voyons de l'autre. (Elle passe à la droite de Canivet.) C'est encore pis... (Repassant à gauche. Timidement et baissant les yeux.) Monsieur...

CANIVET, avec brusquerie et sans se lever.

Qu'est-ce que vous me voulez ?

NANETTE, lui donnant le papier que lui a remis Simon.

C'est un papier qu'on m'a chargée de vous remettre.

CANIVET, le prenant.

Ah ! c'est de la part de nos actionnaires ! cet acte de société, si important pour moi. C'est bon, allez-vous-en.

NANETTE, à part.

Est-il gentil ! (Haut.) C'est que j'aurais quelque chose à vous demander.

CANIVET.

Qu'est-ce que c'est ?

NANETTE.

Air de *l'Écu de six francs.*

V'là justement le difficile ;
Je n'ose pas, en vérité.

CANIVET, lui tournant le dos.

En ce cas, laissez-moi tranquille.

NANETTE, à part.

Allons, le v'là de l'autr' côté.
Comment alors fair' sa conquête ?
Car, pour l'am'ner à m'embrasser,
Il m' semble qu'il faut commencer
Par lui faire tourner la tête.

(Haut.) Monsieur...

CANIVET.

Encore ?

NANETTE.

Eh quoi ! vous refusez de m'écouter ? vous qui paraissez si bon !

CANIVET, se levant.

Puisqu'il n'y a pas moyen de vous faire taire, parlez, pourvu que vous vous dépêchiez.

NANETTE, avec une feinte émotion.

Hélas ! vous voyez une personne bien embarrassée et bien chagrine.

CANIVET.

En vérité ! Oh ! à votre âge on ne manque pas de consolateurs ; adressez-vous, par exemple, à M. Frédéric.

NANETTE.

Voilà justement comme vous êtes dans l'erreur, et il faut que je vous explique...

CANIVET.

C'est inutile, je vous crois sur parole.

NANETTE.

M'accuser sans m'entendre, refuser d'écouter une pauvre fille qui vous en supplie ! je n'aurais jamais cru cela de vous, d'un homme si respectable !

CANIVET.

Elle a raison ; au fait, je dois l'écouter.

NANETTE.

Ah ! je suis bien malheureuse !

CANIVET.

Mais qu'avez-vous donc, ma chère enfant ?

NANETTE, à part.

Il a dit : Ma chère enfant. (Haut, avec une douleur affectée.) Ah !

CANIVET, à part.

En effet ; il est possible que cette pauvre fille soit honnête. (A Nanette.) Voyons, parlez.

NANETTE, à part, avec satisfaction.

Le voilà qui s'approche. (A Canivet.) Eh bien ! Monsieur... (A part.) Qu'est-ce que je m'en vais lui dire ? (Haut.) Eh bien ! vous saurez donc...

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENTS, THOMASSEAU.

THOMASSEAU, du fond.

Mamselle Nanette, mamselle Nanette.

(Canivet va se rasseoir.)

NANETTE, à part.

Ce Thomasseau qui vient nous déranger au moment où ça commençait ! (Haut avec impatience.) Qu'est-ce que c'est ?

THOMASSEAU, s'approchant de Nanette.

Rien. Ce n'est certainement pas pour me raccommoder avec vous. Mais enfin on vous demande en bas. C'est le service, ce n'est pas moi.

NANETTE.

Je ne puis pas, je suis occupée.

THOMASSEAU.

Faut-il que je vous aide ?

NANETTE.

Je n'ai pas besoin de toi, tu ne me servirais à rien, au contraire : je t'appellerai quand il faudra que tu viennes.

THOMASSEAU.

Ça suffit. On vous comprend, et on vous laisse ; on s'en va. (Regardant Canivet.) Avec celui-là, je n'ai pas peur... (Sur un signe d'impatience de Nanette.) On s'en va, Mamselle ; on s'en va.

(Il sort par le fond.)

SCÈNE XIV.

CANIVET, NANETTE.

NANETTE, à part.

C'est maintenant à recommencer.

CANIVET, froidement.

Eh bien ! Mademoiselle ?

NANETTE.

Eh bien ! Monsieur. (A part.) Il ne se rappro-

che pas. (Haut.) Vous saurez donc que j'allais me marier à un garçon qui n'est certainement pas beau, vous venez de le voir, ni spirituel, vous l'avez entendu; mais enfin, en fait de mari, dans ce moment où tout est si rare, on prend ce qu'on trouve. Celui-ci m'aimait, et vous êtes cause qu'il ne m'aime plus.

CANIVET.

Moi?

NANETTE.

Sans doute, vous avez dit ce matin devant lui que M. Frédéric m'avait embrassée, car lui n'en aurait rien su; et quoique ce fût en bonne intention, lui, qui n'a pas d'esprit, a vu ça du mauvais côté; il s'est fâché, et maintenant il ne veut plus m'épouser.

CANIVET.

Il serait possible!

NANETTE.

Oui, Monsieur; et voilà comment vous êtes cause que je resterai fille.

CANIVET, se levant et allant à Nanette.

J'en serais désolé.

NANETTE.

Et moi aussi; ce n'est pas tant pour le mari que pour la réputation et mon honneur; car j'y tiens: je vous en prie, Monsieur, voyez un peu ce qu'il y aurait à y faire.

CANIVET.

S'il en est ainsi, c'est à moi de réparer mes torts. J'irai trouver ton prétendu... Car, au fait, cette jeune fille, elle a de bons principes.

NANETTE.

Oh! oui, Monsieur.

CANIVET, la regardant attentivement.

Et de plus, elle est tout à fait gentille.

NANETTE.

Vous êtes bien bon. (A part.) Il y revient.

CANIVET.

Je le forcerai bien à te rendre justice.

NANETTE.

C'est tout ce que je demande, et... (Se jetant dans les bras de Canivet.) Vous serez mon sauveur, mon père.

CANIVET, l'embrassant.

Cette chère enfant!

NANETTE, à part.

Faut-il qu'il n'y ait personne!

CANIVET.

Et de plus, je ferai quelque chose pour toi.

NANETTE.

Ah! je ne veux rien, Monsieur; votre estime me suffit; j'étais si heureuse tout à l'heure, quand vous me traitiez comme votre fille! et tout ce que je vous demande, c'est que vous m'embrassiez encore.

CANIVET.

De grand cœur. (L'embrassant.) Pauvre petite!

NANETTE.

Encore une petite fois.

(Canivet l'embrasse encore.)

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENTS; THOMASSEAU, puis SAINT-EUGÈNE.

(Au moment où Canivet embrasse Nanette, Thomasseau entre par le fond, tenant un plat de ses deux mains.)

THOMASSEAU.

Qu'est-ce que je vois là? Eh bien! par exemple, à qui avoir confiance? fi! Monsieur.

CANIVET.

A qui en a-t-il donc?

SAINT-EUGÈNE, sortant du cabinet à gauche.

Quel est ce bruit? qu'est-ce donc?

THOMASSEAU.

C'est monsieur qui embrasse Nanette.

SAINT-EUGÈNE, à Nanette.

Bien sûr?

NANETTE.

Certainement, Thomasseau était là.

THOMASSEAU.

C'est une horreur! C'est... si je n'avais pas peur de répandre... c'est la seconde fois d'aujourd'hui, sans compter ce qui arrive quand je n'y suis pas.

CANIVET.

Je vous atteste que cette jeune fille est un modèle de sagesse.

SAINT-EUGÈNE, bas à Canivet.

Vous avez raison de dire comme ça, c'est plus moral.

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENTS; FRÉDÉRIC sort de sa chambre, accompagné de plusieurs de ses amis, tandis que plusieurs autres convives entrent par le fond, et vont saluer Saint-Eugène.

CHOEUR DE CONVIVES.

AIR: *Oh! la bonne folie* (du COMTE ORY).

Allons, allons à table;
La gaieté, le plaisir,
A ce banquet aimable
Viennent nous réunir.

(Pendant ce chœur, qui se chante sur le devant de la scène, les domestiques mettent la table au milieu du théâtre; et, à la fin du chœur, tout le monde prend sa place à table.)

(Saint-Eugène engage Canivet à se placer à côté de lui; Canivet se place à l'extrémité de la table, à droite, auprès de Saint-Eugène; Frédéric occupe le milieu.)

SAINT-EUGÈNE.

Quel beau silence!

UN DES CONVIVES de la gauche, à Frédéric, en lui montrant Canivet.

Quel est donc ce monsieur?

FRÉDÉRIC, à demi-voix.

C'est M. Saint-Martin, fameux capitaliste, qui demeure ici près, (tous les convives se lèvent et saluent Canivet) et j'ai pensé que c'était une connaissance utile à vous faire faire.

TOUS LES CONVIVES.

Oui, sans doute.

SAINT-EUGÈNE, à Canivet.

Je me suis placé à côté de vous, pour que nous puissions causer ensemble, et parler raison.

CANIVET.

Oui; que les principes trouvent au moins un refuge dans notre coin.

SAINT-EUGÈNE, à Canivet.

Vous ne mangez pas?

CANIVET.

Je n'ai pas faim.

SAINT-EUGÈNE.

Ni moi non plus; mais il faut faire comme tout le monde.

CANIVET, présentant son assiette.

En ce cas, donnez-moi quelques truffes.

FRÉDÉRIC, à Canivet.

Vous ne buvez pas?

CANIVET.

Je n'ai pas soif.

SAINT-EUGÈNE.

Ni moi non plus; c'est égal, il faut faire comme tout le monde.

(Il remplit son verre et celui de Canivet.)

CANIVET.

C'est donc pour vous obéir. (A part, vidant lentement son verre, et prenant une gorgée à chaque phrase.) Que dirait-on de voir un administrateur des deniers du pauvre dîner à trente francs par tête, (il boit) au milieu d'une troupe de jeunes insensés? (Il boit.) Mais j'ai mon projet; cela me suffit, (il boit) et comme ma conduite a un but moral... (Il boit.)

FRÉDÉRIC, s'adressant à toute la société.

Messieurs, je vous recommande cette bouteille, c'est un porto excellent.

SAINT-EUGÈNE, versant à Canivet.

Vous devez vous y connaître; dites-nous ce que vous en pensez?

CANIVET, après l'avoir goûté.

Parfait; mais je voudrais avoir de l'eau.

SAINT-EUGÈNE, à Thomasseau.

Qu'on nous donne une carafe.

THOMASSEAU.

Voilà, voilà. (Il verse à Canivet. Bas, à Saint-Eugène.) C'est l'eau en question.

CANIVET, après avoir bu, et présentant de nouveau son verre.

Encore de l'eau. (Thomasseau lui en verse.)

SAINT-EUGÈNE, à part.

Il paraît qu'il y prend goût.

FRÉDÉRIC, à Thomasseau qui lui offre de l'eau.

Fi donc! pas d'eau rougie, nous ne connaissons pas cela.

TOUS.

Ni nous non plus.

SAINT-EUGÈNE.

AIR *des Créoles* (de Berton).

PREMIER COUPLET.

Messieurs, silence, et pour cause;
Un seul instant, taisez-vous;
C'est un toast que je propose;
Il nous intéresse tous :
Oui, mes amis, faisant gloire
De vous ramener au bien,
Je vous propose de boire
A la morale.

TOUS.

C'est bien.

SAINT-EUGÈNE, à Frédéric.

Pour accorder ma soif, que rien n'égale,
Avec la sobriété,
Verse, verse à la morale,
Je veux boire à sa santé.

CANIVET, et les autres convives.

Verse, verse à la morale,
Je veux boire à sa santé.

(Les domestiques emplissent les verres des convives.)

SAINT-EUGÈNE.

Ici du champagne. (Prenant la bouteille, et s'adressant à Canivet.) Vous ne pouvez pas refuser un verre de champagne à la morale.

CANIVET, s'animant.

Non, certainement. A la morale, Messieurs.

TOUS.

A la morale.

SAINT-EUGÈNE.

Et pas d'eau cette fois.

CANIVET et TOUS LES AUTRES.

Pas d'eau.

SAINT-EUGÈNE.

C'est ça, la morale la plus pure.

TOUS, se levant et trinquant.

A la morale.

SAINT-EUGÈNE.

A ses bienfaits.

TOUS.

A ses bienfaits.

CANIVET.

Faites mousser pour les bienfaits. (Ils boivent.)

SAINT-EUGÈNE, se levant.

Messieurs, j'ai une seconde proposition à vous faire.

CANIVET, un peu en train.

Voyons la proposition.

SAINT-EUGÈNE.

C'est de recommencer.

TOUS, se levant.

Approuvé.

FRÉDÉRIC.

DEUXIÈME COUPLET.

Il faut que ce jour expie
Tous les méfaits d'autrefois;
Je bois à l'économie.

CANIVET.

A l'abstinence je bois.

SAINT-EUGÈNE.

Quelle tiédeur est la vôtre!
La sagesse exige plus;
Et je veux, l'une après l'autre,
Boire à toutes les vertus.
Oui, pour rester ici jusqu'à l'aurore;
Et pour boire encore plus,
Verse, verse, verse encore,
Verse à toutes les vertus.

CANIVET et LES AUTRES.

Verse, verse, verse encore,
Verse à toutes les vertus;
Je veux boire à la vertu.

(Les domestiques versent encore.)

CHOEUR GÉNÉRAL.

AIR : *Qu'il avait de bon vin*
Le seigneur châtelain (du COMTE ORY).

(Musique arrangée et composée par M. Hus-Desforges.)

Buvons, il a raison,
Lorsque le vin est bon,
De boire on a raison.
Que la morale austère
Préside à ce festin;
A sa santé si chère
Buvons jusqu'à demain.

SAINT-EUGÈNE.

Le bon vin! combien je l'honore!
T'en reste-t-il beaucoup encore?

FRÉDÉRIC.

Cent bouteilles.

SAINT-EUGÈNE.

En vérité!
Je te les joue à l'écarté.

TOUS.

C'est accepté, c'est accepté!

SAINT-EUGÈNE, à Canivet.

Vous parierez de mon côté.

CANIVET.

Qui, moi? jamais d'un jeu semblable!
Je n'en sais qu'un de tolérable :
C'est le piquet.

SAINT-EUGÈNE.

Jeu très-savant,
Mais à la fois très-difficile.
Le jouez-vous passablement?

CANIVET, piqué.

Si je le joue?

SAINT-EUGÈNE, montrant un des convives.

Eh! oui, vraiment...
Car voilà, mon cher, un habile
Qui pourrait vous mettre en défaut.

CANIVET, d'un air de mépris.

Monsieur!

SAINT-EUGÈNE.

Et vous faire capot.

CANIVET, s'échauffant.

Je l'en défie.

LE CONVIVE.

Et l'on vous prend au mot.
Quinze louis comptant...

SAINT-EUGÈNE, à Canivet.

Il est à nous, nous les tenons;
C'est une victoire assurée...
Nous trouverons
Dans la chambre à côté,
Et le piquet, et l'écarté.
Allez, amis, la lice est préparée.

ENSEMBLE.

Reprise du premier motif.

CANIVET.

Oui, de ce fanfaron
J'espère avoir raison.

SAINT-EUGÈNE.

Quand le motif est bon,
L'on a toujours raison.

FRÉDÉRIC et LE CHOEUR.

C'est nous qui jugerons
Entre les deux champions.

TOUS, se levant de table.

Le talent, la science
Fixeront le destin
On peut ainsi, je pense,
Jouer jusqu'à demain.
Buvons, buvons, buvons jusqu'à demain.

(Pendant ce dernier chœur, les domestiques enlèvent la table. A la fin du chœur, Frédéric, Canivet et tous les convives entrent en désordre dans la chambre à gauche, dont la porte reste ouverte.)

SCÈNE XVII.

SAINT-EUGÈNE, seul.

Bravo! ça commence à s'animer; les têtes s'échauffent, et la mienne aussi, par contre-coup. J'éprouve une satisfaction intérieure, je me sens à mon aise, je suis heureux; j'étais né pour le désordre; c'est malgré moi que je me suis jeté dans les bras de la morale.

AIR de *Lantara*.

Malgré moi, la raison austère
Sous ses lois prétend me ranger.
Hélas! transfuge involontaire,
J'ai dû passer dans un camp étranger,
Il m'a fallu passer à l'étranger.
Mais quand j'entends les cris de la folie,
Mon cœur tressaille; ô délire nouveau!
C'est l'exilé revoyant sa patrie,
Le déserteur retrouvant son drapeau.

(Plusieurs garçons entrent.) Qu'est-ce que c'est que ces gens-là? qu'est-ce que vous apportez?

UN DES GARÇONS.

Ce sont des glaces que l'on a commandées pour le bal.

SAINT-EUGÈNE.

Il donne un bal! il ne m'en avait pas parlé.

(Plusieurs musiciens entrent avec leurs instruments.) Plus de doute, voici l'orchestre : c'est délicieux. (Aux garçons de café.) Établissez-vous dans la petite pièce du fond. (Ils entrent dans la première chambre à droite. Aux musiciens.) Vous, dans la grande salle ; il n'y a pas encore de danseurs ; c'est égal, jouez des contredanses pour vous amuser, (les musiciens entrent dans la salle au fond, à droite) comme au bal de l'Opéra ; ça fera venir du monde.

SCÈNE XVIII.

SAINT-EUGÈNE, DAMES et MESSIEURS en costumes de bal.

SAINT-EUGÈNE.

Qu'est-ce que je disais ? (S'approchant des dames auxquelles il donne la main.) Donnez-vous la peine de passer dans le salon. (A d'autres dames qui arrivent.) On vous attend avec impatience ; le maître de la maison va venir tout à l'heure. (D'autres dames entrent accompagnées de cavaliers.) Oh ! encore ! Par ici, Mesdames ; débarrassez-vous de vos châles, vos manteaux. (Revenant sur le devant de la scène.) Toutes physionomies honnêtes, je n'en connais pas une. Et lui qui me disait encore ce matin qu'il n'y aurait pas de dames ?

SCÈNE XIX.

NANETTE, SAINT-EUGÈNE.

NANETTE, accourant.

Monsieur, Monsieur, ces dames qui viennent d'entrer demandent M. Simon.

SAINT-EUGÈNE.

Qu'est-ce que ça me fait ?

NANETTE.

C'est que je m'en vais vous dire, le propriétaire donne ce soir un bal, ici-dessus ; et il paraît que ce sont de ses connaissances.

SAINT-EUGÈNE.

Vraiment. (Riant.) Attends donc : je commence à comprendre ; on se sera trompé d'étage, et, sans le vouloir, nous lui aurons escamoté toute sa société. Tant pis ; honnêtement nous ne pouvons pas les mettre à la porte. Le bal est commencé. (On entend à droite les premières mesures d'une contredanse, et à gauche, dans la salle de jeu, sur le même air, le chœur suivant :)

Amis, célébrons sans cesse
Le jeu, le vin et l'amour ;
Et goûtons avec ivresse
Tous les plaisirs en ce jour.
(La ritournelle continue.)

SAINT-EUGÈNE, parlant sur la ritournelle.

Entends-tu les violons ? et les joueurs d'écarté ; comme ils s'en donnent ! Dis qu'on leur porte des rafraîchissements. (Nanette sort.) Il faut entretenir le feu sacré. (Plusieurs garçons passent avec des bols de punch enflammés, des glaces, etc., et entrent dans le salon du bal et dans la salle de jeu.) Quel coup d'œil enivrant ! quel délicieux tapage !

SCÈNE XX.

SIMON, SAINT-EUGÈNE.

SIMON.

C'est incroyable le bruit qui se fait au premier ; tandis que chez moi, c'est d'un calme, d'un silence... je suis tout seul à me promener dans mon salon illuminé.

SAINT-EUGÈNE.

Ah ! c'est vous, monsieur Simon ! Nous ferez-vous l'honneur de passer ici la soirée ?

SIMON.

Merci, je ne puis pas ; je donne un bal.

SAINT-EUGÈNE.

C'est comme nous.

SIMON.

Vous sentez que, quand on attend du monde...

SAINT-EUGÈNE.

Ah ! vous en attendez ?

SIMON.

Beaucoup ; j'ai même fait monter au grenier une partie de mes meubles, pour que l'on fût plus à son aise.

SAINT-EUGÈNE.

Vous avez raison. Dans les soirées d'aujourd'hui, on ne peut pas se retourner, on étouffe.

SIMON.

Ce ne sera pas le défaut de la mienne, je n'ai encore personne ; je comptais au moins sur ce monsieur que j'ai laissé ce matin avec votre ami.

SAINT-EUGÈNE.

Monsieur Canivet ?

SIMON.

Il vous a dit son nom ?

SAINT-EUGÈNE.

Parbleu ! *in vino veritas.* C'est un diable qui, à table, a bu comme quatre.

SIMON.

Ce n'est pas possible, un sage tel que lui !

SAINT-EUGÈNE.

Raison de plus. Quand ils s'y mettent une fois...

AIR du vaudeville de *l'Homme vert.*

Un philosophe, un sage austère,
Comme un autre ne tombe pas ;
Pour nous qui marchons terre à terre,
Lorsque nous faisons un faux pas,
La chute est à peine sensible.
Mais quand la sagesse en défaut
Vient à broncher, ah ! c'est terrible !
Car elle tombe de plus haut.

SCÈNE XXI.

SIMON, SAINT-EUGÈNE, THOMASSEAU.

THOMASSEAU, sortant de la salle de jeu.

(A Saint-Eugène.) En vérité, Monsieur, c'est très-mal à M. Frédéric. Comment! il prend le dîner au Café de Paris, et les glaces chez Tortoni, qui est notre ennemi naturel! Au surplus, on ne fait pas grand honneur aux rafraîchissements du confrère; ils sont trop occupés à jouer, surtout ce grand monsieur.

SAINT-EUGÈNE.

Oui. (Bas à Simon.) C'est encore M. Canivet.

THOMASSEAU.

Il paraît qu'il avait d'abord gagné ces messieurs au piquet; on lui a demandé une revanche à l'écarté, qu'il a bien fallu accorder, et il a gagné encore plus de mille écus.

SIMON.

Mille écus!

SAINT-EUGÈNE.

Quelle horreur! moi qui suis de moitié avec lui.

THOMASSEAU.

Il faut que ce soit un joueur de profession; il retourne toujours le roi, ce qui n'est pas naturel: aussi, ces messieurs, qui perdaient toujours, commençaient à se fâcher.

SIMON.

A lui de pareils défauts!

THOMASSEAU.

Des défauts! il les a tous: le jeu, il y est; le vin, il y était tout à l'heure; et les femmes! vous le savez, j'ai surpris mamselle Nanette en tête-à-tête avec lui.

SIMON.

Jugez donc les gens sur leurs discours! Moi, qui étais sa caution, je n'en réponds plus; je m'en vais le faire entendre à nos actionnaires.

SAINT-EUGÈNE.

Et vous avez raison; car, à vos actionnaires,
Il faut des actions, et non pas des...

SIMON, regardant dans le salon du fond, à droite.

Eh! mais qu'est-ce que je vois? les voici, ce sont eux; ils sont en train de danser. Comment se trouvent-ils ici? Peu importe, l'essentiel est de les avertir. M. Canivet se justifiera s'il le peut.

(Il sort. L'orchestre reprend très-fort.)

SCÈNE XXII.

SAINT-EUGÈNE, CANIVET.

CANIVET, sortant de la pièce où l'on joue, et s'adressant à la cantonade.

Eh bien! nous verrons; il ne faut pas croire que, parce qu'on a cinquante ans... certainement, ce n'est pas vous qui me ferez reculer.

SAINT-EUGÈNE.

Qu'est-ce donc?

CANIVET.

Les soupçons les plus injurieux, que j'ai repoussés comme je le devais; d'ailleurs, dans la chaleur du jeu...

SAINT-EUGÈNE.

Et pourquoi jouer? pourquoi se livrer à cette passion dangereuse?

CANIVET.

Eh! Monsieur, vous êtes de moitié avec moi.

SAINT-EUGÈNE.

Qu'importe, Monsieur! Quand nous aurions gagné mille écus... car c'est, je crois, mille écus que nous avons gagnés... il n'en est pas moins vrai que le jeu...

CANIVET.

Je sais cela aussi bien que vous; mais est-ce ma faute si, en sortant de table, on se laisse entraîner? quand on a bu un peu plus qu'à l'ordinaire...

SAINT-EUGÈNE.

Et pourquoi boire, Monsieur?

CANIVET.

C'est vous qui me versiez!

SAINT-EUGÈNE.

C'est vrai; mais où serait le mérite si on ne résistait pas? C'est ce que je disais tout à l'heure à M. Simon, qui vous attendait ici.

CANIVET.

Ah! mon Dieu! c'est juste; j'ai oublié son rendez-vous. Est-ce qu'il saurait?...

SAINT-EUGÈNE.

Lui! il sait tout. Mais quand il a vu que vous étiez en partie de plaisir, et en train de gagner de l'argent, il n'a pas voulu vous déranger. Il est allé en causer avec ses actionnaires. (Pendant que Saint-Eugène parle, Frédéric et tous les jeunes gens sortent de la salle de jeu, et se tiennent un instant derrière Canivet.

CANIVET.

Je suis un homme perdu: sortons. (Il veut sortir, Frédéric et les jeunes gens l'arrêtent.)

SCÈNE XXIII.

SAINT-EUGÈNE, CANIVET, FRÉDÉRIC et LES CONVIVES.

FRÉDÉRIC, à Canivet.

Arrêtez, Monsieur; vous ne nous quitterez pas ainsi, nous avons trop d'intérêt à savoir qui vous êtes.

CANIVET.

Que voulez-vous dire?

FRÉDÉRIC.

Vous vous êtes fait passer pour M. de Saint-Martin, le capitaliste; or, M. de Saint-Martin est là à côté, et en train de danser.

CANIVET.

O ciel!

FRÉDÉRIC.

Vous comprenez, Monsieur, qu'on ne prend pas le nom et le titre d'un homme aussi recommandable, sans des motifs qu'il nous importe de connaître; et avant de donner notre argent, nous voulons savoir avec qui nous l'avons perdu.

CANIVET, à part.

C'est fait de moi.

SAINT-EUGÈNE, à demi-voix.

Pas encore; je suis là pour vous sauver.

FRÉDÉRIC.

Monsieur, il faut dire votre nom.

TOUS LES JEUNES GENS.

Oui, votre nom.

SAINT-EUGÈNE.

Son nom, jeunes gens! vous demandez son nom! il ne le dira pas, il ne peut pas le dire maintenant.

CANIVET, à part.

Est-ce que ce monsieur-là me connaît?

SAINT-EUGÈNE.

C'est tout à l'heure, en présence de tout le monde, qu'il se nommera.

CANIVET, bas à Saint-Eugène.

Mais, au contraire.

SAINT-EUGÈNE, bas à Canivet.

Laissez-moi donc! (Haut.) Et à ce nom seul, jeunes imprudents, à ce nom respectable, vous tomberez tous à ses pieds. (A Frédéric.) Vous, Monsieur, tout le premier.

FRÉDÉRIC et TOUS LES JEUNES GENS.

Air :

Pour garder l'anonyme
A-t-il quelque raison?
S'il tient à notre estime,
Qu'il déclare son nom!

ENSEMBLE.

LES DAMES, sortant de la salle de bal.

Quel courroux vous anime?
Quel bruit dans la maison?
Peut-on lui faire un crime
D'avoir caché son nom?
Son nom! son nom! son nom!

FRÉDÉRIC et LES JEUNES GENS.

Pour garder l'anonyme
A-t-il quelque raison?
S'il tient à notre estime,
Qu'il déclare son nom.
Son nom! son nom! son nom!

SCÈNE XXIV.

LES PRÉCÉDENTS; SIMON, THOMASSEAU, NANETTE.

SIMON.

Son nom, son nom; parbleu! c'est M. Canivet.

CANIVET, se cachant la tête dans ses mains.

Plus d'espoir.

FRÉDÉRIC, étonné.

Mon beau-père!

SAINT-EUGÈNE.

Oui, jeune homme, votre beau-père, ce respectable administrateur de Nantes, qui, pour vous éprouver, pour vous donner une leçon, n'a pas craint de descendre lui-même à un pareil déguisement, et de paraître partager des excès dont il voulait vous faire rougir.

FRÉDÉRIC.

Comment, c'était une épreuve?

SAINT-EUGÈNE.

Oui, Monsieur, et c'est moi qui étais son complice, Saint-Eugène, qui viens d'être nommé à la dernière place vacante dans l'administration paternelle qu'il régit avec tant de talent.

CANIVET, bas à Saint-Eugène.

Quoi! vous seriez?...

SAINT-EUGÈNE.

Silence.

FRÉDÉRIC, à Saint-Eugène.

Ainsi tu nous avais trahis.

SAINT-EUGÈNE.

Momentanément, pour passer du côté de la morale.

SIMON.

Et moi qui ai été dupe d'une pareille ruse! qui ai pu croire un instant que c'était sérieusement; je ne sais plus où j'en suis.

FRÉDÉRIC, à Canivet.

Ah! Monsieur, comment désarmer votre colère? comment vous persuader de mon repentir? et qui pourrait désormais vous parler en ma faveur?

SAINT-EUGÈNE.

Moi, qui réclame pour un ami l'indulgence d'un beau-père irrité. (A Frédéric.) Vous avez été bien coupable, jeune homme; mais monsieur sait, par bonheur, qu'aucun de nous n'est infaillible.

CANIVET, avec un soupir.

C'est vrai.

SAINT-EUGÈNE, à Frédéric.

Et si vous promettiez de suivre notre exemple, de ne plus retomber dans de pareils excès...

FRÉDÉRIC.

Je le jure.

SAINT-EUGÈNE, à Frédéric.

Cela lui suffit. Votre beau-père vous pardonne.

CANIVET.

Que dites-vous?

SAINT-EUGÈNE, à Canivet.

Oui, Monsieur, vous ne vous refuserez pas à mes prières. Si j'ai pu vous servir, tout ce que je vous demande, c'est le bonheur d'un ami, c'est que vous fassiez pour Frédéric (à demi-voix) ce que je viens de faire pour vous-même. C'est de la bonne morale, ou je ne m'y connais pas.

CANIVET.

Il a raison.

SAINT-EUGÈNE.

Et quant à l'argent du jeu, cet argent que nous avons gagné de moitié, nous en ferons un bon usage; car nous le destinons à doter l'innocence. Tiens, Nanette.

NANETTE, à part.

Je puis dire que celui-là n'est pas volé.

CANIVET.

Demain, mon gendre, nous partirons pour Nantes; l'air de Paris est trop dangereux pour les principes.

SAINT-EUGÈNE.

Oui, nous partirons tous trois, et nous marcherons de compagnie dans la bonne route, à moins que les circonstances... car, en fait de morale, on en parle tant qu'on veut, mais on la met en action quand on peut.

VAUDEVILLE.

Air *des Créoles.*

SIMON.

De quoi dépend le mérite?
Maint philosophe vanté
A dû sa bonne conduite
A sa mauvaise santé.
Tel ce sage cacochyme,
Que l'ordre du médecin
Vient de soumettre au régime,
Il tonne contre le vin.
Gens bien portants, ô vous que font sourire
Sa morale et ses discours,
Laissez, laissez, laissez dire,
Laissez dire, et buvez toujours.

FRÉDÉRIC.

J'ai vu prêcher la décence
A d'antiques séducteurs,
Et j'ai vu blâmer la danse
Par de ci-devant danseurs
Qui jadis étaient ingambes,
Et dont le zèle moral
Vient, quand ils n'ont plus de jambes,
Nous interdire le bal.
Jeunes tendrons, ô vous que font sourire
Leur sagesse et leurs discours,
Laissez, laissez, laissez dire,
Laissez dire, et dansez toujours.

SAINT-EUGÈNE.

Maint censeur atrabilaire
De nos maux semble accuser
Les beaux-arts, dont la lumière
Éclaire sans embraser.
Selon eux tout périclite,
Et l'on devrait garrotter
Ce siècle qui va trop vite,
Et qu'ils voudraient arrêter.
Guerriers, savants, artistes qu'on admire,
Loin d'écouter leurs discours,
Laissez, laissez, laissez dire,
Laissez dire, et marchez toujours.

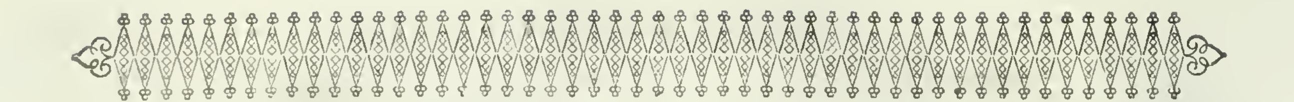
CANIVET.

Que de choses admirables
Dont ce siècle est l'inventeur!
Des habits imperméables,
Des *Omnibus* à vapeur;
Et puis des cloches de verre
Si bien construites, qu'avec
Leur secours, dans la rivière
On se promène à pied sec.
Bons Parisiens, faciles à séduire,
Loin de croire à ces discours,
Laissez, laissez, laissez dire,
Laissez dire, et nagez toujours.

THOMASSEAU.

Lorsque l'on donne une pièce,
Il est des gens pleins de goût
Qui vous disent: « Eh bien! qu'est-ce?
» C'est mauvais, ça r'ssemble à tout.
» Oui, vous avez, dans la salle,
» Grand tort de vous divertir;
» Par honneur pour la morale,
» On ne doit pas applaudir. »
Ce soir, Messieurs, loin d' vous laisser séduire,
Par de semblables discours,
Laissez, laissez, laissez dire,
Laissez dire...
(Faisant le geste d'applaudir.)
Et faites toujours.





MALVINA,

OU

UN MARIAGE D'INCLINATION,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES,

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase dramatique, le 8 décembre 1828.

Personnages.

M. DUBREUIL, riche négociant.
MALVINA, sa fille.
MARIE, sa nièce.
ARVED DUBREUIL, son neveu.
M. DE BARENTIN, ami de la maison.
CATHERINE, femme de charge et gouvernante de Dubreuil.

La scène se passe aux environs de Nantes, dans une maison de campagne appartenant à M. Dubreuil.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un grand salon ; porte au fond ; deux portes latérales.

SCÈNE PREMIÈRE.

CATHERINE, MARIE, assise sur le devant, à gauche, est occupée à dessiner.

CATHERINE, entrant.

Comment? mademoiselle Marie, vous êtes restée à la maison toute seule à travailler ? vous n'êtes pas à la promenade du matin?

MARIE.

Non ; mais je les ai vus partir. La cavalcade était magnifique : mon oncle était dans la calèche ; Malvina, ma cousine, était à la portière, et elle a tant de grâce à cheval ; elle monte si bien!

CATHERINE.

Joli talent, pour une demoiselle !

MARIE.

Et où est le mal ?

CATHERINE.

Les convenances avant tout, Mademoiselle, les convenances; et quand je pense aux accidents...

MARIE.

Il n'y avait rien à craindre, puisque M. de Barentin, ce jeune élégant, qui est l'ami de la maison, caracolait à ses côtés, sur son beau cheval anglais.

CATHERINE.

Son cheval, qui appartient à monsieur votre oncle.

MARIE.

Comme il s'en sert toujours, c'est le sien.

CATHERINE.

A ce compte, cette maison de campagne serait aussi la sienne.

AIR *du Ménage de Garçon.*

Sans façon, et deux ans de suite,
Il est venu loger ici.

MARIE, quittant son dessin, et allant auprès de Catherine.

C'est un jeune homme de mérite,
Un philosophe sans souci,
Un sage, qui n'a rien à lui.

CATHERINE.

Je conçois bien cette sagesse,
Car il peut, grâce à son aplomb,
Se passer toujours de richesse,
Tant que les autres en auront.
Il peut se passer de richesse,
Tant que les autres en auront.

MARIE.

Toi qui, l'année dernière, l'avais vu arriver avec tant de plaisir !

CATHERINE.

Sans doute, le premier abord est pour lui : un joli cavalier, une jolie tournure; et ses malheurs



DUBREUIL.

JE SAIS TOUT!

dont il parlait toujours... et ce service qu'il avait rendu à votre oncle... ce spectacle, où il avait pris sa défense sans le connaître... et puis, vous le dirai-je, j'ai cru d'abord que c'était un prétendu pour vous.

MARIE.

Pour moi?

CATHERINE.

Oui, il était galant, assidu, il ne vous quittait pas; et j'aime tout de suite ceux qui vous aiment; mais soudain cela a cessé, et pourquoi? je vous le demande.

MARIE.

Je m'en vais te le dire. Il y a un an, quand il est venu ici pour la première fois, il n'y avait que moi; car ma cousine Malvina était à Paris. A mon aspect il parut troublé; toutes ses phrases, qu'il n'achevait jamais, étaient toujours précédées et terminées par un soupir; quand je le rencontrais dans le jardin, c'était dans des allées solitaires, un mouchoir à la main, les yeux rouges, et un air de désespoir et d'égarement qui me faisait peine et qui me faisait peur... car il avait toujours l'air d'un roman... mais d'un roman au cinquième volume... au moment des catastrophes.

CATHERINE.

Voyez-vous cela!

MARIE.

Mon oncle même s'en était aperçu et ne nous laissait jamais ensemble; et un jour que j'étais à travailler, comme aujourd'hui, dans le salon, il prit une chaise, s'assit à côté de moi: « Marie, » me dit-il, Marie... » Il leva les yeux au ciel, laissa tomber sa tête sur sa poitrine, et la conversation en resta là.

CATHERINE.

C'était fort embarrassant.

MARIE.

Aussi, ne sachant que lui dire, je me mis à lui parler de tout le monde, de ma famille, de mon oncle Dubreuil. Je lui appris qu'il était le plus riche négociant de la Bretagne, qu'il adorait sa fille unique, qu'il s'occupait de son établissement, que ma cousine Malvina, qui était dans ce moment à Paris, chez une de nos tantes, aurait un jour une dot superbe; tandis que moi, pauvre orpheline, élevée par les bontés de mon oncle, je n'avais rien à attendre, rien à espérer; et, pendant que je parlais, je voyais sur sa physionomie une expression toute particulière. Dans ce moment on sonna le dîner, auquel, contre son habitude, il fit le plus grand honneur; le soir, au salon, il prit du punch; le lendemain, sa mélancolie était partie; et quelques jours après il fit comme elle.

CATHERINE.

Vraiment!

MARIE.

Il allait à Paris, disait-il, pour des affaires importantes; et cette année, au moment où on l'attendait le moins, il est revenu, toujours galant et empressé, auprès de moi; mais ce n'est que quand il y a du monde, et quand on nous regarde.

CATHERINE.

C'est singulier, et, en attendant,

AIR de *Oui et Non.*

Il commande dans la maison,
Plus haut que votre oncle peut-être.

MARIE.

C'est bien vrai. (Elle va reprendre son dessin.)

CATHERINE.

Pour prendr' chez nous un pareil ton,
Après tout, est-il notre maître?
Quoique souvent il en ait l'air,
A le servir qu' d'autres essayent;
Je n'en suis pas, moi : j'ai l' cœur fier,
J' n'obéis qu'à ceux qui me payent.
Oui, Mademoisell', j'ai l' cœur fier,
J' n'obéis qu'à ceux qui me payent.

MARIE.

Ce n'est pas vrai; car moi, qui n'ai rien, qui ne te donne rien...

CATHERINE.

Quelle différence! vous êtes mon enfant d'adoption, vous, et votre cousin Arved que j'ai nourri, que j'ai élevé... (Regardant le dessin de Marie.) Ah! mon Dieu! ce dessin que vous faites là! mais c'est lui! c'est lui-même!

MARIE.

Oui: d'après le portrait qui est là-bas dans le salon.

CATHERINE.

Quelle différence! celui-ci est bien plus ressemblant.

MARIE.

Tu l'as reconnu; tant mieux. C'est une surprise que je ménage à mon oncle, pour sa fête. (Elle se lève.)

CATHERINE.

Si je l'ai reconnu, ce cher enfant! depuis qu'il est parti pour l'armée, je n'ai plus que vous à qui je puisse parler de lui; car mademoiselle Malvina, la fille de notre maître... ce n'est pas ma faute si je ne la chéris pas autant que vous deux. Elle est bien aimable, bien brillante dans un salon; mais, si j'étais homme, si j'étais à marier, si je voulais être heureux tous les jours, ce n'est pas elle que je choisirais : c'est vous.

MARIE.

Y penses-tu, ma bonne Catherine? ne parlons plus de cela.

CATHERINE.

Et pourquoi donc?

MARIE.

Parce que, probablement, je ne me marierai

jamais; car, vois-tu bien, dans le temps où nous vivons, quand on n'a pas de dot...

CATHERINE.

Est-ce que votre oncle ne vous en donnera pas une?

MARIE.

Je le crois; mais, si j'accepte sa dot, il faudra, en même temps, accepter le mari qu'il me donnera; et je tiendrais à choisir.

CATHERINE.

C'est aisé.

MARIE.

C'est selon; peut-être suis-je difficile. Non que je veuille, comme ma cousine, de grands sentiments, de grandes passions : je me rends justice, je suis peu faite pour les inspirer.

Air de *la Robe et les Bottes*.

Pour jamais sortir de ma sphère,
Je n'ai pas assez de talents;
C'est pour cela qu'il me faudrait, ma chère,
Un mari comme je l'entends,
Qui, me comprenant tout de suite,
Se contentât d'être chéri,
Et voulût bien prendre pour du mérite
Tout l'amour que j'aurais pour lui.

Mais, pour cela, je lui voudrais un caractère, des qualités...

CATHERINE.

Que vous avez rêvés.

MARIE.

Non, que je connais, que j'ai vus quelque part.

CATHERINE.

Votre cousin Arved, par exemple.

MARIE.

Mais, oui, si je choisissais un mari, je voudrais qu'il lui ressemblât. Il est si bon, si aimable! et je me dis souvent, ma bonne Catherine, que celle qu'il épousera sera bien heureuse.

CATHERINE.

Et pourquoi ne serait-ce pas vous?

MARIE.

Y penses-tu? Arved est déjà maître d'une fortune considérable, il fera un beau chemin dans le militaire, mon oncle a des vues sur lui, j'en suis sûre; et moi, qui dois tout à ses bontés, pourrais-je penser à contrarier les plans de bonheur qu'il forme pour sa fille? Non, Catherine, qu'il n'en soit plus question : et comme Arved ne peut jamais être mon mari, eh bien! je resterai demoiselle; il y a encore de vieilles filles qu'on aime bien, quand elles sont bonnes, et pas trop ennuyeuses. Mais j'entends la calèche.

CATHERINE.

C'est votre oncle qui revient avec M. de Barentin.

(Marie rentre dans la chambre à gauche, en emportant son carton de dessin.)

SCÈNE II.

CATHERINE, DUBREUIL, à qui BARENTIN donne le bras.

BARENTIN.

Air de *la Guarrache* (de LA MUETTE DE PORTICI).

Sur mon bras, de grâce,
Allons, appuyez-vous;
Ah! loin qu'il me lasse:
Ce poids est bien doux.
Soin touchant, qui semble
Un soin filial;
Tableau dont l'ensemble
Est patriareal.

DUBREUIL.

Oui, c'est la jeunesse
Qui, je le sens bien,
Doit à la vieillesse
Servir de soutien.

BARENTIN.

Ainsi, dans la vie,
Bien souvent, dit-on,
On voit la folie
Guider la raison.

ENSEMBLE.

DUBREUIL.

C'est assez, de grâce,
J'irai bien sans vous;
Rien ne nous menace,
Nous voici chez nous.
C'est, en conscience,
Un soin filial;
A sa complaisance
Non, rien n'est égal.

BARENTIN.

Sur mon bras, de grâce,
Allons, appuyez-vous;
Ah! loin qu'il me lasse,
Ce soin est bien doux.
Soin touchant, qui semble
Un soin filial;
Tableau dont l'ensemble
Est patriareal.

CATHERINE.

J'admire sa grâce,
Aimable pour tous;
Jamais rien ne lasse
Des soins aussi doux.
C'est, en conscience,
Un soin filial;
A sa complaisance,
Non, rien n'est égal.

BARENTIN.

Eh bien! Catherine, vous ne pensez pas à donner un fauteuil à monsieur? vous ne pensez à rien. (A Dubreuil.) Asseyez-vous donc. (Dubreuil s'assied sur un fauteuil que Barentin lui a donné. Barentin reste debout à sa gauche, Catherine à sa droite. Barentin s'adressant à Catherine.) Vous direz aussi à Joseph de promener mon cheval, de lui donner du vin chaud; ces chevaux anglais demandent tant d'égards! je sais cela, moi qui, avant mes malheurs, en avais dix dans mon écurie... Et un tabouret sous ses pieds!... M. Dubreuil... donne, donne, Catherine.

DUBREUIL.

Vous êtes trop bon, et vous vous donnez trop de peine; vous me feriez croire à la fin plus vieux que je ne le suis. Tiens, Catherine, prends-moi mon chapeau. (Barentin prend le chapeau de Dubreuil et le pose sur une chaise. Catherine se retire avec humeur.) Eh bien! tu t'en vas?

CATHERINE.

Puisque monsieur est là, vous n'avez pas besoin de moi; et vous pourriez vous passer de tous vos domestiques.

DUBREUIL.

Catherine!

BARENTIN.

Laissez-la dire; moi, j'aime les duègnes, les gouvernantes; il faut qu'elles soient toujours de mauvaise humeur! privilége touchant de la fidélité; et puis celle-ci vous rend de grands services.

CATHERINE.

Monsieur en convient donc?

BARENTIN.

Certainement; la vieillesse chagrine et morose fait ressortir encore mieux celle qui est aimable et indulgente; et à ce titre, il faut garder votre gouvernante; vous ne trouverez jamais mieux.

CATHERINE.

Monsieur...

DUBREUIL.

Allons, Catherine, tais-toi, et laisse-nous.

CATHERINE.

On m'impose silence: c'est là le plus fort.

(Marie rentre, Barentin va au-devant d'elle, et lui parle bas pendant que Catherine chante son couplet.)

AIR du vaudeville de *l'Homme Vert.*

Me faire taire, je suffoque,
Je n'y tiens plus, et je m'en vais;
Sachez, c'est là ce qui me choque,
Que chiens, chevaux, femme et laquais,
Il prend tout, de tout il dispose,
Du vieux aussi bien que du neuf;
Bien heureux, Monsieur, et pour cause,
Que, grâce au ciel, vous soyez veuf.

(Elle sort.)

SCÈNE III.

DUBREUIL, BARENTIN, MARIE.

BARENTIN, à Marie.

Combien j'étais impatient du retour! car vous savez, mademoiselle Marie, qu'il n'est point de plaisir où vous n'êtes pas.

DUBREUIL.

Voilà déjà M. de Barentin dans ses galanteries et ses déclarations. Et ma fille, où est-elle donc?

BARENTIN.

Elle n'était pas encore descendue de cheval; car elle en a un dont elle voulait former le caractère, un cheval anglais que l'on prendrait pour un naturel du pays, pour un franc Breton, tant il a de ténacité dans les idées! Il en a une, entre autres, que j'appellerais une idée fixe; c'est de rester en place quand il aperçoit une barrière: et mademoiselle Malvina a voulu absolument lui faire franchir celle de la cour; je l'ai vue qui s'éloignait au galop pour prendre du champ.

DUBREUIL.

Et vous ne vous y êtes pas opposé? vous n'êtes pas resté près d'elle?

BARENTIN.

L'empressement que j'avais de vous donner le bras... et de revoir mademoiselle...

DUBREUIL.

Eh! ce n'est pas de cela qu'il s'agissait! courons vite...

SCÈNE IV.

MALVINA, en amazone et la cravache à la main; DUBREUIL, BARENTIN, MARIE.

MALVINA.

Je le savais bien, qu'il m'obéirait.

DUBREUIL.

Comment! cette barrière, tu l'aurais franchie?

MALVINA.

Trois fois de suite; mon cheval ne s'est abattu qu'à la dernière.

DUBREUIL.

Imprudente que tu es! et il ne t'est rien arrivé?

MALVINA.

J'étais à terre avant lui.

MARIE.

Et tu n'as pas eu peur?

MALVINA.

Si, un instant; mais il y a, dans le danger que l'on brave, une certaine émotion qui n'est pas sans plaisir.

DUBREUIL.

Et tu n'as pas pensé à ton vieux père, qu'une pareille imprudence pouvait condamner à des regrets éternels?

MALVINA.

Ah! vous avez raison; je me le reproche maintenant. Pardonnez-moi, mon père, cela n m'arrivera plus.

DUBREUIL.

En attendant, c'est tous les jours quelque folie pareille. Depuis que je t'ai laissée faire ce voyage à Londres, tu as pris des manières anglaises, tu n'es plus de notre pays.

MALVINA.

Ah! mon père!

DUBREUIL.

Et notre pays en vaut bien un autre, entendez-vous, Mademoiselle? Je ne suis pas un Anglais, je ne suis pas un milord, grâce au ciel, car je ne les aime pas; j'ai fait ma fortune dans le commerce, je l'ai faite en France, et je ne me soucie pas de la manger en pays étranger : et ici, depuis quelque temps,

AIR : *Il me faudra quitter l'empire.*

On est plutôt à Londres qu'en Bretagne :
Romans anglais, paris, course à cheval,
Combats de coqs; enfin, dans ma campagne,
On prend du thé, qui toujours me fait mal,
Et que je hais par goût national.
Mais le bordeaux, mais le champagne même,
C'est différent : ce sont mes vieux amis:
Et fier du sol qui nous les a produits,
Lorsque je bois de ces bons vins que j'aime,
Je crois que j'aime encor plus mon pays.

BARENTIN.

Et vous avez raison, je partage vos sentiments.

DUBREUIL.

Je le sais, et mon vin aussi; car, chez moi, vous êtes le seul qui me teniez tête; mais, pour ma fille... (Regardant Malvina.) Qu'est-ce que c'est? te voilà fâchée! ce que je t'en dis, mon enfant, ce n'est pas pour te faire de la peine, c'est pour le monde, c'est pour les autres; car, pour moi, je te trouve toujours bien, et je voudrais que chacun fût de mon avis : ainsi, voyons, ne me boude pas, et embrasse-moi.

MARIE, à part.

Je m'y attendais; c'est là la fin ordinaire de tous les sermons.

(Elle sort par la porte du fond.)

DUBREUIL.

Nous voilà raccommodés, n'est-il pas vrai?

MALVINA.

A une condition, c'est que vous viendrez tantôt à cette partie de chasse où le nouveau préfet nous a invités.

DUBREUIL.

Comment! encore?

MALVINA.

Cette fois, c'est dans un but utile, une chasse aux renards : et vous viendrez, n'est-il pas vrai? dans l'intérêt public.

DUBREUIL.

Dire que je ne peux rien lui refuser. (Marie entre suivie du domestique qui porte un guéridon sur lequel est le déjeuner.) Nous verrons... le déjeuner porte conseil... c'est pour cela que je voudrais bien le voir arriver.

MARIE.

Le voici, mon oncle.

DUBREUIL.

Très-bien. Marie est une bonne fille qui est toujours à son affaire.

MARIE, lui donnant les journaux.

De plus, voici vos lettres et vos journaux.

DUBREUIL, se mettant à table.

Plus tard, on ne peut pas faire tout à la fois.

BARENTIN, de même.

Ne suis-je pas là? N'est-ce pas moi qui suis votre lecteur ordinaire?

DUBREUIL.

Vraiment, monsieur de Barentin, vous êtes d'une complaisance... et de plus un homme universel; vous me lisez le matin, vous faites le soir ma partie de piquet...

(Ils se mettent à table dans l'ordre suivant : Barentin, Marie, Dubreuil, Malvina.)

MALVINA.

Ce ne sont pas les seuls services que monsieur vous ait rendus.

DUBREUIL.

Non, sans doute; et je n'oublierai pas que, l'année dernière, il s'est exposé pour moi avec une générosité...

BARENTIN.

Je n'ai fait que mon devoir. (A Marie qui lui sert du thé.) Assez, assez de thé, je vous en prie. Ces spectacles de province sont si mal composés... des jeunes gens de si mauvais ton... et défendre un vieillard respectable qu'on insulte est une cause si belle... (A Malvina.) je vous demanderai un peu de sucre... que j'ai été trop heureux de venger vos cheveux blancs.

MALVINA.

Et vous ressentez-vous encore de la blessure que votre adversaire vous a faite?

BARENTIN.

Heureusement.

AIR de *Turenne.*

Oui, de ce bras je suis encor malade.

DUBREUIL.

Et c'est celui, je crois m'en souvenir,
Que vous m'offrez toujours en promenade.

BARENTIN.

C'est vrai; mais fier d'un si doux souvenir,
Chaque douleur est un plaisir.

MALVINA.

A cet honneur il a droit de prétendre;
Votre vieillesse à lui doit se fier,
Et sans crainte peut s'appuyer
Sur le bras qui sut la défendre,
Sur le bras qui sut la défendre.

BARENTIN.

Mademoiselle a raison : l'idée seule de votre amitié peut compenser les chagrins qui ont assailli le matin de ma vie.

MARIE.

A votre âge, déjà!

BARENTIN.

Oui; jeune encore, j'ai appris le malheur; c'est même la seule chose que je sache complétement.

MALVINA.

N'allez-vous pas lui rappeler de pareils souvenirs? Monsieur nous avait promis de lire les journaux, et les nouvelles sont si intéressantes!

MARIE.

Surtout quand on est à cent lieues de Paris.

DUBREUIL.

Pour moi, depuis que les ennemis sont entrés en France, leur lecture me fait plus de mal que de bien. Je sais que la paix a été signée avec les monarques alliés, et que mon neveu Arved n'a été ni tué, ni blessé; je n'en demande pas davantage.

BARENTIN.

Voici pourtant des documents, des détails historiques sur les affaires du mois dernier, entre autres, sur la bataille de Montereau.

MALVINA, demandant le journal à Barentin.

Ah! voyons (Barentin lui donne le journal. Elle lit.) « Un des régiments d'élite, vivement pressé par l'armée autrichienne, avait ordre de se retirer, et de faire sauter tous les ponts. Déjà les ennemis paraissaient sur l'autre rive, et, quoique le feu eût été mis, la mine ne partait pas encore. On ordonne à un soldat d'y retourner, et, prêt à obéir à cet ordre périlleux, il s'arrête un instant. — « A quoi penses-tu? lui crie le » comte Dubreuil, son colonel. — A ma femme » et à mes trois enfants. Adieu, mon colonel, » je vous les recommande. — Tu as raison, » s'écrie le comte Dubreuil en l'arrêtant, donne-» moi, je suis garçon! » et saisissant la mèche enflammée, il s'élance sous une grêle de balles; et, quelques minutes après, le pont avait sauté.

MARIE.

Et ce brave colonel, que lui est-il arrivé? en est-il revenu?

MALVINA.

On n'en dit rien; mais, s'il a péri, je ne m'en consolerai jamais.

BARENTIN.

Y pensez-vous?

MALVINA.

Oui, Monsieur; cela est si beau, si généreux... sur un trait pareil, j'adorerais le comte Dubreuil. (Ils se lèvent; le domestique emporte le guéridon.)

BARENTIN.

L'adorer? c'est un peu fort; et je vous conseillerais de vous en tenir à l'admiration, ce qui est bien assez.

DUBREUIL.

Mais attendez donc... Dubreuil... il me semble que ce nom-là... ce doit être un de nos parents... il est vrai qu'excepté mon neveu Arved, ils sont tous dans le commerce.

MARIE.

Et puis, le comte Dubreuil... Vous savez bien qu'il n'y a pas de noble dans notre famille.

DUBREUIL.

Air de *Préville*.

Eh! oui, c'est juste, et puis, au bout du compte,
Notre famille, on le sait bien,
N'a pas besoin d'un baron ni d'un comte;
Mais un bon cœur, mais un homme de bien,
Un tel parent ne gâte jamais rien.
(Prenant le journal que lui donne Malvina.)
Fier de ce titre où le courage brille,
Avec orgueil, chez soi, dans sa maison,
On le conserve, et c'est avec raison;
Car ce sont là des papiers de famille
Qui valent bien les titres d'un baron.
(Il rend le journal à Marie.)

BARENTIN, passant auprès de Dubreuil.

Je suis tout à fait de votre avis; car j'ai beaucoup connu le comte Dubreuil autrefois, quand j'étais à l'armée.

MARIE.

Monsieur a été militaire?

BARENTIN.

Oui, Mademoiselle, nous étions frères d'armes. (Dubreuil va s'asseoir sur un fauteuil à gauche, et parcourt quelques lettres.)

MALVINA.

Il serait vrai!

BARENTIN.

Partageant les mêmes périls, logeant sous la même tente.

DUBREUIL.

En effet, je reçois justement une lettre où l'on me parle de vous, monsieur Barentin.

BARENTIN, troublé.

De moi?

DUBREUIL.

Je vois que vous avez été dans les gardes d'honneur.

BARENTIN.

Il est vrai; et ce mot seul a réveillé des souvenirs et des idées de gloire, dont je ne croyais plus que mon âme flétrie fût désormais susceptible.

MALVINA.

Et pourquoi donc, Monsieur? pourquoi vous décourager? rien n'est perdu, tant qu'il y a encore des périls et de la gloire à acquérir.

DUBREUIL, qui a décacheté une seconde lettre.

Dieu! Qu'ai-je vu! Marie, va dire à Catherine de préparer la plus belle chambre, à tous mes gens de se tenir prêts. (Il se lève.)

MARIE.

Qu'est-ce donc?

DUBREUIL.

Arved, mon neveu Arved! il sera ici dans quelques heures.

MALVINA et BARENTIN.

O ciel!

MARIE.

Est-ce bien vrai? ne vous trompez-vous pas?

DUBREUIL.

Il m'écrit de Nantes, trois lieues d'ici, qu'il y arrive en garnison, et que, s'il peut s'échapper, il viendra passer quelques jours avec nous.

AIR *des Comédiens.*

Le ciel enfin daigne donc nous le rendre.

MARIE.

Ah! quel bonheur de revoir son cousin!
A tout le monde, ici, je vais l'apprendre,
Et puis je cours m'établir au jardin.
(A part.)
Du pavillon, en ouvrant la fenêtre,
De loin, d'avance, on peut l'apercevoir;
(Regardant Malvina.)
Oui, pour une autre, hélas! il vient peut-être;
Mais je serai la première à le voir.

ENSEMBLE.

Le ciel enfin daigne donc nous le rendre, etc.

MALVINA.

A le revoir j'étais loin de m'attendre.
Pourquoi vient-il, et quel est son dessein?
Au fond du cœur, hélas! je ne puis rendre
Ce que j'éprouve à ce retour soudain.

DUBREUIL.

A le revoir j'étais loin de m'attendre.
Je pourrai donc accomplir mon dessein;
Ah! quel bonheur! ici je ne puis rendre
Ce que j'éprouve à ce retour soudain.

BARENTIN.

A ce retour j'étais loin de m'attendre.
Qu'avions-nous donc besoin de ce cousin!
Au fond du cœur, ici, je ne peux rendre
Ce que j'éprouve à ce retour soudain.
(Marie sort.)

SCÈNE V.

BARENTIN, DUBREUIL, MALVINA.

BARENTIN, à part.

C'est cela; toutes les têtes renversées!... il n'y a rien que je déteste comme les reconnaissances de famille, et la sensibilité en sortant de table.

DUBREUIL.

Voilà près de trois ans que je ne l'ai embrassé; car c'est à la fin de 1811 qu'il est parti, comme capitaine, pour cette campagne de Russie, d'où j'ai cru qu'il ne reviendrait jamais. Eh bien! ma chère amie, eh bien! tu ne vas pas t'habiller pour le recevoir?

MALVINA.

A quoi bon? pour un cousin, il n'y a pas besoin de cérémonies.

BARENTIN.

Mademoiselle a raison; c'est une si belle parure que la simplicité et le naturel! sans compter que c'est peut-être la plus rare.

DUBREUIL, le regardant.

Je ne dis pas non; mais, dans cette circonstance, j'ai des motifs... (A Malvina.) pour que le premier coup d'œil soit à ton avantage; tu connais mes projets, je ne te les ai pas laissé ignorer...

MALVINA.

Non, certainement; mais je ne sais pas comment vous l'expliquer... il est des inclinations, des sympathies qui naissent d'un coup d'œil... et ces sentiments-là, jamais Arved ne pourra me les inspirer... non que je ne lui reconnaisse d'excellentes qualités... c'est un brave garçon, bien rond, bien uni; mais pas d'élévation dans les idées, pas d'enthousiasme, d'imagination; en un mot, il ne fera jamais qu'un honnête homme, et pas autre chose.

DUBREUIL.

Et un bon mari.

MALVINA.

C'est ce que je voulais dire; et jamais nous ne pourrions nous comprendre. Dès l'enfance, nous n'étions jamais d'accord : élevés ensemble, avec lui et Marie, ma jeune cousine, il prenait toujours son parti contre moi, me contrariait à tout propos, et nous étions toujours en guerre.

DUBREUIL.

Et c'est pour un pareil motif que tu refuses le plus riche parti de la Bretagne?

MALVINA.

Eh! mon père, qu'avons-nous besoin de tant de richesses? Quant à moi, si j'étais maîtresse de mon choix, je préférerais celui qui, pauvre et malheureux, sait aimer et souffrir en silence; je serais fière de réparer envers lui les torts de la fortune; et je croirais faire mon bonheur, en l'enchaînant à moi par l'amour, par la reconnaissance, par tous les sentiments qui ont du pouvoir sur un cœur généreux.

BARENTIN.

Ah! Mademoiselle, une telle manière de penser vous fait trop d'honneur.

DUBREUIL.

Oui, c'est magnifique... en théorie; et ces mariages-là font toujours admirablement bien dans les romans; mais, dans le monde, c'est autre chose.

SCÈNE VI.

BARENTIN ; MARIE, accourant ; DUBREUIL, MALVINA.

MARIE.

Le voilà ! le voilà ! je l'ai aperçu du bout de l'avenue, sur un beau cheval, qui arrive au grand galop ; et, si vous saviez, mon oncle, comme il a bonne tournure !

DUBREUIL.

Allons tous à sa rencontre. (A Malvina.) Viens.

MALVINA.

Mon père... puisque vous le voulez... je vais...

DUBREUIL.

Où donc ?

MALVINA.

A ma toilette.

DUBREUIL.

A la bonne heure. Tu vas donc te faire bien jolie ! je t'en remercie ; viens m'embrasser, tu es une bonne fille. Va, va, mon enfant. (Malvina sort par la gauche.)

BARENTIN.

Pour moi, si vous le permettez, je vais faire un tour de parc ; je craindrais de gêner les épanchements de la nature, et je vous laisse en famille.

(Il sort par la droite.)

DUBREUIL.

Comme vous voudrez.

SCÈNE VII.

MARIE, CATHERINE, ARVED, DUBREUIL, CHOEUR DE PAYSANS.

CHOEUR.

(Musique de M. Hus-Desforges.)

Enfin il revoit le séjour
Témoin de sa jeunesse,
Enfin il revoit ce séjour.
Pour nous quel heureux jour !

ARVED, qui est entré, tenant la main de Catherine, s'élance dans les bras de Dubreuil.

Je me retrouve dans vos bras.
Sur mon cœur je vous presse.

CATHERINE.

Moi, de plaisir j'en pleure, hélas !

MARIE, à part.

Et moi, qu'il ne voit pas !

ARVED et LE CHOEUR.

Enfin { me / le } voilà de retour
Aux lieux de { ma / sa } jeunesse.
Enfin { me / le } voilà de retour.
Ah ! pour { moi / lui } quel beau jour !

ARVED, à Dubreuil.

Et mes cousines, où sont-elles ?
Et Marie, et puis Malvina ?
Donnez-moi donc de leurs nouvelles.
(Se retournant, et apercevant Marie.)
Qu'ai-je vu ! ma sœur, te voilà !

MARIE, avec joie, courant à Arved.

Il m'a reconnue.

ARVED.

Et sans peines ;
Ton souvenir ne m'a jamais quitté ;
Et quoique, hélas ! sur des rives lointaines,
Près de vous, mes amis, mon cœur était resté.

CHOEUR.

Enfin le voilà de retour, etc., etc., etc.

(A la fin de cette reprise, Dubreuil fait signe aux paysans de se retirer. Catherine les conduit jusqu'à la porte du fond, et se place ensuite à la gauche de M. Dubreuil.)

ARVED.

Voici donc ces lieux que je désespérais de revoir, et auxquels tant de fois j'ai cru dire un éternel adieu ; et je reviens, et je suis au milieu de ceux que j'aime ! Mon Dieu ! que je suis heureux !

DUBREUIL et MARIE.

Et nous donc !

CATHERINE.

Ce cher enfant ! combien il a souffert ! aussi je le trouve changé.

DUBREUIL.

Il en peut dire autant de nous.

ARVED.

Non ; je vous retrouve toujours les mêmes. Nous voilà encore, comme nous étions, il y a trois ans ; et maintenant, il ne me semble pas que je sois parti, car rien ici n'est changé, excepté Marie, que je trouve embellie, et beaucoup.

MARIE.

Vraiment, mon cousin ?

DUBREUIL.

Que sera-ce donc, quand tu verras Malvina ? c'est la beauté du pays, et nous ne manquons pas d'adorateurs, car c'est à qui me la demandera en mariage ; mais moi, j'ai mes idées, dont nous parlerons ; car tu restes ici quelques jours ? tu en as la permission de ton colonel ?

ARVED, souriant.

Je n'en ai pas besoin ; je me la suis donnée.

MARIE, avec joie.

Est-ce que tu serais devenu colonel ?

ARVED.

Mieux que cela, ma cousine.

DUBREUIL.

Général de brigade ?

ARVED.

Vous l'avez dit.

DUBREUIL.

A moins de trente ans, il serait possible ! la belle chose que la guerre ! J'ai un neveu qui est général !

MARIE.

Et moi, qui n'ai pas mis d'épaulettes à un seul de ses portraits.

DUBREUIL.

Toi qui, après la bataille de Hanau, n'étais que chef d'escadron !

ARVED.

C'est que, depuis quelque temps, mon oncle, cela a été vite.

DUBREUIL.

J'entends ; il y a eu de l'avancement. Et M. Gérard, ton ami, ton lieutenant-colonel, dont tu me parlais dans toutes tes lettres?.....

ARVED.

Mort dans un jour de victoire ! mort à Montmirail.

DUBREUIL.

Ah ! mon Dieu ! Et ton brave colonel, qui t'avait pris en amitié, qui te traitait comme son fils?...

ARVED.

Mort à Champ-Aubert !

DUBREUIL, *secouant la tête.*

Je conçois..... je conçois alors que, de chef d'escadron, on devienne général en quelques mois. (*Soupirant.*) C'est une belle chose que la guerre, mon neveu Arved ; je crois, malgré cela, que j'aime mieux le commerce ; mes commis ne vont pas si vite, mais ils durent plus longtemps. Et toi-même?... et ces blessures dont on nous avait parlé ?

ARVED.

Ce n'est rien, mon oncle ; il en est d'autres plus difficiles à guérir, d'autres plus douloureuses encore pour le cœur d'un soldat ; ces drapeaux étrangers, que, tant de fois, j'avais vus fuir devant nous..... Allons, allons, n'y pensons plus ; que cette larme soit la dernière que je donne au passé !

DUBREUIL.

Si mon pauvre Edmond... si ton père était là !...

ARVED.

Vous le remplacerez, mon oncle, vous me tiendrez lieu de ce père que je regrette, et que je retrouve en vous : désormais, nous ne nous quitterons plus. Quand on a vu de près d'aussi grandes catastrophes, toute idée ambitieuse s'éloigne de notre âme, qui n'aspire plus qu'au repos, à la tranquillité ; et c'est ici que je les retrouverai. Mon seul désir, maintenant, est de m'établir près de vous, en famille, avec ma femme et mes enfants, que d'avance, je chéris déjà ; car tout le long de la route je m'occupais de leur bonheur, de leur avenir ; et j'étais encore avec eux, quand j'ai aperçu de loin les tourelles de votre château.

DUBREUIL.

C'est un présage, et moi, j'y crois ; mais va donc voir, Catherine, si ma fille est prête, et dis-lui de descendre.

ARVED.

Comment ! des cérémonies ! je te sais gré, Marie, de n'en avoir pas fait pour moi.

MARIE.

Aussi je suis moins belle.

ARVED.

Oui ; mais aussi je t'ai vue plus tôt. (*A Catherine qui passe auprès de lui.*) Et Charlot, ton fils et mon frère de lait !... et tous mes filleuls?... car j'étais, je crois, le parrain de tout le village.

CATHERINE.

AIR : *Vos maris en Palestine.*

Ils n' sont pas tous à leur aise ;
La guerr' fait tant d' malheureux !
Aussi, l'année est mauvaise,
Et les indigents nombreux.
Les indigents sont nombreux.

MARIE.

Mais à ceux qu'en sa bienfaisance
Mon oncle n'a pu secourir,
A ceux qu'il ne peut secourir,
Je dis : « Prenez patience,
» Mon cousin va revenir. »

(*Catherine sort.*)

ARVED.

Et tu as bien fait, je t'en remercie ; allons-y ensemble, viens les voir. (*Il prend Marie sous le bras et veut sortir avec elle.*)

DUBREUIL, *les arrêtant.*

Un instant ; nous avons à parler affaire, et d'affaires importantes : ainsi, Marie, laisse-nous.

MARIE.

Oui, mon oncle. (*A part.*) A peine arrivé, déjà lui parler d'affaires, ne pas lui laisser le temps d'être heureux, et à nous aussi...

DUBREUIL.

Marie...

MARIE.

Je m'en vais. (*En s'éloignant, elle regarde Arved.*) Adieu, mon cousin. (*Sur un nouveau signe de Dubreuil.*) Oui, mon oncle, je m'en vais.

SCÈNE VIII.

ARVED, DUBREUIL.

DUBREUIL.

Tu te doutes bien, mon garçon, du sujet dont je veux t'entretenir ; car, entre nous, nous pouvons parler sans façon ; il s'agit donc du rêve de ma vie entière, du bonheur de ma fille, que je veux te confier.

ARVED.

Je sais, mon oncle, que cette union a toujours été le désir de mon père et le vôtre ; et moi-même, avec mes idées de mariage, je serais en-

chanté que cela pût réussir; mais, avant tout, il faut que cela convienne à Malvina ; et puis, vous le dirai-je? j'ai toujours eu au fond du cœur un faible pour ma cousine Marie; et, depuis que je l'ai revue, je la trouve si bonne et si gentille!

DUBREUIL.

Ne vas-tu pas te passionner d'avance, et sans voir seulement celle que je te destine?

ARVED.

Non, mon oncle.

DUBREUIL.

Je te dirai donc, que pour Marie j'avais d'abord d'autres vues. Nous avons ici un M. de Barentin, qui, l'année dernière, lui a fait une cour très-assidue.

ARVED.

Vous en êtes bien sûr?

DUBREUIL.

C'étaient des langueurs, des soupirs; il en était amoureux fou, au point même de m'inquiéter.

ARVED.

Et Marie?...

DUBREUIL.

On ne sait jamais au juste ce que pensent les petites filles, je crois cependant qu'elle le voyait avec plaisir; et comme cette année il s'occupe beaucoup plus de moi et du soin de me plaire que de plaire à Marie, j'ai pensé qu'il avait son aveu, et qu'ils étaient d'accord.

ARVED, ému.

Ah! vous croyez? alors, mon oncle, il ne faut plus penser à rien, qu'au bonheur de Marie.

DUBREUIL.

Tu entends bien que mon dessein est de l'établir, de lui donner une dot convenable; mais avant tout, et en ma qualité d'oncle, j'ai d'abord été aux informations, ce qui était assez difficile à cause du mystère dont s'enveloppait ce M. de Barentin. Cependant, comme il prétendait avoir servi dans les gardes d'honneur, j'ai pris des renseignements à ce sujet; et ceux que je viens de recevoir ce matin sont très-incomplets. On croit qu'il est d'une bonne famille de Rouen, qu'il avait autrefois une belle fortune qu'il a perdue... comment?... c'est ce qu'on ignore; car on ne sait même pas si Barentin est son véritable nom; et tout cela ne me plaît pas beaucoup.

ARVED.

Peut-être l'a-t-on calomnié.

DUBREUIL.

Et comment s'en assurer?

ARVED, prenant la lettre.

Je m'en charge, donnez, donnez; j'ai dans un de mes régiments deux compagnies entières qui sont de la Seine-Inférieure, des jeunes gens de Rouen; je vais écrire, et, dans peu, vous aurez les renseignements les plus exacts... tout le monde se connaît en province.

DUBREUIL.

En attendant, je crois convenable de le prévenir avec égards, car je lui en dois, que nous attendons du monde, des amis à toi... enfin des phrases très-polies qui lui permettent de retourner à la ville, sauf à le rappeler plus tard.

ARVED.

Certainement; et s'il est digne de ma cousine, eh bien! mon oncle, il faudra les marier; quoique, je ne vous le cache pas, cela me fasse un peu de peine.

DUBREUIL.

Quand tu auras vu Malvina, tu n'y penseras plus; elle est si jolie!... et tiens... tiens, regarde-la donc.

(Il remonte le théâtre et montre à Arved Malvina qui entre par la porte à gauche.)

ARVED.

Vous avez raison, mon oncle; il est impossible d'être plus belle et plus séduisante.

DUBREUIL.

Je te le disais bien : courage, mon garçon; courage, mon gendre.

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS; MALVINA, mise élégamment, entrant par la gauche.

DUBREUIL.

Approche, approche, mon enfant; voici un beau militaire qui t'attendait avec impatience.

MALVINA.

Je suis enchantée, Monsieur, de votre heureux retour... dans notre famille.

ARVED.

Monsieur!... eh mais! cousine, j'ai cru que tu allais... je veux dire, que vous alliez, comme ma petite Marie, me traiter sans cérémonie et en cousin.

DUBREUIL.

Il a raison; entre cousins on s'embrasse, c'est par là que l'on commence.

MALVINA.

Oui, quand nous étions enfants; mais maintenant que nous sommes raisonnables... Arved, j'en suis sûre, ne tient pas plus que moi à ces vaines démonstrations.

AIR : *J'en guette un petit de mon âge.*

Mon cousin, qu'ici je retrouve,
N'en a pas besoin dans ce jour,
Pour croire au plaisir que j'éprouve
En le voyant parmi nous de retour.

(Elle tend la main à Arved.)

DUBREUIL, parlant.

Une poignée de main; à la bonne heure. (Il passe à la droite d'Arved et lui dit bas :)

Vois-tu, mon cher, c'est à l'anglaise.
A Londre, on s'aime et l'on s'embrasse ainsi.

ARVED, de même.

J'aimerais mieux, je vous l'avoue ici,
Que l'on m'aimât à la française.

DUBREUIL.

Ah ça! mon garçon, nous avons tantôt une partie de chasse, qui ne me plaisait pas beaucoup; mais te voilà, elle me convient, parce que tu nous accompagneras; et tu verras ma fille qui est une intrépide amazone, qui n'a peur de rien : cela doit te faire plaisir à toi, à un militaire.

ARVED.

Eh mais! je ne déteste pas les femmes qui ont peur. Pardon... mon ancienne franchise qui revient.

AIR : *Ce que j'éprouve en vous voyant.*

Il me sied mal, grave censeur,
De me permettre ici le blâme.

MALVINA.

Parlez, de grâce.

ARVED.

D'une femme
La faiblesse plaît à mon cœur.
Mais, quand son âme peu craintive
Hardiment brave le danger,
Rien ne peut nous dédommager;
Car son courage, hélas! nous prive
Du bonheur de la protéger.

MALVINA.

Monsieur sera-t-il des nôtres?

ARVED.

Si cela peut vous faire plaisir... si je suis nécessaire... mais vous ne comptiez pas sur moi; et, si vous voulez bien me le permettre, j'aime autant rester ici.

DUBREUIL.

Comment! tu as refusé ma fille! mais c'est la première fois que cela lui arrive.

ARVED.

J'espère que ma cousine ne m'en voudra pas; j'arrive, je suis fatigué, nous avons marché toute la nuit, et, en enfant de la maison, je vous demanderai la permission de dormir quelques heures, avant le dîner.

MALVINA.

Vous êtes le maître.

ARVED.

D'ailleurs, cousine, je crois que vous n'aurez pas beau temps pour votre chasse, le ciel est couvert, et je crains de la pluie.

MALVINA.

Vous! un militaire! qui par état devez braver tous les éléments.

ARVED.

Oui, quand il le faut : raison de plus pour s'en priver quand il ne le faut pas.

DUBREUIL.

Il a raison; ce n'est pas chez soi qu'il faut se gêner. Ainsi, mon garçon, liberté entière, et je t'en donne l'exemple. Je vais écrire à M. de Barentin la lettre en question. (A Malvina.) Viens-tu, mon enfant?

MALVINA.

Non, mon père, je reste; je tiendrai compagnie à mon cousin.

DUBREUIL.

Il serait possible! (Bas à Arved.) Jamais je ne l'ai vue aussi aimable pour personne. (Haut.) Eh bien! mes enfants, causez ensemble. (Bas à Arved.) Cela va à merveille, j'en étais sûr. (Il entre dans l'appartement à droite.)

SCÈNE X.

ARVED, MALVINA.

ARVED, après un moment de silence.

Je pense bien, ma cousine, que mon refus ne vous fâche pas; sans cela, à pied, comme à cheval, je suis prêt à suivre la chasse, toute la journée, s'il le faut.

MALVINA.

C'est inutile; car moi-même j'ai changé d'idée, je n'irai pas.

ARVED.

Vous qui disiez tout à l'heure...

MALVINA.

Oui, j'y tenais, pour m'y trouver avec vous.

ARVED.

Vraiment?

MALVINA.

Vous n'y allez pas, vous restez, je reste aussi.

ARVED.

Que dites-vous? je serais assez heureux...

MALVINA.

Ne vous hâtez pas de me remercier. J'ai besoin de vous parler à vous seul, sans qu'on puisse nous interrompre; puis-je compter, mon cousin, que tantôt, pendant qu'ils seront tous à la chasse, vous m'accorderez un moment d'entretien?

ARVED.

Moi, ma cousine, je suis à vos ordres; et, quel que soit l'objet de cette conversation, quelque demande que vous ayez à me faire, j'y souscris d'avance, je vous le jure.

MALVINA.

Vraiment?

ARVED.

Et j'espère alors que vous quitterez avec moi ce ton froid et solennel qui me tient toujours à

distance : nous avons l'air de deux partis ennemis qui se craignent et s'observent.

AIR du vaudeville *du Petit Courrier*.

Assez longtemps, par ses méfaits,
La guerre a dévasté le monde ;
Rois et sujets, tous à la ronde
S'unissent pour vouloir la paix.
Et dans l'Europe, ainsi qu'en France,
Quand nul ne se dispute plus,
Pourquoi de la Sainte-Alliance
Les cousins seraient-ils exclus?

MALVINA.

Cela dépendra de vous. Vous avez vu mon père ? il vous a parlé ?...

ARVED.

Du seul objet qui l'occupe, de vous, de sa fille chérie.

MALVINA.

Ainsi, vous connaissez ses projets ?

ARVED.

Oui, ma cousine ; il m'en a fait part.

MALVINA.

Et qu'en dites-vous ?

ARVED.

Rien encore.

MALVINA.

Comment? votre idée à vous?...

ARVED.

Je n'en ai pas ; j'attends les vôtres, et je crains bien qu'elles ne me soient pas favorables. Je me connais, ma cousine, je me rends justice ; et plus je vous regarde, plus je trouve de raisons pour que vous me refusiez ; mais je n'en vois aucune pour que vous doutiez de mon amitié, et j'espère que vous me traiterez du moins comme un frère et un ami.

MALVINA, lui tendant la main.

Arved !

ARVED.

A la bonne heure ; le premier pas est fait, et nous allons nous entendre. Voyons, ma jolie cousine, ces projets que nos pères avaient formés depuis longtemps... ce bonheur qu'ils avaient arrangé pour nous, sans nous consulter... ce mariage, enfin, ne vous plaît pas beaucoup ?

MALVINA.

Mais...

ARVED.

Il vous déplaît, je comprends, et je m'explique maintenant la froideur de votre accueil ; vous redoutiez mon arrivée, vous aviez peur de moi. Ah ! je suis bien malheureux d'avoir pu vous causer un instant de crainte ou de chagrin ! Si j'avais pu le penser, je vous aurais crié, en arrivant : « Ma cousine, embrassez-moi et aimez-moi ; je ne » vous épouse pas. »

MALVINA.

Vraiment ! une telle générosité...

ARVED.

Mon Dieu ! cousine, pas de remercîments, je suis fait à ces malheurs-là, et ça ne m'étonne pas ; je n'ai jamais pu être aimé, je ne suis pas né pour cela. Tout ce que je puis faire, c'est de chérir les gens de tout mon cœur, de tout sacrifier au monde pour les rendre heureux ; mais pour leur plaire, pour m'en faire aimer, pour les prévenances, les soins, les attentions, en un mot, pour tout ce qui est essentiel, je n'y entends rien. Il me serait plus aisé de me faire tuer pour une personne que j'aime, que de lui adresser un compliment. Vous comprenez alors qu'avec un pareil système je n'ai pas dû être étonné de votre refus, je m'y attendais ; et je cours trouver mon oncle, pour tout lui raconter.

MALVINA, le retenant.

Non... mon père... ce mariage lui tient tellement à cœur, que, quand il saura mon refus, il m'accablera de reproches ; il me maudira peut-être !

ARVED.

O ciel !

MALVINA.

Et cependant, comment faire ?

ARVED.

Eh bien ! voyons, ma cousine, il ne faut pas vous désoler ; cherchons un moyen, cherchons tous deux.

MALVINA.

Il n'y en a pas.

ARVED.

Et pourquoi donc ? Si, par exemple, le refus venait de moi ?

MALVINA.

Que dites-vous ?

ARVED.

Ce n'est guère croyable ; mais enfin...

MALVINA.

AIR d'*Aristippe*.

Dieu ! qu'entends-je ? ô surprise extrême !
Vous, Arved, vous pourriez, hélas !
Braver un oncle qui vous aime,
(Tendrement.)
Pour moi qui ne vous aime pas !

ARVED.

Ah ! de grâce, n'achevez pas.
Oui, ce mot qui me désespère,
A vous servir ne fait que m'animer.
Obligeons ceux qui ne nous aiment guère,
Pour les forcer à nous aimer.

MALVINA, avec émotion.

Ah ! que je vous connaissais peu ! Plus tard, Arved, plus tard vous saurez... Oui, mon cousin, oui, j'ai besoin de toute votre amitié, de vos conseils ; je ne vois que vous au monde à qui je puisse me confier.

ARVED, lui tendant la main.

Que dites-vous? achevez.

MALVINA, retirant sa main, et s'éloignant de lui.

Silence! on vient.

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENTS; MARIE, entrant avec DUBREUIL.

MARIE.

Oui, mon oncle; c'est un beau militaire, un lancier, qui apporte des dépêches pour le général.

MALVINA.

Le général!

MARIE, à demi-voix.

Et il y a dessus, écrit en grosses lettres: « Au » général comte Dubreuil. »

MALVINA.

Le comte Dubreuil! Comment! ce que nous lisions ce matin?...

MARIE.

C'était lui! cela ne m'étonne pas.

ARVED, levant la tête.

Qu'est-ce donc?

DUBREUIL.

Comment! mon ami, tu serais comte?

ARVED.

Oui, mon oncle; où est le surprenant?

DUBREUIL.

Et tu ne nous en disais rien?

ARVED.

A quoi bon? ce n'était pas le comte Dubreuil qui venait vous voir, c'était votre neveu; et je crois trop à votre amitié pour penser qu'un titre puisse y ajouter quelque chose.

DUBREUIL.

Non certainement, parce que moi, tu me connais; les titres, les dignités, je n'y tiens pas; mais un comte dans notre famille, c'est honorable; et puis celle que tu épouseras sera madame la comtesse. (Regardant Malvina et Arved.) Ah çà! mes enfants; eh bien! qu'en dites-vous? j'étais sûr qu'avec le temps vous finiriez par vous entendre: aussi je ne suis pas pour brusquer les choses; mais enfin, voyons entre nous, à quand la noce?

MARIE, à part.

O ciel!

ARVED et MALVINA.

Que dites-vous?

DUBREUIL.

Il n'y a pas ici d'étrangers, nous sommes en famille.

AIR de *Téniers*.

Oui, tous les deux vous vous aimez de même:
Rien ne peut plus vous séparer;
Comblez les vœux d'un père qui vous aime;
C'est son bonheur; pourquoi le différer?...
Lorsque l'on a passé la soixantaine,
De se presser, ma fille, on a besoin;
Hâte-toi d'être heureuse: à peine
Ai-je le temps d'en être le témoin.

MALVINA.

Mon père!

DUBREUIL.

Tu baisses les yeux, tu rougis: tu l'aimes, n'est-ce pas?

MALVINA, troublée.

Ah! je le sens, personne, plus que lui, ne mérite d'être aimé: aussi je l'aime... (se reprenant) comme un ami, comme un frère.

MARIE, à part, avec étonnement.

Que cela?

DUBREUIL.

C'est comme un époux qu'il faut le chérir.

ARVED.

Mon oncle, soumise à vos volontés, ma cousine était prête à vous obéir.

DUBREUIL.

Dis-tu vrai?

ARVED.

C'est moi, moi seul, que des obstacles invincibles éloignent de cette alliance...

MARIE, à part.

Qu'entends-je!

DUBREUIL.

Toi, Arved! toi, mon fils, tu me ferais un pareil chagrin! tu refuserais ma fille, l'amie de ton enfance, celle que ton père mourant t'avait destinée!

MARIE, pleurant.

Oh! mon cousin, vous ne le pouvez pas.

ARVED.

Aussi... croyez bien... que c'est malgré moi... et que des promesses antérieures...

DUBREUIL.

Tu me trompes; oui, maintenant j'en suis sûr, tu me l'aurais dit ce matin, quand je t'ai parlé de mes projets, de cet hymen auquel tu consentais; et tu manquerais à tes promesses, à ta parole! Non, ce n'est pas possible, tu es mon neveu, tu es un honnête homme.

MALVINA, vivement.

Il l'est toujours.

ARVED.

Que faites-vous!

MALVINA.

Mon devoir. Que penseriez-vous de moi, mon cousin, si je souffrais que votre générosité portât atteinte à votre honneur? Oui, mon père, c'est moi qui, pour différer cet hymen, l'avais supplié...

DUBREUIL.

Toi?

MALVINA.

Ne m'y obligez pas... du moins, dans ce moment, je vous en conjure.

DUBREUIL.

Non, l'instant de la faiblesse est passé, et tu l'épouseras aujourd'hui même.

ARVED.

Écoutez-moi!

DUBREUIL, passant à droite.

Je n'écoute rien; elle t'épousera, je l'entends ainsi.

ARVED.

Et moi, mon oncle, j'entends que ma cousine soit libre et maîtresse de son choix, que vous lui laissiez le temps qu'elle demande pour se décider en ma faveur, ou en faveur de tout autre: sinon, je pars, je quitte ces lieux; vous ne me reverrez plus.

MARIE.

Ah! que c'est bien à toi! je te reconnais là.

MALVINA.

Mon cousin! mon ami! quelle générosité! (Elles lui prennent la main chacune de son côté, comme pour le remercier.)

DUBREUIL, à Arved.

Et toi aussi, ne vas-tu pas te fâcher? les voilà tous contre moi, parce que je veux les rendre heureux! (Ils s'approchent tous trois de Dubreuil qu'ils entourent.)

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENTS; BARENTIN, portant les châles de Malvina et de Marie, et le manteau de M. Dubreuil.

BARENTIN, entrant et les voyant ainsi groupés.

Pardon de déranger un groupe de famille. Voici l'heure de la chasse, et j'apportais à ces dames leurs chapeaux et leurs châles, ainsi que le manteau de M. Dubreuil.

DUBREUIL.

Ah! Monsieur...

BARENTIN.

Non, vraiment, les derniers jours d'avril sont encore très-froids, et nous ne voudrions pas qu'une partie de plaisir devînt pour nous un sujet d'alarmes. (Passant auprès d'Arved, qu'il salue.) J'apprends à l'instant, par Catherine, votre nouveau grade, général, dont je vous félicite, ainsi que de votre heureux retour dans vos foyers.

DUBREUIL, à Arved.

C'est M. de Barentin.

(Marie passe à la gauche de Malvina.)

MALVINA.

Un ami de la famille.

BARENTIN.

Titre honorable, que bientôt, j'espère, vous daignerez confirmer. Épris de tout ce qui est noble et généreux, je suis un ami de la gloire; c'est déjà être le vôtre. Malheureusement je suis obligé de vous quitter, général, de partir dès demain.

MALVINA.

Que dites-vous?

BARENTIN.

Une lettre importante que je reçois à l'instant de Paris...

DUBREUIL, bas à Arved.

C'est la mienne.

BARENTIN.

M'empêchera de cultiver une connaissance...

DUBREUIL.

Qui était déjà bien avancée... vous qui, à l'armée, logiez sous la même tente que le comte Dubreuil...

BARENTIN.

Comment! le comte Dubreuil!...

MARIE.

Vous nous l'avez dit.

BARENTIN.

Pardon, pardon; il y a erreur: le comte Dubreuil, dont je voulais parler, est celui qui a fait la campagne de Pologne. C'est là que je l'ai connu; et puis, dans l'armée il y a tant de braves, que l'on peut aisément confondre.... Mais je crains que ces dames ne fassent attendre; car voici toute la société qui vient les chercher.

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENTS; CHASSEURS, PAYSANS ET PAYSANNES.

FINALE.

AIR du COMTE ORY: (*Venez, suivez-moi tous*).

ENSEMBLE.

ARVED et LE CHOEUR.

Chasseurs joyeux, il faut partir;
La chasse { vous / nous } invite,
Au plaisir { courez / courons } vite,
Il ne faut pas le laisser fuir.

DUBREUIL, MARIE, BARENTIN, MALVINA.

Voici l'instant, il faut partir;
Le plaisir fuit si vite;
Hélas! il fuit si vite
Au passage il faut le saisir.

MALVINA, MARIE, BARENTIN, DUBREUIL.

Le plaisir fuit si vite,
Au passage il faut le saisir.

ARVED.

Moi, le sommeil m'invite,
Et sans façon je vais dormir.

MALVINA et LE CHOEUR.

Pour que l'on en profite,
Au passage il faut le saisir.

ARVED.

Moi, le sommeil m'invite,
Et sans façon je vais dormir.

MALVINA, MARIE, DUBREUIL.

Ne le laissons pas fuir,
Non, non, ne le laissons pas fuir.

ENSEMBLE.

BARENTIN et LES CHASSEURS.

Il faut, il faut partir,
Il faut partir.

ARVED.

Pour moi, je vais dormir,
Je vais dormir.

(Dubreuil va prendre son manteau que Marie lui donne; Arved parle avec les chasseurs; Barentin et Malvina restent seuls sur le devant de la scène.)

BARENTIN, bas à Malvina et à part.

Tantôt, après la chasse, il faut que je vous parle.

MALVINA, de même.

Impossible; je ne le puis.

BARENTIN.

Il le faut.

MALVINA.

Monsieur...

BARENTIN.

Je le veux.

MALVINA.

J'obéirai.

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

ARVED.

Partez, le temps se passe;
Bonne chasse
Et retour joyeux.

ENSEMBLE.

DUBREUIL, BARENTIN, MARIE.

Voici l'instant, il faut partir,
Le plaisir fuit si vite;
Pour que l'on en profite,
Au passage il faut le saisir.

MALVINA.

Il faut les suivre, il faut partir.
Ah! quel trouble m'agite!
D'effroi mon cœur palpite;
Que faire, hélas! que devenir!

ARVED.

Chasseurs joyeux, il faut partir,
Au plaisir courez vite;
Moi, le sommeil m'invite,
Et sans façon je vais dormir.

LE CHOEUR.

Chasseurs joyeux, il faut partir,
La chasse nous invite,
Au plaisir courons vite;
Il ne faut pas le laisser fuir.

(Barentin donne la main à Marie, Dubreuil prend celle de Malvina; ils sortent par le fond : Arved par la droite.)

ACTE II.

Le théâtre représente une chambre à coucher élégante; le fond est occupé par un lit. A la gauche de l'acteur, la porte d'entrée, auprès de laquelle se trouve un cabinet à porte secrète. A droite, la porte qui conduit dans l'intérieur; une table à écrire auprès de cette porte. Au lever du rideau, Arved dort profondément sur un canapé placé auprès de la porte secrète.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

ARVED, dormant.

Mon oncle, embrassons-nous encore. Malvina!... Marie!... Marie!... quel dommage!

(Catherine entre, en ce moment, par la porte du fond.)

SCÈNE II.

ARVED, CATHERINE.

ARVED, se réveillant brusquement.

Qui va là?... qui vive?... Soldats, à vos armes!... Hein?... où suis-je?... C'est toi, Catherine?... pardon...

CATHERINE.

Que je suis fâchée de vous avoir éveillé!

ARVED.

Il n'y a pas de mal. Je me croyais surpris par les Autrichiens ou par les Russes. Combien donc ai-je dormi?

CATHERINE.

Près de trois heures.

ARVED, se levant.

C'est une nuit entière; mais on repose si bien dans le château de ses pères!

AIR de *Partie et Revanche.*

Oui, pour nous autres militaires,
Dont chaque jour menace le destin,
Il n'est que des plaisirs précaires;
Mais aujourd'hui, mon bonheur est certain,
Et je crois même au lendemain.
Dans un bon lit la nuit s'achève,
Sans qu'un houra trouble notre sommeil.
Pour des dangers, on n'en a plus qu'en rêve,
Et le bonheur nous attend au réveil.

CATHERINE.

Au moins, étiez-vous bien?

ARVED.

Tu me demandes cela, à moi qui, depuis longtemps, n'avais pas d'autre chambre à coucher que le bivouac? je me trouve ici dans un palais.

CATHERINE.

Dame! c'est la plus belle chambre du château! c'est celle qu'occupait M. de Barentin; et, pendant qu'ils sont à la chasse, je l'ai déménagé pour vous y installer.

ARVED.

J'en suis fâché.

CATHERINE.

Et moi, j'en suis ravie. Qui donc sera bien logé,

si ce n'est le fils de la maison? c'est aux étrangers à lui faire place.

ARVED.

Tu aurais pu attendre, vu qu'il part demain.

CATHERINE.

Dieu soit loué! il part, et vous voilà! on a bien raison de dire qu'un bonheur n'arrive jamais seul. Aussi, j'étais venue pour vous dire... que... attendez donc... pourquoi étais-je venue? ah!... d'abord, pour vous voir... car je ne peux pas m'en lasser... et puis, pour vous donner cette lettre qu'on vient d'apporter... C'est charmant; depuis que nous avons ici un officier supérieur, les estafettes et les courriers se succèdent à chaque instant; le château a l'air d'un quartier général, sans compter qu'il faut donner à boire à tous ces gaillards-là, et que, pendant qu'ils boivent, je les fais causer de vous et de vos campagnes.

ARVED, pendant ce temps, a ouvert la lettre.

Ah! ce sont les renseignements que j'avais demandés sur M. de Barentin. (Lisant.)

« Mon général,

» Nous connaissons parfaitement le jeune compatriote dont vous nous parlez. On le nommait » autrefois Duhamel; mais il est très-vrai qu'il » avait près de Rouen, à Barentin, une fabrique » assez considérable, d'où il aura pris probablement son nouveau nom. » (S'interrompant.) C'est la mode maintenant! et si ce n'est que cela, il n'y a pas grand mal. (Continuant la lecture de la lettre.) « C'est un excellent garçon. Son père, qui jouis- » sait de l'estime générale, était un des premiers » confiseurs de Rouen. »

CATHERINE.

Il serait possible! lui qui nous donnait toujours à entendre qu'il était un grand seigneur déguisé à cause des événements politiques.

ARVED, lisant.

« M. Duhamel le père laissa en mourant vingt- » cinq à trente mille livres de rentes, qu'il avait mis » quarante ans à amasser, et que son fils a mangées en quelques années, d'une manière origi- » nale. Né avec une complexion assez délicate, » les médecins de Rouen ne lui avaient donné que » cinq ou six ans à vivre. Alors, et pour ne rien » laisser après lui, il s'était imposé, pour système » financier, de dépenser cent mille francs par an. » Mais à mesure que sa fortune s'en allait, sa santé » revenait; de sorte, qu'au bout de six ans, il » s'est trouvé guéri et ruiné; et il n'a conservé de » sa maladie que son goût pour la dépense, qui, » probablement, ne le quittera jamais.

» Forcé de partir ensuite dans les gardes d'hon- » neur, il s'y est fort bien conduit, et était très- » aimé du régiment auquel il donnait tous les jours » à dîner. En un mot, mon général, c'est ce que » les pères de famille appellent un mauvais sujet, » et ce que, nous autres militaires, appelons un » bon enfant. Tels sont, mon général, les rensei- » gnements que nous avons l'honneur de vous faire » passer à son avantage, etc. » (Il ferme la lettre.)

Ils sont jolis! Un mauvais sujet, un dissipateur, qui cherche à refaire ses affaires par un bon mariage, et qui mangerait la fortune de sa femme, comme il a déjà mangé la sienne. Du reste, cela ne me regarde pas; c'est à mon oncle d'en juger : tu lui remettras cette lettre.

CATHERINE.

Et avec plaisir; monsieur qui ne voulait jamais me croire, quand je lui répétais... Mais, puisqu'il s'en va, je n'en dirai pas davantage; je suis trop heureuse aujourd'hui pour en vouloir à personne. Adieu, monsieur le général; adieu, mon fils Arved.

ARVED.

Adieu, ma bonne nourrice. (Catherine sort par la droite.)

SCÈNE III.

ARVED seul, se rejetant sur le canapé.

Ah! les braves gens! quel bonheur de me trouver parmi eux! de m'y fixer, de m'y établir! mais jusqu'à présent cela commence mal.

AIR de *Lantara*.

Bien loin que l'hymen les engage,
Mes deux cousines, je le voi,
Malgré l'amitié du jeune âge,
Pour m'épouser ne pensent guère à moi;
Personne, hélas! ne veut de moi.
Je ne sais pas quels destins sont les nôtres,
Et si jamais le bonheur me viendra;
En attendant, rendons heureux les autres,
Peut-être un jour quelqu'un me le rendra.

Eh mais!... une porte s'ouvre... une porte que je ne connaissais pas... Qui peut venir ainsi dans ma chambre? (Reconnaissant Malvina.) Qu'ai-je vu! Malvina!

SCÈNE IV.

MALVINA, ARVED.

MALVINA est entrée par la porte secrète du cabinet à gauche : elle va d'abord vers le fond; puis, se retournant, elle voit Arved sur le canapé, et courant à lui, elle lui dit :

Ah! vous êtes là!

ARVED.

Oui, ma cousine.

MALVINA, effrayée.

Dieu! c'est Arved!

ARVED.

Est-ce que vous ne vous attendiez pas à me trouver ici?

MALVINA, troublée.

Oh! mon Dieu, si... je vous cherchais... je voulais vous parler.

ARVED.

En effet, il est un secret que ce matin vous aviez promis de m'apprendre.

MALVINA, tremblante.

Moi!... Ah! vous avez raison; à qui pourrais-je me confier, si ce n'est à vous, dont le cœur généreux!... Ah! mon cousin, je suis bien malheureuse! je me suis défiée de mon père et de sa bonté! je me suis privée de son appui, de ses conseils, de son amitié; je n'ai plus d'amis. Ah! je me suis trompée! vous voilà, il m'en reste un, qui me protégera, qui prendra ma défense.

ARVED.

Oui, ma cousine, oui, ma sœur; je le jure; mais quel malheur, quel chagrin a pu vous atteindre?

MALVINA.

Oh! je m'en vais tout vous dire. J'avais été passer l'autre hiver à Paris, chez une de mes tantes, et, dans les bals, dans les soirées où elle me conduisait, plusieurs adorateurs empressés m'offraient ces hommages qui reviennent de droit à une riche héritière, et qui me touchaient fort peu. Un jeune homme, un seul, que je rencontrais partout, et dont les regards suivaient constamment les miens, ne m'avait jamais adressé la parole; je ne connaissais de lui que son nom, car il s'était fait présenter chez ma tante, lorsqu'une lettre que je reçois de mon père m'apprend qu'ici, à Nantes, ce même jeune homme lui a rendu, quelques semaines auparavant, un très-grand service, qu'il a exposé ses jours pour lui, et qu'il a reçu une blessure en le défendant. Touchée de sa générosité, je lui en témoignai ma reconnaissance, en m'étonnant de sa discrétion à ce sujet et de sa réserve habituelle. « Ah! me répondit-il, » vous êtes riche, je ne le suis pas; et parmi » tant d'hommages adressés à votre fortune, au» riez-vous pu distinguer ceux qui ne s'adressaient » qu'à vous seule? » Et depuis ce moment, il reprit ses manières tristes et silencieuses, et se tint toujours éloigné de moi. Depuis ce moment aussi, je l'avouerai, je pensai à lui, et je m'en occupai malgré moi.

ARVED.

Eh bien?

MALVINA.

Eh bien! ce fut alors que je quittai Paris. Les armées ennemies avaient envahi nos frontières; et mon père, tremblant pour sa fille, et ne voyant de salut pour moi qu'en pays étranger, me fit passer en Angleterre, dans la famille d'un de ses correspondants. Tous nos amis nous firent les plus tendres adieux, des offres de services, des protestations de dévouement; un seul ne dit rien, mais les larmes qui roulaient dans ses yeux attestaient assez sa douleur; et, en arrivant à Londres, la première personne que je rencontrai ce fut lui.

ARVED.

Il vous avait suivie?

MALVINA.

Oui, vraiment; il avait quitté pour moi sa patrie, il s'exilait pour partager mon exil, et, sur cette terre étrangère, nous voyant tous les jours rapprochés et unis par le malheur, comment rester insensible à la tendresse qu'il me témoignait? Oui, je n'écoutai que cet enthousiasme, cette exaltation de la jeunesse. Je crus l'aimer... oui, je l'aimais; quand, tout à coup, mon père m'écrit que le danger est passé, qu'il n'y a rien à craindre, que je peux revenir, qu'enfin il m'attend pour réaliser ses plus chères espérances, et pour m'unir à vous.

ARVED.

Grand Dieu!

MALVINA.

Vous jugez de notre surprise, de notre désespoir! « Si vous retournez en France, me disait-il, « sans être à moi, sans m'appartenir, je vous « perds à jamais; qu'ici, avant votre départ, un « prêtre reçoive nos serments! » Et je résistais encore! mais il voulait s'arracher la vie; il voulait se tuer à mes yeux! Que vous dirai-je?... je cédai à ses prières... je formai des nœuds que mon père n'a point bénis... et maintenant je suis à lui... je suis sa femme.

ARVED.

Vous, mariée! Ah! ma cousine!... mais ce n'est pas à vous qu'on doit faire des reproches, c'est à lui; et il ne peut les expier maintenant qu'en consacrant sa vie entière à vous rendre heureuse.

MALVINA.

Heureuse! je le suis, Arved, je le suis... si on peut l'être, quand on craint les regards et les reproches d'un père.

AIR de la romance de *Benjamin* (dans JOSEPH).

Oui, je serais moins misérable,
S'il me punissait de mes torts;
Mais les bontés dont il m'accable
Redoublent encor mes remords.
Craignant les caresses d'un père,
Je les évite, et souvent j'ai rougi
D'usurper l'amour de celui
Dont je mérite la colère.

ARVED.

Pourquoi alors ne pas lui avouer?... Le choix que vous avez fait serait-il donc?...

MALVINA.

Digne de lui, à tous les égards... de la naissance, un nom honorable... Son seul tort, je vous l'ai dit, c'est d'être sans fortune.

ARVED.

Ah! n'est-ce que cela? ce n'en est pas un à mes yeux, et je brûle de lui offrir mon amitié; parlez, où est-il?

MALVINA.

Taisez-vous, le voici.

ARVED, apercevant Barentin.

Ciel! Barentin!

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS; BARENTIN entrant par la gauche.

BARENTIN.

Mille pardons de déranger un tête-à-tête... je suis vraiment désolé...

ARVED.

C'est moi, Monsieur, qui ai des excuses à vous faire de ce qu'on s'est permis de vous déranger, et de me donner un appartement qui était le vôtre. (Bas à Malvina.) Adieu, cousine, adieu, je vous laisse; plus tard, nous nous reverrons. Ah! Malvina!... (Il s'éloigne en jetant un regard sur Malvina, et sort par la porte à gauche.)

SCÈNE VI.

BARENTIN, MALVINA.

BARENTIN.

A qui en a-t-il donc, monsieur le général? Je ne révoque point en doute son mérite, mais je sais qu'entre autres talents il a celui de me déplaire souverainement.

MALVINA.

Que dites-vous?

BARENTIN.

Vous étiez autrefois de mon avis, vous en avez changé; je ne sais pas pourquoi, mais je me défie de ce cousin.

MALVINA.

Lui, le plus généreux des hommes!

BARENTIN.

Précisément; je me défie, chère amie, de l'affection soudaine que vous avez pour lui.

MALVINA, troublée.

Moi! qui peut vous faire croire?...

BARENTIN.

Pardon; quand on aime bien, quand on aime réellement, la jalousie est si naturelle... mais enfin, puisque j'ai le bonheur de vous trouver seule, parlons un peu raison. (S'asseyant dans le fauteuil, pendant que Malvina reste debout à coté de lui.) Je suis rompu; cette partie de chasse était si fatigante et si ennuyeuse, et puis ces petits soins, ces attentions continuelles auxquelles je me suis astreint pour tout le monde... jusqu'à cette petite Marie, votre cousine, à laquelle il faut, de temps en temps, faire la cour, pour détourner les soupçons... tout cela, chère amie, est terrible, surtout pour un homme marié, et je n'y tiens plus.

MALVINA.

Autrefois, cela vous coûtait si peu!

BARENTIN, qui est toujours dans le fauteuil.

Vous l'exigiez, cela me suffisait; mais cela me coûtait beaucoup; car, avant tout, la franchise; et c'est pour cela que la position n'est pas tenable, et offre même des inconvénients auxquels vous ne pensez pas. (Il se lève.) Ainsi, aujourd'hui même, il faut tout déclarer à votre père.

MALVINA.

Moi! un pareil aveu!... plutôt mourir.

BARENTIN.

Ce sont des idées; on ne meurt pas... on ne meurt jamais... pour des affaires de famille; cela finit toujours par s'arranger, tandis qu'en gardant le silence... demain je pars, et alors que faire? quel parti prendrez-vous?

MALVINA.

Celui de vous suivre, Monsieur; c'est mon devoir maintenant; je quitterai, avec vous, la maison paternelle, ma patrie, s'il le faut.

BARENTIN.

Une fuite! c'est très-bien, c'est très-agréable, et je vous en remercie; mais à quoi cela nous mènera-t-il? En pays étranger, comme ailleurs, on est bien près du ridicule quand on n'a rien: et nous en sommes là.

MALVINA.

Eh! Monsieur, qu'importe?

BARENTIN.

Il importe beaucoup. Il ne s'agit pas ici de romanesque, il s'agit de ménage; et, en ménage, chère amie, il faut du positif.

MALVINA.

Ce n'est pas là, Monsieur, ce que vous disiez autrefois, quand vous méprisiez les richesses, quand vous vouliez vous ensevelir avec moi dans un désert.

BARENTIN.

Autrefois, certainement j'avais raison de le dire, et je le dirais encore, car je le pense toujours. Quand on s'aime bien, on peut s'aimer partout, dans un désert comme ailleurs. Mais s'il y a moyen de s'adorer ailleurs, chez soi, par exemple, dans un bon hôtel, avec cinquante mille francs de rentes, où est le mal? Soyez persuadée, chère amie, que cet amour-là est aussi réel, aussi durable qu'un autre; peut-être davantage.

Air : *Ces postillons.*

Je ne conçois, je n'entends l'existence,
Qu'en la parant des roses du plaisir.
Mais dans les maux, les travaux, la souffrance,
Passer ses jours! plutôt mourir.
Je n'y tiens pas, je suis prêt à partir.
La vie en soi n'est qu'un ennui, ma chère;
Et si de vivre on veut se consoler,
Il faut alors vivre millionnaire,
Ou ne pas s'en mêler.

Et songez bien que ce que j'en dis, c'est pour vous, pour votre bonheur avant tout.

MALVINA.

Eh bien! s'il en est ainsi, je vous avouerai que je viens de confier notre secret à mon cousin Arved.

BARENTIN.

A lui! et sans m'en prévenir.

MALVINA.

Lui seul peut nous servir, nous défendre auprès de mon père.

BARENTIN.

Et je vous déclare, moi, que je ne veux rien lui devoir, que nous n'avons pas besoin de ses services. J'ajouterai même que vos tête-à-tête avec lui me déplaisent au dernier point, et que vous me ferez le plaisir de ne plus lui parler, si c'est possible.

MALVINA.

Lui, mon plus proche parent! le seul ami qui me reste! le seul qui prenne notre défense, et dont le généreux dévouement!...

BARENTIN.

Raison de plus. (A part.) Avec une imagination comme la sienne. (Haut.) Enfin, je l'entends ainsi, je le veux.

MALVINA.

Encore! Ah! Monsieur, vous, qui autrefois... soumis à mes moindres volontés...

BARENTIN.

Autrefois, chère amie, autrefois, et maintenant, c'est toujours la même chose; dans un ménage bien uni, il n'y a jamais qu'une volonté: que ce soit la vôtre ou la mienne, peu importe. (Passant à la gauche de Malvina.) Eh mais! Dieu me pardonne, je crois que vous pleurez?

MALVINA.

Moi, Monsieur!... non... je n'en ai pas le droit.

BARENTIN, à part.

Allons, encore des brouilles, des raccommodements; c'est ce qu'il y a de plus terrible au monde. (Haut.) Je conviens que j'ai peut-être eu tort; Malvina, chère amie, pardonne-moi, je t'en supplie, (la baisant sur le front) et que tout soit oublié.

DUBREUIL, en dedans.

Il doit être chez lui...

MALVINA, s'éloignant.

On vient. Dieu! c'est mon père! (Barentin entre dans le cabinet à gauche.)

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS; DUBREUIL, entrant par la droite.

DUBREUIL, tenant à la main une lettre ouverte qu'il referme; à Malvina.

Ah! te voilà ici?

MALVINA.

Oui, mon père; j'étais venue pour savoir... pour m'informer...

DUBREUIL.

C'est bien, mon enfant, c'est très-bien; il faut que des maîtres de maison veillent à ce que rien ne manque à leurs hôtes; c'est pour cela que je venais, et, en même temps, pour causer avec Arved d'une lettre qu'il vient de m'envoyer par Catherine. Je l'attendrai ici. Que je ne te retienne pas; va au salon, où nous attendons ce soir un grand monde; car nous avons un bal pour célébrer le retour de mon neveu: et ce bal-là, je l'espère, ne sera que le prélude de celui de tes noces. (Pendant qu'il va s'asseoir près de la table à droite, Barentin sort doucement du cabinet à gauche.)

BARENTIN, bas à Malvina.

Vous voyez qu'il n'y a pas de temps à perdre; parlez-lui, c'est le moment. (Il sort par la porte à gauche.)

MALVINA, timidement.

Mon père, j'aurais voulu vous dire... vous demander... mais je ne sais... je n'ose...

DUBREUIL, assis.

C'est donc un secret?

MALVINA, tremblant.

Oui, mon père.

DUBREUIL, se levant et prenant la main à Malvina.

Voyons, mon enfant; voyons ce que c'est. Eh bien! te voilà toute tremblante; c'est donc bien terrible?

Air de *Colalto.*

Tous tes chagrins, tous tes secrets
Sont les miens; va, crois-moi, ma chère,
Le malheur n'atteindra jamais
L'enfant qui cherche abri dans les bras de son père.
Ta confiance est, hélas! mon seul bien,
Et d'un vieillard exauçant la prière,
Ce que tu fais pour le bonheur d'un père,
Le ciel le fera pour le tien.

Allons, dis toujours... eh bien! qui est-ce qui vient là? Marie... et M. de Barentin...

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS; MARIE, entrant par la droite; BARENTIN, rentrant par la gauche.

DUBREUIL, à Marie.

Qu'est-ce que tu viens faire ici?

MARIE, tristement.

Je venais vous avertir...

DUBREUIL.

Eh mais ! tu as les yeux rouges.

MARIE, les essuyant vivement.

Moi, mon oncle, au contraire... je venais vous avertir que voilà du monde qui arrive au salon.

BARENTIN.

C'est pour cela aussi que je venais...

MARIE.

Et puis votre commis qui attend vos ordres pour partir.

DUBREUIL.

C'est vrai ; mais plus tard, car cette petite fille vient nous déranger au moment le plus intéressant, quand j'allais apprendre un secret que ma fille a déjà assez de peine à m'avouer.

MARIE.

Si ce n'est que cela, mon oncle, je crois que je connais ce secret.

MALVINA et BARENTIN.

O ciel !

MARIE.

Et je puis lui éviter la peine de vous le dire. (A Malvina.) Aussi bien, cousine, c'est te rendre service.

MALVINA.

Je me meurs !

DUBREUIL, à Marie.

Eh bien donc ! parle vite.

MARIE.

Eh bien ! mon oncle, c'est que Malvina, qui ce matin vous avait résisté, qui s'était opposé à vos volontés, ne sait comment faire pour vous avouer qu'elle aime mon cousin Arved.

MALVINA.

Que dis-tu ?

BARENTIN, à part.

Qu'entends-je !

DUBREUIL, embrassant Malvina.

Mon enfant ! ma chère enfant ! c'est là ce secret que tu craignais de m'avouer, ce secret qui me comble de joie.

MALVINA, à Barentin.

Non, Monsieur ; (à Dubreuil) non, mon père, ne la croyez pas ; elle s'abuse elle-même.

MARIE, tristement.

Oh ! je le sais, je l'ai vu, j'en ai la preuve.

DUBREUIL, avec joie.

C'est cela ; nous la tenons ! nous en avons des preuves ! (A Marie.) Tu en as, n'est-il pas vrai ?

MARIE.

Oui. Tout à l'heure, en revenant de la chasse, elle est entrée au salon, et, sans s'apercevoir seulement que j'y étais, elle a regardé le portrait d'Arved, avec une expression... et en portant la main là!... Si ce ne sont pas des preuves...

MALVINA.

De mon amitié pour lui.

DUBREUIL.

A d'autres. (A Barentin.) Nous n'en croyons pas un mot, n'est-il pas vrai ? (A Malvina.) Et maintenant, tu auras beau dire et beau faire...

(Se retournant, et voyant Arved qui entre.)

SCÈNE IX.

MARIE, DUBREUIL ; ARVED, en uniforme élégant, entrant par la droite ; MALVINA, BARENTIN.

DUBREUIL.

Viens, mon garçon, viens, j'ai de bonnes nouvelles à t'apprendre... (A Barentin.) Vous, en attendant, daignez, mon cher ami, me remplacer un instant au salon.

BARENTIN.

Si toutefois cela est possible ; je l'essayerai, Monsieur. (Bas à Malvina.) Il faut parler, ou je vais croire que cette petite fille a dit vrai.

(Il sort.)

DUBREUIL, à Arved.

Je voulais donc te dire...

MARIE.

Mon oncle, et votre premier commis...

DUBREUIL.

C'est vrai... car il faut la renvoyer aussi.

(Il se met à la table et écrit. Malvina suit des yeux Barentin qui est sorti par la porte à gauche.)

MARIE, à part.

Allons, tout est fini ; qu'ils soient heureux ! et pourvu que je n'en sois pas témoin... (A Arved.) Mon cousin, moi, qui ne vous ai jamais rien demandé, j'attends de vous une grâce ; daignez parler pour moi à mon oncle.

(Pendant le reste de cette scène, Malvina, debout et appuyée sur le dos du canapé, paraît plongée dans le plus profond chagrin.)

ARVED.

Comment ? et elle aussi !

MARIE.

Je venais tout à l'heure le prier de me laisser quitter ce château, de me laisser aller à Paris, dans une pension, pour un an seulement.

ARVED.

Comment, Marie, tu veux t'éloigner ? tu veux partir quand j'arrive ?

MARIE.

Oui, mon cousin, je le veux ; et comme mon oncle ne le voudra peut-être pas, je vous supplie de l'y déterminer.

ARVED.

Ah ! j'étais loin de m'attendre... moi, qui espérais au contraire... mais tu le veux, je lui en parlerai ; et plus tard, nous verrons.

MARIE.

Non, mon cousin ; tout de suite.

DUBREUIL.

Marie...

MARIE.

Oui, mon oncle ; (A Arved.) tout de suite ; et je vais revenir dans l'instant pour savoir sa réponse.

(Elle s'approche de Dubreuil.)

SCÈNE X.

DUBREUIL, assis près de la porte à droite, et lisant la lettre qu'il tenait en entrant ; ARVED, MALVINA.

MALVINA, s'approchant d'Arved et à voix basse.

Tout est perdu : il croit que je vous aime et veut nous marier ; c'est fait de moi.

ARVED.

Du courage ; je viens à votre secours.

MALVINA, de même.

Il faut tout déclarer.

ARVED.

Oui, mais je le vois si heureux, que je ne sais comment le préparer à une nouvelle qui peut lui donner le coup de la mort.

(Dubreuil reconduit Marie jusqu'à la porte ; Marie sort et Dubreuil vient auprès d'Arved.)

DUBREUIL, d'un air riant.

Eh bien ! mon cher ami, je n'ai pas voulu te troubler dans ta conférence avec Marie ; car il paraît que vous avez aussi des secrets ensemble.

ARVED.

Oui... oui, mon oncle.

DUBREUIL, de même.

Qui, peut-être, ont rapport à cette lettre que tu m'as envoyée par Catherine, que je relisais là avec attention. Eh mais ! tu parais inquiet, embarrassé.

ARVED.

Je le suis en effet ; car Malvina et moi sommes chargés tous les deux d'implorer votre bonté, votre clémence en faveur d'une personne qui fut bien coupable sans doute...

MALVINA.

Oh ! oui, plus coupable que je ne peux le dire.

DUBREUIL, passant entre eux deux.

Eh mais ! mes enfants, qu'est-ce que c'est donc ? voilà que vous m'effrayez... et ce que Marie te disait tout à l'heure... est-ce que ce serait d'elle qu'il s'agirait ?

ARVED, hésitant.

Mais.....peut-être bien. (Malvina fait un mouvement de surprise. Arved lui fait signe de se contenir et parlant à Dubreuil :) Vous me parliez ce matin de ma cousine Marie, et des soins que l'année dernière, que cette année encore, M. de Barentin avait l'air de lui rendre ?

DUBREUIL.

C'est vrai.

ARVED.

Eh bien ! que diriez-vous si... si elle l'aimait ?

DUBREUIL.

Ce que je dirais ? je dirais : Tant pis pour elle, parce qu'elle ne l'épousera pas, parce que jamais je ne consentirai à ce mariage.

ARVED.

Et si, prévoyant vos refus, et n'osant braver votre colère... si, en un mot, sa jeunesse, son inexpérience...

DUBREUIL.

Que dis-tu ?

ARVED.

Si elle s'était engagée à lui par des nœuds solennels...

DUBREUIL.

Ce n'est pas possible ; vous vous abusez.

ARVED.

Non, mon oncle, c'est la vérité ; ils sont unis, mariés secrètement.

DUBREUIL, furieux.

Un mariage secret !

MALVINA, suppliant.

Mon père !

DUBREUIL.

Non, tu essayerais en vain de la défendre ; nos lois ne reconnaissent pas de pareils mariages ; il est nul, il sera rompu : j'en ai le droit.

ARVED.

Je le sais ; mais vous ne voudrez pas en user, pour son honneur, pour celui de votre famille ; car enfin, mon oncle, elle est à lui, elle lui appartient, elle est sa femme.

DUBREUIL.

Il est donc vrai ?

ARVED.

Et vous ne voudriez pas réduire au désespoir une personne que vous aimez, que nous aimons tous... quand, d'un seul mot, vous pouvez la rendre heureuse.

DUBREUIL.

Heureuse ! mais c'est ce qui te trompe, elle ne le sera jamais.

MALVINA.

Que dites-vous ?

DUBREUIL.

Quand cette passion qui l'aveugle, quand ses premières illusions seront dissipées, et ce ne sera pas long, elle pleurera elle-même sur son imprudence, et se repentira du choix qu'elle a fait.

MALVINA.

Et pourquoi donc ? A la fortune près, que pour-

ait-on y blâmer? n'est-il pas d'une honnête naissance, d'une famille distinguée?

DUBREUIL.

Oui, le fils d'un confiseur.

MALVINA.

O ciel! ce n'est pas possible!

DUBREUIL, montrant la lettre qu'il tient.

J'ai là ses titres et ses parchemins.

ARVED.

Eh! qu'importe? le fils d'un honnête négociant 'en vaut-il pas un autre? Et après tout, mon oncle, qui sommes-nous? N'est-ce pas aussi dans le ommerce que notre famille s'est enrichie?

DUBREUIL.

Oui; mais moi j'en suis fier, je m'en vante.

Air du vaudeville de *Partie carrée.*

De père en fils, quand on a l'avantage
Et l'honneur d'être commerçant,
On ne va pas d'un noble personnage
Prendre le nom et le déguisement!
Oui, quelque état que le sort nous désigne,
On en est fier alors qu'on l'ennoblit;
Mais je me dis qu'on n'en est jamais digne
Sitôt qu'on en rougit.

Et ces grands malheurs, ces persécutions dont il e vantait... Lui! persécuté! et par qui? par ses réanciers.

MALVINA.

Grands dieux!

DUBREUIL.

Un prodigue! un dissipateur! un mauvais sujet!

ARVED, voulant l'arrêter.

Mon oncle, je vous en supplie...

MALVINA.

Mon père!

DUBREUIL, à Malvina.

Oui, ma chère enfant, c'est comme je te le lis, j'en ai les preuves! et voilà pourtant comme, avec de grandes phrases et une feinte passion, une jeune personne se laisse séduire. O jeunesse imprudente! quand vos parents, quand un père lui-même, malgré toutes les recherches, toutes es précautions, tous les soins de la tendresse a plus vive, peut encore se tromper sur le choix d'un gendre, vous, n'écoutant que les rêves de votre imagination, vous jouez ainsi au hasard votre bonheur et l'espoir de votre vie entière.

ARVED, cherchant toujours à l'arrêter.

Mon oncle! et quels que soient ses torts, me refuserez-vous la première grâce que je vous demande?

DUBREUIL.

Tu le veux, mon fils? puis-je rien refuser à toi, ma fille, à vous qui êtes mes enfants; vous, qui evez faire ma joie et ma consolation?

ARVED.

Grand Dieu!

DUBREUIL.

Parle, mon ami; guide-moi, dis-moi ce qu'il faut faire : je suivrai tes conseils.

ARVED.

Eh bien! à votre place, j'écrirais d'abord à M. de Barentin.

DUBREUIL.

Lui écrire! (Se mettant à la table à droite.) M'y voici : dicte toi-même; j'écris.

ARVED, dictant.

« Monsieur, vous avez de grands torts envers » moi : je vous les pardonne. »

DUBREUIL.

Lui pardonner!

MALVINA, suppliant.

Mon père!

DUBREUIL.

Allons, tu le veux aussi; le mot est écrit.

ARVED, dictant.

« Je vous les pardonne, si vous rendez heu- » reuse celle à qui votre sort est uni. »

DUBREUIL.

Après?

ARVED.

Voilà tout. (Regardant Malvina.) N'est-il pas vrai?

DUBREUIL.

Et je signe : « Votre oncle. »

ARVED, l'arrêtant.

Non; je ne signerais pas ce mot-là.

DUBREUIL.

Et pourquoi?

ARVED.

Ah! c'est que... Silence! c'est Marie.

MALVINA, à part.

C'est fait de moi.

ARVED, à Dubreuil, qui s'avance vers Marie, et qu'il s'efforce d'arrêter.

Ne lui parlez pas encore; que devant elle, il ne soit question de rien, je vous en conjure.

DUBREUIL.

Pour quelles raisons?

ARVED.

Vous le saurez : venez, passons dans votre cabinet.

(Il va à Marie; Malvina passe auprès de son père.)

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENTS; MARIE, entrant par la gauche.

MARIE, timidement.

Eh bien! mon cousin, consent-il?

ARVED, à demi-voix.

Oui; mais silence.

DUBREUIL, regardant Marie avec colère.

Et elle ose se présenter devant moi!

MARIE.

Qu'y a-t-il donc? quel regard sévère!

DUBREUIL.

Oui, Mademoiselle!

ARVED, lui faisant signe de se modérer.

Mon oncle!

DUBREUIL.

Je me tairai, je l'ai promis, et je vais t'attendre; tu viens, n'est-il pas vrai?

(Il sort en regardant toujours Marie.)

ARVED.

Oui, mon oncle, je vous suis. (Malvina suit des yeux son père qui s'éloigne; quand il a disparu, elle va se jeter aux genoux d'Arved dont elle baise les mains. Arved voulant la retenir.) Ma cousine, y pensez-vous? je n'ai rien fait encore; mais bientôt, je l'espère... (La relevant et l'embrassant.) Du courage! du courage, et attendez-nous.

(Il sort par la même porte que Dubreuil. Malvina reste auprès de la porte, et le suit des yeux.

SCÈNE XII.

MALVINA, MARIE.

MARIE.

Que se passe-t-il donc?

MALVINA, toujours auprès de la porte.

Bientôt tu le sauras.

MARIE.

Et dites-moi, ma cousine, pourquoi, en s'en allant, mon oncle avait-il l'air si en colère contre moi? est-ce que tout à l'heure?... Mais vous ne m'écoutez pas.

MALVINA, regardant vers la gauche.

Si vraiment.

MARIE.

Il a donc été bien fâché quand mon cousin lui a dit que je voulais partir?

MALVINA, allant à elle.

Comment? tu nous quittes? tu t'éloignes?

MARIE.

Vous le savez bien; puisque vous étiez là.

MALVINA.

Oui, c'est vrai... j'étais là... mais pour quelle raison, surtout dans un pareil moment?

MARIE.

Oui, au moment où vous allez épouser Arved.

MALVINA, à part.

O ciel!

MARIE.

Au moment de votre bonheur, ce n'est pas bien à moi, je le sais; vous qui m'avez toujours traitée comme une sœur... mais voyez-vous, ma cousine, il le faut; je ne pourrais pas rester ici, j'en mourrais.

MALVINA.

Que dis-tu? et toi aussi, tu souffres! tu es malheureuse!

MARIE.

Ah! plus que je ne puis vous le dire; mais j'aurai de la force, du courage. Cela se passera... pourvu que je m'en aille et que je ne voie pas ce mariage.

MALVINA.

Qu'ai-je entendu? ce trouble, ces larmes!... Arved... tu l'aimerais?

MARIE.

Moi! qui vous l'a dit?

MALVINA.

Oui, tu l'aimes, et j'en suis sûre. (A part.) O mon Dieu! qu'est-ce que j'éprouve là? il ne me manquait plus que ce dernier tourment. (Haut.) Aime-le, Marie, aime-le; c'est le meilleur, le plus généreux des hommes: un pareil amour ne te condamne ni aux regrets ni aux remords. (S'arrêtant avec effroi, et lui faisant signe de la main.) Tais-toi.

MARIE.

Qu'avez-vous donc? pourquoi tremblez-vous?

MALVINA.

C'est mon père! je l'entends. Va-t'en, va-t'en. (Marie, effrayée, s'enfuit.) Que je sois seule au moins à subir mon arrêt.

SCÈNE XIII.

DUBREUIL, MALVINA. (Dubreuil est pâle et défait, il s'approche lentement de Malvina, qui, sans prononcer une seule parole, joint les mains et tombe à ses genoux.)

DUBREUIL, froidement, parlant avec effort.

Je sais tout; et si je n'avais écouté que ma juste colère... Mais Arved, mais mon fils... car lui seul est maintenant mon fils... il a prié pour toi; et lui, qui n'est pas coupable, il a, comme toi, embrassé mes genoux; enfin il m'a menacé, si je ne te pardonnais pas, de m'abandonner aussi, et je n'ai pas voulu renoncer à un fils que j'aime, pour un infant ingrat que je n'aime pl...

MALVINA.

Mon père!

DUBREUIL, la relevant.

Ah! malgré moi, je t'aime encore; et je n'ai plus que la force de te plaindre. Quel sort tu t'es préparé, ma fille!

MALVINA.

Je le supporterai sans me plaindre, sans murmurer, et mon courage peut-être me rendra votre estime; mais lui, du moins... lui pardonnerez-vous aussi?

DUBREUIL.

Je voulais le bannir, le chasser de ces lieux

mais Arved a encore prié pour lui : et quant à la fortune, quant à l'avancement de ce... de ton mari, ce n'est pas moi, c'est lui qui s'en charge.

MALVINA.

Arved ! ô mon appui ! ô mon dieu tutélaire !

DUBREUIL.

Oui, voilà celui que tu as repoussé, que tu as dédaigné. Malheureuse enfant ! je t'avais donné le meilleur des amis et des époux, le modèle de toutes les vertus !

MALVINA.

Ah ! ne m'accablez pas, car, dussé-je en mourir de honte, vous connaîtrez toute l'étendue de mes maux. (A voix basse.) Je l'aime, mon père, je l'aime de toutes les forces de mon âme !

DUBREUIL.

Tu l'aimes ! Ah ! le ciel est juste ! il te punit de ta désobéissance par le malheur de ta vie.

SCENE XIV.

LES PRÉCÉDENTS ; CATHERINE et MARIE, entrant par la gauche.

MARIE.

Ah ! mon Dieu ! mon oncle, qu'est-ce que cela signifie ? et quel est ce bruit qui se répand dans tout le château ?

CATHERINE.

On dit que mademoiselle Malvina est mariée ?

MARIE.

Et que ce n'est point à mon cousin Arved ?

CATHERINE.

Où donc alors est ce nouvel époux ? et quel est-il ?

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENTS ; ARVED, entrant par la droite.

ARVED.

M. de Barentin.

CATHERINE.

Grand Dieu !

MARIE.

M. de Barentin ?

ARVED.

Lui-même, que des considérations particulières avaient forcé jusqu'ici à cacher ce mariage, (bas à Dubreuil) et qui, malgré le pardon que je lui ai promis en votre nom, n'ose encore se présenter devant vous.

MARIE, à Malvina à demi-voix.

O ma cousine, que je suis fâchée maintenant de partir !

MALVINA, de même.

Sois tranquille, tu ne partiras pas.

DUBREUIL, à Malvina.

Je veux croire, comme me l'a assuré mon neveu, que M. de Barentin ne t'a épousée que par amour, et sans penser à ma fortune ?

MALVINA.

Ah ! je vous l'atteste.

DUBREUIL.

C'est à sa conduite à me le prouver, et à mériter ce qu'un jour peut-être je ferai pour ma fille.

ARVED, passant entre Dubreuil et Malvina.

Il a déjà commencé à se rendre digne de vous. Il a accepté la sous-lieutenance que je lui ai proposée. Nous marcherons ensemble désormais dans la même carrière, nous la parcourrons avec honneur ; et quant aux torts de sa jeunesse, c'est sur le champ de bataille qu'il saura les réparer.

MALVINA.

Ah ! mon cousin, je ne sais comment vous remercier, et je n'ai plus qu'un moyen de vous prouver ma reconnaissance, en m'occupant aussi de votre bonheur. Les vœux de votre père et du mien étaient de resserrer encore tous nos liens de famille ; que cet espoir que j'ai déçu soit par vous réalisé, et que ma cousine Marie, que vous aimiez dès l'enfance... (Dubreuil va s'asseoir auprès de la table.)

ARVED.

Ah ! ce fut le rêve de mes jeunes années ! ce fut toujours mon unique pensée ! mon oncle vous le dira.

MARIE.

O ciel !

ARVED.

Mais je ne suis pas heureux, ma cousine, dans mes projets, ni dans mes amours. Marie veut s'éloigner ; elle veut quitter ces lieux au moment où j'arrive.

MALVINA.

Vous croyez ? et moi j'ai idée que si vous la priez de rester...

ARVED, passant près de Marie.

Serait-il vrai ! Marie, ma cousine, toi que j'ai toujours regardée comme la compagne de ma vie, veux-tu combler mes plus chères espérances ? (Malvina s'éloigne.)

MARIE, hors d'elle-même, et regardant Catherine.

Moi !

ARVED.

Oui, veux-tu accepter et mon cœur et ma main ?

MARIE, à part.

Ah ! j'en mourrai de joie.

ARVED, à Malvina.

Vous voyez, elle hésite.

MARIE, vivement.

Non, mon cousin, non, j'accepte.

ARVED.

Il serait possible! toi, du moins, tu ne m'as donc pas repoussé? tu veux bien de mon amour? Ah! j'emploierai ma vie entière à t'en remercier, à prévenir tous tes vœux, à embellir ces jours que tu veux bien me consacrer.

CATHERINE, à demi-voix.

Et moi je ne puis souffrir son erreur; je veux qu'il sache à quel point il est aimé.

MARIE, de même.

Tais-toi donc, je le lui dirai bien moi-même.

On entend au dehors un prélude de contredanse.)

DUBREUIL, se levant; Malvina passe à sa droite.

Entendez-vous? c'est ce bal, c'est tout ce monde que j'avais invité pour un autre motif. Allons leur présenter les nouveaux mariés, et tous mes enfants; (il passe entre Arved et Marie qu'il presse dans ses bras, et tend la main à Malvina qui est à sa droite. A Arved) car tu es toujours mon fils, n'est-il pas vrai?

ARVED, le serrant dans ses bras.

Oui, toujours.

DUBREUIL, essuyant une larme.

Ah! c'est égal, ce n'est pas la même chose. Allons, n'y pensons plus. Venez tous. (Ils vont pour sortir.)

MALVINA, seule, à gauche, la main appuyée sur le dos du canapé, et regardant Arved qui s'éloigne.

Ah! je l'aimerai toute ma vie! (La contredanse reprend plus fort.)







THÉOBALD,

OU

LE RETOUR DE RUSSIE,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

DÉDIÉE A MADAME SOPHIE GAY.

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase dramatique, le 12 février 1829.

En société avec M. Varner.

Personnages.

RAYMOND, docteur en médecine.	MADAME DE LORMOY.
BERNARDET, substitut du procureur du roi.	CÉLINE, sa petite-fille.
THÉOBALD, jeune officier.	LA BARONNE DE SAINVILLE, sa nièce.

La scène se passe à Bordeaux, dans la maison de madame de Lormoy.

Le théâtre représente un salon; porte au fond, deux portes latérales, la porte à la droite de l'acteur est celle de l'appartement madame de Lormoy. Sur le deuxième plan, à droite et à gauche, la porte de deux cabinets. Sur le devant de la scène, à droite, une table avec écritoire, plumes, papier et tout ce qu'il faut pour écrire.

SCÈNE PREMIÈRE.

CÉLINE, LA BARONNE, MADAME DE LORMOY, BERNARDET.

(Au lever du rideau, tout le monde est assis autour d'une table ronde placée à gauche, et sur laquelle on est en train de déjeuner. Un domestique debout derrière madame de Lormoy.)

BERNARDET, présentant une tasse.

Très-peu, pour ma belle-mère.

CÉLINE.

Soyez tranquille, je sais ce qu'il lui faut.

BERNARDET.

Vous vous rappelez ce que dit le docteur : plus on est faible, moins il faut manger ; et, avec ce régime-là, peu à peu l'on reprend des forces.

MADAME DE LORMOY.

Moi, qui commence à me trouver mieux, je crois que je pourrais m'écarter un peu du régime qu'on m'a prescrit.

CÉLINE.

Ma mère, attendons le docteur.

MADAME DE LORMOY.

Mais viendra-t-il aujourd'hui?

BERNARDET.

Je sors de chez lui ; c'est le médecin de Bordeaux le plus occupé ; il était sorti ; mais à son retour, on nous l'enverra ; ainsi, jusque-là, rien de plus que l'ordonnance. (Ils se lèvent, le laquais enlève la table, et range les fauteuils.) Oui, belle-mère, en ma qualité de substitut, je suis pour qu'on exécute les ordonnances à la rigueur.

LA BARONNE.

Oh ! vous, messieurs les magistrats, vous êtes d'une sévérité.

BERNARDET.

C'est possible, sous la toge ; c'est notre état qui veut ça ; moi, par exemple, je requiers tous les jours des condamnations ; je suis la terreur des coupables ; j'ai l'air très-méchant... (A Céline.) Oui, Mademoiselle, je me fâche tous les jours ; mais jamais pour mon compte, c'est toujours pour

celui de la société et de la morale. Dès que j'ai déposé les foudres du ministère public, je suis l'homme le plus doux, le plus facile... je ferai un époux excellent, quand la belle-mère voudra bien le permettre; car il y a assez longtemps que je suis en instance.

MADAME DE LORMOY, à Céline.

J'en conviens, cette union était le plus cher désir de ta mère; et je ne demanderais pas mieux, si ton frère, si mon petit-fils était ici.

BERNARDET.

Oui; mais comme il n'y est pas, comme il y a force majeure...

MADAME DE LORMOY.

Oh! il reviendra; j'en suis sûre; ne me dites pas le contraire.

BERNARDET.

M'en préserve le ciel! Mais il me semble que sa sœur pourrait toujours se marier en attendant.

CÉLINE.

Non, ma bonne maman.

Air : *J'en guette un petit de mon âge.*

Faut-il que mon hymen s'apprête
Quand de nous mon frère est si loin!
Pour que ce soit un jour de fête,
Il faut qu'il en soit le temoin.
Autrement, dans la foule immense
Que d'un hymen attire la splendeur,
Loin, helas! de voir mon bonheur,
Vous ne verriez que son absence.

BERNARDET, à part.

Je n'ai jamais vu de jeune personne aussi peu pressée de se marier.

MADAME DE LORMOY.

Songez donc qu'à chaque instant nous pouvons le voir paraître. Tous les jours, il arrive des prisonniers du fond de la Russie. N'est-ce pas, ma chère baronne?

LA BARONNE.

Oui, ma tante.

MADAME DE LORMOY.

Tu y es intéressée autant que nous; toi, qui aimais ce cher Léon, qui étais sur le point de l'épouser. Ne nous disait-on pas hier, que le fils de madame de Valbelle, dont tous les journaux avaient annoncé la mort, était tout à coup revenu, au moment où l'on s'y attendait le moins?... (Voyant Céline et la baronne qui détournent la tête.) Eh bien! qu'est-ce que cela veut dire? je vois des larmes dans tes yeux.

LA BARONNE.

Non, ma tante.

MADAME DE LORMOY.

Tu sais quelque chose.

LA BARONNE.

Non, rien, absolument rien; et voilà ce qui me désole.

MADAME DE LORMOY.

Et moi, c'est ce qui me rassure sur le sort de mon petit-fils, de ton prétendu. Tant qu'il n'y a pas de nouvelles, elles peuvent être bonnes, et pourvu qu'on ne m'empêche pas d'espérer... Il y a si longtemps que j'en suis là!

BERNARDET.

Et voilà ce que je ne comprends pas, que vous, qui aimez tant votre petit-fils, vous ayez pu vivre aussi longtemps séparés; et que vous n'ayez pas trouvé quelque moyen de vous réunir.

MADAME DE LORMOY.

Et comment le vouliez-vous?

CÉLINE.

Ma mère, vous allez vous fatiguer.

MADAME DE LORMOY.

Non, non; cela ne me fatigue jamais de parler de mes enfants. Songez donc qu'à une fatale époque, toute notre famille a été obligée de se réfugier aux colonies; et quand il fut permis à mon gendre de revoir la France, il ramena avec lui son fils Léon, qui avait alors huit ans, confiant à mes soins sa femme, trop souffrante pour le suivre, et ma petite Céline qui venait de naître.

CÉLINE, à la baronne.

Ah! mon Dieu, oui; je suis créole.

BERNARDET.

Je sais bien tout ça. Mais, plus tard, ne pouviez-vous vous rejoindre?

MADAME DE LORMOY.

Plus tard la guerre éclata.

CÉLINE.

La route des mers nous fut fermée.

BERNARDET, à la baronne.

Je n'y pensais pas.

MADAME DE LORMOY.

Et lorsque après seize ans d'exil, nous sommes rentrées toutes deux en France; toutes deux (car depuis longtemps nous avions perdu sa mère), mon gendre n'existait plus, et mon petit-fils Léon venait de partir pour la Russie.

BERNARDET.

C'est vrai; cette année-là nous partions tous. Tel que vous me voyez, j'ai fourni un remplaçant. Mais au moins, belle-mère, vous avez ici une consolation, celle de la correspondance.

CÉLINE.

Les lettres qu'il m'écrit sont si tendres, que nous nous sommes aimés tout de suite, comme si nous y avions été élevés... Et il me semble que, quand je le verrai, je le reconnaîtrai sur-le-champ.

MADAME DE LORMOY.

C'est comme moi. Je l'ai là, devant mes yeux. Je le crois, du moins; et ce vague, cette incertitude se prêtent aux plus douces illusions de l'a-

mour maternel. Si je rencontre un jeune homme beau, bien fait, je me dis : « Mon petit-fils doit être comme cela. » Si j'entends parler d'une belle action, d'un trait de courage, je me dis : « Voilà ce qu'aurait fait mon petit-fils. » Je me plais ainsi à le parer de tout ce qui peut le faire aimer; et il me semble que je l'en aime davantage.

BERNARDET.

Eh bien ! que l'on dise encore que les absents ont toujours tort. (A la baronne.) Il faudra que j'en essaye.

(On entend la ritournelle de l'air suivant.)

CÉLINE.

Maman, voilà M. Raymond.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, RAYMOND.

RAYMOND.

AIR : *Vivent les amours qui toujours.*

En docteur savant
Et prudent,
Je suis toujours dispos et bien portant,
Pour donner à chaque client
L'échantillon vivant
De mon talent.

MADAME DE LORMOY.

Que ne veniez-vous déjeuner?

RAYMOND.

C'est déjà fait...
(A part.)
Je viens de me soigner;
J'estime fort la diète, mais
Je la prescris et ne m'y mets
Jamais.

RAYMOND et LES AUTRES.

En docteur savant
Et prudent,
Je suis / Il est toujours dispos et bien portant,
Pour donner à chaque client
L'échantillon vivant
De mon / De son talent.

BERNARDET.

On vous a dit, docteur, que j'étais passé chez vous?

RAYMOND.

Non, vraiment. Je viens de moi-même; car je n'étais pas rentré au logis.

BERNARDET.

Eh bien ! vous y trouverez du monde. Un jeune homme de fort bonne tournure, qui vous attend avec impatience. Il vient de Montauban.

RAYMOND.

Encore une consultation.

BERNARDET.

Et quand je lui ai dit que vous ne rentreriez peut-être que pour dîner, il a dit : « J'attendrai. »

RAYMOND.

Il attendra donc jusqu'à ce soir : car je dîne chez le préfet, et d'ici là, tout mon temps est employé, des visites essentielles, des malades à l'extrémité.

AIR de *Partie carrée.*

Avec ceux-là, j'agis en conscience;
Je les visite autant que ça leur plaît :
Car, du malade endormant la souffrance,
Notre présence est un dernier bienfait.
Oui, le docteur, par sa douce parole,
Lui rend l'espoir aux portes du trépas;
Et c'est le moins qu'un médecin console
Ceux qu'il ne guérit pas.

CÉLINE.

Vous ne pouvez cependant pas refuser un pauvre jeune homme qui, pour vous consulter, vient de trente lieues d'ici.

BERNARDET.

En poste.

RAYMOND.

Ah ! il est en poste !

BERNARDET.

Une calèche et trois chevaux qui étaient encore à la porte, tout attelés.

RAYMOND.

Voilà qui est différent. Cela me gênera beaucoup; mais n'importe, il faudra voir ce que c'est.

CÉLINE.

La calèche et les trois chevaux font donc quelque chose à la maladie?

RAYMOND.

Sans doute; cela prouve que c'est une maladie pressée, puisqu'elle prend la poste. Aujourd'hui, à cinq heures, je rentrerai chez moi exprès pour cela... (Tâtant le pouls à madame de Lormoy.) Allons, il y a du mieux; néanmoins le pouls est un peu agité; je trouve encore de l'émotion; c'est qu'on vous aura parlé de votre fils.

MADAME DE LORMOY.

C'est vrai; cela me fait tant de plaisir !

RAYMOND.

Cela vous fait aussi beaucoup de mal.

MADAME DE LORMOY.

AIR : *Muse des bois.*

Vous ignorez combien une grand'mère
Garde d'amour pour ses petits-enfants;
Rêve dernier, espérance dernière,
Qui dans l'hiver nous ramène au printemps.
Vieille, on revit dans le fils qu'on adore,
Et l'on se dit, par un espoir confus :
Grâce à son âge, il peut m'aimer encore
Longtemps après que je ne serai plus.

(Après ce couplet, Bernardet passe entre Céline et madame de Lormoy.)

RAYMOND.

Songez donc que vous êtes à peine convalescente d'une maladie terrible, qui a demandé tous mes soins. Encore, j'ai eu bien peur, et vous aussi, convenez-en.

MADAME DE LORMOY.

Peur de mourir ! oh ! non ; mais j'avais peur de ne pas voir mon fils.

RAYMOND.

Ah ! mon Dieu, il reviendra ; il reviendra ce cher enfant que j'aime autant que vous ; car c'est moi qui l'ai vu naître, et qui l'ai vacciné ; et de plus, je l'ai soigné dans ses dernières blessures. Il reviendra, c'est moi qui vous en réponds, et vous serez bien surprise, un beau matin, quand je vous l'amènerai.

MADAME DE LORMOY.

Surprise ! non, car je l'attends toujours. Tous les jours en me levant, je me dis : « C'est aujourd'hui que je vais voir mon fils. » (A Céline.) Tu me demandais ce matin, pourquoi je voulais me faire aussi belle ? c'était pour lui.

RAYMOND.

Allons, allons, voilà que nous recommençons. Je défends qu'on en parle davantage. Vous devez fuir les émotions ; vous avez surtout besoin de calme et de repos. Si vous n'êtes pas raisonnable...

CÉLINE et BERNARDET.

Au fait, maman, il faut être raisonnable.

MADAME DE LORMOY.

Ne me grondez pas. Je vais rentrer dans mon appartement ; je n'y recevrai personne, je n'entendrai parler de rien.

RAYMOND.

A la bonne heure.

BERNARDET, donnant le bras à madame de Lormoy.

AIR du ballet de *Cendrillon*.

Ah ! permettez que je guide vos pas,
C'est à moi, ma belle grand'mère,
A m'acquitter de ce doux ministère,
Et comme gendre, ici, j'offre mon bras.
J'estime fort la vieillesse, et par goût
Je la fréquente et je l'honore ;
Il faut soigner nos grands parents,
(à part.)
surtout
Quand ils ne le sont pas encore.

(Cécile passe à la gauche de madame de Lormoy, et lui donne aussi le bras.)

ENSEMBLE.

BERNARDET.

Ah ! permettez que je guide vos pas, etc.

MADAME DE LORMOY.

Soyez mon guide et soutenez mes pas,
Votre appui m'est bien nécessaire ;
Un jour viendra, qui n'est pas loin, j'espère,
Où mon Léon pourra m'offrir son bras.

CÉLINE, RAYMOND, LA BARONNE.

Avec prudence il va guider vos pas,
Son appui vous est nécessaire ;
Gendre futur, à sa bonne grand'mère,
Avec plaisir monsieur offre son bras.

(Madame de Lormoy, s'appuyant sur le bras de Bernardet, rentre dans son appartement ; Céline l'accompagne.)

SCÈNE III.

CÉLINE, RAYMOND, LA BARONNE.

RAYMOND, retenant Céline, qui s'apprête à suivre madame de Lormoy.

Vous avez grand tort, ma chère enfant, de lui parler de votre frère. Il faut, en pareil cas, une prudence, des ménagements dont nous seuls possédons le secret : car il est malheureusement trop certain que ce pauvre Léon n'existe plus.

LA BARONNE, chancelant.

C'est fait de moi !

RAYMOND.

Eh bien ! qu'est-ce donc ?

CÉLINE, à Raymond.

Qu'avez-vous fait !.... (A la baronne.) Sophie, Sophie, ce n'est pas vrai.

RAYMOND.

Certainement, ce n'est pas vrai. Moi, qui n'y pensais pas... devant sa cousine !... Dans cette maison-ci, on ne devrait jamais parler... Pardon, madame la baronne, je ne sais ce que je dis ; ce sont des craintes, mais sans aucune espèce de preuves.

LA BARONNE.

Vraiment ?

RAYMOND.

Et puis, nous autres docteurs, nous nous trompons si souvent. J'ai eu plus de cent malades que j'ai crus morts, que j'ai abandonnés, et qui se portent à merveille, et *vice versâ*.

LA BARONNE.

Ah ! vos craintes ne sont que trop réelles. Sa dernière lettre était datée de Moscou, et depuis, n'avoir trouvé aucun moyen d'écrire à sa famille, à celle qu'il aimait !

RAYMOND.

Est-ce que c'était possible ? Toutes les communications n'étaient-elles pas interceptées ? Les Hulans, les Baskirs, les Cosaques, c'est la mort aux estafettes.

LA BARONNE.

Oui, c'est possible. Je vous crois, docteur ; mais c'est égal, vous m'avez fait un mal...

RAYMOND.

C'est ma faute, et je m'en accuse. C'est le résultat de cette maudite conversation. Ainsi jugez de l'effet sur votre mère.

CÉLINE, avec inquiétude.

Vous la trouvez donc bien malade ?

RAYMOND.

Pas précisément : mais elle est bien faible, hors d'état de résister à une secousse un peu forte. La moindre émotion peut compromettre sa santé, et même son existence.

CÉLINE, effrayée.

Grand Dieu !

RAYMOND.

Ne vous alarmez point. Il est facile, avec des soins des précautions... mais pour cela, il faut m'écouter toutes les deux. (A la baronne.) Vous, d'abord, faites-moi le plaisir de retourner chez vous; car, dans ce moment, cette maison-ci ne vous vaut rien. Il faut prendre l'air, vous tranquilliser.

LA BARONNE.

Je n'ai demandé ma voiture que dans quelques heures.

RAYMOND.

La mienne est en bas, à vos ordres.

LA BARONNE.

Et vos visites ? et ce jeune homme de Montauban qui est chez vous ?

RAYMOND.

Je le verrai tantôt en rentrant. Pour mes autres visites, en attendant que vous me renvoyiez ma voiture, j'en ferai quelques-unes à pied, dans le quartier, à des clients près de qui ma réputation est faite, et avec ceux-là, je ne suis pas obligé d'avoir équipage. (A Céline.) Vous, retournez près de votre mère; je l'ai trouvée très-émue, très-agitée. Je vais m'occuper de réparer le mal. Ce sera l'objet d'une ordonnance que je vais écrire pour madame de Lormoy, (à la baronne) et qui vous conviendrait aussi. Je vais prescrire quelques gouttes de mon élixir.

(Il s'assied près de la table, et écrit.)

Air de *Renaud de Montauban.*

Élixir anti-lacrymal,
Que j'ai composé pour l'usage
Des dames qui se trouvent mal;
De tout Paris il obtient le suffrage...
Au théâtre il a du succès...

CÉLINE.

Oui, j'entends... pour les tragédies.

RAYMOND.

Non vraiment, pour les comédies
Qu'on donne à présent aux Français.

CÉLINE et LA BARONNE, en s'en allant.

Adieu ! adieu ! monsieur le docteur.

(La baronne sort par le fond. Céline entre dans la chambre de madame de Lormoy.)

SCÈNE IV.

RAYMOND, assis près de la table, ensuite THÉOBALD.

RAYMOND, continuant d'écrire.

Dépêchons-nous de rédiger notre formule, de continuer mes visites. Ce jeune homme de Montauban, qui peut-il être ? le fils du préfet...

THÉOBALD, entrant par le fond, à part et sans voir Raymond.

Me voici donc arrivé chez madame de Lormoy; j'ai cru que je n'aurais jamais le courage de monter jusqu'ici; la mission que j'ai à remplir est si pénible !

RAYMOND, apercevant Théobald, mais continuant d'écrire.

Un jeune homme, un inconnu !

THÉOBALD, voyant Raymond.

Monsieur...

RAYMOND, à part.

C'est à moi qu'il en veut. Peut-être une consultation, peut-être mon jeune homme de Montauban, qui s'est lassé d'attendre. (Se levant et allant vers Théobald.) Monsieur, qu'est-ce qu'il y a pour votre service ?

THÉOBALD.

Je désirerais parler à madame de Lormoy.

RAYMOND, à part.

Je me trompais, ce n'est pas un malade. (Haut.) Monsieur, elle n'est point en état de vous recevoir.

THÉOBALD.

Vous croyez ?

RAYMOND.

Je dois le savoir, je suis son médecin.

THÉOBALD.

Tant mieux. Je puis alors vous dire...

RAYMOND.

Je vous demande bien pardon; mais j'ai des malades qui m'attendent, et qui peut-être ne m'attendraient pas, si je restais plus longtemps. Je vais entrer chez madame de Lormoy, et vous envoyer sa fille, ou faire prévenir son gendre.

THÉOBALD, avec étonnement.

Son gendre ! Est-ce que mademoiselle Céline serait mariée ?

RAYMOND.

Pas encore; mais ça ne tardera pas. Tout est convenu, réglé. Il ne s'agit plus que de remplir les formalités ordinaires : et alors... vous comprenez.

THÉOBALD, avec embarras.

Parfaitement.

RAYMOND, à part.

Ce jeune homme m'a bien l'air d'un soupirant retardataire.

Air du vaudeville de *Partie et Revanche.*

Il avait compté sans son hôte,
Oubliant le prix des instants,
Pourquoi vient-il aussi tard !... c'est sa faute...
Pour les docteurs, les époux, les amants,
Le tout est d'arriver à temps.
Aussi, de crainte de disgrâce,
Soyez à l'heure, amants, docteurs, époux...
Sinon, docteurs, sans vous on passe,
Sinon, maris, l'on se passe de vous.

(Pendant le couplet de Raymond, Théobald s'est assis et paraît préoccupé; le docteur le salue, et s'apercevant qu'il ne fait pas attention à lui, il entre chez madame de Lormoy.)

SCÈNE V.

THÉOBALD, seul.

Infortuné Léon! mon digne et malheureux frère d'armes! Comment m'acquitter du triste devoir que ton amitié m'a légué? Quelle émotion j'éprouve en entrant dans cette maison, au sein de cette famille que jamais je n'ai vue et que je connais si bien! Ce médecin, ce doit être M. Raymond. Cette jeune dame, qui montait en voiture au moment où je rentrais, ce doit être Sophie, cette veuve, cette cousine qu'il adorait. Pauvre femme!... Et Céline! et sa jeune sœur, dont nous parlions sans cesse, dont chaque jour nous relisions les lettres, dont nous aimions à contempler les traits si séduisants; celle, enfin, qu'il me destinait, et que déjà je m'étais habitué à chérir. Elle est engagée, unie à un autre! Le moment qui nous rapproche est celui d'une séparation éternelle. Amour, amitié, espérance! en te perdant, Léon, j'ai tout perdu. (Regardant autour de lui.) On ne vient point; tant mieux. Ce moment sera si affreux! Ces parents, cette famille désolée, comment leur dire?... Le pourrais-je jamais! Si du moins quelques mots de ma main les préparaient à cette funeste nouvelle? Oui, écrivons.

(Se mettant à la table, et écrivant.)

« MADAME,

» Mon nom est Théobald. Compagnon de Léon, » votre fils, nous servions dans le même régiment, » et l'amitié la plus tendre nous a toujours unis. » Partageant les mêmes périls, et prisonniers en- » semble lors de la retraite de Moscou, nous fû- » mes conduits dans le gouvernement de Tobolsk, » et enfermés dans la forteresse de *Tioumen*, au » bord de la Tura. Après cinq mois de la plus hor- » rible captivité, un moyen d'évasion nous fut of- » fert; mais un de nous deux pouvait seul en pro- » fiter. Dans sa généreuse amitié, Léon voulait » que ce fût moi. Mais il avait une famille qui le » pleurait en France. Moi, j'étais orphelin, ce » fut lui qui partit. » (Il cesse d'écrire.) Ah! je me rappelle encore ses derniers mots: « Si je succombe dans ma fuite, me disait-il; si, plus heureux que moi, tu revois jamais la France, va porter à ma pauvre grand'mère et à ma sœur (fouillant dans sa poche) ce portrait qu'elles m'avaient envoyé, ces lettres, et mes derniers adieux. Tâche d'en adoucir l'amertume. Ménage surtout le cœur d'une mère. Remplace-moi auprès de la mienne. Deviens son appui, celui de ma sœur. » (Posant sur la table le portrait et les lettres, et reprenant la plume.) Ah! comment achever? comment lui dire le reste? (Il se lève.) Des fenêtres de ma prison, j'ai vu les soldats du fort tirer sur cette nacelle qui portait mon malheureux ami. Atteint du plomb mortel, e l'ai vu, tout sanglant, tomber et disparaître dans ce fleuve rapide. Ah! non, ne leur offrons point une pareille image.

AIR de *Lantara*.

Pour leur cœur elle est trop terrible:
Différons ce coup redouté;
Par degrés, le plus tard possible,
Apprenons-leur la vérité,
Apprenons-leur la triste vérité.
Oui, dans le doute où les tient son absence,
D'un songe heureux éprouvant les bienfaits.
Ils dorment tous bercés par l'espérance,
Ah! puissent-ils ne s'éveiller jamais!

(Il prend sa lettre qu'il plie et qu'il tient à la main au moment où Bernardet entre.)

SCÈNE VI.

THÉOBALD, BERNARDET.

BERNARDET, entrant par le fond, et parlant à un domestique.

Un monsieur, dis-tu, qui désire me parler?... (Voyant Théobald.) C'est lui, sans doute.

THÉOBALD.

Pardon, Monsieur, j'avais demandé à voir madame de Lormoy.

BERNARDET.

Ma belle-mère?

THÉOBALD, à part.

Sa belle-mère! C'est donc lui?

BERNARDET.

Impossible, dans ce moment elle ne reçoit pas.

THÉOBALD.

C'est ce qu'on m'a dit. Mais je voudrais seulement lui faire parvenir cette lettre que j'ai à peine achevée.

BERNARDET.

Une lettre... permettez... S'il s'agit d'affaires, nous ne pouvons pas prendre sur nous. Le docteur l'a défendu. Elle est si faible en ce moment, que la moindre émotion pénible lui ferait un mal affreux.

THÉOBALD, avec intérêt.

Vraiment!

BERNARDET.

Le moral est si affecté depuis l'éloignement de son fils. Le docteur prétend même qu'une secousse violente, ce que nous appelons un contre-coup, une révolution, la tuerait net, comme un coup de foudre.

THÉOBALD.

Que me dites-vous là? Je n'insiste plus pour que vous lui remettiez cette lettre. Il vaut mieux attendre un autre moment, et lui parler moi-même. Ce que j'ai à lui confier demande tant de ménagements, tant de précautions! Et croyez, Monsieur, que je ne voudrais pas...

BERNARDET.

J'en suis persuadé. Mais dès qu'il s'agit de précautions adroites, en magistrat prudent, ne puis-je savoir?...

THÉOBALD.

Daignez lui apprendre seulement qu'un officier qui arrive de Russie lui demande, plus tard, un moment d'entretien.

BERNARDET.

Vous arrivez de Russie! Vous avez vu Léon; vous apportez de ses nouvelles?

THÉOBALD.

Pas un mot de plus, je vous en prie.

BERNARDET.

C'est différent. Elle sera trop heureuse de vous voir. (On entend une sonnette dans l'appartement de madame de Lormoy.) Je crois l'entendre. Entrez là un moment (lui montrant le cabinet à gauche de l'acteur); seulement le temps de la prévenir.

THÉOBALD, entrant dans le cabinet.

Oui, Monsieur, oui, j'attendrai... Pauvre famille!

SCÈNE VII.

BERNARDET, seul, le regardant.

Il y a du mystère... il y en a... Et pour nous autres qui avons l'habitude d'en trouver partout... (Il s'approche de la table.) Moi, d'abord, il ne me faut qu'un rien, un indice... Et ce jeune homme, cet air ému... (Il aperçoit le portrait et le paquet de lettres que Théobald a laissés sur la table.) Quel est ce portrait?... celui de mademoiselle Céline... (Regardant les lettres.) L'écriture de ma prétendue... celle de ma belle-mère... (Il en prend une dont il lit l'adresse.) « A » M. Léon, capitaine au 6e de hussards, quartier-» général de la grande armée. » C'est lui, c'est mon beau-frère, c'est M. Léon.

SCÈNE VIII.

CÉLINE, MADAME DE LORMOY, BERNARDET, ensuite THÉOBALD.

MADAME DE LORMOY, qui est entrée avec Céline, sur les derniers mots de Bernardet.

Mon fils! qui a parlé de mon fils?... C'est vous, Bernardet?

BERNARDET.

Oui, belle-mère; oui, c'est moi qui, grâce au ciel, espère bientôt être votre gendre.

MADAME DE LORMOY.

Que dites-vous?

BERNARDET.

Je dis que, si vous voulez être bien raisonnable, on a peut-être de bonnes nouvelles à vous apprendre.

MADAME DE LORMOY et CÉLINE.

Il serait possible?

BERNARDET.

Mais pour cela, il faut me promettre de ne pas avoir d'émotion.

MADAME DE LORMOY.

Je n'en ai pas, je n'en ai pas, je vous le jure... Le bonheur ne me fait pas de mal; au contraire.

BERNARDET, leur montrant le portrait et les lettres.

Eh bien, connaissez-vous ce portrait, ces lettres?

CÉLINE.

Celles que j'écrivais à mon frère.

MADAME DE LORMOY.

A mon fils...

BERNARDET.

AIR *des Deux Journées*.

Et que diriez-vous maintenant,
Si je pouvais... ce cher enfant,
A vos regards le faire ici paraître?

MADAME DE LORMOY.

Que dites-vous?

CÉLINE.

Où peut-il être?

MADAME DE LORMOY.

Je le verrais... ne me trompez-vous pas?

BERNARDET.

Qui, moi?

MADAME DE LORMOY.

Ne me trompez-vous pas?
Je verrais mon fils dans mes bras!

CÉLINE.

Mon frère serait dans nos bras!
Ah! Dieu! ne me trompez-vous pas?

BERNARDET, se tournant du côté du cabinet.

Venez, venez donc dans leurs bras,
Léon, venez donc dans leurs bras.

(Madame de Lormoy et Céline entrent dans le cabinet, et en sortent un instant après avec Théobald qu'elles pressent dans leurs bras.)

MADAME DE LORMOY, CÉLINE, BERNARDET.

O céleste Providence!
Que je bénis tes bienfaits!
Plus de crainte, plus de regrets!...
O ciel! que je bénis tes bienfaits!...

THÉOBALD.

O ciel! quel embarras!...
Comment les détromper, hélas!

MADAME DE LORMOY.

C'est toi, c'est bien toi. Le ciel a exaucé ma prière. Je ne mourrai donc pas sans t'avoir vu.

BERNARDET.

Et à qui le devez-vous? C'est à moi.

THÉOBALD.

Je crains... je tremble... qu'une telle surprise...

DADAME DE LORMOY.

Non, je le disais tout à l'heure; et je l'éprouve maintenant, la joie ne fait pas de mal, c'est le chagrin, c'est la douleur qui vous tue.

THÉOBALD, à part.

Grand Dieu!

CÉLINE.

Pauvre frère! Sa main tremble dans la mienne.

THÉOBALD.

Je suis confus de tant de bontés.

CÉLINE.

Oh! tu en verras bien d'autres.

AIR : *Ces postillons.*

Après une si longue absence,
Il faudra bien t'y soumettre, entends-tu?
Car mon cœur s'est promis d'avance
De réparer le temps qu'il a perdu...
A cet égard il tiendra ses promesses;
Pendant quinze ans, loin de toi, je t'aimais...
Et je te dois pour quinze ans de caresses,
Avec les intérêts.

(Elle passe auprès de sa mère, à droite.)

THÉOBALD, à part.

Si elle savait...

BERNARDET.

Ah çà! il faut fêter le retour de Léon, donner un dîner de famille. Beaucoup de monde, de la joie, du bruit : ça distrait, ça occupe, ça empêche d'être trop heureux. Il vous faut cela.

MADAME DE LORMOY.

C'est que je ne suis guère en état de donner des ordres.

BERNARDET.

Comme beau-frère, je m'en charge. Je ne veux rien épargner. L'enfant prodigue est de retour; il faut tuer le... Cela me regarde. Je me mettrai en quatre, s'il le faut.

THÉOBALD, à part.

C'est cela! pour que la nouvelle se répande dans toute la ville. Comment faire? A qui me confier?... Ah! le médecin que j'ai vu ici...

MADAME DE LORMOY.

Qu'as-tu donc?

THÉOBALD, troublé.

Rien... Mais votre ancien ami... le docteur Raymond...

CÉLINE.

Qui ce matin encore nous parlait de toi?

THÉOBALD.

Je désirerais le voir pour une importante affaire dont on m'a chargé, et qui ne souffre point de retard.

MADAME DE LORMOY.

Demain, il viendra à son heure ordinaire, l'heure de sa visite.

THÉOBALD.

Oui, mais auparavant, je voudrais qu'il eût cette lettre, à laquelle je vais ajouter quelques mots.

(Il va s'asseoir à la table, et écrit.)

CÉLINE.

N'est-ce que cela? sois tranquille, il la recevra aujourd'hui à cinq heures, car il nous a dit qu'il rentrerait à cette heure-là. (A Bernardet.) Vous vous rappelez bien?

BERNARDET.

Oui, vraiment; et, pour plus de sûreté, je me charge de la faire remettre chez lui.

MADAME DE LORMOY.

Et en même temps (prenant Bernardet à part, à gauche du théâtre, pendant que Théobald écrit à la table à droite), passez chez ma nièce, chez cette pauvre baronne. Dites-lui que j'ai besoin d'elle; qu'elle vienne... Mais, je vous en supplie, pas un mot sur Léon. Ne lui parlez pas du bonheur qui l'attend. Je veux jouir de sa surprise.

BERNARDET.

Vous avez raison, ce sera charmant!

MADAME DE LORMOY.

Et mon fils, qui doit la croire à Paris! qui ne sait pas qu'elle nous a suivis! Je pourrai lui rendre le bonheur qu'il vient de me causer.

BERNARDET, à demi voix.

Soyez tranquille, c'est dit... (Haut.) M. Léon a fini ses dépêches.

AIR de la valse de *Robin des Bois.*

Je vais porter la lettre à son adresse...
(Bas à madame de Lormoy.)
Puis, m'acquittant d'un emploi délicat,
Sans lui rien dire avertir votre nièce :
On est discret quand on est magistrat.
Puis, reprenant ma course diligente,
Pour le repas je vais tout ordonner;
Car la justice, hélas! qu'on dit si lente,
N'est jamais alors qu'il faut dîner.

(Théobald lui donne la lettre.)

ENSEMBLE.

Je vais porter la lettre à son adresse, etc.

MADAME DE LORMOY.

Allez porter la lettre à son adresse,
Puis, remplissant un devoir délicat,
De notre part, avertissez ma nièce;
Soyez discret... vous êtes magistrat.

CÉLINE.

Il va porter la lettre à son adresse;
Il était temps vraiment qu'il s'en allât;
Il me gênait... Pour Léon ma tendresse
Craint d'éclater devant un magistrat.

THÉOBALD.

Oui, le docteur, qui connaît sa faiblesse,
Peut seul, hélas! éviter un éclat,
Et sans danger, détrompant leur tendresse,
Pour moi remplir un devoir délicat.

(Bernardet sort.)

SCÈNE IX.

THÉOBALD, MADAME DE LORMOY, CÉLINE.

MADAME DE LORMOY.

Il nous laisse : je n'en suis pas fâchée. Je suis avare de ta vue, et j'avais besoin d'en jouir seule.

CÉLINE, souriant.

Avec moi, cependant, car j'en veux aussi... (Elle passe à la droite de Théobald.) Allons, mon frère,

place-toi entre nous deux. Il faut absolument que tu te partages.

THÉOBALD, à part.

Je suis au supplice !

MADAME DE LORMOY.

Tu nous raconteras tout ce que tu as fait, tout ce que tu as souffert.

CÉLINE.

Nous avons tant de choses à lui demander, e tant de choses à lui dire, moi, surtout. Si tu savais combien de fois je t'ai désiré ; je me disais : « Si mon frère était près de moi, ce serait un confident, un ami, je n'aurais plus de chagrins ! »

MADAME DE LORMOY.

Comment ?

CÉLINE.

Je sais bien, maman, que vous êtes là : mais ce n'est pas la même chose. On a toujours, au fond du cœur, des idées, des secrets, qu'on n'ose dire à personne qu'à soi-même, ou à son frère. Aussi que de confidences je te gardais, à commencer par ce mariage !

THÉOBALD.

Ce mariage !...

MADAME DE LORMOY.

Est-ce que, par hasard ?...

CÉLINE.

Non, maman, non ; ce n'est rien. Je dirai cela à mon frère, en secret, et puis il te le dira de même.

MADAME DE LORMOY, souriant.

Tu as raison ; c'est bien différent. Mes enfants, je me sens un peu fatiguée.

THÉOBALD, qui a été chercher un fauteuil.

De grâce, reposez-vous.

MADAME DE LORMOY.

Merci, mon fils. Mais ne me quittez pas. Asseyez-vous auprès de moi. Léon, donne-moi ta main. (Théobald s'assied auprès de madame de Lormoy, à sa gauche.) Me voilà tranquille, tu ne m'échapperas pas.

CÉLINE, qui est debout à la droite de madame de Lormoy.

Oh ! il n'a plus envie de nous quitter. (A Théobald.) N'est-ce pas ?

THÉOBALD, regardant tendrement Céline.

Non ; c'est impossible une fois que l'on vous a vue.

CÉLINE.

Ne voilà-t-il pas qu'il fait le galant ! C'est beau dans un frère, parce qu'on dit que c'est rare... Mais regardez donc, maman, comme il est bien ! Ce n'est pas pour lui faire un compliment, mais il est bien mieux encore que je ne le croyais.

MADAME DE LORMOY.

Vraiment !

CÉLINE.

Oui ; je m'étais imaginé un frère, un bon enfant, qui me sauterait au cou, et m'embrasserait sans faire attention à moi, tandis que Léon a quelque chose de si aimable, de si expressif... Rien qu'à la manière dont il me regarde... (Théobald, qui la regardait, détourne la tête.) Il ne faut pas que cela t'empêche. Il y a dans ses yeux je ne sais quoi de tendre et de mélancolique qui va là... Ah ! que c'est gentil, un frère !

MADAME DE LORMOY, qui a commencé à fermer les yeux, s'étendant sur son fauteuil.

Allons, cause un peu avec ta sœur... Que je ne vous gêne pas.

CÉLINE.

Merci, maman, nous allons user de la permission.

MADAME DE LORMOY, s'endormant.

Il est si doux de pouvoir ouvrir son cœur, et de...

CÉLINE, à Théobald.

AIR : *Garde à vous* (de LA FIANCÉE).

Taisons-nous. (*bis.*)
Je crois qu'elle sommeille :
Que rien ne la réveille ;
De son repos jaloux,
Taisons-nous. (*ter.*)
J'en suis sûre d'avance,
C'est à toi qu'elle pense :
Que son sommeil est doux !
Pas de bruit... taisons-nous.

ENSEMBLE.

THÉOBALD.

Oui, faisons, faisons silence :
Serait-ce à moi qu'elle pense ?
Taisons-nous.
Que son sommeil est doux !
Taisons-nous.

CÉLINE.

Taisons-nous,
Taisons-nous,
Taisons-nous.

DEUXIÈME COUPLET.

THÉOBALD, se levant, et à part.

Taisons-nous. (*bis.*)
Comment près de sa mère
Éclaircir le mystère
Qui les abuse tous ?
Taisons-nous. (*ter.*)
Oui, l'amour, la prudence,
M'obligent au silence :
Pour leur bonheur à tous,
Il le faut, taisons-nous.

ENSEMBLE.

THÉOBALD.

L'amour, la prudence,
Nous obligent au silence ;
Taisons-nous.
Pour leur bonheur à tous,
Taisons-nous.

(Il se rassied.)

CÉLINE.

Taisons-nous,
Taisons-nous,
Taisons-nous.

CÉLINE, se rapprochant de Théobald. Ils sont assis sur le devant de la scène; madame de Lormoy, endormie, se trouve presque cachée par eux.

Tu sauras donc que ce grand secret dont je voulais te parler...

THÉOBALD, à part.

Je ne sais si je dois...

CÉLINE.

Tu me gronderas peut-être; mais c'est égal... Tu as vu ce M. Bernardet, qu'on me destine...

THÉOBALD.

Eh bien!

CÉLINE.

Maman est si faible et si souffrante, que je n'ai jamais osé lui donner la moindre contrariété. Mais la vérité est que ce prétendu-là, je ne l'aime pas du tout.

THÉOBALD, avec joie.

Vraiment!

CÉLINE.

Cela ne te fâche pas... J'ai tâché d'abord... je me suis donné un mal... Quand j'ai vu que je ne pouvais pas y parvenir, je me suis raisonné; je me suis dit : « Je ferai comme tant d'autres, je l'épouserai sans l'aimer. » Et cela me coûtait beaucoup; car tu sauras... mais tu n'en diras rien, au moins... (Elle se lève, passe derrière le fauteuil de madame de Lormoy, va auprès de Théobald, et tous deux s'avancent sur le devant du théâtre, à la gauche de madame de Lormoy.) Je crois... j'ai idée... que peut-être j'en aime un autre.

THÉOBALD, après avoir fait un mouvement de dépit.

O ciel!... Et quel est celui que vous préférez?

CÉLINE, d'un ton mystérieux.

Un inconnu.

THÉOBALD.

Un inconnu!

CÉLINE.

Ah! mon Dieu, oui. Et cela ne doit pas t'étonner. Nous autres demoiselles, avant que le prétendu qu'on nous destine se présente, nous nous en créons un à notre manière. C'est toujours un beau jeune homme, bien fait, tendre, spirituel; presque toujours un militaire, brun ou blond; cela dépend. J'en étais à choisir la couleur, lorsque nous avons reçu ta première lettre. Tu nous y parlais d'un de tes compagnons d'armes : celui qui t'avait sauvé la vie à Smolensk; un modèle accompli de bravoure, d'esprit et de grâce. La peinture que tu nous en traçais était si séduisante!...

AIR : *Et voilà tout ce que j'en sais* (de LÉOCADIE.)

Cédant à la reconnaissance,
Je l'ai d'abord aimé pour toi;
Puis, grâce à la correspondance,
Je l'ai bientôt aimé pour moi... (*bis.*)
Maintenant, quelle différence!

THÉOBALD.

O ciel!

CÉLINE.

Quand je pense aujourd'hui
A son mérite, à sa vaillance,
Je crains bien de l'aimer pour lui.
A son mérite quand je pense,
Je crains bien de l'aimer pour lui.

Voyons, Léon, parle-moi franchement : est-il aussi bien, aussi aimable que tu me l'as dit?

THÉOBALD.

Mais...

CÉLINE.

Vous hésitez, Monsieur; c'est un mauvais signe.

THÉOBALD, troublé.

Malheureusement pour lui, cela dépend peut-être de l'idée que vous vous en faites... Comment voudriez-vous qu'il fût?

CÉLINE, tendrement.

Comme toi.

THÉOBALD, vivement.

Serait-il vrai?

CÉLINE, passant à la droite de madame de Lormoy, tandis que Théobald reste toujours à la gauche, en reprenant sa place sur la chaise.

Tais-toi, elle va se réveiller.

MADAME DE LORMOY, endormie.

Mon fils! mon fils!

CÉLINE, qui a repris sa place auprès de sa mère.

Non, elle rêve. Elle est toujours avec toi. Elle est si heureuse avec son fils!

THÉOBALD, à part.

Ah! ce bonheur n'est qu'un songe!

CÉLINE.

Qu'est-ce que tu dis?... A quoi penses-tu?... (Elle se lève, et passe à la gauche de Théobald, qui est toujours assis) Au lieu de me regarder, tu détournes la tête. Tu te parles tout seul, au lieu de me dire des choses agréables.

THÉOBALD.

Si vous saviez la contrainte que j'éprouve.

CÉLINE.

C'est ta faute. Pourquoi cette contrainte? Fais comme moi. Je n'aime pas à aimer seule; et, pour commencer, j'exige que tu me tutoies.

THÉOBALD.

Comment, vous voulez?...

CÉLINE.

Absolument. Sans cela, je me fâche, et je ne réponds pas.

THÉOBALD.

Eh bien! j'obéirai, Céline. Mais souvenez-vous... (Céline lui tourne le dos.) Souviens-toi...

CÉLINE.

A la bonne heure! j'aime qu'on soit docile. Cela mérite une récompense : (l'embrassant) la voici... En vérité, je crois que tu t'éloignes? Ne dirait-on pas que je t'effraye?

THÉOBALD, à part.

Je n'y tiens plus. Il faut tout lui avouer... (Haut.) Céline...

(Il se lève.)

CÉLINE.

Quoi?

THÉOBALD.

Je voudrais te parler.

CÉLINE.

Parle.

THÉOBALD.

Mais il ne faut pas que ta mère puisse m'entendre.

CÉLINE.

Eh bien! ce soir, quand tu l'auras embrassée, quand elle se sera retirée dans son appartement, viens dans le mien. C'est un bon moyen, nous serons seuls.

THÉOBALD.

Non, cela ne se peut.

CÉLINE.

Pourquoi donc?... (Regardant madame de Lormoy.) Eh bien! elle dort : dis-moi tout de suite...

THÉOBALD.

Je ne puis... je n'oserai jamais. Il y va de ce que j'ai de plus cher au monde.

CÉLINE.

O ciel! il s'agit de la baronne, de ma cousine qui t'aime tant... Est-ce que, par hasard, vous ne l'aimeriez plus?

THÉOBALD.

Que dis-tu?

CÉLINE.

Chut! la voilà qui se réveille : mais je ne renonce pas à ton secret; j'ai une envie de le connaître!... je viendrai te rejoindre ici, dès que je le pourrai.

THÉOBALD.

J'attendrai.

MADAME DE LORMOY, appelant d'une voix faible.

Léon!... (Théobald et Céline prennent place à côté de madame de Lormoy, mais Théobald se trouve placé à sa droite, et Céline à sa gauche. Madame de Lormoy, en s'éveillant, porte ses yeux sur le fauteuil qu'occupait Théobald; elle paraît surprise de ne pas le voir d'abord; mais, en se retournant, elle l'aperçoit à sa droite, et lui prenant la main :) Qu'il est doux de te retrouver là, au réveil, avec ta sœur... (A Céline, qui est restée debout.) Céline, est-ce que ton futur n'est pas rentré?

CÉLINE, avec indifférence.

Je ne sais. Il avait tant d'ordres à donner pour ce dîner, pour cette soirée!

MADAME DE LORMOY, se levant.

C'est vrai, le retour de mon fils est un jour de fête, et nous allons avoir tous nos amis. Je ne puis les recevoir en négligé du matin... Ma fille, tu vas m'aider.

CÉLINE.

Air de la valse *des Comédiens*.

Quoi, vous parer! quelle coquetterie!
Ma grand' maman, à quoi bon de tels soins!
De vingt-cinq ans vous semblez rajeunie.

MADAME DE LORMOY.

C'est qu'à présent, j'ai des chagrins de moins.
De tous mes maux enfin voici le terme...
(Faisant quelques pas vers Théobald, qui s'est un peu éloigné d'elle.)
Et de longs jours me sont encor promis.

CÉLINE.

Oui vous marchez déjà d'un pas plus ferme.

MADAME DE LORMOY, montrant Théobald et Céline, dont elle prend le bras.

C'est qu'à présent j'ai là mes deux appuis.

ENSEMBLE.

A ma toilette, en ce jour, chère amie,
J'ai résolu de donner quelques soins;
De vingt-cinq ans je me sens rajeunie;
C'est qu'à présent j'ai des chagrins de moins.

CÉLINE.

Quoi! vous parer... quelle coquetterie!
Ma grand' maman, à quoi bon de tels soins?
De vingt-cinq ans vous semblez rajeunie,
Car vous avez tous vos chagrins de moins.

THÉOBALD.

De leur malheur quand j'ai l'âme remplie,
De leur transport mes yeux sont les témoins;
Tu crois avoir, ô famille chérie!
Un fils de plus et des chagrins de moins.

(Madame de Lormoy rentre dans son appartement, accompagnée de Céline qui, de la main, fait signe à Théobald de rester là, et qu'elle va venir le retrouver.)

SCÈNE X.

THÉOBALD, seul.

Ah! je n'y peux plus tenir. En les abusant ainsi, en prolongeant leur erreur, n'est-ce pas devenir coupable? Oui, il y va de mon honneur, de mon repos. Chaque regard de Céline, chaque instant que je passe près d'elle augmente un amour que je voudrais en vain me cacher. Il faut détruire une illusion qui m'est bien chère. Hâtons-nous; car bientôt je n'en aurais plus la force... On vient : n'est-ce pas le docteur?... Non, c'est mon rival.

SCÈNE XI.

BERNARDET, THÉOBALD.

BERNARDET, entrant par le fond.

J'espère que l'on sera content de l'ordonnance de la fête. J'ai invité, je crois, toute la ville.

THÉOBALD, à part.

J'en étais sûr... (Haut à Bernardet.) Je vous demande pardon de la peine que je vous donne.

BERNARDET.

Laissez donc, entre beaux-frères... Quand je dis beaux-frères, c'est moi qui suis dans mon tort, parce qu'avant tout, les formalités d'usage. Dans la magistrature, nous sommes à cheval sur le cérémonial et l'étiquette.

(Il met ses gants.)

THÉOBALD.

Que faites-vous ?

BERNARDET.

Mon devoir... (Gravement.) Monsieur, mon nom est Bernardet. Ma famille s'est longtemps distinguée dans la robe. J'ai un peu de figure, de la fortune, de l'éloquence, une réputation qui s'augmente à chaque cour d'assises. Pour l'esprit, je n'en parle pas, parce qu'à présent tout le monde en a au Palais, jusqu'aux greffiers. D'après ces considérants, je conclus à ce que vous daigniez regarder comme bonnes et valables les promesses qu'on m'a déjà faites. Et c'est à vous, Monsieur, comme chef de la famille, que je viens demander officiellement la main de mademoiselle votre sœur.

THÉOBALD.

A moi, Monsieur? à moi? (A part.) Quelle situation !

BERNARDET.

C'est de vous que cela dépend maintenant. Votre grand'mère me l'a répété plus de vingt fois; et je ne doute point de votre consentement.

THÉOBALD.

Mon consentement. C'est ce qui vous trompe.

BERNARDET.

Comment ! vous refusez ?

THÉOBALD.

Oui, Monsieur. Il est des motifs.

BERNARDET.

Et quels sont-ils ?

THÉOBALD.

C'est que Céline... (A part.) Allons, je lui rendrai du moins ce service... (Haut.) C'est que Céline, c'est que ma sœur, tout en rendant justice à votre mérite, n'en est encore qu'à l'estime.

BERNARDET, d'un ton suffisant.

Vous croyez? Eh bien ! vous êtes dans l'erreur.

THÉOBALD, vivement.

Que dites-vous?

BERNARDET.

Que je suis sûr de mon fait... que je suis sûr d'être aimé. Sans cela, je serais le premier à refuser.

THÉOBALD, avec joie.

Vraiment ?

BERNARDET.

Dans notre profession, il faut croire à l'amour de sa femme.

AIR de *Turenne*.

Pour parler avec éloquence,
Pour avoir la tête aux débats,
Il faut, pendant qu'on est à l'audience,
Être sûr que sa femme, hélas!
De son côté n'en donne pas.
Oui, régner seul et sans partage,
Voilà les plans qu'en hymen j'ai conçus...
Moi, qui déjà suis dans les substituts,
Je n'en veux pas dans mon ménage.

THÉOBALD.

Je comprends.

BERNARDET.

Aussi, je vous répète que si mademoiselle Céline ne m'aime pas, je me mets moi-même hors de cause... Mais je l'entends, vous pouvez l'interpeller devant moi.

SCÈNE XII.

BERNARDET, CÉLINE, THÉOBALD.

CÉLINE.

Mon frère, mon frère. Je suis parvenue à m'échapper, et j'arrive toujours courant. Aussi, sens mon cœur comme il bat ! (Théobald retire sa main.) N'as-tu pas peur?... Et puis, tu ne sais pas une surprise que ma mère veut te faire? une chaîne de mes cheveux qu'elle a tressée elle-même, et qu'elle veut te donner. Ça te fera plaisir, n'est-ce pas?... Eh bien ! Monsieur, répondez donc... On dit : « Ma petite sœur, ah ! que je te remercie ; ça ne me quittera jamais... » Dieu ! que c'est froid un frère ! ça vous regarde à peine. Moi, je te dévore des yeux. Je t'embrasserais toute la journée ; mais je me retiens, parce que je crains de te contrarier.

BERNARDET.

Ah ! si j'étais à sa place !...

CÉLINE, regardant Bernardet.

Hein !... quoi donc ?

BERNARDET.

Je dis... que, si j'étais à sa place... je me laisserais faire.

CÉLINE, à Théobald.

Ah çà ! je t'ai dit mon secret, tu vas me dire le tien ; car je brûle d'impatience.

THÉOBALD, bas à Céline.

Nous ne sommes pas seuls.

CÉLINE, regardant Bernardet.

C'est juste. (Bas à Théobald.) Je vais t'en débarrasser. (Haut à Bernardet.) Monsieur Bernardet...

BERNARDET, d'un ton aimable et riant.

Mademoiselle, qu'est-ce qu'il y a pour votre service ?

CÉLINE.

Je voudrais causer avec mon frère.

BERNARDET.

Eh bien! causons. Est-ce que je suis de trop, moi qui suis presque de la famille?

CÉLINE.

C'est égal. (D'un ton caressant.) Vous qui êtes si complaisant, faites-nous le plaisir de... nous laisser. Vous voyez, j'agis sans façons.

BERNARDET, s'inclinant.

Comment donc... (Passant entre Céline et Théobald, bas à Théobald.) Vous l'entendez, cette douce familiarité! On n'en agit ainsi qu'avec ceux que l'on aime. Il n'y a que l'amitié qui ose vous dire: « Allez-vous-en. » Aussi je suis digne de la comprendre, et je m'en vais... (A Céline.) Enchanté, Mademoiselle, de pouvoir vous être agréable.

(Il sort.)

SCÈNE XIII.

CÉLINE, THÉOBALD.

CÉLINE.

Il est parti, tu peux parler... Eh bien! tu hésites?

THÉOBALD.

Oui, sans doute: plus je vous vois, plus mon sort me semble digne d'envie. Et il est si cruel d'y renoncer!

CÉLINE.

Y renoncer!...

THÉOBALD.

Il le faut. Chaque instant rend cet aveu plus difficile et plus nécessaire. Et cependant, si je parle, je vais perdre tous mes droits à votre amitié.

CÉLINE.

Moi? jamais!

THÉOBALD.

Promettez-moi du moins de ne pas me haïr, de me pardonner, de vous rappeler que, dans tout ce qui est arrivé, rien n'a dépendu de moi. Que mon seul crime, le seul dont je sois coupable, et que je ne puis empêcher, c'est de vous aimer plus que moi-même.

CÉLINE, le pressant dans ses bras, et d'un ton caressant.

Ce crime-là, je te le pardonne, et je t'en remercie. C'est tout ce que je désirais.

THÉOBALD.

Vous ne parlerez pas ainsi, quand vous saurez que je... vous ai trompée.

CÉLINE.

Toi, mon frère!

THÉOBALD.

Et si je n'étais pas votre frère?

CÉLINE, s'éloignant de lui avec vivacité.

Qu'entends-je!... Et qui donc êtes-vous?

THÉOBALD.

Son ami, son compagnon d'armes, ce Théobald...

CÉLINE.

O ciel! Venir sous son nom, surprendre nos secrets! remplir notre famille de joie, pour rendre ensuite notre douleur plus amère!

THÉOBALD.

Une fatale méprise a causé tous mes torts; ils sont involontaires.

CÉLINE.

Et comment le prouver? C'est affreux à vous, Monsieur, c'est indigne.

AIR de *Céline*.

User d'un pareil stratagème!
Et moi qui, dans cet entretien,
N'ai pas craint de dire à lui-même...

THÉOBALD, parlant.

Comment?

CÉLINE, se reprenant.

Ce n'est pas vrai, n'en croyez rien.

THÉOBALD.

Je perds à la fois votre estime,
Et mes droits à votre... amitié;
Car je vois qu'excepté mon crime,
Votre cœur a tout oublié.

Et si, pour vous justifier à tous les yeux, il ne faut que mon témoignage, je vais moi-même publier la vérité.

CÉLINE.

Et ma mère! ma pauvre mère, à qui cette nouvelle imprévue peut donner le coup de la mort.

THÉOBALD.

Il n'est que trop vrai... Attendons le docteur que j'ai prévenu, à qui j'ai tout écrit; et jusqu'à son arrivée du moins ne trahissez pas ce mystère.

CÉLINE.

Moi! devenir votre complice! consentir à une pareille ruse! jamais. Et cependant, comment faire? Si encore, je ne le savais pas.

THÉOBALD.

Soumis à vos ordres, je suis prêt à vous obéir. Serai-je Léon, ou Théobald? Parlez, que décidez-vous?

CÉLINE.

Je décide, Monsieur, je décide que je vous déteste, que je vous abhorre. (Apercevant madame de Lormoy qui entre.) Dieu! ma mère!... Eh bien! Léon, tu disais donc...

THÉOBALD, à demi-voix.

Vous le voulez?

CÉLINE.

Il le faut bien... A condition, Monsieur, que vous ne me parlerez pas, que vous ne m'approcherez pas. Je vous le défends sur l'honneur.

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENTS, BERNARDET, MADAME DE LORMOY.

BERNARDET.

Oui, belle-mère, on m'avait mis à la porte. J'ai été obligé de faire antichambre, et de me promener de long en large. Pour me distraire, j'ai composé un réquisitoire.

MADAME DE LORMOY, à Théobald.

Me voilà prête; et tandis que nous ne sommes encore que nous, je t'apporte un présent de ta sœur; cette tresse de ses cheveux.

CÉLINE, bas à Théobald.

Refusez, Monsieur, refusez.

MADAME DE LORMOY.

Tiens, Céline, c'est à toi de la lui donner. Place-la toi-même à son cou.

CÉLINE.

Mais, ma mère...

MADAME DE LORMOY.

Allons donc... toi qui t'en faisais une fête... (A Théobald.) Incline-toi devant elle.

(Théobald met un genou à terre.)

CÉLINE, bas à Théobald en lui passant la tresse de cheveux autour du cou.

Eh bien! Monsieur, puisqu'il le faut...

BERNARDET.

Le tableau est vraiment délicieux.

MADAME DE LORMOY, à Théobald.

Comment! tu ne la remercies pas?

THÉOBALD, avec hésitation.

Je ne sais comment exprimer ma reconnaissance.

MADAME DE LORMOY.

Embrasse-la; c'est bien le moins.

CÉLINE, bas à Théobald.

Je vous le défends.

THÉOBALD.

Je n'ose pas.

MADAME DE LORMOY.

Comment! tu n'oses pas. (A Bernardet, en riant.) Il n'ose pas. (Se tournant du côté de Théobald qu'elle encourage à embrasser Céline.) Allons...

CÉLINE, à Théobald, sans le regarder.

Allez donc, Monsieur, maman vous regarde.

(Théobald l'embrasse.)

MADAME DE LORMOY.

C'est fort heureux!... (Prêtant l'oreille.) Qu'entends-je! une voiture qui entre dans la cour.

BERNARDET.

C'est une autre surprise que nous lui ménagions. J'ai été avertir la jeune baronne, celle qu'il aimait, et la voilà.

THÉOBALD.

O ciel!

CÉLINE, bas.

Comment faire?

THÉOBALD, de même.

Ne peut-on pas la prévenir?

(Il va pour sortir.)

BERNARDET.

Voyez-vous comme il est déjà troublé? l'effet du sentiment!

MADAME DE LORMOY, arrêtant Théobald qui était déjà à la porte.

Non, non, mon fils... Viens donc.

(Elle ramène Théobald, qui, en descendant la scène, se trouve à sa droite.)

CÉLINE.

Je cours au-devant d'elle.

MADAME DE LORMOY, la retenant aussi.

Non, vraiment. Je veux être témoin de sa surprise. (A Théobald.) Tiens-toi là, à l'écart. (A Bernardet.) Cachez-le bien, qu'elle ne le voie pas d'abord.

(Elle fait placer Théobald à l'écart, à droite, de manière qu'il soit caché par Bernardet.)

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENTS, LA BARONNE.

LA BARONNE, entrant vivement.

Ma tante, ma tante. Qu'ai-je appris? Serait-il vrai?...

MADAME DE LORMOY.

Qu'a-t-elle donc? Est-ce que, malgré mes ordres, on t'aurait parlé?

LA BARONNE.

Non, je ne sais rien; mais il est une nouvelle qui se répand dans la ville; et puis, M. Bernardet m'avait donné à entendre...

BERNARDET.

Quelques mots au hasard, pour préparer la reconnaissance.

LA BARONNE.

La reconnaissance. Que dites-vous?

MADAME DE LORMOY.

Eh! oui, je ne veux pas plus longtemps te laisser dans l'incertitude, je ne veux plus différer ton bonheur. Celui que tu aimes, que tu dois épouser, mon fils, mon cher Léon nous est enfin rendu.

LA BARONNE.

Ah! je ne puis le croire encore. Que je le voie; où est-il?

MADAME DE LORMOY.

Près de toi; le voilà.

LA BARONNE.

Lui... Ah!...

(Prête à s'élancer dans les bras de Théobald, elle le regarde, pousse un cri et tombe sans connaissance dans un fauteuil.)

MADAME DE LORMOY.

Ah! malheureux! qu'avons-nous fait?

BERNARDET.

C'est l'excès de la joie.

THÉOBALD.

Il faut se hâter de la secourir.

BERNARDET.

Lui faire respirer des sels. Je dois avoir mon flacon. J'en ai toujours un sur moi, à l'usage des dames qui fréquentent la cour d'assises.

MADAME DE LORMOY.

Céline, chez moi, cette potion que le docteur m'a donnée ce matin.

CÉLINE.

Dans votre appartement?

MADAME DE LORMOY.

Non, là haut.

CÉLINE.

Oui, maman; mais où? je ne sais pas.

MADAME DE LORMOY.

Non, non, tu ne la trouverais pas. C'est là haut. J'y vais moi-même; restez près d'elle.

(Elle rentre dans son appartement.)

BERNARDET, pendant qu'elle sort.

Belle-mère, belle-mère, c'est inutile; je crois qu'elle revient; oui, elle ouvre les yeux.

SCÈNE XVI.

THÉOBALD, BERNARDET, LA BARONNE, CÉLINE.

LA BARONNE, revenant à elle.

Ah! Monsieur, quel mal vous m'avez fait! ce n'est pas lui.

BERNARDET.

Que dites-vous?

LA BARONNE.

Non, ce n'est pas Léon.

BERNARDET, à Céline et élevant la voix.

Ce n'est pas votre frère?

CÉLINE.

Silence!

BERNARDET, passant entre la baronne et Céline.

Je ne me tairai point; car il y a là un mystère qui devient de ma compétence. On connaîtra ses projets téméraires.

THÉOBALD.

Ah! Monsieur, je n'en avais point, je m'acquittais d'un devoir; vous ne m'avez pas donné le temps de m'expliquer. Votre imprudence et votre indiscrétion ont causé l'erreur de toute la famille.

BERNARDET.

Et pourquoi ne pas la détruire sur-le-champ?

THÉOBALD.

Le pouvais-je? le puis-je encore?

CÉLINE.

Quand nous venons de voir par elle-même (montrant la baronne) ce qu'une pareille nouvelle ferait de mal à une mère.

BERNARDET.

Trouvez alors quelques moyens de lui apprendre... vous-même à l'instant... ou je m'en charge.

LA BARONNE.

Y pensez-vous?

BERNARDET.

Oui, Madame, je ne laisserai pas plus longtemps, avec le titre et les priviléges de frère, auprès de mademoiselle Céline, qui connaissait la vérité...

CÉLINE, avec indignation.

Quel indigne soupçon! Vous pouvez penser...

THÉOBALD.

Monsieur! vous m'en ferez raison.

BERNARDET.

Non; mais je vous ferai un procès en substitution de personnes.

LA BARONNE.

Taisez-vous, c'est ma tante; je crois l'entendre.

BERNARDET, remontant la scène.

Tant mieux.

CÉLINE, l'arrêtant.

Monsieur, au nom du ciel! voulez-vous donc la tuer?

BERNARDET, à voix basse et avec vivacité.

Non; mais je veux qu'elle sache la vérité; c'est à vous trois à la lui faire connaître; je vous donne dix minutes pour cela; sinon, c'est mon état de parler, et je parlerai.

SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENTS; MADAME DE LORMOY, qui, pendant la fin de la scène précédente, est entrée lentement.

MADAME DE LORMOY, tenant un flacon.

Pardon de ne pouvoir aller plus vite à ton secours!.... Eh bien! eh bien! je vois avec plaisir que c'est inutile.

LA BARONNE.

Oui, ma tante.

MADAME DE LORMOY, posant le flacon sur la table.

Sa présence était le remède le plus sûr... Eh! mais, comme tu es encore émue! (regardant Théobald) et lui aussi; (regardant de même Céline) jusqu'à Céline, tandis que moi... En vérité, mes enfants, je crois maintenant que c'est moi qui suis la plus forte de vous tous.

BERNARDET, bas à Céline.

Vous l'entendez, on peut parler.

CÉLINE, passant auprès de madame de Lormoy.

Ma mère...

MADAME DE LORMOY.

Que me veux-tu, mon enfant?

CÉLINE, à part.

Si le docteur arrivait.

BERNARDET, à madame de Lormoy.

Mademoiselle Céline avait quelque chose à vous apprendre.

CÉLINE.

Moi, non; c'est ma cousine.

MADAME DE LORMOY.

J'entends; quelque confidence qui regarde Léon.

LA BARONNE.

Oui, ma tante. Oui, c'est cela même, et monsieur (désignant Théobald) pourrait mieux que personne...

MADAME DE LORMOY.

Eh bien! mon fils, parle. (Théobald s'approche de madame de Lormoy, qui lui prend la main.) Eh! mais ta main est froide et tremblante; tu détournes les yeux. (Regardant tour à tour la baronne et Céline.) Vous aussi!...

AIR : *Le Luth galant.*

D'où vient ici le trouble où je vous voi?
Vous gardez tous le silence... pourquoi?
Vous avez l'air contraint... vos yeux semblent me plaindre;
Parlez, je vous écoute, et le puis sans rien craindre;
Le malheur désormais ne saurait plus m'atteindre,
Mon fils est près de moi.

RAYMOND, en dehors.

C'est bien, c'est bien; je les trouverai tous au salon.

TOUS, avec joie.

C'est Raymond!

LA BARONNE.

C'est le docteur!

CÉLINE.

Dieu soit loué!

(Ils vont tous au-devant de lui.)

SCÈNE XVIII.

LES PRÉCÉDENTS, RAYMOND.

MADAME DE LORMOY.

Venez, docteur, venez, vous êtes de la famille, et, dans ce moment, vous la voyez un peu dans l'embarras.

RAYMOND, souriant.

Je m'en doute.

MADAME DE LORMOY.

Je ne sais pas ce qu'ils ont tous.

RAYMOND, de même.

Eh bien! moi, je le sais; c'est quelque chose qu'ils voudraient vous dire, et ils ne savent comment s'y prendre.

MADAME DE LORMOY.

Vraiment?

RAYMOND.

Un pur enfantillage.

MADAME DE LORMOY.

Ah! tant mieux; vous me rassurez.

RAYMOND.

Nous en parlerons plus tard, quand nous serons seuls. (A demi-voix.) Cela a rapport à cette lettre, que tantôt votre fils a envoyée chez moi.

CÉLINE et THÉOBALD, vivement.

Et que vous avez lue?

RAYMOND.

Vous le voyez, puisque j'arrive à votre secours.

MADAME DE LORMOY, souriant.

J'y suis; quelques folies de jeunesse, et on craignait de m'en parler.

RAYMOND.

Non; c'est l'action d'un digne et honnête jeune homme, et il en sera récompensé. (Madame de Lormoy s'assied sur un fauteuil que lui donne Théobald; Raymond s'assied auprès d'elle et lui prend le bras.) Voyons d'abord.... Pas mal, pas mal; je dirai même excellent.

MADAME DE LORMOY, regardant Théobald.

Je crois bien, cela va de mieux en mieux, à mesure que je le regarde... Mais, docteur, je suis femme, ce qui veut dire un peu curieuse, et je voudrais bien savoir tout de suite...

RAYMOND.

Je ne demande pas mieux; nous y arriverons plus tard. Procédons par ordre; car j'ai vu aujourd'hui tant de monde, j'ai appris des aventures si singulières, qu'il faut que je vous dise avant tout celle qui vient de m'arriver.

CÉLINE et LA BARONNE.

Docteur, de grâce...

RAYMOND.

Ah! vous savez que nous autres médecins, nous avons toujours des histoires à raconter; ce sont les trois quarts de la visite; il n'en faut plus qu'un quart pour le talent, et encore... (A madame de Lormoy.) A moins cependant que cela ne fatigue la malade.

MADAME DE LORMOY.

Non, docteur, je vous l'assure.

RAYMOND.

Il faut alors que le pouls reste comme il est; car, à la moindre pulsation un peu vive, je m'arrête, et vous en serez fâchée; parce que c'est une anecdote curieuse, et surtout vé-

ritable. Je l'atteste, quoique la scène se passe à Bordeaux.

MADAME DE LORMOY et LES AUTRES.

Mais voyons donc, docteur, voyons donc.

RAYMOND.

Ah! vous êtes tous pressés !... Eh bien! donc, mes amis, quoique Racine ait dit quelque part :

Et l'avare Achéron ne lâche point sa proie,

je soutiens qu'il a tort. Nous avons vu des gens en revenir, rarement il est vrai, surtout nous autres docteurs; mais enfin, c'est possible.

MADAME DE LORMOY.

Témoin mon fils, que nous avons cru mort, et que voilà.

RAYMOND.

Ah! bien oui, votre fils! ce n'est rien, rien du tout. Vous en conviendrez vous-même, quand vous m'aurez entendu.

CÉLINE, bas.

Il me fait trembler.

BERNARDET, à part.

Il arrive enfin... (Haut.) Eh bien! docteur?...

RAYMOND.

Eh bien! je venais de rentrer chez moi, où l'on m'avait remis cette fameuse lettre dont nous parlerons plus tard. J'achevais à peine de la lire, lorsqu'un jeune homme descend vivement l'escalier, se précipite dans mes bras, et me serre dans les siens, de façon à m'étouffer. « Mon ami, mon » père! c'est vous que je revois. Vous voilà donc » enfin. Depuis ce matin que je vous attends chez » vous. »

BERNARDET.

Comment! c'était...

RAYMOND.

Un ancien malade à moi, un client, votre jeune homme de ce matin.

MADAME DE LORMOY, riant.

Celui de Montauban.

RAYMOND.

Précisément. Je savais bien que la rencontre vous étonnerait. Il arrivait en effet de Montauban; mais il venait de plus loin, de Russie.

MADAME DE LORMOY.

Comme mon fils.

RAYMOND.

D'où il n'avait échappé que par miracle; car ses compagnons d'armes eux-mêmes l'avaient cru mort. Aussi il brûlait du désir de revoir sa famille, sa jolie fiancée, et surtout d'embrasser sa mère.

MADAME DE LORMOY, à Théobald.

Comme toi, mon ami.

RAYMOND.

Et c'est chez moi qu'il était descendu d'abord, pour me prier de me rendre chez elle, et de trouver quelque moyen adroit de la préparer peu à peu à un retour aussi extraordinaire.

MADAME DE LORMOY.

Il me semble, docteur, que rien n'est plus aisé.

BERNARDET.

En effet...

RAYMOND.

Point du tout. Et c'est là que l'histoire se complique. Ma mission était d'autant plus difficile, que sa place était déjà prise.

TOUS.

O ciel!

CÉLINE et THÉOBALD.

Que dites-vous?

LA BARONNE, dans le plus grand trouble.

Quelle idée!

RAYMOND, froidement.

Ce n'est pas une idée. Sa place, dans la maison paternelle, était réellement occupée...

BERNARDET, regardant Théobald.

Par un imposteur?

RAYMOND, le regardant aussi.

Non, par un ami qui lui est bien cher, qui deux fois lui a sauvé la vie; un ami, qu'une méprise involontaire a jeté au sein de sa famille, dans les bras d'une mère, et qui n'ose s'en éloigner de peur qu'une émotion funeste... (Prenant le bras de madame de Lormoy.) Vous en avez, votre pouls bat plus vite.

MADAME DE LORMOY, regardant alternativement Théobald et le docteur.

Non, non, je vous le jure.

THÉOBALD, CÉLINE et LA BARONNE, regardant Raymond d'un air suppliant.

De grâce, achevez.

RAYMOND, les regardant.

Et vous aussi. Qu'est-ce que cela signifie?

LA BARONNE, à demi-voix, et s'appuyant sur le fauteuil du docteur.

Achevez, ou je me meurs.

RAYMOND, lui prenant la main.

Non, non, vous ne mourrez point, vous vivrez pour le bonheur; mais vous réprimerez l'excès d'une joie qui pourrait être fatale à votre mère.

LA BARONNE, hors d'elle-même.

A ma mère!

RAYMOND.

A celle, du moins, que bientôt vous nommerez ainsi.

THÉOBALD.

Il est donc vrai!... Mon ami, mon frère...

MADAME DE LORMOY, à moitié levée de son fauteuil.

Mon cher Léon.

RAYMOND, lui tenant toujours le pouls.

C'est bien, c'est bien; je suis content. (Se levant.) Oui, il existe. Je viens de le voir, de l'embrasser.

et vous êtes la plus heureuse des mères ! Au lieu d'un fils, vous en avez deux ; car Léon ne vient ici que pour unir sa sœur à son ami Théobald. C'est à cette condition qu'il consent à paraître. (Mouvement de Bernardet.) Et monsieur (montrant Bernardet) est trop galant homme pour retarder une entrevue si désirée.

BERNARDET.

Oui... moi ?... non certainement... (à part) surtout après ce que...

RAYMOND.

C'est ce que j'ai dit à Léon, qui a dû sortir de chez moi une demi-heure après mon départ, (regardant à sa montre) en sorte qu'en ce moment, il pourrait bien être en route.

MADAME DE LORMOY, CÉLINE, LA BARONNE, THÉOBALD.

Vraiment !

RAYMOND.

Peut-être même est-il dans la rue.

TOUS.

Comment !...

RAYMOND.

Et tout près de cette maison, où il doit m'annoncer son arrivée par trois coups bien distincts, frappés à la porte cochère.

(On entend un coup.)

TOUS.

O ciel !

RAYMOND, remontant le théâtre, et prêtant l'oreille.

Attendez, pas de fausse joie, ce n'est peut-être pas lui.

(On entend un second coup. — Mouvement général. — Tout le monde penche la tête pour écouter avec plus d'attention.)

RAYMOND, souriant.

Malgré cela, j'ai de l'espoir.

(On entend un troisième coup.)

TOUS.

Mon fils, mon ami, mon frère, courons au-devant de lui.

(Ils se précipitent tous vers la porte.)







MADAME DE SAINTE-AGNÈS,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase dramatique, le 20 février 1829.

En société avec M. Varner.

Personnages.

M. DE SAINTE-AGNÈS, receveur général.
MADAME DE SAINTE-AGNÈS, sa femme.
IRÈNE, leur nièce et leur pupille.
M. D'HÉRISSEL, chef d'escadron, subrogé tuteur d'Irène.
ANATOLE, cousin de M. d'Hérissel.
UN DOMESTIQUE de M. de Sainte-Agnès.

La scène se passe auprès des Pyrénées, dans une ville où il y a des eaux minérales.

Le théâtre représente un salon de la maison de M. de Sainte-Agnès; porte au fond, deux portes latérales. La porte à droite de l'acteur est celle de l'appartement de madame de Sainte-Agnès. A gauche, celle d'un cabinet. Auprès de cette porte, une table sur laquelle il y a un livre et une écritoire. Auprès de l'appartement de madame de Sainte-Agnès, une table de toilette.

SCÈNE PREMIÈRE.

D'HÉRISSEL, UN DOMESTIQUE.

D'HÉRISSEL, entrant par le fond.

M. de Sainte-Agnès, le receveur général?

LE DOMESTIQUE, qui était auprès de la toilette, occupé à ranger.

Il est sorti, Monsieur.

D'HÉRISSEL.

Et sa femme?

LE DOMESTIQUE.

Madame n'est pas visible.

D'HÉRISSEL.

Dites-lui que c'est un ancien ami de son mari, qui, n'ayant que quelques heures à rester en cette ville, désire leur parler d'affaires de famille.

LE DOMESTIQUE.

J'y vais.

D'HÉRISSEL.

D'Hérissel, chef d'escadron.

LE DOMESTIQUE, qui était près de sortir, s'arrête.

C'est différent. Madame ne reçoit jamais de militaires, encore moins des chefs d'escadron.

D'HÉRISSEL.

Et qui reçoit-elle donc? Ne faut-il pas donner ma démission pour me faire présenter chez elle? (Voyant Irène qui sort du cabinet à gauche de l'acteur.) Laisse-nous, voici heureusement quelqu'un de connaissance... Ma chère Irène!

SCÈNE II.

D'HÉRISSEL, IRÈNE.

IRÈNE, courant à d'Hérissel.

Monsieur d'Hérissel dans ce pays!

LE DOMESTIQUE, sortant.

Mademoiselle le connaît, c'est différent; je vais toujours en prévenir madame.

(Il entre dans l'appartement de madame de Sainte-Agnès.)

IRÈNE.

Est-ce pour moi que vous venez?

D'HÉRISSEL.

Oui, ma chère enfant, c'est-à-dire nous revenons d'Espagne; et, comme mon régiment passe quelques heures dans cette ville, j'ai voulu voir mes amis : Anatole, mon jeune cousin, qui y demeure depuis quelque temps; et toi, surtout, qui es presque ma pupille; car je suis ton subrogé tuteur.

IRÈNE.

Vous l'oubliez souvent.

D'HÉRISSEL.

C'est vrai; mais je ne connais rien aux affaires, et celui qu'on t'a donné pour tuteur est un honnête homme qui les entend mieux que moi, M. de Sainte-Agnès, ton oncle, un ami d'enfance, un receveur général qui a l'habitude d'avoir les fonds des autres mêlés avec les siens, et qui ne se trompe jamais, ce qui est rare; ainsi, je ne m'informerai pas de ta fortune, mais de ton bonheur. Es-tu contente? t'amuses-tu ici?

IRÈNE.

Pas beaucoup.

D'HÉRISSEL.

Oh! cela veut dire que tu t'ennuies.

IRÈNE.

A la mort.

D'HÉRISSEL.

C'est étonnant; ce devrait être une maison agréable. Sainte-Agnès est mon ancien camarade, et je me rappelle son humeur et son caractère; il aimait la joie, les plaisirs.

IRÈNE.

Oui, mais mon oncle n'est pas le maître; il s'est marié, et sa femme le gronde quand on s'amuse.

D'HÉRISSEL.

C'est donc une vieille femme?

IRÈNE.

Non, elle est jeune encore; mais elle ne reçoit que des gens graves et sérieux, et elle tient à ce que je sois toujours là, à côté d'elle. Le dessin, la danse, la musique, sont des exercices qui me sont interdits; mais, en revanche, nous avons des cours de morale, des conférences de morale et des assemblées de vieilles femmes où l'on dit du mal de tout le monde.

D'HÉRISSEL.

Quelle austérité! C'est donc une...

IRÈNE.

Eh! mon Dieu, oui.

D'HÉRISSEL.

AIR : *Restez, restez, troupe jolie.*

Au portrait que tu viens de faire,
Soudain je l'avais deviné;
Elle suit la marche ordinaire,
Et je n'en suis pas étonné;
Car ces dames qui, sur la danse,
S'en vont lançant des interdits,
Classent du moins la médisance
Au nombre des plaisirs permis.

Et, d'après ce que je vois, tu n'es pas à la hauteur de ses principes.

IRÈNE.

Je n'en sais rien. Je tâche de ne pas faire de mal; je remplis mes devoirs avec exactitude; mais je vais au bal avec mon oncle quand l'occasion s'en présente, et au spectacle quand nous avons une troupe dans l'arrondissement.

D'HÉRISSEL.

Cela me paraît convenable. En ce cas, il faut, ma chère Irène, sortir de tutelle : il faut te marier...

IRÈNE.

Oh! mon Dieu! mon ami, je ne demanderais pas mieux.

D'HÉRISSEL.

Eh bien! cela me regarde. Je vais en parler à Sainte-Agnès, à sa femme.

IRÈNE.

Non vraiment.

D'HÉRISSEL.

Et pourquoi?

IRÈNE.

C'est que déjà ils m'ont proposé plusieurs partis que j'ai tous refusés, pour des raisons que je ne puis vous dire; si bien que maintenant ma tante est persuadée que je veux rester fille et entrer au couvent.

D'HÉRISSEL.

Au couvent!

IRÈNE.

Ce qui me fait beaucoup d'honneur à ses yeux. J'ai déjà reçu les compliments de félicitation de toute la société; et maintenant, je ne sais comment faire pour leur déclarer...

D'HÉRISSEL.

Je m'en charge; mais auparavant il faut avoir en moi une confiance entière, et m'expliquer pourquoi tu as déjà refusé les partis qu'on te proposait. Pour quelles raisons? je te le demande.

IRÈNE.

J'aime mieux que vous ne me le demandiez pas.

D'HÉRISSEL.

Est-ce que ces prétendus avaient des défauts?

IRÈNE.

Des défauts! non, ils n'en avaient qu'un, ils avaient tous le même; c'est que je ne les aimais pas.

D'HÉRISSEL.

Ce qui veut dire que peut-être tu en aimais un autre?

IRÈNE.

J'en ai bien peur.

D'HÉRISSEL.

Et pourquoi donc? ne suis-je point là, moi, ton subrogé tuteur, ton second père? j'ai voix délibérative au conseil de famille.

IRÈNE.

Oh! non, j'en mourrais de honte.

D'HÉRISSEL.

Comment! est-ce que ce choix serait indigne de toi?

IRÈNE.

Oh! mon Dieu, non; de la naissance, de la fortune, un caractère charmant.

D'HÉRISSEL.

Il me semble alors qu'il n'y a pas d'obstacle, car, à ce que je puis voir, celui-là n'est pas comme les autres prétendus; il n'a pas le défaut dont nous parlions tout à l'heure?

IRÈNE.

Hélas! non; mais ce défaut-là c'est moi qui l'ai à ses yeux.

D'HÉRISSEL.

Que dis-tu? il ne t'aimerait pas! ce n'est pas possible.

IRÈNE.

Il ne pense seulement pas à moi, et cependant nous nous voyons toute la journée; car, à la suite d'une longue maladie, venant ici pour prendre les eaux, il s'est fait présenter chez M. de Sainte-Agnès qu'il avait connu autrefois à Paris.

D'HÉRISSEL.

Comment! est-ce que ce serait?...

IRÈNE.

Je vous en prie, ne m'en demandez pas davantage, et ne cherchez pas à le connaître; je l'oublierai, je vous le jure.

AIR : *Pour le trouver, j'arrive en Allemagne* (d'YELVA).

Mais d'ici là, plus d'hyménée!
Surtout, pour moi plus de couvent;
Jugez, si j'y suis condamnée,
Combien le péril est plus grand.
Dans le monde, où je suis distraite,
Parfois son souvenir m'a fui...
Mais seule, hélas.... seule et dans la retraite,
J'y serai toujours avec lui...
S'il fallait vivre, hélas! dans la retraite,
J'y serais toujours avec lui.

D'HÉRISSEL.

Pauvre enfant!.... mais j'entends ce cher Sainte-Agnès.

IRÈNE.

Mon tuteur! je vous laisse; mais songez bien que c'est à vous seul que j'ai confié mon secret.

D'HÉRISSEL.

Sois tranquille, j'ai toujours gardé ceux des autres. (Irène entre dans le cabinet à gauche.) Pour les miens, c'est différent; ils sont à moi, j'en fais ce que je veux.

SCÈNE III.

SAINTE-AGNÈS, D'HÉRISSEL.

D'HÉRISSEL.

Eh! arrivez donc, monsieur le receveur général.

SAINTE-AGNÈS.

Ce cher d'Hérissel. (Ils s'embrassent.) C'est par un officier de ton régiment que j'ai appris ton arrivée.

D'HÉRISSEL.

Embrassons-nous encore.

SAINTE-AGNÈS.

Volontiers. (Ils s'embrassent.) Quel plaisir de revoir un ancien ami!

D'HÉRISSEL.

Un compagnon de folies, qui a partagé toutes mes fredaines.

SAINTE-AGNÈS.

Tais-toi donc!

D'HÉRISSEL.

Pourquoi cela? est-ce que tu es devenu sage? est-ce que tu n'aimes plus le plaisir?

SAINTE-AGNÈS.

Au contraire, mon ami; plus que jamais, d'autant mieux que maintenant il est si rare!

D'HÉRISSEL, à part.

Ce qu'on m'a dit est donc vrai? (Haut.) Et ta femme?

SAINTE-AGNÈS.

Parle plus bas. Oui, mon ami, j'ai une femme admirable, que j'estime, que j'ai épousée par inclination, car elle est fort bien; et puis une vertu terrible.

D'HÉRISSEL.

Je t'en fais mon compliment.

SAINTE-AGNÈS.

Tu es bien bon.

D'HÉRISSEL.

Moi aussi, je me suis marié; j'ai épousé la femme la plus aimable.

SAINTE-AGNÈS.

Ah! que tu es heureux!

D'HÉRISSEL.

Dix-huit à vingt ans; légère, étourdie, courant tous les plaisirs, les concerts, les bals, les spectacles, auxquels j'étais toujours obligé de la suivre.

SAINTE-AGNÈS.

Et tu te plains? Dieu! que je voudrais être à ta place!

D'HÉRISSEL.

Y penses-tu?

SAINTE-AGNÈS.

Oui, mon ami, être heureux est, selon moi, l'essentiel en ménage; et jusqu'à présent j'ai trouvé dans le mien de la morale et des principes plus qu'il ne m'en fallait pour mon usage particulier. Mais pour du bonheur, je n'en ai point encore entendu parler.

D'HÉRISSEL.

Comment cela?

SAINTE-AGNÈS, regardant autour de lui.

Ma femme, qui, comme je te le dis, est une

femme admirable, est d'une sévérité, d'un rigorisme qui ne laisse rien passer. Elle m'aime bien, mais elle n'aime pas mes défauts, et comme mes défauts font une partie essentielle de moi-même, j'y tiens.

D'HÉRISSEL.

On tient à ce qu'on a.

SAINTE-AGNÈS.

Air de *l'Homme vert.*

De tout elle se formalise;
Elle se fâche au moindre mot,
Et tous les jours me moralise :
Dimanche et fêtes, c'est mon lot.

D'HÉRISSEL.

Ta femme, en son zèle trop franche,
De ses droits me semble abuser;
Car il est dit que le dimanche
On doit au moins se reposer.

SAINTE-AGNÈS.

Et pour comble de malheur, elle est la perfection même; ce qui est désespérant, parce que la partie n'est pas égale. Elle m'accable de sa supériorité; et je donnerais tout au monde pour qu'elle eût besoin d'indulgence; ça me donnerait le droit d'en réclamer à mon tour. Mais le moyen de s'attaquer à une vertu aussi formidable! personne n'oserait.

D'HÉRISSEL.

Laisse donc!

SAINTE-AGNÈS.

Je voudrais bien t'y voir, toi qui parles!

D'HÉRISSEL.

Moi!

SAINTE-AGNÈS.

Essaye seulement; tu me feras plaisir.

D'HÉRISSEL.

Quelle folie! y penses-tu?

SAINTE-AGNÈS.

Voilà déjà que tu as peur.

D'HÉRISSEL.

Non, mais quand on ne reste que trois heures...

SAINTE-AGNÈS.

Pas davantage?

D'HÉRISSEL.

Eh! mon Dieu, oui; ce soir notre régiment se remet en marche.

SAINTE-AGNÈS.

Trois heures; c'est bien peu; mais c'est au moins le temps de déjeuner, et je t'invite.

D'HÉRISSEL.

Je ne demande pas mieux.

SAINTE-AGNÈS.

Pas ici, à cause de ma femme; ça nous gênerait, parce que le rigorisme et le vin de Champagne, cela va mal ensemble. Mais je cours réunir quelques amis qui seront charmés de te voir. Nous avons ici un de tes cousins, Anatole d'Hérissel, qui était malade, qui est venu prendre les eaux, et que nous voyons souvent.

D'HÉRISSEL.

Comment! ce serait lui?...

SAINTE-AGNÈS.

Quoi donc?

D'HÉRISSEL.

Non, rien.

SAINTE-AGNÈS.

Et nous ferons tous ensemble un petit déjeuner de garçons; tu sais, comme autrefois; c'était là le bon temps.

Air : *Amis, voici la riante semaine.*

Doux souvenir, qu'un regret accompagne!
Le verre en main je trouvais le bonheur;
Je n'entendais gronder que le champagne,
Et ce bruit-là ne me faisait pas peur.
Quittant la table après maintes prouesses,
En chancelant, nous étions encor fiers...
Car nous n'avions, pour blâmer nos faiblesses,
Que des amis qui marchaient de travers.

Allons, viens vite.

(Il fait un pas pour sortir.)

D'HÉRISSEL, le retenant.

Un instant, j'ai à te parler d'affaires; d'Irène, notre pupille.

SAINTE-AGNÈS.

Une charmante enfant, que j'aime beaucoup mais elle ne veut pas se marier; elle veut aller au couvent; et, dès qu'il s'agit de cette partie-là, c'est sa tante que cela regarde; chacun nos attributions.

D'HÉRISSEL.

Au contraire, c'est qu'elle ne s'en soucie pas.

SAINTE-AGNÈS.

Vraiment!

D'HÉRISSEL.

Il faut alors que tu déclares à ta femme.....

SAINTE-AGNÈS.

Moi! ah bien! oui, si j'osais seulement lui en parler, elle serait contre moi d'une belle colère.

D'HÉRISSEL.

Elle! avec ses principes!

SAINTE-AGNÈS.

Cela n'empêche pas; au contraire, quand c'est à bonne intention, c'est permis. Trop heureux encore si j'en étais quitte à si bon marché; mais quand elle se fâche contre moi, tu ne sais pas de quoi elle est capable.

D'HÉRISSEL.

Et de quoi donc?

SAINTE-AGNÈS.

Elle me ferait aller à ses conférences de morale; elle m'y ferait aller, mon ami, tu ne la connais pas.

D'HÉRISSEL.

Et tu obéirais?

SAINTE-AGNÈS.

Il le faut bien, parce que je l'aime, au fond.

AIR *du Ménage de garçon.*

Mais toi qui n'as aucune entrave,
Aborde ce chapitre-là.

D'HÉRISSEL.

Je le veux bien : moi, je suis brave...
Après déjeuner, l'on verra.

SAINTE-AGNÈS.

Non, crois-moi, commence par là.
Dans ma carrière conjugale,
J'ai l'usage, et j'y veux tenir,
De commencer par la morale,
Et de finir par le plaisir.

ENSEMBLE.

Oui, commençons par la morale,
Et puis après, tout au plaisir.

SAINTE-AGNÈS.

La voici. Je vais commander le déjeuner; tu viendras me rejoindre.

(Il sort par le fond.)

SCÈNE IV.

MADAME DE SAINTE-AGNÈS, D'HÉRISSEL.

MADAME DE SAINTE-AGNÈS, sortant de son appartement, à la cantonade.

Vous direz que je n'y suis pas. Je ne recevrai personne, que M. le recteur et ma marchande de modes. (Elle aperçoit d'Hérissel.) Un militaire!

D'HÉRISSEL.

D'Hérissel, un ami de votre mari.

MADAME DE SAINTE-AGNÈS.

Je le connais beaucoup, de réputation.

D'HÉRISSEL.

Tant pis, car ma réputation n'est pas mon beau côté; franchement, je vaux mieux qu'elle, et votre mari a dû vous dire...

MADAME DE SAINTE-AGNÈS.

Oui, Monsieur, il m'a souvent parlé de vos anciennes liaisons; et cela prouve combien, dans sa jeunesse, on doit mettre de sollicitude et de discernement dans le choix des premiers principes que l'on adopte; car l'on récolte plus tard selon qu'on a semé.

D'HÉRISSEL.

Il me semble que, pour votre mari, la récolte n'a pas été si mauvaise, une recette générale, quarante mille livres de rente, la réputation d'un homme de talent et d'un honnête homme...

MADAME DE SAINTE-AGNÈS.

Ce n'est point cela, Monsieur, dont j'ai voulu parler...

D'HÉRISSEL.

J'en parle, moi, parce que, certainement, c'est quelque chose dans la vie qu'une bonne maison, une bonne table, une jolie femme dont les grâces et la tournure...

MADAME DE SAINTE-AGNÈS.

Monsieur, je n'ai pas l'habitude d'entendre de tels discours, et si vous continuez sur ce ton, je me retire.

D'HÉRISSEL.

Eh! non, Madame, vous pouvez rester; votre pensée va plus loin et plus vite que la mienne; car le diable m'emporte...

MADAME DE SAINTE-AGNÈS.

Encore, Monsieur.

D'HÉRISSEL, se reprenant.

Eh bien! non; qu'il n'emporte personne, et restons tous les deux; car j'ai à vous parler d'une affaire importante, que j'aborderai sans préambule. Vous croyez que votre nièce veut aller au couvent?

MADAME DE SAINTE-AGNÈS.

Si je le crois! oui, Monsieur; et je l'aime trop pour ne pas me réjouir avec elle d'une résolution qui assure à jamais son bonheur, et qui l'honore à tous les yeux.

D'HÉRISSEL.

Je ne disputerai point là-dessus, parce que je n'y entends rien; quoique, dans mes idées, une épouse et une bonne mère de famille aient bien aussi leur côté honorable.

MADAME DE SAINTE-AGNÈS.

Il n'y a rien qui le soit plus, Monsieur, que de fuir le monde et ses dangers.

D'HÉRISSEL.

Oh! si vous parlez de dangers, c'est différent, je m'y connais; et nous pensons, nous autres militaires, qu'il y a plus de mérite à les braver qu'à les fuir; à rester sur le champ de bataille, qu'à s'en retirer; et ces idées-là, à ce qu'il paraît, sont aussi celles de ma jeune pupille. Je dois donc vous prévenir, Madame, que vous vous trompez sur ses intentions.

MADAME DE SAINTE-AGNÈS.

Non, Monsieur, non, on ne se trompe pas sur une résolution aussi efficace. Tous nos amis y comptent; et quand une volonté est aussi prononcée que celle-là, on n'est plus maître de la changer.

D'HÉRISSEL.

C'est cependant ce qui arrivera; car ce matin, votre nièce me l'a dit positivement.

MADAME DE SAINTE-AGNÈS.

Comment! elle oserait...

D'HÉRISSEL.

Au contraire, c'est qu'elle n'ose pas; et c'est pour cela que je me suis chargé de vous l'annoncer.

MADAME DE SAINTE-AGNÈS.

C'est-à-dire que vous l'avez vue, que vous avez causé avec elle, et cela m'explique son changement d'idée. Il suffit du contact du monde et de ses maximes perverses pour détourner de la bonne voie les âmes les plus pures; et je ne m'étonne plus alors de cette absence de tout principe, de cette immoralité générale, dont nous gémissons tous les jours.

D'HÉRISSEL.

C'est bien de la bonté à vous, et de la commisération en pure perte; car notre siècle, que l'on vous peint si dépravé, est-il pire que ceux qui l'ont précédé? Y voit-on, comme autrefois, le lien conjugal publiquement outragé; le scandale en honneur, et en habit brodé? Y voit-on, en un mot, les mœurs de la Régence? Non; le vice a cessé d'être de bon ton; on pratique l'amitié, les vertus domestiques; on ne rougit plus d'aimer sa femme, et même de se montrer avec elle.

AIR de *la Robe et les Bottes.*

Nous n'avons plus le luxe des maîtresses,
Nous n'avons plus le règne des boudoirs;
On n'affiche plus ses faiblesses,
Et l'on respecte ses devoirs...
Ou, si parfois le vice les outrage,
Il se cache... il craint d'être vu;
Et malgré lui, c'est un dernier hommage
Qu'il rend encore à la vertu.

MADAME DE SAINTE-AGNÈS.

Par malheur, dans cet éloge du siècle, vous n'avez oublié que le point principal, le plus essentiel de tous, la dévotion!

D'HÉRISSEL.

Eh! Madame, jamais on n'en eut de plus véritable, de plus éclairée; non celle qui fait les hypocrites, mais celle qui fait les honnêtes gens; non celle qui veut la rigueur et l'intolérance, mais celle qui prêche l'union, la concorde et l'amour du prochain. Celle-là, Madame, chacun la chérit et l'honore, chacun l'aime, car elle sait se rendre aimable, elle est facile, indulgente.

MADAME DE SAINTE-AGNÈS.

Et c'est justement cette indulgence que je trouve coupable; c'est elle qui perdrait tout. On ne transige point avec le vice, et nous devons être sans pitié, même pour nous.

D'HÉRISSEL.

Oui, Madame, mais pour les autres! si vous êtes infaillible, ils ne le sont pas. Que votre vertu descende un peu à leur portée, qu'elle fasse concession à la fragilité humaine; car nous sommes faibles, sujets à l'erreur, et si l'indulgence est belle, c'est chez ceux qui, comme vous, Madame, n'en ont pas besoin. J'ose donc croire que vous n'en voudrez pas à votre nièce de la confiance qu'elle a eue en moi, et que vous lui pardonnerez.

MADAME DE SAINTE-AGNÈS, avec indignation.

Monsieur... (Avec froideur et dignité.) Je verrai; j'examinerai avec des gens bien intentionnés ce que je dois décider de ma nièce. Mais je croirais me manquer à moi-même, si je m'exposais plus longtemps à entendre de tels propos.

(Elle fait la révérence, et veut sortir.)

D'HÉRISSEL.

AIR : *L'amour qu'Edmond a su me taire.*

Non pas, Madame, je vous laisse.
A déjeuner plus d'un ami m'attend;
De leur gaîté pour tempérer l'ivresse,
Je vais à ce repas bruyant,
Faire parler la raison qui m'enflamme.

MADAME DE SAINTE-AGNÈS.

Vous, la raison...

D'HÉRISSEL.

Ah! j'en puis dépenser;
Je suis en fonds... car, près de vous, Madame,
En écoutant, je viens d'en amasser.
Oui, près de vous, en écoutant, Madame,
Pour quelque temps je viens d'en amasser.

(Il sort par le fond.)

SCÈNE V.

MADAME DE SAINTE-AGNÈS, seule.

Quelle immoralité! quel oubli de tous les principes! Il est vrai que les militaires... Mais aussi, comme nous le disions l'autre jour avec M. le recteur, pourquoi y a-t-il des militaires?

SCÈNE VI.

MADAME DE SAINTE-AGNÈS, ANATOLE.

ANATOLE.

Non, non, je ne peux pas aller avec toi; mais je te reverrai plus tard.

MADAME DE SAINTE-AGNÈS.

C'est vous, monsieur Anatole; avec qui parliez-vous là?

ANATOLE.

Avec un de mes cousins que je viens d'embrasser, M. d'Hérissel.

MADAME DE SAINTE-AGNÈS.

Comment! il serait possible? un pareil homme serait votre parent?

ANATOLE.

Oui, Madame.

MADAME DE SAINTE-AGNÈS.

Vous qui êtes si sage, si réservé! qui avez de si bonnes mœurs! Au surplus, ce n'est pas votre faute. Ce qui est du moins en votre pouvoir, c'est de ne pas le fréquenter, et j'espère bien...

ANATOLE.

Ah ! soyez tranquille, et la preuve c'est qu'il voulait m'emmener à un déjeuner de garçons que lui donne votre mari ; j'ai bien mieux aimé venir causer avec vous ; je dois déjà tant à vos conseils !

MADAME DE SAINTE-AGNÈS.

En vous les donnant, je crois faire une bonne œuvre.

ANATOLE.

Oh ! oui, Madame.

MADAME DE SAINTE-AGNÈS.

La jeunesse d'à présent est si dépravée, et l'âge mûr est si pervers...

ANATOLE.

Les pauvres gens ! il n'y a donc plus d'espoir pour eux ?

MADAME DE SAINTE-AGNÈS.

Heureusement ; et pour ceux qui marchent dans la bonne voie, c'est une idée bien consolante.

ANATOLE.

Oh ! sans doute ; mais c'est justement cela qui m'effraye.

MADAME DE SAINTE-AGNÈS.

Quand on n'a rien à se reprocher...

ANATOLE.

Mais c'est qu'au contraire, tous les jours, et à tous les moments, je me fais des reproches.

MADAME DE SAINTE-AGNÈS.

Vous, monsieur Anatole ; et sur quoi ?

Air de *Céline*.

Achevez, ouvrez-moi votre âme.

ANATOLE.

J'ai peur...

MADAME DE SAINTE-AGNÈS.

Vous semblez interdit.

ANATOLE.

De vous scandaliser, Madame ;
Car peut-être, dans ce récit,
Il est certaines circonstances...

MADAME DE SAINTE-AGNÈS.

Continuez, malgré cela :
Je saurai, de vos confidences,
N'entendre que ce qu'il faudra.

ANATOLE.

Eh bien ! vous répétez sans cesse qu'il faut fuir l'amour, et j'ai déjà aimé quelqu'un ; une première inclination...

MADAME DE SAINTE-AGNÈS.

Comment ! Monsieur.

ANATOLE.

Il faut bien commencer par une ; c'était Irène, votre nièce ; elle était si douce, si aimable ; j'étais décidé à me déclarer, lorsque vous m'avez appris qu'elle fuyait le monde et le mariage ; j'ai vu alors qu'il fallait y renoncer, et j'ai fait tout ce qu'il fallait pour l'oublier.

MADAME DE SAINTE-AGNÈS.

C'était bien.

ANATOLE.

Eh ! non, Madame ; ce fut bien pire ; car, à dix-huit ans, on ne peut pas vivre sans aimer ; et, malgré moi, ça m'est arrivé encore.

MADAME DE SAINTE-AGNÈS.

Comment, Monsieur, une seconde passion ?

ANATOLE.

Ah ! si vous la connaissiez !

Air : *Ainsi que vous, je veux, Mademoiselle.*

Vous approuveriez ma tendresse.

MADAME DE SAINTE-AGNÈS.

L'aurais-je vue ?

ANATOLE.

Oh ! non, jamais.
L'esprit, la raison, la sagesse
L'embellissent de mille attraits.
Sa vertu me semble admirable,
Je lui voue un culte assidu...
Et si je lui semble coupable,
C'est par amour pour la vertu.

MADAME DE SAINTE-AGNÈS.

L'intention est bonne ; et puisque vous êtes le maître de vous choisir une compagne, le mariage est un état qu'on peut rendre exemplaire.

ANATOLE.

Hélas ! Madame, celle que j'aime ne peut être ma femme.

MADAME DE SAINTE-AGNÈS.

Pourquoi donc ?

ANATOLE.

Elle n'est plus libre.

MADAME DE SAINTE-AGNÈS.

Bonté divine ! ah ! c'est une chose affreuse !

ANATOLE.

Je le sais ; mais le moyen de faire autrement ?

MADAME DE SAINTE-AGNÈS.

Il faut lutter contre cette passion coupable, vous éloigner du monde.

Air : *J'en guette un petit de mon âge.*

L'isolement rend les âmes plus pures.

ANATOLE.

A mon amour tout cela ne fait rien.

MADAME DE SAINTE-AGNÈS.

Faites alors quelques bonnes lectures.

ANATOLE.

Pour l'oublier c'est un mauvais moyen.
De ces auteurs la morale est fort belle,
Mais ennuyeuse... et malgré mes efforts,
Lorsque je les lis, je m'endors,
Et quand je dors, je rêve d'elle.

Aussi ai-je renoncé à résister, ça me donnait trop de peine ; je m'abandonne à mon amour, sans but, sans calcul, comme un homme en délire ; et si vos conseils ne viennent pas m'aider, c'est fait de moi, je suis perdu à jamais.

MADAME DE SAINTE-AGNÈS.

C'est affreux ! Monsieur, c'est indigne ! (A part.) On ne peut pourtant pas l'abandonner ainsi au désespoir. (Haut.) Je veux bien, par charité, vous

aider de mes conseils; mais c'est à condition que vous ne me cacherez rien.

ANATOLE.

Eh! oui, Madame.

MADAME DE SAINTE-AGNÈS.

La personne dont vous me parlez connaît-elle votre amour?

ANATOLE.

Non, Madame; plutôt mourir que lui en parler; je n'ai d'elle qu'un seul gage, un gage qui ne me quitte point, un bracelet qui lui appartenait.

MADAME DE SAINTE-AGNÈS.

Et qu'elle vous a donné?

ANATOLE.

Non, Madame, que j'ai pris sans le lui dire, et j'en ai fait faire un tout pareil, que je remettrai à la place dès que je le pourrai.

MADAME DE SAINTE-AGNÈS.

Et vous osez avouer... remettez-moi ce bracelet sur-le-champ.

ANATOLE.

Oh! non, Madame, je n'oserai jamais; ce serait la compromettre.

MADAME DE SAINTE-AGNÈS.

Taisez-vous, voici ma nièce.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS; IRÈNE, sortant du cabinet à gauche.

MADAME DE SAINTE-AGNÈS, d'un ton sévère.

Que demandez-vous, Mademoiselle? qui vous amène ici?

IRÈNE.

Rien, ma tante; je venais vous dire qu'il est deux heures : c'est l'heure où ordinairement nous allons à votre conférence.

MADAME DE SAINTE-AGNÈS, à part.

Et je l'avais oublié! (A Anatole.) Si vous le voulez, Monsieur, vous pouvez nous y accompagner.

ANATOLE.

Ah! je suis trop heureux; je cours mettre un habit plus décent, et je suis à vos ordres.

AIR de *la Disgrâce* (du VIEUX MARI).

ENSEMBLE.

MADAME DE SAINTE-AGNÈS.

Je vous permets de nous y suivre,
Et de nous y donner la main.
(A part.)
Contre l'erreur dont il s'enivre,
C'est un remède souverain.

ANATOLE.

A quel espoir mon cœur se livre!
Ah! pour moi quel heureux destin!
Il m'est permis de vous y suivre;
Je reviens vous donner la main.

IRÈNE, à madame de Sainte-Agnès.

Quoi! dans ce lieu qui d'ennui m'épouvante,
Vous l'emmenez?

MADAME DE SAINTE-AGNÈS.

Eh! vraiment oui.

IRÈNE, à part.

Pauvre jeune homme! il paraît que ma tante
Est en colère contre lui.

ENSEMBLE.

MADAME DE SAINTE-AGNÈS.

Je vous permets de nous y suivre,
Et de nous y donner la main.
(A part.)
Contre l'erreur dont il s'enivre,
C'est un remède souverain.

ANATOLE.

A quel espoir mon cœur se livre!
Ah! pour moi quel heureux destin!
Il m'est permis de vous y suivre;
Je reviens vous donner la main.

IRÈNE.

Lorsqu'en ces lieux il doit nous suivre,
Bien loin d'en paraître chagrin,
D'un doux espoir son cœur s'enivre,
Gaiement il nous offre la main.

(Anatole sort.)

SCÈNE VIII.

MADAME DE SAINTE-AGNÈS, IRÈNE.

MADAME DE SAINTE-AGNÈS.

Quant à vous, Mademoiselle, j'aurai à vous parler. J'ai vu votre ami, votre conseiller. Dans un autre moment je vous dirai ce que j'en pense, car je ne veux pas me mettre en colère avant d'aller à ma conférence de morale.

IRÈNE.

Vous avez raison, ma tante; tantôt, en revenant...

MADAME DE SAINTE-AGNÈS.

Oui, Mademoiselle, nous causerons de vos nouvelles intentions, qui me prouvent que, tout entière aux vanités du monde... Approchez-moi cette toilette.

IRÈNE, approchant la toilette.

Est-ce que vous n'êtes pas bien ainsi?

MADAME DE SAINTE-AGNÈS.

Non, Mademoiselle, il y aura beaucoup de monde à cette assemblée; toutes les dames de la ville y seront en grande parure, et je ne veux pas que la simplicité de ma mise fixe sur moi les regards. Il ne faut jamais se faire remarquer.

(Elle s'assied devant la toilette.)

IRÈNE.

Oui, ma tante.

MADAME DE SAINTE-AGNÈS.

Du reste, souvenez-vous qu'en pareil lieu, ce n'est pas l'éclat de la parure qui fait quelque chose, mais bien les sentiments qu'on y apporte. (Elle met du rouge.) Voilà un rouge qui ne tient pas du tout.

IRÈNE.

En voici d'autre.

MADAME DE SAINTE-AGNÈS.

A la bonne heure. (Mettant du rouge qu'Irène vient de lui donner.) Car on est plus parée, Mademoiselle, par la décence et la modestie que par les bijoux les plus précieux.

IRÈNE.

Oui, ma tante, voilà votre écrin.

MADAME DE SAINTE-AGNÈS.

C'est bien ; ma chaîne. (Irène lui donne une chaîne, que madame de Sainte-Agnès passe à son cou.) Mes bracelets.

IRÈNE, regardant dans l'écrin.

Ah ! mon Dieu ! je n'en vois plus qu'un.

MADAME DE SAINTE-AGNÈS.

Comment ! qu'est-ce que cela veut dire ? et qu'est-ce que l'autre est devenu ?

IRÈNE, le cherchant dans le tiroir de sa toilette.

Ne vous fâchez pas, ma tante.

MADAME DE SAINTE-AGNÈS.

Eh bien ! ce bracelet ?

IRÈNE, cherchant toujours.

Mon Dieu ! ma tante, je le sais maintenant, et je me le rappelle; c'est M. Anatole.

MADAME DE SAINTE-AGNÈS.

M. Anatole !

IRÈNE.

Oui, l'autre jour, en examinant votre écrin, que j'étais occupée à serrer, il a cassé un chaînon à ce bracelet; il l'a pris en disant : « Mademoiselle Irène, n'en parlez pas ; je vais le faire raccommoder, et je le remettrai sans qu'on s'en aperçoive. »

MADAME DE SAINTE-AGNÈS.

Il serait possible !

IRÈNE.

Il paraît alors qu'il n'est pas fini, et que l'ouvrier l'aura fait attendre ; mais on pourrait le lui demander.

MADAME DE SAINTE-AGNÈS.

Du tout, Mademoiselle ; je vous défends de lui en parler ; et je ne veux pas de ces parures; je ne veux plus les mettre. Serrez cet écrin sur-le-champ.

IRÈNE.

Mais, ma tante, qu'est-ce que vous avez donc? vous voilà toute troublée.

MADAME DE SAINTE-AGNÈS.

Moi ! eh bien ! par exemple...

IRÈNE.

Mais, oui, ma tante...

MADAME DE SAINTE-AGNÈS.

Que voulez-vous dire, Mademoiselle?

IRÈNE.

Je vous assure, ma tante...

MADAME DE SAINTE-AGNÈS.

Et pourquoi serais-je troublée? quelle idée avez-vous?... Dieu ! mon mari...

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS, SAINTE-AGNÈS.

SAINTE-AGNÈS, entrant sans voir sa femme.

Eh bien ! ma chère nièce, que faisons-nous ce matin? Je suis en belle humeur; car rien ne dispose à la gaieté comme un bon déjeuner.

MADAME DE SAINTE-AGNÈS.

Il est donc vrai, Monsieur?

SAINTE-AGNÈS, à part.

Ah ! mon Dieu ! ma femme !... (Haut.) Eh bien ! oui, je m'en accuse; j'ai déjeuné avec un ami, et si une bouteille de vin de Champagne est un crime, c'est un crime qui se passe si vite, surtout quand on est plusieurs à le partager.

MADAME DE SAINTE-AGNÈS.

Vous ne faites pas attention, Monsieur, que vous êtes devant des femmes, et cette extrême gaieté...

SAINTE-AGNÈS.

C'est juste.

AIR *du Piége.*

Oui, je l'avoue, à ce joyeux banquet,
Plus d'un convive a perdu l'équilibre ;
Et j'ai peut-être entendu maint couplet
Dont la chute était un peu libre;
Mais du champagne enfin désabusé,
Pour retrouver la raison, la décence,
(A part, à Irène.)
Je viens à vous... Quand on s'est amusé,
Il faut bien faire pénitence.

Je suis chargé de vous offrir les hommages de mon ami d'Hérissel, qui est déjà reparti.

IRÈNE.

Sans nous dire adieu ?

SAINTE-AGNÈS.

Son général l'a fait appeler, à son grand regret; car je vous dirai, Madame, qu'il a été ravi de votre conversation, qu'il vous trouve charmante.

MADAME DE SAINTE-AGNÈS.

Vraiment !

SAINTE-AGNÈS.

Du moins il me l'a dit; et il m'a même avoué que, s'il était resté plus longtemps, il vous aurait fait la cour.

MADAME DE SAINTE-AGNÈS.

A moi !

SAINTE-AGNÈS.

Voilà qui m'aurait amusé.

MADAME DE SAINTE-AGNÈS.

Comment, Monsieur !

SAINTE-AGNÈS.

Du tout, ça m'aurait fâché, et beaucoup; mais, puisqu'il est parti, c'est un malheur.

MADAME DE SAINTE-AGNÈS.

Encore, Monsieur...

SAINTE-AGNÈS.

Mais vous ne m'entendez pas, je veux dire qu'on ne peut pas condamner les gens quand il n'y a pas commencement d'exécution. Si vous aviez été, comme moi, du jury, vous sauriez cela.

MADAME DE SAINTE-AGNÈS.

Ce que je sais, Monsieur, c'est que vous êtes, dans toutes vos actions, d'une inconséquence et d'une étourderie inexcusables.

SAINTE-AGNÈS.

Ne parlons pas d'étourderie, je vous en prie : car vous, Madame, qui êtes si grave et si raisonnable, vous en commettez parfois; témoin ce joli souvenir où vous jetez vos pensées, et que je viens de trouver dans le jardin.

IRÈNE.

O ciel! vous l'avez parcouru?

SAINTE-AGNÈS.

Air : *Un homme pour faire un tableau.*

Le lire! non pas, s'il vous plaît;
Je croirais mériter le blâme
En portant un œil indiscret
Sur les tablettes de madame.
Ma femme, toujours, je le sais,
Sur la morale doit écrire;
(A part.)
Et, ma foi, j'en entends assez,
Pour n'être pas tenté d'en lire.

(Irène prend le souvenir des mains de Sainte-Agnès.)

MADAME DE SAINTE-AGNÈS.

Vous vous trompez; ce souvenir ne m'appartient pas.

SAINTE-AGNÈS.

J'ai vu, avant-hier, le petit Anatole qui vous en a fait cadeau devant moi, et vous l'avez accepté.

MADAME DE SAINTE-AGNÈS.

Oui, Monsieur; mais depuis j'en ai examiné les ornements qui avaient quelque chose de trop frivole; il y avait en outre des gravures d'après M. Girodet.

IRÈNE.

Diane et Endymion; et puis Galatée.

(Elle va serrer le petit souvenir dans le tiroir de la toilette.)

SAINTE-AGNÈS.

C'est là ce qui vous a scandalisée?

MADAME DE SAINTE-AGNÈS.

Probablement; et je l'ai laissé à Irène, qui s'en est emparée.

SAINTE-AGNÈS.

Vous avez bien fait; parce qu'une demoiselle, c'est plus convenable.

MADAME DE SAINTE-AGNÈS.

Monsieur...

SAINTE-AGNÈS.

Je veux dire, Madame, que tout dépend des idées; et comme elle n'en a pas...

MADAME DE SAINTE-AGNÈS.

Qu'est-ce à dire?

SAINTE-AGNÈS.

Calmez-vous; cela lui viendra; vous lui en donnerez... Mais, grâce au ciel, voici Anatole qui vient à mon secours.

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS; ANATOLE, habillé en noir.

SAINTE-AGNÈS, allant au-devant d'Anatole qui entre par le fond.

Arrive donc, mon cher ami; car, si tu ne fais pas diversion en ma faveur, je suis battu sur tous les points.

ANATOLE, à madame de Sainte-Agnès.

Me voici à vos ordres, Madame, et prêt à vous donner la main.

MADAME DE SAINTE-AGNÈS.

C'est inutile, Monsieur; j'ai changé d'idée, et nous n'irons pas.

IRÈNE.

Comment, ma tante, c'est vous qui refusez d'aller à votre conférence?

SAINTE-AGNÈS, avec intérêt.

Chère amie, est-ce que vous êtes malade?

MADAME DE SAINTE-AGNÈS.

Du tout, Monsieur; d'autres devoirs non moins essentiels me forcent à rester chez moi.

ANATOLE.

Je serai donc privé de l'honneur d'accompagner ces dames; et j'en suis désolé.

SAINTE-AGNÈS, bas à Anatole.

Laisse donc, tu en es enchanté.

ANATOLE.

Moi, Monsieur!

SAINTE-AGNÈS.

Eh! oui, sans doute; tu me feras peut-être accroire que tu y vas pour ton plaisir?

ANATOLE.

Certainement.

SAINTE-AGNÈS.

Je comprends bien; parce que toutes les jolies femmes y sont; mais il ne faut pas t'en faire un mérite; car elles seraient au bal, que tu irais tout de même. Après cela je ne t'en fais pas de reproches; j'en ferais autant.

MADAME DE SAINTE-AGNÈS.

Comment, Monsieur...

SAINTE-AGNÈS, regardant sa femme.

Non, non, je n'en ferais pas autant parce que je suis marié; mais toi, à ton âge, et quand on est amoureux...

IRÈNE.

Amoureux, M. Anatole!... (A part.) Il serait vrai!

SAINTE-AGNÈS.

Parbleu! ce n'est pas moi qu'on trompe. Depuis deux mois je m'en suis aperçu; je ne sais pas de qui; mais il est triste, malheureux; il paraît que c'est une inhumaine.

ANATOLE.

Hélas! oui.

SAINTE-AGNÈS.

Et elle est bien difficile; car maintenant il est bien gentil, il est aimable, et moi, à coup sûr, si j'étais femme...

MADAME DE SAINTE-AGNÈS.

Monsieur...

SAINTE-AGNÈS.

C'est une supposition. Après cela il est peut-être trop timide; il n'ose pas, et c'est un tort, il faut oser...

MADAME DE SAINTE-AGNÈS.

Quels principes! quels indignes conseils!

SAINTE-AGNÈS.

Des conseils d'amis; car, que sait-on? peut-être qu'il est aimé, et qu'on ne veut pas en convenir.

IRÈNE.

C'est possible.

SAINTE-AGNÈS.

Ça se voit tous les jours; et qu'est-ce qu'on risque de se déclarer? on sait à quoi s'en tenir, et on n'a plus qu'à se réjouir ou à se consoler.

MADAME DE SAINTE-AGNÈS.

Monsieur...

SAINTE-AGNÈS.

Eh bien! qu'avez-vous donc?

MADAME DE SAINTE-AGNÈS.

Je dis, Monsieur, que, si justice était faite, vous mériteriez d'être puni.

ANATOLE.

Croyez, Madame, que je suis loin d'approuver de tels principes.

SAINTE-AGNÈS, à part.

Est-il hypocrite!

MADAME DE SAINTE-AGNÈS.

C'est trop de les avoir écoutés; je prie que dorénavant on me fasse grâce de pareils discours; c'est pour en être plus sûre qu'aujourd'hui je ne verrai ni ne recevrai personne.

ANATOLE.

Moi qui devais dîner chez vous?

MADAME DE SAINTE-AGNÈS.

Vous êtes tout à fait libre; adieu.

(Elle sort par le fond.)

SAINTE-AGNÈS.

AIR de *Turenne*.

Elle s'en va, laissons-la faire :
Gaiement nous dînerons tous trois;
Et puis au spectacle, ma chère,
Nous nous rendrons en tapinois...
Pour moi quelle bonne journée!
Festin, spectacle tour à tour...
Que de plaisirs en un seul jour!
Prenons-en pour toute l'année.

(Il prend Irène sous son bras, et sort en l'emmenant avec lui.)

SCÈNE XI.

ANATOLE, seul.

Il faut avouer que j'ai bien du malheur; à dix-huit ans passés, n'avoir encore été aimé de personne! Je ne sais comment font les autres. C'est comme un fait exprès. J'ai distingué d'abord une jeune personne : elle veut aller au couvent. Je me mets à en adorer une autre : elle a un mari et des principes. Toujours des obstacles; ce n'est pourtant pas faute de bonne volonté.

AIR du vaudeville de *l'Héritière*.

A l'aspect d'un joli visage,
Mon cœur éprouve un feu secret;
Mais bientôt je me décourage,
Et vais auprès d'un autre objet
Chercher l'accueil qu'il me faudrait;
Et dans mes projets de tendresses,
Plein d'un espoir toujours déçu,
J'eus déjà plus de vingt maîtresses
Qui n'en ont jamais rien su.

Et cependant s'il se trouvait une femme au monde qui daignât faire attention à moi, combien je l'aimerais! Mais non; jamais madame de Sainte-Agnès n'a été si sévère qu'aujourd'hui, jamais elle ne m'a plus maltraité. Hâtons-nous de remettre ce bracelet, que je lui ai dérobé; car si elle s'en apercevait, elle me chasserait de la maison, et j'en mourrais, je crois. (Pendant ce temps, il a ouvert le tiroir de la toilette et l'écrin, et a remis le bracelet.) Que vois-je? (Il prend le souvenir.) Ce souvenir qu'avant-hier je lui ai donné, et qui déjà est oublié, là, dans le fond d'un tiroir. (L'ouvrant.) Ah! mon Dieu! c'est mon nom; je ne me trompe pas; mon nom, à toutes les pages; et puis, des mots, des lignes entières qui ont été raturées! est-ce ennuyeux! on a toujours tant d'envie de lire ce qui est effacé! Voilà une page qui ne l'est pas; ce sont des vers; lisons vite.

(Il lit.)

« Je voudrais lui parler, et nous voir seuls tous deux.
» Je ne sais ce que je désire,
» Je ne sais ce que je veux;
» Mais lui, n'a-t-il rien à me dire? »

C'est de moi qu'elle s'occupait, c'est à moi qu'elle pensait! je n'ose croire à tant de bonheur, et je cours me jeter à ses pieds. Oh! non, ce serait trop hardi; je n'oserais jamais. Mais, du moins, je puis lui écrire; il le faut; M. de Sainte-Agnès a raison; j'étais trop timide, et je ne risque rien maintenant de lui dire que je l'aime.

(Il se met à la table, et écrit.)

SCÈNE XII.

MADAME DE SAINTE-AGNÈS, ANATOLE, à table, et écrivant.

MADAME DE SAINTE-AGNÈS.

Je ne puis me rendre compte de ce que j'éprouve. Je ne puis ni m'occuper ni travailler, ni même rester en place; je suis en colère contre tout le monde. Je le suis surtout contre moi-même... (Apercevant Anatole.) Ah! M. Anatole.

ANATOLE, à part.

C'est elle.

MADAME DE SAINTE-AGNÈS, à part.

Je suis enchantée de le trouver; je vais le traiter comme il le mérite.

ANATOLE, se levant et pliant la lettre.

Pardon, Madame, je vous dérange.

MADAME DE SAINTE-AGNÈS, sèchement.

En aucune façon. Je venais chercher ce livre (désignant celui qui est sur la table); c'est moi qui plutôt vous aurai troublé.

ANATOLE.

Non, Madame; j'écrivais... je composais...

MADAME DE SAINTE-AGNÈS.

Ah! monsieur fait des vers! il ne lui manquait que cela pour être universel.

ANATOLE, à part.

Dieu! qu'elle a l'air sévère! sans ce que je viens de lire, je ne croirais jamais... (Haut.) Du tout, Madame; c'est tout uniment de la prose que j'adressais à une personne si bonne, si aimable...

MADAME DE SAINTE-AGNÈS, avec ironie.

Ah! cette personne-là est aimable?

ANATOLE, la regardant.

C'est-à-dire aimable, pas toujours; c'est celle dont je vous parlais ce matin.

MADAME DE SAINTE-AGNÈS.

Il serait possible!

AIR : *J'ai vu le Parnasse des Dames.*

Dieu! quelle audace et quel delire!
Quoi! sans égard pour la vertu,
Vous, Monsieur, vous osez écrire?...

ANATOLE.

Eh bien! oui, j'y suis resolu :
Pourquoi lui cacher ma tendresse?...
A quoi bon contraindre mes feux?
Je puis me passer de sagesse...

(Madame de Sainte-Agnès fait un geste qui exprime sa colère.)

Celle que j'aime en a pour deux.

D'ailleurs, vous ne savez pas ce que je lui dis; ce sont peut-être des choses très-raisonnables; vous pouvez en juger.

MADAME DE SAINTE-AGNÈS, le repoussant fièrement.

Monsieur, quelle hardiesse!

ANATOLE.

J'aurais retranché ce qui vous aurait déplu, avant de la lui envoyer.

MADAME DE SAINTE-AGNÈS.

La lui envoyer! vous auriez une pareille idée! vous osez penser qu'elle pourrait la recevoir, après ce que vous m'avez dit ce matin, que c'était la vertu, la sagesse, la perfection même!

ANATOLE.

Du tout, Madame, je n'ai point dit qu'elle fût parfaite; elle a aussi des défauts; elle en a beaucoup.

MADAME DE SAINTE-AGNÈS.

Comment, Monsieur!...

ANATOLE.

Oui, Madame; on ne sait jamais si elle vous aime ou si elle vous déteste; elle est d'une rigueur, d'une sévérité excessive; elle est capricieuse, bizarre...

MADAME DE SAINTE-AGNÈS.

A merveille; il paraît que l'amour ne vous aveugle pas.

ANATOLE.

Ça n'y fait rien, Madame; en eût-elle plus encore, ça ne m'empêcherait pas de l'adorer. On chérit les défauts de ceux qu'on aime; un seul regard fait oublier tous leurs torts; et dans ce moment même, s'il faut vous le dire, quoique malheureux, quoique repoussé par ses dédains, je l'aime plus que jamais.

MADAME DE SAINTE-AGNÈS.

Monsieur...

ANATOLE.

Oh! vous ne pouvez pas vous fâcher pour elle.

MADAME DE SAINTE-AGNÈS.

Non; mais je puis me dispenser d'entendre pour elle de pareilles déclarations; car, si c'était à moi qu'on eût osé les adresser, je sais bien ce que j'aurais répondu.

ANATOLE, lui présentant la lettre.

Eh bien! Madame, dites-le-moi; car c'est pour vous que cette lettre était écrite.

MADAME DE SAINTE-AGNÈS.

Quel excès d'audace!

SAINTE-AGNÈS, en dehors.

Sois tranquille, j'arrangerai tout cela.

ANATOLE.

Dieu ! M. de Sainte-Agnès!

MADAME DE SAINTE-AGNÈS.

Monsieur, gardez cette lettre ; je le veux ; je 'exige, ou je ne vous reverrai jamais.

ANATOLE, à ses genoux.

Non, Madame; plutôt mourir; il faut que mon sort se décide.

MADAME DE SAINTE-AGNÈS.

Et mon mari que j'entends !

ANATOLE.

Ça m'est égal ; nous nous battrons, il me tuera; mais vous prendrez cette lettre, ou je resterai là à vos genoux.

(Il met la lettre dans la main de madame de Sainte-Agnès.)

MADAME DE SAINTE-AGNÈS.

Eh ! Monsieur, levez-vous.

ANATOLE, se levant, et s'enfuyant dans le cabinet à gauche.

Ah ! je vous remercie ; je suis le plus heureux des hommes.

MADAME DE SAINTE-AGNÈS, suivant Anatole jusqu'à la porte.

Que dit-il ? quelle imprudence ! je n'ai point consenti, je n'ai point accepté... Dieu ! mon mari.

(Elle cache la lettre dans le livre qui est sur la table, et revient de suite auprès de la toilette.)

SCÈNE XIII.

Madame de Sainte-Agnès, Sainte-Agnès.

SAINTE-AGNÈS, à la cantonade.

Quand je te répète que je me charge de tout, et que je vais le demander à ta tante... Ah ! la voici. Je venais vous dire, chère amie, que, ce soir, j'avais envie d'aller au spectacle.

MADAME DE SAINTE-AGNÈS.

Eh bien ! Monsieur...

SAINTE-AGNÈS, à part.

Cela ne la fâche pas; c'est étonnant. (Haut.) Une représentation au profit des pauvres de l'arrondissement. M. le maire, que vous connaissez, et qui passe pour un homme très-charitable, a contribué lui-même pour sa part en donnant...

MADAME DE SAINTE-AGNÈS.

Quoi donc?

SAINTE-AGNÈS.

Son autorisation. Ma nièce aussi désirerait y aller, autant que vous y consentiriez.

MADAME DE SAINTE-AGNÈS.

Dès qu'elle est avec vous, monsieur...

SAINTE-AGNÈS.

Comment ! vous y consentez ! (à part) et sans un sermon préalable.

Air du vaudeville de *la Somnambule.*

C'est tout au plus si j'ose encore y croire.

MADAME DE SAINTE-AGNÈS.

Je n'ai rien à dire, vraiment,
Quand il s'agit d'une œuvre méritoire,
Et quand surtout le spectacle est décent.

SAINTE-AGNÈS.

Il n'en est point, ma chère amie,
Où l'on ait moins de dangers à courir...
Des amateurs jouant la comédie,
Ça ne peut pas compter pour un plaisir.
(Regardant sa femme.)

Mais qu'avez-vous ? je vous vois tout émue.

MADAME DE SAINTE-AGNÈS.

Oui, en effet; je m'occupais; je lisais un ouvrage qui m'avait beaucoup attachée.

SAINTE-AGNÈS, regardant le livre qui est sur la table.

Celui-ci, sans doute !

MADAME DE SAINTE-AGNÈS, voulant passer pour le prendre.

Oui, Monsieur, ce sont des pensées spirituelles.

SAINTE-AGNÈS, le prenant.

Du tout; il n'y a rien de spirituel là-dedans; c'est le *Manuel des receveurs généraux.* (Il veut lui passer le livre, et le livre s'entr'ouvre.) Si vraiment, il paraît qu'il contient quelque chose d'intéressant. (Il prend la lettre.) Une lettre, sans adresse ! Qu'est-ce que cela signifie ?

MADAME DE SAINTE-AGNÈS.

Je n'en sais rien.

SAINTE-AGNÈS.

Il y a un moyen de s'en assurer; c'est de la lire.

MADAME DE SAINTE-AGNÈS.

Arrêtez, Monsieur; gardez-vous de l'ouvrir; on pourrait croire que c'est moi qui l'ai décachetée.

SAINTE-AGNÈS.

Eh bien ! où serait le mal ? il y en a donc dans cette lettre ? vous savez donc ce qu'elle contient ?...

MADAME DE SAINTE-AGNÈS.

Non, Monsieur ; mais je m'en doute.

SAINTE-AGNÈS.

Est-ce que, par hasard, ce serait une déclaration ?

MADAME DE SAINTE-AGNÈS, baissant les yeux.

C'est possible.

SAINTE-AGNÈS.

Une déclaration ! à vous, Madame ? eh bien ! par exemple...

Air de *Marianne.*

Et moi, qui, plein de confiance,
Croyais qu'on n'oserait jamais !

MADAME DE SAINTE-AGNÈS, fièrement.

Vous ne supposez pas, je pense...

SAINTE-AGNÈS.

Non, Madame... je vous connais.
(A part.)
C'est jovial,
Original...

Et, franchement, ça devrait m'être égal.
Je le croyais,
Je le disais,
Et cependant ça me fait
De l'effet.
Si déjà l'on se trouve à plaindre
Quand seulement on craint malheur,
Comment font tant de gens d'honneur
Qui n'ont plus rien à craindre?

C'est pour cela que je veux savoir quel est l'audacieux...

MADAME DE SAINTE-AGNÈS.

Si je devais me taire, si cette personne était liée avec vous par les nœuds de l'amitié?...

SAINTE-AGNÈS.

Un ami! je m'en doutais; en pareil cas ce sont toujours les amis. Mais qui diable a pu être le mien à ce point-là? Est-ce que par hasard ce serait ce coquin de d'Hérissel? Vous êtes troublée...

MADAME DE SAINTE-AGNÈS.

Monsieur....

SAINTE-AGNÈS, vivement.

C'est lui, et s'il n'était pas à dix lieues d'ici, s'il n'était pas parti pour longtemps...

MADAME DE SAINTE-AGNÈS, à part.

Parti! laissons-lui son erreur.

SAINTE-AGNÈS.

Voyez-vous le sournois! lui qui s'en défendait ce matin quand je l'en ai défié.

MADAME DE SAINTE-AGNÈS.

Comment, Monsieur!

SAINTE-AGNÈS.

Non, Madame; non, du tout; je lui ai dit, au contraire, que je prendrais fort mal les choses, et pour vous le prouver, je m'en vais lui écrire à l'instant même.

MADAME DE SAINTE-AGNÈS.

J'espère, Monsieur, que vous n'en ferez rien; et, si vous m'aimez, vous ne lui parlerez jamais de cette affaire; je vous le demande: je l'exige. D'ailleurs, Monsieur, on doit de l'indulgence à ceux qui nous ont offensés, et je vous prie de lui pardonner, comme moi-même je lui pardonne.

SAINTE-AGNÈS.

Vous qui êtes parfaite, à la bonne heure; mais moi, qui ne le suis pas, je tiens à m'expliquer.

MADAME DE SAINTE-AGNÈS.

Par lettres! par correspondance! pour prolonger un scandale, qu'il vaut mieux assoupir. Fi, Monsieur! ce n'est point bien; ce n'est point charitable! S'il était ici, à la bonne heure, on pourrait... mais comme il n'y est plus, comme il n'y reviendra plus...

UN DOMESTIQUE, annonçant.

M. d'Hérissel.

SAINTE-AGNÈS, se frottant les mains.

Quel bonheur!

MADAME DE SAINTE-AGNÈS, à part.

C'est fait de moi!

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENTS, D'HÉRISSEL.

SAINTE-AGNÈS, à d'Hérissel qui entre.

Arrivez donc ici, monsieur l'homme de bien!

D'HÉRISSEL.

Tu es étonné de me revoir. Mon régiment était déjà à cheval, et nous allions partir, lorsque le général nous a annoncé que nous restions ici un mois en garnison.

MADAME DE SAINTE-AGNÈS.

Grand Dieu!

D'HÉRISSEL.

J'en suis enchanté, et toi aussi: ça te fait plaisir, n'est-il pas vrai?

SAINTE-AGNÈS.

Du tout, Monsieur.

D'HÉRISSEL.

Et pourquoi donc?

MADAME DE SAINTE-AGNÈS.

O mon Dieu! inspire-moi quelque détour qui puisse nous sauver.

SAINTE-AGNÈS.

Vous me demandez pourquoi? Apprenez, Monsieur, qu'il y a des devoirs, des droits qu'il faut respecter; ceux de l'amitié d'abord, et plus encore ceux de la morale.

D'HÉRISSEL.

Ah ça! qu'est-ce qui te prend donc? (A part.) Est-ce qu'il s'en mêle aussi?

SAINTE-AGNÈS.

Toi! un homme marié, qui as une jolie femme; car on dit qu'elle est très-jolie, ta femme; eh bien! qu'est-ce que tu dirais, si je lui faisais la cour?

MADAME DE SAINTE-AGNÈS, voulant l'arrêter.

Monsieur...

SAINTE-AGNÈS.

Non, Madame; il faut que je le confonde. (A d'Hérissel.) Enfin, réponds: si je lui faisais la cour; si, par exemple, je lui adressais une déclaration, qu'est-ce que tu ferais?

D'HÉRISSEL.

Je prierais d'abord ma femme de ne pas m'en parler.

SAINTE-AGNÈS.

Ce serait peut-être le mieux; mais si elle ne le pouvait pas? si l'indignation lui faisait rompre le silence?

D'HÉRISSEL.

Je la prierais alors de se défendre elle-même et de te congédier le plus honnêtement possible.

SAINTE-AGNÈS.

Vous l'entendez, Madame; il vient de prononcer lui-même son arrêt.

D'HÉRISSEL.

Que veux-tu dire ?

SAINTE-AGNÈS.

Cette lettre te l'expliquera ; je te la rends.

D'HÉRISSEL, étonné et la prenant.

Cette lettre ?

SAINTE-AGNÈS.

Oui, cette déclaration que tu as écrite à ma femme, et que tu lui as remise.

D'HÉRISSEL.

Moi !

SAINTE-AGNÈS.

Ne vas-tu pas faire l'étonné ? elle en est convenue elle-même; elle me l'a avoué, et tu vois encore son émotion ; ce qui est tout naturel quand on n'a pas encore l'habitude.

MADAME DE SAINTE-AGNÈS.

Ah ! je n'y survivrai pas.

D'HÉRISSEL.

Quoi ! Madame, cette lettre d'amour, surprise entre vos mains, vous avez avoué que c'était moi ?...

MADAME DE SAINTE-AGNÈS.

Dans le premier trouble... j'ai dit... du moins je pensais... je croyais...

D'HÉRISSEL.

Alors, Madame, je n'ai plus rien à dire, et je suis bien forcé d'en convenir. (A Sainte-Agnès.) La lettre est de moi.

MADAME DE SAINTE-AGNÈS.

Grand Dieu !

SAINTE-AGNÈS.

Vous en convenez donc enfin.

(Il passe entre madame de Sainte-Agnès et d'Hérissel.)

AIR *des Scythes*.

Des mœurs du temps exemples déplorables !
Où vous conduit la dépravation ?
A des penchants, à des projets coupables !

MADAME DE SAINTE-AGNÈS, à son mari, avec impatience.

Eh ! Monsieur... trêve de sermon !

SAINTE-AGNÈS, de même.

Eh ! Madame, c'est la leçon
Que tous les jours ici vous m'avez faite.
Je suis heureux, en docile écolier,
D'avoir quelqu'un à qui je la répète;
C'est un moyen de ne pas l'oublier.

MADAME DE SAINTE-AGNÈS.

Terminons, de grâce, cette discussion que je ne pourrais supporter plus longtemps. Je vous prie surtout de ne point en vouloir à M. d'Hérissel, qui, lui-même, doit m'accuser.

D'HÉRISSEL.

Non, Madame; et si mon ami veut seulement nous laisser un instant, et me permettre de vous expliquer mes intentions...

SAINTE-AGNÈS.

Non pas, non pas; il n'est pas nécessaire que cela aille plus loin. Voilà déjà ma femme qui t'excuse, et qui me prêche l'indulgence, ce qui ne lui était jamais arrivé pour personne.

MADAME DE SAINTE-AGNÈS.

Monsieur...

SAINTE-AGNÈS.

Il n'y a que cela peut-être qui pourrait me donner des soupçons.

D'HÉRISSEL.

Je te répète qu'ils sont absurdes, et que je n'ai que deux mots à dire à ta femme.

SAINTE-AGNÈS.

Tu ne lui parleras pas, je te le défends, et à elle aussi; et pour en être plus sûr, tu vas venir avec moi.

AIR du vaudeville de *l'Actrice*.

Ce n'est pas, certes, que je tremble;
Mais je ne voudrais pas, mon cher,
Tous les deux vous laisser ensemble :
Il pourrait m'en coûter trop cher.
Tantôt, dans un joyeux délire,
A déjeuner, pour t'égayer,
Je régalais, ça doit suffire;
Je ne veux pas toujours payer.

(Il emmène d'Hérissel.)

(A madame de Sainte-Agnès qui veut le suivre.)

Restez, Madame, ne vous dérangez pas; je reviens à l'instant.

(Il sort avec d'Hérissel.)

SCÈNE XV.

MADAME DE SAINTE-AGNÈS, seule.

Quelle aventure ! j'y aurais succombé, si le ciel n'était pas venu à mon secours. Mais ce M. d'Hérissel; me voilà tout à fait à sa discrétion. En lisant cette lettre, que va-t-il penser de moi ? comment le dissuader ? Devrait-il être permis que des personnes bien intentionnées fussent jamais compromises à ce point-là ?

SCÈNE XVI.

MADAME DE SAINTE-AGNÈS, ANATOLE, sortant du cabinet.

ANATOLE, à part.

J'ai vu sortir le mari. (Haut.) Eh bien ! Madame ?...

MADAME DE SAINTE-AGNÈS.

Comment ! Monsieur, c'est encore vous ?

ANATOLE.

Oui, Madame; je viens chercher la réponse.

MADAME DE SAINTE-AGNÈS.

La réponse! il ne manquait plus que cela, après votre indigne conduite! après votre affreuse lettre!

ANATOLE.

Affreuse!

MADAME DE SAINTE-AGNÈS.

Oui, Monsieur; car elle est tombée entre les mains de mon mari.

ANATOLE.

Dieu!

MADAME DE SAINTE-AGNÈS.

Le ciel a permis qu'un autre fût accusé, qu'il en soit béni; mais je n'en suis pas plus tranquille pour cela; car cette lettre, qu'heureusement je n'ai pas lue...

ANATOLE.

Quel dommage! Je m'en vais vous la dire; je la sais par cœur.

MADAME DE SAINTE-AGNÈS.

Non, Monsieur; je ne veux ni l'entendre ni la connaître; mais je veux savoir ce qu'elle contient, et j'espère au moins qu'il n'y avait rien qui pût me compromettre.

ANATOLE.

Oh! non, Madame; rassurez-vous, je n'y parlais que de mon amour.

MADAME DE SAINTE-AGNÈS.

Est-il possible! Je suppose au moins que c'était dans des termes convenables?

ANATOLE.

Oh! sans doute; tout ce qu'il y avait de plus tendre et de plus passionné.

MADAME DE SAINTE-AGNÈS.

Quelle imprudence! Au moins, Monsieur, vous ne l'avez pas signée?

ANATOLE.

Me croyez-vous capable d'écrire une lettre anonyme?

MADAME DE SAINTE-AGNÈS.

Eh! Monsieur, on ne signe jamais ces lettres-là!

ANATOLE.

Je n'en savais rien, Madame; c'est la première; mais, du reste, je m'en souviens bien, je ne vous y ai tutoyée qu'une fois.

MADAME DE SAINTE-AGNÈS.

Me tutoyer! miséricorde!

ANATOLE.

Une seule fois, Madame.

MADAME DE SAINTE-AGNÈS.

Me tutoyer! Que va penser M. d'Hérissel?

ANATOLE.

Ce n'est pas ma faute; c'est dans cet endroit où je vous remerciais de vos bontés...

MADAME DE SAINTE-AGNÈS.

De mes bontés! Et de quel droit, Monsieur, osez-vous me calomnier ainsi, et mentir à votre propre conscience?

ANATOLE.

Pardon, Madame, je n'aurais jamais eu cette hardiesse sans ce souvenir, (il le tire de sa poche et le montre à madame de Sainte-Agnès) sur lequel j'ai eu l'indiscrétion de jeter les yeux, et où j'ai vu que vous aviez daigné vous occuper de moi. Tenez, lisez plutôt.

MADAME DE SAINTE-AGNÈS, prenant le souvenir.

Ce souvenir... Eh! mais, ce n'est pas mon écriture; c'est celle de ma nièce.

ANATOLE.

Irène! il serait possible!... (A part.) Ah! qu'ai-je fait!

MADAME DE SAINTE-AGNÈS.

Ma nièce! quel oubli de toutes les bienséances! Une jeune fille de son âge! oser vous aimer! l'écrire! Je vais la trouver, et lui apprendre...

ANATOLE.

Non, Madame; je ne souffrirai pas que pour moi elle soit grondée, elle soit compromise. Que j'étais ingrat! elle seule daignait s'occuper de moi, daignait me plaindre; tandis que vous, Madame, vous, dont je croyais être aimé, vous n'aviez pour moi que de l'indifférence, que de la haine.

MADAME DE SAINTE-AGNÈS.

Oui, Monsieur; c'est ce que je vous dois; c'est ce que vous méritez. Je vous hais plus que je ne peux le dire.

ANATOLE.

Je ne le vois que trop; et vous serez satisfaite. Tant de mépris étouffe mon amour; je veux vous bannir de mon cœur, vous oublier...

MADAME DE SAINTE-AGNÈS.

Il y a longtemps que vous auriez dû le faire.

ANATOLE.

J'en aimerai, j'en épouserai une autre; et si votre nièce, si Irène était libre....

MADAME DE SAINTE-AGNÈS.

Jamais, Monsieur, jamais je n'y donnerai mon consentement; vous ne l'épouserez pas; elle ira au couvent; c'est ma volonté; et dès aujourd'hui vous ne la verrez plus.

ANATOLE.

Quelle injustice! quelle tyrannie!...

SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENTS, D'HÉRISSEL.

D'HÉRISSEL, entrant sur les derniers mots de madame de Sainte-Agnès.

Eh! mais, qu'entends-je? on se dispute. (A ma-

dame de Sainte-Agnès.) De l'émotion, de la colère, vous, Madame!

MADAME DE SAINTE-AGNÈS.

Ah! mon Dieu! me voilà compromise de toutes les manières.

D'HÉRISSEL.

J'avais su échapper à votre mari, et j'accourais... (Voyant Anatole qui est près de la table, la tête entre ses mains.) Mais, qu'a donc mon jeune cousin?

ANATOLE.

La forcer d'entrer au couvent! quelle indignité!

D'HÉRISSEL.

Au couvent! eh! qui donc?

ANATOLE.

Mademoiselle Irène.

D'HÉRISSEL.

Il serait possible!

ANATOLE.

Oui, mon cousin; exprès pour me tourmenter, pour me rendre malheureux; mais les obstacles augmenteront mon amour, et dès qu'on me la refuse, cela suffit; car je suis obstiné.

D'HÉRISSEL.

Qu'est-ce que tu dis là? tu l'aimais?

ANATOLE.

Oui, sans doute, ça m'est revenu, et plus fort que jamais.

D'HÉRISSEL.

Eh bien! mon ami, apprends qu'elle t'aime aussi, elle me l'a avoué.

ANATOLE.

Eh! mon Dieu, je le sais bien, et c'est pour cela que madame veut nous séparer, veut nous désunir, veut l'envoyer au couvent.

D'HÉRISSEL.

Tu te trompes; déjà, ce matin, madame m'avait dit qu'elle renoncerait à ces idées-là.

MADAME DE SAINTE-AGNÈS.

J'ai dit, Monsieur, que je verrais, que je consulterais.

D'HÉRISSEL.

Mais, depuis, j'ai pensé que vous étiez décidée.

MADAME DE SAINTE-AGNÈS.

Qui a pu vous le faire croire?

D'HÉRISSEL.

Une lettre que j'ai là, et dont nous pouvons prendre connaissance.

MADAME DE SAINTE-AGNÈS.

Du tout, Monsieur, du tout, ce n'est pas nécessaire; je n'ai jamais prétendu contrarier les inclinations de ma nièce.

D'HÉRISSEL.

C'est ce que je me suis toujours dit. (Bas à Anatole.) Laisse-nous, maintenant le reste me regarde.

ANATOLE.

Comment, vous croyez...

D'HÉRISSEL.

Va-t'en, te dis-je, je me charge de tout.

(Anatole sort.)

SCÈNE XVIII.

MADAME DE SAINTE-AGNÈS, D'HÉRISSEL.

D'HÉRISSEL.

Combien je vous remercie, Madame, de ce que vous voulez bien faire pour votre nièce!

MADAME DE SAINTE-AGNÈS.

Mais, Monsieur...

D'HÉRISSEL.

C'est moi, maintenant, qui suis votre débiteur; et, pendant que nous sommes seuls, que votre mari n'y est pas, je me hâte de vous faire une restitution.

MADAME DE SAINTE-AGNÈS.

Ah! Monsieur, qu'avez-vous pensé?

D'HÉRISSEL.

J'ai pensé à vous rendre service, Madame, et pas autre chose; je vous rends cette lettre qui n'a point quitté mon portefeuille.

MADAME DE SAINTE-AGNÈS.

Ainsi, Monsieur, vous ne l'avez point lue?

D'HÉRISSEL.

Non, assurément; je me suis fait un raisonnement; je me suis dit : « De deux choses l'une : ou j'ai écrit cette lettre, puisqu'une personne de foi l'affirme, et alors je dois savoir ce qu'elle contient; ou je ne l'ai point écrite, ce que je serais assez tenté de croire, et alors je n'ai point le droit de l'ouvrir. » Et c'est à vous d'en faire ce que vous voudrez... Eh bien! vous la refusez?

MADAME DE SAINTE-AGNÈS.

Non, Monsieur; mais avant de la reprendre, je voudrais, et ne sais comment vous expliquer, car vous allez avoir de moi de mauvaises pensées.

D'HÉRISSEL.

Moi, Madame! je n'ai point le droit d'être sévère; ce que je réclame, au contraire, c'est votre indulgence. Je suis l'ami de votre mari, et voudrais être le vôtre, si vous m'en jugez digne.

(En ce moment, Sainte-Agnès entre par le fond avec Irène et Anatole : mais il leur fait signe de s'arrêter, en voyant d'Hérissel et sa femme en tête-à-tête.)

MADAME DE SAINTE-AGNÈS.

Ah! Monsieur, pouvez-vous en douter? (Voulant prendre la lettre.) Donnez, donnez, de grâce.

SCÈNE XIX.

LES PRÉCÉDENTS ; SAINTE-AGNÈS, IRÈNE, ANATOLE.

SAINTE-AGNÈS, passant entre eux deux, et saisissant la lettre.

Non, Madame, c'est moi qui m'en empare.

MADAME DE SAINTE-AGNÈS.

Ciel ! mon mari !

IRÈNE.

Ma tante qui reçoit des lettres.

ANATOLE, à part.

Comment ! encore une !

SAINTE-AGNÈS.

Cette fois, vous n'étiez point forcée de la recevoir, c'est vous-même qui l'acceptiez, qui la demandiez.

D'HÉRISSEL.

C'est à moi de t'expliquer...

SAINTE-AGNÈS.

Cela suffit, Monsieur, cela passe les bornes. J'ai pu pardonner une première fois, mais une seconde c'est différent ; et nous allons voir.

MADAME DE SAINTE-AGNÈS.

Que faites-vous ?

SAINTE-AGNÈS, décachetant la lettre.

J'ouvre cette lettre pour savoir à quoi m'en tenir.

MADAME DE SAINTE-AGNÈS.

Arrêtez, de grâce, et ne commettez point une indiscrétion inutile ; elle n'est point de monsieur.

SAINTE-AGNÈS.

Et de qui donc ?

MADAME DE SAINTE-AGNÈS.

D'Anatole.

ANATOLE, étonné.

C'est la mienne.

IRÈNE, avec reproche.

Comment, Monsieur ?

SAINTE-AGNÈS, vivement.

A d'autres ; je n'en crois pas un mot. (Regardant au bas de la lettre.) Si vraiment. « Anatole d'Hérissel. » (Lisant.) « Vous que j'aime depuis si » longtemps sans oser vous le dire, pardonnez » aujourd'hui une audace que vos bontés seules » ont fait naître. » (S'interrompant.) Vos bontés ! à qui cela est-il adressé ?

MADAME DE SAINTE-AGNÈS, vivement.

A qui ? à Irène, votre nièce.

ANATOLE, de même.

Oui, Monsieur.

IRÈNE, SAINTE-AGNÈS et D'HÉRISSEL.

Il serait possible !

SAINTE-AGNÈS, continuant.

« J'ai lu ce souvenir, où mon nom est tracé, » où ton cœur s'est trahi. »

MADAME DE SAINTE-AGNÈS, présentant le souvenir à son mari.

Tenez, Monsieur, ce souvenir, le voilà ; reconnaissez-vous l'écriture de votre nièce ?

SAINTE-AGNÈS, l'examinant.

Oui, vraiment, c'est bien cela ; et les phrases les plus tendres.

IRÈNE, d'un air suppliant.

Mon oncle, de grâce. (A madame de Sainte-Agnès.) Non, ma tante, ne croyez pas...

MADAME DE SAINTE-AGNÈS.

Fi ! Mademoiselle.

IRÈNE.

Comment, monsieur Anatole, vous avez eu l'indiscrétion...

ANATOLE.

Ne m'en accusez pas, puisque je lui dois mon bonheur.

D'HÉRISSEL, faisant passer Irène auprès d'Anatole.

Ces chers enfants !

SAINTE-AGNÈS.

Mais, ce pauvre d'Hérissel que vous accusiez.

MADAME DE SAINTE-AGNÈS.

Je croyais que monsieur était seul capable d'une telle audace ; mais je me trompais : tout le monde est sujet à l'erreur.

SAINTE-AGNÈS.

A qui le dites-vous ? (A d'Hérissel.) Mais toi qui en convenais.

D'HÉRISSEL.

Pour te faire plaisir, d'après ce que tu m'avais demandé ce matin.

MADAME DE SAINTE-AGNÈS.

Comment, Monsieur...

SAINTE-AGNÈS.

C'est bien ! c'est bien ! pas d'autres explications ; j'ai décidément un ami et une femme comme on n'en voit pas.

ANATOLE.

Et moi aussi.

IRÈNE.

Et nous ne savons, ma tante, comment vous en témoigner notre reconnaissance.

MADAME DE SAINTE-AGNÈS, passant auprès d'Irène.

Prouvez-la-moi, ma nièce, en remplissant vos devoirs, en fuyant surtout le monde et ses maximes perverses, et en vous répétant...

D'HÉRISSEL.

Ce que nous disions ce matin : « Qu'ici-bas on ne peut répondre de rien, et que la vertu la plus sévère a souvent elle-même besoin d'indulgence. »

VAUDEVILLE.

Air du vaudeville de *la Haine d'une femme*.

IRÈNE.

C'est la bonté, c'est l'indulgence,
Qui seules donnent le bonheur;
Tous ces censeurs pleins d'exigence
Sont toujours de mauvaise humeur;
L'espèce humaine, qu'ils corrigent,
Par ses torts les rend furieux.
O vous! que nos défauts affligent,
Pour être heureux, fermez les yeux.

D'HÉRISSEL.

Je crois qu'au sein de la richesse
Le malheur n'est point oublié;
Je crois à la délicatesse,
A la constance, à l'amitié.
Contre mes erreurs on s'élève;
Mais moi, j'y tiens tant que je peux...
Et si le bonheur est un rêve,
Pour être heureux, fermons les yeux.

ANATOLE.

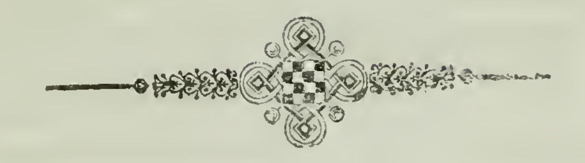
Il est bien des esprits funèbres
Qui voudraient, craignant la clarté,
Cacher sous d'épaisses ténèbres
Le flambeau de la vérité.
O vous! Goth, Visigoth, Étrusque,
Que le soleil rend malheureux,
Si la lumière vous offusque,
Pour être heureux, fermez les yeux.

SAINTE-AGNÈS.

Grands seigneurs, vous qui semblez croire
Aux éloges de vos flatteurs;
Bourgeois, qui lisez le mémoire
Des médecins, des procureurs;
Crésus, qu'on appelle un génie;
Milord, dont on reçoit les vœux;
Mari, dont la femme est jolie,
Pour être heureux, fermez les yeux.

MADAME DE SAINTE-AGNÈS.

Dans plus d'un sujet, sur la scène,
On peut tout dire aux spectateurs;
Dans d'autres, on se tait, sous peine
D'exciter de graves rigueurs.
Que notre sort ici vous touche;
Daignez, en public généreux,
Quand d'autres nous ferment la bouche,
Sur nos défauts fermer les yeux.





AVENTURES ET VOYAGES

DU PETIT JONAS,

PIÈCE ROMANTIQUE, EN TROIS ACTES,

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre des Nouveautés, le 28 février 1829.

En société avec M. Dupin.

Personnages.



LA MÈRE-GRAND.
JONAS, son petit-fils.
GIANETTA, sœur de lait de Jonas.
FRÉTINO, leur voisin, fils d'un fermier.
UNE BALEINE, personnage muet.
LA RIVIÈRE DES GOBELINS.
LA VÉRITÉ.
FLEUVES ET RIVIÈRES.
CHOEUR DE CRÉANCIERS.

La scène se passe dans le royaume de Naples, à Amalfi, près le golfe de Salerne.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente l'intérieur de la chaumière de la mère-grand. Au lever du rideau, elle est à son rouet, et Jonas est de l'autre côté assis près d'une table.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA MÈRE-GRAND, JONAS.

LA MÈRE-GRAND.

Jonas... Mon fils Jonas... Je vous demande ce qu'il fait là...

JONAS.

Moi, ma mère-grand? je m'amuse à me désespérer.

LA MÈRE-GRAND.

Beau plaisir.

JONAS.

C'en est un comme un autre... et quand on n'a que cela à faire, ça occupe.

LA MÈRE-GRAND.

Est-ce ainsi que nous sortirons de la misère où nous sommes? au lieu de travailler, de prendre un état.

JONAS.

Travailler, prendre un état, c'est ce qu'ils disent tous; j'en avais un état, celui de millionnaire. J'y ai été élevé, j'y suis fait, c'est l'état de mon père, et je ne demande pas mieux que de le continuer; mais alors donnez-moi de quoi l'exercer.

LA MÈRE-GRAND.

Quand on a tout perdu! quand on a, comme toi, tout mangé!

JONAS.

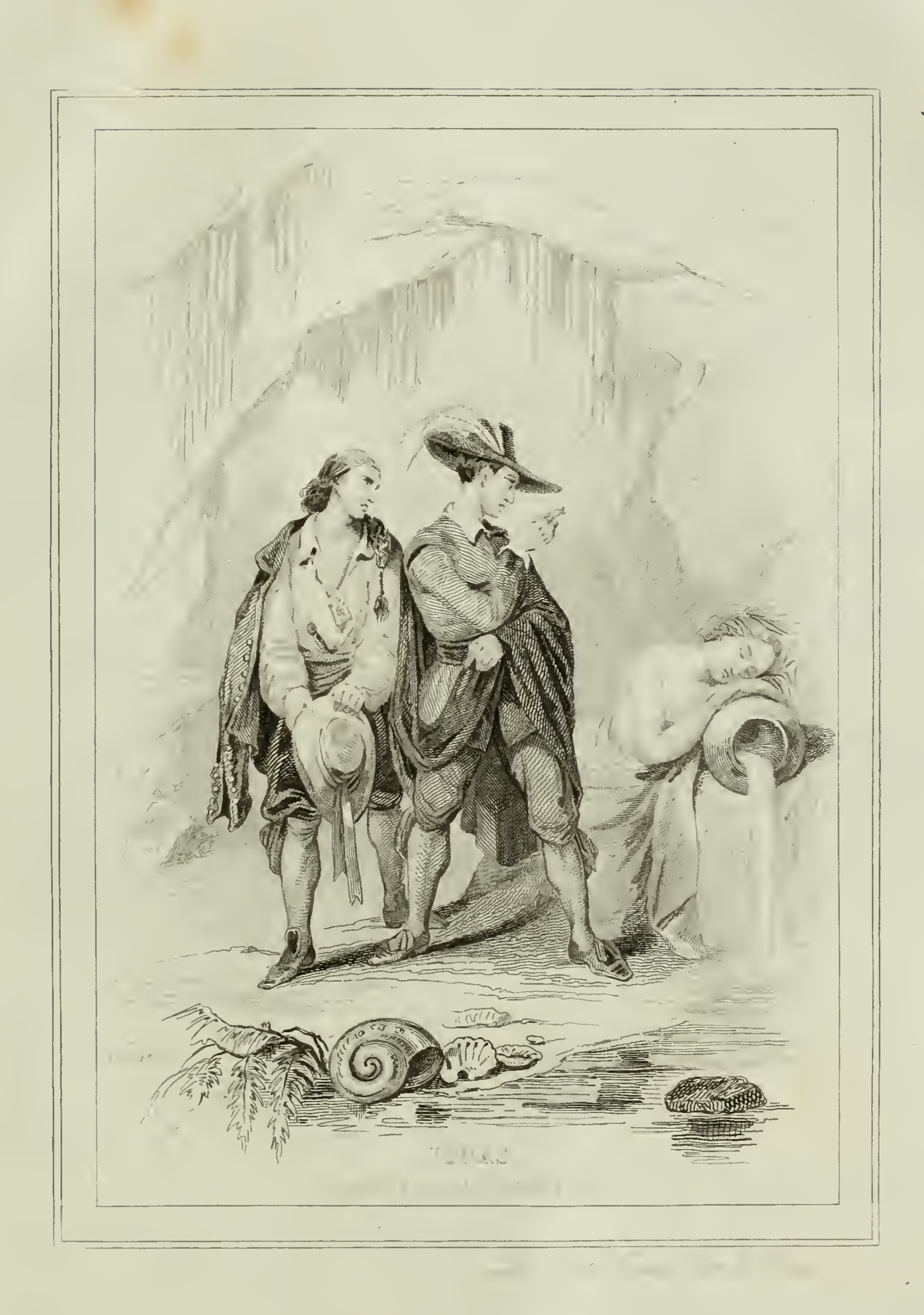
N'allez-vous pas me faire croire que j'ai mangé ma fortune? je le voudrais bien, je serais plus gras que je ne suis. Par malheur, il y avait toujours tant de convives, que le dîner allait vite; et quand il a été fini, votre serviteur, je me suis trouvé devant une table vide, tout seul avec mon appétit qui est toujours le même: celui-là peut bien se vanter d'être le seul qui n'ait pas changé. Mais les autres, mais les hommes, Dieu! les hommes! Je ne dis pas ça pour vous, ma mère-grand; les hommes, voyez-vous, je ne sais pas si ça vous fait cet effet-là, mais si vous les aviez toujours haïs autant que moi, je ne serais pas au monde, et c'est ce que je voudrais.

LA MÈRE-GRAND.

Et pourquoi te décourager ainsi? Ta fortune ne peut-elle pas revenir? Vois monsieur Jonas, ton grand-père, qui était Juif de naissance, et le plus honnête homme du monde.

AIR du vaudeville *du Charlatanisme.*

De ses talents l'heureux emploi,



De bons intérêts usuraires
Doublaient ses fonds!

JONAS.

C'est vrai, mais moi
Je n'ai pas l'esprit des affaires.

LA MÈRE-GRAND.

Bien connu pour sa bonne foi,
Il fut, après mainte traverse,
Après trois faillites, je croi,
Plus riche encor...

JONAS.

C'est vrai, mais moi
Je n'ai pas l'esprit du commerce.

LA MÈRE-GRAND.

Tu n'en as d'aucune espèce!

JONAS.

A qui la faute? à mes parents. Je suis venu au monde comme cela, c'est mon père qui l'a voulu; car, pour ce qui est de l'esprit, il n'en manquait pas, mon père; c'était un savant qui était toujours fourré dans les livres.

LA MÈRE-GRAND.

Il aimait à étudier celui-là, il n'était pas comme toi; il quittait souvent le beau palais qu'il avait à Naples pour s'enfermer tout seul à Amalfi.

AIR de *Marianne.*

Il venait dans cette chaumière,
Et loin des regards du public,
Il passait la journée entière
Sur ses creusets, son alambic.

JONAS.

La belle avance!
Par sa science,
Dans le quartier
Il passait pour sorcier,
Et son esprit trop inventif
A bien manqué le faire brûler vif:
Car on dit qu'il faisait, mon père,
Des prodiges...

LA MÈRE-GRAND.

J'aurais cru ça,
Si tu n'avais pas été là
Pour prouver le contraire.

JONAS.

Jusqu'à vous qui tombez sur moi, *tu quoque*, ma mère-grand!

LA MÈRE-GRAND.

Si je te parle ainsi, c'est pour ton bien, c'est pour t'apprendre à ne compter que sur toi et à ne plus compter sur tes amis.

JONAS.

Mes amis, je n'y tiens pas, je ne tiens à personne; mais il y en a d'autres qui tiennent à moi.

LA MÈRE-GRAND.

Il serait possible! et quels sont donc ces êtres généreux qui ne t'ont pas abandonné dans le malheur?

JONAS.

Mes créanciers; ils me sont plus attachés que jamais; dans toutes les comédies que j'ai lues, j'ai toujours vu que c'était bon genre d'avoir des créanciers, et de les faire aller; mais les miens ne vont pas, ou ils vont très-mal, et nous avons tous les jours des disputes et des prises ensemble, des prises de corps.

LA MÈRE-GRAND.

O ciel!

JONAS.

Et ce matin ils doivent venir me chercher pour me mener en prison.

LA MÈRE-GRAND, pleurant.

Mon pauvre petit Jonas!

JONAS.

Voilà que vous pleurez, maintenant.

LA MÈRE-GRAND.

Oui, parce que je t'aime, et je vendrai plutôt tout ce que j'ai.

JONAS.

Vous n'avez plus rien.

LA MÈRE-GRAND.

Et mes dentelles! et mes falbalas! et ce portrait de moi que je t'avais donné, il faut le mettre en gage.

JONAS.

Je ne vous l'avais pas dit, ma mère-grand, mais voilà plus d'un mois que je l'ai perdu sans savoir comment.

LA MÈRE-GRAND.

Tous les malheurs à la fois! un si joli portrait, où j'étais représentée en bergère, et à l'âge de quinze ans! mais ça m'est égal, ça ne me décourage pas.

AIR du vaudeville de *Partie carrée.*

Jamais, mon fils, dans ton destin funeste,
Ta mère-grand ne t'abandonnera.

JONAS.

Regardez donc, hélas; ce qui vous reste,
Votre béquille...

LA MÈRE-GRAND.

Eh bien! c'est toujours ça.
Oui, la grand'-mère aime trop sa famille
Pour délaisser son enfant malheureux.
(Lui prenant le bras qu'elle met sur le sien.)
Viens t'appuyer sur moi, viens... ma béquille
Nous soutiendra tous deux.

JONAS.

Ce n'est pas possible: vous ne pouvez pas m'accompagner en prison; vous n'êtes pas comme moi, vous n'avez pas de dettes.

LA MÈRE-GRAND.

Eh bien! j'en ferai.

JONAS.

O dévouement de la nature! O sensibilité des grand'mères! J'ai eu trop d'amis et pas assez de grand'mères. Si j'en avais eu seulement six comme celle-ci...

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, GIANETTA.

GIANETTA.

Monsieur Jonas, monsieur Jonas !

JONAS.

C'est Gianetta... ma sœur de lait.

LA MÈRE-GRAND.

En voilà encore une du moins qui ne nous a pas abandonnés, qui demeure avec nous... qui fait notre ménage.

JONAS.

Depuis que nous n'avons plus rien... nous partageons tout avec elle.

GIANETTA.

AIR : *J'en guette un petit de mon âge.*

C'était à moi d'être votre compagne.

JONAS.

Tous ces amis qui buvaient mon bon vin,
Tous ces amis qui sablaient mon champagne,
Ma cave vide, ont disparu soudain.
Toujours fidèle au nœud qui nous rassemble,
Ma sœur de lait est, dans son amitié,
La seule, hélas ! qui n'ait pas oublié
Le temps où nous buvions ensemble.

GIANETTA.

Grâce au ciel, vous avez encore d'autres amis ! Vous savez bien, Frétino, le fils de votre ancien fermier... il revient de la ville, où il a entendu dire qu'on devait vous arrêter aujourd'hui.

JONAS.

Qu'est-ce que je disais ?

GIANETTA.

Et il offre de vous cacher dans un souterrain qui est près d'ici et qui dépend de la ferme.

LA MÈRE-GRAND.

Dieu soit loué... j'ai toujours eu une inclination pour ce petit Frétino... un blondin qui a des yeux bleus magnifiques... comme ton grand-père.

JONAS.

Il s'agit bien de cela... Je vous demande, ma mère-grand, comment, à votre âge, vous faites encore attention à ces choses-là ? Il est question de votre petit-fils... qui a besoin de vos conseils et de tout son courage.

LA MÈRE-GRAND.

Il faut commencer par te sauver.

JONAS.

J'y pensais.

GIANETTA.

Et moi, je ne crois pas. Pendant que nous causions avec Frétino, nous avons vu autour de la maison rôder des gens suspects. Il y en a deux, entre autres, qui se sont assis à la porte. Deux lazzaronis avec de mauvaises mines et de grosses cannes.

JONAS.

Les mauvaises mines, ça me serait égal... je n'y ferais pas attention... mais c'est le reste du signalement qui me paraît plus frappant.

GIANETTA.

Alors Frétino m'a dit : « Que monsieur Jonas ne sorte pas... Il y a moyen de le mettre en sûreté sans l'exposer. »

JONAS, *vivement.*

C'est ce moyen-là qu'il faut prendre.

LA MÈRE-GRAND.

Tu as raison.

JONAS.

C'est justement celui que je cherchais depuis une heure...

LA MÈRE-GRAND.

Parle vite...

GIANETTA.

Frétino prétend que les souterrains qu'il connaît viennent de ce côté et touchent aux caves de la maison ; de sorte qu'en pratiquant un trou dans le dernier mur, notre jeune maître s'évadera par là, se trouvera en sûreté, et pourra à volonté revenir auprès de vous.

LA MÈRE-GRAND.

C'est à merveille.

JONAS.

Le tout est de creuser la muraille... ça va me donner bien du mal.

LA MÈRE-GRAND.

Paresseux !

JONAS.

Je ne suis pas habitué à piocher... mais dès que ça vous fait plaisir... pour vous, ma mère-grand, qu'est-ce que je ne ferais pas ?... Adieu, Gianetta ; ce nouveau service-là est encore à ajouter à tous les gages que tu nous a donnés de ton attachement... Sans compter que tu es si bonne et si jolie... que certainement... je te dirai le reste plus tard... je te le dirai... tu m'y feras penser !

(Il sort.)

SCÈNE III.

LA MÈRE-GRAND, GIANETTA.

GIANETTA.

Je ne lui demande rien... je suis assez payée s'il est heureux.

LA MÈRE-GRAND.

Va, Gianetta... tu es une bonne fille... Approche-moi ce fauteuil.

GIANETTA.

Oui, madame Jonas.

LA MÈRE-GRAND.

Il me semble que tu soupires...

GIANETTA.

Moi ?..

LA MÈRE-GRAND.

Oui, oui... tu as soupiré !... Je m'y connais... je n'ai pas toujours eu quatre-vingt-cinq ans. Est-ce que tu aurais quelque chagrin... quelque amourette... conte-moi cela... nous autres, nous ne vivons que de souvenirs... ça nous rajeunit.

GIANETTA.

Vous pourriez penser...

LA MÈRE-GRAND.

Que tu as un amoureux... Dame ! à ton âge c'est tout naturel.

PREMIER COUPLET.

Air des *Voitures versées.*

Jadis, à quinze ans,
Et cette époque est bien passée,
Jadis, à quinze ans,
Je faisais des serments (*bis*)
De fuir, hélas ! tous les amants ;
Mais la foule empressée
Admirait en tous lieux
Et ma taille élancée,
Et surtout mes beaux yeux.
Qu'elle a de beaux yeux !
Disaient-ils entre eux.
Et, si j'ai bonne souvenance,
Je crois que, malgré ma prudence,
Sensible à leurs vœux,
Je pris un amoureux, (*ter.*)
Je crois même en avoir eu deux.

DEUXIÈME COUPLET.

Le premier, dit-on,
Était fat et s'aimait lui-même ;
Et pour le second,
Hélas ! le pauvre garçon,
Je l'eusse aimé tout de bon,
Sans une autre inclination.
J'aimai donc le troisième,
Qui me fut inconstant,
Et pour le quatrième,
Il en fit tout autant.
Oui, chère enfant,
Tous en font autant. (*ter.*)
Ce fut alors que, prude et sage,
Blâmant les erreurs du jeune âge,
Mon cœur fut guéri.
C'est alors, Dieu merci,
Que mon cœur fut guéri, (*bis.*)
Et que j'épousai mon mari.

GIANETTA.

Pour moi, madame Jonas, je n'en ai qu'un et je n'en aurai jamais d'autre.

LA MÈRE-GRAND.

Tu as raison, mon enfant, c'est ce qu'on dit toujours... Mais, quel est-il ? Je le connais, n'est-il pas vrai ? Tu rougis... je sais qui.

GIANETTA.

Ah ! mon Dieu !

LA MÈRE-GRAND.

C'est ce petit Frétino, notre voisin.

GIANETTA.

Non vraiment... vous ne pensez qu'à lui.

LA MÈRE-GRAND.

C'est qu'il me semble qu'à ta place, c'est lui que j'aurais choisi.

GIANETTA.

Je n'ai pas choisi ; c'est venu tout seul depuis que je me connais.

LA MÈRE-GRAND.

Et il t'aime aussi.

GIANETTA.

Je ne crois pas ! Je ne suis qu'une pauvre fille, et lui est tellement au-dessus de moi...

LA MÈRE-GRAND.

C'est un grand seigneur.

GIANETTA, vivement.

Oui, madame Jonas... un grand seigneur.

LA MÈRE-GRAND.

J'en ai connu de bien aimables.

GIANETTA.

C'est-à-dire... c'était... car il ne l'est plus.

LA MÈRE-GRAND.

Est-ce que c'est possible... est-ce que du jour au lendemain on peut cesser d'être noble !

GIANETTA.

Dame ! on dit que ça vient souvent comme cela... ça peut bien s'en aller de même ! Et dans ce moment, nous avons autant l'un que l'autre.

LA MÈRE-GRAND.

Alors, si vous êtes égaux, tu peux bien lui dire que tu l'aimes.

GIANETTA.

Je n'oserai jamais.

LA MÈRE-GRAND.

Veux-tu que je m'en charge ?

GIANETTA.

Peut-être bien !... mais attendons.

LA MÈRE-GRAND.

Attendre pour être heureuse !

Air : *Amis, voici la riante semaine.*

On a si peu le temps d'être jolie,
Et ce temps-là pour nous ne revient plus !
J'ai bien usé du printemps de ma vie,
Et je regrette encor des jours perdus !
Si les attraits, la jeunesse et la grâce
Duraient toujours à ne pas en jouir ;
Mais, qu'on en use ou non, tout cela passe !
Le plus qu'on peut il faut donc s'en servir.

Ainsi voyons, mon enfant, parle franchement, dis-moi son nom.

GIANETTA.

Eh bien ! madame Jonas, puisque vous le voulez...

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, JONAS.

JONAS, tenant d'une main une pioche, et de l'autre un parchemin.

Ma mère-grand ! ma mère-grand ! ma petite Jeannette, embrasse-moi, et réjouissez-vous.

LA MÈRE-GRAND.

Qu'est-ce donc ?

JONAS.

Nous sommes plus riches que jamais.

GIANETTA.

O ciel !...

JONAS.

Vous aviez raison, ma mère-grand... ce que c'est que de piocher !... Tout à l'heure, dans cette cave, après avoir renversé des moellons... j'ai trouvé...

LA MÈRE-GRAND.

Un trésor ?

JONAS.

Non, un souterrain, où je suis entré... un immense souterrain.

GIANETTA.

Et vous n'avez pas eu peur?

JONAS.

Il y avait de la lumière... des escarboucles qui éclairaient cela comme en plein midi, et j'ai aperçu au beau milieu, rangés circulairement, cinq piédestaux en porphyre ; sur le premier, il y avait une statue en argent ; sur le second, une statue en or ; sur le troisième, une statue en rubis et en émeraudes.

LA MÈRE-GRAND.

Dieu ! que de richesses !

JONAS.

Et pas des petites statues, pas des nabotes, toutes bien fortes, bien grandes, bien proportionnées... enfin de ma taille... Et ce n'est rien encore... sur le quatrième piédestal était une statue en diamants... et enfin, sur le cinquième... sur celui du milieu... rien du tout...

LA MÈRE-GRAND.

Comment, rien ?

JONAS.

Rien, qu'un rouleau de parchemin que voici... et que je vous apporte toujours courant, tant je suis content... malgré un accident qui m'est arrivé.

GIANETTA.

Lequel ?

JONAS.

Je vous le dirai plus tard... Lisons toujours.

LA MÈRE-GRAND.

C'est l'écriture de ton père... et mes lunettes... mes lunettes, où sont-elles ?

GIANETTA.

Les voici... madame Jonas.

JONAS.

Eh bien ! Gianetta... eh bien ! ma sœur de lait, vous pleurez....

GIANETTA.

C'est de plaisir, monsieur Jonas ; je suis si contente de vous voir tant de richesses !

JONAS.

Oui, mais cette fois-ci... j'en ferai un meilleur usage... et j'ai des idées, ma petite Gianetta... car c'est étonnant comme la fortune vous redonne des idées.

LA MÈRE-GRAND.

Veux-tu te taire.

JONAS.

Oui, ma mère-grand... je vous écoute, vous et mon père.

LA MÈRE-GRAND, lisant.

« J'ai amassé ce trésor pour mon fils Jonas, me » doutant bien qu'avec son naturel facile, il aurait » bien vite mangé la fortune que je lui laissais, et » que s'il était obligé, avec son esprit, de s'en » refaire une seconde, il courrait risque de mou- » rir de faim. »

JONAS, s'essuyant les yeux.

Quel bon père !

LA MÈRE-GRAND.

Comme il te connaissait ! (Continuant à lire.) « Mais il ne pourra jouir de ces immenses ri- » chesses que quand il aura trouvé et placé sur » ce piédestal une cinquième statue, plus pré- » cieuse à elle seule que les quatre autres en- » semble. Telle est ma volonté dernière et im- » muable ! »

JONAS.

Ah ! mon Dieu ! Où veut-il que je trouve un pareil trésor !

GIANETTA, avec joie.

C'est impossible. (Se reprenant.) Je veux dire qu'il n'y a pas moyen, et que c'est sans doute une énigme.

JONAS.

Et moi qui n'ai jamais pu en deviner une... Je vous demande comment mon père, qui me connaissait si bien, a été s'aviser... Moi d'abord, pour tout ce qui sent les énigmes et les devinottes, je n'y suis plus... ça m'embrouille... dites donc, ma mère-grand... y êtes-vous ?.... Est-ce que vous comprenez ?...

LA MÈRE-GRAND.

Peut-être bien.

JONAS.

Eh bien ! qu'est-ce que vous feriez à ma place ?

LA MÈRE-GRAND.

Je prendrais d'abord les quatre premières, et la cinquième viendra plus tard.... quand elle pourra...

JONAS.

Oui-dà... vous croyez qu'on en approche comme on veut... Imaginez-vous que quand on veut en toucher une, son poing va tout seul, et son pied aussi... c'est une mécanique.

AIR : *A soixante ans.*

Sans redouter aucune catastrophe,
J'y mets la main, et la sienne, à l'instant,
Sur cette joue applique une apostrophe;
Je me retourne vivement,
Et crac! voilà que lestement
Ailleurs encor j'en reçois une;
Mais ce n'est rien; maint autre que je voi
En philosophe en reçoit plus que moi;
Car on prétend que pour faire fortune,
Il ne faut pas regarder derrièr' soi.

GIANETTA.

Comment, monsieur Jonas, vous en avez reçu?

JONAS, se tenant la joue.

Oui, de celle en or; jugez si ç'avait été celle de diamant (se tenant la joue); aussi, dans ce moment, je ne tiens pas beaucoup à l'or.

GIANETTA.

Vous avez bien raison.

LA MÈRE-GRAND.

C'est la source de tous les maux.

JONAS.

Surtout des maux de dents! Mais c'est égal, je n'en démordrai pas, et ça ne m'empêchera pas de partir.

GIANETTA.

Partir! et où donc?

JONAS.

Au bout du monde, s'il le faut, par terre et par mer, jusqu'à ce que j'aie trouvé ma cinquième statue; il n'y a pas d'autre moyen de la rencontrer.

LA MÈRE-GRAND.

Y penses-tu? t'en aller ainsi?

JONAS.

J'ai toujours eu envie de voyager.

LA MÈRE-GRAND.

Toi qui n'es jamais sorti de chez nous, qui ne sais pas ce que c'est que les voyages.

JONAS.

J'en ai tant lu, je ne lisais que cela presque; je sais par cœur ceux de M. Gulliver; un fameux voyageur celui-là! Et jugez donc quel avantage quand le soir, au coin du feu, je vous raconterai des aventures à vous faire dresser les cheveux sur la tête! Voilà le plaisir des voyages.

GIANETTA.

Et s'il vous arrive des malheurs?

JONAS.

Puisque je te dis que c'est un voyage d'agrément.

AIR : *Voulant par ses œuvres complètes.*

Afin de trouver ma statue,
En amateur je veux courir.
Dans quelque contrée inconnue
J'espère bien la découvrir.
Et si je n'en rencontre aucune,
Mes voyages et mes écrits
Suffiront pour que mon pays
A mon retour m'en élève une.

Et c'est peut-être cela que mon père avait dans l'idée. Ainsi, ma mère-grand, faites-moi le plaisir d'arranger mon paquet; et toi, Gianetta, va au port me retenir une place dans le bateau à vapeur.

GIANETTA.

Si encore vous aviez quelqu'un avec vous!

JONAS.

Ça me regarde.

AIR : *Il faut partir, ô peine extrême* (du TABLEAU PARLANT).

LA MÈRE-GRAND.

Il veut partir! ô peine extrême!
Quitter ainsi ce fils que j'aime!
Combien je prévois de malheurs!
Je sens, hélas! couler mes pleurs.

GIANETTA.

Il va partir! ô peine extrême!
Quitter ainsi tout ce que j'aime!
Ah! plus d'espoir et de bonheur!
J'en mourrai, je crois, de douleur.

JONAS.

Pour résister, qu'il faut de cœur!
Non, plus d'alarmes,
Séchez vos larmes.
Je pars, mais pour votre bonheur!

(Les deux femmes sortent.)

SCÈNE V.

JONAS, seul.

Terreur de femmes! visions chimériques! que me voulez-vous? Si on faisait attention à cela, on ne sortirait jamais de chez soi. Comment Christophe Colomb a-t-il découvert l'Amérique? Il l'a découverte en la cherchant; il cherchait sa quatrième partie du monde, comme moi je cherche ma cinquième statue; et il a trouvé des richesses, et j'en trouverai aussi; il est vrai qu'il avait des compagnons, et que je n'en ai pas.

SCÈNE VI.

JONAS, FRÉTINO.

FRÉTINO, entr'ouvrant la porte.

Monsieur Jonas?

JONAS.

Qui vient là? c'est Frétino, notre voisin.

FRÉTINO.

Je viens vous dire qu'ils n'y sont plus pour le moment.

JONAS.

Qui donc?

FRÉTINO.

Ces lazzaronis qui vous guettaient. Gianetta m'avait mis en sentinelle pour vous avertir.

JONAS.

Cette pauvre fille! elle pense à tout.

FRÉTINO.

Et vous pouvez sortir sans crainte.

JONAS.

Je te remercie; mais ça m'est égal, parce que maintenant je suis riche.

FRÉTINO.

Il serait possible !

JONAS.

C'est-à-dire je ne jouis pas encore de ma fortune, mais ça viendra, au retour d'un voyage que je vais entreprendre. (Le regardant.) Ah ! mon Dieu! voilà mon affaire.

FRÉTINO.

Qu'est-ce donc ?

JONAS.

Est-ce que tu aimerais les voyages, toi, Frétino?

FRÉTINO.

Les voyages ?

JONAS.

Oui, tu m'as l'air d'un gaillard entreprenant, qui ne demande qu'à voir du pays.

FRÉTINO.

Ma foi non; car lorsque je perds de vue le clocher du village, ça me fait un effet.....

JONAS.

Justement, l'émotion des voyages. Que sera-ce donc quand tu verras des régions inconnues, des montagnes de neige, des rochers de cristal ; quand tu verras, comme M. Gulliver, dont je te raconterai les aventures, des royaumes suspendus, où tout le monde tient des discours en l'air, et des chevaux qui parlent raison en mangeant de l'avoine, et des femmes hautes comme des clochers, et des milliers d'hommes pas plus hauts que ta cheville, parmi lesquels tu seras un grand homme tout à ton aise ?

FRÉTINO.

C'est-il possible ? est-ce bien loin ?

JONAS.

Pas extrêmement ; avec de bons chevaux, une bonne voiture, et surtout un postillon qui sache le chemin, c'est l'essentiel, on est bien vite arrivé et d'une manière fort agréable.

FRÉTINO.

J'aimerais assez cela ; mais ce que j'aimerais encore mieux, c'est de revenir.

JONAS.

Et tu as bien raison ; le plaisir du retour, il n'y a rien de pareil, et c'est justement pour cela qu'il faut partir. Quel bonheur de raconter ce qu'on a vu ; et je vais même plus loin, j'admets qu'on n'ait rien vu; qu'est-ce qui nous empêche... surtout quand on est là, dans un bon fauteuil auprès de la cheminée, et entouré de jobards qui n'y voient que du feu ? Ainsi, mon cher Frétino, tu n'as plus d'objection à faire, et je te vois décidé.

FRÉTINO.

A rester ici.

JONAS.

Y penses-tu ?

FRÉTINO.

Je ne demanderais peut-être pas mieux que de vous suivre, sans une raison qui me retient, c'est que je suis amoureux.

JONAS.

Toi !

FRÉTINO.

AIR de *la Robe et les Bottes.*

Mais amoureux comme une bête.
Depuis qu' ça m' trotte dans l'esprit,
Depuis qu' ça m'a tourné la tête,
J' n'ai plus d' sommeil ni d'appétit!
Et nuit et jour, dans ma douleur profonde,
J' bats la campagne, et n' sais plus où j'en suis.
J' n'ai pas besoin d'aller courir le monde,
L'amour déjà m' fait voir assez d' pays.

JONAS.

La personne est donc de ce village ?

FRÉTINO.

Je n'en sais rien.

JONAS.

Et où l'as-tu vue ?

FRÉTINO.

Nulle part.

JONAS.

Au moins tu la connais ?

FRÉTINO.

Pas le moins du monde.

JONAS.

Que diable me chantes-tu là, et comment cela t'est-il venu ?

FRÉTINO.

Un soir que je me promenais près d'ici, dans les vignes, je l'ai rencontrée sous mes pieds.

JONAS.

Qui donc ?

FRÉTINO.

Cette passion que j'ai là dans ma poche... ce portrait où il y a une si jolie figure que je n'ai jamais rien vu de pareil; et qu'à force de le regarder, j'en perdrai la raison, car personne n'a pu me dire quel était l'original.

JONAS.

Je serai peut-être plus heureux.

FRÉTINO.

C'est que je n'aime pas trop qu'on la regarde, surtout un beau monsieur comme vous.

JONAS.

Tu es jaloux, Frétino, et tu as tort... Il n'y a aucun inconvénient à ce que je voie... Si elle me voyait, c'est différent..... je ne dis pas. (Regardant le portrait.) O ciel !....

AIR : *Gaî coco.*

Que vois-je! ma grand' mère!
Eh quoi! le téméraire
Veut être mon grand-père!
Ah! si je m'en croyais...
Mais l'honneur de ma mère
M'ordonne de me taire.

FRÉTINO.

De c'tte jeune bergère
Vous connaissez les traits?

JONAS.

Oui, je crois la connaître.

FRÉTINO.

Où courir, mon cher maître,
Pour trouver tant de charmes?

JONAS.

Modère tes alarmes;
Il faudrait pour ceci,
Bien courir, Dieu merci,
Car ce sont des charmes
Qui sont loin d'ici.

FRÉTINO.

C'est égal, j'y vais toujours, droit devant moi.

JONAS, à part.

Droit devant lui... ce ne serait pas le moyen... ce serait plutôt à reculons. (Haut.) Mais n'importe, je t'emmène, tu ne me quitteras plus, nous partirons ensemble.

FRÉTINO.

C'est dit!

JONAS.

Je t'aiderai dans tes recherches, tu m'aideras dans les miennes. J'ai besoin d'un confident, d'un compagnon, d'un ami qui batte mes habits et qui cire mes bottes.

FRÉTINO.

Un instant, je ne veux pas être votre domestique, je suis le fils d'un fermier; je suis fier; et puis, je suis amoureux.

JONAS.

Calme-toi! qu'est-ce qui fait la domesticité? ce sont les gages; eh bien! tu n'en auras pas.

AIR du vaudeville de *Partie et Revanche.*

Pour toi l'argent est une injure,
J'approuve de tels sentiments;
Tu n'auras rien, je te le jure,
Et je tiendrai tous mes serments.
Voilà ma dépense arrêtée,
Tout est réglé, tu me suivras;
En grand seigneur ma maison est montée,
Car j'ai des gens, et ne les payerai pas.

FRÉTINO.

C'est convenu... mais puisque nous sommes amis et que vous êtes riche, je vous demanderai seulement de me prêter....

JONAS.

Avec plaisir... mais dans ce moment je suis un riche malaisé... j'ai bien de l'argent.... mais de l'argent qui dort.

FRÉTINO.

Vraiment?

JONAS.

J'ai même de l'or... mais je ne veux pas y toucher (se tâtant la joue), pour des raisons à moi connues... Toi, c'est différent, je ne t'empêche pas; et si tu veux te présenter à la caisse, tu seras toujours sûr de recevoir quelque chose.

FRÉTINO.

Je vous remercie.

JONAS.

Il n'y a pas de quoi.... Mais voilà Jeannette et ma mère-grand qui viennent nous faire leurs adieux.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, LA MÈRE-GRAND, GIANETTA.

LA MÈRE-GRAND.

C'est donc un parti pris... rien ne peut te retenir?

JONAS.

Non, ma mère-grand; et voilà Frétino, notre voisin, qui consent à m'accompagner.

LA MÈRE-GRAND.

Ce cher Frétino, s'exposer ainsi... J'avais bien raison ce matin... quand je te parlais de l'inclination que j'avais pour lui... car j'en ai toujours eu....

FRÉTINO.

Vous êtes bien bonne, madame Jonas...

JONAS, à part.

Est-ce que ma grand-mère se douterait de quelque chose?... elle le regarde sans lunettes et d'un air... en tout cas, il est toujours plus prudent de les éloigner.

GIANETTA.

Tenez, monsieur Jonas, voilà votre paquet... que j'ai arrangé moi-même, et votre place est retenue sur le bateau à vapeur.

JONAS.

Et le signal du départ...

GIANETTA.

On avertira les passagers comme à l'ordinaire par un roulement de tambour.

JONAS.

Pauvre petite Jeannette!... elle a bien du chagrin....

LA MÈRE-GRAND, à demi voix.

Et de toutes les manières... car cette pauvre enfant a une passion dans le cœur.

JONAS.

Vraiment? (A part.) Moi qui avais es idées. Raison de plus pour partir, moi et mes idées. (Haut.) Et connaît-on l'objet?...

LA MÈRE-GRAND.

Elle n'a pas voulu me le dire.

JONAS.

Ils sont donc tous amoureux, dans cette maison-ci?... (Froidement.) Adieu, mademoiselle Gianetta; je désire, à mon retour, vous trouver heureuse... moi je pars pour le tour du monde, et si vous avez quelques commissions à me donner pour ce pays-là...

GIANETTA.

Je ne vous demande, moi, que de bien prendre garde à vous... de ne pas vous exposer, de ne pas être malade... et surtout de ne pas voyager sur terre à cause des assassins et des brigands.

LA MÈRE-GRAND.

Et moi je ne veux pas qu'il voyage par mer à cause des naufrages... Il y a un vaisseau qui a manqué périr avant-hier, parce qu'il a rencontré à quelques lieues d'ici une immense baleine, qui d'un coup de sa queue a manqué le faire chavirer.

JONAS.

Des baleines... nous nous en moquons bien; et si nous en rencontrons nous les pêcherons à la ligne... n'est-ce pas, Frétino?... Allons, partons. (Regardant Gianetta.) Je voudrais maintenant être déjà loin d'ici.

FINALE.

JONAS.

Air : *Entendez-vous? c'est le tambour* (de la Fiancée).

Ma mère-grand, c'est le tambour;
Chacun s'embarque, voici l'heure;
Vous l'entendez, c'est le tambour.
Fretino, quittons ce séjour.

LA MÈRE-GRAND.

Quoi! tu pars! tu quittes ainsi ta demeure?
Mon enfant! mon enfant, reste encore un jour.

JONAS et LE CHOEUR.

Entendez-vous? c'est le tambour.

GIANETTA.

Vous quittez donc notre séjour?

LA MÈRE-GRAND.

Mes chers enfants, prenez bien garde!

FRÉTINO.

Nous reviendrons, n'ayez pas peur.

JONAS.

Ah! comm' ma mère-grand le r'garde;
Il faut partir; allons! du cœur.
Fretino, vite à l'avant-garde.

FRÉTINO.

Qu'il est cruel! et quel malheur
D'être amoureux et voyageur!

JONAS.

Tout nous seconde;
Au bout du monde
On nous attend, doublons le pas.
La route est belle,
Plutus m'appelle,
Visitons ses riches climats.

TOUS.

Tout les seconde,
Au bout du monde
On vous attend, doublez le pas.
La route est belle,
On vous appelle,
Visitez ces riches climats.

JONAS.

Mère-grand, embrassons-nous bien vite.
(Froidement à Gianetta.)
Adieu, mam'zell', je vous quitte.

LA MÈRE-GRAND.

Embrasse la pauvre petite,
C'est bien le moins dans un tel jour.

FRÉTINO.

Puisqu'il paraît que c'est l'usage,
Quand on se met en voyage,
(S'avançant pour embrasser la mère-grand.)
Madam' Jonas, à mon tour.

JONAS.

Non, mon cher, et pour cause,
A cet adieu-là je m'oppose.

FRÉTINO.

Monsieur Jonas, pourquoi donc?...

JONAS.

Tu m'en demandes la raison?
N'entends-tu pas? c'est le tambour,
Chacun s'embarque, etc.

TOUS.

Entendez-vous? c'est le tambour,
Chacun s'embarque, etc.

(Jonas et Frétino sortent.)

ACTE II.

Le théâtre représente la pleine mer. On n'aperçoit d'abord que des vagues; puis, au fond de l'horizon, on distingue à la surface des flots un point noir qui s'avance lentement et augmente à vue d'œil. On distingue enfin une énorme baleine qui arrive jusqu'au dernier plan du théâtre, en face des spectateurs : elle est en travers; sa queue, que l'on ne voit point, est dans la coulisse à droite; sa tête touche la coulisse à gauche. Sur le premier plan à gauche, l'œil de la baleine; sur le second, du même côté, deux jets d'eau parallèles qui sortent de ses naseaux et vont continuellement. La baleine est d'abord un peu agitée et fait quelques mouvements; son œil s'ouvre et se ferme peu à peu; elle se calme et reste immobile. En ce moment une partie du flanc de la baleine s'ouvre pour le spectateur seulement, et lui présente l'intérieur divisé en divers compartiments, formés par des arêtes.

SCÈNE PREMIÈRE.

JONAS, seul dans un des premiers compartiments intérieurs; il est sur un petit banc et devant une table fabriquée avec des arêtes de poisson.

Là, là, là, là, voilà pourtant la maison qui se tient tranquille; c'est terrible d'être dans un domicile qui va tantôt à la cave, tantôt au grenier! ça vous renverse toutes les idées; il paraît cependant que la baleine s'est endormie, car elle ne remue plus! O mon bon ange! dans quel asile avez-vous donc conduit le pauvre Jonas? et que dirait ma mère-grand, si elle savait que depuis huit jours je suis locataire amphibie de cet appartement! C'était dans un état quand je l'ai pris... ce n'était vraiment pas habitable! Et pas une issue... Pour peu même qu'on s'approche de ces grands couloirs, qui sont à droite et à gauche

du corps de logis, et que je présume être les oreilles de notre propriétaire... on entend le bruit des vagues, bou-hou!... bou-hou... nous sommes en pleine mer... c'est sûr! Aussi je vous demande si mon histoire est possible et si cela ressemble à quelque chose... dire qu'au moment de notre naufrage il se soit trouvé là une baleine gastronome qui justement ce jour-là n'avait pas dîné, c'est peut-être invraisemblable, j'en conviens, mais dès qu'il fallait entrer quelque part... j'aime autant être entré chez elle. La maison est belle, vaste et bien aérée... une charpente admirable... On ne connaît pas assez les baleines, pour bien en juger; il faut comme moi avoir été dedans.

AIR : *Dieu! que c'est beau!* (de LA PETITE LAMPE.)

Dieu! que c'est beau! j'ai peine à suivre
Tous ces arceaux en sens divers.
Monsieur Buffon dit, dans son livre :
« La baleine est le roi des mers. »
Et quand on est dans un empire,
Il est, quoi qu'on en puisse dire,
Fort agréable, selon moi,
De loger chez le roi.

Aussi si jamais je sors de son palais, Dieu sait comme j'en conterai; je veux même faire la relation véridique de mon voyage... relisons un peu les notes que j'ai jetées sur mon journal. (Lisant.)

« Le dix-huit février, j'étais dans la chambre du » vaisseau, pensant au voyage que j'avais entre» pris, à ma mère-grand et à cette petite Gianetta, » que j'aimais comme un enragé depuis que j'a» vais appris qu'elle en aimait un autre; et comme » c'était le mardi-gras, je m'amusais à faire des » beignets, lorsque Frétino, mon ami et mon do» mestique, entra m'annoncer qu'une tempête se » préparait et que le bâtiment faisait une voie » d'eau considérable; je me recommandai à mon » bon ange et j'envoyai Frétino travailler à la » pompe...

» Le dix-neuf, mercredi des cendres, tout à » coup il se fit un grand bruit; c'était le vaisseau » qui enfonçait... Je fermai les yeux pour ne rien » entendre, lorsque je me trouvai dans l'eau avec » Frétino qui s'était attaché à ma ceinture et qui » ne m'aurait pas quitté pour un empire,.. Bon et » digne serviteur... Je voulais lui faire lâcher » prise; il ne voulait pas, et dans ce combat de » générosité, nous descendions toujours vers la » cave... lorsque j'aperçus une espèce de soupi» rail... Dans ces moments-là on se fourre où l'on » peut... je m'y lançai à corps perdu, Frétino en » fit autant, et nous nous trouvâmes dans un cor» ridor obscur et étroit où nous restâmes quel» ques instants sans pouvoir avancer. (S'arrêtant.) » Je suis certain maintenant, à n'en pouvoir dou» ter, que ce passage-là n'était autre chose que le » gosier de la baleine... et la preuve c'est que je » sentis fort bien ce mouvement-ci (imitant le mou» vement de quelqu'un qui avale) et qu'à l'instant même » nous nous trouvâmes dans une pièce spacieuse » et que je présume être son estomac... Ce fut là » que nous passâmes la nuit. Le vingt, nous dé» jeunâmes assez gaiement avec quelques centaines » d'huîtres que notre hôtesse avait avalées le ma» tin. Le vingt et un, la baleine ayant eu des dou» leurs d'estomac, sans doute à cause de notre » séjour dans le sien, ne voulut pas manger de la » journée et nous ne prîmes rien.

» Le vingt-deux, nous cherchâmes alors à péné» trer dans l'intérieur du bâtiment, et nous trou» vâmes une grande pièce que je présumai être le » ventre et que j'appelai le corps de logis; je m'en » établis propriétaire; la baleine sentant moins de » pesanteur sur l'estomac, déjeuna légèrement, et » nous eûmes cinq ou six saumons pour notre dî» ner; depuis elle a continué de nous pourvoir en » abondance.

» Le vingt-trois, je réglai définitivement l'inté» rieur de notre habitation... de sorte que je man» geai dans l'estomac, je couchai sur le ventre, » et je mis Frétino sur le derrière. Le vingt-qua» tre je bâillai toute la matinée.

» Le vingt-cinq, je me reposai et je fis faire à » Frétino cette petite table et ce banc avec des » arêtes de poisson. Le vingt-six nous étions cha» cun dans nos chambres quand toute l'habitation » fut ébranlée par de vives secousses; il paraît » que la maison était attaquée; j'envoyai Frétino » à la découverte... il regarda par les yeux de la » baleine et découvrit que nous étions aux prises » avec un ennemi redoutable, qu'à ses longues » rangées de dents je jugeai être un requin ou un » marsouin.

» Le vingt-sept, le combat continua, et la ba» leine se défendit si vivement, que Frétino, qui » était ordinairement à la queue, ne pouvait y res» ter à cause des grands coups qu'elle en allon» geait... Nous étions ici tous deux qui faisions » notre possible pour l'encourager et lui remettre » le cœur au ventre! Frétino lui criait toujours : » Défends ta queue!... défends ta queue! » Enfin elle triompha, et c'est là que j'en suis resté de ma relation.

AIR de *Marianne*.

Quel bruit!... quelle rumeur soudaine;
Lorsqu'un jour on annoncera :
Mémoir's secrets d'une baleine,
Par un monsieur qui l'habita!
On clabaud'ra;
J'entends déjà
Tout c' qu'on va dir' sur cet ouvrage-là.
L'un dira ci, l'autr' dira ça.
Puis l'autr' dira
Patati patata.
Enfin si je puis en cachette,

Sitôt que je l'aurai vendu,
Obtenir qu'il soit défendu,
V'là ma fortune faite.

SCÈNE II.

JONAS, FRÉTINO.

FRÉTINO.

Je vous dérange, monsieur Jonas ?

JONAS.

Peux-tu le penser, un ami aussi fidèle.

FRÉTINO.

Je viens vous parler de notre déjeuner.

JONAS.

Qu'est-ce que nous avons aujourd'hui ?

FRÉTINO.

D'abord un saumon.

JONAS.

Est-ce bien frais.

FRÉTINO.

De ce matin, j'étais là quand notre propriétaire l'a avalé, je l'ai vu passer.

JONAS.

Ah ! tu étais au passage du saumon... c'est bien ; et après.

FRÉTINO.

Une centaine d'éperlans.

JONAS.

Toujours du poisson !

FRÉTINO.

Que je veux mettre en friture pour vous changer un peu... vous savez que j'ai sauvé notre poêle... car je faisais des beignets au moment du naufrage et je l'ai gardée à la main.

JONAS.

Ce qui a dû te gêner, quand j'y pense.

FRÉTINO, battant le briquet.

Dame ! vous savez que le plus embarrassé est toujours celui qui tient la...

JONAS.

C'est juste... aussi je vais le consigner dans notre journal de voyage... car tout ce que tu fais, Frétino, je l'écris.

FRÉTINO, battant le briquet.

Vraiment?

JONAS.

Vois plutôt... *Le 28, Frétino se mit à battre le briquet, et ramassant les morceaux de bois que notre propriétaire avalait continuellement, il en fit un bon feu.*

Tâche surtout que la friture soit bien légère... comment la fais-tu ?...

FRÉTINO.

A l'huile. L'huile de baleine, il n'en manque pas.

JONAS, près de la table et écrivant.

Ça ne doit pas être mauvais.

FRÉTINO, tenant la poêle.

PREMIER COUPLET.

AIR : *Pauvre dame Marguerite* (de LA DAME BLANCHE).

C'que c'est pourtant que les hommes !
Ce que c'est que les poissons...
Que la baleine où nous sommes
Fait fair' de reflexions !
Hélas ! dans sa faim cruelle,
Nous fûmes mangés par elle,
Et ces jeunes éperlans
Le seront par nous, j'en soupire...
(Remuant la poêle.)
Tournez dans la poêle à frire,
Tournez, goujons innocents,
Tournez, tournez, car en tout temps,
Les p'tits sont mangés par les grands.

DEUXIÈME COUPLET.

Oui, nos destins sont semblables ;
Les sous-fermiers, les traitants
Grugent leurs contribuables,
Les procureurs, leurs clients.
Chacun se mange à la ronde,
Hélas ! et dans ce bas monde,
Nous retournant en tous sens !
Le destin semble nous dire :
Tournez dans la poêle à frire,
Tournez, pauvres innocents,
Tournez, tournez, car en tout temps
Les p'tits sont mangés par les grands.

JONAS, le regardant.

Comme tu tiens la poêle... prends garde de renverser... il n'en faudrait pas davantage pour donner à notre propriétaire une inflammation d'entrailles... on en voit tant !

FRÉTINO, retournant sa poêle.

N'ayez pas peur ! Mais vous avouerez, Monsieur, que pour un voyage d'agrément, comme vous me l'aviez dit, ça commence bien... une fameuse auberge.

JONAS.

Nous pouvions plus mal tomber... pour moi, surtout, qui suis misanthrope et qui déteste les hommes.

FRÉTINO.

Il n'y a pas à craindre qu'ils viennent vous déranger.

JONAS.

Ici plus d'ambition comme là-haut, plus de préjugés, plus de disputes... seul avec un ami véritable que j'ai le plaisir de posséder chez moi.

FRÉTINO.

Chez moi... c'est-à-dire chez nous.

JONAS.

Je t'ai dit chez moi.

FRÉTINO, se levant et laissant la poêle sur le feu.

Et c'est là où je vous arrête... car enfin la baleine est à nous deux...

JONAS.

C'est ce qui te trompe... Je veux bien t'y loger, et avec plaisir, mais elle m'appartient.

FRÉTINO.

Pas plus qu'à moi.

JONAS.

J'y suis entré le premier.

FRÉTINO.

Nous y sommes entrés en même temps.

JONAS.

J'y étais avant toi... et j'en ai pris possession par droit de conquête, *primo occupanti*... si tu entends le latin.

FRÉTINO.

Non, Monsieur... mais ce que je sais, c'est que le soleil luit pour tout le monde.

JONAS.

Pas ici... Monsieur, et vous me devez foi et hommage.

FRÉTINO.

Je ne reconnais pas de maître.

JONAS.

Vous reconnaîtrez du moins que notre souverain à tous deux c'est la baleine.

FRÉTINO.

C'est vrai.

JONAS.

Et c'est moi qui suis son ministre de l'intérieur.

FRÉTINO.

C'est moi.

JONAS.

C'est moi.

ENSEMBLE.

JONAS.

AIR *du Château de mon oncle.*

Voyez cet ambitieux,
Qui prétendrait, dans ses vœux,
Me chasser de ces lieux.
Va, tu n'es qu'un séditieux.
Je prétends et j'entends bien
Rester maître de mon bien.
Ce terrain est le mien,
Et je le prouverai bien.

FRÉTINO.

Est-il donc ambitieux!
Que manque-t-il à ses vœux?
Ce séjour spacieux
Est assez grand pour nous deux.
Comme vous, moi je soutien
Que ce terrain est mon bien.
C'est le mien comm' le sien,
Et je le prouverai bien.

FRÉTINO.

Mais voyez donc comme
Est le cœur de l'homme,
Ils ne peuvent entre eux
Vivre en paix dès qu'ils sont deux.

JONAS.

Si l'on me résiste,
Je vais, j'y persiste,
Te mettre hors de ces lieux.

FRÉTINO.

Je ne demande pas mieux.

ENSEMBLE.

Voyez cet ambitieux, etc.

(A la fin de l'air on entend un grand bruit, et la baleine recommence à s'agiter.)

JONAS.

Écoute donc! Il me semble que la maison remue : est-ce une visite qui nous arrive?

FRÉTINO.

Encore quelque combat... quelque requin qui nous aura entendus; et pendant que nous nous disputons l'autorité à nous deux...

JONAS.

Peut-être qu'un troisième... Dis donc, Frétino, va regarder.

FRÉTINO.

Et par où?

JONAS.

Eh! parbleu... par l'œil de notre propriétaire; tu sais bien que nous ne voyons que par ses yeux.

FRÉTINO.

A la bonne heure... je vais à notre observatoire et je reviens sur-le-champ... Attendez-moi.

SCÈNE III.

JONAS, seul.

Sans qu'il y paraisse... il est impossible d'être plus ambitieux que ce petit garçon-là (prenant la poêle et mangeant les poissons qui sont dedans), et surtout plus égoïste... il ne pense qu'à lui... aussi s'il était jamais mon grand-père... mais il n'y a pas de risque que je donne mon consentement... un gaillard... qui ne sait pas même faire la friture... celle-ci est manquée et pendant que nous nous disputions... ces pauvres éperlans... se sont desséchés et calcinés. (Les mangeant.) Misérables victimes des discussions des hommes et des divisions instestines!

SCÈNE IV.

JONAS, FRÉTINO.

FRÉTINO, roulant un grand coffre.

Monsieur Jonas! Monsieur Jonas!

JONAS.

Qu'est-ce donc?

FRÉTINO.

Venez m'aider... car c'est joliment lourd... voilà ce que madame vient d'avaler.

JONAS, regardant.

Un vase de bronze!

FRÉTINO.

Quand je vous dis qu'elle a un estomac de fer... Eh mais! il y a sur ce vase des caractères tracés... voyons, lisons: *ane... anneau du roi Salomon.*

JONAS.

Il faut que ce soit bien précieux, car c'est bien fermé.

FRÉTINO.

Ouvrons toujours... (Ils lèvent ensemble le couvercle, il sort du vase une épaisse fumée.)

JONAS.

Ah ! mon Dieu ! quelle fumée !... pouah ! c'est pire qu'un estaminet. (Y fourrant la main.) Un anneau... et un papier. (Lisant.) Jonas... Tiens, c'est à moi ! comment ont-ils su mon adresse ?.. « Je » sais ce qui t'amène, et je t'attendais depuis » trois mille ans. » Par exemple, je suis bien fâché d'avoir fait attendre si longtemps. « Je t'at- » tendais depuis trois mille ans, pour te donner » le moyen de trouver la cinquième statue que » tu cherches. » Il se pourrait !...

FRÉTINO.

Achevez donc vite.

JONAS, continuant.

« L'anneau ci-joint est celui du puissant roi » Salomon ; il l'avait autrefois donné à une de » ses femmes, la sultane Rébecca, qui était l'es- » prit de contradiction en personne. Or, cet an- » neau t'aidera dans tes recherches, et disparaîtra » quand tu auras réussi. Mais je te préviens qu'il » exécutera toujours le contraire de ce que tu » ordonneras ; ainsi, prends garde à toi ! »

FRÉTINO.

Comment ! ça fera toujours le contraire de ce que nous dirons ?

JONAS.

Encore des devinotes... Ils savent que je ne les aime pas, et ils m'en donnent exprès pour nous casser la tête. C'est égal, essayons toujours. donne-moi l'anneau et tiens-toi bien... Qu'est-ce qu'il faut demander ?

AIR : *Montagnes.*

Prononce ; (*bis.*)
De tes avis je veux m'aider.
Prononce, (*bis.*)
Qu' faut-il demander ?

FRÉTINO.

De ces lieux d'mandez qu'on nous sorte ;
Allons, parlez d'une voix forte.

JONAS, criant.

A l'instant j'entends et je veux
Qu'au-dessus des flots orageux
On nous porte tous deux.

(Le ventre de la baleine s'entr'ouvre et on les voit redescendre.)

ENSEMBLE.

J'enfonce. (*bis.*)

JONAS.

Lach'-moi donc.

FRÉTINO.

J' vous serr' dans mes bras.
J'enfonce, (*bis*)
Je n' vous quitt' pas.
(Ils disparaissent tous les deux.)

SCÈNE V.

Le théâtre change et représente le fond de la mer ; une grotte maritime située sous les eaux ; on voit au-dessus de la tête couler les vagues ; sur le premier plan, une néréide endormie et appuyée sur son urne.

LA NÉRÉIDE, JONAS, FRÉTINO.

JONAS, à Frétino.

Ah çà ! veux-tu me lâcher ! Qu'est-ce que c'est donc que cette mauvaise habitude-là ? Je vous préviens, Frétino, que la première fois que nous enfoncerons ensemble, je n'entends pas que vous vous attachiez ainsi à moi...

FRÉTINO.

Je ne m'attendais pas à vous voir blâmer un excès d'attachement.

JONAS.

C'est la cause que nous avons été à fond une fois plus vite.

FRÉTINO.

Aussi, c'est votre faute... On vous avait prévenu que cet anneau faisait tout le contraire de ce qu'on lui disait, et vous allez demander qu'on nous sorte de l'eau.

JONAS.

Je vois bien maintenant que c'était le moyen de nous couler bas ; mais pourquoi aussi ordonne-t-on des choses si difficiles ?... Moi, ça m'embrouille... Ah çà ! il paraît que nous ne descendons plus, et que nous voilà arrivés.

FRÉTINO.

Si nous remontions de suite ?

JONAS.

Il faut au moins le temps de respirer, et puisque nous voilà... (Regardant en haut.) Ah ! mon Dieu ! où sommes-nous donc ?

FRÉTINO.

AIR du vaudeville de *l'Actrice.*

Voyez au-dessus d' notre tête
Les flots fair' des sauts et des bonds,
Et même au milieu d' la tempête
Nous voyons passer des poissons.

JONAS.

J'admire ce miracle insigne,
Ce n'est plus comme en notre sol,
Au lieu de les prendre à la ligne,
On pourrait les tirer au vol.

FRÉTINO.

Monsieur, regardez donc cette petite fille appuyée sur ce vase, et qui dort si profondément.

JONAS.

C'est quelque fleuve ou quelque rivière souterraine ?

FRÉTINO.

Silence !... je crois qu'elle s'éveille.

JONAS.

Tant mieux... car il n'y a pire eau que l'eau qui dort. Attends... attends, nous allons savoir

où nous sommes. (*Frottant son anneau.*) J'ordonne qu'elle vienne à nous, et qu'elle nous parle.

FRÉTINO.

Elle ne bouge pas, et elle ne dit rien; est-ce que nous nous serions trompés? est-ce que ce serait une statue?

JONAS.

Une statue... Si c'était ma cinquième!... Madame... Je vais bien le voir... Madame... Décidément elle ned it rien... c'est bien étonnant.

FRÉTINO.

Eh! non, c'est tout naturel... c'est encore votre faute, ou plutôt celle de l'anneau... Qu'est-ce que vous avez dit tout à l'heure?

JONAS.

J'ai dit : Je veux qu'elle parle.

FRÉTINO.

Justement.

JONAS.

Diable d'anneau... Quand on n'y est pas habitué! Eh bien! qu'elle reste là et qu'elle ne parle pas!

LA NÉRÉIDE, venant à eux et avec volubilité.

Que vois-je! des mortels dans ces lieux où les divinités de l'Océan ont seules le droit de pénétrer!... Jamais visite pareille ne nous était encore arrivée. Qui êtes-vous? Que voulez-vous? que demandez-vous?

JONAS.

Tu avais raison... il n'y avait que cela qui la retenait.

LA NÉRÉIDE.

Répondez! D'où sortez-vous?

JONAS.

Mon Dieu! Madame, je vous demande la permission de ne pas vous le dire... parce que vous ne me croiriez pas... Notre voiture est restée là-haut... Mais daignerez-vous nous apprendre où nous sommes?

LA NÉRÉIDE.

Vous êtes dans le palais d'Amphitrite, situé sous les eaux. Vous n'en avez guère que deux ou trois mille pieds sur la tête; c'est ici le rendez-vous de tous les fleuves et de toutes les rivières. Ces messieurs et ces dames, quand ils ont achevé leur tournée et fini leur cours, viennent causer ici sur la pluie et le beau temps. Vous pouvez les apercevoir.

FRÉTINO, regardant à gauche.

C'est ma foi vrai.

JONAS.

Quel est ce grand qui a une tournure allemande?

LA NÉRÉIDE.

C'est le Rhin...

FRÉTINO.

Et ce petit sec, habillé à l'espagnole?

LA NÉRÉIDE.

C'est le Tage...

JONAS.

Il cause avec une demoiselle qui a l'accent gascon.

LA NÉRÉIDE.

C'est la Garonne.

JONAS.

AIR : *Le briquet frappe la pierre.*

Quelle est cette autre Française
Dont l'aspect est libre et fier?

LA NÉRÉIDE.

C'est la Seine.

FRÉTINO.

Elle a bon air.
L'autre habillée à l'anglaise?

LA NÉRÉIDE.

La Tamise.

JONAS.

Beau maintien.
Et ce gros, qui ne dit rien?

LA NÉRÉIDE.

Le Danube.

JONAS.

C'est très-bien :
Je lui trouve un air despote.
Pourquoi cet accoutrement?
Habit vert et gros turban?

LA NÉRÉIDE.

C'est que dans le doute il flotte,
Ignorant en ce moment
S'il est russe ou musulman,
S'il sera russe ou musulman.

JONAS.

Et vous, Madame, est-ce que vous seriez quelque rivière de notre connaissance?

LA NÉRÉIDE.

J'en doute, car je ne fais pas grand bruit dans le monde : on m'appelle des Gobelins.

JONAS.

Vous seriez cette fameuse rivière des Gobelins?

LA NÉRÉIDE.

Néréide subalterne, qui ne suis ici que pour la galerie.

JONAS.

Je comprends! pour faire tapisserie. Pardon, Mademoiselle, de vous avoir dérangée; ce n'est pas ici, je le vois bien, que je trouverai ce que nous cherchons.

LA NÉRÉIDE.

Au contraire, vous ne pouvez mieux rencontrer; nous avons ici tout ce qui se perd là-haut; c'est un pays très-riche que le nôtre. Les cargaisons de vos négociants, les galions du nouveau monde, les frégates à courant d'eau, les cloches hydrauliques, et tant de projets qui sont tombés dans l'eau.

FRÉTINO.

Ce n'est pas ça qu'il nous faut.

LA NÉRÉIDE.

Sans compter mille inventions nouvelles qui font d'abord grand bruit chez vous, et qui tôt ou tard finissent par arriver à ce grand fleuve que vous voyez, et qu'on appelle le fleuve d'oubli.

JONAS.

Il serait possible !

LA NÉRÉIDE.

Air : *Ces postillons sont d'une maladresse.*

Peines, chagrins, grâce à lui, tout s'efface.
Ce qu'on était, on l'oublie à l'instant.
Vos parvenus, vos gens en place
En font usage fréquemment,
Et les amants encore plus souvent.

JONAS.

Ah ! si ces eaux enlèvent la mémoire,
Daignerez-vous m'en donner ?

LA NÉRÉIDE.

Volontiers.
Est-ce pour vous ?

JONAS.

Non, pour en faire boire
A tous mes créanciers.

LA NÉRÉIDE.

Mais nous avons ici une source plus précieuse encore.

FRÉTINO.

Et laquelle ?

LA NÉRÉIDE.

C'est la fontaine de Jouvence.

Air de *l'Artiste.*

Sa source enchanteresse
De l'hiver fait l'été,
Et donne la jeunesse
Ainsi que la beauté.
Par cette onde immortelle
On plaît toujours.

FRÉTINO.

Vraiment !
Je vois qu' mademoiselle
Doit s'y baigner souvent.

JONAS.

Si j'osais vous en demander quelques bouteilles.

LA NÉRÉIDE.

Il ne tient qu'à vous d'en puiser... tenez de ce côté.

JONAS.

Frétino... va vite avant que nous partions.

Air *des Amazones.*

Pourvu tout'fois qu'en ces lieux l'ordonnance
Nous permett' de les emporter.

LA NÉRÉIDE.

Mais sans danger vous le pouvez, je pense ;
Personne ici ne peut vous arrêter.

FRÉTINO.

Nous pourrons donc remonter vers la terre,
Et sans payer de commis ni d'octrois,
A moins qu'on n'ait placé près d' la barrière
Quelques requins pour percevoir les droits.

(Il sort.)

SCÈNE VI.

JONAS, LA NÉRÉIDE.

LA NÉRÉIDE.

Si c'est pour cela que vous veniez, vous serez bientôt satisfait.

JONAS.

Je vous avoue, mademoiselle des Gobelins, que j'aurais bien quelque chose à vous demander ; mais je crains que vous ne puissiez pas me dire au juste où est ce que je cherche.

LA NÉRÉIDE.

Jusqu'à présent cela me serait difficile, mais nous avons en ces lieux une nymphe jeune et belle qui en sait plus que moi et à qui rien n'est caché.

JONAS, vivement.

C'est mon bon ange qui m'a conduit près d'elle ! Et vous croyez que cette jeune personne pourra m'apprendre.....

LA NÉRÉIDE.

Tout ce que vous voudrez savoir.

JONAS.

Elle est donc bien instruite... pour une femme ?

LA NÉRÉIDE.

C'est ce que tout le monde dit ; et ce qui vaut encore mieux, elle ne vous trompera jamais.

JONAS.

O miracle sans pareil !... Et quel est son nom ?

LA NÉRÉIDE.

La Vérité.

JONAS, étonné.

La Vérité !

LA NÉRÉIDE.

Est-ce qu'elle vous fait déjà peur ?

JONAS.

Comment ! elle est ici à domicile ?

LA NÉRÉIDE.

Où voulez-vous donc qu'elle soit, n'étant pas sur terre ?

JONAS.

Il faut bien qu'elle soit dessous, vous avez raison. C'est donc ça, qu'on m'a toujours dit qu'elle habitait dans un puits ?

LA NÉRÉIDE.

A peu près ; car elle demeure depuis trois ou quatre mille ans dans ce beau palais de cristal que vous voyez d'ici...

JONAS.

Un palais de cristal ! singulier hôtel. Au fait, elle est assez précieuse et assez rare pour qu'on la mette sous verre ! Venez, guidez-moi.

Air : *Si ça t'arrive encore* (de LA MARRAINE).

Ce palais sans doute est bâti
Près d'un fleuve ou d'une rivière ;
Car vous en avez tant ici.

(Montrant le côté des fleuves.)

Est-ce par là ?

LA NÉRÉIDE, montrant le côté opposé.

Tout au contraire,
Elle habite de ce côté.
On a mis, pour raison fort bonne,
Le palais de la Vérité
Bien loin de la Garonne.

JONAS.

Est-ce étonnant? moi qui ne la cherchais pas; la rencontrer ainsi par hasard!

LA NÉRÉIDE.

Les plus grands savants n'en font jamais d'autres; venez, je vais vous conduire.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, FRÉTINO.

FRÉTINO, tenant plusieurs fioles.

Monsieur Jonas! monsieur Jonas! j'ai notre provision.

JONAS, prenant les fioles et les mettant dans sa poche.

C'est bien! c'est bien!

FRÉTINO.

Surtout, n'allez pas casser les fioles! Car c'est une eau si merveilleuse, que cette eau de Jouvence. Imaginez-vous qu'en me baissant pour puiser à cette fontaine, j'y ai laissé tomber ma casquette qui était si vieille... vous savez...

JONAS.

Eh bien?

FRÉTINO.

Eh bien! je l'ai retirée, c'était un castor tout neuf... C'est-il heureux!

AIR : *Au clair de la lune.*

Tout est vieux sur terre.
Que d' peine on s' donna
Souvent pour refaire
Ce qu'on fit déjà!
Auteurs d' tout's espèces,
(Montrant son chapeau.)
Contemplez-moi ça,
Et portez vos pièces
A c'te fontain'-là.

JONAS.

Il est de fait que c'est très-commode, et quand je songe à ma toilette, pouvons-nous passer par là en allant au palais de cristal?

LA NÉRÉIDE.

Pourquoi?

JONAS.

A cause de mon habit qui est de l'année dernière; je ne serais pas fâché de le mouiller un peu pour lui donner un air de fraîcheur.

LA NÉRÉIDE.

C'est inutile; la Vérité ne tient pas au costume.

JONAS.

C'est juste... car on dit que le sien... ce n'est pourtant pas faute de miroir... Et vous croyez qu'elle nous recevra bien?

LA NÉRÉIDE.

Je l'ignore, il y a trois sortes de gens qui sont très-mal avec elle: les charlatans, les courtisans et les voyageurs.

JONAS.

Nous sommes de ce nombre.

FRÉTINO.

Alors, Monsieur, n'y allons pas.

LA NÉRÉIDE.

Je dois vous prévenir aussi qu'en approchant on est ébloui, et qu'à moins de détruire ce palais de cristal, dont l'éclat peut vous faire perdre la vue...

JONAS.

Il fallait donc le dire; moi qui y allais pour m'éclairer, je ne me soucie pas d'en revenir aveugle.

LA NÉRÉIDE.

Alors, que voulez-vous?

JONAS.

Qu'elle reste chez elle; car je ne veux ni la voir ni briser son palais. (On entend en dehors un grand bruit.) Voilà de la vaisselle qui se casse.

LA NÉRÉIDE, s'enfuyant.

Tout est perdu! c'est le palais qui est en morceaux.

FRÉTINO.

Encore votre talisman; vous ne prenez jamais garde.

JONAS.

Est-ce que j'y pensais!

SCÈNE VIII.

JONAS, FRÉTINO, LA VÉRITÉ, son miroir à la main, FLEUVES ET RIVIÈRES.

ENSEMBLE.

LA VÉRITÉ et LES FLEUVES.

AIR : *A ce soir, à minuit.*

Un mortel en ces lieux!
Quel est le téméraire
Qui, bravant ma colère,
Se présente à mes yeux?

JONAS et FRÉTINO.

Excusez en ces lieux
Un mortel téméraire
Qui craint votre colère
Et l'éclat de vos yeux.

LA VÉRITÉ.

Auprès de moi qui vous attire?

JONAS.

C'était le désir de savoir.

FRÉTINO.

Et nous commençons, dans votre empire,
Par un' bêtis', sans le vouloir.

JONAS.

A vos bontés voilà nos titres;
Ce n'est pas notre faute, hélas!

FRÉTINO.

Car près des dam's nous n'avons pas
L'usage de casser les vitres.

ENSEMBLE.

LA VÉRITÉ.

Approchez tous les deux;
Je n'ai plus de colère,
Je vais vous satisfaire
Et combler tous vos vœux.

FRÉTINO et JONAS.

Approchons tous les deux;
Oubliant sa colère,
Ell' va nous satisfaire
Et combler tous nos vœux.

JONAS.

Vous êtes donc assez bonne pour nous pardonner notre indiscrétion?

LA VÉRITÉ.

Ceux qui me recherchent sont si rares qu'il faut leur savoir gré de leur visite.

JONAS.

Et vous ne m'en voulez pas de la casse de votre palais?

LA VÉRITÉ.

Il sera bientôt reconstruit...

JONAS.

Vraiment... (*Se reprenant.*) Je vous crois sur parole. Et certainement, Madame, c'est un honneur pour nous.

LA VÉRITÉ.

Je n'aime pas les compliments.

JONAS.

Alors je vous dirai que nous venons...

LA VÉRITÉ.

Je sais pourquoi...

JONAS.

J'aurais l'avantage d'être connu de vous! Oserai-je vous demander comment vous me trouvez?

LA VÉRITÉ.

Très-laid.

JONAS, *à part.*

Eh bien! par exemple, est-ce qu'on dit ces choses-là! Au fait, à son âge, à quatre mille ans, il est possible qu'on ait la vue basse. (*Haut.*) Je voulais vous parler du moral.

LA VÉRITÉ.

Bon naturel, gâté par la flatterie, la richesse et la sottise.

JONAS, *à part.*

Allons, décidément elle voit faux. On dira ce qu'on voudra, je ne trouve pas que cette femme-là est aimable; mais puisque j'ai besoin d'elle... (*Haut.*) Je craindrais, en vous interrogeant davantage, d'abuser de votre complaisance : je vous demanderai seulement si vous savez quel est ce trésor si précieux que mon père m'a ordonné de chercher.

LA VÉRITÉ.

Je le sais.

JONAS.

Cette cinquième statue existe donc?

LA VÉRITÉ.

Elle existe.

JONAS.

Et où la trouverai-je?

LA VÉRITÉ.

Dans le royaume de Naples, aux environs d'Amalfi, près le golfe de Salerne.

JONAS.

La chaumière de ma mère-grand?

LA VÉRITÉ.

Précisément!

JONAS.

C'était bien la peine de la quitter, et d'aller chercher si loin ce que nous avions sous la main... Partons vite.

FRÉTINO.

Sans la remercier?

JONAS.

Elle n'aime pas les compliments.

FRÉTINO.

Oui; mais moi, j'ai aussi quelque chose à lui demander. — Pardon, excusez, ma belle dame, connaissez-vous celle que j'aime?

LA VÉRITÉ.

Oui.

FRÉTINO.

L'original de ce portrait existe-t-il?

LA VÉRITÉ.

Il existe.

FRÉTINO.

Et où le trouverai-je?

LA VÉRITÉ.

Dans le royaume de Naples, aux environs d'Amalfi, près le golfe de Salerne.

FRÉTINO.

Le monde entier s'est donc donné rendez-vous dans cette chaumière?

JONAS, *à part.*

Pour ce qui est de cela, elle n'a pas menti.

FRÉTINO.

Encore un mot.... Pourrai-je m'en faire aimer?

LA VÉRITÉ.

Elle t'aimera.

JONAS, *à part.*

Mânes de mon grand-père le souffririez-vous?

FRÉTINO.

L'épouserai-je?

LA VÉRITÉ.

L'épouser! toi?.....

FRÉTINO.

Oui, Madame.

LA VÉRITÉ.

Tu l'épouseras.

ENSEMBLE.

FRÉTINO.

AIR *des Folies Amoureuses* (arrangé par Castil-Blaze).

Quel bonheur! d'après cet oracle,
J'obtiendrai l'objet de mes vœux.
C'est à vous qu'est dû ce miracle,
C'est par vous que je vais être heureux.

JONAS.

C'en est fait, d'après cet oracle,
Il verra combler tous ses vœux.
Je saurai bien y mettre obstacle,
Et l'empêcher d'insulter mes aïeux.

LA VÉRITÉ.

Du destin tels sont les oracles;
Vous verrez combler tous vos vœux.
Mais craignez encor des obstacles:
Qui peut jamais se vanter d'être heureux?

FRÉTINO.

De partir de ces lieux je grille,
Prenons nos bouteill's à l'instant,
Et puis remontons promptement.

(Il court au fond du théâtre, où il a déposé en arrivant ses bouteilles.)

JONAS, à part.

Oui, pour l'honneur de la famille,
Employons notre talisman.
Il faut qu'ici son pouvoir brille.
Mon anneau, je veux à l'instant
Que loin de ces lieux on m'emporte,
(Montrant Frétino.)
Et je veux, lui, qu'il y reste toujours.

(En ce moment Frétino est enlevé dans les airs.)

FRÉTINO.

A moi! c'en est fait de mes jours!

LA VÉRITÉ.

Eh quoi! nous quitter de la sorte!

JONAS.

Arrêtez! arrêtez! vous vous trompez encor.
Arrêtez! arrêtez! Ils n'en vont que plus fort.

(On voit Frétino s'élever dans l'air, passer à travers les vagues et disparaître, tandis que la néréide et tous les fleuves accourent et le regardent.)

CHŒUR.

Dieu! quel bruit! quel est ce miracle?
Des mortels sont venus dans ces lieux!
Jusqu'ici semblable spectacle
N'avait encor jamais frappé nos yeux.

(Jonas se désespère, la Vérité le console.)

ACTE III.

Le théâtre représente l'intérieur de la chaumière de la mère-grand. Même décor qu'au premier acte.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

LA MÈRE-GRAND, GIANETTA.

GIANETTA, arrivant.

Madame Jonas! madame Jonas! où est-elle donc?.. v'là son grand fauteuil toujours à la même place, ce n'est pas comme elle : tous les jours elle va au-devant de son fils, et moi aussi j'viens savoir tous les jours s'il est arrivé... Personne! il paraît que ce n'est pas encore pour aujourdhui.

PREMIER COUPLET.

AIR :

Depuis qu'il est à la poursuite
De c' trésor que nous attendons,
Je n' sais pas lui s'il court bien vite,
Mais mon pauv' cœur, j' vous en réponds,
N' va plus que par sauts et par bonds.
Par le chagrin je suis maigrie,
Si j' pleur' de cette façon-là,
Je vais cesser d'être jolie.
C'est des bêtis' d'aimer comm' ça.

DEUXIÈME COUPLET.

Tous les garçons du voisinage
Pendant ce temps me font la cour.
Ils parlent tous de mariage;
Moi je dis non, car chaque jour
De Jonas j'attends le retour.
Mais avant que ce jour-là brille,
J'en mourrai, je le sens bien là;
Et l' plus cruel, je mourrai fille...
C'est des bêtis' d'aimer comm' ça.

SCÈNE II.

LA MÈRE-GRAND, GIANETTA.

LA MÈRE-GRAND.

Ah! mon Dieu! mon Dieu! les maudites gens!

GIANETTA.

Qu'avez-vous, madame Jonas?

LA MÈRE-GRAND.

Ah! qu'une pauvre veuve est à plaindre.... Voilà notre maison saisie par autorité de justice.

GIANETTA.

Qu'est-ce que vous me dites là...

LA MÈRE-GRAND.

Que les huissiers, que les recors ont tout bouleversé dans la maison; dans ce moment ils font l'inventaire des caves, ils vont trouver nos trésors.

GIANETTA.

Et M. Jonas qui n'est pas ici!

LA MÈRE-GRAND.

C'est bien heureux qu'il n'y soit pas, car on attend qu'il arrive pour le conduire en prison.

GIANETTA.

C'est égal, il serait arrivé.

LA MÈRE-GRAND.

Pour le voir injurier, maltraiter? pour le voir battu?

GIANETTA.

Qu'est-ce que ça me fait... je le verrais.

LA MÈRE-GRAND.

Comme elle l'aime!

GIANETTA.

AIR *d'Aristippe.*

Mais je ne sais quel sinistre présage
Me dit tout bas qu'il n'reviendra jamais.

LA MÈRE-GRAND.

Pour un' pauvre mère, à mon âge,
Quels seraient, hélas! mes regrets!
Mon p'tit Jonas, je n' le r'verrai jamais.
Quand on n'a qu'un fils... ô nature!

GIANETTA.

Notr' malheur, Madame, serait commun;
Car j' n'ai qu' c't amant-là, je vous jure.

LA MÈRE-GRAND.

Toi, c'est ta faut', pourquoi n'en as-tu qu'un?

LA MÈRE-GRAND.

Et dire que depuis son départ... il ne nous a pas donné une seule fois de ses nouvelles.

GIANETTA.

C'est qu'il n'a pas pu.

LA MÈRE-GRAND.

Avec cela... il y a tant de gens charitables qui viennent toujours vous apporter la gazette, quand elle contient de mauvaises nouvelles. « Mère Jonas, le vaisseau où était votre fils a fait naufrage... lisez plutôt... il a été englouti, et patati, et patata. » Moi je ne veux rien croire de tout cela...

GIANETTA.

Mais cependant si c'était vrai... ce pauvre Jonas!

LA MÈRE-GRAND.

Et ce pauvre Frétino... qui ne l'accompagne que pour son plaisir et par complaisance....

GIANETTA.

Moi d'abord... j'en mourrais.

LA MÈRE-GRAND.

Aussi c'est ta faute... pourquoi ne pas m'avoir avoué avant son départ... que c'est lui que tu aimais... Ça l'aurait peut-être empêché de partir... car je suis bien sûre qu'il t'aime au fond, et plus que tu ne crois...

GIANETTA.

Non, madame Jonas, il lui fallait de la fortune, et je n'en ai pas... car tous les hommes sont de même... Ne voilà-t-il pas mon oncle qui, pour comble de malheur, veut me marier au gouverneur de la province qui est amoureux de moi.

LA MÈRE-GRAND.

Le seigneur de Riparda, qui est si vieux et si riche?

GIANETTA.

Il ne se contente pas d'être laid et bossu, il faut encore qu'il soit borgne.

LA MÈRE-GRAND.

Et tu lui as donné dans l'œil?

GIANETTA.

Le seul qui lui reste... est-ce avoir du malheur... J'ai différé tant que j'ai pu... espérant que M. Jonas arriverait et qu'il me protégerait... Mais c'est aujourd'hui que j'ai promis de me décider... sans cela le gouverneur viendra m'enlever ici de vive force, à ce qu'il dit, pour faire mon bonheur.

LA MÈRE-GRAND.

Et la justice n'ouvrira pas les yeux sur de pareils attentats!

GIANETTA.

Pardi!... la justice, c'est lui.... Et vous savez bien qu'elle n'y voit qu'à moitié...

LA MÈRE-GRAND.

C'est vrai...

GIANETTA.

Je le soupçonne même d'avoir fait aujourd'hui saisir notre maison... pour que je me trouve sans asile; eh! tenez, je les entends...

LA MÈRE-GRAND.

Nous sommes ruinés, ils emportent tous nos trésors.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS; CHOEUR D'HUISSIERS, boitant ou se tenant la joue.

LE CHOEUR.

AIR : *Amis, voici le jour qui va paraître* (de LA MUETTE).

Ah! c'est affreux! ah! c'est abominable!
Traiter ainsi des honnêtes recors!
Vit-on jamais rien de semblable!
Nous nous plaindrons, et pour l'honneur du corps.

LA MÈRE-GRAND.

Comment? vous sortez les mains vides... vous auriez été attendris...

PREMIER HUISSIER.

Attendris... vous êtes bien bonne; j'en suis meurtri, et le procès-verbal en parlera... il y a voie de fait.

DEUXIÈME HUISSIER.

Il y a rébellion... j'en ai trois dents de moins...

PREMIER HUISSIER.

Et moi les reins brisés.

DEUXIÈME HUISSIER.

C'est la première fois...

PREMIER HUISSIER.

Au lieu de toucher notre capital.

DEUXIÈME HUISSIER.

C'est lui qui nous a touchés...

PREMIER HUISSIER.

Mais de quelle manière!

CHOEUR.

Ah! c'est affreux! ah! c'est abominable!
Traiter ainsi des honnêtes recors!
D'un tel abus, d'un guet-apens semblable
Nous nous plaindrons, et pour l'honneur du corps.

GIANETTA, ouvrant la porte.

Mais nous avons plus d'une autre statue,
Toutes en or; venez donc les saisir.

CHOEUR DE CRÉANCIERS, se sauvant par la fenêtre du fond.

Ah! pour mon dos je crains même leur vue.

LA MÈRE-GRAND.

'est pourtant l'or qui les aura fait fuir.

ENSEMBLE.

CHOEUR DE CRÉANCIERS.

Ah ! c'est affreux ! ah ! c'est abominable !
Traiter ainsi des honnêtes recors !
D'un tel abus, d'un guet-apens semblable,
Nous nous plaindrons, et pour l'honneur du corps.
(Ils disparaissent tout-à-fait.)

LA MÈRE-GRAND et GIANETTA.

Ah ! c'est charmant ! c'est vraiment admirable !
Sans désormais craindre pour nos trésors,
Nous pouvons donc, par un accueil semblable,
Récompenser les huissiers, les recors.

GIANETTA, fermant la fenêtre du fond.

Les voilà partis... ne craignez rien, je vais les reconduire jusqu'au bout de la rue.

SCÈNE IV.

LA MÈRE-GRAND, seule.

Mon pauvre petit Jonas, que n'était-il là... Quel plaisir pour lui de voir ses intérêts aussi bien défendus... Mais quand reviendra-t-il retrouver ses trésors ? et sa mère-grand la reverra-t-il... jamais !... (On frappe en dehors.) Ah ! on frappe en dehors... c'est sans doute le voisin... Gianetta !... Gianetta !... J'oublie qu'elle est sortie...

JONAS, en dehors.

Ma mère-grand !

LA MÈRE-GRAND, tout émue.

Qu'est-ce que j'entends ?

JONAS, en dehors.

Ma mère-grand... c'est moi... c'est votre petit Jonas.

LA MÈRE-GRAND.

AIR de *Renaud d'Ast.*

Pauvre petit, j'entends sa voix.
Eh quoi ! c'est bien lui cette fois.
Ah ! ma joie est trop forte.

JONAS, en dehors.

Mais ouvrez donc la porte.

LA MÈRE-GRAND, allant ouvrir.

Comment ! c'est lui que je revois !
J'en mourrai de plaisir, je crois ;
Ah ! oui, ah ! oui, le plaisir me transporte.

SCÈNE V.

LA MÈRE-GRAND, JONAS, avec un panier sous le bras.

LA MÈRE-GRAND.

Ce pauvre petit !... que je t'embrasse encore... je te trouve un peu grandi.

JONAS.

Et vous, au contraire, vous me semblez rapetissée.

LA MÈRE-GRAND.

Comme te voilà frais !

JONAS.

Je le crois bien... On le serait à moins.

LA MÈRE-GRAND.

Mais quand j'y pense... tomber ainsi des nues...

JONAS.

Ah ! bien oui, des nues... il s'en faut diablement... Si vous saviez d'où je viens... dire que j'étais resté enfoncé... maudissant les fleuves, les naïades, et surtout les baleines dont je ne voulais plus entendre parler... C'est ce qui fait que tout à coup je m'y suis retrouvé.

LA MÈRE-GRAND.

Dans une baleine ?

JONAS.

Justement... Par bonheur, ce n'était pas la première fois, et je connaissais les êtres.

LA MÈRE-GRAND.

Ah ! mon Dieu ! il ne sait plus ce qu'il dit... il est fou...

JONAS.

Non, mère-grand, je suis un voyageur qui vous en contera de belles. Qu'il vous suffise de savoir que j'y serais encore... si dans un moment d'inspiration, je n'avais pas ordonné à mon génie de m'éloigner de vous.

LA MÈRE-GRAND.

De moi !

JONAS.

Ce qui fait que sur-le-champ j'ai été transporté devant votre maison.

LA MÈRE-GRAND.

Et comment cela ?

JONAS.

C'est une suite de l'obéissance qu'il a pour mes ordres. Quand on le prie d'aller à gauche on est sûr de le trouver à droite.

LA MÈRE-GRAND.

C'était juste le caractère de ton grand-père... Aussi le pauvre défunt, si je ne l'avais pas mené...

JONAS.

Je sais bien, mère-grand, vous l'avez fait marcher droit.

LA MÈRE-GRAND.

Et toi-même, si je ne t'avais pas morigéné... Mais dis-moi, mon garçon, toi et ce petit Frétino, qu'êtes-vous devenus ? As-tu réussi ?... comment reviens-tu ?

JONAS.

Je reviens comme j'étais parti.

LA MÈRE-GRAND.

C'était bien la peine. Qu'est-ce que tu auras appris à voyager ?

JONAS.

Ça m'aura appris bien des choses... Ça m'aura

appris, d'abord, que j'avais eu tort de me mettre en route... aussi, désormais, que je trouve ou non ce que je cherche, j'ai assez d'aventures comme cela... Je ne veux plus vous quitter, ma mère-grand, je veux rester au coin de notre feu.

LA MÈRE-GRAND.

T'établir, te marier, être comme ton grand-père...

JONAS.

Peut-être bien... Ça peut m'arriver.

LA MÈRE-GRAND.

Prendre une bonne femme... une femme qui t'aime.

JONAS.

Pour ça, je vous ai déjà dit, ma mère-grand, que je ne voulais plus courir, et je n'ai pas envie de faire le tour du monde.

LA MÈRE-GRAND.

Et si en ton absence je t'avais trouvé ce qu'il te faut ?...

JONAS.

Vraiment ?...

LA MÈRE-GRAND.

Cette petite Gianetta, qui demeure avec nous.

JONAS.

Une belle idée... Presqu'au moment de mon départ vous m'avez confié qu'elle aimait quelqu'un... et j'ai dit : bon, la voilà comme les autres... elles aiment toutes quelqu'un... et c'est drôle, moi je n'ai jamais pu être quelqu'un... même du temps où j'étais quelque chose... Ainsi, jugez maintenant que je ne suis rien.

LA MÈRE-GRAND.

Eh bien! voilà ce qui te trompe... car celui qu'elle aimait... c'était toi...

JONAS.

Il serait possible !...

LA MÈRE-GRAND.

Elle n'osait te l'avouer... mais c'est toi... Ah ! comme elle venait ici te pleurer et faire ma partie de piquet.

JONAS.

O dévouement de l'amour!

LA MÈRE-GRAND.

Ou me lire la gazette.

JONAS.

Pauvre fille! en a-t-elle souffert pour moi...

LA MÈRE-GRAND.

Et elle a refusé d'épouser le gouverneur, qui est amoureux d'elle et qui veut l'enlever.

JONAS.

Où est Gianetta... que je la revoie, que je me ette à ses pieds.

LA MÈRE-GRAND.

Elle vient de sortir.

JONAS.

Je cours la chercher...

LA MÈRE-GRAND.

A peine arrivé... tu repars déjà... tu quittes ta mère-grand, que ton absence a manqué faire mourir de chagrin, et à laquelle, ingrat, tu n'as peut-être pas pensé une seule fois.

JONAS.

Si on peut dire une chose pareille!... Voyez, ma mère-grand, combien vous êtes injuste... Regardez cette fiole que j'ai rapportée de mes voyages exprès pour vous... c'est de l'eau de Jouvence.

LA MÈRE-GRAND.

Jouvence! qu'est-ce que c'est que cela? quelque drogue...

JONAS.

Buvez toujours; vous m'en direz des nouvelles.

LA MÈRE-GRAND.

Puisque tu le veux, à ta santé.

JONAS.

Non, c'est à la vôtre.

LA MÈRE-GRAND, qui était courbée, après en avoir bu une gorgée se lève droite.

Eh mais! cette liqueur m'a toute ragaillardie... il me semble qu'on vient de m'ôter vingt bonnes années.

(Elle avale le reste. Sa coiffe, son bonnet et sa perruque grise disparaissent, et on voit la figure d'une jeune fille qui se trouve sur-le-champ habillée très-élégamment.)

JONAS, voyant qu'elle boit encore.

Arrêtez!... arrêtez!... c'est trop... Diable! comme vous haussez le coude; là, si vous en aviez avalé une gorgée de plus, j'étais obligé de vous remettre en nourrice.

LA MÈRE-GRAND.

AIR : *Point de chagrin qui ne soit oublié* (de LA VIEILLE).

PREMIER COUPLET.

Quelle étrange métamorphose!
Je ne sens plus le poids des ans :
Je vois tout en couleur de rose;
Tout m'offre l'aspect du printemps.
Vous qui fuyez sur des ailes rapides,
Vous qu'effrayaient ma vieillesse et mes rides,
Gaieté, plaisirs, amours, rêves charmants,
Revenez, je n'ai que quinze ans.

Je puis sauter... je puis courir... (Regardant sa béquille et la jetant.) Qu'est-ce que c'est que ça? je n'en ai plus besoin.

DEUXIÈME COUPLET.

Me revoilà jeune et gentille;
Et si je faisais des faux pas,
Maintenant, ma pauvre béquille,
Tu ne me garantirais pas.
Un sang nouveau dans mes veines s'agite.
Je sens mon cœur...
(Prenant la main de Jonas.)
Vois donc comme il palpite!
Ta, la, ta, la, ta, la.
Gaieté, folie, amour, jeunes amants,
Revenez, je n'ai que quinze ans.

JONAS.

Ma pauvre mère-grand! ça lui paraît-il étonnant d'être comme ça remise à neuf!

LA MÈRE-GRAND, regardant ses habits.

Ah! la jolie robe! comme elle me va bien! Mais il m'en faudra d'autres... n'est-il pas vrai, Jonas, mon ami?... et un collier, des boucles d'oreilles, c'est nécessaire. (Sautant de joie.)

AIR : *Sans mentir.*

Que je dois être jolie!
Quel succès je vais avoir!

JONAS.

Déjà la coquetterie?

LA MÈRE-GRAND.

Donne-moi donc mon miroir.

JONAS.

Vous qui prêchez la sagesse,
Vous qui trouvez, vieilles gens,
Tant de torts à la jeunesse,
Ah! revenez à quinze ans,
A l'instant (*bis.*)
Vous en ferez tous autant.

LA MÈRE-GRAND.

Et dire qu'il n'y a personne ici... que personne ne peut me voir!... Où est donc ce petit Frétino, notre voisin, qui avait toujours avec moi un air si aimable?

JONAS.

Dieu! qu'est-ce que j'ai fait là!... Je vous déclare, ma mère-grand, qu'il ne faut plus penser à Frétino, qui est... (A part.) Il doit être loin s'il monte toujours... Et j'entends qu'il n'en soit plus question... qu'il ne mette plus le pied ici.

FRÉTINO, frappant en dehors.

Mère Jonas! ouvrez-moi!...

LA MÈRE-GRAND.

C'est lui-même que j'entends!

JONAS.

Dieu! qu'est-ce que j'ai dit là!

LA MÈRE-GRAND.

Et à coup sûr, ce pauvre Frétino n'est pas fait pour attendre.

JONAS.

Au contraire, n'ouvrez pas..... Je ne veux pas qu'il entre.....

(La porte s'ouvre d'elle-même, et Frétino paraît.)

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, FRÉTINO.

FRÉTINO.

Mère Jonas!..... mère Jonas!..... Dieu! encore un miracle!..... La dame du palais de cristal avait bien raison... c'est ici que je devais trouver celle que j'aime.

LA MÈRE-GRAND, jouant l'embarras.

Que dit-il!

FRÉTINO.

L'original de ce portrait.

LA MÈRE-GRAND, minaudant.

Le mien... Comment? monsieur Frétino.....

JONAS.

Qu'est-ce que c'est? je crois qu'elle lui fait des mines; je n'entends pas ça, et je vous prie, ma mère-grand, d'avoir plus de tenue avec les jeunes gens.

FRÉTINO.

Sa mère-grand! Quoi! j'aurais l'honneur de parler à madame votre mère?

JONAS.

Eh! oui... c'est cette eau de Jouvence que j'ai apportée qui est cause de tout.....

FRÉTINO.

Ça ne me surprend pas... c'est comme ma casquette, il faut que je sois né coiffé......

JONAS.

Coiffé!... Pas tant que vous croyez; car je ne souffrirai pas que vous deveniez mon grand-père...

LA MÈRE-GRAND.

Et de quoi vous mêlez-vous?... Quel droit avez-vous de vous opposer à mes inclinations?..... Qu'on parle encore de la tyrannie des grands parents..... moi qui me vois sacrifiée par mon petit-fils!

JONAS.

Les voilà aussi les folies de jeunesse..... Elle va m'envoyer des sommations respectueuses..... Apprenez, ma mère-grand, que je ne suis pas un petit-fils barbare et tyrannique..... J'ai dit, et je crois savoir ce que je dis, que je ne consentirai à cette union que quand j'aurai épousé Gianetta.

FRÉTINO.

Si ce n'est qu'à cette condition-là, c'est fait de nous, car on dit qu'elle a été enlevée par ordre du gouverneur.

TOUS.

Enlevée!

FRÉTINO.

Et je viens de le voir qui l'emmenait pour l'épouser.

JONAS.

L'épouser!

AIR : *Que d'établissements nouveaux.*

S'il doit devenir son époux,
J'en mourrai, c'est fait de ma vie!

LA MÈRE-GRAND.

Quels sont donc ces transports jaloux?
Quelle est, Monsieur, cette folie?

JONAS.

L'ai-je bien entendu... comment!
C'est vous qui blâmez la tendresse!...
Ah! ma mér'-grand, j' crois qu'il vous r'prend
Des retours de vieillesse.

FRÉTINO.

Pourquoi vous désespérer.....? N'avez-vous pas votre anneau?

JONAS, vivement.

Il a raison..... mon anneau que j'oubliais..... Je ne veux pas que le gouverneur... (S'arrêtant.) Ah! mon Dieu! qu'est-ce que j'allais dire!... avec ce talisman-là il faut toujours penser avant de parler, et quand on n'en a pas l'habitude.....

LA MÈRE-GRAND.

Pourquoi donc!

JONAS.

Pourquoi! pourquoi! parce que c'est toujours un tas d'embarras pour s'en servir; dans ce moment, par exemple, si je disais seulement : je ne veux pas que le gouverneur baise la main de Gianetta... (Se frottant le front.) Ah! mon Dieu! c'est déjà fait... il l'a embrassée, j'en suis sûr... Chien de talisman! va-t-en au diable... je ne veux plus de bonheur, plus de statue, plus de fortune...

(Le fond du théâtre s'ouvre et laisse voir un palais magnifique : on aperçoit de chaque côté, sur leurs piédestaux, deux statues resplendissantes de pierreries. Sur le piédestal du milieu, une femme voilée.)

CHOEUR.

AIR : *Honneur! honneur et gloire!* (de LA MUETTE).

Ici quelles merveilles
Brillent de toutes parts!
Des richesses pareilles
N'ont jamais frappé nos regards.

JONAS.

J'ose à peine en croire ma vue;
D'espoir mon cœur a tressailli.

GIANETTA, levant son voile.

C'est Gianetta qui t'est rendue.

LA MÈRE-GRAND.

Et tu vois l'oracle accompli.

ENSEMBLE.

Ici quelles merveilles, etc.

LA MÈRE-GRAND, prenant par la main Gianetta, qu'elle amène au bord du théâtre.

AIR de *Turenne*.

Ton père, que mon cœur honore,
Voulait, pour son unique enfant,
Un bien plus précieux encore
Que l'or et que le diamant;
Tu le possèdes maintenant.
Femme belle, aimable et sincère,
Qui joint les vertus aux appas,
Est plus précieuse ici-bas
Que tous les trésors de la terre.

JONAS.

O mon anneau! ô mon cher talisman! moi qui te maudissais tout à l'heure; je te garderai toujours; je ne veux plus que tu me quittes... Là! le voilà qui s'envole!

(L'anneau sort de son doigt et on le voit s'envoler autour d'une flamme bleuâtre.)

GIANETTA.

Laissez-le partir, maintenant; vous n'en avez plus besoin.

LA MÈRE-GRAND.

Et peut-être en ménage t'aurait-il porté malheur.

JONAS.

C'est vrai... quand j'aurais dit : je le veux, j'aurais été sûr que chez moi on aurait fait le contraire.

LA MÈRE-GRAND.

Tu as là ta femme... ça te suffit; et puisque te voilà marié...

FRÉTINO.

D'après votre promesse...

JONAS.

Je ne demanderais pas mieux... mais ce qui me chiffonne toujours, c'est que tu deviennes mon grand-père.

FRÉTINO.

Bah!... a beau mentir qui vient de loin; vous me ferez passer pour un prince russe que vous avez rencontré en voyage.

JONAS.

A cette condition je donne mon consentement.

LA MÈRE-GRAND.

Et moi, mes enfants, je vous donne ma bénédiction.

CHOEUR GÉNÉRAL.

Ici quelles merveilles
Brillent de toutes parts!
Des richesses pareilles
N'ont jamais frappé nos regards.

FIN DU TOME QUATRIÈME.

TABLE DES PIÈCES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

COMÉDIES-VAUDEVILLES.

FIN DE LA TABLE DU TOME QUATRIÈME.

PARIS. — IMPRIMERIE DE FAIN ET THUNOT,
Rue Racine, 28, près de l'Odéon.

